

 HARLEQUIN

L'intégrale  
de la série



LOVE  
*Affairs*

6  
ROMANS

CATHERINE MANN

# Jason



## Prologue

### *New York, quatre mois plus tôt*

Comment un homme pouvait-il être à la fois si proche d'elle et si distant ? Lauren Presley n'avait pas vraiment de réponse à cette question. Une chose était sûre pourtant : même si Jason était toujours allongé sur elle et à moitié déshabillé, ses pensées étaient, de toute évidence, bien loin.

Elle avait donc la ferme intention de le mettre à la porte dès qu'elle pourrait de nouveau respirer.

Le cuir doux de son canapé turquoise collait contre ses jambes, et la sueur perlait sur son front, après leur étreinte passionnée — et imprévue. Heureusement, sa société d'arts graphiques étant fermée aujourd'hui, les bureaux étaient donc déserts.

Tout lui semblait étrange, en suspens, comme dans un tableau de Salvador Dalí. Elle ne pouvait en vouloir à Jason de regretter aussi ouvertement leur moment d'égarement, puisqu'elle-même était assez effrayée par la vitesse à laquelle ils avaient atterri sur ce canapé. Jason Reagert était un publicitaire pour qui elle travaillait souvent, et ils venaient peut-être de gâcher leur collaboration. Il fallait qu'elle se sorte de cette situation embarrassante avec sa fierté intacte.

Un bourdonnement étouffé résonna dans le bureau silencieux. Lauren se tendit aussitôt.

— Ton pantalon vibre, observa-t-elle.

Jason se redressa, l'air dubitatif. Ses cheveux épais et coupés court étaient décoiffés, lui donnant un air encore plus sexy.

— Je te demande pardon ?

Elle posa la main sur la poche de son pantalon.

— Je t'assure, il vibre.

— Mince.

Quand il se redressa, Lauren sentit un air frais passer sur ses jambes nues. Jason sortit son téléphone, puis s'assit à côté d'elle.

— Ça tombe vraiment mal, marmonna-t-il.

Évitant son regard, elle se redressa à son tour et tira sur sa robe fourreau de soie noire.

— Tes mots doux après l'amour laissent à désirer.

— Navré, dit-il en se rhabillant. C'est mon alarme.

— Une alarme pour te rappeler quoi ?

Elle se leva, et se mit en quête de ses escarpins léopard Manolo Blahnik préférés. Malheureusement, elle ne pourrait plus jamais les porter sans penser à cette soirée imprévue et stupide.

— Mon avion pour la Californie.

Ah, oui. Il partait à l'autre bout du pays.

Il quittait son poste pour aller voir si l'herbe était plus verte en Californie. Son futur emploi chez Maddox Communications, à San Francisco, était une énorme opportunité. Tout à l'heure, quand elle l'avait serré dans ses bras pour lui dire au revoir, après qu'ils eurent terminé un dernier projet, elle avait été désarçonnée par la tristesse qu'elle avait ressentie, à la perspective de son départ imminent.

Elle avait contemplé son beau visage tout en réprimant ses larmes, et l'instant d'après... ils s'étaient embrassés... et ensuite... Une vague de plaisir l'envahit quand elle repensa à la langue audacieuse de Jason, à ses mains puissantes et chaudes sur sa peau. Déjà, son corps brûlait d'être possédé de nouveau. Elle rêvait d'attraper cette cravate qu'elle n'avait jamais vraiment réussi à retirer, et d'attirer Jason tout contre elle.

Non, c'était une mauvaise idée. Tout en essayant de rassembler le peu de maîtrise qui lui restait, elle détourna les yeux de son visage, aux pommettes saillantes et à la bouche si tentante. Elle ignorait comment son désir pour lui était né, et elle n'était pas sûre de savoir comment l'éteindre, maintenant que Jason s'en allait.

Elle repéra ses chaussures sous le bureau, et accueillit volontiers cette occasion de mettre un peu d'espace entre Jason et elle. Elle s'agenouilla, puis se mit à quatre pattes pour attraper un premier escarpin, mais l'autre resta désespérément hors d'atteinte.

— Lauren...

Jason s'arrêta juste à côté d'elle, la rendant encore plus consciente de sa position équivoque.

— Je n'ai pas pour habitude de...

— Arrête, coupa-t-elle. Tu n'as pas besoin de dire quoi que ce soit.

Elle s'assit sur ses talons, et se sentit rougir. La malédiction des rousses.

— Je t'appellerai...

— Non ! s'écria-t-elle en se levant d'un bond. Ne fais pas de promesses que tu n'es pas certain de pouvoir tenir.

— Tu pourrais m'appeler, toi, fit-il valoir en empoignant sa veste.

— Et à quoi cela nous mènerait-il ?

Elle le regarda bien en face, et observa la beauté élégante et classique de cet homme de bonne famille, durcie par ses années de service dans la Marine.

— Tu pars pour la Californie, et moi je vis à New York. Ce n'est pas comme si nous avions une vraie relation, nous ne sommes que des connaissances professionnelles qui se sont laissé emporter. Rien qui vaille la peine qu'on chamboule nos vies.

Secouant ses longs cheveux, elle ouvrit la porte du bureau.

Jason posa une main contre le chambranle, l'air surpris.

— Tu m'envoies sur les roses ?

Apparemment, on ne disait pas souvent non à Jason Reagert. D'ailleurs, elle-même avait été drôlement prompte à lui céder. Mais elle comptait bien changer d'attitude, à partir de cette minute.

— Je suis juste réaliste, Jason.

Elle le regarda droit dans les yeux, le menton levé, car Jason faisait une bonne tête de plus qu'elle.

Plus tard, quand il serait loin, elle irait se terrer dans son joli appartement de l'Upper East Side. Ou, mieux, elle se réfugierait au musée d'Art moderne toute la journée, pour se plonger dans le monde de ses œuvres préférées. Son métier de graphiste était tout pour elle, il fallait qu'elle garde cela en tête. Cette société, fondée grâce à l'héritage inattendu que lui avait légué sa chère tante Eliza, était sa grande chance de réaliser ses rêves. Et de prouver à sa mère qu'elle n'avait pas besoin d'épouser un homme riche pour assurer son avenir. Elle valait mieux que cela.

Il était hors de question de laisser un homme la détourner de son objectif.

Enfin, Jason hocha la tête.

— D'accord, si c'est vraiment ce que tu veux.

Il replaça une mèche de ses cheveux derrière son oreille, et caressa sa joue.

— Au revoir, Lauren.

Son visage, solennel et implacable, lui évoqua un portrait de maître hollandais.

Veste sur l'épaule, il se retourna d'un mouvement viril et élégant, et elle faillit l'appeler pour le retenir.

Lorsqu'elle avait appris qu'il quittait New York, elle avait ressenti, à sa grande surprise, une pointe de regret. Mais ce n'était rien comparé à la douleur qui la tenaillait, maintenant qu'elle le regardait passer la porte.

## *San Francisco, aujourd'hui*

En quittant New York, Jason avait cru pouvoir oublier aisément Lauren Presley. Mais la tâche s'était avérée bien plus ardue que prévu. Toutefois, jusqu'à il y a une minute, il avait essayé de toutes ses forces.

Dans le bar où il se trouvait, le bruit des verres qui s'entrechoquaient, le brouhaha des conversations animées et la musique tonitruante des années 1980 lui parurent soudain assourdissants. Il leva les yeux de l'image qui venait de lui parvenir sur son téléphone pour regarder la jeune femme avec laquelle il flirtait depuis une demi-heure. Puis il revint vers la photo, montrant Lauren Presley en train de fêter la nouvelle année.

Une Lauren Presley enceinte, indiscutablement.

Il n'était pas souvent à court de mots, lui qui se targuait d'être un grand publicitaire. Pourtant, à cet instant, rien ne venait. Peut-être parce que son cerveau était soudain empli d'images de cette rencontre impulsive dans le bureau de Lauren. Leur aventure inattendue — et inoubliable — avait-elle engendré un bébé ?

Difficile à dire. Durant ces quatre derniers mois, il n'avait pas repris contact avec Lauren, mais elle ne l'avait pas appelé non plus. Encore moins pour lui annoncer une grossesse.

Il cligna des yeux, et eut de nouveau conscience du lieu où il se trouvait. Les murs roses ornés de miroirs jetaient une lumière douce sur la photo, qu'un ami new-yorkais venait de lui envoyer. Il s'efforça de garder un air neutre pendant qu'il réfléchissait à ce qu'il devait faire. Comment allait-il prendre contact avec Lauren ? Pour sûr, elle avait été prompte à le bouter hors de sa vie, la dernière fois qu'ils s'étaient vus.

Un type qui dansait le bouscula, et Jason s'empressa de cacher l'écran de son téléphone à la clientèle qui se massait dans le bar à cocktails de Stockton Street.

Le Rosa Lounge était un lieu à la fois pittoresque et raffiné, avec son bar de marbre blanc, ses hautes tables de verre teinté et ses chaises noires de bois laqué. Puisque le lieu n'était qu'à quelques enjambées de Maddox Communications, les employés s'y réunissaient souvent, notamment quand ils remportaient un gros marché ou terminaient une campagne majeure.

Cette réunion était donnée en son honneur, se rappela-t-il en serrant son téléphone. Quel moment mal choisi pour être le centre des attentions !

— Allô, Jason ? Ici la Terre.

Celia Taylor claqua des doigts devant son visage, un martini citron vert dans son autre main.

Tant bien que mal, il reporta son attention sur la jeune femme. Elle était publicitaire chez Maddox Communications, elle aussi. Dieu merci, il n'avait pas encore entamé sa bière. Ce n'était pas le moment

d'avoir l'esprit embrumé par l'alcool.

— Oui, pardon. Je suis là.

Il rangea le téléphone dans la veste de son costume Armani. Mais il eut l'impression que la photo le brûlait à travers l'étoffe.

— Je t'offre un autre verre ? proposa-t-il.

Il avait été sur le point de lui offrir davantage — un dîner en tête à tête — au moment où son téléphone avait vibré. La technologie s'invitait parfois à de drôles de moments.

— Non, ça ira, dit Celia en tapotant son ongle verni contre son verre. Ce doit être un mail professionnel très important. Je pourrais me sentir insultée par le fait que je n'ai pas toute ton attention, mais, en réalité, je suis juste jalouse que ce ne soit pas mon téléphone qui sonne.

Elle rejeta sa chevelure d'un roux flamboyant par-dessus son épaule.

Une rousse. Aux yeux verts.

Comme Lauren.

Eh bien, il s'était bercé d'illusions en croyant avoir réussi à chasser Lauren de ses pensées ce soir ! Au contraire, il avait jeté son dévolu sur la seule rousse de la pièce. Bien sûr, Lauren avait des cheveux auburn, plus foncés, et des courbes plus voluptueuses. Courbes qui l'avaient rendu fou quand il les avait explorées...

Il posa sa bouteille un peu brusquement sur la table ; sa décision était prise. Il fallait qu'il soit fixé, et vite.

Mais il ne voulait pas non plus se mettre Celia à dos. C'était une femme sincèrement gentille, qui n'arborait un air dur que pour être prise au sérieux dans son travail. Elle méritait mieux que d'être le substitut d'une autre femme.

— Désolé de t'abandonner, mais il faut vraiment que je rappelle cette personne.

Elle pencha la tête sur le côté, et fronça le nez, l'air dérouteré.

— Oui, bien sûr, dit-elle avec un haussement d'épaules. On se voit plus tard.

Elle agita la main puis se dirigea vers un autre collègue, Gavin.

Jason se faufila sur le côté de la foule de cadres en costume, cherchant le meilleur moyen de filer pour passer quelques appels.

Malheureusement, quelqu'un l'agrippa par l'épaule. Il se retourna et se retrouva face aux deux frères Maddox, dirigeants de Maddox Communications. Brock, le P-DG, et Flynn, son vice-président.

Ce dernier fit signe aux employés de se joindre à eux, puis leva son verre.

— A l'homme de la soirée, Jason Reagert ! Félicitations pour avoir décroché le contrat Prentice. Tu fais la fierté de Maddox Comm.

— A notre prodige, ajouta Asher Williams, le directeur financier.

— Reagert est un champion, renchérit Gavin.

— Imbattable, commenta Brock, pendant que son assistante, Ella, levait aussi son verre.

Jason sourit pour préserver les apparences. Avoir décroché un contrat avec le groupe Prentice, plus grand vendeur de vêtements du pays, était sans nul doute un joli coup, mais qui n'était pas seulement dû à son talent. Quand Jason était arrivé en Californie, à l'automne, Walter Prentice venait de laisser tomber sa précédente agence publicitaire pour violation de clauses morales. La raison ? Le publicitaire en charge de sa campagne avait eu le tort de fréquenter une plage nudiste.

Prentice, ultraconservateur, avait la réputation de renvoyer les gens pour un rien. Un cadre qui sortait avec deux femmes en même temps avait également fait les frais de sa rigidité morale, se rappela Jason en jetant un regard vers Celia.

Brock plongea un morceau de *quesadilla* au porc dans une sauce à la mangue. Ce bourreau de travail avait manifestement sauté le déjeuner.

— J'ai parlé avec Prentice aujourd'hui, et il a tenu à chanter tes louanges. C'était très malin de lui raconter tes souvenirs de guerre.

Jason était sur les charbons ardents, il n'avait qu'une idée en tête : sortir d'ici. Et puis, il n'avait pas partagé ces histoires de militaires pour se mettre en avant. Il s'était juste découvert un point commun avec le neveu de Prentice, qui avait servi dans la Marine à peu près au même moment que lui.

— Je ne faisais qu'entretenir la conversation avec un client, dit-il.

Flynn leva de nouveau son verre.

— Tu es un héros, mon gars. La façon dont tes camarades et toi avez affronté ces pirates... c'était épique.

Après son diplôme universitaire, il avait donné six ans de sa vie à la Marine. Il avait été rattaché à une équipe de forces spéciales en qualité d'officier plongeur, avec une spécialité en déminage. Bien sûr, il avait contribué à capturer quelques pirates, et avait sauvé quelques vies, mais ni plus ni moins que ses compagnons d'armes.

— Je ne faisais que mon travail, comme tout le monde.

Brock termina sa *quesadilla* avant d'ajouter :

— Prentice te tient vraiment en haute estime. Tiens-toi à carreau dans ta vie personnelle, et tu iras loin, grâce à lui. Ce gros contrat ne pouvait pas mieux tomber, surtout avec Golden Gate Promotions qui nous surveille de près.

Golden Gate était leur principal concurrent. C'était aussi une agence familiale cotée, toujours dirigée par son fondateur, Athos Koteas. Jason mesurait bien la menace que ce rival représentait. Son emploi chez Maddox était tout pour lui. Il ne laisserait rien ni personne gâcher cela.

Dans sa poche, son téléphone vibra de nouveau. Son ami lui envoyait-il une autre photo ? Aussitôt, l'image de Lauren enceinte s'imposa à lui. Certes, il aimait les enfants, et il en voulait.

Un jour.

Flynn approcha, coupant court à ses réflexions.

— C'est un sacré coup de maître, d'avoir présenté un projet gagnant après que ce tocard a été viré.

— Oui, ajouta Brock, le sourire narquois. Ce n'était pas malin de sa part d'avoir traîné sur cette plage en nu intégral.

Parmi les employés de MC, les rires fusèrent. Jason tira sur le col de sa chemise, car il se rappelait que Walter Prentice avait, selon la rumeur, déshérité sa propre petite-fille parce qu'elle avait refusé d'épouser le père de son enfant. Prentice appliquait dans sa vie le slogan de sa compagnie : *La famille avant tout*.

Seule la compétence professionnelle devrait compter, bon sang ! se dit Jason. Chez Maddox Communications, on le surnommait déjà le *golden boy*, un titre qu'il avait obtenu grâce à son dur labeur, et qu'il ferait tout pour garder. Le mot-clé de sa réussite ? Le *travail*. Il s'était démené comme un fou pour se hisser au sommet, bien décidé à décoller l'étiquette de fils de bonne famille qui l'avait poursuivi si longtemps. Par conséquent, il était hors de question qu'un geste impulsif, commis quatre mois plus tôt, gâche son succès bien mérité.

Il avait refusé de rejoindre le groupe publicitaire de son père, et avait bénéficié d'une bourse du Rotary Club de la Marine pour financer ses études. Après avoir effectué ses six ans de service, il s'était lancé seul dans le monde de la publicité. Au début de sa carrière, à New York, il avait encore senti l'ombre de son père planer sur lui. Ce poste à San Francisco lui avait permis de mettre un pays entier entre sa famille et lui.

A cet instant, il trouva la solution à ses problèmes.

Dès qu'il serait sorti de ce bar, il prendrait le vol de nuit pour New York. Demain matin, il serait sur le seuil de Lauren Presley, et s'expliquerait avec elle, face à face. Si ce bébé était bien le sien, Lauren devrait venir en Californie, tout simplement. Ainsi, toutes les éventuelles rumeurs seraient étouffées.



Car il la présenterait comme sa fiancée.

\* \* \*

Le vent glacial de janvier dissuadait la plupart des gens de mettre le nez dehors. En temps normal, Lauren serait restée chez elle, bien au chaud, pour soigner ses nombreuses plantes. Mais le froid aidait à calmer ses nausées. Aussi s'affairait-elle sur le toit de son immeuble, et vérifiait-elle l'entretien du jardin dont elle s'occupait depuis quelques années.

S'agenouillant, elle resserra une bâche de plastique le long des bords d'une jardinière, au son des moteurs vrombissants et des klaxons qui annonçaient le réveil de la Grosse Pomme. En hiver, la ville revêtait les tons neutres d'une peinture d'Andrew Wyeth, un monde fait de blancs et de noirs, de gris et de bruns. Le béton glacé la piquait à travers son jean, et une brise froide venant de l'East River l'envahissait. Pour se réchauffer un peu, elle serra son manteau de laine, et plia ses doigts engourdis dans ses gants de jardinage.

Elle avait le ventre noué, et ce n'était pas seulement dû à la grossesse.

Elle venait de recevoir un appel affolé de son amie Stephanie, l'informant que son mari avait envoyé à Jason une photo d'elle, prise lors du réveillon de la nouvelle année, la semaine dernière. Une photo sur laquelle sa grossesse était évidente.

Et maintenant, Jason était en route pour New York.

Aucune bouffée d'air froid n'arriverait à contenir la nausée qui l'envahit cette fois. Son monde était en train de s'écrouler. Jason était sur le point de lui demander des explications concernant le bébé dont elle n'avait pas réussi à lui parler, et qui devait naître dans cinq mois. Et pour couronner le tout, sa société était au bord de la faillite.

Elle s'adossa à la fontaine de béton. De l'eau avait gelé à la base, et des stalactites ornaient la crinière du lion de pierre. Une semaine plus tôt, elle avait appris que son comptable, Dave, avait profité de ce qu'elle était en congé maladie pour détourner un demi-million de dollars. Elle ne l'avait découvert que lorsqu'elle avait engagé une comptable intérimaire pour remplacer Dave, parti en « vacances ». Maintenant, tout ce qu'elle savait, c'était qu'il ne reviendrait pas de l'île paradisiaque sur laquelle il s'était réfugié grâce aux fonds qu'il lui avait volés. Les autorités avaient peu d'espoir de le retrouver — lui ou l'argent dérobé.

Elle posa la main sur son ventre. Ce futur enfant était totalement dépendant d'elle, et elle avait gâché sa vie en beauté. Quel genre de mère serait-elle ? Le genre lâche, à se cacher sur les toits.

En l'espace de quelques mois, tant de choses avaient changé ! La palette de couleurs du printemps et de l'été lui manquait, mais son œil d'artiste appréciait l'austérité monochrome d'un paysage hivernal.

Elle entendit la porte du toit grincer, une seconde avant qu'une longue ombre ne s'étende au-dessus d'elle. Avant même de lever les yeux, elle sut.

Jason était là. Il était inutile de reporter leur confrontation plus longtemps.

Elle regarda par-dessus son épaule et ressentit... un frisson d'excitation.

La longue silhouette de Jason se mariait bien avec le décor froid. Sa carrure athlétique, ses cheveux bruns balayés par le vent le rendaient encore plus impressionnant. Il se tenait là, immobile et implacable.

Elle se détourna et rangea ses outils de jardin dans leur sac.

— Bonjour, Jason.

Elle l'entendit approcher un peu plus, mais il ne répondit pas.

— J'imagine que c'est le portier qui t'a dit que j'étais là, bredouilla-t-elle.

— Tu devrais être plus prudente, dit-il en s'agenouillant à côté d'elle.

— Et toi, tu ne devrais pas espionner les gens.

— Et si ce n'était pas moi qui étais arrivé ? Cette porte craque très fort, et pourtant tu étais plongée dans un autre monde.

— C'est vrai, tu as raison. J'étais... préoccupée.

Par son arrivée imminente, par le bébé, et par le fait qu'elle avait embauché un escroc. Elle qui avait crié sur les toits qu'elle était prête à conquérir le monde !

Elle entendait d'ici ses parents désapprouver tout dans sa vie. Enfin, tout, sauf Jason. Il était exactement le genre de mari que sa mère, très mondaine, aurait choisi pour elle. Un homme de bonne famille, fortuné et séduisant.

Cela dit, presque toutes les mères seraient heureuses d'avoir Jason Reagert pour gendre. Mais Jason était également têtu, et autoritaire. Or elle avait acquis son indépendance trop durement pour envisager une relation avec lui. C'était sans doute pour cette raison qu'elle avait réussi à ne pas le contacter durant ces quatre derniers mois.

Elle serra le sac de jardinage contre elle.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu aurais pu te contenter de téléphoner.

— Toi aussi, tu aurais pu me téléphoner.

Il fixa son ventre une seconde, puis soutint son regard.

— Quand j'ai parlé avec un ami new-yorkais hier soir, il m'a dit que tu travaillais de chez toi parce que tu ne te sentais pas très bien. Est-ce que ça va ? Et le bébé ?

Voilà. Il venait de parler de leur bébé simplement. Sans dispute, sans cris. Elle qui avait souffert des relations tumultueuses de ses parents — avant et après leur divorce —, elle devrait se sentir soulagée. Pourtant, ses doigts tremblaient. Elle hissa le sac sur son épaule et se leva.

— J'ai juste des nausées, dit-elle en fourrant les mains dans ses poches. Le médecin dit que je vais bien. Je suis simplement plus productive en travaillant de chez moi. Le pire est passé.

— Je suis heureux de l'apprendre.

Les nausées avaient été handicapantes durant quelques mois. Confier ne serait-ce que les tâches courantes à d'autres avait été un déchirement, mais elle n'avait pas eu d'autre choix. Dommage que cela lui ait coûté autant d'argent, en fin de compte.

— J'ai commencé à retourner au bureau à mi-temps, la semaine dernière.

— Es-tu sûre d'être prête ? On dirait que tu as maigri.

Une lueur protectrice brillait dans ses yeux. Il prit une chaise en fer et la lui approcha.

Elle le regarda avec prudence avant de s'asseoir.

— Que sais-tu exactement sur cette grossesse ?

— Est-ce important ?

Il ôta son imperméable et le posa galamment sur ses épaules.

Le parfum familial de son après-rasage sur l'étoffe chaude était une trop grande tentation. Elle lui rendit le vêtement, parce qu'elle ne pouvait pas se permettre d'autres complications dans sa vie. Pas en ce moment.

— J'imagine que non, tu sais déjà l'essentiel.

Il s'approcha d'elle, le regard si intense qu'elle en eut des frissons, comme le soir où ils avaient fait l'amour.

Troublée, elle se força à regarder ailleurs.

— Merci de ne pas avoir mis en doute ta paternité, dit-elle.

— Je te dirais bien merci de m'avoir informé, mais tu ne m'as rien dit.

Il y avait une note de colère dans sa voix.

— J'aurais fini par le faire, se défendit-elle.

Du moins, avant que l'enfant termine ses études universitaires.

— Le bébé ne doit naître que dans cinq mois, fit-elle valoir.

— Je veux faire partie de la vie de mon bébé, à chaque instant. A partir de maintenant, nous allons veiller sur lui ensemble.

Elle lui jeta un regard étonné.

— Tu reviens à New York ?

— Non.

Il remonta le col de son manteau. Son visage hâlé prouvait qu'il s'était déjà habitué aux températures plus clémentes de la Californie.

— Allons poursuivre cette conversation chez toi.

Ce fut à cet instant qu'un soupçon s'infiltra en elle.

— Tu ne reviens pas à New York, mais tu veux que nous élevions le bébé ensemble. Tu ne t'attends tout de même pas à ce que je vienne vivre à San Francisco ?

Le silence de Jason confirma ses doutes.

— Je ne vais nulle part avec toi, assena-t-elle, la colère montant en elle. Ni dans mon appartement ni en Californie. Tu crois vraiment que je changerais de vie pour toi ? Que j'abandonnerais ma société dans laquelle j'ai mis tout mon cœur et toute mon âme ?

Si, du moins, il lui restait une société à diriger.

— Oui — le mot jaillit de sa bouche dans une bouffée de vapeur blanche et froide —, oui, je veux que tu viennes à San Francisco. Je veux que nous soyons ensemble pour élever le bébé. Qu'est-ce qui est plus important ? Ta société, ou ton enfant ?

Mais que croyait-il ? Elle voulait crier qu'elle avait fait passer le bien-être de son enfant en premier, et que cela lui avait peut-être coûté son entreprise. Oh, si c'était à refaire, elle agirait de la même façon. Elle regrettait juste de ne pas avoir confié ses fonds à une personne fiable, voilà tout.

— Jason, pourquoi es-tu si pressé ?

Elle reportait un peu de sa colère et de sa peur de l'avenir sur Jason, elle en était consciente.

— Le bébé ne naîtra pas avant des mois. Si tu me disais pourquoi tu es là ?

Son visage se ferma, masquant toute frustration, et il eut soudain l'air aussi glacial que le lion gelé de la fontaine.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Il doit bien y avoir une raison à cette soudaine détermination à m'emmener dans le même Etat que toi.

La brise siffla plus fort, étouffant presque les bruits de la rue.

— Ta mère a-t-elle été abandonnée par un pauvre type ? Une femme t'a-t-elle déjà fait un enfant dans le dos dans le passé ?

— Tu as une imagination débordante, dit-il en riant. Je peux t'assurer que je n'ai vécu aucun de ces scénarios torturés dans mon passé.

Son rire était communicatif — et détournait son attention.

— Ce n'est pas une vraie réponse.

— Je ne suis pas là pour me disputer avec toi.

Il avança, et son parfum frais taquina ses sens déjà aiguisés par la grossesse.

La chaleur qui émanait de lui, en contraste avec le froid amer, était réconfortante. Elle avait tant envie de se blottir contre son torse, de sentir ses muscles ondoyer sous ses mains. Une onde de chaleur se propagea rapidement au creux de son ventre, comme toujours quand il était près d'elle, et encore plus maintenant qu'elle savait à quel point le sexe pouvait être magique entre eux.

Elle avança les mains vers lui pour le repousser, mais s'arrêta à quelques centimètres de son torse. Si elle le touchait, elle craignait de finir dans ses bras.

— Tu vas trop vite pour moi. J'ai besoin de temps pour réfléchir.

— Eh bien, j'ai quelque chose pour t'aider à te décider.

Il glissa une main dans sa poche et en sortit un écrin de velours noir. Quand il en ouvrit le couvercle, elle resta interdite devant son contenu.

Un anneau de platine, surmonté d'un diamant.

## 2

Tenant toujours l'écrin dans sa main, Jason attendait la réponse de Lauren. Faire ouvrir une bijouterie en dehors des horaires normaux avait été un vrai défi, mais il l'avait relevé, juste à temps pour attraper le vol de nuit.

La stupéfaction de Lauren n'était pas bon signe, mais il avait l'habitude de surmonter les obstacles. Le vent agita les feuilles sèches sur le sol. Le temps était si froid, si différent de la soirée estivale durant laquelle ils avaient passé des heures à travailler, dans le bureau de Lauren. Cette fameuse soirée...

Il lui tendit le bijou, conscient qu'il se montrait impatient, mais son temps était compté.

— Alors ? Quel est le verdict ?

— Eh, pas si vite !

Elle écarta ses longs cheveux raides de son visage et poussa un long soupir.

— Je suis encore sous le choc de ton idée de m'emmener en Californie, et maintenant, tu ajoutes une bague de fiançailles dans l'histoire ?

— Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ?

Le soleil matinal se reflétait sur le solitaire de trois carats.

— Tu t'attends vraiment à ce que je t'épouse juste parce que je suis enceinte ? s'exclama-t-elle, laissant tomber son sac au sol. C'est d'un archaïsme !

A vrai dire, il n'avait pas pensé au mariage. Il songeait davantage à des fiançailles, pour faire taire toute rumeur. Elle aussi pourrait souffrir de ces rumeurs éventuelles, d'ailleurs. Mais s'il lui avouait ses pensées de but en blanc, il doutait que son plan fonctionne.

— Si le fait d'accepter un mariage va trop vite pour toi, je me contenterai de fiançailles, à l'essai.

— A l'essai ? Tu perds la tête, et moi je suis en train de geler sur place. Mais tu as raison sur un point. Nous devrions poursuivre cette conversation chez moi.

Il empoigna le sac de toile qu'elle avait laissé derrière elle et la suivit dans l'escalier menant au troisième étage. Cet immeuble était sûr, selon les normes new-yorkaises, mais, étrangement, cela ne lui semblait plus suffisant. Et puis, où un enfant pourrait-il jouer, dans un appartement avec une seule chambre ?

Il avait eu beaucoup de temps pour réfléchir dans l'avion, et il avait à présent une certitude : il ne voulait pas être un père à distance. Il voulait être là pour son enfant. Certes, il travaillait beaucoup, mais il ne serait pas comme son propre père, qui s'était attendu à ce que son fils lui ressemble en tout point, sans pour autant passer assez de temps avec lui pour le connaître réellement.

Il fallait qu'il persuade Lauren d'aller en Californie, et pas seulement à cause du contrat Prentice. Il rangea la bague dans sa poche — pour l'instant.

Lauren ouvrit sa porte d'entrée. Son appartement reflétait sa personnalité, vivante et chaleureuse. Avec ses fleurs, ses plantes et ses cadres en tissu coloré, il était comme une oasis au cœur de l'hiver. Chaque espace était peint d'une couleur différente — le salon, jaune vanille, et la cuisine, vert olive.

Et une touche de rose apparaissait par la porte entrouverte de sa chambre. Il était déjà venu chez elle, mais n'avait jamais vu sa chambre. Une situation à laquelle il comptait bien remédier.

Il posa le sac sur la console de l'entrée, et la suivit à l'intérieur.

— Lauren, nous étions amis pendant des mois, et nous sommes manifestement attirés l'un par l'autre. Peux-tu honnêtement dire que tu n'as jamais envisagé un avenir entre nous ? dit-il en fixant son ventre.

— Jamais.

Elle accrocha son manteau sur un portemanteau constitué de poignées de porte anciennes montées sur une planche de bois.

— Maintenant, pourrais-tu en venir au fait, s'il te plaît ? dit-elle. Nous pourrions parler des considérations techniques plus tard, après la naissance du bébé, mais pour l'instant, il faut que je me prépare à aller travailler.

— Eh bien, avec toi au moins, les hommes ne risquent pas de voir leur ego croître démesurément.

Cela ne semblait pas le meilleur moment de faire allusion à la vitesse à laquelle elle l'avait jeté hors de son bureau, quatre mois plus tôt. Et puis, elle semblait épuisée. De petites rides de fatigue marquaient son front.

— Tu es sûre que tu vas bien ? s'enquit-il.

— Très bien, affirma-t-elle en se dirigeant vers la cuisine.

Mais elle avait hésité une seconde de trop pour qu'il soit convaincu.

Il épia ses mouvements tandis qu'elle se versait un verre de lait. Ses cheveux auburn se balançaient le long de son dos, et il eut envie de les toucher, pour savoir s'ils étaient aussi doux que dans son souvenir.

— Il y a quelque chose que tu ne me dis pas, insista-t-il.

— Je te promets que le bébé et moi sommes en parfaite santé.

Elle leva un verre comme pour porter un toast, en lui tournant toujours le dos.

Elle lui cachait quelque chose, il en mettrait sa main au feu, mais il sentait aussi qu'elle n'allait rien lui dire de plus maintenant. Mieux valait s'en tenir là pour l'instant, et plaider sa cause plus tard.

Il était un homme de communication, après tout. Il savait quand et comment présenter une idée, et pour l'instant il fallait attendre. Le bon moment viendrait.

Il sortit l'écrin de sa poche et le posa sur le comptoir de bois.

— Garde-la pour l'instant. Nous n'avons pas à nous décider aujourd'hui.

Elle fixa la boîte comme si elle contenait un serpent venimeux.

— Je sais déjà qu'il est hors de question que je me fiance avec toi, et encore moins que je t'épouse.

— Je comprends. Garde-la pour notre enfant, au moins.

Se tournant vers lui, elle s'appuya contre le comptoir. Son T-shirt parsemé de taches de peinture s'étirait sur son ventre arrondi. Et ses seins épanouis.

— Tu sembles sûr que ce sera une fille.

Il fixa son ventre, et ressentit une étrange émotion quand l'image d'une petite fille aux boucles rousses emplît son esprit. Le bébé était bien réel, et grandissait en Lauren à quelques centimètres de lui. Il avait à peine eu le temps d'assimiler l'idée qu'il allait être père. Ses mains brûlaient de toucher son ventre, d'explorer son nouveau corps.

Pour sentir le bébé donner des coups de pied ?

A cette idée, il eut soudain la gorge nouée.

— Ce pourrait être un garçon, qui un jour aura besoin d'une bague de fiançailles pour l'offrir à une fille, argumenta-t-elle.

Lorsqu'elle pencha la tête sur le côté, ses cheveux soyeux glissèrent sur sa poitrine.

— Tu veux un garçon ? Il semble que la plupart des hommes préfèrent avoir un garçon en premier.

— Est-ce ainsi que les choses étaient avec ton père ? demanda-t-il.

Son propre père avait sans nul doute voulu une mini-version de lui-même, quelqu'un pour imiter chacun de ses gestes, de ses décisions, de ses pensées. Mais elle ne voyait pas en quoi cela importait.

— Il ne s'agit pas de mon père, dit-elle d'un ton cassant qui le surprit.

— D'accord.

Il céda à la tentation de caresser une mèche de ses cheveux, puis retira sa main avant qu'elle puisse protester.

— La grossesse te rend encore plus belle, mais tu sembles fatiguée. Et je crois que tu dois partir travailler.

Il déposa un baiser sur son front, résistant à l'envie de s'attarder, et se dirigea droit vers la porte.

— Au revoir, Lauren. Nous parlerons plus tard.

Il sortit dans le couloir, le visage confus de Lauren gravé dans son esprit.

Il avait bien fait de reculer pour l'instant, et de la laisser s'interroger, se félicita-t-il. Elle était désarçonnée, et il pouvait jouer là-dessus.

Ce n'était pas parce qu'elle avait refusé sa proposition qu'il allait s'avouer vaincu. Quand il reprendrait le dernier vol pour San Francisco dimanche, Lauren l'accompagnerait. Il n'en doutait pas un seul instant.

\* \* \*

Lauren ouvrit la porte de verre menant à ses bureaux, situés au quatrième étage. Ils n'étaient pas immenses, mais lui suffisaient. Derrière le bureau du réceptionniste, situé dans le hall d'entrée, se trouvait celui de sa comptable. Et fond du couloir, une salle de réunion jouxtait son propre bureau. La pièce dans laquelle Jason et elle avaient conçu leur enfant.

Elle avait l'estomac noué et, cette fois, ce n'était pas à cause de son état.

La petite boîte de velours semblait peser une tonne dans son sac — qu'elle avait confectionné elle-même avec un vieux sweat-shirt déniché dans un dépôt-vente. Si elle avait emporté le solitaire avec elle, c'était parce qu'elle avait prévu de donner rendez-vous à Jason pour le déjeuner, afin de lui rendre sa bague. Des fiançailles, quelle idée ridicule !

Elle avait déjà assez de problèmes à résoudre, de toute façon, comme, par exemple, trouver une façon de sauver son affaire de la faillite.

Franco, son secrétaire, lui tendit une pile de Post-it.

— Mademoiselle Presley, vos messages.

— Merci, Franco, dit-elle en s'efforçant de sourire.

Elle passa en revue l'épaisse pile de papiers. Des appels de clients potentiels, mais aussi de créanciers.

Franco se leva et lissa sa cravate.

— Avant que vous n'alliez dans votre bureau...

— Oui ? répondit-elle tout en ouvrant la porte.

Un parfum fleuri s'échappa aussitôt de la pièce.

— Elles ont été livrées il y a un instant, expliqua Franco avec un haussement d'épaules. Et...

Mais elle n'écoutait déjà plus, trop sidérée par ce qu'elle venait de découvrir : la pièce était remplie de plusieurs vases de roses blanches ornés de rubans blanc et bleu. Sur le bureau, elle aperçut une carafe de jus de fruits et un panier de muffins.

En se tournant vers Franco, elle distingua un mouvement près de l'accueil. Jason était adossé au mur, et la fixait avec des yeux incandescents. Comment avait-elle pu ne pas remarquer sa présence ? Et pourquoi Franco ne l'avait-il pas prévenue ?... A moins qu'il ait essayé et qu'elle n'ait pas compris.

Elle fit signe à Jason de la rejoindre dans son bureau.

— Viens. Autant que tu partages ce petit déjeuner avec moi.

Il avança lentement vers elle, avec la grâce féline d'un prédateur. Franco, la nouvelle comptable et deux étudiantes stagiaires les observèrent avec une curiosité non dissimulée.

— Je voulais m'assurer que la mère de mon enfant était bien nourrie, dit-il en glissant un bras autour de sa taille.

Bonté divine, il venait de crier leur relation sur tous les toits ! A ses employés, et aux trois clients qui patientaient. Ce qu'il pouvait être présomptueux !

— Le bébé et moi allons bien, merci.

Elle le poussa discrètement dans le dos.

— Puis-je te parler dans mon bureau, s'il te plaît ?

— Bien sûr, chérie, murmura-t-il avec un sourire charmeur qui fit glousser les deux stagiaires.

Elle ferma la porte de son bureau. Elle était seule avec Jason, songea-t-elle. Près de ce canapé turquoise qui lui rappelait tant de souvenirs.

Quand elle ouvrit les stores de métal blanc, le soleil inonda la pièce. Mais cela ne suffit pas à calmer sa colère.

— Qu'est-ce que c'était que ce petit numéro ?

— Je fais juste savoir aux gens que je tiens à toi et à notre enfant.

Il saisit un muffin aux myrtilles.

— Petit déjeuner ?

— J'en ai déjà pris un. Tu ne crois pas que tu aurais dû t'informer pour savoir si j'avais déjà parlé du bébé à mes employés ?

— Tu leur en as parlé, puisque tu as pris un congé maladie.

— Soit. Mais les clients qui étaient dans la salle d'attente n'étaient pas au courant, et c'était à moi d'annoncer la nouvelle quand je me serais sentie prête, enfin !

— Tu as raison, excuse-moi.

Il approcha le muffin assez près de son visage pour qu'elle puisse humer son parfum.

— Tu n'as pas envie d'y goûter ? Ils viennent de sortir du four.

Elle avait bien envie de lui dire ce qu'il pouvait faire de ses muffins. Malheureusement, elle mourait déjà de faim et, en regardant ces myrtilles gorgées de jus, et cette pâte délicieusement dorée, elle saliva d'envie. Si elle adorait son bébé, parfois, elle avait vraiment du mal avec ces hormones qui semblaient avoir un contrôle si puissant sur son corps.

Ce même déchaînement hormonal qui lui faisait monter les larmes aux yeux. Ces fleurs, ce petit déjeuner, c'était le genre de petits cadeaux qu'un futur père faisait à sa compagne, dans les couples normaux. Ces derniers mois avaient été si pénibles, sans le soutien d'un partenaire ! Elle n'avait même pas envie de penser à quel point ces mois à venir — ces années — pourraient être difficiles.

Pour l'instant, elle voulait juste savourer son muffin.

Elle avança malgré elle, jusqu'à ce qu'elle soit tout près de Jason. Ravalant ses larmes, elle respira les parfums mêlés de Jason, des roses et du gâteau. Tous sentaient divinement bon.

Jason prit un morceau de gâteau et le porta à ses lèvres. Elle les entrouvrit sans même réfléchir. Elle venait de lui céder, un peu comme elle l'avait fait sur ce canapé, quatre mois plus tôt.

Qu'y avait-il chez cet homme qui la faisait agir de façon si étrange ? Elle n'était pourtant pas impulsive, comme sa mère, si lunatique et si extravagante. Elle gardait le contrôle de ses émotions.

Sauf lors de cette mémorable soirée avec Jason.



Quand elle prit le morceau moelleux dans sa bouche, ses papilles explosèrent de plaisir. Jason suivit le tracé de sa lèvre inférieure, provoquant un tourbillon de désir en elle, jusqu'à ce que ses seins se durcissent sous sa robe de laine couleur chocolat. Elle se mit sur la pointe des pieds, à un murmure de sa bouche...

A cet instant, on frappa à la porte.

— Oui ? répondit-elle d'un ton impatient.

Elle ne bougea pas. Jason non plus, mais il la fixait d'un regard brûlant qui l'électrisa.

Les coups à la porte se répétèrent, plus insistants cette fois. Lauren s'éclaircit la voix.

— Oui ? Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en reculant, ne sachant pas vraiment à qui elle destinait cette question.

Jason eut un sourire malicieux et sexy, qui dévoila clairement ses pensées. Il voulait lui faire l'amour. Ici. Maintenant.

Elle s'efforça de reprendre contenance, puis ouvrit la porte.

C'était sa nouvelle comptable, qu'elle avait engagée pour se sortir de son borbier. La dame d'âge respectable portait une pile de dossiers. Voilà ce qu'on pouvait appeler un retour brutal à la réalité.

— J'arrive dans cinq minutes, chuchota-t-elle.

Elle n'avait pas envie que Jason entende leur conversation.

La comptable serra les dossiers contre elle. Son regard acéré semblait dire qu'avec elle, aucun dollar ne serait détourné.

— Bien, bien. Nous pourrons revoir le plan financier préliminaire, j'ai dressé une liste des créanciers les plus pressants.

— Bien sûr.

Les nerfs à vif, elle risqua un regard vers Jason. Il fallait qu'elle le fasse sortir de son bureau.

— Jason, nous devons reporter cette discussion à plus tard. Ce soir, après le travail.

Mais c'était sans compter sur la perspicacité de Jason.

— Des créanciers ?

— Ce n'est pas ton problème, esquiva-t-elle.

La façon dont il bomba le torse lui était devenue familière, à force de travailler avec lui.

— Tu es la mère de mon enfant. Si quelque chose te concerne, c'est aussi mon problème.

Elle se tourna vers sa comptable.

— Je vous retrouve dans votre bureau dans cinq minutes.

Elle referma la porte et s'y appuya, faisant face à Jason. L'inquiétude sincère dans ses yeux la désarçonna. Elle était tellement sur la défensive ces jours-ci qu'elle avait oublié à quel point il pouvait se montrer attentionné et serviable.

L'année passée, plus d'une fois, elle l'avait vu prendre la défense d'autrui — un collègue injustement licencié, une femme harcelée par son ex-petit ami, notamment. Il avait même travaillé bénévolement pour une société, quand il avait appris que le fils du propriétaire avait besoin de soins médicaux très onéreux.

Jason Reagert était peut-être autoritaire et directif, mais il avait bon cœur. Pas étonnant qu'il ait servi dans la Marine durant tant d'années.

Elle pouvait bien lui avouer son problème, après tout. Si elle ne pouvait pas parler de cela à l'homme qui lui avait fait un bébé, à qui d'autre ?

— L'information sera bientôt publique quand j'aurai déposé plainte, alors, autant que tu sois au courant. Mon comptable précédent, celui que j'avais engagé avant cette dame, a détourné un demi-million de dollars de ma société.

— Quand ça ? demanda-t-il, l'air soucieux.

— Pendant que je travaillais de chez moi.

Elle alla s'asseoir sur le canapé, se sentant lasse tout à coup.

— J'avais des soupçons à propos de Dave juste avant d'être malade, et je comptais le renvoyer. Puis j'ai passé une semaine à l'hôpital, pour cause de déshydratation. J'étais soulagée quand il m'a donné sa démission. Je lui ai même accordé deux semaines de congés payés ! Trois jours plus tard, j'engageais une nouvelle comptable, celle que j'aurais dû embaucher à l'origine, mais que j'avais écartée parce qu'elle m'aurait coûté plus cher.

Elle haussa les épaules.

— J'imagine que l'on récolte ce que l'on sème.

Il s'assit à côté d'elle, sans la toucher. Sans l'oppresser, pour la première fois depuis son retour.

— Je suis vraiment navré.

— Moi aussi.

— Pas étonnant que tu aies semblé si préoccupée ce matin.

Il joignit les mains entre ses genoux, et sa Rolex étincela dans la lumière qui filtrait à travers les stores.

— Tu n'as pas besoin de ce genre de problèmes, surtout dans ton état. Laisse-moi t'aider.

Et elle venait de se dire qu'il ne l'oppressait pas ?

— Pas si vite, Jason. J'ai peut-être des soucis, mais je les réglerai.

— Il n'y a pas de mal à accepter de l'aide.

Il étendit le bras sur le dossier du canapé, l'enveloppant de sa chaleur et de son parfum, à défaut de ses bras.

— En fait, c'est pour ça que je suis venu. J'ai besoin de ton aide.

— A quel sujet ? demanda-t-elle d'un ton méfiant.

Elle ne savait trop que penser. Voulait-il sincèrement l'aider ? Ou souhaitait-il juste parvenir à ses fins, en habile homme d'affaires qu'il était ?

— Je suis nouveau chez Maddox Communications, et les temps sont durs. Aucun emploi n'est sûr.

Son regard semblait sincère.

— Je peux le comprendre, répondit-elle avec prudence.

— J'ignore ce que tu sais sur MC...

Elle n'avait jamais travaillé avec Maddox auparavant, mais, selon la rumeur, ils comptaient à leur actif de gros clients.

— Je sais que c'est une agence familiale. Dirigée par deux frères, c'est ça ?

— Exact. Brock Maddox est le P-DG, et Flynn, son vice-président. Le principal obstacle qui les empêche de dominer le marché de la côte Ouest, c'est Golden Gate Promotions.

Elle sentit sa tension se dissiper un peu. Elle était plus à l'aise maintenant qu'ils parlaient travail.

— Une autre agence familiale, si je ne m'abuse. Athos Koteas est encore aux commandes. Je n'ai pas travaillé avec lui, mais j'ai entendu dire que c'était un redoutable homme d'affaires. Absolument impitoyable.

— Mais il a du succès. C'est un immigrant grec qui a eu une réussite fracassante dans le pays. Ses connexions européennes lui ont donné une longueur d'avance, dans le contexte de crise actuel. Maintenant, il essaie de voler les clients de Maddox, dit-il, une lueur de colère dans les yeux. Il a fait courir certaines rumeurs, pour que MC paraisse indigne de confiance, et l'agence a perdu des affaires. Au grand dam de Brock.

— Tu regrettes d'être allé en Californie ?

— Pas du tout. Les choses vont mieux maintenant. J'ai amené quelques nouveaux clients, une grosse affaire en particulier. Mais ce client semble très conservateur. Tu as peut-être entendu parler de lui. Walter Prentice.

Elle ne put s'empêcher d'être impressionnée.

— Félicitations, Jason, c'est fabuleux. Avec Prentice, c'est le coup de ta carrière.

— Sauf que sa devise est « La famille avant tout ». Prentice a renvoyé son dernier publicitaire parce qu'il fréquentait une plage nudiste.

Secouant la tête, il retira son bras.

— Et il a déshérité sa petite-fille parce qu'elle a refusé d'épouser le père de son bébé.

Soudain, elle eut un affreux doute. Il ne pouvait tout de même pas suggérer... ?

— Tu veux me faire avaler qu'ils vont te renvoyer juste parce que ton ex-petite amie est enceinte ?

D'accord, elle n'avait jamais été sa petite amie. Mais tout de même.

— C'est une plaisanterie, dit-elle, s'adossant au canapé.

— Je suis on ne peut plus sérieux. Ce type nous offre une campagne d'un montant à sept chiffres, en ces temps économiques difficiles. Il a le droit de dicter ses règles et de choisir qui il veut.

Elle jeta un coup d'œil vers son sac, qui contenait la bague — une bague qui n'avait rien de romantique. Elle ne lui avait même pas été offerte de manière chevaleresque. Jason voulait juste garder son job.

Elle eut alors l'impression que son cœur était pris dans un étau de glace.

— Tu es ambitieux à ce point, conclut-elle.

— Pas toi ? rétorqua-t-il en se penchant vers elle. Toi et moi, nous sommes pareils. Nous voulons tous les deux prouver à nos familles que nous pouvons réussir sans leur concours. Alors, travaillons ensemble pour le bien de notre enfant.

— Laisse mes parents en dehors de ça ! protesta-t-elle sans réfléchir.

Mais son cœur était blessé, alors qu'elle ne devrait pas se laisser atteindre. Elle savait qu'il ne fallait rien attendre de Jason, non ? Il n'avait jamais été question de sentiments entre eux.

A dire vrai, elle préférerait mener une vie stable, sans débordements émotionnels. Une vie différente de celle de sa mère.

— Bien, concéda-t-il. Il ne s'agit pas de tes parents. Mais, en assurant notre avenir, nous assurerons celui de notre enfant. J'ai besoin que tu acceptes des fiançailles temporaires, jusqu'à ce que je termine la campagne Prentice. Je te donnerai l'argent dont tu as besoin pour remettre ton affaire à flot.

Elle ne put s'empêcher d'être intéressée. Une réaction instinctive qui l'inquiéta et qu'elle s'efforça de refouler.

— Je n'ai pas besoin de ton argent, affirma-t-elle, se levant nerveusement. J'ai juste besoin de temps.

— Appelle ça un prêt, si cela te met plus à l'aise. Un demi-million, c'est ça ?

Elle joua avec la bretelle de son sac, songeant au solitaire qui se trouvait à l'intérieur. L'offre financière de Jason donnait à tout ceci une horrible apparence.

— Tu sais ce qui m'aiderait vraiment à me sentir mieux ?

Il avança vers elle, calmement.

— Je t'écoute.

— Que tu prennes ton argent et que tu...

Mais il ne la laissa pas terminer.

— D'accord, d'accord, j'ai compris. Tu n'as pas envie de sauver ta société.

Furieuse, elle plongea la main dans son sac et en sortit la bague.

— Je ne veux pas que l'on me fasse la charité.

— Il ne s'agit pas de charité. C'est un marché que je te propose.

Elle lui tendit le bijou.

— Comment peux-tu être si certain que ce gros client saura que le bébé est de toi ? Nous pourrions garder le secret.

De nouveau, il la toisa d'un regard sans appel.

— Il est hors de question que je renie mon enfant ne serait-ce qu'un jour. Je suis peut-être ambitieux, mais il y a des limites. Celle-ci est non négociable.

Elle se passa une main sur le front.

— Cela fait trop de choses à la fois. Je ne sais tout simplement pas...

— Bien, laissons ce sujet de côté pour l'instant.

Il massa doucement ses épaules, un geste qu'elle trouva excitant, mais aussi apaisant. Elle était si tendue et anxieuse ces derniers temps que tout son corps était noué.

— De toute façon, nous avons d'autres soucis plus urgents, comme faire des projets pour le bébé. Je passe te prendre après le travail.

Elle tenta de ne pas s'abandonner à son étreinte réconfortante, et de ne pas céder à sa proposition.

— Penses-tu que pour une fois, tu pourrais demander plutôt qu'ordonner ? demanda-t-elle.

Avec douceur, il prit la bague et la posa sur le bureau. Puis il serra sa main, le premier vrai contact depuis la fameuse nuit qu'ils avaient passée ensemble.

— Que dirais-tu d'aller dîner après le travail ? proposa-t-il.

— Pour parler du bébé.

Il hocha la tête. Il la tenait toujours par les épaules, mais avec douceur cette fois, sans volonté de la dominer.

Elle aurait dû refuser. Mais il fallait bien qu'ils parlent, à un moment ou à un autre.

— Passe me prendre à 19 heures.

Tandis qu'elle le regardait sortir de son bureau, elle ne put s'empêcher de se demander si elle ne venait pas de commettre une erreur plus grande encore que le diamant contenu dans cette boîte.

### 3

Le téléphone coincé sous le menton, Lauren sauta sur un pied tout en tirant sur sa botte mauve.

— Bonjour, maman, dit-elle avant de s'asseoir sur le bord du lit. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Lauren, ma chérie, je ne cesse de t'appeler, et tu ne décroches jamais, que ce soit à ton bureau, chez toi ou sur ton portable, babilla sa mère à mille à l'heure.

Son accent Nouvelle-Angleterre était plus prononcé, ce qui signifiait qu'elle était sur les nerfs.

— Je commence à me dire que tu m'évites.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

Elle avait parlé à sa mère à peine deux jours plus tôt. Depuis, Jacqueline Presley lui avait laissé environ trente-sept messages. Lauren avait déjà du mal à gérer les humeurs de sa mère en temps ordinaire... mais ces temps-ci étaient loin d'être ordinaires.

— J'ignore ce que tu fais, Lauren, je ne sais rien sur toi ces derniers temps.

Sa mère marqua une pause. Pour respirer ? ou pour rassembler ses pensées ?

— As-tu parlé à ton père ?

Lauren réprima un soupir d'agacement. Son père était un sujet explosif qu'il valait mieux éviter.

— Non, maman, je n'ai pas accordé à papa une minute de plus de mon temps qu'à toi.

— Inutile d'être si cassante. Je ne sais pas pourquoi tu es si tendue. Parfois, tu es exactement comme la sœur de ton père, et elle a fini toute seule. Et obèse.

Exactement ce qu'elle avait besoin d'entendre, l'obsession de sa mère pour sa ligne. Lauren avait sans doute été la seule fille de dix ans sur la planète à connaître toutes les toiles de Botero. Et à les craindre.

— Je ne voulais pas te fâcher, maman.

Perchée au bord du matelas, elle remonta la fermeture d'une botte, puis de l'autre, et consulta l'horloge. Jason allait arriver d'une minute à l'autre. Elle avait à peine eu le temps d'enfiler une paire de leggings noirs et un long sweat-shirt en rentrant du travail.

— C'est la folie au bureau.

— Tu n'as pas à te tuer à la tâche pour essayer de prouver ta valeur à ta mère.

Un cliquetis métallique résonna dans l'écouteur. Jacqueline jouait sans doute avec la chaîne de ses lunettes.

— Je peux demander à ton père de te céder une part de ton héritage dès maintenant. Ou tu aurais simplement pu investir l'argent de tante Eliza, ce qui t'aurait assuré une confortable rente et permis de poursuivre ta vraie passion, la peinture.

Lauren sentit son cœur se serrer. Une réaction fréquente lorsqu'elle parlait avec sa mère, surtout quand celle-ci allait sur ce terrain...

— Tu pourrais être une artiste aussi douée que je l'étais, Lauren, si tu t'y mettais sérieusement.

Elle serra nerveusement son couvre-lit en satin damassé. Sa débâcle professionnelle ne faisait que renforcer les arguments de sa mère. Elle se sentait nauséuse tout à coup.

— Maman...

— Je serai en ville la semaine prochaine, coupa Jacqueline. Nous pourrions déjeuner ensemble.

Il ne manquait plus que cela. Une fois que sa mère était lancée sur le sujet de l'existence de Lauren et de tout ce qui n'allait pas dans la vie de sa fille venait toujours le moment où elle lui proposait une liste de tous les beaux partis qu'elle avait rencontrés récemment. Des hommes que Lauren adorerait, assurait-elle toujours. Des hommes comme Jason.

Sa mère allait faire une syncope quand elle apprendrait sa grossesse.

— Maman, j'ai été ravie de discuter avec toi, mais il faut vraiment que j'y aille, annonça-t-elle en se levant.

— Tu sors ce soir ?

Si elle démentait, sa mère continuerait à parler. Le mieux était d'être honnête.

— J'ai un dîner avec un associé. Un dîner professionnel.

— Je t'en prie, chérie, vas-y, va te faire belle. Et souviens-toi, le rose ne te va pas du tout. A plus tard !

Lauren raccrocha d'un geste rageur. Elle jeta le téléphone sur le lit, puis fit les cent pas en se tordant les mains, comme si cela pouvait dissiper sa colère.

Et sa douleur.

Après toutes ces années, elle aurait dû s'habituer. Sa mère était bipolaire, elle l'avait toujours su. Cette conversation n'aurait pas dû être si terrible, au regard de ses autres problèmes actuels. Mais elle savait que sa mère était tout près du point de rupture. Une contrariété, et elle basculerait dans une phase maniaque. Puisqu'elle refusait toute thérapie ces derniers temps, les hauts et les bas étaient plus extrêmes.

Le fait d'apprendre qu'elle allait devenir grand-mère constituerait plus qu'une contrariété pour Jacqueline Presley. Si l'on ajoutait à cela le détournement de fonds, qui sait comment elle allait réagir. Une chose était certaine, elle ne prendrait pas la nouvelle avec calme.

Comme elle passait devant un pot de fougères sous la fenêtre, Lauren arracha une feuille séchée. Quel effet cela faisait-il d'avoir une mère vers qui se tourner en cas de problème ? Elle posa la main sur son ventre en songeant à son enfant. Elle ferait tout son possible pour être un soutien pour lui, quoi qu'il arrive.

Si seulement elle pouvait avoir quelques semaines de répit. Pour reprendre ses esprits, pour faire des projets, et remettre sa vie sur les rails.

L'écrin noir attira son attention comme un aimant. Quand elle avait jeté son sac sur le lit, la boîte avait roulé sur le matelas. Elle avança, comme malgré elle.

La proposition de fiançailles temporaires de Jason tournait en boucle dans son esprit. Une offre tentante. Et dangereuse. Pouvait-elle risquer de partir en Californie, et de vivre tout près de lui pour une période indéterminée ?

D'un autre côté, avec sa vie à New York prête à implorer et sa grossesse, pouvait-elle se permettre de refuser ?

\* \* \*

Jason jeta un regard à Lauren, qui se tenait à côté de lui, sur le siège passager. Ils se dirigeaient vers une petite ville à environ quarante minutes de New York. Elle avait l'air fatiguée mais sereine, la tête

appuyée contre le dossier de son siège, son sac étrange posé dans son giron, contre son ventre légèrement arrondi.

Le ventre qui abritait leur bébé.

Il avait enfin réussi à avoir Lauren pendant quelques heures, et il comptait tirer le meilleur parti du temps qu'elle lui accordait. Il avait réfléchi à ses arguments et à la stratégie à adopter, et avait abordé cette soirée comme un contrat à décrocher absolument.

Oui, il préférait songer à la situation de façon logique, plutôt que d'analyser pourquoi il avait tant envie de la convaincre. Quand il pensait à l'escroc qui avait volé Lauren, il écumait de rage. Elle était si talentueuse ! Il l'avait vu dès leur premier rencontre.

Il serra le levier de vitesse de la luxueuse berline. Il ressentait soudain le besoin de faire plus que la protéger. Il voulait agir. Et ce besoin était plus fort que tout ce qu'il avait connu jusqu'ici, même durant ses années dans la Marine.

Cela dit, il aurait été plus facile de plaider sa cause si Lauren avait été réveillée. Elle s'était endormie comme un bébé avant même qu'ils sortent de la ville. Si elle ne se réveillait pas quand ils seraient parvenus à destination, il n'était pas sûr d'avoir le cœur de la réveiller. Avec tous les problèmes qui l'assaillaient, elle avait besoin de sommeil. Et reposée, elle serait sans doute mieux disposée.

Les lampadaires de style rétro qui bordaient la route projetaient de faibles halos de lumière, suffisants pour éclairer les petites boutiques et échoppes de la ville. Des flocons de neige tourbillonnaient devant les rayons de ses phares, et quelques rares voitures passaient de l'autre côté de la route à deux voies.

Soudain, la douce sonnerie du téléphone de Lauren brisa le silence. S'il sortait l'appareil de son sac, il craignait de la réveiller.

Elle s'agita, puis se réveilla en sursaut, en clignant rapidement des yeux. Elle empoigna son sac et sortit le portable au moment où la sonnerie s'arrêta. Quand elle lut le numéro affiché sur l'écran, elle sembla soucieuse.

— Il faut que tu rappelles cette personne ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête et rangea le téléphone dans sa poche.

— Non, ça va. Je rappellerai plus tard.

— Si tu as des impératifs professionnels, je comprendrai.

— Ce n'est pas le travail.

Elle joua avec la bretelle de son sac ; visiblement, cet appel la préoccupait.

— C'est ma mère. Elle me téléphone. Très souvent.

A en juger par le ton de sa voix, elle n'appréciait pas ces appels. Mais au moins, sa mère et elle se parlaient. Lui n'avait pas adressé la parole à ses parents depuis que son père l'avait déshérité, affirmant que Jason avait brisé le cœur de sa mère en tournant le dos à tout ce qu'ils avaient fait pour lui. Mais il ne voulait pas songer à cela ! Il préférait se concentrer sur Lauren.

— Qu'a dit ta famille à propos du bébé ?

— Je ne leur en ai pas encore parlé, dit-elle en posant son sac par terre.

Il trouva cela étrange.

— Elle t'appelle, mais elle ne te rend pas visite ?

— Nous ne nous sommes pas vues depuis un mois. A ce moment-là, mon ventre ne se voyait pas encore.

— Ils vont bientôt être au courant. Si moi je l'ai su en étant à l'autre bout du pays... J'irai avec toi quand tu leur annonceras la nouvelle.

— Qui a dit que tu étais invité, monsieur Ego Démesuré ? dit-elle avec un rire narquois. Et puis d'ailleurs, ils sont divorcés.

Il ralentit quand ils approchèrent d'un virage, en prenant bien soin de ne pas dépasser la vitesse autorisée. Il avait un chargement précieux à bord.

— Je pensais que nous allions essayer d'unir nos forces, pour le bien du bébé.

— Je m'excuse.

Elle semblait sincèrement désolée et croisa les bras en regardant par la vitre. Des arbres se succédaient dans le quartier historique de la ville, devant les traditionnelles maisons de grès rouge cernées de clôtures blanches.

— Je suis perturbée par le travail, et je m'en prends à toi.

Il voulut lui rappeler qu'il pouvait régler ses problèmes professionnels en un éclair, mais il décida de ne pas tenter le diable. Il devait se montrer prudent.

— Tu n'espères tout de même pas cacher le fait que je suis le père du bébé ? Tes parents finiront par l'apprendre. S'ils doivent être perturbés, ce serait mieux de parer aux attaques. Nous leur annoncerons ensemble, en les prenant par surprise, puis nous partirons avant qu'ils aient une chance de poser des questions.

— Cela me semble très bien en théorie, mais les chances de réunir mes deux parents dans la même pièce sont proches de zéro. Et à la seconde où l'un d'eux sera au courant, il prendra son téléphone pour faire des reproches à l'autre.

Elle secoua la tête, en croisant et en décroisant ses jambes avec agitation. Ses bottes d'une étonnante teinte mauve attirèrent son regard, et éveillèrent son intérêt.

— C'est juste que je ne veux pas me mettre dans cette situation si je peux l'éviter, conclut-elle.

Il ne se rappelait pas qu'elle ait mentionné ses parents auparavant. Ils avaient surtout parlé de travail, et de la vie nocturne à New York. A bien y réfléchir, il avait toujours été attiré par Lauren, mais cela n'avait jamais semblé le bon moment pour eux. Quand il l'avait connue, elle était en couple. Puis, quand elle avait rompu, c'était lui qui n'était plus libre. C'était à peine s'il se souvenait de cette autre femme, à présent.

— On dirait que la séparation de tes parents t'a vraiment fait souffrir.

— Autrefois, peut-être. Mais je ne les laisse plus avoir ce genre de pouvoir sur moi.

— En es-tu sûre ?

Elle ne répondit pas et fixa son sac.

— Ce n'est pas parce qu'ils ont eu une relation conflictuelle que nous aurons les mêmes problèmes, observa-t-il.

Son regard se fit aussi glacial que la neige au-dehors.

— Et ce n'est pas parce que nous avons couché ensemble que tu peux prétendre lire dans mon esprit.

— D'accord, je l'ai mérité.

Plus que tout, ce qu'il préférait chez Lauren, c'était son cran. Maintenant qu'il y songeait, il aimait beaucoup de choses chez elle. Sa vivacité d'esprit, son ambition, et même son besoin de remplir le moindre mètre carré de son appartement avec de la végétation. Et puis la façon dont, malgré son apparente froideur, elle s'enflammait au moment où il s'y attendait le moins.

— C'est tout ? Tu renonces ?

Ses lèvres pleines affichèrent une moue adorable, ce qui lui donna envie de se pencher pour...

Non, encore une fois, mieux valait ne pas tenter le diable. Surtout quand il savait qu'il ne se contenterait pas d'un simple baiser.

— Tu m'as demandé de laisser tomber le sujet. Je fais ce que tu me dis.

Très précisément. Les détails étaient importants, quand l'enjeu était si élevé.

Il ralentit, car ils approchaient de leur destination, un petit restaurant rustique dont il avait entendu grand bien.



— Je t'ai vu à l'œuvre, dit-elle, le regard méfiant. Tu n'abandonnes jamais, tu changes juste de tactique. Souviens-toi quand tu es devenu fou de mon dessin à l'encre représentant un voilier, tu sais, celui que tu as voulu utiliser pour la publicité de ce parfum, alors que le client voulait un cow-boy et n'en démordait pas ?

Oui, maintenant, ce voilier était imprimé sur des milliers de flacons d'eau de toilette partout dans le monde — et le dessin original était chez lui, encadré dans son bureau. Mais tout cela était hors sujet.

— Il ne s'agit pas seulement de travail. Je veux que tu sois en paix et heureuse.

C'était assez honnête, et puisqu'il en était à dire la vérité...

— Et il s'avère que je te désire. Tu étais belle auparavant, mais maintenant, tu es absolument époustouflante.

— Du calme, Casanova, dit-elle, mais en souriant cette fois. Tu as déjà réussi à coucher avec moi.

— Cela fait longtemps.

Quatre longs mois, et pourtant, il n'avait pas réussi à l'oublier. Il avait même dû se forcer pour offrir un verre à une autre femme. Un verre, pour l'amour du ciel ! Même pas un dîner.

Contenant son irritation, il se concentra sur Lauren. Elle avait sorti son téléphone et tapotait sur le clavier.

— Ta mère ?

— Non, je vérifie l'historique des appels. Voyons voir... Quatre mois, et pas un seul appel de toi. Il ne semble pas que tu te consumes d'amour pour moi.

Avait-elle été furieuse qu'il ne lui ait pas téléphoné ? Il avait envisagé de la rappeler, mais elle avait été si prompte à le chasser de son bureau, ce soir-là. Peut-être l'avait-il mal comprise. Lui qui se piquait de savoir cerner les gens, cette fois, il ne verrait pas d'inconvénient à s'être trompé un peu.

Peut-être voulait-elle donner une suite à leur aventure sans lendemain ? Dieu sait qu'il avait désiré plus à ce moment-là, et qu'il voulait plus maintenant. Les effluves fleuris de son parfum taquinaient ses sens, et son corps voluptueux semblait si chaud... Certes, la grossesse compliquait les choses entre eux. Mais peut-être que le sexe les simplifierait de nouveau.

Un désir brut l'envahit soudain.

— Tu as été très claire sur le fait que nos projets d'avenir ne s'accordaient pas.

— Cela n'a pas changé.

— Tout a changé.

Le cuir de son siège craqua quand il se pencha vers elle.

Elle ne recula pas, et il constata que son regard émeraude était assombri de désir. Pourtant, il attendit, prenant le temps d'inspirer une bouffée de son parfum frais.

Il glissa un bras autour de ses épaules. Ce simple geste lui rappela la sensation de son corps contre le sien, de ses courbes épousant ses muscles.

Au prix d'un violent effort, il se retint de l'embrasser.

— Ce bébé éclaire d'un jour tout à fait nouveau les priorités, et plus tôt tu l'accepteras, plus tôt nous pourrons passer aux choses agréables.

Elle recula avec un soupir de frustration.

— Tu ne penses qu'à ça !

Il n'allait pas commettre deux fois la même erreur. S'il y avait une chance pour qu'elle veuille reprendre leur liaison, il n'allait pas tout gâcher en la pressant trop, ou en abandonnant trop tôt. Il comprit alors qu'il allait devoir la courtiser. En bonne et due forme.

Il releva son col, et sortit pour aller lui ouvrir sa portière.

— Mettons cette conversation en suspens pendant le dîner. J'ai une surprise pour toi.

Il ne doutait pas que le restaurant qu'il avait choisi pour elle la charmerait. Pourvu que son talent de persuasion soit suffisant pour influencer la femme insaisissable qu'elle était.

Les enjeux étaient trop importants pour envisager un échec.

\* \* \*

Quand donc avait-elle perdu la maîtrise d'elle-même ?

Lauren agrippa la rampe du perron de son immeuble, une maison new-yorkaise typique en grès rouge. Le dîner avec Jason avait été fabuleux. Le restaurant italien familial empli de plantes que Jason avait choisi l'avait totalement séduite. Situé dans une ancienne ferme, l'établissement était folklorique et chaleureux. Le fait que Jason ait remarqué qu'elle adorait les plantes la touchait. De toute évidence, il faisait des efforts.

Elle grimpa les marches, consciente qu'il la suivait. Bien sûr qu'il faisait des efforts, il voulait obtenir ce qu'il voulait. Et cela, il ne fallait pas qu'elle l'oublie. Jason Reagert était un homme ambitieux. Tout le monde dans le métier savait que rien ne pouvait l'arrêter quand il décidait quelque chose. Elle avait trouvé sa détermination admirable, en tant que collaboratrice et amie.

Mais maintenant qu'elle était devenue sa cible, elle révisait son jugement. Ce qui aurait pu être une soirée agréable et intime la perturbait, parce que cela lui donnait envie d'avoir bien plus. Une vraie vie de famille avec le père de son enfant.

Non. Elle n'était pas prête à aller si loin. La bague allait rester dans son sac encore quelque temps.

— Merci pour ce dîner charmant, dit-elle quand ils furent devant la porte d'entrée. Tu as réussi à me faire oublier tous mes problèmes financiers pendant quelques heures.

Il remonta son col. Ses cheveux brillaient sous la lumière des lampadaires.

— Tu as besoin de manger. Content d'avoir pu te rendre service.

— Tu ne vas pas utiliser ce que je viens dire comme argument pour me vendre tes fausses fiançailles ?

— Tu sais quelle est ma position. Qu'y a-t-il de plus à dire ?

Il la suivit dans le couloir. A l'évidence, il n'était guère pressé de prendre congé.

— Et avant que tu ne me plantes là, je vais te conduire jusqu'à ton appartement, pour m'assurer que tu ne risques rien.

— Pour mon bien ?

Elle désigna d'un geste l'entrée. Un couple discutait, et la vieille dame du 2A s'appêtait à sortir son caniche. Aucun risque de se faire agresser, il y avait trop de témoins.

— Pour te protéger de ce méchant chiot, dit-il en souriant.

Sa barbe naissante lui donnait un air de mauvais garçon qui allait bien avec la lueur malicieuse dans ses yeux.

Avec un haussement d'épaules, elle se dirigea vers l'escalier, en essayant de ne pas songer à ce que ce serait de monter trois étages quand elle entrerait dans son troisième trimestre de grossesse.

— Dans ce cas, suis-moi.

— Je ne te demanderai pas de m'offrir un dernier verre ou quoi que ce soit. Cependant, si tu m'invites, je te porterai à l'intérieur pour une nuit que tu n'oublieras pas.

— J'avais oublié à quel point tu peux être persuasif.

— Et moi, je n'ai pas oublié combien tu sens bon.

Il la caressa du regard.

— T'ai-je dit à quel point j'aime ce parfum de fleurs fraîches sur toi ? dit-il. Ce dîner signifiait autant pour moi que pour toi.

— Le dîner était agréable, et j'apprécie que tu aies choisi un si joli endroit pour me conquérir, mais je n'aime pas être manipulée. Je préférerais que tu sois honnête envers moi.

Ils parvinrent au troisième étage.

— J’oublie parfois que toi et moi travaillons dans le même domaine, dit-il en souriant.

— Sois franc avec moi, tout simplement.

— Je pense en être capable.

Pouvait-elle le croire ? S’appuyant contre sa porte, elle chercha à détecter dans ses yeux un signe, un indice qui lui révélerait un peu de ses pensées plus profondes et de ses sentiments. Elle y vit... un désir brûlant.

Ce n’était pas une surprise, mais cela la troubla tout de même plus que de raison. Ses propres émotions étaient un tel tourbillon qu’elle avait l’impression que le moindre bouleversement la mènerait au chaos. Sans réfléchir, elle retira des flocons de neige sur le col de Jason. Elle se sentit tressaillir à son contact. Son propre pouls s’accéléra aussitôt.

Elle était en train de commettre une erreur, elle le savait, mais alors qu’elle se demandait ce qui allait se passer ensuite, elle sentit un coup dans son ventre.

— Oh ! s’exclama-t-elle en sursautant.

Elle posa une main sur son ventre.

— Est-ce que ça va ? s’enquit-il, inquiet. Donne-moi ta clé, je vais ouvrir. Il faut que tu t’allonges.

— Non, ça va très bien.

Elle recula avant de succomber à la tentation de s’appuyer contre lui. Les mouvements rapides du bébé la ramenèrent à la réalité.

— C’est simplement notre bébé qui s’exerce après ce fabuleux poulet à l’origan.

Il regarda son ventre. Et avança une main tremblante. Emue par sa soudaine timidité, elle n’eut pas le cœur de lui refuser cet instant magique.

— Tu veux le toucher ?

Il hocha la tête.

Elle lui prit la main, et la posa à l’endroit où elle avait senti le bébé bouger.

— Je ne suis pas sûre que tu pourras le sentir — c’est encore un peu tôt.

Et elle ne l’inviterait certainement pas à toucher son ventre nu. Aussitôt, une interrogation lui traversa l’esprit : serait-il présent aux rendez-vous chez le médecin ? Il était encore trop tôt pour y penser. Une chose à la fois.

— Attends, un peu à gauche, le guida-t-elle. Juste là.

— Je crois que je...

Il écarquilla les yeux.

— Oui ! Je l’ai senti !

— Parfois, je reste juste allongée dans mon lit, à sentir le bébé bouger. Et il peut se passer une heure sans que je m’en rende compte. C’est fou, non ?

— Je ne m’imaginai pas que cela pouvait être comme ça. Je n’ai jamais...

Il soutint son regard et, pour la première fois, ne chercha pas à masquer son émotion.

— Merci, dit-il.

Tous les bruits autour d’eux s’évanouirent, noyés par le bruit de son pouls qui battait dans ses oreilles. Elle prit la main de Jason, sans trop savoir ce qu’elle avait envie de faire.

Perchée sur ses talons hauts, elle était presque à la même hauteur que lui. Il suffirait qu’il se penche un peu, ou qu’elle se mette sur la pointe des pieds... Un seul baiser. Rien de plus. Un simple... contact de ses lèvres sur les siennes. Elle sentait déjà son souffle sur elle, et elle avait tant envie qu’il l’embrasse. Pourquoi s’inquiéter de savoir si cela les mènerait plus loin ou non ?

Inexorablement, elle approcha, et lui mordilla la lèvre inférieure. Il gémit, puis lui donna le baiser espéré, à pleine bouche. Impossible de dire qui avait entrouvert les lèvres en premier, car le désir les submergea tous les deux.

Ils s'étaient embrassés dans son bureau avant d'atterrir sur le canapé. Mais cela avait été plus impulsif, moins personnel. Ce soir, après leur dîner, ce baiser revêtait un caractère merveilleusement romantique. Elle n'avait qu'une envie, s'abandonner et apprécier l'instant.

Elle caressa ses cheveux encore parsemés de flocons de neige.

— Lauren, murmura-t-il tout en déposant une pluie des baisers sur son visage, cela va un peu trop loin pour que nous restions dans un couloir. Si nous entrons ?

Le voulait-elle ? Un peu perdue, elle recula un instant pour le regarder dans les yeux.

A cet instant, la porte de son appartement s'ouvrit, la faisant sursauter. Aussitôt, Jason avança devant elle de façon protectrice. Elle sentit ses muscles se tendre sous ses mains, comme s'il était aux aguets, prêt à prendre sa défense.

Quand elle se retourna pour voir qui était chez elle, elle ne put s'empêcher de grimacer.

— Maman.

Lauren regarda sa mère, qui attendait dans l'embrasure de la porte, et tenta de ne pas céder à la panique. Combien de temps faudrait-il à ces yeux maternels perspicaces pour remarquer le ventre arrondi malgré le sweat-shirt trop large ? Comme elle regrettait maintenant de ne pas avoir informé ses parents plus tôt.

Mais les regrets ne résoudre rien. Il fallait qu'elle trouve un moyen de gérer la situation. D'abord, elle allait déterminer l'humeur de sa mère, d'après la tenue qu'elle portait.

Jacqueline Presley avait toujours un style bien à elle, un étrange mélange d'extravagant, de classique et d'avant-garde. Elle portait son traditionnel tailleur Chanel — aujourd'hui, le violet —, mais associé à des bijoux fantaisie au thème animalier. Une famille de lézards en rubis grimpait sur un côté de sa veste. Sa cape émeraude aux franges argentées était encore drapée de manière désordonnée sur son bras, ce qui indiquait qu'elle venait d'arriver.

Comment avait-elle fait pour convaincre le gardien de l'immeuble de la laisser entrer ?

Lauren avait d'autres soucis plus urgents, de toute façon. Les vêtements de sa mère indiquaient qu'elle était dans une phase normale, mais ses cheveux ébouriffés, ses ongles rongés et ses mains tremblantes témoignaient d'une tendance maniaque. Bien sûr, c'étaient des signes mineurs, mais Lauren avait appris depuis longtemps à interpréter chaque détail, à lire les nuances, à se préparer à tout.

Tandis qu'elle cherchait quoi dire, Jason s'avança.

— Bonjour, madame Presley. Je suis Jason Reagert, dit-il en lui tendant la main.

— Reagert ? dit-elle, acceptant sa poignée de main. Etes-vous de la famille de J.D. Reagert, de Reagert Comm ?

Le sourire de Jason se figea.

— C'est mon père, madame.

— Oh, mais appelez-moi Jacqueline.

Elle lui prit le bras et l'attira vers le salon, sans même un regard pour Lauren.

Que diable se passait-il ?

Elle qui avait craint que sa mère ne remarque sa grossesse, voilà qu'elle l'ignorait totalement. Mais ce n'était guère étonnant, Jason représentait tout ce que sa mère désirait chez un gendre, songea-t-elle en refermant la porte.

Le rire de Jacqueline résonna dans la pièce au plafond voûté. Sa mère avait beaucoup de qualités, et elle pouvait être tout à fait charmante quand elle le voulait. Et durant les périodes où elle avait pris des médicaments, la vie avait été stable, heureuse. Lauren ne pouvait pas vraiment dire que sa mère ait jamais été « normale », car elle était d'un tempérament artiste et fantasque, mais, quand elle prenait soin de sa santé, ses excentricités étaient plutôt agréables.

Lauren espérait de tout cœur que sa mère était dans une de ces périodes.

Elle mit son sac contre son ventre et rejoignit Jason et sa mère, qui lui tournaient toujours le dos. Jason recula une chaise pour sa mère, à la table de la salle à manger. Elle aurait préféré s'installer plus confortablement dans le salon, mais d'un autre côté s'asseoir à une table lui permettrait de cacher plus facilement sa grossesse.

Jason avait-il pensé à la même chose ? La lueur aiguillée et vigilante dans ses yeux indiquait qu'il savait parfaitement ce qui se passait. Soudain, elle comprit. Jason la protégeait de sa mère. Voilà pourquoi il avait offert de prendre l'écharpe de cette dernière, et pourquoi il lui posait des questions sur son voyage. Il avait manœuvré pour que le ventre de Lauren ne soit pas visible, et avait accaparé exprès l'attention de Jacqueline...

Pourraient-ils vraiment s'en sortir sans que sa mère apprenne sa grossesse de manière brutale ce soir ? Cela semblait de plus en plus envisageable, car Jacqueline semblait enchantée de discuter avec Jason de son nouveau travail en Californie. Aucun d'eux ne jeta ne serait-ce qu'un regard vers Lauren. Jacqueline était même trop occupée à attirer l'attention sur elle pour jouer avec sa chaîne à lunettes.

Comme c'était étrange, d'avoir quelqu'un pour interférer entre sa mère et elle. Elle n'avait jamais connu cela — son père avait plutôt concentré son énergie à se cacher plutôt qu'à jouer les médiateurs. Lauren s'était fait une raison, au fil du temps. A présent, elle était une adulte.

Néanmoins, c'était bon de pouvoir respirer. Bien sûr, Jason ne lui offrait qu'un répit temporaire. Jacqueline finirait par apprendre la nouvelle, mais au moins dans des circonstances que Lauren choisirait.

Quinze minutes de conversation anodine plus tard, Jason serra la main de Jacqueline.

— Jacqueline, ça a été un plaisir de discuter avec vous. J'espère que vous ne me trouverez pas trop directif, mais je viens d'arriver de Californie exprès pour voir Lauren, et je dois repartir bientôt...

Sa mère tendit sa cape à Jason pour qu'il l'aide à la mettre sur ses épaules.

— Oh, je ne veux surtout pas déranger les deux tourtereaux. Je vais retourner à ma suite, au Waldorf. S'enroulant dans sa cape, elle se tourna vers Lauren.

— Nous irons déjeuner, ma chérie, toi et moi, dès que ton ami retournera en Californie.

— Bien sûr, maman. Il faut vraiment que nous discussions.

— Je connais un endroit génial, qui sert toutes sortes de légumes biologiques. Cela t'aiderait à atténuer la rétention d'eau, ton visage est un peu bouffi.

Jacqueline se pencha pour l'embrasser sur la joue.

— Jason est une belle prise, chuchota-t-elle. Ne gâche pas tout cette fois, trésor.

Lauren ajusta son sac sur son ventre.

— Bien sûr, maman.

Elle n'avait aucune envie d'avoir une conversation avec sa mère sur le fait d'attraper une « belle prise », surtout devant Jason. Elle pouvait même laisser passer le commentaire « visage bouffi », si cela lui permettait de mettre un terme à cette visite. En y réfléchissant, sa mère verrait sans doute ce bébé comme une chance de ferrer ce beau poisson.

Lauren frissonna de dégoût, à l'idée que son bébé soit utilisé de la sorte.

Elle réprima son dégoût et regarda sa mère filer vers la porte avec un geste de la main par-dessus l'épaule, sans même se retourner, pendant que Jason l'escortait dans le couloir.

Une fois seule, Lauren s'affala sur sa chaise, et laissa tomber son sac sur le sol. Elle caressa la légère courbe de son ventre, et le bébé bougea sous sa main. Jamais elle ne considérerait son enfant comme un simple moyen de s'élever socialement.

Une larme roula jusqu'à son menton.

Voilà que ses hormones lui jouaient encore des tours. Elle ne s'était même pas rendu compte qu'elle pleurait. Quand elle entendit la porte grincer, annonçant le retour de Jason, elle essuya prestement ses yeux, en espérant avoir effacé toute trace de mascara.

— Je ne sais comment te remercier, dit-elle avec un sourire forcé.

— De quoi ? dit-il en s'asseyant.

— De t'être chargé de ma mère, et de ne pas avoir parlé du bébé ou de mes problèmes au travail.

— Je veux surtout te faciliter la vie, à toi comme à notre bébé.

*Notre bébé.*

Ces mots provoquèrent un frisson en elle. D'excitation, ou de peur ?

Elle songea à leur baiser dans le couloir, à la rapidité avec laquelle elle pourrait atterrir droit dans ses bras, dans son lit. Jason avait le don de lui faire perdre le contrôle, et cela l'effrayait plus que tout.

Elle joignit les mains pour s'empêcher de le toucher.

— Tu as été génial. Vraiment. Le fait que tu sois venu ici dès que tu as su pour le bébé, le dîner, la façon dont tu as géré maman. Je t'en suis reconnaissante.

Et il avait fait bien d'autres choses encore, cependant, elle ne pouvait oublier ces mois de silence. Tôt ou tard, il faudrait qu'ils parlent de cette nuit. Cela lui semblait moins difficile maintenant, par comparaison avec le champ de mines qu'elle venait d'éviter avec sa mère.

— Tu ne m'as pas demandé comment j'ai pu tomber enceinte.

Il se frotta la mâchoire et s'adossa contre sa chaise.

— Je suppose que le préservatif était inefficace. Nous étions assez occupés ce soir-là...

Des souvenirs de leur étreinte enfiévrée assaillirent son esprit, alors que son corps bourdonnait encore après leur baiser dans le couloir. Elle s'agita sur sa chaise, soudain incapable de trouver une position confortable.

— J'apprécie que tu n'aies pas douté de moi.

— Nous nous connaissions depuis un an, et nous avons travaillé ensemble la plupart du temps, le mois précédant mon départ. Et je sais que tu ne fréquentais personne d'autre au moment où nous... eh bien... avons fini sur le canapé de ton bureau.

— Je ne te fréquentais pas non plus, d'ailleurs.

Pourtant, ils avaient couché ensemble, sur une impulsion. Pour la première fois de sa vie, elle n'avait pas réfléchi avant d'agir. Elle n'avait eu que deux relations dans sa vie, avec deux hommes qu'elle avait sérieusement songé à épouser.

Il caressa son bras de bas en haut.

— Nous ne sortions peut-être pas ensemble, mais je t'avais remarquée, ça oui.

Sa main ralentit, et sa caresse se fit moins apaisante, plus sensuelle.

Elle le désirait tant.

Trop.

Elle recula, avant de commettre un acte qu'elle regretterait plus tard, comme de se jeter sur lui et de lui faire l'amour. Dieu, pourquoi personne ne l'avait-il prévenue que, durant la grossesse, les hormones étaient si incontrôlables ? Une minute, elle pleurait, et l'instant d'après, elle avait envie de sauter sur Jason.

Comme s'il devinait ses réticences, il s'appuya contre la table, lui donnant l'espace dont elle avait besoin. Mais la fragrance acidulée de son après-rasage taquinait encore ses sens.

Elle s'éclaircit la gorge, et choisit un sujet dont elle était sûre qu'il éteindrait toute passion.

— Comment as-tu réussi à monter toute cette scène avec ma mère ? C'était parfait.

Il la regarda intensément, l'espace d'un battement de cœur, avant de se caler sur sa chaise.

— Il y a quelque temps, j'ai conclu un marché pour une nouvelle ligne de maquillage, dit-il, apparemment disposé à la suivre dans ce brusque changement de sujet. Le mannequin vedette attendait un bébé. Le client voulait malgré tout qu'elle apparaisse sur les produits, mais sans son ventre rond. Nous avons déployé des trésors d'ingéniosité durant la séance photo.

— Eh bien, je te suis reconnaissante d'avoir mis à profit cette expérience pour moi.

Elle joua machinalement avec les bords de son sweat-shirt, les larmes menaçant de nouveau de couler.

— Je sais que je ne fais que reculer pour mieux sauter, avoua-t-elle.

Il lui tendit une serviette en lin qui se trouvait sur la table.

— Le fait d'annoncer à ta mère qu'elle va être grand-mère pour la première fois doit être un événement heureux. C'est à toi de choisir l'endroit et le lieu.

— Merci de ta compréhension.

Elle accepta la serviette et tapota ses yeux, en maudissant une fois de plus son émotivité exacerbée. Le poids de tous ces récents événements l'écrasait. Et Jason lui avait offert de l'aider à les porter.

Qu'avait-elle à perdre, en allant en Californie avec lui ? Ce ne serait que pour quelques semaines, le temps de remettre de l'ordre dans sa vie, et de trouver des solutions pour leur future vie de parents.

— D'accord, Jason.

— D'accord pour quoi ?

Elle inspira profondément et croisa les mains.

— Je vais aller en Californie avec toi, pendant deux semaines, et faire comme si nous étions fiancés.

Il afficha un bref éclair de surprise, puis prit l'air calme et professionnel qu'elle l'avait souvent vu arborer.

— Deux semaines ?

— Je ne peux pas laisser ma société indéfiniment.

Et surtout, si elle restait plus longtemps, elle craignait de prendre goût à la vie de couple avec lui, même factice.

— Regarde ce qui s'est passé quand j'ai quitté la société deux semaines, à cause de mes nausées. Mon comptable a pris la poudre d'escampette en emportant un demi-million avec lui.

— Tu marques un point. Et tu es d'accord pour accepter mon offre d'investir de l'argent dans ton affaire ?

Son visage s'était durci, et semblait plus anguleux maintenant qu'il négociait.

— C'est un prêt. Avec taux d'intérêt et plan de remboursement.

C'était le moins qu'il fallait pour qu'elle accepte cette idée folle.

— Sans ça, je ne me sentirais pas à l'aise, d'autant plus que je n'accepte pas de vivre en Californie pour toujours.

— Nous pourrions dire que cet argent est un investissement pour notre enfant.

— Jason, n'abuse pas. Même si un demi-million, ce n'est pas beaucoup pour toi, c'est une question de principe.

— Bien, concéda-t-il. J'entends.

— J'accepterai un taux d'intérêt préférentiel, toutefois.

Elle ne laisserait pas sa fierté la pousser à la faillite, tout de même.

— C'est une bonne décision professionnelle. Je ne vais pas argumenter, puisque je t'ai déjà proposé cet argent.

— Je serai plus attentive cette fois, quand je choisirai la personne qui veillera sur ma société en mon absence. J'avais pensé à engager un directeur adjoint quand j'ai eu mes premières nausées, mais j'ai choisi de ne pas le faire pour économiser de l'argent. C'est une erreur que je ne commettrai plus.

Elle avait obtenu une seconde chance, une chance qu'elle ne pouvait se permettre de gâcher. Son enfant méritait d'avoir une mère forte et capable.

Elle pointa un doigt vers Jason.

— Mais je suis sérieuse quand je dis deux semaines. Je suis déjà assez nerveuse à l'idée de quitter mon bureau aussi longtemps.



— D'accord, tu reviens à New York dans deux semaines, mais nous continuons à prétendre que nous sommes fiancés, pour calmer ta mère ainsi que mon client.

Il prit sa main et la serra contre son torse. Elle pouvait sentir sa chaleur à travers l'étoffe de sa chemise et ce contact la troubla.

— Après quelques mois, reprit-il, nous n'aurons qu'à prétendre que le fait de vivre séparés a eu raison de notre couple.

Cette dernière remarque la mit mal à l'aise, comme si elle la contrariait, mais elle prit le parti d'en rire.

— Hé, nous venons à peine de nous fiancer.

Il caressa du pouce l'intérieur de son poignet, et elle tressaillit.

— Cesse de me taquiner, ajouta-t-elle.

*Et toi, cesse d'attiser mon désir.*

Il serra sa main, et la caressa du regard.

— Mais tu as le plus magnifique des sourires. Je suis peut-être un goujat égoïste, mais j'aime te voir sourire.

Elle retira sa main.

— J'ai une condition unique et non négociable.

— Enonce-la. Je ferai tout pour la réaliser.

Elle serra les bras de sa chaise comme pour se donner du courage.

— En aucune circonstance, nous ne coucherons ensemble.

Elle avait accepté d'aller en Californie pour sauver sa société, et pour aider Jason à assurer sa carrière. Mais elle refusait de le laisser la déstabiliser une seconde fois. Si elle avait une liaison avec Jason, elle perdrait le contrôle.

Cependant, tandis qu'elle observait ses vastes épaules, et son regard brûlant, elle prit conscience qu'elle allait sans doute souffrir plus que lui de la condition qu'elle venait de poser.

\* \* \*

Jason avait été certain d'obtenir gain de cause. Mais cela ne diminua pas la joie qu'il éprouva à se garer devant sa maison de San Francisco, avec Lauren assise sur le siège passager. Certes, elle avait ajouté cette condition d'abstinence à leur marché, une exigence frustrante. Mais guère surprenante. Ni insurmontable. Il avait vu l'excitation dans ses yeux, le durcissement de ses tétons sous son sweat-shirt.

Donc, il avait bon espoir de la faire changer d'avis.

Leur journée de voyage s'était bien passée. Il avait deux semaines pour conquérir Lauren, et il n'allait pas tout gâcher le premier jour en se montrant trop impulsif et entreprenant. Pour l'heure, son projet était d'accueillir Lauren dans sa maison victorienne et de rendre son séjour aussi agréable que possible.

Lauren appuya la main contre sa vitre, et écarquilla les yeux.

— Tu as une maison !

— Eh bien, oui, je ne vis pas dans ma voiture.

Elle rit tout en étudiant la maison tandis qu'ils atteignaient le garage.

— Je m'attendais à ce que tu vives dans une résidence pour célibataires branchés.

Elle se pencha contre la vitre et poussa un cri de surprise.

— Regarde-moi ces jardinières ! Il y a déjà des fleurs, en janvier. Tout semble si... familial.

Il n'avait jamais vu les choses ainsi, et il n'était pas sûr d'être à l'aise avec cette image.

— Quand j'étais dans la Marine, j'ai passé beaucoup de temps dans des cabines de bateau exigües. Je suis prêt à avoir un espace bien à moi, maintenant.

— Les bébés font du bruit, et ils prennent beaucoup de place.

— A moins que tu ne sois enceinte d'une douzaine de marins, je ne pense pas que nous aurons un problème d'espace, dit-il avec un clin d'œil.

Après lui avoir ouvert galamment sa portière, il l'escorta dans l'allée menant à la maison.

C'était une maison ancienne d'une valeur d'un million de dollars. Il avait acheté cette propriété pour son emplacement, tout près du centre de la ville. Tandis qu'il montait les marches du perron, il redécouvrit certains détails à travers le regard artiste de Lauren. La maison victorienne, aux murs gris bordés de blanc, avait été récemment rénovée. A l'intérieur, un parquet de chêne recouvrait le sol de toutes les pièces. Les moulures du plafond étaient d'époque, comme les fenêtres avec des vitraux. Une telle demeure était un investissement qu'il n'avait pas voulu laisser passer.

— C'est absolument magnifique.

Emerveillée, Lauren pivota sur ses talons, sa robe ample tourbillonnant autour de ses chevilles. Ses courbes voluptueuses et sa beauté lui firent l'effet d'un coup de poing, et il eut du mal à reprendre sa respiration.

— J'aime l'idée d'être au centre-ville et de pouvoir profiter de tout.

— Cela veut-il dire que tu n'es plus accro au travail ?

Elle caressa du bout des doigts la cheminée de marbre, et observa la pièce avec un regard approbateur.

Il s'était douté que la maison lui plairait. Quand il l'avait achetée, il n'avait bien sûr pas prévu qu'elle y vive avec lui, mais c'était une chance que la demeure plaise à Lauren. Ou cela voulait-il dire qu'ils avaient des goûts communs ?

— Mon temps libre est très limité. C'est pour ça que je voulais que les restaurants et les lieux de divertissement nocturne soient facilement accessibles.

— Une vraie merveille.

Il posa les bagages de Lauren au pied de l'escalier.

— Le couple qui vivait ici auparavant l'a rénovée entièrement, y compris l'électricité et la plomberie. Ils ont même fait refaire la cuisine et les salles de bains.

— Comment as-tu fait pour l'avoir ? demanda-t-elle, ses cheveux auburn dansant dans son dos quand elle se retourna vers lui.

— Apparemment, les travaux ont créé des tensions, et ils ont fini par divorcer. C'était comme s'ils s'étaient arrêtés en plein milieu d'un projet. Dans la salle de bains à l'étage, j'ai trouvé dans la baignoire tout le matériel pour décoller du papier peint.

Il avait travaillé si dur pour décrocher le contrat avec Prentice qu'il n'avait trouvé le temps de débarrasser cette salle de bains que la semaine précédente.

— Aucun d'eux n'avait les moyens de conserver la maison, alors ils l'ont vendue, reprit-il.

Elle eut l'air sincèrement peinée.

— Comme c'est triste.

Elle mit une main sur sa taille, ce qui eut pour effet de mettre en valeur ses courbes généreuses.

— Tu n'as pas peur d'être affectée par tout ce mauvais karma ?

— Je redoutais surtout de payer beaucoup plus cher pour une maison équivalente dans la même rue.

— Oui, j'imagine, dit-elle, sa voix douce résonnant dans le vaste espace. Tu n'as pas de meubles ?

Il jeta un coup d'œil aux murs nus et aux pièces vides. Quelques cartons de déménagement étaient encore empilés dans les coins. Il ne sortait que ce dont il avait besoin, au fur et à mesure.

— Je n'ai pas encore eu le temps d'acheter quoi que ce soit, et mon précédent logement était meublé. Alors, quand je suis arrivé, j'ai juste acheté les meubles de base. Je me suis dit qu'il valait mieux que j'attende plutôt que d'acquérir des choses que je regretterais plus tard.

Il lui fit signe de le suivre.

— Viens dans la cuisine. Il y a de quoi s’asseoir, et de la nourriture.

— Tu pourrais engager un décorateur, dit-elle tout en le suivant.

L’exclamation de surprise de Lauren quand elle découvrit la spacieuse cuisine le fit sourire.

— Tu vois, la décoration peut attendre, j’ai tout ce dont j’ai besoin.

Il se dirigea vers le comptoir qui séparait la cuisine de la salle à manger, pendant qu’elle s’installait sur un des deux tabourets de bar.

— Un fauteuil inclinable, un écran plat, continua-t-il. Il y a une chambre à l’étage avec un matelas très confortable.

Elle serra les lèvres et posa les coudes sur le comptoir de granite.

— Où vais-je dormir ?

— Dans mon lit, évidemment.

Rien que de prononcer ces mots, il sentit se réveiller le puissant désir qu’il éprouvait pour elle.

— Qu’est-ce que tu aimerais ? dit-il en ouvrant le réfrigérateur et en prenant l’air parfaitement innocent. Une eau minérale ? Des fruits ?

— Les deux, merci.

Elle se leva et lui prit la bouteille et la grappe de raisin des mains. Un peu trop précipitamment, nota-t-il, amusé.

— Eh bien, j’espère pour toi que ta chambre d’amis est pourvue d’un lit confortable ou d’un canapé.

Il voyait bien qu’elle était agacée par son petit jeu, mais il adorait la façon dont elle n’en laissait rien paraître et dont elle lui renvoyait la balle. C’était une femme fine et sûre d’elle, qui n’avait pas besoin de s’énerver pour parvenir à ses fins.

— Je n’ai pas de meubles dans la chambre d’amis. Je dormirai dans le fauteuil pour l’instant, et je me ferai livrer un autre matelas.

— C’est vraiment dommage pour toi, parce que je ne vais pas avoir pitié de toi ni t’inviter à partager le lit.

— Sans-cœur.

Il la prit par la taille et porta un grain de raisin à ses lèvres. Il la sentit se raidir, mais elle ne le repoussa pas.

— Je suis certaine d’avoir été très claire sur les modalités de notre installation, avant que nous quittions New York.

Elle saisit le grain le raisin et le croqua.

— Tu ne peux pas m’en vouloir d’avoir essayé, dit-il.

Il caressa son dos, en guettant un signe de trouble — les pupilles dilatées, le pouls battant sur son cou.

— Jason, nous ne pouvons pas coucher ensemble pendant quelques semaines, et ensuite retourner à une relation cordiale, cela n’a pas de sens. Nous avons un enfant à qui nous devons songer, nous ne pouvons pas nous permettre de prendre des risques.

Puisqu’elle ne l’avait pas repoussé, il approcha un peu, jusqu’à ce qu’elle soit calée entre ses genoux.

— Tu ne crois pas que notre enfant aimerait nous voir ensemble ?

— Serais-tu, comme par magie, soudainement prêt pour une relation sérieuse ? Parce que tu étais très loin de l’être, il y a quatre mois.

Son regard vacilla tandis qu’elle prononçait ces paroles.

— Bien sûr que je suis prêt, affirma-t-il. Pourquoi ne le serais-je pas ?

— Comme c’est touchant.

Elle se dégagea en riant et se dirigea vers l’escalier.

— Hé, je fais des efforts, se défendit-il en lui emboîtant le pas. C'est un territoire inconnu pour moi aussi.

Elle empoigna son sac à roulettes.

— Je vais me coucher. Seule. Profite bien de ton fauteuil.

Ce n'était pas un problème, car il doutait de pouvoir trouver le sommeil, de toute façon.

— Je le ferai, promis. Je suis un grand dormeur.

Puis il se leva et lui prit le sac des mains.

— Et je suis aussi le genre d'homme qui ne peut pas laisser une femme — qui plus est, enceinte — porter elle-même ses bagages.

Avant qu'elle puisse protester, il passa devant elle. Il avait Lauren chez lui, et il avait deux semaines pour la conquérir. Et une fois que ce serait fait, il comptait bien s'assurer qu'elle ne le raye pas de sa vie une nouvelle fois.

## 5

La chambre était si vide que Lauren fut envahie par un immense sentiment de solitude.

Elle s'appuya un instant contre la porte close pour essayer de rassembler ses esprits. Dans le couloir, les pas de Jason s'évanouissaient. Elle avait empilé trop de meubles et de plantes dans son appartement de Manhattan, elle en convenait. Mais cette maison était au-delà du dépouillement.

Un matelas posé sur un sommier.

Une lampe et un réveil sur une table de chevet en cuivre.

Et un placard plein de vêtements bien rangés.

Elle jeta son sac sur la couette aux tons marron et bleus. Comme pour la narguer, la boîte avec la bague de fiançailles roula sur le lit. Elle l'observa un instant avant de la poser sur la table de chevet impersonnelle.

Elle refusait d'éprouver de la compassion pour Jason. Dans le monde des affaires, c'était un requin, et les enjeux étaient trop grands pour qu'elle baisse sa garde. Mais quelque chose dans cet endroit la rendait triste, et lui donnait envie d'apporter des fleurs, de la couleur et du bruit dans le monde de Jason.

La maison entière paraissait abandonnée, ce qui était d'autant plus désolant que les pièces semblaient réclamer à grands cris des fêtes, des réunions de famille, de l'amour et de l'attention. Certes, Jason avait bien deux tabourets de bar dans la cuisine. Mais peut-être les avaient-ils trouvés sur place.

Refusant de s'appesantir plus longtemps sur le sort de Jason, elle s'agenouilla pour sortir de sa valise la nuisette de soie ivoire qui lui allait encore. Mais pour combien de temps ? se demanda-t-elle en passant une main sur la courbe grandissante de son ventre. Dans son état, elle n'avait plus rien d'une femme fatale.

Elle observa les murs nus, le bow-window, devant lequel elle verrait bien deux chaises confortables. C'était l'endroit rêvé pour admirer un lever de soleil à deux. Mais hormis les tabourets de bar, aucun signe n'indiquait que Jason avait amené une femme ici.

Elle était donc la première.

Pendant les six derniers mois que Jason avait passés à New York, elle n'avait fréquenté personne d'autre — mais lui, si. Il avait rompu quelques semaines avant son départ. Jamais elle n'aurait couché avec un homme déjà en couple, aussi forte son attirance fût-elle.

Elle retira ses vêtements froissés par le voyage et passa la nuisette. L'étoffe soyeuse taquina ses seins, et ses tétons se durcirent douloureusement. Il serait si facile de descendre l'escalier pour apaiser son désir...

Elle jeta un coup d'œil vers la porte, et envisagea un instant de suivre son instinct. Elle fit même un pas en avant. Mais de manière tout à fait ironique, son pied s'accrocha dans la bandoulière de sa sacoche d'ordinateur.

Son ordinateur. Son travail. Il fallait qu'elle garde en tête le motif principal de sa venue ici — sauver son entreprise, et sa fierté.

Domage qu'un ordinateur portable et un sentiment de fierté soient des compagnons de lit si froids.

\* \* \*

Lorsque Jason pénétra dans la chambre de Lauren, la première chose qu'il remarqua fut la bague de fiançailles posée sur la table de chevet. Elle n'avait donc toujours pas glissé le bijou à son doigt. D'accord, elle avait accepté de jouer les fiancées, et l'avait même accompagné en Californie, mais elle ne s'était pas engagée à cent pour cent dans son plan.

Il posa le plateau du petit déjeuner sur le coin du matelas, et prit le temps d'observer Lauren, endormie entre ses draps. Il s'attarda sur ses cheveux auburn, étalés sur l'oreiller, et sa nuisette de soie, remontée sur ses cuisses. Il se souvenait très bien de la douceur de ses jambes, de leur force quand elles avaient été enroulées autour de sa taille, le poussant avec insistance à aller plus loin en elle. Maintenant qu'elle était ici, avec lui, il se rendait compte qu'il lui serait très difficile de ne pas la toucher, mais le jeu en valait la chandelle.

Il s'assit au bord du lit et s'autorisa à écarter les cheveux qui barraient son joli visage. Il ne voulait pas la réveiller, mais il ne voulait pas non plus la laisser seule dans cet endroit inconnu sans s'assurer qu'elle allait bien.

— Réveille-toi, petite marmotte.

Quand elle roula sur le dos et s'étira, la nuisette se tendit sur son ventre arrondi. Quand il avait senti le bébé bouger quelques jours plus tôt, la sensation avait été... sidérante.

Persuader Lauren de rester était devenu d'autant plus important depuis.

Elle entrouvrit les yeux, puis sourit et posa la main sur son bras. Ce simple contact, si furtif, presque un effleurement, eut pourtant raison de ses résolutions et il posa les lèvres sur ses yeux. Sa peau était si douce qu'il embrassa aussi le bout de son nez, de son menton. Il aurait aimé descendre plus bas, bien plus bas, mais elle n'était pas vraiment réveillée, or il voulait qu'elle soit consciente et consentante la prochaine fois qu'ils feraient l'amour.

Elle s'agita lentement, avec sensualité, et une décharge de désir le parcourut, qui ne fit que se renforcer quand Lauren poussa un doux soupir. Il appuya le front contre le sien.

Mais, soudain, elle se figea, et ouvrit de grands yeux.

— Jason...

Elle le repoussa et recula au bord du lit.

Voilà, elle était bien réveillée à présent.

— Je t'avais dit de rester loin de mon lit.

Il se redressa, envahi par la frustration. Patience...

— Tu es dans *mon* lit, tu te souviens ?

— Un point purement technique.

D'une main, elle tira sur sa nuisette, et de l'autre remonta le drap sur elle.

— Je me souviens que tu étais plus matinale, observa-t-il en soulevant le plateau.

— Ça, c'était quand je n'avais pas de nausées.

Elle observa le petit déjeuner, composé d'un jus de fruits, de lait, de toasts et d'œufs brouillés.

— Merci, en tout cas. C'est gentil.

— Je suis navré que tu aies mal au cœur.

— Ça va mieux ces jours-ci. Au moins, je garde ce que je mange.

Elle prit un toast et le mordilla.

Il était content de la voir manger, car sa pâleur l'avait un peu inquiété lorsqu'il était venu la trouver chez elle à New York. Satisfait, il se leva et, pour la première fois depuis son arrivée à San Francisco, regretta de devoir aller travailler.

— Je serai là pour le déjeuner.

— Inutile, je peux me débrouiller seule, dit-elle avant d'avaler une gorgée de lait. J'ai du travail sur mon ordinateur, et j'ai des appels à passer.

— D'accord. Dans ce cas, je te retrouve pour le dîner. Demain, il faut que je te présente à mon patron. Et cette semaine, il donne une grande soirée.

— Ah, je vais rencontrer les gens qui n'apprécient pas le fait que ta petite amie soit enceinte. Comme il me tarde !

— En fait, c'est mon client qui a un problème, pas mes collègues.

Il sortit une cravate de son placard, et la noua autour de son cou.

— Ah, oui, le type vieux jeu.

Tout en enfilant sa veste, il se fit la remarque que l'intimité du moment qu'ils étaient en train de partager le troublait. On aurait dit un couple de jeunes mariés. Dire que Lauren n'était chez lui que depuis une nuit...

— C'est son argent, il le dépense comme il le souhaite. Si nous voulons garder cette campagne, alors nous devons suivre ses règles, surtout avec Golden Gate Promotions qui ne nous lâche pas. La femme d'affaires que tu es comprend cela, j'imagine.

— Tout à fait.

— Cela aiderait vraiment à convaincre les gens que nous sommes fiancés, si tu voulais bien porter ceci.

Ouvrant l'écrin, il le posa sur le plateau.

Quand on voulait remporter un contrat, tout était dans la présentation. S'il avait posé l'écrin sur sa paume, cela aurait ressemblé à une vraie demande en mariage. Il espérait qu'en le posant nonchalamment sur le plateau, il aurait l'air moins insistant.

Elle toucha la boîte du bout de l'index.

— Tu ne songes tout de même pas à épouser quelqu'un juste pour faire plaisir à un client ?

Lauren était intelligente et perspicace, deux qualités qu'il préférait chez elle. Il était inutile de lui mentir.

— Pour être franc, Lauren, je ne sais pas encore jusqu'où je vais aller. J'aborde les choses au jour le jour, en m'efforçant de prendre la meilleure décision possible pour assurer l'avenir du bébé, ce qui signifie stabiliser ton travail et le mien. Le fait de rendre ces fiançailles le plus officielles possible — notamment en montrant cette bague — sera un grand pas en ce sens. Cela pourrait également calmer ta mère, tu ne l'aurais plus sur le dos.

Elle lui donna un léger coup de poing dans le bras.

— Ça, c'est un coup bas.

— J'ai une mission à accomplir, se défendit-il, tapotant la petite boîte de velours.

Elle entoura ses genoux et regarda la bague comme si c'était une bombe, et non un diamant de trois carats sans défaut.

Il se retint de rire. D'autant que ce n'était pas si drôle.

— Qu'est-ce que je dirai si quelqu'un me demande pour quand est le mariage ? demanda-t-elle.

Il tourna la tête des deux côtés, pour évacuer la tension qui nouait déjà sa nuque, alors qu'il était à peine 7 heures.

— Dis-leur que c'est ta mère qui organise le mariage. Ou que nous cherchons une date qui s'accorde à nos emplois du temps. Ou encore, que nous songeons à nous envoler pour Las Vegas, et que nous les tiendrons au courant.

Elle prit la bague et la leva à la lumière du soleil.

— Tu es vraiment très doué pour mentir.

Mentir ? Il se targuait de toujours s'en tenir à la vérité, même s'il faisait de son mieux pour que d'autres croient à sa vérité.

— Je suis juste un publicitaire qui vante son produit.

Elle resta silencieuse, mais, il le devina à son regard, elle pensait qu'il se mentait à lui-même.

\* \* \*

Lauren sortait de la douche quand elle entendit le téléphone sonner. Elle s'enroula prestement dans une serviette et courut vers la chambre. L'idée que cela puisse être Jason la mettait dans un état qui lui faisait presque honte. Elle n'était tout de même plus une adolescente énamourée.

Haletante, elle saisit le téléphone sur la table de chevet.

— Allô ?

— Lauren, commença sa mère d'une voix forte et aiguë, je viens d'avoir un appel de l'avocat qui gère les biens de ta tante Eliza.

Elle se laissa tomber sur le bord du lit, l'estomac noué. Elle regrettait amèrement maintenant de ne pas avoir vérifié le nom de son interlocuteur.

— Pourquoi t'a-t-il appelée au lieu de me contacter directement ?

Y avait-il un problème ? Non, juste que l'argent hérité de tante Eliza avait déjà été transféré — et volé par un comptable malhonnête. Mais cela, elle était incapable de le dire à sa mère. Physiquement incapable.

— Il dit qu'il n'arrive pas à te joindre. Où es-tu ?

— Je suis en voyage d'affaires, mais j'ai mon téléphone portable, comme tu le vois, et je vérifie mes e-mails. Je vais lui passer un coup de fil. Merci de m'avoir prévenue, dit-elle rapidement, espérant que la conversation s'arrêterait là.

— Ma chérie, il dit aussi que tu as des problèmes financiers.

Il lui fallait absolument répondre avec prudence. Ses parents avaient beaucoup d'argent, et n'hésitaient pas à le partager avec elle, ce qui était généreux. Sauf qu'ensuite, ils se donnaient le droit de s'immiscer dans sa vie. Et, à la vérité, elle n'avait pas envie d'être une rentière, profitant toute son existence de la fortune de papa-maman, sans jamais rien accomplir par elle-même.

— Les choses sont un peu tendues au bureau, mais je suis en train de régler la situation.

— Tendues ? La plupart des entreprises périssent au cours de leur première année, tu sais.

La chaîne à lunettes de sa mère tinta en fond sonore.

— Oui, maman, je connais les statistiques.

Et elle pria pour que sa société ne s'ajoute pas à la liste de ces faillites.

— Merci de m'avoir transmis le message.

— Je vais demander à mon comptable de t'appeler, insista sa mère. Garde bien ton téléphone près de toi.

Lauren réprima un soupir.

— Merci, maman, mais je peux me débrouiller seule.

Et elle y arriverait, songea-t-elle en dépit du frisson glacé qui la parcourait.

— Tu n'as jamais été douée avec l'argent, ma chérie.

Elle se mordilla la lèvre. Un peu trop fort. Mais cela faisait toujours moins mal que la pique de sa mère.

— Te souviens-tu de la fois où tu as dépensé toutes tes économies pour cette montre ? continua Jacqueline.



— Maman (les mots sortirent tous seuls alors qu'elle savait bien qu'il était inutile d'argumenter) j'étais en primaire. Mes économies se résumaient à une tirelire en forme de cochon.

La voix de Jacqueline se brisa dans un sanglot.

— Bien sûr, bien sûr. Je me fais du souci pour toi, voilà tout.

Sa mère poussa quelques soupirs tremblants avant de reprendre :

— Inutile de m'agresser. Tu es exactement comme ton père, toujours à critiquer tout ce que je fais.

— Maman, je suis navrée...

— Oui, eh bien, au moins, j'ai un endroit où aller me détendre. Je t'ai parlé de ma nouvelle résidence de vacances ?

Elle ferma les yeux. Les changements d'humeur de sa mère ne dataient pas d'hier, pourtant, elle les trouvait toujours aussi épuisants. Elle se contenta d'écouter et d'acquiescer pendant que sa mère lui décrivait les détails du dernier endroit dont elle s'était entichée.

Un nouvel endroit où personne ne la connaissait, car c'était bien là le problème de sa mère, partout où elle passait, elle se mettait les gens à dos et devait donc ensuite changer de destination. Tandis qu'elle écoutait d'une oreille, Lauren fixa la petite boîte de velours.

Jason avait été d'un grand secours, quand il s'était chargé de sa mère. Il l'avait également aidée à régler ses ennuis financiers. Il essayait vraiment de comprendre ce dont elle avait besoin, cela ne faisait aucun doute, jusqu'aux petits détails comme les fleurs dans sa chambre, et les toasts au petit déjeuner.

Certes, il ne voulait se fiancer avec elle que pour rassurer son client, mais qu'avait-elle à perdre en portant cette bague ? Rien qu'en glissant cet anneau à son doigt, elle pourrait lui permettre de garder son travail, ce qui assurerait un meilleur avenir à leur bébé. Ce serait un moyen de lui renvoyer l'ascenseur, puisqu'il faisait déjà tout ce qu'il pouvait pour l'aider à remettre sa société à flot.

Elle prit la boîte en main. La bague étincelait sur son lit de velours, comme pour lui faire un signe.

Ce n'était qu'une formalité, quand on y songeait. Elle était ici, dans la maison de Jason, enceinte de son enfant. Quelle importance qu'elle porte ce solitaire ?

Le téléphone calé sous le menton, elle glissa la bague à son annulaire et ferma le poing. Elle savait que c'était la meilleure chose à faire, pourtant, le fait de la voir à son doigt la rendit si nerveuse qu'elle en eut la nausée.

Jason voulait que tout le monde sache à son travail qu'ils étaient fiancés. Il lui avait laissé le temps de reprendre ses marques, alors même que le délai pouvait lui coûter. Alors, pourquoi attendre ? Elle pourrait rencontrer ses collègues et même surprendre Jason en allant le retrouver pour un déjeuner impromptu, qui marquerait le premier pas vers une relation plus cordiale, pour le bien du bébé.

Sa décision prise, elle se leva.

— Maman, j'ai été ravie de parler avec toi, mais j'ai un déjeuner que je ne peux pas rater.

\* \* \*

Par la vitre du taxi, Lauren observa les hauts immeubles blancs d'Union Square, un quartier commercial chic. Quelque part dans cette jungle de béton et de palmiers se trouvaient les bureaux de Maddox Communications. Elle s'était renseignée sur MC avant de quitter la maison. Elle était une femme d'affaires à part entière, et elle savait s'armer du mieux possible avant d'affronter de nouveaux adversaires.

Le patriarche de la famille, James, avait fondé Maddox Communications un demi-siècle plus tôt. Il avait épousé Carol Flynn, qui lui avait donné deux fils, Brock et Flynn. Quand James était décédé huit ans plus tôt, Brock avait repris les rênes de la société, tandis que son frère prenait la place de vice-président.

Elle se pencha pour lire les panneaux indicateurs, en cherchant Powell Street. Enfin, le taxi s'arrêta devant le Maddox, un immeuble de sept étages, de style Beaux-Arts, construit au début du siècle dernier.

L'article qu'elle avait trouvé sur Internet indiquait que le bâtiment était voué à la démolition quand James Maddox l'avait racheté. Il l'avait restauré avec amour dans les années 1970 et, à présent, le bâtiment valait, disait-on, dix fois son prix d'achat.

Elle donna un généreux pourboire au chauffeur avant de se diriger vers les grandes portes qui s'ouvrirent aussitôt devant elle. Approchant de l'ascenseur, elle consulta le plan des lieux. Le premier étage abritait un restaurant branché, l'Iron Grille, et plusieurs boutiques. Les deuxième, troisième et quatrième étages étaient loués à d'autres sociétés.

Quant aux cinquième et sixième étages, ils abritaient les bureaux de l'agence. Les clients et visiteurs de Maddox Communications étaient invités à se rendre au sixième niveau.

Les portes de la cabine s'ouvrirent directement sur un luxueux hall de réception, au parquet de chêne noir et aux murs blancs ornés d'œuvres d'art, dont elle admira le goût et la sobriété. Sur les deux écrans géants placés de chaque côté du hall, des publicités conçues par Maddox Communications défilaient.

C'était de toute évidence une entreprise prestigieuse et prospère. Jason avait vraiment décroché un poste de rêve. Tandis qu'elle se faisait cette réflexion, un sentiment de fierté la saisit. Elle savait à quel point ce pouvait être difficile de sortir de l'ombre de parents influents pour tracer sa propre voie.

— Bienvenue chez Maddox Communications, dit la réceptionniste avec un sourire. Puis-je vous renseigner ?

Sur une plaque dorée, Lauren lut le prénom de la jeune femme aux cheveux bruns et courts.

— Bonjour, Shelby, dit-elle en souriant. Je suis Lauren Presley, et je suis venue voir Jason Reagert.

— Oui, si vous voulez bien patienter, dit-elle en désignant de grands canapés de cuir couleur crème.

Une fois assise, Lauren passa nerveusement le pouce sur sa bague de fiançailles. Shelby l'observa avec une curiosité évidente. Soudain, Lauren n'était plus si sûre que cette visite-surprise soit une bonne idée, finalement.

Quel genre de jeu avait-elle cru jouer ? Elle avait voulu montrer à Jason qu'elle était une personne responsable, sur qui il pouvait compter, et elle n'avait réussi qu'à avoir l'air instable et impulsive.

Peut-être devrait-elle partir ? Elle mit son sac devant son ventre, s'apprêtant à se lever.

Une ombre apparut dans le couloir.

Ce n'était pas Jason, mais un homme imposant, aux cheveux noirs et à la mine austère. Il s'arrêta et échangea quelques mots avec Shelby à voix basse. Elle en profita pour s'éclipser discrètement, mais ne fut pas assez rapide. L'inconnu se dirigeait déjà vers elle.

— Bonjour, je suis Brock Maddox, dit-il en lui tendant la main.

C'était donc le grand patron.

— Je crois que vous êtes venue voir notre prodige.

Elle lui rendit sa poignée de main, légèrement gênée, mais surtout très contrariée d'avoir raté l'occasion de s'échapper.

— Lauren Presley, dit-elle en lui serrant la main, une amie de Jason. Je suis designer graphique, nous avons collaboré sur plusieurs projets à New York.

Il jeta un bref coup d'œil à son ventre. De toute évidence, elle ne pourrait cacher son état bien longtemps.

— Etes-vous à San Francisco pour le travail ou pour le plaisir ?

— Les deux, dit-elle d'un ton anodin. Shelby était justement sur le point de prévenir Jason de mon arrivée.

— Suivez-moi, vous lui ferez la surprise.

Il se dirigea dans le couloir, en l'entretenant de choses anodines qu'elle entendit à peine.

A présent, elle était forcée d'aller jusqu'au bout de son idée stupide. Elle tenta de se calmer tandis qu'il s'arrêtait devant une porte, sur laquelle une plaque de cuivre au nom de Jason était apposée.

Prenant une grande inspiration, elle ouvrit la porte. Et s'arrêta net.

Jason, dos tourné, était en compagnie d'une femme.

Une magnifique rousse souriante, qui avait la main posée de façon intime sur son bras.

Son anxiété se transforma en colère noire, à laquelle se mêla un sentiment inattendu de possessivité.

Il ne voyait pas une autre femme, tout de même ? Pour un homme qui craignait de causer un scandale, il jouait avec le feu ! A bien des égards.

Elle redressa les épaules, le cœur envahi par un froid glacial. Tandis qu'elle observait le couple installé dans le bureau luxueux orné de nombreuses marines, elle se demanda comment elle avait pu nourrir le moindre espoir, juste parce que Jason lui avait apporté un petit déjeuner au lit.

Dieu, ce qu'elle pouvait être naïve ! Elle en avait assez de laisser les gens la piétiner sans broncher — sa mère, son comptable, et maintenant Jason.

Elle fit tourner la bague sur son doigt. Au moins, s'agissant du père de son bébé, elle venait d'avoir un déclic salutaire et pouvait encore rectifier le tir.

Mais alors même qu'elle songeait à s'enfuir, drapée dans sa dignité, elle eut une autre idée. C'était lui qui l'avait emmenée ici, non ? Donc, puisqu'il voulait une fiancée, eh bien, il allait en avoir une.

— Bonjour, chéri, dit-elle, posant la main sur son ventre. Je meurs de faim. Es-tu prêt pour aller déjeuner ?

## 6

Il ne manquait plus que ça !

En reconnaissant la voix de Lauren, Jason se leva précipitamment et s'éloigna de Celia — il l'aurait fait de toute façon, juste avant que Lauren n'arrive dans son bureau. Que faisait-elle ici, d'ailleurs ? Et pour ne rien arranger, Brock était juste derrière elle, l'air plus renfrogné que jamais.

Ils étaient arrivés au pire moment. Celia était passée lui demander s'il voulait prendre un verre après le travail, et il était en train de peaufiner un petit discours pour clarifier les choses quand la porte s'était ouverte.

Il fallait qu'il limite les dégâts, et vite.

Lauren entra dans le bureau, ses yeux verts lançant des éclairs. Sa robe fluide turquoise tourbillonnait autour de ses chevilles, et flattait ses courbes. Elle était d'une sensualité et d'une assurance incroyables.

Quand elle tendit sa main gauche à Celia, à sa grande surprise, il vit la bague de fiançailles briller à son annulaire.

— Lauren Presley, la fiancée de Jason, je viens d'arriver de New York. Nous nous marions ce soir.

— Vous vous *mariez* ? s'écria Celia d'une voix aiguë.

— *Ce soir* ? renchérit Jason.

Il avait besoin de reprendre son souffle, car Lauren enchaînait les déclarations fracassantes à un rythme éreintant.

Brock haussa un sourcil et se pencha, visiblement désireux de ne pas perdre une miette de la scène.

— Je sais que lorsqu'on se marie à Las Vegas, c'est censé être un secret.

Elle se dirigea vers Jason et lui prit le bras, comme si elle était follement amoureuse de lui.

— Désolée d'avoir vendu la mèche, chéri, mais je suis tellement heureuse ! Nous prenons un avion ce soir. Un peu bateau, je sais, mais... (elle caressa son ventre) il est évident que nous n'avons pas tout le temps devant nous pour organiser une grande cérémonie, à moins que je ne porte une tente en guise de robe le jour du mariage.

Brock fourra les mains dans ses poches, le visage impassible.

— Nous ne nous doutions de rien ici. Félicitations, dit ce dernier d'un ton un peu sec.

— Merci, dit Jason en ajustant nerveusement sa cravate.

— Le secret, c'est ma faute, monsieur Maddox, dit-elle avec un sourire contrit. J'ai tendance à être très discrète sur ma vie sociale. Je m'efforce de m'ouvrir davantage.

Elle sourit à Jason, et enfonça les ongles dans son bras, seule indication que son enthousiasme n'était pas authentique.

— Les as-tu prévenus que tu serais en retard demain matin ? susurra-t-elle.

Il lui tapota la main pour qu'elle desserre un peu ses ongles.

— Euh, pas encore.

— Eh bien, apparemment, vous avez des choses à régler, intervint Brock. Nous sommes tous impatients de fêter cela à votre retour. Félicitations, une fois encore.

Il tint la porte à Celia, qui le suivit, les yeux ronds.

Une fois la porte refermée, Jason se tourna vers Lauren, et l'observa avec prudence. Il devait bien avouer que la petite scène de Lauren, quand bien même elle aurait été motivée par de l'agacement, avait porté ses fruits. Il aurait même dû lui en être reconnaissant. Mais elle semblait vraiment furieuse. Il remarqua même qu'elle avait la main drôlement proche de la boussole ancienne en étain dont il se servait comme presse-papiers. Était-elle du genre à jeter des objets à la tête des gens ? Elle était d'habitude si calme qu'il ne s'attendait pas à ce type de comportement de sa part. Mais il ne s'était pas attendu non plus à ce qu'elle annonce publiquement qu'ils allaient à Las Vegas dans quelques heures pour sa passer la bague au doigt.

Il effaça la distance entre eux, en guettant sur son visage le moindre signe qui trahisse son humeur.

— Tu étais sérieuse en parlant de ce mariage express ?

— On ne peut plus sérieuse.

Elle reposa le presse-papiers avec force.

— C'est génial, vraiment génial, dit-il.

Il ignorait ce qui avait pu causer ce changement d'avis. En fait, il ignorait même ce qui l'avait poussée à venir au bureau, mais il n'avait pas l'intention de se disputer avec elle. Avec douceur, il repoussa ses cheveux sur son épaule, de façon intime.

— Tu n'as aucune raison d'être jalouse de Celia.

— Qui a dit que j'étais jalouse ? rétorqua-t-elle d'un ton brusque.

— Tu es perturbée, à l'évidence.

Il lui massa doucement la nuque, espérant l'apaiser, mais elle écarta sa main d'un geste vif.

— Je n'aime pas qu'on se moque de moi.

— Il n'y a rien entre Celia et moi.

Et c'était la vérité.

— Est-ce qu'elle le sait ?

— J'étais en train de m'en assurer quand tu es arrivée.

Son regard se fit encore plus soupçonneux.

— Donc, il y a bien quelque chose entre vous.

— Hé, minute ! protesta-t-il, en se mettant à faire les cent pas. Tu me fais marcher sur la tête. Quand je me démène pour te charmer, tu me jettes ma bague à la figure. Mais quand tu crois que je flirte avec une autre femme — à tort —, tu es prête à te marier avec moi ?

— Dès que tu auras fait tes bagages et réservé les billets d'avion.

Elle vint se poster devant lui, l'arrêtant dans sa course. Elle avait la mâchoire serrée, ce qui faisait ressortir ses lèvres pleines et attirantes, et ses yeux brillaient.

Elle était si sexy quand elle était en colère...

Mais elle le plongeait dans la confusion.

— Si tu es si furieuse contre moi, pourquoi as-tu annoncé au monde que nous allions nous marier à Las Vegas ?

Elle se rapprocha encore plus près de lui, si près même qu'elle n'était plus qu'à un souffle de ses lèvres.

— Avant, je craignais que nos sentiments ne s'emmêlent. Mais crois-moi, tu as calmé toutes mes craintes d'avoir le cœur brisé et de vivre un mariage chaotique et désastreux comme celui de mes

parents. Désormais, je sais, sans l'ombre d'un doute, qu'il n'y a pas la moindre chance pour que je tombe amoureuse de toi. Donc, nous allons à Las Vegas.

\* \* \*

Lauren avait tenu bon durant toutes les présentations aux employés de Maddox Communications. Et pendant le trajet jusqu'à la voiture de Jason. Au moins, il ne lui avait posé aucune autre question.

Elle avait même réussi à ne pas pleurer durant le vol, et pendant la parodie de cérémonie, ce qui avait été difficile car Jason avait réussi à trouver une chapelle qui proposait un jardin comme décor. A présent, le rituel touchait à sa fin.

— Je vous déclare désormais mari et femme. Vous pouvez embrasser la mariée.

L'employé de la chapelle ferma son livre de vœux, et passa la main sur la couverture fleurie. Sa chemise hawaïenne était un petit peu excessive, mais il y avait des plantes et des fleurs partout, exactement comme elle l'aurait voulu, ce qui la rendait d'autant plus émotive.

Jason déposa un baiser sur ses lèvres — rien de trop théâtral ni de trop prudent. C'était un baiser parfait. Le contact de ses lèvres, même s'il était léger, provoqua une onde de chaleur en elle.

Et une montée de larmes.

Jason enlaça sa taille, et caressa légèrement le creux de son dos. Ce fut suffisant pour qu'elle se cambre contre lui. Quand elle était si proche de lui, son corps finissait toujours par la trahir.

Elle se dégagea, et baissa rapidement les yeux.

— Excuse-moi.

Il fallait qu'elle s'échappe, avant de se mettre dans l'embarras en s'effondrant en larmes devant Jason. La journée entière avait été comme un grand tour sur des montagnes russes. Et en quelque sorte, elle avait suivi le mouvement, sans jamais se demander si elle pourrait éventuellement descendre ou ralentir la cadence infernale.

Qu'avait-elle fait ?

Elle se réfugia dans une espèce de salle de repos, décorée de palmiers en pots et de fougères suspendues. Là, elle s'enfonça dans un canapé de rotin et prit les mouchoirs mis à disposition sur une table basse. Et enfin, elle s'autorisa à laisser couler ses larmes. Des larmes qu'elle avait contenues depuis qu'elle avait découvert qu'elle aurait un bébé toute seule. Des larmes d'inquiétude, pour son bébé, pour sa société, pour sa mère, aussi.

Et des larmes pour Jason ?

C'était le jour de son mariage, et même si elle aurait aimé en savourer les côtés agréables sans inquiétude, elle ne pouvait se permettre de laisser libre cours à ses désirs si facilement.

Elle ferait ce qu'il fallait pour sauver sa société. Et, oui, elle aiderait Jason à avancer dans sa carrière, parce que c'était dans l'intérêt de leur enfant. Mais une fois que ce mariage de pacotille serait terminé, elle en aurait fini avec Jason Reagert.

Mais d'abord, elle devait aller au bout de sa nuit de noces.

\* \* \*

Jason avait un monceau de travail qui attendait dans son ordinateur, posé à côté de son siège. En temps normal, il profitait des trajets en avion pour rattraper son retard.

Mais ce soir, il n'avait pas le moindre intérêt pour le contenu de son disque dur.

Il s'enfonça dans le large fauteuil de cuir, et observa sa nouvelle épouse, allongée sur son siège, en train de parler dans le téléphone de l'avion. Elle venait d'annoncer à son père leur mariage-surprise, et

lui avait fait jurer de ne pas dire à Jacqueline qu'il avait été prévenu en premier.

Et même si ce n'était pas une nuit de noces traditionnelle, loin s'en fallait, il rêvait de partager une suite nuptiale avec Lauren.

Le monomoteur était spacieux, et pourvu d'une petite cuisine, mais n'offrait pas d'autre couchage que leurs sièges inclinables.

Son épouse — un éclair de surprise le parcourut à ce mot — composa un nouveau numéro, puis lissa les plis de sa robe turquoise.

— Bonjour, maman, dit-elle, de petites rides de fatigue apparaissant au coin de ses yeux. Pardon de te déranger si tard, mais j'ai des nouvelles vraiment importantes à t'annoncer.

Le regard qu'elle lui lança lui fit l'effet d'une caresse brûlante.

— Tu te souviens de Jason Reagert... oui... tu l'as rencontré chez moi la semaine dernière. Eh bien, il est plus qu'un ami. Nous venons de nous marier à Las Vegas...

Jason toucha le sobre anneau d'or à son doigt. La chapelle lui en avait fourni un au dernier moment, et il avait cru que la bague serait juste un accessoire destiné à sceller leur accord. Mais il se rendait compte que c'était plus que ça.

— Oui, maman, disait Lauren en hochant la tête, je sais que tu aurais aimé être prévenue et assister à la cérémonie. Mais nous n'avions pas beaucoup de temps. Prépare-toi, j'ai une autre grande nouvelle. Nous attendons un bébé...

Un cri s'échappa de l'écouteur, suivi par un long monologue incompréhensible. Lauren lui adressa un clin d'œil avant de reprendre la parole.

— Je dois accoucher dans un peu moins de cinq mois à présent... Non, je ne connais pas encore le sexe du bébé... Euh, une lune de miel ? C'est que nous avons beaucoup de travail...

Elle fut interrompue pour la dixième fois au moins.

— Maman, c'est vraiment...

Elle soupira, et plissa les yeux, pendant qu'à l'autre bout du fil, Jacqueline parlait de plus en plus fort.

C'en était trop. Il fallait qu'il fasse quelque chose.

D'un geste déterminé, il lui prit le téléphone des mains. Lauren eut un cri de surprise, mais il ne se laissa pas perturber.

— Jacqueline ? C'est votre nouveau gendre, Jason, et je suis sur le point de faire valoir mes droits conjugaux. Nous allons éteindre ce téléphone jusqu'à demain midi au moins.

— Mais attendez..., protesta-t-elle.

— Bonne nuit, Jacqueline.

Et il éteignit le téléphone.

— Eh bien ! fit Lauren. Je ne sais comment te remercier.

Elle semblait vraiment soulagée. Si seulement il pouvait continuer à lui éviter ce genre de désagréments.

— Est-ce que tu vas bien ? demanda-t-il.

Elle afficha un sourire tremblant.

— Au moins, maintenant, c'est fait.

— Mais est-ce que tu vas bien ? insista-t-il.

— Bien sûr.

Elle faisait tant d'efforts pour reprendre contenance qu'il voulut la prendre dans ses bras pour la réconforter.

La protéger.

Pourtant, quelque chose en elle lui disait de garder ses distances. C'était comme si elle avait construit des barrières invisibles entre eux deux. Elle semblait distante.

A l'évidence, le fait d'appeler ses parents l'avait bouleversée. Ce n'étaient pas de simples tensions familiales comme il en avait connu.

— Que se passe-t-il vraiment avec ta mère ?

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, esquiva-t-elle, jouant avec la bretelle de son sac.

— Manifestement, ce coup de fil t'effrayait.

Il lui caressa le menton, et tourna son visage vers le sien.

— Je me rends compte que ta mère est, comment dire, excessive, mais je pense que tu ne me dis pas tout.

— Tu as raison, autant que tu sois au courant. Tu le découvriras de toute façon, avec le temps, puisqu'elle est la grand-mère de ton enfant.

Elle agrippa les bras de son siège et les serra si fort que ses articulations blanchirent.

— Ma mère a été déclarée bipolaire quand elle avait vingt-deux ans.

Mon Dieu ! Il ne s'était pas du tout attendu à cela.

— Je suis vraiment navré. Nous nous connaissons depuis un moment, pourtant tu ne m'en as jamais parlé.

A la décharge de Lauren, il avait été tout aussi discret sur son propre passé, ce qui expliquait sans doute pourquoi il ne l'avait pas interrogée trop avant sur le sien.

Elle lui lança un regard désabusé.

— Ce n'est pas le genre de choses dont on parle au travail ou autour d'un verre. « Tiens, au fait, ma mère est maniaco-dépressive. »

Et s'il avait pris le temps de lui parler davantage, l'année dernière, de l'écouter vraiment, au lieu de discuter travail et d'échanger des badineries désinvoltes ? Auraient-ils pu devenir suffisamment proches pour qu'elle se confie ? Pas si sûr. Après tout, il avait fallu un mariage forcé pour qu'elle finisse par s'ouvrir un peu.

— Tu dis qu'on l'a diagnostiquée à vingt-deux ans ?

— Elle a suivi différents traitements, par périodes.

Il devina que cette question était douloureuse. Jacqueline devait sans doute refuser de se soigner.

— Quand j'étais enfant, il y a eu de bons moments. Mais ces dernières années, elle a décidé qu'elle ne voulait plus aucun traitement — ni médicaments ni séances de thérapie.

Elle lissait sa robe sans cesse, comme si cela l'aidait à remettre de l'ordre dans ses pensées.

— Ne te méprends pas, je ne suis pas en train de geindre. C'était difficile de grandir avec ses changements d'humeur, bien sûr, mais j'imagine que je suis aussi une personne plus forte grâce à elle.

Il admirait la façon qu'elle avait de voir les choses de manière positive, mais il soupçonnait aussi que c'était pour cela que personne ne remarquait quand elle avait besoin d'aide.

— Malgré tout, cela a dû être très difficile quand tu étais petite, de ne jamais savoir à quoi t'attendre.

Elle tira sur un fil qui dépassait de l'ourlet de sa robe, et se mordilla la lèvre.

— Autrefois, je craignais de devenir comme elle. Puisqu'elle semble toujours nier son problème, peut-être que je refuse la vérité, moi aussi ? J'ai même vu des psychiatres pour passer des tests.

— Et qu'ont-ils dit ?

Elle marqua un temps d'hésitation. Puis elle sourit avant de reprendre :

— Tu ne sembles pas prêt à fuir par la porte.

— Etant donné que nous sommes dans un avion, ce serait drôlement téméraire.

Dieu merci, elle rit. Un rire doux comme une caresse. Et de nouveau, il fut frappé par l'attraction qu'elle exerçait sur lui. Tout en elle semblait l'exciter.

Mais il ne se laisserait pas distraire pour l'instant. A en juger par son air vulnérable, elle avait besoin qu'il la rassure, maintenant, et il était bien décidé à ne pas lui faire faux bond.



— Lauren... (il mesura ses mots avec autant de prudence que s'il essayait d'obtenir un contrat d'un million de dollars), j'ai travaillé avec toi durant un an, et je n'ai rien vu qui me pousse à penser que tu as des problèmes similaires. Je ne suis pas médecin, mais je te connais suffisamment pour être certain que s'il y avait un problème, tu ferais tout ce qui est en ton pouvoir pour le régler.

Elle déglutit, puis cligna des yeux pour refouler ses larmes.

— Merci, Jason, j'apprécie. J'en suis persuadée moi aussi. Mais quand les gens apprennent sa maladie, j'ai l'impression qu'ils me regardent différemment, comme s'ils ne me prenaient plus au sérieux juste parce que...

— Hé, dit-il en posant la main sur son bras, je te prends au sérieux, moi.

Et c'était le cas, sur le plan personnel comme professionnel. Il faisait confiance à son propre jugement et, durant un an, il avait vu à quel point Lauren était quelqu'un de stable et de posé. Au point qu'il se demandait même comment briser son calme stoïcisme.

— Merci, répéta-t-elle.

Elle serra sa main. Sa bague de fiançailles et son alliance brillaient sous la lumière douce de la cabine.

— Jusqu'ici, les médecins m'ont tous dit qu'ils ne voyaient aucun signe de bipolarité en moi. La maladie apparaît en général à l'adolescence ou à la vingtaine. Je sais qu'il n'y a aucune garantie, mais tu ne m'entendras pas me plaindre d'avoir trente ans.

— Cela a dû être un soulagement de le savoir.

— Plus que tu ne l'imagines.

Elle posa la main sur son ventre.

— Mais je m'inquiète de nouveau. Si j'avais transmis le gène à notre enfant ?

Comment répondre à cette interrogation ? Il avait à peine assimilé le fait qu'il allait être père. Il avait surtout songé à assurer l'avenir du bébé, à convaincre Lauren de venir en Californie, à leur éviter des déboires professionnels à tous les deux.

Il y avait tant d'aspects de la vie de son enfant dont il pourrait s'inquiéter. Et il y avait des choses qu'il ne pouvait absolument pas contrôler. Son énergie serait mieux dépensée s'il la consacrait à ce qu'il *pouvait* contrôler.

— Tu es au courant. Je le suis aussi. Nous serons vigilants, et nous fournirons à notre enfant toute l'aide dont il ou elle aura besoin, si le cas se présente.

Il serra sa main, et se réjouit de sentir son pouls s'affoler sous son pouce. Ou étaient-ce ses propres battements de cœur qui s'accéléraient, au contact de sa peau soyeuse ?

— Tu sais, ma famille compte beaucoup de diabétiques, et j'ai une sœur dyslexique, dit-il. Peu de familles ont une histoire médicale parfaite.

Une larme roula sur la joue de Lauren.

— Tu peux être à la fois si merveilleusement logique et gentil à la fois.

— Gentil ? C'est une grande première.

— Je suis sérieuse, dit-elle. Tu as su exactement quoi dire, et je devine que tu pensais chaque mot.

— Ce matin, tu m'as dit que j'étais le publicitaire typique, doué pour vendre, même si pour cela je dois recourir au mensonge.

Il ne savait pas au juste pourquoi il la mettait en garde, juste au moment où elle voyait enfin des qualités en lui. Depuis quand se sabotait-il ?

Et, à cet instant, il comprit. Lauren comptait trop pour lui, voilà pourquoi il se devait d'être totalement honnête envers elle. Était-il possible qu'il veuille plus d'elle qu'une nuit de noces ?

Il se força à se concentrer sur ce qu'elle venait de dire. Difficile, quand il avait l'impression que le sol roulait sous ses pieds, alors que l'avion était parfaitement stable.

Elle lui caressa doucement le visage.

— Peut-être que je commence à faire davantage confiance à mon instinct, et mon instinct me dit que tu es un homme bien.

Et, sans crier gare, elle posa les lèvres contre les siennes.

Quand elle plongea les mains dans ses cheveux, il inclina la tête pour approfondir leur baiser. Le doux abandon de ses lèvres contre les siennes attisa un feu à peine contenu en lui. Il désirait Lauren — au point d'en rêver la nuit — depuis leur aventure. Il avait eu beau tenter de se convaincre qu'il était simplement accaparé par son nouveau travail, personne n'avait attiré son regard ou son attention comme Lauren.

Personne.

Elle se blottit contre lui, ne faisant qu'attiser son désir. Il brûlait de la caresser de nouveau. D'être peau contre peau, d'explorer chaque creux et chaque vallée de son corps, de la regarder vibrer de passion sous ses caresses.

Il en avait les mains tremblantes, rien que d'y penser.

Il la sentit sourire contre sa bouche, puis elle recula. Ce baiser n'était pas une invitation à consommer leur mariage, mais c'était un pas dans la bonne direction.

— Bonne nuit, Jason, murmura-t-elle, avant de se caler sur son siège.

Elle battit des cils et, presque aussitôt, s'endormit.

Lui, en revanche, était bien réveillé. Il essaya de trouver une position confortable, mais la brûlure du désir ne le quittait pas, le mettant au supplice.

A présent, il prenait conscience d'une chose. Il s'était tellement concentré sur le fait de glisser la bague au doigt de Lauren qu'il n'avait pas songé un instant que le plus dur restait à faire.

Faire en sorte que l'alliance reste à son doigt.

Assise sur le rebord de son lit, Lauren s'apprêtait à passer sa nuit de noces. Seule.

Ou, du moins, ce qu'il en restait. Quand leur avion avait atterri, le soleil pointait en effet déjà à l'horizon, peignant une douce lumière aux nuances jaunes et orangées dans le ciel. Elle aurait aimé admirer le lever de soleil avec Jason, mais il était déjà en train de se préparer à partir au bureau — une réunion qu'il ne pouvait manquer, avait-il dit. Il avait promis de rentrer tôt, mais, pour ne pas avoir l'air trop en demande, elle lui avait assuré que de toute façon, elle aussi avait beaucoup de travail.

Etrange mariage. Etrange lune de miel. Néanmoins, aucun d'eux ne pouvait se permettre de prendre des jours de congé. Ils luttèrent tous les deux pour consolider leur carrière. C'était idiot de vouloir davantage.

Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de se demander comment elle allait pouvoir reprendre sa vie d'avant, après ce qu'ils venaient de vivre.

Trop agitée pour retourner dormir, elle enleva ses chaussures et s'aventura dans le couloir à l'étage. Elle n'osa pas s'approcher de la pièce dans laquelle Jason se douchait, car elle n'était pas sûre de pouvoir résister à la tentation de le rejoindre, dans cette salle de bains magnifiquement rénovée. Jusqu'ici, tout ce qu'elle avait vu dans la maison était luxueux, depuis la cuisine jusqu'aux trois salles de bains, en passant par la suite principale, dotée d'un salon. Elle n'avait pas encore vu les autres pièces, mais elle les imaginait tout aussi élégantes.

Elle entra dans la pièce juste à côté de la suite. *Vide*. Juste un parquet, des moulures au plafond, et quelques cartons. Avec sa vue imprenable, elle ferait une chambre d'amis idéale.

La pièce suivante avait un plafond voûté. Lauren s'imagina aussitôt y peindre des anges comme ceux de la chapelle Sixtine. Un décor idéal pour une chambre d'enfant... Soudain troublée par la tournure que prenaient ses pensées, elle ferma la porte précipitamment derrière elle.

Il ne restait plus qu'une pièce. Celle-ci était meublée. Rien de remarquable. Juste un bureau en merisier avec un ordinateur, une imprimante, et un téléphone-fax. Et un fauteuil de cuir.

Sur l'écran de l'ordinateur, une scène nautique défilait. Jason avait dit vouloir profiter des loisirs qu'offrait San Francisco, mais les seuls objets personnels qu'elle voyait dans sa maison étaient des costumes et des outils de travail. Même si elle comprenait la satisfaction que le travail apportait, une part d'elle-même avait très envie d'apporter dans la maison de Jason — dans son monde — un peu de vie. Avec des meubles chaleureux. Des plantes.

Des rayons de soleil s'infiltrèrent à travers les rideaux, lui rappelant que le jour se levait et qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Elle avait besoin de sommeil, pour le bébé, si ce n'était pour elle-même.

Elle allait tourner les talons quand un cadre au mur attira son attention. Elle revint dans la pièce, et s'approcha. Quand elle découvrit ce qu'il représentait, elle sentit une étrange émotion lui nouer le ventre...

C'était bien le dessin à l'encre du voilier qu'elle avait créé pour une eau de toilette.

D'une main tremblante, elle suivit les contours de son œuvre, et songea à Jason. Quatre mois plus tôt, il avait quitté son bureau sans aucune protestation, et ne l'avait jamais rappelée. Certes, c'était elle qui lui avait demandé de partir, elle qui l'avait repoussé.

Mais se pouvait-il qu'il ait pensé à elle, tout aussi souvent qu'elle avait rêvé de lui ?

\* \* \*

Dans la salle de conférences de MC, Jason ruminait. Il n'avait toujours pas trouvé le moyen de garder Lauren à San Francisco. Cela le rendait si nerveux qu'il faisait tourner son stylo sur la grande table ovale, et pivotait imperceptiblement dans son fauteuil de cuir rouge.

Gavin Spencer, un autre publicitaire de MC, fixa son stylo en mouvement et haussa un sourcil.

Jason sursauta. Il se sentait comme un gamin pris la main dans le sac, tout cela parce qu'il avait envie de rentrer chez lui avec sa nouvelle épouse.

Mais, au lieu de cela, il était obligé d'assister à cette réunion. Située au centre du sixième étage, la salle de conférences était un immense espace. Les quatre murs de verre transparent pouvaient s'opacifier grâce à une commande électrique. La présentation du jour était projetée sur un des murs, qui faisait office d'écran géant.

Brock cliqua sur l'image finale de son diaporama avant de se tourner vers l'assemblée.

— C'est tout pour l'instant.

Il se tourna vers son assistante, Ella Linton.

— Ella, vous enverrez les détails de ma présentation à tout le monde ?

La jeune femme eut un hochement de tête efficace.

— Ce sera fait, monsieur Maddox.

Brock alluma les lumières et se tourna vers Jason.

— Jason ?

Pourvu que son P-DG ne lui demande pas sur quoi portait la dernière image...

— Oui ?

— Permits-moi d'être le premier à te féliciter officiellement pour ton mariage. Tout le monde se joint à moi pour vous souhaiter, à Lauren et à toi, une longue vie de bonheur.

Brock applaudit, et toute l'assemblée l'imita.

Lorsque les acclamations et les applaudissements s'évanouirent, Flynn se leva.

— Nous sommes tous impatients de mieux connaître ton épouse, au prochain dîner de l'agence.

— Nous y serons.

La soirée serait plus formelle que leurs réunions au Rosa Lounge. Les épouses étaient censées y assister. Le travail de publicitaire exigeait beaucoup d'investissement et de temps, même si cela interférait avec la vie privée. A ce qu'il avait entendu dire, le mariage de Flynn n'avait pas résisté à toute cette pression.

Comment les gens parvenaient-ils à trouver l'équilibre entre travail et vie de couple ? En ces temps concurrentiels, beaucoup de gens étaient prêts à lui voler sa part. Le fait de garder sa place était devenu encore plus important, maintenant qu'il avait une femme et un bébé qui dépendaient de lui.

Gavin lui donna une tape sur l'épaule.

— Qu'est-ce que tu fais encore ici, alors que ta jolie épouse est toute seule ?

— N'espionne pas mes contrats pendant mon absence, dit-il, et il ne plaisantait qu'à moitié.

— Ça ne me viendrait même pas à l'idée, dit Gavin, mais son esprit de compétition affleurerait sous ses paroles.

Toutefois, si l'ambition de son collègue permettait à MC de rester au sommet, c'était tant mieux pour tout le monde.

Jason se leva, impatient de partir. Son emploi du temps était chargé, mais un après-midi de repos le lendemain de son mariage semblait plus que raisonnable. En fait, cela semblerait même suspect s'il restait au bureau.

— Je pars tôt aujourd'hui. Mais Lauren et moi comptons prendre notre lune de miel plus tard. Elle comprend l'importance de la campagne Prentice. En fait, elle est impatiente de rencontrer Walter Prentice à la grande soirée.

Brock l'étudia attentivement.

— Il vaudrait peut-être mieux le rencontrer dans un cadre moins formel, pourquoi pas en prenant un verre après le travail au Rosa Lounge cette semaine ?

— J'en parlerai à Lauren et je te tiendrai au courant.

— On dirait que tu as trouvé la perle rare, commenta Brock. Et c'est une femme d'affaires avisée, par-dessus le marché.

— C'est vrai, Lauren est une femme exceptionnelle. Je suis heureux qu'elle ait accepté de me suivre en Californie, surtout quand on sait qu'elle a sa propre société sur la côte Est.

Voilà. Il avait posé les jalons du retour de Lauren à New York, comme il avait promis de le faire. Mais il ne comptait pas la laisser repartir sans se battre.

*La laisser repartir ?*

Il pensait surtout au bébé. Enfin, c'était ce dont il essayait de se persuader. Parce qu'il voulait être un père à plein temps, comme son père ne l'avait jamais été pour sa sœur et lui.

Mais soudain, il refusa de se mentir plus longtemps. Il voulait garder Lauren auprès de lui, avant tout. Elle s'adaptait si bien à sa vie. Ils avaient déjà prouvé qu'ils s'entendaient à merveille comme amis, et comme collègues.

Et sur le plan sexuel, l'alchimie était évidente.

Lauren devrait vivre en Californie, avec lui. Il pourrait l'aider dans sa carrière, et dans ses relations avec sa famille. Ils pourraient avoir une vie de rêve. Tout ce qu'il lui restait à faire, c'était d'en convaincre Lauren.

Mais, songea-t-il soudain, elle savait aussi bien que lui qu'il y avait une alchimie entre eux. Il avait consacré tous ses efforts à la séduire, alors qu'il devrait œuvrer à la convaincre sur un plan pratique, en lui montrant les façons dont leurs vies respectives pouvaient s'accorder. En réalité, il ne devait pas concentrer tous ses efforts à l'attirer dans son lit, mais surtout à la persuader qu'ils pourraient fonder une vraie famille.

Alors, il allait calmer ses ardeurs, et tenter une approche nettement plus romantique.

\* \* \*

Lauren sortit de la salle de bains et serra le col de son peignoir. Le dîner avec Jason l'avait épuisée nerveusement. Ils étaient rentrés du travail avec de délicieux plats tex-mex et, durant tout le repas, leurs jambes s'étaient effleurées. Une véritable torture qui n'avait fait qu'accroître sa frustration. Elle avait espéré qu'une bonne douche l'aurait aidée à éteindre son désir. Mais au contraire, cela n'avait fait que l'attiser. Tandis que l'eau coulait sur son corps, elle n'avait fait que penser à lui. Elle l'avait imaginé s'asseyant sur le siège en face de la douche.

Puis elle s'était vue se mettre à califourchon sur lui.

Une goutte d'eau ruisselant de ses cheveux glissa entre ses seins, lourds et douloureux. Elle l'essuya d'un geste rageur et s'efforça de penser à tout autre chose qu'au corps de Jason nu contre le sien.

Mais en entrant dans le salon, elle s'arrêta net. Agenouillé devant la cheminée, Jason attisait un feu avec un tisonnier. Les muscles de ses cuisses se dessinaient nettement sous la toile bleu délavé de son jean. Elle mourait d'envie de faire courir ses doigts sur ses muscles, d'explorer la force de son corps, la douceur de sa peau. Et le feu en elle s'embrasa comme celui du foyer, brûlant et incontrôlable. Elle avança, pieds nus sur le sol froid.

Inconscient de sa présence, Jason se leva et sortit d'un carton d'emballage une épaisse couette rayée. En un tournemain, il l'étala sur le sol, devant le feu crépitant.

— Tu as laissé tomber le fauteuil et choisi de dormir par terre ?

Il lui sourit par-dessus son épaule.

— Tu semblais en forme pendant le dîner, alors je me suis dit que tu aurais peut-être envie de discuter ce soir.

— Discuter ? Tu as envie de discuter ?

— Oui. Pourquoi pas ?

Le dessin du voilier accroché dans le bureau lui donna le courage d'entrer dans le jeu de Jason. Il avait concocté une mise en scène romantique dont l'intention était évidente. Dans le coin, elle aperçut le même plateau laqué noir sur lequel il avait pris l'habitude de lui apporter son petit déjeuner. Quelques ustensiles de cuisine y étaient posés. Et à côté, deux verres à vin. Pleins.

— C'est du jus de raisin, commenta-t-il. Je me suis dit que tu devrais au moins apprécier le raisin californien sous cette forme, puisque tu ne peux pas goûter aux merveilleux vins de la région pour l'instant.

Coinçant le peignoir entre ses genoux, elle s'assit sur la couette.

— Comment était ta journée ? Tout le monde t'a cuisiné pour avoir des détails de notre mariage à Las Vegas ?

— C'est de la curiosité naturelle. J'ai reçu beaucoup de félicitations. Tout le monde veut te connaître mieux, bien sûr. Il y a une soirée ce week-end pour fêter le contrat Prentice.

— Je serai là, bien sûr. C'est pour ça que nous nous sommes lancés dans ce mariage, non ?

Il remua les bûches, et marqua une longue pause.

— Les collègues vont aussi prendre un verre dans un bar non loin du bureau, de temps en temps. Nous ne sommes pas obligés d'y aller cette semaine, si cela fait trop pour toi. Après tout, toi aussi tu as de longues journées.

— Cela ne me pose pas de problème de passer du temps avec les gens de MC.

Sauf avec Celia. Maintenant qu'elle y songeait, ce serait même très embarrassant de tomber sur elle. Soudain, elle n'avait plus envie de parler de travail.

— Je dois avouer que ta décoration pour le moins minimaliste fonctionne bien... enfin, il y a l'exception de ton bureau meublé, à l'étage.

Elle le guetta du coin de l'œil, pour détecter la moindre réaction de sa part.

— J'ai apporté quelques affaires de New York avec moi.

Il fit un signe de tête vers les cartons.

— Des draps. De la vaisselle. Mes vêtements, et quelques livres.

— Ton bureau.

Et le voilier qu'elle avait dessiné.

— Oui.

Il tapota la couette.

— C'était mon couvre-lit, à New York.

— Parfait pour les froides soirées d’hiver, mais guère adapté par les températures plus douces de San Francisco, alors tu l’avais laissé dans son carton.

Une fois de plus, elle fut intriguée par le mode de vie de Jason. Pourquoi se contentait-il de vivre au jour le jour ?

— Exactement. Il ne fait pas froid ici.

— Mais assez pour faire un feu ce soir.

Elle avança pour respirer le parfum boisé et puissant d’un vrai feu de cheminée.

— Et assez chaud pour jardiner.

La pièce baignait maintenant dans une douce chaleur, et elle remarqua que Jason relevait ses manches.

— Je me demandais si tu voulais bien jeter un coup d’œil aux parterres de fleurs, et me faire quelques suggestions, dit-il.

Aussitôt, une foule d’idées lui vinrent à l’esprit. Elle verrait bien des vignes grimpantes sur un treillis, tout à fait comme celui qu’elle pouvait imaginer dans le jardin arrière, autour d’un Jacuzzi. Mais elle se rappela aussitôt que ce n’était pas chez elle. Elle n’allait pas rester éternellement et, pour l’heure, elle n’était pas sûre de pouvoir supporter d’avoir d’autres choses à regretter quand elle retournerait à New York.

— Tu ne devrais pas plutôt engager un paysagiste ?

— Je préférerais que ma talentueuse épouse dessine un plan et mette le paysagiste au travail. Mais seulement si tu as le temps, bien sûr.

Il baissa la tête, comme s’il essayait de capter son regard.

— Je suis sérieux, Lauren.

Elle allait sans doute le regretter plus tard, mais...

— D’accord, je vais jeter un coup d’œil et esquisser quelques idées.

Elle fixa son alliance et son solitaire et décida de mettre les choses au clair :

— Ce sera amusant d’imaginer des choses que le bébé aimera quand nous viendrons en visite.

— Génial, dit-il avec un sourire — une autre chose qui lui manquerait quand elle partirait.

Il sortit de derrière un carton un petit sac d’épicerie.

— J’ai apporté de quoi accompagner le jus de raisin, si tu as faim.

— J’ai toujours faim le soir, en ce moment.

Le bébé bougea en elle, comme s’il anticipait déjà les réjouissances à venir.

— Je suis content que tu n’aies plus de nausées.

Il sortit des biscuits au miel, des marshmallows... et des chocolats Godiva.

Elle en eut aussitôt l’eau à la bouche. Elle regarda avec avidité tous les ingrédients qu’il tenait dans ses mains.

— Des sandwichs marshmallow-chocolat ? demanda-t-elle.

— Sauf si tu n’en as pas envie. Je sais que les femmes enceintes ont des fringales particulières.

Il plaqua la boîte dorée contre lui.

— Je peux manger les chocolats tout seul.

— Pas si tu veux rester en vie.

Elle agrippa la boîte de chocolats, déchira le ruban, et glissa une truffe dans sa bouche.

— Divin ! s’exclama-t-elle.

— J’en déduis que tu veux un sandwich, dit-il, l’air malicieux.

— Ou trois, dit-elle, se détendant sur la couette.

Elle croisa les jambes, et s’adossa contre un carton. Cette soirée était aussi agréable que le feu dans la cheminée. Jason superposa un chocolat et une guimauve entre deux biscuits, et glissa avec adresse le sandwich sur une plaque de gril.

Elle regarda faire, émue malgré elle par tant de prévenance. Il était étrange de voir cet homme d'affaires coriace et sûr de lui préparer avec concentration un sandwich de sucreries. Elle avait beau connaître Jason depuis plus d'un an, il ne cessait de la surprendre davantage de jour en jour. Elle repensa à la conversation qu'ils avaient eue sur la maladie de Jacqueline. Là aussi, sa compréhension et sa gentillesse l'avaient touchée.

— Merci pour tout.

Il la regarda par-dessus son épaule.

— Attends de goûter, avant de me remercier.

— Je voulais dire, d'avoir été si compréhensif au sujet de ma mère.

— Navré que ce coup de fil t'ait perturbée.

La lumière du feu éclaira son regard, dans lequel brillait un intérêt sincère.

— Si seulement je pouvais faire quelque chose.

— Ce n'est rien. Je n'ai plus vraiment besoin de son approbation.

— Mais elle a encore le pouvoir de te blesser, observa-t-il avec un peu trop de perspicacité.

— J'imagine qu'il y a une part en soi qui ne cesse jamais de rechercher la reconnaissance de sa mère. Le problème, c'est que ma mère ne m'approuve que si je mène *son* style de vie. *Ses* rêves.

Elle laissa échapper un rire sans joie.

— Et ses rêves sont d'une ambition démesurée.

— L'ambition, ça a du bon.

Il posa l'en-cas sucré sur une petite assiette, le chocolat et le marshmallow coulant sur les côtés, et la lui tendit.

— Non, je veux dire, vraiment démesurée, dit-elle en prenant l'assiette. Ma mère a des rêves aussi élevés que l'Everest. Deux jours après mes leçons de claquettes, elle me voyait déjà à Broadway. Si je faisais un plongeon dans la piscine, elle parlait de jeux Olympiques.

— C'est beaucoup de pression pour un enfant.

— Elle avait le même genre de projets pour elle-même et pour son art. Elle disait toujours que le fait d'épouser papa (elle plongea le doigt dans le mélange fondant et chaud) et de tomber enceinte de moi lui a coûté une grande carrière à Paris.

— Ta mère est une artiste ?

— Elle a un don étonnant, mais elle est d'une grande exigence. Donc, elle pense que je galvaude mon talent.

Elle dut lécher la mixture un tout petit peu trop longtemps, car elle vit Jason tirer sur le col de sa chemise comme s'il avait du mal à respirer. Pour être tout à fait honnête, cette réaction la flatta et lui redonna espoir.

Il suivait des yeux le moindre de ses mouvements, d'un regard assombri.

Quelle femme enceinte ne serait pas heureuse de se sentir désirable et sexy ?

— Tu as une brillante carrière.

— Si brillante que mon comptable dépense tous mes fonds sur une île paradisiaque.

Elle mordit dans sa friandise, et lécha ses lèvres. Le gémissement qu'elle entendit venait-il d'elle ou de Jason ?

— Ce genre de choses arrive. Et tu t'en remets, la rassura-t-il.

Il s'agita sur la couverture, ce qui ne fit qu'attirer son attention sur son érection. Une nouvelle onde de chaleur monta en elle.

Bien vite refroidie par la seule pensée de sa mère.

— Je me pose beaucoup de questions, avoua-t-elle. J'étudie chaque décision que j'ai prise pour détecter des erreurs, une négligence. Un manque de concentration.

Elle reposa la friandise sur l'assiette. La soirée ne lui semblait plus si drôle, à présent.



— Et tes parents ? demanda-t-elle. Les as-tu prévenus que tu allais être père ?

— Je ne leur parle pas, dit-il tout en préparant un deuxième sandwich.

— C'est triste.

Il eut l'air sincèrement surpris.

— Pourquoi serait-ce triste ? Tu ne serais pas contente d'éviter les confrontations avec ta mère ?

Certes, sa mère lui apportait beaucoup de frustrations, et la blessait même parfois, mais elle ne s'imaginait pas couper les ponts avec elle. Qu'est-ce qui avait conduit Jason à rompre si brutalement avec sa famille ?

— Elle reste ma mère, dit-elle.

Quoique, elle devait l'admettre, la distance supplémentaire que la Californie avait instaurée entre elle et Jacqueline était plutôt rassurante.

— Tu es drôlement tolérante — sauf quand il s'agit de moi, bien sûr.

Songeant à la scène qu'elle lui avait faite au bureau, elle grimaça.

— Je croyais que tu n'avais rien fait de mal avec Celia.

— Je parlais de la façon dont je t'ai quittée il y a quatre mois.

Il posa son assiette et s'approcha d'elle.

— J'aurais dû manquer ce fichu vol et rester discuter avec toi.

— Je t'avais dit de t'en aller.

Il écarta les cheveux qui barraient sa joue, provoquant des petits frissons dans son sillage.

— J'aurais dû te demander si tu le pensais vraiment.

— A ce moment-là, oui, j'étais sérieuse.

Elle avait été si terrifiée de perdre tout contrôle avec lui qu'elle lui avait montré la porte aussi vite qu'elle avait pu. Elle avait cru qu'il avait ressenti la même chose. Et que, comme elle, il n'avait baissé sa garde que parce qu'il avait été sûr de partir.

— Et maintenant, Lauren ?

Maintenant, elle était plongée en pleine confusion, mais une chose était sûre : elle ne pouvait plus le rayer de sa vie.

— Nous sommes liés à jamais par le bébé.

L'air entre eux devint électrique. Le parfum de Jason, le feu de cheminée, l'intimité de cette conversation, c'en était trop. Il fallait qu'elle change de sujet. Tout de suite.

Alors, elle sortit de la poche de son peignoir une photo de sa dernière échographie.

— Je t'ai apporté quelque chose.

Il observa le cliché, puis l'interrogea du regard.

— C'est notre bébé ?

Elle opina, bien décidée à ne pas laisser les larmes couler.

Jason caressa la photo du bout des doigts.

— Sais-tu si c'est une fille ou un garçon ?

— On n'a pas pu me le dire. Le bébé a joué les timides, mais le médecin m'a dit qu'on pourrait le savoir à la prochaine échographie. Que préférerais-tu ?

— Fille ou garçon, je serai heureux de toute façon.

Il riva son regard au sien. Rien que le fait d'avoir sa totale attention était sexy et enivrant.

— J'ai simplement besoin de savoir que vous êtes tous les deux en bonne santé.

Avec douceur, il caressa le bas de son dos, comme s'il avait deviné qu'une douleur persistante s'y logeait souvent. Sa prévenance réveilla une autre douleur en elle, exquise celle-là. Tout ce que Jason avait dit et fait ce soir lui faisait remettre en question sa décision de rentrer à New York, et lui donnait envie d'abandonner tout ce pour quoi elle avait travaillé dur, rien que pour une autre chance avec lui...

Elle se redressa et tenta de rassembler le peu de maîtrise qui lui restait.

— Le bébé et moi allons bien. Tu n'as pas à t'inquiéter.

D'un geste tremblant, elle saisit son assiette et se leva.

— Merci encore pour le pique-nique, mais il faut que j'aille me coucher.

Il la regarda partir, un doux rire aux lèvres qui la suivit jusqu'en haut de l'escalier. Pourquoi fallait-il qu'il soit absolument parfait ce soir, et qu'il lui fasse entrevoir l'existence rêvée qu'ils pourraient mener ensemble, si elle restait à San Francisco ?

Elle referma la porte de sa chambre, mais cela ne suffit pas à éteindre le feu au creux de son ventre.

Il n'y avait qu'une seule façon d'oublier son désir pour Jason.

L'assouvir.

Mais serait-elle assez courageuse pour prendre ce risque ?

Le Rosa Lounge n'était pas du tout comme elle s'y attendait.

Jason lui avait dit que c'était un bar à cocktails, et elle avait imaginé un endroit haut de gamme, de style new-yorkais. Au lieu de cela, elle venait de découvrir le style rétro-funky de San Francisco.

L'éclairage rose fuchsia projetait une lumière tamisée étonnante, tandis que les touches de noir et de blanc ajoutaient une note chic à l'ensemble. L'artiste en elle appréciait ces contrastes audacieux.

De plus, la nourriture était exquisite. Elle plongea un triangle de fromage grillé dans une coupelle de soupe à la tomate. A présent que ses nausées étaient de l'histoire ancienne, son appétit semblait vouloir rattraper le temps perdu. Elle mordit dans une bouchée. Succulent, comme les autres mets qu'elle avait goûtés. Toutefois, rien ne valait les en-cas de Jason.

D'ailleurs, rien dans ce séjour à San Francisco ne tournait comme elle l'avait prévu. Oserait-elle s'exposer à d'autres surprises et entamer une liaison avec Jason ? L'idée lui semblait effrayante, et même stupide, puisqu'elle portait déjà son enfant. Mais le bébé était là, maintenant, et elle ne savait comment dépasser cette barrière pour simplement suivre son désir.

Une main sur son épaule la tira de ses pensées.

— Oui ? demanda-t-elle en se tournant rapidement.

— Bonsoir, nous n'avons pas encore eu l'occasion d'échanger quelques mots. Je suis Ella Linton, l'assistante de Brock.

La jolie brune, d'une beauté discrète et sans prétention, lui tendit la main.

— Lauren Presley... je veux dire, Reagert. Je ne suis pas encore habituée à mon nouveau nom.

— Bien sûr, dit Ella en souriant. Les mariages express vous laissent moins de temps pour vous préparer aux changements à venir.

Un mariage express qui était devenu public après sa scène chez MC. Lauren se retourna vers le bar. Naturellement, Celia était bien loin, installée à une haute table de l'autre côté de la salle.

— Jason et moi nous connaissons depuis un an, précisa-t-elle à l'assistante.

— Pardon si mon commentaire sonnait mal. Je ne voulais pas sembler indiscret ou sous-entendre quoi que ce soit.

Ses yeux bleus brillaient de sincérité — et de curiosité.

— Nous sommes tous simplement curieux de connaître mieux la femme qui a réussi à passer la corde au cou de Jason Reagert.

Une nouvelle bouffée de colère envahit Lauren.

— Vous voulez dire, puisque Celia Taylor lui faisait du charme il y a encore quelques jours ?

— Eh bien, Lauren, s'exclama Ella, on peut dire que vous ne mâchez pas vos mots.

— Si je ne m’abuse, vous aviez tous une place aux premières loges, ce jour-là. Mon arrivée était un peu trop théâtrale, je sais.

Seigneur, elle voulait sortir de toute cette histoire en préservant sa fierté. Tout en inventant un mensonge plausible pour couvrir Jason.

— J’imagine que je sors les griffes quand il s’agit de mon mari.

Elle regretta aussitôt ces paroles. D’autant plus qu’elle ne pouvait nier que c’était la stricte vérité. Elle tourna la tête dans la direction de Celia. La jolie rousse un peu trop flamboyante à son goût sourit de manière tendue à un homme qui tentait manifestement de la séduire, puis regarda vers la porte. Il était évident qu’elle voulait fuir, mais ne savait comment faire. En apparence, la jeune femme semblait sûre d’elle, mais son agitation ne collait guère avec cette image.

— Lauren, dit Ella en posant la main sur son bras, personne ne vous reproche d’avoir été en colère. Celia est magnifique, et beaucoup se sont demandé si elle s’était servie de ses charmes pour arriver là où elle est.

Malgré elle, Lauren ressentit un élan de sympathie envers Celia. Elle savait comme il était difficile d’avancer dans le monde des affaires quand ce genre de rumeurs vous précédait.

— C’est pour le moins vexant.

Ella sirota son Martini, et l’observa par-dessus le bord de son verre.

— A moins que ce ne soit la vérité. Je veux dire, c’est un monde très compétitif. Restez sur vos gardes.

Ella avait raison. Lauren devait faire preuve de prudence, notamment devant l’assistante de Brock. Car elle avait un gros secret à cacher. Le fait que son mariage était factice.

— Merci du conseil, Ella. J’apprécie votre prévenance, et je suis sûre que Jason appréciera aussi.

— Je vous en prie.

Au même moment, Jason se glissa derrière elles.

— Bonsoir, mesdames. Puis-je vous offrir un autre verre ?

Lauren avait reconnu son eau de toilette aux notes chaudes avant même qu’il n’ouvre la bouche.

— Ça ira pour moi, merci.

— Pour moi aussi, dit Ella en levant son Martini blanc.

Jason serra Lauren contre lui.

— Vous vous amusez toutes les deux ?

Lauren leva les yeux vers lui.

— J’apprends les potins de chez MC, par une personne bien renseignée.

Jason sourit.

— Ella, bien sûr.

L’assistante rit, puis regarda l’assiette de Lauren.

— Je crois que je vais me commander la même chose. J’ai été ravie de discuter avec vous.

Une fois qu’elle se fut éloignée, Lauren se retourna vers Jason, en prenant soin de garder son assiette en équilibre.

— Je pense que tout se passe bien.

— C’est un euphémisme. Tu as fait des merveilles ce soir. Si nous nous détendions un peu ? Tu veux t’asseoir et manger ? Ou danser ?

Elle faillit choisir la nourriture, mais la chaleur des mains de Jason sur sa taille avait réveillé un autre appétit.

Après tout, que pouvait-il lui arriver sur la piste ?

Après trois airs endiablés, Jason prit Lauren dans ses bras pour danser un slow. Il la sentit se raidir imperceptiblement, puis poussa un soupir de capitulation. La sueur qui perlait sur son front suscita en lui des images érotiques. En fait, dès qu'il voyait Lauren, il avait ce genre de pensées, et plus encore quand il la tenait contre lui.

Cette femme était la tentation personnifiée.

Ce slow lui fournissait l'occasion rêvée d'avancer dans son entreprise de séduction, tout en restant dans la retenue.

— Merci d'être si géniale ce soir, dit-il en appuyant son front contre le sien.

— Je remplis juste ma part du contrat.

Ses jambes effleuraient les siennes, et ses seins appuyaient contre son torse.

D'accord, peut-être que ce slow, ce n'était pas une bonne idée, tout compte fait.

— Tu es vraiment étonnante, et pas seulement d'un point de vue professionnel.

Il pencha la tête, et posa ses lèvres sur les siennes. Pas assez longtemps pour se donner en spectacle, mais suffisamment pour qu'elle s'adoucisse contre lui, pendant que lui se tendait de désir. Les lèvres de Lauren avaient encore la saveur citronnée de son eau pétillante.

Un couple les bouscula, et il releva la tête, non sans regret.

— Essaierais-tu de me séduire ? dit-elle.

Elle avait la voix rauque et sexy, et sa poitrine se soulevait et s'abaissait à un rythme rapide.

Il glissa les mains le long de sa taille.

— Je t'ai juste embrassée.

— Tu appelles ça un simple baiser ?

— Je crois que tu viens de me faire un compliment.

Les joues roses, elle lui donna une tape sur le torse.

— Tu savais parfaitement ce que tu faisais, et quel effet cela avait sur moi.

— Tu as aimé le baiser, conclut-il en l'étreignant.

— Une évidence, dit-elle en se balançant contre lui. Mon corps est traître quand il s'agit de toi.

Alors, essaies-tu de me séduire, oui ou non ?

Une réponse trop évidente le mènerait à l'échec. Il fallait tenter une approche plus subtile, plus romantique.

— Qui a dit qu'un baiser menait forcément plus loin ?

Elle le dévisagea, manifestement désarçonnée.

— Quoi ?

— Tu n'es pas de cet avis ?

— Si, si, bien sûr. C'est juste que je ne m'attendais pas à entendre cela de ta part. Un homme.

— Je t'assure que je suis vraiment un homme.

— Je sais, oui.

Elle appuya légèrement son ventre arrondi contre lui.

— T'embrasser (il effleura de nouveau ses lèvres dans un baiser prometteur) m'apporte beaucoup de plaisir.

Et de tourment. Mais il ne voulait pas perdre un terrain précieux en mentionnant ce fait.

Ash, le directeur financier de MC, s'avança sur la piste de danse en compagnie de sa nouvelle petite amie, une étudiante. Ash se souvenait-il que trois semaines plus tôt, dans ce même bar, Jason et lui s'étaient réjouis d'être des célibataires endurcis ? Certes, Ash avait déjà un mariage raté à son actif.

En caressant son alliance, Jason s'avisait une fois de plus que la patience était une vertu. Pour garder Lauren, il lui faudrait faire preuve de finesse. Ils avaient déjà essayé la manière irréfléchie, en se jetant dans les bras l'un de l'autre, et cela ne s'était pas bien terminé pour lui.

Or il ne commettait pas deux fois la même erreur.

Lorsque le slow se termina, il l'entraîna aussitôt hors de la piste.

— Que dirais-tu de rouler jusqu'à Twin Peaks pour admirer les lumières de la ville ? chuchota-t-il contre son oreille. C'est l'endroit parfait pour un flirt. Je promets de ne pas profiter de toi pendant notre premier rendez-vous.

— Cela t'a peut-être échappé, dit-elle en riant, mais nous avons déjà couché ensemble.

— Crois-moi, je m'en souviens.

Dans les moindres détails. Et il voulait réitérer l'expérience. Mais pour cela, il devait s'en tenir à son plan.

— J'en déduis que tu refuses ma proposition, reprit-il. C'est vraiment dommage.

Elle fronça les sourcils, confuse.

— Jason, je ne te comprends pas ce soir. Je ne suis pas sûre de ce que tu attends ou de ce que tu veux...

— Chut, dit-il, posant un doigt contre ses lèvres. Et au fait, je n'ai pas parlé de sexe, ce soir. Je suis publicitaire, tu te souviens ? Tu dois prêter grande attention à mes paroles.

Il recula et embrassa sa main avant de la relâcher.

— Merci pour cette merveilleuse danse, madame Reagert. Je vais penser à vous toute la nuit... pendant que je dormirai dans mon fauteuil.

\* \* \*

Deux jours plus tard, Lauren se mêlait aux gens à la soirée Maddox Communications. Cette fête lui rappelait vraiment toutes les choses qu'elle aimait dans son travail. Le développement d'un réseau de relations, l'échange d'idées avec les meilleurs professionnels, notamment. Elle était comme un poisson dans l'eau.

Et en même temps, cette soirée était une frustration de plus.

Car elle lui rappelait de manière criante pourquoi elle devait retourner à son travail à New York. Et, d'un autre côté, son désir pour Jason n'avait jamais été aussi puissant. Il la tourmentait avec ses contacts « fortuits » et ses baisers inopinés. Elle se consumait littéralement pour lui.

Après les airs de jazz joués pendant le dîner, l'orchestre passa aux classiques du rock. Elle n'était pas sûre de pouvoir supporter une autre danse avec Jason. Sauf qu'il n'y avait pas que sur la piste qu'ils étaient en harmonie. Avec tous les événements de ces quatre derniers mois, elle avait presque oublié quelle équipe étonnante ils formaient, sur le plan professionnel. La réunion de ce soir le lui rappelait avec force.

Tout en se balançant légèrement au rythme de la musique, elle se dirigea vers le bar pour commander un autre verre. Pour la première fois ce soir, Jason et elle se trouvaient à des côtés opposés de la pièce. Mais elle sentait son regard sur elle. Sa robe de satin couleur cuivre tourbillonnait autour de ses chevilles, et chaque contact de l'étoffe taquinait ses sens déjà excités. Le haut brodé de perles lui paraissait soudain irritant et inconfortable contre ses seins. Elle avait vraiment besoin de reprendre ses esprits, et d'oublier l'effet que lui faisait Jason, même d'un simple regard.

La fête avait lieu dans un yacht-club, qui offrait une magnifique vue de la baie de San Francisco. A travers les portes vitrées, elle distinguait le Golden Gate dans le brouillard.

C'était une soirée éclatante, avec ses invités triés sur le volet et son organisation sans faille. Ella, l'assistante de Brock, allait et venait pour s'assurer que tout se passait sans accroc.

Ayant grandi dans le Connecticut, Lauren avait côtoyé des familles influentes, et des acteurs majeurs de la vie politique. Et pourtant, ce soir, elle était impressionnée. Les Maddox avaient sorti le grand jeu.

Le repas avait été excellent : du flétan noir en croûte à la mousse de fruits aérienne. Elle avait tout simplement adoré. Dommage qu'elle ne puisse pas en emporter un peu à la maison.

Les meilleurs vins californiens coulaient à flots. Et même si elle ne pouvait pas en boire le moindre verre, leurs bouquets parfumés flottaient dans l'air. En attendant qu'un serveur arrive, elle sirota le reste de son eau pétillante.

— Madame Reagert, puis-je vous offrir un autre verre ?

Lauren se retourna, et découvrit derrière elle non pas un serveur, mais le client de Jason, Walter Prentice. Apparemment, même cet homme très guindé et un peu rigide savourait un bon vin de temps en temps.

— Merci, monsieur Prentice. J'allais justement en commander un.

— Dans ce cas, laissez-moi vous aider.

Il claqua des doigts et, comme par magie, un serveur apparut aussitôt pour prendre sa commande, et remplir le verre de son épouse, Angela.

Une fois qu'elle eut pris son verre, Lauren sourit en guise de remerciement.

Prentice se balançait sur ses talons.

— Les talents chez Maddox sont très prometteurs. La compétition était serrée entre eux et Golden Gate Promotions, et je suis heureux de travailler avec un groupe de jeunes gens si impliqués et si brillants.

— Je ne connais pas encore tout le monde, répondit-elle, mais ils se montrent merveilleusement accueillants.

— Rappelez-moi votre nom, ma chère, dit Angela en posant une main sur son bras.

— Lauren Presley, euh, Reagert maintenant, bien sûr, rectifia-t-elle en souriant. Mais je n'ai aucun lien avec Elvis.

— J'imagine qu'on vous pose souvent la question, dit Walter en riant.

— Assez, oui.

Elle songea à ce qu'elle savait de Prentice, et se rappela le slogan de sa compagnie. *La famille avant tout.*

— Et pourtant, ma famille est du Connecticut, bien loin de Graceland.

— Les paysages du Connecticut sont magnifiques. J'y possède une maison, en bord de mer.

Ce milliardaire avait sans doute des résidences sur toutes les côtes du pays.

— Vous avez connu Jason à New York ? reprit-il, montrant ainsi que la conversation n'était pas aussi anodine.

— Oui, je possède une société d'arts graphiques. Nous avons collaboré sur quelques campagnes, et notre relation est née de là.

C'était vrai, même si les détails auraient pu causer une apoplexie à Prentice.

— Comment allez-vous diriger votre société depuis l'autre bout du pays, maintenant que Jason et vous êtes mariés ? demanda Angela.

— J'espère que vous ne comptez pas vivre une de ces relations longue distance, dit Prentice, les sourcils froncés. Ça ne fonctionne jamais, vous savez. C'est pourquoi j'emmène ma femme et mes enfants partout avec moi.

Pas étonnant qu'Angela ait l'air si fatigué.

— On peut accomplir nombre de choses avec un bon directeur adjoint, un ordinateur et un téléphone, fit valoir Lauren.

Elle avait déjà songé à différentes solutions, en fait. Car, pour que Jason fasse partie de la vie du bébé, il leur faudrait faire beaucoup d'allers-retours, surtout pendant les premières années. Et ils devraient aussi passer du temps ensemble. Beaucoup de temps.

Elle regarda Jason, qui discutait avec Flynn. Ce dernier, avec sa carrure imposante, attirait l'attention de plus d'une femme dans la salle, mais Lauren préférait l'allure plus subtile de Jason, ses muscles de nageur, déliés et élégants. Elle pouvait presque sentir le sel et le soleil sur sa peau.

— Vous êtes une femme d'affaires moderne, commenta Prentice.

Était-ce un compliment ou une critique ? Elle n'aurait su le dire.

Mais Angela posa de nouveau la main sur son bras.

— Félicitations encore une fois, ma chère, pour votre mariage et votre futur bébé. Walter et moi sommes très heureux pour vous.

— Absolument, dit Walter en levant son verre. A présent, voulez-vous bien nous excuser, madame Reagert ?

— Bien sûr. J'ai été ravie de discuter avec vous.

Quand le couple s'éloigna, elle se détendit un peu. Jason avait raison, tout se passait à merveille. Elle caressa son alliance en regardant s'éloigner les Prentice, mariés depuis quarante ans. Comment était-ce de rester avec la même personne pendant la moitié de sa vie ? Si les Prentice semblaient avoir tout pour être heureux, les yeux tristes d'Angela rappelaient à Lauren tout ce qu'elle avait laissé à New York.

Secouant la tête, elle se retourna et tomba nez à nez avec... la femme qu'elle avait évitée presque toute la soirée.

Celia Taylor.

La jeune femme grimaça, visiblement aussi peu ravie qu'elle.

Lauren envisagea de marmonner une excuse et de filer, puis se ravisa. Fuir ne ferait qu'alimenter les rumeurs éventuelles. Et puis, n'y avait-il pas déjà assez de rumeurs qui flottaient autour de Celia ? Lauren devrait la détester, pourtant, elle éprouvait de la compassion envers elle. Le monde du travail pouvait être cruel pour les jolies femmes.

Aussi afficha-t-elle un grand sourire — qu'elle voulut sincère.

— Bonsoir, Celia. Je vous cherchais, justement. Je suis encore nouvelle en ville, et je me demandais si vous pouviez me conseiller un bon coiffeur.

Quelle excuse minable ! Elle qui avait voulu éviter les sujets futiles. Pourquoi n'avait-elle pas songé à lui parler de son travail ? Ou à lui demander conseil sur un sujet professionnel ? Ou encore, à la questionner sur les galeries d'art en ville ? Mais puisqu'elle avait initié cette conversation, elle irait jusqu'au bout. Elle tenait absolument à dissiper tout malaise avec la collègue de Jason.

Celia cligna des yeux, et frotta son nez parfait.

— Oui, bien sûr, je vous enverrai le nom de mon salon.

— Merci, j'apprécie.

Elle aurait aussi besoin de trouver un nouveau gynécologue-obstétricien, aussi, si elle devait revenir voir Jason. Ou si elle restait plus longtemps que prévu...

— Je suis navrée pour l'autre jour, chuchota Celia en se penchant vers elle.

Son eau de toilette onéreuse était sûrement agréable, mais Lauren la trouva un peu trop capiteuse. C'était sûrement la grossesse. Et non le fait qu'à cet instant, elle détestait cette femme rien que parce qu'elle existait.

N'était-ce pas totalement ridicule ? Celia Taylor n'avait rien fait de mal. Si Lauren était jalouse, c'était son problème, pas celui de Celia.

— Vraiment, il n'y a pas de raison de vous sentir mal à l'aise, dit Lauren.

— Je voulais juste m'assurer que vous saviez qu'il n'y a rien entre Jason et moi. Je veux dire, je lui demandais juste ce qu'il comptait faire après le travail... s'il allait au Rosa Lounge avec les autres.

Celia ne lui aurait pas posé la question, si elle avait su que Jason avait une petite amie. Sauf qu'il n'en avait pas. Pas vraiment, du moins. Si Jason n'avait pas reçu cette photo d'elle, enceinte, aurait-il accepté d'aller prendre un verre avec Celia ?

La jalousie la tenailla de plus belle. A l'évidence, le fait que ce ne soit pas la faute de Celia ne changeait rien à l'affaire.



— Il n’y a pas de problème, je vous assure. C’est moi qui ai insisté pour garder notre relation secrète. S’il y a quelqu’un à blâmer pour ce malentendu, c’est moi.

Celia poussa un long soupir.

— Je suis si soulagée d’entendre ça ! Je déteste les rumeurs de bureau. Lauren, vous êtes vraiment une gentille personne.

Alors, pourquoi était-elle obsédée par Celia, qui n’avait pas à porter une tente en guise de robe pour cacher son ventre ? Et qui ne souffrait certainement pas de rétention d’eau ?

Et pourquoi tenait-elle à impressionner les Prentice ? Ou à trouver un obstétricien à San Francisco ?

La réponse à toutes ces questions, elle la connaissait parfaitement. C’était parce que, qu’elle le veuille ou non, elle était attirée par Jason. Pendant quatre mois, elle avait essayé de l’oublier — sans succès. Et le fait de l’ignorer n’avait pas fonctionné non plus.

Elle le chercha des yeux dans la salle bondée, et le repéra rapidement. Jason leva aussitôt le menton, comme s’il avait senti son regard sur lui. Il tourna imperceptiblement la tête, et la fixa intensément. De délicieux picotements la parcoururent et une foule d’images plus troublantes les unes que les autres envahirent son esprit.

Elle ne pouvait fuir la vérité plus longtemps. Son désir pour Jason n’avait pas diminué d’un iota. Le nier ne faisait qu’accroître son tourment.

Elle connaissait l’effet du déferlement d’hormones pendant la grossesse, et peut-être cela jouait-il un peu. Mais pour l’essentiel, son désir n’était pas dû à son état. Pour preuve, elle n’avait pas éprouvé la moindre attirance pour les autres hommes qui avaient croisé son chemin ce soir, et Dieu savait qu’il y avait beaucoup d’hommes séduisants et influents dans cette pièce.

Mais elle ne voulait que Jason.

Cette prise de conscience lui fit l’effet d’un électrochoc et elle prit enfin sa décision : celle d’arrêter de lutter contre son désir. Oui, c’était décidé, elle allait s’abandonner à tous les fantasmes que son mari lui inspirait.

## 9

Le dîner chez MC avait été un franc succès, comme Jason l'avait espéré.

Alors, pourquoi était-il si contrarié ?

Après avoir fermé la porte de la maison, il fourra les mains dans les poches de son pantalon de smoking, et observa sa séduisante épouse, à l'autre bout du salon. Pas de doute, c'était elle, la cause de sa frustration.

Le trajet en voiture s'était déroulé dans une ambiance étrange. Il lui avait montré des endroits pittoresques dignes d'intérêt, espérant qu'elle prendrait conscience des bons côtés de la vie californienne, mais elle avait gardé le silence la majeure partie du temps, en le fixant avec une intensité déstabilisante.

Assise à la fenêtre, elle semblait songeuse. La lumière du clair de lune se reflétait sur les perles de son décolleté, qui mettait en valeur ses seins généreux. La taille Empire de sa robe ne laissait rien entrevoir de sa grosseur, et ses cheveux étaient relevés en chignon. Elle était d'une beauté et d'une élégance sans égales. Elle était parfaite.

Ils pourraient être si heureux, ensemble. L'idée de partager la vie de Lauren lui paraissait de plus en plus évidente.

Toute la soirée, des hommes l'avaient dévorée du regard, le rendant presque fou de jalousie. Il aurait voulu leur crier qu'elle était avec lui. Qu'elle portait *son* bébé. Mais il n'avait pas pour habitude de se conduire comme un imbécile possessif.

Et puis, il était trop fier d'elle. Ces derniers temps, il avait presque oublié quelle femme d'affaires avisée elle était, mais cette soirée le lui avait rappelé avec éclat. Lauren avait conquis non seulement Prentice, mais beaucoup d'autres invités influents. Grâce à son talent et à son charme, elle avait établi de nombreux contacts. Des contacts dont il pourrait profiter lui aussi. A sa grande surprise, il avait découvert que l'assurance sereine de son épouse l'excitait autant que son corps débordant de sensualité.

Il se rapprocha d'elle et posa les mains sur ses épaules nues.

— Tu étais étonnante ce soir. Prentice te mangeait littéralement dans la main.

Elle se tourna vers lui, et une mèche de cheveux, échappée de son chignon, caressa son visage comme il aurait aimé le faire.

— Il semble beaucoup plus sympathique que je ne m'y attendais, après la façon dont tu me l'avais décrit.

— Il t'a appréciée, c'est sûr, dit-il en enroulant les bras autour d'elle.

Encouragé par le fait qu'elle ne protestait pas, il posa les mains sur son ventre. Le bébé roula doucement sous ses doigts, puis s'arrêta.

— Son épouse aussi, d'ailleurs, ajouta-t-il.

— Elle m’a paru triste et fatiguée.

Elle s’appuya contre lui, et il respira le doux parfum de ses cheveux.

— Je ne peux m’empêcher de me demander si le style de vie de son mari lui convient autant qu’à lui.

— Et toi ? Aimes-tu ce genre d’événements ?

Il la regarda non sans inquiétude. Ce genre de soirées constituait une part importante de sa vie professionnelle. Si Lauren n’en était pas friande, cela pourrait leur poser un réel problème. Un problème comme en avait connu Flynn, dont le mariage avait sombré en partie à cause des exigences de sa carrière.

— Tu plaisantes ? Tu me connais depuis un an, tu sais que j’adore ça.

Elle se pelotonna contre lui, de sorte que son postérieur se nicha de manière intime contre son ventre. Dans cette position, elle ne pouvait ignorer son érection.

— En tout cas, tu sais garder ton calme sous la pression, observa-t-il.

En cet instant, il ne pouvait en dire autant, tant il était tendu. Mais il voulait juste savourer le fait de l’avoir dans ses bras.

— A quoi penses-tu ? demanda-t-elle.

Il décida d’être honnête.

— Au fait que je n’arrive pas à te quitter des yeux. Tu es absolument magnifique.

— C’est gentil, mais inutile de me flatter, dit-elle avant de poser les mains sur les siennes. Je sais que ma taille disparaîtra dans quelques semaines.

— Je ne suis pas le seul à t’avoir dévoré du regard.

De nouveau, un sentiment de possessivité primaire le parcourut.

— Tu es sexy en diable. C’est vrai ce qu’on dit sur le rayonnement des femmes enceintes.

Il remonta les mains et effleura ses seins.

— Toute la semaine, j’ai rêvé de te toucher.

Avec un petit rire, elle se retourna dans ses bras, lui offrant ainsi une vue plongeante sur son décolleté laiteux.

— Ah, alors tout est dans le bonnet supplémentaire, dit-elle.

— Un bonnet supplémentaire ?

Tant pis s’il passait pour un homme primaire, mais il ne pouvait absolument pas détacher ses yeux de sa poitrine. Pas plus qu’il ne pouvait arrêter les pensées érotiques qui assaillaient son esprit. Il avait tant envie de déshabiller Lauren, de contempler chaque centimètre de ce corps qu’il n’avait qu’entraperçu lors de leur unique aventure.

— Sais-tu ce que je donnerais pour t’ôter cette robe ? Mon Dieu, Lauren, je sais que tu tenais à faire chambre à part, mais je suis sur le point de mourir de désir. Je ne sais pas combien de temps encore je pourrai m’empêcher de te toucher.

Elle joua avec sa cravate, et caressa doucement son cou.

— J’ai peut-être revu ma position.

Ses mots furent comme un coup de fouet. Il avait espéré séduire Lauren, mais pas aussi vite. La soirée lui aurait-elle ouvert les yeux ? Se pouvait-il qu’elle ait vu, comme lui, à quel point ils étaient compatibles ?

Quoi qu’il en soit, il n’allait certainement pas laisser passer cette occasion incroyable.

Il l’embrassa sur l’oreille.

— *Peut-être* revu ta position ?

Elle se retourna, et enroula les bras autour de son cou.

— *Sûrement* revu ma position.

Poussant un soupir de soulagement, il l’embrassa, à pleine bouche, enfin. Et Lauren lui rendit son baiser, sans retenue. Avec audace, même. Toutes ces longues nuits à se réveiller, tendu de désir inassouvi,

après avoir rêvé d'elle, et voilà qu'enfin elle s'offrait à lui.

Elle agrippa ses épaules, avec force et insistance, comme une femme qui savait exactement ce qu'elle voulait. Elle remonta jusqu'à son col puis plongea les mains dans ses cheveux et l'attira vers elle.

Lorsqu'il l'étreignit, son sexe en érection appuya contre son ventre, lui rappelant aussitôt qu'il devait tout de même se montrer prudent.

— Quelle est la meilleure façon de faire l'amour sans risque pour le bébé et toi ?

De ses doigts habiles, elle écarta sa veste de smoking.

— A quatre mois et demi, ce n'est pas encore un problème. Et avec le temps, il suffira de trouver des positions inventives. Peut-être que nous devrions nous entraîner dès maintenant ?

— Tu es en train de faire naître des images folles dans mon esprit.

D'elle maintenant... d'elle dans quelques mois. Seraient-ils encore ensemble, à ce moment-là ? Il avait une chance de la faire changer d'avis et de la convaincre de rester, et il comptait bien la saisir, parce qu'il se rendait compte qu'une autre nuit avec Lauren serait loin de lui suffire.

— Ta voix est si sexy qu'elle suffit à m'exciter, dit-il.

— Les mots peuvent être aphrodisiaques, aussi. J'ai des fantasmes que j'aimerais te raconter.

D'une main, il ferma les rideaux.

— T'écouter parler de n'importe quoi est plus aphrodisiaque que de manger des huîtres tous les jours.

Elle poussa un doux soupir, puis se mordilla la lèvre. Lentement, il ouvrit la fermeture Eclair de sa robe, et le vêtement glissa, dévoilant...

Il en eut la bouche sèche.

Lauren portait un soutien-gorge de dentelle sans bretelles, assorti à un minuscule slip qui s'arrêtait juste sous la courbe de son ventre. Des fils dorés étaient entrelacés dans la dentelle blanche, attirant son regard sur ses courbes attirantes et sa peau laiteuse. Il caressa son ventre, et songea qu'il n'y avait rien de plus beau que Lauren portant leur enfant en elle. Elle était comme une déesse, et son pouvoir sur lui était tel qu'elle pourrait le mettre à genoux.

Les yeux assombris d'une excitation non dissimulée, elle retira les épingles de son chignon et secoua ses cheveux, qui retombèrent en cascade sur ses épaules.

— L'un de nous est beaucoup trop habillé. Enlève tes vêtements, tu veux ? Depuis le temps que je rêve que tu poses nu pour moi.

— Que je pose ? dit-il tout en déboutonnant sa chemise.

— J'ai pris des cours pour dessiner le corps masculin pendant mes études, tu sais.

— Je ne suis pas sûr d'aimer l'idée que des hommes en tenue d'Adam te tournent autour.

Taquine, elle fit glisser son ongle le long de son torse.

— Alors, déshabille-toi.

— Heureux de pouvoir te satisfaire.

Les yeux rivés aux siens, il retira sa chemise. Le désir le tenaillait, et il avait hâte d'être en elle, mais il avait surtout envie de la contempler encore. Ils avaient fait l'amour si vite, si fébrilement, la première fois, qu'il n'avait pas eu l'occasion de la voir vraiment.

En revanche, ce qu'il avait ressenti, enfoui entre les replis brûlants et soyeux de son sexe, était gravé dans son esprit.

Fou de désir, il acheva de se déshabiller, puis lui tendit la main. Elle la saisit et, de son autre main, effleura son torse. Son cœur se serra sous sa caresse.

Puis, l'attirant à lui, il dégrafa son soutien-gorge, et le laissa glisser au sol.

Elle se cambra contre lui, en appuyant ses seins généreux avec un gémissement de plaisir.

— Je ne peux pas attendre plus longtemps, dit-elle. Pourrions-nous aller plus lentement cette fois ?

— Tout le plaisir sera pour moi.

Cette fois au moins, il était sûr qu'elle n'allait pas le mettre à la porte après leurs ébats.

Sans plus attendre, il la plaqua contre le mur. Elle l'embrassa, le mordilla, promena ses ongles le long de son dos, tout en lui racontant ses fantasmes — torrides. Elle avait autant envie de lui que lui d'elle, se réjouit-il en faisant glisser son slip le long de ses cuisses soyeuses.

Dès qu'elle fut nue, elle leva une jambe et l'enroula autour de sa taille. Il n'eut pas besoin d'autre invitation. D'une main experte, il se mit à explorer ses replis secrets, et constata qu'ils étaient déjà moites et gorgés d'envie. Plongeant la tête entre ses seins, il aspira un de ses tétons dans sa bouche. Bientôt, il le sentit se durcir entre ses lèvres, et une nouvelle vague de désir afflua en lui, faisant pulser son sexe contre le ventre de Lauren.

Quand elle saisit son sexe dur entre ses mains et commença à le caresser lentement, il devina son intention.

— Maintenant ? Ici ? Tu es sûre ?

Même si, dans ses yeux, il reconnaissait le même désir sauvage que la première fois, il avait besoin de l'entendre l'exprimer.

Elle resserra légèrement son étreinte.

— Si tu ne me prends pas tout de suite, dit-elle en serrant son sexe un peu plus fort, je vais exploser sans toi dans environ quatre-vingt-dix secondes.

— Quatre-vingt-dix secondes ?

— Quatre-vingt-neuf, rectifia-t-elle en passant le pouce sur le bout de son pénis.

Alors, il la hissa autour de sa taille, et la positionna au-dessus de son sexe... Accrochée à ses épaules, elle descendit lentement sur lui...

Les sensations étaient comme dans son souvenir, mais décuplées. Rien n'aurait pu être plus puissant que ce qu'il ressentait à cet instant.

Une fois qu'il fut totalement en elle, elle blottit sa tête contre son épaule.

— Tout va bien ? demanda-t-il, parvenant à peine à se contenir.

Plus rien n'existait que la douceur soyeuse et la chaleur de son corps. Voilà à quoi se réduisait son monde en cet instant.

— Soixante et onze secondes, murmura-t-elle d'une voix saccadée, et le décompte continue.

Elle commença à onduler des hanches contre lui, en un mouvement ensorcelant. Il n'eut pas besoin d'autre encouragement.

Il s'enfonça en elle, pendant qu'elle ondulait sur lui et laissait échapper des gémissements enfiévrés, d'une voix de plus en plus haletante. Elle avait les yeux brillants et les joues rosies, il le savait parce qu'il était incapable de détourner son regard d'elle. Cette fois, il n'allait pas manquer l'occasion de la voir prendre du plaisir.

Quand elle rejeta la tête en arrière, les yeux clos, il admira la courbe gracieuse de son cou. La sueur perlait sur son front, et elle se mordillait la lèvre. Ses gémissements se firent de plus en plus aigus, jusqu'à ce qu'elle pousse un cri d'extase. Elle resserra les jambes autour de lui, comme un étau, et cria sa libération sans retenue.

Qui eût cru que sa femme réservée serait du genre à crier de la sorte ? Le fait de savoir que c'était lui qui avait provoqué ces sons exquis accrut son plaisir et, à son tour, il fut balayé par un orgasme explosif et libérateur.

Le front appuyé contre le mur, il s'effondra contre elle. La sueur les liait peau à peau, comme s'ils ne faisaient plus qu'un. Mais pour combien de temps ?

En à peine quatre-vingt-dix secondes, il avait pris conscience d'une chose.

Il ne pourrait jamais laisser Lauren repartir.

Seigneur, il fallait qu'elle s'échappe.

Dans la spacieuse cabine de douche, Lauren était assise à califourchon sur Jason, tandis que le jet d'eau chaude coulait sur eux. Elle embrassa son épaule mouillée, tandis que son sexe pulsait encore en elle.

Elle aussi était encore secouée de frissons post-orgasmiques. Son esprit était rempli d'images de Jason lui faisant l'amour toute la nuit, avec ses mains, sa bouche, son corps. Elle se repassait aussi en boucle ses paroles. Sans cesse il lui avait répété à quel point il la désirait, à quel point elle l'excitait, à quel point il ne pouvait attendre pour la posséder encore. Elle s'était totalement abandonnée à lui.

Et cela l'effrayait terriblement.

Elle commençait à avoir froid, pourtant, elle n'arrivait pas à quitter le giron de Jason.

Leur aventure d'un soir avait été très agréable. Mais ce n'était rien comparé à ce qu'ils venaient de vivre. Une passion dévastatrice, désordonnée et époustouflante, qui pourrait bien lui faire perdre la raison, et lui faire oublier la vie indépendante qu'elle avait bâtie avec tant de mal. Elle avait travaillé très dur pour se libérer du cadre familial étouffant dans lequel elle avait grandi. Aurait-elle la force de s'affirmer avec Jason, alors qu'il pouvait la transformer si rapidement en une esclave des sens ?

Quand ils étaient entrés dans la douche ensemble, elle avait cru qu'ils ne pourraient pas refaire l'amour aussi vite, mais il lui avait assuré qu'ils pourraient assouvir encore un de ses fantasmes avant l'aube. Bientôt, les caresses de ses mains sur son corps savonné l'avaient projetée dans une autre spirale de plaisir, et les cris de leur orgasme simultané avaient résonné entre les murs.

Cette nuit, il lui avait aussi fait l'amour lentement, intensément. Cette nuit était bien différente de leurs ébats frénétiques sur le canapé de son bureau à New York, après lesquels il l'avait quittée si rapidement qu'elle était restée sur sa faim.

Mais ce soir, il lui avait fait découvrir des niveaux de plaisir inexplorés, et venait de lui donner un nouvel orgasme sidérant, après une nuit d'amour déjà incroyable de sensualité. Et cela lui faisait peur. Si peur qu'elle frissonna contre lui.

— Tu as froid, dit-il en embrassant sa joue. Laisse-moi prendre soin de toi.

Il la souleva doucement, puis la posa sur le siège face à lui, avant de fermer les robinets de cuivre couverts de vapeur. Saisissant un drap de bain sur le sèche-serviette, il le lui tendit.

— Merci.

Elle ne prit pas la peine d'expliquer que ses frissons n'étaient pas causés par le froid.

Une fois la serviette enroulée autour d'elle, elle s'approcha de la petite cheminée de la salle de bains. Même si ce n'était pas une cheminée à bois mais à gaz, les flammes chaudes étaient un luxe agréable. Elle avait eu le privilège de grandir dans une maison luxueuse, néanmoins cette salle de bains l'impressionnait.

Les malheureux jeunes gens qui s'étaient séparés en rénovant cette maison avaient consacré beaucoup de temps et de soins à leurs travaux. Avaient-ils eu la chance de profiter de leur demeure un tant soit peu, avant que leur mariage ne se désagrège ?

Tout en s'essuyant le dos, Jason lui donna un baiser ferme et bref, la tirant de ses sombres pensées.

— J'adorerais rester, mais je suis en retard pour le travail.

— La faute à mes fantasmes, dit-elle avec une légèreté qu'elle était loin de ressentir.

Plus vite elle se débarrasserait de lui, plus vite elle pourrait remettre de l'ordre dans ses émotions entremêlées. Elle arrivait à peine à penser, pour l'instant, encore moins à être raisonnable.

Comment l'être, quand elle pouvait admirer le corps nu et musclé de Jason, qui se dirigeait vers le dressing ? Car dans cette salle de bains spacieuse, un mur avait été abattu pour créer ce dressing. Il fallait de l'audace pour casser hardiment des murs et opérer un changement irréversible, dans l'espoir que tout tournerait comme on l'avait rêvé — audace qu'elle était quasiment sûre de ne pas avoir.

Elle démêla ses cheveux avec ses doigts pendant que Jason s'habillait.

Lorsqu'il la rejoignit, il était habillé de pied en cap et portait même son attaché-case.

— Désolé de devoir travailler un samedi, mais je serai de retour vers 18 heures. J'ai des projets pour la soirée, alors ne t'embarrasse pas à préparer le dîner. Je penserai à toi toute la journée.

Il lui donna un autre baiser, plus long cette fois — plus aimant ? La saveur de son dentifrice et les notes citronnées de son après-rasage mirent ses sens en alerte. Ça, Jason savait embrasser. Et étrangement, ce baiser revêtait encore plus de sens que les autres, précisément parce qu'il ne mènerait pas plus loin. La tendre attention que Jason venait d'accorder à ses lèvres, pour recréer un lien, était tout aussi intime que la fusion de leurs corps.

Quand la porte se ferma derrière lui, Lauren se laissa glisser sur le siège de la douche et essaya de rassembler ses esprits. Même si elle trouvait la force de retourner à New York, elle reviendrait avec le bébé, pour que Jason passe du temps avec son enfant. Et Jason leur rendrait visite, lui aussi.

Comment pourrait-elle être dans la même pièce que lui sans éprouver de désir ? C'était impossible. Elle le désirerait. De plus en plus.

Mais pour combien de temps ? Un feu aussi ardent devrait bien finir par s'éteindre.

Oui, mais s'il ne s'éteignait pas ?

Elle avait été témoin des ravages de la passion sur ses parents.

Il était hors de question qu'elle vive de pareils tourments.

Jason faisait des progrès, il le sentait aussi sûrement que la piqûre des embruns salés de la baie sur sa peau.

Tandis qu'ils longeaient la jetée, après avoir partagé un délicieux dîner au yacht-club, il glissa son bras autour des épaules de Lauren. Il s'en voulait un peu d'avoir fait attendre une femme enceinte une heure de plus pour manger.

Il détestait être en retard, mais, cet après-midi, il n'avait pas pu faire autrement. Prentice avait soudain changé d'avis sur la star qui devait incarner une ligne de maillots de bain. Sans parler des quatre autres nouveaux contrats avec lesquels Jason jonglait. Au moins, Lauren et lui avaient réussi à sortir un samedi soir, pour un vrai rendez-vous. Et il comptait bien profiter de chaque minute pour lui montrer les nombreux atouts de la vie à San Francisco.

Quoi de mieux pour lui faire découvrir un maximum de sites touristiques qu'un bateau ?

— Un bateau ? Tu possèdes un bateau ? s'exclama-t-elle, ralentissant le pas.

Au-dessus de leur tête, la sauvagine s'ébattait. Les marais alentour abritaient une abondante population d'oiseaux migrateurs durant l'hiver.

— Ah, j'ai oublié de t'en parler ? dit-il d'un ton faussement innocent.

— Oui, j'en suis certaine. Je n'aurais pas oublié un tel bateau, dit-elle en désignant de la main son voilier de cinq mètres.

— J'en ai eu un bon prix d'un type dont l'affaire était en difficulté. Ce bateau sur mesure était sur l'eau depuis à peine quelques semaines quand il s'est rendu compte qu'il devrait le vendre pour éviter la faillite.

— Alors, il est presque neuf ?

— Il a moins de six mois.

Remontant la fermeture de son coupe-vent, Jason sentait déjà le tangage apaisant sous ses pieds. Il espérait que Lauren n'avait pas le mal de mer. Ce n'était pas une cause de rupture, mais ce serait fâcheux, étant donné que la voile était sa seule vraie forme de loisir.

— Tu aimerais faire un tour ?

— Euh, oui. Pourquoi pas ? dit-elle, manifestement surprise par ce changement de plan.

Avait-elle un problème avec l'impulsivité ? Ce n'était en tout cas pas l'image qu'elle donnait, vu la façon dont ils faisaient l'amour, où et quand cela leur prenait. Sur le trajet vers le restaurant, il avait dû s'arrêter sur une route déserte pour ne pas risquer un accident. Elle s'était montrée gourmande et frénétique, pour son plus grand plaisir.

Maintenant qu'il y songeait, c'était peut-être aussi pour cela qu'ils avaient dîné tard.



Il l'aïda à monter à bord, en remerciant d'un signe de tête l'employé du club qui avait préparé les voiles, afin qu'ils puissent partir tout de suite. Une fois à bord, Lauren sembla tout à fait à l'aise. D'un pas assuré, elle s'installa sur un transat, et offrit son visage au vent.

Le battement des voiles et des cordes était une musique apaisante, après sa dure journée de travail. Lauren semblait se satisfaire du silence — chose qu'il appréciait. La plupart des gens de sa connaissance ressentaient le besoin de remplir les blancs.

Il prit la barre et engagea le bateau hors de la baie. Le clair de lune et les lumières de la côte éclairaient les boutiques de Fisherman's Wharf et l'île d'Alcatraz. C'était vraiment une belle manière de découvrir les richesses de San Francisco.

Après une heure de croisière le long de la baie, il jeta l'ancre et rejoignit Lauren, assise sur le pont. Les lumières du bateau éclairaient la crête des vagues et le front de mer empli de promeneurs.

Jason posa une couverture sur les épaules de Lauren, et se plaça derrière elle.

— Tu as froid ?

Elle secoua la tête contre son torse.

— Non, ça va. J'ai mis plusieurs couches de vêtements, comme tu me l'avais conseillé avant que nous ne sortions. Mais laisse-moi la couverture, dit-elle en se pelotonnant entre ses plis. Le temps se rafraîchit.

Il l'attira contre lui, savourant la sensation de son corps collé au sien.

— Est-ce que tu as eu une journée productive ?

— Pas particulièrement créative, mais chargée. Je m'occupe de payer mes créanciers, puisque ton prêt a été encaissé.

Elle posa la main sur son genou.

— Merci encore. Ma société signifie beaucoup pour moi.

— Inutile de me remercier, dit-il, et il était sincère. Tu vas me rembourser, tu te souviens ?

— Oui, dit-elle en riant. A un taux d'intérêt ridiculement bas.

Il espérait qu'ils pourraient bientôt effacer cette fichue dette. Il avait voulu l'aider, et maintenant, à son grand désarroi, elle semblait ne rien vouloir accepter de lui. Avec un peu de chance, le détective privé qu'il avait engagé pour retrouver le comptable de Lauren arriverait bientôt à un résultat. Si Lauren récupérait son argent, sa société serait stable, ce qui lui permettrait d'être plus flexible.

Il savait bien qu'elle n'accepterait plus d'argent de lui, mais peut-être pourrait-il la convaincre de conserver le prêt original pour leur enfant, et de développer sa société ? Elle pourrait, par exemple, ouvrir une succursale à San Francisco. C'était la meilleure solution pour le bébé, non ?

Et pour lui.

Elle se tourna vers lui, le vent ramenant sa longue queue-de-cheval devant son visage.

— Je suis contente que tu aies proposé cette croisière. Comme tu le sais, je suis un peu sous tension ces derniers temps.

— La mer a un effet relaxant.

Pour sa part, il avait l'impression d'être transporté dans un autre monde. Les vagues léchaient les flancs du bateau, et des poissons sautaient à quelques mètres à peine d'eux. Les lumières de quelques autres bateaux brillaient au loin, mais aucun n'était assez près pour qu'ils puissent en distinguer les détails.

— Tu pourrais vivre ici, observa-t-elle. Le bateau a plus de meubles que ta maison.

Cette dernière remarque lui rappela qu'il ne restait plus qu'une semaine avant qu'elle ne reparte pour New York. Le moment était venu de tenter une avancée.

— Peut-être que dimanche, nous pourrions nous balader dans le quartier de Fisherman's Wharf, et acheter quelques meubles.

— Je ne sais pas, dit-elle en caressant son genou et en fixant l'horizon. Qu'est-ce qui t'a décidé à quitter la Marine ? Quand Prentice a dit pendant le dîner que tu t'étais comporté en héros pendant un incident avec des pirates, tu es devenu très silencieux.

Il se tendit devant cette soudaine incursion dans son passé. Mais il était si bien dans les bras de Lauren qu'il n'eut pas le cœur de la repousser.

— Je faisais juste mon travail. Je n'en ai parlé à Prentice que parce qu'il a un neveu en service.

— Qu'est-il arrivé ?

Son passé de militaire lui semblait si loin à présent. Mais c'était une partie de sa vie, qui lui avait inculqué la discipline, la capacité de concentration et le goût du dépassement, qualités dont son père avait toujours dit qu'il en aurait besoin, mais qu'il avait été trop absent pour lui enseigner lui-même. Il sentit le bébé rouler sous ses mains, et se promit aussitôt de faire mieux que son propre père. D'être présent pour son enfant.

— C'était une prise d'otages, au large de la Malaisie. Nous avons été appelés en renfort.

— Nous ?

— J'étais officier-plongeur et démineur, rattaché à une équipe de forces spéciales.

— Démineur ? Tu as manipulé des bombes ?

— Entre autres, oui.

Elle tressaillit entre ses bras.

— Ça semble effrayant.

Effrayant ? Les premiers jours, oui, mais les dernières années, les frissons de peur ne le saisissaient qu'une fois la mission terminée.

— Il y a eu des moments difficiles, c'est vrai. Mais nous étions bien entraînés et préparés, pour pouvoir nous montrer imperturbables durant nos missions.

— Ton travail doit te sembler bien tranquille en comparaison.

— Différent, seulement. Parfois, la Marine me manque. Mais la publicité, c'est ce que j'ai toujours voulu faire. J'étais si décidé à être différent de mon père que j'ai poursuivi d'autres rêves pendant quelque temps, mais en fin de compte, je suis revenu à ce qui coule dans mes veines.

— Tu as su te faire un prénom et ne pas rester dans l'ombre de ton père, ici comme à New York. Tu ne dois ta réussite qu'à toi-même.

Il était touché que Lauren ait remarqué cela. Il avait fourni beaucoup d'efforts pour réussir seul, en tout cas.

— J'ai obtenu une bourse du Rotary Club de la Marine, puisque je n'avais le droit de toucher à l'héritage de mes grands-parents qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Après mon diplôme, je devais effectuer des années de service en échange. Je me plais à penser que je me serais enrôlé malgré tout, même si je n'avais pas eu besoin de cette bourse.

— Tes parents refusaient de payer tes études ?

— Oh, ils auraient volontiers payé, mais la contrepartie aurait été trop conséquente.

— C'est-à-dire ?

— Aller dans la même université que mon père, et rejoindre l'agence familiale. J'apprécie tous les avantages que la fortune de ma famille m'a apportés, mais je refusais d'être un enfant gâté toute ma vie.

— Tu as prouvé ta valeur, sans l'ombre d'un doute.

— C'est un processus en cours.

Un processus qui durait toute la vie, en réalité.

Il songea à la mère de Lauren, qui avait tant dénigré le talent de sa fille parce qu'elle le jugeait inférieur au sien. Peut-être Lauren comprenait-elle les problèmes qu'il avait avec ses parents mieux qu'il ne l'avait mesuré.

— Globalement, je suis heureux ici, de mon travail et de mon cadre de vie.

— Etant donné ton amour de la mer, San Francisco est un lieu idéal, bien plus que New York et ses hivers froids.

— Je fais de la plongée depuis mon enfance. C'est plus pratique d'avoir un bateau que de perdre du temps à rejoindre un lieu de vacances.

Il posa le menton sur le sommet de sa tête.

— Les bateaux naufragés sont passionnants à explorer, et les récifs de corail sont d'une beauté à couper le souffle. J'aimerais te les faire découvrir, quand le bébé sera né.

— Jason (elle lui pinça légèrement la cuisse), encore une fois, tu vas trop loin. Je dois bientôt partir, n'oublie pas.

Elle était si belle entre ses bras, songea-t-il en l'étreignant un peu plus fort.

— Nous ne pouvons pas vivre au jour le jour éternellement. Il faudra bien que nous fassions des projets, à un moment donné, fit-il valoir.

Elle se retourna dans ses bras, le visage illuminé par le clair de lune.

— Tu sais quoi ? J'ai un projet, un projet vraiment génial, concernant la façon dont nous devrions passer la nuit ensemble.

Mais pourquoi Lauren refusait-elle de voir qu'il était sérieux ? Il voulait qu'elle comprenne que leurs personnalités s'accordaient à merveille, et pas seulement sur le plan charnel.

Une lueur de détermination dans le regard, elle le plaqua au sol, avant même qu'il puisse réagir, et tira la couverture sur eux.

— Je pense que nous devrions nous blottir sous cette couverture, et voir qui fera crier l'autre de plaisir en premier.

\* \* \*

Lauren regarda longuement Jason, allongé sous elle, puis, lentement, l'embrassa. Elle avait décidé de laisser libre cours à son désir, et l'expression stupéfiée de Jason lui avait donné l'avantage dont elle avait besoin. Mais déjà, il reprenait le contrôle. En poussant un râle, il la fit rouler sous lui, puis remit la couverture sur eux.

Toute cette conversation sur leur avenir lui avait donné envie de fuir, tant elle l'effrayait. Mais au final, elle avait décidé d'agir. Et de le faire taire de la meilleure façon possible.

Elle n'avait pas envie de discuter du futur. Jason savait pertinemment qu'elle avait ses rêves, sa société, son chemin à tracer dans le monde. Et puis, en dépit de tout, elle avait besoin de veiller sur sa mère, qui n'avait personne d'autre qu'elle pour s'assurer qu'elle ne sombre pas complètement.

Elle avait de multiples raisons de rentrer à New York.

Quel que soit son désir pour Jason, son envie de rester auprès de lui, son temps ici était compté. Elle n'avait plus qu'une semaine pour emmagasiner des souvenirs, ensuite, elle devrait instaurer des limites, si Jason et elle voulaient avoir une chance d'élever leur enfant dans la paix.

Pour l'heure, elle avait seulement envie de profiter de l'instant présent, de savourer la sensation du long corps de Jason sur le sien, de mémoriser le son de sa voix rauque de désir.

Le bateau ondulait doucement, et les vagues imitaient le mouvement de leurs corps qui se frottaient l'un contre l'autre. Elle tira sur ses vêtements avec des mains pressées. De son côté, il lui retira fébrilement son jean. Dès qu'ils furent à moitié nus, elle enroula la main autour de son sexe dressé, et le guida jusqu'à elle, n'y tenant plus.

Enfin, il la pénétra d'un puissant coup de reins. Son parfum épicé se mêlait à l'air salé et à son propre parfum fleuri, excitant ses sens déjà aiguisés.

Elle serra ses fesses pour l'inciter à aller plus vite, plus fort, aussi loin que son ventre arrondi le permettait. Glissant la main entre eux, il caressa son clitoris, tout en continuant d'aller et venir en elle.

Déjà, ils adoptaient un rythme instinctif qui leur était propre. Cela témoignait d'une compréhension des besoins de l'autre qui l'excitait et l'effrayait en même temps. Jason lui donnait envie de faire des choses indécentes, audacieuses, comme de faire l'amour en plein air, sur le pont d'un bateau.

Il mordilla son oreille, tout en continuant de tracer des cercles de plus en plus rapides autour du centre de son sexe. La rugosité de ses doigts amplifiait la force des sensations qu'il faisait naître en elle.

— Alors, Lauren, qui va crier en premier ?

Elle serra les jambes autour de lui, et parvint à lui arracher un gémissement.

— Je ne sais pas, susurra-t-elle. A toi de me le dire.

Il se souleva un peu pour la regarder, le visage tendu de retenue.

— Je pense que nous allons crier en même temps.

La promesse d'un orgasme simultané l'excita encore davantage.

Il captura le cri qu'elle poussa dans sa bouche, tandis qu'elle accueillait le rôle d'extase qui montait du fond de sa gorge. Le plaisir se déversa dans ses veines avec une explosion de couleurs, la laissant vidée, languide.

Prenant une profonde inspiration, Jason s'étendit à côté d'elle. Puis, sans un mot, il l'attira contre lui et étendit la couverture sur eux.

Sur la côte, les lumières de San Francisco scintillaient. Chaque fois qu'une vague venait lécher la coque, elle sentait sa résolution faiblir. Si Jason avait l'intention de la persuader de la douceur de vivre à San Francisco, eh bien, il avait réussi.

Toutefois, même si elle était conquise, et séduite par l'existence qu'il lui faisait entrevoir, une pensée l'obsédait. Jason n'avait jamais parlé de sentiments entre eux. Il ne lui avait jamais dit qu'il l'aimait.

Elle, de son côté, ne pouvait dissiper le sentiment dérangeant qu'elle était en train de tomber amoureuse de Jason.

Irrévocablement amoureuse.

Jason rejoignit à grandes enjambées le pont inférieur, après avoir vérifié que tout était en ordre. Le fait d'avoir Lauren dans un lit jusqu'au matin était un plaisir rare, dont il comptait profiter au maximum.

Enfin, s'il arrivait à tenir la distance. Son épouse était presque insatiable, songea-t-il en souriant.

Poussant la porte menant à la cabine principale, il s'arrêta net. Les draps étaient froissés, mais le lit était vide. Où diable Lauren était-elle passée ?

Il retourna vers la cuisine, et alluma la lumière. Comme il le pensait, Lauren était là, recroquevillée dans un coin du sofa, les yeux rouges de larmes non versées. Vêtue d'un de ses T-shirts de la Marine, elle avait les genoux ramenés contre sa poitrine.

— Lauren ? Est-ce que tout va bien ?

Elle se redressa rapidement, et afficha un sourire un peu trop éclatant pour être convaincant.

— Bien sûr. Pourquoi ça n'irait pas ? Je viens de faire l'amour sous les étoiles, et je parie que je vais recommencer avant que la nuit ne s'achève.

C'était un pari qu'elle gagnerait, bientôt. Mais pas encore. Pas avant qu'il n'ait découvert ce qui l'avait bouleversée.

Il s'assit à côté d'elle. Pas trop près, toutefois. Elle semblait si tendue qu'elle s'effondrerait sans doute au moindre contact.

— Tu sembles distraite. Cela fait peut-être de moi un égoïste, mais quand j'ai une femme dans mon lit — toi en particulier —, je veux sa totale attention.

— Il n'y a rien de grave.

Elle tira sur le bord de son T-shirt avec des doigts nerveux. Cela ne lui ressemblait pas, elle d'habitude si calme.

— Tu es perturbée, à l'évidence, insista-t-il en posant la main sur la sienne. Pourquoi ne me dis-tu pas ce qui te tracasse ?

Elle sortit de sous sa jambe son téléphone portable. Puis, d'un air détaché, elle le lança à l'autre bout du sofa. Le léger tangage du bateau fit tomber l'appareil sur le sol.

— Ma mère a téléphoné.

Sa mère ? Mais il était plus de minuit ici, ce qui signifiait qu'il était plus de 3 heures du matin à New York. Pourquoi sa mère avait-elle appelé Lauren si tard ? C'était manquer d'égards envers sa fille enceinte, qui aurait très bien pu dormir à poings fermés.

Et puis il comprit. Jacqueline était sans doute dans une phase maniaque. Il ne savait pas grand-chose des troubles bipolaires — un fait qu'il comptait rectifier dès que possible —, mais il se doutait que l'appel de Jacqueline avait dû être éprouvant.

S'il ne pouvait guère changer le passé de Lauren, il pouvait essayer d'alléger un peu son présent.

— Eh bien, tu aurais dû taper au plafond, et je serais venu à ta rescousse.

— Merci, vraiment, dit-elle avec un sourire tremblant, mais tu ne peux pas éternellement répondre à ma place.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Rien de vraiment horrible. Son appel tombe mal, c'est tout.

Elle se pencha vers lui. C'était un bon début.

— Elle est paniquée par la perspective que j'aie un bébé. Le mariage était une bonne chose à ses yeux — mais pas le bébé. Ou plutôt, le fait de devoir se marier à cause de lui.

Il enroula une mèche de ses cheveux autour de son doigt.

— Toi-même, tu trouvais cela archaïque, non ?

Elle serra les lèvres.

— Elle m'a dit d'exiger de grosses indemnités de divorce et, après avoir raccroché, elle m'a envoyé le numéro de son avocat par SMS.

Il eut soudain une envie furieuse de jeter le téléphone par-dessus bord.

— Ce n'était pas vraiment un appel maternel réconfortant, hein ? dit-il, serrant les poings de colère contenue.

— Je ne devrais pas être affectée, je le sais bien. Ce n'est pas comme si nous avions prévu de rester mariés. Simplement, je n'ai pas aimé la façon dont elle s'attendait à ce que je te dépouille de ta fortune. Elle m'a fait penser à ce demi-million de dollars que tu m'as prêté, et je me suis sentie très mal.

Elle tapa du poing contre les coussins.

— J'aurais dû tenir bon, et laisser mon entreprise couler, si c'était la façon dont les choses devaient se passer. J'ai tout gâché.

— Hé, attends !

Il la prit par les épaules et la fit pivoter vers lui. En aucun cas, il ne la laisserait douter d'elle-même de cette façon. Quelle mère était Jacqueline pour avoir fait une entaille aussi profonde dans la confiance de sa fille ?

— Reprenons tout point par point. D'abord, ton comptable t'a volée. Cela arrive tous les jours à des gens très compétents et très malins dans le monde des affaires. Tu sais, même des villes se font escroquer ! Deuxièmement, nous sommes liés par ce bébé, ce qui signifie que nous devons faire équipe et nous entraider. Si j'avais de gros soucis, j'attendrais évidemment de toi que tu me viennes en aide. Tu comprends ? dit-il en lui prenant le menton. Est-ce que tu m'entends ?

Elle hocha la tête, et afficha un sourire un peu plus assuré.

— Oui, je t'entends, et je dois admettre que tes paroles me réconfortent.

— Et pour finir, cesse de donner de l'importance à ce que ta mère pense. Je refuse qu'elle perturbe la mère de mon enfant.

Cela, il l'avait dit pour sa propre satisfaction autant que pour celle de Lauren.

— Ce point n'est pas aussi raisonnable que les deux premiers, tu sais.

Oui, et il se sentait un peu hypocrite, puisque lui-même avait été trop sensible à l'opinion de son père la majeure partie de sa vie.

— Peut-être que quand il s'agit de toi, je ne suis pas aussi raisonnable que j'aimerais.

Un doux euphémisme.

— A présent, viens te coucher, dit-il.

Le sourire qu'elle lui adressa était sensuel et franc, cette fois.

— Essaierais-tu de me séduire ?

— Mon Dieu, Lauren, dit-il en passant un bras autour de ses épaules, tu ne penses qu'à ça !

Elle lui mordilla le menton.

— M'invites-tu à refaire l'amour, oui ou non ?

A dire vrai, il voulait même bien plus que cela.

— Je te demande de dormir avec moi.

— Bien sûr, très bonne idée, dit-elle d'un ton désinvolte.

Il réprima un soupir de dépit. Elle était passée totalement à côté de ce qu'il avait essayé de dire.

Il tenta de se convaincre que c'était lui qui se montrait trop impatient. Et pourtant, alors qu'ils se glissaient sous les couvertures et que Lauren se collait contre lui, il eut le sentiment qu'elle était encore sur ses gardes. La réalité le frappa de plein fouet : elle ne faisait qu'assouvir des fantasmes sexuels, sans s'impliquer sur le plan émotionnel.

Cependant, maintenant qu'il mesurait à quel point elle avait souffert dans le passé, il commençait à comprendre.

Lauren cherchait désespérément à fuir le chaos de la vraie vie.

\* \* \*

Lauren fixait la lune et les étoiles, à côté de Jason, endormi depuis longtemps. N'importe quelle autre nuit, le doux balancement du voilier l'aurait bercée, et elle se serait endormie en un clin d'œil. Mais ce soir, elle était trop abattue pour trouver le sommeil.

Tirant la couverture sur eux, elle glissa une jambe entre celles de Jason, et apprécia la douce chaleur que ce contact lui procura. Si seulement ils pouvaient rester sur ce bateau, et naviguer un peu plus loin, jusqu'à un endroit où son téléphone portable ne capterait pas de réseau.

Non, elle ne pleurerait pas. Elle ne se le permettrait pas. Ces appels de sa mère en plein milieu de la nuit ne dataient pas d'hier, après tout. Et puis, elle avait eu tort de ne pas avoir parlé du bébé à Jacqueline plus tôt, elle devait donc assumer les conséquences. Malgré tout, elle avait espéré que, pour une fois...

Fermant les yeux très fort, elle se reprit. Elle devrait pourtant savoir, après toutes ces années de hauts et de bas, qu'elle ne devait rien espérer de sa mère. C'était stupide d'être triste parce qu'elle aurait aimé choisir des meubles d'enfant avec sa mère. Ou parce qu'au lieu de lui suggérer des prénoms de bébé, Jacqueline lui avait donné le nom d'un avocat spécialiste du divorce.

Elle se blottit contre Jason. Dans son sommeil, il laissa glisser son bras sur sa taille. Elle accepta un peu du réconfort qu'elle n'avait pas pu accepter tout à l'heure, tant il lui avait été impossible de baisser sa garde.

Sur le long terme, il valait bien mieux ne pas s'impliquer. Ainsi, quand Jason et elle devraient se dire au revoir, son cœur ne serait pas complètement brisé.

\* \* \*

— Bon sang, Jason, un modèle est censé être immobile ! Tu rends les choses bien plus difficiles qu'elles ne doivent l'être.

Lauren avait sans doute raison. Mais il ne pensait pas avoir l'étoffe d'un bon modèle. A sa décharge, étant donné qu'il était le sujet *et* la toile, rester immobile était une mission d'autant plus difficile.

Ses muscles tressautaient sous l'effort. Il lui était presque impossible de ne pas bouger, quand Lauren l'observait et le touchait de la sorte.

— Tu n'es pas à court de sirop ? demanda-t-il, espérant un répit.

Ce matin, au milieu de leur petit déjeuner constitué de gaufres belges, Lauren avait fixé les restes de sirop d'érable, une lueur malicieuse dans les yeux. Sans qu'il sache comment, elle avait déniché un

pinceau de cuisine, et était revenue avec un bol de sirop chaud. Quand elle lui avait fait signe de rejoindre la salle de bains, il avait obtempéré sans broncher.

Et voilà qu'il posait nu, dans la cabine de douche, pendant que Lauren, aussi dénudée que lui, peignait sur son corps.

Lorsqu'elle agita le pinceau, une goutte de sirop d'érable atterrit sur son pied, et il sursauta.

— Ne bouge pas, ou j'arrête tout.

— Tu es impitoyable.

Elle lui lança un sourire taquin.

— J'assouvis juste un de mes fantasmes.

— Dans ce cas, mon corps est à ta disposition.

Il ferma les yeux, imaginant une vie entière passée à explorer d'autres fantasmes ensemble.

— Je suis tout à toi.

Elle plongea le pinceau dans le bol, posé sur le lavabo, et peignit un trait sur son cœur. Puis elle explora son torse, en traçant des cercles de plus en plus resserrés sur un de ses pectoraux jusqu'à ce qu'elle parvienne à son téton, qu'elle recouvrit par petites touches successives. Déjà, le désir se répandait en lui, et il n'avait qu'une envie, enlacer Lauren et la pénétrer d'un coup de reins puissant. Mais le regard qu'elle lui lança lui indiqua qu'elle arrêterait tout s'il faisait ne serait-ce que tressaillir.

Elle suivit le chemin de ses côtes, pour arriver sur son ventre. Il contracta ses abdominaux et se mordilla la lèvre.

— Tu es chatouilleux ?

— Pas du tout, mentit-il. Qu'est-ce que tu peins, au fait ?

— Un arbre grand et puissant.

Ses coups de pinceau se multipliaient. C'était un arbre très feuillu, apparemment.

— Tu es chatouilleux. Alors, le grand homme fort que tu es a tout de même une faiblesse.

— Ce n'est une faiblesse que si je la laisse m'affecter.

— Est-ce que tu me mets au défi ?

Il se contenta de hausser un sourcil en guise de réponse. Quand il vit une lueur taquine dans ses yeux, il se concentra, bien décidé à ne pas flancher.

Elle reprit ses coups de pinceau. Légers. Caressants. De plus en plus indécents.

Elle ne cherchait plus du tout à le faire rire, à présent qu'elle recouvrait de sirop l'extrémité de son sexe dressé. Quand il s'adossa au mur, cette fois, elle ne le sermonna pas. Au contraire, elle afficha un sourire sensuel et satisfait, puis entreprit de recouvrir entièrement son sexe de sirop.

Puis, souriant de plus belle, elle s'agenouilla. Quand elle passa la langue sur le sommet de son sexe, il eut le souffle coupé. Une myriade de sensations le submergea tandis qu'elle léchait jusqu'à la dernière goutte du sirop qu'elle avait appliqué avec tant de soin. Le gémissement d'appréciation qu'elle poussa le fit gémir à son tour. Tout son corps pulsait d'excitation, à présent.

Il entendit le pinceau tomber sur le carrelage bleu de la cabine de douche, puis sentit la main de Lauren se refermer autour de son sexe. La mâchoire serrée, il appuya les paumes contre le mur, pour éviter de perdre l'équilibre — et le tangage du bateau n'y était pour rien. Si Lauren continuait, il perdrait totalement le contrôle.

A regret, il l'agrippa par la taille, et la fit reculer. Mais lorsqu'il vit ses pupilles dilatées, et ses joues rosies, il fut ravi de constater qu'elle était dans le même état d'excitation que lui. Il ouvrit le robinet et entraîna Lauren sous le jet avec lui. Des gouttelettes glacées bombardèrent sa peau déjà mise à mal par la séance de peinture, mais, bientôt, l'eau se réchauffa.

Plaquant sa bouche sur celle de Lauren, il savoura son goût exquis, mélange de sirop, de désir et de chaleur, avec l'impression que jamais il ne serait rassasié. Il adorait se doucher avec elle, avec ou sans sirop d'érable sur le corps.



Peut-être qu'après cette douche, il pourrait lui arracher la promesse de rester plus longtemps... et encore plus longtemps... jusqu'à ce qu'ils finissent par vivre ensemble.

L'eau s'écoulait sur leur corps pour disparaître dans un tourbillon brunâtre. Il hissa la jambe de Lauren au-dessus de sa taille, et taquina de ses doigts habiles son sexe moite. Haletante, elle s'appuya contre lui pour garder l'équilibre. Au bout de quelques instants, elle ondula de manière effrénée, en poussant des gémissements saccadés, cherchant à l'évidence à aller au bout de ce supplice exquis.

— Reste, reste ici à San Francisco.

Les mots lui avaient échappé. Il avait pourtant prévu d'attendre encore pour les prononcer.

Désireux de lui faire oublier ce qu'il venait de dire, il plaqua sa bouche sur la sienne. Ce n'était qu'une phrase stupide, prononcée dans le feu de l'action.

Mais il sentit Lauren se figer.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? murmura-t-elle, les cils ourlés de perles d'eau.

— Nous en reparlerons plus tard.

Il posa les mains sur ses épaules, puis sur ses seins lisses, en espérant la distraire. Mais pourquoi avait-il fallu qu'il dise ces mots maintenant ? Il savait pourtant que dans une campagne publicitaire, la clé de la réussite était de choisir le bon moment. Or convaincre Lauren était la campagne la plus importante de sa vie. C'était *la* campagne de sa vie.

Elle recula.

— J'ai entendu ce que tu as dit.

Son visage était à présent fermé, et ne donnait que peu d'indices sur ses pensées. En tout cas, elle mettait un terme à leur récréation.

— Je ne comprends pas pourquoi tu changes les règles, dit-elle.

Mais pourquoi parlait-elle de ces fichues règles ? Leur relation allait bien au-delà maintenant.

— C'est toi qui as révisé la clause de chasteté. Et je ne sais pas pour toi, mais pour moi, ces nuits passées avec toi changent tout. Je veux plus.

Elle se mordilla la lèvre, l'air incertain. L'espoir monta en lui, et il l'attira entre ses jambes avec douceur, pour ne pas la brusquer.

Elle toucha sa joue, l'air triste.

— Pourquoi ? Pourquoi veux-tu plus ?

Ce n'était pas la réponse qu'il attendait, mais, au moins, elle avait accepté de discuter. Il tenta de trouver des arguments pour la faire changer d'avis, en vain. Il avait utilisé ses meilleures munitions dès la minute où il était entré dans l'appartement de Lauren, une semaine plus tôt. Cependant, il devait bien y avoir quelque chose à...

Son téléphone vibra sur le comptoir de la cuisine, mais il l'ignora. Il répondrait plus tard.

Mais, après quelques secondes, l'appareil vibra de nouveau.

Lauren se dégagea et enroula une serviette autour d'elle.

— Tu devrais répondre.

— Non, dit-il, l'agrippant par le coude. Nous sommes au milieu d'une conversation capitale. Je veux que le bébé et toi soyez auprès de moi. Je paierai les frais de déménagement pour installer ta société ici, je ferai tout ce que je peux pour te faciliter la transition, parce que, pour être clair, je veux bâtir une vie de famille avec toi, ici, à San Francisco.

La frustration lui nouait la gorge. Il voulait tant convaincre Lauren.

— Bon sang, Lauren, c'est la solution la plus logique !

Dès qu'il eut prononcé cette phrase, il sut qu'il était très loin d'avoir trouvé le bon argument et qu'il s'était montré maladroit. Qu'allait-elle répondre à cela ?

Était-elle donc si obstinée ? Ou trop fière ? Un mauvais pressentiment s'empara de lui.

— Cette conversation est finie, dit-elle.

Elle alla chercher le téléphone, et le lui apporta.

Comme elle ne lui laissait pas le choix, il prit le maudit appareil, avec l'intention de l'éteindre. Mais il se ravisa quand il découvrit l'adresse électronique affichée sur l'écran.

C'était celle du détective privé qu'il avait engagé pour retrouver le comptable de Lauren. Il accéda au message.

J'ai localisé le suspect, son compte off-shore aux îles Caïman et ses autres possessions dignes d'intérêt. Les détails sont prêts à être communiqués à la police. Merci de me dire comment vous souhaitez procéder.

Il ne pouvait pas cacher ces informations à Lauren, quand bien même cela augmentait les chances qu'elle retourne à New York.

Il avait échoué et cela lui laissait un goût amer et un sentiment d'une infinie tristesse.

Désormais, Lauren n'avait plus besoin de son argent. Plus rien ne la retenait à San Francisco.

\* \* \*

Lauren n'avait aucune raison de rester. Jason ne l'aimait pas, et rien ne la portait à croire que son amant à la logique si implacable l'aimerait un jour.

Installée à côté de lui dans son véhicule, elle observait les maisons qui défilaient derrière la vitre tandis qu'ils remontaient la rue pour rejoindre la demeure de Jason. Sa demeure à elle, aussi, pour quelques jours encore. Elle avait promis de rester deux semaines, et elle tiendrait parole, même si elle n'avait plus besoin de l'argent de Jason.

Tout à l'heure, après avoir lu le message sur son téléphone, Jason lui avait avoué avoir engagé un détective. Celui-ci avait retrouvé le comptable véreux et l'argent de sa société, placé sur un compte des îles Caïman. Les autorités étaient sur le point d'interpeller le coupable, et avaient fait geler tous ses avoirs, disséminés dans plusieurs pays. Peu importait que la police ait accès au compte off-shore ou pas, ou que le comptable soit extradé rapidement ou pas ; cet escroc avait assez d'argent ailleurs pour qu'elle soit sûre de récupérer ses fonds, tôt ou tard.

Dans une semaine, elle retrouverait son petit appartement, sa société, et les températures hivernales de Manhattan. Grâce à Jason et à son détective privé, elle allait pouvoir retrouver sa vie d'avant, et rembourser sa dette jusqu'au dernier *cent*. Tout se déroulait comme elle l'avait souhaité.

Alors, pourquoi éprouvait-elle un tel sentiment de vide ?

Cette dernière semaine dans la maison de Jason s'annonçait longue et triste. Comment avait-elle pu penser un instant qu'elle pourrait assouvir ses désirs avec lui, et s'en sortir le cœur indemne ?

Jason conduisait en silence. La matinée était fraîche, mais bien moins que le nœud de tension dans sa poitrine qui lui glaçait le cœur. Elle voulait se réfugier dans sa chambre au plus vite, afin d'être loin de Jason. Afin de ne plus être tentée d'oublier sa vie planifiée avec soin pour accepter d'emménager avec un homme qui ne lui avait jamais dit qu'il l'aimait.

Et elle, l'aimait-elle ?

Oui, elle l'aimait. C'était une certitude qui se renforçait de jour en jour. Mais qui l'effrayait encore jusqu'au tréfonds de son âme. Elle avait vu ce que l'amour avait fait à ses parents, et ne voulait pas connaître le même sort. A l'évidence, Jason gardait ses émotions aussi prudemment qu'elle, car il n'avait jamais dit ressentir quelque chose de si compliqué et de si perturbant — de si merveilleux — que de l'amour pour elle.

Et si elle prenait le risque de lui avouer ses sentiments ? Peut-être qu'après le dîner, au coin du feu, elle trouverait le courage de tenter sa chance... Qu'avait-elle à perdre de toute façon ?

Enfin, Jason arriva au bout de la rue. Elle plissa les yeux pour contrer le soleil matinal, et distingua une luxueuse berline garée juste devant la maison. Qui était-ce ? Quand Jason marmonna un juron, elle se redressa avec curiosité, et regarda par la vitre. Un homme grand, aux cheveux de jais, était appuyé contre la voiture. Son visage se précisa à mesure qu'ils approchaient.

Brock Maddox les attendait. Et ça ne pouvait pas être bon signe.

Visiblement inquiet, Jason se gara juste derrière lui.

— Je te retrouve à l'intérieur, dit-il avant de sortir. Bonjour, Brock, que puis-je faire pour toi ?

Lauren ferma sa portière, et se tint un peu à l'écart sur le trottoir, trop curieuse de savoir pourquoi Brock était ici.

— Prentice n'est pas content, commença Brock en fourrant les mains dans ses poches.

— De quoi parles-tu ? demanda Jason, l'air soucieux.

— De ce faux mariage que vous avez essayé de nous vendre, tous les deux.

Elle se raidit aussitôt. Elle était peut-être déchirée par sa décision de retourner à New York, mais en aucun cas elle ne voulait que cela coûte son travail à Jason. Elle s'approcha de lui, et posa une main tremblante au creux de son bras.

— Qui a dit qu'il était faux ? risqua-t-elle.

Brock les observa tous les deux, comme s'il hésitait à l'inclure dans la conversation. Il ne semblait pas vouloir entrer, cependant, pour poursuivre cette entrevue à l'intérieur. Maddox était un homme froid, distant, et peut-être même indifférent à son prochain. Était-ce ce genre d'homme que Jason finirait par devenir ?

Cette éventualité lui donna la chair de poule, et elle frota ses bras nus. Au moins, il n'y avait pas grand monde dans la rue à cette heure-ci. Quatre maisons plus loin, les membres d'une petite famille, tous habillés sur leur trente et un, montaient dans une voiture, sans doute pour se rendre à l'église. En les observant, elle eut la gorge nouée.

— Tout ce que tu auras à me dire, Lauren peut l'entendre, affirma Jason.

Ils s'en étaient toujours bien sortis, quand il s'agissait de travail, songea-t-elle. Mais sur le plan personnel...

— D'accord, concéda Brock. Le monde de la finance est une petite communauté, tu sais. Tu croyais vraiment que ta transaction d'un demi-million de dollars passerait inaperçue ? La rumeur est partie de Wall Street et est arrivée jusqu'ici, en passant par Golden Gate Promotions, bien sûr. Le comptable de Lauren s'est enfui avec son capital, qui s'élève aussi, comme par hasard, à un demi-million de dollars.

A l'idée que Brock ait vu si clair dans leur jeu, elle fut prise d'un élan de panique. Jason, lui, avait toujours le visage impassible. Apparemment, il était bien plus doué qu'elle pour masquer sa peur.

— Je suppose que tu as renfloué Lauren, en échange d'un mariage de façade, pour empêcher Prentice d'aller fouiner dans ta vie personnelle.

Au bord de la panique, elle chercha les mots justes, les mots qui lui permettraient de sauver la carrière de Jason. Quelle ironie, tout de même. Au moment où elle retrouvait son univers, celui de Jason s'effondrait.

— Notre mariage n'a peut-être pas commencé de manière traditionnelle, mais les choses ont changé entre nous, plaida-t-elle.

Non pas que cela regarde Brock le moins du monde. Comment Jason arrivait-il à évoluer dans un environnement de travail si conservateur, si étouffant ? Si intrusif, même ? Elle était si déterminée à l'aider qu'elle envisagea d'avouer de but en blanc ses sentiments pour lui.

— Alors, Lauren reste ? demanda Brock.

Jason hésita une seconde de trop.

— Elle n'a pas réservé de billet de retour.

— Il te faudra trouver mieux que ça, commenta Brock en fronçant les sourcils. Je sais déjà que la police est sur le coup, et qu'ils ont mis la main sur ce comptable il y a environ une heure. C'est bien ça ?

— Ma femme et moi partageons nos finances. Son affaire est la mienne. Qu'y a-t-il de mal à ce que j'investisse dans sa société ?

— Ce n'est pas ainsi que Prentice voit les choses. Il n'est pas très enclin à faire confiance à un homme qui a payé une femme pour prendre part à un mariage factice juste pour garder un contrat.

Elle ne perdait pas une miette de la conversation et, plus elle en entendait, plus la colère l'envahissait. Elle s'apprêtait à dire à Brock d'aller au diable, mais se retint, pour Jason. D'ailleurs, pour une fois, les ragots étaient tout à fait exacts.

Jason redressa les épaules, adoptant un port militaire.

— Que comptes-tu faire ?

— C'est ta campagne. C'est toi qui l'as décrochée, alors c'est à toi de trouver une solution. Je ne vais pas te mentir, nous n'avons jamais eu autant besoin d'un client comme Prentice qu'en ce moment.

— Je comprends, et je veux faire au mieux pour MC.

Brock jeta un coup d'œil à Lauren, puis revint à Jason.

— Il est évident que tu es prêt à aller très loin pour ta carrière, et si j'admire ton ambition, j'attends aussi de toi que tu couvres mieux tes arrières, à l'avenir.

Il se frotta la mâchoire.

— Je m'en veux de ne pas avoir compris votre manège plus tôt, conclut-il.

Jason se pinça l'arête du nez. Visiblement, il était en proie à une intense réflexion.

Tout en l'observant, Lauren se sentit stupide. Jason semblait vraiment perturbé et cela lui rappela que toute cette histoire entre eux n'était qu'un arrangement professionnel. Elle était bêtement tombée amoureuse de son ambitieux mari et, maintenant, elle avait le cœur en lambeaux. Dieu merci, elle ne lui avait pas avoué ses sentiments.

Brock sortit les clés de sa voiture et les fit cliqueter dans sa main.

— C'est tout pour l'instant. Je voulais juste t'informer en personne, et te donner le temps de trouver un moyen de sauver ta peau. Prentice a ordonné une réunion pour demain après-midi. Je t'attends dans mon bureau à la première heure pour établir un plan de défense.

Il adressa un bref signe de tête à Lauren avant de monter dans sa voiture, avec une contenance toute professionnelle.

— J'imagine que la mascarade est finie, dit-il sans la regarder. Tu n'auras même pas besoin d'attendre la semaine prochaine pour rentrer à New York.

C'était ce qu'elle avait souhaité. Ce qu'elle avait prévu dès le départ. Elle observa la famille, au bas de la rue, et son regard s'attarda sur le père, qui attachait son bébé sur son siège auto.

Si elle avait tout ce qu'elle souhaitait, alors pourquoi cela faisait-il si mal d'observer cette petite famille ?

Jason sortit du bureau de Brock, avec qui il venait de préparer une stratégie pour la réunion de crise avec Prentice, cet après-midi. Il avait le cerveau si engourdi qu'il se sentait comme en pilotage automatique. Il avait perdu Lauren, et il ne verrait son enfant que de loin en loin, pendant les vacances et quelques week-ends.

Hier soir, Lauren et lui avaient de nouveau fait chambre à part. Lui dans son fauteuil, elle dans le lit. Et elle lui avait bien fait comprendre qu'elle préférait qu'il parte avant qu'elle ne se réveille. Elle le tiendrait au courant pour le bébé, avait-elle promis, mais elle tenait à éviter les adieux déchirants.

Brock lui avait donné tout un discours à mémoriser. Un tissu de mensonges tortueux, mais plutôt bien construits. S'il se débrouillait bien, il y avait de bonnes chances pour que Prentice les avale.

Son travail était tout ce qui lui restait, à présent. Un plus grand bureau, avec une plus jolie vue, voilà tout ce qu'il avait à espérer de la vie.

Dans le couloir, Flynn, qui l'attendait manifestement, vint à sa rencontre.

— Viens, marchons un peu, lança-t-il en le prenant par les épaules. Si nous prenions quelque chose à manger et que nous allions dans mon bureau ?

Comme s'il avait le choix ! Il soupçonnait Flynn de jouer le rôle du gentil policier, maintenant que Brock avait joué celui du méchant. Toutefois, Jason avait l'impression que ce n'était pas un jeu, tant ces rôles reflétaient leurs vraies personnalités.

Il suivit Flynn jusqu'à l'ascenseur, qui les amena au cinquième étage. Ce niveau abritait les autres services de MC : relations publiques, création artistique, finances. Les bureaux étaient plus petits que ceux de l'étage supérieur, mais tout aussi modernes, avec leurs murs immaculés et leurs bureaux en acrylique. Flynn sourit aux gens qu'ils croisaient, appelant chacun par son prénom, s'arrêtant pour parler brièvement à quelques employés. Une attitude qui tranchait avec celle de Brock.

Enfin, ils arrivèrent dans la grande salle de restauration, équipée d'une cuisine moderne. Brock Maddox veillait à ce que le réfrigérateur soit toujours bien garni, car les brain-stormings créatifs pouvaient durer de longues heures.

Flynn ouvrit le réfrigérateur et sortit deux plats de nourriture chinoise.

— Tu veux de l'eau ou du soda ? demanda-t-il.

— De l'eau, merci.

L'approche de Flynn était incontestablement plus décontractée que celle de son frère, qui ne lui avait même pas offert une chaise, tout à l'heure. Ils se dirigèrent enfin vers le bureau de Flynn. C'était autrefois celui de Brock, du vivant de leur père. Flynn l'avait récupéré, et en avait fait une pièce bien plus chaleureuse que l'actuel bureau de Brock. Des plantes, un bureau de verre et des canapés crème constituaient le décor.

Exactement le genre d'endroit que Lauren aimerait.

Bon sang, allait-il penser à elle à la moindre occasion, désormais ? Il ferait mieux de l'oublier, et vite. Car, quand il rentrerait chez lui tout à l'heure, elle serait loin.

Et s'il dormait ici ce soir, sur le canapé de son propre bureau ? Ainsi, il pourrait échapper au parfum de Lauren sur ses draps. Il se noierait dans le travail, et sauverait sa carrière.

Flynn s'installa à son bureau et lui fit signe de s'asseoir. Il lui tendit une assiette de poulet aigre-doux et une paire de baguettes.

— Tu tiens le coup, après le savon que t'a passé mon frère ?

— Il a le droit d'être furieux. Il me faudra beaucoup de doigté, et de chance aussi, pour convaincre Walter Prentice cet après-midi.

Flynn plongea sa paire de baguettes dans son carton.

— Brock peut se montrer dur parfois, mais c'est parce qu'il vit pour son travail. Il adorait notre père, et il veut préserver sa mémoire à travers l'agence. MC est toute sa vie. Je n'approuve pas son attitude, mais je le comprends.

Il posa ses pieds sur le bureau et mordit dans un nem.

— Pour ma part, j'ai une vision plus nonchalante de la vie, comme dirait mon frère.

Jason se fit la réflexion que son père se serait bien entendu avec Brock. Pour Flynn, ce ne devait pas être facile d'avoir un aîné aussi rigide. Cependant, même si les choses étaient tendues entre les deux frères, Jason ne courrait pas le risque de prendre parti pour l'un ou l'autre.

— L'ambiance est tendue en ce moment, dit Flynn, mais les finances de l'agence se portent plutôt bien. Il n'y a pas de raisons de s'inquiéter. Une fois que nous ferons descendre Koteas de son piédestal, nous aurons la mainmise sur toute la côte Est.

— Si tu le dis.

Ce n'était pas du tout le tableau que Brock lui avait dressé. Toutefois, il ne devrait pas s'étonner, les frères Maddox étaient rarement d'accord.

— La tension entre Brock et moi est-elle si évidente ?

Pour toute réponse, Jason haussa les épaules.

— Brock et moi devons œuvrer à ce que cela ne se voie pas. C'est mauvais pour les affaires si nous n'avons pas l'air unis.

Il retira ses pieds de son bureau et reprit une position plus professionnelle.

— J'imagine que tu te demandes pourquoi je t'ai amené ici.

— Parce que je suis la star du jour ?

Et pas pour de bonnes raisons.

Flynn prit un air sérieux, ce qui accentua la ressemblance entre Brock et lui.

— Laissons le sujet MC de côté une minute, dit-il.

Flynn passa nerveusement les mains dans ses cheveux. Il semblait chercher ses mots.

— Bon, je ne sais comment tourner cela autrement, alors je vais être direct. Ne laisse pas ton travail passer avant ton épouse.

Jason posa son plat avec prudence. Il ne s'était pas du tout attendu à cela, et ne savait pas trop comment réagir.

— Lauren repart pour New York cet après-midi.

Il entendait d'ici l'écho dans sa maison vide.

— Je peux donc consacrer tout mon temps à mon travail.

Du moins, jusqu'à ce que le bébé vienne au monde. Car quoi qu'il arrive il comptait être présent.

— Il n'est pas trop tard pour vous, Jason. Vous n'avez encore signé aucun papier de divorce. Tu sais, je parle en connaissance de cause. J'ai laissé ma famille et mon travail s'interposer entre Renee et moi, et, depuis, je l'ai regretté des milliers de fois.

Jason le croyait volontiers, sa voix était teintée d'un regret sincère.

— Tu veux vraiment finir comme Brock ? Qui pense et qui respire MC, au point qu'il vit même ici ?

En effet, tout le monde savait que Brock avait élu résidence dans l'appartement-terrace de l'immeuble, au dernier étage. Un cadre luxueux, certes, mais Jason préférait tout de même sa propre demeure.

Pourtant, avant que Lauren n'arrive, sa maison vide n'avait rien d'un foyer. Aurait-il pensé un jour à y mettre des plantes, si elle ne le lui avait pas suggéré ?

— Pour Lauren et moi, c'est différent. Nous savions parfaitement ce que nous faisons en nous engageant dans ce mariage, l'un comme l'autre. Nous cherchions juste à limiter les dégâts causés par sa grossesse-surprise, en essayant de trouver la meilleure solution possible.

— Tu ne parles même plus comme le Jason Reagert que je connais. Celui qui ne baisse jamais les bras.

Flynn parlait sans savoir. Jason s'était démené comme un fou une semaine entière pour montrer à Lauren à quel point ils étaient bien assortis, et quelle vie de rêve ils pourraient offrir à leur bébé.

Une semaine entière ?

La prise de conscience était violente. Il ne voulait pas être ce type que Flynn venait de décrire. Un homme loin d'avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour garder la femme qu'il aimait. Car, oui, il aimait Lauren. Il n'avait pas le cœur sec comme son père. Son père ne se serait jamais soucié de savoir si sa femme était heureuse, et n'aurait certainement pas eu la gorgée nouée devant une photo d'échographie.

Une semaine, c'était peut-être peu pour conquérir Lauren, mais c'était assez pour qu'il soit sûr que ses sentiments pour elle étaient réels. Lauren était parfaite pour lui. En tant qu'amie, amante, épouse, et mère de son enfant.

Flynn avait raison. Rien ni personne ne devrait s'interposer entre sa femme et lui. Il ne se pardonnerait jamais de laisser sa vie être dictée par sa carrière. Il irait retrouver Lauren à l'autre bout du pays. Et si, pour être avec elle, il devait quitter son poste et créer sa propre agence à New York, alors il le ferait, sans l'ombre d'une hésitation.

Dès que la réunion avec Prentice serait terminée, il prendrait le premier avion pour New York, et irait retrouver son épouse.

\* \* \*

Lorsque le taxi démarra, Lauren observa la maison de Jason dans le rétroviseur. Sa valise était faite, son billet d'avion pour New York, réservé, et son bref mariage, terminé. Même son souhait d'éviter des adieux larmoyants avait été exaucé. Jason était parti au bureau avant qu'elle ne se réveille, comme elle le lui avait demandé.

La ville défilait devant elle, déjà pleine des souvenirs qu'elle avait fabriqués avec Jason en l'espace d'une semaine. Des souvenirs fabuleux. Tous ces moments ensemble se mêlaient dans son esprit comme dans un kaléidoscope doux-amer. Elle aimait Jason, mais comment bâtir une vie avec lui, s'il ne l'aimait pas en retour ?

A l'intérieur de son sac, son téléphone sonna, la faisant sursauter. Était-ce Jason ? Elle sortit nerveusement l'appareil, et lut le numéro qui s'affichait sur l'écran.

*Maman.*

L'espace d'un instant, elle envisagea de remettre le téléphone dans son sac. Hier encore, elles avaient discuté de fresques murales pour la chambre d'enfant et, pour l'instant, elle n'avait pas la force de gérer de nouvelles critiques. Mais à quoi bon reporter l'inévitable ?

Elle décrocha, et colla le téléphone contre son oreille.

— Bonjour, maman. Que puis-je pour toi ?

— Je prends juste de tes nouvelles. Comment te sens-tu ?

Lauren se figea sur son siège. Il y avait un calme dans la voix de sa mère qu'elle n'avait pas entendu depuis bien longtemps. D'instinct, elle étouffa l'espoir qui montait en elle. Car, malheureusement, cette accalmie était sans doute annonciatrice d'une phase dépressive.

— Je me sens beaucoup mieux ces jours-ci, maman.

Sur le plan physique, en tout cas. Sur le plan sentimental, elle avait le cœur en lambeaux.

— En fait, je suis prête à reprendre le travail à plein temps. Je me dirige vers New York à cet instant, pour m'occuper de quelques affaires.

Elle lui parlerait du divorce plus tard.

Elle s'attendait à ce que, comme à son habitude, sa mère lui prodigue des conseils non sollicités, et exige de passer des journées entières en sa compagnie.

— C'est fantastique, Lauren. Je suis contente que tu ailles bien.

Jacqueline marqua une pause, puis prit une inspiration tremblante.

— Ecoute, ma chérie, je t'appelle pour une raison précise.

Lauren sentit son ventre se nouer. Même si on ne savait jamais vraiment à quoi s'attendre avec sa mère, en général, il y avait des drames, des larmes et de la colère.

— Je t'écoute.

— C'est très difficile pour moi de te dire cela, alors, s'il te plaît, ne m'interromps pas.

Lauren réprima un rire nerveux. Elle, l'interrompre, alors que, la plupart du temps, elle arrivait à peine à placer un mot ?

— D'accord, maman.

— Très bien. Je suis allée voir mon médecin aujourd'hui. Pas mon médecin généraliste, l'autre, celui que j'avais arrêté de consulter depuis un moment. Nous avons programmé quelques rendez-vous de suivi, également.

Lauren avait l'impression que son sang affluait violemment à son cerveau. Elle avait peine à croire ce qu'elle venait d'entendre et, pourtant, elle avait bien entendu. L'espoir était une chose effrayante.

— Cela me fait plaisir de l'entendre, maman, vraiment plaisir.

— Ne m'interromps pas, chérie.

— Oui, pardon.

Lauren secoua la tête, stupéfiée par la tournure que prenait la conversation.

— Il m'a aussi prescrit un nouveau médicament qui vient de sortir sur le marché, et je vais le prendre. Ce n'est pas facile pour moi de le faire ni même de t'en parler, mais je veux être la meilleure grand-mère possible et, pour cela, il faut que je me soigne. Je veux pouvoir profiter de ton bébé.

Sa chaîne à lunettes tinta dans l'écouteur. Jacqueline était-elle nerveuse ? Sans doute. Cela représentait un immense pas pour elle, de solliciter de l'aide seule, et non parce que sa famille l'y avait poussée. Lauren sentit une soudaine émotion l'envahir.

— Très bien, ma chérie, à présent tu peux parler.

Sa mère avait déjà été suivie par des spécialistes par le passé. Lauren priait pour que cette nouvelle initiative mène à une amélioration à long terme de son état.

— Je mesure à quel point c'était difficile pour toi, et je suis vraiment fière de toi, maman. Merci de m'avoir informée.

Jamais auparavant sa mère n'avait parlé de ses visites chez le médecin et, bien sûr, Lauren avait respecté son choix. Mais Jacqueline avait aussi exigé de ses proches qu'ils fassent comme si son problème n'existait pas.

Le fait qu'elle ait parlé ouvertement de sa démarche, reconnaissant ainsi sa maladie, était un progrès incroyable. Lauren aurait besoin d'un peu de temps pour se faire à cette idée, mais elles avaient fait une avancée majeure, aujourd'hui.



Elle s'éclaircit la gorge.

— Je t'aime, maman.

— Je t'aime aussi, ma chérie, murmura sa mère avant de raccrocher.

Lauren serra le téléphone contre sa poitrine, comme pour maintenir ce nouveau lien ténu avec sa mère un peu plus longtemps. Maintenant que la surprise était passée, elle mesurait encore mieux le courage qu'il avait fallu à Jacqueline pour effectuer une telle démarche.

Puis des doutes l'assaillirent. Si sa mère pouvait avoir assez de cran pour remettre sa vie sur les rails, et pour prendre le contrôle de son propre bonheur, pourquoi elle-même ne pourrait-elle pas en faire autant ?

Elle ne voulait pas quitter San Francisco, songea-t-elle en se redressant. Elle ne voulait pas quitter Jason. Elle était sa femme, elle portait son enfant, et elle l'aimait. Corps et âme.

Alors pourquoi fuyait-elle la promesse d'une vie avec lui ? D'accord, il n'avait pas dit qu'il l'aimait, mais avait-elle pris la peine de lui poser la question, au moins ? Ou de lui parler de ce qu'elle ressentait pour lui ?

Elle regarda par la fenêtre la ville qu'elle commençait tout juste à explorer. Un monospace familial remorquant un bateau croisa sa route. Elle songea au yacht de Jason, et à tous les week-ends en mer qu'ils pourraient passer. Des voyages auxquels elle ne s'était pas autorisée à penser, lorsque Jason avait essayé de lui en parler.

Quand le taxi passa devant un restaurant, elle se revit en train de lécher du sirop d'érable sur le corps de Jason. Plus loin, elle aperçut une jardinerie, et s'imagina en train de créer un parterre de fleurs avec Jason. A présent qu'elle s'autorisait à se dire « et si », partout elle voyait la possibilité d'un avenir avec lui.

Elle n'avait accordé à leur relation qu'une semaine. Rien, en somme, à l'échelle d'une vie. Il était temps qu'elle cesse de fuir et de se comporter en lâche. Elle allait se montrer courageuse, comme sa mère venait de le faire. Elle qui avait passé sa vie à ne pas vouloir ressembler à sa mère, elle commençait à réviser son jugement.

Elle tapota sur la vitre de séparation qui l'isolait du chauffeur.

— Pourriez-vous faire demi-tour, s'il vous plaît ? Je ne vais plus à l'aéroport, finalement. Conduisez-moi à Powell Street. L'immeuble Maddox.

\* \* \*

Dans la salle de conférences de MC, Jason était installé en tête de table, et songeait au discours de « sauvetage » que Brock lui avait dicté.

Un discours qu'il refusait de prononcer.

S'il voulait reconquérir son épouse, il fallait qu'il commence à agir dès maintenant, même quand elle n'était pas là pour entendre ce qu'il avait à dire.

— Monsieur Prentice, même si je suis heureux de vous avoir pour client, il n'y a rien de plus important pour moi que Lauren et notre bébé. Je préférerais confier votre campagne à un de mes collègues plutôt que de laisser quoi que ce soit s'interposer entre mon épouse et moi.

Walter Prentice s'adossa à son fauteuil de cuir, les yeux plissés, l'air indéchiffrable.

— Vous rendez-vous compte, Reagert, que je pourrais très bien vous prendre au mot et choisir un autre publicitaire ? Je n'aime pas beaucoup les gens qui se font passer pour ce qu'ils ne sont pas.

A cet instant, des acclamations de surprise s'élevèrent autour de la table. Jason se retourna...

Lauren était là, devant la porte, l'air déterminé.

Sa stupéfaction laissa vite place à la prudence. Qu'avait-elle en tête ?

Les fauteuils crissèrent autour de la table, les cadres de *MC* semblaient fascinés par la scène qui se déroulait sous leurs yeux.

Lauren avança jusqu'à lui, et glissa la main au creux de son bras.

— Monsieur Prentice, je peux vous assurer que mon mariage avec Jason est tout à fait réel.

Prentice se redressa sur son siège, l'air contrarié.

— Comptez-vous enlever la vedette de *MC* pour le ramener à New York ?

— Je n'ai aucune intention d'éloigner Jason de San Francisco.

Elle se blottit contre lui.

— Monsieur Prentice, mon mariage est solide comme le roc. Rien ne me fera quitter Jason.

Elle parlait comme si elle pensait ce qu'elle disait. Si elle jouait la comédie pour le punir d'avoir lancé le premier cette idée de fiançailles...

Mais son regard croisa celui de Lauren.

Et ce qu'il y lut le sidéra. De l'amour. Une vague de soulagement déferla sur lui avec une telle force qu'il oublia presque les gens autour d'eux. Heureusement, Gavin toussota, et Jason se retourna vers Prentice.

— Et ces rumeurs de mariage de convenance ? insista Prentice d'un ton réprobateur. Madame Reagert, avez-vous vraiment encaissé un demi-million de dollars pour vous faire passer pour sa femme ?

Jason avait envie de rétorquer que ce n'était pas ses affaires, mais Lauren lui serra légèrement le bras pour le calmer.

— Monsieur Prentice, apparemment, ce n'est pas un secret que ma société a eu des difficultés, et Jason était prêt à tout faire, absolument tout, pour m'aider. Tout comme je suis prête à tout pour l'aider. Nous nous soutenons toujours, quoi qu'il arrive.

Tous les yeux se tournèrent vers Prentice. Chacun semblait retenir son souffle, et un long silence s'installa tandis que le célèbre homme d'affaires réfléchissait à ce que venait de dire Lauren.

Enfin, Prentice rejeta la tête en arrière, et son rire résonna dans la salle, bientôt suivi par une série de soupirs de soulagement appuyés.

Dont celui de Jason. Lauren venait de le tirer d'affaire. Il s'était préparé à se battre bec et ongles pour elle, et voilà que c'était elle qui venait de le défendre. Elle était merveilleuse !

Prentice donna une tape dans le dos de Jason, puis posa la main sur son épaule avec un air paternel.

— J'aime les gens qui suivent mon slogan, *La famille avant tout*. Lauren et vous en êtes la parfaite illustration.

Il se tourna vers Brock, dont le regard sidéré valait son pesant d'or. Sans nul doute, il ne s'était pas attendu à ce que Prentice soit convaincu aussi facilement. Surtout que la devise personnelle de Brock avait toujours été *Le travail d'abord*.

— Maddox, tonna Prentice, donnez aux jeunes mariés le reste de la semaine. C'est un ordre. Il y a sûrement des choses dans ma campagne que ses collègues pourront gérer, pour que ces deux jeunes gens puissent débiter leur union convenablement.

Toute la salle applaudit et les acclama. Même Brock applaudit, quoique avec un peu moins d'énergie. Lauren était rouge d'embarras, mais, Dieu merci, elle souriait.

Puis, quand tout le monde eut retrouvé son calme, il la conduisit hors de la salle de conférences pour rejoindre son bureau. Une fois à l'intérieur, il ferma la porte à clé. Le rire de Lauren se mêla au sien pendant qu'il la prenait dans ses bras. Lorsqu'il l'embrassa, elle lui rendit son baiser, sans hésitation, sans retenue. Ils pouvaient enfin donner libre cours à leurs sentiments.

Il la plaqua contre le bureau, ravi d'avoir un jour de congé à passer avec elle. Mais avant tout, il fallait qu'il sache.

— Tu pensais tout ce que tu disais tout à l'heure devant Prentice ?

— Chaque mot, murmura-t-elle entre deux baisers.

— Dieu merci, dit-il, soulagé, parce que je me suis rendu compte aujourd’hui que je ne pouvais pas te laisser partir.

— Dans ce cas, c’est une bonne chose que j’aie décidé de rester.

Elle attrapa sa cravate et l’attira vers elle, le regard malicieux.

— Ce n’est pas très professionnel de faire l’amour sur ton lieu de travail.

— Nous sommes mariés.

Et puis, il fallait bien qu’ils scellent leur engagement, non ?

— Et ce sera très bénéfique sur le plan professionnel. Chaque fois que je m’installerai à mon bureau, je penserai à toi, ce qui me fera travailler plus efficacement, pour retrouver plus vite ma maison, ma famille, et la femme que j’aime.

Les larmes aux yeux, elle lui adressa un sourire tremblant.

— Eh bien, dans ce cas, murmura-t-elle contre sa bouche, porte-moi sur ce bureau.

— Continue de parler ainsi, et ce sera si rapide que personne ne soupçonnera quoi que ce soit.

— Puisque tu ne me laisses jamais insatisfaite, je n’ai pas de problème avec ça. Et puis comme ça, nous rentrerons plus tôt chez nous.

— Chez nous, répéta-t-il.

Il plongeait les mains dans ses cheveux soyeux.

— Tu es sûre que cela ne te dérange pas de rester à San Francisco ? Je ne sais pas si tu as entendu ce que j’ai dit avant que tu n’interrompes Prentice. Je lui disais que j’étais prêt à retourner à New York, si c’était la condition pour te rendre heureuse. J’ai les ressources financières pour m’installer où tu voudras. Je ne veux pas te perdre à cause de mon travail.

Son père et lui avaient laissé le travail et leur fierté se dresser entre eux. Il ne répéterait pas cette erreur avec Lauren.

— Oh, Jason, moi aussi ! Je me suis rendu compte que je m’accrochais à cette idée de succès professionnel parce que j’avais peur de perdre le contrôle. Ici, avec toi, c’est l’endroit où je veux être exactement.

— Je ne te mérite pas, dit-il en la serrant contre lui.

— Dans ce cas, tu peux continuer à faire des efforts, plaisanta-t-elle. En fait, j’ai réfléchi. Pourquoi ne pas investir l’argent que tu as injecté dans ma société pour fonder une autre agence ici ?

— J’aime ta façon de penser.

— Nous pourrions travailler ensemble, comme autrefois.

— Nous formions une sacrée bonne équipe.

— C’est toujours le cas.

Et cela continuerait.

— Tu as toujours été incroyable et exceptionnelle, mais, durant cette semaine, j’ai mesuré à quel point je t’aimais. A quel point j’avais besoin de toi. Je suis content que tu aies décidé de rester, mais si tu n’étais pas revenue, je serais allé te chercher. Je ne pouvais pas te laisser me rejeter hors de ta vie une seconde fois.

Une larme roula sur sa joue.

— Je t’aime aussi, tu sais, dit-elle en souriant malgré ses pleurs. A la folie. J’aime la façon dont tu me fais l’amour, et la façon dont tu m’aides et me soutiens, tout en me donnant confiance en moi. J’aurais dû le comprendre plus tôt, mais j’avais trop peur. Tu me fais perdre le contrôle, tu sais.

Son aveu hésitant formait la dernière pièce du puzzle que Lauren était pour lui. Il comprit enfin que, sous la surface calme et maîtrisée, elle cachait une nature passionnée. Le fait de le savoir l’aiderait à appréhender leur relation.

— Je ne veux surtout pas t’effrayer.

— Je fuyais les sentiments intenses que tu faisais naître en moi, parce que je redoutais de devenir comme ma mère, et d’avoir un mariage aussi désastreux que celui de mes parents. Mais je n’ai plus peur à présent. En fait, nous faisons ressortir le meilleur chez l’autre.

Il était tout à fait de cet avis. Sans Lauren, il n’aurait sans doute jamais songé à fonder une famille, et serait passé à côté de ce grand bonheur.

— On dirait que tu as beaucoup réfléchi ces dernières heures, commenta-t-il.

— Et je ne t’ai pas encore parlé des projets que j’ai pour le jardin !

Elle remonta les mains sur les revers de son col.

— Maintenant que notre journée de travail est finie...

Il la souleva et la fit s’asseoir sur le bord du bureau. Comme toujours, les envies de Lauren étaient en parfaite adéquation avec les siennes.

— Il est vraiment temps de nous accorder une récréation, approuva-t-il.

## Epilogue

### *San Francisco, deux semaines plus tard*

Tout en cherchant le regard de Jason, qui était allongé tout contre elle, Lauren ne put s'empêcher de se demander comment un homme pouvait être tout à la fois aussi présent dans son corps et dans son esprit.

Ils venaient de faire l'amour et, comme toujours, elle se sentait comblée. Comblée, mais aussi prête à recommencer au plus vite, juste le temps qu'ils reprennent leur souffle.

— J'ai une idée, dit Jason en remettant une mèche de cheveux derrière son oreille. Si nous baptisons chaque nouveau meuble de cette façon ?

— Cela pourrait s'avérer un peu compliqué, quand ce piano droit ancien que tu as commandé arrivera.

— Au contraire, ce sera l'occasion de mettre en pratique quelques positions inventives.

Avec une fleur fraîchement coupée provenant de leur jardin, il caressa son ventre, dans lequel leur enfant grandissait.

— Les fleurs sont magnifiques, dit-il. Je n'arrive pas à croire que tu aies réussi à faire de cette maison un foyer aussi chaleureux en si peu de temps.

— Et tu n'as encore rien vu.

Elle avait disposé deux topiaires devant la porte d'entrée, et planté des gueules-de-loup dans les jardinières, ce qui était un bon début. Mais elle était impatiente de façonner le jardin plus en détail, avec le temps. Car, désormais, elle avait ce luxe.

Du temps. Avec Jason. Pour la vie entière.

Elle avait engagé un directeur à plein temps pour ses bureaux de New York, et comptait ouvrir une nouvelle branche de sa société à San Francisco. Puisqu'elle récupérerait bientôt son argent, Jason et elle avaient décidé d'utiliser le demi-million qu'il lui avait prêté comme mise de départ pour son expansion californienne. C'était un investissement judicieux pour leur avenir, et pour leur enfant. Elle avait déjà dessiné des plans pour construire son nouveau bureau derrière la maison, dans le même style architectural que cette dernière.

Avec Jason à ses côtés, l'avenir s'annonçait radieux.

Il était son meilleur ami, son amant, son partenaire, et son mari — et il se trouvait aussi être l'amour de sa vie.

Ils avaient même invité la mère de Lauren à visiter des appartements dans le voisinage, afin qu'elle puisse venir voir son petit-fils ou sa petite-fille quand elle le voudrait. Si Jason avait encore du chemin à faire pour se réconcilier avec ses propres parents, elle savait qu'elle ne serait jamais heureuse si elle coupait les ponts avec sa mère, surtout maintenant que Jacqueline semblait prête à accepter de l'aide.

Pour autant, Lauren ne se berçait pas d'illusions. Tout ne serait pas toujours facile avec Jacqueline, c'était le moins qu'on puisse dire, mais, à présent, elle se sentait capable de poser des limites plus fermes, et de redéfinir une relation mère-fille plus saine.

— Je t'aime, Jason, murmura-t-elle contre ses lèvres.

— Je t'aime aussi, répondit-il.

Jamais elle ne se lasserait d'entendre ces mots.

Dire qu'il y a encore quelques semaines, tous deux étaient si bornés et enfermés dans leur existence froide et uniquement dévouée au travail qu'ils avaient failli passer à côté de leur bonheur.

A présent, la devise de Prentice, *La famille avant tout*, s'appliquait parfaitement à eux.

*TITRE ORIGINAL* : BOSSMAN'S BABY SCANDAL

*Traduction française* : ROSA BACHIR

HARLEQUIN®

est une marque déposée par Harlequin

© 2010, Harlequin Books S.A.

© 2011, 2016, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

© FOTOLIA / ANDERSPHOTO / ROYALTY FREE

Réalisation graphique couverture : C. ESCARBELT (Harlequin)

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-5992-4

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

Ce roman a déjà été publié en août 2011

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

EMILIE ROSE

# Flynn





## Prologue

*11 janvier*

— Comment cela, je suis encore mariée ? ! s'exclama Renée Maddox atterrée.

Les yeux braqués sur son avocat, elle fit un effort pour contenir l'hystérie qui la menaçait de la submerger.

— Que voulez-vous dire ?

Le vieil homme, avec son flegme habituel, s'adossa et croisa les mains sur son gilet.

— Apparemment, votre mari n'a jamais signé les papiers de votre divorce.

— Mais cela fait des années que nous sommes séparés, se défendit-elle. Comment est-ce possible ?

— Le défaut de signature n'est pas si rare, Renée. Il a de multiples raisons. Mais si vous tenez à connaître celle de Flynn, c'est à lui qu'il faut poser la question. Je peux m'en charger, ajouta-t-il avec obligeance. Si vous voulez.

La douleur de l'échec, le désastre auquel son mariage avait conduit, s'abattirent sur elle, avec la même amertume. Elle avait aimé Flynn de toute son âme, vraiment, mais l'amour n'avait pas suffi.

— Non, je ne veux pas lui parler.

— Vous pouvez considérer la situation sous un autre angle, avança l'homme de loi. Etant donné que vous n'êtes pas divorcés, vous avez toujours droit à la moitié des biens de votre mari. Et sa fortune s'est considérablement accrue en sept ans.

— L'argent de Flynn ne m'intéresse pas, affirma-t-elle. Pas plus aujourd'hui qu'hier. Je ne veux rien de lui.

D'un infime pincement de lèvres, son avocat lui manifesta sa réprobation, mais elle n'avait aucune envie de revenir sur la question.

— Je comprends que vous vouliez mettre un terme rapide et définitif à cette affaire, reprit-il, mais les lois californiennes sont très avantageuses. Puisque vous n'avez pas établi de contrat avant le mariage, et puisque le divorce n'est pas prononcé, vous pouvez obtenir beaucoup.

Une inquiétude subite la traversa.

— Est-ce que cela signifie qu'il peut aussi réclamer la moitié de mon entreprise ? Le succès de Saveurs des Anges m'a trop coûté pour que j'accepte de m'en défaire.

— Ne vous inquiétez pas, la rassura-t-il, je ne vous laisserai pas déposséder. Mais revenons au motif de votre visite. Vous pouvez tout à fait reprendre votre nom de jeune fille. Votre statut marital n'est pas un obstacle.

— Mon patronyme est bien le cadet de mes soucis à présent.

Sa décision de reprendre sa destinée en main lui avait paru si simple quand elle avait appelé son avocat. Décidée à tourner définitivement la page de son divorce, elle était venue vérifier auprès de lui son droit de reprendre son nom de jeune fille. Cette étape était la première avant de fonder la famille dont elle avait toujours rêvé. Une famille, songea-t-elle, que Flynn n'avait jamais voulu lui donner.

Le fil de ses pensées fit brusquement resurgir un souvenir vague. Les mains serrées sur le cuir froid des accoudoirs, elle tenta de se rappeler les détails de l'histoire qu'il lui avait confiée dans les vapeurs du champagne, le soir de leur nuit de noces... Un pari d'étudiant saugrenu... Un don de sperme... Une possibilité, lentement, germa dans son esprit et un espoir l'envahit.

Elle désirait un enfant. Lorsqu'elle avait fêté ses trente-deux ans le mois précédent, lasse d'attendre l'arrivée d'un hypothétique prince charmant, elle avait décidé, comme les héroïnes de ses romans préférés, de prendre sa destinée en main et de faire appel à une banque de sperme pour une insémination artificielle.

Cela faisait des semaines qu'elle épluchait les dossiers de donneurs potentiels, et voilà qu'elle en découvrait un qu'elle connaissait et qu'elle avait aimé. Si elle mettait ce plan à exécution, si elle utilisait le don de Flynn pour avoir son bébé, elle se doutait du nombre de questions — certaines pénibles, d'autres moins — qu'elle aurait à affronter... D'un autre côté, elle avait grandi sans connaître l'identité de son père, parce que sa mère n'avait pas voulu, ou pas pu, lui dire le nom de celui qui l'avait fécondée. Si elle pouvait éviter de reproduire le même schéma...

— Renée, est-ce que ça va ?

Elle releva les yeux sur le visage ridé de l'homme face à elle.

— Très bien, affirma-t-elle. Vous dites que j'ai droit à la moitié de toutes les possessions de Flynn ?

— Oui, toutes.

Son cœur s'emballa, mais elle contint l'excitation qui voulait s'emparer d'elle. L'idée d'avoir un bébé de Flynn était absurde. Et utiliser son sperme sans lui demander son consentement était perfide, elle n'en était pas fière. Mais elle désirait désespérément être mère, et elle ne pouvait pas lui demander son aide. De toute façon, résolut-elle, il avait certainement oublié ce pari d'étudiant.

Ignorant ses scrupules, elle se lança :

— Lorsqu'il était à l'université, Flynn a fait un don dans une banque du sperme. A la suite d'un pari, crut-elle bon d'ajouter. Si cet échantillon existe toujours, est-ce que je peux l'avoir ? Ou en réclamer la moitié ?

Elle admira, une fois de plus, le remarquable sang-froid de son avocat. C'était à peine s'il avait frémi.

— Je ne vois pas ce qui pourrait nous interdire de poursuivre cette option.

— Parfait. Je veux utiliser le sperme de Flynn et, dès que je serai enceinte, je veux divorcer.

*1<sup>er</sup> février*

Le crayon se cassa net entre les mains de Flynn. Oubliant le dossier qu'il était en train d'étudier, il se leva précipitamment — le téléphone toujours pressé contre son oreille — et fit le tour de son bureau pour fermer sa porte et s'y adosser. Aucun employé des six étages qu'occupait Maddox Communications n'avait besoin d'entendre ce que venait de lui dire la femme au bout du fil, ni la réponse qu'il lui réservait, s'il avait bien compris.

— Excusez-moi, pourriez-vous répéter ?

— Je suis Luisa, du service des relations clients de la clinique d'insémination Horizons Futurs. Votre femme nous a fait une demande pour être inséminée avec votre sperme, répéta la voix comme si elle s'adressait à un idiot.

Ce qu'il avait précisément l'impression d'être.

Parce qu'il n'avait pas de femme. Plus maintenant. Un creux familial s'installa dans sa poitrine.

— Vous parlez de *Renée* Maddox ?

— Oui, M. Maddox. Elle nous a demandé d'utiliser votre échantillon.

L'esprit en déroute, il tenta de se concentrer — au-delà de son absurdité — sur le sens de cette conversation. D'abord, pourquoi Renée tenterait-elle de se faire passer pour sa femme *sept ans* après leur divorce ? C'était elle, à la seconde où leur année de réflexion s'était achevée, qui avait entrepris les démarches officielles pour le quitter. Ensuite, cet échantillon... Il avait presque oublié le dépôt stupide qu'il avait fait à la suite d'un pari, tout aussi stupide, lorsqu'il était étudiant. Ces deux événements n'avaient aucun rapport, et malgré tous ses efforts, il n'arrivait pas à les relier.

— Le don que j'ai fait remonte à quatorze ans, ou presque, avança-t-il l'esprit embrouillé. J'aurais cru que vous l'auriez détruit.

— Non, monsieur. Bien conservé — ce qui est le cas chez Horizons Futurs — le sperme garde toutes ses qualités pendant plus d'une cinquantaine d'années.

— Je vois.

— Le jour de votre dépôt, poursuivit la voix très professionnelle, vous avez stipulé que votre échantillon ne devait être utilisé qu'avec votre consentement écrit. Pour répondre à la demande de votre femme, j'ai donc besoin que vous signiez un formulaire.

Ce n'est pas ma femme, voulut-il protester. Mais il garda sa réflexion pour lui. Maddox Communications, l'agence publicitaire dont il était le vice-président, comptait des annonceurs extrêmement conservateurs parmi sa clientèle. Si cette histoire parvenait à leurs oreilles fragiles, ils

risquaient, de peur d'un scandale, de dénoncer leurs contrats. A l'heure de la crise, il ne pouvait pas se permettre ce genre de pertes.

Il parcourut son bureau du regard. Cette pièce était le dernier projet heureux que son ex-femme et lui avaient réalisé ensemble. Lorsqu'il avait quitté son précédent travail, pour rejoindre l'agence familiale désorganisée après le décès de son père, ils avaient choisi tous les deux le grand bureau de verre, le double canapé de cuir couleur crème et la profusion de plantes vertes qui s'épanouissaient sous ses yeux. Il avait réussi à les maintenir en vie, contrairement à son mariage. Ils avaient pourtant formé une bonne équipe.

Autrefois.

— Monsieur Maddox ?

Il allait éclaircir cet appel abracadabrant — et vite — mais en attendant, une chose était sûre. Personne n'utiliserait son échantillon.

— Détruisez mon échantillon.

— Pour cela, répliqua son interlocutrice sans se laisser démonter, il me faut aussi une autorisation écrite.

— Faxez-moi le formulaire. Je le signe et vous le renvoie par retour.

— Votre numéro de fax, je vous prie.

Il le donna, l'esprit ailleurs.

— Ne quittez pas, lui répondit l'employée, je vous envoie le document tout de suite.

Il tentait de se souvenir des mois horribles qui avaient précédé le départ de Renée, mais tout se mélangeait dans un brouillard obscur et douloureux. En six mois, il avait tout perdu, son père — décédé brutalement —, sa carrière d'architecte débutant, et sa femme. Un an après son départ, il avait reçu les papiers du divorce, et sa blessure s'était rouverte, libérant un nouveau flot de rancœur. Contre Renée, bien sûr, qui l'avait quitté si facilement et sans la moindre explication, mais surtout contre lui-même qui n'avait rien tenté pour la retenir. C'était un échec et il détestait les échecs. En particulier ceux dont il était responsable.

Le fax se mit à clignoter, annonçant l'arrivée d'un courrier. Il avança jusqu'à la machine.

— Je l'ai reçu, dit-il à l'employée. Je vous le renvoie dans la minute.

Il raccrocha, et, en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire, il prit le formulaire, le lut, le signa et le renvoya à sa destinatrice.

Le dernier souvenir de son divorce remontait à une discussion avec son frère Brock. Les papiers traînaient depuis un mois sur son bureau, parce qu'il n'avait pas le cœur de les renvoyer et de mettre un terme au dernier lien qui l'unissait à Renée. Brock les avait pris en lui disant qu'il allait lui-même les mettre à la poste. Il l'avait laissé faire et n'y avait plus songé.

Soudain, une brusque appréhension le saisit, tandis que le doute s'insinuait dans son esprit. Il n'avait pas reçu la moindre copie du dossier, ni aucun accusé de réception. N'était-il pas censé avoir une notification officielle ?

Il était divorcé, non ?

Il essaya de s'accrocher à cette certitude, mais aussitôt une autre question l'assaillit. En effet, s'il était vraiment divorcé, pourquoi Renée avait-elle menti à la clinique ?

Un nœud se forma dans sa gorge. Renée n'avait jamais été menteuse.

Il tendit la main vers son téléphone pour appeler son avocat, mais il se ravisa. Andrew n'aurait pas l'information sous la main. Il devrait la chercher, puis le rappeler, autrement dit, le faire attendre.

Or il n'avait jamais été patient.

Brock. Brock était plus près.

Il sortit si précipitamment de son bureau que son assistante sursauta.

— Si on me cherche, Cammie, je suis dans le bureau de Brock.

— Voulez-vous que je le prévienne ? Il est peut-être occupé.

— Non. Il va me recevoir.

Il avait intérêt.

D'un pas ferme, il se dirigea de l'autre côté du bâtiment, jusqu'à l'angle où se trouvait le bureau de son frère. Sans ralentir, il salua Ella, l'assistante de Brock, d'un signe de tête et, ignorant son couinement de protestation, ouvrit la porte à la volée.

Son frère, le téléphone à l'oreille, sursauta, puis leva une main devant lui. Flynn secoua la tête, lui répondit en croisant les siennes à hauteur de son visage — un signe clair pour l'obliger à mettre un terme à sa conversation — et referma la porte.

— Un problème ? lui demanda Brock en raccrochant.

— Qu'as-tu fait des papiers de mon divorce ?

Son frère ouvrit la bouche puis la ferma, et Flynn, avec appréhension, lut la surprise puis la consternation dans les mêmes yeux bleus qu'il voyait chaque matin dans le miroir.

Une crampe lui serra l'estomac.

— Tu les as bien mis à la poste, Brock, n'est-ce pas ?

Brock se leva et ouvrit l'un des tiroirs du meuble à côté de la fenêtre. Il se retourna, une enveloppe à la main.

— Non, avoua-t-il avec un soupir.

Il eut l'impression de recevoir un coup de poing en pleine poitrine.

— Comment ça, *non* ?

— J'ai oublié.

— Oublié ? souffla-t-il trop abasourdi pour hurler. Je rêve !

Brock se passa une main sur la nuque et fit la grimace.

— Tu étais tellement brisé par le départ de Renée, commença-t-il, que j'ai... attendu. J'espérais, une fois que vous auriez pris un peu de distance, que tu trouverais le moyen de résoudre le problème qui vous séparait. Je me sentais un peu responsable. J'ai tellement insisté pour te faire quitter un métier que tu adorais et t'obliger à rejoindre l'agence, je me disais que c'était peut-être aussi ma faute. Et puis... j'ai oublié. C'est stupide, je suis désolé, enchaîna-t-il, mais tu sais comme c'était dur après la mort de papa.

Flynn sentit ses jambes le lâcher et s'effondra dans un des fauteuils de cuir en face du bureau de Brock.

Il était toujours marié. Marié à Renée. Et cette idée soulevait en lui un tourbillon d'émotions confuses.

Il les refoula pour se concentrer sur l'essentiel, les faits.

Renée se faisait passer pour sa femme, elle savait donc qu'ils n'étaient pas divorcés. Toute la question était de savoir depuis quand elle le savait. Et pourquoi elle ne l'avait pas appelé pour le lui reprocher, ou au moins mandaté son avocat pour obtenir la séparation qu'elle voulait tant.

— Flynn, est-ce que ça va ?

— Très bien, grommela-t-il.

Flynn n'était pas du genre à s'épancher sur ses malheurs, et ce n'était pas aujourd'hui qu'il allait changer.

Le choc passé, une autre émotion, entièrement différente, prenait le relai. L'espoir. Non, c'était plus que l'espoir. Une espèce d'euphorie l'envahissait, et il se sentait plus léger qu'il ne l'était depuis des siècles.

Lui et Renée étaient toujours mariés !

Après des années de silence, il avait une raison de prendre contact avec elle. Une raison différente que celle de découvrir pourquoi elle avait tenté de lui jouer ce mauvais coup avec cette stupide histoire

d'échantillon. Il repoussa cet élément. Pour l'instant, il lui suffisait de savoir qu'ils n'étaient pas divorcés... et qu'elle voulait un enfant *de lui*.

Cette perspective était tellement surréaliste que la tête lui tournait.

— Je vais appeler mon avocat, déclara-t-il. Il me dira au moins quels sont mes droits. Et je vais prendre quelques jours de congé.

— Toi ? Tu ne prends jamais de vacances, s'étonna Brock. Mais ça tombe mal, reprit-il renfrogné. Je suis désolé de te le dire, Flynn, mais ce n'est vraiment pas le moment de t'absenter.

— Je m'en moque. Je dois régler cette affaire. Tout de suite.

— D'accord, concéda son frère. J'imagine que tu as raison. Encore une fois, je suis désolé. Mais si tu avais manifesté le moindre intérêt pour une autre femme, peut-être que ces papiers me seraient revenus à l'esprit. Ce n'est pas une excuse, mais je n'ai que ça à t'offrir.

Brock le considéra un instant et reprit :

— Qu'est-ce qui t'y a fait penser tout à coup ? Renée a l'intention de se remarier ?

Cette réflexion perturba Flynn. Renée avait certainement eu des aventures depuis leur séparation — c'était son cas —, mais qu'elle puisse avoir une relation sérieuse lui inspirait un sentiment qu'il n'aurait jamais dû éprouver. Il se leva et prit l'enveloppe censée mettre un terme à leur mariage. Il ne savait pas ce qu'il allait faire, mais cette histoire d'insémination ne regardait que lui. Sa famille n'avait aucun besoin d'être informée.

— J'ignore les intentions de Renée, déclara-t-il. Cela fait des années que je ne l'ai pas vue.

C'était elle qui l'avait voulu ainsi, et il avait respecté son choix. Sauf que cette nouvelle donne changeait tout. Il allait la revoir.

Et cette certitude ravivait son euphorie.

— Flynn, je n'ai pas besoin de te demander d'être discret, reprit son frère, je le fais quand même. Si cette histoire fait des vagues, elle risque de nous coûter d'autres clients. Ils s'en iront chez Golden Gate, et tu connais Athos Koteas, il en profitera pour nous siphonner.

L'évocation de leur concurrent le plus sérieux, et le plus acharné, calma un peu l'enthousiasme de Flynn.

— Compris.

Il retourna à son bureau et se dirigea tout droit vers le broyeur de documents. Le soleil qui brillait par la fenêtre attira son regard. Juste au-dessus de la ligne des toits, la sphère radieuse lui inspirait l'image d'un jour nouveau et la promesse d'un nouveau départ. Perdre Renée restait le plus grand regret de sa vie. La négligence de son frère lui donnait l'occasion inattendue de la revoir, et de constater si l'attirance qu'ils avaient un jour éprouvée l'un pour l'autre était toujours vivace.

Si c'était le cas, il ferait tout pour la reconquérir.

Il glissa les feuilles une à une par la fente de la machine et regarda avec plaisir l'engin réduire le symbole de son pire échec en fines lanières de papier. La dernière page disparue, il aurait volontiers porté un toast. Mais au lieu de cela, il s'installa à son ordinateur.

Pour commencer, il devait localiser sa femme.

\* \* \*

MADCOM2.

La plaque minéralogique de la voiture stationnée devant chez elle attira tout de suite le regard de Renée. De stupeur, elle faillit emboutir sa boîte aux lettres. Heureusement, elle redressa le volant de son minivan et évita l'accident.

MADCOM. Cet acronyme — et cela ne faisait aucun doute — désignait Maddox Communications, l'agence de publicité florissante des frères Maddox.

Elle s'arrêta à côté du véhicule en question, l'estomac noué car elle connaissait aussi l'identité du conducteur. Le « 2 » désignait Flynn, le second fils de la famille.

Elle s'attendait à cette visite, se rappela-t-elle pour se calmer. Elle l'envisageait même depuis l'instant où elle avait entendu le message de la clinique sur son répondeur. Une employée l'informait, d'une voix aimable et détachée, que sa requête concernant le sperme de son mari lui était refusée. Le service administratif avait dû le joindre. Son avocat l'avait prévenue de cette éventualité.

Mais même prévenue, rien n'aurait pu la préparer à ça. A le voir surgir à côté d'elle avant même qu'elle ait coupé le contact de sa voiture.

Il ouvrit sa portière au moment même où elle dégagait sa clé. Le cœur battant, la gorge sèche, elle s'efforça d'afficher le plus grand calme et attrapa son sac sur le siège passager. Puis elle descendit de voiture en ignorant la main qu'il lui offrait. Elle n'était pas prête à le toucher, elle n'était d'ailleurs pas sûre de pouvoir l'être un jour, même de la plus simple et la plus cordiale façon.

Redoutant la conversation qui s'annonçait, elle releva les yeux pour voir celui qu'elle avait jadis aimé de tout son cœur, et qui l'avait brisée.

Il avait changé. Enfin, à peine. Ses yeux étaient du même bleu incroyable et ses cheveux aussi noirs que l'encre, malgré les quelques fils argentés qui éclairaient ses tempes. Ses épaules étaient aussi larges que dans son souvenir et, sous son costume, elle devinait que son torse était toujours aussi musclé. Sa mâchoire, peut-être, lui semblait un peu plus ciselée.

Les sept années passées avaient toutefois laissé leur trace. Deux sillons encadraient la bouche qu'elle avait tant aimé embrasser et une ride soucieuse qu'elle ne connaissait pas barrait son front. Elle doutait que les minuscules plis qui se déployaient au coin de ses yeux fussent dus au rire, même s'il souriait très souvent au début de leur rencontre. Avant qu'il ne commence à travailler pour Maddox Communications.

Ce souvenir la rembrunit et lui rendit son aplomb.

— Bonjour, Flynn.

— Bonjour Renée. Ou devrais-je dire ma chère épouse ?

En dépit de sa raillerie, le son profond et rauque de sa voix l'effleura comme un vol de papillons.

— Depuis combien de temps le sais-tu ? enchaîna-t-il.

Elle aurait pu feindre la surprise, ou l'ignorance, mais elle n'avait jamais vu l'intérêt de mentir.

— Que nous ne sommes pas divorcés ? Quelques semaines seulement.

— Et tu ne m'as pas appelé.

— Tu ne m'as pas non plus appelée quand tu as décidé de ne pas signer les papiers, rétorqua-t-elle.

Il grimaça, signe qu'elle avait fait mouche.

— C'est plus compliqué que ça, lâcha-t-il.

— Vraiment ? Eh bien éclaire-moi.

Elle se redressa, mais se souvient tout à coup de la glacière pleine de poissons qu'elle venait d'acheter, comme chaque mercredi matin, au marché, et qui l'attendait dans son coffre.

— Tu me raconteras cette passionnante histoire à l'intérieur. Je dois mettre mes poissons au frais.

Elle se dirigea vers l'arrière de son van. Il la suivit et lui frôla la hanche en l'écartant pour prendre la glacière à sa place. Ce contact l'électrisa — exactement comme autrefois — et elle repoussa cette réaction d'un geste agacé. Cela ne voulait rien dire. Elle était guérie de lui, complètement et pour toujours. Ils s'étaient mariés, il avait mis son cœur en pièces, et elle l'avait quitté. Fin de l'histoire. Il ne lui inspirait plus aucun sentiment, sinon la déception et le regret.

— Va ouvrir la porte, lui dit-il.

Elle sursauta et ferma son coffre avant de se hâter sur la petite allée de briques qui conduisait chez elle. Les yeux sur la façade, elle tâcha de la voir à travers le regard de Flynn. Il n'était pas venu ici depuis les premiers jours de leur bref mariage, quand cette maison était encore celle de sa grand-mère.

Depuis, elle avait entrepris de nombreux travaux et, au fil des changements, son refuge était devenu le siège accueillant de son activité professionnelle, et son domicile.

Elle avait ajouté de grands parterres de fleurs au pied des orangers et des citronniers, fait installer une fontaine au murmure apaisant et, sous les arcades du porche elles-mêmes fleuries, une vaste balancelle invitait à la détente. Le socle en pierre de la maison comme ses façades de bois avaient été passés au jet l'an passé et la rambarde affichait une belle couleur émeraude.

Mais les changements les plus spectaculaires se trouvaient à l'intérieur.

Elle ouvrit la porte et le guida dans l'entrée, puis le salon, jusqu'à la cuisine, son chef-d'œuvre.

Il s'arrêta sur le seuil.

— Tu t'es agrandie.

— J'avais besoin d'une grande cuisine pour mon travail, alors j'ai intégré la terrasse à l'arrière et j'ai tout réaménagé. La chambre de ma grand-mère est devenue mon bureau. Je...

Elle s'interrompit, subitement consciente de son bavardage ridicule. Au lieu de poursuivre — et bredouiller —, elle laissa son regard glisser sur ses appareils électroménagers professionnels, l'immense surface de son plan de travail en granite, ses placards de laque blanche et ses étagères bien rangées. Comme chaque fois qu'elle y entra, elle constata que sa cuisine était un rêve. Un vrai rêve de cuisinier. *Son* rêve. Une ambition qu'elle n'avait pu réaliser en étant la femme de Flynn.

— C'est très réussi, constata-t-il. Qu'est-ce qui t'a poussée à devenir traiteur ?

— C'est ce que j'ai toujours voulu faire. Granny m'a encouragée à sauter le pas, et je me suis lancée il y a quatre ans, juste avant sa mort.

A sa surprise et sa mine désolée, elle se souvint qu'il n'était pas au courant du décès de sa grand-mère. Elle aurait dû l'informer, songea-t-elle, prise de remords. Mais à l'époque, la disparition d'Emma l'avait trop affectée pour qu'elle se sente capable, en plus de son chagrin, de le voir aux funérailles.

— Je suis désolé, lui dit-il. Emma était une femme formidable.

— Oui, c'est vrai. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans elle, et elle me manque toujours. Mais je suis sûre qu'elle aurait adoré voir une nouvelle génération de Landers prendre la relève dans la restauration.

— Je suis sûr qu'elle aurait apprécié.

Elle se tourna vers la chaise à barrettes qui trônait près de la fenêtre. Ce siège tout simple avait été le préféré d'Emma. Parfois, il lui semblait qu'elle était assise-là et la regardait s'affairer dans la pièce. Sa grand-mère avait toujours été là pour elle, bien plus que sa propre mère. Quand elle était revenue à Los Angeles, le cœur brisé par Flynn, c'était Emma qui lui avait ouvert les bras, son cœur et le refuge de sa maison aussi longtemps qu'elle en aurait besoin.

— Où veux-tu que je pose la glacière ?

— Devant le réfrigérateur.

Il s'écarta et elle entreprit de transvaser les dix kilos de crevettes et les six gros filets de saumon dans son freezer, puis elle se lava les mains et se tourna vers lui.

— Alors... qu'y avait-il de si compliqué à mettre un timbre sur une enveloppe et envoyer le dossier du divorce à mon avocat ?

— J'avais confié l'enveloppe à Brock. Mais au lieu de l'envoyer, il l'a mise dans un de ses tiroirs. Il croyait nous rendre service en nous accordant un délai de réflexion.

— Un délai de six ans ?

— Elle y serait encore si tu n'avais pas tenté d'obtenir mon sperme.

Il s'adossa au comptoir, croisa les bras, et l'observa.

— Alors comme ça, tu veux encore un enfant de moi.

Son intonation légèrement incertaine la mit sur ses gardes.



— Je veux *un* bébé, précisa-t-elle. Je me suis souvenue que tu avais fait un don de sperme. C'est tout.

— Et tu avais l'intention de t'en servir sans m'en avertir ?

Elle fit la grimace.

— Ce n'est pas très glorieux, admit-elle. Mais les dizaines de dossiers que j'ai eus entre les mains n'arrivaient pas à me rassurer. De toute façon, tu as refusé, trancha-t-elle. Je n'ai plus qu'à revenir à mes candidats anonymes.

Il soutint son regard.

— Pas forcément, déclara-t-il sans ciller.

— Que veux-tu dire ?

— Renée, j'ai toujours voulu te faire un enfant.

— Oh ! s'exclama-t-elle sidérée et tout à coup furieuse. Quel culot ! Je te l'ai demandé, il y a sept ans et demi. Non, se corrigea-t-elle, je t'ai supplié. Tu as refusé.

— Ce n'était pas le bon moment. J'essayais de m'adapter à mon nouveau travail.

— Un travail que tu détestais, qui te rendait malheureux.

— Brock et Maddox avaient besoin de moi.

— Moi aussi, Flynn.

Elle se raidit, atterrée par le déchirement de sa voix qu'elle n'était pas parvenue à masquer. Mais la tristesse qu'elle avait éprouvée en voyant leur amour se défaire la frappait toujours avec la même vigueur, même au bout de sept longues années.

— J'avais besoin de l'homme dont j'étais tombée amoureuse, reprit-elle la gorge nouée, besoin de l'homme que j'avais épousé. Je voulais t'aider à traverser le chagrin causé par la mort de ton père, mais ce travail à l'agence te détruisait. Tu as abandonné ton rêve de devenir architecte, tu t'es renfermé et tu es devenu un étranger. Nous ne parlions plus. Nous ne faisons plus l'amour. Le plus souvent, tu ne dormais même plus à la maison.

— Je travaillais, je ne te trompais pas.

— Regarder notre amour disparaître puis mourir était au-dessus de mes forces.

— Quand est-il mort ?

— C'est à toi de me le dire.

En ce qui la concernait, il s'était évaporé au terme d'une nouvelle nuit passée à l'attendre. Ne sachant pas comment oublier son chagrin, elle s'était servi un verre de vin, et puis un autre. Mais au moment de tendre la main une troisième fois vers la bouteille, l'image de sa mère l'avait arrêtée et un étai terrible lui avait noué la gorge. Elle s'était vue, si elle continuait, finir comme elle, amère, malheureuse et alcoolique. La certitude de sa déchéance avait été si forte qu'elle avait compris, malgré l'amour qu'elle éprouvait pour Flynn — à cause même de cet amour — qu'elle devait le quitter. Sinon, elle finirait par boire et il finirait par la détester comme tous les amants de sa mère l'avaient méprisée avant de la quitter.

Ses souvenirs d'enfance, la succession de disputes violentes, de portes claquées sur le départ d'« oncles » qui ne revenaient jamais, étaient trop douloureux. Elle ne voulait pas reproduire ce schéma et elle refusait d'élever un enfant dans cette ambiance.

— Je t'ai aimée, reprit-il, jusqu'au jour où tu m'as quitté. Si tu nous avais laissé une chance, nous aurions passé le cap.

— Non, pas avec ce travail qui te minait et qui nous détruisait tous les deux.

D'une main ferme, elle balaya ces souvenirs pénibles.

— J'ai demandé à mon avocat de remettre notre divorce à jour. Comme la dernière fois, je ne veux rien de toi.

— Sauf un enfant.

Un rêve de plus qu'elle avait abandonné. Autrefois, ils avaient prévu d'avoir une grande famille, au moins trois enfants, peut-être quatre, parce qu'elle avait souffert d'être fille unique. Mais ces réminiscences étaient inutiles.

— Je t'ai dit que j'allais recourir à d'autres donneurs.

— Tu n'es pas obligée. Tu peux toujours avoir mon bébé.

— La clinique m'a dit que ton échantillon avait été détruit. Tu as l'intention de faire un nouveau don ?

— Je ne parle pas de sperme congelé ou d'insémination artificielle.

Elle sentit sa gorge s'assécher.

— Alors... de quoi parles-tu, Flynn ?

— De te faire un enfant, par la méthode habituelle.

La perspective — complètement déroutante — de refaire — comme il le suggérait — l'amour avec lui la fit tituber. Elle dut s'appuyer contre le mur. Mais un élan de désir, indéniable, l'avait traversée. Ils avaient été si bien ensemble, se souvint-elle. Jamais elle n'avait retrouvé l'extraordinaire plénitude, ni le bonheur qu'elle avait connus avec lui.

Mais elle ne pouvait pas prendre le risque de retomber dans ses bras.

— N'y pense même pas ! s'exclama-t-elle. Je n'ai jamais eu d'aventures d'un soir et ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer.

— Ce n'est pas une aventure d'un soir, nous sommes toujours mariés, et je sais combien tu regrettes de ne pas connaître ton père. De cette façon, tu sauras qui est celui de ton enfant. En plus, tu connais mes antécédents médicaux.

C'était tentant, dangereux. Et suspect.

— Pourquoi ferais-tu une chose pareille ? lui demanda-t-elle, soupçonneuse.

— J'ai trente-cinq ans, il est temps pour moi aussi de fonder une famille.

Sa méfiance tourna cette fois à l'inquiétude.

— Je ne cherche pas quelqu'un pour élever mon enfant.

— Combien de temps travailles-tu chaque semaine, répliqua-t-il. Cinquante, soixante heures ? Où trouveras-tu celui d'être mère ?

Comment savait-il qu'elle travaillait autant ? Il avait mené une enquête avant de venir ?

— Je me débrouillerai, rétorqua-t-elle.

— Comme Lorraine ?

Cette allusion aux défaillances de sa mère l'atteignit en plein cœur.

— Cet argument est bas, Flynn, même de ta part.

Aujourd'hui encore, sa mère était chef dans les plus grands restaurants de Los Angeles. Et, comme autrefois, elle rentrait tard tous les soirs, épuisée, et buvait jusqu'à tomber ivre morte. A l'instar de bien des alcooliques, elle avait su cacher son addiction à ses employeurs et au reste du monde. Seule sa famille en avait souffert.

— Ce que je veux dire, Renée, reprit-il en cherchant à l'adoucir, c'est qu'il est plus facile d'élever un enfant à deux. Et c'est mieux pour l'enfant de connaître et d'avoir ses deux parents. C'est aussi une bonne précaution au cas où il arriverait quelque chose à l'un d'entre nous.

Horriifiée, elle recula.

— Nous sommes peut-être toujours mariés, se défendit-elle, mais plus pour longtemps.

— Si nous faisons cet enfant tous les deux, poursuivit-il sans l'écouter, je veux partager tous les instants de la grossesse et de l'accouchement. Je veux aussi que nous vivions ensemble jusqu'au premier anniversaire du bébé. Ensuite, nous pourrions divorcer, mais je demanderai une garde alternée. Et nous laisserons ouverte l'option de donner à notre enfant les frères et sœurs que tu n'as jamais eus.

— Des frères et sœurs ! s'exclama-t-elle médusée. Tu es fou !

Ses propos, son exigence, sans parler de son désir, étaient complètement extravagants. Elle ne pouvait pas se laisser séduire.

— Je veux des enfants, Renée, insista-t-il. Je veux une famille.

— Tu n'as donc personne dans ta vie ? Quelqu'un qui plairait à ta mère et qui...

— Je te renvoie la question. Pas d'homme dans les parages ?

— Non.

Elle serait folle de risquer encore son cœur et son équilibre. Elle traversa la cuisine en secouant vigoureusement la tête.

— Je te remercie, Flynn, mais je préfère m'en tenir au catalogue de donneurs.

— Tu préfères t'en remettre à un descriptif aussi fiable qu'une vulgaire petite annonce ?

Cette nouvelle perfidie touchait un autre point sensible. Depuis qu'elle avait opté pour l'insémination artificielle, elle s'était interrogée sur le sérieux des profils fournis par la clinique. Elle s'était convaincue de la sûreté des données médicales, mais elle connaissait assez les sites de rencontre sur internet pour savoir que le contenu des annonces correspondait assez rarement à la réalité.

— Je choisirai avec soin.

— Et quand tu auras décidé, pense aux projets que nous avons conçus, Renée. La maison que nous avons achetée, les travaux que nous avons faits, ceux que nous avons programmés pour les enfants que nous voulions. Le jardin, le chien, ton enfant pourrait avoir tout cela.

Son cœur se serra.

— Tu as gardé la maison ?

— Oui.

Ils avaient consacré les six premiers mois de leur mariage à rénover la magnifique bâtisse qu'il avait achetée sur Pacific Heights. Et elle avait passé les six mois suivants à errer dans les pièces vides, cherchant désespérément le moyen de sauver ce qui restait de leur couple. La seule chose qu'elle avait pu faire, c'était se sauver elle-même.

— Flynn, c'est absurde.

— Pas plus que filer à Vegas pour nous marier. Ça a marché.

— Un temps, Flynn, ça n'a marché qu'un temps. Et si j'en juge à ta voiture, tu travailles toujours chez Maddox. Rien n'a changé.

— L'agence est stable aujourd'hui. Je ne travaille plus comme avant. Reviens t'installer avec moi. Faisons un bébé, Renée.

Elle le dévisagea, les yeux écarquillés.

— M'installer avec toi ? Et mon travail ? Il m'a fallu des années pour développer Saveurs des Anges. Je ne peux pas disparaître et imaginer que ma clientèle va m'attendre. Et je ne peux pas faire la navette entre San Francisco et Los Angeles. Il y a au moins cinq heures de route, sans compter les embouteillages.

— J'ai regardé ton site sur internet. Tu as, paraît-il, une assistante « incroyablement talentueuse ». Confie-lui les rênes de ta cuisine à Los Angeles, et ouvre une succursale à San Francisco. J'ai des relations, je t'aiderai.

Il savait quels leviers mettre en œuvre pour la convaincre, se dit-elle désorientée et tentée malgré elle. Tamara était douée — elle ne doutait pas une seconde de ses compétences pour prendre le relai — et disposer du soutien, et du carnet d'adresses, de Maddox lui permettrait sans doute de débiter très vite sur le marché ultra-compétitif de San Francisco.

Mais le jeu en valait-il la chandelle ?

— Fais-moi un enfant, Renée, insista-t-il. Permets-moi d'être auprès de lui avec toi pour sa première année. Après, je m'engage à divorcer et à couvrir tous les frais.

Une petite part d'elle-même, la plus sentimentale, lui disait d'accepter. Elle avait toujours su que Flynn serait un père merveilleux, le genre de père qu'elle aurait aimé avoir. Mais le laisser de nouveau entrer dans sa vie, risquer la destruction à laquelle elle n'avait échappé qu'au prix d'une rupture brutale, l'effrayait.

D'un autre côté, songea-t-elle tentée, sept ans s'étaient écoulés. Elle était plus mûre, plus forte. Elle était capable de faire face.

Mais soudain, elle eut un sursaut. Elle devait être folle pour envisager cette option.

Folle ou au contraire lucide ? Si elle gardait la tête froide, elle pouvait réussir. Elle devait seulement dicter les règles, et se concentrer sur le résultat. Un bébé. Quelqu'un à aimer, à regarder grandir et retrouver chaque soir. Le seul problème...

— Flynn, on ne peut pas se remettre ensemble juste pour avoir un bébé. C'est absurde.

— Ça pourrait marcher, pour nous deux.

Son regard, aussi troublant que sa voix pressante, l'obligea à fermer les yeux.

— Si j'accepte, reprit-elle en espérant le décourager, je devrai trouver un local à San Francisco.

— Je m'en occuperai.

Elle se frotta les paumes. Son cœur battait la chamade et un nœud lui serrait la gorge.

— Très bien, décida-t-elle brusquement, je vais réfléchir. Mais j'ai des conditions.

— Je t'écoute.

L'éclat victorieux qu'elle surprit dans ses prunelles raviva sa panique.

— Nous aurons... besoin de temps pour nous réhabituer l'un à l'autre et être sûrs de ne pas commettre une erreur. Nous ne pouvons pas nous jeter au lit sans réfléchir.

— Combien de temps ?

— Je ne sais pas... Un mois. Cela devrait nous permettre de savoir si nous sommes toujours... compatibles.

— D'accord.

— Si ça ne marche pas, s'empressa-t-elle, nous nous séparons et tu signes le divorce.

— Je signerai.

Son empressement à tout accepter ne fit qu'accroître son affolement. Comment pouvait-elle envisager, aussi froidement, de faire un enfant sur un mariage brisé ?

D'accord, se reprit-elle, « froidement » n'était peut-être pas le terme, et elle ne cherchait pas à rallumer des braises depuis longtemps éteintes. Ils étaient d'ailleurs très clairs sur leur divorce. Sans compter qu'ils n'avaient jamais connu le genre de disputes que sa mère avait eu avec ses amants. Leur enfant ne serait jamais un enjeu de pouvoir ou de chantage. Son bébé saurait qu'il avait été voulu, attendu, et personne ne lui dirait qu'il était une erreur de parcours.

— Je veux... ma propre chambre, reprit-elle. Nous nous retrouverons... le moment venu. *Si* nous décidons de mettre notre projet en œuvre.

Elle vit le pli de son front s'approfondir.

— Si c'est ce que tu veux.

— Oui, je le veux.

Elle réprima le souvenir du jour de leur mariage qui tout à coup envahit son esprit. Ce jour-là, lorsqu'elle avait donné son consentement, elle rayonnait de bonheur et de confiance. Le premier de ses rêves venait de se réaliser et la vie s'étendait devant elle, riche des promesses à venir. Elle n'avait pas l'estomac noué, ni l'impression de commettre une effroyable erreur, comme aujourd'hui.

— Autre chose ?

Elle chercha d'autres barrières susceptibles de la protéger, mais tant d'émotions la traversaient qu'elle avait du mal à se concentrer.

— Pas pour l'instant, répondit-elle prudemment. Mais je me réserve le droit de compléter plus tard, si nécessaire.

— J'accepte tes conditions. J'en ai une moi aussi.

Elle se raidit.

— Je t'écoute.

— Je veux que la véritable raison de ton retour reste entre nous. Il est crucial que ma famille, nos amis, mes associés et collaborateurs soient convaincus que nous tentons vraiment de nous réconcilier.

— Pourquoi ?

— J'ai ma fierté, Renée. Je ne veux pas leur dire que nous sommes ensemble seulement le temps de faire un enfant.

Pourrait-elle feindre le bonheur que cela supposait, et jouer la comédie ? Oui, résolut-elle. Pour un bébé, elle était prête à presque tout.

— Je comprends, admit-elle. C'est mieux, surtout si nous avons effectivement un enfant.

— Alors nous sommes d'accord ?

Elle plongea les yeux dans son regard ; malheureusement, ce qu'elle crut y déceler n'avait rien pour la rassurer. Alors, elle se raccrocha à la seule image susceptible de l'aider : le bébé qu'elle allait bientôt avoir, un magnifique bébé aux yeux bleus, aux cheveux noirs, et aux joues rebondies.

Réconfortée, elle acquiesça d'un signe de tête et lui tendit la main. Mais au lieu de s'en saisir, et la serrer, il enroula ses longs doigts autour des siens et l'attira contre lui.

Ses lèvres glissèrent sur les siennes, provoquant une onde de choc insensée, suivie par un déluge de sensations familières. Comme si leurs sept années de séparation n'avaient jamais existé ! Et leurs corps, qui s'étaient toujours parfaitement entendus, reprenaient le fil d'une histoire qui pour eux étaient pourtant bel et bien morte. Ses bras la serraient contre son torse, et elle avait l'impression de retrouver le havre qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Horriifiée par cette sensation, elle mit un terme à leur baiser. Mais quoi qu'elle fasse, elle ne pouvait nier le flot turbulent qui l'avait envahie ni le désir qui la faisait encore frémir.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je voulais sceller notre accord.

— Ne t'avise pas de recommencer.

— Je n'ai pas le droit de te toucher ?

— Non ! Pas avant... le moment venu.

— Renée, pour qu'on nous croie, nous allons devoir nous toucher, nous embrasser, faire comme si nous étions amoureux.

— Je suis restauratrice, répliqua-t-elle, pas comédienne.

Il glissa un doigt sur sa joue, effleura la veine qui palpait au creux de son cou, et descendit jusqu'à l'encolure de son chemisier. Elle frissonna et sentit, avec consternation, ses seins se durcir.

— Ecoute ton corps, murmura-t-il de sa voix chaude. Tu me désires encore, et il le dit.

Il disait vrai — sa réaction était évidente —, elle désirait son mari. Et ce désir, conclut-elle catastrophée, était la pire des choses qui pouvaient lui arriver.

Elle allait devoir se montrer très, très prudente. Sinon, Flynn Maddox lui briserait encore le cœur. Et elle n'était pas sûre, cette fois, de se sauver. Rattrapée par les mêmes démons que sa mère, elle serait une menace pour tout le monde, et surtout pour son bébé.

Quoi que lui dise son corps, elle ne pouvait pas retomber amoureuse de Flynn. Elle allait tout faire pour l'éviter.

## 2

Rien n'était aussi bon que rentrer à la maison.

Sauf qu'elle n'était pas chez elle, se reprit vivement Renée en arrivant chez Flynn, le vendredi soir.

Les yeux fixés sur la grande maison couleur brique et ses balustrades blanc cassé, elle ravala l'appréhension qui la gagnait.

La porte d'entrée, un double panneau de bois orné de deux vitres ovales biseautées, s'ouvrit et Flynn — dans un vieux jean et un T-shirt délavé — apparut sur le porche. Il avait visiblement guetté son arrivée, et il ressemblait tellement à l'homme dont elle était tombée amoureuse, huit ans et demi auparavant, qu'elle sentit le souffle lui manquer.

Mais elle s'efforça de se rappeler que cet amour était mort. Douloureusement. Et il ne ressusciterait pas. Elle allait y veiller.

Elle le regarda descendre les marches à sa rencontre, traversée par un mélange d'émotions contradictoires. Il s'arrêta, un mètre devant elle.

— Je me charge de ta valise, lui dit-il, prends le reste.

Elle avait laissé son regard s'attarder sur ses lèvres et sursauta.

— Je n'ai que ça.

Elle avait pris le minimum, parce qu'elle était de passage et qu'elle ne voulait pas que Flynn — ou elle-même — se leurre une seconde sur la durée, ou la signification, de son retour.

— Si j'ai besoin d'autre chose, j'irai le prendre en allant voir Tamara.

Elle l'avait prévenu qu'elle retournerait chaque semaine à Los Angeles pour vérifier que tout se passait bien. Ce rappel n'eut pas l'air de lui plaire, mais il ne fit aucun commentaire.

— Veux-tu mettre ta voiture au garage ?

— Non, merci. Tu n'as rien fait de cet espace ?

Pendant leurs travaux, ils avaient longuement débattu de ce qu'ils feraient de l'immense pièce derrière le garage qui leur servait d'atelier. Elle donnait sur l'arrière de la maison, et une si grande baie vitrée s'ouvrait sur le jardin qu'il aurait été dommage de ne pas l'exploiter.

— Pas encore, mais j'ai quelques idées.

Elle leva les yeux sur la façade, les corniches dentelées, le toit escarpé et la tourelle.

— Tu n'as pas changé grand-chose à l'extérieur.

— J'aurais eu tort. On ne touche pas la perfection, et nous l'avons atteinte.

Il se pencha. Ses doigts couvrirent les siens sur la poignée de sa valise, et un frisson la traversa. Il était trop près, et son parfum trop agréable et beaucoup trop familier la troublait. Repoussant les souvenirs qui l'assaillaient, elle lâcha sa valise et s'écarta.

Il monta les marches du porche, et elle lui emboîta le pas. Mais au lieu de le suivre dans la maison, elle s'arrêta en haut des marches et se retourna pour contempler la vue. D'autres maisons du XIX<sup>e</sup> siècle avaient été restaurées, et leurs couleurs vives dessinaient un arc-en-ciel lumineux le long de la crête. Par des jours comme celui-ci, quand le ciel était dégagé, elle pouvait voir le pont de Golden Gate, Alcatraz et les Marin Headlands, au nord. Le quartier des restaurants et des boutiques était juste au pied de la colline.

— Renée, tu viens ?

Dominant l'anxiété de retrouver ce qui avait été son foyer, elle tourna lentement le dos à la vue et pénétra dans l'entrée.

Une vague de nostalgie s'abattit sur elle. Son départ aurait aussi bien pu dater de la veille, constata-t-elle en regardant les lieux. Les tons qu'ils avaient choisis pour décorer la maison l'accueillaient avec chaleur, exactement comme dans son souvenir. Et la même odeur de vanille et de cannelle, cette odeur qu'elle aimait tant, flottait dans l'air.

Le plancher ciré, toujours aussi magnifique, s'étendait dans toutes les directions ; au milieu de l'entrée, le bel escalier, avec sa rampe délicatement sculptée, grimpait le long du mur. Autrefois, le grand salon occupait tout le côté gauche du rez-de-chaussée, et la salle à manger le côté droit.

Elle se força à revenir au présent.

— Tu as terminé le second étage ?

— Non, je n'avais aucune de raison de le faire.

Cet étage était destiné aux chambres de leurs enfants. Ils en avaient prévu trois et une salle de jeu.

— Tu ne peux pas abandonner, Flynn. Ce sera superbe.

— Maintenant que tu es revenue, nous finirons peut-être.

*Nous.* Elle rejeta ce terme et ce qu'il signifiait pour s'en tenir à la maison. Elle avait été un véritable symbole pour eux au début de leur mariage.

Elle était à l'abandon quand il l'avait achetée, dix ans plus tôt. Et quand ils s'étaient rencontrés, dans un magasin de bricolage, il rénovait le rez-de-chaussée. Elle était venue chercher une marque de peinture introuvable à Los Angeles. Ils s'étaient croisés dans les rayons, il lui avait demandé conseil, et ensuite, tout s'était enchaîné. Ils avaient consacré beaucoup de leurs premiers rendez-vous, et les six premiers mois de leur mariage, à terminer le rez-de-chaussée, puis le premier étage. Ils étaient sur le point de s'attaquer au second, lorsqu'il avait perdu son père et changé de métier. Les travaux avaient cessé de l'intéresser, comme leur mariage, et elle. Elle avait continué de travailler dans la maison, mais tout avait changé. Sans Flynn, sans son enthousiasme et sa complicité, le cœur lui avait peu à peu manqué. Et quand il avait refusé de faire le bébé qu'elle demandait, elle n'avait pas vu l'intérêt d'achever la première chambre.

Il s'engagea dans l'escalier.

— Tu peux choisir la chambre que tu veux, lui dit-il, celle d'amis... ou la nôtre.

Et dormir dans le grand lit où ils avaient si souvent fait l'amour ? Non merci. Il lui était assez pénible de savoir qu'ils avaient ainsi baptisé toutes les pièces de la maison. Chacune était pleine de souvenirs qu'il lui faudrait ignorer. Inutile d'ajouter ceux de leur chambre à coucher.

— Je vais m'installer dans la chambre de devant, répondit-elle, celle avec le petit balcon.

Celle où ils avaient fait l'amour sur une bâche, au milieu des pots de peinture, et avec un tel enthousiasme que des semaines plus tard elle retrouvait encore de petits éclats de couleur dans ses cheveux. Il ne servait à rien de s'en souvenir. Ce jour-là et la bâche avaient depuis longtemps disparu.

— Tu es sûre ? Elle donne sur la rue.

— Ça m'est égal. De toute façon, l'un d'entre nous doit y dormir. La rue est plutôt calme, et j'ai toujours pensé que le balcon était un endroit merveilleux pour boire son café le matin. Tu dois reconnaître que la vue est splendide.

Il porta sa valise dans la chambre et s'assit sur le lit de fer forgé.

— Tu connais la maison, tu sais où sont les placards. Fais comme chez toi.

— Merci, lui dit-elle, aussi distante que s'il avait été un inconnu et pas l'homme avec lequel elle avait choisi le décor de la pièce, depuis l'édredon jusqu'au tapis sous leurs pieds.

— Quand tu auras défait tes valises, nous irons dîner chez Gianelli. J'ai réservé.

Le petit restaurant italien, son charme et ses plats délicieux, lui revinrent à la mémoire et avec lui, toutes les soirées agréables qu'ils y avaient passées.

— Ne fais pas comme si rien n'avait changé, Flynn. Ce n'est pas vrai.

— Je le sais, mais ceux qui nous connaissent s'attendent à nous voir fêter nos retrouvailles dans notre restaurant préféré.

Il avait raison, et elle avait oublié cet aspect de leur accord. Mais il ne concernait que les autres.

— Nos *prétendues* retrouvailles, le corrigea-t-elle afin de lever toute ambiguïté.

Il inclina la tête, et une vague de résignation s'abattit sur ses épaules. Elle poussa un profond soupir. En acceptant de jouer cette comédie, elle n'avait pas pensé qu'elle devrait retourner dans des endroits où elle ne voulait pas mettre les pieds.

— Laisse-moi une demi-heure.

Au terme de ce délai, elle espérait avoir trouvé le courage de se lancer dans cette étrange aventure.

\* \* \*

Flynn aimait les plans bien ficelés et jusqu'ici, il devait reconnaître que le sien fonctionnait à merveille. La première étape était franchie, Renée était rentrée à la maison. Certes, elle n'était pas encore dans son lit, mais cela ne tarderait pas.

Comme il l'avait si souvent fait en allant chez Gianelli, il lui prit la main et enlaça ses doigts aux siens. Elle sursauta et tenta de se libérer mais en même temps, elle trébucha sur un escarpement du trottoir. Il en profita pour la retenir, et la serrer contre lui.

Ses grands yeux bleus aux si jolis reflets violets le transpercèrent, furieux.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je te tiens la main. Nous devons sauver les apparences, tu l'as oublié ?

La sentir si proche lui procurait un sentiment de bien-être, un apaisement qu'il n'avait pas connu depuis longtemps.

— Non.

Il inspira, humant son parfum léger et regrettant de ne pas pouvoir la prendre entre ses bras. Il voulait glisser les mains dans ses longs cheveux blonds et l'embrasser jusqu'à ce qu'elle se love contre lui, comme autrefois. Mais il ne voulait pas la brusquer. Leur premier baiser avait répondu à sa première question et l'avait rassuré. L'alchimie qu'ils avaient connue l'un pour l'autre n'avait pas disparu, et il s'en réjouissait. Tant qu'il pouvait compter sur elle, il avait une chance de réparer ce qu'il avait brisé.

Mais pour l'instant, il la sentait tendue et il chercha un moyen de la distraire.

— J'ai fait quelques recherches pour te trouver un local dans les environs.

Ses magnifiques yeux volèrent aussitôt dans sa direction.

— Alors ?

— Il y a des locations, mais tout dépend de ton budget. Je te montrerai ce que j'ai trouvé en rentrant. Je te parlerai aussi de mes idées pour le sous-sol.

Une vive curiosité illumina ses traits.

— Tu as des projets ? Raconte-moi !

— Non, en rentrant.

— Oh, Flynn, s'il te plaît !



— Pas question, tu attendras.

— Tortionnaire !

Son sourire s'était vite effacé, mais il avait compris qu'elle se souvenait, comme lui, de toutes les fois où elle l'avait supplié de cette façon, quand il la menait au comble du désir et repoussait son plaisir jusqu'aux limites du tolérable. Leur jouissance était alors fabuleuse.

Une bouffée de chaleur l'envahit et il sentit le désir monter en lui. Repoussant ses fantasmes, il se concentra sur le projet qu'il avait en tête depuis qu'elle avait accepté de revenir à San Francisco. Le sous-sol était idéal pour son activité professionnelle, et dessiner les plans de sa future cuisine l'avait empli d'une allégresse qu'il n'avait pas connue depuis longtemps. Il était tellement impatient de lui en parler qu'il avait failli tout lui dire à l'instant même, mais il préférait attendre la fin de la soirée. Il espérait qu'un bon repas, du bon vin, et l'évocation de souvenirs heureux la rendraient plus réceptive.

Il ouvrit la lourde porte du restaurant. Comme convenu, et grâce au texto qu'il avait envoyé, Mama Gianelli les attendait juste à l'entrée. Elle et Renée étaient devenues amies le jour où Renée lui avait demandé conseil pour une recette.

En les voyant, la propriétaire poussa un gloussement de joie et se précipita sur Renée pour la serrer dans ses bras et l'embrasser sur les deux joues.

— Quand Flynn m'a téléphoné pour me dire que vous veniez tous les deux, s'exclama-t-elle, mon cœur a fait un bond ! Je suis tellement heureuse de vous revoir, Renée. Vous et votre beau sourire m'avez tellement manqué.

Ce flot de paroles exubérantes lâchées avec un fort accent italien fit naître un premier vrai sourire sur les lèvres de Renée. Dommage, songea-t-il, qu'il ne lui soit pas adressé, car ce sourire et l'éclat qu'il provoquait dans ses yeux lui avaient aussi beaucoup manqué.

— Moi aussi, je suis heureuse, Mama G.

— Et celui-là, poursuivit la propriétaire en le désignant. Il ne mange pas comme il devrait. Regardez-le, tout en os !

Il resta un instant en retrait, légèrement mal à l'aise, jusqu'au moment où il surprit le regard de Renée passer lentement sur lui. Son air approbateur ne fit qu'accroître son embarras, mais pour une autre raison.

Mama G., heureusement, passa un bras autour de Renée et l'entraîna avec elle.

— Venez, j'ai préparé votre table.

Il les suivit au fond de la salle, et prit le temps d'admirer la silhouette de sa femme. Elle semblait avoir pris un peu de poids, mais ses courbes, soulignées par son pull de coton blanc et la coupe seyante de son pantalon gris, n'en étaient que plus gracieuses. Et ce spectacle réveillait un appétit qu'aucune femme n'avait su ranimer depuis son départ.

— Je vous apporte votre chianti préféré, leur annonça Mama Gianelli en s'écartant.

— Non, pas pour moi, merci, refusa Renée.

Il la regarda, surpris, mais décida de se plier à sa décision.

— Pour moi non plus.

— Comme vous voudrez, leur dit Mama Gianelli. Voilà la carte. Elle n'a pas changé, ou presque.

Elle les contempla un instant, le visage radieux de satisfaction, et les laissa enfin seuls. Renée plongea aussitôt les yeux sur son menu et l'étudia avec attention. Comme elle le connaissait par cœur — chaque fois qu'ils étaient venus elle avait toujours choisi le même plat —, il en déduisit qu'elle cherchait à l'éviter.

— Tu ne commandes pas la même chose que d'habitude ?

— Je crois que je vais tenter le poulet à la romaine, répondit-elle sans lever la tête. Il est farci aux crevettes et à la mozzarella, et sa sauce au citron me tente bien.

— Quel changement !

Cette fois, elle le regarda.

— J'ai changé, Flynn, dit-elle avec sérieux. Je ne suis plus la petite souris craintive et anxieuse de plaire que j'étais.

Était-ce un avertissement qu'il percevait dans sa voix ?

— Tout le monde change, Renée. Mais le fond de notre caractère reste le même.

La petite-fille des Gianelli arriva à cet instant. Ils passèrent leur commande et, après son départ, il leva son verre d'eau.

— A nous et notre future famille.

Elle hésita, puis leva son verre à son tour.

— Au bébé que nous ferons... peut-être.

Il nota son hésitation, mais au lieu de relever, il lui prit la main.

— Est-ce nécessaire ? demanda-t-elle sur la défensive.

— Nous nous tenions toujours la main en attendant nos plats.

Ses doigts restèrent tendus.

— Pourquoi tiens-tu tellement à nous faire passer pour un couple heureux ?

Ce n'était pas la conversation légère qu'il avait espérée, mais elle avait le droit de connaître les faits.

— Le contexte économique n'est pas facile, commença-t-il. Toutes les entreprises réduisent leurs budgets publicitaires, et la concurrence est rude. Notre plus gros rival, l'agence Golden Gate, nous fait une véritable guerre. Ses directeurs commerciaux n'hésitent pas à piétiner nos plates-bandes et ils n'auraient aucun scrupule à user des pires méthodes pour nous voler nos clients.

— Je ne vois pas le rapport.

— Athos Koteas, leur P.-D.G, fait tout ce qu'il peut pour salir notre image et notre réputation. Il répand des ragots, détourne les faits, lance des rumeurs. Nous ne savons pas d'où il tient ses informations, mais il connaît nos points faibles. A croire qu'il a un espion dans la maison.

— Je ne comprends toujours pas.

— Certains de nos plus gros clients sont ultraconservateurs. Ils sont très à cheval sur les principes et ils détestent le scandale. S'ils apprenaient la teneur de notre marché — dont l'enjeu est un enfant —, je ne donne pas cher de Maddox Communications. D'où la nécessité de ne rien dire.

— Tu ne pourras pas garder le secret indéfiniment.

— Koteas a soixante-dix ans. Il n'est pas éternel. Mais assez parlé de mon travail.

— Au contraire, j'aime que tu m'en parles. Tu ne le faisais jamais avant. Enfin, pas après que tu es entré chez Maddox.

— J'avais bien assez de cette jungle pendant la journée pour ne pas vouloir en parler le soir.

Mais elle avait raison. Quand il travaillait chez Adams Architectes, ses projets l'enthousiasmaient tellement qu'il lui racontait toujours ses journées par le menu.

— Comment va Lorraine ?

Elle eut un mouvement de recul, mais haussa les épaules.

— Ma mère est toujours la même. En ce moment, elle travaille dans un cinq étoiles de Boca Raton.

— Elle change toujours aussi souvent de restaurant ?

— Elle démissionne dès que son penchant pour l'alcool est découvert.

— Son addiction est une vraie plaie. Tu as de la chance d'avoir vécu avec ta grand-mère.

Il caressa sa paume du bout de son pouce. Elle sursauta et retira vivement sa main pour attraper son verre, mais le frisson sur sa peau ne lui avait pas échappé.

— Tu as l'air en pleine forme, Renée. Diriger ton affaire semble te réussir.

— Merci. Il y a des avantages à être indépendant, et je préfère la liberté de créer mes propres recettes plutôt que d'être obligée de suivre celles qu'on m'impose.

Lorsqu'ils s'étaient rencontrés, elle était salariée chez un traiteur célèbre de Los Angeles. Après leur mariage, elle avait démissionné, et il n'avait pas voulu qu'elle travaille.

Il avait eu le temps de réfléchir aux raisons de leur séparation et il avait conclu que sa première erreur avait été de lui demander de s'occuper exclusivement d'eux et de la maison. Contrairement à lui, Renée était issue de la classe laborieuse. Sa grand-mère avait possédé et dirigé un petit restaurant de quartier ; sa mère était devenue un chef connu et talentueux. Ces deux emplois exigeaient une énergie considérable et encore plus d'obstination.

Renée connaissait la dureté du travail, elle avait pratiquement grandi dans une cuisine de restaurant. A quatorze ans, quand il construisait des maquettes et profitait d'une adolescence insouciant, elle mettait les couverts et débarrassait les tables pour gagner un peu d'argent de poche. Elle avait l'habitude de subvenir à ses besoins et elle n'avait jamais aimé lui demander de l'argent pour faire les courses ou sortir.

Les déjeuners, le shopping — sauf s'ils avaient un lien avec leur foyer — ne l'avaient jamais amusée. Elle n'était pas du genre non plus à se prélasser dans les instituts de beauté. Devenir une femme entretenue n'avait pas été facile. Et quand il avait commencé à travailler comme un fou chez Maddox, elle n'avait plus rien eu pour combler ses journées.

Sauf, se rappela-t-il, le désir prématuré d'un enfant.

Leur mariage aurait-il duré s'il l'avait encouragée à trouver un emploi, ou s'il avait dit oui au bébé ? Il s'était posé la question un millier de fois, sans parvenir à y répondre. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il n'avait pas voulu d'enfant parce qu'il ne voulait pas être un père absent, comme l'avait été le sien.

Des enfants. Combien en auraient-ils aujourd'hui s'il n'avait pas refusé le premier ? Il repoussa aussi cette réflexion. Il ne servait à rien de revenir sur le passé. La seule chose qu'il pouvait faire, c'était tirer les leçons de ses erreurs et ne pas recommencer.

Renée était revenue et, cette fois, il n'avait pas l'intention de la laisser partir.

\* \* \*

Il était beaucoup trop facile d'oublier que leur réconciliation n'était qu'un leurre, songea Renée tandis que Flynn lui ouvrait la porte de sa maison.

Au cours du dîner, il s'était montré attentif, drôle et agréable, exactement comme elle l'avait connu au début de leur rencontre et de leur mariage. Mais il avait déjà changé, se rappela-t-elle, et il recommencerait. De toute manière, ce n'était pas lui le problème. Mais elle.

— J'ai un trousseau de clés pour toi, lui dit-il si près de son oreille qu'elle sursauta.

Elle avança précipitamment dans l'entrée.

— Tu n'as pas dit que tu me montrerais tes idées pour le sous-sol ?

— Mes plans sont dans le bureau, avec les clés. Vas-y, je te rejoins dans une seconde.

Après qu'il eut quitté la cuisine, elle se dirigea vers la pièce qui s'ouvrait sous l'escalier.

Elle constata aussitôt que le bureau avait la même odeur que lui. Elle s'apprêtait à prendre une profonde inspiration pour s'imprégner de cette odeur mais quelque chose attira son attention.

Son immense table à dessin — symbole de la vie et de la passion auxquelles il avait renoncé — trônait toujours devant la grande fenêtre. Elle était surprise qu'il ne s'en soit pas débarrassé. Ces quatre années d'études, et autant de formation, abandonnées lui inspiraient le même sentiment de gâchis. Il avait été si près d'obtenir son diplôme et de réaliser son rêve, si près de devenir architecte... Elle soupira et contempla avec tristesse les rayons de sa bibliothèque. Comme autrefois, elle regorgeait jusqu'au plafond de livres d'architecture, de technique et de design. Au milieu d'eux, une photo attira son regard. Elle approcha et une douloureuse mélancolie lui serra la gorge.

Ils semblaient si heureux devant la petite chapelle blanche de Las Vegas où ils avaient échangé leurs vœux. Leurs sourires étaient rayonnants et leurs regards pleins d'amour. Les liens qui les unissaient n'avaient pas commencé à se déliter. C'était avant, se dit-elle. Avant que les remarques acides de sa belle-mère ne finissent par entamer sa confiance, avant que son beau-père ne meure, avant que Flynn ne change de travail et se détourne d'elle.

Durant cette seconde de félicité radieuse figée sur la photographie, jeune mariée de l'homme qu'elle aimait éperdument, elle ne savait rien du silence et de la solitude qui l'attendaient, des démons qui la guettaient, prêts à surgir et s'abattre sur elle. Découvrir qu'elle avait des pieds d'argile avait été une douloureuse épreuve.

Le bruit d'un bouchon la fit sursauter. Flynn entra dans la pièce, une bouteille de vin à la main, et deux verres coincés au creux de son bras.

Elle l'arrêta.

— Pas pour moi.

Une ombre de contrariété sur le front, il posa la bouteille et les verres sur une desserte et ses mains fortes entreprirent de sortir le morceau de liège du tire-bouchon.

— Ce riesling était ton préféré, observa-t-il.

— Je ne bois plus une goutte d'alcool, sauf pour déguster le vin destiné à accompagner mes menus. Mais même là, je recrache.

— Tu adorais le vin.

— Plus maintenant.

— C'est à cause de ta mère ?

Sa question n'était pas surprenante. Elle ne lui avait jamais rien dit de cette nuit solitaire où elle avait eu si peur de devenir comme sa mère que sa vie en avait été bouleversée. Et elle s'était juré de ne jamais lui en parler.

— En partie, répondit-elle prudente. Alors, le sous-sol ?

— Une minute.

Il reboucha la bouteille, s'assit à son bureau et ouvrit un tiroir. Elle le regarda sortir un trousseau de clés et le lui tendre. Elle se figea. L'accepter, c'était accomplir un pas de plus en avant, un pas qui la rapprochait du précipice... Repoussant son vertige, elle avança et tendit la main. Le contact du métal froid lui mordit la paume. Elle releva les yeux, mais il ouvrait un autre tiroir, pour en sortir, cette fois, un dossier.

— Ce sont les locations que j'ai trouvées dans le quartier pour installer ton entreprise.

Elle ouvrit la chemise et regarda le premier descriptif. Le prix, encadré et en gras, faillit la faire s'étouffer. Le suivant, constata-t-elle en tournant la page, n'était guère plus encourageant. Elle faillit renoncer, mais elle avait noté sa belle écriture familière dans la marge. Il avait pris le temps de noter pour elle les pour et les contre de chaque proposition. Alors elle poursuivit sa lecture, le cœur serré. Tous les loyers dépassaient largement les sommes qu'elle envisageait d'investir dans sa nouvelle installation. Elle releva les yeux.

— Ces prix ne tiennent pas compte des travaux que tu vas devoir réaliser, lui dit-il comme s'il lisait dans ses pensées. Ni des équipements dont tu vas avoir besoin. Mais tu connais sans doute mieux que moi les sommes que cela représente.

Elle fit rapidement le calcul. Même en puisant dans ses économies, elle n'avait pas les moyens qu'exigeait un tel projet. Sauf si elle empruntait. Cette perspective, aussitôt, raviva ses doutes.

Était-elle prête à s'endetter pour un projet dont rien ne lui garantissait le succès ? Le secteur de la restauration était dur, et à San Francisco, la concurrence était encore plus rude... Et si leur accord tournait mal, si elle voulait partir, un tel emprunt ne l'obligerait-il pas à rester ? Elle s'en voulut de ne

pas avoir réfléchi davantage. Elle aurait dû se poser ces questions *avant* d'accepter la proposition de Flynn.

— Je ne dispose pas de ce genre de budget, déclara-t-elle.

— Il y a une autre possibilité, avança-t-il, bien moins coûteuse.

Il se leva et retourna la feuille posée sur sa table à dessin.

— Tu as fait des plans, devina-t-elle le cœur battant.

Il croisa son regard et, durant une brève seconde, elle surprit dans la profondeur de ses yeux bleus la magnifique lueur qui l'avait d'abord attirée vers lui dans ce magasin de peinture.

— Regarde.

Même sa voix contenait la pointe de jubilation qui l'avait tant séduite.

Un peu inquiète des réactions que lui inspirait cette réminiscence de l'ancien Flynn, elle approcha. Une cuisine, très semblable à celle qu'elle avait installée dans sa maison de Los Angeles, apparut sous ses yeux. Mais celle-ci était plus grande. Elle disposait de plans de travail plus nombreux, et de plus larges fenêtres. Et elle n'incluait pas seulement un bureau — une vaste pièce séparée où elle pourrait recevoir ses clients —, le plan s'étendait sur un patio extérieur, agrémenté de tables et d'une fontaine.

— Oh, Flynn, s'exclama-t-elle enthousiasmée, c'est magnifique ! Où est-ce ?

— Dans notre sous-sol.

Elle recula.

— Mais je... Nous... Enfin, non, Flynn ! Ce n'est pas...

— Attends, la coupa-t-il en levant la main. Et écoute-moi. Notre sous-sol est grand, vide et il comporte un accès indépendant. Si tu acceptes de t'y installer, tu réduis considérablement tes charges, et tu pourras travailler en bas pendant qu'une nounou s'occupera de notre bébé en haut. Tu pourras le voir quand tu voudras. Vous ne serez pas séparés.

« Notre sous-sol, notre bébé. » Et *sa* panique !

Sa joie retomba plus vite qu'un soufflé. Ces mots suggéraient... Non, ils ne suggéraient pas. Ils annonçaient un engagement sur du long terme. Un engagement qu'elle n'était absolument pas prête à envisager.

— Une transformation pareille pour une installation provisoire est une mauvaise idée, Flynn. Une très mauvaise idée.

— Qui prétend qu'elle doit rester provisoire ?

Sa panique monta d'un cran.

— Moi ! s'écria-t-elle. Parce qu'il n'est pas question que je reste. Même si je réussis à San Francisco et que je décide de garder cette succursale, un an après la naissance, j'engage un directeur et je retourne à Los Angeles. Je te rappelle que nous nous sommes mis d'accord pour divorcer après le premier anniversaire du bébé.

Il la considéra un instant puis sembla se raviser.

— Réfléchis, Renée. Tu ne trouveras rien de moins cher ni de mieux situé qu'ici. C'est un quartier branché, pourvu du type de clientèle que tu recherches. Et notre adresse est assez proche des restaurants et des boutiques les plus connus pour qu'on puisse te localiser très facilement.

Il n'avait pas seulement raison, se dit-elle consternée. Son plan, au sens propre comme au sens figuré — et quelles que soient ses intentions —, était idéal. Tellement idéal qu'elle devait... le refuser.

Elle ouvrit la bouche pour le lui faire savoir, mais pas un mot n'en sortit.

Elle n'avait pas les moyens de s'installer ailleurs et il n'était pas question de s'installer chez lui, mais elle serait folle d'envisager de vivre ici, dans sa maison, sans autre occupation que celle de guetter son retour. Elle avait déjà échoué dans cette voie, elle n'avait aucune envie de recommencer. Même pour un bébé.

Une autre solution lui vint alors à l'esprit... qu'elle repoussa aussitôt.

Elle ne pouvait pas se faire embaucher par un traiteur. D'abord, elle n'aurait pas la liberté d'aller et venir à Los Angeles pour épauler Tamara, et puis personne n'accepterait le risque de se faire voler ses recettes aussi facilement.

Mais elle *devait* travailler. Elle avait besoin de l'épanouissement que lui apportait son travail et de l'indépendance financière qui allait avec.

Elle se pinça les lèvres de dépit et d'impuissance. Malheureusement pour elle, la proposition de Flynn était la meilleure des solutions. Et la pire. La meilleure, parce qu'ouvrir une succursale de Saveurs des Anges dans cette maison était la seule et unique possibilité financièrement viable de percer le marché ultra-compétitif de San Francisco. Et la pire, parce qu'elle se jetait... dans la gueule du loup.

Était-elle prête à vivre, travailler, manger, dormir, respirer dans l'ombre de Flynn ? Le voulait-elle vraiment ? Était-elle assez forte pour supporter la pression qui en découlerait ? La dernière fois, elle s'était effondrée...

Elle tenta de se ressaisir. Elle n'était pas obligée de dramatiser. Son installation pouvait aussi rester ce qu'elle était : une solution temporaire. Dès qu'elle en aurait les moyens, elle chercherait une autre location. De cette façon, quand son enfant irait chez son père, elle ne serait pas loin, et il n'aurait jamais l'impression qu'elle voulait se débarrasser de lui.

Elle pouvait réussir. Elle était forte. En sept ans, elle avait appris à lutter. Son fils ou sa fille saurait qu'il avait été désiré, attendu, qu'il ou elle n'était pas une erreur. Il connaîtrait son père.

*Elle n'était pas comme sa mère.*

Elle baissa les yeux sur le dossier que Flynn lui avait donné, puis elle les releva lentement sur lui.

— Ne pense pas que je doute de tes recherches, mais j'ai appris à faire les choses moi-même. Je vais vérifier tout ça, et je te donnerai ma réponse.

### 3

Dimanche matin, dès son réveil, Renée était descendue au sous-sol, une tasse de café à la main. Elle avait posé les plans de Flynn sur des tréteaux et, gagnée par un sentiment d'accablement croissant, elle contemplait l'espace froid et abandonné.

Flynn ne lui avait pas menti.

Elle avait consacré son samedi à étudier toutes les possibilités de location avec un agent immobilier. Ce n'était pas de Flynn qu'elle doutait — elle lui avait toujours fait confiance — mais d'elle. Et le résultat de ses recherches n'avait fait que confirmer ce qu'elle savait malheureusement déjà : tous les locaux disponibles dépassaient son budget, à moins qu'elle ne s'endette ou qu'elle accepte de s'installer dans un quartier éloigné et moins accessible.

Refusant de céder à son découragement, elle remercia le ciel d'avoir doté sa grand-mère d'une nature économe. Après avoir vendu à prix d'or le secret de sa recette de cookies à une pâtisserie industrielle, Emma avait gardé son restaurant et continué à vivre comme elle l'avait toujours fait. Le seul luxe qu'elle s'était offert était sa maison, achetée avec une fraction seulement de sa fortune. Elle avait gardé le reste, « au cas où ». Et ce reste, se rappela Renée avec reconnaissance, lui avait permis de monter sa société.

L'escalier craqua derrière elle, et elle se retourna aussitôt. Les longues jambes de Flynn apparurent sur les premières marches. Son short de course moulait ses cuisses musclées, ses hanches, et son T-shirt épousait la puissance de son torse. Une pointe de désir la traversa, qu'elle tenta aussitôt d'ignorer, sans grand succès.

Il vint se poster juste devant elle et, sous son regard appuyé, elle se sentit bien pâle dans son vieux jean, son polo à manches longues et les pieds nus.

— Bonjour, Renée.

— Bonjour. Tu cours toujours chaque matin ?

— Oui, qu'il pleuve ou qu'il vente. Tu m'accompagnes ?

Sa question, qui évoquait leur complicité d'autrefois, lui inspira un sourire. Il la lui posait toujours avant de partir et, invariablement, elle répondait la même chose.

— Tu connais la réponse.

Mais cette fois, cette vieille réplique lui arracha une grimace. Leurs plaisanteries d'antan, et leur façon si facile d'y revenir étaient parfaitement déplacées.

— J'ai mon téléphone portable, reprit-il. Si tu as besoin de me joindre, j'ai laissé le numéro sur la table de la cuisine.

Il désigna ses plans du menton.

— Tu as pris une décision ?

Elle but une gorgée de café, dans l'espoir de voir surgir une idée de génie, et soupira.

— Tu as raison, admit-elle. Ton sous-sol est ma meilleure option.

Ses yeux brillèrent de satisfaction.

— J'appelle l'entrepreneur dès demain matin. J'en connais un en qui j'ai toute confiance. Et l'après-midi, nous irons choisir du carrelage, de la peinture, des meubles et un plan de travail.

— Tu ne travailles pas le lundi ?

— Je prendrai mon après-midi. Tu n'auras qu'à venir me chercher au bureau, nous partirons directement.

Elle était surprise. Avant, elle n'avait jamais pu l'arracher à son travail, et il appréciait encore moins de la voir surgir à l'improviste chez Maddox. Ces réticences n'avaient rendu que plus cruelles les insinuations perfides de sa belle-mère à propos des femmes « bien plus convenables » qu'il fréquentait.

— Etudie ce plan pendant mon absence, tu me diras les changements que tu veux.

— Ce projet est parfait, comme toujours.

Son talent était si prometteur quand elle l'avait connu que de grands cabinets d'architectes avaient voulu le recruter, avant même la fin de ses études.

— Comme je ne suis pas diplômé, c'est un de mes anciens collègues qui va devoir le signer.

— Aucun problème.

En renouant ces contacts, il se souviendrait peut-être de sa passion pour ce métier. Et s'il pouvait y revenir...

Il s'éloigna, ouvrit la porte-fenêtre et se retourna sur le seuil.

— Je ne serai pas long.

La porte se referma et, dans un frisson, elle se frotta les bras.

Plongée dans le silence de la maison, le souvenir des jours et des nuits qu'elle avait passé à l'attendre s'abattit sur elle. Elle ne pouvait pas s'empêcher de croire que leur mariage aurait duré s'il était resté architecte au lieu de devenir vice-président de l'agence publicitaire familiale. Mais parce qu'il avait aussi étudié l'économie, et parce qu'il avait été préparé à travailler dans l'agence — jusqu'au jour où il s'était rebellé pour changer d'orientation —, il avait été le mieux placé pour prendre ce poste à la mort de son père.

D'un mouvement de tête, elle chassa la mélancolie et les regrets dont elle avait déjà fait l'expérience. Elle ne s'y laisserait pas reprendre. Elle avait son travail, ses centres d'intérêt, ses projets. Elle ne laisserait plus sa vie et son bonheur dépendre uniquement de Flynn.

Elle avala sa dernière gorgée de café, roula les plans et remonta l'escalier. Autrefois, elle aurait préparé le petit déjeuner en attendant son retour. Elle avait adoré cuisiner pour lui. Elle songea un instant à ouvrir son réfrigérateur et voir ce qui s'y trouvait, mais elle s'abstint. Le passé était révolu.

Alors elle se remplit une autre tasse de café et s'assit avec un carnet. Démarrer une filiale n'était pas une mince affaire, mais elle avait de l'expérience aujourd'hui. Elle devait faire une liste de courses, meubles et ustensiles compris, une des démarches à entreprendre, et un planning. Une fois ses dépenses chiffrées, et le devis de l'entrepreneur en main, elle pourrait définir son budget et l'ajuster.

La sonnerie de la porte d'entrée la tira de sa concentration. Flynn avait oublié ses clés ? Le double qu'ils cachaient derrière la grille n'existait plus ? Elle leva les yeux sur l'horloge. Quarante minutes s'étaient écoulées depuis son départ. Avant, il avait l'habitude de courir une bonne heure.

Elle se leva et, toujours pieds nus, se dirigea vers la porte. Les vitres déformaient la silhouette qui se tenait derrière, mais elles ne l'empêchaient pas de voir que le visiteur était bien trop petit pour être Flynn.

Qui donc venait lui rendre visite aussi tôt ?

Elle ouvrit, intriguée, pour découvrir Carol Maddox, sa belle-mère, sur le seuil. Elle eut l'impression de recevoir une douche froide. Aucune formule aimable ne lui vint à l'esprit.



— Bonjour, Carol, se contenta-t-elle de lui dire.

Petite, blonde, mince au point d'être émaciée, Carol Maddox n'avait pas changé. Son visage, figé à cause d'un usage abusif de la chirurgie esthétique, réussissait toujours à exprimer l'aigreur, et le mépris.

— Alors c'est vrai, lâcha-t-elle, tu es revenue.

— Oui.

Elle s'étonna qu'un mot si court puisse contenir autant de satisfaction. Mais étant donné le nombre de fois que sa belle-mère l'avait volontairement humiliée, elle prenait un immense plaisir à penser que sa réponse ruinait sa journée, et probablement sa semaine entière.

Le regard de Carol glissa avec dédain sur ses cheveux défaits, son visage non maquillé, son polo et son vieux jean jusqu'à ses pieds nus, avant de remonter pour s'arrêter sur la tasse qu'elle tenait à la main.

— Je boirais bien un café, déclara-t-elle. Enfin, si tu as appris à le faire.

Renée maîtrisa sa colère. Elle préférait se mordre la langue plutôt que répondre sur le même ton acerbe.

— Entrez, mais si vous espérez un miracle, vous serez déçue.

Elle se dirigea vers la cuisine, plutôt que le salon où elle mettait jadis un point d'honneur à recevoir sa belle-mère et, au lieu de la jolie tasse en porcelaine qu'elle avait l'habitude de sortir, elle remplit un bol banal qu'elle posa sur la table, avec la boîte à sucre et la bouteille de lait.

Dans son métier, la présentation était essentielle. Mais elle n'avait aucune raison d'impressionner Carol. De toute façon, tous ses efforts pour lui plaire n'auraient servi à rien. Elle l'avait appris, à ses dépens, et n'avait pas oublié la leçon.

Carol se prépara son café avec ostentation, puis but une gorgée et fit la grimace.

— Qu'espères-tu en revenant ?

D'abord désarçonnée par la rapidité et la violence de l'attaque, elle se ressaisit rapidement.

— Tu ne sais donc pas que Flynn a trouvé une femme qui lui convient parfaitement ?

Ce n'était pas de la jalousie que Renée éprouva en prenant conscience de ce que sa belle-mère insinuait. Si Flynn avait trouvé quelqu'un pour la remplacer, elle n'avait aucune raison d'être jalouse. Pour l'être, il aurait fallu qu'elle tienne encore à lui. Ce qui n'était pas le cas.

— Vraiment ? s'étonna-t-elle.

— Oui. Tu perds ton temps, et le sien. Elle est de notre milieu, contrairement à toi.

— Par « notre milieu », vous voulez dire riche, mal élevée et agressive ?

Stupéfaite d'entendre ces mots franchir ses lèvres, elle sursauta. Mais si une part d'elle-même s'horrifiait de son manque de respect, l'autre se réjouissait de la voir enfin réussir à tenir tête à Carol Maddox. La gentillesse n'avait jamais marché avec cette dernière. Plus elle avait voulu se faire aimer par sa belle-mère, plus celle-ci s'était montrée odieuse avec elle.

Elle vit ses yeux s'écarquiller, puis se rétrécir sur elle.

— Tiens donc, tu as fini par prendre de l'assurance ? Félicitations, ma chère. Mais c'est trop tard, persifla-t-elle, et cela ne suffit pas. Tu vas perdre Flynn exactement comme tu l'as déjà perdu. Il aime Denise et il va l'épouser.

Elle se sentit frémir. Et aussitôt elle essaya de se persuader que c'était à cause de la colère, rien de plus. De la colère contre cette femme perfide et détestable.

— L'épouser ? Cela risque d'être un peu difficile, voyez-vous, parce qu'il est toujours marié. Avec moi. Il n'a jamais signé les papiers du divorce.

Carol se raidit, mais comme d'habitude, elle fut prompte à retrouver son aplomb, et sa morgue.

— Un oubli, j'en suis sûre. Mais ne te fais aucune illusion. Tu as peut-être réussi à l'aveugler, ça ne va pas durer. Quelle que soit la raison de ton retour, il va s'apercevoir de tes manigances et démasquer la profiteuse que tu es.

L'arrogance de sa belle-mère était telle qu'elle faillit céder au plaisir de lui dire qu'elle n'était revenue que dans un seul et unique but, celui de corrompre le précieux pedigree des Maddox. Mais elle serra les poings et se retint. Elle avait promis à Flynn de donner à leur réconciliation toute la crédibilité possible.

Durant leur mariage, de peur de provoquer un conflit, ou de perdre Flynn, elle ne lui avait jamais parlé des insultes répétées et du mépris constant de sa mère. Aujourd'hui, ces inquiétudes ne la concernaient plus. Et même s'ils devaient se séparer, autant qu'ils le fassent avant qu'elle ait investi son temps et son argent dans l'ouverture d'une succursale.

Et avant qu'elle ne soit enceinte.

— Pour votre information, Carol, se lança-t-elle alors, sachez que c'est Flynn qui est venu me chercher. C'est lui qui a voulu que je revienne. Il a même dessiné ces plans pour que je puisse installer mon bureau dans son sous-sol et travailler ici.

Elle montra les feuilles étalées sur la table.

— Et il m'a demandé de lui faire un bébé, acheva-t-elle. Comme nous avons perdu sept ans, nous n'allons pas traîner.

— Tu mens.

— Non. Vous allez devenir grand-mère. Qu'en pensez-vous, mamie Carol ?

L'horreur agrandit les pupilles de sa belle-mère, sans altérer son visage, et elle recula comme frappée par une mauvaise odeur.

— Si tu as la moindre affection pour Flynn, tu vas repartir d'où tu viens et le laisser vivre heureux avec Denise. Il l'aime, ajouta-t-elle, et leur mariage est déjà programmé.

Elle sentit la pointe de la flèche, mais refusa de se laisser atteindre. Sa belle-mère ne pouvait plus lui faire de mal.

— Et vous, répliqua-t-elle en affrontant son regard, si vous avez la moindre affection pour votre fils, vous allez garder vos commentaires désobligeants pour vous. Parce que je vous préviens, Carol, si vous utilisez votre langue de vipère et vos insinuations perfides contre moi, cette fois, je n'hésiterai pas à dire à votre fils toute la malveillance dont vous avez toujours fait preuve à mon égard.

— Dis-le maintenant, fit la voix de Flynn dans son dos.

Elle sursauta et fit volte-face.

— Flynn ! Je ne t'ai pas entendu rentrer.

— Je suis passé par le sous-sol, je pensais t'y trouver.

Il entra dans la cuisine, ses yeux bleus dardés sur elle, sans même s'arrêter à la présence de sa mère.

— Dis-moi ce que tu entends en parlant de la langue de vipère de ma mère et de ses insinuations perfides.

Elle vacilla.

— Depuis quand nous écoutes-tu ?

— Assez longtemps pour comprendre que tu m'as caché des choses pendant notre mariage, des choses importantes. Je veux les savoir, Renée. Toutes et tout de suite.

Elle détestait dire du mal des autres. Elle n'avait lancé ces accusations que sous le coup de la colère et par bravade ; d'ailleurs, l'expression pleine de suffisance de sa belle-mère lui disait à quel point elle était sûre de ne pas lui voir le cran de révéler la vérité. Un sentiment de résignation s'abattit sur ses épaules, aussitôt suivi par un sursaut de révolte. Si elle se taisait, si elle ne mettait pas ses menaces à exécution *maintenant*, Carol recommencerait.

Elle ne pouvait pas se laisser encore piétiner.

D'un autre côté, même s'ils ne s'étaient jamais très bien entendus, elle restait la mère de Flynn...

Elle opta donc pour la diplomatie.

— Ta mère n’a jamais fait secret du peu d’estime qu’elle me portait, ni de son opposition à notre mariage. Tu te souviens qu’elle a tout fait pour te détourner de ce projet. C’est une des raisons pour lesquelles nous sommes allés à Las Vegas.

— Etait-elle désagréable avec toi quand nous étions mariés ?

Elle hésita, mais elle était allée trop loin pour reculer.

— Oui, déclara-t-elle. Plus d’une fois, elle a insinué que tu ne travaillais pas quand tu rentrais tard, mais que tu étais avec une autre femme. Elle vient d’ailleurs de me dire que tu es amoureux d’une certaine Denise, et que je dois m’en aller afin de te laisser l’épouser, comme prévu.

— Comme prévu ?

Sa stupéfaction, bien plus parlante que n’importe quelle dénégation, lui confirma ses soupçons. Carol avait menti.

— J’en déduis, reprit-elle juste pour s’en assurer, que tu n’as pas demandé Denise en mariage ?

— Bien sûr que non ! s’exclama-t-il. Comment pourrais-je demander à une autre de m’épouser quand je suis encore marié avec toi ?

Il approcha, lui prit le menton, l’enlaça et l’embrassa avec une telle tendresse qu’elle sentit ses genoux fléchir. Puis il recula, pour poser son front contre le sien et la regarder dans les yeux. Le mélange de son parfum et de sa transpiration lui fit battre le cœur.

A quoi jouait-il ?

— Tu es l’amour de ma vie, Renée. Et la seule avec laquelle je veuille vivre.

Sa voix était caressante, son étreinte pressante, et l’éclat qui brillait dans ses yeux était forcément... une feinte destinée sans doute à Carol. Il se pencha et lui mordilla l’oreille.

— Joue le jeu avec moi, murmura-t-il dans un souffle brûlant.

Un élan de désir, plus puissant que l’eau d’un barrage rompu, déferla brusquement sur elle. Mais pas suffisamment fort pour venir à bout de sa terreur. Flynn ne pouvait pas être sincère en lui disant cela. Sinon, pourquoi se serait-il tu toutes ces années ?

Lorsqu’il l’embrassa de nouveau, elle vint malgré elle à sa rencontre. Elle n’obéissait pas à son injonction, elle était tout bêtement incapable de résister à l’attirance qu’ils avaient toujours éprouvée.

Il la relâcha, un adorable sourire aux lèvres, puis se tourna vers sa mère.

— Sors de chez nous immédiatement, lui dit-il d’un ton vibrant de colère, et ne remets pas les pieds ici. Tu n’es plus la bienvenue. Et si tu t’avises de jeter ne serait-ce qu’un regard déplacé à Renée, tu le regretteras.

— Tu ne peux tout de même pas la croire ? glapit Carol en dressant sa maigre silhouette.

— Je n’ai aucune raison de ne pas le faire. Renée ne m’a jamais menti. Alors que toi...

— Flynn, je ne mens pas ! protesta sa mère.

Il l’attrapa par le bras et l’entraîna hors de la cuisine.

— Tu ne mens pas ? Alors que viens-tu de faire en prétendant que j’ai l’intention d’épouser Denise ? Nous sommes sortis deux fois ensemble, rien de plus et tu le sais. Il n’a jamais été question de mariage. Je suis déjà marié.

Elle entendit la porte d’entrée s’ouvrir, puis claquer. Un instant plus tard, Flynn revenait, frémillant de rage.

— Merci, lui dit-elle.

— Pourquoi ne m’as-tu jamais rien dit ?

Elle baissa les yeux sur ses pieds nus.

— Je ne voulais pas t’obliger à choisir entre elle et moi.

Il se planta devant elle, lui souleva le menton et scruta son regard.

— Tu croyais que je prendrais son parti ?

— Elle est ta mère, Flynn.

Et c'était par égard pour eux deux qu'elle s'était tue.

— Parce que c'est ma mère, justement, je la connais. Elle est aigrie, malheureuse et répand son fiel sur tout son entourage. Je suis désolé qu'elle s'en soit prise à toi. Si tu me l'avais dit, je ne l'aurais pas laissée faire.

Cet aveu la touchait, mais aurait-il été si prompt à la défendre si elle s'était confiée à lui dès le début ? Elle n'en était pas sûre. Mais pour le savoir, encore aurait-il fallu qu'elle lui demande et lui laisse la chance de répondre.

— Entre ton nouveau travail à l'agence et la mort de ton père, tu avais bien assez de soucis.

— Peut-être. Mais cette fois, on ne va pas recommencer. J'exige une parfaite honnêteté.

— Tu l'auras, pour le meilleur ou pour le pire.

\* \* \*

— Flynn, reprit Celia Taylor avec fougue, laisse-moi faire une proposition à Reese Production. Les autres commerciaux ont peut-être échoué, mais je sais que je peux convaincre Evan.

Il scruta son regard bleu-vert si expressif.

— Qu'est-ce qui te rend si sûre de toi ?

La rumeur qui courait chez Maddox, répandue par les cadres masculins, voulait que la jolie rousse assise en face de lui ne doive ses nouveaux clients qu'à l'entremise de ses charmes. Il n'était pas aussi catégorique. Celia était très séduisante, mais elle lui semblait aussi bien trop intelligente pour ne s'appuyer que sur un avantage aussi superficiel. Son allure était un atout, elle n'expliquait pas, à elle seule, tous les succès qu'elle remportait.

— J'ai rencontré Evan Reese plusieurs fois ces derniers mois, répondit-elle. Nous nous sommes... rapprochés.

Ce terme, ambigu, le contraria.

— Tu ne risques pas de mélanger les genres ?

Elle secoua la tête et ses boucles volèrent sur ses épaules.

— On ne sort pas et on ne couche pas ensemble, si c'est le sens de ta question.

— Je ne pensais pas à cela, mais je te remercie de clarifier. On ne peut pas risquer de perdre un client à cause d'une romance qui tournerait court.

— Aucune chance, répliqua-t-elle en souriant. J'ai une offre irrésistible à lui proposer, si tu me donnes un coup de pouce.

Son enthousiasme et son assurance étaient communicatifs.

— Pourquoi me le demander à moi, et pas à Brock ?

— Parce que Brock est obsédé par la signature de ce contrat. Il a tellement peur de ne pas l'avoir qu'il ne jure que par Jason. Il ne veut même pas entendre parler de moi.

Celia avait raison au moins sur un point. Brock se mettait une telle pression qu'il frisait le surmenage. Il ne dormait pas assez, et quelqu'un devait le mettre en garde. Sinon, il finirait par se laisser engloutir et cela ne produisait jamais rien de bon. Ses fiançailles rompues, et l'échec de son propre mariage, en étaient l'illustration parfaite.

En pensant à son mariage, il se souvint que Renée n'allait pas tarder. Un regard à sa montre le lui confirma.

— Je vais parler à Brock, Celia, et lui dire que je t'appuie.

Elle bondit hors de sa chaise et fit le tour de son bureau pour se jeter à son cou.

— Oh, merci, Flynn ! s'exclama-t-elle. Tu ne le regretteras pas.

— J'espère, sinon Brock aura nos têtes à tous les deux.

Lorsqu'elle se trouva devant la façade de l'immeuble de sept étages qui abritait Maddox Communications sur Powell Street — l'une des rues les plus chic de la ville, Renée constata que rien n'avait changé. Au contraire de ses sentiments.

Elle se souvenait de la joie et de l'impatience qu'elle avait éprouvées, au début de leur mariage, en venant retrouver Flynn à son travail. Elle se souvenait aussi comment elles s'étaient muées, au fil des semaines, en inquiétude, puis en appréhension.

Franchir ce seuil, c'était entrer dans un monde de dupes. Et cela, elle ne l'avait pas oublié.

Flynn n'était pas né quand son père, dans les années soixante-dix, avait acheté l'immeuble art déco promis à la démolition. Il lui avait raconté combien, quand il était petit, les photos du chantier de réhabilitation l'avaient fasciné. Au point, avait-il ajouté, d'être à l'origine de sa passion pour l'architecture. Il n'avait jamais voulu travailler dans la publicité. Il voulait dessiner des immeubles. Puis son père était mort, et ses priorités avaient changé.

Elle franchit les portes et sentit la même tension qu'avant l'envahir. Un grand café et des magasins de mode occupaient toujours le rez-de-chaussée. Dans le passé, Maddox Communications s'attribuait tout le reste du bâtiment sauf, se rappela-t-elle, le dernier étage, réservé à un appartement luxueux, une magnifique terrasse et un jardin. Qui l'habitait à présent ?

Mais elle oublia bien vite cette interrogation pour se précipiter vers les ascenseurs. Un homme d'à peu près son âge, très grand, maintenait la porte ouverte pour elle. Elle pénétra dans la cabine.

— Merci. Sixième étage, répondit-elle à son regard interrogateur, s'il vous plaît.

Il opina et appuya sur le bouton.

— Vous êtes une cliente de Maddox ?

— Non.

Ne sachant pas si Flynn avait parlé d'elle à ses collègues, ou ses clients, elle hésita. D'un autre côté, il lui avait dit de donner l'air vrai à leur mariage. C'était le moment de se lancer.

— Je suis Renée Maddox, annonça-t-elle, la femme de Flynn.

Si sa réponse étonna son interlocuteur, ses yeux gris n'en montrèrent rien.

— Gavin Spencer, répondit-il. Publiciste chez Maddox. Flynn est un homme charmant.

— Oui, je le sais, répondit-elle dans un sourire en serrant la main qu'il lui tendait. Ravie vous rencontrer, Gavin.

L'ascenseur s'arrêta. Les portes s'ouvrirent, et Gavin l'invita à sortir.

— Enchanté, Renée, dit-il en s'éloignant.

Elle avança. En face d'elle, la réceptionniste — une jeune femme brune — était au téléphone. Un peu désorientée, elle se retourna et regarda autour d'elle en attendant qu'elle raccroche.

Dans la salle d'attente, deux canapés blancs faisaient face à deux gigantesques écrans plats qui diffusaient des images. Sans doute des films publicitaires réalisés par Maddox, mais elle ne prit même pas la peine de s'y arrêter. Les murs blancs et dénudés, les tables basses en acrylique et le chêne clair du parquet donnaient une allure résolument contemporaine à cette vaste pièce. Ailleurs, des peintures modernes aux couleurs vives ornaient les murs. Elle en reconnaissait certaines, d'autres pas.

— Puis-je vous aider ? lui demanda l'hôtesse d'une voix aimable et empressée.

— Je suis Renée Maddox, répondit-elle en se tournant vers elle. Je viens voir Flynn.

La jeune femme écarquilla les yeux.

— Oh ! bonjour, Mme Maddox. Je m'appelle Shelby. Flynn m'a prévenue de votre arrivée. Je suis heureuse de faire enfin votre connaissance.

— Merci, Shelby, moi aussi. Je peux aller à son bureau, ou Flynn est occupé ?

— Il n'a pas de rendez-vous, mais je vais l'appeler et le prévenir de votre arrivée.

Elle allait décrocher son téléphone, lorsqu'une jeune femme très séduisante, aux superbes cheveux auburn et manifestement enceinte, fit son apparition à l'autre bout du couloir. Shelby se redressa pour l'appeler.

— Lauren, voici la femme de Flynn, Renée, lança-t-elle d'une voix fébrile, comme si elle brûlait d'annoncer la nouvelle.

La jeune femme approcha en souriant.

— Bonjour, Renée. Je suis Lauren, la femme de Jason.

— Jason ? Je suis désolée, Lauren, ce prénom ne me dit rien. Je ne suis pas venue depuis... longtemps. Je vivais à Los Angeles, alors je suis un peu hors circuit.

— Oh, moi aussi, répliqua aussitôt la jeune femme. J'ai quitté Manhattan le mois dernier. Jason est directeur artistique. Il faudra que nous déjeuner ensemble un de ces jours.

Lauren lui semblait chaleureuse et amicale. Son invitation était bien un peu intempestive, mais elle n'avait aucune envie de répéter ses erreurs d'autrefois en s'isolant, et ce regard de l'intérieur pourrait lui donner une idée de ce qu'était la vie de Flynn aujourd'hui.

— Avec plaisir, répondit-elle.

— Tant mieux. Je peux vous joindre au numéro personnel de Flynn ?

— Oui. Mais vous aurez plus de chance avec mon téléphone mobile.

Elle chercha une de ses cartes de visite et la lui tendit.

— Je suis traiteur, expliqua-t-elle. Mon enseigne est basée à Los Angeles, mais je pense ouvrir une succursale ici.

— Alors nous avons un autre point commun, se réjouit Lauren. Je suis également indépendante, et sur le point de lancer mon agence de graphisme. J'ai hâte de bavarder avec vous, mais il faudra attendre. J'ai un rendez-vous. Je vous appelle, d'accord ?

— Avec plaisir.

Elle s'engouffra dans l'ascenseur et les portes se refermèrent sur son signe de la main.

Renée se retourna. La réceptionniste, qui était restée suspendue à leurs lèvres, sursauta.

— Je préviens Flynn tout de suite, s'empressa-t-elle de dire en rougissant.

— Ne vous inquiétez pas. Je connais le chemin.

Elle se dirigea vers l'angle qui, dans son souvenir, abritait le bureau de son mari. Son pouls battait au rythme de ses talons sur le parquet. Si Flynn avait changé de bureau, elle risquait de regretter sa précipitation.

Mais elle reconnut le nom du petit écriteau posé sur le poste de travail devant la porte de Flynn. Elle se sentit rassurée. Cammie travaillait avec Flynn depuis qu'il était chez Maddox, et Renée l'avait toujours appréciée.

Comme elle n'était pas là et que la porte de Flynn était ouverte, elle avança et se figea.

Il n'était pas seul. Une femme aux longs cheveux roux bouclés était pendue à son cou !

Elle fit un effort pour reprendre contenance, mais ses poumons étaient comme bloqués.

Elle n'était pas jalouse.

Mais à quoi bon feindre de ne pas reconnaître l'étau qui la broyait. Et cela n'augurait rien de bon, ni pour son équilibre, ni pour l'avenir de leur engagement.

## 4

Avait-il une liaison ?

A cette question, tout le poison distillé par sa belle-mère dans le passé s'enflamma, soulevant dans son sillage une traînée de doutes brûlants. Des doutes sur lui. Sur elle. Sur leur projet de faire un bébé.

Un nouvel étau lui serra la gorge. Supporterait-elle de savoir, pendant qu'il la tiendrait entre ses bras, pendant qu'il lui ferait l'amour, qu'il pensait à une autre ?

L'inconnue le relâcha et se pencha pour récupérer un dossier posé sur une chaise.

— Merci encore, Flynn. Je te tiendrai au courant.

— J'y compte bien, répliqua-t-il. Et n'oublie pas de soumettre ta proposition à Brock avant de voir ton client.

Il se tourna à ce moment-là et la vit sur le seuil.

Elle supposa que le chaos de ses pensées devait se lire sur son visage, car il fronça les sourcils, et son regard se fit plus aigu.

Un brusque sourire illumina ses traits et il fit le tour de son bureau pour la prendre dans ses bras. Au contact des lèvres qui glissaient sur sa bouche, elle se raidit. Mais elle ne pouvait pas le repousser, ils s'étaient mis d'accord pour jouer le jeu. Alors, malgré la présence de l'autre femme et aussi absurde — ou cruelle — que lui paraisse la situation, elle se força à se détendre et avoir l'air naturel.

La maîtrise de cet exercice allait lui demander un certain temps. Ce n'était pas que les baisers de Flynn lui déplaisaient. Au contraire. Elle les appréciait trop. Beaucoup trop. Il suffisait de voir à quelle vitesse, même maintenant — en dépit de l'autre femme —, le désir s'insinuait en elle. Un désir qu'elle s'efforça de dompter. Elle ne pouvait pas céder à ses pulsions. Elle l'avait déjà fait et elle savait où cela l'avait menée.

Flynn s'écarta et se tourna vers l'inconnue.

— Celia, je te présente ma femme, Renée. Renée, voici Celia Taylor, l'une de nos chargées de clientèle.

La jolie rousse pinça les lèvres, et afficha un air contrit.

— Je suis désolée de m'être jetée de cette façon au cou de votre mari, s'excusa-t-elle, mais il vient juste de m'aider à briser le fameux plafond de verre, je me suis... emportée.

Ses explications semblaient sincères. Ils ne s'étaient pas non plus attardés après leur embrassade, et elle n'avait surpris aucun regard ou geste équivoque. Renée sentit sa tension s'alléger.

— Je suis ravie de faire votre connaissance, Celia.

— Moi aussi, Renée. Mais je dois filer. Grâce à votre mari, j'ai du travail et croyez-moi, je ne m'en plains pas !

Elle disparut, laissant Renée en butte aux émotions violentes qui l'avaient assaillie et à son désarroi. Car c'était bien de la jalousie qu'elle avait éprouvée. Elle aurait beau se récrier, c'était un fait, et il n'y avait pas de quoi s'en vanter.

Plutôt que d'affronter le regard de son mari, elle s'absorba dans la contemplation de la pièce.

Son bureau ressemblait à ce qu'il était sept ans plus tôt, jusqu'à leur photo qui trônait sur une étagère et les restes d'un repas à côté de son ordinateur. A l'époque, il travaillait tellement qu'il oubliait de manger. Au début, elle lui avait apporté son déjeuner, mais cela ne l'avait pas empêché de maigrir considérablement en quelques mois. Aujourd'hui, il semblait faire plus attention.

Leurs regards se croisèrent et l'éclat qu'elle surprit dans le sien la troubla.

— Tu es à l'heure et ravissante.

— Merci.

D'une main embarrassée, elle redressa le grand col de son pull grenat et défroissa maladroitement son pantalon noir.

— Ton équipe a changé. J'ai croisé Gavin Spencer dans l'ascenseur, Shelby à l'accueil et une certaine Lauren. J'ai oublié le nom de son mari, mais je suis sûre de ne pas le connaître. Elle m'a proposé de déjeuner avec elle.

— Son mari s'appelle Jason Reagert, c'est l'un de nos directeurs artistiques. C'est une très bonne idée de déjeuner avec Lauren. Elle pourra te donner le nom d'un bon obstétricien.

A cette mention, un autre vent de panique la traversa. Elle voulait un bébé — elle voulait même un bébé de Flynn — mais pour l'avoir, elle devait le *faire*. Et elle avait de plus en plus de mal à envisager sereinement cette... union. Il était si bien capable de réveiller ses faiblesses — sa réaction de tout à l'heure en était la preuve — qu'elle doutait d'être assez forte pour supporter le bref rapprochement que supposait leur accord *et* assumer le lien durable que leur enfant nouerait entre eux. Elle avait tellement peur non seulement de ne pas y parvenir, mais surtout de se retrouver de nouveau le cœur brisé.

— Je vais y réfléchir.

— Viens avec nous la prochaine fois que l'équipe se retrouve après le travail. Comme ça, tu connaîtras tout le monde.

— Que leur as-tu dit... sur nous ?

— Que nous avons réglé nos différends et repris la vie commune.

Elle glissa les yeux sur leur photo.

— Elle est restée là tout le temps ?

— Non, je l'ai sortie des cartons le jour de ton retour.

Curieusement, cette réponse l'apaisa. Il n'était pas resté bloqué sur le passé, mais il ne s'était pas non plus débarrassé de leur photo. Elle aussi avait gardé des souvenirs de leur mariage. Ils étaient dans une boîte, qu'elle n'avait pu se résoudre à jeter. Malgré tous ses efforts, elle n'avait pas oublié Flynn.

Et si elle ne l'avait pas oublié en sept ans, le pourrait-elle jamais ?

Elle repoussa cette question. Elle n'en avait pas besoin pour raviver la plus lancinante de ses angoisses, celle de voir leur bel arrangement lui exploser en pleine figure.

\* \* \*

La tête remplie de mille échantillons de peinture et de tous les meubles et matériaux qu'ils avaient vus, elle glissa la clé dans la serrure avec un sentiment étrange de déjà-vu.

Un sentiment étrange, agréable. Et inquiétant.

Elle avait oublié combien elle et Flynn s'entendaient à merveille, et aujourd'hui, en discutant de la reconversion du sous-sol, en surprenant l'éclat brillant d'intelligence et de plaisir dans ses yeux bleus, leur incroyable complicité lui était revenue à la mémoire.



— Tu veux dîner dans la cuisine ou dans le salon, devant un film ? lui demanda-t-il en la suivant dans la maison.

Un autre flash-back lui vint aussitôt à l'esprit. En fait, depuis qu'elle avait mis les pieds chez Maddox à midi, le passé flottait sur elle comme un nuage. Un nuage qui s'était rompu à plusieurs reprises, libérant des averses de souvenirs. Certains avaient déferlé sur elle, agréables comme de grosses gouttes de pluie chaude, et d'autres l'avaient frappée, aussi durs et glacés que des grêlons. Pas une fois, elle n'avait pu éviter le déluge.

Pour l'heure, c'était leurs premières soirées de jeunes mariés qui lui revenaient à la mémoire. Ils avaient souvent terminé leur journée sur le canapé du salon, avec un plateau-repas devant un film. Parfois, il leur arrivait de voir la fin. Mais le plus souvent, ils étaient trop absorbés par leur bonheur à faire l'amour pour suivre l'intrigue jusqu'au bout.

Elle se sentit rougir, et ce fut d'une main tremblante qu'elle glissa les clés dans son sac.

— La cuisine, répondit-elle en relevant les yeux.

A son regard, elle comprit qu'il se souvenait des mêmes choses et quand il approcha, elle sentit ses jambes se dérober.

— Flynn, non, murmura-t-elle d'une voix étranglée.

Il prit son visage entre ses mains.

— Non, répéta-t-elle, ne fais pas ça.

— Ça, quoi ? Te toucher ? Te dire que je te désire ? Que je ne pense qu'à me perdre dans la douceur de ta peau, l'odeur de ton corps, ta chaleur ?

Un frisson la parcourut.

— Ne pas te dire, poursuivit-il, que je ne dors pas depuis trois nuits, parce que je guette le moindre de tes pas dans notre maison ?

Elle aussi était restée éveillée, à l'affût de sa présence.

— Ta maison, le corrigea-t-elle.

— Notre maison. Ta présence est dans chaque pièce.

Elle s'ordonna de reculer, mais ses jambes refusaient de lui obéir.

— Je ne suis pas prête, Flynn, et je ne suis toujours pas convaincue que c'est une bonne idée.

Elle l'était même de moins en moins.

— C'est une bonne idée, protesta-t-il. Un bébé. Notre bébé. Nous, faisant ce que nous faisons de mieux. Une maison, l'amour.

L'âpreté de son dernier mot ne fit qu'accroître le désir qui la brûlait. Mais elle n'était pas prête à se jeter dans ses bras. Avant qu'ils fassent... ce qu'il disait, elle devait pouvoir l'envisager sous le seul signe du sexe et de la procréation, surtout pas celui de l'amour.

Rassemblant toute sa résolution, elle se glissa hors de sa portée et s'enfuit dans la cuisine. Il la suivit.

Ils s'étaient arrêtés dans leur restaurant chinois préféré en rentrant, et ils avaient acheté de quoi dîner. Elle lui prit le sac des mains, le posa sur la table et l'ouvrit. Les arômes de la soupe épicée, du porc Yu-Hsiang et du poulet Hunan s'élevèrent autour d'elle. Mais son appétit avait disparu.

— Pour que ça marche, reprit-il, tu dois le vouloir, Renée.

— Je le veux, répondit-elle. Je vais le vouloir, se reprit-elle vivement, mais pas tout de suite.

Elle devait absolument changer de sujet, parce qu'elle se sentait sur le point de céder, et elle ne pouvait pas. C'était trop tôt, beaucoup trop tôt.

— J'aimerais bien suivre ton idée pour la cuisine, esquiva-t-elle alors. Mais l'îlot central devrait être mobile et non fixe.

— Tu veux dire amovible.

Sa rectification, pointilleuse, la heurta. Elle se mordit la lèvre.

— Tu as toujours dit que tu voulais une salle de projection en bas, répliqua-t-elle. Tu pourrais en avoir encore envie. Des meubles mobiles rendront la conversion plus facile.

— Un pied dedans, un pied dehors, c'est ça ?

Le ton de Flynn était cassant.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Mais elle le savait parfaitement. Il avait compris son ambivalence, sa peur.

— Tu ne veux rien de fixe, aucune installation durable, sauf la plomberie. Tu as refusé de signer le devis de l'entrepreneur, aujourd'hui. Il a peut-être gobé ton prétexte de vérifier une dernière fois ton budget, pas moi. Alors la question est simple : tu veux, ou tu ne veux pas, t'installer ici, avec moi ?

Pour gagner du temps, elle sortit les assiettes et les posa sur la table. Elle allait s'occuper des verres, lorsqu'il la retint par le bras et l'obligea à se tourner vers lui.

— Alors ?

— Je veux. Enfin, je crois.

— Une fois que l'enfant sera conçu, Renée, tu ne pourras pas revenir en arrière. Je ferai partie de sa vie, et de la tienne, pour au moins dix-huit ans, et très probablement bien plus.

C'était justement cette perspective qui la faisait paniquer. Cela et le fait qu'elle avait failli signer un contrat qui l'engageait à investir une somme importante dans l'agencement du sous-sol de Flynn. Au moment de prendre le stylo, les doutes s'étaient abattus sur elle et lui avaient paralysé la main.

— Je sais combien de temps nous serons liés, Flynn. Mangeons avant que le dîner refroidisse.

*Lâche...* Voilà le mot que lui soufflait sa conscience tandis qu'elle tournait le dos à Flynn.

Mais les bras de Flynn se refermèrent subitement sur sa taille et la firent sursauter.

— Ce ne sera pas la première fois, murmura-t-il à son oreille.

Ses paumes glissèrent sur son ventre, l'attirèrent contre lui, puis elle sentit ses lèvres effleurer sa nuque à l'endroit qui l'avait toujours affolée.

— Faisons un bébé, Renée, ce soir.

En même temps que sa voix brûlante, un violent désir de faire l'amour avec son mari la traversa, lui coupant le souffle. Désespérée de trouver une raison de le repousser, elle avança le premier motif qui lui vint à l'esprit.

— Je ne sais pas si c'est le bon moment de mon cycle.

Ses mains remontèrent pour s'arrêter juste au-dessous de ses seins, et redescendre.

— Oublie le temps, murmura-t-il, rappelle-toi seulement comme nous sommes bons, tous les deux.

Ses mains remontaient de nouveau, lentement, sur son abdomen. Les bouts de ses seins se tendirent, mais il se contenta de glisser les doigts sur la bordure de son soutien-gorge, avant de redescendre de nouveau vers sa taille.

Il recommença ce lent va-et-vient qui, chaque fois qu'il approchait de ses seins, lui coupait la respiration puis, chaque fois qu'il s'éloignait, lui arrachait un soupir. Ses réactions, sa paralysie lui faisaient honte. Malgré tout ce qui s'était passé entre eux, malgré toutes ses mises en garde, elle voulait qu'il la touche, elle désespérait qu'il le fasse.

Mais elle n'était pas prête. Elle devait se ressaisir. Hélas, les mains de Flynn sur son corps l'empêchaient de se raisonner. Il avait toujours su comment éveiller son désir. Physiquement, ils avaient toujours été en parfaite harmonie.

Ses mains remontèrent. Mais cette fois, elles se posèrent enfin sur ses seins. Un frisson la saisit, elle sentit son ventre se contracter, ses jambes mollir. Pourquoi s'obstinait-elle à lutter ? De toute façon, elle finirait par lui céder.

Alors, au moment où il abandonnait sa poitrine, elle l'arrêta et l'obligea à reposer les mains à l'endroit où elle voulait les sentir. Sa caresse se fit plus précise, délicieuse. Elle se pressa contre lui,

sentit son érection, et ses dernières résistances volèrent en éclats. Elle se tourna entre ses bras, frottant délibérément son sexe au passage, et accueillit son petit gémissement avec un sourire.

Le regard sombre, plus caressant que le velours, il glissa les mains dans ses cheveux et la maintint solidement avant de se pencher sur ses lèvres. Leurs bouches se rencontrèrent, déclenchant dans l'instant un baiser passionné, aussi époustouflant que tous ceux qu'ils avaient partagés. Leurs gestes, leurs caresses se firent plus fébriles. Et ce fut presque avec soulagement qu'elle sentit ses mains se refermer sur ses reins, et la plaquer contre lui.

Elle s'accrocha à sa ceinture, se pressa davantage contre lui et l'embrassa avec une telle volupté que le passé et le présent, emportés par le même tourbillon de désir, se fondirent tout à fait. Si elle était incapable de distinguer la réalité de ce qui n'était plus, si elle perdait aussi vite la tête, se demanda-t-elle affolée, comment survivrait-elle aux jours, aux semaines, aux années qui s'annonçaient ? Flynn avait été sa plus grande joie... et sa faiblesse la plus terrible. Ce rappel la ramena brutalement sur terre. Elle s'écarta et porta la main à ses lèvres encore frémissantes.

Il la retint par les avant-bras. Ses mains étaient brûlantes.

— Fais l'amour avec moi, Renée. Maintenant. Cette nuit.

Sa voix incandescente, sa ferveur, redoublèrent sa panique. Si elle couchait avec lui ce soir, elle ne pourrait plus revenir en arrière, elle n'aurait pas le temps de constituer les forces dont elle avait besoin. Elle se rendrait avant même d'avoir initié la moindre tentative pour se protéger.

— Je ne peux pas, lâcha-t-elle dans un souffle. Je suis désolée.

Et elle fit ce qu'elle avait fait sept ans plus tôt, lorsqu'elle avait compris le cauchemar qui l'attendait si elle ne réagissait pas dans l'instant. Elle s'enfuit.

\* \* \*

Le lendemain matin, Flynn était incapable de réprimer le sourire qui flottait sur ses lèvres. Il avait à peine dormi ; il s'était réveillé tôt, hanté par le désir et frustré à cause du baiser ardent — et sans suite — de la veille. Mais il ne se plaignait pas. Le prélude à cette nuit agitée était un progrès.

Renée était presque à lui. L'alchimie qui les rapprochait toujours n'allait pas tarder à devenir explosive. Ce n'était plus qu'une question de jours.

Son plateau en équilibre sur une main, il frappa à la porte de sa chambre. Elle ne répondit pas, mais il n'en fut pas surpris. Elle avait toujours eu un sommeil profond. Il tourna la poignée et pénétra dans la pièce.

Elle était allongée au milieu du lit, les couvertures roulées en boule à ses pieds. Elle n'avait jamais aimé être emmêlée dans les draps. L'une de ses longues jambes nues était remontée sur l'oreiller qu'elle serrait contre sa poitrine, et le tissu de sa chemise de nuit, tendu à cause sa position, montrait clairement qu'elle ne portait aucun sous-vêtement. Avant, songea-t-il troublé, c'était lui qui lui servait de coussin. Si elle ne l'avait pas quitté, c'était autour de ses hanches qu'elle aurait enroulé sa jambe.

Et elle aurait été nue.

Cette image l'enflamma, et il fut tenté de la réveiller comme il l'avait si souvent fait, en laissant sa paume remonter sur ses jambes jusqu'à l'arrondi de...

Il s'éclaircit la gorge.

— Renée, réveille-toi.

Elle se retourna et ses boucles glissèrent sur son visage.

— Hum ? Quoi ?

— Je t'apporte ton petit déjeuner.

Elle se frotta les yeux.

Il la connaissait bien, et cela avait ses avantages. Il savait par exemple qu'au réveil il lui fallait toujours quelques minutes pour reprendre contact avec la réalité. Il s'assit donc près d'elle, avant qu'elle ne comprenne le spectacle délicieux qu'elle lui offrait, et qu'elle veuille s'y soustraire. S'il parvenait, du même coup, à l'empêcher de prendre les draps pour se couvrir, il aurait remporté une autre victoire. Elle devait retrouver l'aisance qu'elle avait eue avec lui, et le seul moyen d'y parvenir était de lui montrer qu'elle n'avait rien à craindre à s'exposer devant lui.

— Assieds-toi.

Les yeux plissés, elle se redressa contre les oreillers.

— Tu as fait le petit déjeuner et tu me l'apportes au lit ?

Il perçut, malgré sa voix ensommeillée, sa suspicion.

— Avant, déclara-t-il, notre relation était déséquilibrée. Tu t'occupais de tout pour moi. Mais les temps ont changé. Si nous voulons que ça marche, nous devons partager les tâches. Surtout après la naissance du bébé.

Elle se mordilla les lèvres, et son geste — la vision du petit bout de chair rose et tendre malmené entre ses dents — lui inspira une furieuse envie de l'embrasser. Il se retint pourtant. Une trop grande précipitation risquait de lui coûter la victoire. Alors, domptant son impulsion, il déposa son plateau sur ses genoux et se contenta de la regarder. Malheureusement, la courbe de ses seins était visible à travers sa chemise de nuit, et leurs pointes tendues vers lui... Un éclair de désir si violent le traversa qu'il dut, encore une fois, se rappeler à l'ordre.

Son objectif était de la rassurer, ensuite...

Il releva les yeux et lui tendit sa tasse de café.

— J'ai corrigé les plans du sous-sol.

Elle prit une tartine à la confiture de framboise.

— Que veux-tu dire ?

— Tu voulais du temporaire. J'ai trouvé un compromis.

Elle croqua son pain, puis avala une gorgée de café.

— Explique-moi.

Il prit la feuille glissée sous l'assiette d'œufs brouillés.

— Au lieu d'être scellé, l'îlot central aura des pieds. De cette façon, tu pourras le pousser contre un mur, comme un buffet, ou le sortir dans le patio. Mais tu ne pourras pas avoir d'évier intégré. Je l'ai installé dans le coin.

Elle prit le plan et se pencha. Voyant une mèche glisser sur son visage, il l'enroula autour de son doigt. Elle releva vivement le menton, et il la glissa derrière son oreille, sans résister au plaisir de laisser sa main s'attarder sur son cou. Sous ses doigts, son pouls palpait comme le cœur d'un oiseau affolé.

— Tu as toujours été si belle au réveil.

Elle s'écarta et arrangea ses cheveux.

— Je suis toute décoiffée.

— Un peu, reconnut-il, mais c'est toujours très attirant.

Elle rougit, puis le dévisagea avec suspicion.

— Est-ce que tu as dormi, Flynn ?

— Tu sais que je ne peux pas quand quelque chose me tracasse. Je devais revoir ce plan.

Un sourire tendre flotta sur ses lèvres, puis elle revint à son dessin.

— Tu as parfaitement compris ce que je voulais. Mais l'entrepreneur va être obligé de revoir son devis.

— A ce stade, ce n'est pas un problème.

— Tant mieux. Et merci d'avoir fait ces modifications. Je... heu, je vais y réfléchir.

Il acquiesça.

— Termine ton petit déjeuner. Moi, je dois voir Brock. Je pars dans vingt minutes.

— Tout va bien ?

Qu'elle sente sa tension n'était pas surprenant, elle avait toujours été perspicace. Et il avait été stupide de la négliger.

— Il est surmené. Je dois le mettre en garde.

— Ne t'inquiète pas. Tu as toujours eu le don de trouver les mots qu'il faut et intervenir au bon moment.

S'il était tellement doué, il aurait su l'empêcher de partir. Mais d'un autre côté, il devait reconnaître qu'elle ne lui avait pas donné le moindre signe. Un jour, elle était là, et le lendemain, elle avait disparu.

— Je suis doué pour beaucoup de choses, reprit-il en laissant ses yeux glisser sur elle.

Elle se redressa et le mouvement de ses seins attira de nouveau son attention.

— Je vais me doucher et appeler l'entrepreneur, déclara-t-elle. Toi, occupe-toi de ton frère.

Il posa la main sur sa cuisse. Son mouvement de recul, heureusement, lui rappela son objectif : ne pas brûler les étapes, réussir à lui faire un enfant.

Il sourit. C'était la première fois qu'il envisageait l'échec avec plaisir. Pour sa part, ils pouvaient s'y reprendre à deux fois, ou même à cent, leurs tentatives pouvaient les occuper un an, ou toute une vie. Tant que Renée restait avec lui, il serait heureux.

\* \* \*

— Alors comme ça, s'exclama Brock dès que Flynn eut fermé la porte de son bureau, Renée est revenue. Pourquoi ?

— Comment ça, pourquoi ? Je te l'ai dit.

— Arrête, Flynn. Garde tes mensonges pour les idiots.

— Quels mensonges ? Je lui manquais, notre vie lui manquait, et elle voulait une nouvelle chance.

— A d'autres ! rétorqua son frère. La semaine dernière, tu déboules dans mon bureau en me posant des questions sur votre divorce et, quatre jours plus tard, Renée s'installe chez toi. Cette coïncidence est plutôt curieuse.

— Nous tenons l'un à l'autre, répliqua-t-il buté, et nous voulons reprendre la vie commune, c'est tout.

Il n'avait aucune intention de raconter la vérité à son frère — ni à quiconque. Parce qu'il aurait dû admettre un échec qu'il refusait d'accepter.

L'expression incrédule de Brock virait de toute évidence à l'écœurement.

— Tu t'accroches à cette version lamentable ?

— Oui.

— Alors pour ta gouverne, sache que je ne suis pas dupe. Si le reste de l'équipe avale tes boniments, pas moi.

Il recula au fond de son siège.

— Il ne s'agirait pas plutôt de ton incapacité à reconnaître tes erreurs ?

Il se raidit.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Tu es comme tout le monde, Flynn, imparfait, et il t'arrive de te tromper, mais tu n'as aucune espèce de tolérance pour l'échec ou la faiblesse. C'est encore pire quand il s'agit de toi. On peut remercier papa.

Au contraire de Brock, Flynn n'avait jamais trouvé grâce aux yeux de leur père. Il le savait et il l'avait accepté. Mais il n'était pas venu discuter de ça.

— Parle pour toi, rétorqua-t-il en revenant au but de sa visite. Tu es tellement obnubilé par le contrat Reese Production que tu ne fais même plus confiance à ton équipe. Si tu ne lâches pas...

— Tu te trompes, l'interrompit son frère sans l'écouter. Tu t'es toujours senti responsable de l'échec de ton mariage. Tu n'as jamais admis que Renée pouvait tout bêtement en avoir eu assez.

Le jugement de son frère l'irrita, mais il n'allait pas se laisser distraire si facilement. C'était l'inquiétude que lui inspirait Brock qui l'avait poussé dans l'antre du lion.

— Puisque tu évoques le passé, souviens-toi que tu as déjà perdu une fiancée à cause de ton travail. Brock croisa les bras.

— Bon débarras ! Mais c'est de toi qu'on parle.

— Non. Je te rappelle que c'est moi qui ai demandé cette discussion, et je ne suis pas venu parler de moi.

Il s'assit dans le fauteuil face à son frère.

— Si j'en juge à la taille de tes cernes, tu ne dors pas beaucoup ces derniers temps.

— Tu es docteur, maintenant ?

— Regarde-toi, Brock, tu as besoin de décrocher. Tu ne connais pas une fille sympa qui pourrait s'occuper de toi ?

Il avait eu recours à ce remède dans le passé et, pour être tout à fait franc, il se sentait tellement tendu depuis une semaine qu'il n'aurait pas refusé un petit moment de détente. Mais Renée avait chassé toute autre femme de ses pensées. Il ne pensait qu'à elle et ne voulait plus qu'elle. Et comme elle leur imposait l'abstinence — parce qu'elle ne voulait pas se précipiter —, il n'avait plus qu'à ronger son frein.

Cette exigence, au fond, avait ses avantages. Elle l'obligeait à se concentrer sur les aspects moins sensuels de sa somptueuse épouse, tels que la force de caractère dont elle faisait preuve et sa nouvelle confiance en elle. Ces qualités, ajoutées à ses courbes voluptueuses et tout aussi séduisantes, formaient un mélange détonnant.

Brock jeta son stylo sur son bureau.

— Le sexe n'est pas la solution, grommela-t-il.

— Peut-être, mais ça te remettra les idées en place.

Un coup discret frappé à la porte précéda l'entrée d'Ella Linton, l'assistante de son frère. Elle les regarda tout à tour avant de s'arrêter sur Brock.

— Votre prochain rendez-vous est arrivé, lui dit-elle.

Flynn observa son frère et surprit sur son visage un éclat qu'il n'avait jamais vu. Mais avant qu'il puisse l'identifier, Brock s'était redressé, le front plissé.

— Merci, Ella. Faites-le patienter un instant, s'il vous plaît.

— Bien, monsieur.

La porte se referma doucement, laissant Flynn perplexe.

Son propre manque de sommeil lui jouait-il des tours, ou y avait-il quelque chose entre son frère et Ella ? Mais non, c'était impossible, Brock ne se permettrait jamais une aventure au bureau. C'était sa suggestion qui avait dû provoquer cette expression rêveuse sur son visage juste avant l'arrivée de son assistante.

Il se leva.

— Pense à ce que je t'ai dit, Brock. Lève le pied avant de craquer. Je n'ai aucune envie de prendre ta place.

— Je vais parfaitement bien, lui rétorqua-t-il, bourru. Toi, fais attention à toi. Je n'ai aucune envie de ramasser les pots cassés après le second passage de la tornade Renée.

— Ça ne risque pas d'arriver.

Il commettait peut-être des erreurs, mais il ne répétait jamais deux fois la même.

Lorsque son téléphone vibra, Renée sursauta.

— Excuse-moi, Lauren, on m'appelle.

— Pas de problème, lui répondit la jeune femme. Je suis comme toi, pressée d'avoir des nouvelles de l'entrepreneur et terrorisée à l'idée de louper un appel important. Vas-y.

Elle baissa les yeux sur l'écran de son appareil et vit le nom de Flynn. Son cœur s'emballa.

— C'est mon mari.

— Alors dépêche-toi ! Si c'était Jason, je n'hésiterais pas une seconde.

— Merci, lui dit-elle avant de prendre l'appel. Oui ?

— Tu es libre pour déjeuner ? lui répondit la voix profonde de Flynn.

Elle éprouva un pincement de regret.

— Trop tard. Je viens de grignoter avec Lauren. Dès que nous aurons payé, nous filons faire des courses.

— Une autre fois alors.

Était-ce de la déception qu'elle percevait dans sa voix ?

— N'oublie pas de lui demander conseil pour le médecin, reprit-il. A ce soir, trésor.

— A ce soir.

Elle raccrocha, troublée par le nom affectueux qu'il venait de lui donner et par la mention du médecin. Elle appréciait beaucoup Lauren, mais à cause de la petite voix qui ne cessait de lui crier de fuir avant qu'il ne soit trop tard, elle n'avait aucune intention de l'interroger sur son obstétricien.

Elle prit sa serviette et s'essuya les lèvres.

— Depuis combien de temps êtes-vous mariés, Jason et toi ?

— Trois semaines, répliqua Lauren dans un sourire radieux.

— Oh, c'est très récent, s'étonna-t-elle.

— Oui, et cela mérite sans doute une explication, ajouta-t-elle en posant la main sur son gros ventre. En fait, nous travaillions ensemble à New York et nous avons eu une liaison juste avant son départ. Je savais qu'il quittait la ville, ce n'était donc qu'une aventure. Quelques semaines plus tard, quand j'ai appris que j'étais enceinte, j'ai eu un choc, mais j'étais tellement prête à élever cet enfant seule que j'ai hésité à lui en parler. Et puis, quand il a appris ma grossesse par un ami commun, il a tout de suite voulu que je le rejoigne. Je suis venue, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre, et nous nous sommes mariés ! Il est très séduisant, acheva-t-elle sur un clin d'œil, et il sait se montrer persuasif.

L'amour et sa grossesse illuminaient le visage de Lauren, lui donnant cet éclat dont elle avait entendu parler mais qu'elle n'avait jamais vu. Un pincement de regret l'étreignit. Elle n'éprouverait

jamais ce bonheur avec Flynn, parce qu'elle ne voulait plus s'abandonner à ce qu'elle avait connu et qui avait failli la détruire.

— Et toi avec Flynn ? reprit Lauren. Tu sais que vous faites l'objet de toutes les conversations à la pause-café, n'est-ce pas ?

Elle se força à sourire.

— Je m'en doute. Nous nous sommes rencontrés, il y a huit ans, nous sommes tombés amoureux au premier regard, ou presque, et nous nous sommes mariés à Las Vegas.

— C'est drôlement romantique ! s'exclama Lauren.

Renée haussa les épaules mais, devant le regard intrigué de sa nouvelle amie, elle se décida à lui en dire un peu plus.

— Carol Maddox, la mère de Flynn, ne m'a jamais appréciée. Je n'étais pas assez bien pour son fils, et elle ne voulait pas entendre parler de mariage. Nous avons réglé la question en nous envolant pour Vegas.

— Et tes parents, comment ont-ils réagi ?

— J'ai beaucoup regretté de ne pas avoir ma grand-mère avec moi ce jour-là, mais elle a compris. Elle ne souhaitait que mon bonheur. Comme j'étais très amoureuse, et sûre de vouloir faire ma vie avec Flynn, elle ne m'en a pas voulu.

— Tu n'avais que ta grand-mère, alors ?

— Ma grand-mère et ma mère. Mais disons que ma mère est... dans son propre univers.

Lauren dressa un sourcil discrètement interrogateur.

— Elle est chef, répondit-elle. Une créativité brillante, un caractère trempé, lunatique, égocentrique, ambitieuse, elle rassemble tous les clichés qui s'appliquent aux plus grands chefs culinaires. J'ai donc surtout été élevée par ma grand-mère. Mais Granny était une femme formidable, ne va surtout pas croire que j'étais malheureuse ! Loin de là.

— Tant mieux, approuva Lauren avant d'hésiter. Je peux te demander ce qui vous est arrivé, à Flynn et toi ?

Une vive douleur étreignit Renée. Surprise par sa violence et son acuité, elle détourna les yeux. Si elle n'aimait plus Flynn, pourquoi le souvenir de ces mois misérables lui causait-il autant de peine ?

— Après la mort de son père, nous avons traversé une période difficile, se résigna-t-elle à lui dire. Nous avons décidé de nous séparer. Aujourd'hui, nous espérons repartir du bon pied.

Elle sentait qu'elle pouvait se confier davantage à Lauren, et elle fut tentée de lui demander conseil, mais à la place, elle régla l'addition et changea adroitement de sujet.

— Alors, tu es prête à te ruiner dans les magasins ?

— Oh, oui ! Et je te remercie de m'accompagner. D'habitude, quand je commence à parler layette, la plupart des femmes regardent ailleurs. Sauf celles qui sont enceintes, précisa-t-elle avant d'écarquiller les yeux. Oh ! Tu n'es pas enceinte, dis-moi ?

— Non, s'exclama-t-elle en riant. Mais nous envisageons d'avoir un bébé. Nous voulions une grande famille, alors le sujet m'intéresse.

Elles sortirent en direction du premier magasin qu'une de ses amies avait recommandé à Lauren.

— Tu ne m'as pas dit que tu attends l'appel d'un entrepreneur, toi aussi ?

Lauren opina avec force.

— Nous allons faire construire une annexe au fond du jardin pour installer mon bureau. Comme nous habitons Mission District, un quartier historique, et que la maison est classée, nous sommes obligés de faire appel à un architecte spécialisé. Notre petite extension est sous haute surveillance et prend des allures de casse-tête !

— Je vois ce que tu veux dire. Nous habitons Pacific Heights et nous voulons transformer le sous-sol de la maison de Flynn en cuisine professionnelle. Je ne veux surtout pas défigurer la maison, elle est



bien trop belle, ni enfreindre aucune loi d'urbanisme.

— Faire du neuf en respectant l'ancien est un défi, renchérit Lauren, mais il vaut le coup. C'est formidable de travailler chez soi, surtout quand on a des enfants.

C'était, à peu de chose près, ce que Flynn lui avait dit.

Elles s'arrêtèrent devant une boutique. Au vu des prix affichés dans la vitrine, elle comprit qu'elle s'adressait aux futurs parents aisés, mais elle suivit Lauren sans hésiter.

A l'intérieur, elle découvrit un espace séparé en plusieurs univers. Chacun représentait une chambre d'enfant, décorée dans un style différent et parfaitement harmonieux. Avant de quitter Flynn, elle avait souvent erré dans ce genre de magasins. Rêvant d'une famille, de quelqu'un à aimer, elle avait toujours été seule lors de ces expéditions. Cette fois, la compagnie de Lauren l'égayait.

Elle circulait avec plaisir au milieu des meubles, des vêtements et des jouets lorsqu'un petit lit d'enfant, aux panneaux de la tête et du pied ornés d'une très jolie peinture représentant une ribambelle d'ours dodus et rieurs, retint son regard. Elle s'approcha, puis effleura timidement les barreaux de chêne. Ce fut alors que le plus étrange des phénomènes se produisit.

C'était comme si ce meuble lui était destiné !

Si elle tombait enceinte, songea-t-elle, surprise du sentiment qui l'étreignait, elle adorerait avoir ce lit pour son bébé.

— Il est magnifique, n'est-ce pas ?

Elle sursauta.

— Oui, répondit-elle à la vendeuse qu'elle n'avait pas vue approcher.

Elle chercha Lauren des yeux, mais sa nouvelle amie était déjà au fond du magasin.

— Chaque barreau a été tourné à la main, reprit la vendeuse, et bien sûr la peinture est artisanale, elle aussi. C'est une pièce unique, réalisée par l'un de nos meilleurs menuisiers. La naissance est prévue pour quand ?

— Oh, je ne suis pas enceinte. Pas encore, s'entendit-elle préciser.

Un sourire poli s'afficha sur le visage de la vendeuse.

— Dans ce cas, je ne vous conseille pas de vous attacher à cet objet. Les réalisations de cet artisan sont tellement recherchées que nous les vendons dans la semaine de leur arrivée. Si vous attendez d'être enceinte pour l'acheter, ce lit aura depuis longtemps disparu.

Elle se sentit hésiter. Si elle tournait les talons, elle risquait de ne jamais avoir ce lit. Mais si elle l'achetait, elle s'engageait vers une décision qui continuait de la terrifier.

— Je... dois retrouver mon amie.

L'intérêt de la vendeuse s'évanouit.

— Bien sûr.

Elle s'en alla, l'esprit en déroute, et passa les cinq minutes suivantes dans l'ombre de Lauren. Mille questions l'assaillaient, l'empêchant d'accorder toute son attention au babillage de son amie.

— Renée, est-ce que ça va ?

— Je peux te poser une question ? demanda Renée tout à trac.

Elle attendit que Lauren acquiesce pour poursuivre :

— Tu viens de te marier, de déménager, tu attends un enfant, tu vas ouvrir ton agence dans une ville où tu ne connais personne, tout cela en même temps, et tu as l'air si tranquille. Tous ces changements ne t'inquiètent pas ?

— Bien sûr que si, gloussa Lauren. Et si j'ai l'air tranquille, ce n'est une illusion ! J'adore mon mari, je ne peux plus imaginer avoir ce bébé sans lui, ou ne pas partager ma grossesse avec lui, mais Jason aime tellement son travail qu'il risque de passer à côté de certaines choses si je ne fais pas attention à rétablir l'équilibre.

Cette inquiétude faisait vibrer une corde sensible chez Renée.

— Je vois ce que tu veux dire, acquiesça-t-elle. En entrant chez Maddox, Flynn était tellement pris que je ne le voyais presque plus.

— J’imagine que cela n’est pas étranger à ton désir de prendre le large.

Elle hésita, puis acquiesça d’un signe de tête.

— Ma parade, reprit Lauren, c’est d’obliger mon mari à sortir son bateau presque tous les week-ends. De cette façon, nous nous retrouvons tous les deux, et cela me permet de perfectionner mes talents... de peintre.

Son ton espiègle attira son attention.

— Dois-je poursuivre ? lui demanda Lauren avec un clin d’œil.

— Oh, non, s’empressa-t-elle dans un sourire, je crois avoir compris.

Son amie lui montra alors un jouet de bois sculpté.

— Que penses-tu de ce hochet ? Il n’est pas trop tarabiscoté ?

— Non, il est adorable.

Mais Renée avait l’esprit ailleurs. Elle s’apercevait, avec une grande perplexité, qu’elle et Lauren n’auraient pu envisager leur maternité sous des angles aussi diamétralement opposés. La grossesse de Lauren était imprévue et pourtant, elle embrassait ce projet, et le bouleversement de son existence, avec bonheur. Tandis qu’elle, elle s’efforçait de tout planifier, de tout contrôler, et elle était paralysée à l’idée d’échouer et de retomber amoureuse de Flynn. Elle aurait donné cher pour avoir une once du courage de Lauren.

Celle-ci lui jeta un coup d’œil, et se décida à reprendre :

— Ne crois pas que je prends tes craintes à la légère, commença-t-elle en caressant un couvre-lit de patchwork. Je les partage. Déménager à l’autre bout du pays, se marier, avoir un enfant, tout cela est terrifiant. Mais j’ai choisi de me concentrer sur les aspects positifs de l’aventure. Je refuse de vivre dans la crainte de ce qui pourrait mal se passer. La vie n’offre aucune garantie, Renée. Parfois, il faut seulement saisir ta chance et croire en ton bonheur.

— Ma grand-mère disait tout le temps la même chose.

— Les grands esprits se rencontrent, plaisanta Lauren avec un clin d’œil si amical que Renée sentit les larmes lui monter aux yeux.

Sa grand-mère était la femme la plus sage et la plus forte qu’elle avait jamais connue. Quand son mari était parti à la guerre, elle avait fait tourner leur restaurant ; et quand elle avait appris sa mort au combat, elle avait courageusement continué. Elle n’avait pas seulement réussi, elle avait excellé.

Elle avait élevé une enfant seule, puis elle avait recueilli sa petite-fille quand l’alcoolisme de sa fille était devenu problématique. Renée ne l’avait jamais entendue se plaindre de l’injustice du sort, de la cruauté de la vie, ni de la difficulté à garder un toit sur leurs têtes ou trouver de quoi remplir leurs assiettes.

Elle voulait être aussi forte que sa grand-mère.

Cette réflexion la fit sursauter. Carol Maddox avait raison, se dit-elle subitement. Elle avait manqué de courage. Elle ne s’était pas une seule fois défendue devant sa belle-mère, ni jamais battue pour obtenir ou garder ce qu’elle voulait.

Mais maintenant elle avait changé. Elle s’était endurcie, elle avait de la volonté. Elle pouvait réussir ce qu’elle voulait.

Elle désirait un bébé, une famille, et elle voulait travailler. Flynn lui offrait l’occasion de réaliser tous ces rêves. La seule chose qu’elle devait faire, c’était surveiller ses émotions, protéger son cœur, disons pendant... deux ans. Ensuite, elle n’aurait plus qu’à divorcer.

Comme sa grand-mère, elle pouvait élever son enfant seule, avoir une carrière, le tout — contrairement à sa mère — en gardant son bon sens et sa santé. Elle ne serait même pas obligée de laisser

son bureau et sa cuisine dans le sous-sol de Flynn. Dès qu'elle gagnerait assez d'argent pour assurer un loyer, elle n'aurait qu'à trouver un local et déménager.

Vu sous cet angle, le marché était tellement avantageux qu'elle ne voyait pas pourquoi elle avait peur de l'accepter.

\* \* \*

Partagée entre son euphorie et la pointe de lâcheté qui tentait tout de même de se faire entendre, Renée s'engagea sur l'allée qui conduisait chez Flynn.

— Je t'en prie, ne gâche pas tout, s'exhorta-t-elle en claquant la porte de son van tout en redressant son sac sur son épaule.

« *Donne-toi un but, accroche-toi, et fonce...* » La voix enjouée de sa grand-mère résonnait dans sa tête.

Mais elle n'avait aucune idée de la façon dont elle devait s'y prendre pour amener Flynn à lui faire l'amour. Avant, lorsqu'ils faisaient l'amour, elle n'avait jamais craint de prendre l'initiative. Mais aujourd'hui, il n'était pas question d'amour. Il s'agissait seulement de sexe et, si elle avait de la chance, de faire un bébé. Elle avait vérifié son calendrier, les dates semblaient propices.

Lorsqu'elle pénétra dans la cuisine, des arômes alléchants de bœuf grillé l'accueillirent, lui rappelant à quel point elle avait faim. Elle s'arrêta sur le seuil, déconcertée. Flynn était à la maison ? Il cuisinait ?

— Flynn ?

— A la cuisine.

Elle posa son sac, prit une profonde inspiration et avança. Ses jambes tremblaient, et elle sentait son cœur palpiter comme celui d'une jeune adolescente.

Elle s'efforça de se ressaisir. Cette fois, elle n'allait pas se comporter comme une idiote.

Flynn était aux fourneaux, en train de retourner des entrecôtes.

— Tu es déjà rentré et tu cuisines encore.

Il se retourna.

— J'étais marié autrefois, avec une femme exceptionnelle qui me gâtait avec des repas divins. Lorsqu'elle est partie, je ne pouvais plus avaler de plats surgelés. Personne ne pouvant survivre sans manger, j'ai dû apprendre à cuisiner.

Il déboucha une bouteille d'eau gazeuse, remplit les flûtes à champagne posées sur le comptoir et lui en tendit une.

— On fête quelque chose ?

Comment pouvait-il savoir qu'elle avait vaincu ses réticences et pris une décision ?

— L'entrepreneur a téléphoné. Il m'a dit que tu étais passée signer le contrat.

— Oh ! Le contrat. Oui, en effet.

Il fit tinter leurs flûtes.

— Félicitations. Tu vas pouvoir démarrer vite. Je te souhaite le même succès qu'à Los Angeles.

Le cœur battant, elle but une gorgée, puis se lança :

— J'ai acheté des meubles d'enfant aujourd'hui.

Il s'immobilisa.

— Il était temps, l'entendit-elle lâcher dans un profond soupir.

Puis il lui prit son verre, le posa à côté du sien et revint la prendre par la taille.

Ses mains l'attirèrent, aussi brûlantes que son regard.

— Ne pas pouvoir te serrer, te toucher, te sentir, lâcha-t-il d'une voix enrouée, je devenais fou, Renée, fou de désir.

Sa nervosité craqua comme un cube de glace jeté dans de l'eau chaude. Même ses genoux se dérobaient. Leur entente physique avait toujours été parfaite, elle aurait dû se douter qu'il n'aurait pas laissé la maladresse ou l'embarras gouverner cet instant. Leur aisance allait reprendre ses droits. Son seul souci, maintenant, était de protéger son cœur.

Il se pencha, laissa sa bouche caresser d'abord ses lèvres puis s'appuyer contre elles, les entrouvrir. Sa langue glissa à sa rencontre, et elle l'accueillit comme elle l'avait toujours fait. Son goût, sa passion, étaient ceux du Flynn qu'elle connaissait. Rassurée, elle laissa ses mains courir sur ses biceps, ses épaules, son dos.

Il la caressa en retour, réveillant une succession de sensations qu'elle avait cru oubliées. Et dont elle s'apercevait tout à coup combien elles lui avaient manqué. Comme lui.

La sonnerie d'un minuteur troubla l'euphorie qui l'enveloppait.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le dîner, murmura-t-il contre son cou.

Elle recula et croisa son regard assombri de passion.

— On dirait qu'il va refroidir, avança-t-elle mutine.

Sa remarque fit naître un sourire ravageur sur ses lèvres.

— Bien vu, répliqua-t-il. Laisse-moi deux secondes.

Il s'écarta, éteignit le grill, et quand il revint, en deux enjambées, son désir était si manifeste qu'elle faillit défaillir.

D'un geste, il la débarrassa de son pull léger, et son regard sur ses seins la fit frémir. Mais ce ne fut rien en comparaison de l'émotion qui la saisit lorsqu'il les prit dans ses mains.

— Je n'aurais jamais cru que tu puisses être encore plus belle. J'avais tort.

Elle lui caressa le visage.

— Merci.

Il se pencha sur son décolleté, et la caresse de ses lèvres, doublée du frottement rugueux de sa barbe naissante, la galvanisèrent. La succession de ses baisers ensuite, plus légers que des ailes de papillon, la mit à la torture. Elle se cambra, pour mieux s'offrir à lui, et sentit avec ivresse son érection butter contre ses hanches.

Il dégrafa son soutien-gorge, l'envoya rejoindre son pull sur le sol, et sa bouche, enfin, se referma sur son sein. Un soupir de bonheur lui échappa. Emportée par ses sensations, elle glissa la main dans ses cheveux et se laissa aller à ses caresses, ses mordillements. Il savait exactement ce qu'elle aimait, un jeu sensuel ni trop doux, ni trop brutal. Personne n'avait jamais su l'électriser comme Flynn le faisait.

Il glissa les doigts sur la ceinture de son pantalon, ouvrit la fermeture Eclair, et ses paumes se posèrent sur ses hanches, puis ses cuisses, entraînant avec elles le tissu dans leur descente.

— Flynn, murmura-t-elle transpercée du plaisir de sentir ses mains remonter vers son sexe.

Impatiente de l'accueillir, elle se débarrassa de ses chaussures, de son pantalon et de son slip, et se redressa. Mais il avait reculé. Elle resta un instant interdite, consumée par l'intensité de ses prunelles, son souffle court.

— Tu es si belle, dit-il enfin.

— J'ai grossi.

Il la fit taire d'un brusque et court baiser.

— Chérie, tes nouvelles courbes me rendent fou.

Elle lui sourit.

— Alors dépêche-toi.

Il avait commencé à déboutonner sa chemise. Mais comme il n'allait pas assez vite, elle entreprit de l'aider. Malheureusement, ses doigts s'emmêlaient aux siens et le ralentissaient. Elle poussa un soupir, et renonça pour s'attaquer à sa ceinture.

Et ce fut à son tour d'admirer son corps parfait. Avec une lenteur délibérée, elle laissa son regard glisser sur ses larges épaules, son torse musclé, son ventre ferme. D'une main légère, elle suivit la ligne de toison qui naissait au-dessous de son nombril pour disparaître dans le buisson touffu où se dressait son sexe. Elle referma les doigts sur lui, goûtant sa force et sa chaleur, heureuse d'accueillir sa vigueur frémissante et chaude contre sa paume.

Mais au lieu de la laisser poursuivre, il la souleva entre ses bras et l'installa sur la table. En même temps qu'il s'emparait de ses lèvres, qu'elle répondait à son baiser, elle sentit ses doigts la chercher, atteindre le repli délicat de sa chair et glisser délicieusement sur elle. C'était tellement divin qu'elle s'ouvrit plus entièrement à ses caresses.

— Oh, Flynn, je t'en prie... c'est si bon...

— Doucement, chérie.

— Je ne veux pas faire doucement !

Elle voulait qu'il la pénètre, vite, fort, tout de suite. Elle voulait être emportée par ce tourbillon d'émotions impétueuses pour oublier ses doutes, son hésitation, sa peur de commettre une effroyable erreur. Car il savait lui inspirer un tel désir, le sexe entre ses bras était si bon, leur harmonie si parfaite et si prompte à renaître qu'elle en était presque terrorisée. Ils auraient pu s'être quittés la veille, et non sept ans plus tôt. Ils auraient pu avoir fait l'amour hier, dans cette cuisine, sur cette table, pendant que leur dîner refroidissait...

Refusant de poursuivre sur le terrain de ces réflexions troublantes, elle le prit par la nuque et l'obligea à s'allonger sur elle en même temps qu'elle l'embrassait.

Son corps la recouvrit sans que ses doigts ne quittent son sexe. Elle se cambra, offrit sa poitrine à ses baisers et, comme elle l'espérait, ses lèvres se refermèrent sur le bout de son sein, redoublant le plaisir qui maintenant l'embrasait. Il devait savoir qu'elle était sur le point de basculer. Il avait toujours compris le langage de son corps.

Ses doigts se firent cependant plus légers, et ses lèvres descendirent sur sa taille, glissèrent jusqu'à ses hanches, s'arrêtèrent sur son ventre. Une nouvelle série de baisers entrecoupés des frôlements plus rugueux de son menton puis des caresses voluptueuses de sa langue, la firent frémir. Elle savait où son parcours le conduisait. Chacun de ses gestes, sa lente progression lui arrachaient des gémissements toujours plus profonds. Pourtant, lorsqu'il posa les lèvres sur son sexe, lorsqu'elle qu'elle sentit sa langue glisser sur sa chair, elle ne put retenir son cri. Elle allait... mais elle voulait...

— Flynn, je t'en prie, lâcha-t-elle dans un souffle implorant, je veux que tu me pénètres.

Il se redressa à peine.

— Pas encore.

Il la saisit par les hanches et l'empêcha de bouger. Elle crut mourir, mais les caresses sublimes de ses lèvres, sa langue habile, dévastatrice, firent exploser sa frustration et elle se désintégra dans un orgasme d'une incroyable démesure.

Elle reprenait conscience de la réalité lorsqu'elle croisa son regard. Un frisson la traversa et puis un autre quand il lui captura les mains et revint lentement sur elle. Elle sentit son sexe venir la caresser puis reculer, entamant un va-et-vient ensorcelant. N'y tenant plus, elle s'agrippa à lui et le força à venir enfin en elle. Mais, à la dernière seconde, il s'immobilisa.

— Ne t'avise pas d'arrêter maintenant, protesta-t-elle en le serrant fermement entre ses jambes.

— Et si j'arrête quand même ?

Elle devinait son sourire.

— Je me vengerai.

Son rire rocailleux roula dans sa poitrine, mais elle n'eut pas le temps de mettre ses menaces à exécution. D'une brusque poussée, il força son chemin et s'enfonça en elle, déclenchant un ouragan qui l'emporta bien au-delà de ce qu'elle avait anticipé. Avec quelle force s'élança-t-elle avec lui ! Avec

quelle plénitude accueillit-elle chacun de ses assauts ! Elle avait l'impression de s'élever, de toucher au firmament, d'être si haut qu'elle allait...

Flynn, tendu comme un arc, enfonça le visage au creux de son cou.

— Je... ne peux pas... tenir.

Cet aveu l'électrisa. Elle savait comment briser ses dernières chaînes, et elle n'aurait, pour rien au monde, renoncé à le faire.

— N'essaie même pas, répondit-elle en lui mordillant le lobe de l'oreille tout en l'attirant profondément.

Son gémissement rauque, son ultime poussée, eurent un effet immédiat. La jouissance la faucha net, lui ravissant toute sensation, sauf celle, ultime, d'exploser avec lui dans un océan de volupté.

Elle recouvra ses esprits, envahie de bonheur et prise du besoin de se lover contre lui. Mais elle se rappela, juste à temps, qu'il n'y avait pas de place entre eux pour la tendresse. Alors elle se retint et, tandis que sa respiration revenait à la normale, la gravité de la situation s'abattit lentement sur elle. Ils venaient peut-être de concevoir un enfant. Et, si c'était le cas, leurs destins étaient noués.

La peur l'étreignit. Quelques instants plus tôt, elle était sûre de vouloir faire cet enfant, sûre d'être assez forte pour risquer ce lien avec Flynn. Mais ils venaient de faire l'amour et, dans le feu de l'action, elle avait complètement perdu de vue son objectif. Etre enceinte. S'en aller. Voilà ce qu'elle voulait. Au lieu de quoi, elle ne pensait qu'à une chose : refaire encore l'amour avec lui. Et encore. Mais elle ne pouvait pas se permettre de tomber dans une accoutumance dont elle ne pourrait pas se débarrasser. Une accoutumance qui pouvait de nouveau et complètement la détruire.

Elle le repoussa.

— Laisse-moi me lever.

Il s'écarta. Ses paupières étaient lourdes, son visage détendu et ses cheveux... elle les avait si bien emmêlés que des mèches noires se dressaient un peu partout, donnant à son visage les allures d'un pirate.

— Tu as rendez-vous ?

Un sourire flotta sur ses lèvres et la tendresse de son regard la fit dangereusement flancher.

Elle ne pouvait pas se laisser aller, ni se soucier de lui. Elle devait se souvenir qu'il s'agissait d'un marché, une transaction matérielle. Elle voulait un bébé. Il s'était engagé à le lui faire. Point. Sauf que la réunion de leurs corps était bien plus enthousiasmante que tous les contrats qu'elle avait pu signer, et bien plus intime qu'une insémination artificielle.

Dès qu'elle eut la voie libre, elle sauta de la table et ramassa ses vêtements éparpillés sur le sol. Elle s'efforça de se persuader que tout cela n'était que du sexe. Rien de plus. Elle serait complètement idiote de l'aimer de nouveau. Il lui fallait seulement un peu de temps — et de distance — pour recouvrer ses esprits.

— Je vais prendre une douche avant le dîner.

— Excellente idée.

Il ramassa son pantalon et l'enfila, comme s'il avait l'intention de l'accompagner — ce qu'il aurait fait autrefois.

— Seule, précisa-t-elle avant de s'échapper.

## 6

Il s'était trompé. En regardant sa femme quitter nue et fièrement la cuisine, Flynn sentit soudain toute sa belle assurance s'envoler.

Il avait l'habitude des histoires courtes, il avait eu des passades au cours des quatre ou cinq dernières années, lorsqu'il se croyait célibataire, mais celle qu'il venait de vivre avec Renée lui laissait un goût étrange et une désagréable sensation de vide.

Il ramassa sa chemise et l'enfila. La théorie qu'il avait échafaudée — selon laquelle le souvenir de leur complicité devait déboucher sur des retrouvailles heureuses — avait échoué. Renée venait de s'en aller, comme si de rien n'était.

Que devait-il faire maintenant ?

Il redressa son col en examinant la cuisine. Le dîner. Sa douche terminée, elle allait revenir ; ils discuteraient autour d'une bonne viande accompagnée d'asperges et du pain italien qu'il avait spécialement acheté à la boulangerie en rentrant. Mais à plus long terme, il devait revoir sa stratégie. Parce que, de toute évidence, il allait lui falloir plus qu'une étreinte — aussi agréable soit-elle — et de bons petits plats pour se faire pardonner six mois de négligence.

Il se tourna vers le four, alluma le grill et s'occupa des asperges.

Aujourd'hui, elle avait signé le contrat d'aménagement du sous-sol et acheté des meubles pour la chambre d'enfant, deux décisions, importantes, qui l'engageaient. Et ils avaient eu un rapport non protégé. Ce détail le frappa brusquement, et une décharge d'adrénaline le traversa.

La conception était-elle déjà engagée ?

Alors où le contrôle de la situation lui avait-il échappé ? Quand l'avait-il perdue ? Il aurait juré, quand il s'était abandonné entre ses bras, qu'elle s'était tout à fait donnée à lui. Il avait senti ses muscles se contracter autour de lui. Et même si leur étreinte avait été rapide, il était sûr qu'elle avait aimé faire l'amour autant que lui.

Il revint sur le déroulement des faits, à la recherche de l'événement qui l'avait tout à coup éloignée de lui. Ce n'était pas la grossesse qui pouvait lui faire peur. L'idée d'avoir un bébé ne venait-elle pas d'elle ? Et c'était elle qui avait parlé de divorce, elle ne pouvait donc pas craindre qu'il l'abandonne encore. De toute façon, ce n'était pas son intention. Quoi qu'il en soit, il n'aimait pas sa dérobade, même si lui-même se tenait sur ses gardes.

Car lui, il avait une raison d'être prudent. Il n'était pas sûr, s'il recommençait à l'aimer, de supporter une seconde rupture. La première avait été assez dure. C'était son poste chez Maddox qui l'avait sauvé. Il s'était abruti de travail. Mais il ne put s'empêcher de se rappeler que c'était aussi cela qui avait causé sa perte. Pour Renée, c'était lui qui avait détruit leur mariage.

Son départ précipité était peut-être une façon de lui rappeler ses responsabilités...

Le temps qu'il termine le repas, il avait une petite idée sur la façon de progresser. D'abord, il devait identifier le problème, ensuite le cerner, puis le résoudre. Il ne servait à rien de brûler les étapes.

Cette résolution en tête, il prépara leurs assiettes. Une minute plus tard, voyant qu'elle ne venait toujours pas, il la soupçonna de vouloir rester dans sa chambre. Si c'était le cas, elle en serait pour ses frais. Bien décidé à ne pas en rester là, il mit leurs assiettes sur un plateau et monta à l'étage. Cette stratégie avait bien marché au petit déjeuner, pourquoi ne pas la réitérer ? Et puis il se souvenait de ce qu'elle lui avait dit un jour. Chez elle, la nourriture et l'amour allaient de pair. Comme c'était un langage qu'elle comprenait, autant profiter de l'occasion.

Il frappa à sa porte, sans obtenir réponse. Pensant qu'elle était encore sous la douche, il ouvrit.

Le lit n'était pas défait et aucun bruit ne venait de la salle de bains. Le mouvement léger du rideau attira son regard. La porte-fenêtre était ouverte. Il se pencha et la vit, appuyée à la rambarde du balcon. Un châle sur les épaules, elle contemplait le soleil couchant.

Il avança sans faire de bruit, mais elle dut l'entendre car elle fit volte-face.

Ignorant son regard contrarié, il posa son plateau sur la table bistrot.

— Le dîner est servi, lança-t-il d'un ton enjoué.

Elle ne fit pas un geste.

— Flynn, commença-t-elle, je viens de vérifier si je suis...

Il se redressa.

— Enceinte ?

— Non, si je suis en période d'ovulation.

— Comment peux-tu le savoir ?

— J'ai fait un test après ma douche.

— Il existe des tests pour ça ?

— Oui. Et comme il est peut-être trop tard pour reculer, je veux savoir si tu respecteras mes conditions.

Il avait l'intention de les respecter, en tout cas jusqu'au jour où il pourrait les balayer. Parce qu'il voulait retrouver sa femme et il voulait un mariage normal.

— Renée, je ne te forcerai jamais à faire ce que tu ne veux pas, et je ne me servirai jamais d'un enfant contre toi.

— Je suis contente de l'entendre.

— Si tu ovules, reprit-il, combien de temps avons-nous pour... réussir ?

Elle détourna les yeux puis les reposa sur lui.

— A peu près trois jours.

Il avait donc trois jours. Trois jours pour faire renaître l'alchimie qui n'avait pas disparu entre eux et trois jours pour l'adoucir. D'un autre côté, s'ils ne concevaient pas tout de suite, chaque mois passé signifiait un mois de plus avec elle, et autant de temps pour la convaincre d'oublier ses idées absurdes d'une relation provisoire.

Il lui désigna une chaise et attendit qu'elle s'asseye.

— Je te dois des excuses.

— Pourquoi ?

— Les six derniers mois de notre mariage, j'ai vécu dans notre maison comme dans un hôtel. Je ne venais que pour prendre une douche ou m'effondrer de fatigue. Et je t'ai traitée comme une domestique. Je prenais pour acquis tout ce que tu me donnais, que ce soit un lit propre, des chemises repassées, un bon repas. Je te laissais même du liquide sur la table, comme un pourboire...

— Flynn, le coupa-t-elle suppliante.

Il leva la main.



— Laisse-moi finir. Ma seule excuse, c'était ma peur de faire défaut à ma mère, mon frère et l'équipe de Maddox. Ils comptaient tous sur moi, je ne pouvais pas les trahir. Et finalement, c'est toi que j'ai abandonnée, toi qui comptais bien plus que tous les autres. Je suis le seul responsable de l'échec de notre mariage.

Elle eut un mouvement de recul et baissa vivement les yeux.

Pourquoi ses épaules s'étaient-elles voûtées, se demanda-t-il surpris, pourquoi avait-elle tressailli ?

Elle poussa un soupir, puis se décida à relever les yeux. Son regard était grave, préoccupé, mais pas franchement limpide.

— J'accepte tes excuses, lui dit-elle. Mais cela ne change rien au présent. Nous aurons ce bébé et puis nous divorcerons. Je ne veux rien d'autre.

Ce n'était pas ce qu'il voulait entendre, mais il la ferait changer d'avis.

— Une chose après l'autre, répliqua-t-il.

Il restait tout de même troublé. Ses yeux le fuyaient, et il voyait bien qu'elle était mal à l'aise.

Elle lui cachait quelque chose, c'était évident, mais quoi ?

\* \* \*

Faire l'amour avec Flynn avait été très loin de la conception clinique qu'elle avait espérée. Et le délicieux repas qu'il lui avait préparé ne faisait qu'accroître son malaise.

Ce dîner romantique ressuscitait trop de souvenirs. Certains agréables, de toutes les soirées qu'ils avaient passées ensemble ; d'autres qu'elle aurait voulu oublier, où elle se revoyait assise sur le canapé du salon en déshabillé vapoureux, ou sur ce balcon, à guetter vainement son retour. C'était pour se souvenir de ses faiblesses et des dangers qui finiraient par la rattraper si elle restait qu'elle avait précisément choisi cette chambre.

Était-elle masochiste ? Peut-être, mais sa grand-mère lui avait toujours dit que la seule façon de vaincre ses peurs ou ses démons, c'était de les affronter ; une chose que sa mère n'avait jamais faite.

Elle reposa sa fourchette, l'estomac rempli mais noué, et observa Flynn à la dérobée. Ses beaux cheveux noirs, ses magnifiques yeux bleu profond, sa mâchoire déterminée et sa bouche n'avaient rien perdu de leur beauté ni de leur assurance. Il détestait la faiblesse, se rappela-t-elle, toutes les faiblesses. Et il pouvait très bien la détester s'il apprenait la sienne. Il pouvait même vouloir lui arracher son enfant. Quel père accepterait de confier sa fille ou son fils à une mère susceptible de sombrer dans l'alcool à la moindre difficulté ?

Car c'était cela qui la terrifiait. Cette terrible hérédité dont elle avait peur d'être porteuse, cette faiblesse qui pourrait la faire tomber.

Une envie de fuir irraisonnée s'empara d'elle. Elle ne trouverait jamais la distance dont elle avait besoin pour se protéger de Flynn dans cette maison, pas avec les souvenirs qui la hantaient, ni les vieux démons qui l'assaillaient.

— Je rentre à Los Angeles ce soir, annonça-t-elle la gorge sèche. Je dois vérifier que Tamara se débrouille bien et louer une nouvelle fourgonnette.

— Je croyais que tu ovulais.

C'était bien tout le problème. Cette interruption serait forcément brève. Le lendemain soir, qu'elle ait ou non les idées claires, elle rentrerait à San Francisco et elle referait l'amour avec lui. Mais pour l'heure, elle avait besoin de mettre de la distance entre eux. Six cent cinquante kilomètres lui paraissaient un chiffre excellent.

Elle posa les deux mains sur la table.

— Nous ne sommes pas à vingt-quatre heures près, répliqua-t-elle. Je reviendrai demain, dès que j'aurai réglé mes affaires.

Il planta son regard dans le sien.

— Si tu pars maintenant, tu n'arriveras pas avant minuit.

— Il y aura moins de circulation.

Il pinça les lèvres et inclina la tête.

— Je peux t'aider à trouver une fourgonnette. Je connais un loueur dans le quartier, il te fera un bon prix.

Il avait toujours voulu la protéger, aplanir ses difficultés, l'aider à résoudre ses problèmes. Elle devait lui faire comprendre qu'elle avait besoin, et envie, de se débrouiller toute seule.

— Flynn, je suis parfaitement capable de négocier un contrat de location sans un homme penché sur mon épaule. Je l'ai déjà fait.

— Si tu attends un jour ou deux, je pourrai me libérer pour t'accompagner.

Elle se redressa. Elle ne voulait pas devenir dépendante de lui. Sa présence dans sa vie n'était que temporaire.

— L'entrepreneur va bientôt commencer les travaux, je ne pourrai plus m'en aller aussi facilement. Je dois partir maintenant. Ce soir.

Il lâcha un soupir résigné.

— Appelle-moi quand tu seras arrivée et préviens-moi aussi quand tu reprendras la route pour rentrer.

Son inquiétude lui rappela le temps où ils ne pouvaient pas se séparer plus de quelques heures, celui où ils se donnaient beaucoup de mal pour se faire plaisir l'un à l'autre. Mais ces jours étaient révolus, et elle n'avait aucune envie de les voir revenir.

\* \* \*

— Alors, comment s'est passée ta première semaine en enfer ? lui demanda Tamara de l'autre côté du comptoir de sa cuisine, le mercredi matin.

Renée prit le temps de poser délicatement la minuscule violette en sucre sur son petit-four et s'essuya les mains.

— Cela ne fait que cinq jours, et ce n'est pas l'enfer.

— L'enfer ou vivre avec mon ex, pour moi, c'est la même chose !

— Ton ex est un abruti, tu es la première à le répéter. Alors que Flynn est un homme très bien. Tu es sûre de pouvoir t'occuper de ce mariage toute seule ? Je peux revenir vendredi soir.

Tamara écarquilla les yeux.

— Bien sûr que je peux m'en occuper ! Et ne change pas de sujet. Rien ne t'oblige à faire ce bébé de cette façon. D'ailleurs, si tu tiens tellement à avoir un enfant, je peux t'en donner un des miens. Ils sont déjà propres et ils t'adorent.

— Je sais très bien que tu adores tes filles, ne me raconte pas d'histoires. Je te rappelle que c'est moi qui ai séché tes larmes quand ta plus jeune est entrée à l'école.

— Evidemment ! J'ai perdu la petite esclave qui adorait m'apporter tout ce que je lui demandais.

Renée ne put s'empêcher de rire.

— Arrête de raconter des bêtises, répliqua-t-elle en prenant une pince pour ajouter quelques violettes sur le glaçage de ses bouchées. Ou bien c'est moi qui vais en faire !

Elle avait pris un risque, quatre ans plus tôt, en embauchant Tamara pour l'assister dans sa cuisine. En effet, dès leur premier entretien, la jeune femme l'avait prévenue que sa plus jeune fille, Angela, souffrait d'épilepsie et qu'après plusieurs tentatives en crèche, elle ne faisait plus confiance à personne pour s'occuper d'elle dans la journée. Elle lui avait demandé de pouvoir garder son bébé avec elle, lui

assurant qu'elle était un ange. Renée avait accepté et elle avait constaté qu'en effet son prénom lui allait à merveille.

La fillette, d'à peine un an, était entrée dans sa cuisine — et dans sa vie — dès le premier jour de travail de sa mère. Elle avait installé un parc avec un berceau et des jouets pour permettre à Tamara de la surveiller tout en travaillant, et elles avaient très souvent déjeuné à la maison pour laisser la petite gambader dans le jardin de sa grand-mère.

La présence quotidienne d'Angela n'avait fait qu'accroître son désir d'être mère, et Tamara n'avait pas été la seule à souffrir lorsque la fillette était entrée en maternelle, l'automne précédent. Le parc et les jouets avaient disparu, et un cruel sentiment de vide les avait remplacés.

— Je veux une famille, Tamara.

— Tu as bien conscience qu'un enfant ne peut pas combler tous tes rêves de bonheur, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, répliqua-t-elle en réprimant un petit pincement au cœur. Je ne suis pas une midinette.

— Et la vie d'une mère célibataire n'a rien de facile.

— Je le sais aussi. Mais ton expérience me dit que je peux y arriver. Et puis tu m'as laissée m'occuper de ta fille, je suis prête.

Elle balaya le plan de travail d'un œil attentif.

— Qu'y a-t-il d'autre à faire ?

— Tu changes encore de sujet. Mais si tu tiens à le savoir, il reste les navettes au saumon. Je ne peux pas les préparer aujourd'hui, elles sécheraient. Et la sorcière qui te tient lieu de belle-mère, reprit-elle sans transition, elle est toujours dans le paysage ?

Parfois, Renée regrettait de partager autant de secrets avec son assistante.

— Tu ne lâches jamais rien, hein ?

Tamara battit des cils, d'un air ostensiblement innocent.

— Une qualité qui fait partie de mon charme, plaisanta-t-elle. Allez, crache le morceau.

— Carol est venue m'asperger de son fiel le lendemain de mon arrivée, mais Flynn l'a entendue et il l'a mise à la porte.

— Wouah ! Je suis impressionnée. Dommage qu'il n'ait pas eu le cran de lui clouer le bec sept ans plus tôt.

— Je ne lui ai jamais dit que sa mère était odieuse.

Tamara écarquilla les yeux.

— Tu aurais dû, lui reprocha-t-elle. Mais dis-moi, tu es sûre de maîtriser l'aventure dans laquelle tu t'engages ? Parce que pour une relation purement sexuelle, tu me sembles bien prompte à voler au secours de ton étalon.

— J'en suis sûre, grâce encore une fois à ton exemple.

— Pff ! J'enchaîne les aventures parce que je n'ai pas trouvé un homme en qui j'aurais confiance pour élever mes enfants, ou un qui ne s'enfuit pas dès qu'il apprend leur existence. Mais je ne me plains pas. J'aime la liberté d'une relation sans attache. On évite tous les embêtements qui déboulent généralement chez toi avec celui qui s'installe !

— Je suis d'accord, et c'est exactement ce que j'ai l'intention de faire.

— Quand même, reprit la jeune femme, tu devrais bien réfléchir. Un enfant, c'est un travail de sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre et trois cent soixante-cinq jours par an.

— Je sais.

Elle ne voulait pas lui dire qu'il était peut-être déjà trop tard, parce qu'elle ne voulait pas affronter la multitude de questions qui allaient avec.

— Tu as bien réussi à en élever deux, se contenta-t-elle de dire.

— J'avais ton aide.

— J'aurai la tienne.

— Evidemment. Mais ta filiale, qu'en feras-tu une fois que tu auras ce que tu veux ? Tu ne vas pas rester indéfiniment dans son sous-sol ?

— Quand elle aura bien démarré, je trouverai un local et j'engagerai quelqu'un pour la diriger. Si tout se passe comme prévu, et que je tombe enceinte rapidement, je serai de retour à Los Angeles avec mon bébé dans deux ans.

Tamara se redressa, le rouleau à pâtisserie dans la main.

— Tu peux compter sur moi. Et dis bien à ton espèce de mari que s'il s'avise de te faire souffrir encore une fois, il entendra parler de moi.

— Ne t'inquiète pas, répliqua-t-elle dans un sourire ému. Je n'ai aucune intention de le laisser me briser le cœur.

\* \* \*

Mercredi matin, Flynn se surprit à vérifier l'heure pour la dixième fois. Il était en réunion, mais au lieu de suivre les échanges autour de la table, il comptait les minutes et pensait à Renée. Depuis son retour, elle avait repris la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter — la première — et il se demandait comment il avait pu se laisser absorber par son travail au point de l'oublier.

Il s'aperçut qu'il dessinait son visage dans la marge du rapport qu'il avait sous les yeux et se redressa.

A quelle heure rentrerait-elle à la maison ?

Allait-elle même rentrer ?

Il avait senti son hésitation au cours du dîner qui avait suivi leurs premiers ébats dans la cuisine. Il ne savait pas si elle le regrettait, mais il aurait juré qu'elle avait quitté la ville le soir même pour éviter de recommencer. En ce qui le concernait, il aurait adoré la coucher dans son lit et lui faire l'amour plus lentement. Il était sûr, en parcourant chaque centimètre de sa peau satinée, de reconnaître ses endroits préférés : le point sensible derrière son genou où elle mettait parfois une goutte de parfum ; les fossettes qu'elle détestait au creux de ses reins ; la cambrure chatouilleuse de son pied.

Mais elle n'avait pas voulu d'un second round. Si elle voulait vraiment être enceinte, n'aurait-elle pas dû s'accrocher à lui pour recommencer jusqu'au matin ? Il était tout aussi contrarié par le texto qu'elle lui avait envoyé pour lui dire qu'elle était bien arrivée. Comme un adolescent romantique, un jeune marié passionné, ou un imbécile heureux, il avait espéré entendre sa voix.

Il consulta encore sa montre. Si elle revenait, il avait une surprise pour elle. Il s'était souvenu qu'elle n'aimait pas les clubs de sport, il avait donc commandé plusieurs appareils de musculature, un tapis de course et même une télévision à écran plat pour lui permettre de suivre des émissions culinaires tout en faisant ses exercices. Les appareils devaient être livrés en fin de journée.

Brock acheva ses explications sur la crise et ses conséquences sur leur stratégie commerciale, puis il passa aux dernières forfaitures d'Athos Koteas. Ce bulletin ne lui en apprenait pas davantage sur les méthodes de ce requin. Maddox luttait pied à pied pour rivaliser avec le réseau européen de Koteas et déjouer ses tactiques vicieuses. Heureusement pour eux qu'aucun de ses trois fils n'avait l'envergure de leur vieux père.

— C'est n'importe quoi, et tu le sais ! cria tout à coup Asher Williams, leur directeur commercial.

Il sursauta avant d'examiner les visages à la recherche de ce qui avait provoqué cette réaction surprenante chez Asher, d'habitude si placide.

— Ash, reprit Brock en se pinçant l'arête du nez, il faut que ça marche.

— Tu demandes l'impossible !

Sur ces mots, leur directeur se leva et quitta la réunion en claquant la porte.

Le silence s'abattit sur la pièce, brisé par le juron de son frère, quelques raclements de gorge embarrassés des cadres de direction présents, et le bruit de feuilles qu'on rassemblait.

Flynn se leva et s'adressa à Brock :

— Je vais lui parler.

Il retrouva Asher dans son bureau.

— Ça va ? lui demanda-t-il en toquant à sa porte ouverte.

Asher releva les yeux et soupira.

— Brock espère attendrir une pierre, c'est ridicule.

— D'accord, mais nous devons bien rester compétitifs.

Asher lui avait tourné le dos et fixait la fenêtre. Au vu de ses épaules voûtées, il ferma la porte et avança.

— Il ne s'agit pas du travail, hein ?

Seul le silence lui répondit.

— Tu veux me dire ce qui se passe, Asher ?

— Melody est partie.

Une de plus, ne put-il s'empêcher de noter en soupirant.

— C'est provisoire ou définitif ?

— Je ne sais pas.

— Tu sais où elle est allée ?

— Non.

— Je suis passé par là, Asher, je sais ce que c'est. Tu vas la chercher ?

Asher pivota brutalement.

— Certainement pas ! De toute façon, il n'était pas question de mariage. Elle a sans doute trouvé un homme plus riche pour lui payer ses études de droit.

Son amertume le fit reculer.

— Je comprends, Asher. Perdre une femme qu'on aime...

— Je n'ai jamais dit que l'aimais ! Je suis en colère.

Le déni et la rage étaient des armes précieuses. Lui-même se souvenait de s'en être servi pendant des années après le départ de Renée.

— D'accord, dit-il. Mais si tu as besoin de quelque chose, même d'un chauffeur pour te raccompagner après une bonne cuite, je suis là.

Asher, pâle et les traits tirés, se contenta de le dévisager. Il pouvait faire semblant, se dit Flynn, ses yeux le trahissaient.

Il avait dû avoir le même air quand Renée s'était enfuie, il avait tellement eu mal... Mais il avait appris la leçon, il ne se laisserait plus surprendre. Elle était revenue, il avait l'intention de redresser ses torts. Il espérait même renouer leur mariage, et avoir plusieurs enfants, mais il ne l'aimerait plus comme il l'avait déjà fait. Le prix était trop cher.

Il garderait son amour pour son ou ses enfants, s'il parvenait à la convaincre d'en avoir d'autres. Au moins ne le quitteraient-ils pas avant leur entrée à l'université.

Franchir le portail de Flynn au volant de sa nouvelle fourgonnette n'avait rien d'aphrodisiaque, mais Renée se sentait pourtant pousser des ailes.

Ce soir, ils allaient coucher ensemble !

Et ce ne serait que cela, du sexe, efficace, rapide.

Son pouls battait pourtant plus vite, elle sentait sa peau rosir, son souffle raccourcir, et ce fut les mains tremblantes qu'elle glissa ses clés de voiture dans son sac et grimpa les marches du perron.

Surprise par le silence de la maison, elle regretta de ne pas avoir pensé à vérifier si la voiture de Flynn était au garage. Puis elle sentit les arômes d'épices, d'ail et de tomate. Une recette italienne, jugea-t-elle en refermant la porte, peut-être les lasagnes de Mama G. Elle huma de nouveau les parfums et se ravisa. Une agréable odeur de pâte à pain flottait dans l'entrée. Ce devait être une pizza de Papa G. Personne ne réussissait la pizza mieux que lui. Elle et Flynn lui en avaient souvent commandé quand leurs travaux les laissaient trop fatigués pour se préparer un repas.

— Flynn ?

La cuisine était vide, mais un mot l'attendait sur la table. Tâchant d'oublier ce qu'ils avaient fait sur cette table vingt-quatre heures plus tôt, elle le prit et s'éloigna de la scène du crime — le crime étant d'avoir oublié, dans la chaleur de l'action, ses objectifs. Faire un bébé, partir.

« Viens au sous-sol », lut-elle.

Imaginant que les travaux avaient déjà commencé, elle jeta son sac et se précipita dans l'escalier.

Mais elle trouva le sous-sol désert.

— Flynn ?

— Ici, lui répondit-il depuis le grand débarras de l'autre côté du couloir.

Intriguée par des bruits qui semblaient être ceux d'une télévision, elle poussa la porte et découvrit... une salle de sport. Un système de poids et de poulies occupait le centre de la pièce, un vélo mécanique trônait dans le coin gauche et un tapis de course s'étirait sur la droite. A côté, Flynn regardait un grand écran fixé au mur. Il portait un vieux jean, un T-shirt blanc, des bottes et une ceinture à outils lui ceignait la taille. Ce spectacle séduisant, et familier, la troubla et son cœur se mit à battre un peu plus vite.

Il se tourna vers elle, en lui montrant l'écran.

— Qu'en penses-tu ?

Elle le trouvait si attirant qu'elle faillit ne pas voir le petit objet qu'il lui lançait. Elle l'attrapa au vol.

Une télécommande.

— Je ne savais pas que tu avais installé une salle de gym dans ce vieux placard.

— C'est nouveau. Je me suis dit que tu pourrais regarder tes émissions de cuisine tout en faisant du sport.

— Tu as fait ça pour moi ?

Il acquiesça.

— J'ai commandé les appareils hier, ils viennent d'arriver.

Elle sentit toutes ses bonnes résolutions vaciller. Une fois de plus, elle retrouvait l'ancien Flynn, celui qui la surprenait tous les jours par sa prévenance ou ses cadeaux. Elle essaya d'ignorer le nœud qui lui obstruait la gorge et se rappela de se tenir sur ses gardes.

— C'est très gentil, Flynn, mais j'aurais pu m'inscrire dans un club.

— Celui auquel tu allais a fermé. Le plus proche de la maison n'est pas aussi bien, et tu n'as jamais aimé perdre ton temps à trouver une place de parking.

Le souvenir de toutes les excuses qu'elle avait avancées pour ne pas aller au club de sport la fit grimacer. Mais à l'époque, elle n'avait pas besoin d'exercice, elle pouvait manger ce qu'elle voulait sans prendre un gramme. Malheureusement, passé trente ans, son corps avait changé. Elle appréciait la sagesse qui venait avec l'âge, mais beaucoup moins les autres aspects de la maturité.

— C'est gentil, répéta-t-elle, mais... tu n'étais pas obligé de faire toutes ces dépenses.

Il désigna un des coins encore vide de la pièce.

— J'ai laissé de la place pour un berceau ou un parc. Ce sera pratique, quand le bébé sera là.

Des images insolites se mirent à danser devant ses yeux. Flynn, ses mains posées sur son ventre rond, lui à son côté tandis qu'elle accouchait, leur bébé niché dans l'arceau de ses bras solides...

Une nouvelle boule d'émotion lui serra la gorge.

— J'espère que tu te serviras aussi de ces appareils, parvint-elle à bredouiller.

— Oui, surtout celui-là.

Il enfourcha le banc de musculature et s'allongea pour activer la barre de fonte avec aisance.

Elle le voulait comme ça, se surprit-elle à penser, détendu, sexy, semblable à l'homme qu'elle avait connu.

Mue par une impulsion subite, elle traversa la pièce. Il s'immobilisa, l'haltère à bout de bras, et ne fit pas un geste lorsqu'elle posa les lèvres sur les siennes. Il attendait de toute évidence qu'elle prenne l'initiative. Alors, sans chercher à retenir les battements désordonnés de son cœur, portée par une sorte d'ivresse, elle approfondit leur baiser et ce fut, au moment où leurs langues se rencontraient, comme si... elle avait réveillé un volcan. Un flot de lave la consuma.

Etourdie par la force de ce baiser, elle s'écarta. La passion obscurcissait le regard de Flynn, rendant presque noir le bleu merveilleux de ses iris.

— J'adorerais te prendre ici, tout de suite, commença-t-il d'une voix rauque, mais je ne veux pas de précipitation. Ce soir, je te veux dans mon lit. Nue, frissonnante et hors d'haleine.

La formulation si brute de son désir lui donna le vertige.

— Je remplis déjà deux conditions sur trois, répondit-elle au bord de l'embrasement.

Son aveu fit naître un dangereux sourire sur ses lèvres.

— Le dîner d'abord.

Il reposa la barre et se leva. Elle contempla son dos et ses fesses sublimes, dévorée par un appétit qui n'avait rien à voir avec la délicieuse pizza de Papa G. Elle voulait Flynn, plus crûment qu'elle ne l'avait jamais désiré.

\* \* \*

Leur dîner n'avait été qu'un long préliminaire, et Flynn n'en pouvait plus.

Une lueur espiègle au fond des yeux, Renée avait fait durer le plaisir en mangeant très lentement, en se léchant ostensiblement les lèvres entre chaque bouchée, puis les doigts, avant de grignoter, avec une provocation savante, une lamelle de poivron égarée ou des miettes tombées dans son assiette.

Il voulait cette bouche sur la sienne, que sa langue rose et adroite s'occupe de ses lèvres, que ses dents le mordillent. Aussi, dès qu'elle posa sa serviette, il bondit sur ses pieds. Il n'en pouvait plus, mais il s'était juré de prendre son temps. Alors, refrénant son ardeur, il prit leurs assiettes et les porta dans l'évier. Au bruit de sa chaise, il fit volte-face.

Elle se tenait dans l'encadrement de la porte. Son regard, assombri de désir, était presque violet. Sans un mot, elle ôta son pull, le laissa tomber sur le sol et s'éloigna d'une démarche ondoyante vers l'escalier. Elle disparut, comme la veille, mais le mouvement de ses hanches n'aurait pu être plus éloquent, comme son invitation à la suivre.

Il sourit. Lorsqu'ils vivaient ensemble, en rentrant à la maison, il avait souvent été accueilli par un soutien-gorge, ou un bas, négligemment abandonné dans l'entrée. Ce premier indice semé ici ou là les conduisait dans l'une ou l'autre pièce de la maison, choisie au gré de leur envie. C'était une de leurs façons de se dire qu'ils voulaient faire l'amour. Il s'était lui-même effeuillé de cette façon. Mais au fil des mois, ils avaient oublié de jouer l'un avec l'autre pour finir par seulement cohabiter dans le même espace.

Il en était l'unique responsable. C'était lui, trop fatigué par son travail, qui avait cessé de répondre à ces invitations ou de les initier. Et la déception qu'il avait lue sur son visage chaque fois qu'il s'était dérobé l'avait poussé à rester dormir au bureau trop souvent. Il avait trop peur de ne pas assurer à l'agence pour supporter, en plus, l'idée d'échouer chez lui. Ses craintes, évidemment, avaient fini par se réaliser.

Mais il ne recommencerait pas. Il contrôlait sa vie à présent ; la seule chose qui continuait de lui échapper était l'avenir de sa relation avec Renée. Cette incertitude le perturbait, mais elle disparaîtrait dès qu'il aurait repris la main sur leur mariage.

Il prit le temps d'ôter ses bottes et ses chaussettes, puis il partit à sa recherche. Son soutien-gorge, un morceau de dentelle et de bretelles roses, était posé sur la rampe de l'escalier. Il le prit et le porta à son visage. Le tissu, encore tiède, était imprégné de son odeur. Il s'en pénétra, imaginant ses mains étreignant la rondeur voluptueuse de ses seins. Un peu plus haut, elle avait abandonné une de ses chaussures. La seconde le narguait, quelques marches plus loin. Il monta en ôtant son T-shirt et le jeta sur la rambarde. Le tissu glissa sur le sol, mais il l'ignora. Il venait d'apercevoir le pantalon qu'elle avait laissé choir sur le palier. Il le rejoignit en deux pas, quitta le sien puis se redressa.

Quelle chambre avait-elle choisi ?

Le bout de tissu rose accroché à la poignée de sa porte lui donna la réponse. Le sourire aux lèvres, il approcha de ce dernier indice, le prit avec un sentiment de victoire, et pénétra dans la pièce.

Elle était allongée sur les oreillers, au milieu de leur grand lit. Une jambe repliée dissimulait son sexe, mais cette pudeur ne fit rien pour atténuer l'effet du spectacle de Renée, nue, étendue sur ses draps. Au contraire.

— La prochaine fois, dit-il d'une voix enrouée en faisant danser ses dessous de dentelle au bout de ses doigts, je veux que tu les gardes. Comme ça, je pourrai les enlever.

Elle s'humecta les lèvres, et il aurait juré sentir sa langue courir sur son érection. Une décharge le traversa, décuplée par le regard appuyé qu'elle glissait sur lui pour s'arrêter entre ses jambes.

— L'un de nous est trop habillé, constata-t-elle avec un sourire lourd de convoitise.

Il se débarrassa de son boxer et avança vers elle. A ce stade, il ne pensait qu'à se perdre en elle, mais il voulait profiter de tous les instants qui s'annonçaient, alors il s'allongea à son côté, sans la toucher. Une légère coloration rehaussait le rose de ses joues, de sa gorge, et ses seins, sous son regard, frémirent. Le creux de son ventre palpait.



Il aurait donné cher pour donner libre cours au désir qui l'étreignait, mais avant de l'assouvir, il s'était promis d'être patient, de lui rappeler dans les moindres détails la perfection de leurs étreintes.

Il tendit la main, enroula une mèche de ses cheveux autour de son doigt, puis la relâcha pour effleurer sa joue, la douceur de ses lèvres entrouvertes.

— Toi, nous, tout cela m'a manqué.

— Viens, dit-elle en lui prenant la main pour la poser sur ses seins.

Sans la quitter des yeux, galvanisé par la rondeur de sa chair sous sa paume, il pressa le mamelon durci. Sa courte inspiration, ses paupières qui se fermaient, le firent frémir. Il se pencha pour une autre caresse, bien plus précise, et ferma la bouche sur son sein. Presque fou de désir, il aspira et mordilla la pointe, tout en refrénant son autre main pour la laisser lentement glisser de sa poitrine au velours de son ventre, puis explorer ses longues jambes et revenir aux boucles soyeuses de son sexe.

Elle était prête à l'accueillir, et ce constat, comme la façon qu'elle avait de venir à la rencontre de ses doigts, le vrillèrent avec une telle force qu'il faillit céder à l'impulsion et la basculer sur les draps.

Mais au lieu de succomber à l'envie folle de la pénétrer tout de suite, il poursuivit son exploration, retrouvant avec délice le creux soyeux à l'arrière de son genou, la courbe de sa taille, l'endroit sensible sous son bras. Sous le tracé de ses mains, ses frémissements et ses soupirs, la crispation de ses doigts dans ses cheveux, l'encourageaient à compléter son parcours de baisers. Trop heureux de lui obéir, il quitta son sein, posa la bouche sur sa taille, descendit, continua, s'enivrant de son odeur, de son goût, de la douceur de sa peau sous ses lèvres et sa langue.

Elle lui caressait maintenant le dos. Sa main descendit et il comprit qu'elle cherchait à s'emparer de son sexe. Mais il savait la précipitation qui s'ensuivrait si elle l'étreignait de la sorte, alors il se mit hors d'atteinte. Elle se vengea en laissant courir le bout de ses ongles sur sa peau, en effleurant le creux de son oreille, en remontant la cambrure de son pied le long de son mollet. Elle n'avait jamais été une amante passive et la sensualité de ses caresses l'enflammait tout comme autrefois. Elle donnait autant qu'elle recevait et elle savait comment lui faire perdre la tête.

Mais il était résolu à tenir bon.

Alors il lui attrapa la jambe et, tout en l'écartant, il remonta, alternant les mordillements et les baisers, jusqu'à l'intersection de ses cuisses. Ainsi exposée à son regard, à sa bouche, elle resta un instant paralysée, et son premier coup de langue, bref et profond, lui arracha un spasme.

Sa réaction, son parfum, la perspective du plaisir qu'il allait lui donner l'exaltaient. Il avait hâte de sentir ses mains se contracter dans ses cheveux, hâte d'entendre ses cris de jouissance, mais il devait ralentir, autant pour faire durer son plaisir que retenir le sien. Aussi diminua-t-il le rythme de ses caresses, puis il recommença.

La torture était divine, et son cri de frustration, lorsqu'il la laissa une nouvelle fois pantelante, lui arracha un sourire. Il reprit ses caresses, domptant le feu qui le consumait, et la conduisit une troisième fois au bord de l'orgasme. Il s'écartait encore, lorsque ses mains s'enfoncèrent dans ses cheveux.

— Flynn, le supplia-t-elle en le retenant, s'il te plaît.

Son gémissement eut l'effet d'une coulée de lave dans ses veines, et son sexe, déjà tendu à l'extrême, se durcit encore un peu plus. Elle était si implorante, son propre désir était si violent qu'il lui fallut toute la force de sa volonté pour ne pas céder à l'exigence qui le tenaillait et venir, d'une poussée, se perdre en elle. Mais le parfum de son nectar, la jouissance qu'il sentait naître sur ses lèvres lui interdisait de s'écarter. Il poursuivit, enivré, et quand ses cris lui parvinrent, quand son corps se cambra, il accueillit chacun de ses spasmes avec un bonheur d'autant plus fulgurant qu'il avait cru ne plus jamais l'éprouver.

Elle retomba sur les draps. Pour lui laisser le temps de recouvrer un peu ses esprits avant l'assaut suivant, il remonta doucement le long de son ventre. Elle lui prit le visage entre les mains et le regarda.

— Je veux que tu me pénètres, lui dit-elle les yeux brillants. S’il te plaît, Flynn, c’est si bon quand tu es en moi.

Une nouvelle décharge le traversa à laquelle il ne tenta même pas de résister. Il se redressa et, cette fois, plongea vigoureusement en elle. La chaleur de son sexe qui l’enserrait, sa douceur faillirent le faire exploser. Il se retint pour aller et venir, et goûter, avec toujours plus d’ivresse, les sensations éclatantes qui déferlaient sur lui.

Elle resserra les jambes autour de ses hanches, s’agrippa à ses épaules et, sans cesser de répondre à chacun de ses assauts, s’empara de ses lèvres. Le jeu effréné de leurs langues, leurs peaux brûlantes, leurs souffles courts eurent raison de ses dernières résistances. Au fond de lui, quelque chose s’embrasa, jaillit et, en même temps qu’un cri rauque le consumait, il se désintégra dans une succession de spasmes explosifs.

Sentant ses coudes fléchir, il la fit rouler et sombra avec elle dans un océan de béatitude.

Lorsqu’il ouvrit les yeux, il était toujours en elle, elle s’était même lovée contre lui. Et leur étreinte lui paraissait si juste qu’il la serra passionnément dans ses bras.

C’était ce qu’ils auraient dû vivre depuis sept ans, se dit-il. Les relations courtes et presque anonymes qu’ils avaient eues ces dernières années ne lui avaient jamais procuré une once du contentement qu’il éprouvait. Lui et Renée ne formaient pas qu’un couple, ils appartenaient l’un à l’autre.

En même temps qu’il s’imprégnait de cette réalité, une autre réflexion lui vint à l’esprit. Il n’avait pas accepté ce marché seulement pour corriger ses erreurs, ou effacer un échec qu’il refusait d’admettre.

Il voulait vivre avec sa femme.

Il était hors de question qu’elle le quitte, et il emploierait tous les moyens qu’il faudrait pour la garder près de lui.

Il était temps de passer à la vitesse supérieure.

\* \* \*

Jeudi soir, dans le jardin en face du sous-sol, Renée regardait les ouvriers ranger leurs outils. Elle se sentait si euphorique que, pour un peu, elle les aurait tous embrassés !

Les travaux se déroulaient beaucoup plus vite que les interminables semaines de pagaille qu’elle avait endurées pendant les rénovations de la maison de sa grand-mère. Sous l’influence de Flynn, et grâce à lui, l’ouvrage progressait à un rythme stupéfiant. La veille, il avait installé la salle de gym et aujourd’hui, la création de sa nouvelle cuisine avait débuté.

— Alors, comment s’est passée la première journée ?

Le son de sa voix la fit sursauter et son cœur se mit à battre violemment lorsqu’elle sentit ses bras se refermer sur elle et ses lèvres lui effleurer la nuque. Elle ne l’attendait pas... si tôt. Les ombres du passé flottèrent autour d’elle.

Elle fit volte-face, échappant du même coup à son étreinte.

Il était magnifique et particulièrement séduisant dans son élégant costume gris, mais elle le préférait dans une tenue plus décontractée ; par exemple, le pantalon kaki et la chemise aux manches relevées qu’il avait l’habitude de porter lorsqu’il travaillait pour Adams Architecture, ou bien le vieux jean et le T-shirt blanc qu’il mettait pour travailler dans la maison.

Des images de leur nuit passionnée lui revinrent tout à coup à l’esprit. Elle les chassa, comme elle l’avait fait toute la journée. Le contentement sexuel n’était pas un gage de bonheur, se répéta-t-elle une fois encore. Cette évidence l’avait poussée à quitter son lit dès qu’il s’était endormi et à se lever tôt le matin même. Bien décidée à ne pas céder à la béatitude qui l’enveloppait encore, elle s’était précipitée dans sa nouvelle salle de gymnastique et elle avait grimpé sur son tapis de course, des écouteurs sur les

oreilles. De cette façon, lorsqu'il était descendu lui dire bonjour avant de partir au bureau, elle n'avait pas été obligée de lui parler.

D'accord, elle avait opté pour la lâcheté. Mais elle préférait se boucher les oreilles que risquer une discussion dont le contenu l'effrayait. Mieux valait s'en tenir à des sujets concrets, bien plus rassurants.

— Le carrelage a été posé, répondit-elle dans cette optique. Demain, ils font les joints et lundi, ils installent les meubles.

Il jeta un coup d'œil par la porte-fenêtre.

— Ça m'a l'air parfait.

Elle se surprit à détailler ses épaules solides, son dos droit et ses fesses... Elle détourna les yeux.

Ce geste, malheureusement, fut impuissant à calmer les battements de son cœur, ou refroidir ses ardeurs.

— Je vais commencer à peindre, ce week-end.

Il se retourna, mais elle évita son regard de peur qu'il ne lise un désir qu'elle était incapable de dissimuler.

— Tu n'as pas demandé au peintre de s'en charger ?

— Non, c'est moins cher, et cela me donnera le temps de réfléchir.

Et surtout, songea-t-elle, celui de comprendre comment leur accord allait vraiment fonctionner. Elle aurait dû tout mettre par écrit, de préférence dans le cabinet de son avocat. Un contrat en bonne et due forme lui aurait au moins apporté les garanties légales nécessaires. Mais le secret voulu par Flynn le lui avait interdit.

— De toute façon, reprit-elle, j'adore peindre.

Elle vit un sourire danser sur ses lèvres.

— Je le sais. Je t'aiderai.

La perspective de peindre avec lui, juste après leur phénoménale nuit d'ivresse, lui rappelait les meilleurs souvenirs de leur mariage. Elle fit taire le sentiment d'allégresse qui l'envahissait. Elle n'avait pas besoin de ce voyage dans le passé pour la troubler davantage.

— Je peux me débrouiller toute seule.

— Je sais que tu peux le faire, Renée, et j'ai compris que tu n'as besoin de personne pour mener ta barque, mais je te rappelle que c'est aussi chez moi.

Oh, bien sûr. Il s'agissait de sa maison. Et ce rappel tombait à point nommé pour doucher ses ardeurs — exactement ce qu'il lui fallait — et lui rappeler d'appeler son avocat pour qu'il note, dès à présent, tout ce qu'ils entreprenaient afin de s'en souvenir le jour de leur divorce.

— Oui, bien sûr, tu es chez toi.

— Je veux seulement m'assurer que tout soit prêt avant ta grossesse, reprit-il d'une voix douce. Plus vite les choses seront organisées, moins tu auras de soucis à te faire.

Sa prévenance la toucha.

— Je ne suis peut-être pas encore enceinte.

— Mais tu vas l'être. Bientôt.

L'assurance contenue dans sa voix et sa sensualité la firent frémir.

— Je ne sais pas ce que tu as fait miroiter à l'entrepreneur, répliqua-t-elle en esquivant le sujet, mais il affirme que je pourrai allumer mes fourneaux à la fin de la semaine prochaine.

— Alors j'ai bien fait de t'apporter une liste de clients.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— J'ai parlé de toi à quelques personnes. L'une d'elles a justement besoin d'un traiteur pour une réception à domicile. C'est urgent, et elle attend ton appel le plus tôt possible.

Il ne perdait pas de temps.

— J'aurais aimé t'avoir quand j'ai débuté à Los Angeles. J'ai eu du mal à trouver mes premiers clients et j'en ai essuyé, des refus !

Elle marqua une petite pause avant de reprendre son sérieux.

— Mais les clients ne sont pas tout, dit-elle. Une fois les travaux terminés, les inspections faites et les autorisations obtenues, je vais devoir m'attaquer à un plan de communication et engager un ou deux employés à mi-temps.

— Je connais une très bonne agence de recrutement, ils pourront t'aider. Quant à ta publicité, je crois que tu connais quelqu'un chez Maddox, non ?

Sa générosité et son sourire ne l'aidaient pas à garder la tête froide.

— Je te remercie, mais vos prix dépassent mes moyens.

— On peut toujours s'arranger.

Il avait glissé la main dans ses cheveux et elle se figea, prisonnière de sa caresse.

— Tu as quelque chose, dit-il en tirant sur une mèche.

Il retira la petite poussière, mais au lieu de s'écarter, il lui prit le visage à deux mains et se pencha pour capturer ses lèvres. Ce n'était qu'un effleurement, elle ne voulait pas y répondre, mais elle constatait — avec consternation — qu'elle était incapable de maîtriser le désir qui l'envahissait.

Elle entrouvrit les lèvres et sentit, en même temps que sa langue cherchait la sienne, ses paumes descendre le long de son dos pour finir au creux de ses reins et l'attirer contre lui. Sa chaleur l'inonda.

Elle ne pouvait pas s'autoriser à l'aimer, mais rien ne l'empêchait d'assouvir le désir qu'il lui inspirait. Son baiser était si bon, si familier... Les mains sur son torse, elle sentait son cœur battre régulièrement sous ses paumes. Pourquoi n'avait-elle jamais connu d'homme capable de l'enflammer comme Flynn savait le faire ? Il suffisait d'un seul de ses baisers pour lui couper le souffle, les jambes et bâillonner sa raison.

Une portière claqua non loin d'eux, sans doute celle de la camionnette d'un ouvrier, et il recula, visiblement contrarié, avant de consulter sa montre.

— Je suis censé t'emmener chez Rosa pour un cocktail.

— Rosa ? demanda-t-elle surprise.

— C'est un bar sur Stockton, l'équipe s'y retrouve de temps en temps après le travail. C'est l'occasion de rencontrer mes collaborateurs.

Et celle de poursuivre la comédie, songea-t-elle aussitôt. Surtout que plus il lui présenterait de monde, plus il aurait d'explications à fournir lorsqu'ils se sépareraient.

— Flynn, je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée. Quand je partirai...

— Ce qui n'est pas prévu avant longtemps, la coupa-t-il, et si cela se produit. En attendant, nous sommes ensemble. Et si on veut que notre réconciliation soit plausible, tu dois m'accompagner.

— Mon départ n'est pas une supposition, Flynn, insista-t-elle. Et je n'aime pas mentir.

— Si tu préfères, je peux appeler Brock et lui dire que nous avons décidé de rester sous la couette.

Cette insinuation, et ce qu'elle impliquait, la fit rougir. Allaient-ils refaire l'amour, ce soir ? En avait-elle envie ? Oh, oui. Et la force de son désir était effrayante.

— Lauren sera là, reprit-il en lui caressant la joue.

Une pointe de culpabilité l'envahit. Elle aimait bien Lauren. Confrontées toutes les deux à leur nouvelle installation en ville, au démarrage de leur activité professionnelle et au projet d'un enfant, elles avaient beaucoup de points communs. Elles s'entendaient déjà très bien et l'idée de la tromper elle aussi la mettait mal à l'aise.

Mais pouvait-elle se dérober, et trahir l'accord qu'elle avait passé avec Flynn ? Non. Pour le bien de son futur enfant, tout le monde devait croire au conte de fées qu'il avait décidé de raconter.

Elle désigna son jean et son pull.

— Je dois prendre une douche et me changer.

Alors elle serait en mesure de rencontrer les collègues de son mari, et prête à se lancer dans le rôle le plus important de sa vie.

## 8

Depuis l'entrée du bar, Renée scruta les lumières tamisées. La salle était petite, comble, et la clientèle, si elle en jugeait aux tarifs inscrits à la craie fluorescente sur le grand tableau noir derrière le bar, aisée.

Elle sentit la main de Flynn se poser sur sa taille.

— Avance jusqu'aux tables du fond, murmura-t-il à son oreille.

Son étreinte, comme sa voix, semblaient avenantes, mais en réalité, il lui donnait un ordre, et sa main ferme était destinée à la retenir si elle avait voulu s'enfuir. Ce qui, elle devait le reconnaître, l'avait bien tentée.

Elle avança, entre le bar qui s'étendait sur toute la longueur du mur et les fauteuils de laque noire disposés en face, autour de petites tables de verre rondes. Elle entendit les rires et les éclats de voix avant même de découvrir la demi-douzaine de jeunes cadres qui constituait l'équipe de Maddox Communications.

Elle repéra Lauren au moment où celle-ci relevait la tête. En les voyant, la jeune femme leur sourit et agita la main. Consciente de tous les visages qui se tournaient vers elle, elle se força à lui rendre son salut amical. Une silhouette se leva, dans laquelle elle reconnut aussitôt Brock.

Son estomac se serra. Le frère de Flynn, comme son père et sa mère, ne l'avait jamais vraiment appréciée. Ce qui ne rendait que plus étrange son oubli des papiers du divorce de son frère. Il aurait dû être pressé de se débarrasser d'elle, et elle n'était pas sûre de croire aux remords dont il avait parlé à Flynn concernant sa responsabilité dans leur séparation. Il quitta sa place, en tête de table, et avança vers elle.

— Bienvenue, Renée.

Son regard et sa voix lui semblèrent aussi froids que sa poignée de main. Flynn lui avait-il dit la vérité ? se demanda-t-elle un peu inquiète. L'avait-il dite à quiconque ?

— Merci, répondit-elle. Je suis heureuse de revenir, ajouta-t-elle avec le sentiment de lancer la première réplique du rôle que tout le monde attendait.

Flynn l'entoura de son bras et la serra contre lui. Elle sentit sa joue se presser contre la sienne et, en même temps qu'une vague de chaleur, éprouva un certain soulagement.

— Bonsoir tout le monde ! lança-t-il à la cantonade. Voici ma femme, Renée.

Un concert de saluts amicaux accueillit cette déclaration.

— Tu connais déjà Celia et Lauren, poursuivit-il en les lui désignant.

— Oui, bonsoir.

Les deux jeunes femmes lui sourirent chaleureusement.

— A la droite de Brock, c'est Ella, son assistante. A la gauche de Lauren, son mari Jason, l'un de nos plus talentueux directeurs artistiques.

Etant donné qu'il ne la lâchait pas, elle ne pouvait pas leur serrer la main. Aussi se contenta-t-elle d'un signe de tête.

— A côté, c'est Asher, notre directeur commercial, et tu as déjà croisé Gavin.

— Bonsoir à tous, dit-elle, un peu troublée par ces nouveaux visages et inquiète de ne pas retenir leurs prénoms. Merci de m'accueillir.

Elle s'assit dans le fauteuil que Flynn lui avançait, et il prit place à son côté. Assez près pour que leurs genoux se touchent. Il lui tendit la carte d'une main et passa l'autre derrière ses épaules, pour la poser sur sa nuque.

Elle frissonna. Elle avait toujours été ultrasensible à cet endroit, Flynn le savait très bien. Elle releva les yeux et découvrit que Celia, Ella et Lauren l'observaient avec attention et curiosité. Lauren lui adressa un clin d'œil complice et se serra un peu plus contre son mari, tandis qu'Ella se tournait subrepticement vers Brock avant de revenir à son verre. Voulait-elle savoir ce que son patron pensait du retour de sa belle-sœur, ou était-ce...

La serveuse interrompit ses réflexions.

— Bonsoir, vous désirez boire quelque chose ?

— Une eau pétillante, s'il vous plaît.

— Un Bushmills, répondit Flynn.

Son whisky irlandais préféré, se souvint-elle.

— Vous ne prenez pas de cocktails ? lui demanda Celia en se penchant vers elle. Ceux de Rosa sont très célèbres.

— Seriez-vous aussi enceinte ? ajouta Ella avec un sourire engageant.

Sentant tous les regards converger sur elle, elle fit un violent effort pour garder bonne contenance.

— Pas que je sache, répondit-elle dans un rire destiné à clore le sujet.

— Nous avons toujours voulu une grande famille, intervint Flynn. Peut-être que nous réussirons, cette fois.

Elle sursauta et tourna un regard choqué vers lui. Un sourire tendre flottait sur ses lèvres et il lui effleura la joue. Si elle n'avait pas su qu'il jouait la comédie, elle aurait pu croire que c'était de l'amour qui brillait dans ses yeux, un amour sincère. Elle se ressaisit. Ce n'était qu'une feinte, un signe de plus destiné à prouver leur réconciliation. Mais un signe qui les engageait en public et qui ne rendrait l'échec de Flynn que plus cuisant lorsqu'elle s'en irait, et cela l'inquiétait.

Car elle allait partir. Quels que soient le talent et la conviction de Flynn à jouer son rôle d'amoureux transi, elle s'en irait.

Sa survie en dépendait.

\* \* \*

Un battement sourd et régulier la tira de son sommeil. L'esprit brumeux, elle s'efforça de reprendre contact avec la réalité.

On était vendredi. Aujourd'hui, les ouvriers posaient les joints du carrelage. Elle devait se lever pour être prête à les accueillir, mais elle rechignait à quitter la tiédeur de son nid. Le matelas était si agréable...

Elle souleva une paupière. Un torse masculin emplit son champ de vision. Elle était dans le lit de Flynn. C'était son bras qui l'enlaçait, et c'était son érection qu'elle sentait contre sa cuisse. Une poussée d'adrénaline secoua sa torpeur.

Elle n'aurait jamais dû se trouver là !

Sauf qu'elle s'était endormie, épuisée par leur folle nuit.

Le genre de nuits, se dit-elle, de nouveau gagnée par la somnolence, qu'ils avaient connu lorsqu'ils ne pouvaient pas se passer l'un de l'autre. Tout cela parce que la veille au soir, chez Rosa, Flynn avait profité du prétexte de leur amour retrouvé pour ne cesser de la toucher. Parfaitement conscient qu'elle ne pouvait pas protester, il avait joué avec ses cheveux, lui avait caressé les bras, les épaules, et même les cuisses sous la table. Et elle, au lieu de s'offusquer de le voir honteusement profiter de la situation, elle avait pris tant de plaisir à ce petit jeu qu'en rentrant, c'était à peine si elle leur avait laissé le temps de franchir le seuil de la maison pour se jeter sur lui.

Elle s'était promis de retourner dans sa chambre dès que ses jambes seraient en mesure de la porter de l'autre côté du couloir. Mais au lieu de cela, elle se réveillait, lovée contre son mari, noyée par les images de leur nuit torride.

Et le pire, c'était que même maintenant, alors qu'elle était parfaitement réveillée, elle ne voulait pas s'en aller !

Ce qui était la raison précise pour laquelle elle devait le faire... sans le réveiller. Car elle aurait dû lui parler et elle s'en sentait incapable. Comment aurait-elle pu le faire après l'avoir vu jouer l'amoureux transi devant son frère et ses collègues, d'une façon si convaincante qu'elle avait presque cru qu'il l'aimait encore et pour de bon ?

Heureusement, se rassura-t-elle, qu'elle savait que son amour était mort depuis longtemps. Il le lui avait prouvé sept ans auparavant, en découchant, et en ne cherchant pas à la revoir après son départ.

Maîtrisant les battements de son cœur, elle s'écarta doucement. Elle était presque libérée lorsqu'il resserra son étreinte et l'attira contre lui.

— Tu as rendez-vous ? lui demanda-t-il d'une voix ensommeillée et diablement sensuelle.

— Je dois me lever avant l'arrivée des ouvriers.

Il soupira et s'étira, puis elle sentit sa main glisser sur son dos et s'arrêter au creux de ses reins, faisant instantanément jaillir un désir qu'elle avait cru largement assouvi.

— Flynn, laisse-moi me lever.

Il se redressa, juste pour regarder l'heure.

— Nous avons encore trente minutes.

Sa voix chaude et vibrante accrut son désarroi.

— Je ne suis probablement plus... féconde, tenta-t-elle.

Sa paume remonta lentement et se posa sur ses seins, provoquant l'embrassement inévitable de tous ses sens.

— Tu n'as pas besoin d'être féconde pour me laisser te faire du bien.

L'aiguillon de la tentation la traversa. Mais elle se reprit et s'appuya des deux mains contre son torse. Elle refusait de retomber dans la dépendance qu'il avait un jour exercée sur elle.

— Flynn, nous ne sommes pas censés recommencer en dehors des périodes propices.

— Nous n'avons rien écrit.

— Alors il faudrait peut-être le faire.

Il la retint un moment captive de son regard brûlant et de ses bras, comme s'il réfléchissait aux moyens de la faire changer d'avis, puis il relâcha son étreinte.

— Va-t'en, si tu y tiens.

— Je ne m'en vais pas, répliqua-t-elle. Les ouvriers vont arriver.

Ignorant la pointe de regret perfide qui l'étreignait — car elle aurait cédé s'il avait insisté —, elle dégringola du lit et chercha quelque chose pour se couvrir. Mais malheureusement, ils s'étaient déshabillés en bas. A moins de lui arracher les draps, ou de fouiller dans son armoire, elle n'avait aucun moyen de cacher sa nudité.

Elle croisa les bras sur sa poitrine et recula vers la porte.



— Je vais prendre une douche.

Il s'assit. Les draps glissèrent, révélant son torse musclé et son ventre plat.

— Ce soir, tu déménages tes affaires ici.

— Flynn, je ne vais pas partager cette chambre avec toi.

— Quand les meubles d'enfant doivent-ils arriver ?

Sa gorge s'était brusquement asséchée. Tout à l'installation du sous-sol, elle avait oublié ces achats.

— Heu... lundi.

— Nous peindrons la chambre ce week-end, avant ta cuisine.

Il repoussa les couvertures et se leva, lui offrant cette fois, et sans la moindre gêne, le glorieux spectacle de son érection.

Elle sentit ses paumes la chatouiller et détourna le regard. Si seulement elle avait pu écarter aussi facilement toutes les images que cette vision avait réveillées.

— Quelle partie exactement de « je ne vais pas partager cette chambre avec toi » n'as-tu pas comprise ?

— J'ai très bien compris, mais tu n'as pas le choix.

— Le second étage...

— N'est pas habitable, la coupa-t-il.

Son regard glissa de son visage à ses seins, ses hanches, ses pieds, puis remonta à une allure encore plus paresseuse.

Elle se sentit frissonner. Non seulement, elle aimait qu'il la regarde, mais en plus, elle voulait qu'il la prenne dans ses bras. Se concentrer sur autre chose, alors qu'ils étaient nus, était au-delà de ses capacités.

— L'entrepreneur...

— N'a pas le temps. Je lui ai posé la question. Il termine ta cuisine vendredi, et il enchaîne sur un autre chantier.

— Il n'y a pas d'urgence, tenta-t-elle. Nous ne savons même pas si le bébé est déjà conçu.

— Ce n'est pas une raison pour traîner. Une fois que la chambre d'enfant sera prête, nous pourrons nous attaquer au second étage.

— Je te rappelle que j'ai du temps de libre. Tant que je n'ai pas d'engagements, je peux m'occuper du...

— Ton premier contrat démarre la semaine prochaine.

— Je n'aurai pas les autorisations.

— Pour ce premier job, tu n'en as pas besoin. Tu pourras te servir de ma cuisine ou de celle de Gretchen. Appelle-la pour savoir ce qu'elle veut exactement.

— Qui est Gretchen ?

Il s'en alla vers la salle de bains.

— La personne dont je t'ai parlé, celle qui cherche un traiteur.

— Mais encore ?

— Une amie, lâcha-t-il par-dessus son épaule.

Le ton, un peu trop évasif, de sa réplique la poussa à le rattraper. Elle chercha son regard dans le miroir.

— Une *petite* amie ?

Il prit sa brosse à dents.

— Une femme dont les relations peuvent t'ouvrir bien des portes.

Sa façon d'esquiver lui parut éloquente, et un sentiment désagréable s'insinua en elle. Ce n'était pas de la jalousie. Elle était seulement... troublée par le fait de comprendre qu'une fois partie, il y aurait une

autre femme dans la vie de Flynn. Et celle de son enfant. Elle n'avait pas envisagé cette possibilité en acceptant leur marché.

Le miroir lui renvoyait leur nudité, accentuant le sentiment de fragilité qui tout à coup l'étreignait.

— Elle sait que nous sommes encore mariés ?

— Cela ne la regarde pas.

— Vraiment ?

Était-elle sa maîtresse ?

— Renée, tu n'as aucune raison de faire toute une histoire.

Que pouvait-elle répondre ? Et d'abord, se ressaisit-elle, que faisait-elle à traîner alors qu'elle devait se préparer ?

— Je vais me doucher.

Il la retint par la main.

— Tu peux te doucher ici. Avec moi.

Elle sentit le souffle lui manquer. Si elle restait, elle ne prendrait sa douche qu'*après* qu'ils auraient fait l'amour. Son érection était parlante. Ce genre de réveils — elle appuyée au mur de la salle de bains, Flynn dans son dos, lui caressant les seins de ses mains mousseuses — avait été une de leurs manières préférées de commencer la journée.

Mais pas aujourd'hui.

Elle se libéra.

— Flynn, ne transforme pas les choses en ce qu'elles ne sont pas, déclara-t-elle.

— C'est-à-dire ?

— Une vraie réconciliation. Je n'ai aucune envie de partager ta chambre, ou ta salle de bains.

— C'est ce que tu dis, mais ça...

Il effleura son sein dur et tendu du bout du doigt.

— ... dit le contraire.

Une nouvelle flèche de désir la transperça. Elle tourna les talons et s'enfuit dans la chambre d'amis, l'unique sanctuaire qu'elle avait dans cette maison, et claqua la porte sur elle.

C'était la deuxième fois qu'elle était jalouse, se disait-elle effondrée. Ce n'était pas une façon de garder la distance.

Elle soupira et se fit, une fois de plus, la leçon. Flynn n'était qu'un donneur de sperme, le géniteur de son enfant. Rien d'autre. C'était ce qu'elle voulait.

L'autre femme pouvait l'avoir.

Mais pas avant qu'elle en ait terminé avec lui. Sur cette dernière résolution, elle se dirigea vers la salle de bains.

L'idée qu'il puisse passer d'un lit à l'autre lui était insupportable. Mais cette réaction n'avait rien à voir avec ses sentiments, ou son cœur. Sa seule préoccupation était leur enfant, elle ne voulait pas que la vie dissolue de Flynn perturbe ou blesse leur enfant.

\* \* \*

Les yeux fixés sur le plafond de sa chambre, Renée n'arrivait pas à dormir. La journée s'était écoulée, consacrée aux travaux de sa cuisine, et elle avait beau faire, ses pensées ne cessaient de revenir au bébé, à son travail et à Flynn.

Surtout à Flynn, et à ce qu'il lui inspirait. Comment pouvait-elle continuer à se soucier de lui après toutes ces années et toutes les souffrances qu'il lui avait fait endurer ?

Elle se retourna et regonfla son oreiller. Sur sa table de nuit, les aiguilles du réveil approchaient minuit. C'était à cause de l'insomnie que tout avait dérapé la première fois. Elle avait pris un verre pour

se détendre en attendant le retour de Flynn, puis un second pour s'aider à dormir.

Elle n'avait aucune envie de retomber dans le piège dont elle connaissait très bien l'issue. Si elle n'arrivait pas à dormir, elle devait trouver une occupation. Mais laquelle ? Elle avait bien pensé travailler certaines de ses recettes, mais les bruits provenant de la cuisine risquaient de déranger Flynn. Quant à la gymnastique, cela ne ferait que la ragaillardir au lieu de la calmer. En revanche, elle pourrait peut-être commencer à peindre le sous-sol. Elle avait acheté tout le matériel dont elle avait besoin dans l'après-midi, et c'était une activité qui l'avait toujours apaisée.

Sa décision prise, elle quitta son lit et enfila un vieux jean et un T-shirt, puis elle noua ses cheveux dans un chignon rapide et quitta sa chambre.

La maison était plongée dans le silence. Tant mieux. Un œil sur la porte entrouverte de Flynn, elle descendit l'escalier sans allumer la lumière et prit garde d'éviter la troisième marche, celle qui grinçait. Connaître la maison avait ses avantages.

Elle atteignit le sous-sol, soulagée de n'avoir fait aucun bruit, et se dirigea vers les fournitures. Elle ouvrit un pot de peinture et le mélangea, tout en réfléchissant.

Elle avait besoin d'une activité monotone et facile. Elle s'attaquerait aux moulures le lendemain, lorsqu'elle serait plus tranquille et ses mains plus stables. Elle versa de la peinture dans un bac, imbiba son rouleau et attaqua le premier mur. Le bruit de succion du liquide épais sur le mur sec l'emplit de satisfaction, et son geste répétitif ne tarda pas à libérer ses pensées.

Elle avait toujours aimé peindre, c'était sa façon de marquer son territoire. Elle avait passé son enfance et les premières années de son adolescence à déménager. Chaque fois que sa mère démissionnait, et confirmait sa réputation de chef capricieux mais doué, elle avait dû changer de maison. Ce n'était qu'à treize ans qu'elle était partie vivre chez Emma. Elle avait été heureuse de se fixer, mais inquiète à l'idée de devoir encore changer d'école.

Sa grand-mère lui avait facilité la transition en invitant les voisines de son âge à repeindre sa chambre avec elle. Elle lui avait ainsi donné non seulement l'occasion de se faire tout de suite des amies, mais en plus, elle lui avait offert — et pour la première fois — le sentiment d'avoir un vrai foyer. C'était pour cette raison que les travaux dans la vieille maison de Flynn avaient revêtu tant d'importance. Peindre était une manière de se sentir chez elle, sa façon de s'approprier un lieu et de donner un cadre à son bonheur.

Sauf qu'ici, ce n'était plus chez elle.

Elle chassa les mauvais souvenirs, et recula pour examiner la teinte vanille d'un regard critique.

— Belle couleur, fit la voix de Flynn dans son dos.

Elle sursauta, rattrapant de justesse le rouleau qu'elle avait failli lâcher, et fit volte-face.

Il ne portait qu'un boxer.

— Que fais-tu là ?

Quittant l'ombre de l'escalier, il avança dans la pièce vivement éclairée qui serait bientôt sa cuisine. Il faisait frais et elle voyait sa peau frissonner.

— Je peux te poser la même question, répliqua-t-il.

Elle haussa les épaules.

— Je n'arrivais pas à dormir, alors j'ai décidé de me rendre utile.

— Bonne idée.

Il se dirigea vers les pots de peinture.

— Que fais-tu ?

— Je prends un pinceau.

— Flynn, il est plus d'une heure du matin. Va te coucher.

— J'irai si tu y vas.

Si elle remontait dans sa chambre, elle ne ferait que tourner en rond et ruminer ses inquiétudes.

— Alors habille-toi, au moins.

Comment aurait-elle pu se concentrer avec cet étalage de peau dorée et de muscles sous les yeux ?

— Non. Il faudrait que je trouve des vêtements que je n'aie pas peur de salir.

— Mais tu as...

— J'ai déjà peint beaucoup moins habillé que ça, Renée. Toi aussi.

Son insinuation fit surgir un flot de souvenirs. Plus d'une fois, ils avaient tendu des draps sur les fenêtres et peint entièrement nus. Ils avaient ainsi connu leurs plus grands fous rires et certains de leurs ébats les plus passionnés.

— Je vais m'occuper des bordures, dit-il en remplissant un seau.

Elle se mordit la lèvre. Elle ne pouvait pas l'empêcher de l'aider, mais rien ne l'obligeait à le regarder, décida-t-elle. Alors elle lui tourna le dos et reprit sa tâche, les yeux obstinément fixés sur le mur qu'elle avait commencé.

Elle avait recouvert un bon mètre carré, et elle était presque parvenue à l'oublier, lorsqu'il tira l'échelle juste à côté d'elle, pour y grimper et mettre ses cuisses en plein dans son champ de vision.

Elle ferma les yeux et prit une profonde inspiration. La nuit s'annonçait longue. Quant au sommeil... elle pouvait l'oublier.

Du coin de l'œil, elle le vit s'étirer pour peindre la bordure du plafond. Elle s'écarta, mais les muscles qui roulaient sous ses épaules et ses bras ne cessaient d'attirer son regard, et d'attiser le désir qui couvait en elle. C'était à se demander comment ils avaient réussi à travailler, avant.

Ils peignirent néanmoins plus d'une heure l'un à côté de l'autre, accompagnés du seul bruit de leurs pinceaux. A cause de ce frottement apaisant ou de la tâche gratifiante qu'elle s'était fixée, elle finit par se détendre et se sentir bien, comme autrefois, quand la seule présence de Flynn à côté d'elle suffisait à maintenir sur ses lèvres un sourire simple et radieux.

— Qu'est-ce qui t'a décidée à faire un enfant maintenant ? lui demanda-t-il après qu'ils eurent déplacé la bâche et leur attirail pour s'attaquer au mur suivant.

Elle prit le temps de remplir son bac et de tremper son rouleau.

— Saveurs des Anges marche bien. J'ai le temps de me consacrer à autre chose.

— Et la véritable raison ?

Elle aurait dû se douter qu'il ne se contenterait pas de cette réponse.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Tu as un problème de santé pour te précipiter sur un catalogue et choisir un parfait inconnu pour devenir le père de ton enfant ? Je sais combien il t'était pénible de ne rien savoir du tien.

— Je suis en parfaite santé, répondit-elle. Je ne ferais pas d'enfant si je n'étais pas sûre de pouvoir l'élever. Je suis simplement fatiguée de rentrer dans une maison vide. Depuis la mort de ma grand-mère...

L'émotion lui noua brusquement la gorge.

— J'ai toujours voulu une famille, reprit-elle lorsqu'elle put se maîtriser. Et comme le prince charmant n'existe pas, j'ai arrêté de le chercher. Je ne veux pas m'engager.

Et elle s'en tiendrait à cette décision. Car elle avait décidé qu'avec Flynn il ne serait pas question d'amour. Il serait un excellent père, et elle n'en attendait rien d'autre.

— La fille de mon assistante a commencé l'école, cet automne, poursuivit-elle. Tamara l'amenait tous les jours. J'adorais jouer avec elle, elle me manque.

— Tu m'as manqué aussi quand tu es partie.

Cet aveu inattendu la fit sursauter. Elle baissa son rouleau.

— Je suis surprise que tu te sois même aperçu de mon départ.

— Je m'en suis aperçu, répliqua-t-il en soutenant son regard.

— Tu n'es pas venu me chercher, tu n'as même pas téléphoné.

Cette réflexion involontaire, qui en plus sonnait comme un reproche, lui arracha une grimace.

— Ton mot était clair. Je cite : « N'entre en contact avec moi sous aucun prétexte. » J'ai ma fierté,

Renée et, pour être honnête, j'étais en colère.

— Pourquoi ?

— Parce que je pensais que tu tiendrais le coup. Que tu m'aiderais, en dehors du meilleur, à traverser le pire.

Un sentiment de culpabilité l'étreignit. Elle aurait voulu le prendre dans ses bras, lui dire que ce n'était pas lui qu'elle avait fui, mais elle ne pouvait pas.

— C'est toi qui m'as quittée d'abord, Flynn. Nous partagions la même adresse, c'était tout. Tu as tourné le dos à la carrière qui te passionnait et tu m'as abandonnée.

— Je n'avais pas le choix. Toi si.

En effet, mais à quel prix ? De toute façon, si elle était restée, elle aurait pu sombrer dans l'alcool et alors c'est lui qui l'aurait quittée. Une rupture nette et rapide lui avait paru la meilleure — et la seule — solution pour tous les deux.

— Je devais m'en aller.

— Pourquoi ?

Elle se détourna et, les yeux fixés sur la bande de peinture, passa son rouleau sur le mur.

— Quelle importance ? Ce qui est fait est fait.

— Que me caches-tu, Renée ?

Sa voix tendue, à quelques centimètres de son oreille, l'atteignit comme une flèche. Elle se raidit.

S'il apprenait la vérité, et qu'elle ne soit pas encore enceinte, il pourrait refuser de lui faire le bébé qu'elle désespérait d'avoir. Sa mère était alcoolique. Et même s'il était au courant, il ne savait pas qu'elle avait bien failli sombrer elle aussi, que peut-être le démon de l'alcool la guettait comme une sorte de maladie génétique. Et elle ne voulait pas, à cause de cette tare, que Flynn la déconsidère et revienne sur sa position.

Elle s'écarta au prétexte d'aller plonger son rouleau dans la peinture.

— Je ne te cache rien, répondit-elle avec autant d'assurance qu'elle put, tu te fais des idées. Je vais peindre encore une heure et terminer ce mur. Si tu es fatigué, tu peux aller te coucher.

— Je tiendrai le coup. Comme toujours. Et *pour* toujours.

Elle se tourna vers lui, mais ravala son commentaire. S'il avait découvert son secret, sa faiblesse, il ne serait jamais resté avec elle, elle en était persuadée. L'interminable succession des amants de sa mère lui avait prouvé encore et encore que même l'amour ne pouvait vaincre les effets dévastateurs de l'alcool.

## 9

Flynn passa les deux heures suivantes concentré sur le rythme des coups de pinceau de Renée. Il était sûr qu'elle lui cachait quelque chose. Il n'avait pas l'intention d'en rester là, mais il saurait attendre son heure.

Au début, visiblement contrariée de le voir arriver, elle avait passé son irritation sur le mur, puis ses gestes étaient devenus moins vifs et moins précis. Depuis dix minutes, il sentait que sa volonté de finir le travail entrepris était le seul ressort qui maintenait son bras en action.

Il s'arrêta et observa ses épaules affaissées.

— Je crois qu'on a bien travaillé, déclara-t-il.

Elle sursauta et lui fit face.

— Il faut passer la seconde couche.

Il posa son pinceau et vint lui prendre le sien des mains.

— Allons prendre un petit déjeuner et quelques heures de sommeil. Ensuite, nous ferons la seconde couche.

Un pli soucieux creusa son front.

— Mais...

— Renée, il est 4 heures du matin. Nous commençons à manquer de précision tous les deux.

Il savait que son argument ferait mouche. Elle était aussi perfectionniste que lui ; quand ils vivaient ensemble, elle comprenait qu'il passe des heures sur les détails d'un plan, parce qu'elle avait la même exigence avec ses recettes.

Elle examina le mur et vit la petite bande qui avait échappé à son pinceau.

— Oui, tu as raison, admit-elle.

Il écarta la mèche de cheveux tombée sur ses yeux fatigués.

— Nous avons tout le week-end devant nous, lui dit-il gentiment. Je te promets que ta cuisine sera prête pour recevoir les meubles, lundi.

Comme pourrait l'être la chambre d'amis. S'il n'avait tenu qu'à lui, Renée dormirait dans son lit dès le dimanche soir, et pour toujours. La victoire était à sa portée. Elle n'était pas encore gagnée, il allait devoir jouer fin, mais il sentait qu'elle approchait.

— Je crois que j'apprécierais une douche, déclara-t-elle en faisant rouler ses épaules endolories.

Il sentit ses mains le démanger. Il aurait adoré lui faire couler un bain et la rejoindre pour un massage, mais elle n'était pas prête à franchir cette étape.

— Vas-y, dit-il alors, je vais ranger un peu et préparer le petit déjeuner.

Elle considéra le chantier d'un regard épuisé.

— Tu es sûr ?

— Oui, va te doucher.

Il la regarda monter l'escalier, admirant sa silhouette et la pâleur de ses bras. Il se rappela alors qu'elle ne se mettait jamais au soleil. Elle disait toujours que sa peau passait du blanc crémeux au rouge le plus vif sans aucune étape intermédiaire. Pour sa part, il s'en moquait. Il aimait son teint d'ivoire ; et laisser courir sa langue sur les courbes laiteuses de son adorable corps avait toujours été son passe-temps préféré. Il soupira et mit son énergie dans le rangement de la pièce.

Les derniers pinceaux rincés, il se lava les mains et monta préparer ce qui avait été le petit déjeuner préféré de Renée.

Le destin avait un drôle de sens de l'humour, se dit-il en sortant les ingrédients du réfrigérateur. Autrefois, c'était lui qui ne pouvait pas s'arrêter de travailler, et c'était elle qui lui préparait à manger et le poussait à se reposer. Renoncer n'était pas dans son tempérament. Cette obstination était sans doute due à son père. Son exigence toujours insatisfaite, et sa façon de souligner tous ses défauts, lui avaient certainement inspiré son goût pour la perfection.

Vingt minutes plus tard, la maison embaumait la cannelle et le sirop d'érable. Et quand Renée revint dans le salon, vêtue d'un simple survêtement de coton, le petit déjeuner les attendait sur la table basse. Il remarqua qu'elle portait maintenant un soutien-gorge et le regretta. Voir tout à l'heure ses seins bouger sous son T-shirt lui avait autant plu que surprendre les regards furtifs qu'elle avait de temps à autre lancés dans sa direction.

Savoir qu'il l'attirait encore l'encourageait. Il comptait sur cette alchimie pour atteindre le résultat qu'il espérait. Mais pour l'instant, les boucles de ses cheveux humides qui retombaient sur ses épaules et son air alangui lui rappelaient qu'elle avait besoin d'une attention bien différente que celle de réveiller ses sens endormis.

Elle huma l'air.

— Tu as fait des pancakes ?

— Ta recette est restée dans le tiroir.

— Je n'en ai pas mangé depuis...

Elle se mordit la lèvre.

— Depuis la dernière fois que nous en avons fait ensemble ? suggéra-t-il.

— Oui.

Leurs regards se croisèrent, chargés encore des mêmes souvenirs. Dans la cuisine, il avait surtout été une source distraction et un obstacle à la bonne marche des préparatifs culinaires. Il lui passait sagement les ingrédients jusqu'au moment où ses mains baladeuses leur faisaient oublier le repas au profit d'une autre nourriture, bien plus brûlante et plus urgente à consommer.

Elle rougit et détourna vivement le regard.

— C'est du café ?

— Du décaféiné, précisa-t-il. Nous devons dormir. J'en ferai du vrai après la sieste.

Elle prit une tasse et but une gorgée en fermant les yeux.

— J'ai failli m'endormir sous la douche.

— Ce ne serait pas la première fois, dit-il dans un sourire.

Elle était la seule femme de sa connaissance capable de travailler au point de s'endormir dès qu'elle arrêta de bouger. Il l'avait surprise un nombre incalculable de fois, somnolente sous la douche.

Il lui tendit une assiette.

— Mange.

— Merci.

Elle prit un morceau de pancake.

— Hum, la dose de cannelle est parfaite.

Autrefois, quand ils se lançaient dans cette recette, le sirop d'érable terminait souvent sur leurs peaux nues, et leur cuisine avait abrité presque autant de moments inoubliables que leur chambre à coucher.

Sa dernière bouchée avalée, elle dormait presque. Il lui prit son assiette et la posa sur la table, à côté de la sienne. Elle voulut se lever, mais il l'en empêcha.

— Laisse, je vais débarrasser.

— Flynn, ce n'est pas la peine de me dorloter.

— Considère que c'est à mon tour de m'occuper un peu de toi.

Elle ouvrit la bouche, sans doute pour protester, mais elle se ravisa et acquiesça avant de s'enfoncer un peu plus profondément dans le canapé. Il se leva, ramassa le plateau et les restes, et s'en alla dans la cuisine. Il prit le temps de remplir le lave-vaisselle et de ranger avant de revenir dans le salon.

Comme il l'espérait, elle s'était endormie. Il sourit, heureux du résultat de sa stratégie. Même si la partie était encore loin d'être jouée.

Elle dormait si bien qu'il pouvait la porter dans sa chambre et la coucher sur son lit sans qu'elle s'en aperçoive. Mais se découvrir dans sa chambre au réveil ne ferait que raviver ses réticences. Alors il s'assit sur le canapé et la tira doucement à lui.

Elle soupira, remonta ses mains sous sa joue, et se nicha au creux de ses genoux. Exactement comme elle avait l'habitude de le faire du temps de leur mariage. Maintenant, il n'avait plus qu'à la convaincre de changer de chambre et la bataille serait gagnée.

\* \* \*

Lorsqu'elle se réveilla, Renée eut l'impression que quelqu'un avait déposé un poids sur ses paupières. Elle s'efforça de dissiper le brouillard qui l'enveloppait, tout en songeant qu'elle avait besoin d'un autre oreiller. Celui-là était dur, chaud.

Elle se força à ouvrir un œil et battit des cils devant la vive lumière du soleil qui inondait la pièce. Son oreiller, constata-t-elle, un peu plus lucide, ressemblait... à la cuisse de Flynn. En même temps que cette réflexion incongrue, les événements de la nuit lui revinrent à l'esprit. Et quand le dernier épisode se rappela à elle — celui de son abandon sur ses genoux —, elle était tout à fait réveillée, et son cœur battait à tout rompre.

Les aiguilles de la vieille l'horloge pointaient midi. Ce n'était pas la première fois qu'ils s'endormaient sur ce canapé. Mais c'était *avant*. Aujourd'hui, elle savait parfaitement le désastre auquel pouvait conduire le sentiment de sécurité trompeur qu'elle éprouvait avec Flynn. C'était pour cela qu'elle ne voulait pas dormir dans son lit, et qu'elle avait tenu bon.

Elle retint son souffle et se leva, en prenant soin de ne pas le réveiller. Il était adossé au coin du canapé. Son torse nu, qui se levait et s'abaissait au rythme lent de sa respiration, la rassura. Il dormait profondément. Ses longs cils noirs ombrèrent ses joues et son visage était détendu. Le désir de passer la main dans ses cheveux ébouriffés faillit avoir raison de sa prudence.

Elle lui tourna le dos et avisa un morceau de papier abandonné sur la table. Elle le prit et elle eut l'impression que son cœur s'arrêtait net.

Il avait dessiné une chambre d'enfant complète, avec un berceau surmonté d'un mobile, une armoire et même une caisse à jouets. Elle avait pris des photos avec son téléphone mobile au magasin, et il avait reproduit chaque détail du mobilier avec un réalisme saisissant.

La pièce où il avait choisi d'installer cette chambre ne faisait aussi aucun doute. C'était celle où elle dormait. Les portes-fenêtres ouvertes sur le balcon étaient parfaitement reconnaissables.

Flynn avait toujours été très doué en dessin. En général, il limitait son talent à des croquis d'architecture, et se servait de son ordinateur pour peaufiner son premier jet, mais quand il voulait



creuser une idée, elle se souvenait qu'il aimait prendre un crayon. Et ses esquisses étaient toujours remarquables.

Du bout du doigt, elle effleura le contour d'un cheval de bois à bascule, et sa gorge se noua. Au vu de ce dessin, elle pouvait presque croire qu'il désirait un enfant autant qu'elle. Un bébé qui aurait ses cheveux noirs et ses yeux bleus. Un petit garçon ou une petite fille qui ferait une réalité de la famille qu'elle désirait et qu'ils avaient un jour prévu d'avoir ensemble.

Un vide se creusa dans sa poitrine. Elle voulait que Flynn soit le père de son enfant, et elle le désirait bien plus qu'au moment où ils avaient passé leur accord. De toutes les émotions qui la traversaient, ce fut pourtant la colère qui l'emporta. Flynn adorait dessiner, imaginer, créer, et il s'était privé de cette joie, à cause de sa fidélité mal placée envers sa famille. Pourquoi persistait-il à étouffer son talent et sa passion ? Ce n'était pas comme si son égoïste de mère appréciait son sacrifice, ou comme si son père...

— Qu'en penses-tu ? lui demanda-t-il d'une voix enrouée, plus tentatrice que le péché.

Elle sursauta et le regarda en tâchant de maîtriser les battements de son cœur. Sa barbe naissante, son visage encore ensommeillé, son corps alangui... il serait si facile de recommencer à l'aimer.

— C'est magnifique, répondit-elle.

— Nous pouvons réussir, Renée... Avoir notre maison et la famille que nous projetions.

Son souhait faisait si bien écho au désir qui l'étreignait qu'elle dut s'accrocher à toute sa volonté pour conserver la distance dont elle avait besoin.

— Pourquoi as-tu fait ça, Flynn ?

Il se redressa d'un mouvement souple et paresseux.

— Fait quoi ?

— Abandonner tes rêves.

Son visage se ferma brusquement.

— Nous en avons déjà parlé, répliqua-t-il en se levant.

— Pourquoi gâcher ton talent chez Maddox ? insista-t-elle. Je comprends que tu aies dû t'investir pour traverser la crise provoquée par la mort de ton père. Ta famille et l'agence avaient besoin de toi. Mais aujourd'hui ? La crise est surmontée, Maddox est sur les rails. Brock pourrait très bien engager un autre vice-président et te laisser retourner à ta passion. Pourquoi ne le fait-il pas ?

Son visage se ferma davantage.

— Ce n'est pas aussi simple.

— Ce pourrait l'être.

— Je n'ai pas mon diplôme.

— Il te manque à peine une année.

— Je n'ai plus l'âge de faire des études.

Les épaules raides, il s'en alla vers l'escalier.

— Nier ta passion pour l'architecture ne fera pas revenir ton père, Flynn, lança-t-elle derrière lui.

Il s'immobilisa, puis il fit volte-face et fonça sur elle.

— Qu'est-ce que cela peut te faire ? cria-t-il en la fusillant du regard.

Elle recula, davantage frappée par la pertinence de sa question que sa colère. Pourquoi, en effet, se souciait-elle de son bonheur alors qu'elle envisageait de s'en aller le plus loin possible dès qu'elle aurait obtenu ce qu'elle attendait de lui ?

Le mur qu'elle avait dressé entre elle et ses motivations se fissa. Elle se souciait de son bonheur... parce qu'elle était... encore amoureuse de lui.

Sous le choc de cette révélation, elle avança la première réponse qui lui vint à l'esprit :

— Je ne veux pas que mon enfant grandisse avec un père aigri et malheureux.

— Je ne suis pas ta mère.

Elle vacilla.

— Non, tu n'es pas ma mère.

Elle ne l'était pas non plus, et elle ne se laisserait pas déchoir comme elle. Mais Flynn avait raison. Comme il venait de le dire à propos de Maddox, ce n'était pas aussi simple. Il ne suffisait pas de vouloir pour bien faire. Et éviter de reproduire les erreurs de sa mère, surtout dans le contexte qu'elle s'était donné — et compte tenu des sentiments dont elle venait de prendre conscience —, allait lui demander une vigilance bien plus grande que ce qu'elle avait imaginé, une vigilance de tous les instants.

— Je fais finir de peindre, déclara-t-elle.

Et elle partit, parce qu'elle avait trop peur qu'il ne la perce à jour. Et encore plus de lui tomber dans les bras.

Dimanche, en fin de matinée, elle se gara devant la maison de Gretchen Mahoney, sur Knob Hill. La grande bâtisse était splendide, mais en même temps qu'elle l'admirait, elle se dit qu'elle n'aurait pas aimé y vivre. Le quartier était beaucoup trop... prétentieux.

Par contre, se ravisa-t-elle, c'était l'adresse exacte, et tout à fait le genre d'habitation, dont Carol Maddox rêvait pour son fils. Mais aux prétentions arrivistes de sa mère, Flynn avait préféré le joyau un peu plus brut niché sur Pacific Heights... et une épouse encore moins raffinée.

Deux choix que Carol, évidemment, ne lui pardonnait pas.

Elle sonna à la porte et se prépara à rencontrer la mystérieuse amie de Flynn. Comme il avait refusé de répondre à ses questions, elle ne savait strictement rien de ses relations avec elle. Réduite aux conjectures, elle s'était dit qu'il s'agissait peut-être, puisqu'elle vivait dans le même quartier huppé, d'une relation de sa mère, ou d'une cliente qu'il avait rencontrée par son travail, ou encore de la femme d'un vieil ami...

La porte s'ouvrit sur une jeune femme d'une trentaine d'années, d'une beauté à couper le souffle, juchée sur des talons aiguilles d'au moins neuf centimètres et vêtue d'un tailleur digne des plus grandes maisons de couture. Ses yeux verts, encadrés par le rideau soyeux de ses cheveux bruns, la détaillaient avec curiosité.

— Vous devez être la femme de Flynn, déclara-t-elle d'une voix agréable. Je suis Gretchen. Entrez.

Elle resserra son porte-documents, sans parvenir à en tirer le moindre réconfort ni l'assurance dont elle avait si subitement besoin.

— Oui, je suis Renée Maddox.

— Enchantée, Renée. D'après Flynn, vous êtes exactement celle qu'il me faut pour ma petite soirée.

Renée la suivit à travers une entrée monumentale pavée de marbre noir et blanc, au centre de laquelle trônaient une magnifique composition florale et un superbe escalier, jusqu'à un grand salon orné de meubles anciens et de plantes aussi splendides qu'elles devaient être coûteuses.

— Je vous en prie, lui dit-elle, asseyez-vous.

De la main gauche — qu'elle nota dépourvue d'alliance —, elle lui désigna une bergère. Elle n'était pas mariée, se dit-elle. Se pouvait-il qu'elle soit la maîtresse de Flynn ?

Elle s'assit et tâcha de se concentrer sur la raison de sa visite. Mais ne pas savoir ce que cette très jolie femme représentait pour Flynn ne lui facilitait pas la tâche.

Elle ouvrit son carnet.

— Flynn ne m'a rien dit du genre d'événement que vous préparez, ni du service de restauration que vous attendez de moi. Pouvez-vous me dire ce que vous avez en tête ?

— Quel empressement ! s'exclama Gretchen dans un rire clair. Je pensais que nous bavarderions un peu avant de parler affaires.

Elle sursauta. D'habitude, cette clientèle fortunée ne perdait pas son temps avec le petit personnel.

— Excusez-moi, répondit-elle poliment, j'avais compris que vous étiez pressée.

— C'est le cas. Mon traiteur a eu une attaque la semaine dernière. Il a annulé tous ses engagements, et je n'ai pas encore trouvé de solution.

— Je suis désolée et je comprends votre hâte. Commençons donc par le style de votre réception, l'ambiance, le genre de plats que vous souhaitez. Nous verrons l'organisation et le budget ensuite.

Les sourcils de la jeune femme, parfaitement épilés, se dressèrent de perplexité.

— N'êtes-vous pas un tout petit peu curieuse à mon sujet ? J'avoue l'être passablement de vous !

Renée hésita, partagée entre l'admiration que lui inspirait son aplomb, et le dépit — assez vif — que suscitaient sa beauté, sa richesse et son assurance. Autant de qualités dont elle était dépourvue. Mais elle n'était pas venue parler de ses mérites.

— Etant donné la raison de ma présence, vous avez naturellement le droit de me poser toutes les questions que vous souhaitez.

— Je n'en aurai qu'une seule. Avez-vous la moindre idée, enchaîna-t-elle, du mal que vous avez fait à Flynn en le quittant ?

De stupeur, Renée faillit tomber de sa chaise.

— Je faisais référence aux questions professionnelles, se rattrapa-t-elle.

D'un air plus bienveillant qu'agressif, Gretchen s'installa confortablement dans son fauteuil et croisa ses interminables et jolies jambes.

— Avez-vous pensé aux ragots qu'il a dû affronter après votre disparition, aux explications qu'il a dû fournir ?

Le culot de cette femme était stupéfiant ! Que savait-elle de sa décision, et de quel droit osait-elle lui poser cette question ? En fuyant San Francisco, elle avait tout fait pour ne pas penser à Flynn ni au chaos qu'elle laissait derrière elle. Pour ne pas faire demi-tour, elle s'était abrutie de travail et entièrement consacrée à sa grand-mère. Elle était convaincue que Flynn serait mieux sans elle, plutôt qu'encombré d'une femme qui, si elle était restée, serait devenue un véritable fardeau.

Elle n'avait pas changé d'avis.

— Flynn n'est pas du genre à se laisser marcher sur les pieds, répliqua Renée.

Décidée à s'en tenir à l'aspect strictement professionnel de leur rencontre, elle ouvrit son stylo et reprit :

— Avez-vous choisi un thème pour votre réception ?

— Dans le domaine de la communication, reprit Gretchen, la réputation est primordiale. Vous avez entaché celle de Flynn.

— Mlle Mahoney, rétorqua Renée, pourrions-nous nous en tenir à ce qui m'amène ici ? A moins que votre réception ne soit qu'un prétexte pour m'attirer chez vous, et me harceler, ma vie personnelle ne vous regarde pas. Elle n'a aucun rapport avec mes compétences.

— Si c'est ce que vous pensez, vous vous trompez. Dans ce marché ultra-compétitif, les gens ne s'intéressent pas seulement à ce que vous faites, mais aussi à qui vous êtes. Et le succès dépend de vos relations, de ceux auxquels vous avez plu ou que vous avez croisés sur votre route. Mais peu importe, se ravisa-t-elle subitement. Si vous y tenez, restons-en là. Pour l'instant.

Elle fit glisser vers elle le coûteux carton d'invitation posé sur la table basse.

— Comme vous pouvez le lire, j'organise une réception destinée à lever des fonds pour un centre d'accueil dédié aux femmes battues auquel je suis très attachée.

— C'est une noble cause.

— Mon second mari m'en a sortie.

Elle resta interdite. Gretchen était aux antipodes de l'image qu'elle se faisait d'une femme battue.

— Lorsque j'ai trouvé le courage de ne plus cacher mes bleus, expliqua-t-elle, et celui de regarder la réalité en face, j'ai fui mon premier mari. Quelques amis très proches m'ont aidée. Flynn en faisait partie. C'est un homme merveilleux. Attentif, généreux, compréhensif. Je l'aurais épousé les yeux fermés,

à la mort de mon second époux. Mais une partie de lui m'aurait toujours échappé. Celle qui continue de vous appartenir.

Renée suffoqua et se figea, la main crispée sur son stylo.

— Vous vous trompez.

— Je suis prête à partager beaucoup de choses, Renée, mais certainement pas l'homme que j'aime.

— C'est une menace ? s' alarma-t-elle.

— Pas le moins du monde, je vous conseille seulement de ne plus faire souffrir Flynn. Il mérite mieux.

— Mieux signifiant vous ?

— Mieux signifiant une femme assez loyale pour honorer ses engagements et assez forte pour ne pas s'enfuir au premier coup dur.

Elle s'affaissa, frappée par un mélange de colère et de honte. En s'enfuyant, elle avait voulu protéger Flynn de l'humiliation de sa déchéance. En ne donnant aucune explication, elle savait qu'elle ouvrait les vannes de la médisance à ceux qui la méprisaient. Mais elle avait préféré laisser les gens dire et penser d'elle ce qu'ils voulaient — même le pire — plutôt que rester et devenir comme sa mère. Elle n'avait jamais imaginé que son départ puisse rejaillir sur Flynn et le salir. Au contraire.

Mais les accusations à peine voilées de Gretchen bouleversaient tout à coup ses convictions, et elle s'apercevait que son geste, qu'elle avait toujours considéré comme un acte de générosité à l'égard de l'homme qu'elle aimait, pouvait être interprété comme le pire des égoïsmes.

Elle s'était peut-être trompée, se dit-elle en reprenant contenance, elle avait peut-être eu tort, mais elle ne pouvait pas le reconnaître devant Gretchen. Sauf si elle était prête à fournir des munitions à une rivale potentielle.

— Vous me jugez à partir de faits dont vous ne savez rien.

— Je ne vous juge pas, Renée. Je vous dis simplement, qu'à l'instar de tous les amis de Flynn, je vais être vigilante. Et si vous lui faites le moindre mal, vous vous apercevrez très vite combien il est difficile de se lancer à San Francisco.

Sa menace formulée, elle décroisa les jambes et se pencha en avant.

— Maintenant, reprit-elle avec une pointe d'excitation, ma petite réception. Soixante personnalités les plus riches de la ville m'ont confirmé leur venue. Je veux qu'ils se sentent d'humeur joyeuse et généreuse. Que me proposez-vous ?

L'envie la démangeait de remettre cette Gretchen Mahoney à sa place, mais elle ne pouvait pas se permettre de faire un esclandre. Elle avait un marché à conquérir. Et cet échange avait le mérite de clarifier sa position.

Elle avait le choix. Soit elle oubliait le bébé, ses projets d'expansion, et elle rentrait à Los Angeles. Soit elle affrontait ses démons... et tentait de reconquérir son mari et la vie qu'ils avaient rêvé de partager.

Les deux options conduisaient potentiellement au même désastre — se voir détruite une seconde fois par son amour pour Flynn — mais il n'y en avait qu'une susceptible de lui offrir le bonheur.

Renée observa la jeune femme pleine d'assurance assise en face d'elle. Gretchen avait été une femme battue. Si elle avait réussi à reprendre sa vie en main et refusé d'être une victime, ne pouvait-elle trouver le même courage ?

Si. Depuis cette nuit terrible où elle avait failli basculer, elle s'était fait le serment de ne plus jamais avaler une goutte d'alcool. Elle avait tenu parole et elle continuerait. Flynn n'aurait jamais besoin de savoir.

Jonglant avec trois sacs contenant les ingrédients destinés à préparer leur repas préféré, Renée grimpa le perron quatre à quatre. Elle rapportait aussi le contrat signé de son premier engagement à San Francisco, et les arrhes généreuses qu'avait tenu à lui verser sa première cliente.

Décider de reconstruire son mariage avec Flynn lui avait donné une énergie que deux heures de travail assidu avec Gretchen n'avaient pu entamer. Ce qu'elle avait découvert l'avait aussi convaincue qu'elle n'aurait pu blâmer son mari d'avoir eu une relation avec elle. Gretchen était intelligente, fine, créative. Et elle avait, de surcroît, accès aux cercles les plus fermés de la ville.

A cause de la fortune que lui avait léguée son second mari, mais aussi parce qu'elle était née dans le même milieu, elle était exactement le genre de belle-fille dont rêvait Carol Maddox.

Avec de telles femmes dans les coulisses, elle n'avait pas de temps à perdre.

Malgré son stress, elle avait hâte d'être à la semaine suivante et de prouver à tous ces snobs de San Francisco que Saveurs des Anges était ce qu'on faisait de mieux en matière de réception dans toute la Californie.

Elle chercha fébrilement ses clés et ouvrit la porte. Elle s'arrêta, interdite, sur le seuil. Un chemin de pétales de rose s'étendait jusqu'à l'escalier et remontait les marches.

Son cœur battit plus vite et un sentiment d'allégresse la transporta. Le Flynn dont elle était tombée amoureuse venait encore de se manifester. Oh, comme ils lui avaient manqué, lui, leurs jeux, leurs discussions, leurs rires et leurs projets. Elle comprenait pourquoi elle n'avait pas trouvé le prince charmant. C'était lui ! Aucun des hommes qu'elle avait rencontrés ne lui arrivait à la cheville. Il comprenait son besoin de créativité parce qu'il le partageait. Leurs domaines d'expression étaient différents — la cuisine pour elle, l'architecture pour lui — mais ils aimaient avec la même passion voir une idée germer, prendre forme et se concrétiser.

Ces pétales signifiaient-ils vraiment ce qu'elle espérait, qu'elle comptait encore pour lui ? Il voulait qu'elle reste, il le lui avait dit, mais il ne lui avait pas dit qu'il l'aimait.

Frémissant à l'idée de ce qui, peut-être, l'attendait en haut, elle laissa tomber ses sacs et suivit le chemin tracé pour elle.

Il évoquait des souvenirs heureux, tendres, sensuels, tous délicieux. Parfois, le chemin conduisait à la salle de bains, jusqu'à la baignoire à côté de laquelle il l'attendait pour l'assister, en serviteur zélé, dans tous les détails de sa toilette ; d'autres fois, il menait à une robe de soirée, une jolie paire d'escarpins et un ensemble de lingerie assorti qu'elle découvrait avec ravissement tandis qu'il se débattait avec le nœud de son smoking ; ou bien encore, il s'arrêtait au pied de leur lit, sur lequel il était étendu, nu, dans toute la gloire de son désir.

Ce ne serait pas le cas, ce soir, se dit-elle en voyant le tracé dévier vers la porte fermée de la chambre d'amis, celle qu'elle avait choisi d'occuper. L'attendait-il à l'intérieur, couché sur son lit ?

— Flynn ?

— Je suis là.

Elle ouvrit grand la porte. Les pétales s'arrêtaient à ses pieds, et il était assis à côté de la porte-fenêtre, sur le seul meuble qui restait dans la pièce. Même les tapis avaient disparu. Il se leva et s'écarta, lui révélant un magnifique rocking-chair.

— Tu en auras besoin quand le bébé sera né.

Il caressa le dossier incurvé d'une main hésitante.

— Il a été fabriqué par l'artisan qui a fait le lit d'enfant.

— Où sont les autres meubles ? demanda-t-elle en désignant la pièce vide.

— J'ai mis tes affaires dans notre chambre et j'ai monté le reste au second étage.

Elle vacilla, prise de vertige à l'idée du pas qu'il l'obligeait à franchir. Mais elle voulait le suivre.

— Tu as déménagé la chambre tout seul ?

— Brock m'a aidé.

En découvrant les pétales de rose, elle avait d'abord cru qu'il l'invitait à faire l'amour. Mais ce qu'il lui offrait était encore plus précieux : la vision concrète du futur à leur portée.

La main sur le dossier sculpté, il l'invita à s'asseoir.

— Essaie-le.

Elle avança et s'assit. Le bois, encore tiède de sa présence, l'entoura de sa chaleur. Elle posa les mains sur les accoudoirs. C'était ici qu'elle allait allaiter et bercer leur fille ou leur fils. A cette pensée, une émotion puissante, presque douloureuse, l'étreignit.

— Il est magnifique, Flynn. Je l'adore. Merci.

Il déposa un baiser sur ses cheveux puis vint s'agenouiller devant elle.

— Bonne Saint-Valentin, lui dit-il.

— Oh, j'ai complètement oublié ! Je suis désolée, je ne t'ai rien apporté.

— Tu es là, c'est la seule chose dont j'ai besoin.

Puis il lui prit les mains et la releva pour la prendre entre ses bras.

Sa bouche vint caresser la sienne, d'abord tendrement, puis avec une passion de plus en plus intense à laquelle elle ne tenta même pas de résister.

Oui, elle était là, et pleine d'espoir. Et elle voulait rester, redonner tout son sens à leur mariage. Cette fois, elle ne céderait pas à la faiblesse, ni à la peur. Elle serait forte. Pour Flynn, et pour leur enfant.

\* \* \*

Flynn sentait sa reddition. Ses lèvres venaient à sa rencontre, son corps se pressait contre le sien, et elle plantait ses ongles dans sa taille pour se serrer davantage contre lui.

Une décharge d'adrénaline le traversa. Il avait gagné !

Il avait gagné et il voulait fêter l'événement en lui faisant l'amour d'une façon qui n'avait rien à voir avec le bébé. Il la souleva entre ses bras, franchit le couloir et, sans rompre leur baiser, la déposa au milieu de leur lit et s'allongea avec elle.

Elle glissa les bras de son cou à son torse et tira sur sa chemise avec empressement. Ses gestes pourtant étaient différents, il le sentait. Leur ardeur allait bien au-delà du seul désir de sentir sa peau contre la sienne.

Renonçant à défaire ses boutons, elle remonta les pans de sa chemise, glissa les mains sous le tissu. Lorsqu'il sentit ses doigts se poser sur sa ceinture, il se débarrassa lui-même de sa chemise et lui ôta son pull. Ses seins, visibles à travers la dentelle de son soutien-gorge, semblaient l'attirer. Il se pencha et

captura l'un d'eux entre ses lèvres, enivré par son parfum autant que par la caresse rugueuse de la dentelle sur sa langue. Il la mordilla, galvanisé par son soupir de plaisir et encore plus par l'adresse de ses mains qui, après avoir déboutonné son pantalon, glissaient vers son érection.

Il se laissa saisir, puis caresser, grisé de se sentir plus dur, plus tendu, plus impatient de s'enfoncer en elle.

Il s'écarta pourtant de ses mains talentueuses, le temps de faire glisser sa jupe sur ses jambes et d'admirer son string de satin blanc, son corps de rêve, ses talons aiguilles, puis il la déshabilla tout à fait, et s'écarta.

Elle se mit à genoux. Comme une chatte gourmande, elle avança lentement vers lui, mais au lieu de la laisser faire, il recula pour se déshabiller à son tour. Les mains posées sur ses cuisses, les seins gonflés, elle suivait le moindre de ses gestes en passant le bout de sa langue sur ses lèvres. Son rythme cardiaque explosa.

Pourquoi aucune autre femme ne lui avait-elle jamais inspiré autant d'effet ? Et comment avait-elle pu se détourner de ce qu'ils partageaient et le quitter ? Comme si elle s'en fichait, comme si elle se fichait *de lui*.

— Fais-moi l'amour, Flynn. J'ai envie de toi. Ici.

En même temps que son murmure voilé, elle avait glissé les mains jusqu'aux boucles blondes de son sexe, et sa colère vola en éclats.

N'écoutant que la soif qu'il avait d'elle, il s'empara de ses lèvres, se rassasia de sa bouche, puis embrassa son cou, ses seins, son ventre, la blondeur de sa toison. Personne n'avait sa saveur, et elle était la seule si bien capable de le combler.

Envoûté par cette idée, il explora tous les secrets de son sexe jusqu'à la faire crier de plaisir et que son corps, parcouru de spasmes, se tende sur les draps. Il voulait se montrer généreux, et la conduire plusieurs fois à l'orgasme, mais son sexe exigeait d'être en elle. *Maintenant*.

Il se redressa. Elle enroula aussitôt les doigts autour de son érection et le guida vers elle. Ivre de sa chaleur, il la pénétra et s'immobilisa. La sensation d'être en elle était tellement sublime qu'il aurait pu la savourer longtemps, mais elle bougea.

Ses muscles l'enserrèrent, ses mains l'empoignèrent et, d'un mouvement hardi des hanches, elle se hissa vers lui. Ce geste, avec la précision d'un détonateur, déclencha une urgence que rien n'aurait pu arrêter. Submergé de désir, il s'élança dans un rythme fou, traversé par des éclairs de plaisir de plus en plus fulgurants.

La jouissance le saisit et l'emporta dans une déflagration décuplée par les cris de Renée. Il s'y abandonna, dominé par une indicible extase et le sentiment écrasant d'être enfin à sa place.

Avec un dernier soupir, il roula à côté d'elle.

Son plaisir était comblé, il n'était pas loin du bonheur qu'il avait éprouvé la première fois qu'ils avaient fait l'amour ou lorsqu'elle avait accepté de l'épouser. Pourtant, sa question lancinante continuait de le tarauder.

Pourquoi l'avait-elle quitté ?

Et cette interrogation entraînait une autre.

S'il ne le savait pas, comment pourrait-il l'empêcher de recommencer ?

Cette incertitude, le sentiment de faiblesse et d'impuissance qui l'accompagnait, assombrissaient son bonheur.

Elle se lova contre lui, elle avait toujours été câline, et il l'étreignit en retour. En sept ans, il aurait dû l'oublier, se dit-il. N'importe quel homme un peu respectable l'aurait fait. Il avait essayé. Mais elle était la seule à comprendre et partager son besoin de créativité, et la seule, quand toute sa famille le critiquait, à l'avoir encouragé à suivre sa passion et devenir architecte.

Ses doigts qui glissaient sur son torse le tirèrent de ses pensées. Elle traçait un dessin. Un cœur, comprit-il en même temps qu'un autre souvenir revenait à la vie. Après l'amour, ils avaient l'habitude de s'écrire de petits messages sur leurs peaux.

— Je t'aime, Flynn, murmura-t-elle. Je t'ai toujours aimé.

Cette déclaration, complètement inattendue, le bouleversa et il sentit son cœur faire comme un bond dans sa poitrine. Il tourna la tête et chercha son regard. Ses beaux yeux bleu-violet reflétaient la profondeur et la sincérité de ses paroles. Il voulait y croire, mais ses doutes étaient trop forts.

— Alors, lui demanda-t-il, pourquoi es-tu partie ?

Il sentit son poing se fermer et vit ses longs cils se baisser sur son regard élusif et ses pensées.

— Je ne voulais pas, j'étais obligée. Je te supplie de me croire, Flynn. J'étais sûre que mon départ était la meilleure solution. Pour nous deux.

Mais il n'était pas prêt à se contenter de si peu.

— Que s'est-il passé, Renée ?

Elle s'écarta, tirant les draps avec elle.

— J'étais... obligée de partir, d'accord ? Je ne peux rien te dire de plus.

— Tu avais quelqu'un d'autre ?

Il formulait, pour la première fois à voix haute, la question qui le hantait depuis des années et qu'il avait toujours refusé d'affronter.

Sa protestation fusa :

— Non ! Non, jamais. Je t'aimais, Flynn. Il n'y avait que toi.

Il se leva et se tourna vers elle.

— J'ai besoin de plus d'explications que ça.

Elle se mordit la lèvre.

— Tu dois me croire sur parole. Je t'aime, autant que j'aimerai notre enfant... si nous en avons un.

— Et si nous n'en avons pas ?

— Tu as dit toi-même que nous continuerions d'essayer. Je veux rester avec toi, Flynn. Je veux tout ce que nous avons prévu de partager. La famille, la maison, le jardin, le chien. Tout. Et je le veux avec toi. Tu dois me faire confiance.

Lui faire confiance ? Il faillit éclater de rire. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle exigeait. Il lui avait fait confiance une première fois, et elle l'avait quitté. Qui lui garantissait qu'elle ne recommencerait pas ? Et pouvait-il courir le risque de commettre la même erreur une deuxième fois ?

\* \* \*

Vendredi soir, dans la cuisine de Gretchen, Renée rangeait ses ustensiles en chantonnant. Elle était aux anges.

La semaine qui venait de s'écouler n'était pas loin du paradis. La chambre d'enfant, avec ses meubles et sa peinture fraîche, était parfaite. Sa nouvelle cuisine, splendide, était terminée. Quant à la vie avec Flynn...

Elle se sentait si heureuse qu'elle aurait pu se mettre à danser. Leur relation n'était pas loin de celle qu'ils avaient connue jusqu'à la mort de son père. Il ne lui avait pas encore dit qu'il l'aimait, mais la tendresse était visible dans ses regards et le moindre de ses gestes. Elle devait bien avoir un sens.

Elle souleva sa boîte de rangement et nota, en la pressant contre elle, que ses seins étaient plus durs. Son poulx accéléra. Était-elle enceinte, ou n'était-ce que le symptôme de ses prochaines règles ? Le cœur battant, elle se demanda s'il était trop tôt pour un test de grossesse.

Elle posa sa boîte près de l'entrée de service et jeta un coup d'œil à sa montre. Elle avait hâte de raconter à Flynn l'entrée de Saveurs des Anges sur la scène de San Francisco. La soirée s'achevait, le



départ des derniers invités n'était plus qu'une question de minutes. Le temps qu'elle nettoie, elle serait de retour vers 1 heure. Pourvu que Flynn ne soit pas couché, car elle voulait partager avec lui ce premier succès.

La porte de la cuisine s'ouvrit brusquement et Mindy, l'une de ses trois employées temporaires, se précipita à l'intérieur. Sa tenue était aussi impeccable qu'à sa prise de service, quatre heures plus tôt, mais elle avait l'air paniqué. Elle posa son plateau avec précipitation sur la table.

— Quelqu'un a renversé du vin sur le tapis du salon !

— Je m'en occupe, dit-elle en attrapant un torchon propre et une bouteille de soda.

Elle avait passé la soirée dans la cuisine à préparer les plats et garnir les plateaux. Cet incident lui donnait l'occasion de glisser un œil sur la réception.

Il ne restait qu'une douzaine d'invités, jugea-t-elle d'un regard discret, et la plupart, plus élégants les uns que les autres, étaient dans le jardin d'hiver, à l'autre bout du salon.

Elle repéra la tache de vin, au pied du piano à queue, et s'accroupit. Dissimulée par les grandes plantes qui entouraient l'instrument, elle versa l'eau. Comme elle s'y attendait, le pétilllement fit remonter le vin rouge à la surface du splendide tapis d'Aubusson. Elle l'absorba rapidement et recommença l'opération.

— Ma chère, vous devez absolument me dire où vous avez trouvé un traiteur de ce calibre à la dernière minute.

L'accent désagréable et prétentieux de cette voix familière l'obligea à suspendre son geste.

La mère de Flynn. Renée esquissa une grimace, sentant fondre le nuage de bonheur sur lequel elle flottait.

— Carol, vous savez très bien que je ne divulgue jamais mes secrets, répondit tranquillement Gretchen.

Les deux femmes se tenaient de l'autre côté du piano, juste devant la baie vitrée. De l'endroit où elle se trouvait, Renée ne voyait que leurs chaussures à mille dollars et leurs chevilles sous l'ourlet de leurs robes de cocktail. Autrement dit, elles ne pouvaient pas la voir non plus.

— Je veux l'engager pour ma prochaine réception, insista Carol. Les plats et leur présentation étaient absolument divins.

Un sentiment de fierté envahit Renée. Pour sa part, si on lui avait demandé son avis, elle aurait dit que le menu qu'elle avait choisi avec Gretchen s'était révélé exquis.

— Comptez sur moi pour lui transmettre vos compliments, répliqua Gretchen.

— Allons, s'impatienta sa belle-mère, ce n'est pas la peine de faire tant de mystère ! Vous savez parfaitement que je finirai par avoir son nom. Je sais comment m'y prendre, ajouta-t-elle d'un ton où pointait la menace.

— Je n'en doute pas, repartit Gretchen sans se laisser impressionner. Je vais lui donner vos coordonnées, et si elle souhaite vous rencontrer, elle vous appellera.

La tache disparue, elle se demanda si elle devait rester cachée, ou révéler sa présence. Sept ans plus tôt, elle se serait éclipsée discrètement — une faiblesse dont Carol Maddox avait largement profité — mais raser les murs, ou courber le dos pour éviter des rencontres déplaisantes, n'était plus son genre. Et puis elle ne resterait pas éternellement anonyme. D'un autre côté, elle ne voulait pas trahir la confiance que Gretchen lui avait faite en surgissant sous son nez au beau milieu d'une conversation privée.

Les escarpins coûteux se déplacèrent dans sa direction et mirent un terme à son dilemme. Il n'était pas question que sa belle-mère la découvre à genoux ! Elle se leva.

— Bonsoir, Carol.

Les yeux d'abord stupéfaits de Carol se fixèrent sur elle avec l'acuité d'un rayon laser puis, malgré la raideur de son visage, le plus grand mépris s'afficha sur ses traits. Elle s'attarda sur sa tenue, nota l'uniforme blanc et le torchon qu'elle tenait à la main, et un rictus déplaisant étira ses lèvres.

— Tu es employée de maison, maintenant ?

Renée ravala le commentaire désagréable qui lui venait à l'esprit. Elle refusait de suivre Carol sur son terrain.

— Oui, dit-elle à la place. Et pour être plus précise, je suis l'employée que vous cherchez si désespérément à identifier. J'ai préparé tout ce que vous avez mangé ce soir, Carol. Merci de vos compliments.

Elle plongea la main dans la poche de sa veste et sortit une de ses toutes nouvelles cartes de visite pour la lui tendre obligeamment.

Carol redressa le menton et tourna les talons, sans même jeter un regard sur le carton.

— Pourquoi ne suis-je pas surprise de sa grossièreté ? déclara Renée en lâchant un petit rire désabusé mais non dénué d'un véritable amusement.

— C'est une mégère, renchérit Gretchen. Mais elle a beaucoup d'influence. Il n'est pas bon de se la mettre à dos.

— Oh, ne vous inquiétez pas, c'est déjà fait. Depuis le jour où Flynn nous a présentées, il y a huit ans et demi, je suis dans sa ligne de tir.

Gretchen lui adressa un sourire compatissant.

— La seule raison qui me vaut d'être épargnée, c'est la fortune de ma famille. Et comme je suis maintenant la seule à contrôler ce bel argent...

Elle haussa les épaules et jeta un bref coup d'œil derrière elle.

— Permettez-moi de vous faire profiter d'une petite leçon que m'a apprise ma condition de femme battue. « Personne ne peut vous diminuer sans que vous y consentiez. »

— Eleanor Roosevelt, répondit Renée en reconnaissant l'auteur de la célèbre citation.

— Oui. J'ai appris à redresser la tête et à la garder haute, surtout au milieu des requins. Et ne vous y trompez pas, Renée, ajouta-t-elle, Carol Maddox *est* un requin. A la moindre odeur de sang, elle vous attaquera par votre point le plus faible, sans se soucier des conséquences.

Un frisson parcourut Renée, mais Gretchen ne lui apprenait rien de nouveau.

— Je ne l'oublierai pas, lui dit-elle.

En attendant, elle n'allait pas laisser Carol Maddox ruiner sa bonne humeur. Ses seules préoccupations étaient le succès de Saveurs des Anges et son avenir avec Flynn.

— Vous avez dépassé toutes mes espérances ce soir, Renée. J'ai beaucoup apprécié notre collaboration. Vous avez sauvé ma soirée et grâce à vous, j'ai levé des fonds importants pour le refuge. Laissez-moi toutes les cartes de visite que vous avez. Je me charge de les glisser dans les bonnes mains.

Sur cette déclaration, elle retourna à ses invités.

Renée sourit. Si elle faisait exception de cette rencontre avec sa belle-mère, sa vie était proche de la perfection. Et cette fois, elle ne laisserait personne détruire son bonheur, et surtout pas Carol Maddox.

\* \* \*

Les derniers restes de la soirée entreposés dans son réfrigérateur, elle s'étira. 1 heure venait de sonner. Il était temps de se coucher, mais elle se sentait trop agitée pour dormir. Et puis elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver une pointe de déception.

Elle aurait bien aimé partager son succès avec Flynn, mais quand elle s'était garée — quinze minutes plus tôt — toutes les lumières étaient éteintes, et elle avait compris qu'il dormait. Elle voulait le remercier de l'avoir mise en contact avec Gretchen et l'agence de placement. C'était grâce à lui que sa soirée avait été réussie.

Elle passa dans la buanderie et se débarrassa de son uniforme pour le glisser dans le lave-linge. Elle retourna dans la cuisine en faisant rouler ses épaules endolories et sursauta.

Il était là, appuyé contre le plan de travail, et ne portait rien d'autre que son caleçon.

Son allure terriblement sexy la fit frémir.

— Je t'ai réveillé ?

Son regard descendit sur elle, s'arrêtant sur les dessous qu'elle n'avait pas ôtés.

— Même si c'était le cas, je ne regrette pas d'être descendu. Je t'attendais. Je voulais savoir comment s'est passée ta soirée.

Elle sourit.

— Très bien. Il y a des restes au réfrigérateur, si tu as faim.

— On verra plus tard. Pour l'instant, j'ai d'autres projets.

L'éclat de son regard lui fit bondir le cœur.

— Tu peux préciser ?

— Monte, tu verras bien.

Il lui tendit la main et elle y glissa la sienne, toute frémissante de désir. Il l'attira d'un coup, leurs corps se heurtèrent, et il déposa un baiser brûlant sur ses lèvres. Mais au lieu de poursuivre, il recula et la détailla de la tête aux pieds, manifestement enchanté. Puis, comme s'il se résignait à une privation, il la conduisit vers l'escalier.

— Flynn, dit-elle en montant les premières marches, merci pour ce soir. Rien ne se serait passé si tu n'avais pas téléphoné à Gretchen.

— Pas de quoi.

Sur le palier, elle entendit de l'eau couler. Dans la chambre, elle reconnut le parfum de ses sels de bain préférés, et dans la salle de bains, un mince nuage de vapeur s'élevait au-dessus de la baignoire.

Les mains de Flynn se posèrent sur ses épaules.

— Tes muscles sont raides, dit-il en l'attirant contre lui. Je m'en doutais. Tu ne voulais jamais te coucher tout de suite en rentrant d'une soirée. J'ai pensé que tu aimerais te détendre. Tu te souviens de la façon dont nous finissions nos nuits dans cette pièce ?

Les images qu'il évoquait, combinées à ses lèvres qui glissaient sur ses épaules, redoublèrent son émoi.

— Oui. Dois-je comprendre que tu vas me rejoindre ?

Elle sentit son sourire sur sa nuque.

— Pas cette fois, dit-il en la débarrassant de ses dessous. Tu vas te baigner et me raconter ta soirée, pendant que je te masse.

Elle goûta l'eau du pied et se glissa dans la baignoire tandis que Flynn, après s'être huilé les mains, s'installait sur le tabouret derrière sa tête.

Ses pouces se posèrent sur ses épaules et entreprirent de dénouer ses muscles tendus.

— C'est merveilleux, murmura-t-elle.

— Détends-toi, dit-il en déposant un baiser sur son oreille sans cesser de la masser. J'espère que ce soir n'est que le prélude d'une nouvelle et fructueuse aventure. Mais si le succès de Saveurs des Anges prend du temps, ce n'est pas grave. Tant que je peux te faire confiance, tout ira bien.

Elle comprit parfaitement le message. Il s'interrogeait toujours sur les raisons de son départ, sept ans plus tôt. Elle avait plusieurs fois surpris son regard posé sur elle pendant la semaine. Chaque fois, elle avait été à deux doigts de tout lui raconter, mais elle n'avait rien dit. Il détestait la faiblesse autant qu'elle. Le jour de leur mariage, il avait affirmé qu'il la soutiendrait, et il le ferait parce qu'il était un homme d'honneur.

Mais s'il apprenait la vérité, il cesserait de la respecter, et elle ne pourrait pas supporter de voir mourir son amour une fois de plus.

Lundi après-midi, Flynn se surprit encore à crayonner sur le sous-main de son bureau. Cette fois, il s'agissait d'un château-fort avec ses tourelles et son pont-levis, un jouet qu'il destinait à leurs enfants.

Leurs enfants. Cette simple évocation fit naître un sourire sur ses lèvres. Il ne savait même pas si Renée était enceinte et déjà, il envisageait une ribambelle de frères et sœurs ! Il devait reconnaître que l'assurance dont elle faisait preuve, son ambition, et même son indépendance, le séduisaient bien plus que le caractère conciliant qui avait été le sien, sept ans plus tôt.

Il soupira et revint aux colonnes de chiffres qu'il devait étudier. Malheureusement, la rivalité de Maddox Communications avec l'agence Golden Gate n'arrivait pas à retenir son attention.

Depuis le retour de Renée, il avait le plus grand mal à s'intéresser à la publicité et au destin de l'affaire familiale. Et aujourd'hui, ses pensées ne cessaient de revenir au vendredi soir. Lorsqu'il l'avait entendue rentrer, il avait été incapable de l'attendre dans leur chambre. Il voulait partager son enthousiasme, ou sa déception. Le bain qu'il lui avait préparé avait fini, comme autrefois, dans les éclaboussures puis une passion déchaînée. Ensuite, dégustant dans leur lit les restes qu'elle avait apportés, elle lui avait raconté sa prestation chez Gretchen.

L'éclat de ses yeux, son exaltation lui avaient rappelé la femme dont il était tombé amoureux, et il avait brusquement compris ce dont il l'avait privée en lui demandant de se consacrer exclusivement à leur mariage. Il ne l'avait pas seulement empêchée de travailler. En bridant sa créativité, il l'avait privée d'oxygène.

Comme lui, elle avait besoin de s'accomplir dans son travail et d'être fière de ses réalisations. Au lieu de le lui permettre, il l'avait emprisonnée, il avait étouffé son originalité, son dynamisme et son talent. Il ne s'étonnait plus qu'elle l'ait quitté.

La porte s'ouvrit, et son frère fit irruption dans la pièce.

— Tu as vu ça ?

Brock brandissait un magazine grand public, ouvert à la page société, celle des ragots.

— Je ne lis pas ce genre de publications, répondit-il. Que tu le fasses me surprend.

— C'est Shelby qui me l'a donné. Et tu ferais mieux de t'y intéresser, vu qu'il s'agit de toi, de ta femme et de l'agence.

Il se raidit.

— A ta voix, il ne doit pas s'agir d'un compte rendu flatteur du travail de Renée, vendredi soir.

— On en est loin.

Il prit le journal que lui tendait son frère et repéra le titre qui mettait Brock hors de lui.

L'accroche lui fit l'effet d'un coup de poing. Il serra les dents et se résigna à lire la suite.

*Que fait une femme de trente et quelques années lorsque son horloge biologique se met à sonner et que le matériel reproducteur masculin fait défaut ?*

*Renée Landers Maddox, épouse de Flynn Maddox, vice-président de Maddox Communications, a semble-t-il pris le taureau par les cornes.*

*Selon nos sources, elle s'est rendue dans une banque de sperme où elle a fait une demande pour obtenir un échantillon... fourni par son mari, dont — faut-il le rappeler — elle est séparée depuis... sept ans. Mais cet échantillon, fort curieusement, a été détruit, et aujourd'hui, les tourtereaux d'hier prétendent être réconciliés. Madame s'est même installée dans le sous-sol conjugal de Pacific Heights, d'où elle lance la branche locale de son entreprise basée à Los Angeles, Saveurs des Anges, un traiteur de luxe pour réceptions haut de gamme.*

*S'agit-il d'un véritable retour de flamme, de la victoire triomphante de l'amour contre l'adversité, ou bien — et plus prosaïquement — d'une formule revue et corrigée d'insémination... artificielle ?*

*Si le vice-président de Maddox Communications falsifie son mariage, que maquille-t-il d'autre ?*

*Restez à l'écoute ! En attendant, je ne saurais trop vous conseiller de ne pas faire appel à Saveurs des Anges pour un événement prévu dans les neuf prochains mois, car M. et Mme Maddox ont d'ores et déjà acheté une chambre d'enfant.*

\* \* \*

Flynn faillit jeter le torchon à la poubelle, mais le mal était fait.

— Au moment de se lancer, déclara-t-il les dents serrées, Renée n'a pas besoin de ça.

— Est-ce que c'est vrai ? répliqua son frère. Elle a vraiment demandé ton sperme à la banque ?

— Ce ne sont pas tes affaires, Brock.

— Sauf si Maddox Communications est impliqué. Et c'est le cas ! Cet article diffame l'agence.

— Qui peut en être à l'origine ?

— Je ne vois qu'une seule personne à qui profite cette calomnie, et capable d'une telle bassesse.

Flynn n'était pas plus bête qu'un autre.

— Athos Koteas ? demanda-t-il en suivant le raisonnement de son frère. Mais pourquoi s'en prendrait-il à elle ?

— Parce qu'elle est ton point faible. Tu n'as pas répondu à ma question. Votre réconciliation est un leurre ? Elle n'est revenue que pour se faire faire un enfant ?

Flynn hésita un instant, mais vu le scandale qui s'annonçait, il devait la vérité à son frère.

— Tout a commencé le jour où la banque de sperme m'a téléphoné pour m'annoncer que Renée avait fait une demande concernant mon échantillon. C'est pour ça que je t'ai demandé ce que tu avais fait des papiers du divorce, et tu m'as dit que nous étions encore mariés. Renée a accepté de revenir si j'acceptais de lui faire un enfant. C'était un marché, mais notre mariage n'est plus un alibi.

Brock étouffa un juron et se planta devant la fenêtre.

— Combien de personnes sont au courant de ton pari stupide ?

— Seulement toi, maman, et les copains de fac impliqués. Mais ils ont fait comme moi. Je ne vois pas pourquoi ils auraient vendu la mèche.

Flynn tapota son sous-main du bout de son stylo, tout en réfléchissant.

— La fuite peut venir de chez nous, reprit Flynn. Le coupable aura trouvé l'info dans mes tiroirs. La banque de sperme m'a envoyé un fax. J'en ai fait une copie que j'ai gardée, au cas où il y aurait un problème.

Brock jura copieusement.

— Cette fois c'est clair, une taupe fournit Koteas en informations confidentielles.

— Si Koteas est bien à l'origine de cet article, précisa-t-il.

Mais Flynn avait l'esprit ailleurs. Il ne savait rien des raisons du départ de Renée, ces persiflages ne risquaient-ils pas de la faire fuir de nouveau ?

— Je ne veux pas que Renée tombe là-dessus.

Brock fit volte-face, ébahi.

— Ce journal tire à des dizaines de milliers d'exemplaires ! Tu ne peux pas espérer tous les acheter et les brûler, ni empêcher ceux qui l'ont lu de bavarder.

— Alors je vais lui faire quitter la ville, le temps que le scandale s'apaise. Non, oublie. Elle voudra rester pour profiter des retombées après sa soirée chez Gretchen.

— Tu peux exiger un droit de réponse, offrit Brock.

Flynn relut l'article, avec le même dégoût.

— Techniquement, tout est vrai, et puis c'est un hebdomadaire. Il faudra attendre une semaine.

Son Interphone retentit.

— Un journaliste du *San Francisco* est en ligne, lui annonça Cammie. Il veut vous parler d'une... banque de sperme ?

Flynn lâcha un juron.

— Interceptez tous mes appels, Cammie et ne parlez à aucun journaliste, sous aucun prétexte. Je m'absente.

Il coupa la communication.

— Tu pars ? s'étonna Brock.

Flynn se leva.

— Je vais voir Koteas. Si je me dépêche, il sera peut-être encore à son bureau.

— Qu'espères-tu tirer d'une visite à ce salopard ?

— Je ne sais pas, mais je dois faire quelque chose, Brock. Sinon, je risque de perdre Renée encore une fois.

\* \* \*

— Laissez ma femme tranquille !

Athos Koteas, de l'autre côté de son vaste bureau, laissa retomber le journal que Flynn lui avait jeté en entrant, puis il s'adossa à son fauteuil de cuir, un sourire amusé aux lèvres.

— Ah, les enfants ! commença-t-il avec un soupir. Ils sont un don du ciel et une malédiction. Nous fondons de tels espoirs sur eux à leur naissance. Mais mes trois fils — il hochait la tête — sont des bons à rien. Tandis que vous...

Le vieil homme soupira.

— Vous vous fichez de la publicité comme d'une guigne, mais quand le devoir vous a appelé, en bon fils que vous êtes, vous avez rejoint l'agence de votre père.

Ce devoir lui avait coûté son mariage, songea Flynn avant de sursauter. Comment Koteas en savait-il autant sur son compte ? Mais au fond il s'en moquait, ce n'était pas la raison de sa présence ici. Il était là, parce qu'en se rendant chez Golden Gate, il avait pris le temps d'appeler le fichu journaliste qui avait pondu cet article, et celui-ci avait refusé de lui donner ses sources. Athos restait son unique suspect.

— Pourquoi vous attaquez-vous à ma femme ? reprit Flynn, accusateur.

— J'aimerais m'attribuer le mérite de cette trouvaille, lui répondit le vieil homme. Malheureusement, je n'y suis pour rien. Je ne perds pas mon temps avec les tabloïdes.

Flynn scruta le visage lourd et le regard perçant de son rival sans relever le moindre signe de mensonge.

— Personne d'autre que vous n'a intérêt à divulguer de telles calomnies.

— Vraiment ? En êtes-vous si sûr ? Réfléchissez un peu, monsieur Maddox. Tout le monde a des ennemis, votre adorable épouse comme les autres.

Cette éventualité stupéfia Flynn. Qui pouvait en vouloir à ce point à Renée ?

— Avec un peu de chance, ajouta Koteas, vous trouverez la vipère dans votre nid.

Aiguisé par cette remarque, un doute s'insinuait dans son esprit. Il n'y avait qu'une seule personne à avoir pris Renée en grippe dès le jour de son arrivée chez lui.

Et cette personne était... sa mère.

\* \* \*

Elle n'était pas enceinte.

Profondément déçue par le résultat du test, Renée s'effondra dans son nouveau rocking-chair et se balança du bout du pied. Mais le va-et-vient du fauteuil était incapable de l'apaiser. Elle était si proche d'avoir tout ce qu'elle avait un jour rêvé de construire avec Flynn...

Elle aurait voulu qu'il soit là, qu'il la serre dans ses bras et lui dise qu'ils allaient réessayer. Mais à peine cette pensée avait effleuré son esprit qu'elle la repoussa. Ce désir d'être rassurée était ridicule. Elle avait l'habitude de se débrouiller toute seule. Mais elle avait besoin d'une épaule réconfortante, et il était le seul capable de comprendre sa déception et de la partager.

Elle sortit son téléphone mobile et composa le numéro de sa ligne au bureau. Elle tomba sur son répondeur et raccrocha pour appeler son assistante.

— Bureau de Flynn Maddox, Cammie à l'appareil. Que puis-je pour vous ?

— Cammie, c'est Renée. Je voudrais parler à Flynn.

— Bonjour Renée, Flynn n'est pas là, et je ne sais pas s'il va revenir. Je peux lui laisser un message ?

— Non, merci, je vais l'appeler sur son portable.

Elle raccrocha et composa son numéro, sans plus de succès. Elle recommença, mais n'obtint pas davantage de réponse. Un coup d'œil sur l'horloge lui apprit qu'il était près de 17 heures. Il n'allait pas tarder.

Mieux valait sans doute l'attendre.

Cette réflexion raviva aussitôt ses plus mauvais souvenirs. Elle se raidit, puis se détendit. Cette fois, c'était différent. Elle était de taille à affronter ce genre de situation, elle n'était plus une jeune épouse naïve et désœuvrée, livrée à elle-même dans une maison trop vide et trop grande.

Elle était plus forte. Elle avait aussi trop de choses à perdre. Et elle avait appris la leçon.

Vraiment ?

\* \* \*

— Qu'est-ce qui t'a pris ? s'écria Flynn dans le salon de sa mère.

Elle détourna les yeux et tripota nerveusement le diamant d'une de ses boucles d'oreille.

— Tu n'as aucune preuve, rétorqua-t-elle.

— Tu connais mon pari. Tu es la seule, avec Brock, à être au courant. Tu détestes Renée, et ton chauffeur t'a conduit chez Mari, samedi après-midi, pour rencontrer ce reporter. Que te faut-il de plus ?

Son visage aux traits tirés par la chirurgie pâlit.

— Renée Landers n'est pas assez bien pour toi, déclara-t-elle.

Un vent de colère le traversa.

— Maddox, maman, la corrigea-t-il. Renée Maddox.

Son tressaillement l'emplit de joie.

— C'est la femme que j'ai épousée, renchérit-il, et la future mère de tes petits-enfants. Tu n'as rien à dire.

— Sauf que tu dois rompre ce mariage avant qu'elle ne t'enchaîne avec des morveux de bas étage comme elle. Oui, j'ai parlé à ce journaliste, et je l'ai fait parce que je veux qu'elle disparaisse ! Je veux qu'elle comprenne qu'elle est un poids mort pour toi et un handicap pour Maddox Communications.

Il la dévisagea, les yeux écarquillés de stupeur. Comment avait-il pu ignorer cette malveillance pendant toutes ces années ?

— Renée n'est ni un handicap, ni un poids mort. Elle est la seule à mettre mon bonheur au-dessus du sien.

Et elle l'avait toujours fait. Ce qui ne rendait son départ inexplicable sept ans plus tôt que plus incompréhensible. Avait-elle imaginé qu'il serait plus heureux sans elle, qu'il valait mieux — comme le suggérait sa mère — qu'elle le quitte ?

— Tu te trompes, Flynn. Je ne veux que ton bonheur moi aussi. Avec une femme à ta hauteur, une femme de ton milieu, qui te rendra heureux.

— Aussi heureux que tu l'as été dans ton mariage ?

Elle redressa le menton.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— As-tu jamais aimé mon père ? l'accusa-t-il. Si c'est le cas, je ne m'en suis jamais rendu compte. Tu le supportais parce qu'il finançait tes caprices, ton train de vie dispendieux. Tu lui as donné des enfants, non par amour ou par envie d'être mère, mais parce qu'il en voulait, et parce que des enfants étaient la garantie qu'il continuerait à t'entretenir.

— C'est faux !

Il ne se donna même pas la peine d'argumenter. Il connaissait les faits. Ses souvenirs d'enfance dans une maison froide, dénuée d'amour, étaient trop vifs pour qu'il puisse les oublier. Il ne s'étonnait pas que son père ait passé le plus clair de son temps au bureau.

En ce qui le concernait, il avait rencontré l'amour avec Renée. Elle avait su, à force de générosité, d'humour et d'intelligence, forcer la porte si bien verrouillée de son cœur.

— Réfléchis bien avant de prendre ta décision, mère, reprit-il.

— De quoi parles-tu ?

— Soit tu présentes tes excuses à Renée, soit tu me dis adieu. Je ne remettrai plus les pieds ici.

— Ne sois pas ridicule, Flynn, je suis ta mère.

— Une constatation qui, pour l'heure, ne m'inspire que de la honte. Je savais que tu étais malheureuse, mais je n'avais pas compris que tu étais devenue une vieille femme aigrie et malveillante.

Ignorant son hoquet d'indignation, il tourna les talons et quitta la maison. Il avait besoin de voir sa femme. Seuls ses baisers étaient capables de soigner la blessure provoquée par le coup de poignard que sa mère leur avait assené dans le dos.

\* \* \*

20 heures. Flynn était en retard.



Elle contempla la table de la cuisine chargée des biscuits sablés, de la tarte aux fruits et de la quiche qu'elle avait préparés. Cette activité lui avait permis d'oublier son inquiétude et de repousser les fantômes qui l'assaillaient.

Flynn n'avait pas téléphoné et son téléphone portable restait branché sur sa messagerie. Les hôpitaux n'avaient accueilli aucun blessé correspondant à sa description. Elle le savait parce qu'elle avait appelé toutes les urgences de la ville. Deux fois. Elle avait les nerfs à fleur de peau.

Elle ne cessait de repenser à cette fameuse nuit, où elle avait un peu trop bu et où le spectre de la maladie de sa mère l'avait guetté. Et cela la rendait terriblement nerveuse. Elle savait maintenant que les absences de Flynn n'allaient pas la faire autant souffrir qu'autrefois maintenant qu'elle avait trouvé sa propre voie. Mais l'inquiétude, les angoisses qu'elles pourraient susciter chez elle, n'allaient-elles pas la faire plonger à la longue ?

Elle n'était pas comme sa mère. Pour gérer ses problèmes, elle avait développé de bien meilleurs talents que celui de les noyer dans l'alcool. Elle cuisinait, elle rangeait, elle s'activait.

Une clé tourna dans la serrure et son cœur fit un bond. Elle s'essuya vivement les mains, jeta son torchon et se précipita dans l'entrée au moment où Flynn franchissait le seuil. La colère, l'inquiétude et le bonheur l'assaillirent en même temps. Elle voulait crier et le gifler à cause de l'angoisse dans laquelle il l'avait plongée et elle voulait se jeter dans ses bras et l'embrasser tellement elle était soulagée de le voir en bonne santé.

— Où étais-tu ?

Sa voix, aiguë de panique, le fit sursauter.

— Quelqu'un a téléphoné ?

Elle le dévisagea, stupéfaite.

— Non ! Même pas toi. Tu as des heures de retard, j'étais folle d'inquiétude. Ou étais-tu ? répéta-t-elle.

Sans un mot, il sortit un journal de sa serviette et le lui tendit. Elle le prit et baissa les yeux sur l'article qu'il lui montrait.

*« Petites combines et secrets d'alcôves. Maddox Communications, la célèbre agence de publicité, aurait-elle peur de faire celle de ses dirigeants ? »*

Un malaise l'envahit, mais elle poursuivit sa lecture. Quelqu'un s'était servi d'elle pour attaquer Flynn et Maddox Communications. Ce n'était pas seulement répugnant, c'était criminel. Dans son métier, la réputation était essentielle, il le lui avait dit. Cet article saccageait la sienne.

— Qui a pu faire une chose pareille ?

Il se passa la main sur le visage, et elle s'aperçut tout à coup à quel point ses traits étaient tirés.

— J'ai passé l'après-midi à tenter de le découvrir. Brock et moi suspicions Athos Koteas, notre principal concurrent. Mais ce n'est pas lui.

— Qui alors ?

— Ma mère.

Elle tituba et recula jusqu'au salon.

— Elle me déteste au point de te salir et de ruiner l'entreprise qui paie ses factures ?

Elle était tellement choquée qu'elle s'effondra dans le canapé.

— Je suis désolé, Renée. Ma mère a toujours été difficile, mais je n'aurais jamais cru qu'elle puisse tomber aussi bas.

Elle repoussa la nausée qui l'envahissait. Jamais elle n'avait fait l'objet d'une telle malveillance et elle ne savait pas comment réagir. Elle songea un instant à téléphoner à sa propre mère. Lorraine n'aurait sans doute aucun conseil à lui donner, mais la plupart de ses relations s'étaient achevées dans la brutalité

et la violence. Son expérience pourrait lui servir... Sauf qu'elle se résumait à l'ingestion répétée de quantité d'alcools pour oublier.

Ce genre de remèdes ne l'intéressait pas.

Mais si sa belle-mère préférait l'humilier — et blesser son propre fils — plutôt que reconnaître ses qualités, elle devait s'interroger sérieusement sur la suite. Aucun enfant ne méritait d'avoir une sorcière comme Carol pour grand-mère.

Elle se leva et se posta devant la fenêtre. Et alors la réalité de la situation s'imposa à elle dans toute son horreur : il fallait qu'elle parte, une fois encore.

Elle aimait Flynn, de tout son cœur. Malheureusement, le recours à la banque de sperme n'était pas l'aspect le plus déshonorant de son passé. Des journalistes véreux pouvaient très bien exhumer des détails bien plus sordides à son sujet, et le blesser davantage. Ils apprendraient que sa mère était une alcoolique et ne tarderaient pas à sauter aux conclusions : telle mère, telle fille. Elle n'avait pas le choix. Pour le protéger, et protéger Maddox Communications, elle devait s'en aller.

— Je ne peux pas vivre dans une vitrine, Flynn, sous le regard constant des autres, dans la crainte de voir notre vie privée étalée au grand jour.

— Ma mère ne nous causera plus de problème.

— Tu n'en sais rien, répliqua-t-elle le cœur brisé.

Elle retint les larmes qui lui brûlaient les yeux et se tourna vers lui.

— Je rentre à Los Angeles.

— Tu as raison, prends une semaine. A ton retour, tout sera oublié.

Elle ferma les yeux, prit une profonde inspiration, et rassembla son courage.

— Je ne reviendrai pas.

Il vacilla.

— Et le bébé ? Et nous ?

Le résultat du test l'avait anéantie tout à l'heure, mais finalement, elle préférait ne pas être enceinte.

— J'ai fait un test, lui dit-elle. Il était négatif. J'ai essayé de t'appeler tout l'après-midi pour te le dire.

La déception et la peine qui s'affichaient sur le visage de Flynn lui déchirèrent le cœur.

— Nous allons réessayer.

— Je ne veux pas élever un enfant dans un environnement aussi conflictuel. Je sais ce que c'est, Flynn, et je me suis juré de ne jamais le faire subir à mon enfant. Nous devons oublier... et rompre.

Elle voulait se sortir de cette spirale de négativité. Entre sa propre mère, Carol, trop d'ombres menaçaient leur relation, sans parler de son angoisse, de cette atroce éventualité qui planait au-dessus de sa tête : finir alcoolique, comme sa mère.

— Mon avocat prendra contact avec toi.

Il la prit par le bras. La chaleur de sa main traversa sa manche, mais rien ne pouvait lutter contre le nœud glacé qui lui enserrait le cœur. Pourquoi aurait-elle cédé au désir qu'il la prenne dans ses bras et lui murmure que tout irait bien ?

— Alors, c'est comme ça ? demanda-t-il d'une voix où perçait la colère. Tu t'en vas et c'est tout ?

— C'est bien mieux, fais-moi confiance.

Un sanglot l'étrangla, mais elle le ravala. C'était parce qu'elle l'aimait, se répéta-t-elle, qu'elle devait le quitter.

— Te faire confiance ? s'exclama-t-il. Tu tournes les talons à la première difficulté, et il faudrait que je te fasse confiance ?

Elle accusa le coup, mais ne donna aucune explication. Il avait choisi de travailler chez Maddox Communications. Son poste lui plaisait sans doute moins que celui d'architecte, mais c'était le sien, et le meilleur moyen qu'elle avait de le soutenir, le meilleur service qu'elle pouvait lui rendre, était de s'en

aller le plus loin possible de lui et de San Francisco. Son passé, sa présence, étaient des bombes à retardement. La seule façon de les empêcher d'exploser, et de ruiner la réputation de Maddox, était de disparaître.

— Je suis désolée, Flynn.

Elle se libéra et se précipita dans l'escalier avant que ses larmes ne la trahissent. Dans leur chambre, elle ferma la porte à double tour et rassembla frénétiquement ses affaires.

Lorsqu'elle descendit, sa valise à la main, Flynn était toujours dans le salon. Devant la fenêtre, le dos tendu et les mains dans les poches, il contemplait l'obscurité.

Comment aurait-elle pu lui dire qu'elle l'aimait trop pour rester ?

C'était impossible.

— Quelqu'un viendra chercher ce que j'ai laissé.

Et, pour la seconde fois de sa vie, elle quitta le seul homme qu'elle aimait et qu'elle aimerait jamais.

\* \* \*

— Tu nous rejoins chez Rosa ? lui demanda Brock vendredi soir.

Flynn releva les yeux de son écran.

— Non.

Brock entra dans son bureau et referma la porte.

— Renée est partie depuis quatre jours, Flynn. Tu dois te changer les idées.

— Parle pour toi. Tu as vu ta mine ?

— Justement, répliqua Brock, je vais me détendre. Si tu changes d'avis, nous partons dans cinq minutes.

— Ce sera sans moi, déclara-t-il.

— Tu as tort, lui lança son frère en attrapant la poignée de porte.

— Ecoute, Brock, je n'en peux plus.

A ces mots, Brock sursauta et revint vers lui, le front soucieux.

— De quoi ?

— De tout ça, les chiffres, les rapports, les analyses.

— Tu veux des vacances ? Pas de problème, prends-en.

— Je ne parle pas seulement de vacances, mais d'arrêter pour de bon.

— Flynn, tu n'es pas dans ton assiette. Tu vas te remettre du départ de Renée et...

— Je suis dans mon assiette, au contraire. J'y suis même pour la première fois depuis longtemps. Et si je n'ai pas réussi à oublier Renée en sept ans, je ne le ferai jamais. Avant de partir, elle a parlé du fait de vivre dans une vitrine, sous le regard des autres. Elle a raison. Que cela nous plaise ou non, Maddox nous expose en permanence aux commentaires et aux jugements publics.

— Parce que nos clients risquent gros si leur agence viole leur code moral ou celui de leur clientèle.

— Je viole un code moral, Brock. Le mien. Je n'en peux plus de mentir.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je déteste ce travail. Je déteste les chiffres, les analyses financières, le marketing. J'aime dessiner, construire, voir un plan passer de la version papier à la réalisation concrète en trois dimensions, une réalité que je peux arpenter, sentir, toucher. Je suis plus heureux à repeindre la maison avec Renée qu'à engranger des millions de dollars pour le compte de Maddox. Je l'aime encore.

Il l'avait compris lorsqu'il s'était réveillé seul ce matin. Ils lui manquaient, elle, ses sourires, son énergie, la façon dont elle le poussait à réaliser ses rêves, et son amour. Avec elle, il se sentait capable

de faire des miracles. Sans elle, il se contentait de suivre le déroulement des jours, de vivre sans être vivant.

— Tu vas l'oublier, crois-moi, lui répondit Brock. J'ai connu ça.

Il secoua la tête.

— Elle a raison, persista-t-il. Travailler pour Maddox ne me vaudra pas la fierté de papa et ne le fera pas revenir non plus. Je ne veux plus mentir et prétendre que ce travail me plaît. Il est grand temps que je fasse ce que je veux.

— Flynn, ne fais pas de bêtise.

— J'ai bien réfléchi, je n'arrête pas de le faire depuis qu'elle est partie.

Il éteignit son ordinateur et se leva avec un sentiment d'intense satisfaction. Il avait l'impression de sortir d'un long sommeil, ou d'avoir enfin trouvé la solution du problème qui le tracassait depuis longtemps. Et c'était le cas. Il reconnaissait enfin l'ordre de ses priorités. Et il était décidé à le rétablir.

— Je refuse que des inconnus décident de ma façon de vivre. Tu auras ma lettre de démission lundi sur ton bureau.

— Prends le week-end pour réfléchir.

— C'est tout réfléchi, Brock. Je sais ce que je veux.

— Et que veux-tu exactement ?

— Etre architecte. Il me restait six mois quand j'ai laissé tomber. J'aurais sans doute quelques matières à rattraper, mais même si je devais tout reprendre de zéro, je suis prêt. Si je dois finir célibataire, autant faire le travail qui me plaît.

— Tu es fou.

— Non, Brock, je suis lucide. Et c'est grâce à Renée.

Il poussa son frère et franchit la porte.

— Où vas-tu ? lui demanda Brock dans son dos.

— Chercher ma femme.

Tamara, sur le seuil, se retourna une dernière fois.

— Tu es sûre de ne pas vouloir camper avec nous ce week-end ? insista-t-elle. Les filles seront ravies.

— Elles seront surtout ravies de se moquer de moi ! répliqua Renée en riant.

Malgré l'épuisement, et le chagrin, elle se força à garder un ton enjoué.

— Je ne sais pas camper. Les moustiques, les serpents, les chouettes et moi ne faisons pas bon ménage. Je crie, je geins, je me fais mal. Je ne suis pas une campeuse, c'est tout !

Elle avait donné le change toute la semaine, et elle avait besoin de la tranquillité du week-end.

Tamara dut percevoir son soupir, car elle fronça les sourcils.

— On peut remettre à la semaine prochaine.

— Surtout pas ! Tes filles seraient déçues, et puis nos quatre prochains samedis sont pris par le travail.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, Tamara. File ou tu es renvoyée !

— Tu ne peux pas me renvoyer. Tu ne connais pas le secret de ma sauce épicée.

Cette vieille plaisanterie lui arracha un sourire.

— C'est vrai et sans elle, je n'aurais plus qu'à mettre la clé sous la porte ! Allez, pars, amuse-toi et ne t'inquiète pas. Je vais peaufiner ma nouvelle recette de gâteau aux carottes.

— Jure-moi au moins que tu ne vas pas travailler toute la nuit, soupira Tamara.

Renée fit la grimace. Elle avait passé toutes les soirées de la semaine, et une partie de ses nuits, devant les fourneaux. Au contraire de son assistante, la soupe populaire locale appréciait ses efforts.

— Je te jure de me coucher avant de me transformer en citrouille, répliqua-t-elle.

Tamara acquiesça, peu convaincue, mais elle partit.

Renée retourna dans sa cuisine et son regard tomba sur la chaise de sa grand-mère. Une ombre de réconfort l'envahit. Elle avait l'impression, grâce à ce meuble, qu'Emma était toujours là et qu'elle l'aidait à franchir cette période difficile.

Lundi, lorsqu'elle irait mieux, elle appellerait le vendeur d'électroménager. Elle espérait lui revendre à un prix raisonnable l'équipement qu'elle avait installé chez Flynn. Elle aurait dû le faire plus tôt, mais cette semaine... elle n'avait pas eu la force de défaire ce qu'elle et Flynn avaient construit ensemble.

Sa décision en tête, elle retourna à son mixeur et aux notes qu'elle avait jetées sur son carnet. Lorsque la sonnette retentit, elle sursauta et regarda sa montre. Déjà 20 heures ?

Trois heures s'étaient écoulées depuis le départ de Tamara. Elle et ses filles devaient être au chaud dans leurs sacs de couchage ou serrées autour de leur feu de camp, à faire griller des guimauves. Qui pouvait venir à cette heure ?

Son assistante était bien capable d'avoir convaincu ses filles de venir camper dans son jardin, se dit-elle en allant vers la porte. Elle veillait sur elle comme une mère depuis qu'elle l'avait découverte au travail, mardi matin.

A travers la fenêtre, elle aperçut un taxi qui repartait. Un visiteur impromptu et qui venait en taxi ? Intriguée, elle alluma la lumière extérieure et jeta un coup d'œil à travers l'œilleton de la porte. Flynn était sur son paillason.

Le cœur battant, elle recula. Que faisait-il ici ?

Elle ne voulait pas le voir. Elle n'était pas prête.

Il tambourina contre la porte.

— Renée, je sais que tu es là, ouvre !

L'aimer, et savoir que cet amour lui était interdit, était bien plus douloureux qu'elle ne l'avait cru. Mais elle l'avait quitté pour son propre bien. Elle devait s'en souvenir.

Elle essuya ses paumes sur son jean, prit une profonde inspiration et ouvrit.

Ses cheveux en désordre, sa barbe naissante, lui inspirèrent une tendresse instantanée. Il semblait fatigué. Sa cravate était de travers, et le premier bouton de sa chemise était ouvert, comme le veston de son costume élégant.

Elle regarda derrière lui. Comme elle s'y attendait, elle ne vit pas sa voiture.

— Pourquoi as-tu pris un taxi ?

— Je voulais te voir. J'ai sauté dans le premier avion pour arriver plus vite. Et comme ça, tu es obligée de me laisser entrer.

— Je peux appeler un autre taxi, répliqua-t-elle en réprimant le sourire qu'elle sentait naître sur ses lèvres.

— Il lui faudra au moins une heure pour arriver. Une heure que je compte mettre à profit pour faire rentrer un peu de bon sens dans ta cervelle.

— Du bon sens ? Dans ma cervelle ?

— Tu ne peux pas me quitter, Renée, dit-il alors. Je t'aime.

Elle suffoqua. Ces mots étaient ceux qu'elle avait désespéré d'entendre. Mais il était trop tard.

— Nous sommes bien tous les deux, Renée, poursuivit-il. Personne ne me comprend mieux que toi. Personne ne m'aime comme toi.

Il avança. Sans réfléchir, elle recula pour le laisser entrer et s'en voulut. C'était idiot. Elle aurait dû lui claquer la porte au nez.

— Flynn...

Il lui effleura la joue du bout des doigts et toutes ses protestations s'envolèrent.

— Tu m'aimes aussi, reconnais-le.

— Ce n'est pas aussi simple, esquiva-t-elle.

Mais comment le lui dire ?

Un accablement terrible s'abattit alors sur ses épaules. Elle venait de comprendre qu'elle n'avait plus le choix. Si elle voulait le convaincre de sa décision, elle devait lui dire la vérité — toute la vérité. Ensuite, elle n'aurait plus qu'à regarder son amour s'éteindre, et mourir.

Elle s'écarta et l'invita dans le salon.

— Rien n'a jamais été ta faute, Flynn. Mais la mienne.

Il lui prit les mains et la fit assoir avec lui sur le canapé.

— Explique-moi.

L'amour et la ténacité qu'elle lisait dans son regard lui déchirèrent le cœur. Mais cet amour ne ferait pas long feu une fois qu'il saurait tout.

Elle rassembla tout son courage afin de faire ce qu'elle devait faire pour pouvoir enfin tourner la page : lui dire la vérité.

— Après la mort de ton père, je... j'ai commencé à devenir comme ma mère.

— En quoi ?

— Un soir, j'avais ouvert une bouteille pour partager un verre avec toi à ton retour, mais tu étais en retard. Alors je me suis servie et j'ai commencé à penser à ce que disait ta mère. Que je n'étais pas de ton milieu, que j'étais une gêne quand tu devais recevoir de nouveaux clients, que je ne serais jamais assez intelligente pour mener une conversation, parce que je n'ai pas fait d'études supérieures. Et puis je me suis servi un deuxième verre, en me demandant si elle avait raison. Tu regrettais peut-être de m'avoir épousée, c'était peut-être pour cela que tu ne voulais pas d'enfant, tu avais peut-être quelqu'un d'autre.

Elle vit ses yeux briller de fureur.

— Ma mère t'a dit tout ça ?

Elle acquiesça.

— Renée, depuis le jour où nous nous sommes rencontrés dans ce magasin de peinture, il n'y a jamais eu d'autre femme que toi. Je travaillais.

— Mais tu ne rentrais plus à la maison.

Il se passa la main sur le visage et, dans ses yeux, la colère céda la place au regret.

— Ma prise de fonction se passait mal. Je n'arrivais pas à me faire à la vice-présidence. Le désordre laissé par mon père était tel que j'avais l'impression de ne pas être à la hauteur et de trahir l'équipe. Et quand je rentrais à la maison, que tu voulais faire l'amour, j'étais parfois si épuisé que je ne pouvais pas assurer. Je savais que mon refus te blessait, je ne supportais pas d'échouer aussi à la maison, alors j'ai fini par dormir au bureau.

— Tu aurais dû me le dire.

— Je ne voulais pas t'embêter avec mes problèmes à l'agence. Mais en dehors des médisances de ma mère, pourquoi es-tu partie ?

Elle surmonta sa honte, et se lança :

— Ce soir-là, après ces deux verres, j'ai cru que j'allais finir comme ma mère. Qu'un jour, je me réveillerais comme elle, au milieu de bouteilles vides sans me souvenir d'avoir ouvert la dernière. Alors je me suis enfuie. Je suis revenue à Los Angeles et ma grand-mère m'a aidée.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Tu aurais dû te tourner vers moi.

— Pour voir naître le mépris dans tes yeux ? Pour voir ton amour s'affaiblir et mourir ? J'ai vu et revu cette réaction, chaque fois que les compagnons de ma mère découvraient qu'elle était alcoolique.

— Es-tu en train de me dire que tu es alcoolique ?

Elle scruta son visage, à la recherche d'une condamnation ou d'un reproche, mais elle ne lisait que la stupéfaction et l'inquiétude.

— Non, Flynn. J'ai seulement eu peur de devenir comme elle. D'après les médecins que j'ai consultés, ce n'est pas héréditaire, mais il y a toujours un risque de reproduire les erreurs de ses parents, par une sorte de mimétisme. Et en dépit de ces diagnostics rassurants, j'ai toujours un peu peur.

— C'est pour ça que tu ne bois plus une goutte d'alcool.

Elle acquiesça.

— Je ne veux pas déclencher une spirale infernale. Je sais trop où elle conduit.

— Tu es trop forte pour te laisser piéger.

— Même les plus forts succombent.

Il lui effleura la joue et lui sourit.

— Quel rapport avec nos cinquante prochaines années ?

Elle sentit tout son amour pour lui se déployer, mais elle le refréna.

— Flynn, je refuse d'imposer à d'autres le calvaire que ma grand-mère et moi avons vécu. Nous avons dû couvrir ma mère, inventer des excuses, mentir. Tu seras bien mieux sans moi. Je ne suis pas seulement un risque pour toi et ta carrière, mais aussi pour les enfants que nous pourrions avoir.

— Renée, si seuls les gens parfaits faisaient des enfants, l'humanité serait en voie d'extinction. Nous apprendrons à nos enfants toutes les manières de dépasser leurs faiblesses. Ils n'auront pas meilleur exemple que toi. Je t'aime et je veux vivre avec toi.

Un nouvel élan la traversa.

— Je ne peux pas vivre dans la peur de voir les défaillances de ma mère, ou pire, les miennes, utilisées contre toi ou Maddox.

— Tu ne seras pas obligée. Je quitte l'agence.

La surprise lui coupa le souffle.

— Pourquoi ?

— Un jour, tu m'as dit que je ne serai jamais heureux si je ne vivais pas d'abord en paix avec moi-même. J'ai fini par comprendre ce que tu voulais dire. Au lieu de suivre ma propre voie, je me suis évertué à suivre celle de mon père. Je me suis écarté de mes désirs. Et ce faisant, je ne me suis pas seulement rendu malheureux, j'ai tourné le dos à la vie que nous voulions vivre ensemble, je me suis éloigné de toi. Je retourne à l'architecture. Au moins aurai-je un métier qui me passionne.

— Oh, Flynn, c'est merveilleux ! se réjouit-elle sincèrement. Tu mérites d'être heureux.

— Sauf qu'il me manque une chose.

— Laquelle ?

— Toi, lui dit-il. Reviens chez nous. Si tu me laisses cette chance, je serai toujours là pour toi. Fais-moi confiance, plaïda-t-il d'une voix vibrante, fais-nous confiance. Je t'aime, et je veux passer le reste de ma vie à te le prouver.

Cette fois, elle ne put rien pour contenir ses larmes.

— Oh, Flynn, je t'aime aussi. Et je veux vivre avec toi.

— C'est vrai, tu ne t'enfuiras plus ?

Son inquiétude la fit sourire.

— Pourquoi m'enfuirais-je ?

Pourquoi, en effet, alors que l'avenir qu'ils avaient espéré s'étendait de nouveau devant eux, radieux comme au premier jour de leur mariage ?

Elle essuya ses larmes et l'embrassa, heureuse de laisser ses lèvres exprimer ce qu'aucun mot n'aurait su dire, l'immensité de son amour et toute l'ampleur de son bonheur.



*TITRE ORIGINAL* : EXECUTIVE'S PREGNANCY ULTIMATUM

*Traduction française* : AGATHE PASSANT

© 2010, Harlequin Books S.A. © 2011, 2016, Harlequin.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

Ce roman a déjà été publié en septembre 2011

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

MAYA BANKS

# Celia



# 1

Celia Taylor se tenait en retrait, un verre de vin à la main, et observait la foule réunie dans la salle de bal. Le gala de charité n'était pas censé être une réunion professionnelle, mais la plupart de ses concurrents songeaient davantage à faire des affaires qu'à se divertir.

Elle aperçut Evan Reese, de l'autre côté de la pièce. Il était comme toujours entouré de nombreux flatteurs. Apparemment dans son élément, il semblait tout à fait détendu, et son sourire tranquille rendait définitivement irrésistible son visage déjà incroyablement séduisant.

Il n'aurait pas dû être permis d'être aussi beau. Grand, la carrure athlétique, Evan ressemblait en tout point aux mannequins qui portaient les vêtements de sport que sa société concevait et commercialisait. Pour ne rien arranger, il émanait de lui une forte aura de confiance et de pouvoir. Et elle avait toujours eu un faible pour les hommes sûrs d'eux.

Si elle se fiait aux longs regards troublés qu'ils avaient échangés ces dernières semaines, elle avait toutes les raisons de se demander où cela les mènerait.

Seulement, Evan était un client potentiel.

Un client qu'elle voulait vraiment convaincre.

Son patron et ses collègues de l'agence comptaient sur elle, et elle tenait absolument à décrocher ce contrat. Cependant, il y avait des limites qu'elle ne franchirait pas : jamais elle ne coucherait avec un homme pour obtenir ce qu'elle voulait.

Elle détourna le regard avant d'être définitivement hypnotisée. Depuis qu'il avait rompu son contrat avec sa précédente agence de publicité, Evan semblait jouer avec elle. Il savait qu'elle le voulait — au sens professionnel du terme, bien sûr. Il savait sans doute aussi qu'elle le désirait sur le plan physique, mais elle ne s'attarderait pas sur ce point. Plus tard, peut-être, quand elle serait seule, elle pourrait se laisser aller à ses fantasmes.

Le problème, c'était que, comme chaque fois qu'une grosse compagnie comme *Reese Enterprises* changeait de prestataire, toutes les autres agences lui tournaient autour comme des requins. Le monde de la publicité était sans pitié, elle était bien placée pour le savoir. Elle aurait dû être en train de jouer des coudes avec ses concurrents, mais elle devinait qu'Evan était secrètement amusé par le fait qu'elle reste en retrait. Avec lui, elle en était sûre, il fallait adopter une approche différente.

— Celia, je suis content que tu aies pu venir. As-tu parlé à Reese ?

Elle se tourna vers son patron, Brock Maddox. Il ne semblait pas le moins du monde heureux d'être là.

Elle haussa un sourcil.

— Eh bien, Brock, tu es très chic dans ce smoking. Ce doit être difficile de garder les femmes à distance.

— Très drôle, dit-il en bougonnant. Mais j'ai déjà une cavalière. J'ai amené Ella avec moi.

Elle regarda par-dessus l'épaule de Brock et aperçut sa jolie assistante à quelques mètres. Elle la salua de la main et lui sourit.

Brock fit un geste impatient vers Evan.

— Pourquoi es-tu ici, et pas avec Evan Reese ?

Il parcourut la salle des yeux et se rembrunit aussitôt.

— J'aurais dû savoir que ce vieux brigand serait là.

Celia suivit son regard et vit Athos Koteas, entouré de son équipe, à portée de voix d'Evan. Même si elle ne l'avouerait pas à Brock, cela la rendait extrêmement nerveuse de voir leur plus grand rival courtiser Evan Reese avec tant d'insistance. Koteas, fondateur de l'agence *Golden Gate Promotions*, avait non seulement volé quelques grands clients à *Maddox Communications* ces derniers mois, mais il avait aussi lancé une campagne de calomnie contre l'agence. C'était une sale bataille, mais Celia n'était pas étonnée. Koteas était un homme impitoyable et prêt à tout pour arriver à ses fins.

— Eh bien, oui, dit-elle à voix basse. Koteas et les cadres de son agence sont occupés à convaincre Evan.

— Y a-t-il une raison pour laquelle tu n'es pas là-bas, toi aussi ?

— Il faut que tu me fasses confiance, Brock. J'ai étudié Evan Reese en détail. Il sait que je suis intéressée. Il finira par venir à moi, j'en suis persuadée.

— Au point de risquer un contrat de cinquante millions de dollars, Celia ? *Maddox* est une petite agence. Une affaire comme celle-ci signifie que tous les employés garderont leur emploi. En revanche, si nous continuons à perdre des clients et des contrats, je ne peux faire aucune garantie.

— Je sais que c'est beaucoup demander, mais je ne peux pas aller là-bas et lui faire les yeux doux.

Elle désigna de la main les femmes qui papillonnaient autour d'Evan. A en juger par leur attitude, il était évident qu'elles iraient loin pour le faire signer un contrat.

— C'est ce qu'il attend, et tu sais bien que je ne peux pas faire ça. Je suis capable de décrocher ce contrat grâce à mes *idées*, Brock. J'ai travaillé d'arrache-pied sur ce dossier. Il est impossible qu'Evan ne soit pas séduit.

Brock l'étudia un long moment, et, dans son regard, elle crut lire du respect. Brock était un patron difficile et exigeant, pourtant elle adorait travailler pour lui. Il était le seul à qui elle ait raconté ce qui s'était vraiment passé à New York, dans son précédent poste.

— Je n'ai jamais pensé que tu obtiendrais le contrat autrement que grâce à ton intelligence, Celia, dit-il avec douceur. J'espère ne t'avoir jamais donné une autre impression.

— Non. J'apprécie ta confiance, plus que tu ne peux l'imaginer. Je ne te décevrai pas et je ne décevrai pas *MC*.

Il passa une main dans ses cheveux et regarda une fois de plus de l'autre côté de la pièce. Il semblait fatigué. Il avait toujours travaillé très dur, son agence était tout pour lui. Mais, ces derniers mois, des rides profondes étaient apparues autour de ses yeux. Plus que tout, elle voulait remporter ce contrat pour lui. Parce qu'il avait cru en elle, quand tout le monde avait été prêt à imaginer le pire à son sujet.

Elle leva les yeux et vit Evan se frayer un chemin dans la foule.

— Ne te retourne pas, il se dirige vers nous. Peut-être que tu devrais emmener Ella danser.

Aussi vite qu'il était apparu, Brock disparut dans la foule.

Celia se détourna et prit une gorgée de vin avec une nonchalance feinte quand elle sentit Evan approcher derrière elle. Elle était sûre que c'était lui. La température de son corps semblait toujours augmenter de cinq degrés quand il était dans les parages.

Et il y avait son parfum. Malgré l'effervescence de la pièce bondée et les multiples parfums féminins qui se mêlaient, elle avait reconnu sa fragrance unique. Brute, masculine, et terriblement sensuelle.

— Celia, dit-il dans un murmure.

Elle se retourna, un sourire avenant aux lèvres.

— Bonsoir, Evan. Vous vous amusez ?

— Vous savez que non.

Elle haussa un sourcil et darda les yeux dans ceux de son interlocuteur.

— Ah bon ?

Il prit une flûte sur le plateau d'un serveur et se retourna vers elle. L'intensité de son magnifique regard émeraude faillit lui couper le souffle, et une onde de chaleur la parcourut. La robe de soirée qu'elle avait choisie était sobre et discrète, pourtant Evan lui donnait l'impression qu'elle portait la tenue la plus provocante qui soit. Elle se sentait nue, et vulnérable.

— Dites-moi, Celia. Pourquoi n'êtes-vous pas avec les autres piranhas, en train de me convaincre que votre agence conduira *Reese Enterprises* au sommet ?

— Peut-être parce que vous êtes déjà au sommet ? dit-elle avec un sourire.

— Quelle charmeuse vous faites.

Elle cessa aussitôt de sourire. Il avait raison, elle flirtait avec lui, et c'était la dernière chose qu'elle voulait faire.

Elle regarda autour d'elle. Les autres publicitaires les dévoraient des yeux.

— Je ne suis pas désespérée, Evan. Au risque de paraître arrogante, je sais que je suis douée, et que mes idées pour votre prochaine campagne sont sensationnelles. Mais je n'ai pas besoin de vous raconter des inepties. Tout ce dont j'ai besoin, c'est de temps, pour vous montrer ce que *MC* peut faire pour vous.

— Ce que *vous* pouvez faire pour moi, Celia.

Elle écarquilla les yeux, choquée par l'évident sous-entendu.

— Si vos idées sont aussi brillantes que vous le dites, ce n'est pas *Maddox Communications* que je choisirai. Je vous engagerai, *vous*.

A présent, elle était en mauvaise posture. Elle serra son verre de vin, pour empêcher sa main de trembler et de trahir son trouble.

Il avait dû remarquer son embarras, car il l'observa avec curiosité.

— Ce n'était pas une proposition indécente, Celia. Croyez-moi, vous verriez la différence.

Dans un geste audacieux, il caressa son bras nu du bout de l'index. Elle fut incapable de réprimer le frisson qui parcourut sa peau.

— Je voulais seulement dire que, si votre projet me séduit et que je signe avec *Maddox*, vous ne m'abandonnez pas aux mains d'un débutant. J'attendrai de vous que vous supervisieiez la campagne à tous les niveaux.

— Dois-je en conclure que vous envisagez de signer avec nous ? demanda-t-elle, la voix rauque d'espoir.

Une lueur d'amusement brilla dans ses yeux. Il avala une gorgée de vin en l'observant d'un air désinvolte.

— Si votre projet est assez bon. *Golden Gate* a de bonnes idées. J'y réfléchis.

— Seulement parce que vous n'avez pas encore entendu les miennes.

— J'aime la confiance en soi, dit-il en souriant. Et je n'aime pas la fausse modestie. Je suis impatient de savoir ce que vous avez à me proposer, Celia Taylor. J'ai le sentiment que vous mettez toute la passion que je vois brûler dans vos yeux dans votre travail. Brock Maddox a de la chance d'avoir une employée aussi dévouée. Je me demande s'il en a conscience.

— Sommes-nous en train de passer à la phase prise de rendez-vous ? demanda-t-elle d'un ton léger. J'aimais bien vous voir entouré des piranhas, comme vous les appelez.

Il posa son verre sur une table.

— Accordez-moi une danse, et nous fixerons un rendez-vous.

Elle le regarda, méfiante.

— Rassurez-vous, j'ai également dansé avec des jeunes femmes de chez *Golden Gate, Primrose, San Fran Media*...

— Très bien, dit-elle d'un air sérieux, je comprends. Vous faites votre sélection en fonction de nos talents de danseuse.

Il se fendit d'un rire franc et sonore. Plusieurs personnes se tournèrent vers eux, et elle dut résister à l'envie de fuir. Elle détestait attirer l'attention, alors qu'Evan semblait n'avoir aucun problème à être observé. Comme ce devait être agréable de ne pas se soucier de ce que les gens pensaient de soi ! D'avoir une réputation intacte, et de ne pas avoir souffert de la stupidité et de la vindicte des autres. Mais, dans des cas comme celui qu'elle avait vécu, l'homme souffrait rarement. C'était toujours la femme, l'« autre femme », qu'on vilipendait.

Ne voyant pas de moyen de décliner aimablement sa proposition, elle posa son verre et le laissa la guider vers la piste.

A son grand soulagement, il ne la serrait pas trop contre lui. Les gens qui les observaient ne pourraient leur reprocher aucune inconvenance. Toutefois, s'ils ne donnaient pas l'impression d'être amants, elle savait que l'idée qu'ils le deviennent était présente dans leurs esprits à tous les deux. Elle lisait du désir dans ses yeux et savait qu'il en voyait sans doute dans les siens.

A dire vrai, elle n'avait pas l'habitude de cacher ses émotions. Peut-être parce qu'elle était la seule fille de sa fratrie et qu'elle avait grandi avec trois frères exubérants et démonstratifs.

Cela lui faciliterait la vie de pouvoir cacher ses sentiments à Evan. Elle n'aurait pas à s'inquiéter de savoir s'il lui donnait une chance parce qu'il la jugeait compétente, ou s'il songeait uniquement à la puissante attirance sexuelle entre eux et à la meilleure façon de tirer avantage de la situation.

Non, elle se montrait injuste. Elle ne pouvait pas le mettre dans le même panier que tous les goujats qui avaient croisé sa route. Elle n'allait tout de même pas se comporter avec lui comme on l'avait fait avec elle, le juger et le condamner uniquement parce qu'il était sexy.

— Détendez-vous. Vous réfléchissez beaucoup trop, lui dit-il à l'oreille.

Elle se força à écouter son conseil et s'abandonna à la musique et au pur plaisir de danser avec un homme qui l'attirait terriblement.

— Que dites-vous de la semaine prochaine ? Je suis libre vendredi.

Elle revint en sursaut à la réalité et, pendant un instant, fut incapable de comprendre ce dont il parlait. Quelle professionnelle aguerrie elle faisait !

— Je me disais que nous pourrions nous voir de manière informelle, pour que vous me présentiez vos idées. Si je suis intéressé, vous pourrez organiser une présentation complète à votre agence. Dans le cas contraire, cela nous épargnera beaucoup de temps et de tracas.

— Vendredi. Oui, vendredi, c'est parfait.

La musique s'acheva, et il la garda dans ses bras un peu plus longtemps que nécessaire. Hypnotisée par son regard brûlant, elle ne put formuler la moindre objection.

— Je dirai à mon assistante de vous communiquer l'heure et le lieu.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres. Le contact provoqua une décharge de plaisir en elle.

— A vendredi, alors.

Elle le regarda s'éloigner, incapable de répondre à son salut. Il fut immédiatement happé par une foule de gens. Pourtant, il se retourna vers elle et esquissa un sourire.

Il savait. Oui, il savait exactement l'effet qu'il avait sur elle. Il aurait fallu qu'il soit totalement stupide pour ne pas l'avoir remarqué. Or il était tout sauf stupide. Evan Reese était intelligent. Ambitieux. Et il avait la réputation d'être impitoyable. Le client idéal, en somme.

Il était temps pour elle de s'en aller. Elle avait fait ce pour quoi elle était venue, elle n'avait donc plus aucune raison de rester. Si la danse qu'elle avait partagée avec Evan suscitait des commentaires, elle

n'avait pas envie de les entendre.

Alors qu'elle se dirigeait vers la sortie, elle s'arrêta devant Brock et Ella, qui se tenaient à l'écart de la piste. Ils semblaient tous les deux mal à l'aise. Brock ne dit pas un mot et se contenta de hausser un sourcil dubitatif. Il l'avait vue danser avec Evan, c'était certain. Il n'avait sans doute pas quitté Evan des yeux de toute la soirée. Ce qui était dommage, d'ailleurs, car Ella était fabuleuse dans sa robe fourreau noire.

— Je le rencontre vendredi, dit-elle à voix basse. Pas de présentation officielle, il veut entendre mes idées d'abord. Si elles lui plaisent, il nous accordera un rendez-vous pour que nous lui présentions un projet en bonne et due forme.

Brock hocha la tête, l'air satisfait.

— Beau travail, Celia.

Elle sourit, puis prit congé. Elle avait beaucoup à faire d'ici à vendredi.

\* \* \*

Dès qu'Evan entra dans sa suite, il desserra sa cravate et retira sa veste, puis il gagna la chambre.

Sur le bureau, son ordinateur semblait lui faire signe mais, une fois n'était pas coutume, l'idée de travailler ne lui disait rien. Il était trop obnubilé par Celia Taylor.

La belle, séduisante, et incroyablement distante Celia Taylor.

A l'instant même où elle était entrée dans la salle, tous ses sens s'étaient mis en alerte. Et, même s'il avait su exactement à quel moment elle était partie, il était encore tendu de désir et douloureusement conscient de son parfum, de la sensation de son corps entre ses bras, de sa peau soyeuse, la seule fois où il avait été assez audacieux pour la toucher.

Il voulait faire bien plus que la toucher. Il avait envie de la goûter, de la savourer. Il rêvait d'être allongé sur son corps nu et de l'entendre gémir de plaisir.

Il voulait passer toute la nuit à lui faire l'amour. Avec une femme telle que Celia, il ne fallait pas précipiter les choses. Il prendrait d'abord le temps d'explorer chaque centimètre de son corps. De découvrir ses zones sensibles.

Difficile d'expliquer son obsession pour elle. Il ne vivait pas comme un moine et ne manquait pas de partenaires. Le sexe était une activité agréable. Mais il savait qu'avec Celia ce serait bien plus que cela. Ce serait enivrant, et délicieux. Le genre d'expérience pour laquelle un homme pourrait vendre son âme.

Celia était une très belle femme. Elle était grande, mais pas démesurément. Il la dépassait d'une courte tête, et elle s'était parfaitement accordée à lui durant leur danse.

Elle relevait souvent négligemment ses cheveux roux. Il rêvait de lui enlever cette fichue pince et de regarder sa chevelure soyeuse retomber en cascade sur son dos. Ou mieux, sur lui, pendant qu'ils feraient l'amour.

Son corps réagit aussitôt à cette image, et il marmonna un juron de frustration. Une douche froide ne suffirait pas à calmer ses ardeurs. Il le savait, car il en avait pris de nombreuses, ces dernières semaines.

Peut-être la chose la plus fascinante chez Celia était-elle ses yeux. Ses magnifiques yeux, d'une nuance unique. Parfois, ils semblaient bleus, parfois verts, mais sous une certaine lumière ils ressemblaient à deux émeraudes pures.

La part la plus cynique en lui se demandait pourquoi une femme aussi belle n'avait pas essayé de le séduire pour l'attirer dans son agence. D'autres avant elle l'avaient fait. D'ailleurs, il avait reçu deux propositions de ce type ce soir, durant le gala.

Cela ne lui aurait pas posé de problème si Celia avait fait de même. A cet instant, il était prêt à se servir de n'importe quel prétexte pour amener Celia Taylor dans son lit. Mais il y avait une certaine

réserve en elle qui l'intriguait. Elle avait fait preuve d'un grand calme, une qualité qu'il admirait. Certes, elle voulait cette campagne et ne s'en était pas cachée. Pourtant, elle ne l'avait pas ostensiblement cherché.

Au contraire, elle avait attendu qu'il vienne à elle. Peut-être était-elle diablement maligne, car il avait en effet mordu à l'hameçon.

La sonnerie de son téléphone interrompit ses pensées et le ramena brutalement à la réalité. Il sortit l'appareil de sa poche.

Il constata, contrarié, que c'était sa mère. Il n'était pas vraiment d'humeur à discuter, mais il était très attaché à elle et il ne pouvait pas rejeter son appel.

Avec un soupir résigné, il décrocha.

— Bonjour, maman.

— Evan ! Je suis si contente de t'avoir en ligne. Tu es très occupé ces derniers temps.

La désapprobation et l'inquiétude perçaient dans sa voix.

— Les affaires ne tournent pas toutes seules, lui dit-il.

— Tu parles exactement comme ton père, répondit-elle d'un ton exaspéré.

Il grimaça. Ce n'était pas exactement le genre de phrases qu'il aimait entendre.

— Je voulais m'assurer que tu n'avais pas oublié pour ce week-end. C'est important pour Mitchell que tu sois là. Tu es son frère.

Il y avait une note d'angoisse dans sa voix, comme chaque fois que Mitchell était mentionné.

— Tu ne crois tout de même pas que je vais aller à leur mariage, dit Evan avec douceur.

La seule chose qui importait pour Mitchell, c'était qu'Evan soit là pour le voir triompher.

— Je sais que ce ne sera pas facile pour toi, Evan. Mais ne penses-tu pas que tu devrais tourner la page et lui pardonner ? Il est évident que Bettina et lui sont faits l'un pour l'autre. Ce serait tellement bien d'avoir toute la famille réunie de nouveau.

— Ce n'est pas que ce soit facile ou difficile, maman. Je me moque de leur mariage et, franchement, je trouve qu'ils vont bien ensemble. Simplement, je n'ai ni le temps ni l'envie d'être là.

— Le ferais-tu pour moi ? S'il te plaît. Je veux voir mes deux fils dans la même pièce au moins une fois.

Il s'assit sur son lit et se pinça l'arête du nez. Si son père avait téléphoné, il n'aurait eu aucun problème à refuser. Encore moins avec son frère. Non, songea-t-il en souriant, Mitchell ne l'appellerait plus pour quoi que ce soit. La dernière fois qu'ils s'étaient parlé, Evan lui avait dit d'aller au diable et d'emmener sa fiancée infidèle avec lui.

Mais c'était sa mère qui était au bout du fil, or il éprouvait une véritable affection pour elle. Elle était toujours prise dans les tensions qui existaient entre son père et lui, et entre Mitchell et lui.

— D'accord, maman, je vais venir. Mais j'amènerai quelqu'un avec moi. J'espère que cela ne te dérange pas.

— Oh, Evan, tu ne m'as pas dit que tu voyais quelqu'un ! Bien sûr que tu peux venir avec elle ! Je suis impatiente de faire sa connaissance.

Elle semblait sincèrement ravie.

— Peux-tu transmettre tous les détails à mon assistante, pour qu'elle puisse organiser mon voyage ?

— Pourquoi ne suis-je pas surprise que tu n'aies pas gardé l'e-mail que je t'ai fait parvenir ?

Il l'avait supprimé dès sa réception. Bien sûr, il n'allait pas le lui dire.

— Je te verrai vendredi. Je t'aime, maman.

— Je t'aime aussi, mon fils. Je suis très heureuse que tu viennes.

Il raccrocha et fixa l'écran de son téléphone. Vendredi. C'était le jour où il devait rencontrer Celia. Il attendait cela depuis si longtemps !



Il avait tout planifié méticuleusement, pour ne pas avoir l'air trop impatient. Ces dernières semaines, il avait gentiment flirté, échangé de longs regards avec elle.

Et maintenant, il allait devoir tout annuler parce que sa mère voulait qu'il voie son ex-fiancée épouser son petit frère.

Il lui fallait une cavalière. De préférence, une femme qui convaincrerait sa mère qu'il n'était pas toujours secrètement amoureux de Bettina. Il ne l'était pas, bien évidemment. Il l'avait oubliée à la minute où elle l'avait laissé tomber pour son frère, quand Mitchell avait été nommé P.-D.G. de la société de joaillerie familiale.

Elle préférait le luxe et les paillettes du monde des pierres précieuses à la sueur du monde sportif. C'était aussi bien qu'elle n'ait pas eu assez de jugeote pour faire la moindre recherche. Si elle en avait fait, elle aurait su que les bénéfices de *Reese Enterprises* excédaient de loin ceux de la société de son père. Et il ne lui avait fallu que quelques années pour bâtir son empire.

Sa mère ne le croirait sans doute pas, mais il était reconnaissant à Mitchell d'être un abruti égoïste. Il lui avait évité de commettre une énorme erreur.

Pour autant, il n'avait pas envie de passer du temps avec son tyran de père et son imbuvable frère. Mais il avait accepté l'invitation, il lui fallait donc une cavalière.

Il se mit à faire défiler la liste de contacts de son téléphone. Il avait réduit ses options à trois femmes quand une solution alternative s'imposa à lui.

Une brillante solution alternative. Comment n'y avait-il pas pensé tout de suite ? Cela résolvait tous ses problèmes.

Enfin, il avait un moyen d'attirer Celia à lui. Ce serait pour affaires, bien entendu, mais si elle était coincée avec lui sur l'île de Catalina pendant trois jours, dans un décor intimiste...

Finalement, songea-t-il avec un sourire de satisfaction, peut-être ce mariage ne serait-il pas un si mauvais moment à passer.

## 2

Quand Celia s'arrêta dans l'allée de la maison familiale, elle fut soulagée de voir la Mercedes de Noah garée à côté du vieux pick-up cabossé de leur père. Elle gara sa BMW noire de l'autre côté du camion et sourit en voyant les deux voitures rutilantes encadrer ce monument de l'histoire familiale.

Au moment où elle sortait, elle entendit le ronronnement d'un autre moteur. C'était son frère Dalton qui s'arrêtait derrière elle. A sa grande surprise, elle vit Adam sortir du côté passager.

Elle alla se jeter dans ses bras et, comme il le faisait depuis qu'elle était toute petite, il la souleva et la fit tourner.

— Comment se fait-il que je n'aie pas droit à des salutations aussi chaleureuses ? demanda Dalton, d'un ton boudeur, en sortant à son tour du véhicule.

— Je suis si contente de te voir, dit-elle à Adam en chuchotant.

— C'est bon de te revoir, Cece. Tu m'as manqué. Il t'a fallu du temps pour revenir à la maison.

Elle se laissa glisser jusqu'à ce que ses pieds touchent terre et détourna rapidement les yeux.

— Hé, fit-il en lui levant le menton pour qu'elle le regarde dans les yeux. Ne pense plus à ça. C'est du passé, et tant mieux, sinon tes frères prendraient le premier avion pour New York et mettraient une raclée à ton ancien patron.

— Au fait, je suis là moi aussi, dit Dalton en agitant la main entre eux.

Elle soutint le regard d'Adam un long moment, puis sourit. Certes, ses frères étaient du genre étouffant. Ils étaient exubérants et surprotecteurs. Par exemple, ils pensaient qu'elle n'avait pas besoin de travailler, qu'il lui suffisait d'être jolie et de les laisser subvenir à ses besoins. D'un autre côté, ils lui témoignaient une loyauté indéfectible, et elle leur en était extrêmement reconnaissante.

Enfin, elle se tourna vers Dalton.

— Toi, je t'ai vu il y a deux semaines. Adam, je ne l'ai pas vu depuis des lustres. Pourquoi d'ailleurs ?

— Désolé, répondit Adam. C'est la période la plus chargée de l'année.

Adam, l'aîné de la famille, possédait une florissante entreprise d'aménagement paysager, et le printemps était toujours une saison d'intense activité. Ils le voyaient rarement avant l'automne, quand les affaires commençaient à ralentir.

Dalton passa un bras autour des épaules de Celia et planta un baiser affectueux sur sa joue.

— Je vois que M. Baseball est ici, dit-il en pointant la voiture de Noah. Il a dû prendre une pause avant que la saison ne commence.

— Vous irez au match d'ouverture ? demanda-t-elle.

— Je ne manquerais ça pour rien au monde, dit Adam.

— Dans ce cas, j'ai une faveur à vous demander.

Ses deux frères la regardèrent avec curiosité.

— J'amènerai un client et j'aimerais que mes liens avec Noah restent secrets.

La curiosité brilla dans leurs yeux. Elle savait qu'ils voulaient poser des questions mais, quand elle ne donnait pas spontanément d'explications, ils savaient respecter son silence.

— D'accord. Pas de problème, dit enfin Adam.

— Vous trois, est-ce que vous allez rester plantés là toute la journée, ou est-ce que vous venez manger ?

C'était leur père, qui les attendait sur le perron, l'air manifestement impatient.

— Nous ferions mieux d'y aller avant qu'il ne devienne menaçant, dit-elle en souriant.

Quand ils arrivèrent en haut du perron, elle alla serrer son père dans ses bras. Il l'embrassa sur le front.

— Où est Noah ? demanda-t-elle.

— A l'endroit habituel. Devant la télévision, en train de regarder un match de base-ball.

Pendant que son père saluait ses fils, elle entra dans la maison dans laquelle elle avait grandi. Dans le salon, elle découvrit Noah allongé dans le fauteuil inclinable, en train de faire défiler les séquences d'un match enregistré.

— Salut, dit-elle.

Il leva les yeux, puis afficha un large sourire et lui tendit les bras.

Elle l'embrassa chaleureusement puis lui tâta les côtes.

— Ils ne vous nourrissent pas au centre d'entraînement ?

— Tu sais bien que je passe mon temps à manger, dit-il en riant.

Elle se retourna pour s'assurer qu'ils étaient encore seuls.

— Est-ce que tu seras là tout à l'heure, ou est-ce que tu as quelque chose à faire ?

Il prit un air sérieux.

— Je n'ai aucun rendez-vous aujourd'hui. Pourquoi ?

— J'ai un service à te demander et je préférerais t'en parler en tête à tête.

A présent, il semblait inquiet.

— Est-ce que tout va bien, Cece ? Tu as des ennuis ? Est-ce qu'il faut que je trucidé quelqu'un ?

— Tu as bien trop de valeur pour aller en prison, répondit-elle, enjouée. Ne t'inquiète pas, tout va bien, je te le jure. Je veux juste organiser quelque chose avec toi, quelque chose qui pourrait nous être profitable à tous les deux.

— Si tu as envie de rester dans le mystère, à ton aise. J'imagine que je peux attendre tout à l'heure. Tu veux qu'on se retrouve chez toi ? Je t'inviterais bien chez moi, mais ma femme de ménage m'a laissé tomber la semaine dernière, et ce n'est pas beau à voir. Tu as à manger, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête.

— Oui, j'ai à manger, et oui, nous pouvons aller chez moi. Dis-moi, Noah, est-ce si difficile de ranger tes affaires toi-même ? Et, si la réponse est oui, au moins, prends ton téléphone et engage une nouvelle femme de ménage.

— Eh bien, je suis comme qui dirait grillé sur le marché. Il faut que je trouve une agence dans laquelle ma réputation ne m'a pas précédé.

— Je me sens navrée pour la femme que tu épouseras. Elle va vivre un enfer.

— Tu n'as pas à t'inquiéter, parce que ça n'arrivera pas.

A cet instant, les autres arrivèrent dans le salon.

— Le déjeuner sera servi dans un quart d'heure, annonça leur père.

Sans même savoir ce qu'il avait cuisiné, elle en salivait d'avance. Son père était un véritable cordon-bleu.

Le déjeuner se passa, comme toujours, dans une ambiance bruyante. Ses frères se chamaillaient et plaisantaient pendant que leur père les regardait avec indulgence. Tout cela lui avait manqué, durant ses années à New York. Si elle détestait les circonstances qui l'avaient ramenée au bercail, elle était contente de retrouver le cercle confortable de sa famille. Même si ses frères et son père pensaient parfois comme des hommes des cavernes.

Après le déjeuner, elle s'installa confortablement dans le canapé. Son père s'assit à côté d'elle et s'amusa des pitreries de ses fils, qui se disputaient pour savoir quelle chaîne de télévision ils allaient regarder, tandis qu'elle observait la maison de son enfance.

Autrefois, elle avait fui le cocon familial. Elle avait voulu tracer son chemin seule, alors que ses frères et son père auraient préféré qu'elle reste auprès d'eux, pour pouvoir la soutenir et veiller sur elle.

Elle n'était pas une femme vaniteuse, cependant elle savait que les hommes la trouvaient séduisante. La plupart la considéraient sans doute comme belle, mais son physique lui avait valu nombre de problèmes.

A cause de son apparence délicate, ses frères et même son père ne l'avaient pas encouragée quand elle avait décidé de faire des études, et encore moins lorsqu'elle s'était lancée dans un domaine aussi concurrentiel et exigeant que la publicité.

Malgré leurs objections, elle avait tenu bon. Elle avait eu son diplôme, puis avait décroché un emploi à New York. Après quelques années, elle avait obtenu un poste plus important dans une agence prestigieuse. Rapidement, une promotion était venue consolider son triomphe. Ensuite, tout s'était écroulé.

Adam se leva, et elle revint à l'instant présent.

— Tu pars déjà ? demanda-t-elle, étonnée.

— Oui. Il faut que je supervise un chantier. Je te verrai au match d'ouverture, dit-il avant de la serrer dans ses bras.

Elle déposa un baiser affectueux sur sa joue.

— J'y compte bien.

Elle se tourna vers Dalton.

— J'imagine que tu pars aussi, puisque c'est toi qui l'as amené.

— En effet. J'ai un rendez-vous galant.

Personne ne sembla surpris par cette information.

— Je vous raccompagne, dit-elle. Moi aussi, il faut que j'y aille. J'ai une présentation à préparer.

Son père fit la moue, et elle se prépara à un nouveau sermon sur le fait qu'elle se tuait à la tâche. Bizarrement, Adam travaillait plus que tout le monde, et personne ne lui faisait jamais le moindre reproche.

A sa grande surprise, son père garda le silence. Elle l'observa, dubitative, et se demanda s'il allait se laisser emporter par son irritation, mais il n'ouvrit pas la bouche. Il lui donna une accolade, puis lui conseilla d'un ton bourru de ne pas oublier de se reposer.

Sur le seuil de la maison, il leur rappela le déjeuner du dimanche suivant. Tandis qu'elle démarrait, Noah sortit à son tour. Il serait bientôt chez elle, et elle devait s'assurer que son réfrigérateur survivrait à cet assaut.

\* \* \*

Celia avait rapidement passé en revue son stock de nourriture — en se réprimandant de ne pas être allée au marché depuis longtemps — quand son Interphone sonna.

Elle alla décrocher.

— C'est toi, Noah ?

— Oui, tu me fais entrer ?

Quelques secondes plus tard, elle accueillit son frère avec un grand sourire.

— Je connais ce sourire, dit-il d'un ton suspicieux. Tu m'as attiré ici avec de fausses promesses. Tu n'as rien à manger, hein ?

— Eh bien, non, je l'avoue. Mais je viens de commander une pizza.

— Dans ce cas, tu es pardonnée, mais je refuse toute conversation sérieuse avant la livraison.

Elle rit et lui donna une légère bourrade. Il s'affala sur le canapé.

— Si je n'avais pas besoin que tu me rendes service, je te le ferais payer.

— Et quel est ce service ? demanda-t-il, reprenant son sérieux.

— Ah non, je ne te demanderai rien avant que tu n'aies l'estomac plein. Après tout, cela fait presque trois heures que tu n'as rien avalé.

Il grommela, mais ne protesta pas.

Il prit la télécommande et alluma le téléviseur. Comme toujours, il choisit une chaîne sportive.

La pizza ne tarda pas à être livrée, remplissant l'appartement d'odeurs alléchantes. Malgré tout ce qu'elle avait avalé durant le déjeuner, elle sentit son estomac gronder. Elle observa le fromage fondant et grimaça. Cela sentait peut-être bon, mais chaque bouchée irait se loger directement sur ses hanches. Cela dit, il fallait bien que les tapis de course servent à quelque chose.

Elle posa la boîte sur la table basse devant Noah. Il observa la généreuse pizza avec une expression proche de la félicité.

Elle attendit qu'il prenne une part avant de se servir et d'en mordiller le bord. C'était, en effet, un pur délice. Elle s'adossa au canapé et attendit que Noah termine sa première part. Quand il entama la seconde, ce fut lui qui demanda :

— Alors, qu'est-ce que tu attends de moi ?

— J'ai un client... en fait ce n'est pas encore un client, mais j'aimerais qu'il le devienne. Evan Reese.

Noah cessa aussitôt de mâcher.

— Le type des vêtements de sport ?

— C'est ça. Il s'est séparé de sa dernière agence et doit en trouver une nouvelle. Je le veux.

*Maddox Comm* aussi.

— D'accord. En quoi cela me concerne-t-il ?

Son courage la déserta un instant, mais elle se reprit rapidement. Dans sa profession, il n'y avait pas de place pour les lâches. Et ce n'était pas en se comportant comme une poule mouillée qu'elle avait gagné la confiance de Brock Maddox.

— Je voudrais que tu représentes sa nouvelle ligne de vêtements.

Noah cligna des yeux et reposa sa part de pizza. Pendant un instant, il resta muet. Elle patienta, s'attendant à ce qu'il refuse ou qu'il lui liste toutes les raisons pour lesquelles il refusait les contrats publicitaires. Même si elle les connaissait déjà parfaitement. Pourtant, il se contenta d'étudier son visage avec attention, comme s'il voulait lire dans ses pensées.

Il ne lui demanderait pas pourquoi elle l'avait choisi, car il connaissait la réponse. Noah était une énorme star du base-ball et il était plus courtisé par les publicitaires que tous les autres joueurs, principalement parce qu'il refusait toute proposition. Au lieu de dissuader les entreprises, cela les rendait encore plus déterminées à être les premières à convaincre Noah de représenter leur marque.

Elle pourrait le supplier. Ou encore lui expliquer précisément pourquoi elle avait besoin de lui. Mais elle n'avait pas envie de lui forcer la main.

— C'est important pour toi, dit-il enfin.

— Oui. Evan est un gros client. Mon patron compte sur moi pour décrocher ce contrat. Ne te méprends pas, je l'aurai avec ou sans toi, mais tu serais la cerise sur le gâteau. Et puis ce serait énorme

pour toi. Reese paiera cher pour t'avoir.

Il soupira.

— J'aimerais que tu quittes ce job. Tu n'as pas besoin de travailler. Tu n'as pas à prouver ta valeur à qui que ce soit, Cece, et certainement pas à ta famille. Adam, Dalton et moi gagnons assez d'argent pour subvenir à tes besoins. Papa serait heureux que tu n'exerces pas une profession aussi stressante. Il est convaincu que tu auras un ulcère avant tes trente ans.

— Mais j'ai trente ans, dit-elle avec un faible sourire. Ecoute, Noah. Est-ce que tu abandonnerais le base-ball simplement parce que tes frères sont assez riches pour t'entretenir ?

Il renifla bruyamment puis se passa la langue sur les lèvres.

— C'est différent.

— Oui, bien sûr. Tu es un homme, et je suis une femme, dit-elle, ironique. Noah, je t'aime très fort. Tu es le meilleur frère dont une sœur puisse rêver. Mais tu es aussi le plus grand macho que je connaisse.

Il sembla vexé, mais ne contesta pas son accusation.

— J'imagine que tu as fait des recherches sur Reese et son entreprise, dit-il.

Elle hocha la tête avant même qu'il ne termine sa question. Au premier abord, Noah semblait insouciant. Il avait toutes les apparences du sportif richissime, collectionneur de voitures de course et de filles faciles. Pourtant, sous cette image superficielle se cachait un homme doté d'une grande conscience sociale.

Son obstination à refuser toute proposition publicitaire lui avait valu une réputation d'excentrique par certains. D'autres pensaient qu'il était fou de rater l'opportunité de gagner des millions rien que pour prêter son nom et son image à des entreprises désireuses de dépenser leurs dollars pour lui. En réalité, Noah effectuait des recherches méticuleuses sur toutes les sociétés qui l'approchaient et, jusqu'à présent, aucune n'avait trouvé grâce à ses yeux.

— Envoie-moi tout ce que tu as par e-mail. Si cela me convient, je suis prêt à écouter son offre.

Elle l'embrassa sur la joue.

— Merci, Noah. Tu es le meilleur.

— Je suppose que tu n'es pas reconnaissante au point de nettoyer mon appartement ?

— Je vais te dire, répondit-elle en riant, je préférerais encore démissionner et laisser mes frères assurer mon train de vie plutôt que de faire le ménage chez toi.

— Eh bien, dit-il avec une grimace. Tu n'avais pas besoin d'être aussi méchante.

— Pauvre bébé. Au fait, j'ai besoin d'un autre service.

Il lui lança un regard noir.

— Tu viens de refuser ma requête, tu m'insultes et, en plus, tu as le culot de me demander un autre service ?

— Si je te trouvais une autre femme de ménage ? Nous serions quittes tous les deux.

Le regard plein d'espoir qu'il lui lança aurait fait fondre n'importe quelle femme. Mais, en tant que sœur, elle était immunisée.

— Bon, tu me trouves quelqu'un pour débayer mon appartement, et je t'accorde la faveur que tu me demandes, quelle qu'elle soit.

— Tu ne sais même pas encore ce que c'est.

— C'est dire à quel point je suis désespéré, dit-il.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Tout ce dont j'ai besoin, c'est deux sièges bien placés pour le match d'ouverture. J'emmènerai Evan. Du moins j'espère.

— Personne ne t'a dit que tu avais des goûts de luxe ?

— Je te rappelle qu'il y a une minute tu essayais de me convaincre de quitter mon travail pour vivre à tes crochets.

Soudain, il redevint sérieux.

— Je m'inquiète pour toi, Cece, voilà tout. Ce qui s'est passé à New York ne serait jamais arrivé si...

Elle se raidit.

— Je ne veux pas parler de New York, répliqua-t-elle aussitôt.

— Pardon, dit-il, une lueur de regret dans les yeux. Oublie ça.

Elle attendit que son pouls reprenne un rythme normal et se força à sourire.

— Alors, tu vas jeter un coup d'œil à la documentation que j'ai compilée ? Reese va te plaire, c'est un vrai boy-scout. Ses employés l'adorent, il leur offre une excellente assurance-maladie, il n'a licencié personne depuis qu'il a fondé sa société et il ne délocalise pas ses emplois ou sa production ailleurs. Voyons, quoi d'autre ? Ah, oui, il apporte régulièrement sa contribution à une demi-douzaine d'organisations caritatives...

— D'accord, j'ai compris, c'est un saint. Personne ne lui arrive à la cheville.

— Inutile d'être si sarcastique.

Il consulta sa montre et poussa un soupir.

— Navré de devoir partir si tôt, d'autant que je n'ai pas fini la pizza. Envoie-moi ces documents, j'y jetterai un coup d'œil. Et les places t'attendent à l'entrée du stade.

— Tu as toujours été mon frère préféré, dit-elle avec tendresse.

Il l'embrassa sur le front puis s'étira nonchalamment.

— Je t'appelle quand j'aurai lu tout ça.

### 3

Evan entra dans les bureaux qu'il louait à San Francisco pour ses visites occasionnelles. Ils étaient situés à Union Square, quartier somptueux qui accueillait des sociétés haut de gamme, mais pour le siège de sa société il avait préféré l'ambiance plus branchée et moderne de Seattle.

Il salua sa réceptionniste, Tanya, qui se leva aussitôt, l'air contrarié.

— Vous ne devriez pas entrer, dit-elle, chuchotant, en désignant son bureau.

— Et pourquoi ça ?

— Parce qu'elle est là.

Il se tourna vers son bureau et constata que la porte était fermée.

Bon sang, il n'avait pas le temps de jouer aux devinettes. Il reporta son attention sur Tanya et tenta de réprimer son impatience. La jeune femme était très efficace, quoiqu'un peu excentrique. Cela dit, il aimait le non-conformisme et, même si elle aurait plus eu sa place dans son équipe de Seattle, avec ses cheveux colorés, ses piercings et ses vêtements vintage, il trouvait qu'elle apportait un peu de couleur dans un bureau par ailleurs étouffant.

— D'accord, Tanya. Qui est-ce, et où est Vickie ?

D'ordinaire, Vickie venait à sa rencontre dès sa sortie de l'ascenseur. Elle était son assistante depuis très longtemps et le suivait dans tous ses déplacements. Elle possédait un appartement à Seattle et un autre à San Francisco. Elle avait un sixième sens pour savoir précisément à quel moment il se montrerait.

— Oh, alors vous n'avez pas eu mes messages ? dit Tanya, l'air soucieux. Je vous en ai laissé deux. La petite-fille de Vickie est à l'hôpital, pour une appendicite. Elle est en salle d'opération.

— Non, je n'ai pas eu vos messages, dit-il en marmonnant. Appelez-moi dès qu'elle sortira de la salle d'opération. Envoyez des fleurs et assurez-vous que Vickie a tout ce dont elle a besoin. D'ailleurs, maintenant que j'y pense, faites porter des repas pour la famille, la nourriture des hôpitaux est exécration. Et demandez une chambre individuelle. S'il y a un hôtel proche de l'hôpital, réservez des chambres pour les membres de sa famille.

Tanya s'empressa de prendre son bloc-notes et de consigner ses instructions.

Il patienta un instant, puis poussa un soupir exaspéré.

— Tanya ?

Elle leva les yeux, manifestement surprise de le voir encore là.

— Qui est la femme qui attend dans mon bureau ?

Elle fit la moue.

— Mlle Hammond, monsieur. Je n'ai rien pu faire pour l'empêcher d'entrer, elle a été inflexible. Elle m'a dit qu'elle vous attendrait.



Il jeta un coup d'œil vers son bureau et envisagea une seconde de repartir. Il n'avait pas de temps à accorder à Bettina et, puisque sa mère lui avait extorqué la promesse d'être présent à la débâcle de ce week-end, il ne voyait guère ce que Bettina avait à lui dire.

Il se dirigea pourtant vers son bureau et ouvrit la porte en grand. Bettina était assise sur un des canapés situés près de la fenêtre.

— Bettina. Qu'est-ce qui t'amène ? dit-il en déposant son attaché-case sur le bureau.

Elle se leva et tira sur sa robe. Le geste attirait l'attention sur ses jambes — son plus grand atout, selon elle. La robe s'arrêtait presque à mi-cuisses et ne laissait guère de place à l'imagination.

Il fallait bien l'admettre, il avait apprécié ses jambes. Dommage qu'elles appartiennent à Bettina.

Avec une expression de douleur feinte, elle traversa la pièce et prit sa main entre les siennes dans un geste mélodramatique.

— Je voulais te remercier d'avoir accepté de venir au mariage. Cela compte beaucoup pour Mitchell, et pour tes parents. Je sais à quel point ce doit être douloureux. Je ne peux imaginer comme cela a dû être difficile pour toi d'accepter de venir, alors que je t'ai brisé le cœur.

Il se contenta de la dévisager. Il aurait pu lui demander sur quelle planète elle vivait, mais il connaissait déjà la réponse. C'était la planète Bettina, où tout tournait autour de sa petite personne. Croyait-elle vraiment qu'il avait encore des sentiments pour elle ?

— Arrête ta comédie, Bettina. Tu te moques de savoir si je viendrai ou pas, alors pourquoi prétendre le contraire ? En fait, je suis sûr que tu espérais que je ne vienne pas. Quelle est la vraie raison de ta visite ?

Il vit passer un éclair d'amertume dans son regard.

— Lucy a dit que tu venais... accompagné. C'était très intelligent de ta part, je dois dire. Mais je ne suis pas dupe, Evan. Tout le monde sait que tu n'as pas eu de relation sérieuse depuis moi. Qui est-ce ? Quelqu'un que tu as rencontré lors d'une soirée ? Est-ce qu'elle sait qu'elle sera un simple accessoire ? C'est ce que j'ai toujours été pour toi.

— Il faudrait savoir, Bettina. Soit j'étais sérieux avec toi, soit tu étais un accessoire, dit-il d'un ton las. Alors, pourquoi es-tu venue ?

Elle devint rouge de colère.

— Ce que je voulais dire, c'est que tu n'as eu que des aventures d'un soir, depuis que j'ai rompu avec toi.

— Tu me flattes, dit-il, ironique, avec une surprise délibérément exagérée. Je ne savais pas que tu t'intéressais à ce point à ma vie sentimentale. J'aurais cru que mon frère t'occupait trop pour te laisser le temps de surveiller ma vie amoureuse.

— Amène ton amie, Evan. Mais toi et moi, nous savons qu'elle n'est pas moi et qu'elle ne pourra jamais me remplacer. Ne crois pas que tu pourras me faire de l'ombre le jour de mon mariage.

Sur ces paroles, elle sortit d'un pas déterminé.

Décidément, il devrait appeler son frère pour le remercier du fond du cœur de l'avoir débarrassé d'elle, songea-t-il en secouant la tête.

Il s'assit dans son fauteuil et ouvrit son agenda. Vickie notait scrupuleusement tous ses rendez-vous, pour les situations exceptionnelles où elle n'était pas disponible. Il constata avec dépit que sa journée était très chargée. Excepté un créneau de quarante-cinq minutes, à l'heure du déjeuner.

Aussitôt, il songea à Celia. Son bureau n'était qu'à quelques immeubles du sien. Il avait prévu de lui téléphoner, mais pour lui faire une proposition comme celle qu'il avait à l'esprit il valait mieux la voir. Il n'aurait pas beaucoup de temps et il doutait qu'elle-même en ait, mais s'il lui demandait de déjeuner avec lui elle ne refuserait pas. Elle tenait trop à obtenir ce contrat pour cela.

Il décrocha son Interphone.

— Tanya, appelez-moi Celia Taylor, de chez *Maddox Communications*.

A sa sortie de l'ascenseur, Celia fut joyeusement accueillie par Shelby, la réceptionniste de *Maddox Communications*. La sympathique jeune femme avait de grands talents d'organisation et une mémoire d'éléphant. Mais surtout, elle savait tout sur tout le monde chez *MC*. Aucun ragot ne lui échappait, et elle ne voyait aucun inconvénient à les partager. Or Celia jugeait important de se tenir au courant. Plus jamais, elle ne se laisserait prendre par surprise comme dans son dernier emploi.

— Bonjour, Shelby. Des messages pour moi ?

Shelby, le regard pétillant, se pencha pour murmurer d'un ton entendu :

— Les dernières rumeurs en date concernent le patron et son assistante.

— Brock et Ella ?

Ella ne semblait pas du genre à s'adonner à une torride liaison de bureau, et encore moins avec son patron. Celia avait bien envie de la prévenir des dangers potentiels qu'une telle rumeur pouvait causer, mais ce n'était qu'une rumeur. Et Ella n'apprécierait peut-être pas que Celia aborde le sujet.

— Eh bien, ils passent beaucoup de temps ensemble, dit Shelby.

— Evidemment, c'est son assistante, répondit-elle.

— Je ne fais que répéter ce que j'ai entendu.

Celia crispa ses doigts sur son porte-documents en veau retourné. Cela ne lui apporterait rien de s'impliquer dans cette histoire. Après tout, Brock et Ella étaient adultes. Elle espérait simplement qu'Ella ne serait pas blessée par les bruits de couloir.

— Shelby, dit-elle, changeant de sujet, j'ai besoin que tu me trouves une femme de ménage.

Elle lui tendit une feuille sur laquelle elle avait noté toutes les agences que Noah avait déjà contactées.

— Oublie ces agences, elles ne font plus partie des possibilités. J'ai besoin que tu spécifies clairement que c'est un client exigeant et particulièrement désordonné. L'argent n'est pas un problème, mais la pauvre âme qui acceptera ce travail méritera vraiment son salaire.

Shelby écarquilla les yeux.

— Noah Hart ? Le joueur de base-ball ? Je suis disponible ! Je veux dire, je peux démissionner pour lui.

Celia lui décocha un regard ironique.

— Fais-moi savoir si tu trouves quelqu'un. Oh, et j'attends un coup de fil de l'assistante d'Evan Reese. Assure-toi que j'aie l'appel, même si je suis déjà en rendez-vous.

Alors qu'elle s'éloignait, Shelby la rappela.

— Attends. Comment connais-tu Noah Hart ? Ce n'est pas un client de *Maddox*.

En guise de réponse, elle se contenta de sourire et continua son chemin. En temps normal, elle se serait arrêtée pour discuter avec ses collègues et prendre le pouls de la journée, mais elle était déjà en retard, à cause d'un petit déjeûner d'affaires qui s'était prolongé jusqu'à l'heure du brunch. Elle devait écouter ses messages vocaux et relever ses e-mails, avant de s'attaquer à un après-midi chargé.

Elle avait bien avancé dans la lecture de ses messages quand son Interphone sonna.

— Celia, M. Reese sur la deux.

Elle avait dû mal comprendre.

— M. Reese en personne, ou son assistante ?

— M. Reese.

— Passe-le-moi, dit-elle d'une voix tendue.

Elle lissa sa jupe d'une main tremblante et secoua la tête. Pourquoi être si nerveuse ? Ce n'était qu'un coup de fil.

Dès que son téléphone clignota, elle décrocha.

— Celia Taylor.

— Celia, comment allez-vous ?

Même sa voix provoquait une onde de chaleur dans son corps. Quand allait-elle cesser d’agir comme une adolescente en émoi ? C’était ridicule et, surtout, très peu professionnel.

— Très bien, merci. Et vous ?

— Je n’ai pas beaucoup de temps. Je voulais vous voir pendant le déjeuner aujourd’hui. Du moins, si votre emploi du temps vous le permet.

Il semblait confiant. Bien entendu, il savait pertinemment qu’elle n’allait pas refuser.

— Quelle heure ?

— Maintenant.

Un élan de panique monta en elle. Il ne voulait tout de même pas avancer leur rendez-vous informel de vendredi à maintenant ? Elle n’était pas du tout prête.

— Je croyais que nous devions déjeuner ensemble vendredi ? dit-elle, essayant de gagner du temps.

— Je veux vous parler du rendez-vous de vendredi, justement. Il y a un changement de programme.

Elle eut le ventre noué. Il lui était impossible de préparer son argumentaire en quelques minutes.

— Je n’ai que quarante-cinq minutes, précisa-t-il. Nous ne sommes qu’à quelques immeubles l’un de l’autre. Si nous nous rencontrons à mi-chemin ? Nous avons le choix entre un restaurant français, ou italien, ou un bon vieux restaurant traditionnel.

— Comme vous voulez, dit-elle d’une petite voix.

Elle coinça le téléphone entre son menton et son épaule et chercha frénétiquement ses notes sur *Reese Enterprises*. Elle rangea tout dans un dossier, qu’elle glissa dans son porte-documents.

— Génial, dit-il. Je vous retrouve dans cinq minutes ? Je pars tout de suite.

— Oui, j’arrive.

Il raccrocha, et pendant un instant elle resta pétrifiée, le téléphone toujours coincé contre son oreille. Enfin, elle raccrocha et prit une grande inspiration. C’était le moment de se battre.

Elle pouvait y arriver. Les yeux fermés, même.

Elle jeta son sac sur son épaule et sortit en trombe dans le couloir.

Elle passa devant Ash Williams, le directeur financier. Il leva la main, s’apprêtant à lui parler.

— Pas maintenant, Ash, dit-elle en hâtant le pas. J’ai un déjeuner important et je suis en retard.

Elle ne se retourna même pas pour voir sa réaction.

Quand elle parvint devant l’ascenseur, elle cria à Shelby :

— Si Brock te le demande, je déjeune avec M. Reese. Dis-lui juste que mon rendez-vous de vendredi a été avancé. Je serai de retour cet après-midi.

Dès que l’ascenseur arriva, elle s’engouffra dans la cabine. Elle eut juste le temps de voir la mine déconcertée de Shelby avant que les portes ne se referment.

Une fois dans le hall, elle fit un court passage aux toilettes pour vérifier sa coiffure et son maquillage. Son allure n’était pas extraordinaire, mais au moins elle n’avait pas l’air aussi déboussolée qu’elle l’était.

Les chaussures à talons hauts qu’elle portait étaient splendides — du moment qu’elle n’avait pas à marcher. Elle n’avait pas prévu de devoir courir sur un trottoir inégal ce matin. Elle gardait des tennis dans son bureau pour parer à ce genre de situations mais, comme elle n’avait eu que cinq minutes pour se préparer au plus important déjeuner d’affaires de sa carrière, elle devrait se débrouiller comme elle le pouvait.

Alors qu’elle traversait la rue, elle se rendit compte qu’elle n’avait même pas demandé dans quel restaurant ils devaient se retrouver. Italien, français ou américain ? Elle passa en revue les parasols alignés le long des restaurants, d’un côté de la rue, puis de l’autre.

Dès que ses yeux se posèrent sur Evan, tout se figea autour d'elle. Il était là, baigné par la lumière du soleil, une main dans une poche, l'autre tenant son téléphone contre son oreille.

Une aura de puissance l'entourait, ce qui l'attirait comme un aimant. Pendant quelques instants, elle se contenta de le contempler. Evan était d'une beauté à se damner.

Enfin, il se retourna vivement et l'aperçut. Pourquoi, elle n'aurait su le dire, étant donné le monde qu'il y avait dans la rue. C'était comme s'il avait senti son regard sur lui.

Gênée d'avoir été surprise en train de l'admirer, elle redressa les épaules et avança.

Elle traversa la rue, son porte-documents sous le bras. Evan la regarda approcher, une indéniable lueur de désir dans les yeux.

— Pile à l'heure, dit-il en souriant.

Elle se contenta de hocher la tête, de crainte que sa voix ne trahisse son essoufflement.

— J'ai choisi le bon vieux restaurant américain, dit-il en désignant une table. J'espère que cela vous convient.

— C'est très bien.

Il lui fit signe de passer devant lui, et ils gagnèrent leur table, au fond de la salle. Elle s'assit, contente de ne plus avoir à marcher.

Il s'installa face à elle et appela un serveur.

— Voulez-vous un verre de vin ? demanda-t-il quand celui-ci approcha.

— Je prendrai la même chose que vous.

Evan passa commande, puis reporta son attention sur elle.

— Je vous ai invitée à déjeuner car je crains de ne pas pouvoir honorer notre rendez-vous de vendredi.

Elle hocha la tête et tendit la main vers son porte-documents.

— Ça ne fait rien. J'ai apporté les informations que je voulais vous montrer...

— Ce n'est pas pour cela que je vous ai invitée à déjeuner, dit-il en lui prenant le poignet.

Elle cligna des yeux et lâcha la mallette.

— J'aimerais maintenir notre rendez-vous... je voudrais seulement changer le lieu.

Elle était tout à fait déroutée à présent. Il avait dû le remarquer, car il sourit d'un air amusé.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, alors j'irai droit au but, dit-il.

Il avait toujours la main sur son poignet, et son pouce caressait nonchalamment son point de pulsation. Elle était sûre que son pouls était rapide. Aussi rapide qu'un train lancé à toute vitesse. Elle n'osait pas bouger. Ni respirer. Elle ne voulait pas perdre la merveilleuse sensation de sa caresse. Avait-elle idée à quel point l'effet qu'il lui faisait était dévastateur ?

— Ce week-end, j'assiste au mariage de mon frère.

Elle aurait pu jurer avoir vu du dégoût sur son visage.

— Il se marie sur l'île de Catalina. Je dois y être dès jeudi soir, voilà pourquoi je ne peux pas assurer mon rendez-vous de vendredi.

— Je comprends. Nous pouvons trouver une autre date.

— En fait, j'aimerais que vous veniez avec moi.

Malgré elle, elle ouvrit de grands yeux et retira sa main. Elle la posa sur son buste, pour garder encore un peu la sensation de sa caresse.

Il tritura sa serviette. Il semblait presque mal à l'aise. Elle était curieuse d'entendre la suite.

— Mon emploi du temps est chargé, et il faut que j'avance sur cette nouvelle campagne. Je ne peux pas passer des semaines à chercher une nouvelle agence. Si vous veniez avec moi, je pourrais écouter vos idées. Je suis conscient qu'un mariage n'est pas l'environnement idéal pour une réunion de travail. Croyez-moi, je préférerais être n'importe où ailleurs.

Même si ce n'était pas présenté comme un chantage, Celia avait compris le message. Si elle l'accompagnait, il écouterait ses propositions. Dans le cas contraire, il n'aurait peut-être plus de temps pour elle à son retour.

Elle sentit son ventre se nouer d'inquiétude. Assister à un mariage familial semblait vraiment trop personnel. Il lui était déjà difficile de lutter contre son attirance pour lui dans un cadre professionnel. Mais lors d'une fête aussi intime qu'un mariage ?

— Combien de temps serions-nous... là-bas ?

Elle avait posé sa question non pas de manière professionnelle et détachée mais d'une voix aiguë et angoissée. On aurait dit une petite fille effrayée par le grand méchant loup. Cependant, Evan était un loup tout à fait séduisant.

— Nous partirions jeudi soir. La cérémonie de répétition et le dîner auront lieu vendredi, et le mariage samedi. La réception se poursuivra sans doute jusque tard dans la nuit, le plus raisonnable serait de revenir dimanche.

Elle ne manquerait qu'une journée de travail. Personne d'autre que Brock ne serait au courant, et il n'allait certainement pas vendre la mèche.

Elle se demandait pourquoi elle n'avait pas accepté tout de suite. A dire vrai, elle ne pouvait se permettre de refuser. Il l'avait à sa merci et il le savait. Pourtant, elle hésita — peut-être pour lui faire savoir qu'il ne décidait pas de tout.

En réalité, il décidait effectivement de tout, mais cela ne lui ferait pas de mal d'en douter. Au moins pendant quelques secondes.

— D'accord, dit-elle d'une voix aussi calme que possible.

S'attendait-il à ce qu'elle assiste aux festivités ? A en juger par la façon dont il avait présenté la chose, il semblait que oui. Ce serait sans doute pénible de rester en retrait, en attendant qu'il lui accorde un peu de son temps. Ou peut-être envisageait-il qu'elle le suive partout, pour qu'ils puissent avoir des bribes de conversation durant les temps morts.

— Je serai ravi de vous fournir tout ce dont vous pourriez avoir besoin pour le mariage, dit-il.

— Non ! répondit-elle dans un cri du cœur. Je veux dire... c'est inutile. Je me débrouillerai seule sans problème. Dites-moi simplement quel sera le code vestimentaire de rigueur.

Il afficha un sourire narquois.

— Je suis sûr que Bettina, la mariée, souhaite que ce soit très habillé. Avec des tas de paillettes et des roulements de tambour.

Il laissa son regard dériver avec sensualité sur son visage, puis plus bas, jusqu'à ce qu'elle sente le rouge lui monter aux joues.

— Je pense que, quoi que vous portiez, vous serez sensationnelle. La robe que vous aviez au gala était parfaite sur vous.

Elle sentit la rougeur augmenter et pria pour que son visage ne soit pas cramoisi.

— Je suis sûre que je peux trouver une tenue à la fois glamour et clinquante, fit-elle d'un ton léger.

— Il me tarde, dit-il, une lueur d'intérêt dans les yeux.

Le serveur revint avec leurs verres de vin, et Celia prit le sien avec soulagement. Ses mains tremblaient. Et elle était sûre que si elle se levait elle s'effondrerait. Ou qu'elle se foulerait une cheville en essayant de rester en équilibre sur ces escarpins ridiculement hauts.

Elle ferait mieux d'éviter les talons aiguilles sexy durant le week-end. Avec Evan à son côté, elle trébucherait sans cesse.

— Je vous appelle dans la semaine pour vous donner les détails du voyage. Nous prendrons mon jet.

Elle déglutit, puis hocha la tête. Quand elle comprit qu'il avait besoin de son numéro de téléphone, elle chercha une carte de visite dans son sac.

Apparemment, elle avait oublié d'en prendre. Nerveusement, elle arracha une feuille de son bloc-notes, y nota rapidement ses numéros de portable et de téléphone fixe, puis la donna à Evan.

Il considéra un instant le morceau de papier, puis le plia avec soin et le rangea dans la poche poitrine de sa veste, au moment où le serveur leur apportait les menus.

Evan l'interrogea du regard.

— Juste la salade du jour, dit-elle.

Ce dont elle avait vraiment envie, c'était un burger très gras accompagné d'oignons frits, mais elle ne voulait pas effrayer Evan. Ses frères lui reprochaient souvent ses goûts peu délicats, même si c'étaient eux qui les lui avaient transmis.

Evan commanda un steak puis, quand le serveur fut reparti, l'observa avec attention.

Elle pencha la tête sur le côté, s'attendant à ce qu'il lui pose une question, mais il resta muet. Il semblait la sonder, comme s'il voulait découvrir ses secrets les plus sombres et les plus enfouis.

Enfin, il s'adossa contre sa chaise, un sourire satisfait et rayonnant sur le visage.

— Je pense que ce mariage va être amusant, tout compte fait.

Celia sortit de l'ascenseur et passa devant Shelby, qui lui fit un signe de la main.

— Plus tard, Shelby, dit-elle en se dirigeant vers le bureau de Brock.

Quand elle arriva devant sa porte, elle faillit heurter Ash, qui sortait du bureau. Il continua droit devant lui, l'air perdu dans ses pensées. Elle n'était même pas sûre qu'il l'ait vue.

Elle passa la tête dans l'embrasure de la porte et poussa un soupir de soulagement quand elle constata que Brock était seul. Il lui fit signe d'entrer.

— Qu'est-ce qui se passe avec Ash ? demanda-t-elle. Il est bizarre ces derniers temps.

Brock semblait ne pas comprendre de quoi elle parlait. C'était bien un homme, pour ne pas avoir remarqué qu'Ash était ailleurs depuis quelques jours. Elle avait entendu Shelby parler d'une rupture avec sa petite amie, ce qui l'avait surprise, car elle ignorait qu'Ash fréquentait quelqu'un. Cela dit, il avait toujours été discret sur sa vie privée.

Elle ne prit pas la peine de s'asseoir. Elle avait trop à faire, et ce qu'elle avait à dire ne prendrait pas longtemps.

— Je dois m'absenter jeudi après-midi.

Brock la fixa un moment, l'air préoccupé, puis posa le stylo avec lequel il jouait.

— Est-ce une urgence ? Tu es censée voir Evan Reese vendredi.

Son ton suggérait qu'il valait mieux qu'elle ait une bonne excuse. Quelqu'un sur son lit de mort attendant sa visite par exemple.

— Je viens de déjeuner avec Evan, justement. Il y a eu un changement de programme. Il doit assister à un mariage à Catalina ce week-end et sera absent vendredi. Il m'a dit qu'il voulait avancer sur cette campagne et qu'il n'avait pas beaucoup de temps pour choisir son agence.

Brock proféra quelques jurons étouffés et reprit son stylo pour le lancer sur le bureau d'un geste rageur.

— C'est pas possible ! Est-ce qu'il va écouter nos propositions un jour ?

Elle prit une profonde inspiration avant d'annoncer la suite.

— Il veut que j'aille à Catalina avec lui. Nous partirions jeudi après-midi. C'est le seul moment qu'il peut m'accorder, et il a promis d'écouter mes idées durant le week-end.

Il l'étudia un instant.

— Je vois.

Oubliant tout ce qu'elle avait à faire, elle s'assit sur une chaise et regarda Brock dans les yeux.

— Je lui ai dit que j'acceptais. J'ai eu le sentiment de ne pas avoir le choix. Il ne l'a pas dit clairement, mais il a laissé entendre que si je n'y allais pas il était prêt à aller voir ailleurs.

— Je pense que tu dois y aller. Est-ce que cela fait de moi une ordure ?

Elle rit et se détendit un peu.

— Non, cela ne fait pas de toi une ordure. J'imagine que je m'inquiète juste des conséquences. C'est stupide, parce que je ne devrais pas m'en soucier. Autrefois, cela ne me serait pas venu à l'idée, mais maintenant je sais ce qu'on dira si ça se sait. Je sais comment les gens déformeront la vérité.

— Tu as mon soutien, Celia, et tu as le soutien de l'agence. Ne doute jamais de cela.

— Merci, Brock, dit-elle avec un sourire reconnaissant.

— Décroche-moi ce contrat, répliqua-t-il d'une voix sourde. C'est le seul merci dont j'ai besoin.

Elle se dirigea vers la porte. Avant de sortir, elle ajouta :

— J'aurai besoin que quelqu'un me remplace vendredi. J'ai deux rendez-vous avec des clients.

— Je vais demander à Jason. Toi, concentre-toi sur Reese. Je compte sur toi pour l'éblouir.

— Je le ferai, dit-elle dans un murmure.

Alors qu'elle rejoignait son bureau, son téléphone sonna. Lorsqu'elle vit le numéro de Noah s'afficher, elle décrocha et ferma la porte derrière elle.

— Je m'emploie à te trouver ta femme de ménage, dit-elle en guise de bonjour.

— Génial, parce que j'ai failli me casser une jambe ce matin au saut du lit. Tu n'imagines pas comme une chaussette qui traîne peut être dangereuse.

— Tu pourrais au moins essayer de ne pas faire fuir la femme de ménage le premier jour ? Ce serait la moindre des choses.

— Bon, dit-il en changeant de sujet, j'ai lu les infos que tu m'as envoyées. J'ai aussi demandé à mon agent de faire quelques recherches. Soit dit en passant, il est ravi que j'envisage d'accepter un contrat publicitaire.

— Dis-lui que j'attends un joli cadeau de Noël en guise de remerciement.

— N'y compte pas trop. Même sa mère n'a pas droit à la moindre étrenne.

D'habitude, elle ne voyait pas d'inconvénient à discuter de tout et de rien avec ses frères, mais elle avait un million de choses à faire avant le départ, parmi lesquelles imaginer comment survivre à un week-end sur une île avec un homme qui semblait annihiler sa raison.

— Alors, ça veut dire que tu vas y réfléchir ?

Comme Noah ne répondait pas, elle retint son souffle.

— Oui. Il semble aussi honnête que tu le dis. Je lui parlerai, en tout cas.

Elle leva un poing en signe de victoire et posa son sac sur son bureau.

— Dis aux publicitaires avec qui il travaille d'appeler mon agent, dit Noah.

— Mais c'est moi, sa publicitaire ! lui rappela-t-elle en riant. Ou du moins, je vais le devenir.

— Est-ce que tu vas chez papa ce week-end ?

Elle grimaça quand elle se souvint qu'elle avait promis à son père d'être là.

— Je crains que non. J'ai un empêchement.

— Tu ne t'arrêtes jamais ? dit-il d'un ton désapprobateur. Tu ne vas pas travailler un dimanche, quand même ?

— Comment sais-tu qu'il s'agit de travail ? se défendit-elle. Peut-être que j'ai un rendez-vous galant.

— C'est ça. A quand remonte ton dernier rendez-vous galant ? Pour toi, il n'y a que le travail.

Pressentant qu'il allait lui faire un nouveau sermon, elle l'interrompit avant qu'il ne s'engage sur ce terrain.

— Bon, il faut que j'y aille, Noah. J'ai un rendez-vous dans cinq minutes. Je t'appelle plus tard, d'accord ?

Avant qu'il puisse la traiter de menteuse, elle raccrocha et s'enfonça dans son fauteuil. Elle laissa échapper un long soupir de soulagement et ferma les yeux.



Tout s'annonçait bien. Il y avait encore quelques obstacles à franchir, mais c'était à sa portée. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était aller au bout de ce week-end. Et ensuite, le contrat serait à elle.

On frappa à sa porte. C'était Jason Reagert.

— Brock m'a dit que je devais te remplacer vendredi, je suis venu pour que tu me mettes au parfum.

— Oui, assieds-toi. Donne-moi juste le temps de sortir mes notes.

Jason s'installa face à elle et étendit ses longues jambes entre la chaise et le bureau.

— Alors, comment va Lauren ? demanda-t-elle.

— Enceinte. Irritable. Tu sais, la femme enceinte typique.

Elle lui lança un regard désapprobateur par-dessus le bureau.

— Tu ne le serais pas toi, si tu devais gérer la rétention d'eau, les hormones et un mari obtus ?

— Mais je la gâte, protesta-t-il en riant.

— C'est la moindre des choses. Ah, voilà le dossier.

Elle tendit les documents à Jason.

— Tout ce que tu as besoin de savoir pour le rendez-vous du matin est noté sur les pages un à trois.

Ce n'est pas très difficile, ils ont juste besoin qu'on leur tienne un peu la main et qu'on flatte leur ego. Assure-leur que *Maddox* leur concoctera une bonne image et augmentera leur visibilité de trois cents pour cent, et tout ira bien.

Il parcourut les pages, l'air concentré. Elle se sentait rassurée de laisser ses clients aux mains de Jason. Il prenait son travail très au sérieux et, surtout, il était très doué. *Maddox* avait réussi à obtenir un énorme client grâce à lui et, si elle parvenait à ses fins, elle allait le surpasser en amenant Evan Reese.

— Et le rendez-vous de l'après-midi ? dit-il.

— J'espère que tu arriveras à déchiffrer mes notes. J'ai déjà la campagne sur diaporama. Ils doivent la visionner et signer, ou faire part des modifications qu'ils souhaitent pour que nous puissions passer à la phase de production. Insiste bien sur le fait que c'est leur dernière chance de la voir avant qu'elle soit diffusée dans tout le pays, alors assure-toi qu'ils sont satisfaits.

Il hocha la tête et referma le dossier.

— Ne t'inquiète pas, je m'en charge. Brock a dit que tu devais t'absenter. J'espère que tout va bien.

Sa question était subtile, et Celia savait qu'il espérait qu'elle lui expliquerait ses raisons. Elle était reconnaissante à Brock de ne pas avoir dit à Jason où elle allait, ni pourquoi.

— Tout va bien, et merci encore de bien vouloir me remplacer au dernier moment. Je te revaudrai ça. Mes amitiés à Lauren. Il faut que je pense à lui envoyer une carte-cadeau pour mon spa préféré. Je ne pense pas qu'il y ait sur terre une seule femme enceinte qui n'apprécie pas les massages.

— Je ne veux pas qu'un malabar pose ses paluches sur ma femme, dit-il.

— Ta femme est enceinte jusqu'aux yeux, et tu pinailles sur la personne qui aura le droit de lui apporter un peu de soulagement ?

— Oh que oui !

Elle leva les yeux au ciel et le congédia d'un signe de la main.

— Allez, ouste, j'ai du travail.

Dès qu'elle aurait une minute, elle appellerait le spa et prendrait rendez-vous pour Lauren. Avec le plus beau masseur qui soit.

La voiture qu'Evan avait envoyée à Celia s'arrêta à quelques mètres de l'avion.

Elle regarda par la vitre et constata qu'il était déjà là.

Quand le chauffeur ouvrit sa portière, elle fut baignée par le soleil d'après-midi. Elle s'empressa de chausser ses lunettes teintées. Ainsi, Evan ne remarquerait peut-être pas qu'elle le dévorait des yeux.

Il portait un jean, un polo et des mocassins. Jusqu'à présent, elle ne l'avait vu qu'en costume et avait cru qu'il ne pourrait jamais être plus séduisant. Comme elle avait eu tort !

Son jean le moulait exactement là où il fallait. Il soulignait ses cuisses puissantes, ses fesses fermes. Ce n'était pas un pantalon neuf et rigide mais délavé et usé, comme un bon jean devait l'être.

— Bonjour, Celia, dit-il tandis qu'elle s'avançait vers lui. Si vous êtes prête, nous pouvons partir.

— Je dois juste prendre mes bagages...

Elle se retourna et constata que le chauffeur tendait déjà sa valise à un homme en uniforme.

— Eh bien, je suis prête, dit-elle gaiement.

Avec un sourire, il l'escorta jusqu'à l'escalier. Elle monta les marches et pénétra à l'intérieur.

En découvrant la cabine, elle écarquilla les yeux et releva ses lunettes pour mieux voir. La décoration était simple et discrète. Cuir et daim, couleurs naturelles, tout portait une touche masculine, jusqu'au parfum qui y flottait. Il n'y avait absolument rien de clinquant, mais elle savait reconnaître le vrai luxe quand elle le voyait.

Au-delà des trois rangées de sièges, il y avait un petit salon, constitué d'un canapé, d'un fauteuil, d'une table basse et d'un téléviseur. Et à sa gauche, entre les sièges et le cockpit, elle aperçut une cuisine.

Un steward d'âge respectable lui souhaita la bienvenue à bord. Tandis qu'Evan et elle s'installaient, il se présenta sous le nom de William et lui demanda si elle voulait boire quelque chose.

— Avez-vous du vin ? demanda-t-elle.

— Bien entendu. M. Reese tient à ce que nous ayons toujours les produits de première nécessité à bord.

Elle était d'accord, un verre de vin faisait partie des nécessités.

Quelques moments plus tard, William revint avec deux verres.

— Monsieur Reese, le pilote vous informe qu'il est prêt à décoller quand vous le souhaitez.

Evan prit un verre et lui tendit l'autre.

— Dites-lui que nous sommes prêts.

— Très bien, monsieur, dit William avant de s'éloigner.

— Etes-vous bien installée ? demanda Evan.

Elle se cala dans son siège et trempa les lèvres dans son verre.

— Très bien installée. C'est un bel avion.

Elle aurait voulu s'asseoir de l'autre côté, pour que l'allée les sépare, mais Evan avait choisi le siège à côté du sien. Le fait qu'il soit si près la mettait au supplice. Son eau de toilette taquinait ses narines, et elle pouvait sentir sa chaleur sur sa peau. Dès qu'il bougeait, son bras effleurait le sien, et à moins de reculer sur son siège — ce qui aurait à coup sûr trahi son trouble — impossible de lui échapper. Mais, au fond, elle n'en avait pas réellement envie.

Elle aurait voulu suggérer de profiter du temps du vol pour aborder ses idées, mais elle ne pouvait se résoudre à laisser le travail briser l'intimité de ce moment.

Quelle intimité ? Ce n'était pas une escapade romantique, se reprit-elle. Elle était là pour affaires, et rien d'autre.

C'était injuste qu'elle soit attirée par quelqu'un avec qui elle espérait travailler. Elle n'avait jamais brisé la règle tacite qu'elle s'était imposée : ne pas mêler vie sentimentale et vie professionnelle. Auparavant, jamais elle n'avait été tentée de sortir avec un de ses supérieurs, ni, pire, avec un client. Et pourtant, les gens penseraient toujours qu'elle avait avancé dans sa carrière en accordant des faveurs sexuelles.

Ces douloureux souvenirs provoquèrent un élan de rage en elle. Elle avait travaillé très dur pour prouver sa valeur à sa famille. Et tout cela pour quoi ? Pour se voir retirer brutalement le fruit de son labeur par un homme en position de force.

Le monde de la publicité était un petit monde, et les ragots y étaient légion. Elle ne se faisait pas d'illusion, elle n'avait pas laissé le passé derrière elle en quittant New York. L'affaire avait été étalée sur la place publique. Et dans les médias.

Elle savait que les gens spéculaient sur son compte. Que ses collègues murmuraient sans doute derrière son dos et qu'ils se demandaient si elle avait couché avec Brock Maddox pour être engagée. Ou pour qu'il lui octroie l'occasion de décrocher le contrat Reese. Ils pensaient probablement qu'elle était prête à faire n'importe quoi pour convaincre Evan.

La seule personne devant laquelle elle avait pris la peine de se défendre était Brock. Lui seul connaissait la vérité sur ce qui s'était réellement passé dans son agence précédente. Et, quand il lui avait assuré qu'elle ne vivrait pas la même situation dans son agence, elle l'avait cru. Peut-être était-ce très naïf de sa part, étant donné l'attitude de son précédent patron, mais Brock lui était apparu comme quelqu'un de profondément honnête. C'était un homme de parole, elle en était certaine.

— Est-ce que tout va bien ?

La question d'Evan l'arracha à ses pensées.

Elle avait serré les poings sans s'en rendre compte, et il avait posé la main sur la sienne, puis doucement déplié ses doigts.

— Vous avez peur de l'avion ?

— Non. Désolée, j'avais l'esprit ailleurs.

Il la regarda intensément, caressant ses lèvres du regard.

— C'est dommage de perdre du temps à ressasser des pensées déplaisantes.

Elle songea à nier, mais se ravisa.

— Prise la main dans le sac, dit-elle avec un sourire contrit.

— J'apprécie l'honnêteté chez une femme.

Ce fut à cet instant qu'elle se rendit compte qu'ils étaient déjà dans les airs. Elle avait été si absorbée qu'elle en avait manqué le décollage.

— Détendez-vous, Celia. Nous aurons tout le temps de parler affaires pendant notre séjour. Commençons notre voyage en profitant de ce vol.

Soit elle était excessivement transparente, soit il avait prévu qu'elle voudrait parler affaires tout de suite. Quoi qu'il en soit, elle était tout à fait encline à reporter leur discussion à plus tard, quand elle se

sentirait davantage sur un pied d'égalité. Etre assise dans son jet, si près de lui, à boire son vin... tout cela était plus qu'intimidant.

Il avait laissé sa main sur la sienne et caressait ses doigts. Elle aimait cela. Trop.

Il fallait qu'elle se reprenne et qu'elle se montre professionnelle durant ces quelques jours. Après ce week-end, tout serait plus facile, car elle ne verrait Evan que dans le cadre du travail.

Elle expira longuement pour se calmer. Il était hors de question qu'elle gâche une occasion en or à cause de ses hormones.

\* \* \*

Le vol lui parut très court, finalement. Après les premiers moments un peu embarrassés, Celia s'était détendue et avait apprécié de parler de tout et de rien avec Evan. William était revenu régulièrement pour remplir leurs verres de vin et leur proposer des amuse-bouches. Lorsqu'ils atterrirent, elle était totalement décontractée. L'effet du vin, sans doute.

Ils furent accueillis par un représentant de l'hôtel qui les escorta jusqu'à une navette. Il ne leur fallut que quelques minutes pour arriver au luxueux complexe hôtelier, situé en bord de mer.

La vue était époustouflante. Le coucher de soleil donnait aux lieux une ambiance romantique. C'était le cadre idéal pour un mariage, songea-t-elle.

Ils entrèrent dans le hall de l'hôtel, suivis par un groom qui portait leurs bagages.

— Attendez-moi ici, lui dit Evan à l'oreille. Je vais aller chercher les clés de nos chambres.

Avant même qu'il ne s'éloigne, une voix féminine l'interpella.

— Evan ! Oh, Evan tu es là !

Il se raidit contre Celia. Elle était sûre de l'avoir entendu jurer entre ses dents. Elle se retourna et vit une dame élégamment vêtue venir rapidement vers eux.

Derrière elle, un monsieur à l'air austère et un jeune couple la suivaient d'un pas plus lent.

A sa grande surprise, Evan prit sa main gauche dans la sienne. Il joua avec ses doigts tout en affichant un grand sourire. Un sourire qu'elle trouva tout à fait forcé, mais la dame ne sembla pas s'en rendre compte.

La femme jeta ses bras autour d'Evan, et pourtant il ne relâcha pas sa main.

— Bonjour, maman. Je t'avais bien dit que je viendrais.

— Je sais, mais quand Bettina m'a dit qu'elle était allée te voir, et que...

Elle s'interrompit et observa Celia avec curiosité. Puis elle se tourna vers une jeune femme qui devait être Bettina, l'air manifestement confus.

— Mais, ma chère, vous m'aviez dit qu'Evan ne voyait personne et qu'il n'avait dit cela que pour me rassurer.

— Vraiment ? fit Evan d'un ton égal.

Il décocha à Bettina un regard que Celia trouva intimidant.

Sa mère lui donna un petit coup de coude.

— Eh bien, présente-nous, Evan.

— Oui, présente-nous, renchérit Bettina d'une voix glaciale.

Quand Celia sentit un métal froid glisser sur son doigt, elle regretta d'avoir accepté de venir. Elle tenta de libérer sa main pour voir ce qu'Evan avait fait à son doigt, mais il la gardait toujours fermement dans la sienne. Tout cela était très étrange. Elle avait l'impression d'être en terrain miné.

— Maman, papa. Bettina, Mitchell.

Il avait prononcé le dernier prénom avec réticence. Ce devait être le frère d'Evan, car la ressemblance était frappante.

— J'aimerais vous présenter...

Elle le sentit se tendre à côté d'elle, et il serra sa main si fort qu'elle eut presque mal. Il semblait lui envoyer un message silencieux. Mais lequel ?

— J'aimerais vous présenter Celia Taylor. Ma fiancée.

## 6

Celia se figea et regarda Evan, horrifiée. Elle avait dû mal entendre, certainement. Quel genre de bévée venait-il de faire ?

Elle n'aurait pas su dire qui était le plus abasourdi. Elle, ou la famille d'Evan. Bettina était verte de rage. Mitchell semblait contrarié, tandis que le père d'Evan avait l'air dubitatif. Seule sa mère semblait heureuse de cette nouvelle.

— Oh, Evan, c'est merveilleux !

Celia se retrouva dans les bras de la mère, qui l'étreignit si fort qu'elle faillit étouffer.

— Je suis heureuse de vous rencontrer, ma chère.

Elle tint Celia à bout de bras, puis l'embrassa sur les deux joues. Et, comme si cela ne suffisait pas, elle l'étreignit de nouveau.

Tout cela était insensé. Evan était fou. Et sa famille aussi. Elle aurait voulu laisser exploser sa rage et lui demander dans quel piège il l'avait entraînée quand le père d'Evan posa la main sur l'épaule de son fils.

— Viens avec moi, Evan, nous allons récupérer tes clés. Ensuite tu pourras emmener Celia dans votre chambre.

Evan semblait réticent à l'idée de la laisser seule. Elle imaginait bien pourquoi.

Ce fut alors qu'elle se souvint. Il avait glissé quelque chose à son doigt.

Elle regarda sa main. Et resta stupéfaite. Il avait glissé un énorme solitaire sur son annulaire.

Une vague de fureur l'envahit. Elle compta silencieusement jusqu'à dix pour tenter de se calmer.

Maudit soit Evan. Il avait tout prévu depuis le début ! Personne ne portait sur soi un diamant de cette taille pour le plaisir.

— Bettina, Mitchell, dit la mère d'Evan, allez vous asseoir et commandez-nous à boire. Marshall et moi arriverons dans une minute. Je veux avoir l'occasion de parler à Celia en tête à tête.

Celia la regarda d'un air méfiant.

Quand ils furent assez loin — après que Bettina eut lancé quelques regards assassins à Celia —, la mère d'Evan serra affectueusement ses mains.

— Oh, ma chère, je suis si heureuse de vous connaître. C'est une nouvelle fantastique ! J'étais très inquiète pour Evan. Quand Bettina l'a quitté, il n'a pas très bien pris la chose, mais regardez-vous ! Vous êtes encore plus belle que Bettina ! Je comprends pourquoi Evan est sous le charme.

Celia allait répondre puis se ravisa. Que pourrait-elle dire, d'ailleurs ? A chaque mot que prononçait cette femme, elle était plus furieuse et plus écoeurée par cette mascarade.

Elle avait l'impression de jouer dans un feuilleton rocambolesque. Ce genre de scénarios n'arrivait pas dans la vraie vie. Même dans la vie des gens richissimes.

— Au fait, je ne crois pas m’être présentée... Je m’appelle Lucy. Vous pouvez m’appeler par mon prénom. « Mme Reese », cela fait trop sérieux, et puis vous allez bientôt faire partie de la famille.

Elle eut le cœur serré. Lucy était manifestement une femme adorable, ce qui rendait les mensonges d’Evan encore plus horribles. Qu’avait-il bien pu lui passer par la tête ?

Ce fut alors que les paroles de Lucy lui revinrent à l’esprit. Soudain, tout devint clair.

— Bettina et Evan étaient ensemble ? demanda-t-elle.

Lucy rougit légèrement et sembla déconcertée.

— Oh, mon Dieu, j’en ai trop dit ! Je parle toujours beaucoup, je l’avoue. Veuillez me pardonner.

Celia sourit.

— Ça ne fait rien. Je préfère être au courant.

Elle irait droit en enfer pour avoir pris part à ces mensonges. Elle s’assurerait toutefois qu’Evan l’y précède.

— C’est du passé, soyez-en sûre, déclara Lucy.

— Naturellement, dit-elle d’un ton placide.

— Evan et Bettina ont été fiancés très longtemps. A vrai dire, je ne suis pas sûre qu’Evan se soit beaucoup impliqué dans leur relation. Bettina et Mitchell sont tombés amoureux, et il est évident pour tout le monde que ces deux-là étaient faits l’un pour l’autre. Malgré tout, Evan n’a pas bien pris la chose, et si je ne l’avais pas supplié de venir au mariage je ne pense pas qu’il aurait fait le déplacement.

Lucy afficha un grand sourire.

— Bettina m’a laissé entendre qu’Evan faisait semblant d’avoir une petite amie parce qu’il ne s’était pas remis de leur rupture et qu’il ne voulait pas m’inquiéter. Mais je constate que c’est faux. Vous êtes magnifique. Je devine, à la façon dont il vous regarde, qu’il est très épris. Il n’a jamais regardé Bettina de cette façon.

Ce qu’elle avait pu être stupide ! Il devrait y avoir une loi contre la naïveté envers les hommes. Mais, si tel était le cas, elle passerait beaucoup de temps derrière les barreaux.

Dans son dos, elle sentit Evan approcher. Elle se retourna vers lui et soutint son regard, sans essayer le moins du monde de masquer sa colère. Il avait déjà de la chance qu’elle apprécie sa mère, sinon elle l’aurait déjà dénoncé devant tous les gens présents dans le hall.

La pauvre femme ne méritait pas d’être humiliée simplement parce que son fils était une crapule de première classe.

Evan la regarda avec méfiance avant de se tourner vers sa mère.

— Nous discuterons demain, maman, d’accord ? Celia et moi avons eu une longue journée et nous aimerions dîner dans notre chambre.

Lucy tapota la joue de son fils puis l’embrassa.

— Bien sûr, mon chéri. Je vous verrai tous les deux demain, à la répétition.

Elle serra la main de Celia.

— C’était un vrai plaisir de faire votre connaissance, Celia.

Elle rejoignit son mari, et tous deux se dirigèrent vers le restaurant, la laissant seule avec Evan, au milieu du hall.

— Nous sommes au dernier étage, dit-il d’une voix calme.

Ils prirent l’ascenseur et montèrent en silence, dans une tension si palpable que Celia eut l’impression que la cabine allait exploser. Elle dut faire un immense effort pour ne pas trépigner d’énervement.

Quand, enfin, les portes s’ouvrirent, elle sortit et jeta un coup d’œil dans le couloir.

— Ma clé, dit-elle d’une voix tranchante. Quelle est ma chambre ?

Il poussa un soupir et désigna le bout du couloir.

— Nous sommes dans la suite à deux chambres, au fond.

C'était le bouquet ! Elle lui arracha la clé magnétique des mains, puis remonta le couloir d'un pas décidé. S'il croyait qu'elle allait partager sa suite, il se trompait lourdement. Il n'avait qu'à se trouver une autre chambre, ou partager celle de son frère. Ils avaient sûrement beaucoup de choses à se dire. Ils pourraient peut-être comparer leurs impressions sur Bettina.

Elle glissa la clé dans la fente magnétique et ouvrit la porte d'un geste rageur. Puis elle la claqua au nez d'Evan.

Elle avait les pieds en compote et elle était affamée. Et surtout, elle devait trouver une solution pour fuir cette fichue île.

Elle envoya valser ses chaussures, puis s'assit sur le bord du canapé, près de la table sur laquelle se trouvaient le répertoire de l'hôtel et un téléphone. A la réception, quelqu'un pourrait sûrement l'aider à organiser son départ.

Quand elle entendit la porte s'ouvrir, elle se leva d'un bond et décocha un regard noir à Evan, qui brandit une seconde clé en guise d'explication.

Il semblait fatigué, et résigné.

— Ecoutez, je sais que vous êtes en colère.

Elle leva les deux mains en l'air.

— Ne vous avisez pas de prendre cet air supérieur avec moi. En colère, le mot est faible. Vous n'avez pas idée à quel point je suis furieuse.

Il poussa un soupir et passa une main dans ses cheveux. Puis il jeta sa veste sur le canapé.

— Sortez d'ici, dit-elle en pointant un doigt tremblant sur la porte. Je refuse de partager cette suite avec vous. Je me fiche qu'il y ait deux chambres.

— J'ai besoin d'un verre, dit Evan, marmonnant.

Il ne voulait pas se défendre, alors qu'elle voulait en découdre.

— Vous n'avez jamais eu l'intention d'écouter mes idées, n'est-ce pas ?

Il eut l'audace de prendre un air surpris.

— J'ai été tellement stupide. Je n'arrive pas à croire que j'ai cru ces sottises ! C'était le seul créneau que vous pouviez m'accorder... Ce que j'ai pu être naïve !

Il haussa la main et fit un pas dans sa direction.

— Celia...

— Arrêtez avec vos « Celia » ! dit-elle en fulminant.

Elle maudit les larmes qui lui montaient aux yeux. Elle ne pleurerait pas à cause d'Evan. Les hommes l'avaient suffisamment fait pleurer comme ça.

Il fallait qu'elle rassemble ses esprits et qu'elle agisse en professionnelle. Mais, à cet instant, elle avait des mots très impolis et très peu professionnels sur le bout de la langue.

Tant pis pour le professionnalisme !

— J'ai eu mon compte d'hommes qui me manipulent à cause de mon physique. Je ne peux pas changer mon apparence, et cela ne vous donne pas le droit de vous servir de moi, ou de faire des suppositions sur ma personnalité. Et cela ne vous donne absolument pas le droit de vous servir de moi pour mentir à votre mère, parce que votre fiancée vous a humilié en vous laissant tomber pour votre petit frère. Et vous savez quoi ? Tout le monde a ses petits problèmes. Tournez la page.

Evan la prit par les épaules. Elle tenta de se dégager, mais il tint bon. Il y avait un regret sincère dans ses yeux, mais aussi de la détermination.

— Asseyez-vous, Celia, dit-il à voix basse d'un ton sans appel.

Comme elle refusait d'obéir, il insista :

— S'il vous plaît.

Ce fut la requête polie qui la fit céder. Ou peut-être la fatigue et la résignation qui avaient affleuré dans sa voix. Ou encore, la lueur blafarde dans ses yeux. Autre hypothèse, elle n'était qu'une idiote et



elle méritait tout ce qu'elle subissait pour s'être laissé embarquer dans cette histoire.

Elle s'affala sur le canapé, le corps tremblant. Evan s'assit à côté d'elle.

— Je suis désolé. Je sais que vous ne me croirez peut-être pas, mais je n'ai jamais voulu vous blesser. Je vous le jure.

Elle lui lança un regard de côté.

— Quelqu'un vous a vraiment joué un sale tour, n'est-ce pas ? dit-il avec un soupir.

Elle se détourna pour qu'il ne lise pas la réponse sur son visage.

— Celia, regardez-moi.

Elle ne l'écouta pas. Pourtant, il attendit, sans rien dire. Enfin, elle céda et se tourna vers lui.

— J'ai tout gâché. Je l'admets volontiers. Je croyais avoir le temps de vous expliquer mon projet avant que nous ne tombions sur ma famille.

Elle s'efforça de maîtriser sa colère. Evan voulait de toute évidence avoir une discussion raisonnable, mais elle se sentait tout sauf raisonnable. Ce qu'elle avait vraiment envie de faire, c'était lui décocher une droite et partir mais, si elle faisait cela, elle n'aurait plus de chambre, et si quelqu'un devait dormir dans le couloir ce n'était certainement pas elle.

— Tout d'abord, dit-il, sachez que cela n'a rien à voir — absolument rien — avec le fait que vous décrochiez un contrat avec moi. Vous devrez me convaincre grâce à votre talent de publicitaire. Je ne vais pas mettre mon entreprise tout entière entre les mains d'une femme en me fondant sur son apparence ou quoi que ce soit d'autre que ses compétences. Pouvez-vous au moins me croire sur ce point ?

Elle déglutit.

— Ce n'est pas ainsi que je ressens les choses, Evan. J'ai l'impression que vous vous êtes moqué de moi et que vous m'avez amenée ici sous prétexte d'écouter mes idées, alors que vous n'aviez aucune intention de faire affaire avec moi. Dites-moi, avez-vous déjà signé avec *Golden Gate Promotions* ? Soyez honnête, vous me devez bien cela.

Il plongea la main dans ses cheveux et ferma les yeux.

— Vous êtes furieuse. Et vous êtes tout à fait en droit de l'être, mais voulez-vous bien écouter mon explication ? Si, malgré tout, vous voulez que je disparaisse, je vous promets que vous n'entendrez plus jamais parler de moi.

— A mon avis, vous savez que je n'ai pas d'autre choix que de vous écouter.

— J'essaierai d'être aussi concis que possible.

Elle hocha la tête.

— Je n'avais pas la moindre intention de venir à ce maudit mariage. Je me contrefiche de Bettina et Mitchell et je n'avais aucune envie d'assister à leur mariage. Mais ma mère m'a supplié de venir. Elle craignait que j'aie encore des sentiments pour Bettina, et que ce soit la raison pour laquelle je refusais de venir. Ma mère a un cœur d'or mais, manifestement, elle ne me connaît pas du tout. Sinon, elle aurait compris que Bettina n'a absolument plus compté pour moi dès l'instant où elle m'a quitté pour ce qu'elle croyait être le meilleur parti.

— C'est terrible, dit-elle dans un murmure.

— Vous trouvez ? Je ne fais que dire la vérité. Bettina est calculatrice. Elle m'a laissé tomber pour Mitchell dès qu'elle a su que c'était lui qui succéderait à mon père à la tête de la société de joaillerie. Pour elle, c'était la perspective d'une vie plus glamour. J'aimerais être là quand elle comprendra à quel point elle s'est trompée.

Elle sourit.

— Vous n'êtes pas du tout rancunier, à ce que je vois, dit-elle, ironique.

Il sourit.

— Je n'ai peut-être aucun amour pour cette femme et je ne suis pas du tout navré qu'elle soit sortie de ma vie, mais le fait est que c'est une garce manipulatrice, et que je ne serais pas triste de la voir

souffrir du choix qu'elle a fait.

— Donc, votre mère pense que vous aimez encore Bettina. Voilà pourquoi vous m'avez entraînée dans cette mascarade. Et cela me gêne beaucoup, parce que votre mère est sympathique. Je me sens très mal de lui mentir.

— Mettez-vous à ma place. Après ce coup de fil de ma mère, j'étais en colère, parce que je l'avais laissée me convaincre, et j'ai dit à la dernière minute que je viendrais avec une femme. Je comptais vraiment emmener une ancienne relation. Puis je me suis souvenu que vendredi j'étais censé vous voir, et que ce rendez-vous était très important pour moi. Il m'a alors semblé logique de combiner les deux et de vous emmener avec moi. Quand je vous ai dit que je voulais choisir une agence rapidement, c'était la vérité. J'ai déjà perdu des semaines à écouter des propositions. Je suis prêt à passer au stade supérieur.

— Je sens qu'il y a un « mais », dit-elle d'une voix sourde.

— Le « mais » est apparu quand Bettina en personne est venue me voir. Elle était furieuse que j'aie l'audace d'amener quelqu'un à son mariage. Elle avait l'impression que je faisais cela pour la contrarier. Figurez-vous qu'elle pense vraiment que je l'aime toujours. Elle m'a accusé de mentir et d'essayer de lui voler la vedette le jour de son mariage.

Elle éclata de rire. Dire qu'il n'avait rien vu ! C'était un homme, un vrai.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda-t-il, piqué au vif.

— Vous ne voyez donc pas ? Elle vous a accusé de faire ce que vous avez précisément fait.

Il sembla déconcerté, puis eut un air un peu penaud.

— Bon, je l'avoue. Je suis un homme immature et égoïste. L'ego masculin est à l'évidence fragile, je pense que vous me l'accorderez. Oui, il m'est venu à l'esprit de récupérer un peu du mien en paradant au bras d'une femme magnifique et éblouissante. Je plaide coupable. J'ai même imaginé un scénario de fiançailles complet avec la bague, parce que je me suis dit que c'était la meilleure façon de ne plus les avoir sur le dos.

Au moins, il était honnête, songea-t-elle en fermant les yeux.

— Celia, regardez-moi, s'il vous plaît.

Une fois de plus, elle obtempéra et fixa ses yeux d'un vert intense. Il semblait sincère et il avait l'air... inquiet.

— Je n'ai pas fait cela pour vous blesser, je vous le jure. Je me suis dit que si je vous demandais simplement de me rendre ce service vous n'auriez jamais accepté de venir avec moi, même si je vous promettais d'écouter vos propositions.

— Alors vous m'avez tendu une embuscade, dit-elle sèchement.

— Ça ne s'est pas passé exactement comme je l'avais prévu. J'avais espéré partager un bon dîner avec vous, ici, dans notre suite, et je vous aurais ensuite demandé de me rendre un service personnel. J'allais vous expliquer tout le scénario et vous demander de le jouer avec moi, le temps d'un week-end. Mais tout s'est écroulé quand nous sommes tombés sur mes parents.

Il posa la main sur la sienne, et elle se laissa faire. Elle devait se lever. Elle aurait déjà dû être en train de rentrer à San Francisco et d'appeler Brock pour lui dire qu'il lui serait impossible de lui apporter le contrat Evan Reese sur un plateau.

Elle serra les lèvres et tenta de rassembler ses pensées éparses.

— Donc, vous voulez que je fasse semblant d'être votre fiancée.

Elle tendit la main pour observer l'énorme diamant à son doigt.

— En portant une bague magnifique, ajouta-t-elle. Que se passera-t-il après le mariage ?

— Eh bien, nous rompons en douceur, plus tard. Ils ne verront jamais la différence, car je ne vois pas ma famille très souvent. Un jour, ma mère m'appellera et je dirai simplement que nous avons rompu. Et ce sera terminé.

Elle secoua la tête.

— Tout cela parce que vous ne supportiez pas l'idée que votre fiancée vous croie encore épris d'elle ?

— Ce n'est pas si simple. Il y a d'autres facteurs. D'ailleurs, nous avons déjà établi le fait que je suis un mâle immature et égoïste, inutile de revenir là-dessus.

— Pauvre petit malheureux, dit-elle, riant de son regard contrarié. Je n'arrive même pas à croire que j'envisage de vous suivre dans cette histoire.

— Mais vous l'envisagez, répondit-il, le regard soudain aiguisé.

— Oui, c'est vrai. J'ai un faible pour les hommes immatures et égoïstes. Mais nous devons établir quelques règles de base.

— Bien sûr, dit-il d'un ton sérieux.

— Ma réputation compte plus que tout pour moi, Evan. Je refuse qu'il y ait le moindre soupçon d'inconvenance sur ce contrat. Je ne veux pas qu'on raconte partout que j'ai obtenu ce marché parce que j'ai couché avec vous.

Une lueur qui ressemblait dangereusement à du désir passa dans son regard. Mais, bien vite, il reprit un air sérieux.

— Ce service n'a rien à voir avec le travail. Si je n'aime pas vos idées, vous rentrerez chez vous, c'est aussi simple que cela. Le fait d'accepter de jouer les fausses fiancées ne vous apportera rien de plus que ma gratitude. Cela ne vous amènera pas *Reese Enterprises*. Sommes-nous clairs là-dessus ?

— Tout à fait. Dites-moi, Evan, si je refuse de jouer les fiancées, écouteriez-vous quand même mon projet ? Envisageriez-vous même de travailler avec *Maddox* ?

— Eh bien, j'ai un ego fragile, vous vous souvenez ?

— Voulez-vous bien être sérieux une minute ?

Un sourire naquit au coin de ses lèvres. Elle aurait dû être folle de rage contre cet homme, et pas amusée par son esprit. Et elle ne devrait vraiment pas être charmée par son espièglerie ou sa franchise.

— Je vais vous dire, Celia. J'avais prévu de vous inviter à dîner pour vous expliquer mon plan et vous supplier de l'exécuter avec moi. Puis, demain matin, nous aurions eu notre rendez-vous professionnel, dans l'intimité de notre suite. Ensuite, nous aurions continué à mentir à mon stupide frère et sa future femme cupide et manipulatrice. Vous voyez ? Les deux choses sont complètement séparées.

— Vous êtes tout à fait irrévérencieux, et je m'en veux d'apprécier cela à ce point.

Il sourit.

— Vous êtes aussi diabolique que moi, admettez-le.

— J'aurais eu bien besoin d'un peu de votre machiavélisme par le passé. Je vous envie votre côté vindicatif envers les gens qui vous ont fait du mal. Je devrais en prendre de la graine.

— Que vous est-il arrivé, Celia ?

Elle rougit et se détourna.

— Rien. C'est du passé, et je veux que cela reste ainsi.

— D'accord. Je comprends. Mais j'espère qu'un jour vous me raconterez.

— Nous n'avons pas à devenir amis, déclara-t-elle d'un ton léger.

— Non, dit-il d'une voix plus basse. C'est inutile. Pour l'instant.

Son regard ne trahit pas ses pensées.

Sa gorge se noua. Elle espérait qu'elle ne commettait pas une énorme erreur.

— Vous vous inquiétez de la position dans laquelle je vous ai placée, dit-il comme s'il devinait ses pensées. Mais à la vérité, si je n'aime pas vos idées demain, qu'est-ce qui me dit que vous n'allez pas me laisser seul pour affronter les festivités ? Je dirais que cela vous donne plus de pouvoir sur moi que je n'en ai sur vous.

— Ou vous pourriez dire que vous aimez mes idées uniquement pour que je continue de jouer mon rôle. Rien ne me dit que vous ne me laisserez pas tomber à la minute où nous rentrerons à San Francisco.

— C'est vrai. Il semblerait que nous devions nous accorder une confiance mutuelle dans cette affaire.

Evan avait toujours la main sur la sienne. Lorsqu'il caressa sa paume avec son pouce, elle sentit une douce chaleur l'envahir.

Elle appréciait Evan. Elle l'appréciait vraiment, ce stupide guet-apens mis à part.

Par-dessus tout, elle aimait son honnêteté. Il ne s'était pas dérobé devant l'image que la situation donnait de lui et n'avait rien édulcoré. L'impression que cela donnait de lui n'était pas noble, loin s'en fallait, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il l'était. Noble, et honnête.

L'anneau à son doigt étincelait et brillait sous la lumière. L'espace d'un instant, elle se laissa aller à imaginer que tout cela soit réel. Mais, bien vite, elle se reprit et s'intima d'oublier cette folie.

Elle avait une mission à accomplir. Elle devait impressionner Evan par son intelligence, sa créativité, son ambition et sa détermination. Elle en était capable. Et, si cela signifiait aller au-delà de son champ de compétences pour lui rendre un service personnel, eh bien soit. Trop de gens comptaient sur elle.

Evan se sentait sans doute tout aussi mal à l'aise qu'elle, mais ce n'était pas à elle de remettre en cause ses motivations. Il ne voulait pas que son frère et son ex-fiancée le voient souffrir, et elle pouvait très bien le comprendre. Plutôt mourir que de laisser son ancien patron et sa machiavélique épouse savoir à quel point ils l'avaient détruite.

— D'accord, Evan. Je vais le faire.

Le triomphe et le soulagement se peignirent sur ses traits.

— Merci, Celia. Plus que tout, je vous remercie de ne pas avoir réagi devant ma famille. Je le méritais pourtant, étant donné la façon dont je vous ai embarquée dans cette histoire.

— Si nous avons fini avec ce sujet, pouvons-nous dîner ? Je meurs de faim. Vous pourrez me dire tout ce que j'ai besoin de savoir, par exemple me raconter comment nous nous sommes rencontrés et quand vous m'avez demandée en mariage, mais pas avant que j'aie eu quelque chose à manger.

Il saisit son menton dans sa main et tourna son visage vers le sien. Leurs lèvres étaient si proches qu'elle sentait son souffle chaud effleurer sa bouche. Elle déglutit en se demandant s'il allait l'embrasser. Allait-elle le laisser faire ? Ou était-ce elle qui l'embrasserait ?

— Merci, dit-il d'une voix profonde.

Puis il recula.

Et, à son grand désarroi, elle fut envahie par la déception.

Evan observa Celia. Elle était assise sur le canapé, le dos appuyé contre un bras et les genoux repliés. Elle semblait tout à fait détendue, ce qui était plutôt inespéré, étant donné la façon stupide dont il l'avait entraînée dans cette histoire de fausses fiançailles.

La colère initiale passée, cependant, elle s'était calmée et avait bien pris la chose. Il fallait l'admettre, il l'appréciait. Bien sûr, elle l'attirait physiquement, mais il aimait aussi sa compagnie.

S'il avait un peu de jugeote, il prendrait cela comme un énorme avertissement. Il garderait ses distances et ne s'impliquerait pas. Mais il n'avait jamais prétendu avoir beaucoup de jugeote.

Celia s'était changée et avait enfilé un jogging des San Francisco Tide. C'était étrange, il ne l'aurait pas cru fan de base-ball.

Elle était pieds nus, et il observa ses orteils, vernis dans une délicate nuance rose pâle. Oui, même ses pieds l'attiraient. Ils étaient si petits, si délicats...

Il était en train de perdre la tête, c'était sûr à présent.

Elle avala une nouvelle bouchée, puis soupira et posa son assiette sur la table basse.

— C'était exquis. J'ai tant mangé que je ne rentrerai plus dans la robe pailletée que j'ai achetée pour le mariage.

Cette remarque fit naître une idée splendide dans son esprit. Il les imagina tous deux manquer le mariage et rester au lit, là où les vêtements étaient en option.

Il s'agita sur son siège et se demanda pour la énième fois pourquoi il se torturait ainsi.

— Dites-moi, Evan, fit-elle en se calant plus confortablement contre les coussins du canapé, qu'est-ce qui vous a poussé à quitter l'entreprise familiale et à bâtir votre empire dans un domaine aussi différent de la joaillerie ?

Cela ne l'étonnait guère qu'elle en sache autant sur son passé. Elle avait sans doute fait des recherches approfondies à son sujet. Cependant, il hésitait à lui répondre.

Mais, lorsqu'il plongea son regard dans le sien, il ne vit que de la simple curiosité sur son visage. Pas de motif caché, juste de l'intérêt.

— Il y avait plusieurs raisons, répondit-il enfin. L'émotion n'a pas sa place dans les affaires, et pourtant je me suis retrouvé à prendre des décisions émotionnelles.

— Je suis étonnée que vous l'admettiez. Ça ne colle pas avec votre personnage d'homme d'affaires dur et impitoyable.

— D'accord, dit-il en souriant, seulement une partie de ma décision était fondée sur l'émotion. Je n'étais pas d'accord avec la gestion de mon père. Pour vous dire la vérité, sa société connaît quelques difficultés. J'ai vu les ennuis se profiler il y a des années, mais mon père était dans le déni. Il ne voyait

pas de raison de changer la façon dont il dirigeait les choses, puisque cela avait fonctionné pendant des décennies.

Il marqua une pause avant de poursuivre.

— L'autre raison était que je ne m'entends pas très bien ni avec Mitchell ni avec lui.

— C'était inutile de le préciser.

— Oui, c'est vrai, dit-il avec un petit rire. Mitchell... on pourrait le décrire de bien des manières, mais je me contenterai de dire que c'est un lèche-bottes paresseux et sans ambition. Parce qu'il était le petit dernier, il n'a jamais vraiment eu à travailler pour quoi que ce soit. On lui a tout offert sur un plateau, depuis qu'il est enfant. Résultat, il se croit tout permis. Quand je travaillais dur pour obtenir quelque chose, il voulait systématiquement me prendre le fruit de mon travail. Et papa le lui donnait.

— Je crois que je commence à comprendre l'histoire de la fiancée.

— Oui, le grand mariage d'amour de Mitchell et Bettina n'est qu'une illusion, j'en suis sûr. J'avais Bettina, alors Mitchell a décidé qu'il la voulait. Bettina a vu dans la nomination de Mitchell au poste de P.-D.G. son moyen d'accéder à une vie luxueuse.

— Et Bettina et vous ? Était-ce l'amour vrai ? demanda-t-elle doucement.

Il fit la moue et poussa un long soupir.

— C'est là que je passe pour un goujat.

Elle rit.

— Vous, un goujat ? Vous plaisantez.

— Inutile d'en rajouter. J'ai admis mes défauts.

— Mais continuez, je vous en prie. Je meurs d'envie d'entendre quel pauvre type vous êtes.

Elle avait le regard espiègle et, plus que jamais, il eut envie de l'embrasser. Et pourtant, il s'apprêtait à lui raconter des choses qu'il ne dirait jamais à une femme qu'il comptait séduire.

— Bettina ne représentait pas un défi pour moi. Quand je l'ai rencontrée, j'employais tout mon temps à faire démarrer mon entreprise. C'était excitant, euphorisant, et j'ai dépassé mes espoirs les plus fous. Tout dans ma vie se mettait en place plus vite que je ne l'avais prévu. Dans mon esprit, tout ce qui me manquait pour achever l'image de perfection que j'avais bâtie, c'était une épouse et une famille. Une belle maison dans une banlieue huppée. Je m'imaginai rentrer le soir après une folle journée pour retrouver une épouse qui aurait préparé le dîner. Les enfants auraient pris leur bain et seraient bien éduqués. Même le chien aurait le bon comportement. Je voulais — je veux toujours — une femme qui me ferait passer en premier.

A sa grande surprise, elle gloussa, puis éclata de rire.

— Je crois bien que vous vous moquez de moi, dit-il.

— Moi ? répliqua-t-elle en essuyant les larmes qui perlaient au coin de ses yeux. Oh, Evan, vous avez vraiment vu les choses en grand !

— Eh bien, c'était un joli rêve le temps que ça a duré, marmonna-t-il. J'ai regardé autour de moi, et il y avait Bettina. Je n'avais pas eu le temps de comprendre quel était mon idéal féminin. Je voulais que ma vie soit parfaite et je ne voulais pas attendre. Alors je lui ai demandé de m'épouser, elle a dit oui, je lui ai offert une bague, et voilà.

— Et pourtant, vous êtes ici. Avec moi. La fausse fiancée.

Il lui lança un regard noir, ce qui ne suscita comme réaction qu'un nouveau rire de sa part.

— Et ensuite, que s'est-il passé ? En dehors du fait que Mitchell se soit comporté comme un nigaud trop gâté.

Il appréciait vraiment Celia. Elle faisait du bien à son ego, même quand elle le mettait à mal.

— Bettina a voulu aussitôt fixer une date de mariage. Elle avait prévu une grande cérémonie. Elle avait même choisi la destination de notre lune de miel. Et les prénoms de mes enfants.

— Etant donné votre rêve, j'aurais cru que cela vous aurait ravi.

— Oui, c'est ce que je croyais aussi. Mais je me suis surpris à reculer. Je ne cessais de trouver des excuses pour prolonger nos fiançailles. Je prétextais que mon travail prenait tout mon temps. Avant que je m'en rende compte, une année s'était écoulée, et mon mariage était reporté d'un an. Pire, j'étais content de la situation.

— L'avez-vous jamais aimée ? demanda-t-elle d'une voix calme.

— Non. Non, je ne l'ai jamais aimée. C'est la raison pour laquelle je ne peux pas vraiment lui en vouloir de m'avoir quitté. Notre mariage aurait été un désastre dès que j'aurais compris que la réalité n'était pas à la hauteur du rêve que je m'étais créé. Simplement, je ne pensais pas qu'elle me laisserait tomber pour Mitchell, ou que Mitchell chasserait sur mes terres.

— Oui, je comprends.

— Je les ai surpris au lit, vous savez. Un scénario tristement banal, n'est-ce pas ? Le pire, c'est que quand je les ai surpris je me suis mis à rire, parce que pour moi c'était simplement une nouvelle étape dans une relation déjà vouée à l'échec. Je les ai chassés de mon appartement et je les ai rayés de ma vie.

Celia prit un air songeur.

— Donc, vous n'avez pas nécessairement un problème avec le fait qu'elle ait trouvé quelqu'un d'autre. Ou qu'elle vous ait trompé. Ce qui vous gêne, c'est uniquement la personne avec qui elle vous a trompé.

Il hocha la tête et frotta sa nuque pour dissiper un peu de tension et de fatigue. Le simple fait de parler du passé avait réveillé sa colère.

— Oui, je sais que c'est stupide. Elle aurait pu me tromper avec un associé, mon directeur adjoint, ou même mon chauffeur. Ça ne m'aurait pas dérangé. J'aurais même pu donner une augmentation à son amant ! Mais mon frère. Mon frère trop gâté. Non, ça, je ne pouvais pas le pardonner.

— Eh bien, si leur relation est fondée sur ce que vous dites, alors, j'imagine qu'ils vont souffrir suffisamment sans que vous ayez besoin d'en rajouter.

Il la considéra un long moment.

— Vous n'allez pas me faire un sermon parce que je nourris une rancune puérile ?

Elle sourit, et ses magnifiques yeux verts brillèrent d'un tel éclat qu'il en eut le souffle coupé.

— Non, pas du tout. Etant donné que je nourris mes propres rancœurs et que je ne compte pas les oublier de sitôt, je pourrais difficilement vous reprocher la même chose.

— Oh, racontez-moi. Vous semblez si... malveillante. J'aime ça, dit-il d'un ton taquin.

Elle prit un air sérieux et se détourna, les lèvres serrées. Il regretta que la légèreté du moment se soit envolée. Il voulait peut-être connaître ses secrets, mais il voulait surtout la voir rire et sourire.

Pour dissiper la soudaine pesanteur qui s'était installée, il alla servir deux verres de vin. Sans un mot, il lui en tendit un, et elle l'accepta d'un air reconnaissant.

Il voulait tant la toucher. Il voulait effacer cet air triste et embrasser sa bouche pulpeuse, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus respirer.

Au prix d'un véritable effort, il retourna sur sa chaise et observa les restes du dîner sur la table basse. Ils burent leur vin en silence, pendant que la nuit tombait.

Après un long moment, il posa son verre sur la table et fixa ses mains. Il les imagina en train d'explorer le corps de Celia. Lorsqu'il leva les yeux vers elle, il constata qu'elle l'étudiait avec le même intérêt.

Donc, elle n'était pas indifférente. Elle aussi ressentait cette attirance magnétique entre eux.

— Qu'allons-nous faire, Celia ? dit-il d'une voix sourde.

Il la vit déglutir nerveusement. Mais elle ne répondit pas.

— Je vous désire tant que j'en souffre, reprit-il, n'y tenant plus. Et cela depuis des semaines. Chaque fois que je vous regarde, j'ai tellement envie de vous toucher que je ne peux plus réfléchir. J'ai songé à toutes les façons de vous expliquer que notre relation professionnelle n'avait rien à voir avec le

désir que je ressens pour vous. Mais au fond je m'en moque. Je vous veux et je me fiche de ce que je devrai faire pour vous avoir.

A son grand désarroi, elle ouvrit de grands yeux effrayés. Il ne voulait surtout pas qu'elle ait peur de lui.

— Vous aussi, vous éprouvez de l'attirance, affirma-t-il. Ne le niez pas, au moins.

Lentement, elle hocha la tête et passa une main tremblante dans ses cheveux.

— S'il vous plaît, dit-elle d'une voix blanche. Je ne peux pas faire ça, Evan. C'est la seule chose que je ne peux pas faire. Si vous voulez que j'avoue, d'accord. J'ai envie de vous. Plus que je n'ai jamais eu envie de quiconque.

Cette simple déclaration déclencha une satisfaction primaire en lui.

Elle reposa ses pieds au sol et sembla tour à tour malheureuse et effrayée. Puis elle ferma les yeux, comme si elle s'en voulait.

— Je ne sais pas à quoi vous pensez, mais cela ne me dit rien qui vaille, déclara-t-il. J'ai l'impression que vous vous reprochez des choses, mais je peux vous assurer que vous ne vous êtes pas servie de votre charme pour m'inciter à signer avec *Maddox*. Je vous ai désirée dès que je vous ai vue. Vous voulez savoir à quand cela remonte, Celia ? Allez-y, demandez-moi, lança-t-il avec un air de défi.

Elle se tourna vers lui, le visage soudain blême et tendu.

— Qu-quand ?

— A la réception de Sutherland. Vous étiez avec un de vos clients. Copeland, si ma mémoire est bonne. Le géant de la grande distribution.

— Mais vous étiez encore chez *Rencom* à l'époque, dit-elle, surprise.

— Précisément. Je vous ai aperçue, et vous m'avez coupé le souffle. Vous voulez connaître un autre de mes péchés, Celia ? J'étais encore fiancé à Bettina. C'était une semaine avant que je ne la surprenne au lit avec Mitchell. Mais je m'en moquais. Je vous désirais tellement ! Tant pis si cela fait de moi un goujat. Mais ne me dites pas que cela a quoi que ce soit à voir avec votre présentation.

Il s'assit sur le canapé et s'approcha d'elle, tel un prédateur guettant sa proie. Son parfum délicat et féminin, qu'il pouvait reconnaître entre mille, excita ses sens déjà aiguisés.

Elle l'observa d'un regard à la fois prudent et confus. Mais, dans les profondeurs émeraude de ses yeux, il crut déceler autre chose. Du désir. Un désir égal au sien. Elle avait envie de lui. Peut-être autant qu'il avait envie d'elle.

— Vous voulez savoir autre chose ? murmura-t-il. J'ai presque écarté *Maddox* de la course. Parce que je ne voulais pas que cela interfère avec le fait que je voulais vous séduire.

Il était tout près d'elle à présent. Si près qu'il sentait chaque petit souffle qui s'échappait de ses lèvres. Ses lèvres généreuses et douces. Il voulait les goûter et les savourer longuement, comme une exquise friandise.

— Qu'est-ce... qui vous a fait changer d'avis ?

— Je suis parfaitement capable de séparer travail et plaisir, dit-il calmement.

— Evan, nous ne pouvons pas faire cela.

Elle posa la main sur son torse pour le repousser. Enorme erreur. Un courant d'électricité le traversa, qui les fit sursauter tous les deux, mais avant qu'elle puisse reculer il piégea sa main dans la sienne.

— Juste un baiser, Celia. Un seul. Il faut que je vous embrasse. C'est tout ce que j'exigerai pour l'instant. Ensuite, je pourrai attendre, jusqu'à ce que j'aie choisi ma nouvelle agence.

Sans attendre son consentement, il posa les lèvres sur les siennes. Enfin.

Sa douceur explosa sur sa langue dès l'instant où il la passa sur ses lèvres. Elle haleta de surprise et entrouvrit la bouche, et il en profita pour y glisser sa langue.

Elle émit un gémissement exquis, et il mordilla sa lèvre inférieure.



Elle joua de façon hésitante avec ses lèvres, par petites touches, puis devint plus audacieuse.

Il plongea les mains dans sa chevelure rousse. Il adorait ses cheveux. Ils étaient longs, magnifiques, et leur couleur lui évoquait un coucher de soleil flamboyant dans le désert.

La tentation était trop grande. Il lui retira sa pince, comme il en avait rêvé tant de fois, et les libéra enfin. Ils retombèrent en cascade le long de son dos, sur ses mains, comme une vague de soie.

Il n'avait pas envie que le moment se termine. Il aurait pu passer des heures à l'embrasser, mais il voulait davantage. Il voulait promener sa bouche le long de son cou. La déshabiller pour explorer sa peau douce avec les lèvres.

Il voulait tenir ses seins dans ses mains, tester la saveur de ses mamelons, les aspirer dans sa bouche.

Bientôt. Bientôt, il la déshabillerait totalement. Et il prendrait possession de son corps.

Il interrompit leur baiser pour reprendre son souffle, attendit qu'elle en fasse autant, puis lécha un coin de sa bouche et continua jusqu'à l'autre extrémité.

Elle remonta ses mains frêles sur son torse, laissant une traînée de désir irrépressible dans son sillage. Tout son corps s'éveillait à la vie, alors qu'elle n'avait fait que le toucher. Innocemment.

Elle enroula les mains autour de son cou et plongea les doigts dans les cheveux sur sa nuque. Il frissonna et dut faire un immense effort pour se contrôler.

Son corps lui criait de la prendre sur son épaule et de l'emmener dans la chambre. Il voulait lui arracher ses vêtements et passer la nuit à lui faire l'amour, encore et encore, jusqu'à l'épuisement.

Mais son esprit lui enjoignait d'être prudent. D'y aller en douceur. De ne pas la presser, au risque de la faire fuir.

Ce fut la peur de la faire fuir pour toujours qui l'empêcha de succomber.

A regret, il recula et retira délicatement ses mains de sa chevelure.

Elle avait les yeux embrumés par un mélange de confusion et de désir qui faillit le faire céder une nouvelle fois.

— Ça, dit-il d'une voix hachée, c'est ce que j'ai eu envie de faire depuis que je vous ai vue dans une salle bondée, il y a six mois. Alors ne me dites pas que cela a quoi que ce soit à voir avec *Maddox Communications* et *Reese Enterprises*.

Elle porta une main contre sa bouche et le dévisagea, interdite.

— Oh, mon Dieu, Evan, qu'allons-nous faire ?

Il sourit et retira doucement sa main de devant ses lèvres gonflées par leur baiser.

— Ce que nous allons faire, demain matin, c'est nous débarrasser de votre présentation. Quoi qu'il se passe ensuite, nous prendrons les choses comme elles viennent.

Celia n'eut pas besoin de réveil pour se lever, car elle ne trouva pas le sommeil de toute la nuit. Allongée dans son lit, elle fixait le plafond, tous les sens en émoi, complètement bouleversée par un simple baiser.

Non. Ce baiser ne pourrait jamais être considéré comme anodin.

Elle avait envisagé de réviser sa présentation. De se rejouer mentalement tout ce qu'elle voulait dire, jusqu'à ce que cela se déroule tout seul dans son esprit. Mais tout ce qu'elle avait été capable de faire, c'était de rester là, à se demander comment elle allait réussir à maintenir une relation strictement professionnelle avec Evan.

Il embrassait divinement bien.

Et il faisait sans doute l'amour divinement bien.

Malheureusement, elle ne le saurait jamais.

Elle se retourna et enfonça le visage dans son oreiller.

*Prends garde, Celia.*

Elle marchait sur une corde raide, et très dangereuse. C'était déjà catastrophique d'être là avec Evan. A partager une suite avec lui. Le gémissement qu'elle émit fut étouffé par l'oreiller.

Au moins, elle aurait dû insister pour avoir une chambre séparée, mais cela n'aurait pas collé avec l'image de fiancés heureux qu'Evan voulait donner.

Elle pourrait voir Evan comme un ami. Après tout, elle l'appréciait. Il lui avait demandé de considérer cette mascarade comme une faveur personnelle. En tant qu'amie. Elle oublierait le baiser. Et le fait qu'il avait déclaré sans ambages qu'il voulait lui faire l'amour.

Tout ce qu'elle avait à faire, c'était aller au bout de sa présentation et jouer les fiancées durant le week-end. Ensuite, elle pourrait rentrer chez elle et ranger Evan dans un petit coin de sa tête.

Elle sortit du lit, consciente qu'il lui faudrait une bonne heure pour effacer les traces de la nuit blanche de son visage. Evan avait commandé un petit déjeuner en chambre pour 8 heures, et elle voulait avoir le temps de revoir ses notes une dernière fois.

Elle opta pour un maquillage discret et décida de ne rien faire pour mettre en valeur ses yeux, qui étaient pourtant son plus grand atout. Elle attacha ses cheveux en un chignon strict et appliqua de la laque pour empêcher les mèches rebelles de s'échapper. Elle voulait à tout prix éviter les distractions. Les regards brûlants. Les tentations de toutes sortes.

A son grand soulagement, quand elle sortit de la chambre, Evan l'accueillit de façon tout à fait professionnelle. Il ne la regarda pas comme s'il avait envie de la dévorer. Au contraire, il lui lança un bref regard et lui fit signe de s'asseoir en face de lui, à la table, où le petit déjeuner avait déjà été servi.

— Nous pouvons parler en mangeant, ou prendre notre petit déjeuner et ensuite discuter, dit-il.

— Faisons les deux en même temps. Je n'utilise pas de support, car je voulais que cela soit davantage une conversation qu'un exposé formel.

Il hocha la tête d'un air approbateur.

— Parfait. Commençons, alors.

Il y eut un moment de transition pendant lequel ils mangèrent en silence, puis Celia se concentra totalement sur sa mission. C'était son métier, et elle savait qu'elle était fichtrement douée. Ce n'était pas par hasard qu'elle était arrivée là où elle était, ni qu'elle avait survécu aux épreuves.

— J'ai étudié votre dernière campagne et je crois que vous passez à côté d'un énorme segment de votre public cible.

Il posa sa fourchette et la regarda dans les yeux.

— D'accord, vous avez toute mon attention.

— Peut-être que je devrais le dire autrement. Je pense que vous ne ciblez pas le bon public. Vous manquez une énorme opportunité.

Elle marqua une pause pour plus d'effet, puis reprit son laïus.

— Pour l'heure, vous plaisez au public sportif. Le type qui fait son jogging tous les matins. La femme soucieuse de son image qui fréquente les salles de sport. La personne qui a à cœur de rester en forme. Vous êtes complètement tourné vers la fonctionnalité, que ce soit pour les enfants qui font du sport, les cadres amateurs de squash, ou les joueurs de base-ball du dimanche.

Il hocha la tête.

— Mais il y a tout un tas de gens, comme moi, qui sont allergiques à toute activité physique.

Il eut un rire ironique et détailla sa silhouette avec ostentation.

Elle l'ignora et continua.

— Ce sont des gens qui, en revanche, regardent le sport à la télévision. Ils suivent les matchs, les joueurs, les équipes. Cela va du fan invétéré au spectateur occasionnel. Ces gens-là achèteront vos vêtements, mais pas pour leur aspect pratique. Ça, ils s'en moquent. Tout ce qu'ils veulent, c'est avoir l'air dans le coup. Ils veulent se plonger dans l'aura du monde sportif. Vous êtes une marque, un label. Un signe de prestige.

Il buvait ses paroles, et elle se sentait portée.

— Donc, il faut faire du marketing sur une double cible. D'une part, vous vous adressez aux sportifs, avec des spots montrant un célèbre athlète en train de s'exercer. Un athlète ambitieux qui veut être le meilleur et qui portera votre marque en permanence.

De nouveau, elle s'arrêta pour observer sa réaction. Il se pencha en avant, l'air très concentré.

— Et, d'autre part, vous vous adressez aux gens, adultes et enfants, qui veulent porter vos vêtements et vos baskets pour avoir l'air branché. Pour se sentir sportifs sans lever le petit doigt. Vous leur montrerez une star qui aura l'air branchée et sophistiquée dans vos vêtements, pour qu'à leur tour ils se sentent comme des stars avec Reese Wear.

Et maintenant elle allait porter le coup de grâce. Son excitation était à son comble, parce qu'elle savait qu'il était intéressé. Les yeux d'Evan brillaient d'enthousiasme, mais cela n'avait rien à voir avec son attirance pour elle. La séduction qu'elle exerçait sur lui à cet instant était purement professionnelle.

— Et la personne que vous montrerez à ces deux groupes cibles, l'homme qui figurera dans les spots branchés et décontractés comme dans les spots pleins de sueur, c'est Noah Hart.

Evan ouvrit de grands yeux, puis s'adossa contre sa chaise.

— Vous plaisantez.

Elle garda le silence, tentant de réprimer un sourire de satisfaction. La suite promettait d'être drôle.

— Vous êtes en train de me dire que vous pouvez m'avoir Noah Hart ?

Il n'attendit même pas sa réponse.

— Les sociétés courtisent Noah Hart depuis qu'il est passé professionnel.

— Avant, même. Il a été approché dès qu'il a quitté l'université.

— Soit. Ce que je veux dire, c'est qu'il a toujours refusé de représenter une marque. Qu'est-ce qui vous fait penser que vous pouvez le faire changer d'avis ?

— Et si je vous disais qu'il est disposé à vous parler ?

— Impossible, dit-il comme pour lui.

— Mais cela va coûter cher.

— Eh bien, ça le vaudra, répliqua-t-il, l'air toujours incrédule. Il me parlera, dites-vous. Vous avez déjà été en contact avec lui ?

— J'ai peut-être même mentionné la possibilité que vous lanciez une nouvelle campagne de publicité.

— Et il est intéressé ?

— Il veut bien vous rencontrer, en tout cas. Je lui avais fourni de la documentation sur votre compte, ce qui signifie que vous avez passé le premier examen avec lui. C'est un jeune homme difficile. Si vous réussissez à l'engager, ce sera énorme. Non seulement vous aurez une campagne de publicité géniale, mais vous serez aussi le type qui a signé Noah Hart.

— Je voudrai l'exclusivité, dit-il aussitôt.

— Il vous faudra payer pour ce privilège.

Elle n'allait pas dire à Evan qu'exclusivité ou non, la probabilité que Noah accepte un autre contrat était quasi nulle. Noah n'était pas motivé par l'argent.

— D'accord, mettons Noah Hart de côté pour l'instant. J'aime vos idées, Celia. L'Américain moyen ne m'a jamais échappé, mais vous avez raison. Je ne l'ai pas encore visé directement. Mes publicités portent toujours sur l'ambition de réussir. Je parle à l'athlète en nous.

— Qui, comme je viens de le souligner, n'existe pas chez tout le monde.

— Oui, vous avez raison. Tout à fait raison. C'est un énorme marché que je dois explorer.

— La plupart de mes suggestions portent sur la façon de structurer les spots télévisés, les publicités sur internet et les magazines, pour cibler tous les segments de la population depuis les sportifs invétérés jusqu'aux mères au foyer qui veulent juste une paire de tennis confortables. Nous nous adresserions séparément aux adolescents, aux jeunes adultes et ainsi de suite, jusqu'aux retraités.

Il opina.

— Je suis intéressé. Très intéressé. Quand pourrez-vous mettre sur pied une présentation ? Comme je vous l'ai dit, je suis prêt à m'engager. Je veux bien prendre plus de temps, si on peut me garantir de meilleurs résultats.

— Dites-moi quand vous pourrez nous rencontrer chez *Maddox*, et je me charge de tout, dit-elle d'un ton calme.

— Et Noah Hart ?

— J'organiserai un rendez-vous dès notre retour.

— Dans ce cas, je dirais que vous avez obtenu votre rendez-vous, Celia. Je suis très impressionné. Si votre présentation tient ses promesses, mes collaborateurs seront ravis.

Même si elle était confiante sur l'issue de cette discussion, l'enthousiasme d'Evan était grisant. Elle se força à paraître calme et à sourire poliment pendant qu'elle le remerciait mais, intérieurement, elle explosait de joie.

Elle avait des coups de fil à passer. Il fallait mettre Brock au courant, pour qu'il puisse lancer le projet. L'équipe réaliserait des publicités-tests et les diffuserait sur les écrans à l'accueil de *Maddox* quand Evan viendrait. Le jour où elle donnerait sa présentation, tout *Maddox Communications* serait dévoué à *Reese Enterprises*. Personne d'autre n'existerait.

— Il faut que vous me disiez comment vous avez réussi à convaincre Noah Hart de discuter avec moi, dit-il en repoussant son assiette.

Elle réprima un sourire.

— Je ne peux pas révéler tous mes secrets.

— Si vous réussissez ce tour de force, vous deviendrez une légende, déclara-t-il. Hart n'a jamais été ne serait-ce que tenté d'accepter un contrat.

A présent, elle avait presque l'impression de commettre une imposture. Si elle était heureuse d'avoir un atout caché dans sa manche, elle se sentait un peu gênée par les louanges d'Evan. Noah Hart était son grand frère, et, à la vérité, il n'y avait pas grand-chose qu'il ne ferait pas pour sa petite sœur. Peu importait qu'elle ne lui ait jamais demandé une telle faveur. Elle lui en demandait une cette fois, et c'était la seule raison pour laquelle Noah envisageait de revenir sur ses principes.

— Attendez avant de me flatter, dit-elle. Il pourrait être trop cher pour vous.

— Peu de choses dans ma vie se sont avérées trop chères pour moi, répondit-il avec assurance. Je n'ai peut-être pas toujours eu envie de payer le prix, mais j'ai rarement trouvé les choses inaccessibles.

Elle sourit.

— J'ai senti cela chez vous, voilà pourquoi j'ai pensé que vous pourriez être celui avec qui Noah pourrait s'entendre. Je pense que vous vous ressemblez beaucoup tous les deux.

Il pencha la tête sur le côté.

— Vous le connaissez donc si bien ?

Elle sourit, mais ne répondit pas. Le téléphone d'Evan sonna et lui fournit une diversion tout à fait bienvenue. Elle n'était pas prête à lui avouer la nature de sa relation avec Noah. Pas encore.

Elle écouta la conversation quand il prononça son prénom. Il parlait à sa mère, manifestement.

— Nous serons là cet après-midi. 16 heures. Oui, je sais. Je ne le manquerai pas. Le dîner ensuite. Celia et moi déjeunons ensemble à la marina, mais nous reviendrons à temps pour la répétition, je te donne ma parole.

Il raccrocha et poussa un soupir.

— Ma mère est convaincue que je vais rater la répétition. Je me demande bien d'où elle tient cette idée.

Il l'avait dit si innocemment que Celia gloussa. Tous deux éclatèrent de rire.

A présent qu'ils en avaient fini avec les affaires, ils pourraient se concentrer sur les festivités.

## 9

Le déjeuner à la marina n'arriva jamais. Dès qu'Evan et Celia quittèrent l'hôtel, ils tombèrent sur la famille d'Evan.

Lucy était ravie et suggéra qu'ils déjeunent tous ensemble avant de rejoindre la terrasse pour la répétition de la cérémonie.

Cela amusait Celia qu'il y ait tout de même une répétition, puisque le nombre d'invités était réduit. Pourtant, la famille paraissait décidée à sortir le grand jeu.

Bettina semblait peu enthousiaste à l'idée que Celia et Evan se joignent à eux pour le déjeuner, et Mitchell était visiblement mal à l'aise. Quand ils s'assirent à table, malheureusement, Evan et Celia furent placés face aux futurs mariés, tandis que Lucy et Marshall étaient installés aux deux extrémités de la table.

Par conséquent, Celia était directement exposée au regard malveillant de Bettina. La jeune femme ne cherchait même pas à cacher son animosité. Elle dévisageait Celia comme elle aurait observé un insecte sous un microscope.

Evan lui prit la main sous la table. Elle n'aurait su dire si c'était un geste de soutien, de sympathie ou de remerciement.

Elle se tourna vers lui et lui sourit. Pendant un long moment, ils se regardèrent, et il lui rendit son sourire.

— Dites-moi, Celia, que faites-vous dans la vie ? demanda Lucy. Evan me dit que vous vivez à San Francisco. Allez-vous déménager quand Evan et vous serez mariés ?

Celia se tourna vers Lucy, surprise. Les questions étaient naturelles de la part d'une mère, mais elle n'y avait pas été préparée. D'ailleurs, elle n'était préparée à rien de tout cela.

— Celia est une publicitaire brillante, dit Evan. Nous n'avons pas encore discuté de l'endroit où nous vivrons après le mariage. Sa carrière est très importante pour elle, et je ne lui demanderai jamais de l'abandonner.

Eh bien, il était doué. Si elle se mariait, elle voudrait que son futur époux dise exactement ce qu'il venait de dire et elle voudrait qu'il le pense.

Bettina afficha un air désapprobateur.

— Mais ne pensez-vous pas que la place d'une femme est à la maison, avec ses enfants ? Vous comptez avoir des enfants, n'est-ce pas ?

Celia la dévisagea, incrédule. Bettina était-elle sérieuse ? A sa décharge, la future mariée était jeune, elle ne semblait guère avoir plus de vingt-cinq ans. A quoi diable avait pensé Evan lorsqu'il l'avait fréquentée ? C'était pratiquement une enfant, alors qu'Evan approchait de la quarantaine.

— Que je veuille des enfants ou non, je ne vois pas en quoi cela vous regarde. Et, pour ce qui est de ma place, elle est là où je suis le plus heureuse. J'ai du mal à imaginer comment je pourrais être la meilleure épouse et mère possible en restant au foyer et en étant malheureuse.

Bettina sembla sincèrement déroutée.

— Pour ma part, répondit-elle, je pense qu'il est important pour une femme de ne pas faire de l'ombre à son mari. Le travail d'un époux est de faire vivre sa famille. Je ne lui enlèverai jamais cela.

Celia se fendit d'un petit rire ironique.

— Vraiment ? Et que ferez-vous le jour où votre mari aura décidé qu'il ne veut plus de ce travail, et qu'il vous quittera vous et vos enfants pour se trouver lui-même ? Vous me direz, à ce moment-là, s'il est facile de trouver un travail qui paie suffisamment pour vous faire vivre vous et vos enfants, quand votre C.V. se résumera à savoir changer des couches et préparer de bons petits plats.

Bettina en resta bouche bée. Evan faillit s'étrangler de rire, tandis que Mitchell semblait un peu jaloux. Si Lucy paraissait choquée, Marshall regardait Celia avec une expression qui ressemblait à du respect.

— Bien parlé, jeune demoiselle, dit-il. Une femme ne devrait jamais faire reposer le bien-être de sa personne et de ses enfants sur les seules épaules de son mari.

— Marshall ! s'exclama Lucy.

Evan s'adossa à sa chaise et fixa son père.

— Tu comprends pourquoi je tiens tant à l'épouser. Si ma société fait faillite, je pourrai rester à la maison et la laisser subvenir à mes besoins.

Les deux hommes éclatèrent de rire et, sous la table, Evan serra sa main plus fort.

— Avez-vous fixé une date tous les deux ? demanda Mitchell.

Jusqu'ici, il s'était montré étrangement silencieux et il les avait observés Evan et elle avec une telle intensité qu'elle s'était sentie mal à l'aise.

Même si cette mascarade avait été initiée par Evan, elle ne voulait pas qu'il soit le seul à parler.

— Il vient à peine de me convaincre de l'épouser, dit-elle. Je l'ai fait attendre, et il a dû réitérer sa demande plusieurs fois.

Evan serra sa main de nouveau, sauf que cette fois c'était par vengeance. Elle sourit et continua.

— J'ai fini par mettre un terme à son tourment et par accepter sa demande. Il tient à ce que nos fiançailles soient courtes.

Cela, elle l'avait dit uniquement pour agacer Bettina, car elle savait qu'Evan n'avait pas cessé de prolonger leurs fiançailles.

— Il voulait que nous nous enfuyions à Las Vegas, mais je veux que nous prenions le temps de mieux nous connaître avant de nous passer la corde au cou.

Evan émit un son étranglé et prit une gorgée de vin.

Elle garda un air totalement neutre pendant qu'elle observait les réactions de la famille d'Evan.

Lucy avait une mine prudente, tandis que Bettina semblait avoir des envies de meurtre. Mitchell, quant à lui, paraissait partagé entre le regret et la tristesse, et Marshall hochait la tête avec approbation.

— Tu t'es trouvé une perle, mon fils, dit-il en donnant une tape dans le dos d'Evan. Je l'aime beaucoup et je t'approuve chaleureusement.

Fantastique, elle avait l'approbation de son faux futur beau-père.

Une vague de culpabilité l'envahit. Elle s'était laissé emporter et n'avait pas pu résister à l'occasion d'asticoter Evan. Même s'il le méritait, elle se sentait tout de même mal à l'aise d'être allée aussi loin.

Lorsqu'elle se tourna vers lui, elle fut surprise. Evan la fixait d'un air songeur, et son regard était empreint d'une émotion qu'elle avait peur d'analyser.

— Je suis tout à fait de ton avis, dit Evan à son père. Je suis un homme qui a beaucoup de chance.

Evan garda un bras possessif autour de la taille de Celia tandis qu'ils se frayèrent un chemin dans la salle de bal, où le petit groupe d'invités s'était réuni après le dîner de répétition.

L'orchestre venait de commencer à jouer, et plusieurs couples étaient déjà sur la piste, son père et sa mère inclus.

Il savait que la proximité entre Celia et lui était destinée à donner le change, mais la part primitive en lui avait envie de marquer Celia comme sienne de manière publique. Elle lui enverrait sans doute un coup de genou dans un endroit sensible si elle avait la moindre idée de ce qu'il avait en tête. L'image le fit grimacer et rire en même temps.

Chaque fois qu'il regardait Bettina, le soulagement et la gratitude l'envahissaient. Il avait échappé de peu au désastre.

Avec le recul, toutes les choses qu'il avait cru vouloir lui semblaient à présent ridicules. Une femme comme Bettina ne retiendrait jamais son attention bien longtemps.

Il lui fallait quelqu'un d'intelligent, d'aussi ambitieux que lui. Quelqu'un qu'il pourrait considérer comme une partenaire.

Une femme comme Celia.

Il serra les lèvres. A cause de sa décision de choisir *Maddox* — il ne l'avait pas encore annoncé à Celia —, une relation entre eux était impossible. Lui se moquait bien qu'elle travaille pour lui, même de manière indirecte, mais Celia n'accepterait jamais de mêler travail et plaisir.

— Si vous continuez à me serrer contre vous comme ça, nous risquons d'être dénoncés pour attentat à la pudeur, dit-elle tout bas.

Il desserra son étreinte et marmonna des excuses.

— Allons danser, reprit-elle. Vous êtes beaucoup trop tendu. Personne ne croira que nous sommes de jeunes fiancés fous amoureux si vous fronchez les sourcils de cette manière.

— Vous avez raison. Pardon, j'étais distrait.

— J'essaierai de ne pas le prendre de manière personnelle, dit-elle, taquine.

Il se détendit aussitôt et la laissa l'attirer sur la piste de danse. La musique était douce et envoûtante et lui donnait l'occasion rêvée de faire ce qu'il avait eu envie de faire toute la journée : la tenir tout contre lui, pour pouvoir sentir chacune de ses courbes douces et délicieuses.

Ils s'accordaient à la perfection, et il l'attira contre lui, aussi près qu'elle le laissa faire. Il appuya la joue contre sa tempe et se laissa bercer par la musique. Lorsqu'elle ondula des hanches, son ventre effleura son aine. Il caressa son dos et la courbe de sa hanche.

Sous ses doigts, il la sentit se raidir et craignit qu'elle lui demande de reculer, mais bien vite elle se détendit en soupirant et s'abandonna de nouveau dans ses bras.

— Vous étiez géniale pendant le déjeuner, lui dit-il à l'oreille. Je n'aurais jamais cru que mon père deviendrait un si grand fan. C'est un macho et un vrai conservateur.

— Dans ce cas, dit-elle en riant, il s'entendrait bien avec ma famille. Mon père et mes frères pensent que je devrais avoir pour seule ambition dans la vie d'être jolie et de les laisser prendre soin de moi.

— Je vais vous avouer quelque chose, dit-il gravement.

— Ah ? Est-ce maintenant que vous allez me révéler vos secrets les plus sombres ?

— Vous pourriez faire semblant d'être flattée que je me confie à vous, répondit-il, comme vexé.

— Très bien. Laissez-moi battre des cils en signe d'adoration. Mais faites vite, sinon je vais faire couler mon mascara.

Il secoua la tête et ne put s'empêcher de rire.



— Ce que j'allais dire c'est que, même si j'approuve tout ce que vous avez dit ce matin, sous mon apparence civilisée se cache un homme des cavernes. Je comprends pourquoi votre famille veut vous protéger et prendre soin de vous. Je pense que si vous étiez ma femme je ressentirais tout à fait la même chose.

Elle entrouvrit les lèvres et le fixa avec une expression étrange. Il n'y avait ni colère ni réprobation dans ses yeux émeraude mais de l'intérêt, et une autre émotion qu'il ne put définir.

— Et je pense que si vous étiez à moi je pourrais vous laisser faire, dit-elle d'une voix rauque.

Tout son corps se tendit. Soutenant son regard, il posa doucement la main sur sa nuque. Tout ce qu'il avait à faire, c'était se pencher. Juste un peu.

Quand il inclina la tête, elle poussa un soupir d'anticipation.

— Evan, tu l'as monopolisée assez longtemps.

Evan sursauta en entendant la voix de son père.

— Tu vas me laisser ta place ? insista Marshall.

— Bien sûr, répondit-il en posant la main de Celia dans celle de son père. Mais ne la garde pas trop longtemps.

— Une danse ne te tuera pas, mon fils, dit-il en riant.

Evan regarda son père faire tourbillonner Celia sur la piste. Elle était magnifique. Lorsque Marshall lui chuchota quelque chose à l'oreille, elle afficha un sourire qui illumina toute la pièce.

— Sacré bout de femme, déclara Mitchell d'un ton traînant.

Evan se raidit et se tourna vers son frère, qui observait la piste, un verre à la main.

— Où est la future mariée ? demanda Evan. Je m'étonne qu'elle t'ait laissé échapper à son champ de vision avant que les vœux ne soient prononcés.

Mitchell haussa les épaules.

— Elle est là-bas, avec maman, en train de discuter des détails de la lune de miel.

Il reporta son attention sur Celia.

— Tu l'épouses pour de bon ? demanda-t-il.

— Y a-t-il une raison pour que je ne l'épouse pas ? riposta Evan d'un ton doux.

— Elle ne semble pas être ton genre.

— Et quel est mon genre ? s'enquit-il, curieux d'entendre sa réponse.

— Quelqu'un comme Bettina. Tu semblais vraiment accroché.

— Je pense que je ne prends aucun risque en disant que je ne suis plus du tout accroché à Bettina.

— Je comprends pourquoi elle t'attire.

— Qui ? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Celia. C'est une très belle femme. Je parie qu'elle est géniale au lit.

Evan bouillonna.

— Ferme-la, dit-il d'un ton sec. Ne dis plus jamais son prénom. Compris ?

Mitchell sourit et recula d'un pas, les mains levées.

— D'accord, d'accord, je comprends. Tu es affreusement susceptible à son sujet. C'est drôle, tu n'étais pas si irrité quand tu as découvert que Bettina te trompait avec moi.

Mitchell s'éloigna, et Evan se retourna vers la piste, furieux de s'être laissé atteindre.

— Evan, tu es là.

Il soupira quand sa mère lui prit le bras et l'entraîna pour le présenter à des gens qui ne l'intéressaient pas le moins du monde et qu'il ne reverrait jamais. Après plusieurs minutes à échanger des banalités, il commença à s'agiter. La chanson s'acheva, et il chercha Celia du regard.

Son père venait vers lui, mais sans Celia. Evan passa la pièce en revue et la repéra.

Elle dansait avec Mitchell. Elle ne semblait pas ravie, mais Mitchell souriait et la serrait de près.

Une colère irrationnelle le saisit. Il avait l'impression que le scénario avec Bettina se répétait, sauf que cette fois cela l'affectait. Il s'agissait de Celia. Or Celia était à lui.

Mitchell était un prédateur sournois. Peu importait que Celia soit parfaitement capable de repousser ses avances. Le seul fait que son frère se comporte ainsi à son propre mariage le mettait en rage.

S'il avait laissé Bettina partir, c'était parce qu'elle n'avait jamais été à lui. Celia, elle, lui appartenait, même si elle l'ignorait encore.

Sans se soucier de ce que les gens allaient penser, il se fraya un chemin dans la foule, bousculant les danseurs qui se trouvaient sur son passage. Quand il arriva à hauteur de Mitchell et Celia, il saisit son frère par le bras.

— Qu'est-ce que...

Mitchell allait protester, mais Evan le foudroya du regard.

— Tu nous excuseras, Mitchell. Je trouve que j'ai passé beaucoup trop de temps loin de ma fiancée.

Celia regarda les deux frères, décontenancée, mais ne broncha pas quand Evan la guida fermement hors de la salle de bal.

Le prédateur en lui avait été libéré. Il était hors de question pour lui d'observer son frère tourner autour de ce qu'il considérait comme lui appartenant.

Il se dirigea vers l'ascenseur d'un pas déterminé, ne pensant qu'à une seule chose, éloigner Celia des autres autant que possible. Il appuya sur le bouton et l'attira à l'intérieur de la cabine. Dès que la porte se referma, il la plaqua contre le mur et l'embrassa.

Aussitôt, ce fut comme si un feu s'embrasait en lui. Il prit possession de sa bouche, non pas avec douceur mais avec passion.

Elle haleta pour reprendre son souffle, et il le lui vola dès qu'elle l'eut repris.

— Evan, qu'est-ce qui vous prend...

Sa question s'acheva dans un gémissement, tandis qu'il faisait dériver sa bouche sur son cou.

Derrière lui, les portes s'ouvrirent, et sans décoller ses lèvres d'elle, il les conduisit jusqu'à leur suite.

Il avait l'impression de se consumer. Il ne pensait plus de manière rationnelle. Tout ce à quoi il songeait, c'était à la faire sienne. A lui faire comprendre qu'elle lui appartenait. A lui, et à lui seul.

Quand il la plaqua contre le mur, elle sembla hébétée. Il chercha d'une main tremblante la carte magnétique dans sa poche et dut s'y reprendre à deux fois avant de l'insérer correctement. Dès que la serrure céda, il ouvrit la porte d'un grand coup, la referma du pied et reprit leur baiser.

Cette fois, elle participa autant que lui. Au milieu du tourbillon de son désir enfiévré, le soulagement le saisit. Elle le désirait tout autant que lui.

Il lui arracha ses vêtements et commença à enlever les siens tout en gagnant la chambre.

Quand Celia achoppa contre le bord du lit, elle était en dessous. Ce n'étaient pas de simples sous-vêtements. Les petites pièces roses, délicates et vaporeuses, mettaient en valeur chaque courbe de son corps. Ses seins débordaient de son soutien-gorge. Il distingua l'esquisse d'un mamelon, et cela le rendit fou.

Lorsqu'il tenta d'ôter son pantalon, Celia l'aida dans son entreprise.

— Oh, Celia !

Il s'efforça de reprendre assez de souffle pour dire ce qu'il avait à dire.

— J'ai toujours pensé que quand je te ferais l'amour je te savourerais pendant des heures. Je me disais que je prendrais mon temps pour toucher et embrasser chaque centimètre de ton corps. Mais, je le jure, si je n'entre pas en toi très vite, je vais exploser.

— La vitesse, c'est bien aussi, dit-elle d'une voix haletante. Nous pourrions prendre notre temps plus tard.

— Dieu merci !

Il se laissa tomber sur le lit, l'entraînant avec lui.

— Je prendrai mon temps pour t'explorer la prochaine fois, dit-il entre deux baisers.

— D'accord. Mais, Evan, fais-moi l'amour maintenant. S'il te plaît.

Il captura sa bouche.

— Tes lèvres sont si douces. Je vais te faire mienne, Celia. Je vais prendre tout ce que tu as à offrir.

Si tu veux changer d'avis, dis-le-moi maintenant, et j'arrêterai. Cela me tuera, mais j'arrêterai.

Les yeux brillants, elle caressa son visage.

— Prends-moi, Evan.

Celia était étendue sous le corps puissant et chaud d'Evan. Elle le désirait. Oui, tout en elle le désirait. Cela l'effrayait et l'enthousiasmait tout à la fois. Elle savait qu'elle aurait dû partir, mais elle en était incapable.

Plus tard, il n'y aurait ni reproches ni regrets. Elle connaissait les dangers potentiels d'une liaison avec Evan et elle les affronterait de son plein gré.

— A quoi penses-tu ? demanda-t-il.

Il était appuyé sur un coude. Son visage n'était qu'à quelques centimètres du sien.

En voyant son regard brûlant de désir, elle sentit son cœur tressailler.

Il avait posé sa question d'une voix si tendre, si compréhensive, qu'elle en fut émue. Il la regardait avec un mélange de respect et d'émerveillement, comme si elle était la seule femme qui compterait jamais pour lui.

— Je me disais que nous ne devrions pas faire ça, avoua-t-elle.

— Mais ? Parce qu'il y a un « mais », j'en suis certain.

La note d'espoir dans sa voix la fit sourire. Elle souligna les traits fins de son visage du bout de l'index.

— Mais... je m'en moque. Je ne devrais pas. Je devrais être en route pour San Francisco. Je n'aurais jamais dû accepter de rester.

— Mais... ? dit-il, la voix rauque et séductrice.

— Mais je suis là, entre tes bras, et je te désire tant que je suis prête à prendre le plus grand risque de ma vie. Je ne vais pas te mentir, je n'en suis pas fière. Cela m'ennuie de laisser mon attirance pour toi m'embrumer l'esprit. C'est stupide, irresponsable, et...

Il la fit taire en posant un doigt contre sa bouche, puis suivit le tracé de ses lèvres.

— Fais-moi confiance, Celia.

Elle se figea sous l'intensité de son regard.

— Crois-moi, je prendrai soin de toi. Je ne laisserai pas la situation te blesser.

— Qu'est-ce que tu es en train de dire ? demanda-t-elle dans un murmure.

— Allons-y en douceur. Du moins, une fois que je t'aurai fait l'amour avec passion.

Il afficha un sourire malicieux et se décala de façon à ce qu'elle puisse sentir son érection contre son ventre.

— Celia, nous sommes deux adultes qui prenons en charge notre propre destinée. Il n'y a aucun problème que nous ne puissions résoudre. Fais-moi confiance.

Un sentiment de paix l'envahit. Elle enroula les bras autour d'Evan et l'attira vers elle pour lui offrir un long baiser passionné.

Lui faire confiance. A l'entendre, cela semblait simple, et peut-être l'était-ce.

Elle fit dériver sa bouche vers le lobe de son oreille.

— Fais-moi l'amour, Evan.

Poussant un gémissement, il roula sur le dos, de sorte qu'elle se retrouva sur lui. Il dégrafa son soutien-gorge, et quelques secondes plus tard le sous-vêtement vola à travers la pièce et alla heurter les rideaux tirés.

Elle entendit Evan retenir son souffle. Il se figea, puis caressa son dos et ses seins, avant de taquiner ses tétons.

Chaque caresse, chaque contact de ses doigts, aussi léger soit-il, attisait au creux de son ventre un feu qui menaçait de la consumer tout entière. Elle le désirait autant que lui. Son impatience égalait la sienne.

Quand il prit un de ses tétons entre ses lèvres, elle fut perdue. Rejetant la tête en arrière, elle ferma les yeux tandis qu'une vague d'un plaisir à la fois doux et violent montait en elle.

Malgré son empressement, il prit le temps d'agacer un téton après l'autre, de façon délicieusement tendre.

Il descendit les mains sur sa taille, puis plus bas, jusqu'à glisser les doigts sous l'élastique de son slip. Impatient, il tira trop vite dessus, et elle entendit qu'il se déchirait.

— Je le remplacerai, dit-il d'une voix râpeuse, avant de s'étendre de nouveau sur elle.

— Remplacer quoi ?

— Ton slip.

— Je n'en ai pas vraiment besoin, non ? dit-elle d'une voix sensuelle.

Il rit contre sa bouche.

— Je suis tout à fait d'accord.

— En parlant de sous-vêtements... tu portes encore le tien.

Aussitôt, il se redressa entre ses genoux et retira son caleçon. Elle observa sans honte son membre dressé. Il suivit son regard, puis revint vers son visage, un sourire coquin aux lèvres.

Lorsqu'elle enroula la main autour de son sexe, il arrêta son geste.

— Celia, tu ne peux pas faire ça. Je suis trop près de l'explosion. Il faut que je sois en toi maintenant.

Alors, elle se redressa et posa une main sur son cou.

— Nous prendrons notre temps plus tard, tu te souviens ? dit-elle en promenant les doigts de manière suggestive sur son sexe durci.

— Préservatif, articula-t-il difficilement entre deux respirations saccadées.

Elle le lâcha le temps qu'il trouve un préservatif dans son pantalon et le lui prit des mains.

— Viens par là.

— Tout ce que tu veux.

Tandis qu'elle glissait la protection sur lui, elle sentit un frisson traverser son corps massif. Elle avait l'impression que c'était lui qui était à sa merci, à présent.

Il se pencha et planta les mains de chaque côté de sa tête.

— Je ne peux plus attendre.

— Je sais. La lenteur, ce sera pour plus tard.

Le sourire qu'il lui offrit était éclatant. Il l'embrassa en même temps qu'il ouvrait ses cuisses. D'une main adroite, il se mit à explorer doucement ses replis moites et gorgés de désir.

— Evan, s'il te plaît, dit-elle, suppliante. Moi non plus, je ne peux plus attendre.

Il se plaça entre ses cuisses et amena son sexe contre le sien avec prudence.

Enfin, il la pénétra, d'un coup de reins si puissant et si profond qu'elle se cambra et enfonça ses ongles dans ses épaules.

C'était une sensation absolument magnifique. C'était comme s'il l'emplissait tout entière. Jamais elle ne s'était sentie aussi vivante, aussi heureuse, aussi à l'écoute de son propre plaisir.

— Accroche-toi à moi, dit-il d'une voix rauque et voilée.

C'était un ordre inutile. Elle ne pouvait faire autrement que de s'accrocher à lui, tandis qu'il allait et venait en elle, encore et encore.

— Oh, Evan, s'il te plaît, j'ai besoin de...

Elle ne savait même pas ce dont elle avait besoin, elle savait seulement qu'elle mourrait si elle ne l'obtenait pas. Son corps était tout près du point de rupture. Encore quelques coups de reins et...

Evan glissa la main entre leurs corps et se mit à taquiner son clitoris.

— Oh, seigneur !

Le cri qu'elle poussa résonna dans la pièce. C'était le mélange de plaisir et de douleur le plus délicieux qu'elle ait connu de sa vie. La tension en elle était si aiguë, si insupportable, qu'enfin elle explosa.

Elle eut l'impression que la pièce s'était assombrie autour d'eux. Elle cligna des yeux, mais tout demeurait flou. Tout ce dont elle était consciente, c'était qu'Evan la caressait et prolongeait la sensation si merveilleuse qui venait de la balayer.

Il gémit son nom et l'étreignit si fort qu'elle ne put plus respirer. Il lui donna un dernier coup de reins avant de tomber sur elle, vidé de ses forces.

Elle desserra son étreinte sur ses épaules pour le caresser. Il était couvert de sueur et haletait contre son cou.

Elle le serra fort, décidée à tout lui donner d'elle. Sans barrières. Sans défenses. Pour ne faire plus qu'un avec lui.

— Tu m'as anéanti, Celia, dit-il contre sa peau.

Elle sourit et continua de lui caresser le dos, en savourant la sensation de son corps musclé et ferme sous ses doigts.

Enfin, il s'étendit à côté d'elle.

— C'était... stupéfiant.

Elle toucha ses lèvres, fascinée par leur texture à la fois douce et rugueuse.

— J'ai l'impression que tu as pris le temps de me savourer, dit-elle.

Il sourit et lui donna un baiser léger qui provoqua un délicieux petit frisson sur sa peau.

— Oui, mais cela ne s'est pas passé comme je l'avais prévu.

— Ah ? Et qu'avais-tu prévu ?

— J'étais censé te savourer longuement pour commencer. Ensuite, j'avais prévu de te faire l'amour des heures durant, jusqu'à te rendre folle. Et pour finir je t'aurais prise, puissamment, rapidement.

— Tu as tout raté, alors.

Il lui donna une petite tape sur la fesse et secoua la tête.

— Maintenant, j'ai un autre scénario en tête. Nous commençons par des ébats rapides et effrénés. Ensuite je te savoure pendant... environ une heure. Puis tu montes sur moi et tu prends possession de mon corps. Et ensuite tu es à genoux et...

Celia posa la main contre sa bouche et éclata de rire.

— D'accord, d'accord, je vois. Tu es un mâle obsédé et insatiable.

— Seulement avec toi, dit-il d'un ton sérieux. Tu sembles systématiquement te retrouver dans mes fantasmes les plus vivaces. Je pourrais sans doute être arrêté pour certains d'entre eux. Ils sont sûrement illégaux dans la plupart des Etats.

— Une chance que la Californie soit si progressiste.

Son cœur palpitait. Comment répondre à ce qu'il venait de dire ? Il semblait si... sincère. Comment en étaient-ils arrivés à ce point, aussi vite ? Cela lui faisait peur.

— Et toi ? As-tu des fantasmes intéressants me concernant ?

Il semblait si plein d'espoir qu'elle ne put s'empêcher de glousser.

— Tout ce que je peux dire, c'est que j'aime l'idée de prendre mon temps pour te savourer.

— Moi aussi, dit-il en l'embrassant de nouveau.

Evan était un homme de parole. Il passa chaque seconde de l'heure suivante à la rendre folle, avec ses mains, sa bouche. Sa langue.

Il n'y avait pas un centimètre de son corps qu'il ait laissé intact. Il avait mis son empreinte sur elle. Elle se sentait marquée. Possédée.

Sa langue encercla le point le plus sensible niché au plus profond de sa féminité. Il l'emmena tout près de l'orgasme, jusqu'à ce qu'elle tremble de manière incontrôlable. Elle frissonnait encore quand il entra enfin en elle, lentement. Tendrement. Si tendrement.

Elle ferma les yeux, mais il posa de doux baisers sur ses paupières pour les lui faire rouvrir. Il la fixa avec une telle intensité qu'elle en oublia de respirer. Son regard était comme une caresse sensuelle.

Evan était dangereux. Très dangereux. Elle n'avait aucune défense contre lui. Pire, elle n'en voulait pas. Il pourrait facilement trouver le chemin qui menait à son cœur.

Peut-être l'avait-il déjà trouvé ?

L'idée aurait dû l'effrayer, mais elle lui procura un étrange sentiment de satisfaction.

Evan ondulait en elle, en prenant son temps pour attiser le feu de son désir.

La tension sur son visage était évidente. Il se retenait pour l'emmener jusqu'à l'orgasme. Il n'allait pas se laisser aller à sa jouissance tant qu'elle n'aurait pas atteint la sienne.

Elle l'enlaça, savourant la sensation d'être si intimement liée à lui.

— Evan, dit-elle contre sa bouche.

— Donne-toi à moi, Celia. Laisse-toi aller.

Ses mots haletants la libérèrent. Elle se cambra contre lui et se donna sans réserve. Les déferlantes de plaisir se succédèrent.

Il gémit et la suivit dans son tourbillon de sensations, jusqu'à ce qu'elle ne sache plus où commençait le plaisir d'Evan et où finissait le sien.

Lorsqu'il se retira, elle lui tendit les bras. Elle prit sa tête contre sa poitrine et sentit son souffle réchauffer son sein. Ils restèrent immobiles, le cœur battant, sans qu'aucun d'eux ne veuille briser le silence.

Que dire ? Elle, en tout cas, ne trouvait pas de mots. Elle ne voulait pas analyser l'instant. Les paroles ne feraient que gâcher l'euphorie qui suivait cette expérience hors du commun.

Elle passa la main dans la chevelure ébouriffée d'Evan. Sur sa nuque, ses cheveux étaient légèrement mouillés. Elle respira l'odeur de virilité, de sexe et de sueur. C'était un parfum enivrant, et érotique.

— Est-ce que cela fait de moi un obsédé, si je rêve déjà du passage où tu grimpes sur moi pour disposer de mon corps ? dit-il sans bouger.

Elle sourit.

— Dès que je récupérerai un peu de force dans les jambes, je verrai ce que je peux faire pour t'aider à réaliser ton fantasme.

Le fait de se réveiller au côté d'Evan ne provoqua pas le sentiment de panique auquel Celia s'était attendue. Quand elle ouvrit les yeux, elle vit son corps magnifique enroulé autour du sien et, au lieu de le repousser et de se maudire d'avoir été stupide, elle se blottit contre lui et savoura ce réveil nonchalant.

— Bonjour, dit Evan contre sa tempe.

— Mm.

Il eut un petit rire et se décala un peu.

— Bon sang !

— Je n'aime pas ce « bon sang », dit-elle d'une voix pleine de langueur. Il annonce de mauvaises choses.

— Désolé, dit-il avec un soupir. Nous devons nous lever.

— Quelle heure est-il ?

— Midi.

Elle écarquilla les yeux et se redressa vivement pour regarder le réveil.

— Midi ? Mais je n'ai jamais dormi si tard de toute ma vie !

Il sourit et l'attira contre son torse.

— Content d'avoir pu contribuer à ta débauche.

— Ne sois pas si arrogant. Maintenant, laisse-moi me lever, sinon je vais ressembler à une clocharde pour le mariage de ton frère.

— J'aime les clochardes.

Elle rit.

— Allons, lève-toi. Plus vite nous en finirons avec cette cérémonie, plus vite nous pourrons rentrer.

Il rejeta les couvertures, et elle faillit pousser un cri quand il sortit du lit, complètement nu. Elle se rendit alors compte qu'elle n'était guère plus vêtue et courut à la salle de bains, au son des rires d'Evan.

Deux heures plus tard, habillés de manière décente, ils se dirigèrent vers la terrasse où les deux futurs mariés allaient échanger leurs vœux. Tandis qu'ils atteignaient les portes vitrées, Evan glissa un bras autour de sa taille et l'attira tout contre lui.

Une douce chaleur l'envahit, mais elle s'avisa qu'Evan faisait cela uniquement pour préserver les apparences. Elle avait été stupide d'oublier ce détail, ne serait-ce qu'un court instant.

Quand le fait de zigzaguer entre les chaises et les gens devint trop difficile, Evan la relâcha et lui prit la main. Tout en souriant et en saluant les uns et les autres, il caressait sa paume avec son pouce.

Pour l'instant, tous les invités étaient rassemblés de manière anarchique sur la terrasse qui surplombait une petite crique. Après quelques instants, le père d'Evan se posta près de la tonnelle fleurie et leva les mains pour obtenir l'attention.



— Si tout le monde veut bien s’asseoir, je crois que nous sommes prêts à commencer.

Evan mena Celia vers le premier rang, où ils prirent place à côté de Lucy et de Marshall. Il garda sa main dans la sienne, jusqu’à ce que Bettina fasse son apparition.

Malgré l’apparente indifférence d’Evan, Celia remarqua que son comportement changea dès que la cérémonie commença. Il lâcha sa main et, quand elle la retira pour la poser sur ses genoux, il ne fit aucun geste pour l’en empêcher.

Son regard était rivé à Bettina et à son frère, et il ne souriait pas, contrairement aux autres invités. Son visage semblait de pierre, et dépourvu de toute émotion.

Lucy jeta des regards à Evan. Elle aussi avait remarqué sa froideur, à n’en pas douter.

Evan était-il aussi indifférent qu’il l’avait dit ? Peut-être était-il encore amoureux de Bettina. Il avait affirmé qu’il ne l’avait jamais été, mais un homme comme Evan pouvait-il tomber amoureux ?

Sa relation avec Bettina pouvait difficilement être considérée comme romantique. Il avait dressé une liste de critères pour se trouver une épouse et n’avait pas cherché bien longtemps. La première candidate valable qu’il avait trouvée avait eu droit à une bague, et voilà.

Elle fixa le diamant qui scintillait sur son annulaire et grimaça.

*Oh, Celia, tu ne t’es tout de même pas fait piéger par cette folie ? Tu es trop logique pour ça.*

Elle faillit rire. Quand il s’agissait d’Evan, la logique n’était pas ce qui prévalait chez elle. Avec lui, elle avait rêvé du fruit défendu dès qu’elle l’avait vu.

Une petite pensée insidieuse titilla sa conscience. Aurait-elle insisté autant pour travailler sur le projet *Reese Enterprises* si elle n’avait pas été aussi fascinée par Evan ?

Fascinée était un mot faible pour décrire ce qu’elle ressentait pour lui. Aucun mot ne pourrait rendre justice au torrent de sensations qui la submergeait lorsqu’elle était en sa présence.

Heureusement, le week-end touchait à sa fin, et elle pourrait, espérait-elle, retrouver un peu d’objectivité. Toute cette comédie était un dangereux fantasme. Si elle ne s’en extrayait pas rapidement, elle allait finir par en être victime.

Elle se voyait très bien essayer d’expliquer cela à son patron, patron qui avait placé le destin de son agence entre ses mains.

Dès que la cérémonie s’acheva, Evan lui sourit. Et elle oublia aussitôt ses inquiétudes et ses réserves.

De nouveau, il était attentionné. Il la touchait souvent, comme s’il ne pouvait s’en empêcher. La façon dont son corps s’éveillait à la vie avec Evan la rendait folle, mais elle ne pouvait rien faire contre.

Tandis qu’ils attendaient derrière la foule des invités pour retourner à l’intérieur, il se pencha contre son oreille.

— Allons nous amuser, dit-il en murmurant. Si nous exécutions une petite danse lascive sur la piste ?

La tension qui l’oppressait se dissipa. Il lui était difficile, alors qu’elle était totalement sous son charme, de se souvenir de toutes les raisons pour lesquelles elle ne pouvait s’impliquer avec Evan.

Elle posa une main décidée dans la sienne et, cette fois, elle enroula les doigts autour des siens tandis qu’il la conduisait dans l’hôtel. Logiquement, elle n’aurait pas dû se laisser envoûter par leur petite comédie. Mais son attirance était tout sauf logique. Elle n’avait plus que quelques heures avant d’être renvoyée brutalement à la réalité. Alors elle comptait bien profiter de chaque instant.

Ils partagèrent plusieurs danses. Sur des airs lents et sensuels, et même sur des rythmes plus soutenus. Evan était étonnamment adroit quand il la faisait tourner sur la piste. Elle ne l’aurait pas cru capable de danser autre chose qu’un slow. Elle aurait dû le prévoir, cependant. Evan était d’une grâce athlétique.

Lorsqu’ils firent une petite pause et qu’Evan la quitta un instant pour aller leur chercher des boissons, Lucy vint voir Celia, le visage radieux.

— Celia ! Je suis si contente de pouvoir vous parler, avant qu'Evan ne vous accapare de nouveau. Celia lui offrit un sourire chaleureux.

— Je ne sais comment vous remercier d'être venue, dit Lucy. Il est si évident que vous êtes amoureux tous les deux.

Celia dut faire un immense effort pour ne pas réagir. Evident ? Comment était-ce possible ? Leur désir était sans doute visible, mais l'amour ? Evan serait horrifié de savoir que sa tromperie avait un peu trop bien marché. Un homme comme lui avait sans doute connu plus de femmes qu'il ne pouvait en compter.

Pourtant, il n'avait invité aucune d'elles au mariage. C'était elle qu'il avait emmenée.

Pour des raisons pratiques, s'avisait-elle. Et le travail avait été au premier plan de ses préoccupations.

— Vous deux, vous faites un si joli couple, dit Lucy d'un air mélancolique. J'espère vraiment que vous vous mettrez d'accord sur une date bientôt. Ne le faites pas attendre, même si je suis sûre qu'il le mérite. Je veux qu'il soit heureux.

— Je suis sûre que nous arriverons à trouver une date qui nous convienne à tous les deux, dit-elle diplomatiquement.

Sans qu'elle sache comment, elle se retrouva dans les bras de Lucy.

— C'était une joie de vous avoir ici, Celia. Je suis impatiente de vous revoir.

Une fois de plus, Celia se sentit très mal à l'aise d'avoir menti à cette femme si sympathique.

— Oh, regardez, Evan revient avec votre verre. Je vais disparaître maintenant et vous laisser vous amuser tous les deux.

Elle envoya un baiser dans la direction d'Evan avant de se fondre dans la foule.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ? dit Evan en approchant.

Il lui tendit un verre de vin et s'arrêta tout près d'elle.

— Elle me disait que la perspective de notre mariage l'enchantait.

— Ah, cela explique sans doute ton regard torturé.

Il glissa un bras autour de sa taille puis, simplement, l'embrassa.

Surprise qu'il s'affiche publiquement, même si c'était pour les apparences, elle resta immobile entre ses bras pendant qu'il l'embrassait à pleine bouche.

Le désir se répandit en elle comme un feu de forêt. Elle ne put faire autrement que de lui rendre son baiser.

— Tu sais, dit-il tout bas, j'ai réservé la chambre jusqu'à demain. Que dirais-tu d'y retourner ? Mon jet sera prêt à décoller quand nous le souhaiterons.

Mauvaise idée. Ils feraient mieux de rentrer. Elle avait besoin que ce week-end se termine, pour pouvoir recouvrer ses esprits. Pourtant, elle murmura :

— D'accord.

Le prédateur en lui était de retour. Il posa leurs verres sur une table et l'attira vers la sortie. Ils coururent dans le couloir pour gagner l'ascenseur, comme deux adolescents en proie à des hormones déchaînées.

Quand ils gagnèrent leur suite, il la porta dans ses bras et se dirigea droit vers la chambre. Il la posa sur le lit et retira ses vêtements.

Elle se redressa sur un coude pour contempler son corps.

— Tu sais, dit-elle d'un ton faussement timide, il y a un de tes fantasmes que nous n'avons pas encore réalisé.

Il rampa sur le lit jusqu'à ce qu'il se retrouve au-dessus d'elle.

— Oh, vraiment ! Lequel ?

Elle enroula les bras autour de son cou et lui donna un baiser. Puis elle lui chuchota à l'oreille, avec des mots indécents, de quel fantasme exactement elle parlait.

\* \* \*

L'avion atterrit à San Francisco aux alentours de minuit. Evan l'aida à descendre les marches et resta près d'elle tandis qu'ils attendaient leur voiture.

Il écarta une mèche de cheveux sur sa joue. Elle était sans doute toute décoiffée. Ce qui avait commencé comme un bref interlude s'était transformé en un après-midi de plaisir sensuel et hédoniste. Ils avaient fait l'amour plus de fois qu'elle n'en pouvait compter.

Ils avaient quitté l'hôtel comme des amants clandestins qui se hâteraient de rejoindre leurs conjoints après un week-end torride et interdit.

Elle secoua la tête pour chasser cette idée. Il n'y avait rien de déshonorant dans sa liaison avec Evan. Cela n'avait rien à voir avec le travail. Le plaisir et les affaires étaient clairement séparés.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que je te raccompagne chez toi ? demanda Evan quand la voiture s'arrêta devant eux.

— Non, tu dois encore retourner à Seattle, et il est déjà plus de minuit. Ça ira, ton chauffeur prendra bien soin de moi.

Il sembla vouloir insister, mais elle leva la main pour l'en dissuader. Le diamant brilla sous la lumière des lampadaires de l'aéroport. Lentement, elle retira l'anneau de son doigt et le posa dans la paume d'Evan.

— Je n'en aurai plus besoin, dit-elle d'un ton léger.

Il fronça les sourcils en regardant le bijou délicat.

C'était ridicule de penser que cela ressemblait à une vraie rupture. Et pourtant, elle eut le cœur serré et elle éprouva le désir stupide de reprendre la bague pour la remettre à son doigt.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et effleura ses lèvres.

— Au revoir, Evan. Rentre bien.

Elle tourna les talons et s'engouffra dans la voiture. Quand le chauffeur démarra, elle se retourna. Evan n'avait pas bougé et tenait toujours la bague.

Ils se regardèrent longtemps, jusqu'à ce que la voiture disparaisse dans la nuit.

Evan sortit de sa poche le solitaire que Celia lui avait rendu la veille au soir. Pendant un long moment, il le fixa. Tandis que son chauffeur s'arrêtait devant *Maddox Communications*, il remit le bijou dans sa poche.

Celia ne s'attendait pas à sa visite. Lui-même n'avait pas prévu de venir. Il était censé être à Seattle. Il avait un grand nombre de questions à régler, y compris mettre son équipe au travail pour préparer sa rencontre avec Noah Hart. Ils devaient lui faire une offre qu'il ne pourrait pas refuser et s'assurer que cette offre soit emballée avec un joli ruban.

Et pourtant, il était là, devant l'immeuble où travaillait Celia, parce qu'il avait envie de la voir. Les affaires n'avaient rien à voir là-dedans.

Il entra dans le bâtiment imposant et prit l'ascenseur pour monter au sixième étage.

Quand il sortit de la cabine, il fut aussitôt impressionné par le décor très moderne de *Maddox Communications*. L'attention était particulièrement portée sur le confort, et cela fonctionnait, car il se détendit.

Deux larges écrans plats encadraient le vaste bureau d'accueil, sur lesquels défilaient des spots publicitaires récents conçus par *Maddox*.

Derrière le bureau, une jeune femme lui sourit chaleureusement.

— Bonjour et bienvenue chez *Maddox Communications*.

— Bonjour, dit-il en lui rendant son sourire. Pouvez-vous informer Celia Taylor qu'Evan Reese souhaite la voir ?

A en juger par son regard surpris, la réceptionniste savait parfaitement qui il était. Elle se reprit rapidement, toutefois. Avec efficacité, elle le conduisit vers les canapés de l'espace d'attente.

— Si vous voulez bien vous asseoir, je vais aller la chercher tout de suite. Voulez-vous une tasse de café ?

— Non, merci.

Plutôt que de s'asseoir, il se dirigea vers la fenêtre pour observer la rue animée. Si les choses se déroulaient comme il le souhaitait, il ne resterait pas très longtemps.

Quelques instants plus tard, il entendit des talons résonner derrière lui. Celia venait à sa rencontre, l'air décontenancé et méfiant.

— Evan. Je ne m'attendais pas à vous voir. Je croyais que vous étiez reparti pour Seattle. Est-ce qu'il y a un problème ?

Elle avait pris un air professionnel et impersonnel dès qu'il avait levé les yeux. Cela l'ennuyait qu'elle prenne déjà de la distance par rapport au week-end qu'ils avaient partagé. Ça aurait dû être à lui de s'éloigner. Il aurait dû l'oublier, après lui avoir fait l'amour à tant de reprises.

Mais il ne l'avait pas oubliée, ce qui était la raison pour laquelle il était là, en train d'inventer un prétexte pour la revoir.

— Il n'y a aucun problème, j'ai juste changé mes projets. Je me suis dit que nous pourrions déjeuner ensemble. Si tu es libre, bien sûr.

Elle consulta sa montre, d'un geste rapide et nerveux. Il comprit qu'elle cherchait simplement à gagner du temps — et qu'elle essayait de trouver une excuse pour décliner son offre.

— J'aimerais vraiment déjeuner avec toi, Celia.

Elle se mordilla la lèvre, l'air indécis. Il profita de cet instant d'hésitation pour s'approcher d'elle. Avant qu'elle puisse reculer, il lui toucha le bras.

La peur se lut dans ses yeux, et elle recula rapidement, regardant frénétiquement autour d'elle.

— Par pitié, Evan, pas ici, dit-elle en chuchotant.

Elle lissa ses cheveux d'une main tremblante, mais ne parvint qu'à se décoiffer davantage.

Il haussa un sourcil dubitatif, mais garda ses distances.

— Déjeuner ? demanda-t-il de nouveau, insistant.

— D'accord. Laisse-moi le temps d'aller chercher mon sac. Je te retrouve en bas.

Son attitude le contrariait. Dans ses relations sentimentales, il était habitué à décider.

Et voilà qu'il pensait à elle en termes de relation sentimentale. La seule chose à laquelle il devrait penser, c'était à quelle vitesse il pourrait l'attirer de nouveau dans un lit pour, avec un peu de chance, se débarrasser de la douleur brûlante qui s'emparait de lui chaque fois que Celia lui traversait l'esprit.

Traverser n'était pas le mot. Elle était constamment dans son esprit. Il n'aimait pas cela et n'avait pas envie d'en comprendre les implications, mais il était impuissant devant l'assaut de Celia sur ses sens.

Il l'observa un long moment puis, uniquement parce qu'il était convaincu qu'elle était prête à fuir, il accepta.

— D'accord. J'appelle mon chauffeur. Oh, Celia, je n'aime pas que l'on me fasse attendre !

Celia se retourna avant d'exploser. Elle aurait aimé mettre cela uniquement sur le compte de la colère, et de l'arrogance d'Evan, mais à la vérité elle avait été sidérée quand Shelby était arrivée en courant dans son bureau pour lui annoncer qu'Evan Reese souhaitait la voir.

Le frisson enivrant qui l'avait parcourue la contrariait. Ce qui la contrariait aussi, c'était qu'Evan ait supposé qu'elle laisserait tout tomber pour déjeuner avec lui. Il n'aimait pas attendre, avait-il ajouté. Pour qui se prenait-il ?

Arrivée dans son bureau, elle soupira et saisit son sac. Tant de choses se bouscuaient dans son esprit. Evan était un client important. Le client le plus important de sa carrière. Et puis il y avait le fait qu'elle avait joué le rôle de sa fiancée et qu'elle avait couché avec lui. A plusieurs reprises.

Une bouffée de chaleur monta le long de son cou, quand elle se souvint du nombre de fois où ils avaient fait l'amour. Ils avaient réalisé tous les fantasmes d'Evan, et quelques-uns des siens, aussi.

Ils avaient été insatiables.

Elle s'était attendue à avoir plusieurs jours pour se remettre du week-end, avant d'être amenée à le revoir. Dans sa confusion, elle n'avait même pas encore parlé du match d'ouverture de la saison de baseball à Evan.

C'était une excuse comme une autre pour déjeuner avec lui. Au moins, elle pourrait prétendre qu'il ne s'agissait que de travail.

Après un rapide signe de la main à Shelby, elle prit l'ascenseur et sortit.

Evan était devant l'immeuble, une main sur la portière ouverte de la voiture, l'autre dans sa poche. Il avait un air indéniablement arrogant. Comme si non seulement il était un homme du monde, mais qu'il le possédait.

Il lui fit signe de monter puis s'installa à côté d'elle.

— J'ai pensé que nous pourrions déjeuner dans un petit restaurant que je connais, en ville. La nourriture est excellente et le cadre très discret.

Il avait insisté sur les derniers mots, comme pour la provoquer.

Elle releva le menton et le regarda froidement. Elle espérait avoir l'air aussi imperturbable qu'elle voulait paraître.

— Es-tu là pour parler affaires, Evan ? Pourquoi es-tu venu à mon bureau aujourd'hui ?

Il serra brièvement les lèvres et l'observa avec un amusement à peine dissimulé.

— Nous avons couché ensemble, Celia. Je ne pense pas qu'un déjeuner soit scandaleux, si l'on tient compte de ce fait.

Elle serra les poings. Elle avait envie de crier sa frustration. Mais elle doutait qu'il comprendrait pourquoi c'était si important pour elle qu'il n'y ait pas le moindre soupçon de liaison entre eux. Il était le genre de personne qui ne laisserait jamais le jugement des autres gouverner sa vie. Elle, non, à l'évidence. Elle regrettait cet état de fait, mais elle ne pouvait rien y changer.

— Evan...

Elle s'interrompit, car sa voix était sur le point de se briser. Elle se sentait si stupide. Avec n'importe qui d'autre, elle n'avait aucun problème à être directe — et ferme, quand la situation l'exigeait. Mais, avec lui, elle était d'une timidité ridicule.

— Oui ? demanda-t-il.

Il arborait un sourire curieux, comme s'il trouvait la situation amusante. Cela ne fit qu'accroître sa colère.

— Nous ne pouvons pas faire cela, Evan. Ce week-end a été une énorme erreur. Je ne veux pas être de ces femmes qui disent non puis cèdent, et passer la semaine à me fustiger pour ma faiblesse. Je n'aurais jamais dû coucher avec toi. Ne te méprends pas, je ne t'en veux pas et je ne pense pas que tu m'aies manipulée pour que je couche avec toi. Je suis une grande fille, je savais très bien ce que je faisais. Mais j'ai agi de façon stupide.

Evan se contenta de la prendre dans ses bras et interrompit sa tirade par un baiser. Pas un simple baiser. C'était un baiser si fougueux, si enfiévré, qu'elle se sentit littéralement fondre dans ses bras.

Mais elle finit par trouver la force de le repousser.

— Cesse de m'embrasser !

Il lui offrit un sourire nonchalant, sensuel, qui lui fit penser à un lion assis à côté de sa proie. Apparemment, c'était elle, son déjeuner.

— Mais j'aime t'embrasser et j'essaie de ne jamais me refuser les petits plaisirs de la vie.

Elle roula des yeux.

— Oh, Evan, dit-elle avec un petit rire, sois sérieux une minute. Arrête de m'embrasser et de me toucher.

Il haussa les mains en signe de reddition.

— D'accord, d'accord, je ne te toucherai pas.

Elle croisa les mains sur sa poitrine comme pour se protéger et s'éloigna de lui autant que la banquette le lui permettait. Pourquoi avait-elle accepté ce déjeuner ?

*Parce que tu es une masochiste et que tu ne peux pas lui résister.*

Le reste du trajet se passa dans un silence chargé. Evan était silencieux, et elle maussade. Quand ils s'arrêtèrent enfin devant un restaurant qui promettait de servir les meilleurs fruits de mer de la côte Ouest, elle eut une moue sceptique.

— Jette d'abord un coup d'œil et ensuite tu décideras, dit Evan d'un ton amusé.

Il devenait beaucoup trop doué pour interpréter ses pensées, et cela l'ennuyait au possible, surtout qu'elle, de son côté, n'avait aucune idée de ce qu'il avait en tête. Elle redoutait de le découvrir.

Quand elle sortit de la voiture et regarda autour d'elle, elle dut lui reconnaître une chose. Pour un homme qui ne se souciait apparemment pas qu'on les voie ensemble, il avait choisi un restaurant discret, où ils n'étaient susceptibles d'être vus par personne de leur connaissance.

Il la guida vers le bâtiment en cèdre rustique. Le charme du Sud mêlé à une décoration californienne. C'était un étrange mélange qui, à sa grande surprise, fonctionnait bien.

Tous deux s'installèrent dans le coin le plus retiré, où l'éclairage était si faible qu'une petite lanterne à pétrole était posée au centre de la table.

— Je me sens comme une adolescente pour son premier rendez-vous, dit-elle d'un ton contrit quand Evan eut commandé du vin.

— Est-ce que cela ferait de moi un mufle, si je te disais de but en blanc que je compte t'avoir dans mon lit ce soir ?

Bien sûr, elle s'était doutée qu'il y avait songé, mais l'entendre le dire sans détour était plus excitant que cela ne l'aurait dû.

— Je dois retourner au travail, dit-elle dans un murmure.

— Bien entendu. Je ne comptais pas t'enlever pour l'après-midi, même si l'idée est séduisante. Je me demande si tes collègues appelleraient la police.

Elle lui lança un regard noir et s'efforça tant bien que mal de ne pas rire.

Le serveur apporta leurs plats, alors qu'elle ne se souvenait pas avoir commandé. Elle regarda son verre. Il était à moitié vide, pourtant elle ne se rappelait même pas en avoir bu la moindre gorgée. Evan était décidément nocif pour sa santé mentale.

— Evan...

Elle se tut, car elle se rendit compte que ses mots sonnaient davantage comme un gémissement plaintif que comme une protestation.

— Je vais t'envoyer une voiture, Celia. Personne n'a besoin de te voir monter dans un véhicule avec moi. Je demanderai à mon chauffeur de passer te prendre après le travail ou, si tu préfères rentrer avec ta voiture, de passer te prendre chez toi. Et demain, il te reconduira à temps pour que tu puisses te changer avant d'aller travailler.

Pourquoi ne refusait-elle pas tout de suite ? Au lieu de cela, elle se surprit à s'imaginer l'excitation que ce serait de se rendre à un rendez-vous clandestin pour retrouver son amant.

Rien que le mot *amant* provoqua un frisson en elle. Evan était un superbe spécimen de la gent masculine. C'était le partenaire le plus fantastique, le plus insatiable et le plus attentionné qu'elle ait jamais eu. La simple idée de passer la nuit avec lui la rendait folle de désir.

Elle mâcha sa nourriture sans enregistrer le goût de ce qu'elle mangeait, absente.

— Tu agis comme si c'était un crime de faire l'amour, dit-il d'une voix étrangement tendre.

S'il avait essayé de la cajoler pour lui forcer la main, elle aurait pu se montrer froide. Mais elle était sûre qu'il tentait de la rassurer et d'apaiser ses peurs.

Elle se passa la langue sur les lèvres et reporta son attention sur lui. Dans ses yeux, elle vit des corps onduler. Le sien et celui d'Evan. En rythme parfait. L'image était si belle et si plaisante qu'elle ferma les yeux pour mieux s'abandonner à ce souvenir.

— Dis oui.

Sa voix était aussi caressante que ses mains. Des frissons la parcoururent, et ses tétons se durcirent douloureusement.

— Celia.

Enfin, elle ouvrit les yeux et le fixa sans ciller.

— Oui, dit-elle d'une voix troublée.

Celia entra dans son bureau avec un sentiment d'anticipation exacerbé. Elle savait déjà qu'elle ne quitterait pas l'horloge des yeux de tout l'après-midi et qu'elle rentrerait chez elle dès que possible, afin de se refaire une beauté pour retrouver Evan pour leur nuit secrète.

Elle afficha un sourire coquin, aussi coquin que la soirée promettait de l'être. Cette entrevue clandestine avait le parfum de l'interdit, et elle était si excitée qu'elle avait du mal à rester en place.

Avec un soupir, elle s'enfonça dans son fauteuil, retira ses chaussures et consulta ses e-mails.

Elle gémit quand elle découvrit que de nombreux messages s'étaient accumulés depuis vendredi. Elle commença par les plus anciens et remonta la liste en effaçant plusieurs au passage. Elle marqua d'un drapeau ceux qui requéraient une réponse détaillée et répondit à ceux qui ne nécessitaient qu'une ligne en tapant frénétiquement sur son clavier.

Elle avait presque terminé quand son regard s'arrêta sur le nom de Lucy Reese. La mère d'Evan ? Pourquoi la mère d'Evan lui enverrait-elle un message, et comment avait-elle eu son adresse ?

Un élan de culpabilité monta en elle. Lucy était gentille, et Celia détestait lui mentir. Elle détestait le mensonge en règle générale, quel que soit le motif, et encore plus quand c'était pour une raison aussi futile.

Elle prit une profonde inspiration, puis ouvrit le message. Il commençait de manière joyeuse, à l'image de son expéditrice. Lucy répétait à quel point elle était heureuse qu'Evan et elle se soient trouvés.

Elle en eut le ventre noué.

Lucy continuait en exprimant le désir de la revoir et espérait qu'Evan l'emmènerait à Seattle bientôt.

De mieux en mieux.

Son message se terminait par un court post-scriptum disant qu'elle avait joint des photos du mariage qui lui plairaient peut-être.

Celia ouvrit les fichiers et ne put s'empêcher de sourire. Sur les clichés, pris durant la réception, Evan et elle semblaient heureux et... amoureux.

Sur l'une des photos, ils dansaient ; sur une autre, Evan la regardait avec une expression tendre ; sur la dernière, il l'embrassait. Celia avait la main posée sur son torse, et la bague étincelante contrastait avec le smoking noir d'Evan. On aurait dit qu'ils brûlaient de désir, là, au beau milieu d'une réception.

Pendant plusieurs minutes, elle se demanda si elle devait ou non répondre au message de Lucy. Cela lui semblait impoli de ne pas le faire, mais il lui était difficile de continuer cette comédie.

Finalement, elle se décida à lui écrire un bref message de remerciements, dans lequel elle précisait qu'elle était heureuse d'avoir rencontré Lucy. Elle disait la vérité, sans aborder sa relation factice avec Evan.



Rejoindre Evan en secret après le travail, cela ne pouvait assurément pas être considéré comme une vraie relation.

A cet instant, son Interphone sonna.

— Oui, Shelby ?

— Celia, une agence accepte de se charger de Noah Hart.

— Quel courage ! dit-elle en marmonnant.

— Pardon ?

— Non, rien. Peux-tu m'envoyer leurs coordonnées par e-mail pour que je puisse les faire suivre ?

— Bien sûr.

Shelby marqua une pause, puis demanda d'une voix hésitante :

— Alors, est-ce que tu vas me donner des détails croustillants sur Noah Hart ? Par exemple, me dire comment tu l'as connu, et pourquoi tu te charges de lui trouver une femme de ménage.

— Non, fit Celia d'un ton bref.

Désireuse de mettre un terme à cette conversation, elle raccrocha et espéra que Shelby ne reviendrait pas à la charge. Certes, Shelby aimait les potins, mais elle n'était pas intrusive outre mesure. Elle savait s'arrêter quand on le lui demandait.

Elle récupéra l'e-mail et le transféra à Noah. Puis elle fixa son téléphone en poussant un soupir. Noah lisait rarement ses e-mails et n'était pas intéressé par les moyens de communication modernes. Il préférait le téléphone ou, mieux, les discussions en face à face. Cela rendait ses agents fous, d'ailleurs.

Elle ferait mieux de téléphoner et de lui laisser un message.

Une fois que ce fut fait, elle se souvint qu'elle avait encore oublié de parler du match d'ouverture à Evan.

Avec tout ce qui s'était passé ce week-end, cela lui était sorti de l'esprit. Même quand elle avait fait sa présentation et sorti l'atout Noah Hart de sa manche, elle avait oublié de mentionner le match.

Evan était sans doute déjà pris, et il n'était même pas sûr qu'il soit à San Francisco ce jour-là. Le match aurait lieu la veille de la présentation officielle à l'agence, et il n'arriverait sans doute que le jour même à San Francisco.

— Idiote, idiote, idiote, dit-elle.

Serait-ce déplacé d'en parler ce soir ? Si elle voulait présenter Evan à Noah dans un cadre informel, il fallait bien qu'elle le fasse, en espérant qu'Evan n'avait pas déjà d'autres projets.

On frappa à la porte et elle leva les yeux. Brock apparut, le sourire aux lèvres.

— Nous avons prévu de nous retrouver au *Rosa Lounge* après le travail, tout à l'heure. Tu es la vedette du jour, et nous voulons fêter ton succès en buvant des tas de Martinis. Ce sera un bon moyen de nous regonfler à bloc pour la présentation de vendredi.

Son ventre se noua. La dernière chose qu'elle voulait, c'était passer une soirée agitée avec ses collègues. En temps normal, elle aurait été ravie. Les employés *Maddox* se retrouvaient régulièrement dans un bar à Martinis branché, à quelques pas de l'agence, pour fêter un succès, se consoler d'un échec, ou simplement se détendre après une journée de travail éreintante.

La dernière fête qu'ils y avaient organisée avait été donnée en l'honneur de Jason, après qu'il eut décroché le contrat Prentice. A présent, Brock rassemblait les troupes autour d'elle.

Elle ressentit une vague de plaisir et, en même temps, son cœur se serra à l'idée de manquer sa soirée avec Evan. Il penserait sans doute qu'elle était lâche, même si c'était la meilleure chose à faire.

— J'aurais adoré venir, Brock, mais j'ai déjà des projets pour la soirée. Un rendez-vous important, dit-elle après une pause. D'ailleurs, je préférerais ne pas me porter malheur avant la présentation. Rien n'est encore signé. Mais je compte bien décrocher la timbale vendredi.

— Oui, je comprends. Nous irons sans toi, alors, et appellerons cela une réunion de préparation. Ce sera une bonne excuse pour nous détendre un peu. Néanmoins, si tu obtiens le contrat, prépare-toi à la fête

du siècle.

— Je te le rappellerai. Il me tarde.

— Prends soin de toi, et à demain.

Il se retourna mais se ravisa.

— Oh, Celia, si je ne te l'ai pas encore dit, merci. Tu as fait un travail extraordinaire. Je doutais de ton approche au départ, mais tu as réussi de manière éclatante.

Elle sentit son cœur s'accélérer. Elle dut faire un immense effort pour ne pas sauter de joie.

— Merci de ta confiance, dit-elle d'une voix aussi calme que possible.

Brock disparut dans le couloir, aussi ne la vit-il pas sourire comme une illuminée.

\* \* \*

Celia quitta son bureau quinze minutes avant l'heure de sortie pour ne pas tomber sur ses collègues. Elle n'avait pas envie d'expliquer pourquoi elle ne les rejoignait pas au Rosa Lounge.

Son appartement n'était pas très éloigné. D'habitude, elle adorait conduire sa BMW, capote baissée, mais aujourd'hui elle était impatiente de rentrer, et la circulation la rendait folle.

Quand elle arriva à son appartement, elle reconnut la voiture garée devant chez elle. Elle s'arrêta à la hauteur du chauffeur et baissa sa vitre.

— Je n'en ai que pour une minute, dit-elle.

Le chauffeur lui sourit.

— Ne vous pressez pas, mademoiselle Taylor. Prenez votre temps.

Elle alla se garer sur sa place de parking puis rejoignit son appartement en hâte, pour préparer ses affaires.

Elle n'avait pas oublié la réaction d'Evan devant sa lingerie sexy et féminine. C'était son unique petit plaisir, un plaisir stupide, d'ailleurs. Sa vie sexuelle était si calme ces dernières années que personne d'autre qu'elle ne risquait de voir ses jolis dessous.

Une fois déshabillée, elle alla choisir dans sa commode son coordonné de soie le plus osé. Elle en choisit un de couleur rose. Quoi de plus féminin et de plus doux que le rose ? Même si elle avait grandi avec une horde de garçons, toute féminité n'avait pas été étouffée en elle. Puisqu'elle était rousse, elle ne pouvait se permettre de porter des vêtements roses. Mais des sous-vêtements, si.

Comme elle n'était pas sûre de retourner à son appartement avant d'aller travailler le lendemain, elle fourra une tenue dans un sac ainsi qu'une trousse de toilette et un autre coordonné couleur lavande.

Elle vérifia ses messages puis fit quelque chose qu'elle ne faisait jamais : elle éteignit son téléphone portable. Cette soirée était spéciale, et elle ne voulait pas que le travail vienne faire intrusion. Si elle devait s'accorder un fantasme, elle le vivrait à fond.

Elle rejoignit la voiture d'Evan au pas de course. Le chauffeur lui ouvrit sa portière avant de se poster derrière le volant.

Toute cette expérience était diablement excitante. Elle s'imagina être la maîtresse d'un milliardaire, discrètement escortée à bord d'une voiture privée, pour aller retrouver son amant dans un endroit secret.

*Reprends-toi, Celia*, se dit-elle.

Il lui faisait perdre la tête. Si elle n'y prenait garde, elle allait oublier son indépendance durement acquise et se retrouverait un jour en train de l'accueillir à la porte de leur maison, affublée d'un tablier de cuisine et de gants de four.

Bizarrement, cette image ne lui parut pas du tout déplaisante. Pendant les premières secondes, du moins. Ensuite, elle la fit rire.

Le chauffeur la regarda dans le rétroviseur, et elle tenta vaillamment de reprendre son sérieux. S'il savait les pensées absurdes qui lui venaient à l'esprit !

Si elle avait vraiment été la fille malicieuse de son fantasme, elle aurait passé un simple trench sur son coordonné de dentelle. Une fois dans la chambre d'Evan, elle aurait enlevé le manteau et guetté sa réaction.

L'idée était plus que séduisante et, si Evan lui faisait une autre invitation comme celle de ce soir, elle songerait sérieusement à la mettre en pratique.

Quelques minutes plus tard, le chauffeur s'arrêta devant le somptueux hôtel dans lequel Evan résidait quand il était à San Francisco. Un employé de l'hôtel vint aussitôt lui ouvrir sa portière et, dès qu'elle entra, un réceptionniste l'accueillit en lui tendant une clé magnétique.

— M. Reese souhaite que vous montiez directement, lui dit l'employé.

Elle rougit de la tête aux pieds. Elle savait bien quelle image elle renvoyait. Celle d'une call-girl ou d'une maîtresse cachée — précisément ce qu'elle s'était imaginé pendant le trajet.

Elle saisit la carte, murmura un merci et rejoignit un petit couloir menant directement aux ascenseurs. Heureusement, elle n'eut pas à traverser le hall. Elle avait l'impression que tout le monde savait pourquoi elle était venue.

Elle prit l'ascenseur et parvint à destination en quelques secondes. Le couloir était étrangement calme. Il n'y avait que quelques portes. Les chambres étaient sans doute immenses, conclut-elle. Celle d'Evan était située tout au bout.

Elle prit une profonde inspiration avant d'insérer sa clé dans la serrure.

Lorsqu'elle poussa la porte, elle découvrit Evan, assis dans un fauteuil. Il l'attendait, un verre à la main. Elle perçut son impatience et lut du triomphe dans son expression quand elle referma la porte.

Comme elle restait immobile, Evan posa son verre et traversa la pièce en quelques enjambées.

— Tu es venue, dit-il d'une voix cassée.

Il l'embrassa à pleine bouche.

— Croyais-tu que j'allais changer d'avis ? demanda-t-elle quand elle put enfin reprendre son souffle.

Evan avait le regard brillant et semblait avoir du mal à se contrôler.

— Si tu n'étais pas venue, j'étais prêt à aller te chercher à ton appartement.

Toutes ses inquiétudes disparurent. Rien d'autre ne comptait plus que le désir intense qu'ils ressentent l'un pour l'autre.

— La prochaine fois, je ne viendrai pas. J'ai un fantasme avec un homme de Neandertal qui vient pour m'enlever et me ramener dans sa caverne.

Avant qu'elle puisse réagir, il la porta dans ses bras et se dirigea vers la chambre.

Ils n'allèrent pas plus loin que la commode. Evan la posa sur le meuble et se cala entre ses cuisses.

— J'avais juré que cette fois je te savourerais, dit-il contre sa bouche. Mais, dès l'instant où je te vois, j'en oublie mes bonnes résolutions.

Elle enroula les jambes autour de sa taille et l'attira tout contre elle.

— On t'a déjà dit que tu parlais trop ?

— Jamais, répondit-il avant de prendre avidement sa bouche.

Quand il ouvrit son chemisier d'un geste brusque pour le faire glisser sur ses épaules, son excitation monta en flèche. Il plaqua ses mains sous ses bras, l'agrippant si fort qu'elle sut qu'elle porterait les marques de ses doigts sur elle.

Il déposa une pluie de baisers le long de son cou puis mordilla le lobe de son oreille. Les frissons qui la balayèrent étaient si forts qu'elle trembla.

Il recula un peu pour la regarder.

— Tu es si belle !

Il glissa l'index sous la bretelle de son soutien-gorge et effleura la courbe de son sein.

— J'adore ce que tu portes.

Elle bomba la poitrine pour lui donner un meilleur aperçu de son décolleté.

— Tu es sans pitié, hein ? dit-il.

Un sourire aux lèvres, elle se cambra de manière aguicheuse, jusqu'à ce que ses tétons apparaissent sous la dentelle.

La tenant par la taille, il embrassa le creux de son décolleté. Ensuite, il se mit à lécher ses seins généreux, et bientôt elle haleta de plaisir.

Les bretelles tombèrent sur ses épaules. Il tira dessus jusqu'à ce qu'un bonnet libère un sein. Aussitôt, il prit le téton ainsi dévoilé entre ses lèvres et le sentit se durcir sous sa bouche.

— Evan, murmura-t-elle en plongeant les mains dans ses cheveux.

Non sans mal, il dégrafa son soutien-gorge, puis entreprit de déboutonner son pantalon, sans jamais cesser d'embrasser son sein.

Elle se souleva un peu pour qu'il puisse faire glisser le vêtement sur ses jambes. Lorsque ce fut fait, Evan recula d'un pas et la contempla de nouveau.

Elle se sentait belle et désirable. Irrésistible, même. Evan lui donnait l'impression qu'elle était la seule femme qui comptait pour lui.

— Je ne peux pas dire que j'aie jamais rêvé de faire l'amour sur une commode, dit-il, mais je suis en train de reconsidérer la question.

Elle voulut se rapprocher de lui, de sorte qu'elle se retrouva tout au bord de la commode. A cet instant, elle le désirait tant que même la courte distance jusqu'au lit lui semblait trop grande.

Il glissa un index sous la dentelle puis, lentement, se rapprocha de son intimité la plus profonde. Lorsqu'il inséra son doigt en elle, elle recula dans un sursaut, les paupières closes, et gémit de plaisir.

La sensation de ses mains sur ses fesses pendant qu'il lui retirait son slip attisa encore le feu de son désir.

A présent, elle était nue sous son regard brûlant, à la merci de ses doigts experts. Il renouvela ses assauts jusqu'à ce qu'elle respire par saccades.

— Ce n'est pas juste, dit-elle entre deux soupirs. Toi tu es encore habillé.

Avec un petit sourire, il se dévêtit à son tour. Puis il s'agenouilla devant la commode, laissant sensuellement courir ses mains sur ses jambes.

Elle retint son souffle quand il écarta ses cuisses et posa les lèvres sur sa chair la plus intime.

— Oh...

Tout devint flou autour d'elle. Elle était submergée par une myriade de sensations exquises et enivrantes.

Il était un amant doué. Et généreux. Même quand il atteignait ses limites, il avait à cœur de la conduire à l'extase avant de satisfaire ses propres besoins.

— Evan, s'il te plaît !

Accédant à sa requête, il se redressa et l'attira vers lui jusqu'à ce qu'elle soit perchée en équilibre précaire sur le bord de la commode. Il y avait une menace sauvage dans son expression, celle d'un homme poussé trop loin trop vite, et qui luttait de toutes ses forces pour s'empêcher d'exploser.

Il s'arrêta juste assez longtemps pour dérouler un préservatif. Puis il la pénétra d'un vigoureux coup de reins.

Maintenant ses fesses dans ses mains puissantes, il alla et vint en elle, et elle ressentit chacune de ses ondulations jusqu'au tréfonds de son être.

Lorsqu'il pressa son visage contre son cou et l'embrassa tout en se cabrant contre elle, elle l'enlaça plus fort, pour qu'il n'y ait plus le moindre espace entre eux. Toujours enfoui en elle, il la souleva et recula vers le lit. Il se laissa tomber, de sorte qu'elle se retrouva sur lui.

— Chevauche-moi, dit-il d'une voix tendue.

Il avait les yeux assombris par le désir. Il serrait ses hanches si fort qu'elle ne put que se contracter autour de son sexe en érection.

— Oh, Celia, dit-il, gémissant.

Elle n'allait pas tenir longtemps ainsi. Il fallait qu'elle bouge.

Posant les paumes contre son torse, elle se redressa et commença à onduler sur lui.

Elle vit la sueur perler sur son front, et ses pupilles se dilater encore. Il l'attira plus près, pour pouvoir prendre ses seins entre ses mains. Il frotta ses tétons gorgés de désir avec ses pouces.

— Je ne peux plus résister, dit-elle dans un souffle.

— Alors, laissons-nous aller ensemble.

Il lâcha ses seins pour agripper ses hanches et accompagner chacun de ses mouvements. Le feu en elle s'embrasa. La spirale de tension monta, de plus en plus forte, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus lui résister.

Elle rejeta la tête en arrière et poussa un cri douloureux qui lui sembla infini. C'était la souffrance la plus exquise et la plus époustouflante de sa vie.

Il plongea les mains dans ses cheveux et l'attira vigoureusement vers lui pour prendre sa bouche. Avec frénésie, il caressa son dos, ses cheveux, son visage, comme s'il ne pouvait être rassasié d'elle et qu'il voulait mémoriser chacun de ses traits.

Puis ce fut comme si le monde s'arrêtait. La vague de plaisir déferla sur eux et s'écrasa, laissant dans son sillage des milliers de petites ondes.

Elle ne sut pas combien de temps elle resta étendue sur lui, le cœur battant. Il l'enlaçait. Il était encore enfoui en elle et se remettait lui aussi de l'orgasme dévastateur qui les avait balayés tous les deux.

Lentement, elle prit conscience qu'il caressait son dos et ses cheveux.

— Je pense que j'ai encore tout gâché, dit-il.

Elle sourit et pressa son visage contre son torse.

— Tu as tout gâché, c'est vrai. Mais je pense que j'ai tout gâché la première.

Il rit.

Rassemblant le peu d'énergie qui lui restait, elle leva la tête et s'appuya contre son torse pour le regarder dans les yeux.

Il semblait satisfait. Et rassasié, mais pas seulement sur le plan sexuel. C'était comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Elle avait, certes, une imagination débordante mais, quand il la regardait de cette façon, en lui donnant l'impression qu'elle seule existait pour lui, il était difficile de ne pas se laisser happer par le fantasme qu'ils avaient créé.

Il effleura sa bouche du bout des doigts.

— Un sou pour tes pensées.

— Je suis presque sûre qu'un homme ne devrait jamais demander à une femme à quoi elle pense juste après l'amour, dit-elle d'un ton léger.

Elle sourit et se pencha pour l'embrasser.

— J'aime les câlins après l'amour.

Il la prit dans ses bras et roula pour qu'ils se retrouvent chacun sur le côté.

— Tu n'es pas du genre bavard, alors ?

Elle se blottit tout contre lui. Elle n'avait pas menti, elle préférait les câlins aux discussions. Quoique, à la vérité, elle adorerait mettre son âme à nu, lui dévoiler tous ses secrets, découvrir les siens. Lui dire à quel point elle l'aimait...

Elle se figea. Pendant un instant, elle ne put respirer.

Ce n'était pas comme si elle venait de tomber amoureuse. Non, c'était un processus qui avait commencé depuis un moment, sans doute. Mais elle ne l'avait pas admis. Elle ne l'avait même pas pensé, encore moins dit à voix haute.

Et pourtant, le sentiment était bien là, dans l'ombre, attendant le moment où elle le laisserait entrer dans sa conscience. Elle avait pourtant réussi — ou du moins l'avait-elle cru — à garder une distance émotionnelle.

Elle aimait Evan.

Etrangement, cette idée lui serra le cœur. Le fait de prendre conscience que l'on était amoureux n'était-il pas censé être accompagné d'un feu d'artifice, d'une fanfare, d'un frisson enivrant ? N'était-ce pas censé être la plus belle chose au monde ?

Alors pourquoi éprouvait-elle le besoin soudain de courir vers la salle de bains, le cœur au bord des lèvres ?

— Nous avons deux options.

Elle cligna des yeux et revint à l'instant présent.

— Quelles options ? demanda-t-elle d'une voix rauque d'émotion.

— Je peux te nourrir. Ou je peux te faire l'amour de nouveau, aussi passionnément que la première fois. Ou encore, nous pouvons faire une petite sieste et ensuite choisir une des deux premières options. Ou les deux. Tu vois ? Je suis facile à vivre.

Elle sourit et l'étreignit. Elle l'aimait, oui. Cela l'effrayait terriblement et, maintenant qu'elle l'avait reconnu, elle se sentait submergée par la force de son émotion. Elle avait envie de crier son amour

comme une adolescente vivant ses premiers émois.

— Est-ce que je reste pour la nuit ? demanda-t-elle.

Il se redressa.

— Bien sûr. Enfin, si tu en as envie. Si tu n'as pas apporté de tenue de rechange, je peux demander à mon chauffeur de te reconduire chez toi demain matin.

— Si, j'ai apporté des vêtements. Mais, s'il me ramène au travail, je n'aurai pas de voiture. Ce serait sans doute mieux qu'il me raccompagne tout de même chez moi, pour que je prenne mon véhicule.

Il la regarda, comme s'il allait dire quelque chose, mais se ravisa. Quelle pensée lui avait traversé l'esprit ? Elle n'osait le lui demander.

— D'accord, dit-il. Je m'assurerai que la réception nous appelle assez tôt demain matin.

Incapable de résister, elle l'embrassa. Ce n'était pas un petit baiser joueur cette fois, mais un baiser chaud et profond, qui montrait la profondeur de ses sentiments.

Quand enfin elle recula, Evan avait les yeux brillants de passion. Elle décela aussi une satisfaction sur laquelle elle ne voulut pas spéculer.

— Dans ce cas, je choisis les options dans cet ordre : manger, faire l'amour de façon passionnée, et ensuite dormir, murmura-t-elle.

— Vendu.

Une demi-heure plus tard, installés sur le lit, ils avalaient le repas qu'Evan avait commandé. Elle avait enfilé un peignoir, et Evan un caleçon.

Elle mangeait avec ses doigts, sans s'embarrasser de couverts. C'était trop délicieux pour qu'elle laisse les bonnes manières gâcher son plaisir.

Ils avaient presque fini quand elle se rendit compte qu'elle n'avait pas encore abordé le sujet du match de base-ball. En arrivant tout à l'heure, elle n'avait pas osé en parler, mais maintenant elle se sentait tout à fait à l'aise.

— Parle-moi de tes projets cette semaine. Est-ce que tu retournes à Seattle en attendant notre présentation de vendredi ?

Il pencha la tête et l'étudia intensément.

— Cela dépend.

— De quoi ?

— Du fait que j'aie une raison de rester ou non.

Il n'aurait pas pu être plus clair. Tout à coup, elle eut la gorge sèche et elle avala une gorgée d'eau.

— Je comptais t'inviter au match d'ouverture des Tide. J'ai de bonnes places. Est-ce que cela te tente ?

Il sembla un peu surpris, et, pendant un instant, elle se demanda si elle avait dépassé les limites.

Mais bien vite il sourit. Un sourire sincère et chaleureux qui la rassura.

— J'en serais ravi. Jeudi soir, c'est ça ?

— Oui. Je pourrais passer te prendre.

Elle crut voir briller une lueur triomphante dans son regard, qu'elle ne put s'expliquer.

— Donne-moi l'heure, et je serai prêt.

— Le match commence à 19 heures, alors je serai là vers 17 h 30.

— Il me tarde.

Les choses se mettaient parfaitement en place. Elle emmènerait Evan au match et ensuite elle lui présenterait Noah. Le lendemain, elle ferait une présentation sensationnelle. Et le contrat serait à elle. Elle ne pouvait envisager aucune autre issue.

*Golden Gate* et Athos Koteas étaient peut-être des concurrents acharnés, mais ils n'avaient pas Noah Hart et ils n'avaient certainement pas ses idées. Des idées qui seraient parfaites pour Evan et sa société, elle en était sûre.

Evan essuya une miette au coin de sa bouche. Ils avaient tous deux quasiment fini leur assiette. Et, à la façon dont Evan la regardait, elle devina ce qu'il avait prévu pour le dessert.

— Donne-moi deux minutes pour débarrasser, ensuite nous pourrons passer à l'option deux. Mais je pense que l'option sieste devrait être reportée de façon significative.

— Ah ? Reportée à quel point ?

— De beaucoup, dit-il d'une voix suave. Je suis en train de me dire que l'option deux pourrait être subdivisée en plusieurs sous-options.

En guise de réponse, elle ouvrit son peignoir et se retrouva nue sur le lit.



Celia se gara dans un des parkings réservés du stade et coupa le moteur.

— Prêt ? dit-elle en se tournant vers Evan.

Il regarda par le pare-brise et put constater qu'ils étaient tout près de l'entrée du stade.

— Eh bien ! Tu dois avoir de vraiment bonnes places.

— Je te l'avais dit, répondit-elle en souriant.

Lorsqu'ils sortirent, Celia ouvrit la voie. En temps normal, elle serait passée par l'entrée des joueurs, mais elle ne voulait pas donner d'indices pour l'instant, aussi se dirigèrent-ils vers la porte principale, comme tout le monde.

Elle était impatiente de voir sa réaction, quand il verrait qu'ils étaient placés juste derrière le marbre.

Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent dans les gradins situés juste au-dessus de la quatrième base. Un placeur les mena vers leur bloc de sièges, et Celia prit place dans la quatrième rangée.

— Je suis impressionné ! dit Evan, étonné, en s'asseyant à côté d'elle. Comment as-tu fait pour avoir ces places ? Elles ont dû te coûter une petite fortune. Sans parler du fait que tout était complet. Je le sais parce que j'ai essayé d'avoir des billets.

— J'ai des relations, dit-elle fièrement.

Il la regarda avec curiosité.

— Je commence à avoir l'impression que c'est vrai.

Ils se calèrent dans leurs sièges pendant que le terrain était humidifié et préparé avant le début du match.

Evan se détendit et enfila ses lunettes de soleil. Le temps était particulièrement ensoleillé, et il n'y avait pas un nuage à l'horizon. C'était une journée idéale pour jouer au base-ball.

En digne drogué du travail qu'il était, il observa les fans installés dans les gradins, pour voir lesquels portaient des vêtements griffés Reese. Si Celia avait vu juste, bientôt, la grande majorité des gens voudraient porter sa ligne de vêtements de sport.

Il se retourna quand il entendit Celia parler à un vendeur de hot dogs. Elle jeta un regard vers Evan.

— Tu veux quelque chose ?

— Comme toi.

Il saisit son portefeuille pour régler la note, mais le vendeur d'âge respectable agita la main.

— Notre Cece ne paie pas.

Evan, totalement perplexe, observa le badinage entre Celia et le vendeur. Ils discutaient des statistiques, des joueurs à surveiller pour la saison à venir, et de la saison précédente, qui avait vu les Tide finir à un seul match du leader de la division.

— Ils vont remporter le championnat cette année, lui disait Celia, rassurante. Noah est en grande forme. Il ne faisait que s'échauffer l'année dernière.

Le vendeur hocha la tête avec enthousiasme.

— Je crois que vous avez raison, mademoiselle Cece. Quand il a été prêt, la saison s'est terminée.

— Oh, j'en oublie mes bonnes manières, dit-elle en se retournant vers Evan. Pardonnez-moi. Evan, voici Henry Dockett. Il travaille dans le stade depuis sa construction, il y a trente ans. Il sait tout sur tout ici. Henry, voici Evan Reese.

Evan serra la main du vieil homme, dont le visage s'éclaira.

— Vous êtes l'Evan Reese de *Reese Enterprises* ?

— Lui-même, dit-il en souriant.

Henry hocha la tête d'un air approbateur.

— C'est l'endroit où il vous faut être, alors. Mlle Cece vous fera passer un bon moment.

Quelqu'un appela Henry, et le vieux monsieur s'excusa avec un signe de tête.

— Je reviens vous voir tout à l'heure, mademoiselle Cece.

Elle sourit et le remercia pour les hot dogs.

Quand elle reprit sa place, Evan se pencha vers elle pour prendre son sandwich.

— Est-ce que tout le monde vous mange dans la main comme ça, *mademoiselle Cece* ?

Elle rougit et baissa la tête.

— Henry est un vieil ami.

Son embarras l'amusait.

— As-tu d'autres surprises en réserve pour moi aujourd'hui ?

— Peut-être bien, dit-elle, rêveuse, avant de mordre dans son hot dog.

Les Tide entrèrent sur le terrain, et le premier batteur prit place. Celia gémit sa déception en chœur avec la foule.

— Notre choix de lanceurs, c'est ce qui nous a coûté le championnat dans le passé, glissa-t-elle à Evan.

Il n'eut pas le cœur de lui dire qu'il le savait très bien.

— Cette année, ça devrait s'arranger, répondit-il.

— Oui, Soren est le meilleur. Il met du temps à se chauffer, cependant. Si nous pouvons réussir le premier tour de batte, il sera génial.

De nouveau, il sourit et s'installa confortablement pour observer le match.

\* \* \*

Les Tide avaient remporté le match haut la main. Le spectacle avait été de grande qualité, mais ce qui avait surtout intéressé Evan, c'étaient les réactions de Celia et l'étrange attitude des Tide envers elle. Tous les joueurs qui s'étaient succédé sur le terrain l'avaient saluée. Et, quand le tour de Noah Hart était arrivé, elle avait littéralement bondi de son siège et avait enfoncé ses ongles dans le bras d'Evan, telle une mère anxieuse. Noah lui avait fait un clin d'œil appuyé, Evan en était certain.

Durant une des mi-temps, elle était allée voir des gens installés à deux blocs du leur. Evan l'avait observée pendant qu'elle serrait dans ses bras deux jeunes hommes et un vieux monsieur. Ils avaient regardé dans la direction d'Evan, puis avaient continué leur conversation avec Celia.

Quand elle avait repris place à côté de lui, il avait commencé à se demander s'il n'avait pas été plongé dans une réalité parallèle. Y avait-il quelqu'un que Celia ne connaissait pas ici ?

Quand elle lui avait offert Noah sur un plateau d'argent virtuel, il avait cru qu'elle l'avait contacté par l'entremise de son agence et qu'elle lui avait offert un contrat qu'il ne pouvait refuser. Il n'avait pas supposé qu'elle aurait de tels liens avec son équipe. Et avec Noah, en particulier.

A la fin du match, il avait commencé à avoir des pensées désagréables. Celia était-elle ou non la petite amie de Noah Hart ? Cela expliquerait certainement qu'elle ait pu convaincre Hart de le rencontrer.

Mais cela amenait aussi beaucoup d'autres questions. Se servait-elle d'Evan pour faire avancer sa carrière ? Non, impossible. Il faudrait qu'elle soit vraiment diabolique pour tromper un homme comme Noah Hart, juste pour assurer son ascension. Pourquoi même aurait-elle besoin de travailler, si elle était avec Noah Hart ? Cet homme gagnait des fortunes, même sans contrats publicitaires à un million de dollars. C'était un des joueurs de base-ball les mieux payés de la ligue.

Avant que ses pensées ne le mettent en rage, il se reprit. Il découvrirait la réponse avant la fin de la journée. D'une manière ou d'une autre. Et ensuite, il déciderait ce qu'il allait faire à propos de Celia. Et de son contrat.

Celia se leva, les joues rosies par l'excitation.

— Nous allons avoir une saison géniale. J'en suis sûre !

Il se leva à son tour, ne sachant guère ce qui allait arriver, maintenant. Rien ne s'était passé comme il l'avait prévu.

Elle lui prit la main et l'attira vers la sortie.

— Viens, dit-elle.

Mais ils ne quittèrent pas le stade. Au lieu de cela, ils descendirent vers une zone réservée. Celia sortit un pass qu'il n'avait pas encore vu, ce qui leur permit de passer le barrage de vigiles. Une autre surprise. Mais Evan découvrit bien vite qu'une surprise encore plus grande l'attendait : ils arrivèrent devant le vestiaire des joueurs, rien de moins.

Ils attendirent un bon moment. Plusieurs membres de la presse allaient et venaient. Enfin, un joueur passa la tête par la porte et sourit à Celia. C'était le receveur des Tide, Chris Davies. Evan fut un peu ébloui. Davies était une véritable légende du base-ball, et la rumeur courait que c'était sa dernière année avant la retraite.

— Cece ! Tu aurais dû entrer. Noah est retenu par une interview, mais il voulait que tu viennes le voir.

Celia avança et embrassa le joueur sur la joue.

— Joli match, Chris. Tu es aussi en forme que jamais.

Le grand homme rougit, puis il se tourna vers Evan et l'observa d'un air suspicieux.

— Oh, Chris, je te présente Evan Reese. Evan, voici Chris Davies, le receveur vedette des Tide.

— Oui, je sais bien, dit Evan. Joli match. Je suis votre parcours depuis des années.

— Evan Reese des vêtements de sport ? demanda Chris.

— Oui.

— Cool. Venez avec moi, tous les deux. Noah devrait avoir fini maintenant.

Malgré sa richesse et son statut social, Evan était impressionné. Pénétrer dans le vestiaire des Tide, c'était le rêve de tous les petits garçons. C'étaient ce genre de rêves et son amour pour le sport qui l'avaient conduit à bâtir son empire.

Plusieurs joueurs s'arrêtèrent pour embrasser Celia sur la joue. Certains lui ébouriffèrent les cheveux, et elle leur donna des tapes affectueuses en retour.

— Cece ! Tu es là.

Evan leva les yeux et vit Noah se frayer un chemin dans la foule. Puis, à sa grande surprise, il vit Noah porter Celia et la faire tourner.

Il les observa, de plus en plus irrité.

— Alors, tu as vu ? dit Noah quand il la reposa à terre. Un match fantastique, non ?

Celia eut un grand sourire. Son affection pour Hart était manifeste. Un fait qui rendit Evan encore plus grincheux. Contrat ou non, il avait bien envie d'envoyer son poing dans la figure de la star.

— J'ai vu, bien sûr. Tu étais génial, comme toujours.

— J'ai besoin d'une douche rapide. Vous pouvez m'attendre là-bas tous les deux, dit-il en désignant un coin à l'abri du chaos du vestiaire. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Nous t'attendrons. Prends ton temps.

Noah lui secoua les cheveux de manière affectueuse, puis se dirigea vers les douches.

Evan ouvrit la bouche pour lui poser une question et secoua la tête. Il attendrait.

Celia le conduisit dans la salle adjacente et s'assit sur un canapé de cuir.

— Cet espace est réservé aux entraîneurs et aux familles, dit-elle quand il s'assit sur un fauteuil face à elle. Aucun journaliste ne viendra ici.

— Tu sais que j'ai une centaine de questions à poser, Cece, dit-il sèchement.

Elle rougit d'un air un peu coupable.

— D'accord, peut-être que je suis coupable d'avoir voulu te faire la surprise. Je veux dire, j'aurais pu te prévenir, mais ça n'aurait pas été drôle.

— La seule question à laquelle je veux une réponse maintenant, c'est : est-ce que tu sors avec Noah Hart ?

Il la vit ouvrir de grands yeux. Elle était choquée, et il sut à cet instant que, quoi qu'il ait supposé — même pour de bonnes raisons —, il avait tout faux.

— C'était une hypothèse sensée, dit-il pour se justifier avant qu'elle puisse parler.

— Evan, Noah est mon...

Ils furent interrompus par les trois hommes que Celia était allée voir dans les gradins pendant le match.

— Cece, chérie, dit le vieil homme en la prenant dans ses bras.

Les deux autres observèrent Evan d'un air méfiant.

— Tu nous présentes, Cece ? demanda le plus grand des deux.

— Bien sûr, dit-elle en enroulant son bras autour de celui du vieux monsieur. Evan, je te présente ma famille. Voici mon père, Carl, et mes deux frères, Adam et Dalton. Les garçons, voici Evan Reese. Il possède *Reese Enterprises*. Je l'ai amené avec moi pour qu'il rencontre Noah.

Evan aurait pu jurer qu'elle avait dit cette dernière phrase de manière appuyée. Il se détendit et salua les trois hommes. Tous les trois lui serrèrent la main avec une poigne plus qu'énergique. Comme s'ils voulaient le faire grimacer. Un test viril typique, auquel il était habitué. Il serra leur main avec tout autant de force et récolta des regards empreints d'un respect réticent.

— Très heureux de vous rencontrer, monsieur, dit-il au père de Celia.

— Est-ce à cause de vous que ma Cece travaille si dur ?

Evan regarda Celia puis son père, et retour. Elle ferma les yeux, l'air inquiet, et secoua la tête. Ce fut alors qu'il se souvint de ce qu'elle lui avait dit. Pour son père et ses frères, sa seule ambition aurait dû se limiter à être jolie. Apparemment, ils n'étaient pas ravis qu'elle ait une carrière.

— Je crains que oui, monsieur. J'aimerais vous dire que je le regrette, mais Celia est un des esprits les plus brillants que j'aie rencontrés. Elle va superviser toute ma campagne publicitaire. Je pense que grâce à elle, dans un an ou deux, *Reese Enterprises* ne sera pas simplement un des leaders de l'habillement sportif, mais le leader *indiscuté*.

Ses deux frères regardèrent Celia avec un intérêt renouvelé, tandis qu'elle le fixait, stupéfaite. Il crut même voir des larmes au coin de ses yeux. Alors, il lui sourit et lui tendit la main. A sa grande surprise, elle l'accepta sans protester et enroula fermement les doigts autour des siens.

— Si vous venez voir Noah pour les affaires, nous allons filer, dit son père. Celia, est-ce que tu pourras venir au déjeuner de dimanche, ou est-ce que tu seras de nouveau occupée ?

— Non, je serai là, dit-elle en se mettant sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue. Pardon pour le week-end dernier. J'ai eu un empêchement imprévu.

Evan comprit que c'était lui, l'empêchement imprévu. S'il était navré qu'elle ait raté une réunion de famille importante, il ne regrettait pas du tout la façon dont leur week-end à Catalina s'était déroulé.

— J'ai été content de vous rencontrer tous, dit Evan, sincère.

Le père de Celia hocha la tête et lui serra la main avant de quitter la pièce.

— Intéressante famille, ajouta-t-il quand ils furent partis.

— Je les aime profondément, mais ils sont assez insupportables.

— Il est évident qu'ils t'aiment beaucoup.

— Oui, dit-elle en souriant, et je les adore moi aussi. Avec leurs défauts et leurs qualités.

Un instant plus tard, Noah Hart arriva d'un pas nonchalant dans la pièce et étreignit de nouveau Celia. Puis il se tourna vers Evan.

— Alors, c'est lui, la vedette ? demanda-t-il.

— Je dirais que c'est vous, la vedette, si vous acceptez de représenter ma nouvelle ligne de vêtements de sports, dit Evan.

— Evan, j'aimerais te présenter mon frère. Noah Hart. Noah, voici Evan Reese, fondateur de *Reese Enterprises*.

Evan les regarda d'un air sceptique. Son frère ? Tout devenait clair à présent. Mais pourquoi ne portaient-ils pas le même nom de famille ? A sa connaissance, Celia n'était pas mariée, ou alors, elle lui avait caché un autre secret.

Ses interrogations devaient se lire sur son visage, car Noah sourit et passa un bras autour des épaules de Celia.

— Cece a eu un père biologique différent — et une mère biologique différente, aussi. C'est une longue histoire mais, pour résumer, mon père a épousé la mère de Celia quand Cece était bébé. Mes frères et moi avons contribué à l'élever, surtout que sa mère est morte quand Cece était très jeune. D'où le nom de Taylor.

Evan s'éclaircit la gorge. On venait de lui offrir une occasion unique, et il était plus intéressé par le fait de découvrir les secrets de Celia que par son potentiel contrat avec Noah Hart.

— Je me suis dit que ce serait bien qu'Evan et toi alliez dîner pour parler affaires, dit Celia.

— Et toi ? demanda Evan d'un ton brusque.

Il ne s'était pas attendu à ce que Celia le laisse seul avec Noah. D'ailleurs, il n'avait pas cru rencontrer Noah si tôt. Soudain, sa nuit espérée avec Celia ne sembla plus si réaliste.

— J'ai d'autres projets, dit-elle d'un ton léger. D'ailleurs, cette partie du dossier ne me concerne pas. Noah et vous avez besoin de discuter chiffres. Je ne ferais que vous encombrer.

Noah haussa les épaules et regarda Evan.

— Vous aimez les barbecues ?

— J'adore.

— Bien. Je connais un endroit génial pas loin d'ici.

— C'est moi qui l'ai conduit jusqu'ici, Noah, tu devras le ramener chez lui. C'est d'accord ? demanda Celia.

Elle se tourna vers Evan.

— Je te vois demain. A 9 heures, chez *Maddox*.

— Je peux dire à mon chauffeur de venir me chercher, répondit Evan. Ce n'est pas un problème.

Il jeta un regard noir à Celia. Elle était en train de le laisser en plan. Il avait cru qu'elle avait trouvé une excuse pour le voir en dehors d'un décor professionnel, mais cela n'avait été qu'une réunion de travail déguisée.

Il s'occuperait d'elle plus tard. Pour l'instant, il avait une star du base-ball à courtiser et il ne laisserait certainement pas son irritation envers Celia interférer.

Dans la salle de conférences de *Maddox*, Celia faisait les cent pas. Bien qu'elle ait passé en revue chaque détail de sa présentation, elle était nerveuse. Les téléviseurs diffusaient des spots créés avec le concours de ses collègues. Le service graphique avait réalisé différentes affiches, déployées tout autour de la salle.

En quinze minutes, tous les membres de son équipe s'étaient rassemblés autour d'elle. La tension était palpable, tout comme l'excitation. Ash l'avait félicitée pour avoir décroché le plus gros client de *Maddox* à ce jour, et les autres avaient été prompts à se joindre à lui. Il n'y avait encore rien de signé, mais ils semblaient tous convaincus qu'après cette matinée *Reese Enterprises* figurerait à leur tableau de chasse. Elle espérait de tout cœur qu'ils avaient raison.

La veille au soir, Noah l'avait appelée après son long dîner avec Evan. Après le barbecue, ils étaient allés boire des bières et avaient passé la soirée comme deux vieux camarades d'université.

Evan lui avait fait une offre extrêmement alléchante, une offre qui avait surpris même Noah, pourtant blasé. Les deux hommes devaient se rencontrer plus tard avec leurs avocats respectifs pour finaliser les détails, mais Noah avait donné son accord de principe.

— Bon, nous avons cinq minutes, dit Celia. Installons-nous et préparons-nous à épater Evan Reese.

Ils prirent place autour de la table. Brock lui sourit, pouces levés, avant de s'asseoir à côté d'Ella. Jason se mit à côté d'Ash.

Quelques secondes plus tard, Ash reçut un coup de fil et sortit de la salle pour prendre l'appel, l'air soucieux.

Juste après qu'il fut sorti, Shelby annonça dans l'Interphone l'arrivée d'Evan.

— Dois-je le faire entrer ? demanda-t-elle.

Celia prit une profonde inspiration et regarda ses collègues avant de répondre :

— Fais-le entrer, Shelby.

A cet instant, Ash revint dans la salle et annonça :

— Désolé, mais j'ai une urgence. Je dois partir tout de suite. J'espère n'en avoir que pour quelques jours. Je vous tiens au courant.

Il sortit sous le regard stupéfait de tout le monde. Celia interrogea Brock du regard, qui haussa les épaules et lui fit signe de poursuivre. Quels que soient les ennuis d'Ash, cela devrait attendre. Cette réunion était trop importante pour se laisser distraire.

Lorsque Evan arriva, Celia alla l'accueillir et lui tendit la main. Au lieu de la serrer brièvement comme elle s'y attendait, il fit glisser ses doigts sur sa paume un peu trop longtemps à son goût. Elle retira sa main et se retourna pour le présenter à l'assemblée.

L'exposé se déroula sans anicroche. Chaque membre de l'équipe exécuta parfaitement son rôle et, à la fin, Brock s'adossa à sa chaise avec un air très satisfait.

Celia était convaincue, comme tous dans la salle, qu'Evan signerait avec *Maddox*. Il serait fou de ne pas le faire.

Les lumières se rallumèrent après la diffusion du dernier spot.

— Cela conclut notre présentation, dit-elle. J'espère que nous vous avons convaincu de notre engagement envers vous et votre société.

Sans rien dire, il la fixa longuement, les mains en V devant lui. Puis il hocha la tête.

— Je suis très impressionné, dit-il enfin. Je n'ai qu'une question : quand pouvons-nous commencer ?

\* \* \*

Le *Rosa Lounge* était bondé de gens venus prendre un verre après le travail, mais dans l'arrière-salle il *n'y avait que des employés de Maddox*. Tous étaient venus fêter le plus grand succès de l'agence.

Celia était heureuse de sa réussite, mais elle ne pouvait dissiper son angoisse concernant sa relation avec Evan. Elle l'avait évité la veille, l'abandonnant littéralement aux mains de Noah. Elle l'avait évité également après la présentation, alors qu'il avait voulu l'emmener déjeuner pour fêter leur future collaboration.

Brock demanda à tout le monde de lever sa coupe de champagne. Il porta un toast à la réussite de Celia, et les acclamations fusèrent.

Même si elle souriait, elle ne pensait qu'à une chose, être avec Evan. Ce qui était un grave problème.

— Pour une fille qui est la vedette de *Madd Comm*, tu ne sembles pas très heureuse.

Celia se tourna vers Ella, qui l'avait rejointe. Elle tenta de sourire puis, consciente qu'elle ne réussirait pas à donner le change, poussa un soupir.

— Ça se voit tant que ça ?

— Probablement pas. Je doute que les autres fassent vraiment attention. Mais tu semblais... ailleurs.

— Je suis dans le pétrin, Ella. Je ne sais pas quoi faire.

Ella posa le bras autour de ses épaules dans un geste réconfortant.

— Ça ne peut pas être si terrible.

— J'ai une liaison avec Evan Reese.

Ella se raidit.

— Ah ! Tu as peut-être raison, dans ce cas.

Celia remarqua le regard mélancolique qu'Ella risqua vers Brock, en pleine discussion avec Jason Reagert. Quand il se retourna, il regarda Ella avec une expression étrange. C'était comme si Ella lui appartenait. Bizarre.

— Je n'avais rien prévu, dit-elle à Ella. Je ne suis pas naïve, je savais que ce n'était pas une bonne idée. J'ai gardé le secret et je suis en train de devenir folle. Je m'inquiète qu'on puisse nous voir ensemble, et que les gens tirent des conclusions hâtives. Je suis fatiguée de me cacher. Le pire, c'est que je suis amoureuse d'Evan.

— Oh, ma pauvre !

Ella l'entraîna à l'écart.

— Il faut que tu sois honnête et que tu cesses de te cacher, Celia. Sinon, cela va te détruire, dit-elle sans détour.

Ella semblait si sincère que Celia se demanda si elle ne parlait pas d'expérience. Était-il possible qu'Ella ait une aventure secrète avec Brock ? A en juger par les regards qu'ils avaient échangés, il y avait

une vraie alchimie entre eux.

Elle avait bien envie de poser la question, mais elle ne voulait pas blesser Ella. Et puis son amie n'avait peut-être pas envie d'en parler.

— Merci, Ella. Je sais que tu as raison. Je dois juste trouver la manière de régler cette situation. Rien que d'y penser, j'en ai un mal de tête.

— D'abord, tu devrais profiter de ton moment de gloire, déclara Ella avec bienveillance. C'est ta soirée, et tu as travaillé dur pour cela. Va t'amuser.

— D'accord, d'accord, maman, dit-elle, déjà plus légère. Je prendrais bien un autre verre, si tu m'accompagnes.

Elles se dirigèrent vers le bar pour une nouvelle tournée. Celia eut droit à une autre série de toasts, de tapes dans le dos et de félicitations enjouées. Ella avait raison, c'était sa soirée. Et elle comptait bien profiter de chaque minute.

\* \* \*

Le taxi s'arrêta devant l'appartement de Celia. Elle tendit quelques billets au chauffeur pour régler sa note. Même si elle était loin d'être ivre, elle n'avait pas voulu prendre le risque de conduire pour rentrer du *Rosa Lounge*.

Il était tard, mais pas trop, et elle était encore tout excitée par la fête.

Quand le taxi s'éloigna, elle découvrit qu'Evan était juste devant chez elle. Appuyé contre son véhicule, il l'observait. Lorsqu'il s'avança vers elle, elle resta immobile, comme hypnotisée.

— Tu as fait la fête ? demanda-t-il avec un petit sourire.

— Oui, après le travail. J'ai pris un taxi pour ne pas avoir à conduire.

— Tu aurais dû me téléphoner. Je t'aurais envoyé mon chauffeur.

— Je ne pense pas que cela aurait été du meilleur effet, si l'homme avec qui je viens de décrocher un contrat m'avait envoyé sa voiture.

Il la regarda, l'air neutre, comme s'il ne voyait pas où était le problème.

— Tu m'invites ? demanda-t-il.

Comme si elle pouvait refuser.

Il régla son pas sur le sien tandis qu'ils se dirigeaient vers son appartement. Dès qu'elle eut refermé la porte derrière eux, il la prit dans ses bras.

C'était insensé. Dès qu'il la touchait, elle perdait tout contrôle sur ses sens.

— As-tu la moindre idée à quel point j'étais excité en te regardant prendre le contrôle de cette présentation ce matin ? dit-il entre deux baisers. Tu étais extraordinaire. Je n'avais qu'une envie, t'attirer dans un placard et te faire sauvagement l'amour.

Il semblait toujours savoir exactement quoi dire pour annihiler toute résistance de sa part.

Il lui retira ses vêtements avant même qu'ils n'arrivent dans sa chambre. Comment il avait su où la pièce se trouvait, elle l'ignorait. Peut-être que tous les hommes avaient un instinct naturel qui leur permettait de savoir où était le lit le plus proche.

Ils firent l'amour vite, et fort.

Malgré toutes leurs bonnes intentions, la première fois s'avérait toujours urgente et incontrôlée. Avec lui, elle vivait une passion insensée, irrationnelle, et follement érotique.

Elle aimait Evan, au-delà de la raison.

Elle resta allongée sous lui, le tenant fort pendant qu'il reprenait son souffle. Heureusement qu'ils étaient étendus sur le lit, car elle était si faible qu'elle aurait été incapable de bouger.

Enfin, Evan roula sur le dos avec un gémissement.



— Chaque fois, je te le jure, je veux y aller en douceur et te faire l'amour avec toute la délicatesse dont je suis capable. Mais, lorsque je te vois, mes hormones s'emballent, et je suis comme un adolescent sous stéroïdes.

— Tu ne m'as pas entendue me plaindre, n'est-ce pas ? répondit-elle en riant.

Il lui embrassa le haut du front.

— Et je t'en suis extrêmement reconnaissant.

Elle s'agita dans ses bras.

— Est-ce que tu retournes à Seattle pour le week-end ?

Elle sentit les mains d'Evan se figer sur elle.

— Il n'y a aucune raison de ne pas afficher notre relation à présent, Celia. C'est fini, tu as le contrat.

Elle inspira.

— Pour répondre à ta question, oui, je dois retourner à Seattle et régler certaines choses. Je compte passer beaucoup plus de temps à San Francisco dans les prochains mois et je dois prendre des dispositions.

Elle sentit son cœur cogner dans sa poitrine. Comptait-il rester à San Francisco pour être près d'elle ?

Elle était encore mal à l'aise concernant leur liaison. Pour elle, il était encore un peu trop tôt pour l'afficher au grand jour.

— Je reviens lundi après-midi. Je veux passer la soirée avec toi. Dîner. Danser. Tu pourras rester à l'hôtel, et mon chauffeur te ramènera au bureau mardi.

Elle adorait quand il se montrait exigeant. Elle aimait qu'on planifie les événements dans les moindres détails, et Evan avait certainement tout prévu pour qu'elle reste avec lui, à son hôtel, pour ce qui serait indéniablement une nuit de sexe inoubliable.

— Quand pars-tu ? demanda-t-elle calmement.

— Demain, à la première heure.

Elle s'appuya sur un coude pour le regarder en face.

— Alors, que fais-tu encore ici ?

Il la fit rouler dans ses bras de sorte qu'elle se retrouva sous lui de nouveau.

— Je pourrai dormir dans l'avion.

Elle fit semblant de consulter une montre invisible.

— Il te reste six heures. Que comptes-tu en faire ?

— Je vais te montrer à quel point je suis doué dans la gestion de mon temps, dit-il avant de prendre possession de ses lèvres.

Après avoir passé son dimanche à esquiver les questions curieuses de ses frères concernant Evan, Celia était soulagée de retourner au travail. Elle n'était pas encore prête à avouer, même à sa famille, qu'Evan et elle entretenaient une relation autre que professionnelle. Ses frères savaient ce qui s'était passé à New York et ils penseraient qu'elle était imprudente. Elle les adorait pour leur loyauté indéfectible et pour leur absolue foi en elle. Voilà pourquoi elle était réticente à confesser une relation avec Evan. Cela ne ferait que les inquiéter, même si Evan et elle connaissaient la vérité.

Elle était en retard, à cause d'un départ tardif et d'un embouteillage d'une bonne heure. Quand elle arriva devant l'ascenseur, il n'était pas loin de midi, et son humeur était au plus bas.

Dès qu'elle vit Shelby, elle sut que quelque chose n'allait pas. La réceptionniste, d'habitude joviale, la regarda avec un air qui ressemblait de façon suspecte à de la pitié et baissa rapidement les yeux.

Celia n'avait pas envie de savoir quel était le problème, aussi esqua-t-elle les habituelles banalités pour rejoindre le sanctuaire de son bureau. A sa grande surprise, Ella l'y attendait.

— Bonjour, Ella, dit Celia en posant son porte-documents sur le bureau.

Ella semblait tendue, comme si elle redoutait de lui parler. Elle tenait dans sa main ce qui ressemblait à un journal ou à un magazine.

— Celia, il y a quelque chose qu'il faut que tu voies. Tout le monde l'a déjà lu. J'ai essayé de te téléphoner, mais je n'arrivais pas à te joindre, ni chez toi ni sur ton portable.

Celia eut le ventre noué. Tout cela ne lui disait rien qui vaille.

Ella posa le journal sur le bureau, et Celia constata que c'était un journal à scandale.

— Ella, ne me dis pas que tu lis ce genre de torchons ?

— Regarde-le, Celia.

Ella pointa son index sur une photo et le titre. Lorsque Celia posa les yeux sur la page, elle se sentit blêmir. Elle dut agripper le bord du bureau pour ne pas chanceler.

C'étaient des photos d'elle et Evan, au mariage de Mitchell. Les mêmes photos que celles que la mère d'Evan lui avait envoyées par e-mail. Sur l'une d'elles, ils dansaient et riaient. Sur l'autre, Evan l'embrassait. Elle avait la main posée sur son torse, et l'énorme diamant à son annulaire ne laissait pas de doute sur la nature de leur relation.

La manchette se brouilla devant ses yeux, mais Celia en saisit l'essentiel. Était-ce une coïncidence si Evan avait supposément signé un contrat avec *Maddox Communications*, l'agence qui employait sa fiancée ? Telle était en substance la question insidieuse posée par le gros titre.

Elle parcourut l'article en diagonale, mais elle fut vite trop furieuse pour continuer à lire les insinuations déshonorantes à son sujet.

— Ce n'est pas tout, dit Ella d'un ton grave.

Elle contourna le bureau et agita la souris de son ordinateur. Après avoir ouvert le navigateur internet, elle alla sur un site pour publicitaires qui hébergeait un blog et un forum, essentiellement consultés par des professionnels de la publicité. Dans le dernier billet du blog, la photo d'Evan embrassant Celia était postée, avec l'annonce qu'Evan choisissait *Maddox Communications*. Le sous-titre était court et direct et énonçait clairement la façon dont, selon eux, Celia avait décroché le marché.

Elle s'enfonça dans son fauteuil, sonnée. Elle était absolument sidérée par ce qu'elle venait de lire.

— Ella, que vais-je faire ? dit-elle d'une voix brisée.

Ella pressa son épaule pour la réconforter, mais son expression indiquait qu'elle ne savait pas plus qu'elle comment gérer la situation.

— Alors tout le monde au bureau est au courant ? demanda Celia douloureusement. Qu'en pensent-ils ?

— Eh bien, Ash est toujours absent, j'ignore s'il est au courant. Je sais que Jason et Brock ont vu l'article, parce que j'étais avec eux. Jason n'avait pas grand-chose à dire, mais Brock était furieux.

— Contre moi ?

— Je ne saurais dire, pour être honnête. Mais j'en doute. Ce n'est pas le genre à se mettre en colère avant d'entendre les différentes versions des faits. D'ailleurs, tu as décroché le contrat. La façon dont tu y es parvenue ne devrait pas compter pour lui.

— Tu as sans doute raison. Mais ça compte pour *moi*.

— Je suis navrée, Celia. Vraiment navrée.

Celia cacha son visage entre ses mains.

— J'ai agi de manière stupide, Ella. Et maintenant, je dois en payer le prix.

Quand elle entendit quelqu'un s'éclaircir la gorge, elle leva les yeux. C'était Brock, qui la regardait avec un air indéchiffrable.

— Ella, voulez-vous bien nous laisser une minute, Celia et moi ?

— Bien sûr, dit Ella avant de s'en aller.

Celia sentait des larmes chaudes lui piquer les yeux. Son contrôle sur ses émotions ne tenait qu'à un fil.

— Tu as envie de parler ? demanda Brock.

Ce fut la question fatale. Si Brock avait été irrité, ou indifférent, elle aurait pu s'en sortir, mais cette simple question eut raison d'elle.

Les épaules tremblantes, elle baissa la tête avant de fondre en larmes. Elle ne voulait pas pleurer devant son patron, mais elle était soudain incapable de contenir plus longtemps toute la pression de ces dernières semaines.

Brock ne dit rien. Il resta là, simplement, et lui laissa le temps de se reprendre. Quand elle leva de nouveau les yeux vers lui, il s'assit face à elle et attendit qu'elle parle.

— Les apparences sont trompeuses, dit-elle en essuyant ses larmes.

Il jeta un regard vers le journal.

— Eh bien, on dirait que tu portais une bague de fiançailles et que tu ne la portes plus.

Avec un soupir, elle expliqua toute l'histoire sur son voyage à Catalina avec Evan. Elle laissa de côté les détails sentimentaux qu'elle avait partagés avec Ella. Brock était, après tout, son patron, et c'était un homme. Il n'avait pas besoin de savoir qu'elle était bêtement tombée amoureuse d'un homme avec qui elle allait travailler pendant une longue période.

Où avait-elle eu la tête ? Cette liaison compliquait les choses. Et s'ils rompaient ? Evan se sentirait-il mal à l'aise de continuer sa relation professionnelle avec *Maddox* ? Changerait-il d'agence, même ?

Il y avait un million de raisons pour lesquelles elle n'aurait jamais dû commencer une liaison avec Evan, et pourtant elle n'avait tenu compte d'aucun signal d'avertissement.

— J'ai entendu quand Ella a dit que la façon dont tu as obtenu ce contrat ne devrait pas compter. En effet, ça ne compte pas pour moi. Ce ne sont pas mes affaires, à moins que tu n'aies outrepassé la loi ou fait quelque chose pour nuire à la réputation de *Maddox*. Or, je ne pense pas que tu sois dans ce cas. Si je m'inquiète, c'est uniquement pour toi. Je sais à quel point tu as été dévastée par ta mésaventure à New York.

Ses larmes avaient cessé de couler.

— Je le pensais quand je t'ai dit que tu avais mon soutien, poursuivit-il. Ça n'a pas changé. Je vais m'assurer de mettre un terme à toute spéculation au bureau, mais je ne peux pas contrôler ce que les gens pensent ou disent hors de ces murs. Ce ne sera pas facile pour toi dans les prochains jours, mais sache que *Maddox Communications* est avec toi.

— Merci, Brock, dit-elle d'une voix tremblante. Cela représente beaucoup pour moi.

— Tu sais qui aurait pu faire ça ? demanda Brock.

Elle observa les photos et réfléchit.

— Ces photos étaient sur mon ordinateur professionnel. C'est la mère d'Evan qui me les a envoyées. Je ne pense pas que l'ex-fiancée d'Evan me porte dans son cœur, mais Mitchell et elle sont partis en lune de miel juste après le mariage, alors ils n'ont encore vu aucune photo. Et je vois mal la mère d'Evan faire cela pour me discréditer. Elle était trop ravie de nos supposées fiançailles.

Brock étouffa un juron.

— Es-tu sûre que c'est le seul ordinateur sur lequel tu les aies stockées ?

Elle le dévisagea.

— Tu ne crois tout de même pas que... Non, personne ici ne ferait une chose pareille !

— Je l'ignore, mais j'en aurai le cœur net, dit-il d'un ton brusque.

Il se dirigea vers la porte et ajouta par-dessus son épaule :

— Ne te laisse pas atteindre, Celia. J'ai le sentiment que la personne qui a fait ça voulait que tu sois affectée. Tu as fait un travail formidable avec cette campagne. Personne ne peut te retirer cela, sauf si tu les laisses faire.

Lorsqu'il sortit, elle se sentait un tout petit peu mieux.

Elle était censée retrouver Evan dans quelques heures à peine. Leur soirée était déjà planifiée. Ils devaient passer la nuit à l'hôtel d'Evan, et son chauffeur la reconduirait au bureau le lendemain. Elle avait déjà des réserves sur tout cela, mais à présent cette perspective l'angoissait.

Qui avait envoyé ces photos ? Pourquoi quelqu'un se résoudrait-il à de telles extrémités pour la discréditer ?

L'idée qu'un de ses collègues soit responsable lui donnait la nausée. Si cela se révélait vrai, elle ne pourrait pas travailler ici une minute de plus. Elle devait chasser cette hypothèse de son esprit, sinon elle allait devenir folle.

Elle en était déjà au point où elle ne voulait même plus sortir de son bureau. Elle ne pouvait affronter le regard de tous ceux qui avaient vu ce fichu article.

Elle posa la tête sur le bureau et tenta d'ignorer la douleur qui lui martelait le crâne.

Elle savait ce qu'elle devait faire, et cela lui faisait beaucoup plus de mal que ces fichues photos. Mais elle n'avait pas travaillé dur pour reconstruire sa réputation et sa carrière pour voir le fruit de son labeur détruit à cause d'une seule liaison.

Le reste de la journée, elle resta cloîtrée dans son bureau. Elle parla seulement à Shelby au téléphone, pour lui dire qu'elle ne prendrait aucun appel de la journée.

A 17 heures, elle se posta à la fenêtre et regarda ses collègues quitter l'immeuble. Elle attendit exprès que tout le monde soit parti avant de sortir de son bureau.

Il était bien plus de 19 heures à présent, mais elle descendit les six étages à pied, au cas où un retardataire serait dans l'ascenseur. Elle était pathétique, et lâche, mais elle s'en moquait. Elle

affronterait le monde plus tard, quand elle aurait retrouvé un semblant de maîtrise de ses émotions.

Elle roula jusque chez elle, oscillant entre la colère et les larmes. Quand elle arriva à destination, elle était mentalement épuisée.

Pour couronner le tout, Evan l'attendait devant la porte. Il semblait à la fois contrarié et inquiet.

— Où étais-tu passée ? dit-il en un cri du cœur. Je me suis fait du souci. Nous devons nous retrouver ici il y a plus d'une heure.

Elle ne put même pas soutenir son regard pendant qu'elle insérait sa clé dans la serrure. Elle entra dans l'appartement et se laissa envahir par l'obscurité.

— Celia, qu'est-ce qui ne va pas ?

Lorsqu'il alluma la lumière, elle grimaça. Il lui agrippa le bras et lui releva le menton.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu as pleuré ?

Elle ferma les yeux et tenta de se dégager, en vain.

— Parle-moi, enfin !

— Il faut que nous cessions de nous voir durant quelque temps, dit-elle d'une voix ferme. D'accord ? Il faut que les choses se calment. La situation est insensée. Ma vie est insensée.

Il lâcha son bras et recula d'un pas.

— Tu veux bien me redire cela ? En termes plus clairs ?

Il y avait de la méfiance dans son regard, et elle sut que ce ne serait pas facile de lui faire entendre raison. Evan se fichait de l'opinion des gens. Il ne se laissait pas influencer par le jugement d'autrui. Une fois de plus, elle regretta de ne pas être comme lui.

Au lieu de lui répondre, elle fouilla dans son sac pour retrouver le maudit journal et le plaqua dans sa main, comme si c'était une explication suffisante. Et ça l'était, d'une certaine façon.

Il regarda le journal, puis reporta son attention sur elle.

— Alors ? Quel est le problème ?

Elle savait qu'il réagirait de cette façon. Elle le savait, et cela la rendait folle. Elle avait envie de hurler, mais si elle faisait cela elle passerait pour une folle hystérique, et plus jamais il ne prendrait ses inquiétudes au sérieux.

— Ce n'est pas tout, dit-elle sèchement. Un site de publicitaires a repris l'article sur son blog, avec un petit commentaire prétentieux laissant entendre que j'ai obtenu le contrat en couchant avec toi.

Il la regarda d'un air absent.

— Je ne vois toujours pas où est le problème et je ne vois certainement pas pourquoi ce serait une raison de ne plus nous voir.

Elle serra les dents.

— Tu n'arrives pas à comprendre. Eh bien moi si, Evan. C'est de ma carrière qu'il s'agit. De ma réputation. Qui est en miettes à présent, si je puis ajouter. Tout le monde dans le milieu l'a vu. Tout le monde sait, ou pense savoir comment je t'ai fait signer chez *Maddox*. Peu importe que ce soit vrai ou non. C'est ce que tout le monde pense. L'annonce de notre collaboration va paraître dans *Advertising Media*. Juste après ces photos. Tu sais de quoi j'aurai l'air ?

Elle s'interrompit le temps de réprimer le fichu sanglot qui montait dans sa gorge.

— Comment suis-je censée procéder avec mon prochain client ? Si le client est un homme et qu'il attend de moi les mêmes faveurs que celles que je t'ai accordées ? Peut-être qu'il acceptera de signer avec *Maddox* si je couche avec lui.

— Je le réduirai en bouillie, dit-il, menaçant.

— Tu ne peux pas être toujours là pour me défendre. C'est ce que j'essaie de te dire. La meilleure chose que tu puisses faire pour moi, c'est de te mettre en retrait, le temps que les choses se tassent.

Il sembla d'abord déconcerté, mais bien vite son regard se fit dur et froid.

— C'est ce que tu veux, Celia ? Ce que tu veux vraiment ?

Elle eut peur de répondre, étant donné la terrible expression sur son visage. Mais elle se refusa à mentir.

— Oui, dit-elle tout bas.

Il se fendit d'un sourire ironique.

— Je ne serai la relation honteuse de personne, Celia. Je suis fatigué de me cacher comme si nous avions une liaison derrière le dos de nos conjoints. J'ai fait l'erreur d'accepter cela. Je ne le ferai plus jamais.

— Evan, s'il te plaît, tu te trompes. J'ai juste besoin de plus de temps.

— Non, Celia, je ne me trompe pas. Je ne figure pas en premier sur la liste de tes priorités, c'est évident. Ni même en deuxième ou en troisième position. Il y a tout un tas de choses qui comptent plus que moi à tes yeux. Je me fiche de savoir qui est au courant de notre liaison. Et je ne continuerai certainement pas une relation avec quelqu'un qui se soucie tant de l'opinion des autres.

Il tourna les talons et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il se retourna.

— Si tu changes d'avis, ne prends pas la peine de revenir vers moi, même en rampant. Pour toi, je ne suis bon qu'à une chose, manifestement.

La porte claqua, et Celia eut l'impression que son cœur se brisait en mille morceaux. Elle fixa la porte, engourdie, s'attendant à ce qu'Evan revienne pour lui dire qu'ils trouveraient une solution, et qu'il l'attendrait.

Les minutes passèrent.

Lorsque, enfin, elle comprit qu'il ne reviendrait pas, elle en eut la nausée. Non seulement elle avait perdu sa réputation, et peut-être sa carrière, mais elle avait perdu le seul homme qu'elle aimait suffisamment pour avoir tout risqué pour lui.

Mardi matin, Celia se comporta lâchement et appela Brock pour le prévenir qu'elle prenait des vacances pour le reste de la semaine. Il lui répondit d'abord que ce n'était pas en se cachant qu'elle résoudrait ses problèmes mais, après avoir entendu sa voix dévastée, il ne discuta pas la question plus avant.

Elle passa le reste de la journée à se morfondre, partagée entre la peine et la colère.

Mercredi, elle prit quelques affaires et se rendit dans le seul endroit où elle pourrait panser ses blessures en paix. Chez son père.

En un regard, il comprit et la prit dans ses bras. Le réconfort de son foyer ne lui avait jamais semblé aussi bon.

Son père lui prépara un énorme petit déjeuner car, selon lui, il n'y avait rien qui ne puisse être consolé par un bon repas.

Tout le temps qu'elle mangea, il resta assis à côté d'elle, mangeant en silence lui aussi. Il ne la questionna pas et n'exigea pas d'explications. C'était ce qu'elle aimait le plus chez lui. Il ne s'ingérait jamais dans la vie de ses enfants. Il n'en avait pas besoin. Il attendait simplement qu'ils viennent à lui, et ensuite il remuait ciel et terre pour leur venir en aide.

Malheureusement, cette fois, il ne pourrait rien faire pour elle.

Elle passa l'après-midi sur le canapé, à regarder la télévision avec lui. Il la dorlota et lui confectionna même ses cookies préférés.

Quand le soir tomba, elle sut que son père avait appelé ses frères au téléphone car ils vinrent les uns après les autres, pour prendre soin d'elle. Ou, du moins, ce fut le cas pour Adam et Dalton.

Noah, le dernier arrivé, exigea aussitôt de savoir ce qui s'était produit. Elle fondit en larmes, ce qui poussa Adam, Dalton et son père à le menacer de bannissement pour l'avoir fait pleurer.

— Enfin, papa, ce n'est pas moi qui l'ai mise dans cet état. Quelqu'un lui a fait du mal, mais ce n'est certainement pas moi ! dit Noah. Personne ne lui a demandé ce qui se passait ?

— Nous attendions, répliqua son père d'un ton bourru.

— Quoi ? répondit Noah d'une voix exaspérée. Qu'elle pleure ?

Elle s'essuya les yeux. Elle savait que ses frères détestaient quand elle pleurait. Surtout Noah.

Il se tourna vers elle et s'adoucit quand il vit les signes de sa détresse. Il s'assit sur le canapé à côté d'elle.

— Cela n'a rien à voir avec Evan Reese, n'est-ce pas ?

Malgré sa détermination à ne pas pleurer, la question de Noah provoqua une autre montée de larmes.

— Ah, bravo, Noah ! dit Adam en grommelant.

— On t'a déjà dit que tes connaissances en psychologie féminine laissaient à désirer ? renchérit Dalton.

Ignorant leurs piques, Noah posa le bras sur ses épaules et la serra contre lui.

— Que s'est-il passé, Cece ?

— Oh, Noah, c'était affreux ! Un journal a publié d'horribles photos, et un blog a dit des choses terribles. Ma carrière est fichue. Ma réputation est en miettes, et Evan ne veut plus me voir, parce que je lui ai demandé de se mettre en retrait jusqu'à ce que les choses se tassent. Il pense que je le considère comme une relation honteuse et il déteste ça. Et il me déteste.

Elle appuya les paumes contre ses paupières.

— Est-ce que vous avez compris quelque chose, vous autres ? demanda Adam.

Dalton et son père échangèrent des regards dubitatifs.

Noah soupira.

— Peut-être que tu devrais commencer par nous expliquer ce qu'il y avait dans ce journal et dans ce blog, et nous dire pourquoi ta carrière et ta réputation sont en miettes.

— C'est une longue histoire, dit-elle, la voix voilée de larmes.

— Nous avons toute la nuit, répliqua Dalton.

Elle soupira et, de nouveau, raconta toute l'histoire, sans omettre aucun détail. Sauf concernant sa liaison avec Evan. Ses frères avaient eu du mal à voir leur petite sœur autrement que comme leur petite sœur, et leur parler de sa vie sexuelle ne ferait que les rendre malades. Pire, ils iraient sans doute voir Evan avec une des battes de base-ball de Noah.

— C'est fou, dit Adam.

Dalton hocha la tête. Noah, qui savait ce que la mauvaise presse pouvait faire à une carrière et à une réputation, resta silencieux. L'inquiétude brillait dans ses yeux quand elle arriva à l'explication de l'article et du blog.

— C'est répugnant, dit Noah.

— A qui le dis-tu, répondit-elle.

— Mais qu'est-ce qu'Evan vient faire dans cette histoire ? demanda son père. Je veux dire, il semble qu'il manque une grande pièce du puzzle. Tu faisais semblant d'être sa fiancée, puis ce journal publie des choses à votre sujet, et tu dis qu'il était en colère parce qu'il pense que tu as honte de lui. Est-ce que j'ai manqué un épisode ?

— Je suis amoureuse de lui, papa, dit-elle, avouant enfin. Et maintenant, il me déteste.

Les quatre hommes en furent bouche bée.

Un silence pesant envahit la pièce, et elle regretta son aveu. L'amour, c'était un sujet de filles, et aucun de ces hommes ne semblait savoir quoi dire ni quoi faire.

— Ecoutez, je vous aime tous énormément. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous. Mais je ne m'attends pas à ce que vous régliez la situation pour moi. J'ai trente ans et je ne suis plus une petite fille. Je vais trouver une solution. J'avais juste besoin de venir ici pour panser mes blessures et me ressourcer.

Adam fronça les sourcils.

— Tu es de la famille, Cece, dit Adam. Je me fiche de l'âge que tu as.

Dalton eut un hochement de tête approbateur. Noah se contenta de serrer sa main et enjoignit à ses frères de se taire.

— Tu seras toujours ma petite fille, et leur petite sœur, dit son père de sa voix légèrement rocailleuse. Cela ne changera pas, même si tu es allée à l'université, que tu as eu un bon diplôme et que tu as un travail épuisant qui en plus te fait souffrir.

Elle n'aimait pas la tournure que la conversation prenait.

— Nous t'aimons et nous serons toujours là pour toi. Est-ce compris ?

— Oui, papa.



— A présent, dit-il, viens me faire un câlin. On dirait que tu as eu une semaine éprouvante.

Elle se leva avec difficulté et se jeta dans les bras de son père.

— Je t'aime, papa, murmura-t-elle contre sa chemise.

— Je t'aime, Cece. N'oublie jamais cela. A présent, dis-m'en plus sur cet Evan, pour que je sache si je dois envoyer tes frères lui donner une bonne correction.

\* \* \*

Les employés d'Evan l'évitaient. Il ne pouvait guère leur en vouloir. Depuis son retour à Seattle, deux jours plus tôt, il agissait comme un ours blessé.

Il s'était repassé sa dernière conversation avec Celia en boucle. Et il n'arrivait pas à oublier Celia, même en essayant de toutes ses forces.

C'était sa faute. Il n'aurait pas dû chercher à la séduire. Elle avait été hésitante dès le départ, et il avait ignoré tous les signaux d'avertissement. Jamais auparavant, il n'avait eu de relation sérieuse avec une femme pour qui il n'était pas une priorité. Et il n'allait certainement pas s'engager avec une femme qui accordait plus d'importance à ce que les gens pensaient d'elle qu'à sa relation avec lui.

Quand on frappa à sa porte, il fut contrarié. Une secrétaire passa la tête dans l'embrasure et brandit une enveloppe devant elle, tel un bouclier.

— Cela vient d'arriver pour vous, monsieur.

— Apportez-moi ça, dit-il en lui faisant signe d'entrer.

Elle avança d'un pas rapide et posa l'enveloppe sur le bureau avant de sortir promptement.

Avec un soupir, il jeta un coup d'œil à l'enveloppe. C'était un pli ordinaire, portant le nom d'une société de San Francisco dont il n'avait encore jamais entendu parler. Il était barré de la mention « très urgent ».

Lorsqu'il ouvrit l'enveloppe, il fut surpris de constater qu'elle ne contenait qu'un journal. Rien d'autre. Pas de lettre, pas d'explication. Le journal était plié à une page spécifique. A sa grande surprise, il découvrit une photo de Celia. Elle semblait différente. Plus jeune, peut-être ? Et elle paraissait terrifiée sur le cliché. Elle avait une main tendue vers l'objectif, comme si elle ne voulait pas qu'on la photographie.

Intrigué, il parcourut l'article.

Quand il eut terminé sa lecture, il était si contrarié qu'il dut le relire plus attentivement.

La photo était en effet celle d'une Celia plus jeune, qui datait de l'époque où elle avait travaillé à New York. Elle avait obtenu un poste dans une agence de publicité prestigieuse, une année après la fin de ses études. Comme elle avait accompli un travail impressionnant, elle avait été rapidement promue au poste de cadre dirigeant — elle avait été préférée à d'autres cadres présents depuis plus longtemps qu'elle.

Une relation avec le P.-D.G. de l'agence avait été rapidement révélée, et Celia avait été citée durant la procédure de divorce entre le P.-D.G. et son épouse. En disgrâce, Celia avait fui New York pour regagner San Francisco, où elle avait accepté un poste chez *Maddox Communications*, agence plus petite mais en pleine expansion.

Il se concentra sur un passage en particulier.

*Il y a à peine une semaine, des photos intimes de Celia Taylor en compagnie du milliardaire Evan Reese sont apparues dans un autre article, le lendemain du jour où Reese aurait signé un contrat de plusieurs millions de dollars avec Maddox.*

L'article continuait en vilipendant Celia et, avec elle, *Maddox Communications*.

C'était si répugnant qu'il en eut la nausée.

Son regard se posa sur le dernier numéro d'*Advertising Media*. On le lui avait livré ce matin. C'était exactement comme Celia l'avait dit. L'annonce de sa collaboration avec *Maddox* aurait dû être flatteuse mais elle était entachée par ces photos.

Il prit le journal et le regarda de près. Il était impossible que Celia ait fait ce dont on l'avait accusée. Il ne connaissait pas Celia depuis longtemps, mais il savait bien qu'elle n'aurait jamais fait une chose pareille. Et, si d'aventure elle avait bien eu une relation avec ce salaud, ce n'était certainement pas pour obtenir une promotion.

Il avait envie de tuer quelqu'un. De préférence, la personne qui avait lancé cette campagne de calomnies. Personne ne ferait impunément du mal à la femme qu'il aimait.

Soudain, le souffle lui manqua.

La femme qu'il *aimait* ?

Certes, il appréciait Celia. Il l'aimait beaucoup. Elle était belle, sexy, et pleine de vie. C'était une amante extraordinaire, et il appréciait sa compagnie. Mais de là à parler d'amour ?

Son ventre se noua.

Comment pouvait-il être aussi stupide quand il s'agissait de sa vie personnelle ? Il aurait dû savoir plus tôt qu'il était tombé amoureux.

Comment avait-il pu atteindre trente-huit ans sans jamais tomber amoureux ? Il ne s'était jamais posé la question jusqu'à maintenant. Il n'était pas sûr de l'apprécier, d'ailleurs.

L'amour était un sentiment incommode et compliqué. On ne pouvait pas le programmer dans un emploi du temps, et il ne suivait jamais les règles. Or, Evan aimait les règles. Et les emplois du temps.

Pourtant, il fallait se rendre à l'évidence, il était fou amoureux de Celia.

Voilà pourquoi il était d'une humeur si massacrate.

Il regarda de nouveau l'article et sentit son cœur se serrer. Il s'était montré très injuste envers Celia.

Il avait réagi comme un enfant capricieux à qui on aurait repris son jouet préféré. Celia avait voulu mettre leur relation en suspens, et lui avait eu l'impression qu'elle le repoussait. Il s'était comporté comme un mufle.

Alors qu'elle avait besoin de lui, et de son soutien, il lui avait dit d'aller au diable. Pire, il lui avait précisé de ne pas prendre la peine de revenir vers lui en rampant si elle changeait d'avis.

Bon sang, il lui avait dit des choses vraiment horribles ! Si quelqu'un devait ramper dans cette histoire, c'était lui. Et il le ferait. Dans la boue, ou sur des éclats de verre si nécessaire.

Le visage baigné de larmes de Celia lui revint douloureusement à l'esprit. Ses collègues avaient vu les photos. Tout le monde dans la profession les avait vues, sans doute. Et ils en avaient tiré des conclusions très erronées, probablement.

Depuis le début, il s'était montré égoïste et exigeant. Il n'avait pas réfléchi un seul instant à la façon dont leur relation pouvait affecter Celia. Il n'avait été question que de lui. De ses désirs, de ses besoins. Il se fichait que quiconque sache qu'ils étaient amants, mais pas elle. Et elle avait une bonne raison pour cela.

Il aurait dû être à ses côtés et la soutenir. Alors que le monde entier semblait avoir tourné le dos à Celia, où était-il ? Loin, en train de lécher ses blessures, pendant qu'elle affrontait le monde seule.

Mais tout cela allait changer.

Car il avait une femme à reconquérir.

Installée dans le jardin de son père, Celia sirotait son chocolat en admirant l'océan. Elle avait toujours adoré la vue. La maison était perchée sur une falaise, bien que située à une bonne distance de la pente rocheuse.

Enfant, après avoir lu des histoires de glissements de terrain, elle avait été persuadée qu'un jour la maison s'enfoncerait dans l'océan. Ses frères lui avaient dit qu'il était bien plus probable qu'elle s'effondre à cause d'un tremblement de terre. Ils avaient toujours aimé la tourmenter gentiment.

Ici, elle était au calme. Elle se demanda une fois de plus pourquoi elle avait été si impatiente de partir autrefois. Certes, ses proches pouvaient être parfois étouffants, mais ils l'aimaient et feraient n'importe quoi pour elle. Elle n'aurait pas dû les fuir, mais plutôt s'accrocher à eux et ne jamais les abandonner.

Plus jamais elle ne partirait si loin d'eux. Elle n'avait plus envie de découvrir le monde. Son monde, c'était ici. Chez elle. Là où vivait sa famille.

Elle entendit les baies coulissantes s'ouvrir. C'était Noah. Elle se tourna sur sa chaise pour le saluer, mais se figea devant son air sombre.

Il vint s'agenouiller près d'elle et lui tendit un journal.

— J'ai pensé ne pas te montrer ça, mais je sais que si on disait ce genre de choses sur moi je voudrais être au courant.

Une vague d'appréhension monta en elle. Puis l'inquiétude fit place à la colère. Elle empoigna le journal d'un geste déterminé.

Là, noir sur blanc, elle découvrit un récit détaillé de tout ce qui s'était passé à New York. Cela avait l'apparence d'un article sérieux, annonçant le contrat passé entre *Reese Enterprises* et *Maddox Communications*, mais c'était une campagne de calomnies, purement et simplement.

La suite de l'« article » détaillait sa carrière mouvementée jusqu'à ce jour et laissait clairement entendre qu'elle avait une liaison avec Evan.

Rien n'était laissé à l'imagination. Tout ce qu'elle s'était efforcée si durement de dépasser était étalé avec une précision insupportable.

Elle aurait dû être en colère. Folle de rage, même. Mais elle se sentait simplement... résignée.

Pourtant, en voyant le regard inquiet de son frère, elle eut une révélation.

Il y aurait toujours quelque chose. Evan avait eu raison d'être en colère parce qu'elle avait accordé plus d'importance à ce que les autres pensaient qu'à ce que *lui* pensait d'elle.

Tant que les gens qu'elle aimait connaissaient la vérité, elle ne devrait pas prêter attention à l'opinion d'étrangers. Brock avait foi en elle et en ses compétences. Elle avait le soutien de son agence.

Sa famille lui portait un amour inconditionnel. Evan, manifestement, se fichait qu'on apprenne leur liaison, alors pourquoi devrait-elle s'en soucier ?

Pour la première fois depuis bien longtemps, elle regarda sa vie avec un sentiment de profonde gratitude. Pendant trop longtemps, elle avait été dirigée par des forces extérieures. Son envie de se libérer de l'emprise protectrice de sa famille. Son besoin d'échapper au scandale de New York et de prouver sa valeur à tous.

La seule personne à qui elle avait prouvé quoi que ce soit, c'était elle-même. Tous les autres avaient toujours su quel genre de personne elle était.

— Oh, Noah, j'ai été si stupide ! murmura-t-elle.

Il pencha la tête, l'air déconcerté.

Elle lui donna un baiser sur la joue.

— Merci.

Il semblait toujours aussi dérouté.

— De quoi ?

— De m'avoir ouvert les yeux. J'ai été aveugle à ce qui était devant moi tout ce temps.

Il afficha un sourire espiègle.

— D'accord. Fais-moi une faveur, la prochaine fois qu'Adam et Dalton me casseront les pieds, rappelle-leur que je t'ai ouvert les yeux. Même si je ne sais pas ce que ça veut dire.

Elle sourit.

— Ce que ça veut dire, c'est que je n'essaierai plus de plaire aux autres. Je ne me soucierai plus de ce qu'ils pensent de moi. Les seules personnes au monde qui comptent ont déjà une très haute opinion de moi. Cela me suffit.

— Ne laisse pas ces ordures t'atteindre, Cece. Tu as raison. Nous t'aimons plus que tout, et rien de ce que les gens insinuent ne changera ça. De plus, je sais bien que la fille que j'ai vue grandir n'est pas une garce manipulatrice prête à tout pour gravir les échelons.

— Merci, Noah, dit-elle en le serrant dans ses bras. Tu ne sais pas à quel point ton soutien compte pour moi.

— Alors, et Evan dans tout ça ?

Elle pinça les lèvres.

— Il m'a dit de ne pas prendre la peine de revenir en rampant si je changeais d'avis. Eh bien, dommage pour lui. J'ai fait une erreur, mais ce n'est pas la fin du monde. Tout le monde peut se tromper. Il était en colère, et je suis certaine qu'il ne pensait pas la moitié de ce qu'il disait. Je vais faire en sorte qu'il m'écoute. Ensuite, je vais prendre mon courage à deux mains et lui dire que je l'aime. Et j'espère de tout cœur que cela ne le fera pas fuir.

— S'il le fait, alors c'est un idiot qui ne te mérite pas. Entendu ?

Elle regarda sa tenue froissée. Ses cheveux devaient être dans un sale état. Elle avait passé ces trois derniers jours à se morfondre.

— Je ferais mieux d'aller prendre une douche. Ensuite, j'irai faire des excuses.

Noah se releva et l'aida à se lever à son tour.

— Bonne chance, dit-il avant de déposer un baiser sur son front.

Elle retourna à l'intérieur, bien décidée à aller trouver Evan au plus vite.

\* \* \*

Tout en prenant sa douche, Celia élaborait un petit discours dans sa tête, ce qui lui prit un certain temps.

Après avoir enfilé un peignoir et enroulé une serviette autour de ses cheveux, elle se dirigea vers la cuisine. Elle avait besoin d'avaler quelque chose et de prévenir son père qu'elle repartait dans une heure.

Alors qu'elle passait devant le salon, elle faillit défaillir. Là, sur le canapé, Evan était assis. Noah et son père ne semblaient pas être dans les parages.

— Oh, non, murmura-t-elle. Non, non, non.

Ce n'était pas censé se passer ainsi. Evan ne devait pas la voir dans cette tenue !

Elle tourna les talons, avec l'intention de courir dans sa chambre et de ne revenir que quand elle serait présentable. Mais, avant qu'elle ait fait trois pas, Evan l'attrapa par le bras.

— Non, Celia, ne t'en va pas. S'il te plaît, dit-il en l'attirant dans ses bras.

Elle gémit de frustration.

— Bon sang, Evan, tu as tout gâché ! Je voulais être présentable pour te faire des excuses. Regarde-moi, je suis en peignoir et j'ai une serviette sur la tête. Et je ne suis même pas maquillée.

Ce ne fut qu'à cet instant qu'elle prit la pleine mesure de la situation. Que faisait-il ici ? Chez son père ? Comment avait-il su qu'elle était là et, surtout, pourquoi avait-il pris la peine de se déplacer ?

— Je me fiche de ton allure, dit-il en riant. J'ai besoin de te parler. En ce qui me concerne, je ne t'ai jamais trouvé aussi belle qu'à cet instant.

Elle le regarda d'un air méfiant.

— Que fais-tu ici, Evan ? Comment m'as-tu retrouvée ? J'étais sur le point d'aller te voir.

— Alors, c'est aussi bien que je sois venu, fit-il doucement.

Il la conduisit dans le salon.

— Viens t'asseoir, Celia. S'il te plaît. J'ai tant de choses à te dire.

— Moi aussi, répondit-elle dans un murmure.

Elle le laissa l'entraîner vers le canapé, même si elle était encore gênée d'être nue sous son peignoir et coiffée d'une serviette mouillée.

Mais, quand elle le regarda, elle oublia ces détails. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'elle aimait Evan et qu'elle ferait n'importe quoi pour arranger les choses entre eux.

— Je suis navrée, dit-elle d'une voix tremblante.

Il appuya un doigt contre ses lèvres.

— Chut ! Je ne veux pas entendre ce mot sur tes lèvres. C'est moi qui suis navré. J'ai été un goujat. Je t'ai dit des choses méprisables.

Elle ouvrit de grands yeux et sentit les larmes monter, une fois de plus. Comme si elle n'avait pas suffisamment pleuré ces derniers jours !

— D'abord, je veux te parler de cela.

Il sortit une coupure de presse de sa poche.

Elle se figea, saisie par la peur. C'était l'article que Noah lui avait montré.

— Rassure-toi, dit-il. Je ne crois pas un mot de tout cela. Mais c'est une part importante de ton passé, à l'évidence. Cette histoire t'a fait du mal et a affecté une bonne partie de notre relation. Je veux que tu me racontes ta version des faits.

Elle se tordit nerveusement les mains avant de se lancer.

— Quand j'ai quitté l'université, je voulais conquérir le monde. J'ai déménagé à New York. J'adorais cette ville, si grande et si animée, et j'étais heureuse d'être loin de chez moi, et de ma famille. A cette époque, il était important pour moi de voler de mes propres ailes. Ce que j'ai pu être stupide.

— Nous éprouvons tous un jour le besoin de quitter le nid familial.

— Peut-être. En tout cas, je visais une grande carrière. J'ai obtenu un emploi dans une agence prestigieuse et j'ai travaillé comme une folle pour gravir les échelons aussi rapidement que possible. J'étais douée et je le savais. Alors, quand j'ai eu ma promotion, cela n'a pas été une surprise pour moi.

Certaines personnes, qui étaient là depuis plus longtemps que moi, ont été vertes de jalousie, mais je savais que je méritais ce poste.

A présent, elle allait aborder la partie la plus pénible de l'histoire.

— Un jour, mon patron m'a appelée dans son bureau, pour me féliciter, et il m'a fait savoir ce qu'il attendait en échange de la promotion qu'il venait de m'accorder.

— Le fils de chien ! dit Evan, les dents serrées.

— J'étais horrifiée. Je dois l'avouer, j'étais naïve, parce que je n'avais rien vu venir. Je ne savais même pas comment réagir, hormis le fait de décliner son offre. J'ai été assez bête pour croire que l'histoire s'arrêterait là.

Il lui prit la main.

— Je me suis noyée dans le travail, convaincue que si je travaillais plus dur j'obtiendrais d'autres contrats, et qu'il me laisserait tranquille. Un soir que je travaillais tard, il est passé voir comment j'allais.

Le souvenir lui donnait encore des sueurs froides.

— Il m'a fait des avances et a commencé à m'embrasser malgré mes protestations. Il m'aurait sans doute violée si sa femme n'était pas arrivée à l'improviste. Je pense qu'elle savait ce qui se passait, mais qu'elle s'en moquait. Elle avait trouvé le moyen de divorcer en faisant payer à son mari tout le mal qu'il lui avait fait durant son mariage.

Elle déglutit.

— On m'a appelée « l'autre femme ». Je ne pouvais pas me défendre. Aux yeux de tous, j'étais une femme qui avait couché pour arriver au sommet et qui avait ensuite détruit le mariage de son patron. Tu peux me croire, personne ne voulait travailler avec moi après cela. Alors j'ai démissionné et je suis revenue au bercail. Brock m'a donné une chance, et la suite, tu la connais.

Il ferma les yeux et étouffa un juron.

— J'ai été si injuste envers toi, Celia. Tu as essayé de me dire maintes fois comment notre relation pouvait t'affecter, toi et ta carrière, mais je refusais de t'écouter. J'ai été égoïste et j'ai cru que je pouvais te suffire. Quel idiot j'ai été ! Je n'étais même pas à tes côtés quand tu as dû affronter ce nouveau scandale. J'aurais dû être avec toi, pour crier au monde que tu étais ma fiancée, et que j'en étais sacrément fier. Au lieu de cela, je me suis comporté comme un enfant gâté.

Il prit ses mains dans les siennes et les porta à ses lèvres.

— Je suis désolé. J'espère que tu me laisseras me rattraper. J'aurais aimé que tu me racontes tout cela plus tôt, peut-être que je t'aurais mieux comprise. Mais, à ta décharge, je ne t'ai donné aucune raison de me faire confiance. A partir de maintenant, cela va changer. Je veux que tu fasses partie de ma vie et je ferai tout ce qu'il faut pour cela.

Elle fut totalement abasourdie.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que je t'aime. Je suis désolé. Je veux que tu m'accordes une autre chance. C'est moi qui suis en train de ramper, pour te supplier de me pardonner. Jamais plus je ne t'abandonnerai, Celia. Et je me chargerai personnellement de tous ceux qui murmureront ne serait-ce qu'un mot déplacé sur toi.

Elle eut soudain la gorge nouée et la bouche sèche. Le monde sembla vaciller autour d'elle.

— Mais j'allais venir m'excuser, dit-elle d'une voix brisée par l'émotion. J'avais tort, Evan. J'ai accordé bien trop d'importance à ce que les autres pensaient. Tant que j'ai le soutien de ceux qui m'aiment et me respectent, peu importe ce que les autres pensent. C'est moi qui devrais ramper. J'ai été horrible avec toi.

— Non, non, mon amour, dit-il en la serrant dans ses bras. Ne rampe jamais. Jamais. Oublie ce que je t'ai dit, s'il te plaît. Tu n'as pas été horrible. Ton monde a été anéanti, et j'aurais dû être celui vers qui

tu pouvais te tourner, celui qui te réconforterait et te comprendrait. Or je n'ai même pas essayé de comprendre. J'étais furieux et je t'ai abandonnée. Je t'en prie, pardonne-moi. Je t'aime.

— Oh, Evan, je t'aime aussi ! A la folie. Je te pardonne, tant que tu me pardonnes aussi.

Son visage s'illumina.

— Tu m'aimes vraiment ? Ce ne sont pas que des paroles ?

En guise de réponse, elle enroula les bras autour de son cou et mit tout son amour dans le baiser qu'elle lui donna.

— Comment m'as-tu retrouvée ?

Il reprit son sérieux et la laissa glisser au sol.

— J'ai peut-être déboulé chez *Maddox Communications* comme un forcené et proféré des menaces pour qu'on me dise où tu étais. J'avais déjà essayé ton appartement, ton téléphone portable. J'ai même appelé l'agent de Noah, parce que je n'arrivais pas à joindre Noah non plus.

Elle rit.

— Tu as menacé mes collègues ? Et tu as appelé l'agent de Noah ?

— Eh bien, j'ai en effet menacé de retirer mon contrat si je n'obtenais pas certaines réponses. Disons que toute l'équipe a développé un intérêt soudain pour ton escapade. Quelqu'un a trouvé le numéro d'Adam et lui a laissé un message. Nous avons attendu une éternité pour qu'il rappelle. Quand il nous a dit que tu étais là, je suis venu aussitôt.

Elle secoua la tête en souriant.

— Tu le pensais ? dit-il doucement. Est-ce que tu m'aimes vraiment ? Assez pour supporter mes manières d'ours et l'exigence de mon caractère ? Assez pour m'épouser ?

Elle prit une profonde inspiration tandis que les larmes lui montaient aux yeux.

— Je pense que je peux te tolérer, dit-elle d'un ton taquin. Si, de ton côté, tu peux tolérer le fait que je ne sais absolument pas cuisiner. Je ne t'accueillerai sans doute jamais avec un tablier et je dois avouer que l'idée d'avoir des enfants me fait très peur.

— Je pense que je peux composer avec ça. Alors ? Est-ce que tu vas m'épouser ? Et mettre fin à mon tourment ?

— Tu ne vois pas d'objection à ce que je garde mon travail ? J'ai lutté trop dur et j'ai passé trop de temps à venir à bout de mon obsession du jugement des autres pour arrêter maintenant.

Il lui caressa la joue.

— Tu ne peux pas démissionner, puisque tu t'occupes de toute ma publicité. Je serais ruiné en un an, sans toi. Et puis je suis bien trop fier de toi pour vouloir te brider.

— Je t'aime, Evan. Et, oui, j'accepte de t'épouser.

Il lui donna un long et doux baiser.

— Je t'aime aussi.

Il sortit de sa poche une bague qu'elle connaissait déjà. Il lui prit la main et la glissa sur son annulaire.

— Je l'ai gardée sur moi depuis que tu l'as posée dans ma main. Tu ne peux pas imaginer la tristesse que j'ai ressentie quand tu me l'as rendue ce soir-là. Promets-moi que tu ne l'enlèveras plus jamais.

Elle contempla le diamant brillant à travers le brouillard de ses larmes. Puis elle leva le visage vers Evan. Il y avait tant d'amour dans son regard qu'elle se sentit chanceler.

— Plus jamais, je te le promets. Cette fois, nos fiançailles sont bel et bien réelles.

*TITRE ORIGINAL* : BILLIONAIRE'S CONTRACT ENGAGEMENT

*Traduction française* : ROSA BACHIR

© 2010, Harlequin Books S.A. © 2011, 2016, Harlequin.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

Ce roman a déjà été publié en octobre 2011

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)



MICHELLE CELMER

# Asher



# Prologue

## *Février*

Melody Trent entassa ses vêtements dans la valise. Pourquoi était-elle aussi fébrile ? De toute façon, Ash ne serait pas là avant des heures... Ces derniers temps, il rentrait tard, et ils ne se voyaient pratiquement plus.

D'ailleurs il mettrait peut-être plusieurs jours à se rendre compte qu'elle était partie !

L'émotion lui noua la gorge. Elle n'allait quand même pas se mettre à pleurer, ce n'était pas son genre ! Ça devait être les hormones qui la tourmentaient. Elle se mordit l'intérieur de la joue et prit une profonde inspiration.

Dire qu'elle avait toujours reproché à sa mère de collectionner les hommes et qu'elle avait tout fait pour ne pas lui ressembler ! Le résultat n'était guère brillant.

Elle jeta un coup d'œil à la photo qui trônait sur la commode. La seule où on les voyait ensemble. Elle avait alors treize ans et le corps d'une petite fille de dix. Comme elle paraissait maigre et gauche, comparée à sa mère, si belle et voluptueuse ! Pas étonnant qu'à l'époque elle se soit sentie aussi insignifiante !

C'était seulement à l'université qu'elle avait commencé à ressembler à une vraie femme. Sa colocataire, qui était aussi professeur de fitness, lui avait enseigné quelques exercices à pratiquer quotidiennement. Peu à peu, son corps s'était galbé, et elle avait remarqué que ses nouvelles formes attiraient le regard des hommes.

Car elle n'était pas dupe. Si les hommes recherchaient sa compagnie, c'était pour la mettre dans leur lit. Certes, elle était plutôt intelligente, mais elle savait qu'elle ne serait jamais aussi belle et élégante que certaines filles de sa promo. Et puis, contrairement à toutes ses camarades, qui ne pensaient qu'à faire la fête, elle préférait rester chez elle avec un bon livre.

Avec Ash, les choses s'étaient faites simplement et presque sans même qu'elle s'en aperçoive. Elle avait bien conscience que leur relation avait quelque chose d'un arrangement : c'était lui qui s'occupait de toutes les questions financières pendant qu'elle poursuivait ses études de droit. En contrepartie, elle n'hésitait pas à mettre la main à la patte et à s'occuper de l'intendance de la maison.

Mais elle devait reconnaître aussi que leur relation était bien plus qu'un arrangement matériel : le désir entre eux était évident, d'une violence comme elle n'en avait jamais connu. Ces six derniers mois cependant, elle avait senti Ash s'éloigner progressivement. Quand ils faisaient l'amour, elle avait l'impression qu'il avait l'esprit ailleurs. Quoi qu'elle fasse pour réveiller son intérêt, il montrait peu d'entrain...

Lorsque le mois dernier, ses règles avaient tardé, elle ne s'était pas inquiétée outre mesure : Ash lui avait dit dès leur première rencontre qu'il était stérile. Or, même si leur relation pouvait difficilement être qualifiée d'amoureuse, elle n'avait eu aucun autre partenaire depuis trois ans.

Mais, quand ses seins étaient devenus sensibles et son appétit insatiable, elle avait commencé à s'alarmer. Avant même de faire le test de grossesse, elle avait eu un terrible pressentiment : il serait positif.

A plusieurs occasions, Ash avait laissé entendre qu'il refusait tout engagement définitif. Connaissant sa droiture, elle savait néanmoins qu'il ne la laisserait pas dans le besoin. Elle s'était donc demandé ce qu'elle désirait vraiment. Voulait-elle s'enfermer dans une relation avec un homme qui ne les aimerait ni elle ni son bébé ? Certes pas, mais quitter Ash impliquerait forcément de tirer un trait sur ses études. Au fond, ce n'était pas si grave, le plus difficile serait sans doute de le lui annoncer, alors qu'il l'avait tant aidée.

Un soir pourtant, alors qu'elle s'était presque décidée à rompre, un événement avait failli la faire changer d'avis. Elle se trouvait sous la douche, préoccupée comme toujours par son avenir, quand Ash était entré, une caméra à la main. Elle savait ce que cela signifiait : c'était une habitude qu'ils avaient prise pour pimenter leurs ébats. Mais, fatiguée et anxieuse, elle n'était pas d'humeur à jouer. De toute façon, elle n'avait plus besoin de chercher à l'impressionner... Ces trois années passées à jouer les maîtresses insatiables l'avaient littéralement épuisée !

Pourtant, quand Ash était venu la rejoindre sous la douche et qu'il avait commencé à la caresser et à l'embrasser avec une tendresse inhabituelle, elle s'était laissée faire. Et pendant qu'ils faisaient l'amour, elle avait eu l'impression qu'il étreignait la vraie Melody pour la première fois. Peut-être que leur relation pourrait devenir plus authentique, s'était-elle dit alors. Peut-être qu'Ash pourrait tomber amoureux de celle qu'elle était au fond.

Ces deux dernières semaines, elle s'était torturé l'esprit sur la conduite à tenir. Elle avait même envisagé qu'il puisse se réjouir de sa grossesse...

Mais, quand il était rentré du travail hier soir, ses rêves s'étaient brisés d'un coup. Ash avait évoqué avec aigreur le cas de Jason Reagart, un de ses collègues obligé de se marier parce que sa compagne était tombée enceinte soi-disant par erreur. Il avait conclu en se félicitant que leur couple à eux ne risquait pas une mésaventure pareille.

Ces propos ne lui laissaient plus le choix : il fallait qu'elle parte...

Elle fourra ses derniers effets personnels dans la valise, laissant volontairement de côté les robes du soir et la lingerie sexy. Elle n'en aurait pas besoin, là où elle allait... Et puis, de toute façon, elle ne rentrerait plus dedans d'ici à quelques mois !

En bouclant ses bagages, elle songea avec tristesse que toute sa vie tenait dans deux valises et un sac. Elle avait vingt-quatre ans et pas grand-chose à son actif. Mais tout cela allait changer. Bientôt, elle aurait un enfant à aimer, et peut-être un jour rencontrerait-elle un homme qui l'apprécierait pour ce qu'elle était...

Avant d'ouvrir la porte, elle vérifia que les six mille dollars étaient bien dans son sac à main. C'était l'argent qu'elle avait économisé au cours des trois dernières années, en prévision d'un coup dur.

Et il était malheureusement arrivé...

Elle déposa sur le meuble de l'entrée les cartes de crédit qu'Ash lui avait données et avisa un bloc-notes. Elle aurait pu lui laisser un mot, mais pour écrire quoi ?

Le remercier de tout ce qu'il avait accompli pour elle ? Elle l'avait déjà suffisamment fait. Lui dire qu'elle était désolée ? Honnêtement, elle ne l'était pas. Elle lui rendait sa liberté, et c'était déjà beaucoup.

De toute façon, Ash trouverait rapidement une autre femme pour la remplacer. D'ici à quelques semaines, elle ne serait plus pour lui qu'un lointain souvenir.

Elle empoigna ses bagages et, après avoir jeté un dernier coup d'œil en arrière, elle fit ses adieux à tout un pan de sa vie.

*Avril*

Asher Williams n'aimait pas attendre — fort heureusement, ça ne lui arrivait presque jamais —, mais il s'était résolu à faire preuve de patience avec le détective privé qu'il avait engagé : retrouver la trace d'une personne disparue demandait du temps, surtout si la personne en question ne souhaitait pas être retrouvée !

Pourtant, lorsque son portable se mit à vibrer en pleine réunion, il fut surpris de découvrir que c'était le détective privé : après seulement deux jours d'investigations, il avait déjà une piste ! En temps normal, il n'aurait pas pris la communication, mais, là, impossible de résister. Ce que cet homme avait à lui annoncer ne pouvait le laisser indifférent...

— Excusez-moi un instant, dit-il à ses collègues, en se levant.

Il quitta la salle de réunion pour aller se mettre à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Alors ? s'enquit-il. Quelles sont les nouvelles ?

— Je l'ai retrouvée.

Enfin ! Un étrange mélange de soulagement et d'amertume l'envahit.

— Où est-elle ?

— A Abilene, au Texas.

Ash fronça les sourcils. Qu'est-ce que Melody pouvait bien fabriquer au Texas ? Enfin... peu importait. L'essentiel, c'était de la ramener à la maison. Avec un peu de diplomatie, il parviendrait à la convaincre, il en était certain.

— Je suis en réunion, dit-il à son interlocuteur. Je vous rappelle dans cinq minutes.

Il éteignit son portable et rejoignit ses collègues.

— Désolé, mais je dois vous laisser, leur annonça-t-il. Il va falloir que je m'absente quelques jours, je ne sais pas encore combien exactement, mais je vous tiendrai au courant dès que j'en saurai davantage.

Et il tourna les talons pour ne pas avoir à en dire plus. Mais il imaginait sans mal leur mine ahurie. Depuis qu'il était directeur financier à Maddox Communications, il n'avait jamais manqué la moindre réunion. Les problèmes de santé, il ne connaissait pas et, très honnêtement, il ne se rappelait pas quand il avait pris des congés pour la dernière fois. Alors qu'il s'absente avec un préavis de deux minutes ! Ses collègues ne devaient pas en revenir.

En regagnant son bureau, il informa Rachel, sa secrétaire, qu'il n'était là pour personne.

— Et annulez tous mes rendez-vous de la semaine prochaine, ajouta-t-il.

— Tous ? fit Rachel, médusée.

Sans même répondre, il referma la porte de son bureau et s'installa dans son fauteuil pour composer le numéro du détective privé. Comment allait-il régler tout ce qu'il avait à faire avant son départ ?

L'homme décrocha dès la première sonnerie, et Ash reprit sans préambule où ils en étaient restés.

— D'après ce que vous m'aviez dit, ç'aurait dû prendre des mois pour la retrouver. Etes-vous certain qu'il s'agit de la bonne Melody Trent ?

— Sûr et certain. Votre petite amie a été impliquée dans un accident de la route. C'est ce qui m'a permis de la localiser rapidement.

Ash tiqua. Melody Trent n'était pas sa petite amie. Plutôt sa maîtresse. Leur relation n'avait rien de sentimental : il payait ses études et pourvoyait à ses besoins. En contrepartie, elle était là pour lui quand il rentrait du travail. Chacun y trouvait son compte.

Enfin, peu importait. Ce n'était pas le moment de se lancer dans un débat rhétorique.

— A-t-elle été blessée ?

Il posait cette question pour la forme, n'imaginant rien de plus que quelques bleus ou contusions.

— Selon le rapport de police, le conducteur, à savoir votre petite amie, a été sérieusement blessé. Et l'accident a également causé la mort d'une cycliste.

Ash sentit soudain son estomac se nouer.

— Qu'entendez-vous par « sérieusement blessé » ?

— Elle est hospitalisée depuis plusieurs semaines.

— Mais que s'est-il passé exactement ?

Le détective entama le récit détaillé de l'accident, et c'était bien pire que tout ce qu'il aurait pu imaginer. Soudain nerveux, il se mit à arpenter son bureau comme un lion en cage.

— La responsabilité de Melody est-elle engagée dans cet accident ?

— Heureusement, non. Selon la police, elle n'était pas en tort. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'y aura pas de procès civil.

— Et comment va-t-elle maintenant ?

— N'étant pas un membre de sa famille, je n'ai pas pu avoir accès à son dossier médical. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que son état était stationnaire. J'ai téléphoné à l'hôpital, en demandant à lui parler, mais on m'a répondu qu'elle ne pouvait prendre aucun appel. Cela signifie peut-être qu'elle est dans le coma...

Quand Melody l'avait quitté, Ash n'avait pas douté un instant qu'elle reviendrait, penaude, et lui demanderait pardon. Mais il avait attendu en vain, et il savait maintenant pourquoi. Maigre consolation.

— Je vais me faire passer pour un membre de sa famille..., annonça Ash au détective

— Pour son frère ? s'enquit le détective.

— Non, mieux que ça !

Il devait absolument savoir dans quel état se trouvait Melody, et, pour cela, il lui fallait la meilleure couverture possible. Quelque chose qui se rapprocherait au plus près de la vérité.

Oui... Il serait le fiancé de Melody !

\* \* \*

Le lendemain matin, Ash prit le premier vol pour Dallas. Sur place, il loua une voiture afin de parcourir les trois cents kilomètres qui le séparaient encore d'Abilene. La veille, il avait joint l'hôpital et s'était entretenu avec le médecin de Melody. Sans entrer dans les détails, celui-ci l'avait rassuré : sa « fiancée » était consciente et hors de danger.

A l'hôpital, il omit volontairement de se présenter à la réception et se dirigea directement vers les ascenseurs. Contre toute attente, il était nerveux. Et si Melody refusait de rentrer avec lui ? C'était une éventualité qu'il n'avait pas envisagée et qui le faisait frémir.

Mais cela n'arriverait pas ! Elle avait forcément compris son erreur. Et puis, de toute façon, où passerait-elle sa convalescence, si ce n'était dans son appartement ? Aucun doute, Mel avait plus que jamais besoin de lui !

Ash se présenta au bureau des infirmières, qui bipèrent aussitôt le docteur qu'il avait eu au téléphone la veille et qui s'appelait Nelson.

Ce dernier arriva assez rapidement et se dirigea droit vers Ash

— Monsieur Williams ? dit le médecin en lui serrant la main.

Son badge indiquait qu'il dirigeait le service de neurologie. Ash en déduisit, non sans une certaine inquiétude, que Melody devait souffrir d'un problème cérébral.

— Où est ma fiancée ? s'enquit-il, surpris de déceler dans sa propre voix la panique qui l'envahissait.

Il devait se ressaisir : il n'arriverait à rien en se montrant désagréable et autoritaire, surtout si Melody révélait qu'il n'était pas réellement son fiancé !

Il prit une profonde inspiration afin de retrouver son calme, et demanda d'un ton plus posé s'il pouvait la voir.

— Bien entendu, lui répondit le médecin, mais, avant, je souhaiterais m'entretenir avec vous.

De plus en plus inquiet, Ash le suivit dans une petite salle.

— Que savez-vous exactement de l'accident ? lui demanda alors le Dr Nelson.

— On m'a dit que la voiture de Mel avait quitté la route et fait plusieurs tonneaux. Je sais aussi qu'une personne est décédée...

— C'est un miracle que votre fiancée s'en soit tirée, monsieur Williams, l'interrompit le médecin. L'accident s'est produit sur une petite route, et plusieurs heures se sont écoulées avant que quelqu'un ne passe par là et ne donne l'alerte. On a aussitôt transporté votre fiancée jusqu'ici, mais si les services de secours locaux n'avaient pas réagi aussi vite, c'est avec le coroner que vous discuteriez en ce moment...

La gorge d'Ash se serra. Mel était restée prisonnière de la carcasse pendant des heures. Il avait bien failli la perdre pour toujours ! Cette idée même lui était insupportable. Bien sûr, il lui en avait voulu d'être partie, mais ce qu'il désirait avant tout, c'était de la retrouver à ses côtés.

— De quoi souffre-t-elle exactement ?

— Elle présente un hématome sous-dural.

— Une lésion au cerveau ?

— C'est cela, confirma le médecin. On l'avait d'ailleurs plongée dans un coma artificiel, et elle en est sortie il y a deux jours.

— Mais elle va s'en tirer, n'est-ce pas ?

— *A priori*, oui.

Ash eut l'impression qu'on venait de lui ôter un poids énorme des épaules. Il respirait soudain plus librement. Mais le médecin parut se rembrunir.

— Je dois cependant être honnête avec vous : nous rencontrons quelques complications...

Ash fronça les sourcils.

— C'est-à-dire ?

— Votre fiancée a perdu son bébé, malheureusement.

— Son bébé ? fit Ash, incrédule.

Comment cela ? Mel n'était pas enceinte !

— Je suis désolé, je pensais que vous étiez au courant, pour sa grossesse, répondit le Dr Nelson.

Ce n'était pas possible : il était stérile ! A cause des rayons qu'il avait reçus pour soigner son cancer, quand il était enfant. Il devait y avoir erreur.

— En êtes-vous certain ?

— Aucun doute là-dessus.

Ash fut soudain frappé d'une évidence. Il ne voyait qu'une seule explication : Mel l'avait trompé. Et elle l'avait sans doute quitté pour rejoindre son amant. Le père de cet enfant.

Dire qu'il était parti à sa recherche, comme un amoureux transi, pour la convaincre de revenir vivre avec lui. Après tout ce qu'il avait fait pour elle, Melody l'avait trahi ! Jamais il n'aurait imaginé une chose pareille.

Il fut tenté de se lever et de s'en aller sans demander son reste. Mais quelque chose l'en empêcha. Il avait besoin de revoir Melody une dernière fois. De savoir pourquoi elle lui avait fait ça, alors qu'il lui avait toujours donné ce qu'elle désirait. Elle aurait tout de même pu avoir la décence et le courage de se montrer honnête avec lui !

Le médecin trouvait visiblement curieux qu'il ne soit pas au courant de la grossesse de Mel, mais il ne voyait pas pourquoi il lui fournirait une explication.

— Etait-elle enceinte depuis longtemps ? demanda-t-il.

— Environ quatorze semaines, d'après nos estimations.

— Mel n'a-t-elle pas confirmé ?

— Nous ne lui avons pas encore parlé de sa fausse couche. Ce serait trop traumatisant, vu son état.

— Elle se croit donc toujours enceinte ?

— Non. Elle ne sait pas qu'elle était enceinte au moment de l'accident.

Ash fronça les sourcils. Tout cela n'avait aucun sens.

— Je ne comprends pas...

— Monsieur Williams, je suis désolé, mais votre fiancée souffre d'amnésie.

\* \* \*

Quel affreux mal de tête ! Depuis qu'elle était réveillée, Melody avait l'impression que son crâne était prisonnier d'un étau qui se resserrait impitoyablement.

— Il est l'heure de prendre vos antalgiques, Melody, annonça l'infirmière qui se matérialisa soudain à côté de son lit.

Etait-ce le simple effet de sa volonté ? A moins qu'elle n'ait pressé le bouton d'appel... A dire vrai, elle ne se rappelait pas. Ses pensées étaient encore un peu embrouillées, mais le médecin lui avait assuré que c'était un phénomène parfaitement normal. Après tout, elle venait à peine de sortir du coma.

L'infirmière lui tendit un verre d'eau et plusieurs comprimés.

— Tenez, avalez ça.

Mel s'exécuta précautionneusement, et l'eau fraîche soulagea sa gorge douloureuse. Maintenant, elle savait avaler des cachets, se brosser les dents et utiliser la télécommande de la télé. Elle parvenait aussi à se servir d'une fourchette et d'un couteau, et lisait sans difficultés la presse people que l'infirmière lui avait apportée...

Mais alors pourquoi son propre nom lui restait-il étranger ?

Elle ne se rappelait rien de sa vie passée, pas même l'accident qui l'avait conduite ici. Comme si quelqu'un avait pénétré dans son cerveau pour en effacer le disque dur !

Elle souffrait, avait dit son neurologue, d'amnésie posttraumatique. Lorsqu'elle avait demandé combien de temps cela durerait, le médecin ne s'était pas montré très encourageant.

— Le cerveau est un organe mystérieux, lui avait-il expliqué. Nous ne savons pas vraiment comment il fonctionne. Votre amnésie peut durer une semaine, comme un mois. Voire même plus... Il faut vous armer de patience.

Oui, mais voilà, elle avait du mal à se montrer patiente. Elle exigeait des réponses, et maintenant. On ne cessait de lui répéter qu'elle avait eu beaucoup de chance de s'en être sortie avec deux ou trois



bleus et quelques blessures sans gravité. Pas de fractures ou de lésions plus sérieuses. Pas de cicatrices à vie non plus.

Mais comment s'estimer chanceuse alors qu'elle avait perdu la mémoire ? Impossible de reconnaître un visage à la télévision, même en zappant d'une chaîne à l'autre ; et elle avait beau étudier les aliments de son plateau-repas, elle n'arrivait pas à se souvenir de ses plats préférés !

En fait, elle avait plutôt l'impression d'être maudite. C'était comme si Dieu la punissait pour une faute terrible qu'elle ne se rappelait pas avoir commise.

L'infirmière vérifia sa perfusion et compléta un graphique sur son dossier avant de s'en aller.

— N'hésitez pas à me biper si vous avez besoin de quoi que ce soit, Melody.

*C'est de réponses que j'ai besoin !* pensa-t-elle, une fois seule. *De réponses et rien d'autre.*

Elle effleura les points de suture qu'elle avait au-dessus de l'oreille gauche. Les médecins avaient pratiqué une incision pour réduire son hématome et soulager la pression qu'il exerçait sur le cerveau.

Certes, on l'avait ramenée parmi les vivants, mais qu'en était-il de l'existence qui l'attendait ? Selon l'assistante sociale de l'hôpital, elle n'avait aucun parent en vie. Pas de frères et sœurs, pas d'enfant, et elle n'avait apparemment jamais été mariée. Et si elle avait des amis ou des collègues, personne ne s'était manifesté pour le moment...

Avait-elle toujours été aussi seule ? D'après l'hôpital, elle vivait à San Francisco au moment de l'accident, soit à plus de deux mille kilomètres de là. Comment était-il possible qu'elle sache toujours lire et compter, alors que des photographies de la ville où elle était censée vivre depuis trois ans n'avaient pas éveillé le moindre souvenir chez elle ? Et puis pourquoi se trouvait-elle aussi loin de San Francisco ? Était-elle en vacances ? Allait-elle rendre visite à des amis ? Mais, dans ce cas, ils auraient dû se manifester.

A moins que sa situation n'ait été plus compliquée...

Une fois qu'elle avait été en mesure de bouger, après sa sortie du coma, elle avait vidé le contenu de son sac à main, dans l'espoir qu'un objet ravive sa mémoire. Elle avait été surprise d'y trouver, entre un portefeuille, une brosse à cheveux et quelques autres babioles, une liasse de billets de trois centimètres d'épaisseur. Sous le choc, elle s'était empressée de remettre l'argent à sa place, mais pour le ressortir un peu plus tard dans la soirée, quand l'hôpital s'était un peu vidé. Elle voulait compter ces billets à l'abri des regards. Il y en avait pour plus de quatre mille dollars.

Était-elle en fuite ? Avait-elle volé cet argent ? Non, la police serait déjà venue l'arrêter. L'explication était manifestement ailleurs. Quoi qu'il en soit, mieux valait taire sa découverte pour l'instant. Elle conserverait son sac en permanence avec elle, à portée de main. Pour le cas où...

Soudain, elle perçut des voix dans le couloir. En se penchant un peu, elle aperçut deux hommes en train de discuter devant la porte de sa chambre. Il y avait là le Dr Nelson, son neurologue, et un autre homme qu'elle ne connaissait pas. Un autre médecin, peut-être... Elle en avait vu tellement au cours des deux derniers jours. Pourtant, quelque chose chez cet homme, la façon dont il se tenait sans doute, indiquait qu'il ne faisait pas partie du personnel hospitalier. Il s'agissait de quelqu'un d'important, elle en aurait juré, tant il dégageait d'assurance et d'autorité.

Un inspecteur de police ! Son cœur se mit à battre à tout rompre. Il était là pour l'interroger. Mais aussitôt l'évidence lui apparut : jamais un fonctionnaire n'aurait pu s'offrir un costume aussi chic. D'instinct, elle savait que ce costume était horriblement cher, même si le nom du couturier refusait obstinément de refaire surface.

L'inconnu écoutait attentivement le médecin, hochant la tête de temps à autre. Qui était-ce ? C'était sans doute un de ses amis ou une de ses connaissances, sinon que ferait-il à l'entrée de sa chambre ?

Il tourna soudain la tête dans sa direction. Au moment où leurs yeux se rencontrèrent, elle eut un nouveau choc. Comment décrire cet homme ? « Intense » serait sans doute le terme le plus approprié. Des

yeux clairs, pétillants d'intelligence, une silhouette élancée, des traits bien dessinés : il était extrêmement séduisant. Comme ces mannequins qui ornent les pages des magazines !

Sans la quitter des yeux, l'homme murmura quelques mots au médecin, avant de pénétrer dans la chambre. Il s'approcha du lit sans la moindre hésitation, arborant cet air affirmé qui semblait être dans sa nature.

— Vous avez un visiteur, Melody..., annonça le Dr Nelson, qui le suivait.

Toujours silencieux, l'homme l'observait sans ciller. Elle resta muette, fascinée par le subtil mélange de vert et d'ambre qu'elle voyait briller dans ses yeux.

Il paraissait pourtant attendre qu'elle parle la première.

Le Dr Nelson s'approcha, à son grand soulagement. Elle commençait à être mal à l'aise sous le regard scrutateur de l'inconnu. Pourquoi la dévisageait-il ainsi ? On aurait dit qu'il lui en voulait de quelque chose.

— Reconnaissez-vous ce monsieur, Melody ? lui demanda le Dr Nelson.

L'homme lui plaisait, c'était certain, mais de là à dire qu'elle l'avait déjà vu, il y avait un pas qu'elle ne pouvait franchir.

— Je devrais ?

Les deux hommes échangèrent un regard, et pour une raison inconnue, elle sentit son cœur flancher.

— Melody, reprit le Dr Nelson d'un ton apaisant. Voici Asher Williams, votre fiancé.

## 2

Melody secoua la tête. Sans trop savoir pourquoi, elle ne parvenait pas à croire ce que le médecin venait de lui dire.

Peut-être à cause de la façon dont ce visiteur la regardait. Etrangement, il semblait lui en vouloir, alors qu'il aurait surtout dû se montrer soulagé de la voir en vie. Où étaient ses larmes de joie ? Pourquoi ne la prenait-il pas dans ses bras ?

— C'est impossible, dit-elle en secouant résolument la tête.

Le médecin fronça les sourcils et son soi-disant fiancé parut interloqué.

— Vous souvenez-vous de quelque chose, Melody ? lui demanda le Dr Nelson.

— Non. Je le sais, c'est tout. Cet homme ne peut pas être mon fiancé.

Elle sentit la tension monter d'un cran dans la pièce. Ses visiteurs semblaient embarrassés.

— Voudriez-vous nous excuser, docteur..., finit par dire l'inconnu.

A ces mots, elle crut qu'elle allait céder à la panique. Hors de question qu'elle reste seule avec lui ! Cet homme la perturbait trop.

— Je veux que le Dr Nelson reste, supplia-t-elle.

— Vous savez, Melody, je ne peux rester avec vous toute la matinée, j'ai d'autres patients à voir, lui répondit ce dernier avec un sourire réconfortant. Mais s'il y a quoi que ce soit, n'hésitez pas appeler l'infirmière.

Tout cela n'était pas très rassurant et elle sentit son cœur cogner dans sa poitrine. Que savait-on de cet homme ? Avait-on vérifié son histoire ? C'était peut-être un violeur ou un meurtrier. Un criminel spécialisé dans les jeunes femmes amnésiques. Ou bien il venait pour l'argent. Si cela se trouvait, les quatre mille dollars étaient à lui !

Instinctivement, elle posa la main sur son sac.

Soudain, une phrase traversa son esprit. *Ne montre jamais que tu as peur.* Elle n'avait pas la moindre idée de qui elle la tenait, mais c'était un bon conseil. Elle se redressa aussitôt en voyant l'homme approcher une chaise de son lit, ôter sa veste et s'asseoir.

Ce n'était pas une armoire à glace, il était plus mince que musclé. Alors pourquoi cette irrésistible envie de fuir ?

— Tu n'as pas de raison d'avoir peur de moi, commença-t-il par dire.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes bien mon fiancé ? demanda-t-elle d'un ton de défi. Vous pourriez être n'importe qui !

— Tu as ton permis de conduire ?

— Pourquoi ?

Il porta la main à la poche arrière de son pantalon.

— Détends-toi, lui dit-il en notant son mouvement de recul. Je prends juste mon portefeuille. Regarde l'adresse qui figure sur le mien.

Elle s'exécuta. Et deux choses la frappèrent d'emblée en ouvrant ce portefeuille. Premièrement, il ne contenait aucune photo. Absolument rien de personnel. Deuxièmement, il était plein de billets.

Quant au permis de conduire... Oui, en effet, l'adresse indiquée était bien la même que « la sienne ». Inutile de vérifier : cette adresse, elle l'avait lue et relue des dizaines de fois, hier, dans l'espoir que cela produise un déclic.

En vain hélas...

— Cela ne prouve rien, déclara-t-elle en lui rendant son portefeuille. Si nous sommes réellement fiancés, où est ma bague ?

Joignant le geste à la parole, elle tendit les mains. Un homme aussi aisé que lui aurait offert un beau diamant à sa future épouse.

Sans se démonter, l'inconnu plongea la main dans la poche de sa veste et en sortit un écrin qu'il ouvrit. Le diamant était si gros qu'elle en eut le souffle coupé.

— La monture était abîmée. Tu avais déposé la bague chez le bijoutier...

Il la lui tendit, mais elle secoua obstinément la tête, rechignant toujours à accepter l'évidence. Et pourtant... Quel homme aurait offert un bijou d'une telle valeur à une femme, si ce n'était son fiancé ?

L'homme se leva et lui prit la main.

— Que tu me croies ou pas ne change rien, dit-il. Ce bijou t'appartient.

Il fit glisser la bague sur son annulaire. Elle lui allait parfaitement. Simple coïncidence ? C'était peu probable. Ses soupçons devenaient de plus en plus difficiles à justifier.

— J'ai apporté ça aussi, poursuivit-il en tirant plusieurs photos de la poche intérieure de sa veste.

Sur ces clichés, on les voyait effectivement tous les deux. Elle les examina avec attention les uns après les autres. Sur certains, ils souriaient ou riaient. Sur d'autres... Oh, mon Dieu ! Leurs poses étaient pour le moins osées !

Elle sentit ses joues s'empourprer, et nota que l'inconnu s'en amusait.

Sur l'une des photos, il ne portait qu'un boxer. En observant ce corps mince aux muscles fins, elle sentit une onde de chaleur se propager dans son ventre. Était-ce une réminiscence, ou une réaction naturelle à la vue d'un homme séduisant ?

— J'ai aussi des vidéos, ajouta-t-il.

Elle faillit lui demander de quel genre de vidéo il s'agissait, mais se ravisa. L'expression de l'inconnu parlait d'elle-même, d'autant qu'il poursuivit :

— Certaines étaient d'ailleurs trop scandaleuses pour que je les apporte ici.

Jamais elle n'aurait accepté de se laisser photographier ou filmer dans ce genre de postures si elle n'avait pas eu entièrement confiance en cet homme.

Autrement dit, cet Asher Williams était peut-être vraiment son fiancé !

\* \* \*

Quand le médecin lui avait dit que Mel souffrait d'amnésie, Ash avait aussitôt pensé qu'elle simulait. Mais, en y réfléchissant bien, il avait changé d'avis. Pourquoi ferait-elle une chose pareille ? Cela n'avait pas de sens. En outre, il était peu probable qu'elle ait été en état de feindre la stupéfaction comme tout à l'heure, quand le médecin lui avait annoncé qu'il était son fiancé.

Toutefois, il devait rester vigilant. Melody avait quand même réussi à le tromper et à lui cacher sa grossesse. La stupeur initiale avait laissé place à un immense ressentiment. Comment avait-elle pu le trahir aussi effrontément, après tout ce qu'il avait fait pour elle ?

Au fond, elle s'était comportée comme son ex-femme. A l'époque non plus, il n'avait rien vu venir. Il n'avait manifestement pas tiré toutes les leçons de cette expérience malheureuse. Sa première impulsion avait été de tourner les talons et de laisser Melody à son triste sort, mais il avait eu ensuite une bien meilleure idée.

Cette fois-ci, il se vengerait !

Il allait donc continuer à jouer au fiancé et ramener Melody à San Francisco. Ensuite, il s'arrangerait pour qu'elle retombe amoureuse de lui, et quand elle lui serait de nouveau attachée à lui, il la tromperait sans vergogne. Et sans le moindre scrupule !

— Vous pourriez alors m'expliquer ce que je fais toute seule au Texas ? demanda Melody, visiblement toujours sceptique.

Il avait anticipé cette question.

— Un voyage de recherches.

— De recherches sur quoi ?

— Tu devais rendre un dossier à l'université.

Mel parut abasourdie.

— Parce que je fais des études ?

— Oui, tu vas à la fac de droit. Encore un an et tu passes ton diplôme d'avocate.

Elle fronça de nouveau les sourcils et se massa les tempes.

— Cela me semble bien compromis, si je ne me souviens pas de ce que j'ai appris, déclara-t-elle.

— Mais les médecins n'ont jamais dit que c'était irréversible ! s'exclama-t-il en lui prenant la main.

Cette fois, Melody se laissa faire.

— Tu vas retrouver la mémoire, affirma-t-il.

Le sourire qu'elle lui adressa exprimait une telle gratitude qu'Ash faillit se sentir coupable.

— Donc je suis partie faire ce voyage d'études toute seule...

— Ce n'était pas un problème, Mel, je n'avais pas de raison de m'inquiéter, répondit-il en lui pressant la main.

Elle parut touchée. Le plus pathétique dans cette histoire, c'était qu'effectivement il lui faisait confiance à une époque. Jamais il n'aurait envisagé que Melody puisse se conduire comme elle l'avait fait !

— Cela faisait longtemps que j'étais partie ?

— Quelques semaines, mentit-il. J'ai commencé à m'inquiéter quand tu as cessé de répondre à mes appels. J'ai d'abord essayé de te retrouver par mes propres moyens, mais sans résultats. J'étais mort d'inquiétude, Mel, je pensais qu'il t'était arrivé malheur. Je croyais... que tu étais morte, que je ne te reverrais jamais.

L'émotion que véhiculaient ses paroles avait beau être feinte, elle sonnait juste, y compris à ses propres oreilles.

— Comme la police ne voulait pas bouger, j'ai engagé un détective privé, confia-t-il.

— Et te voilà...

— En chair et en os. Et j'aimerais bien serrer ma fiancée dans mes bras, si elle n'a rien contre.

Melody leva vers lui un regard plein de gratitude, qui l'invitait à approcher.

Elle mordait à l'hameçon et gobait ses mensonges ! C'était presque trop facile.

Il vint s'asseoir sur le bord du lit pour prendre Melody dans ses bras. Elle se laissa aller contre son torse, et en la sentant si perdue, si fragile, il éprouva un sentiment proche de l'apaisement, ou peut-être du réconfort.

Mais il ne devait pas se laisser attendrir. S'ils étaient dans cet hôpital, c'était qu'elle l'avait trahi.

Et pour la faire payer, il devait continuer à jouer au parfait fiancé.

Mel posa la tête sur son épaule et noua ses bras autour de lui. En serrant ces courbes familières, il comprit qu'elle, en revanche, était en train de se blottir contre le corps d'un étranger. Que pouvait-elle bien ressentir ? Au fond, ça lui était égal. Si Mel ne l'avait pas trompé et ne s'était pas enfuie lâchement, elle n'en serait pas là !

Il constata néanmoins qu'elle était plus frêle qu'auparavant. Etant restée longtemps alitée, elle avait dû perdre de la masse musculaire. Or, il l'avait toujours connue obsédée par sa forme physique. Cette nouvelle silhouette allait peut-être porter un coup à son ego...

Encore faudrait-il qu'elle se souvienne de ses anciennes obsessions.

Etant donné les circonstances, Ash n'avait pas prévu que leur étreinte se prolonge. Pourtant, Melody semblait s'accrocher à lui et il s'aperçut qu'elle tremblait.

— Est-ce que ça va ?

— J'ai peur, avoua-t-elle d'une toute petite voix.

Melody n'avait pas la larme facile... Au cours de leurs trois années de vie commune, il ne l'avait vue qu'une ou deux fois au bord des larmes. Et, pourtant, il aurait juré qu'elle était sur le point de se mettre à pleurer !

— De quoi as-tu peur ? murmura-t-il en lui caressant les cheveux.

Tout y était : le ton, les gestes. Il imitait à la perfection le fiancé compatissant, mais elle avait exactement ce qu'elle méritait.

— De tout, souffla-t-elle. J'ai peur de tout ce que je ne sais pas et de tout ce que je dois réapprendre...

Il l'écarta doucement, afin de voir son visage.

Melody était une battante. Comme lui, quand elle avait un objectif, elle mettait tout en œuvre pour l'atteindre. Jamais il ne l'avait vue aussi bouleversée. Et en la découvrant si pâle et si fragile, il dut faire un effort sur lui-même pour étouffer le sentiment de pitié qui menaçait de le submerger.

Mais c'était difficile, quand les yeux de Melody exprimaient un tel désarroi.

— Et si je ne retrouvais jamais la mémoire ? murmura-t-elle. Et si cet accident m'avait définitivement changée ? Qu'est-ce que je vais devenir ?

En tout cas, pas la traîtresse impitoyable qu'elle avait été avant l'accident ! Car si cette créature refaisait surface, il s'arrangerait pour qu'elle ne soit plus en mesure d'infliger à quiconque l'humiliation qu'il avait subie.

Pourtant, continuant à jouer son rôle, il essuya délicatement la larme qui coulait le long de la joue de Melody.

— Pense d'abord à guérir, lui suggéra-t-il. Tout va s'arranger, fais-moi confiance.

Elle reposa la tête sur son épaule en soupirant. Apparemment, ses promesses produisaient leur effet, car elle avait cessé de trembler.

— Je suis fatiguée, avoua-t-elle.

— Cela n'a rien d'étonnant. Tu as eu une matinée mouvementée. Pourquoi ne t'allonges-tu pas ?

Il l'aida alors à se caler confortablement contre ses oreillers. Sa fatigue ne semblait pas feinte, une fatigue aussi bien physique que morale. Il remonta les couvertures sur elle, comme le faisait sa mère quand il était enfant.

Pendant son cancer, elle était venue le voir tous les soirs à l'hôpital, pour l'embrasser et le reconforter après les séances de rayons dont il sortait totalement épuisé. Pourtant, ces visites devaient être éprouvantes pour elle aussi, car, avant que les médecins ne le déclarent guéri, l'année de ses treize ans, elle avait dû parfois cumuler jusqu'à trois emplois pour payer son traitement. C'est que l'hôpital coûtait très cher, et que son père, ivrogne invétéré, ne gardait jamais un travail bien longtemps.

Economisant chaque cent, elle avait fait l'impasse sur sa santé, et lorsque son propre cancer avait été diagnostiqué, il était trop tard.

Sa mère était morte en huit mois, une semaine après qu'il avait obtenu son bac. Pendant des années, il s'était senti en partie responsable, car s'il n'avait pas été malade, sa mère aurait pu être traitée plus rapidement.

Le jour des funérailles, il avait décidé de couper définitivement les ponts avec son père. Ce ne fut que quelques années plus tard qu'il apprit sa mort. A l'époque, Ash vivait en Californie, où il était étudiant. Comme sa mère, il multipliait les petits boulots pour joindre les deux bouts, mais, loin de l'abattre, les difficultés le stimulaient et il avait finalement réussi ses études avec brio. Son diplôme en poche, il avait épousé sa petite amie du moment et décroché un travail à Maddox Communications. La parfaite incarnation du rêve américain, songeait-il alors

Hélas, le sort en avait décidé autrement.

Le jour même où on lui offrait le poste de directeur financier, il découvrait que sa femme le trompait ! Pour sa défense, elle avait prétexté qu'elle se sentait seule, qu'il travaillait trop... Mais ça ne l'avait jamais empêchée de dépenser l'argent qu'il gagnait à la sueur de son front ! Il en aurait pu en rire si ça n'avait pas été aussi douloureux.

Certes, leur mariage n'avait jamais été passionné, mais il avait toujours considéré qu'ils formaient plutôt un couple heureux. De toute évidence, quelque chose lui avait échappé.

C'en était fini des femmes, avait-il alors décrété. Mais, un mois seulement après son divorce, il avait rencontré Melody. Brillante, elle l'avait fasciné par son enthousiasme juvénile et sa détermination. Sans doute se retrouvait-il en elle.

Issus tous deux d'un milieu défavorisé, ils avaient la même soif de réussir. Ils avaient commencé à sortir ensemble au début du mois d'avril, et en mai, au moment où le bail de Melody était arrivé à échéance, il lui avait proposé d'emménager chez lui.

Sans qu'ils en aient jamais vraiment discuté, il n'était pas question d'amour ou de mariage entre eux. Mel partageait son appartement et son lit sans demander une attention permanente de sa part.

Et en subvenant à ses besoins, il avait le sentiment de l'aider à faire quelque chose de sa vie. Si sa mère avait eu un homme digne de ce nom pour s'occuper d'elle, elle serait peut-être encore en vie. En aidant Melody, il avait en quelque sorte l'impression de rendre hommage à sa mère, à sa force de caractère et à son courage. Si bien que, en le trahissant, Melody avait également trahi sa mère.

Re foulant ces sombres pensées, il tourna la tête vers la jeune femme et comprit qu'elle était profondément endormie. Tout en l'observant, il se demanda pourquoi elle lui avait été infidèle. Qu'est-ce qui avait pu l'inciter à aller voir ailleurs ? Et pourquoi ne lui avait-elle rien dit ? Il aurait respecté sa décision et l'aurait laissée partir.

Mais elle n'avait pas pris cette peine. Pis, en agissant ainsi, c'était comme si elle affichait son mépris pour tout ce qu'il avait fait pour elle.

— Comment va-t-elle ? demanda une voix dans son dos.

Il sursauta. Le Dr Nelson venait d'entrer dans la chambre.

— Elle dort.

— Je tenais à repasser, avant que vous ne partiez...

— Vous avez bien fait. Nous n'avons pas parlé de sa sortie de l'hôpital. Quand pourrai-je la ramener à la maison ?

Le médecin lui fit signe de le suivre dans le couloir.

— Si l'état de Melody continue à s'améliorer, je dirais dans une semaine ou dix jours, déclara-t-il.

— C'est long ! Elle semble pourtant aller bien.

— Votre fiancée a subi un grave traumatisme crânien. Même si les lésions ne sont pas visibles, elles sont bel et bien là. Mais, dites-moi, vous comptez la ramener en Californie ?

— Oui, bien sûr, c'est là que nous vivons.

— Alors sachez que Melody ne doit pas faire ce trajet en avion.

— Même dans le jet privé de ma société ?

— Elle a fait une hémorragie cérébrale. Si elle prend un avion, les variations de pression risquent de la tuer. Et pour être tout à fait honnête, je ne suis pas non plus très enthousiaste à l'idée qu'elle fasse une aussi longue route en voiture, mais il est difficile d'envisager une autre solution.

Deux mille kilomètres en tête à tête avec Melody ! Ça ne l'emballait pas trop, lui non plus. Mais ils devaient quand même rentrer au plus vite, avant que les souvenirs de sa « fiancée » ne remontent à la surface.

— Dites-moi, demanda-t-il alors, cela peut prendre combien de temps avant que Mel ne retrouve la mémoire ?

— Je ne peux pas vous répondre de façon catégorique, monsieur Williams. Cela peut revenir petit à petit, mais il y aura parfois des blocages. Le point positif, c'est que son état physique est satisfaisant, alors, pour le reste, il faudra vous armer de patience.

Ce n'était malheureusement pas son fort !

— Et même si Melody ne retrouve pas la mémoire, poursuivit le médecin, rien ne vous empêchera de construire la vie dont vous aviez rêvé.

Tu parles ! pensa-t-il. C'en était fini de leur ancienne vie. Car, amnésique ou non, il ne pardonnerait jamais à Melody de l'avoir trahi.

Et, quoi qu'il arrive, il lui rendrait la monnaie de sa pièce.



Lorsqu'elle rouvrit les yeux, Ash n'était plus dans la chambre. Et si elle avait rêvé les événements de la matinée ? L'idée lui serra le cœur, avant qu'elle n'avise le gros diamant qui brillait à son doigt. C'était donc bien réel. Elle n'avait pas rêvé.

Mais à son soulagement succéda bientôt une nouvelle question : où était donc passé Ash ? En se redressant, elle aperçut un mot qu'il avait laissé sur la table de chevet.

« Je suis parti chercher tes affaires. Je reviens le plus vite possible. Ash. »

Ses affaires ? Mais où ? Si elle résidait à l'hôtel au moment de l'accident, il y avait fort à parier qu'elle ne les reverrait jamais. On avait dû débarrasser sa chambre, depuis le temps qu'elle n'y avait pas remis les pieds.

Elle espérait vraiment se tromper ! Car elle retrouverait peut-être dans ses affaires un objet qui éveillerait un souvenir. Et puis elle était curieuse de savoir ce qu'elle était venue étudier ici.

Elle ne mettait pas en doute les propos d'Ash, mais quelque chose clochait dans son scénario. S'il disait vrai, et qu'elle était venue ici pour ses études, alors pourquoi y avait-il quatre mille dollars dans son sac ? Un pot-de-vin ? Ou alors elle s'était engagée dans quelque chose d'illégal, sans qu'Ash n'en sache rien. Dans ce cas, son accident n'en était peut-être pas vraiment un.

Pis encore : si ça se trouvait, c'était justement Ash qu'elle cherchait à fuir !

Elle secoua la tête. Non, tout cela était ridicule ! Pures élucubrations de son imagination enfiévrée. Les photos d'Ash prouvaient d'ailleurs qu'elle était très épanouie avec lui. Et la colère qu'elle avait cru déceler sur son visage, quand il était entré dans la chambre, n'était sans doute que de l'appréhension. Le Dr Nelson avait dû lui annoncer qu'elle était amnésique, et il redoutait leur premier face-à-face. Il fallait se mettre à sa place : que ressentirait-elle si son fiancé avait oublié jusqu'à son visage ? Et dire que, par-dessus le marché, elle avait insisté pour qu'il lui fournisse des preuves de leur relation !

Elle espérait que, une fois rentrée chez elle, elle retrouverait petit à petit la mémoire. Un environnement familier ferait peut-être remonter ses habitudes à la surface. Quels étaient ses passe-temps ? Elle n'avait pas songé à questionner Ash à ce sujet.

Des bruits de pas se firent entendre dans le couloir. Sans doute Ash, qui revenait. Et c'était tant mieux, car elle allait pouvoir l'interroger. Malheureusement, ce n'était que l'infirmière.

— Comment vous sentez-vous, Melody ? fit celle-ci en entrant.

— Mieux.

Elle disait vrai. Même si des tas de questions se bousculaient dans sa tête, elle avait au moins la certitude rassurante que, une fois sortie de l'hôpital, elle aurait un endroit où aller. Quelqu'un l'aimait et se souciait de son sort.

— J'ai aperçu votre fiancé, lui dit l'infirmière en vérifiant sa perfusion. Il est très séduisant. Ça n'est d'ailleurs pas très étonnant !

— Pourquoi dites-vous cela ? fit-elle, perplexe.

— Qui se ressemble s'assemble. Vous êtes tellement jolie !

— Moi ?

L'infirmière s'esclaffa.

— Mais oui, vous !

Elle était interloquée. En découvrant son reflet dans le miroir, elle n'avait remarqué qu'une seule chose : le visage de celle qui l'observait lui était étranger.

— Il paraît que vous allez à la faculté de droit ? reprit l'infirmière. Je n'aurais jamais imaginé ça de vous.

— Pourquoi ?

— Oh, je ne sais pas. Vous n'avez pas vraiment le genre, c'est tout. Je m'imagine les avocats comme des gens prétentieux, et vous n'êtes pas du tout comme ça.

Elle eut envie de demander à l'infirmière comment elle la percevait, mais n'osa pas.

— Vous avez besoin de quelque chose ? Non ? Je vous laisse alors. Appelez-moi en cas de besoin.

Une fois seule, elle se replongea dans ses pensées. L'infirmière ne la jugeait pas faite pour le métier d'avocate. Devait-elle laisser tomber ses études ? Non, c'était ridicule, cette femme ne la connaissait que depuis trois jours. On ne modifiait pas le cours de son existence sur une simple remarque lancée par une inconnue !

De toute façon, il était trop tôt pour décider quoi que ce soit. Comme l'avait dit le médecin, elle devait d'abord se concentrer sur sa guérison. En reprenant son ancienne vie, elle retrouverait sans doute la mémoire. Et avec quelqu'un comme Ash pour l'aider, toutes les chances étaient de son côté.

\* \* \*

A la fourrière d'Abilene, Ash ne pouvait détacher les yeux de l'Audi TT Roadster de Melody. Ou plutôt du tas de tôles froissées qui en restait. Son cœur se serra : c'était un vrai miracle qu'elle soit encore en vie.

L'Audi avait fait plusieurs tonneaux avant de percuter l'arbre qui avait mis fin à sa course, pulvérisant le siège passager sous le choc. Autrement dit, si la voiture avait heurté l'arbre côté conducteur, Melody serait morte.

Et encore heureux que le toit ouvrant ait été fermé ! Même s'il en voulait terriblement à Melody pour ce qu'elle lui avait fait, jamais il ne lui aurait souhaité un accident pareil.

Selon la police, elle avait perdu le contrôle de son véhicule en tentant d'éviter un cycliste qui avait brusquement surgi devant elle.

Sans succès, malheureusement.

En examinant l'épave, il aperçut aussitôt ce qu'il cherchait. Comme la portière refusait de s'ouvrir, il passa par le toit ouvrant. Le trousseau de clés de Melody était désormais en sa possession. Et peut-être que le coffre du véhicule recelait d'autres choses importantes. Mais ni le bouton de commande ni les clés du trousseau ne lui furent d'aucune utilité. S'il y avait quelque chose là-dedans, elle devrait s'en passer !

Il allait repartir, mais se ravisa. Une ou deux photos de l'épave pourraient toujours servir, même si la compagnie d'assurances était déjà sur l'affaire.

Quelques clichés plus tard, il remonta dans sa voiture de location, et suivit les indications de son GPS jusqu'à une petite maison située non loin l'hôpital. C'était là que, selon le détective privé, Melody avait vécu avant son accident.

De taille modeste, la maison était banale. Quant au quartier, on n'aurait pu le qualifier de recommandable. Comment Melody avait-elle pu passer d'un appartement luxueux comme le sien à cette bicoque miteuse ? Pour y vivre avec son amant ? Eh bien, on pouvait dire qu'elle avait du flair ! D'autant que cet homme pour qui elle avait tout quitté ne s'était pas précipité pour l'aider, maintenant qu'elle avait besoin de lui.

Enfin, le moment était venu de faire sa connaissance...

En s'engageant dans l'allée, il ne vit pas de voiture, et les rideaux de la maisonnette étaient tirés. L'une des clés trouvées dans l'Audi ouvrit la porte d'entrée, et un air froid et nauséabond l'assaillit aussitôt : de la nourriture en décomposition. Donc Melody vivait seule.

Se couvrant le nez d'un mouchoir, il traversa un petit séjour garni de meubles bon marché et dépareillés, ouvrant toutes les fenêtres sur son passage. Dans la cuisine, il découvrit un paquet de viande hachée à côté du four. Avant de quitter sa maison, le jour de l'accident, Melody avait dû la mettre à décongeler avant de quitter la maison.

Il s'empressa de fourrer la viande dans un sac qu'il irait jeter dans la poubelle extérieure. Selon toute probabilité, le contenu du Frigidaire ne devait pas être plus reluisant, mais, puisque ni Mel ni lui ne remettraient les pieds ici, il pouvait se dispenser de vérifier.

La nourriture avariée mise à part, la cuisine ne présentait rien de particulier. Il se lança donc dans l'exploration des autres pièces. Il trouva dans la salle de bains des produits de toilette qu'il ne reconnut pas — ce qui n'avait rien d'étonnant dans la mesure où Mel et lui ne partageaient pas la même salle de bains —, mais exclusivement féminins. Il chercha également en vain la trace d'une présence masculine dans le tiroir à médicaments et dans les autres placards sous le lavabo.

Il passa alors à la chambre aux meubles brinquebalants, dont le lit n'avait pas été fait. Ce détail le frappa, car, chez eux, Melody était toujours très ordonnée. Dans l'armoire, il trouva pourtant des vêtements qu'il avait déjà vus, mais, là encore, rien qui révèle le passage d'un homme.

Pas même une boîte de préservatifs dans le tiroir de la table de nuit. Au début de leur relation, ils en avaient utilisé, mais cela n'avait pas duré. Inutile en effet de se compliquer l'existence quand leur monogamie les mettait à l'abri des MST et que sa stérilité rendait toute contraception superflue.

Pourtant, la grossesse avortée de Melody prouvait qu'elle avait eu des rapports non protégés avec un homme. Devait-il faire un test de dépistage ? Elle l'avait décidément trahi à plus d'un titre, jouant avec ses sentiments et sa santé. Il n'était pas près de l'oublier.

Il fouilla la pièce de fond en comble, sans toutefois trouver quoi que ce soit. Il allait laisser tomber, quand il eut une autre idée.

L'ordinateur de Melody !

Quand ils vivaient ensemble, jamais il n'aurait trahi sa confiance. Il respectait son intimité, et c'était réciproque. Mais, en le trahissant, elle avait rompu leur accord tacite. Et puis cet ordinateur lui fournirait peut-être des indices sur l'amant de Melody, ou des explications sur les raisons de son départ.

Incommodé par l'odeur ambiante, il décida néanmoins de remettre à plus tard son exploration de l'ordinateur. Le plus urgent était de rassembler toutes les affaires de Melody pour les expédier à San Francisco. Il ne laisserait ici que le contenu d'un sac, pour accréditer sa version des faits. On ne partait pas en voyage d'études avec toute sa garde-robe.

Mais le temps passait. Un coup d'œil à sa montre lui indiqua qu'il devait se dépêcher s'il voulait retourner à l'hôpital avant la fin des visites. Non qu'il en ait particulièrement envie, mais le fiancé attentionné qu'il était s'en faisait un devoir.

Quand il pénétra enfin dans la chambre d'hôpital, la belle était endormie. Autant en profiter pour manger un bout, car il était affamé. Il avait repéré, à proximité de l'hôpital, un petit café-restaurant qui ferait l'affaire. Ce n'était pas le Ritz, mais la cuisine avait l'air correcte. Et c'était tant mieux, car il risquait d'y manger souvent dans les jours à venir.

Mel était réveillée lorsqu'il regagna l'hôpital.

— J'avais peur que tu ne reviennes pas, lui avoua-t-elle, manifestement soulagée de le revoir.

— Quelle idée ! J'avais juste quelques affaires à régler.

Il approcha une chaise, mais elle tapota le lit, l'invitant à s'asseoir tout près d'elle. Les yeux brillants et les joues rosées, elle avait meilleure mine. Il remarqua aussi qu'elle avait les cheveux humides.

— Ils m'ont laissé prendre une douche, expliqua-t-elle, comme si elle lisait dans ses pensées. Cela m'a fait un bien fou ! Et demain je recommence à marcher, pour me refaire des muscles.

— Mais c'est super !

— L'infirmière a dit que plus tôt je serais debout, plus tôt on me laisserait sortir !

Elle chercha sa main et il n'eut d'autre choix que de la lui donner.

— J'ai hâte de rentrer, reprit-elle. Je suis certaine qu'une fois à la maison des souvenirs me reviendront.

Tout le contraire de ce qu'il espérait ! Du moins, dans un premier temps.

— J'en suis sûr, moi aussi, mentit-il.

— Est-ce que l'hôtel a conservé mes affaires ? demanda-t-elle, avec une note d'espoir dans la voix.

— L'hôtel ?

Mel fronça les sourcils.

— Je devais vivre à l'hôtel, pendant que j'effectuais mes recherches ?

Il se serait giflé. Quel idiot il faisait ! Il allait réussir à éveiller ses soupçons, s'il ne rectifiait pas le tir sur-le-champ.

— Oui, bien sûr, tu es descendue dans un hôtel. Excuse-moi, j'ai cru, l'espace d'un instant, que tu te souvenais de quelque chose. A ce propos, poursuivit-il pour changer de sujet, je suis allé récupérer tes bagages. Ils sont dans le coffre de ma voiture. Tu les retrouveras en sortant.

— Et mes recherches ? As-tu trouvé des papiers ? Des dossiers ?

— Non, mais j'ai mieux, répondit-il. Tu avais ton ordinateur avec toi.

Les yeux de Mel s'illuminèrent.

— Il y aura peut-être quelque chose, là-dedans, qui va provoquer un déclic.

— C'est ce que je me suis dit, mais je l'ai allumé, et il est protégé par un mot de passe.

L'excitation de Mel retomba comme un soufflé.

— Ecoute, reprit-il, à San Francisco, je demanderai à l'informaticien de Maddox d'y jeter un coup d'œil.

— D'accord, fit-elle, sans parvenir à cacher sa déception.

Peu importait. De toute façon, lui n'attendrait pas aussi longtemps. Dès qu'il pourrait s'échapper d'ici, il appellerait son collègue, pour lui demander comment pénétrer dans l'ordinateur. Et il ne le rendrait à Melody qu'après en avoir effacé tout ce qui concernait son amant, le bébé ou les informations susceptibles de réveiller sa mémoire.

Evidemment, il aurait été plus simple de reformater le disque dur, mais ç'aurait été trop suspect. Il avait aussi été tenté de passer purement et simplement l'ordinateur sous silence, avant de se raviser : une étudiante digne de ce nom en possédait forcément un.

— Je voudrais te demander quelque chose, lui reprit-elle.

— Vas-y, je t'écoute.

— J'aimerais que tu me parles de moi.

— Que veux-tu savoir ?

— Qui sont mes amis, ma famille, d'où je viens... Enfin, ce genre de choses, quoi.

Il fronça les sourcils. Ils avaient beau avoir vécu trois ans ensemble, il ne savait pas grand-chose sur Melody. Elle ne parlait jamais des gens qu'elle côtoyait à la fac, et il n'avait pas la moindre idée de

ce qu'elle faisait en dehors de ses études. Il n'avait jamais eu l'idée de la questionner à ce sujet.

Mais elle paraissait attendre beaucoup de lui, il fit donc un effort pour réunir les quelques informations en sa possession.

— Ta mère était déjà morte avant notre rencontre, commença-t-il. D'un cancer des ovaires. D'après ce que tu m'as dit, tu n'as jamais connu ton vrai père, mais tu as eu cinq ou six beaux-pères différents pendant ton enfance.

— Ça en fait pas mal ! Et j'ai grandi où ?

Il réfléchit.

— A divers endroits, je crois. Ta mère déménageait souvent, et tu n'aimais pas ça.

Cette enfance malheureuse était un autre de leurs points communs. Avec le cancer et le reste. Mais ce n'était pas vraiment le moment de s'apitoyer sur le sort. D'ailleurs, il ne lui avait jamais parlé de sa maladie, non qu'il ait cherché à la lui cacher, mais cela ne s'était pas présenté.

Ils partageaient le même lit, sans entrer dans l'intimité de leurs histoires respectives.

C'était probablement de son fait à lui. Il ne voulait plus entendre parler de mariage ou d'engagement affectif, sans doute pas par choix, plutôt pour se protéger. Ça ne l'avait jamais effleuré, et, aujourd'hui, il était trop tard.

## 4

— Eh bien, commenta Melody. On dirait que je n'ai pas eu une enfance facile.

Ash ressentit une pointe de culpabilité pour lui avoir brossé un tableau aussi noir. La pauvre, on aurait dit une petite fille à qui l'on avait volé son jouet !

— Je suis sûr que tu as aussi vécu de bons moments, mais tu n'en parlais pas beaucoup.

— Comment nous sommes-nous rencontrés ?

Le souvenir fit naître un sourire sur les lèvres d'Ash. Ça, il pouvait en parler !

— A une réception professionnelle, à Maddox Communications.

— C'est l'entreprise où tu travailles, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

— Tu étais accompagnée d'un jeune représentant. Brent je ne sais plus quoi... un vrai crétin ! Dès l'instant où je t'ai aperçue, debout près du bar, dans ta petite robe noire, j'ai eu le plus grand mal à détacher mon regard de toi. Tous les hommes te dévoraient des yeux, d'ailleurs ! Ton cavalier faisait le fier, d'avoir au bras la femme la plus sexy de la fête. Et toi, tu avais un de ces regards... Comme si tu comptais les minutes avant de l'envoyer balader, lui et son ego surdimensionné ! Et, tout à coup, tu t'es rendu compte que je t'observais. Tu m'as examiné de la tête aux pieds, et tu m'as adressé un sourire dévastateur.

Melody ouvrit de grands yeux incrédules.

— J'ai fait ça ?

— Absolument ! fit-il en riant de son étonnement. Si bien que je n'avais plus le choix, je devais voler à ton secours. Alors je t'ai invitée à danser.

— Et comment mon partenaire a-t-il pris la chose ?

Il sourit au souvenir du regard indigné dont l'avait gratifié le jeune homme, quand Mel l'avait suivi sur la piste de danse.

— Il n'a pas réellement apprécié...

— Qu'a-t-il fait ?

— Pas grand-chose. J'étais le directeur financier... D'ailleurs, si mes souvenirs sont bons, il n'a pas fait de vieux os dans l'entreprise...

— Alors... on a dansé ? reprit Mel avec une expression rêveuse.

— Toute la nuit.

Il avait fait des envieux au cours de cette soirée. A l'époque, il sortait tout juste de son divorce, et réussir à séduire une fille aussi belle avait fait le plus grand bien à son ego.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Tu m’as demandé de te montrer mon bureau, et une fois la porte refermée, on s’est jeté l’un sur l’autre.

Melody déglutit, visiblement aussi scandalisée qu’intriguée.

— Et alors ?

— A ton avis ?

— On a fait l’amour dans ton bureau ? demanda-t-elle à mi-voix offusquée, comme si elle craignait que quelqu’un ne les entende. Immédiatement après s’être rencontrés !

Il sourit de nouveau. Cette soudaine naïveté était amusante de la part de celle qui n’avait jamais hésité à lui faire savoir très exactement ce qu’elle désirait, en employant les mots les plus crus. Des mots qui auraient fait rougir — ou blêmir — la plupart des femmes !

— Sur le bureau, sur le sofa... et dans mon fauteuil ! précisa-t-il. Et puis contre la porte-fenêtre surplombant la baie.

Les joues de la jeune femme s’étaient empourprées.

— On l’a fait contre la fenêtre !

— Tu as toujours eu des tendances un peu exhibitionnistes...

Et c’était vrai. Jamais il n’avait rencontré de femme aussi à l’aise dans son corps que Melody. Il ne l’aurait jamais admis à haute voix, mais il en avait parfois été intimidé.

De toute évidence, cependant, quelque chose avait changé. Il y avait dans les yeux de Mel une vulnérabilité qu’il n’avait jamais décelée auparavant. Une timidité touchante qui l’attendrissait presque.

— Je n’arrive pas à croire que j’aie couché avec toi dès le premier soir, déclara Mel. Je ne veux même pas imaginer ce que tu as dû penser de moi !

— En fait, juste après mon divorce, c’était exactement ce dont j’avais besoin.

— Tu as été marié ?

— Oui, pendant sept ans.

— Et pourquoi as-tu divorcé ?

— Disons qu’il y a eu erreur d’appréciation...

— C’est-à-dire ?

— Mon ex-femme n’appréciait pas que je passe autant de temps au travail, pas plus que je n’ai apprécié qu’elle couche avec son prof de gym, dans notre lit par-dessus le marché !

— Elle t’a trompé !

— Pendant pas mal de temps, d’après ce que j’ai compris par la suite.

Il se demandait ce que Mel ressentirait en apprenant qu’elle s’était conduite comme son ex-femme. Enfin, elle ne l’avait pas fait dans leur lit ! Du moins l’espérait-il.

Mais le lieu n’avait guère d’importance, après tout. Une tromperie restait une tromperie !

Melody lui pressa la main. Il ne s’était même pas rendu compte qu’elle la lui tenait. Ce petit scénario devenait confortable. Bien trop confortable, en fait !

Il libéra sa main et consulta sa montre.

— Il est tard. Je vais te laisser dormir.

— Ai-je dit quelque chose qui t’a déplu ? s’enquit-elle, l’air soucieux. Si cela t’ennuie de parler de ton ex-femme, nous n’aborderons plus ce sujet.

A vrai dire, il était surtout à court de souvenirs, et il aurait aimé que Melody cesse d’être aussi... gentille ! Non pas qu’elle ne l’ait pas été avant, mais elle avait toujours fait montre d’un certain caractère, d’un esprit vif et d’une langue acérée. Ce nouveau visage de douceur et de compassion l’empêchait d’entretenir sa colère.

— Tu n’as rien dit de mal, rassure-toi, seulement la journée a été longue. Je suis fatigué.

— Excuse-moi, je fais preuve d’égoïsme, fit-elle, navrée. Je n’ai même pas pensé que tout cela devait être très difficile pour toi aussi.

— Ces semaines à ne pas savoir où tu étais passée m'ont paru interminables, affirma-t-il. Je suis sûr que je me sentirai beaucoup mieux après une bonne nuit de sommeil.

— Vas-y, va te reposer.

— Tu en es sûre ? Je peux rester si tu préfères.

— Non, non, je suis fatiguée, moi aussi, de toute façon. Je vais juste regarder la télé quelques minutes pour m'endormir.

Il avait le sentiment que Melody mentait, car elle paraissait plutôt en forme, mais il n'allait surtout pas la contrarier.

— Je serai là demain matin, à la première heure, lui promit-il en se levant.

— Merci, fit-elle avec ferveur.

— De quoi ?

— De m'avoir raconté toutes ces choses sur moi. Cela m'aide à me sentir un peu moins désorientée. Même si ce n'était pas exactement ce que j'imaginai.

— Tout va bien se passer, murmura-t-il en se penchant pour lui effleurer le front des lèvres. A demain.

En sortant de la chambre, il l'entendit mettre la télévision en marche. C'était un peu cruel de la laisser seule, mais il avait tout son scénario à mettre au point.

Finalement, il n'eut pas besoin de son collègue de Maddox Communications pour s'introduire dans l'ordinateur de Melody. Au bout de cinq ou six tentatives, il devina le mot de passe : sa propre date d'anniversaire !

La première chose à faire était d'effacer toute preuve de la liaison qu'entretenait Melody. Mais il dut se rendre à l'évidence : elle s'était montrée extrêmement prudente, car il ne trouva rien. Pas le moindre numéro de téléphone, pas de rendez-vous suspect dans son agenda.

Ses recherches furent en revanche plus fructueuses en ce qui concernait le bébé. Plusieurs rendez-vous chez l'obstétricien figuraient dans l'agenda, et l'historique de son navigateur internet indiquait qu'elle avait consulté des sites dédiés aux futures mamans. Mel avait même participé à un forum. De ses lectures, il put déduire qu'au moment de l'accident elle en était à quatorze semaines de grossesse.

De toute évidence, elle avait l'intention de mener cette aventure à terme toute seule. Se pouvait-il que le père de l'enfant ne soit qu'une aventure sans lendemain ? Ou un donneur de sperme ?

Il éplucha les commentaires qu'elle avait laissés sur le forum, à la recherche d'indices sur l'identité de l'homme ou les circonstances de leur rencontre. Mais tout ce qu'il réussit à apprendre, ce fut que l'homme en question n'était, selon les termes de Melody, « pas impliqué ». Il remarqua que certains messages avaient été postés pendant qu'ils vivaient encore ensemble. Il était clair également, d'après la teneur de ses commentaires, que Melody était très heureuse à l'idée de devenir mère, ce qui ne manqua pas de le surprendre.

Elle s'était en effet toujours montrée très indépendante. Jamais il n'aurait pensé qu'elle avait envie de fonder une famille ! Bien entendu, ils n'avaient pas abordé le sujet. Peut-être parce que Melody savait que si elle désirait des enfants, elle ne pourrait pas les avoir avec lui ! En tout cas, pas de façon naturelle. De son côté, sachant qu'il ne pourrait jamais être père, il évitait d'y penser.

Mais il n'était pas au bout de ses surprises. Il découvrit dans un dossier les bulletins de notes scannés des quatre derniers semestres de Melody à l'université. Lorsqu'il lui posait des questions sur ses études — assez peu souvent, il fallait bien le dire —, elle prétendait que tout allait bien. Or, il avait sous les yeux des moyennes qui ne dépassaient que rarement le C, alors qu'en première année, elle n'était jamais descendue au-dessous de A moins.

C'était comme si elle avait perdu tout intérêt pour le droit. Mais, dans ce cas, pourquoi n'avait-elle rien dit ?



Plus il fouillait dans les fichiers personnels de Melody, plus il réalisait que, malgré leurs trois années de vie commune, il la connaissait à peine. En dehors de leur chambre à coucher, elle menait une existence dont il ignorait tout. D'accord, c'était lui qui avait souhaité qu'il en soit ainsi, pourtant il ne pouvait s'empêcher d'être un peu jaloux. Et aussi furieux contre lui-même de n'avoir jamais cherché à mieux la connaître.

Il s'en était tenu à ce dont ils étaient convenus au début de leur relation — de ce point de vue, il n'avait rien à se reprocher —, mais il n'avait pas voulu voir que Mel avait aussi des besoins affectifs.

C'était peut-être pour cela qu'il se faisait l'impression d'être un beau salopard. Son ex-femme lui avait reproché sa froideur et son manque d'empathie, arguant qu'il utilisait son travail pour ne pas s'investir dans leur relation.

Comme elle, Melody avait dû se lasser de cette solitude à deux.

Mais, quoi qu'il en soit, cela n'excusait pas son infidélité. Si elle n'était pas satisfaite de leur relation, elle n'avait qu'à aborder le sujet avec lui. Dieu seul sait comment il aurait réagi. Si elle lui avait donné un ultimatum, l'aurait-il laissé partir ? Les complications sentimentales, ce n'était pas pour lui. Il n'en avait pas le temps.

Et aujourd'hui, pourtant, il était là, à Abilene. Du temps, il en avait trouvé pour venir chercher Mel. Cela signifiait sans doute quelque chose, mais quoi ? A un moment ou un autre, il lui faudrait bien y réfléchir. Vivre avec Melody représentait peut-être un confort auquel il n'était pas prêt à renoncer.

Il interrompit net ses réflexions. Se remémorer les bons moments qu'ils avaient partagés ne rendait que plus cruelle encore la trahison de Melody.

\* \* \*

Comme il l'avait promis, Ash fut de retour le lendemain matin, dès le début des visites. Cette fois, il s'était habillé de façon décontractée, en pantalon de toile et chemise de soie.

En le voyant s'avancer, Melody devina tout de suite qu'il dissimulait quelque chose dans son dos. Des fleurs probablement...

— Tu as l'air en pleine forme ! s'exclama-t-il.

Elle savait qu'il disait vrai : l'infirmière avait fait le même constat.

— Je me sens très bien, admit-elle.

Elle était persuadée que cela venait de la présence d'Ash à ses côtés. Avant qu'il ne la retrouve, hier, elle se sentait complètement déprimée et surtout très seule. Comme si elle n'avait rien à attendre de la vie et aucune raison d'aller mieux.

Tout avait changé désormais. Elle était fiancée à un homme très séduisant et s'apprêtait à rentrer chez elle, pour redécouvrir sa vie !

— J'ai plus d'appétit, lui annonça-t-elle. Je viens de terminer mon petit déjeuner et j'attends le déjeuner avec impatience. Et, pourtant, la nourriture ici laisse quelque peu à désirer...

— Il y a un petit bar-restaurant à deux pas de l'hôpital où l'on mange plutôt bien. Peut-être que je pourrais te rapporter quelque chose, si le médecin est d'accord.

— Je demanderai à l'infirmière si c'est autorisé. En tout cas, je me sens prête à dévorer un bon steak, avec des frites bien grasses !

— Je ne savais pas que tu aimais ce genre de nourriture, s'étonna-t-il.

— Ah bon ? Qu'est-ce que je mange habituellement ?

— Des salades et du poulet, la plupart du temps. Parfois de la viande rouge, mais pas plus d'une fois par semaine. Tu fais très attention à ton alimentation.

— C'est drôle, chaque fois que je vois une publicité pour des hamburgers à la télé, ça me fait saliver ! Ecoute, il sera toujours temps de surveiller mon alimentation quand je sortirai de l'hôpital.

— Donc, pour midi, ce sera un steak-frites ? C'est comme si c'était fait !

Ash dissimulait toujours quelque chose dans son dos.

— Bon, tu me montres ce que tu caches ou tu continues à me faire languir ?

— Tu parles de cet objet ? fit-il avec un grand sourire, en lui tendant son ordinateur portable.

— C'est le mien ? s'enquit-elle avec excitation. Je croyais qu'il y avait un mot de passe ! Tu l'as montré à quelqu'un ?

— Cela n'a pas été nécessaire, expliqua-t-il en l'installant sur ses genoux. J'ai fait quelques essais et j'ai deviné le mot de passe tout seul !

— Oh ! là, là !, s'extasia-t-elle. Tu es vraiment mon héros !

Il la considéra d'un air bizarre, comme si elle venait de prononcer des paroles totalement incongrues.

— Qu'y a-t-il ? Pourquoi tu me fixes ainsi ?

— Excuse-moi. C'est simplement que je n'aurais jamais pensé que tu puisses avoir un héros ! Tu es tellement indépendante, en général !

— Eh bien, j'ai changé, répliqua-t-elle en souriant. Et mon héros, c'est toi !

Elle ouvrit l'ordinateur et l'alluma, soulagée de se rappeler comment procéder. Lorsque la fenêtre demandant le mot de passe s'afficha, elle leva les yeux vers Ash.

— Tape 19, 11, 75, lui dit-il.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ma date de naissance.

Elle tapa les chiffres et l'écran du système s'ouvrit.

— Ça marche !

— Tu te souviens comme cela fonctionne ?

Elle acquiesça. Comme pour certaines choses, naviguer dans son ordinateur lui revenait tout naturellement. Elle espérait seulement que les informations qu'il contenait éveilleraient d'autres souvenirs. Des souvenirs personnels...

— Je vais descendre à la boutique chercher le *Wall Street Journal*, dit Ash. S'il n'y est pas, j'irai au kiosque qui est dehors.

— OK, prends ton temps, répondit-elle, déjà absorbée par la redécouverte de ce que contenait son ordinateur.

Elle ouvrit d'abord sa boîte mail, supposant que certains messages sauvegardés pourraient contenir des informations intéressantes. Mais, pour une étudiante, elle n'en avait pas beaucoup, et la moitié venait d'Ash. Peut-être les sauvegardait-elle sur un serveur externe.

Elle ouvrit ensuite son agenda et remonta sur plusieurs mois, ne trouvant rien de particulier en dehors de ses cours et de quelques pièces de théâtre auxquelles elle avait manifestement assisté avec Ash. Il y avait aussi son voyage de recherche, censé se terminer quelques jours après son accident. Elle nota un rendez-vous récent avec un organisateur de mariages, rendez-vous qu'ils avaient bien évidemment manqué !

Ce qui voulait dire que non seulement Ash et elle étaient fiancés, mais qu'ils avaient également fixé une date pour leur mariage ! Une date qu'il faudrait repousser, étant donné les circonstances...

Elle consulta enfin son dossier photos et dut se rendre à l'évidence : elle n'était manifestement pas très sentimentale. Peu de photos, quelques-unes d'Ash et d'elle-même, mais aucune d'amis et encore moins de membres de sa famille. Ce qui n'était guère étonnant, dans la mesure où elle n'en avait pas ! Elle avait en revanche stocké beaucoup de fichiers musicaux. Elle écouta plusieurs extraits qui, bien que plaisants, ne lui évoquèrent pas le moindre souvenir. Fichier après fichier, son dépit augmentait. Rien ne lui était familier.

Elle tenta de se raisonner. Cela ne faisait que quatre jours qu'elle était sortie du coma et le médecin l'avait prévenue qu'il lui faudrait faire preuve de patience. Oui, mais voilà, émotionnellement, c'était très dur !

— J'espère que vous n'êtes pas déjà en train de travailler pour vos cours ! s'exclama l'infirmière qui venait contrôler sa perfusion.

— Je regarde juste quelques photos. J'espérais que cela me rappellerait quelque chose.

— C'est une bonne idée. Et alors ?

— Rien pour le moment.

— Le Dr Nelson aimerait que vous vous leviez aujourd'hui, lui annonça l'infirmière. Avec de l'aide, cela va de soi !

Elle n'avait même pas envisagé d'essayer seule : un peu plus tôt, il avait fallu que l'infirmière l'aide à prendre sa douche. Ses jambes étaient en coton, et sa tête ne cessait de tourner.

— Nous pourrions faire quelques pas ensemble maintenant, proposa l'infirmière.

Mais elle n'était pas prête à abandonner son ordinateur pour le moment.

— Pourrions-nous attendre après le déjeuner ?

— D'accord, mais ne tardez pas trop. Il faut que vous retravailliez vos muscles au plus vite.

Elle le savait mieux que quiconque. Remarcher allait sans doute s'avérer un challenge, mais elle était confiante. Sa forme revenait à grands pas.

Grâce à Ash.

Il lui avait donné une raison de se battre.

Après le départ de l'infirmière, Melody rouvrit le dossier « Photos » de son ordinateur. Elle voulait regarder une nouvelle fois celles qui la montraient en compagnie d'Ash. Elle ne s'y reconnaissait pas. C'était elle, mais différente.

Les vêtements qu'elle portait étaient manifestement coûteux et très ajustés, mettant sa silhouette en valeur. Mais aujourd'hui, après son coma, elle n'était plus mince, elle était maigre. De même, sur les photos, elle montrait souvent un décolleté pour le moins avantageux, alors qu'un simple coup d'œil sur ses seins la laissait dubitative : elle devait posséder un soutien-gorge incroyablement efficace !

La Melody des photos avait les cheveux toujours soigneusement lissés, arrangés avec élégance. Le genre de coiffure qui devait prendre des heures. Rien à voir avec la crinière ondulée et un peu sauvage qu'elle arborait en ce moment. Et puis l'ancienne Melody était aussi très maquillée. Bref, elle semblait accorder une grande attention à son apparence physique.

Or, la femme qu'elle était désormais se voyait mal consacrer autant de temps à se pomponner le matin. Peut-être était-ce lié à son état actuel. Quoi qu'il en soit, elle avait quand même dû être une personne un peu futile.

Enfin, tout le monde aimait se faire beau pour une photo après tout ! Et, assurément, Ash et elle formaient un couple très séduisant.

Comme réagirait-il si elle ne redevenait pas la jeune femme coquette qu'il connaissait ? Cela dépendrait probablement de l'intensité de ses sentiments pour elle.

— Encore ? fit une voix masculine.

Levant les yeux, elle découvrit Ash, qui venait d'entrer. Il tenait un journal dans une main et un sac en papier craft dans l'autre.

— Déjà de retour ?

— Déjà ? Mais ça fait plus de deux heures que je suis parti !

— Ah bon ?

— J'ai passé quelques coups de fil au bureau, pensant que tu ne verrais pas d'inconvénient à rester un peu seule. Apparemment j'avais raison, tu ne t'es pas ennuyée !

Il désigna son ordinateur du menton.

— Alors ?

Elle referma l'appareil et secoua la tête.

— J'ai presque tout regardé et je n'ai rien reconnu, avoua-t-elle en essayant de ne pas trop montrer sa déception.

Elle fit un geste vers le sac qu'il portait.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je me suis arrêté pour parler au médecin tout à l'heure. Il estime qu'il n'y a aucune raison de te mettre au régime, alors... voici votre hamburger et vos frites, madame !

L'odeur de nourriture la fit saliver. Voilà pourquoi elle devait épouser Ash. Il était clairement l'un des hommes les plus attentionnés du monde !

— Tu es merveilleux ! lui dit-elle tandis qu'il disposait les victuailles sur un plateau. Ça ne m'étonne pas que je sois tombée amoureuse de toi !

Ash lui lança un regard incrédule, comme si elle venait de dire quelque chose d'inattendu ou de totalement inhabituel.

— Tu as l'air surpris, fit-elle. On dirait que je viens de t'apprendre quelque chose !

— Ce n'est pas ça... Je ne m'attendais simplement pas à ce que tu reparles de sentiments si tôt. Je m'étais imaginé que tu aurais besoin de réapprendre à me connaître.

— Eh bien, disons que j'aime ce que j'ai découvert jusqu'à présent !

Elle sortit le hamburger de sa boîte et sentit ses papilles gustatives s'affoler. A la crispation de son estomac, elle comprit qu'elle était littéralement affamée. D'un coup de dent, elle ouvrit un sachet de ketchup pour en arroser ses frites. Elles avaient beau être grasses et salées, elle n'avait jamais rien mangé d'aussi bon... avant qu'elle n'entame son hamburger. Un délice !

Assis à côté d'elle, Ash la regardait engloutir son déjeuner, pendant qu'il mangeait calmement le coleslaw qu'il s'était rapporté.

— Ton absence ne va pas trop contrarier tes collègues ? lui demanda-t-elle.

— Probablement pas, mais ça m'est un peu égal, répondit-il en haussant les épaules.

— Ça m'embêterait quand même qu'ils t'en tiennent rigueur, insista-t-elle. Imagine que tu te fasses renvoyer à cause de moi !

— Ne t'inquiète pas, ça ne risque pas d'arriver. Je suis le meilleur directeur financier qu'ils aient jamais eu ! Et puis ils savent que s'ils me laissent partir, je serai recruté par Golden Gate Promotions, leur principal concurrent. Le préjudice serait de taille pour Maddox !

— Sauf si ton contrat comporte une clause de non-concurrence, commenta-t-elle en avalant une frite. Travailler pour un concurrent constituerait une violation de contrat et tu risquerais à coup sûr le procès !

Elle releva les yeux. Ash s'était immobilisé et la fixait d'un air ébahi, comme si elle avait proféré une énormité.

— Il y a quelque chose qui cloche ?

— Mel, tu réalises ce que tu viens de dire ?

Elle tenta de remonter le fil de leur conversation. Soudain, elle comprit.

— J'ai parlé comme une avocate !

Ash acquiesça.

— Oh, mon Dieu ! Je n'ai même pas réfléchi. C'est juste... C'est sorti comme ça !

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Enfin, quelque chose m'est revenu ! s'exclama-t-elle, aux anges.

Elle tenta alors de se remémorer d'autres termes du jargon juridique, mais sans succès. Peut-être était-ce ainsi que ses souvenirs allaient lui revenir : par bribes. A ce rythme-là, elle ne serait redevenue elle-même qu'à l'âge de la retraite !

— Sache une chose, lui dit Ash. Il y avait bien une clause de non-concurrence dans mon contrat, mais je les ai obligés à la retirer.

Elle fronça les sourcils. Peut-être était-ce le fruit de son imagination, mais elle avait l'impression qu'Ash ne partageait pas sa joie. Comme s'il n'appréciait pas que des souvenirs lui reviennent. C'était juste une impression, mais peu rassurante.

Non, elle était ridicule d'imaginer des choses pareilles.

Mais il lui fallait quand même envisager cette éventualité : Ash préférait peut-être qu'elle reste amnésique.

\* \* \*

Il l'avait échappé belle. Finalement, il n'aurait peut-être pas dû lui rapporter son ordinateur, même si ce n'était peut-être pas ce qui avait provoqué une réminiscence chez Mel. En tout cas, il avait bien cru que ses plans tombaient à l'eau.

Dans l'espoir de perturber Melody et de se donner un peu de temps, il ne s'était pas contenté d'effacer des données. Il en avait également ajouté. Pour lui donner l'impression qu'ils avaient une vie sociale commune — ce qui n'était pas vraiment le cas —, il avait ajouté dans son agenda des sorties au théâtre ou au cinéma. Il avait aussi inventé un rendez-vous qu'il trouvait du meilleur effet, avec un organisateur de mariages.

Mais ce dont il était le plus fier, c'étaient les changements qu'il avait opérés dans les fichiers musicaux de Mel. Il connaissait d'expérience le pouvoir évocateur de certaines chansons. Ainsi, il avait toujours un nœud dans la gorge en écoutant *Hey Jude*, des Beatles, car c'était la chanson qu'il écoutait dans sa voiture, le soir où il avait surpris son ex-femme en galante compagnie.

Il avait donc supprimé tous les fichiers musicaux de Mel, pour les remplacer par les siens. Elle avait toujours aimé la pop, quand ses goûts le portaient plutôt vers le rock et le jazz. Aucune chance, donc, que les morceaux en question ne provoquent chez elle le moindre déclic.

Il n'était plus aussi sûr que ces manipulations seraient suffisantes. Les souvenirs de Mel finiraient bien par resurgir de toute façon, mais il devait se garder de paniquer pour le moment. Quelques bribes avaient refait surface, cela ne signifiait pas que tout allait revenir sur-le-champ.

Il se tourna vers Mel et s'aperçut qu'elle ne mangeait plus.

— Déjà rassasiée ? s'enquit-il.

— Tu me caches quelque chose ? lui demanda-t-elle, au lieu de répondre.

La question le prit tellement au dépourvu qu'il n'eut d'autre solution que de gagner du temps.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— J'ai la désagréable impression que tu ne me dis pas tout, fit-elle en repoussant son plateau.

Il hésita. S'il jouait les indignés, il aurait l'air encore plus coupable. Il fallait se montrer subtil.

— Mel ! s'écria-t-il, qu'est-ce qui te fait penser une chose pareille ? J'ai dit quelque chose qui t'a blessée ?

Elle ne mit pas longtemps à se laisser prendre à sa mine désemparée.

— Oh, non ! Bien sûr que non ! Tu as été merveilleux.

Elle lui posa la main sur le bras.

— Tu as tellement fait pour moi, je ne suis qu'une ingrate. Oublie ce que je viens de dire.

Il lui prit à son tour la main.

— Mel, tu as été gravement blessée, tu es restée deux semaines dans le coma. Je te pardonne bien volontiers.

Elle lui adressa un sourire si plein de gratitude qu'il se sentit un peu coupable de jouer avec ses émotions.

Mais elle l'avait trahi, il ne devait pas l'oublier. Cela étant, il ne pouvait nier que la nouvelle Melody ne ressemblait plus du tout à la femme qu'elle était avant l'accident. Jamais elle ne lui aurait fait part de ses doutes aussi directement. Elle était aussi plus douce, plus attentive, et parlait plus volontiers de ses émotions.

Quand elle avait évoqué son amour pour lui, il n'avait su que répondre. C'était tellement inhabituel. Même avec son ex-femme, ils avaient assez vite cessé de se dire ce genre de choses. Longtemps avant le

désastre final.

Le plus drôle, c'était que Mel pensait l'aimer, alors qu'il n'en était rien. Sinon elle ne l'aurait pas trompé. De plus, leur relation n'avait jamais été fondée sur l'amour, mais plutôt sur le respect et le confort qu'elle leur procurait, à tous les deux. Non, en parlant d'amour, Melody disait simplement ce qu'elle pensait devoir dire. Elle supposait sans doute qu'elle ne se serait jamais fiancée à un homme qu'elle n'aimait pas !

Quoi qu'il en soit, cet aveu l'arrangeait, car il avait bien l'intention de lui faire croire qu'ils étaient amoureux. Et, pour l'instant, son plan fonctionnait à merveille.

Toutefois, l'état de santé de Mel avait tendance à l'attendrir. Il avait beaucoup de mal à garder vivace la colère du début, celle qui l'avait envahi quand il avait appris la grossesse de Melody.

Quand ils regagneraient San Francisco, Mel redeviendrait elle-même, et ses blessures à lui ne manqueraient pas de se rouvrir. Son désir de vengeance n'en serait alors que plus fort.

\* \* \*

Cela faisait seulement six jours qu'Ash était à Abilene, et Melody allait pouvoir quitter l'hôpital. Le Dr Nelson venait de signer son autorisation de sortie.

Un aide-soignant poussa son fauteuil roulant jusqu'à l'entrée du bâtiment. A la perspective de retrouver la liberté, elle sentit son cœur battre plus vite. Comme pour fêter l'événement, une bouffée d'air chaud vint lui caresser le visage quand elle franchit la porte.

Après tous ces jours passés entre quatre murs, elle se languissait du grand air et du soleil. Aussi espérait-elle, sans oser le demander à Ash, que leur appartement de San Francisco disposait d'un balcon ou d'un accès sur l'extérieur. Elle ferma les yeux et inspira profondément, jouissant des rayons du soleil sur son visage. Il était à peine 10 heures du matin, mais il faisait déjà près de vingt-cinq degrés.

Ash l'attendait près de la voiture. Il s'était habillé de façon décontractée pour le voyage, et les infirmières en pause devant l'hôpital lui jetaient des regards flatteurs.

Elle eut un accès de fierté en songeant que l'homme que ces femmes admiraient était son fiancé. Il était effectivement très séduisant dans une chemise qui soulignait ses larges épaules et un jean qui mettait en valeur son fessier. Elle ne put s'empêcher, en le voyant, de concevoir quelques pensées coquines.

Mais c'était bien trop prématuré. Il lui faudrait attendre encore pour être en mesure de faire l'amour de nouveau, car ces jours-ci, dès qu'elle esquissait le moindre geste un peu vif, la tête lui tournait.

Ash ouvrit la portière et l'aida à s'installer côté passager. Il boucla même la ceinture de sécurité, et comme il se penchait, elle respira son parfum avec délice, prise d'une irrépressible envie d'enfourer son visage au creux de cette épaule solide.

— On y va ? lui demanda-t-il en s'asseyant au volant.

— C'est parti !

Il mit le contact et, tandis qu'il manœuvrait pour remonter l'allée, elle éprouva une étrange sensation d'urgence, comme si le personnel de l'hôpital, s'étant ravisé, allait se mettre à la poursuivre.

Son angoisse ne se dissipa qu'une fois la voiture engagée sur la route principale et l'hôpital disparu du rétroviseur. Elle respirait enfin plus librement.

— Ça va ? lui demanda Ash, visiblement un peu inquiet.

— Oui, ça y est, je me sens bien.

— Tu es bien installée ?

— C'est parfait.

Il lui avait apporté sa valise à l'hôpital, et elle avait enfin pu revêtir des vêtements qui lui appartenaient. En l'occurrence, un jean et un chemisier en coton. Elle avait également passé en revue ses soutiens-gorge, mais n'avait rien trouvé qui lui plaise au milieu de toute cette dentelle et de ces

Wonderbra pigeonnants. Autant ne rien porter. Cela passait relativement inaperçu, et puis Ash avait déjà vu ses seins.

En enfilant son jean, elle avait constaté combien elle avait maigri, tant elle flottait dedans. Pour le moment, elle ne parvenait pas à manger beaucoup, même si l'envie était bien là. Le Dr Nelson lui avait expliqué que son estomac, sevré de nourriture pendant son coma, se réhabituerait progressivement.

Les choses allaient donc revenir peu à peu à la normale, mais, en attendant, une violente douleur tambourinait dans son crâne.

— Si tu as besoin qu'on s'arrête, dis-le-moi. Et quand tu seras fatiguée de rouler, on prendra une chambre dans un hôtel.

— D'accord, mais ne t'inquiète pas, ça va aller.

Elle aurait préféré qu'ils fassent la route d'une seule traite, pour se retrouver chez elle, entourée de ses effets personnels, le plus vite possible. Dans ce cadre familial, ses souvenirs lui reviendraient forcément. Malheureusement, il leur fallait vingt-quatre heures pour rallier San Francisco, et Ash aurait besoin de dormir entre-temps.

La voiture s'engageait maintenant à vive allure sur l'autoroute.

— Elle roule bien, pour un modèle de location, remarqua-t-elle.

— Mais ce n'est pas une voiture de location, la détrompa-t-il. C'est la mienne !

Elle n'en revenait pas.

— Mais... je croyais que tu avais pris l'avion pour venir à Abilene.

— Oui, mais je voulais que tu voyages dans de bonnes conditions, alors j'ai fait venir ma voiture au Texas. Elle est arrivée hier matin.

Cela avait dû coûter très cher. Elle n'avait pas abordé la question de leur situation financière, mais, de toute évidence, Ash gagnait bien sa vie.

— C'est une voiture haut de gamme, murmura-t-elle.

Ash haussa les épaules.

— Oui, j'aime les belles voitures.

— Alors j'imagine que tu t'en sors bien, sur le plan financier...

Il lui jeta un regard en coin, un de ces regards un peu incrédules qu'il lui lançait souvent, ces derniers jours.

— Tu veux savoir combien je gagne ?

— Non, c'est juste un constat. Tu portes des vêtements de marque, tu conduis une voiture de luxe. J'en déduis que tu gagnes bien ta vie, c'est tout !

— En effet, admit-il avec un sourire amusé.

Elle savait que si elle lui demandait combien il gagnait, Ash le lui dirait sans problème. Mais cela n'avait pas grande importance. Ce qu'elle voyait surtout, c'était qu'il avait été merveilleux, tout au long de cette semaine, restant à ses côtés et la soutenant dans ses fastidieux exercices de rééducation.

Quand elle avait commencé à arpenter le couloir, pour raffermir les muscles de ses jambes, il l'avait aidée à garder son équilibre. Grâce à ses encouragements, elle avait très vite pu se passer de son bras, n'utilisant plus que son poteau de perfusion pour se stabiliser.

Hier, pendant ses exercices, le Dr Nelson lui avait annoncé qu'elle pourrait sortir dès aujourd'hui. Il s'était déjà entretenu de son cas avec l'un des meilleurs neurologues de San Francisco, qu'elle devrait aller consulter dès qu'elle serait rentrée.

Tout en évoquant sa dernière journée à l'hôpital, elle se sentit soudain très fatiguée. Les somnifères que l'infirmière lui avait donnés avant son départ commençaient à faire effet.

Ash s'en aperçut, lui aussi.

— Tu devrais abaisser le dossier de ton siège, lui conseilla-t-il. Tire le levier sur ta droite. Il y a une couverture et un oreiller sur le siège arrière, si tu en as besoin.



Cet homme pensait vraiment à tout !

Goûtant la chaleur de l'habacle et la douceur de l'oreiller, elle soupira d'aise et se pelotonna. Elle aurait souhaité rester éveillée pour tenir compagnie à Ash, mais ses paupières étaient tellement lourdes ! Alors elle cessa de lutter et ferma les yeux.

Dix secondes plus tard, en lui jetant un coup d'œil, Ash constata qu'elle dormait à poings fermés.

## 6

Melody s'éveilla. Désorientée, elle mit quelques secondes à comprendre qu'elle n'était plus à l'hôpital, puis sourit, malgré la douleur lancinante qui lui enserrait le crâne.

— Tu as bien dormi ?

Elle leva les yeux et découvrit Ash, qui la couvait du regard, une bouteille de soda à la main. Ils s'étaient donc arrêtés en route. Elle se frotta les yeux, espérant que cela ferait disparaître son atroce migraine.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit-elle.

— Pause-déjeuner !

En regardant par la fenêtre, elle se rendit compte qu'ils étaient garés sur le parking d'un fast-food.

— J'allais chercher un hamburger, annonça Ash, tu veux quelque chose ?

— Non, merci. Oh ! bon sang, qu'est-ce que j'ai mal à la tête ! Quelle heure est-il ?

— Plus de 3 heures. C'est probablement l'altitude. Tu veux un cachet ?

Comme elle hochait la tête, Ash se pencha et sortit de la boîte à gants les médicaments qu'on leur avait prescrits à l'hôpital.

— Un ou deux ?

Elle aurait préféré n'en prendre qu'un, pour rester éveillée et tenir compagnie à Ash, mais la douleur était tellement forte qu'elle se montra prudente.

— Deux, s'il te plaît.

Il lui tendit deux comprimés et son soda.

— J'y vais. Tu es sûre que tu ne veux rien ?

— Certaine.

Elle rabaissa son siège et ferma les yeux.

En rouvrant la portière, Ash la fit sursauter. Elle avait dû s'assoupir de nouveau. Il portait un sac plein de victuailles. En un clin d'œil, le hamburger fut déballé, les frites calées sur le tableau de bord et Ash redémarra.

Lorsqu'ils retrouvèrent l'autoroute, elle sentit son estomac se manifester. Finalement, elle avait faim ! En voyant Ash mordre à belles dents dans son hamburger, l'eau lui venait à la bouche.

Au bout d'un moment, il se tourna vers elle :

— Je peux savoir pourquoi tu me dévisages comme ça ?

— Euh... pour rien

— Tu ne serais pas affamée par hasard ?

Elle l'était, mais ne pouvait décemment pas lui demander de faire demi-tour !

— Cela attendra notre prochaine pause.

— Regarde dans le sac, lui dit-il.

Elle s'exécuta et découvrit... un hamburger et des frites !

— J'étais certain que l'appétit te viendrait en me regardant, plaisanta Ash.

— Encore une bonne raison de t'aimer, déclara-t-elle en attaquant son sandwich avec appétit.

Mais les antalgiques eurent bientôt raison d'elle, et elle sombra de nouveau dans un profond sommeil, après quelques bouchées seulement.

Quand elle rouvrit les yeux, il faisait nuit noire, et la voiture était garée devant un motel. Ash avait ouvert sa portière et cherchait doucement à la réveiller.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

— Plus de 23 heures. Nous allons nous arrêter ici pour la nuit. J'ai réservé une chambre.

Il l'aida à descendre de voiture. Loin de se sentir revigorée par le sommeil, elle était toujours aussi épuisée, et sa tête tambourinait plus que jamais. Ce voyage était bien plus fatigant qu'elle ne l'avait imaginé.

Leurs bagages étaient déjà dans la chambre.

— Il n'y avait plus de chambre double, lui dit Ash d'un ton penaud. Si tu ne veux pas qu'on dorme ensemble, je mettrai un coussin par terre.

Elle sourit. Après tout, ils avaient partagé le même lit pendant trois ans, non ? Même si elle n'en avait aucun souvenir. Ash devait imaginer qu'elle serait gênée à l'idée de dormir à ses côtés aussi vite. Ce qui était une attention pour le moins délicate.

— Non, ça ne me dérange pas, assura-t-elle.

— Tu as toujours mal à la tête ?

Elle se massa les tempes.

— J'ai l'impression qu'elle va implorer ! Ou exploser, je ne sais pas.

En arrivant dans la chambre, Ash alla lui chercher deux comprimés et un verre d'eau.

— Peut-être qu'une bonne douche bien chaude te ferait du bien, suggéra-t-il.

— Oui, tu as raison, acquiesça-t-elle après avoir avalé les deux comprimés.

— Tu peux utiliser la salle de bains en premier, si tu veux.

Elle ne se le fit pas dire deux fois, et découvrit sa trousse de toilette à côté du lavabo. Ash était décidément l'homme le plus attentionné qui soit !

Elle resta un long moment sous le jet d'eau brûlante, les yeux fermés. Appuyée contre la paroi, elle laissa l'eau ruisseler le long de son corps. Soudain, elle se sentit glisser... Elle rouvrit les yeux : elle s'était encore endormie !

Elle s'enveloppa dans un drap de bain aux relents d'eau de Javel, et après s'être brossé les cheveux et les dents, elle empoigna ses vêtements et sortit de la salle de bains.

Etendu sur le lit, Ash regardait les informations, la télécommande à la main.

— Tu peux y aller, j'ai fini, lui dit-elle.

Il l'examina des pieds à la tête avant de tourner de nouveau son regard vers l'écran.

— J'ai cru que j'allais devoir appeler les pompiers, dit-il, mi-figue, mi-raisin. Tu as mis un de ces temps !

— Je suis désolée, je me suis endormie sous la douche.

— Je me disais aussi... Tu veux regarder la télévision ?

— Non, tu peux éteindre. Je suis prête à parier que je vais m'endormir en quelques secondes.

Ash reposa la télécommande et attrapa le bas de pyjama qu'il avait sorti de son sac.

— J'en ai pour une minute, annonça-t-il avant de disparaître dans la salle de bains.

Chancelante de fatigue, elle se laissa tomber lourdement sur le lit, et n'eut plus le courage de se relever pour aller chercher un T-shirt dans sa valise. L'effort lui semblait insurmontable.

Et puis Ash l'avait déjà vue nue, il n'y trouverait rien à redire.

Elle laissa tomber sa serviette par terre et se glissa entre les draps, l'esprit déjà embrumé par les médicaments.

Quelques minutes plus tard, elle entendit la porte de la salle de bains s'ouvrir, puis Ash aller et venir dans la pièce. Ensuite, les draps se soulevèrent, et elle crut l'entendre étouffer un cri de surprise. Une éternité s'écoula avant qu'il ne se décide à la rejoindre. Et sentant la chaleur de son corps irradier jusqu'au sien, elle sombra dans le sommeil...

Quand elle se réveilla, il faisait sombre et elle avait la joue posée sur quelque chose de chaud et de doux. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser qu'il s'agissait du torse d'Ash. Il était allongé sur le dos et elle avait dû se lover contre lui pendant son sommeil. Depuis combien de temps étaient-ils dans cette position ? En tout cas, c'était vraiment agréable d'être si près de lui.

Quelques heures plus tard, elle rouvrit de nouveau les yeux. Les premiers rayons du soleil filtraient à travers les rideaux. Elle était toujours étendue contre le corps d'Ash, qui avait passé un bras autour d'elle et posé la main sur sa hanche nue.

Les draps avaient glissé par terre, et elle remarqua un renflement sous le pantalon de pyjama d'Ash. Pour la première fois depuis l'accident, elle se sentit excitée. Les pointes de ses seins durcirent et elle dut se retenir pour ne pas se serrer encore plus fort contre lui. Elle se cambra et ramena la cuisse sur celle d'Ash, effleurant ainsi son sexe en érection.

Il gémit dans son sommeil et resserra son étreinte. Des frissons de désir la parcoururent et une douce chaleur envahit le cœur de sa féminité... C'était si bon qu'elle avait envie de plus, mais l'excitation faisait affluer le sang dans ses veines, relançant les battements dans son crâne.

Elle prit une profonde inspiration pour calmer les pulsations affolées de son cœur. Il lui faudrait encore du temps avant de songer à refaire l'amour.

Et pourtant elle désirait Ash. Par ailleurs, il était injuste de le faire attendre encore, après toutes ces semaines d'abstinence ! Elle pouvait très bien lui procurer du plaisir quand même, ne serait-ce que pour lui témoigner sa gratitude.

Ne pouvant détacher le regard du renflement qui déformait son pyjama, elle fut saisie du désir urgent de le toucher, de l'envie irrépressible de le faire jouir. Elle glissa alors la main le long de son torse musclé et chaud, puis à l'intérieur de son pyjama. Elle y trouva un sexe brûlant, comme s'il concentrait toute la chaleur du corps.

En dehors de la tension de son bas-ventre et du cillement de ses paupières, Ash paraissait profondément endormi. Elle referma les doigts autour du sexe dur et entama un mouvement de va-et-vient. Bien qu'elle ne s'en souvienne pas, ce geste lui semblait complètement naturel et familier. Lentement, régulièrement, elle caressait Ash et il semblait aimer ça. Elle voyait son poulx battre au creux de sa gorge et ses hanches bouger au rythme de sa main.

En étudiant son visage, elle remarqua qu'Ash était en train de s'éveiller. Sa respiration s'était accélérée et il remuait la tête.

Encore un petit encouragement...

Se penchant sur son torse, elle prit l'un des tétons dans sa bouche et le titilla de sa langue. Ash gémit de plus belle et ses hanches se tendirent vers l'avant au moment où il se libéra. Elle sentit enfin les muscles d'Ash se relâcher et son corps se détendre sous elle.

Leurs regards se croisèrent. Ash la fixait, complètement désorienté, comme perdu entre sommeil et réalité. Incrédule, il baissa les yeux et regarda la main qu'elle avait toujours enfouie dans son pyjama.

Il allait certainement lui sourire, ou la remercier de lui avoir donné du plaisir.

Mais, à sa grande surprise, il fronça les sourcils.

— Mel ! s'exclama-t-il. Mais qu'est-ce que tu fais ?

Elle retira précipitamment sa main et rechercha le drap pour s'en couvrir.

Ash l'observait. Sa réaction avait-elle vexé Melody ou mis en colère ? A moins que ce ne soit un peu les deux. Pourtant, Melody n'était pas du genre à se mettre en colère. Pas contre lui, en tout cas...

— Vu les circonstances, j'aurais plutôt attendu : « Merci, c'était très agréable », fit-elle.

— C'était très agréable... enfin, quand j'étais éveillé...

Il avait compris dès la veille, en découvrant Melody nue dans le lit, que dormir à ses côtés n'était pas une bonne idée. Lorsqu'il s'était réveillé, au beau milieu de la nuit, et l'avait trouvée enroulée autour de lui comme une liane, il aurait dû la repousser, mais il se sentait trop las et trop confortablement installé. Et puis, oui, c'était bon de sentir Melody contre lui !

Une chose était sûre, en revanche : il ne s'attendait pas à se réveiller avec la main de Mel dans son pyjama. Avant l'accident, bien entendu, la situation ne l'aurait pas étonné. Il ne comptait plus les fois où il s'était réveillé le matin, au beau milieu d'un rêve érotique, pour trouver Melody à califourchon sur lui.

Mais, aujourd'hui, il avait la sensation d'avoir été... violé !

Il aurait dû suivre son instinct et dormir par terre.

Cela dit, les cheveux ébouriffés de Mel, ses longues jambes fuselées, à peine recouvertes par le drap, et le globe de son sein gauche totalement exposé à ses regards lui donnaient l'envie irrépressible de se jeter sur elle et de lui faire l'amour.

Avec Melody, le sexe avait toujours été extraordinaire. Elle était toujours prête à tout et ne rechignait à aucune pratique. Elle était même parfois un peu trop intrépide, à son goût ! Mais, ces trois dernières années, ils avaient fait l'amour aussi souvent et avec le même enthousiasme qu'aux premiers temps. Et puis Melody était partie...

Quoi qu'il en soit, il ne fallait rien précipiter. Quand il serait prêt à avoir de nouveau des relations sexuelles avec elle — si cela arrivait un jour —, il le lui ferait savoir !

— Je ne comprends pas pourquoi tu as l'air si contrarié, s'indigna-t-elle.

— Tu aurais pu me réveiller et me demander si j'étais d'accord.

— Dans la mesure où nous sommes fiancés, j'ai supposé que ce n'était pas un problème.

— Tu n'es pas prête, Mel.

— C'est la raison pour laquelle je n'attends rien de toi ! Ça me satisfaisait parfaitement de te donner du plaisir. La plupart des hommes...

— La plupart des hommes ne s'attendent pas à ce que leur fiancée, qui vient de subir un grave traumatisme crânien, ait ce genre de comportement. Surtout quand elle est encore trop fragile pour qu'on lui rende la faveur ! Tu ne t'es pas dit que je risquais de me sentir coupable ?

La colère de Melody semblait se dissiper peu à peu.

— Mais ça fait des semaines que tu n'as pas... Alors j'ai pensé... Cela me paraissait injuste...

— Injuste ? Bon, d'accord, cela fait longtemps, mais je ne suis pas un obsédé sexuel.

— Je ne trouvais pas juste que tu te privas à cause de moi, insista-t-elle. Je voulais simplement te faire plaisir...

C'était donc comme cela qu'elle avait considéré son rôle, ces trois dernières années. Elle avait cherché à lui faire plaisir en le satisfaisant sexuellement. Et donc parce qu'il lui payait ses études et tout le reste, elle s'était vouée à lui faire plaisir !

Il soupira. Peut-être ne lui avait-il jamais donné une raison de penser autrement ? Pour lui, leur relation reposait autant sur la compagnie mutuelle que sur le sexe. Cela étant, quand Mel s'offrait à lui avec un enthousiasme sans faille, jamais il ne lui avait proposé d'en discuter.

Était-ce pour cette raison qu'elle l'avait trompé ? S'était-elle mise en quête d'un homme auquel elle ne soit pas redevable ?

Si elle souffrait de la situation, elle aurait dû lui en parler !

— Ecoute, Mel, rassure-toi, je ne souffre pas. Et même si c'était le cas... tu ne me dois rien !

— Tu semblais pourtant avoir des besoins à assouvir, quand je me suis réveillée, argua-t-elle.

— Mel, je suis un homme ! Je peux faire l'amour dix fois dans la journée et me réveiller quand même le lendemain matin avec une érection. Nous sommes faits comme ça !

Comme elle souriait, il lui tendit la main. Pour lui donner la sienne, Melody dut lâcher le drap, dévoilant ainsi complètement ses seins fermes et pleins, aux pointes rosées et tendues. Il dut faire preuve d'un self-control énorme pour ne pas se pencher et les goûter du bout de la langue.

Se rendant compte qu'il les fixait avec insistance, il détourna rapidement le regard. Mais trop tard ! Mel l'avait surpris et il eut la sensation qu'elle avait deviné le fond de sa pensée.

— Donc tu ne souffres pas, c'est bien ça ? insista-t-elle avec un sourire amusé.

— Je crois vraiment que nous devons y aller avec prudence, répéta-t-il. Nous attendrons que tu sois physiquement prête. Et nous attendrons tous les deux !

— D'accord, fit-elle avec gravité en lui pressant la main. Puis-je utiliser la salle de bains en premier ?

— Vas-y.

Elle se leva, sans prendre la peine de se couvrir. Nue et splendide, plus mince qu'avant, presque maigre, mais toujours aussi sexy, elle était terriblement désirable. Balançant des hanches, elle s'approcha de sa valise et se pencha pour fouiller dedans. Ash suivait ses mouvements, comme hypnotisé.

Elle était là, toute proche, le dos tourné, les jambes légèrement écartées, la croupe offerte.

Il déglutit péniblement.

Ces deux globes parfaits de chair tendre lui donnaient l'envie brûlante de les presser entre ses mains. Il se languissait de caresser ses longues cuisses. Il dut serrer les draps entre ses poings pour ne pas se précipiter vers elle et l'étreindre avidement.

Vibrant de convoitise, il se surprit à se passer la langue sur les lèvres, rien qu'à y penser.

Au bout de quelques minutes qui lui parurent interminables, Mel se redressa. Il replia alors les jambes pour qu'elle ne voie pas la protubérance qui soulevait le drap, mais elle ne lui accorda même pas un regard.

Ce fut seulement au moment de pénétrer dans la salle de bains qu'elle daigna se tourner vers lui, un sourire triomphant sur les lèvres.

Ce qu'elle venait de faire était purement et simplement une vengeance pour l'avoir envoyée balader un peu plus tôt ! Et il fallait bien reconnaître qu'elle ne manquait pas d'habileté.

Ce jour-là, ils ne reprirent la route que tard dans la matinée.

La douleur insupportable qui tambourinait dans son crâne confirmait qu'elle n'aurait pas dû se pencher comme elle l'avait fait hier, sur sa valise. Cela dit, la tête d'Ash à ce moment-là justifiait tous ses efforts !

Après avoir avalé deux antalgiques et s'être habillée, elle s'était rallongée, en attendant qu'Ash ait fini de se préparer, espérant que la douleur se calmerait. Hélas, c'était exactement le contraire qui s'était produit.

Ash avait voulu la conduire à l'hôpital le plus proche, mais elle avait réussi à le convaincre qu'il suffirait qu'elle se repose encore un peu. Qu'il aille prendre son petit déjeuner et la réveille à son retour.

Mais il l'avait laissé dormir jusqu'à 11 heures et demie, et il était midi passé quand ils avaient repris la route.

Domage, car ils n'arriveraient pas à San Francisco avant le lendemain. Elle parvint à rester éveillée pendant une bonne partie du trajet et profita du paysage qui défilait sous ses yeux. Par moments, elle se surprit même à fredonner machinalement les paroles des chansons qui passaient à la radio. Et pourtant, quand elle faisait un effort conscient pour se les rappeler, son esprit refusait obstinément de coopérer.

Ils s'arrêtèrent pour la nuit dans un hôtel de meilleur standing. Cette fois-ci, la chambre comportait deux lits doubles, ce qui ne l'empêcha pas de déambuler et de dormir dans le plus simple appareil. D'abord parce que c'était assez amusant, et ensuite parce qu'elle aimait sentir le contact des draps sur sa peau.

Repensant aux événements de la veille, elle se disait qu'Ash avait eu raison de vouloir attendre. Quand elle s'était approchée de lui, la nuit dernière, elle était partie du principe qu'il aurait forcément envie d'elle. Si l'on s'en tenait aux faits, cela pouvait être assimilé à une agression sexuelle. Sauf qu'Ash n'avait pas semblé aussi choqué que ses protestations pouvaient le laisser croire.

Elle aurait dû se réjouir d'être fiancée à un homme aussi sensible et attentionné, pourtant elle ne pouvait s'empêcher de redouter qu'il aille voir ailleurs à force de frustration.

Revigorée par une bonne nuit de sommeil, elle se réveilla en meilleure forme que les jours précédents. Elle ne souffrait presque plus de la tête et fit honneur au petit déjeuner, en avalant avec appétit les gaufres et la charcuterie. La perspective de se retrouver chez elle dans quelques heures agissait visiblement comme le meilleur des médicaments !

Pendant la matinée, Ash reçut plusieurs coups de fil du travail, et même si elle ne comprenait pas exactement la teneur de ses conversations, elle crut deviner qu'il était attendu avec impatience.

Peu après 13 heures, ils traversèrent le Bay Bridge et entrèrent enfin dans San Francisco. Mais elle eut beau écarquiller les yeux, elle ne reconnaissait rien. Ils longèrent la baie pendant une dizaine de minutes, puis Ash s'engagea dans le parking souterrain d'un énorme entrepôt rénové, manifestement aménagé en lofts.

Elle n'en croyait pas ses yeux. Il avait omis de lui dire que leur appartement donnait sur l'océan.

— Nous voici enfin chez nous, annonça-t-il en passant devant des voitures toutes plus luxueuses les unes que les autres, jusqu'à son emplacement de parking.

Il descendit de voiture et vint lui ouvrir la portière.

— A quel étage vivons-nous ? demanda-t-elle.

— Au sixième, c'est le dernier étage.

Il marqua une pause avant d'ajouter :

— Tu es prête ?

A dire vrai, elle n'en savait rien. Elle attendait ce moment depuis qu'elle avait repris conscience, mais maintenant elle était terrifiée. Si cet environnement ne réveillait pas sa mémoire, elle ne serait plus personne.

Mais elle s'en voulut aussitôt de céder ainsi à la panique. Le Dr Nelson le lui avait assez répété au moment de sa sortie : elle aurait besoin de temps pour recouvrer la mémoire, il lui faudrait faire preuve de patience, ne pas trop se formaliser de ce qui se passerait dans l'immédiat, et se montrer obstinée.

— Ça va aller, annonça-t-elle, consciente que son sourire devait manquer d'assurance.

Ils pénétrèrent dans l'ascenseur avec leurs bagages, et Ash inséra une clé dans la serrure qui permettait probablement l'accès aux étages.

— Tout le monde possède une clé ? demanda-t-elle.

— Non, c'est seulement pour notre étage.

Combien d'appartements y avait-il au dernier étage ? Elle s'apprêtait à lui poser la question, mais le mouvement ascendant de l'ascenseur lui donna un haut-le-cœur.

Quand les portes s'ouvrirent enfin, elle eut sa réponse.

Il n'y avait là aucun couloir ou palier pour desservir plusieurs appartements, mais seulement une double porte : leur appartement était le seul du sixième étage.

Mais elle n'était pas au bout de ses surprises. Quand il ouvrit la double porte, elle découvrit un immense loft, en duplex, baigné par la lumière d'une gigantesque baie vitrée surplombant l'océan.

Les sols en acajou avaient des reflets patinés ; la cuisine, ultramoderne, disposait d'un aménagement dernier cri. Quant à l'ameublement, très design, il respirait le luxe.

Incrédule, elle restait figée. Comment pouvait-on oublier un appartement pareil ?

— Tu entres ? lui proposa-t-il.

— Tu m'as dit que tout allait bien pour toi, sur le plan financier, fit-elle enfin, mais ça va mieux que bien, on dirait.

— Un peu mieux que bien, en effet, admit-il en souriant.

Elle fronça les sourcils. Un fiancé richissime, un loft surplombant l'océan... Cela faisait beaucoup à intégrer d'un seul coup !

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Cela ne me paraissait pas si important, répondit-il en haussant les épaules. Et puis je ne voulais pas te perturber.

— On peut dire que c'est réussi, ironisa-t-elle. Là, je te rassure, je ne suis pas du tout perturbée !

Mais déjà la panique l'envahissait.

— J'en déduis que rien de tout cela ne t'est familier ?

— Curieusement, non. Même si on a du mal à imaginer qu'un tel cadre puisse s'oublier.

— Laisse-moi te montrer les autres pièces.



Elle le suivit docilement jusqu'à la cuisine. En chemin, elle s'arrêta devant la baie vitrée pour admirer la vue fabuleuse sur le Bay Bridge.

Il se glissa derrière elle.

— C'est beau, non ?

— Splendide.

— C'est pour cela que j'ai acheté ce loft. J'ai toujours voulu vivre au bord de l'océan.

— Depuis combien de temps vis-tu ici ?

— J'ai emménagé après mon divorce. Juste avant que nous nous rencontrions. Quant à toi, tu habites ici depuis presque aussi longtemps que moi, et ta pièce préférée, c'était la cuisine.

Elle comprenait aisément pourquoi. L'endroit avait tout pour plaire, avec ses placards en acajou et ses plans de travail en marbre. Et en accrochant joliment la lumière, l'acier de l'électroménager transformait ces appareils fonctionnels en objets de décoration.

— Je sais cuisiner ?

— Tu es une excellente cuisinière.

Elle hocha la tête, espérant que la cuisine faisait partie de ces choses qui reviendraient naturellement.

Ils se dirigèrent ensuite vers les chambres, qui occupaient toute la partie nord du loft. Trois pièces immenses possédant chacune sa propre salle de bains et un grand dressing. Elle apprit alors avec surprise qu'ils avaient chacun la sienne, la troisième servant de bureau à Asher.

— Tiens, nous ne dormons pas dans la même chambre ? s'étonna-t-elle, tout en tentant de masquer sa déception.

— Tu as toujours utilisé cette pièce comme bureau et tu y ranges aussi tes vêtements. Je me suis dit que, pendant ta convalescence, tu pourrais peut-être y dormir...

Elle eut le sentiment désagréable qu'il cherchait à l'éloigner, mais tenta aussitôt de se rassurer, en songeant qu'il ne pensait sans doute qu'à son rétablissement. Evidemment, s'ils dormaient dans le même lit, la tentation serait grande de faire des choses que sa santé lui interdisait encore.

Ayant ouvert le dressing, elle caressa le tissu délicat des chemisiers et des robes, sans qu'aucun n'évoque le moindre souvenir.

— Alors ? demanda Ash en s'approchant.

Il s'appuya nonchalamment contre le chambranle de la porte. Il était si sexy avec son jean délavé et ses cheveux encore ébouriffés par le voyage. Elle éprouva l'étrange sensation que tant qu'ils seraient ensemble, tout irait bien.

— Je reconnais que ce sont de beaux vêtements, mais je ne me rappelle pas les avoir portés.

— Ça viendra, la rassura-t-il, il faut juste que tu sois...

— ... patiente, oui, je sais. Je fais tout mon possible.

Il la regarda bizarrement, puis se tut quelques instants, apparemment embarrassé.

— Mel, je ne voudrais pas te brusquer, mais comment comptes-tu t'occuper, cet après-midi ?

— Je vais passer en revue mes affaires. C'est un peu bizarre, j'ai l'impression de fouiller chez quelqu'un d'autre.

— Si cela ne te dérange pas, j'aimerais passer rapidement au bureau. Je peux t'abandonner quelques heures ?

Elle se crispa. Cela faisait à peine dix minutes qu'ils étaient rentrés, et il s'apprêtait déjà à la laisser seule !

— Mais nous venons juste d'arriver, objecta-t-elle.

— Je sais, mais j'en aurai tout au plus pour deux heures. Pourquoi ne te reposes-tu pas un peu avant de te familiariser avec notre appartement ?

Elle redoutait de se retrouver seule, mais il lui avait déjà consacré tellement de temps, et il fallait bien qu'il reprenne le travail. De toute façon, le médecin lui avait recommandé à elle aussi de reprendre sa routine quotidienne.

— Bonne idée, admit-elle. C'est ce que je vais faire.

— Allonge-toi un peu. Et n'oublie pas de prendre rendez-vous avec le médecin que t'a conseillé le Dr Nelson.

— Je vais le faire tout de suite.

Il lui déposa un baiser sur le front avant de s'éloigner.

— Ash ?

— Oui ? fit-il en se retournant.

— Merci pour tout. Je ne te l'ai probablement pas assez répété. Je sais que la semaine a été dure pour toi, mais tu as été merveilleux.

— Je suis heureux que tu sois de retour à la maison.

Et sur un dernier sourire, il s'éclipsa.

Comme promis, elle prit rendez-vous chez le neurologue pour le vendredi suivant, à 9 heures. Ensuite, elle retourna dans sa chambre, sans trop savoir par où commencer ses investigations. Il y avait un placard, des étagères, une commode...

Quand ses yeux tombèrent sur le lit, elle fut prise d'une terrible envie de bâiller. Peut-être en effet ferait-elle mieux de commencer par dormir un peu. Elle se glissa voluptueusement entre les draps de soie. Ils étaient si doux qu'elle faillit ôter ses vêtements pour sentir leur caresse sur sa peau, mais n'en eut pas la force.

La tête à peine posée sur l'oreiller, elle sombra dans un profond sommeil.

\* \* \*

Ash avait beau se répéter que Mel l'avait trahi, il ne pouvait s'empêcher de retomber peu à peu sous son charme. C'est pourquoi il avait tenu à retourner au travail le plus vite possible. La routine l'aiderait peut-être à remettre les choses en perspective.

Mais, tandis qu'il montait à son bureau, au sixième étage de l'immeuble occupé par Maddox, il se sentait un peu coupable. Il était sans doute trop tôt pour laisser Melody seule. Il aurait au moins dû attendre jusqu'au lendemain. En s'enfuyant ainsi, il avait répondu à l'impérieux besoin de se changer les idées, ne serait-ce que pour quelques heures.

Mais c'était peine perdue, puisqu'il se sentait tellement coupable de l'avoir laissée seule que son esprit ne pouvait s'en détacher.

A son arrivée, les locaux semblaient déserts. Seule Rachel, sa secrétaire, était là.

— Monsieur Williams, vous êtes de retour ! s'exclama-t-elle. Je ne pensais pas vous voir avant demain !

Elle vint lui donner une chaleureuse accolade, ce qui était l'un de ses privilèges. Habituellement, il ne s'autorisait aucune familiarité avec ses subordonnés, surtout les femmes, mais Rachel faisait exception : elle avait plus de soixante ans, un mari charmant et une bonne dizaine de petits-enfants. On ne pouvait se méprendre sur leurs rapports.

En outre, elle était pour lui davantage une mère qu'une secrétaire. D'ailleurs, elle lui rappelait parfois sa propre mère, tout au moins ce que celle-ci serait devenue, si elle avait vécu.

— J'ai décidé de passer ici quelques heures, histoire de me remettre dans le bain, lui dit-il.

Rachel s'écarta et l'observa en fronçant les sourcils.

— Vous avez l'air fatigué.

— Vous, en revanche, vous êtes splendide ! Votre nouvelle coiffure, peut-être ?

Elle leva les yeux au ciel. Tous deux savaient fort bien qu'elle n'avait pas changé de coiffure depuis vingt ans.

— Comment va Melody ? s'enquit-elle.

— Elle se remet tout doucement.

— Je suis heureuse de l'entendre. Transmettez-lui mes vœux de prompt rétablissement.

— Je n'y manquerai pas.

Rachel était au courant que Melody avait eu un accident, mais elle en ignorait la gravité. Et comme il ne souhaitait pas entrer dans des détails, qui déboucheraient inévitablement sur des questions gênantes, il n'avait pas mentionné son amnésie. De toute façon, mieux valait tenir Melody à l'écart de sa vie professionnelle, pour que leur rupture, quand elle surviendrait, ne fasse pas de vagues.

Lorsque la rumeur du départ de Mel avait circulé, il avait eu le plus grand mal à supporter les sourires de compassion et les regards de pitié de ses collaborateurs. Il détestait que les gens se mêlent de sa vie privée.

Rachel l'étudia des pieds à la tête, d'un air dubitatif.

— Aurait-on omis de me préciser qu'on était autorisés à s'habiller de façon décontractée ?

Il s'esclaffa.

— Puisque officiellement je ne suis pas ici, j'ai pensé que cette tenue ferait l'affaire.

— Bon, pour cette fois, je ne dirai rien, plaisanta Rachel en lui tapotant l'épaule. Je vais vous laisser rejoindre votre bureau. Je vous apporte un café ?

— Cela me ferait le plus grand bien, merci !

Il était éreinté. Il avait passé une mauvaise nuit, sentant Mel, qui dormait nue sous ses draps, à quelques pas de lui.

Dans son bureau, tout était comme il l'avait laissé, à l'exception de la montagne de courrier qui l'attendait. Le week-end ne lui suffirait pas à rattraper son retard !

Comme il s'installait dans son fauteuil, Rachel entra avec une tasse de café et quelques viennoiseries.

— Je sais que vous évitez les sucreries, mais j'ai pensé que quelques douceurs vous feraient du bien.

— Merci, Rachel.

De toute façon, cette dernière semaine, il s'était très mal nourri, alors un peu plus ou un peu moins ! Les seuls moments où il avait pris soin de son corps, ç'avait été à la salle de sport de l'hôtel, à Abilene. Il s'y était consciencieusement entraîné tous les matins, avant ses visites à Melody.

— Vous avez besoin d'autre chose ? s'enquit Rachel.

Il but une gorgée de café et secoua la tête.

— Non, merci, ça va aller.

En fait, il était en proie à des sentiments contradictoires. Certes, il aimait son travail, et d'habitude, une fois au bureau, plus rien ne pouvait le déconcentrer. Mais, aujourd'hui, une certaine culpabilité le rongait.

Il aurait dû rester avec Melody.

Un coup frappé à la porte le tira de ses pensées.

— Entrez, dit-il en reposant son croissant.

Flynn fit irruption dans son bureau.

— Notre directeur financier est rentré au bercail, à ce qu'on m'a dit ! Tu as une minute ?

— Je ne suis pas officiellement revenu, objecta-t-il. En fait, je suis là sans y être.

— Je vois, dit Flynn en se calant dans un fauteuil en face de lui. Après ton départ, la semaine dernière, j'ai essayé de soutirer des informations à Rachel, mais elle s'est montrée inflexible. J'ai

menacé de la licencier si elle s'obstinait dans son silence. Et tu sais ce qu'elle m'a répliqué ? Que, sans elle, cette société coulerait.

— A mon avis, elle a raison, s'esclaffa Ash.

— Ce qui explique pourquoi je ne l'ai pas renvoyée, et pourquoi je dois me résoudre à t'interroger moi-même. Tes parents étant décédés, j'imagine que ta disparition est liée à Melody. Bien entendu, libre à toi de m'envoyer promener !

Il aurait bien aimé pouvoir le faire, mais Flynn méritait une explication. C'était son patron, mais aussi un ami. Il allait toutefois lui en dire le moins possible. Certains clients richissimes de Maddox étaient très conservateurs, et si l'on venait à savoir que sa maîtresse l'avait quitté parce qu'elle portait l'enfant d'un autre, Golden Gate Promotions ne manquerait pas de s'en servir contre Maddox.

Bien entendu, Flynn ne mettrait pas délibérément Maddox en péril — c'était son propre père qui avait créé la société —, mais il pouvait toujours y avoir des fuites. On racontait, par exemple, que Brock, le propre frère de Flynn, avait une liaison avec son assistante.

Donc autant se montrer prudent.

— J'ai retrouvé Melody, annonça-t-il.

— Je croyais que tu ne voulais pas partir à sa recherche...

— Oui, au départ, c'était mon intention, mais finalement je me suis inquiété. Et j'ai embauché un détective privé.

— Et alors ?

— Il a retrouvé sa trace à l'hôpital d'Abilene, au Texas.

— A l'hôpital ? Mais... comment va-t-elle ?

Il lui raconta l'accident, le coma, le temps qu'il avait passé au chevet de Melody et leur retour en voiture, puisqu'elle ne pouvait prendre l'avion.

Incrédule, Flynn secoua la tête.

— Tu aurais dû nous prévenir. Nous aurions pu t'aider...

— Merci beaucoup, mais vous n'auriez pas pu faire grand-chose. Mel a juste besoin de temps pour se remettre.

— Elle est chez toi ?

— Oui, nous sommes arrivés aujourd'hui même.

— Donc vous êtes de nouveau ensemble ?

— Elle reste chez moi le temps de sa convalescence, et ensuite on verra.

— Ecoute, tu me dis si je suis trop curieux, mais est-ce que Melody t'a expliqué pourquoi elle était partie ?

— C'est compliqué.

— Je vois, je n'insiste pas alors. Mais si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas : vacances, congés sans solde... Tu n'as qu'à demander !

Ash hocha la tête, tout en sachant qu'il n'en ferait rien. Rester coincé dans son loft avec Melody, c'était bien la dernière chose dont il avait envie.

— Merci, Flynn, j'apprécie vraiment.

Après le départ de son ami, il repensa à leur conversation. On ne pouvait dire qu'il avait menti à Flynn, il avait simplement omis quelques détails. Pour le bien de Flynn et celui de la société.

Sa mère avait pour habitude d'affirmer que le chemin de l'enfer était pavé de bonnes intentions. Parfois, il se demandait s'il n'y était pas déjà.

## 8

La petite sieste de Melody se prolongea finalement jusqu'à la fin de l'après-midi. Mais quand elle se leva, vers 19 h 30, son mal de tête avait redoublé. Heureusement, Ash venait de rentrer, et elle profita de son réconfort et de ses explications : d'après lui, c'était dû aux variations de température entre le Texas et la Californie.

Elle avala deux antalgiques avant de le rejoindre à table, dans ses vêtements froissés. Malgré ses efforts, elle ne put avaler que quelques bouchées de la pizza qu'il avait rapportée pour leur dîner. Elle aurait aimé profiter un peu de sa compagnie, mais les cachets ne tardèrent pas à produire leur effet, et malgré une sieste de plusieurs heures, elle recommença à dodeliner de la tête.

— Allons te mettre au lit, lui murmura finalement Ash.

Elle avait dû s'endormir, car il avait déjà débarrassé la table.

Avec son aide, elle se leva et se laissa conduire jusqu'à sa chambre, où elle se coucha tout habillée. Il remonta les draps sur elle et déposa un baiser sur son front.

\* \* \*

Lorsqu'elle se réveilla le lendemain matin, elle se sentait beaucoup mieux. Sa migraine la faisait toujours souffrir, mais la douleur était supportable. Quant à son estomac, il criait famine.

Elle se leva et se dirigea vers la salle de bains où elle s'attacha les cheveux avec une pince qu'elle trouva sous le lavabo. Il fallait qu'elle demande à Ash où se trouvaient ses vêtements, car elle ne s'était pas changée depuis la veille. Après l'avoir cherché un moment, elle se rendit à l'évidence : il était déjà parti travailler.

Il avait eu la délicatesse de préparer du café, dont elle se servit une tasse qu'elle mit à réchauffer au micro-ondes. Même si elle n'avait aucun souvenir de s'être déjà servie de cet appareil, son fonctionnement ne lui posa aucun problème. Elle s'installa ensuite sur le canapé, une part de pizza froide et un café tiède à la main, devant une émission de téléachat. On y vantait les mérites d'un engin fait de tissu extensible et de fil métallique qui, porté par-dessus le soutien-gorge, permettait de mettre en valeur les seins et de corriger la posture. Incroyable ! Comment pouvait-on être obsédée par ses seins au point de se soumettre à une telle torture ?

Mais bien d'autres questions, plus personnelles, l'assaillaient. Que serait sa vie si elle n'était pas allée au Texas, et si l'accident n'était pas survenu ? Serait-elle affalée sur ce sofa ou bien en compagnie de son entraîneur personnel, ou encore en train de se faire épiler les jambes ?

Peut-être serait-elle à l'université. On était seulement à la mi-avril, et le semestre n'était pas encore terminé. Elle se demandait si, quand elle aurait retrouvé la mémoire, on lui permettrait de rattraper les

cours qu'elle avait manqués ou s'il lui faudrait repartir de zéro. De toute façon, elle n'était même pas sûre de retourner à la fac. Pour l'instant, elle ne se sentait pas particulièrement attirée par le droit.

Qu'allait-elle devenir si elle ne retrouvait jamais la mémoire ?

Ressasser ces sombres pensées lui donnant mal à la tête, elle décida de se changer les idées. Elle se leva, rangea sa tasse dans le lave-vaisselle, et alla prendre une douche bien chaude. Elle s'enroula avec délectation dans un immense drap de bain, puis resta un long moment, nue devant son dressing, incapable de choisir des vêtements.

Tout comme les sous-vêtements qui se trouvaient dans sa valise, sa lingerie semblait uniquement composée de Wonderbra et de dentelles. Ne possédait-elle donc rien de simple et confortable ?

Elle avait la désagréable impression de fouiller dans la garde-robe d'une autre femme, mais finit par dénicher des sous-vêtements de sport qui feraient l'affaire en attendant de prochaines emplettes. Si elle aimait ce genre de lingerie avant, elle en viendrait peut-être à l'aimer de nouveau... un jour ! Mais pas pour l'instant.

En outre, elle était tellement habituée à déambuler dans la chemise de nuit de l'hôpital que tous les vêtements chic alignés dans son dressing lui paraissaient importables, surtout aujourd'hui où elle n'envisageait pas de sortir. Après avoir fureté un peu, elle tomba sur une paire de leggings en coton noir et un sweat-shirt délavé de l'université de Stanford.

Une fois habillée, elle décida de commencer ici même ses investigations, pour retrouver ses souvenirs perdus. Malheureusement, quand Ash l'appela vers 10 heures afin de savoir si tout allait bien, rien de ce qu'elle avait vu n'avait provoqué la moindre étincelle. Elle devait se mettre trop de pression. Et si elle arrêta de se torturer l'esprit, les souvenirs resurgiraient peut-être d'eux-mêmes. Oui, mais voilà, elle ne supportait pas l'idée de rester inactive.

Refusant de se laisser gagner par la frustration, elle poursuivit ses recherches en explorant son bureau. Elle y trouva des papiers écrits de sa main, dont elle n'avait pas le moindre souvenir, et une enveloppe pleine de photos d'Ash et elle. Malheureusement, il n'y avait là ni lettres ni journal intime.

Dans les tiroirs du bureau, elle découvrit des pages entières de notes de cours, mais aucune trace du travail de recherche qu'elle était censée mener. Tout au fond d'un tiroir, elle mit en revanche la main sur plusieurs DVD. L'un d'eux portait la mention : « Anniversaire d'Ash ». Le film d'une fête d'anniversaire ? Voilà qui allait sans doute lui rafraîchir la mémoire.

Elle se précipita dans le salon. Il lui fallut quelques minutes pour comprendre le fonctionnement de l'immense téléviseur à écran plat et déterminer quelle télécommande était la bonne, puis elle inséra le DVD dans le lecteur, et se jeta sur le canapé. Dès les premières secondes, elle comprit qu'il ne s'agissait pas d'une fête d'anniversaire traditionnelle... En tout cas, pas le genre de fête à laquelle on invite des amis. Ils étaient tous les deux au lit et en sous-vêtements ! Du moins au début, car, très vite, ils se retrouvèrent nus.

De toute évidence, il s'agissait d'une de ces vidéos auxquelles Ash avait fait allusion. Quand il en avait parlé, elle ne l'avait pas vraiment pris au sérieux. Et, là, elle avait l'impression d'être une voyeuse espionnant par le trou de la serrure l'intimité d'une autre femme. Ces choses qu'elle faisait à Ash, les mots qu'elle prononçait... Elle se sentit rougir violemment.

Impossible pourtant de détourner le regard de ces images. Était-ce le genre de choses qu'Ash attendrait d'elle, quand ils feraient l'amour de nouveau ? Elle n'était vraiment pas sûre de savoir être cette femme désinhibée et sûre d'elle.

Elle détestait la femme qu'elle voyait, tout en ne pouvant s'empêcher de l'envier.

Quand le DVD se termina, elle en attrapa un autre et l'inséra dans le lecteur. Comme le précédent, il commençait par une scène au lit. Mais cette fois, après quelques préliminaires, elle se levait pour aller chercher quelque chose hors champ et revenait avec quatre foulards de soie écarlate, dont elle se servait pour attacher au lit un Ash visiblement très coopératif.

Elle s'étonna de la souplesse dont elle était capable... dans tous les sens du terme ! Ce qui se jouait sous ses yeux était sexy et osé, mais elle se rendit compte que cela ne l'excitait pas vraiment. Certes, il était plaisant de voir Ash complètement nu, car il avait un corps parfait, mais leurs ébats eux-mêmes lui paraissaient un peu ennuyeux.

Dès le début du troisième DVD, elle comprit que cette vidéo serait différente. La scène se passait cette fois dans la salle de bains. Ash la filmait à travers la porte vitrée de la cabine de douche. Elle se savonnait et semblait perdue dans ses pensées. Ash l'appela et elle parut surprise de le découvrir en train de la filmer. Il fixa alors la caméra à un pied et vint la rejoindre, déjà entièrement nu, laissant la porte ouverte derrière lui.

Ils se savonnèrent mutuellement, se caressant longuement. A la différence de ce qui se passait dans les deux autres vidéos, ils s'embrassaient beaucoup, se couvrant de baisers langoureux et tendres qui la fascinaient. Elle se surprit même à rêver de pouvoir vivre ce qu'elle voyait sur l'écran.

Oui, cette vidéo était décidément différente des autres. Ils prenaient le temps de s'explorer mutuellement, de se caresser, d'exacerber peu à peu leur désir. On aurait dit un tout autre couple. Et, cette fois, Mel se reconnaissait dans la femme qu'elle voyait. Les deux premières vidéos ne montraient que du sexe, sans la moindre émotion. Celle-ci, en revanche, témoignait d'une profonde entente émotionnelle. Leur amour crevait l'écran.

Ash la soulevait et la pressait contre la paroi de la cabine de douche. Sans la lâcher du regard, il la pénétrait et l'expression de plaisir qui se peignit sur leur visage la fit frissonner. Voilà ce qu'elle voulait vivre ! Qu'Ash l'embrasse, la touche et lui fasse l'amour comme ça.

Sa respiration s'était accélérée, et une brusque chaleur s'était propagée dans son bas-ventre.

— Cette vidéo est ma préférée, fit une voix dans son dos.

Elle laissa échapper un cri de frayeur et se leva si précipitamment que la télécommande, en lui échappant, atterrit sur le carrelage.

Les bras chargés de sacs à provisions, Ash arborait un sourire coquin.

— Tu m'as fichu une de ces frousses ! lui lança-t-elle.

Mieux valait paraître en colère que de laisser voir sa gêne. Sauf qu'elle ne pouvait dissimuler le rouge qui lui montait aux joues. Ash l'avait surprise en train de regarder du porno ! Du porno dans lequel il jouait un rôle très actif !

— Ce n'est pas bien d'espionner les gens comme ça, ajouta-t-elle.

— Je ne t'espionnais pas, mais tu étais tellement absorbée que tu ne m'as pas entendu. Je comprends pourquoi maintenant.

A l'écran, son double érotique gémissait tandis qu'Ash allait et venait en elle sous le jet de la douche.

Elle ramassa maladroitement la télécommande et tâtonna plusieurs secondes avant de trouver le bouton d'arrêt.

Levant alors les yeux vers Ash, elle put constater que son sourire malicieux ne l'avait pas quitté.

— Que fais-tu à la maison si tôt ? Il n'est que...

Elle regarda sa montre et haussa les sourcils avec incrédulité.

— ... 15 h 15 !

Avait-elle vraiment passé deux heures à regarder des vidéos érotiques ?

— Comme les placards étaient vides, je me suis arrêté pour faire quelques courses, afin que tu n'aies pas à sortir.

— Oh, merci...

Elle s'attendait à ce qu'il la taquine au sujet des vidéos, mais il n'en fit rien et se dirigea vers la cuisine avec ses sacs.

C'était la première fois qu'elle le revoyait en costume, depuis le jour où il avait fait son apparition à l'hôpital. Dieu, qu'il était sexy ainsi vêtu, et portant ses sacs à provisions ! De toute façon, elle était tellement excitée qu'elle l'aurait trouvé sexy en pyjama et charentaises.

— J'ai découvert ces DVD dans mon bureau, dit-elle en le rejoignant.

Ash posa les sacs sur le comptoir et commença à déballer lait, œufs, pain, jus d'orange et tout un tas de fruits et de légumes frais.

— Je ne savais pas ce qu'ils contenaient quand je les ai trouvés, reprit-elle en rangeant machinalement les produits frais au réfrigérateur. J'ai été plutôt étonnée quand j'ai mis le premier en route.

— Le premier ? fit Ash en haussant un sourcil.

— Enfin, le seul que j'ai regardé..., mentit-elle.

Visiblement, il n'était pas dupe.

— Bon, oui, j'en ai peut-être regardé deux...

De nouveau, il la considéra d'un air narquois.

— Deux et demi. Trois, avec celui que je visionnais quand tu es arrivé.

Il semblait trouver son embarras infiniment drôle.

— Mel, tu peux en visionner autant que tu veux.

— Ah bon ? Ça t'ennuie pas ?

— Pourquoi veux-tu que ça m'ennuie ?

— Parce que tu es... dedans... et qu'ils sont très... personnels.

Il lui jeta un regard interloqué.

— Mais... toi aussi, tu es dedans !

— Oui, mais c'est différent. J'ai l'impression de voir une autre femme.

— C'est pourtant bien toi, tu peux me croire.

Il termina de vider les sacs qu'elle plia et rangea dans la poubelle de recyclage, sous l'évier.

— Alors, reprit-elle en se tournant vers lui, celle que tu préfères, c'est celle de la douche ?

Ash acquiesça en souriant. Si seulement elle pouvait l'inciter à rejouer cette scène un jour... Très bientôt...

— C'est ma préférée aussi, confessa-t-elle.

— Pourquoi ?

— Elle fait plus... vrai.

Il l'observa avec intérêt.

— Tu essaies de me dire que, dans les autres vidéos, tu simulais ?

— Non, bien sûr que non ! s'exclama-t-elle.

Quoique. Dans les deux premières vidéos, il semblait manquer quelque chose. Ash et elle ressemblaient davantage à des acteurs jouant pour la caméra. Une chose était sûre en tout cas : les postures osées et le langage cru ne l'excitaient pas autant que de les voir faire véritablement l'amour.

— Tu as l'air pensif, lui fit remarquer Ash en l'observant, les yeux plissés. Est-ce que tu simulais ?

Elle cilla, soudain songeuse. Se pourrait-il qu'elle ait fait semblant d'aimer ce genre de relations sexuelles ? Mais pourquoi ?

— Si tel était le cas, je ne me le rappellerais pas, de toute façon.

— C'est pratique !

— Pas du tout ! s'écria-t-elle.

— Désolé, murmura-t-il en tendant la main vers elle. Excuse-moi, je ne voulais pas dire ça.

Bien sûr, il avait juste cherché à la taquiner. Il fallait qu'elle arrête de se montrer aussi susceptible.

— Je sais, je sais, fit-elle en rangeant les dernières courses dans le garde-manger.



Ash consulta sa montre.

— Bon sang, il est tard, je dois retourner au bureau. Merci de m'avoir aidé à ranger.

Il s'interrompit et parut réfléchir.

— Attends une minute !

Il ouvrit le réfrigérateur pour en examiner le contenu avec attention. Puis il ouvrit le placard sous l'évier, et fit de même avec le garde-manger, avant de se tourner vers elle.

— Est-ce que tu réalises ce que tu viens de faire ?

Quoi ? Qu'avait-elle encore fait ?

— Euh... je ne sais pas... J'ai rangé les courses au mauvais endroit ?

— Non, Mel. Tu les as rangés exactement au bon endroit !

— Vraiment ? Mais ce n'est peut-être qu'une coïncidence.

— Je ne pense pas. Tu es très maniaque pour ce qui concerne l'organisation de ta cuisine. Or, tu as tout rangé sur la bonne étagère ou dans le bon tiroir. Tu as même mis les sacs dans la poubelle recyclage, sans que j'aie eu besoin de t'indiquer où celle-ci se trouvait.

Il avait raison. Elle avait agi sans réfléchir. Comme pour le droit, cela lui était venu naturellement.

Son cœur se mit à battre plus vite.

— Tu crois que je commence à me souvenir ?

— J'en suis certain.

Elle poussa un cri de joie et se jeta dans les bras d'Ash, pour le serrer avec fougue. Son cœur semblait sur le point d'éclater. Et après avoir visionné ces vidéos, il y avait encore plus de choses qu'elle souhaitait se rappeler.

Elle posa la tête sur l'épaule d'Ash et ferma les yeux, s'enivrant du parfum de son après-rasage. C'était tellement bon d'être contre lui, même s'il semblait moins enthousiaste qu'elle.

— Peut-être que les vidéos ont agi comme un déclencheur ! s'exclama-t-elle.

— Peut-être...

— Tu sais, si nous le faisons pour de bon, cela pourrait peut-être m'aider davantage.

Sentant que le regard d'Ash se durcissait, elle se hâta de faire marche arrière.

— Je sais, je sais, je ne suis pas prête. C'était... juste une supposition. Pour quand le moment sera venu !

Ash repoussa les cheveux qui dissimulaient son visage et déposa un baiser sur son front.

— Il faut laisser à ton cerveau le temps de se remettre. Ne cherche pas à aller plus vite que la musique. A chaque fois que tu t'es souvenue de quelque chose, c'était au moment où tu t'y attendais le moins, pas vrai ?

Elle hocha la tête.

— Alors détends-toi, et laisse la nature faire son œuvre.

Il regarda sa montre et l'embrassa de nouveau sur le front.

— Il faut vraiment que j'y aille.

— Merci d'avoir fait les courses, dit-elle pour cacher sa déception. Je vais nous préparer un bon dîner.

— Ne te tracasse pas pour ça, je vais probablement rentrer tard. J'ai une tonne de travail à rattraper.

Elle ne pouvait pas se plaindre puisque s'il avait pris du retard, c'était pour venir la chercher. Elle l'accompagna donc jusqu'à l'ascenseur et regarda d'un air songeur les portes se refermer sur lui.

Cette fois, elle en était certaine, son imagination n'était pas en cause. Ash ne voyait pas d'un très bon œil qu'elle retrouve la mémoire. Redoutait-il qu'elle se rappelle un événement précis ? Et si oui, lequel ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

Elle repensa à l'argent qu'elle avait trouvé au fond de son sac à main. Y avait-il un lien ? Quoi qu'il en soit, si de nouveaux souvenirs refaisaient surface, elle les garderait pour elle...

Ash avait pris son vendredi matin pour accompagner Mel chez le neurologue. Elle lui avait dit qu'elle pouvait y aller seule, à condition qu'il la dépose et revienne la chercher, mais il tenait à entendre le diagnostic du médecin.

L'autre jour, elle avait spontanément rangé les courses au bon endroit, et une bouffée d'angoisse l'avait envahi : Melody retrouvait peu à peu la mémoire. Heureusement, elle ne s'était souvenue de rien d'autre depuis. Mais il était rentré très tard du bureau ces trois derniers jours, et ils ne s'étaient pas beaucoup vus.

Le médecin fit subir à Mel un examen neurologique complet avant de lui poser une série de questions. Il parut impressionné par ses progrès et lui suggéra de reprendre progressivement une activité physique.

Au coup d'œil qu'elle lui jeta, il devina immédiatement ce qu'elle avait en tête.

— Et en ce qui concerne les relations sexuelles ? demanda-t-elle au médecin, confirmant ses soupçons.

Le neurologue étudia son dossier, les sourcils froncés. Pendant quelques instants d'angoisse, il craignit que le médecin ne mentionne la fausse couche, malgré les recommandations du Dr Nelson à ce sujet.

Si Mel apprenait pour le bébé, ses plans seraient fichus !

— Je ne vois pas de contre-indication, déclara enfin le médecin avec un petit sourire, mais pas d'ébats trop vigoureux pour le moment. Allez-y doucement. Je vous recommande aussi de faire de la marche.

— J'ai déjà commencé, répondit Mel. Nous vivons au bord de l'océan, les promenades sont très agréables.

— Parfait ! Mais ne vous surmenez pas. Commencez par un quart d'heure par jour, puis augmentez progressivement. Et, vraiment, inutile de vous inquiéter, tout me paraît aller pour le mieux, conclut le neurologue en refermant son dossier. Si vous avez la moindre question, n'hésitez pas à m'appeler. Sinon, nous nous reverrons dans trois mois.

— Seulement ? s'étonna Mel.

— Votre état physique est bon, vous faites des progrès, je ne peux rien faire de plus pour l'instant. Le Dr Nelson s'est vraiment très bien occupé de vous !

Ils saluèrent le médecin et prirent congé. Le rendez-vous n'avait pas duré plus de vingt minutes.

— C'était rapide, fit remarquer Melody. Et moi qui croyais que j'allais rester bloquée ici toute la journée, entre scanners et électro-encéphalogrammes !

C'était également ce qu'il avait imaginé. Mais, maintenant que c'était terminé, il n'avait qu'une hâte : retourner au bureau.

Il raccompagna Mel au loft et monta récupérer son attaché-case. Toutefois, à l'expression de Melody, il devina qu'il ne pourrait pas s'éclipser aussi vite qu'il l'espérait. Visiblement, elle souhaitait lui parler, et il savait d'avance de quoi. Il était même étonné qu'elle n'ait pas abordé le sujet sur le trajet du retour.

— Quelque chose ne va pas, Mel ? demanda-t-il, l'air de rien, en s'asseyant sur l'accoudoir du sofa.

Elle esquissa un sourire timide. Une attitude pour le moins déconcertante, qu'il n'avait jamais vue chez l'ancienne Melody, si pleine d'assurance.

— Tu as entendu ? Le médecin m'autorise à faire de nouveau l'amour...

— Quand tu seras prête, oui, s'empressa-t-il d'ajouter, craignant qu'elle ne suggère un passage à l'acte immédiat, sur la moquette du salon.

Non qu'il n'y ait pas déjà pensé lui-même, surtout depuis qu'il l'avait surprise en train de visionner leurs films intimes.

Ce jour-là, elle était tellement absorbée par le spectacle de leurs ébats sous la douche qu'elle ne l'avait même pas entendu entrer. Il avait eu beau agiter ses clés, rouvrir et refermer la porte, rien. Elle était totalement captivée, comme si le monde autour d'elle avait cessé d'exister. En s'approchant du sofa, il avait remarqué sa poitrine, qui se soulevait rapidement, et ses joues en feu.

Il ne l'avait plus vue dans cet état depuis ce fameux jour où ils avaient fait l'amour sous la douche. En l'observant ainsi, il avait compris qu'il la désirait comme il ne l'avait encore jamais désirée, et que, tôt ou tard, il succomberait. Mais il préférait attendre l'avis du neurologue. Et voilà que celui-ci venait de donner son feu vert.

Comme Mel restait silencieuse, il reprit la parole :

— Je dois comprendre que tu te sens prête ?

— Je ne sais pas, répondit-elle. C'est difficile de se prononcer comme ça.

Il attendit, pensant qu'elle allait lui proposer de vérifier sur-le-champ.

Mais elle n'en fit rien.

— Tu comptes travailler tard, ce soir ? demanda-t-elle.

— Jusqu'à 21 heures, au moins. Peut-être même plus.

— Il me tarde que tu aies rattrapé ton retard, qu'on puisse se voir plus de dix minutes chaque matin. Peut-être qu'un jour je pourrai te préparer un bon dîner !

— Bientôt, affirma-t-il, sans savoir si c'était une promesse qu'il pourrait ou voudrait tenir.

Il devait absolument garder ses distances avec Melody.

— As-tu besoin de quelque chose avant que je parte ? demanda-t-il, un peu surpris qu'elle ait si facilement abandonné la partie.

— Je ne pense pas, non.

Décidément, elle le déroutait : maintenant qu'elle avait la permission du médecin, elle ne se jetait pas sur lui ! Et cette timidité, ce n'était pas son style.

Elle le suivit jusqu'à la porte.

— Appelle-moi, lui dit-elle, j'essaierai de rester éveillée pour t'embrasser.

— D'accord, répondit-il en se penchant pour déposer un rapide baiser sur sa joue.

Contre toute attente, Mel tourna la tête au même moment, et leurs lèvres se rencontrèrent. Ils s'étaient déjà embrassés par le passé, mais là, à l'instant où ses lèvres touchèrent les siennes, il reçut comme une décharge électrique qu'elle parut ressentir aussi.

On aurait dit que le temps restait suspendu : ils étaient là, immobiles, lèvres contre lèvres, n'ayant apparemment pas plus envie l'un que l'autre de mettre fin à ce contact.

Les lèvres de Mel étaient chaudes, douces et tellement familières. D'habitude, c'était elle qui se jetait sur lui avec fougue et le couvrait de ses baisers avides, lui donnant parfois l'impression qu'elle allait le dévorer. Cette fois-ci, l'initiative venait de lui, et Mel répondait avec une douceur à laquelle il n'était pas accoutumé.

Jamais ça n'avait été aussi tendre... et aussi agréable. C'était un vrai baiser et non un assaut comme par le passé ! Ça changeait tout. Et même s'il s'était juré de ne pas précipiter les choses, il se laissa entraîner avec une délectation sensuelle dans cette étreinte chaude et tendre.

Un autre changement le frappa. L'ancienne Melody portait toujours un parfum à la fragrance musquée, presque trop entêtant. Aujourd'hui, il ne sentait plus que l'odeur du savon mêlée au parfum naturel de sa peau. Et c'était bien plus excitant que n'importe quel parfum de luxe.

Il sentit son sexe se durcir, confirmant son excitation, et Melody, dont la respiration était devenue haletante, semblait dans le même état.

Leur baiser se fit plus profond, il chercha sa langue. Comme c'était bon de la sentir contre lui ! Il avait beau s'être juré de la faire languir encore un jour ou deux, de la laisser le supplier, il n'y tenait plus et oublia ses résolutions.

Il la voulait passionnément, et tout de suite !

Mais, avant qu'il puisse aller plus loin, Mel avait posé les mains sur son torse pour le repousser doucement.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il, décontenancé.

Les joues de Melody étaient écarlates, et il voyait battre son pouls à la base de sa gorge.

— C'était merveilleux, mais je ne peux pas aller plus loin pour l'instant, murmura-t-elle avec un sourire contrit

Elle plaisantait ! Jamais elle ne s'était refusée à lui. Au contraire, son appétit était parfois si insatiable qu'il en aurait presque souhaité une pause.

Pour la première fois en trois ans, elle repoussait ses avances.

— Je suis désolée, souffla-t-elle. Je ne veux pas précipiter les choses, comme tu l'as dit toi-même...

L'espace d'une seconde, il se demanda si elle ne se moquait pas de lui. Elle se laissait embrasser pour se refuser ensuite à lui ! Mais la Melody qui le scrutait avec ses grands yeux inquiets n'était pas en train de se jouer de lui. Et puis c'était lui qui insistait pour qu'ils prennent leur temps, il lui avait même reproché son comportement dans la chambre d'hôtel.

Si quelqu'un jouait un jeu ici, c'était lui, et il récoltait ce qu'il avait semé.

— Tu m'en veux ? demanda-t-elle, inquiète.

Domage qu'elle ne soit plus l'ancienne Melody. Il aurait pu saisir la perche et lui dire ses quatre vérités. Mais il n'arrivait pas à croire que l'ancienne et la nouvelle Melody étaient une seule et même personne, et il ne pouvait se résoudre à blesser la nouvelle Melody.

Il s'était bel et bien laissé ensorceler.

— Non, fit-il en la prenant dans ses bras et en la serrant contre lui. Au contraire, je comprends très bien que tu veuilles attendre.

Et tandis qu'elle se pelotonnait contre lui et enfouissait le visage dans son cou, il se dit qu'il devait profiter de chaque minute passée auprès de la nouvelle Melody. Car l'ancienne n'allait pas tarder à refaire surface.

Son cœur se serra à la pensée que la jeune femme fragile et douce qu'elle était devenue allait bientôt disparaître.

Il était retourné au bureau, seul endroit où il espérait échapper à l'envie folle de faire l'amour avec Mel.

Au cours des deux semaines qui venaient de s'écouler, il n'avait guère pensé au sexe, mais la sensualité de ce baiser avait réveillé quelque chose en lui, et il ne parvenait plus à penser à autre chose. Incapable de se concentrer sur son travail, il partit déjeuner de bonne heure, et contrevint à ses règles de conduite, en se commandant un whisky pour se détendre.

En regagnant son bureau, il tomba nez à nez sur Brock Maddox.

— J'allais t'appeler, lui dit celui-ci. Tu as une minute ?

— Bien sûr, répondit-il, en emboîtant aussitôt le pas de Brock.

— Flynn m'a raconté ce qui était arrivé à Melody. Je suis vraiment désolé.

— Merci, mais elle va beaucoup mieux. Elle sort de chez son neurologue, et d'après lui la guérison est en bonne voie.

— Je suis vraiment ravi pour elle, fit Brock chaleureusement, avant de marquer une pause et de reprendre sur un ton nettement moins enjoué : En fait, je voulais aussi te parler d'autre chose. Comme tu l'as sans doute appris, nous n'avons pas obtenu le budget Brady.

— On me l'a dit, en effet, répondit-il, perplexe.

Il savait que décrocher le budget Brady Enterprises aurait été un joli coup pour Maddox, mais cet échec relatif ne suffisait pas à expliquer la mine défaite de Brock. L'entreprise était solide, avec ou sans Brady.

— Ils ont engagé Golden Gate Promotions à la place, poursuivit Brock.

— Je le sais aussi.

Là encore, il ne comprenait pas pourquoi Brock prenait cela tellement à cœur. Bien sûr, Golden Gate était leur principal concurrent, avec à sa tête Athos Koteas, un homme d'affaires désagréable et arrogant. Mais c'étaient les risques du métier. L'offre de Golden Gate devait être plus alléchante, voilà tout.

— Et tu sais aussi que Golden Gate a remporté le contrat en utilisant un slogan quasi identique au nôtre ? continua Brock.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Qui t'a dit ça ?

— Je connais quelqu'un chez Brady. D'après les bruits qui courent, Maddox volerait les slogans de Golden Gates !

— C'est vrai ?

— Mais bien sûr que non ! s'écria Brock. C'était notre idée !

— Alors comment se fait-il que Golden Gate ait conçu la même campagne que nous ? Simple coïncidence ?

— Il y a peu de chances. La seule explication valable, en fait, c'est qu'il y ait eu une fuite chez nous.

Il comprenait mieux l'inquiétude de Brock, maintenant : s'il ne se trompait pas, Maddox Communications avait un sérieux problème !

— Qu'est-ce que Flynn pense de tout cela ?

— Je ne lui en ai pas encore parlé.

— Mais c'est notre vice-président, il faut le mettre au courant.

— Je voulais m'entretenir avec toi d'abord.

— Pourquoi ? En tant que directeur financier, je n'ai pas grand-chose à dire à ce propos.

— Ecoute, Ash... C'est un peu délicat. Tu sais que j'ai toujours beaucoup apprécié Melody, mais serait-il envisageable qu'elle ait un lien avec cette affaire ?

La question était si loufoque, si inattendue, que sous le choc il recula d'un pas.

— Melody ? fit-il, estomaqué. Mais que viendrait-elle faire dans cette histoire ?

— Très honnêtement, je trouve ça étrange qu'elle ait disparu juste au moment où nous avons commencé les réunions de travail pour Brady. Si ça se trouve, un soir, par inadvertance, tu lui as raconté des histoires du bureau, sans penser qu'elle irait les répéter. Tu sais, peut-être qu'on lui a fait une offre qu'elle n'a pas pu refuser...

Il dut faire un effort surhumain pour ne pas lui envoyer son poing dans la figure.

— Ecoute, Brock, parvint-il à articuler, soupçonner Melody est aussi ridicule qu'insultant...

— Pourtant, vu la façon dont elle a disparu, cela semblait plausible.

— Encore une fois, je te le répète, c'est ridicule.

Brock recula devant son air menaçant.

— Eh !, doucement, Ash, ne t'énerve pas. Excuse-moi si je t'ai blessé, mais mets-toi à ma place un instant. On dit que Melody serait partie, disons... fâchée contre toi. Alors j'ai pensé...

— Parce que tu te fies aux rumeurs maintenant ? Dans ce cas, je vais devoir croire que tu couches avec ton assistante...

Le visage de Brock se crispa. Touché. Mais il n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche pour répliquer. La porte de son bureau s'ouvrit.

— Maman, serait-ce trop te demander que de frapper avant d'entrer ? fit Brock d'une voix blanche.

Une petite femme sèche se tenait sur le pas de la porte. Carol Maddox. Peu commode et retorse, pour autant qu'Ash ait pu en juger. Et, en cet instant précis, elle paraissait pour le moins agacée. Cela dit, ses injections de Botox l'empêchaient de sourire et avaient figé son visage dans un air de mécontentement et de mépris permanents.

— Il faut que je te parle, Brock, siffla-t-elle.

Il était temps pour Ash de s'éclipser.

— Nous en avons justement terminé, déclara-t-il, tandis que Brock invitait sèchement sa mère à prendre place.

En sortant du bureau, il éprouva presque un soupçon de pitié pour Brock. Si ça se trouvait, sa mère venait lui faire une scène à cause de sa prétendue liaison avec son assistante.

Mais Brock n'aurait pas dû accuser Melody sans une once de preuve. Jamais elle ne serait allée vendre une information au rival de Maddox, si tant est qu'elle l'ait détenue, ce qui n'était absolument pas le cas.

Il sourit amèrement. Son comportement à lui était tout de même des plus incohérents. Pourquoi s'acharnait-il à défendre l'honneur d'une femme avec qui il avait l'intention de rompre ?

Rachel l'accueillit avec anxiété quand il regagna son bureau.

— Je vous cherchais, monsieur Williams. Mlle Trent a appelé.

— Que voulait-elle ?

— Vous parler. Elle paraissait assez inquiète. Bizarre, même. Elle a demandé que vous la rappeliez au plus vite sur son portable.

— Vous a-t-elle expliqué pourquoi ?

— Non, mais je ne suis pas tranquille. Elle s'est comportée comme si elle ne me reconnaissait pas. Rien d'étonnant jusque-là.

— Je l'appelle tout de suite.

Il s'enferma dans son bureau.

— Ash ? entendit-il aussitôt après la première sonnerie.

L'angoisse qui perçait dans sa voix l'inquiéta.

— C'est moi. Que se passe-t-il ?

— Il faut que tu viennes, lui dit-elle d'une voix si mal assurée qu'il avait du mal à la comprendre.

— Tu es blessée ? Tu as des maux de tête ?

— Non, il faut que tu viennes me chercher.

Il entendait du bruit derrière elle : elle se trouvait quelque part en ville. Elle avait effectivement parlé d'aller faire un tour, sans doute était-elle allée trop loin.

— Mel, où tu es ?

— A Hyde Street Pier.

C'était à l'autre bout de la ville ! Comment avait-elle pu aller jusque là-bas ?

— Est-ce que tu peux venir ? répéta-t-elle nerveusement.

— Je pars tout de suite. Je serai là-bas dans dix minutes.

— Je t'attendrai devant le magasin d'articles de pêche.

Il raccrocha aussitôt, attrapa ses clés au vol et quitta son bureau en trombe.

— Je dois sortir, annonça-t-il en passant près de Rachel. Je pense être de retour dans une heure.

— Est-ce que tout va bien ?

— A vrai dire, je n'en sais rien.

Mais il n'allait pas tarder à en avoir le cœur net.

Melody n'avait pas besoin de se souvenir de son passé pour savoir que, jamais, elle ne s'était sentie aussi humiliée !

Assise dans la voiture d'Ash, elle ne cessait de se tordre les mains, regrettant de ne pouvoir se rendre invisible. Elle avait cessé de trembler et, comme les battements de son cœur s'étaient calmés, elle avait moins mal à la tête et ses vertiges avaient cessé. Mais elle se sentait complètement idiote.

— Tu es prête à me raconter ce qui s'est passé ? lui demanda Ash avec douceur, en la regardant du coin de l'œil.

— Tu vas me trouver stupide.

— Mais non !

Il tendit le bras pour lui prendre la main.

— Je suis simplement heureux qu'il ne te soit rien arrivé de fâcheux. Tu m'as fait une de ces peurs !

Elle se mordit la lèvre.

— Allez, Mel...

— Je me suis perdue, souffla-t-elle enfin.

Elle regrettait déjà d'avoir parlé. Mais Ash ne lui fit aucun reproche, pas plus qu'il ne se moqua d'elle, comme elle l'avait craint.

— Tu te souviens, se força-t-elle à poursuivre, je t'avais dit que j'avais l'intention d'aller marcher un peu.

Il hocha la tête.

— Eh bien, je me sentais en forme, avec de l'énergie à revendre, alors j'ai marché au moins deux kilomètres. Mais j'ai surestimé mes forces.

— Deux kilomètres ! s'exclama-t-il en écarquillant les yeux. Mais enfin, Mel !

— Je sais... mais cela me faisait tellement de bien, de me retrouver au grand air, et les rues étaient en pente douce. Mais, tout à coup, je me suis sentie extrêmement fatiguée, alors pour revenir j'ai décidé de prendre le bus.

— Tu savais lequel prendre ?

— Je pensais le savoir. Malheureusement, je me suis trompée et je suis partie dans la mauvaise direction. Le temps que je m'en aperçoive, j'étais déjà très loin ! Alors j'en ai pris un autre. Pas le bon non plus, hélas. C'était vraiment une sensation étrange. Comme si, au fond de moi, je savais parfaitement quel bus prendre, mais que je ne cessais de monter dans le mauvais !

— Pourquoi n'as-tu pas demandé de l'aide à quelqu'un ?

— J'étais morte de honte. Et puis je tenais à y arriver par moi-même. Finalement, je suis descendue près de la jetée. Mais je ne reconnaissais rien. J'aurais été en Chine, cela aurait été exactement pareil !



Alors j'ai commencé à paniquer. Mon cœur s'est affolé et j'ai ressenti une violente contraction dans la poitrine, comme si j'allais faire une crise cardiaque. Mes mains se sont engourdies, j'ai cru que j'allais m'évanouir. J'étais terrifiée ! C'est à ce moment-là que je t'ai appelé.

— Ça ressemble tout à fait à une crise d'angoisse. Il m'arrivait la même chose quand j'étais gamin, juste avant mes séances de traitement.

— De traitement ? répéta-t-elle, intriguée.

Ash fit une pause de quelques secondes.

— Des rayons..., précisa-t-il enfin.

— Tu as eu des rayons ? fit-elle en fronçant les sourcils. Pour quelle raison ?

— Ostéosarcome... Une tumeur osseuse.

*Il avait eu un cancer ?* Evidemment, elle n'en avait pas le moindre souvenir.

— Tu avais quel âge ?

— Douze ans.

— C'était à quel endroit ?

— Dans le fémur.

— Et pendant combien de temps on t'a fait des rayons ?

— Oh ! pas très longtemps. Environ huit mois. La maladie a été décelée très tôt, lors d'un bilan annuel. Quelques séances de rayons et de chimio, et j'étais guéri !

Cela n'avait sans doute pas été aussi simple qu'il voulait bien le laisser paraître. Sans quoi il n'aurait pas été sujet à des crises d'angoisse.

— Et tu ne crains pas que... Enfin, je veux dire, est-ce que cela peut revenir ?

— S'il avait dû y avoir récurrence, cela se serait produit depuis longtemps.

Il lui jeta un coup d'œil.

— Ne t'inquiète pas, je ne risque pas de tomber malade ou de rendre l'âme dans tes bras ! Il y a plus de chances que je meure renversé par un bus.

— Ce n'est pas ce que je sous-entendais. C'est juste... Je ne sais pas. La question est sortie comme ça, je suis désolée.

— Il n'y a pas de soucis, dit-il en lui pressant la main.

Le sujet était visiblement toujours sensible, elle n'allait pas l'ennuyer davantage. Mais il ne devait pas craindre qu'elle renonce à l'épouser pour cela. Certainement pas ! Si elle s'engageait, c'était pour la vie, jusqu'à ce que la mort les sépare, comme on dit !

D'ailleurs, à propos de mariage...

— Ash, reprit-elle, y a-t-il une raison pour que tu n'aies pas annoncé nos fiançailles à tes collègues ?

— Pourquoi cette question ?

— Quand j'ai appelé ton bureau, je me suis présentée à ta secrétaire comme étant ta fiancée. Et elle a semblé ne pas comprendre. Elle a dit : « Vous êtes sa *quoi* ? » Et j'ai dû répéter : « Sa fiancée, Melody. » J'ai eu la très nette impression qu'elle ignorait totalement que nous étions fiancés.

— En fait, nous ne l'avions pas encore annoncé officiellement, expliqua Ash. Je t'ai fait ma demande juste avant que tu ne partes, et ensuite... tu n'es pas revenue.

Elle hocha la tête.

— Tout s'explique, alors. J'ai remarqué que je ne portais jamais ma bague de fiançailles, sur les photos et les vidéos que j'ai vues. Maintenant, je comprends pourquoi.

Mais Ash semblait étrangement mal à l'aise.

— Cela ne te dérange pas que j'aie vendu la mèche à ta secrétaire, au moins ? reprit-elle. Nous n'avons plus aucune raison de ne pas l'annoncer maintenant ?

Ash sourit et lui pressa la main de nouveau.

— Bien sûr que nous pouvons l'annoncer !

— Tu me rassures ! fit-elle, soulagée. Crois-tu que nous devrions prévoir une fête pour célébrer l'événement ? Et j'ai vu qu'on avait contacté un organisateur de mariages, il faudrait peut-être le rappeler, non ?

— Ne te soucie pas de ça pour l'instant. Il n'y a pas d'urgence. Pense avant tout à te rétablir. Regarde ce qui s'est passé aujourd'hui, tu ne dois pas te mettre trop la pression.

Il avait raison, bien sûr. Néanmoins, elle éprouvait le besoin de reprendre sa vie en main, un sentiment d'urgence qui la poussait à aller de l'avant.

*Se laisser du temps. Petit à petit, elle redeviendrait elle-même.*

Ash arrêta la voiture juste devant l'entrée principale de leur immeuble.

— Tu as ta clé ? lui demanda-t-il.

Elle la sortit de la poche de sa veste.

— Tu ne viens pas ?

— Il faut vraiment que je retourne travailler. Tout va bien maintenant ?

Elle ne pouvait affirmer le contraire, mais elle n'était guère emballée à l'idée de se retrouver seule. Toutefois insister pour qu'il reste reviendrait à se montrer égoïste.

— Ça va aller, je vais essayer de faire une sieste, fit-elle.

— Je t'appelle tout à l'heure.

Il se pencha pour l'embrasser, mais, cette fois, ce ne fut ni sur la joue ni sur le front. Il l'embrassa directement sur les lèvres, les effleurant doucement.

Elle retint son souffle et sentit ses jambes déjà faibles trembler davantage.

— A plus tard...

Elle descendit de voiture, referma la portière et le suivit des yeux tandis qu'il disparaissait à l'angle de la rue.

\* \* \*

Contrairement à ce qu'elle avait espéré, elle ne profita pas de la compagnie d'Ash ce soir-là. Elle s'éveilla à peine quelques secondes au moment où il rentrait. Un coup d'œil au radio-réveil lui indiqua qu'il était plus de minuit. Heureusement que, le lendemain étant un samedi, ils pourraient enfin passer un peu de temps ensemble. Peut-être iraient-ils marcher au bord de l'océan et faire un pique-nique dans le parc. Tout en concevant ces projets, elle sombra de nouveau dans le sommeil.

Lorsqu'elle se réveilla, vers 8 heures, elle se sentait en pleine forme. Et tandis qu'elle se lavait et s'habillait, une alléchante odeur de café vint lui chatouiller les narines. Elle avait espéré être debout la première, pour surprendre Ash en lui apportant son petit déjeuner au lit. Hélas, il l'avait devancée. De toute évidence, il ne profitait même pas des week-ends pour faire la grasse matinée.

Elle pensait le trouver, en train de lire les nouvelles de la Bourse, mais non. Il n'était pas non plus dans son bureau, d'ailleurs.

Où était-il passé ? Comme elle ne le trouvait nulle part, elle l'appela sur son portable. Ash répondit à la troisième sonnerie.

— Où es-tu ? s'enquit-elle.

— J'arrive tout juste au bureau.

— Mais... c'est samedi !

— Et alors ?

— Eh bien, je pensais que... que nous allions enfin pouvoir passer du temps ensemble aujourd'hui.

— Tu sais, j'ai beaucoup de travail à rattraper.

— Et demain ?

— Je vais devoir travailler aussi.

Elle se sentit blêmir. Il travaillait donc tous les jours ! Enfin, s'il travaillait vraiment ! Peut-être passait-il ses soirées et ses week-ends ailleurs, avec une autre femme.

— Ash, tu as une liaison ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Les mots étaient sortis sans qu'elle puisse les retenir.

— Mais non, Mel, pas du tout ! protesta-t-il. Jamais je ne te ferais une chose pareille.

— Je suis désolée, c'est que... Enfin, je crois que je me sens seule. Je ne te vois jamais, et ça m'angoisse.

— Mais j'ai manqué plus d'une semaine de travail, argua-t-il.

Sous-entendu : comme c'était sa faute, elle ne pouvait s'en plaindre.

— Ecoute, Mel, soupira-t-il, je te promets d'essayer de rentrer pour le dîner. Ça te va ?

— Ce serait super.

— Je t'appelle dans la journée, et je te tiens au courant.

— D'accord. Je t'aime, Ash.

Il sembla hésiter.

— Moi aussi, dit-il enfin. A plus tard.

Elle raccrocha, tiraillée par des sentiments contradictoires. Il avait dit : « Moi aussi », et non : « Je t'aime, moi aussi. » On aurait dit qu'il n'était pas vraiment heureux de voir que son amour pour lui avait resurgi, alors qu'ils ne s'étaient retrouvés que depuis quelques jours.

Il pensait peut-être qu'elle se sentait obligée de lui dire ces mots. Et il essayait de lui faire comprendre qu'elle n'avait pas à se forcer, si elle ne se sentait pas prête.

Elle secoua la tête. Il fallait qu'elle arrête de se tourmenter ainsi, ou elle allait définitivement perdre la raison.

Désemparée, elle posa le front contre le marbre froid du comptoir. Réflexe idiot : elle recommença aussitôt à sentir des élancements dans son crâne. Il ne manquait plus que ça !

Il lui fallait trouver d'autres centres d'intérêt qu'Ash ! Elle devait reprendre ses études, retourner à la fac, avoir une vie à elle.

Cela réglerait son problème, et elle ne souffrirait plus du peu de temps qu'Ash avait à lui consacrer.

\* \* \*

Ash ne voyait pas pourquoi il se sentirait coupable d'aller travailler.

Mel allait devoir apprendre à s'y faire. Tous deux avaient pour habitude de mener des vies bien séparées. Quand il avait du temps à consacrer à Melody, il le faisait volontiers, et quand il n'était pas libre, elle occupait ses journées comme bon lui semblait.

Cela ne lui avait jamais posé de problème auparavant.

Evidemment, il était compréhensible qu'elle se sente seule, coincée à la maison. Ce qu'il lui fallait, c'était une voiture, et peut-être aussi ses cartes de crédit.

Ainsi pourvue, elle se sentirait sans doute mieux, plus libre.

Les portes de l'ascenseur qui l'amenait à son bureau s'ouvrirent. Il ne fut pas surpris de trouver Rachel à son poste. Elle avait pris l'habitude de travailler le samedi matin, et parfois même l'après-midi, en cas d'urgence.

— Bonjour, ma belle ! lui dit-il, tandis qu'elle le regardait arriver, amusée.

— Un café ? lui proposa-t-elle.

— Avec plaisir.

Il se débarrassa de sa veste et s'installa à son bureau.

— Comment va Melody aujourd'hui ? s'enquit Rachel en lui apportant une tasse fumante.

— Mieux.

Il avait donné à sa secrétaire une explication assez vague sur ce qui s'était passé la veille : Melody était sortie, elle ne s'était pas sentie bien et s'était trouvée dans l'incapacité de rentrer par elle-même.

Rachel n'avait pas pipé mot de ses « fiançailles », mais il devinait qu'elle ne tarderait pas à aborder le sujet.

— Je suis un peu étonnée de vous voir là, ce matin, fit-elle.

— Pourquoi ? Je travaille toujours le samedi.

— Oui, mais avec Melody convalescente...

— Elle va bien, décréta-t-il. Et puis ça lui fait du bien de s'occuper de son côté.

— Si vous le dites, dit Rachel en haussant les épaules.

Et sans lui laisser la possibilité de trouver d'autres excuses, elle quitta le bureau.

Il soupira. Melody était une grande fille, et elle s'était toujours montrée très indépendante. Une fois qu'elle aurait une nouvelle voiture et de l'argent à dépenser, elle retrouverait son ancienne assurance.

Il passa une bonne partie de la matinée au téléphone, avec un concessionnaire automobile. Comme Ash était un bon client, le vendeur proposa même de venir lui faire essayer le modèle qui l'intéressait à son bureau. Malheureusement, le modèle en question n'étant pas en stock, il fallait attendre le lundi suivant, pour que le véhicule soit acheminé de Los Angeles.

Une fois ce problème réglé, il passa plusieurs coups de fil pour réinitialiser les cartes de crédit qu'il avait fait suspendre après le départ de Melody. En express, les cartes arriveraient le même jour que la voiture.

Quand Rachel passa la tête dans l'entrebâillement de la porte pour lui signaler qu'elle partait, il s'apprêtait seulement à se mettre au travail.

— Restez chez vous demain, lui suggéra-t-elle. Melody a autant besoin de vous que Maddox. Probablement plus, même...

— Merci, docteur !

Dix minutes plus tard, il reçut un coup de fil de Brock.

— Je t'attends en salle de réunion, lui dit-il d'un ton sec. Tout de suite.

Il se renfrogna. Ça n'augurait rien de bon. Pourtant, il n'était pas d'humeur à se faire passer un savon, ni à supporter encore une fois les accusations de Brock au sujet de Melody.

Il se leva à contrecœur et se dirigea vers la salle de réunion.

Comme la porte était fermée, il frappa.

— Entre, fit la voix de Brock.

Ash prit une profonde inspiration. Bon sang, il n'avait vraiment pas besoin de ça ! Il poussa la porte, bien décidé à ne pas s'en laisser conter.

Quelle ne fut pas sa surprise de se retrouver devant une salle remplie de collègues qui s'écrièrent à son entrée :

— Surprise !

Il devait avoir l'air complètement ahuri, car tout le monde éclata de rire. De toute évidence, ces gens étaient là pour fêter quelque chose. Mais quoi ? Une augmentation dont personne ne lui aurait touché mot ?

Interloqué, il remarqua enfin un gâteau sur la table, et une banderole accrochée au plafond : « Félicitations, monsieur Melody Trent ! »

Les collègues d'Ash, Brock, Flynn, Jason Reagart, mais aussi Gavin Spencer, Celia Taylor et son fiancé, Evan Reese, plus quelques personnes du service communication, plusieurs créatifs et un bon nombre de cadres du service financier, se pressèrent autour de lui pour lui présenter leurs félicitations.

Tout le monde était au courant. Il serait impossible d'éviter un esclandre, le jour où il laisserait tomber Melody.

Entre deux accolades, quelqu'un lui tendit une coupe de champagne.

— Vraiment, il ne fallait pas...

— Tu plaisantes ! Une nouvelle pareille, ça se fête ! s'exclama Flynn. Nous aurions voulu inviter Melody, mais Rachel nous a dit qu'elle n'était pas très en forme.

Ash retint un soupir de soulagement. Il avait au moins échappé à cela.

Rachel, qu'il soupçonnait d'être à l'origine de cette initiative, se trouvait à l'autre bout de la salle, tout sourire. Il joua des coudes pour la rejoindre.

— Félicitations, monsieur Williams ! lui dit-elle en le serrant dans ses bras.

— Vous êtes virée, lui souffla-t-il.

— Ainsi soit-il ! répondit-elle sans se départir de son sourire.

Celia Taylor s'approcha et lui tendit une autre coupe.

— Tu dois en avoir besoin. Je sais que tu détestes ce genre de petites fêtes.

— Merci, fit-il, reconnaissant.

— Je suis tellement heureuse pour vous deux, reprit Celia. Je sais que les dernières semaines ont été très pénibles pour toi. C'est vraiment merveilleux que tout s'arrange. Vous avez déjà fixé une date pour le mariage ?

Il but une gorgée de champagne.

— Pas encore.

— J'espère que vous n'envisagez pas de vous marier en douce, à Las Vegas. Tout le monde ici attend son invitation de pied ferme !

Eh bien, tout le monde allait être déçu ! Mais il s'abstint bien évidemment d'en laisser rien paraître et se contenta d'un hochement de tête.

Il fallait qu'il s'échappe d'ici au plus vite. Mais il était coincé dans cette fête, avec une coupe de champagne qui ne désemplissait pas. Il fut tenté de s'enivrer pour ne plus penser à rien, mais renonça après le sixième verre.

Enfin, les convives commencèrent à s'en aller, et lorsqu'il ne resta plus que quelques cadres dans la salle, il jugea qu'il pouvait décentement s'éclipser.

— Je vais appeler un taxi pour rentrer, annonça-t-il.

Même s'il n'était pas ivre, il n'était pas en mesure de reprendre le volant.

— On y va, nous aussi, lui dit Celia. On va te déposer.

Son fiancé renchérit.

— Monte avec Celia. Je vous suis.

Ash accepta avec joie et prit congé des collègues qui restaient encore, agréablement grisés.

Une fois installé dans la voiture de Celia, il comprit qu'elle avait quelque chose à lui dire.

— Ça ne va pas ? lui demanda-t-il.

— Si, si, au contraire. Avec Evan, ça va même superbien, à tel point qu'on en a vraiment assez de vivre aussi loin l'un de l'autre.

— Si je te suis bien, cela veut dire que vous comptez vous rapprocher ?

— Tu as tout compris. Je vais déménager à Seattle, à la fin de l'année.

Il hocha la tête. Voir partir Celia ne l'enchantait pas, mais il fallait s'y attendre. Elle était follement amoureuse d'Evan et il aurait été égoïste de sa part de ne pas souhaiter que leur histoire réussisse.

— Tu vas donc quitter Maddox ?

— Pas exactement. Je serai en charge de la publicité pour Reese Enterprises, en tant que consultante de Maddox, mais depuis Seattle.

— Génial !

— C'est Brock et Flynn qui ont suggéré cet arrangement, ils ne voulaient pas me laisser partir.

— Tu m'étonnes ! Ils savent bien ce qu'ils te doivent. Une collaboratrice comme toi, ça ne se trouve pas facilement.

— Merci, Ash. Et tu sais, j'ai beau être enchantée de ce nouveau départ, vous allez tous me manquer.

— Tu sais qui va te remplacer ?

— Un certain Logan Emerson, qui doit commencer lundi prochain. Je vais le former pendant une quinzaine de jours, et puis je me consacrerai exclusivement au budget Reese. Je vais faire pas mal d'allers-retours, en attendant le déménagement.

— Tu vas nous manquer, toi aussi, mais il me semble que c'est en effet la meilleure solution.

Ils étaient arrivés devant l'immeuble d'Ash.

— Merci de m'avoir déposé, Celia.

— De rien. A lundi. Embrasse Melody de ma part. Quand elle ira mieux, il faudra qu'on s'organise un petit dîner tous les quatre.

— Oui, avec plaisir, mentit-il, sachant pertinemment que cela n'arriverait jamais.

Quand il rentra, l'appartement était plongé dans le silence et l'obscurité. Il songea un instant que Mel devait être sortie, avant de remarquer sa clé sur le comptoir de la cuisine. Pourtant elle n'était pas non plus dans sa chambre.

Perplexe, il entendit soudain l'eau couler. Elle était dans la salle de bains.

Comme la porte était ouverte, il jeta un coup d'œil à l'intérieur, et en découvrant Melody sous la douche, il eut aussitôt envie de l'y rejoindre.

Depuis qu'il l'avait surprise, l'autre jour, en train de visionner ce fameux film, une pensée ne cessait de le hanter : retrouver la même intensité émotionnelle qu'en cette occasion.

Il se débarrassa de sa veste et de ses chaussures en un tournemain, puis entra dans la salle de bains. La tête renversée et les yeux fermés, Mel se rinçait les cheveux et ne l'entendit pas.

La mousse du shampoing glissait le long de son dos et sur la courbe de ses fesses. Il fut pris d'une envie brûlante de suivre le trajet de cette mousse et de frictionner Melody lui-même. Mais celle-ci lui tourna bientôt le dos pour attraper le gel douche. Elle s'en versa un peu dans le creux de la main et entreprit de se savonner le corps.

Fasciné, il regardait les mouvements de ses mains sur ses seins, son ventre, ses bras... Ce n'étaient pas des gestes volontairement sensuels, mais il avait tellement envie d'elle qu'elle n'aurait pu le troubler davantage.

Les mains de Melody remontèrent bientôt vers ses seins, dont elle pinça les pointes, tout en fermant les yeux.

Bien entendu, ce n'était pas la première fois qu'il la voyait se toucher ainsi, mais c'était totalement différent cette fois-ci. Peut-être parce qu'elle ignorait qu'il l'observait et qu'elle ne jouait pas de rôle à son intention.

Il sentit son sexe durcir et tendre le tissu de son pantalon. Sans quitter Melody des yeux, il dénoua sa cravate et déboutonna sa chemise.

Les mains de Melody avaient abandonné ses seins pour descendre vers le triangle sombre, au bas de son ventre. Il tressaillit, parcouru par un long frisson de volupté, anticipant ce qu'il allait voir. Malheureusement, ce fut le moment qu'elle choisit pour rouvrir les yeux.

Son cri fut si perçant qu'il craignit un instant que leurs voisins ne croient à une agression.

— Tu m'as fichu une de ces frousses ! s'écria-t-elle.

Il s'attendait à ce qu'elle tente de dissimuler son corps, mais elle n'en fit rien, même si ses joues étaient devenues écarlates.

— Ça fait longtemps que tu es là ?

— Assez, en tout cas, pour avoir pu apprécier ce que j'ai vu...

— Tu devrais savoir que ça ne se fait pas d'espionner les gens ! gronda-t-elle. Et ne me dis pas que tu es en train de me filmer ! ajouta-t-elle, en se couvrant aussitôt les seins.

Il s'esclaffa.

— Il n'y a pas de caméra, rassure-toi, dit-il en achevant de déboutonner sa chemise. Et puis je ne t'espionnais pas... Je regardais, c'est tout.

— C'est exactement la même chose.

— Arrête, on dirait que j'étais en train de te lorgner à travers la serrure !

Il jeta sa chemise par terre.

Mel suivit son geste, et ses yeux tombèrent sur le renflement qui déformait son pantalon. Elle sembla paniquée.

— Que... qu'est-ce que tu fais ?

— J'enlève mes vêtements.

— Pour quoi faire ?

— Pour prendre une douche.

Il ôta ses chaussettes et déboutonna son pantalon dont il se défit en même temps que de son boxer.

— Avec moi ? demanda-t-elle d'une voix soudain tremblante et suraiguë.

— Oui, à moins qu'il y ait quelqu'un d'autre avec toi, sous la douche...

Il s'approcha, faisant mine d'explorer la cabine. La panique de Mel sembla monter d'un cran quand elle posa les yeux sur son sexe dressé.

— Je croyais qu'il ne fallait pas précipiter les choses, bredouilla-t-elle en reculant contre la paroi de la cabine, palpitante d'inquiétude.

— N'aie pas peur, la rassura-t-il en entrant à son tour. Je veux juste être près de toi.

Il ne mentait pas. Cela ne le dérangeait pas s'ils ne faisaient pas l'amour, il avait juste besoin de la toucher, d'explorer de ses mains chaque centimètre carré de sa peau. Et elle ne le caresserait en retour que si elle en avait envie. C'était elle qui déciderait.

Mais elle se tenait toujours dans un coin de la cabine, à l'observer avec anxiété.

— Je vais sans doute te paraître stupide, avoua-t-elle, mais je suis terriblement nerveuse.

— Je le vois bien, la rassura-t-il, mais nous allons prendre notre temps. Si tu trouves que les choses vont trop loin, on s'arrêtera. D'accord ?

Mel hésita quelques secondes et déglutit avec difficulté.

— D'accord.

Il lui prit alors doucement les mains et l'attira contre lui, sous le jet de la douche. Il voulait l'embrasser, retrouver le baiser magique qui les avait unis l'autre jour. Mais, quand il se pencha vers Melody, son sexe dressé lui frôla le ventre. Elle sursauta aussitôt, avant d'étouffer un rire nerveux.

— Ce n'est que moi, souffla-t-il à son oreille.

— Je sais, je suis ridicule. Excuse-moi.

Bizarrement, il aimait bien sa gaucherie. C'était agréable que Melody n'essaie pas de prendre le contrôle de la situation, que, pour une fois, elle lui laisse l'initiative.

— Tu sais quoi ? J'ai une meilleure idée. Tourne-toi.

Il prit le gel douche et en versa un peu dans sa main.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Te laver le dos.

Comme elle lui lançait un regard inquiet, il s'empressa d'ajouter :

— Uniquement le dos, je te le promets.

Mel posa les mains sur la paroi et le laissa la savonner, depuis les épaules jusqu'au bas du dos.

— C'est bon, murmura-t-elle tandis qu'il lui massait les épaules.

Il sentit qu'elle commençait à se détendre. Enhardi, il poursuivit son massage en descendant progressivement, mais dès qu'il lui effleura les fesses, elle se raidit de nouveau.

— Décontracte-toi, lui dit-il pour l'encourager, en remontant les mains. C'est censé être agréable...

— Je suis désolée, je ne sais pas pourquoi je suis aussi nerveuse. Je n'étais pas comme ça, l'autre jour, à l'hôtel...

— Peut-être parce que tu savais pertinemment que tu ne pourrais pas faire l'amour, à ce moment-là.

— Peut-être, fit-elle sans conviction.

Il interrompit son massage.

— J'ai l'impression que tu ne me dis pas tout.

— Non, mais ça n'a pas d'importance. C'est juste une idée stupide.

Il la força à se retourner. Elle était tellement attirante, avec ses cheveux dégoulinants et ses sourcils froncés.

— Si quelque chose te perturbe, ça n'a rien de stupide. Et si tu ne m'expliques pas de quoi il s'agit, nous ne pourrons pas résoudre le problème.

— C'est à cause de ces vidéos...

— Celle de la douche ?

Melody secoua la tête, fixant obstinément ses pieds.

— Non, les deux autres. Je sais que c'était moi, mais ce n'est plus moi. Cette femme... Elle était si sûre d'elle, si sexy. Je ne pourrai jamais faire ce qu'elle faisait, ni prononcer les mêmes mots... Je ne peux plus être cette femme.

Il haussa les épaules.

— Et alors ?

Le regard de Mel, si plein de souffrance et de peur, le heurta et le dégrisa sur-le-champ.

— J'ai tellement peur de te décevoir, Ash.

Il ne s'agissait pas d'un de ces jeux sexuels auxquels elle jouait habituellement avec lui. Non, elle était véritablement bouleversée. Jamais il ne l'avait vue aussi vulnérable. Pas même pendant son séjour à l'hôpital.

— Mais comment pourrais-tu me décevoir ? C'est impossible.



Elle parut sceptique.

— Ecoute-moi bien, lui dit-il en l'obligeant à relever la tête. Je n'ai pas envie de retrouver la Melody que l'on voit sur ces vidéos. Je te veux, toi...

Il comprit soudain que c'était probablement la chose la plus honnête qu'il lui ait jamais dite. Car il la désirait comme jamais il n'avait désiré l'autre Melody.

Dans ce cas, pourquoi attendait-il toujours qu'elle agisse comme l'ancienne Melody ? Il devait bêtement s'imaginer qu'elle allait abandonner toutes ses inhibitions comme par magie, dès l'instant où il la toucherait.

Il avait envie d'elle, ça oui. Mais pas si cela devait la blesser ou la perturber. Le jeu n'en valait pas la chandelle. Physiquement, elle était sans doute prête, mais, émotionnellement, c'était une tout autre affaire. Il allait trop vite.

Il ferma aussitôt le robinet de la douche, s'étonnant lui-même d'être devenu aussi prévenant.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'enquit Mel.

Elle paraissait de plus en plus perdue, mais il fallait bien avouer qu'il y avait de quoi. D'abord, il prétendait vouloir patienter et refusait ses avances ; ensuite, il l'agressait presque sexuellement, avant de changer de nouveau d'avis. Ce n'était pas parce qu'il lui avait acheté une voiture et projetait de lui donner des cartes de crédit qu'il devait se figurer qu'elle lui appartenait. Melody, elle, n'avait rien demandé.

— Viens, sortons de la douche.

— Mais...

— Tu n'es pas prête, c'est évident, je n'aurais jamais dû te mettre la pression comme ça. Je me suis conduit comme un imbécile.

Il attrapa une serviette dont il l'enveloppa, puis il sortit à son tour de la cabine pour en nouer une autre autour de ses hanches.

Melody restait immobile, l'observant, perplexe.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

Elle acquiesça, sans toutefois bouger d'un pouce.

— Habillons-nous, reprit-il. Et si ton offre de dîner tient toujours, j'aimerais beaucoup déguster l'un de tes bons petits plats. A moins que tu ne préfères sortir. C'est toi qui choisis.

— D'accord, fit-elle sans préciser ce qu'elle préférerait.

Il ramassa ses vêtements, avant de la rejoindre dans la chambre.

Au lieu de la trouver en train de se rhabiller, il découvrit Mel allongée sur son lit. Les draps ne couvraient que ses jambes, laissant voir une jeune femme d'autant plus sexy qu'elle ne forçait pas sa nature. Elle avait des seins somptueux, qu'il brûlait de caresser, d'embrasser, de mordiller... Mais il ne devait pas la brusquer.

— Tu veux faire une sieste ? parvint-il à lui demander sur un ton neutre.

Elle secoua la tête et tendit la main.

— Viens..., murmura-t-elle.

Que voulait-elle, au juste ?

— Mel...

— Viens ici, fit-elle plus fermement.

— Mais je croyais... que nous devions attendre.

Bien que toujours aussi perplexe, il laissa glisser sa serviette à terre et se faufila entre les draps, qui collèrent à sa peau humide.

Il s'allongea à côté d'elle, en évitant soigneusement de la frôler.

— Ça y est, je suis là. Et maintenant ?

— Maintenant, je veux que tu m'embrasses. Et que tu me touches.

Elle n'aurait pu lui donner un ordre plus agréable. Malgré son excitation, il devait absolument savoir jusqu'où elle était disposée à aller, avant de répondre à ses demandes.

— Ecoute, je ne voudrais surtout pas franchir de limites, alors il faut que tu me dises ce que tu veux exactement.

— Je veux qu'on fasse l'amour, Ash.

Sans le quitter des yeux, elle se redressa un peu, attendant manifestement qu'il l'embrasse.

Il savait que l'ancienne Mel aurait voulu qu'il la prenne avec fougue. La nouvelle Mel, en revanche, ignorait ce qu'elle souhaitait. Alors il était libre de ses choix, tel un peintre devant une toile blanche.

Mais, cette fois, c'était un tableau qu'ils peindraient ensemble.

Quand Ash se pencha pour l'embrasser, caressant son visage avec tendresse, Melody sut qu'elle serait toujours en sécurité avec lui.

Elle n'avait qu'une conscience confuse de ce qui s'était passé dans la salle de bains, mais lorsqu'il l'avait enveloppée dans une serviette et lui avait dit qu'il ne l'importunerait plus, un déclic s'était produit. Elle avait compris qu'elle le désirait et qu'elle était prête. Et elle le voulait tout de suite ! Il était grand temps de cesser de regarder en arrière et de se concentrer sur l'avenir.

Les lèvres d'Ash effleurèrent les siennes avec douceur, et le reste d'anxiété qu'elle éprouvait encore s'évapora dans leurs souffles mêlés. Tous ses sens s'éveillèrent sous les baisers qu'il lui donnait, et son corps s'embrasa au contact des mains expertes qui la caressaient. C'était comme si Ash possédait une carte de ses zones érogènes, et qu'il les explorait l'une après l'autre, jusqu'à la rendre folle de désir. Il la faisait trembler de tous ses membres, la conduisant jusqu'au bord de l'extase, ralentissant juste avant qu'elle ne l'atteigne.

A côté de l'habileté dont il faisait preuve, elle se sentait maladroite, mais à aucun moment il ne sembla incommodé par sa gaucherie. Rien n'était plus érotique pour elle que d'explorer son corps puissant, de le redécouvrir et de réapprendre ce qu'il aimait. Outre le fait qu'Ash semblait apprécier le contact de sa langue, il paraissait aussi beaucoup aimer qu'elle le chevauche et titille de son pouce le bout de sa hampe dressée.

— Oh, Mel, c'est divin, souffla-t-il, les yeux mi-clos, en empoignant les draps.

— Je faisais ça avant ? s'enquit-elle.

Il secoua la tête et rouvrit les yeux.

— J'aimerais bien me retenir, mais si tu continues ainsi, cela va être impossible, dit-il d'une voix hachée.

— Ce n'est pas grave.

— Si ! Je veux venir en toi.

Elle se plaça aussitôt sur lui.

— Tu es sûre ?

Jamais elle n'avait été plus sûre de quoi que ce soit. Les yeux rivés aux siens, elle s'empala lentement sur lui. Elle était certaine que faire l'amour ne lui avait encore jamais procuré cette sensation étonnante : elle se sentait enfin complète.

Alors elle imprima à son corps un mouvement de va-et-vient lascif, qui tira un gémissement de son partenaire. Il passa les bras derrière son cou pour l'attirer à lui. Puis, lentement, il la fit basculer sur le dos et l'observa avec un sourire carnassier.

Elle ouvrit la bouche pour protester contre ce soudain changement de dynamique, mais il ne lui en laissa pas le loisir. L'ardeur redoublée qu'il mit dans ses mouvements lui arracha des gémissements de plaisir.

Il la pénétrait et se retirait avec régularité, sans la quitter des yeux. C'était comme dans la vidéo de la douche, mais en mieux, parce que, cette fois, c'était bien réel.

Tout ce qu'elle avait espéré, et bien plus encore.

Elle avait envie de lui crier d'aller plus vite et plus fort, mais les mots se perdaient quelque part entre son cerveau et ses lèvres. Elle se sentait paralysée, au bord d'un précipice où chaque coup de boutoir menaçait de la précipiter.

Il accéléra encore le rythme. Le corps de Mel se mit à frémir, puis à trembler, et le plaisir prit possession d'elle avec une violence inouïe. A son tour, il atteignit le pic du plaisir dans un gémissement sourd, le corps secoué de soubresauts.

Il laissa tomber sa tête sur l'épaule de Mel. Epuisés, tous les deux, ils cherchèrent à reprendre leur souffle. Puis il l'embrassa une dernière fois et roula sur lui-même, pour se retrouver sur le dos.

— Ne le prends pas mal, dit-il en l'attirant contre son flanc, mais c'est de loin le coût le plus apaisé que nous ayons jamais eu.

Sur les vidéos, elle avait pu constater sa fâcheuse tendance à se montrer bruyante pendant leurs ébats, mais elle avait supposé qu'elle exagérait pour la caméra. Jamais elle n'aurait cru qu'elle se manifestait toujours comme ça.

— Je peux essayer de me faire entendre davantage, la prochaine fois, proposa-t-elle.

— Oh, non, fit-il précipitamment. Je préfère le calme. Cela m'évite les regards entendus des voisins dans l'ascenseur...

Elle se releva sur un coude.

— Tu plaisantes !

Visiblement pas. Elle s'empourpra violemment à l'idée que leurs voisins aient ainsi profité de leur intimité.

— J'ai encore du mal à croire que je me comportais ainsi. Et tu sais, j'avais supposé qu'en retrouvant la mémoire je redeviendrais la personne que j'étais. Mais, tout compte fait, je crois que je n'en ai pas envie. Je préfère la personne que je suis aujourd'hui.

— Moi aussi, en fait.

Pourvu qu'il soit sincère, qu'il ne soit pas secrètement déçu par la nouvelle Melody !

— Alors tu ne regrettes pas le maquillage, la coiffure parfaite et les vêtements chic ?

— A vrai dire, je n'y prêtais pas vraiment attention. Les vêtements que tu portes me plaisent bien, et j'aime beaucoup tes cheveux comme ça.

Il approcha la main pour glisser une de ses mèches derrière son oreille.

— Quant au maquillage, j'ai toujours pensé que tu n'en avais pas besoin.

— Je devais manquer d'assurance quand j'étais enfant.

— Tu t'en souviens ? lui demanda-t-il, tandis que son front se barrait d'un pli qui semblait indiquer de la contrariété.

— Pas vraiment. C'est difficile à expliquer. C'est juste un sentiment que j'ai. Je regarde ce que j'étais, et cela me semble tellement éloigné de ce que je suis maintenant que j'ai l'impression d'avoir dû jouer un rôle. Je devais essayer d'être une autre femme. Ça doit signifier que je ne m'aimais pas beaucoup, tu ne crois pas ?

— Peut-être.

— Cela ne te dérange pas si je m'achète une nouvelle garde-robe ?

— Achète tout ce qui te fait plaisir, lui répondit-il en souriant.

— J’aurai probablement besoin que tu m’emmènes en ville, car je n’ai pas très envie de prendre le bus. Tu pourrais me déposer, et je t’appellerais quand j’aurais terminé ?

— Et si tu prenais toi-même le volant ?

Il avait raison après tout, elle ne prenait plus d’antalgiques et ses vertiges avaient disparu.

— Pourquoi pas ? Si tu ne vois pas d’inconvénient à me prêter ta voiture.

Il esquissa un sourire malicieux, ce sourire qui la faisait fondre.

— Je voulais attendre lundi qu’elle arrive pour t’en parler, mais…

— Tu voulais attendre que « qui » arrive ?

— J’avais envie de te faire la surprise, mais autant te l’annoncer maintenant.

Il sauta du lit, aussi excité qu’un petit garçon, et ramassa son pantalon par terre. Après en avoir sorti son téléphone portable, il revint s’allonger à côté d’elle. Mais elle dut patienter encore : il joua avec son écran tactile et se déroba quand elle essaya de regarder par-dessus son épaule.

— Attends un peu.

Que cachait ce sourire malicieux ? Enfin, il lui tendit le téléphone, et elle découvrit la photo d’une voiture à l’écran. Un superbe coupé sport, bleu métallisé.

— Je croyais que ta voiture était neuve, s’étonna-t-elle.

— Elle l’est.

— Alors pourquoi en acheter une autre ?

Il éclata d’un rire sonore.

— Mais pour toi, bien sûr ! C’est ta voiture. Enfin, pas exactement celle-là, mais le même modèle.

— Tu m’as acheté une voiture ? fit-elle, incrédule.

— Tu en as besoin, non ?

— Ash !

Elle se jeta à son cou et le serra avec fougue.

— Merci, merci, merci !

— Ce n’est rien, fit-il, en riant de bon cœur.

— Pour toi, peut-être, mais pour moi c’est énorme !

— Regarde, si tu tapes ici, tu peux l’observer sous plusieurs angles.

Mel s’appuya contre son oreiller et étudia les différentes photos qu’il avait prises.

— Elle est superbe, je suis déjà impatiente de la conduire !

— C’est un modèle très sûr. Et j’ai pris toutes les options possibles et imaginables !

Elle continuait à faire défiler les photos.

Quand, tout à coup… ce n’était plus une voiture qu’elle avait sous les yeux. Il lui fallut une bonne seconde pour comprendre ce qu’elle voyait à l’écran.

Au moment où elle comprit, la tête se mit à lui tourner.

\* \* \*

Soudain, le visage de Mel était devenu pâle comme un linge. Elle porta une main à sa bouche, comme pour réprimer un haut-le-cœur.

Il se rassit précipitamment.

— Que se passe-t-il, Mel ?

Elle secoua la tête et dit d’une voix blanche :

— Je devrais être morte.

Il jeta un œil sur l’écran de son portable et comprit. Elle était tombée sur les clichés qu’il avait pris à la fourrière, ceux qui montraient l’épave de sa voiture. Il les avait complètement oubliés !

— Arrête de regarder ça ! dit-il en lui retirant le téléphone des mains.

Mais il était trop tard, hélas, elle avait vu. Il aurait dû effacer ces horribles photos, ou tout au moins les transférer à l'abri, sur son ordinateur.

— Je ne voulais pas que tu les voies, je suis vraiment navré.

Elle leva vers lui des yeux ronds comme des soucoupes.

— Comment j'ai survécu à cet accident ?

— Tu as eu beaucoup de chance.

— Je comprends maintenant pourquoi tout le monde ne cessait de me le répéter, à l'hôpital. Tu as d'autres photos ?

— Cinq ou six, je crois. Je vais les effacer.

Elle tendit la main vers le portable.

— Je veux les voir.

— Mel...

— Ash, il faut que je les voie !

— Mais pourquoi ? Ça risque de te perturber.

— C'est encore pire si je ne les vois pas ! S'il te plaît.

A contrecœur, il lui tendit son portable, sans la quitter des yeux tandis qu'elle faisait défiler les photos. Quand elle eut atteint la dernière, elle se les repassa dans l'autre sens. Elle recommença plusieurs fois avant de fermer les yeux très fort, comme si elle essayait d'effacer les images imprimées sur sa rétine.

Il s'en voulait de l'avoir laissée faire. Mais pourquoi n'avait-il pas effacé ces photos plus tôt !

— Mel, rends-moi mon portable...

— J'ai fait des tonneaux, murmura-t-elle.

— Oui. Et puis tu as heurté un arbre. Le médecin te l'a raconté, tu t'en souviens ?

Elle fronça les sourcils fouillant apparemment dans sa mémoire.

— L'intérieur était noir, il y avait des lumières rouges sur le tableau de bord. Et le levier de vitesses...

Elle tendit sa main droite, comme si elle s'emparait du levier.

— Il était rouge aussi !

Elle rouvrit les yeux et les leva sur Ash.

— Il y avait un arbre désodorisant, suspendu au rétroviseur. Qui sentait la noix de coco.

Elle n'avait pu voir tout ça sur les photos. Il n'y avait donc plus qu'une seule explication possible : elle se souvenait.

— Quoi d'autre ?

— Je revois les tonneaux. J'étais morte de peur, j'avais mal, je pensais que j'allais mourir. C'était horrible. Je m'en souviens maintenant.

Combien de temps faudrait-il pour que le reste revienne ? S'était-elle rendu compte qu'elle faisait une fausse couche ?

Il posa une main rassurante sur son épaule.

— C'est terminé. Tu es en sécurité maintenant.

Elle plongea ses yeux dans les siens.

— Il y a autre chose.

Il retint son souffle.

Elle le fixa pendant ce qui lui sembla durer une éternité, puis secoua la tête.

— Je ne sais pas. Je sens qu'il y a quelque chose, mais j'ignore quoi.

— Ça viendra, la rassura-t-il.

Au fond de lui, c'était exactement le contraire qu'il espérait.

Cette nuit-là, Mel fit un cauchemar.

Après avoir savouré un repas chinois et regardé un film auquel ils n'avaient guère prêté attention, Ash l'avait accompagnée jusqu'à son lit. Il avait l'intention de travailler un peu dans son bureau, mais elle lui avait pris la main.

— Reste, s'il te plaît, l'avait-elle supplié.

Il n'avait pas eu le courage de refuser. Ils s'étaient alors déshabillés et couchés. Il avait effleuré ses lèvres, pour lui souhaiter bonne nuit, persuadé qu'elle n'avait aucune envie de faire l'amour.

Mais, à sa grande surprise, Melody avait noué les bras autour de son cou et lui avait chuchoté à l'oreille :

— Prends-moi encore.

Il s'attendait toujours à ce que le côté agressif qu'il avait connu reprenne le dessus, mais elle semblait apprécier au contraire que ce soit lui qui prenne l'initiative.

Et il se rendait compte, non sans étonnement, qu'il préférerait vraiment cela à l'attitude provocatrice qu'elle adoptait auparavant.

Après l'amour, elle s'était pelotonnée contre lui, brûlante et détendue, et ils avaient sombré dans un sommeil réparateur.

Pourtant, quelques heures plus tard, Melody s'était réveillée en sursaut et redressée, la respiration saccadée, les yeux hagards.

Il se releva à son tour et posa la main sur son épaule. Elle était trempée de sueur, tout comme le drap. Il craignit d'abord qu'elle n'ait de la fièvre, mais sa peau était fraîche.

— Je faisais des tonneaux, dit-elle, articulant avec peine. Je roulais, je roulais sur moi-même et je ne pouvais rien faire...

— Tu as fait un cauchemar, murmura-t-il. Tout va bien, je suis là.

C'était probablement parce qu'elle avait découvert les photos de sa voiture, quelques heures plus tôt. Il n'aurait pas dû se montrer aussi négligent.

— J'ai mal à la tête, se plaignit-elle, en pressant ses tempes. Ça me lance.

Difficile de déterminer si Mel souffrait réellement en cet instant ou si elle revivait le moment de l'accident. Elle paraissait prisonnière entre le rêve et la réalité.

— Tu veux un cachet ? lui proposa-t-il.

Elle frissonna et se blottit contre lui.

— J'ai froid.

— Viens, dit-il.

Elle se laissa conduire sans opposer de résistance.

— On va dans ma chambre, lui expliqua-t-il. Pour dormir dans des draps secs.

Il la coucha, puis s'allongea à ses côtés. Il resta à écouter sa respiration, guettant le moment où elle deviendrait régulière, avant de s'endormir à son tour.

Vers le matin, Mel le réveilla, inquiète.

— Ash, qu'est-ce qu'on fait dans ta chambre ?

De toute évidence, elle n'avait aucun souvenir de ses terreurs nocturnes.

— Tu as fait un cauchemar, marmonna-t-il, sans parvenir à ouvrir les yeux.

— Ah bon ?

— Tu avais beaucoup transpiré, alors nous sommes venus dans mon lit, pour dormir au sec.

Après quoi, il replongea aussitôt dans le sommeil. Quand il se réveilla pour de bon, il était plus de 8 heures, c'est-à-dire bien plus tard que l'heure à laquelle il avait l'habitude de se lever, y compris le dimanche. Il lui faudrait faire l'impasse sur la salle de gym et se rendre directement au travail.

Il se doucha et s'habilla de manière décontractée, vu qu'il était rare de croiser quelqu'un au bureau, le dimanche.

Mel était dans le salon, assise sur le sofa, les genoux repliés sous le menton. Avec son T-shirt, son jean et ses cheveux attachés en queue-de-cheval, on ne lui aurait pas donné plus de dix-huit ans.

Elle l'accueillit avec un grand sourire.

— Bonjour !

Il lui déposa un baiser sur les lèvres. Elles avaient un goût de café et une saveur un peu sucrée, celle d'une viennoiserie peut-être. Et Mel sentait le savon qu'ils avaient utilisé la veille, sous la douche.

Il dut faire un puissant effort de volonté pour résister à la tentation de la prendre dans ses bras et de la ramener au lit sur-le-champ. Mais il devait se montrer raisonnable.

— Bonjour, dit-il à son tour, quand il s'écarta d'elle.

— Le café est prêt, lui répondit-elle en souriant.

— Tu es debout depuis longtemps ?

— 6 heures et demie.

Elle l'avait suivi dans la cuisine, et s'installa sur un tabouret haut.

— J'ai été un peu désorientée ce matin, de me réveiller dans un lit où je ne m'étais pas endormie.

— Tu ne te souviens de rien ?

Elle secoua la tête.

— Non. En revanche, j'ai eu de nouvelles réminiscences. Tu sais, le bouquin que je suis en train de lire, eh bien je l'ai déjà lu ! A vrai dire, je m'en doutais, vu qu'il était sur mon étagère, mais, ce matin, je l'ai repris et toute l'histoire m'est revenue d'un coup. Je savais comment ça se terminait. Du coup, je suis allée regarder d'autres livres dans la bibliothèque, et rien qu'en lisant leur quatrième de couverture, je me suis souvenue d'en avoir lu plusieurs.

Cela devait arriver, bien sûr ! Mais, malgré sa contrariété, il ne pouvait s'empêcher d'admirer la rapidité des progrès de Melody.

— Eh bien dis donc, tu n'as pas perdu ton temps, commenta-t-il, en s'efforçant de n'en rien laisser paraître.

— Tu peux le dire ! Mais ce qui me semblait insensé, c'était que je parvenais à me rappeler des romans, mais rien concernant ma propre mère. Et, tout à coup, j'ai repensé à la photo...

— Quelle photo ?

— Celle de ma mère et moi, quand j'avais treize ans.

Il voyait de quoi il s'agissait. Cette photo se trouvait auparavant dans la chambre de Melody, mais il ne l'avait pas revue depuis qu'ils étaient revenus du Texas. Il n'avait pas non plus souvenir de l'avoir aperçue dans son appartement, là-bas.

— Je vois en effet à quelle photo tu fais allusion, mais je ne sais pas où elle peut bien se trouver.



— Moi, si ! s'exclama-t-elle. J'ai eu une sorte d'éclair : elle était dans la poche avant de ma valise. J'ai vérifié, et c'était exact.

Il sentit son estomac se nouer.

— Dans ta valise ?

— Oui, j'ai dû l'emporter avec moi en partant d'ici.

— C'est probable, en effet.

Il était atterré. Dire qu'il avait fouillé tous ses bagages, pour ne rien y laisser qui puisse raviver sa mémoire ! Mais il s'était effectivement contenté de tâter les poches de sa valise, sans pousser plus avant ses recherches. Heureusement que ce n'était qu'une photo, sinon l'erreur aurait pu lui être fatale.

— Et j'ai trouvé autre chose, annonça-t-elle.

Il y avait une nuance, dans l'expression de Melody, dans la façon dont elle le scrutait, qui lui fit comprendre que les choses devenaient plus sérieuses.

Elle sortit de la poche de son jean quelques feuilles de papier pliées en quatre et les lui tendit. En les défroissant, il comprit immédiatement de quoi il s'agissait. C'était le contrat de location de l'appartement que Melody occupait à Abilene.

La situation prenait décidément une tournure qu'il n'aimait pas. Il aurait vraiment dû vérifier les poches de cette maudite valise !

— Je n'étais pas en voyage d'études, n'est-ce pas ? fit-elle.

Il secoua la tête.

— J'étais partie, c'est ça ? Je t'avais quitté ?

Sans un mot, il acquiesça.

— J'ai vraiment essayé de me remémorer ce qui s'est passé et les raisons de mon départ, ajouta-t-elle, mais ça ne me revient pas

En d'autres termes, elle ne se souvenait pas non plus de sa liaison avec un autre homme, ni de l'enfant qu'elle avait perdu.

C'était toujours cela de pris. Tant que Melody ne se le rappelait pas, il pouvait feindre l'ignorance.

— Tu n'as pas laissé de mot, expliqua-t-il. Un jour, je suis rentré du travail, et tu n'étais plus là. J'en ai conclu que je ne devais pas te rendre heureuse.

Elle fronça les sourcils.

— Je suis partie du jour au lendemain, et tu n'as pas cherché à me retrouver ?

— Pas au début, admit-il. J'étais trop en colère contre toi. Et trop fier aussi, sans doute. Et puis je me suis dit qu'au bout d'une semaine ou deux tu changerais d'avis. Je pensais que tu serais malheureuse sans moi. Sauf que tu n'es pas revenue, et que c'est moi qui étais malheureux. Alors, j'ai fait appel aux services d'un détective privé.

— Et tu as découvert où j'étais.

— Oui. Dès que j'ai su, j'ai sauté dans un avion pour le Texas, bien décidé à tout faire pour te convaincre de revenir avec moi.

— Mais j'étais amnésique, et tu m'as fait croire que j'étais partie en voyage d'études.

Il hocha la tête.

— Je craignais qu'en apprenant la vérité tu ne refuses de repartir avec moi. Alors je me suis rendu dans la maison que tu avais louée, j'ai emballé tes affaires et je les ai fait livrer ici. Je...

Tous ses plans tombaient à l'eau ! C'était la conversation qu'ils devaient avoir quand il romprait avec elle. Pas au moment où il était en train de tomber amoureux d'elle.

— Continue, insista-t-elle.

— Je... J'ai fouillé dans les dossiers de ton ordinateur et j'ai effacé pas mal de choses, reprit-il, prenant son courage à deux mains. Parce que je craignais que tes photos, tes mails, tes chansons ne t'aident à retrouver la mémoire.

Elle hochait pensivement la tête, comme si, tout en assimilant ces informations, elle cherchait à déterminer si elle devait ou non se mettre en colère.

— Et... tu l'as fait parce que tu avais peur de me perdre, c'est bien ça ?

— Oui.

Ce n'était pas si loin de la vérité, après tout, mais pas pour la raison qu'elle imaginait.

Il soupira. Au point où il en était, autant poursuivre ses aveux.

— Il y a encore autre chose, ajouta-t-il.

Melody prit une profonde inspiration, s'attendant manifestement à des révélations désagréables.

— Vas-y, je t'écoute.

— Les hôpitaux ne donnent aucune information médicale à des étrangers. Pour savoir quelque chose sur un patient, il faut être un parent proche : un père, une mère, un époux, un fiancé...

Mel ne mit pas longtemps à comprendre. Au changement qui survint dans son expression, il aurait même pu dire à quel instant exactement le déclic s'était produit.

— Nous ne sommes pas fiancés, murmura-t-elle.

— C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour obtenir des informations sur ton état de santé, plaida-t-il. Le médecin ne m'aurait rien dit, autrement.

Le visage de Melody exprimait un vif tourment, et il crut un instant qu'elle allait être malade. Elle retira sa bague et la posa sur le comptoir.

— Je suppose que tu souhaites la récupérer. Ça doit être une fausse, de toute façon.

— Non, c'est une vraie pierre. Elle... elle appartenait à mon ex-femme.

Mel respirait par à-coups, cherchant à contenir la rage qui bouillonnait en elle.

Il espérait presque qu'elle le gifle. Cela les aurait sans doute soulagés, tous les deux.

— Tu as agi ainsi parce que tu avais peur de me perdre ? insista-t-elle, lui offrant, sans le savoir, une échappatoire.

— Oui, Mel, aussi bizarre que cela puisse paraître.

Même s'il se conduisait comme le pire mufle de la Terre, son aveu partiel lui ôtait un poids énorme des épaules. Enfin il respirait un peu plus librement, pour la première fois depuis le jour où il était entré dans cette chambre d'hôpital.

— Tu n'imagines pas à quel point tous ces mensonges me pesaient, confessa-t-il.

— C'est pour cela que tu n'as pas cessé de m'éviter ?

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il, étonné.

— Tout ce temps passé à ton bureau, en soirée et le week-end...

— Mais je te l'ai déjà dit, j'ai toujours eu l'habitude de travailler très tard, le soir. Ce n'est pas nouveau.

— Et cela a toujours été dans tes habitudes de prétendre que tu allais au bureau alors que ce n'était pas vrai ?

Il fronça les sourcils. De quoi parlait-elle ?

— Mais non ! riposta-t-il. Où vas-tu chercher cela ? Si je t'ai dit que j'étais au bureau, c'est que j'y étais !

— J'ai appelé à ton bureau hier après-midi pour te parler du dîner, mais tu n'as pas répondu. J'ai aussi laissé un message, et tu ne m'as jamais rappelée.

Il aurait pu prétendre qu'il faisait des photocopies ou se trouvait en réunion, mais il était las de mentir.

— J'étais bien au bureau, mais Brock et Flynn avaient décidé d'organiser une petite fête surprise, pour célébrer nos fiançailles.

Mel écarquilla les yeux.

— Cela a dû être pour le moins étrange !

— Je ne te le fais pas dire.

— C'est un peu ma faute, puisque c'est moi qui ai vendu la mèche.

— Mais non, Mel, rien de tout cela n'est ta faute ! s'exclama-t-il. Et je te trouve au contraire bien magnanime de ne pas m'avoir égorgé, après ce que je viens de te révéler.

— C'est vrai que la tentation a été grande, mais, en même temps, j'ai surtout envie de te remercier.

— Me remercier ? Mais pourquoi ?

— Si tu n'avais pas tout fait pour me ramener à toi, je n'aurais jamais su à quel point je pouvais être heureuse à tes côtés.

Elle le remerciait de lui avoir menti !

— Mais je te préviens, reprit-elle, si la situation n'évolue pas, tu vas me perdre de nouveau.

Cela ne sonnait pas comme des paroles en l'air. Mel avait même l'air des plus sérieuses.

— De quelle situation tu parles ?

— Tu passes tout ton temps au travail. Tu pars avant que je me réveille et tu reviens alors que je suis déjà couchée. Cela pourrait être plus facile à digérer si tu me consacrais au moins tes week-ends, mais même pas. Au fond, je me demande à quoi cela sert que nous vivions ensemble si nous sommes en permanence chacun de notre côté.

Jamais l'ancienne Melody ne se serait plainte de la situation. Elle ne lui aurait jamais reproché le nombre d'heures qu'il passait au travail. Même si elle en souffrait. Et c'était peut-être ça le problème...

Il reconnaissait que, juste avant le départ de Mel, il passait le plus clair de son temps à travailler, que ce soit chez Maddox ou ici, dans son bureau personnel. Et si ses souvenirs étaient exacts, il lui avait semblé que plus il s'éloignait de Mel, plus elle cherchait à retenir son attention, redoublant d'efforts pour pimenter leurs étreintes. Certains soirs, il avait presque eu l'impression d'étouffer.

Et puis tout à coup elle était partie.

Peut-être, finalement, était-ce lui qui l'avait poussée dans les bras d'un autre homme... De toute façon, leur ancien mode de relation ne pourrait plus fonctionner. Mel ne se satisferait plus de cette sorte de contrat dénué de toute implication émotionnelle. Elle voudrait qu'il s'investisse davantage et partage ses sentiments.

Mais était-il prêt, lui, pour un tel engagement ? Jamais il n'y aurait songé avec l'ancienne Melody, mais la femme qu'elle était devenue le séduisait totalement. S'il devait se remarier un jour, il s'imaginait volontiers avec elle.

Il savait néanmoins qu'une vraie relation impliquait des sacrifices ; or, il n'était plus guère habitué à en consentir. Mais il avait aussi envie d'une femme qui s'affirme à ses côtés et lui fasse savoir ce qu'elle attendait de lui, au risque de quelques frictions.

Bref, il voulait Melody, tout simplement !

— Tu sais, Mel, après tout ce que j'ai fait pour te retrouver, penses-tu vraiment que je pourrais te laisser repartir ?

Les lèvres de Melody se mirent à trembler et ses yeux s'emplirent de larmes. Elle faisait visiblement de gros efforts pour les retenir.

Il s'approcha d'elle, mais elle s'était déjà levée et venait à sa rencontre. Elle se jeta à son cou et ils s'étreignirent avec force.

Oui, ce qu'il y avait entre eux était infiniment précieux.

Et, cette fois, il était bien décidé à ne pas tout gâcher.

\* \* \*

Après avoir vu les photos de ce qui restait de sa voiture, Melody retrouva des bribes de souvenirs de plus en plus régulièrement. Quelques images par-ci, quelques propos par-là. Elle se souvint par

exemple des chaussures de tennis rouges qu'elle avait eues pour son cinquième anniversaire. Ou bien des promenades en poney que sa mère l'autorisait à faire à côté de chez elle...

Le défilé incessant des maris et des petits amis de sa mère lui revint aussi. Ils l'avaient tous maltraitée d'une façon ou d'une autre, parfois même physiquement. Sa mère semblait ne jamais se défendre ou imposer de limites, sauf quand il s'agissait de la protéger.

Elle se rappela ainsi le jour où l'un de ces types avait voulu la frapper. Trop effrayée pour s'enfuir, elle était restée figée, tandis que l'autre approchait, le bras levé. Dans un ultime réflexe pour se protéger, elle avait fermé les yeux et puis... rien. Juste un bruit sourd qui lui avait donné le courage de regarder de nouveau la réalité. Le type était affalé sur le sol, le crâne en sang : sa mère venait de l'assommer d'un coup de batte de base-ball.

Non, elle n'avait pas su donner à sa fille une enfance paisible et sécurisante, mais elle avait quand même veillé sur elle de son mieux.

Plus tard, Mel avait appris qu'il était inacceptable de frapper une femme, mais, inconsciemment, elle s'attendait toujours à ce qu'un homme la traite mal, si bien que, au début de sa relation avec Ash, elle restait sans cesse sur ses gardes. Au bout de six mois, cependant, comme il ne se montrait pas violent, elle avait fini par intégrer qu'il ne lui ferait jamais de mal. En tout cas, pas physiquement.

Un jour qu'ils venaient de faire l'amour, elle lui avoua qu'elle avait redouté qu'il se comporte avec elle comme les amants de sa mère. Il en fut profondément peiné. Cette première confiance en entraînant une autre, elle lui raconta à quoi ressemblait sa vie quand elle était enfant, égrenant des souvenirs souvent marqués par la peur et l'insécurité. Et Ash s'ouvrit à son tour.

Elle savait désormais que leur relation passée n'avait jamais été fondée sur l'amour, et que, pendant trois ans, ils n'avaient guère été que des colocataires un peu particuliers. Des colocataires couchant ensemble. Elle ne parvenait pas à comprendre comment elle avait pu se satisfaire aussi longtemps d'une relation si pauvre. C'en était presque honteux.

Mais les choses avaient changé. Leur relation était désormais fondée sur des sentiments. Ils concevaient l'avenir ensemble, discutaient, riaient, passaient du temps à regarder des films, faire des promenades au bord de l'eau...

Ils formaient un vrai couple.

Ash ne semblait pas accorder une grande importance à son abandon du brushing ni gêné par les vêtements décontractés qu'elle portait désormais. Il n'avait pas l'air de se soucier non plus qu'elle ait cessé d'aller à la salle de gym pour regagner, à force d'exercices acharnés, les muscles qu'elle avait perdus pendant sa convalescence.

De son côté, il savait maintenant qu'elle avait parfois simulé l'orgasme, de peur de le décevoir. En retour, elle avait appris que, certains soirs, il aurait bien remplacé leurs ébats par un bon film. Il lui fit promettre de ne plus faire l'amour si elle n'en avait pas envie, et elle lui jura que jamais plus elle ne simulerait un orgasme.

Mais, en dépit de leurs nombreuses discussions, il restait un sujet qu'elle n'avait pas encore osé aborder. La petite fille qui vivait toujours en elle avait peur de le décevoir, lui interdisant de franchir le pas. Mais, au cours d'un petit déjeuner, il lui tendit une perche qu'elle s'empressa de saisir.

— Maintenant que tu as retrouvé l'essentiel de ta mémoire, tu comptes retourner à l'université ? lui avait-il demandé.

Un peu plus, elle en aurait avalé son jus d'orange de travers. C'était l'occasion rêvée pour se lancer.

— Pas vraiment, répondit-elle d'un ton hésitant, tout en rassemblant son courage pour lui avouer ce qu'elle avait en tête. En fait, je n'ai pas l'intention d'y retourner. Je n'ai plus envie d'être avocate, poursuivit-elle d'une voix plus ferme.

Ça y est, elle avait osé !

— C'est toi qui vois, décréta Ash en haussant les épaules. Tu es la mieux placée pour juger.

Il acheva sa phrase en buvant une gorgée de jus d'orange et se remit à manger.

Elle en resta bouche bée. Elle avait tourné et retourné la question dans sa tête, et tout ce qu'il trouvait à dire, c'était : « C'est toi qui vois » !

— C'est tout ce que ça te fait ? lui demanda-t-elle en reposant son verre.

Il redressa la tête.

— Ça devrait me faire autre chose ?

— Je t'apprends que je ne veux plus être avocate, et toi, tu me dis juste : « C'est toi qui vois » ?

— Que veux-tu que je dise ?

— Tu ne m'en veux pas d'avoir dépensé autant d'argent pour des études que j'interromps en plein milieu ?

— Pas vraiment. C'est inutile d'étudier une matière pour laquelle on n'éprouve pas d'intérêt.

Elle soupira. Si elle avait su le peu d'importance qu'Ash accordait à la poursuite de ses études, elle lui aurait avoué bien plus tôt que le droit ne l'intéressait pas. Elle y aurait gagné du temps, et lui de l'argent.

— Tu as une idée de ce que tu aimerais faire à la place ? lui demanda-t-il.

— Je crois, oui.

— Tu ne veux pas m'en dire un peu plus ?

Les yeux rivés à son assiette, elle tripotait nerveusement sa serviette.

— J'envisageais de rester à la maison quelque temps.

— Pourquoi pas ? Mais tu ne vas pas t'ennuyer ?

— Peut-être que je pourrais faire quelque chose ici, plutôt que dans une entreprise...

— Tu veux travailler en indépendante ?

— Plus ou moins, marmonna-t-elle, avant de trouver le courage qui lui manquait pour se lâcher enfin. Ce serait le genre de travail qui implique tétées nocturnes et changements de couches.

Ash se rembrunit, et prit une profonde inspiration.

— Mel, tu sais bien que je ne suis pas en mesure de...

— Je sais, je sais, mais il y a d'autres moyens ! s'exclama-t-elle. Nous pourrions même envisager l'adoption. Enfin pas tout de suite... J'aimerais que nous nous mariions d'abord.

Il s'apprêtait à répliquer, mais elle leva la main pour lui indiquer qu'elle n'en avait pas terminé.

— Je sais que nous n'avons pas encore bâti de projets précis pour notre avenir, et je n'essaie pas de précipiter les choses, mais je tenais à t'en parler pour m'assurer que nous étions bien sur la même longueur d'ondes.

— J'ignorais que tu voulais des enfants.

— Moi aussi, jusqu'à récemment, en fait. Je ne voulais pas faire subir à un enfant ce que j'avais vécu. Je parlais du principe que j'aurais forcément la même vie que ma mère. Jamais je n'aurais imaginé que je rencontrerais un homme comme toi.

Un léger sourire se dessina sur les lèvres d'Ash.

— Bon. Mais quand tu parles d'enfants, tu en envisages combien, au juste ?

Son cœur se mit à cogner plus fort. Au moins, il était d'accord pour en parler.

— Un ou deux, peut-être trois...

Il haussa un sourcil.

— Non, deux seulement ! s'empressa-t-elle de corriger.

— Tu n'imagines pas ta vie sans ?

Elle se montra catégorique.

— Non, plus maintenant.

Ash se tut pendant quelques instants. Et s'il allait refuser ? Elle préférait ne pas y penser, car cela signifierait la fin de leur histoire. Son désir de fonder une famille était plus fort que tout, maintenant.

— Eh bien, j'imagine qu'un garçon et une fille seraient la formule idéale, déclara-t-il finalement. Mais attention, ajouta-t-il, pas avant que je ne te passe la bague au doigt. Chaque chose en son temps.

Elle se précipita dans ses bras, riant de bonheur. Il éclata de rire, lui aussi, et la serra à son tour contre lui.

Elle savait bien qu'Ash n'accordait pas facilement sa confiance. Après son cancer et la mort de sa mère, il avait mis du temps à laisser quelqu'un partager son intimité. Et sa femme l'avait trahi sans vergogne.

Mais il devait savoir qu'elle, elle ne lui ferait jamais une chose pareille. Elle l'aimait et savait qu'il l'aimait, même s'il ne le lui avait pas encore dit.

C'était une étape difficile à franchir, mais elle saurait se montrer patiente. Elle parviendrait à lever ses dernières réticences et plus rien ne viendrait faire obstacle à leur bonheur.

Assis à son bureau, Ash ne pouvait s'empêcher de sourire en repensant à l'étrange coïncidence qui venait de se produire. Pour aborder le sujet du mariage et des enfants, Melody avait justement choisi le jour où il avait projeté de l'inviter pour un dîner romantique en tête à tête, suivi d'une promenade au bord de l'eau. Et, au coucher du soleil, il allait tomber à genoux devant elle et la prier de l'épouser.

Jusqu'à très récemment, il n'avait jamais songé sérieusement à avoir des enfants. Pour la bonne et simple raison qu'il n'avait jamais envisagé de se lier à une femme sur le long terme. Désormais, il voyait les choses autrement : il manquerait quelque chose à sa vie s'il n'avait pas d'enfants avec Mel. Naturels ou adoptés.

Il ouvrit l'un des tiroirs de son bureau et en sortit un écrin. La bague qu'il avait choisie était beaucoup moins tape-à-l'œil que celle qu'il avait offerte à son ex-épouse. La pierre était plus petite et la monture plus traditionnelle, mais il savait que Mel serait séduite par cette simplicité. C'était une bague solide qui, à en croire le bijoutier, résisterait aux bains et aux lessives qui constitueraient leur quotidien au cours des prochaines années.

Quelqu'un frappa à la porte de son bureau. Il referma l'écrin et le remit dans le tiroir.

— Je te dérange ? demanda Gavin Spencer en passant la tête par l'entrebâillement.

— Pas du tout, entre.

Gavin se laissa tomber dans le fauteuil qui lui faisait face.

— L'ambiance est vraiment bizarre ici, ces derniers temps.

Il n'avait pas besoin de demander à Gavin à quoi il faisait référence. Depuis une quinzaine de jours, l'atmosphère chez Maddox était tendue, à cause des fuites inexplicables vers la concurrence. Le problème n'avait pas encore été abordé frontalement, mais tout le monde était au courant.

— C'est pour ça que je reste cloîtré dans mon bureau, commenta-t-il.

— Tu as bien de la chance de ne pas avoir à travailler avec Logan Emerson !

— J'ai effectivement cru remarquer qu'il ne s'intégrait pas très bien.

— Ce type ne me dit rien qui vaille, jugea Gavin. A chaque fois que je lève la tête, il est en train de m'observer. Et, l'autre jour, je l'ai surpris dans mon bureau. Il a prétendu qu'il était en train de me laisser une note de service.

— Et c'était vrai ?

— Oui, mais j'aurais pu jurer que mon bureau n'était pas dans l'état où je l'avais laissé. Il y a quelque chose de louche chez ce type. Pour moi, ce n'est pas un recrutement très judicieux. Je peux te dire que s'il s'agissait de ma société, ça ne se passerait pas comme ça !

Hélas pour Gavin, Maddox ne lui appartenait pas. Ash savait pertinemment que son collègue rêvait de lancer sa propre affaire, mais, en attendant, il devait garder son mécontentement pour lui. Ce genre de

propos risquait de porter préjudice à son employeur. Ash espérait que Gavin n'irait tout de même pas jusqu'à divulguer des informations à Golden Gate, pour l'unique but de servir ses propres intérêts.

Le portable de Gavin sonna, coupant court à leur conversation.

— Bon sang, je dois prendre cet appel. J'ai un tuyau pour un nouveau client. Je ne peux pas en dire plus pour l'instant, mais cela pourrait s'avérer lucratif, expliqua-t-il en bondissant.

— Eh bien, bonne chance, alors !

Une fois seul, Ash consulta sa montre. Le temps passait au ralenti aujourd'hui. Encore quatre heures avant d'aller chercher Mel pour l'emmener dîner. Il allait être difficile de refréner son impatience pendant le repas, en sentant la bague dans sa poche ! Mais il savait que le bord de l'eau était l'un des endroits favoris de Mel, ce serait donc là qu'il ferait sa demande. Et ils s'y rendraient pile au moment du coucher du soleil, le spectacle serait inoubliable.

Il avait tout planifié, et rien ne viendrait gâcher ce moment.

\* \* \*

Melody avait pris du retard.

Elle s'approcha du miroir et appliqua maladroitement de l'eye-liner sur ses paupières. De toute évidence, elle avait un peu perdu la main.

Pour la dixième fois depuis quinze minutes, Ash passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Tu es prête ?

— Donne-moi encore une minute...

— Tu m'as déjà dit ça, il y a dix minutes ! Nous allons être en retard, j'ai réservé.

— Ce n'est pas bien grave, ce sera tout au plus quelques minutes de retard !

C'était la première fois qu'ils passaient une soirée dehors depuis l'accident, et elle mettait un point d'honneur à se faire belle. Pour l'occasion, elle s'était achetée une nouvelle robe et avait accordé un soin tout particulier à sa coiffure.

— Mel ?

— Ça y est, j'arrive.

Elle mit la dernière touche à son maquillage et attrapa son sac à main.

— Allons-y !

Ash lui prit le bras pour l'escorter jusqu'à sa voiture. Son auto à elle, flambant neuve, était garée juste à côté. Au départ, elle n'avait pu se départir d'un peu de nervosité à l'idée de conduire de nouveau, mais elle avait vite retrouvé ses réflexes et prenait désormais le volant de sa nouvelle voiture à la moindre occasion.

Ash s'installa au volant, et ils sortirent rapidement du garage, rejoignant bientôt la rue, avant d'être bloqués par un feu rouge.

— On va être en retard, maugréa-t-il.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive, ce soir ? s'étonna-t-elle, tout en vérifiant son maquillage dans le miroir du pare-soleil. Tu as peur de te transformer en citrouille ou quoi ?

Enfin, le feu passa au vert. Au moment précis où Ash redémarrait, un cycliste jaillit du trottoir et passa juste devant leur voiture.

— Attention ! hurla-t-elle, tandis qu'Ash pilait, évitant *in extremis* le pneu arrière du vélo, qui s'éloignait à toute allure.

— Abruti ! gronda-t-il avant de se tourner vers elle. Ça va ?

Elle était incapable de répondre. Les mains tremblantes et plaquées au tableau de bord, elle haletait, suffoquant presque. Elle avait l'impression que son cœur allait exploser tant il cognait dans sa poitrine.

— Mel, dis-moi quelque chose, fit Ash, d'une voix où perçait l'inquiétude.



Elle essaya de répondre, mais aucun son ne franchit ses lèvres. Elle étouffait.

Il fallait qu'elle sorte de cette voiture !

Comme le véhicule derrière eux klaxonnait, Ash prit la première rue à droite. Sans quitter la route des yeux, il posa la main sur son bras.

— Mel, tu me fais peur...

C'était insoutenable. Elle tira aussitôt sur la poignée de la portière, mais celle-ci était verrouillée.

— Mais bon sang, Mel, qu'est-ce que tu fabriques ? s'écria Ash en la tirant vers lui. On est en train de rouler !

— Je veux sortir, lâcha-t-elle, luttant pour retrouver son souffle. Laisse-moi descendre.

— Attends, dit-il en lui empoignant le bras. Il faut d'abord que je m'arrête.

Il tourna dans l'allée qui longeait l'arrière de leur immeuble, et s'engagea dans le parking souterrain. A la seconde même où il s'arrêta, elle ouvrit la portière et se jeta dehors, atterrissant à genoux sur le béton. Elle lâcha son sac à main, dont le contenu se répandit par terre.

Ash se précipita.

— Mel, que t'arrive-t-il ? Tu as mal à la tête ?

Elle reprenait peu à peu son souffle, mais la panique qui l'avait envahie s'intensifiait, à mesure que l'adrénaline se répandait dans ses veines.

Elle ferma les yeux, et des images surgirent dans son esprit. Un pare-brise ruisselant de pluie, le va-et-vient régulier des essuie-glaces, le temps qui se gâtait de plus en plus... Elle devait rentrer chez elle. Soudain un vélo apparaissait devant la voiture. De longs cheveux blonds, un bonnet rose. Elle donnait un brusque coup de volant. S'ensuivait un choc et la voiture se mettait à faire des tonneaux. Ça n'en finissait jamais.

— Non ! hurla-t-elle.

Elle ouvrit des yeux hagards. Contre toute attente, elle se trouvait toujours dans le parking souterrain, à genoux par terre. Mais ce qu'elle venait de voir était bel et bien réel.

— Je l'ai touchée ! cria-t-elle. J'ai percuté une jeune cycliste !

— Mel, calme-toi, je t'en prie, dit Ash d'une voix posée.

Elle sentit ses bras se refermer autour d'elle et l'aider à se relever. Ses jambes étaient si faibles et si tremblantes qu'elles ne la portaient plus.

— Il y avait un vélo, souffla-t-elle. Et une fille. Je l'ai heurtée.

— Viens, montons à la maison, lui dit-il doucement, en la prenant par le bras.

Dans l'ascenseur, elle ferma les yeux. La vision revint aussitôt. Prisonnière de l'habitacle de sa voiture, elle roulait, tournoyait impuissante. Puis le choc. Violent. Une douleur intense irradiait son crâne.

Enfin tout s'arrêta. Il n'y avait plus que le silence et l'immobilité.

Elle était prisonnière !

— Mel...

Elle rouvrit les yeux.

— Nous sommes arrivés.

Désorientée, elle regarda autour d'elle et s'aperçut qu'elle était toujours dans l'ascenseur. Les portes s'étaient ouvertes à leur étage, et Ash la poussait doucement pour la faire sortir.

Il l'entraîna jusqu'au sofa et l'aida à s'asseoir. Puis il lui servit un verre d'alcool fort, qu'il lui mit d'autorité dans la main.

— Bois ça, lui ordonna-t-il. Tu te sentiras mieux.

Elle porta le verre à ses lèvres et se força à avaler une gorgée du liquide, qui traça un chemin brûlant le long de son œsophage. En effet, cela lui fit du bien. Le sentiment de panique s'atténua peu à peu, tout comme le brouillard dans lequel elle avait l'impression d'évoluer.

Ash allait s'éloigner, mais elle le retint par la manche.

— Ne t'en va pas !

— Je vais seulement chercher de quoi désinfecter les plaies que tu t'es faites aux genoux.

En baissant les yeux, elle se rendit compte qu'ils étaient en effet écorchés et couverts de sang. Elle s'adossa aux coussins et laissa sa tête basculer en arrière. Les images revenaient maintenant, avec la précision des souvenirs tout frais, aussi clairement que si tout cela s'était produit le matin même.

Elle se revoyait prise au piège de la carcasse de sa voiture, obsédée par la jeune fille qu'elle avait renversée. Mais, lorsqu'elle avait essayé de bouger un bras, elle n'avait pas réussi. Et quand elle avait tourné la tête, la douleur avait été atroce, une douleur si violente que de la bile était remontée dans sa bouche et avait failli l'étouffer. Terrassée, elle avait fermé les yeux, essayant de réfléchir, de se concentrer pour rester consciente. Puis elle avait senti quelque chose au creux de son ventre. Une douleur aiguë, des crampes... Et elle avait pensé : « Non, pas le bébé ! »

Le bébé... *Oh, mon Dieu !* Elle était enceinte... Avant l'accident, elle portait l'enfant d'Ash !

La dernière pièce du puzzle se mettait enfin en place. Voilà pourquoi elle l'avait quitté et s'était enfuie au Texas. Elle attendait un enfant d'Ash, un bébé dont elle savait qu'il ne voudrait pas.

Le soulagement qu'elle éprouva d'avoir enfin les réponses à toutes ses questions fut bien vite éclipsé par la souffrance. Ash et elle auraient pu fonder une famille. Ils auraient pu être heureux.

Il réapparut et s'agenouilla à ses pieds, remontant les manches de sa chemise.

— Ça va probablement piquer un peu, la prévint-il, en imbibant un coton d'alcool, qu'il apposa sur ses plaies.

Elle poussa un léger cri, mais serra les dents.

— Désolé, dit-il, mais il faut bien désinfecter.

Malgré la douleur, elle restait plongée dans ses pensées. S'il y avait eu la moindre chance qu'Ash soit heureux à l'idée d'avoir un enfant, elle ne serait jamais partie. Elle lui aurait tout révélé.

Aujourd'hui, hélas, il était trop tard.

Ash colla un gros pansement sur chacun de ses genoux.

— Est-ce qu'elle est morte ? demanda-t-elle tout de go.

Sans répondre, il entreprit de ranger le matériel de premiers secours.

— S'il te plaît, réponds-moi.

Il poussa un soupir et leva les yeux vers elle.

— Ce n'était pas ta faute.

Donc elle était morte. Inconsciemment, elle le savait déjà. Et que ce soit ou non sa faute, elle avait tué l'enfant de quelqu'un et n'avait même pas eu la possibilité de demander pardon.

— Pourquoi personne ne me l'a dit ?

— Le médecin a estimé que ce serait trop traumatisant pour toi.

Elle laissa échapper un rire amer.

— Parce que le découvrir de cette façon est beaucoup moins traumatisant, en effet ! railla-t-elle.

— Il a fait ce qu'il pensait être le mieux, déclara Ash en se levant.

Soudain, une autre pensée lui traversa l'esprit. Si le médecin pensait qu'Ash était son fiancé, il avait dû lui parler du bébé. Pour quelle raison lui aurait-il caché quelque chose d'aussi important ?

Donc, pendant tout ce temps, Ash était au courant, et il ne lui en avait pas dit un mot. Mentir était une chose, mais, quand cela concernait leur enfant, c'était intolérable !

— Et toi ? Tu as aussi estimé que c'était mieux pour moi de ne pas me parler du bébé ?

Il ferma les yeux et secoua la tête.

— Ne fais pas ça, souffla-t-il. Oublie tout ça, je t'en prie.

— Oublier ? s'étrangla-t-elle. Mais j'ai perdu un bébé !

Elle lut une véritable supplique dans ses yeux.

— Les choses vont si bien entre nous, Mel, je t'en supplie, ne gâche pas tout. Reprenons où nous en étions et faisons comme si de rien n'était.

Ulcérée, elle le considéra avec colère.

— Comment tu peux dire une chose pareille ? J'ai perdu un enfant, Ash...

— Mais ce n'était pas le mien ! s'écria-t-il en jetant la trousse de secours sur la table basse.

Sidérée par cette réaction, elle mit plusieurs secondes à réaliser le sens de ses paroles.

— Quoi ? Mais bien sûr qu'il était de toi !

Il soutint froidement son regard, et si elle ne le connaissait pas aussi bien, elle aurait pu croire qu'il allait la frapper. Quand il prit la parole cependant, sa voix ne trahissait aucune émotion.

— Toi et moi, nous savons que c'est impossible. Je suis stérile.

— Tu crois que je t'ai trompé ? s'écria-t-elle, scandalisée.

— Nous avons eu des relations sexuelles non protégées pendant trois ans, et j'en ai eu pendant sept ans avec mon ex-femme. Or, aucune de vous n'est tombée enceinte. J'en déduis donc que tu as eu une liaison.

— Ash, je te jure que depuis le soir où nous nous sommes rencontrés, il n'y a eu personne d'autre que toi.

— Permits-moi d'en douter sérieusement !

Quel goujat ! Pendant qu'il y était, il n'avait qu'à la traiter de prostituée !

— Et si c'était vraiment mon enfant que tu portais, reprit Ash, pourquoi tu te serais enfuie ?

— Parce que tu m'avais toujours très clairement fait comprendre que tu ne désirais pas fonder de famille. J'ai donc pensé qu'il était préférable pour tout le monde que je sorte de ta vie. D'ailleurs, je suis franchement surprise que tu te sois rendu compte de mon absence !

Il plissa les yeux, refusant manifestement toujours de la croire.

— Ash, je te jure que c'est la vérité !

— Et je suis censé te croire sur parole, alors que je sais que, techniquement, c'est impossible ?

— Oui, tu dois me croire, parce que tu sais parfaitement que je suis incapable de te mentir.

— Eh bien non, je ne te crois pas.

— Pourquoi m'as-tu ramenée ici, alors ? Si tu penses que je t'ai trompé, si tu me détestes tant, pourquoi ne pas m'avoir laissée à l'hôpital ? Tu comptais te venger ou quelque chose dans ce genre ?

La mâchoire d'Ash se crispa, et il détourna le regard.

Elle se décomposa.

— Oh, mon Dieu ! C'était donc ça ? murmura-t-elle en se levant. Tu voulais te venger ?

Il la fixa de ses yeux brillants de rage.

— Tu as osé me trahir, après tout ce que j'ai fait pour toi ! siffla-t-il. J'ai pris soin de toi pendant trois ans, et tu m'as remercié en couchant avec un autre ! Mais bien sûr que je voulais me venger ! Qu'est-ce que tu crois ?

Il secoua la tête avec dégoût.

— Et tu veux savoir ce qui est vraiment pathétique ? reprit-il. Eh bien c'est que je t'avais pardonné, figure-toi ! Je pensais sincèrement que tu avais changé, et j'allais te demander de m'épouser ce soir même ! Mais regarde-toi ! Tu continues à me mentir ! Pourquoi ne pas admettre ce que tu as fait ?

Elle secoua la tête. Reconnaître une faute qu'elle n'avait pas commise ? Sûrement pas ! Mais le plus triste, c'était qu'elle soupçonnait Ash de la croire, au fond. Il savait qu'elle disait la vérité, mais il ne voulait pas l'entendre.

— C'est donc comme ça que tu fonctionnes ? dit-elle. Quand les choses vont trop bien, tu t'arranges pour les détruire ? C'est ainsi que tu as agi avec ta femme ? Tu l'as ignorée au point de la faire fuir ?

Il ne répondit pas. Elle avait manifestement touché un point sensible.

— Je t’aime, Ash. Je voulais passer le reste de ma vie avec toi, mais je ne peux plus me battre pour toi.

— Personne ne te le demande.

— Très bien. Alors accorde-moi une heure pour faire mes valises. J’apprécierais de pouvoir utiliser la voiture pendant une semaine ou deux, le temps d’en acheter une autre.

— Tu peux la garder.

Faisant brusquement volte-face, elle se dirigea vers sa chambre, les jambes encore chancelantes et douloureuses.

Mais cela n’était rien, comparé à la souffrance qui lui lacérait le cœur.

\* \* \*

Assis à une table du Rosa Lounge, un whisky à la main, Ash tentait de se convaincre qu’il n’était pas le plus malheureux des hommes.

Mel était partie depuis trois jours, et son absence lui était tout bonnement insupportable. Il se rendait compte à quel point il s’était montré stupide, mais ne savait comment s’y prendre pour réparer ses bêtises.

Il fallait qu’il soit totalement désespéré pour avoir organisé l’entrevue qui expliquait sa présence au Rosa Lounge, mais certaines paroles de Mel continuaient de résonner à ses oreilles, et il devait savoir une bonne fois pour toutes s’il y avait du vrai là-dedans !

Il leva la tête vers la porte, juste au moment où elle arrivait. Ses cheveux étaient plus courts que la dernière fois qu’il l’avait vue, mais, hormis ce détail, elle n’avait pas changé. Il lui fit un signe de la main pour attirer son attention, et elle lui sourit, dès qu’elle l’aperçut. C’était plutôt bon signe, car au téléphone il l’avait trouvée un peu méfiante.

En la regardant s’avancer, il remarqua qu’elle avait l’air très en forme, et surtout... très enceinte !

— Salut, Linda, lui dit-il. Ça me fait plaisir de te voir.

— Bonjour, Ash, répondit-elle en se penchant pour l’embrasser sur la joue.

— Assieds-toi.

Une serveuse vint prendre leur commande. Dès qu’elle fut repartie, il esquissa un geste vers son ventre.

— Je ne savais pas que tu étais enceinte.

Elle sourit.

— Je suis presque à terme. L’accouchement est prévu dans six semaines.

— Félicitations ! Tu es toujours avec...

— Craig. Oui, nous venons de fêter notre deuxième anniversaire de mariage.

— C’est super ! Tu sembles épanouie en tout cas.

— Tu peux le dire, confirma-t-elle. Tout va vraiment très bien. Je ne sais pas si tu te souviens, mais Craig possédait un club de gym dans notre ancien quartier. Je lui ai conseillé d’étendre son activité, ce qu’il a fait, et nous venons tout juste d’ouvrir notre dixième centre de remise en forme.

— Je suis ravi de l’apprendre.

— Et toi ? Que deviens-tu ?

— Toujours chez Maddox.

Comme il n’ajoutait rien, elle revint à la charge.

— Tu as quelqu’un dans ta vie ?

— Il y a eu quelqu’un pendant quelque temps... Enfin, c’est compliqué.

Il n’avait pas prévu de s’étendre sur le sujet, mais les mots sortirent tous seuls de sa bouche.

— Nous venons de rompre, s’entendit-il prononcer.

— Je vois. Et j’imagine que cette rupture n’est pas étrangère à ton désir de me revoir.

— Il faut que je te demande quelque chose, dit-il en se frottant les mains avec embarras. Cela va probablement te paraître un peu bizarre, après tout ce temps, mais...

— Vas-y, l’encouragea-t-elle en se penchant vers lui.

— J’ai besoin de savoir pourquoi tu as fait ça. Pourquoi tu m’as trompé.

Linda parut plus étonnée que contrariée par sa question.

— Ah, je vois... Je ne m’attendais pas à ce genre de discussion.

— S’il te plaît, c’est très important pour moi.

— Ecoute Ash, reconnais-le : lorsque tu m’as surpris avec Craig, cela faisait déjà longtemps que notre mariage était terminé. Je serais partie tôt ou tard. Mais toi, tu ne voulais rien voir, ni assumer tes responsabilités. Pour toi, tout était ma faute.

— Je pensais que nous étions heureux ensemble.

— Heureux ? répéta Linda. Mais notre couple n’existait pas ! Tu n’étais jamais là, et quand tu étais présent physiquement, ton esprit était ailleurs. On aurait dit un fantôme.

Il baissa la tête. Elle n’avait pas tort, ils s’étaient éloignés, sans qu’il veuille l’admettre ni reconnaître ses torts.

— Je ne suis pas fière de t’avoir trompé, crois-moi. Je ne voulais pas te faire de mal, Ash. Quand tu nous as surpris, Craig et moi, j’ai été sidérée par ta réaction, car je pensais que tu ne tenais plus à moi. A l’époque, j’avais la sensation que j’aurais pu faire mes bagages et partir sans que tu t’en rendes compte. Jusqu’au moment où tu aurais manqué de vêtements propres.

Il tiqua. Les paroles de Linda lui rappelaient vaguement quelque chose.

— Si tu m’as trompé, c’est donc en partie parce que je t’y ai poussée, si je comprends bien.

— Ecoute, je ne cherche pas à rejeter entièrement la faute sur toi. J’aurais pu insister pour que tu me consacres davantage de temps. Je croyais que nous traversions une mauvaise passe et que nous finirions par nous rapprocher de nouveau, mais la situation s’est aggravée, et j’ai compris que je ne t’aimais plus.

— Aïe ! lâcha-t-il.

— Allons, Ash, ne prétends pas que ce n’était pas pareil pour toi !

Elle avait raison, encore une fois. S’il avait souffert, c’était beaucoup plus par fierté que par amour.

— C’est tout ce que tu voulais savoir ?

— Oui, acquiesça-t-il en souriant. Merci de m’avoir dit les choses franchement.

Linda grimaça soudain et posa la main sur son ventre.

— Ce petit coquin cherche à attirer mon attention. Je parie que ce sera un footballeur.

— C’est un garçon ?

— Oui. Mais nous n’avons pas encore choisi le prénom. J’ai une préférence pour Thomas, et Craig penche plutôt pour Jack.

— J’ai toujours cru que tu ne désirais pas d’enfants.

— Ce n’est pas que je n’en voulais pas, mais cela ne semblait jamais être le bon moment. Et puis c’était un sujet délicat pour toi, puisque tu pensais que tu ne pouvais pas...

Il se figea. Avait-il bien entendu ?

— Je pensais que je ne pouvais pas ? répéta-t-il.

Linda se rembrunit, comprenant qu’elle venait de commettre une bévue.

— Linda ? insista-t-il.

— J’aurais probablement dû t’en parler avant, commença-t-elle sans oser le regarder.

— Me parler de quoi ?

Il avait la très nette impression qu’il risquait de ne pas aimer ce qui allait suivre.

— A la fac, alors que nous étions ensemble depuis six mois tout au plus, je suis tombée enceinte. Et je devance ta question : oui, il était de toi.

— Mais je ne peux pas...

— Oh, si ! crois-moi, tu peux avoir des enfants ! Mais, à l'époque, nous avions nos diplômes à préparer, et nous n'avions pas encore abordé le sujet du mariage, alors j'ai fait ce que j'ai pensé être le mieux pour nous deux. Je me suis fait avorter.

Il sentait le sang battre violemment dans ses tempes.

— Mais ensuite nous ne nous sommes jamais protégés, pendant toutes nos années de mariage ! protesta-t-il.

— Toi non, mais moi, je me suis fait poser un stérilet, pour éviter un autre accident.

Ash secoua la tête, incrédule. Comment était-ce possible ?

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Je pensais te protéger. Je me sentais tellement coupable ! Et même si j'avais eu envie de garder ce bébé, je savais que toi, tu n'aurais pas été d'accord. Je ne voulais pas t'accabler avec ça.

Il secoua la tête. Décidément, l'histoire se répétait. Mais, surtout, une chose était désormais évidente : Mel lui avait dit la vérité. Elle avait failli mourir, perdu son bébé, et lui, il l'avait pratiquement traitée de traînée !

Il aurait pu être père s'il ne s'était pas montré aussi égoïste et aveugle. Et stupide de surcroît !

— Quel idiot je suis, lâcha-t-il, atterré.

— Pourquoi ai-je soudain l'impression que tu ne parles plus de notre histoire ?

Il regarda Linda droit dans les yeux.

— Tu crois que certaines personnes sont destinées à reproduire sans cesse les mêmes erreurs ?

— Peut-être, si elles n'en tirent pas les bons enseignements.

— Et si elles réagissent trop tard ?

Linda tendit son bras pour lui attraper la main. Ce geste était tellement naturel et réconfortant qu'il oublia en un instant toute l'amertume accumulée à son égard, au cours des trois dernières années.

— Est-ce que tu l'aimes ? s'enquit-elle.

— Probablement plus qu'il ne le faudrait.

— Et elle, est-ce qu'elle t'aime ?

— C'était le cas, il y a trois jours.

Linda sourit et exerça une pression sur sa main.

— Alors qu'est-ce que tu attends pour aller la rejoindre ?

\* \* \*

Bon sang, cette fille avait un don pour disparaître des écrans radars ! Ash n'avait pas la moindre idée de l'endroit où Melody s'était réfugiée, et elle s'obstinait à ne pas répondre à son portable.

Cette fois, il n'attendit pas pour contacter le détective privé qui l'avait déjà aidé à la retrouver.

— Sa voiture a-t-elle un GPS ? lui demanda-t-il, quand Ash lui eut précisé la marque et l'année du véhicule de Melody.

— Oui.

— Alors vous n'avez pas besoin de moi. Vous pouvez suivre ses déplacements depuis votre ordinateur, ou même votre téléphone portable. Je peux vous aider à installer le logiciel si vous voulez.

— Merci, ça ira, je vais me débrouiller.

Grâce à Dieu, cette fois-ci, Melody n'était pas allée très loin.

Deux heures plus tard, il se garait sur le parking d'un supermarché, situé à trois cents mètres environ de leur appartement. Une confrontation à l'intérieur du magasin ne lui paraissant pas judicieuse, il sortit de sa voiture et alla s'asseoir sur le capot de celle de Mel.

Dix minutes plus tard, elle sortit du magasin. En la voyant, il sentit son cœur se gonfler, et sa gorge se noua. Il lui devait tellement d'explications !

Elle avait les bras chargés de provisions et cherchait quelque chose dans son sac. Elle ne s'aperçut donc pas immédiatement de sa présence. Elle était adorable, avec ses cheveux attachés en queue-de-cheval, son jean et ses baskets. Comment avait-il pu trouver attirante la façon dont elle s'habillait avant l'accident ? Elle était tellement plus naturelle et séduisante ainsi !

A quelques pas de son véhicule, elle releva enfin la tête et l'aperçut. Ralentissant, elle fronça les sourcils. De toute évidence, elle s'interrogeait sur la façon dont il avait réussi à la localiser.

— GPS ! fit-il. J'ai suivi ta trace depuis mon téléphone.

— Tu es conscient qu'en Californie, suivre quelqu'un de cette manière est un délit ?

— Je ne pense pas qu'on puisse considérer les choses ainsi, dans la mesure où cette voiture m'appartient.

Il avait à peine fini sa phrase qu'elle lui jetait les clés au visage, avec une force telle qu'il aurait pu perdre un œil s'il ne les avait rattrapées au vol.

— Reprends-la, alors, dit-elle en faisant volte-face.

Il sauta du capot et lui emboîta le pas.

— Attends, Mel, écoute-moi.

— Je n'ai pas envie. Je suis toujours furieuse contre toi.

Elle marchait si vite qu'il dut courir pour la rattraper.

— J'ai été un véritable imbécile.

— Comme si je ne le savais pas déjà ! railla-t-elle.

— Et tu sais aussi à quel point je suis désolé ?

— Désolé ? Mais bien sûr...

— Ce n'est pas que je ne t'ai pas crue à propos du bébé, seulement... je ne voulais pas que ce soit vrai.

Mel s'arrêta brusquement.

— Es-tu en train d'insinuer que tu ne voulais pas que cet enfant soit le tien ?

— Mais non, ce n'est pas ce que je veux dire.

— Tu as raison, tu es vraiment un imbécile ! siffla-t-elle en se remettant à marcher.

— Tu veux bien m'écouter, ne serait-ce qu'une minute ? lui demanda-t-il en lui agrippant le bras pour l'obliger à s'arrêter. En fait, j'aurais pu accepter que tu aies eu une liaison, que tu aies fait une erreur, d'autant plus que c'était moi qui t'y avais plus ou moins poussée. En revanche, savoir que ce bébé était de moi, et que j'étais responsable...

L'émotion l'étrangla, et il dut s'interrompre pour se ressaisir.

— Si je t'avais traitée correctement, reprit-il, si je t'avais montré que je t'aimais, tu n'aurais jamais ressenti le besoin de partir. Toutes ces choses terribles que tu as traversées ne se seraient jamais passées. Tout est ma faute.

Elle resta silencieuse plusieurs secondes.

— Ce n'est pas seulement ta faute, fit-elle alors. Nous avons été bêtes, tous les deux.

— Peut-être, mais je crois que je l'ai été plus que toi ! Je suis tellement désolé, Mel. Je sais que c'est beaucoup te demander, mais tu crois que tu pourrais me donner une autre chance ?

Il prit sa main restée libre et fut soulagé qu'elle ne la lui retire pas.

— Tu sais que je t'aime, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête.

— Et toi, tu m'aimes aussi ? continua-t-il.

— Bien sûr que je t'aime, soupira-t-elle.

— Alors, tu vas me donner une autre chance ?

Elle roula des yeux moqueurs.

— Comme si j'avais le choix ! J'ai la très nette impression que tu vas me harceler jusqu'à ce que je te dise oui !

— Dans ce cas, viens dans mes bras tout de suite !

Elle laissa un sourire se dessiner sur ses lèvres et se réfugia dans ses bras. Même avec un sac à provisions écrasé entre eux, c'était le paradis !

Elle était parfaite !

— Tu sais, au fond de moi, je ne pensais pas vraiment que c'était fini, avoua-t-elle. J'étais certaine que tu reviendrais vers moi et que je serais forcée de te reprendre.

— Mais seulement après m'avoir laissé ramper à tes pieds, c'est ça ?

— En effet, admit-elle en souriant.

Se penchant pour l'embrasser, il remarqua une boîte posée sur les autres articles, dans le sac à provisions.

Non, il n'y avait pas de doute, c'était...

Il prit la boîte et lut l'étiquette.

— Un test de grossesse, murmura-t-il en la regardant. Pour quoi faire ?

— Tu ne devines pas ?

Il secoua la tête avec stupéfaction.

— C'est vrai ?

— Je n'en suis pas encore certaine. Je n'ai que quelques jours de retard, mais mes seins sont si sensibles que je peux à peine les toucher.

— Mais je ne comprends pas, je suis censé être stérile à cause des rayons...

— Il va falloir que tu fasses des analyses, parce que pour un gars soi-disant stérile, tu sembles n'avoir aucune difficulté à me mettre enceinte !

Il éclata de rire.

— C'est incroyable ! Tu imagines un peu : la probabilité que je puisse mettre une femme enceinte est sans doute infime, et pourtant, avec toi, j'ai réussi non pas une, mais deux fois, au cours des trois dernières années !

Melody haussa les épaules.

— Il faut croire que c'était écrit. Disons que c'est notre petit miracle...

Il lui prit le sac des bras et le posa par terre afin de pouvoir la serrer contre lui plus aisément. Il se fichait pas mal du regard curieux des passants.

Pour lui, le vrai miracle, c'était que même s'il avait laissé Melody le quitter par deux fois, elle était tout de même de retour dans ses bras.

Et une chose était sûre : il ne la laisserait pas repartir une troisième fois.



*TITRE ORIGINAL* : MONEY MAN'S FIANCEE NEGOTIATION

*Traduction française* : NATALIA DELYS

© 2010, Harlequin Books S.A.

© 2011, 2016, Harlequin.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

Ce roman a déjà été publié en novembre 2011

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

JENNIFER LEWIS

# Gavin



# 1

Que mijotait-il, encore ?

Bree Kincannon regarda son père lui faire un signe de l'autre côté de la salle. Un geste un peu gauche, comme s'il pensait que tout le monde les observait. Elle se raidit tandis qu'il se dirigeait vers elle, se frayant un chemin parmi les invités en tenue de soirée. Il avait quitté leur table juste après le dessert, afin de se mêler à la foule. Pour voir et être vu, comme d'habitude.

Bree, de son côté, s'était calée confortablement sur sa chaise pour écouter la musique, en attendant la fin de la soirée. Elle n'était venue que parce que le gala de charité était organisé au profit d'une de ses associations caritatives préférées.

Méfiante, elle leva les yeux tandis que son père s'approchait. C'est alors qu'elle remarqua un homme de haute stature derrière lui.

Pourvu que son père ne lui présente pas encore quelqu'un ! Elle avait cru qu'il avait enfin abandonné l'idée de lui faire rencontrer tous les beaux partis de San Francisco.

— Bree, ma chérie, j'aimerais te présenter quelqu'un.

Un refrain qu'elle ne connaissait que trop bien. Elle l'avait souvent entendu en vingt-neuf ans, et il avait rarement donné lieu à autre chose qu'un unique et décevant rendez-vous.

Malgré tout, elle se leva et s'efforça de faire bonne figure en plaquant un sourire pincé sur ses lèvres.

— Gavin, voici ma fille, Bree. Bree, je te présente Gavin Spencer. C'est un publicitaire de chez Maddox Communications.

Elle tendit poliment la main.

— Ravie de...

Mais lorsqu'elle leva les yeux vers lui, elle crut que son cœur allait s'arrêter.

Gavin était d'une beauté saisissante. Avec ses cheveux bruns et épais coiffés en arrière, sa barbe naissante qui soulignait ses traits fins et mettait en valeur sa bouche large et sensuelle, il était absolument magnifique.

— Faire ma connaissance ? acheva-t-il pour elle, une lueur amusée dans le regard.

— Euh, c'est ça. Je suis vraiment ravie de faire votre connaissance.

Elle retira vivement sa main comme si le contact l'avait brûlée. Sa paume était presque moite. Son père devait être fou pour croire qu'un homme comme Gavin pourrait s'intéresser à elle.

— Maddox a conçu de superbes campagnes ces derniers temps, dit-elle. Les affiches pour les chaussures Porto étaient vraiment accrocheuses.

« Je devrais arrêter d'employer le mot vraiment dans toutes mes phrases ». Tandis qu'elle se faisait cette réflexion, elle sentit son visage s'empourprer.

— Merci, j'ai moi-même travaillé sur cette campagne, dit-il.

Il esquissa un sourire qui révéla des dents blanches et parfaitement alignées. Elle remarqua au passage qu'il avait une adorable fossette au menton.

— Votre père m'a dit que vous étiez photographe.

Elle coula un regard vers son père. Vraiment, il avait dit cela ? Elle ne savait pas si elle devait se montrer fière ou surprise. Son père ne daignait jamais faire de commentaires sur ce qu'il appelait parfois son « *passe-temps* ».

— Oui. J'adore prendre des photos.

— Elle vient de remporter un prix, renchérit son père, l'air ravi. Le Black Hat, ou quelque chose de ce genre.

— Le Black B-book, bredouilla-t-elle. C'est un concours de photos publicitaires.

— Je connais les Black Book Awards, dit Gavin. C'est une sacrée distinction.

Le père de Bree fit signe à quelqu'un dans la salle, et sur un hochement de tête prit congé d'eux.

Et elle se retrouvait seule avec l'homme le plus séduisant de la soirée.

Elle déglutit, puis lissa le devant de sa robe de taffetas pour se donner une contenance, tout en regrettant de ne pas avoir porté une tenue moins... affreuse.

— Quel genre de photos prenez-vous ?

— Des portraits, principalement.

Elle avait parlé d'une voix posée, ce qui était étonnant étant donné les circonstances. Cela la perturbait que l'homme que son père lui avait présenté lui fasse un tel effet. Elle se sentait toujours très mal à l'aise en pareille situation.

— J'essaie de capter la personnalité des gens.

— Un vrai défi, non ?

— C'est surtout une question de *timing*. Il faut choisir le bon moment.

Elle haussa les épaules.

— J'ai le chic pour ça.

Il se fendit d'un sourire qui illumina ses beaux yeux gris.

— Le chic, cela implique que vous avez un talent qui permette de vous démarquer.

— Eh bien, je ne me démarque pas, c'est sûr.

Elle balaya d'un geste les invités les plus élégants et fortunés de San Francisco — et regretta aussitôt ses paroles stupides.

Bien sûr qu'elle se démarquait. Comme la personne la plus mal fagotée et la moins séduisante de la pièce.

— Tout le monde essaie de se démarquer, observa-t-il.

Quand il sourit, des fossettes apparurent sous ses pommettes saillantes.

— Ce sont les gens qui n'essaient pas de se démarquer qui sont les plus intéressants. Voulez-vous danser ?

— Danser ?

Voulait-il dire, danser avec lui ? Personne ne l'invitait jamais à danser dans ce genre de soirées.

— Est-ce qu'il y a un écho dans cette salle ?

— Non. Je veux dire, oui. Oui, j'aimerais bien danser.

L'espace d'une seconde, elle souhaita que le parquet verni s'ouvre sous ses pieds et l'engloutisse tout entière. Elle aurait dû comprendre plus vite que Gavin n'avait pas vraiment envie de danser avec elle, mais s'efforçait simplement de se montrer poli. Sans nul doute, il aurait apprécié qu'elle refuse poliment son invitation.

Mais il lui tendit son bras et l'entraîna vers la piste où un groupe en queue-de-pie jouait un air classique des années trente, *In the Mood*.

Il l'emmena vers le milieu de la piste et la prit par la taille avec un grand naturel, tandis qu'elle-même sentit tout son corps réagir à ce simple contact. Elle espéra ne pas avoir oublié les pas de danse qu'elle avait appris lors des multiples cours auxquels elle avait été obligée de participer lorsqu'elle était enfant.

La pièce tourbillonnait devant elle tandis qu'il la faisait tourner autour de la piste. Il dansait au rythme de la musique et la guidait sans effort parmi les autres danseurs. Elle était plutôt satisfaite de la façon dont ses pieds suivaient les siens de façon parfaitement synchronisée. Elle s'émerveilla d'arriver à peine à hauteur de son épaule puissante — ce qui était quand même quelque chose, étant donné qu'elle mesurait un mètre quatre-vingt — et avait l'impression de flotter avec lui, au rythme des trombones puissants et des trompettes énergiques.

Lorsque la musique s'acheva, elle se dégagea aussitôt de ses bras pour ne pas lui donner à penser qu'elle y avait pris goût.

— Vous êtes une merveilleuse danseuse, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Elle frissonna au contact de son souffle chaud contre sa peau.

— Moi ? Tout le mérite vous revient. J'ai juste eu à vous suivre.

— C'est un art en soi. Je parie que la moitié des femmes dans cette pièce essaieraient tellement de mener la danse qu'elles me marcheraient sur les pieds.

— Vous avez sans doute raison, dit-elle, amusée.

— Et vous, vous avez un magnifique sourire.

— Au bout de six années d'orthodontie, n'importe qui aurait un beau sourire.

Il rit.

— Et en plus, vous ne manquez pas d'humour à ce que je vois !

Tandis qu'il la conduisait vers le bar, elle constata qu'il ne passait vraiment pas inaperçu, mais que tous les regards convergeaient vers lui. Apparemment, tous les invités, hommes et femmes confondus, semblaient fascinés par l'homme le plus éblouissant de la pièce.

Et comme ils marchaient bras dessus bras dessous, les gens la regardaient elle aussi, et elle dut baisser les yeux, intimidée par la situation. Ils devaient sans doute se demander ce que Gavin pouvait bien faire avec elle.

Et de fait, elle aussi se le demandait.

Elle ne se faisait guère d'illusions : elle avait un physique commun, certes, mais n'était-elle pas une riche héritière ? Il n'était pas difficile de deviner ce qu'un homme pouvait bien rechercher auprès d'elle. Cela commençait par un a, et se terminait par un t.

Cela dit, ce qui valait pour elle valait aussi pour n'importe quelle héritière dans la salle — et elles étaient nombreuses ce soir. Qu'avait-elle donc de si particulier pour qu'il s'intéresse de si près à elle ?

Une voix dans sa tête lui disait de cesser de s'inquiéter et d'apprécier cette attention qui faisait battre son cœur plus vite. Cela faisait si longtemps que cela ne lui était pas arrivé !

— Voulez-vous du champagne ? lui proposa-t-il en lui tendant un verre.

— Oui, merci.

Cette danse seule méritait d'être fêtée par une flûte de champagne. Elle but une gorgée et savoura le goût des bulles pétillantes sur sa langue.

Il se pencha si près qu'elle sentit sa barbe sexy effleurer sa joue.

— Comment se fait-il que je ne vous aie jamais rencontrée auparavant ?

— Parce que je sors peu. Cette soirée fait exception car il se trouve que j'ai adopté mes deux chats à la SPA d'Oakland, et que je tenais à être présente à leur gala de charité ce soir. Vous avez des animaux ?

— Non, je n'ai pas le temps. Je travaille beaucoup, et je voyage beaucoup. Vos chats ont eu de la chance de vous trouver.

— C'est ce que je me plais à penser. D'autant qu'Ali a besoin de piqûres d'insuline quotidienne. Les animaux malades ont du mal à trouver des foyers.

— Je vois que vous êtes une personne dévouée.

— Ou trop gentille, dit-elle en souriant. Mais je suis heureuse. Ce sont mes bébés en quelque sorte.

Elle vit passer une étrange expression sur son beau visage. Ou plus précisément, dans son regard, car ses traits fins restèrent immobiles.

Était-il en train de se demander pourquoi il perdait son temps avec une vieille fille en robe bouffante qui aimait les chats, alors que des femmes superbes lui lançaient des œillades appuyées par-dessus le bord de leur verre ?

D'ailleurs, elle serait mieux chez elle avec ses chats. La compagnie de Gavin commençait à la rendre nerveuse, car elle se sentait obligée de surveiller le moindre de ses gestes de crainte de commettre un impair. Il était tout simplement trop beau. Cela ne pouvait pas être bon pour son cœur de palpiter de la sorte.

— Personnellement, je me trouve ici parce qu'un client a réservé une table pour l'agence, expliqua-t-il. C'est manifestement une bonne cause, mais je n'apprécie pas particulièrement ce genre de soirées, murmura-t-il. Trop de gens. De trop longs discours. Du bœuf difficile à mâcher.

Lorsqu'elle vit ses fossettes apparaître de nouveau, elle sentit une étrange bouffée de chaleur l'envahir.

— Qu'aimez-vous faire ? dit-elle.

Il hésita un instant.

— Question intéressante. J'ai passé tellement de temps à travailler que, parfois, j'oublie le monde qui m'entoure.

Il afficha un sourire penaud qui ne faisait qu'ajouter à son charme.

— Ces derniers temps, je me surprends à vouloir prendre mon temps et à profiter davantage de la vie. Peut-être même...

Il marqua une pause et glissa une main dans ses cheveux, comme s'il était embarrassé.

— Me poser, et fonder une famille.

Il afficha un sourire ironique.

— J'imagine que ça sonne un peu mièvre.

— Pas du tout.

Il la regardait avec une telle intensité qu'elle sentit que la tête lui tournait. Cet homme était-il bien réel ? Ou n'était-il qu'un fantôme sorti de son imagination ?

— Je pense que c'est parfaitement naturel. Tout le monde a besoin d'équilibre dans sa vie.

— En parlant d'équilibre, que diriez-vous d'une autre danse ? Cette chanson est une de mes préférées.

L'orchestre avait entamé un air de salsa. A la perspective de partager une danse sensuelle avec Gavin, elle se sentit frémir. Était-elle en train de rêver ?

Gavin conduisit Bree sur la piste de danse pour la seconde fois. Il regretta de porter ce smoking au tissu épais qui l'empêchait de sentir sa peau douce contre la sienne. Il était sous le charme, et appréciait infiniment la douceur qui émanait de chacun de ses mouvements ou de ses expressions — ses grands yeux gris cachés derrière ses lunettes, ses joues légèrement rosées, sa jolie bouche qui donnait envie de l'embrasser. Il soupçonnait qu'il y avait aussi un corps doux et voluptueux caché quelque part sous les nombreuses couches de tissu de sa robe.

Le père de Bree lui avait laissé entendre qu'elle n'était ni attirante ni désirable, et qu'il en venait à être gêné par son statut prolongé de vieille fille. A l'entendre, il considérait sa propre fille comme un fardeau, et était prêt à payer cher pour qu'elle soit enfin casée. Comment Elliott Kincannon pouvait-il penser cela de la délicieuse jeune femme qu'il tenait à son bras ?

Il ressentit un plaisir pur lorsqu'il glissa son bras autour de sa taille. Oui, elle avait vraiment le genre de corps qui pourrait faire perdre la tête à un homme. Il sentit ses seins pleins contre son torse lorsqu'il l'attira contre lui. Ses cheveux bruns étaient coiffés en un austère chignon, et il se demanda à quoi elle ressemblerait si ses cheveux tombaient en cascade sur ses épaules.

Il aimait la façon dont elle dansait, aussi. De façon quasi aérienne.

Elle lui adressa un sourire doux et timide et il ne put s'empêcher de sourire en retour.

Si ses premières impressions se confirmaient, Bree Kincannon ferait une Mme Gavin Spencer très agréable. Elle n'était peut-être pas le genre de femme que les hommes accosteraient dans un bar, mais quelle importance ? Il n'avait pas besoin d'une femme trophée pour prouver sa virilité.

Et Bree Kincannon avait des atouts bien réels. Qui se comptaient en millions, en fait.

Son regard croisa le sien, et une pointe de culpabilité le saisit.

Pouvait-il vraiment épouser une femme pour de l'argent ?

Pendant dix longues années, il s'était démené pour se faire un nom dans la publicité. Depuis son premier jour dans le métier, il ne rêvait que d'ouvrir sa propre agence. Il voulait réunir les talents créatifs les plus inventifs, les idées les plus innovantes et les supports médiatiques les plus modernes, pour révolutionner le monde de la publicité.

Si quelqu'un lui avait dit, dix ans plus tôt, qu'il devrait encore travailler pour quelqu'un d'autre à l'âge de trente ans, il lui aurait ri au nez.

Mais c'était la vie qui avait ri à ses dépens.

Le fonds de pension dans lequel son père avait investi pour sa retraite ayant fait faillite, il avait dû sauver ses parents sous le coup d'une menace de saisie de leur maison. En vérité, il était content de pouvoir les aider. Ce qu'il regrettait et qui représentait la plus grande erreur de sa vie, était d'avoir confié à un conseiller en investissements renommé une grosse partie de ses économies — pour apprendre dans les journaux qu'il les avait dilapidées dans les courses de chevaux et l'achat de violons anciens.

Il serra Bree plus fort, et savoura la sensation de sa douce poitrine contre lui. A ce moment, elle leva vers lui ses yeux ourlés de cils si longs. Elle avait de magnifiques yeux, et il s'imaginait très bien les regarder pour le restant de ses jours. Il avait un bon pressentiment concernant Bree Kincannon, et son instinct le trompait rarement.

La perspective d'un mariage n'avait jamais fait partie de ses priorités, et il ne s'était jamais préoccupé de se trouver une épouse ou même une petite amie. Il était marié à son travail, comme disaient ses amis pour plaisanter. Ce n'était pas faux, d'ailleurs. Il adorait son travail, et se satisfaisait très bien de ses aventures occasionnelles et sans lendemain. Au moins, personne n'était déçu.

S'il menait à terme son projet fou, il travaillerait dur pour ne pas décevoir Bree et se promettait de faire un bon mari.

Il imprima un léger mouvement de façon à la faire se pencher en arrière, et elle se laissa tomber contre sa main. Il en déduisit qu'elle lui faisait confiance et qu'elle ne pouvait absolument pas avoir la moindre idée de ce qu'il tramait dans sa tête. Si elle savait, elle serait horrifiée.

Mais elle ne saurait pas. Jamais.

Elle rit quand il la ramena vers lui. Un éclair d'excitation le traversa. Elle appréciait cette danse, et il devait l'avouer, lui aussi.

Tout s'annonçait très bien.

\* \* \*

Bree prétextait avoir besoin de se recoiffer pour s'isoler un moment dans les toilettes. Elle se tenait devant le miroir, et voulait juste voir ce que Gavin Spencer voyait exactement lorsqu'il la regardait avec cette lueur d'intérêt dans les yeux.

Les gens lui avaient toujours dit qu'elle avait de jolis yeux. Une remarque plutôt étrange, puisqu'elle portait des lunettes. Elle baissa celles qu'elle portait ce jour-là — avec une monture discrète, qu'elle réservait pour les grandes occasions — et fixa ses propres yeux. Ils ne lui semblaient pas si extraordinaires. Peut-être était-ce ce que les gens disaient quand ils ne trouvaient pas d'autre compliment à lui faire. Certaines personnes lui avaient conseillé de porter des lentilles de contact, mais c'était bien trop compliqué à son goût.

Ses cheveux étaient une catastrophe, comme d'habitude. Une tignasse indomptable et frisottée. Elle n'aurait jamais dû enlever les épingles à cheveux qu'elle avait réussi à enfoncer tout à l'heure. Non sans mal, elle les remit en place pour tenter de redonner forme à son chignon désordonné.

Elle ne portait pas la moindre trace de maquillage sur son visage. Elle n'était pas douée pour appliquer du rouge à lèvres, du blush ou de l'eyeliner, et les rares occasions où elle s'y était risquée, elle avait fini par ressembler à un clown.

Quant à sa robe, elle était tout bonnement affreuse. Sa tante Freda lui avait assuré qu'elle masquait ses défauts. Elle aurait pu tout aussi bien cacher une organisation terroriste et plusieurs caisses de whisky de contrebande dans ses plis. Le col bateau transformait son décolleté correct en une chaîne montagnaise intimidante.

Elle n'était pas mieux qu'à l'accoutumée. Elle était pire, même.

Alors pourquoi Gavin semblait-il si... fasciné ? Comme s'il ne pouvait la quitter du regard. Il l'avait entraînée aux quatre coins de la salle dès l'instant où ils avaient été présentés. Elle s'était attendue à ce qu'il repère une autre femme et l'abandonne aussi vite, mais il ne l'avait pas fait.

En fait, elle le soupçonnait même d'être capable de l'attendre devant la porte des toilettes.

Elle poussa un soupir. Ses joues avaient une teinte rosée qui n'était pas vraiment charmante. Mais au moins, elle avait les yeux brillants.

Comme pourrait-il en être autrement ? Elle n'avait jamais dansé ainsi. Même dans son imagination ! Elle avait l'impression d'être Cendrillon au bal.

Drôle de comparaison, étant donné qu'elle était une des femmes les plus riches de San Francisco. Bien sûr, elle n'avait rien fait de particulier pour gagner cet argent puisqu'il s'agissait d'un héritage, et elle n'avait aucune raison particulière d'être fière de sa fortune, bien au contraire. Elle s'imaginait souvent que les gens murmuraient à son sujet : « Tout cet argent, et voyez comme elle est mal dégrossie. »

En tout cas, c'était certainement ainsi que son père voyait les choses. Il l'avait même dit devant elle, une fois ou deux.

Elle prit une profonde inspiration puis replaça une mèche rebelle derrière son oreille.

« Bree Kincannon, tu es une femme désirable et séduisante. »

Non. Pas assez convaincant.

« Bree Kincannon, tu es une photographe très douée et une formidable maman-chat. »

Voilà qui était mieux.

Elle sourit à son reflet, mais se reprit en surprenant la sylphide blonde à côté d'elle en train de l'observer. Elle tapota son chignon puis sortit.

Devant la porte, aucune trace de Gavin. Elle fut surprise d'en être aussi déçue. Puis elle se ressaisit. S'attendait-elle vraiment à ce qu'un homme comme lui l'attende comme un chien fidèle ? Il dansait sans doute avec une autre femme.

Furtivement, elle jeta un coup d'œil circulaire sur la piste. Il était plus de minuit et la foule commençait à s'éclaircir. Les hommes avaient beau tous être habillés de la même façon, en smoking noir, elle savait qu'elle repérerait Gavin tout de suite. Il dégageait une aura reconnaissable entre toutes.

Mais il n'était nulle part et sur le coup, elle s'en trouva soulagée.

En y réfléchissant de plus près, elle ne put s'empêcher de se demander s'il était vraiment parti sans lui dire au revoir. Si tel était le cas, sans doute ne le reverrait-elle jamais, car pourquoi un homme comme



lui appellerait-il une femme comme elle ?

Allons, elle n'allait pas se laisser abattre pour si peu. Elle releva fièrement le menton et se glissa entre les tables pour rejoindre celle où elle s'était installée, avec quelques-uns des associés de son père les plus ennuyeux. Elle convenait que ce n'était pas une façon aimable de les décrire, puisqu'ils avaient tous été assez charitables pour déboursier un millier de dollars pour obtenir leur entrée à ce gala. Soulagée de voir qu'ils étaient tous partis, elle prit son sac et le suspendit sur son épaule.

Elle jeta un rapide regard autour d'elle. Toujours aucun signe de Gavin. Alors, c'était fini. Cette soirée charmante. Ce moment fantastique.

Peut-être la plus belle soirée de sa vie.

Elle déglutit. Sans nul doute, tous ceux qui l'avaient regardée danser avec Gavin la regardaient maintenant comme ils le faisaient toujours, en pensant « Cette pauvre Bree, qui fait toujours tapisserie ».

Elle rejoignit la sortie d'un pas morne. Elle avait l'habitude de rentrer en taxi de ce genre de soirées, car son père restait souvent tard pour entretenir son réseau de relations. Elle adorait leur maison de Russian Hill, et le grenier sous les toits qu'elle avait transformé en appartement était rempli de souvenirs de ses années heureuses, avant que sa mère ne meure. Elle la revoyait encore en train de peindre, tous les après-midis, pendant qu'elle-même jouait sur le sol près de son chevalet.

Elle se mordilla la lèvre. Elle était heureuse de sa vie. Vraiment ! Elle n'avait pas besoin qu'un beau brun charmeur vienne la faire danser et bousculer ses habitudes.

Elle récupéra son manteau au vestiaire et le jeta négligemment sur ses épaules. Elle s'apprêtait à traverser le hall de marbre pour rejoindre la sortie quand elle s'arrêta net.

Gavin était là. En train de parler à son père.

Jusque-là, elle n'avait pas eu la curiosité de se demander par quel biais ces deux-là se connaissaient. D'habitude, son père ne parlait qu'à des entrepreneurs extrêmement fortunés, susceptibles de lui faire gagner encore plus d'argent. Si Gavin n'était qu'un agent publicitaire — un travail salarié intéressant et stimulant, certes, mais un travail salarié tout de même — pourquoi son père se penchait-il pour lui parler comme s'il avait affaire à Bill Gates en personne ?

Son manteau enfilé, elle marcha lentement vers eux dans l'espoir de surprendre une bribe de leur conversation. Mais à son approche, ils levèrent tous deux les yeux vers elle comme s'ils étaient pris en faute, ce qui ne manqua pas de l'inquiéter.

— Bree, ma chérie ! dit son père en tendant le bras. Gavin et moi parlions justement de la merveilleuse soirée que nous avons passée. Et je dois te remercier de m'y avoir entraîné de force.

Il se tourna vers Gavin.

— Bree a un faible pour les animaux, fit-il en guise d'explication.

Elle réussit à répondre par un sourire poli.

— Ça a été un grand plaisir de vous rencontrer, Bree, affirma Gavin en soutenant son regard.

Aussitôt, elle sentit ses joues s'empourprer, et son cœur battre la chamade.

— Pa... pareillement, bredouilla-t-elle.

— Etes-vous libre vendredi ? L'agence organise un cocktail au *Rosa Lounge*, pour fêter une nouvelle campagne. J'aimerais beaucoup que vous veniez.

Oh, oh ! S'il proposait un rendez-vous pour vendredi soir, c'est que c'était du sérieux. Et il voulait qu'elle rencontre ses collègues ? songea-t-elle, la bouche soudain sèche.

— Euh, oui. J'en serais ravie, dit-elle en battant des cils.

— Je passerai vous prendre chez vous, si cela vous convient.

— Parfait, dit-elle en souriant aussi calmement que possible.

— Alors, c'est entendu.

— J'ai des amis à voir, annonça son père. A plus tard, chérie.

— D'accord, je prendrai un taxi.

Gavin avança vers elle.

— Je vais vous reconduire. Comme ça, je saurai où vous habitez pour vendredi.

Avant qu'elle ne puisse émettre la moindre protestation, il demanda à un employé d'appeler le voiturier.

Elle inspira profondément avant de prendre le bras qu'il lui tendait. Dehors, le léger brouillard humide de début de soirée s'était évaporé, laissant place à un beau ciel étoilé. Sitôt sa voiture de sport arrivée, Gavin l'aida à s'installer à l'intérieur.

Pendant le court trajet jusqu'à chez elle, ils discutèrent de la nouvelle exposition Louise Bourgeois au Musée d'Art Moderne. Il avoua s'y rendre souvent, pour être à la pointe des tendances et ainsi impressionner ses clients. Elle s'étonna que quelqu'un d'aussi beau que lui s'y connaisse autant en art.

Une fois arrivés devant chez elle, elle sortit de la voiture, le cœur battant à tout rompre. Allait-il essayer de l'embrasser ?

Impossible.

Mais elle vit qu'il contournait la voiture pour la rejoindre et sentit un vent de panique la saisir. Et lorsqu'il s'empara de sa main qui était légèrement moite, elle frissonna d'appréhension.

— Bonne nuit, Bree, dit-il d'une voix rauque.

Il serra sa main dans les siennes, qui étaient chaudes et fermes. Sous son regard intense, elle sentit ses lèvres trembler.

— Je passerai vous prendre à 19 heures, si cela vous convient.

— Parfait. A vendredi alors.

Elle lui adressa un bref sourire, puis pivota sur ses talons, et se précipita vers l'entrée.

Une fois à l'intérieur, elle s'effondra littéralement contre la porte. Et se fendit d'un grand sourire béat.

Elle avait un rendez-vous avec le célibataire le plus séduisant de San Francisco.

Si elle n'était pas aussi terrorisée, elle serait au comble de l'excitation.

## 2

— Gavin, mon cher, comment vas-tu ?

Marissa Curtis l'accosta dès qu'il fit son entrée dans le *Rosa Lounge*, avec Bree à son bras. La jeune femme blonde l'embrassa sur les deux joues, laissant dans son sillage le parfum capiteux qu'elle portait toujours.

— Tu m'as manqué, cette semaine. Tu étais à Cannes ?

— Oui. J'avais quelques rendez-vous.

Il avait passé de bons moments au festival, et cela lui avait donné l'occasion de peaufiner son plan pour conquérir Bree, qui attendait patiemment à côté de lui.

— Marissa, laisse-moi te présenter Bree. Bree, voici Marissa.

— Oh, ravie de vous connaître, dit la jeune femme blonde, en révélant des dents d'une blancheur presque effrayante. Vous êtes la sœur de Gavin ?

Il éclata de rire.

— Ma sœur ? Je n'ai même pas de sœur.

— Oh, je vois !

Marissa pencha la tête sur le côté, de façon à faire négligemment glisser la cascade de cheveux soyeux sur son épaule.

— J'ai simplement trouvé que...

Elle regarda Bree d'un air peu amène.

— Que Bree et moi nous ressemblions tant que nous devons être jumeaux ?

Il enroula le bras autour de Bree et sentit immédiatement qu'elle était tendue.

Cette peste de Marissa voulait sans nul doute insinuer que Bree ne pouvait pas être sa petite amie. Certes, Bree n'était pas maigre comme une brindille ni habillée en Prada.

— Bree est ma petite amie.

— Oh, fit Marissa en grimaçant. Comme c'est charmant.

Elle regarda autour d'elle.

— Je vous laisse, j'aperçois Jake. Il a promis qu'il me ramènerait un joli cadeau de Cannes.

Lorsque Marissa se fut éloignée, Gavin se tourna vers Bree.

— Ne faites pas attention à elle. Elle est folle, c'est tout.

Pour son plus grand plaisir, il avait réussi à ramener le doux sourire de Bree sur ses lèvres. Il aimait son sourire.

— Et vous savez, nous nous ressemblons, en quelque sorte. Nous avons tous les deux les cheveux bruns et les yeux gris. Oh, attendez. Est-ce que les vôtres sont verts ?

A y regarder de plus près, les iris cachés derrière les lunettes cerclées de métal avaient une nuance de jade pâle.

— Je n'ai pas bien pu les voir l'autre soir. Il faisait trop sombre dans la salle.

Ils étaient assez près l'un de l'autre pour qu'il puisse respirer son parfum — subtil et frais, comme le reste de sa personne.

— Ils sont sans doute plus gris que verts, dit-elle en haussant les épaules. Cela ne fait pas beaucoup de différence pour moi. Je m'en sers pour voir.

— Et prendre des photos. J'ai regardé vos photos pour le Black Book. Vos portraits sont étonnants.

— Les visages étaient intéressants. Cela m'a facilité la tâche.

Elle eut un sourire timide, ce qui attira son attention sur ses lèvres roses et tentantes.

— Qui sont ces gens ?

Il faisait allusion à un cliché en noir et blanc qui représentait un couple d'un certain âge, dans une rue de la ville. Le bonheur qui émanait d'eux était difficile à oublier. Depuis qu'il l'avait vue, il était obsédé par cette photo.

— Je ne sais même pas. C'est embarrassant, non ? J'ai l'impression d'être un imposteur, dit-elle en se mordillant la lèvre. Ils étaient devant la bibliothèque, et attendaient quelqu'un, je pense. Je leur ai simplement demandé si je pouvais les prendre en photo.

— J'aurais cru que vous les connaissiez depuis des années.

— C'est ce que tout le monde pense, dit-elle avec un haussement d'épaules. C'est un peu bizarre, j'imagine.

— Non, c'est ce qu'on appelle de l'art.

Elle commençait à se détendre, constata-t-il, satisfait.

— Bonsoir, Ella, dit-il quand il aperçut l'assistante de Brock. Viens, je vais te présenter Bree.

La jeune femme brune et mince passa devant les deux directeurs artistiques pour les rejoindre.

— Bree est photographe, annonça-t-il après les présentations.

— Vraiment ?

— Et elle a remporté un prix, ajouta Gavin. Puis-je te confier Bree pendant quelques instants, Ella ? Il faut que je parle à Brock.

— Bien sûr. D'abord, nous allons prendre un verre. Suivez-moi au bar.

Ella conduisit Bree à l'écart de la foule de plus en plus compacte.

Gavin chercha Brock du regard. Ce dernier avait obtenu un rendez-vous avec un metteur en scène tchèque, qui accepterait peut-être de réaliser une campagne pour un bon prix.

— Alors, Gavin ? Toujours en train de draguer les gens du *Rialto Yacht* ?

Ce n'était pas Brock mais Logan Emerson qui venait de faire son apparition, un verre de vin à la main.

Gavin sentit une pointe d'irritation lui picoter la nuque.

— J'essaie.

— Ce contrat serait vraiment un gros coup. Je vois d'ici les bateaux Rialto passer sous le Golden Gate Bridge, pendant la mi-temps du Super Bowl.

— Ce serait un tantinet banal.

— J'imagine que c'est pour ça que je suis comptable, et non créatif.

Gavin prit une grande inspiration. Il y avait quelque chose chez ce type qui le gênait beaucoup, et ce n'était pas seulement ses mauvaises plaisanteries. Logan Emerson n'était dans l'agence que depuis quelques semaines, mais il avait le chic pour se retrouver toujours au même endroit que lui. Lors des rendez-vous avec les clients, ou près de la machine à café. Il le croisait même dans les toilettes chaque fois que lui-même y allait ! Parfois, comme pour l'heure, il se montrait souriant et aimable, mais la plupart du temps, il semblait l'observer.

Peut-être tentait-il d'apprendre le mode opératoire de l'agence, pour pouvoir battre les autres cadres à leur propre jeu ? Ce qui n'était pas une si mauvaise chose. Comme ça, Gavin se sentirait moins mal à l'aise d'abandonner Brock quand il démissionnerait pour fonder sa propre agence.

Ce qui ne saurait tarder, l'espérait-il.

Il regarda autour de lui et fut soulagé et heureux de voir Bree en train de discuter avec Ella.

Jusqu'ici, tout se présentait très bien.

\* \* \*

— En fait, j'ai étudié la littérature à l'université.

Bree but une gorgée de son verre. Ella avait pris deux verres de vin blanc, puis l'avait conduite vers un coin à l'écart du bar chic, afin de pouvoir discuter tranquillement. Bree s'était d'abord sentie intimidée par Ella. La jeune femme était si raffinée et si élégante dans ce tailleur qui soulignait sa silhouette élancée. Ses cheveux bruns étaient lisses comme la soie, et son regard azur était à la fois vif et bienveillant.

Mais au bout de quelques minutes, elle avait commencé à se détendre, et à répondre aux questions qu'Ella posait avec un intérêt qui semblait sincère.

— A l'époque, j'ai même envisagé de passer un doctorat en lettres, mais j'ai pris du temps pour voyager, et j'ai changé d'avis. C'était idiot de ma part.

Ella sourit.

— Pas idiot, sensé. Beaucoup de gens se dépêchent de suivre la carrière qu'ils avaient en tête depuis des années, et finissent piégés dans un métier qui ne leur plaît pas. Je dois l'avouer, j'ai toujours été passionnée par la photographie. J'ai pris beaucoup de cours au lycée et à l'université, mais je crois que je n'ai jamais eu le cran nécessaire pour essayer de me faire publier ou d'exposer mes photos. Qu'est-ce qui vous a incitée à vous lancer ?

— Je suis gênée de l'avouer, mais c'était un pur accident. Mon père m'a offert un appareil photo pour mon anniversaire, il y a quatre ans. Je pense en réalité qu'un de ses clients le lui avait offert. C'était un Nikon haut de gamme, avec un jeu de focales supplémentaires. Le genre d'appareil qui ferait envie même à un professionnel. J'ai commencé à prendre des photos de vieux chênes dans le parc, et d'immeubles intéressants autour de Russian Hill et de la marina.

Ella opina du chef, manifestement intéressée par ce qu'elle racontait. Bree se sentait de plus en plus à l'aise avec elle, même si elles venaient de se rencontrer.

— Un jour, j'étais en train de prendre une photo de l'église Saint François d'Assise, sur Vallejo Street.

— Ah oui, celle avec tous ces couloirs.

— Vous connaissez cette femme au manteau bleu ?

— Oui, bien sûr ! Elle nourrit les pigeons, dit Ella en souriant.

— Il y avait quelque chose qui m'intriguait chez elle. Elle a une telle détermination. J'ignore pour quelle raison elle rode toujours autour de l'église, et je n'aurais jamais osé lui poser la question. Je suis bien trop timide pour ça. Mais je voulais voir si je pouvais prendre une photo d'elle, et réussir à rendre cette dignité tranquille qui émane d'elle.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Je lui ai juste demandé si je pouvais prendre une photo, répondit-elle avec un sourire. J'aurais dû lui offrir deux dollars et lui faire signer une décharge, mais je ne savais rien de tout cela à l'époque.

— Et elle a accepté.

Bree opina du chef.

— Alors, j'ai pris la photo. Cela ne m'a pris que quelques secondes — juste elle, devant une petite porte, le manteau boutonné jusqu'en haut, comme toujours, avec une volée de pigeons à ses pieds. Les tirages étaient plutôt réussis, alors j'en ai imprimé un et je l'ai présenté à une petite exposition, à la bibliothèque de mon quartier. Mon cliché a remporté un prix, et les gens ont commencé à en parler. J'ai compris alors que j'allais continuer dans cette voie.

— J'adorerais voir cette photo.

— Vous êtes la bienvenue dans mon studio, quand vous voulez.

— Vraiment ?

Le visage d'Ella s'illumina.

— J'en serais ravie ! Je n'ai jamais visité le studio d'une vraie photographe.

— Oh, ce n'est pas un studio professionnel, dit Bree en rougissant. Mais il est situé sous les toits et offre une très jolie vue. Je suis là demain, si vous avez envie de passer.

— Je peux ? Je n'ai aucun rendez-vous jusqu'à 17 heures. Ce serait bien de voir des photos qui ne sont pas ultra léchées, pour une fois.

Elle lui fit un clin d'œil complice.

— Si je viens dans la matinée, j'apporterai des viennoiseries et du café de chez Stella's.

— Alors c'est entendu. Je ne refuse jamais une brioche de chez Stella's ! Mon adresse est 200 Talbot Street. C'est une maison plutôt imposante, avec un portail en fer forgé. Si vous arrivez par la droite, vous verrez une entrée séparée qui mène directement à mon studio.

— Vous préparez un rendez-vous secret ? fit la voix de Gavin dans leur dos.

Elles se retournèrent d'un bond. Il les observait d'un air amusé.

— Absolument, confirma Ella en souriant. Je veux voir le travail de Bree avant qu'elle ne devienne trop célèbre pour m'adresser la parole. Tu savais qu'on lui avait demandé de réaliser un portrait pour le *San Francisco Magazine* ?

— C'est vrai ? demanda Gavin.

— Oui, c'est vrai.

Bree rougit de nouveau, en regrettant de ne pas être aussi décontractée que les gens le pensaient.

— Je vais photographier Robert Pattinson. Ils ont eu du mal à se décider entre Annie Leibowitz et moi. Je pense que mes tarifs étaient plus abordables.

Il sourit d'un air engageant.

— Ils m'ont appelée un jour, sans que je m'y attende, poursuivit-elle. Ils avaient vu mes photos pour les Black Book Awards.

— C'est merveilleux ! s'enthousiasma-t-il. J'aimerais voir vos photos, moi aussi.

— Attends ton tour, plaisanta Ella en levant son verre. Robert Pattinson, vous êtes sérieuse ? Ce que j'aimerais être une photographe célèbre, et non une simple assistante de direction, dit-elle avec une moue.

Bree doutait qu'Ella soit une « simple assistante de direction ». Elle parlait avec tous les gens de l'agence comme si elle en était la directrice, et non simplement le bras droit du patron.

— Accroche-toi, Cendrillon, un jour, tu iras au bal, plaisanta Gavin. Mais en attendant, tu ferais mieux d'aller trouver ton patron. Je ne l'ai vu nulle part.

— Je vais aller à sa recherche. Ravie de vous avoir rencontrée, Bree. Je vous vois demain.

Puis elle se fondit dans la foule.

— Brock est un peu distrait ces derniers temps, dit-il en se penchant vers elle.

Son délicieux parfum masculin taquina ses sens.

— Il se passe beaucoup de choses à l'agence.

Le tintement d'une cuillère contre un verre attira leur attention.

Bree se retourna et aperçut un homme aux cheveux grisonnants, vêtu d'un costume strict, le visage rayonnant. Étonnamment, toute la salle se tut aussitôt.

— C'est un de nos plus gros clients, murmura Gavin. Walter Prentice. Nous sommes ici pour célébrer le lancement de sa campagne par Celia, une de nos agents. Ça se passe vraiment bien.

— C'est un grand plaisir de passer une soirée avec les talents les plus créatifs de tout le pays.

La voix de l'homme résonna à travers l'espace bondé.

— Durant ces semaines de collaboration avec *Maddox Communications*, j'ai appris à connaître plusieurs d'entre vous. Je viens d'apprendre que Flynn Maddox et Renee, sa délicieuse épouse, attendent leur premier enfant. J'aimerais que vous vous joigniez à moi pour porter un toast à cette heureuse nouvelle.

Déjà, les serveurs apportaient des plateaux de flûtes de champagne dans la salle.

— Flynn est le frère cadet de Brock Maddox, lui chuchota Gavin à l'oreille. Il a récemment renoué avec sa femme, après une longue séparation.

— Comme c'est charmant.

Elle sourit et accepta le verre de champagne qu'il lui tendait.

— Et très gentil de la part de votre client d'en faire toute une histoire, plaisanta-t-elle.

— C'est un type bien. Très attaché à la famille. Il est marié à sa femme Angela depuis près de trente ans.

— Impressionnant. Presque tous les amis de mon père sont divorcés. Certains, plusieurs fois.

— C'est dommage. Le mariage, ce devrait être pour la vie — sinon, à quoi bon ?

Il soutint son regard, et elle crut s'étouffer en avalant son champagne un peu trop vite.

— Vous avez sans doute raison. Mais je n'ai jamais été mariée, donc je ne sais pas à quoi ressemble la vie à deux.

Elle avait dit cela de manière un peu trop précipitée. C'était tout à fait effrayant de parler mariage lors d'un premier rendez-vous, surtout avec un homme comme Gavin Spencer.

— Moi non plus, dit-il avec un sourire à la fois candide et charmeur. Mais j'espère que lorsque je me passerai la corde au cou, ce sera le genre de mariage auquel je porterai un toast trente ans plus tard.

Gênée, elle détourna le regard. Elle devait être en train de rêver. Tout ça ne pouvait pas être réel. Un homme aussi beau, aussi talentueux, qui rêvait d'un mariage pour la vie, cela n'existait pas.

Ou bien ?

Walter Prentice leva son verre.

— A cet heureux couple ! Puisse leur famille connaître de longues années de bonheur, et peu de nuits sans sommeil.

Il sourit avant de poursuivre.

— Mes propres enfants m'ont apporté beaucoup de joie. Je sais que Flynn et Renee seront des parents fantastiques.

Il se tourna vers un homme grand aux cheveux noirs, et Bree supposa qu'il devait s'agir du fameux Flynn.

— Vous connaissez le slogan de ma société : la famille avant tout. Eh bien, ce n'est pas un simple slogan, c'est un art de vivre, conclut-il en levant de nouveau son verre.

Dans la salle, les acclamations fusèrent.

— Ma parole, il a cité son slogan ! dit Bree en riant. J'ai vu leurs spots publicitaires à la télévision.

— Je crois que parfois, le fait de croire à sa propre publicité n'est pas une si mauvaise chose. Ah, voilà Brock. Venez, je vais vous présenter au grand patron.

Elle sentit qu'il posait la main dans le bas de son dos pour la guider et n'en revenait pas. Gavin la présentait comme sa petite amie devant tout le monde — amis, collègues, clients. Presque comme s'il était fier d'elle.

Elle avait envie de se pincer, certaine qu'elle allait se réveiller d'une minute à l'autre, pour trouver ses chats Faith et Ali en train de s'étirer et de ronronner sur la couette à côté d'elle. Mais d'ici là, elle

ferait mieux de garder le sourire.

\* \* \*

N'ayant jamais été une lève-tôt, Bree avait à peine eu le temps de sortir de son lit quand Ella sonna à sa porte. Gavin et elle étaient restés à la fête jusque 1 heure du matin. Une fois de plus, il l'avait déposée devant chez elle sans donner le moindre indice qu'il voulait aller plus loin dans leur relation.

Et sans essayer de l'embrasser.

— Bonjour, Bree ! Comment vas-tu ? On peut se tutoyer n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

Ella l'embrassa sur la joue comme si elles étaient de vieilles amies.

— Je t'ai apporté ta brioche et du café. Je parie que tu en as besoin, après ta soirée d'hier. Je crois que Gavin t'a présentée à toutes les personnes présentes.

Elle lui tendit un gobelet de carton rempli de café fumant.

— Je crois même qu'il m'a présentée deux fois à certains. Mais après 22 heures, tout s'est brouillé dans mon esprit. Viens, entre.

Elle l'invita à la suivre dans la pièce lumineuse. Un vitrail de style victorien ornait un mur et une partie du plafond en pente donnait au studio un éclairage particulier.

— Oh, regarde-moi cette vue !

Ella posa les viennoiseries sur la petite table et se planta devant la fenêtre, visiblement sous le charme.

— Je parie que par temps clair, tu peux voir le Japon d'ici.

— Presque, répondit Bree en souriant. J'adore regarder les bateaux dans la baie.

— J'imagine que cette vue te manquera quand tu emménageras avec Gavin, dit-elle en haussant un sourcil.

Bree se figea.

— De quoi parles-tu ? Mais il n'y a rien entre Gavin et moi. Je viens à peine de le rencontrer.

— Vraiment ? dit Ella, les yeux écarquillés. J'avais vraiment l'impression qu'entre vous deux, c'était du sérieux.

— Il se montre très... attentionné, mais nous ne nous connaissons que depuis deux jours.

— Tu veux rire ? dit Ella en plissant les yeux. Je sais que toi et moi, on se connaît peu, et que je ne devrais pas te poser cette question mais, vous vous êtes embrassés, n'est-ce pas ?

— Pas même une petite bise, avoua-t-elle, embarrassée.

Si elle avait été jolie comme Ella, Gavin aurait sans doute tenté un baiser.

— Je crois qu'il se montre juste amical, dit-elle.

— Mais il t'a tenue par les épaules pendant toute la soirée ! Ce n'est pas le genre de choses qu'on fait avec une simple amie, crois-moi. Il est intéressé, c'est certain. Sans doute veut-il juste y aller en douceur.

Bree haussa les épaules, en espérant que l'onde de chaleur qui était montée à son visage ne se voyait pas.

— Je vais chercher des assiettes.

Tout en avalant leur petit déjeuner, elles discutèrent de la maison et du quartier. Puis, Bree montra ses photos à Ella.

— Tu as un œil aiguisé. Dans chaque cliché, tu parviens à capturer l'essence de la personne. Je sais à quel point c'est difficile de réussir cela. Je ne pourrais pas prendre un portrait digne de ce nom même si ma vie en dépendait. J'ai déjà de la chance si les gens ont les yeux ouverts.



— J’aurais aimé te donner quelques tuyaux, mais je crains de ne pas savoir exactement comment faire.

— Le génie. Le talent. Toutes ces choses que je n’ai pas en tant que photographe.

Ella sourit.

— Ce n’est pas difficile de voir pourquoi Gavin est fou de toi.

— Mais non ! D’abord, il n’est pas fou de moi. Et puis, il n’a pas vu mes photos.

— Si, il les a vues. Il montrait à tout le monde celles du Black Book au bureau, vendredi.

— Vraiment ? dit-elle en se mordillant la lèvre.

— Il est amoureux, affirma Ella en croisant les bras. Parfois, cela arrive vite.

— Oh, je t’en prie. Qu’est-ce que Gavin pourrait bien me trouver ? Je ne suis vraiment pas le genre de femmes qui fait tourner la tête des hommes.

— Qu’est-ce qui te fait dire ça ?

— Eh bien, voyons voir. Mes cheveux n’en font qu’à leur tête et changent d’aspect avec la pression barométrique. Il faut que je perde du poids. Et pour finir, la seule personne connue à laquelle je ressemble, c’est Duncan Kincannon, dixième laird d’Aislin. Tu peux voir son portrait dans l’escalier du hall, entouré d’un cadre doré.

Ella rit.

— Je parie que Gavin adore ton sens de l’humour.

— C’est à peu près la seule chose qu’il y a à adorer.

— Quelles sottises ! Cependant...

Ella pencha la tête sur le côté, et prit la pose, un index sur ses lèvres comme si elle réfléchissait intensément à ce qu’elle allait dire.

— Si tu me permets... je pense qu’on pourrait apporter quelques améliorations.

Bree se recroquevilla dans son sweat-shirt universitaire trop large.

— Un peu plus que quelques améliorations, je le crains.

— Tu es très jolie comme tu es, mais tu pourrais être encore plus jolie. J’ai travaillé dans un spa, à Santa Barbara. J’y ai appris tout un tas d’astuces.

— Comme ?

— Tes cheveux, par exemple. Ils sont bouclés, n’est-ce pas ?

— Je pense que « frisés » est un terme plus adéquat.

— Non, sérieusement. Tu veux bien les lâcher pour que je me fasse une idée ?

Bree retira l’élastique qui retenait sa queue-de-cheval avec des doigts tremblants. La masse frisée tomba lourdement sur ses épaules.

— Oh, oui. Tu as de très jolies bouclettes cachées là-dedans. Tout ce que nous avons à faire, c’est les libérer.

— Comment fait-on ?

Ella sourit d’un air mystérieux.

— Pour cela, il nous faut rassembler quelques outils.

Il était près de 16 heures quand Ella décida qu’elle était satisfaite de son œuvre. Elles avaient passé une heure au soleil qu’Ella avait mis à profit pour vernir et limer les ongles de Bree, en attendant que le jus de citron qu’elle avait savamment appliqué sur ses cheveux révèle ses reflets dorés.

Ensuite, elle avait pris sa chevelure en main. Elle avait rincé le jus de citron, puis appliqué un baume coiffant par grosses poignées. Et elle lui avait fait jurer de ne plus jamais laisser ses cheveux sécher sans baume.

Pendant que le baume dégoulinait de ses cheveux, Ella fouilla dans sa garde-robe, écartant certains vêtements et mettant d’autres près du visage Bree pour voir s’ils flattaient son teint. Désespérée, elle l’emmena sur Union Street, malgré ses cheveux mouillés, et l’encouragea à essayer, dans une boutique

branchée, trois nouveaux soutiens-gorge qu'elle finit par acheter, ainsi que plusieurs pièces qui s'accordaient bien ensemble. Ella rendait toute cette expédition si amusante que Bree eut l'impression qu'elles étaient les deux meilleures amies du monde, et non deux femmes qui venaient de faire connaissance.

Une fois qu'elles trouvèrent des chaussures assorties, elles retournèrent chez Bree. Ella mit de la poudre sur son visage pour « réveiller son teint », puis passa un léger blush sur ses pommettes, et appliqua une ombre à paupières gris-vert autour de ses yeux. Une touche de rouge à lèvres rosé ajouta une note de couleur subtile, sans lui donner l'air d'un clown.

— Tes cheveux sont enfin secs, déclara Ella en les arrangeant autour de ses épaules. Si tu te regardais dans le miroir, maintenant ?

Redoutant un peu de découvrir ce qui l'attendait, Bree traversa la pièce — ce qui n'était pas une mince affaire, avec les bottes à talons hauts qu'Ella l'avait convaincue d'acheter.

Elle se plaça devant le long miroir collé à la porte de la salle de bains, et inspira avant de se regarder.

Elle se détailla de pied en cap, les yeux plissés.

— Qui est cette femme dans mon miroir ?

— C'est toi, ma jolie.

— Ce n'est pas possible. Cette femme est mince et élégante, et a des boucles soyeuses avec des reflets blonds.

— C'est toi, je t'assure. Le fait de se tenir droite est très important, aussi. Les filles grandes ont tendance à se courber car elles craignent de se faire remarquer. Si tu fais ces pauses yoga que je t'ai montrées ne serait-ce qu'une fois par jour, tu verras vraiment la différence dans ta posture.

— Il ne m'était jamais venu à l'idée que des vêtements près du corps me feraient paraître plus mince.

— Tu as une silhouette plantureuse magnifique, et tu devrais la mettre en valeur.

— Qui l'eût cru ? dit Bree en souriant à son reflet. Et, je le jure, je ne laisserai plus jamais mes cheveux sécher sans baume.

— Bien parlé. Alors, quand dois-tu revoir Gavin ?

### 3

Samedi, Gavin téléphona à Bree et l'invita à l'ouverture d'une galerie, pour le mardi soir suivant. C'était une exposition de photographies, et il voulait son avis sur l'œuvre de l'artiste.

Naturellement, elle avait accepté.

Pour cette occasion, elle choisit une robe cache-cœur mauve foncé, à la fois élégante et sexy. La coupe flattait sa silhouette en sablier — qui eût cru qu'elle en avait une ? — et mettait sa taille fine en valeur. Pour la première fois depuis des années, elle portait des talons, ce qui portait sans doute sa taille à un mètre quatre-vingt-cinq. Elle avait vaillamment rincé ses cheveux et appliqué du baume coiffant, et obtenu un résultat éblouissant : une masse de boucles disciplinées et brillantes. Tandis qu'elle appliquait avec parcimonie le maquillage discret qu'Ella lui avait laissé, elle se demanda comment Gavin allait réagir.

A 19 heures tapantes, elle entendit frapper à la porte.

Le cœur battant, elle traversa l'appartement avec autant de grâce que possible sur ses talons, et alla ouvrir.

— Bonsoir, Br...

— Bonsoir, Gavin, l'accueillit-elle en souriant. Comment était votre journée ?

— Géniale. Vraiment géniale.

Il cligna des yeux, et l'observa avec curiosité.

— Vous semblez changée.

— Juste un peu, dit-elle en tournant sur elle-même. C'est une nouvelle robe.

— Elle vous va à ravir, commenta-t-il d'une voix plus grave que d'habitude.

Lui aussi était superbe, dans son pantalon noir et sa chemise blanche à fines rayures grises.

— Merci. Donnez-moi juste le temps de prendre mon sac.

Elle hissa sur son épaule un petit sac perlé de style rétro, qui avait appartenu à sa mère.

— Je suis impatiente de voir cette exposition.

— Moi aussi.

Elle se retourna vers lui et constata qu'il la fixait, l'air pensif.

— Quelque chose ne va pas ?

— Oh, non, dit-il en clignant des yeux. Tout va bien.

Il baissa les yeux, et observa le tombé de sa robe sur ses hanches. Sous son regard appréciateur, elle se sentit vibrer.

« Il me trouve vraiment attirante. »

Le sentiment était totalement nouveau, et surprenant. Elle mit ses épaules en arrière, comme Ella le lui avait appris. Malgré son air assuré et détendu, elle sentait son poulx battre plus vite et ses mains

moites.

— Ma voiture est en bas, dit-il après s'être raclé la gorge.

Ils entrèrent dans la galerie Razor main dans la main. Elle était à peine plus petite que lui dans ses nouveaux escarpins. Les regards se posèrent sur elle, comme au bal. Mais cette fois, ce n'étaient pas des regards féminins indignés, du fait qu'une femme insignifiante et commune comme elle soit au bras de Gavin.

Non, cette fois, les hommes la regardaient aussi.

Elle rejeta ses boucles sur ses épaules en acceptant un verre de vin blanc.

— Si nous allions voir ces photos ? dit-elle.

Même sa voix était plus sensuelle, comme si, en l'espace d'une nuit, elle s'était transformée en une version plus sophistiquée d'elle-même.

Ils regardèrent les clichés avec attention. C'étaient de grandes images numériques, aux couleurs saturées et enivrantes, la plupart ayant pour sujet des jeunes gens dans des fêtes et des night-clubs.

— On entendrait presque la musique, dit-elle en observant l'image d'un couple enlacé sur une piste de danse, la sueur perlant sur leurs corps à peine vêtus.

— C'est ce que j'aime dans les images de Doug. Elles font appel à tous les sens. J'espère qu'il acceptera de réaliser une campagne pour une vodka que j'ai en tête. C'est difficile de faire dire à une page de papier « buvez-moi », mais lui pourrait y arriver.

D'un geste, il lui désigna l'artiste — un petit homme maigre avec de nombreux piercings, et arborant un bouc.

— Eh bien, il ressemble vraiment à un artiste, murmura-t-elle. Peut-être que je devrais me faire percer le nez. Qu'en dites-vous ?

— Non, surtout pas. Votre nez est absolument parfait.

Le regard gris et chaud qu'il posa sur son visage lui fit l'effet d'une caresse.

— Vos yeux sont verts, remarqua-t-il.

— Oui, dit-elle en rougissant. Je porte des lentilles.

Ella l'avait persuadée d'essayer un modèle teinté.

— Elles sont jolies. Et je vois mieux vos yeux sans vos lunettes.

— Ne sommes-nous pas ici pour regarder des œuvres d'art ? Je commence à me sentir gênée.

Cela dit, elle devait l'avouer, c'était agréable de se sentir admirée. Quand il alla leur chercher d'autres verres de vin, elle fut abordée par un grand homme aux cheveux blonds coiffés en brosse qui avait l'air de vouloir échanger son avis sur les clichés.

Et lorsqu'en revenant, Gavin l'aperçut, il en resta bouche bée.

\* \* \*

Il fallait qu'il sorte Bree d'ici.

Gavin tenta de ne pas fusiller du regard le punk qui était venu marcher sur ses plates-bandes pendant qu'il avait le dos tourné. Il connaissait ce type, c'était un monteur vidéo finlandais, au rire nasillard. Gavin et lui avaient travaillé ensemble sur un story-board.

— Salut Lars. Comment ça va ?

— Bien, Gavin, bien.

Lars se tourna vers Bree.

— Alors, vous êtes aussi photographe ?

— Oui.

Elle souriait avec douceur. Jusqu'ici, il n'avait jamais remarqué combien ses lèvres étaient pleines et généreuses. Une vague de désir monta en lui, effaçant son mouvement d'humeur.

— Eh bien, en quelque sorte. Mais je n'ai pas encore réalisé de photos professionnelles.

— Bree et moi nous apprêtions à aller dîner.

Le ton était plus cassant qu'il ne l'avait voulu.

Tous les hommes présents n'avaient d'yeux que pour elle. Et comment leur en vouloir ? La robe à la couleur chaude soulignait ses courbes d'une manière presque indécente. Dans ses escarpins à talons aiguilles, elle était sans doute la plus grande femme de la salle, et avec son port altier et sa cascade de boucles brillantes aux reflets dorés, elle ressemblait à une déesse antique.

— J'aimerais jeter un rapide coup d'œil aux images dans la pièce d'à côté, dit-elle. Lars était justement en train de m'en parler. Ce sont des portraits des amis de l'artiste.

Gavin aurait bien aimé dire deux ou trois choses à Lars, mais il se retint par égard pour Bree.

— Bien sûr, allons-y.

Il la prit par le bras, comme pour marquer son territoire. Il ne put s'empêcher de foudroyer du regard un homme brun qui osait la regarder de façon trop insistante.

— Oh, regardez ce joli couple, s'exclama-t-elle.

C'était un couple d'adolescents, enlacé sur un banc public.

Gavin pouvait tout à fait s'imaginer être dans une telle position avec Bree. Ses courbes généreuses semblaient lui crier de les explorer.

En proie à une nouvelle vague d'excitation, il détacha les yeux de son superbe décolleté pour reporter son attention sur l'œuvre d'art.

— Très joli, murmura-t-il.

Elle rejeta sa cascade de boucles en arrière. Il était quasiment sûr que ses cheveux étaient totalement différents. Ou peut-être était-ce dû au fait que le soir du gala, elle les avait attachés.

Mais il n'y avait pas que sa chevelure. Lors de leur première rencontre, il l'avait trouvée jolie, mais elle n'avait pas semblé consciente de sa beauté. Ce soir, même la façon dont elle se tenait était différente. Avant, elle rentrait les épaules, comme si elle s'excusait. A présent, elle les tenait fièrement en arrière.

Au gala, sa tenue imposante dissimulait son corps. A présent, sa robe drapée le révélait dans une précision tentante — sa chute de reins était une œuvre d'art à elle seule. Il avait envie de tirer sur le lien noué autour de sa taille, et de découvrir le délicieux cadeau que cette robe renfermait.

— Est-ce que vous avez faim ? demanda-t-il.

« Parce que moi, j'ai faim. De vous. »

Et dire que le père de Bree voulait lui donner un million de dollars pour l'épouser ! Gavin était allé lui proposer d'investir dans sa future agence, car Kincannon était un « capital-risqueur » réputé. Le vieil homme l'avait choqué en lui faisant une autre proposition : un million de dollars pour qu'il épouse sa fille encore célibataire. Le premier mouvement de Gavin avait été de refuser, mais il avait tout de même accepté de la rencontrer. A présent, il avait du mal à croire à sa bonne fortune. Et il ne tenait certainement pas à la gâcher en laissant un petit malin lui voler son trophée.

— Euh, oui. Qu'avez-vous en tête ? dit-elle.

— Il y a un bon restaurant thaï à deux pas d'ici.

— Parfait. Allons-y.

Il la tint fermement par la taille tandis qu'ils retournaient vers la salle principale. Il était hors de question qu'un autre homme jette son dévolu sur elle.

Sous son bras, il sentait ses hanches onduler, ce qui ne faisait qu'exciter le désir qu'il ressentait. Son entreprise de séduction n'était plus uniquement liée à sa carrière, elle prenait une tournure personnelle à présent. Il ne se souvenait pas avoir été aussi excité par une femme.

Au restaurant, il demanda une table tranquille dans l'arrière-salle pour qu'ils puissent discuter sans être dérangés.

— Le pad thaï est vraiment bon, dit-il quand ils furent installés.

— Dans ce cas, je vais l'essayer.

Il n'avait pas envie de lire le menu. Il était bien plus intéressé par Bree. Un minuscule cœur en argent était suspendu à une fine chaîne autour de son cou, et dansait dangereusement dans le creux de ses seins.

A présent, tout ce qu'il lui restait à faire, c'était de la convaincre qu'il ferait un excellent mari.

Il lui versa un verre d'eau gazeuse.

— Vous avez toujours vécu à San Francisco ?

— Nous passions nos étés dans la vallée de Napa quand j'étais petite, avant que ma mère ne meure, mais en dehors de ça, oui. Je vis dans notre maison de Russian Hill depuis que je suis bébé.

— C'est un joli quartier.

— Je soupçonne mes ancêtres de s'être dit la même chose quand ils ont bâti la maison, il y a une centaine d'années. Elle a survécu à plusieurs tremblements de terre, et elle est assez grande pour que je la partage avec mon père sans qu'on se marche sur les pieds.

— N'est-ce pas bizarre de vivre encore avec son père ?

— J'y suis habituée, alors je ne trouve pas ça bizarre. Certains pensent sans doute que c'est un peu pathétique et que je devrais voler de mes propres ailes.

Elle sirota son eau.

— Je suppose que je partirai un jour. Quand le moment sera venu.

Bien. Il n'appréciait pas vraiment l'idée de partager une maison avec son beau-père. Même si ce dernier était sur le point de devenir son mécène.

— Est-ce que votre famille vit à San Francisco ? demanda-t-elle.

— A San Diego, mais j'ai quitté la maison quand j'avais dix-sept ans, et je n'ai jamais regardé en arrière. Mon père voulait que je suive la tradition familiale et que je rejoigne l'armée. Il était furieux quand j'ai obtenu une bourse à UCLA pour étudier le marketing. Nous avons eu une grosse dispute, et ce soir-là, je suis parti.

— Comme c'est affreux ! Est-ce que vous vous êtes réconciliés depuis ?

— Il lui a fallu quatre ans pour abandonner son rêve de me voir en uniforme et couvert de médailles. Aujourd'hui, il est heureux que je réussisse dans un métier que j'aime.

— C'est tout ce qui compte, n'est-ce pas ? Mon père ne pouvait pas comprendre pourquoi je ne cessais d'enchaîner les emplois dans des organisations caritatives qui me payaient une misère. J'aimais mon travail, et j'étais contente d'apporter ma contribution. Et comme j'avais déjà un joli endroit pour vivre, je n'avais pas besoin d'argent.

— Vous avez de la chance. J'ai eu des moments difficiles, au sortir de l'université. J'étais prêt à conquérir le monde et à devenir P.-D.G. de General Electric, et au lieu de cela, je me trouvais sous les ordres d'un patron qui voulait me voir ranger ses dossiers et répondre au téléphone.

— Croyez-moi, dit-elle en riant, ce n'est guère différent d'un travail dans une association. Il y a moins d'employés, alors il faut travailler plus dur. Je pense que c'est bien de commencer au bas de l'échelle, c'est très formateur.

— On apprend des erreurs des autres.

— Oui.

Elle lui offrit un sourire radieux qui décupla son excitation.

— Vous aimez travailler pour Maddox Communications ?

— Beaucoup. C'est une des meilleures agences de la côte Ouest. Nous comptons certains des plus gros clients des Etats-Unis.

— N'avez-vous pas des raisons plus personnelles d'aimer votre travail ?

— J'apprécie Brock et Flynn, aussi. L'agence leur a été léguée par leur père, mais ils ont su la faire prospérer.

Était-il sage de lui dire qu'il voulait monter sa propre agence ? Probablement pas. Car elle pourrait commencer à se demander s'il était plus intéressé par sa fortune que par elle.

Ils commandèrent leurs plats, et le serveur revint promptement leur apporter leurs bières.

— Je soupçonne mon père d'être déçu que je ne veuille pas devenir investisseur comme lui, dit-elle en haussant les sourcils. Il ne comprend le travail que s'il n'y a profit à la clé.

— C'est fou, commenta-t-il en s'efforçant de ne rien laisser paraître de ce qu'il pensait.

— Selon moi, la raison pour laquelle il ne s'est jamais remarié, c'est parce qu'il n'a jamais pu trouver quelqu'un de plus riche que lui !

Elle rit, et il se força à se joindre à elle. Il devait s'assurer qu'elle n'apprendrait *jamais* l'accord qu'il avait passé avec son père.

— Quelle est la bonne raison pour se marier, à votre avis ? demanda-t-il.

Elle leva les yeux vers le plafond, comme si elle cherchait une réponse dans les moulures.

— L'amour, je suppose. Quelle autre raison pourrait-il y avoir ?

Il sentit son ventre se nouer.

— Avez-vous déjà été amoureuse ?

— Pas depuis l'école primaire. Randy Plimpton m'a brisé le cœur quand il s'est assis à côté de Jessica Slade pour le pique-nique de fin d'année, et je ne m'en suis jamais remise.

Une lueur malicieuse illumina ses yeux.

— Ça semble terrible. Je comprends pourquoi vous ne pourrez plus jamais offrir votre cœur à un homme.

— C'est ce que j'ai ressenti. Je suppose que ça explique pourquoi je n'ai jamais eu de vrai petit ami, dit-elle en rougissant légèrement.

— Ce Randy est coupable de beaucoup de choses. D'un autre côté, si vous aviez eu un petit ami sérieux, vous l'auriez peut-être épousé. Et vous ne seriez pas là, en train de boire une bière avec moi.

Il leva son verre.

— J'imagine qu'il y a un bon côté à tout.

Elle fit tinter son verre contre le sien.

— Je ne bois pas beaucoup, non plus, dit-elle en fronçant son adorable petit nez. Jusqu'ici, j'ai mené une vie quasi monacale, je dois l'avouer.

— Peut-être est-ce sur le point de changer ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Vous croyez ?

— Oui. J'ai comme un pressentiment.

Il pencha la tête et laissa son regard s'attarder sur son visage. Elle ouvrit légèrement ses lèvres humides, comme si elle avait envie d'un baiser.

Un baiser qu'il espérait lui donner dans un avenir très proche.

— Vous savez quoi ? dit-elle. Je suis prête pour un nouveau virage. Je suis lasse d'être spectatrice de ma vie. Je suis prête à sortir de ma coquille et à profiter davantage de l'existence.

Leur pad thaï fumant arriva. Ils mangèrent en silence pendant quelques instants. Puis Gavin décida de s'aventurer plus avant sur un territoire dangereux.

— J'ai déjà eu des petites amies, mais pas une seule ne m'a semblé être la bonne.

— Je me demande comment cela se passe. Sait-on, simplement, que telle personne est celle avec qui l'on va passer le reste de sa vie ? Ce doit être un sentiment fabuleux.

— Il paraît que cela arrive vite, parfois.

— Le coup de foudre ?

— Quelque chose comme ça. Quand le courant passe tout de suite.

Bree prit une profonde inspiration, ce qui attira son regard vers son décolleté généreux.

— J'espère connaître cela un jour, avoua-t-elle. Rencontrer quelqu'un avec qui je me sente totalement à l'aise.

Il faillit saisir la perche qu'elle lui tendait involontairement en lui suggérant qu'elle l'avait peut-être déjà rencontré.

— Ce pourrait être un sentiment qui grandit en vous au fur et à mesure que vous connaissez la personne, suggéra-t-il.

— Vous voulez dire qu'un jour, ce serait un ami, et le lendemain, je me consumerais de désir pour lui ? dit-elle en riant.

Son rire cristallin éveilla une étrange sensation, tout au fond de lui.

— Je parie que ça arrive à des tas de gens, avança-t-il. Sans doute au moment où ils s'y attendent le moins.

Gavin déposa Bree devant chez elle et lui dit au revoir d'un chaste baiser sur la joue. Elle ne l'invita pas à entrer, même si elle semblait en avoir envie et comme lui ne voulait pas brusquer les choses, mais y aller en douceur, il ne fit rien qui puisse l'inciter à le faire. Il ne fallait pas l'effrayer.

Pour leur prochain rendez-vous, il l'invita à un concert de jazz, au Palais des Beaux-arts. En guise de dîner, il apporta un pique-nique soigneusement emballé qu'il s'était procuré à l'épicerie fine près de chez lui, et une bouteille de champagne. Bree, resplendissante dans sa robe bleu nuit et ses boucles d'oreilles en argent étincelant, rougit de plaisir quand il étendit une couverture sous un immense arbre et déballa leur repas. Le temps était chaud et agréable.

— J'ai toujours eu envie de pique-niquer ici, s'exclama-t-elle. Ce doit être un des endroits les plus romantiques de la ville.

— Ce soir me semblait être une occasion idéale.

— Regardez comme le coucher de soleil illumine le lagon !

L'étendue d'eau ressemblait à de l'or en fusion. Autour d'eux, des couples et des groupes d'amis riaient et dînaient en appréciant la beauté du soir.

— La ville regorge d'endroits intéressants. On pourrait vivre ici des décennies et ne pas avoir le temps de les visiter tous.

— Et ce serait vraiment dommage, dit-il.

Elle ouvrit une boîte laquée contenant des feuilles de vignes fourrées.

— Oh, un de mes plats préférés ! Je suis sûre que les Kincannon ont des ancêtres grecs quelque part. Nous sommes tous fous de nourriture grecque.

— Dans ce cas, vous devez aussi apprécier l'architecture des lieux. A moins que ce ne soit un style roman ?

Il désigna du regard les colonnes de style corinthien qui ornaient les imposants édifices autour du lac.

Elle sourit.

— Ils ont été bâtis en 1915, pour l'Exposition Universelle, qui s'est tenue ici à San Francisco. Je dirais que ce sont des classiques du genre. J'adore leur côté excessif. Les bâtiments d'origine étaient en papier, et n'étaient censés durer qu'un an. Ils se sont avérés assez solides, et quand ils ont commencé à s'effondrer plusieurs années plus tard, tout le monde était si attaché à cet endroit qu'il a été décidé de reconstruire des répliques en dur.

Le soleil déclinant accentuait les reflets blonds de ses cheveux. Ses joues roses d'excitation lui donnèrent envie de l'embrasser, là, tout de suite...

Mais il résista à la tentation.

— Comment faites-vous pour savoir autant de choses sur tout ?

— C'est de la curiosité, j'imagine. Et j'ai toujours vécu à San Francisco.

— Comptez-vous vivre ici pour toujours ?



Il ne savait pas exactement pourquoi il avait posé la question. Voulait-il savoir si sa vie était déjà toute tracée, et si tel était le cas, si elle serait heureuse de reconsidérer son avenir pour lui ?

Elle réfléchit un instant avant de répondre.

— Je l'ignore. Je pense que cela dépendra où la vie me mènera.

— En tant que photographe, vous pouvez travailler partout.

— Je ne me considère toujours pas comme une photographe, avoua-t-elle en riant. Jusqu'ici, on ne m'a proposé qu'une seule mission professionnelle. Je ne l'ai pas encore réalisée, et ce sera peut-être un désastre.

— Ce sera une merveille. Est-ce la photo pour le *San Francisco Magazine* ?

— Oui. La semaine prochaine. Robert Pattinson, vous imaginez ! Je suis pétrifiée.

— Vous bougez très bien pour quelqu'un de pétrifié.

Il lui tendit une assiette d'olives farcies.

— Est-ce que vous devrez aller à New York pour la séance ?

— Non, il vient à San Francisco pour la première de son film. Du moins, si tout se passe comme prévu. Peut-être annulera-t-il à la dernière minute.

Elle replaça une mèche de cheveux derrière son oreille et se mordit la lèvre d'un geste nerveux.

— Il n'annulera pas, la rassura-t-il. C'est un professionnel. Et vous ferez un boulot fantastique. Bientôt, votre photo sera piratée partout sur internet.

— Oh, vous plaisantez. J'espère juste que je ne vais pas l'ennuyer, ou que je ne vais pas faire tomber mon appareil, ou quelque chose de ce genre. Ce sera un cliché argentique, pas numérique. Je pense que c'est une des raisons pour lesquelles ils ont fait appel à moi.

— Ils vous ont sollicitée parce que vous avez un talent fou, et qu'ils savent que tout le monde parlera de votre travail. Détendez-vous, et essayez de savourer pleinement cette occasion unique.

Il lui caressa le bras.

Sa robe de jersey soyeux moulait ses courbes voluptueuses. Il sentit une vague de désir l'envahir et il dut résister à l'envie de laisser sa main s'attarder sur son corps délicieux.

Lorsque le moment viendrait, se promit-il. Il devait avoir encore quelques rendez-vous avec elle, avant de tenter la moindre... approche. Même si la tentation d'en faire une à cet instant le mettait au supplice.

Surtout quand elle bougeait, et que le tissu de sa robe se tendait sur ses seins.

Soudain, son pantalon lui sembla trop étroit.

Elle sirotait son champagne, le regard brillant.

— Je suis très excitée par cette soirée. J'ai assisté à plusieurs concerts de jazz l'année dernière, et je commence vraiment à comprendre ce genre de musique.

— Alors, vous pourrez m'apprendre. Moi, je me contente d'écouter.

— Ça marche aussi. C'est si agréable de rencontrer quelqu'un qui aime faire tant de choses que j'aime.

— J'adore marcher avec vous. Vous en savez tellement sur la ville.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Je serais heureuse de faire d'autres balades avec vous.

Il lui offrit une pita fourrée de poulet mariné qu'elle posa sur son assiette.

— Quel endroit recommandez-vous ?

— Que dites-vous de la marina ? Ou alors Alcatraz. Y êtes-vous déjà allé ?

— Non, et il me tarde de m'y rendre avec vous.

Pourquoi ne l'avait-il pas encore embrassée ? Bree examina son visage avec attention dans son miroir. Gavin devait arriver d'une minute à l'autre. Ils s'étaient vus tous les deux jours durant ces deux dernières semaines, avaient parcouru presque cent cinquante kilomètres dans les rues de la ville, avaient avalé quantité de repas, et s'étaient même donné la main.

Mais pas un seul baiser sur la bouche. Pour lui dire au revoir, il l'embrassait sur la joue.

Et si elle ne l'attirait pas ?

Après sa séance photo, elle aurait dû être sur un nuage. En dehors d'un retard, tout s'était passé sans heurt, et les épreuves étaient magnifiques. Robert Pattinson était tout aussi charmant et courtois qu'elle l'avait imaginé, et en sa présence, elle avait réussi à ne pas rougir ni à bégayer comme une adolescente. Elle lui avait même montré son book, pour qu'il ait une idée de la personne qui allait le prendre en photo. Il lui avait posé toutes sortes de questions, et avait semblé sincèrement enthousiasmé par son travail.

Oui, elle devrait être au comble du bonheur. Son premier engagement professionnel était une réussite, et elle avait un rendez-vous avec l'homme le plus magnifique de San Francisco.

Alors pourquoi se sentait-elle si... mal à l'aise ?

Gavin *semblait* intéressé. Quand il l'observait, une lueur brillait dans ses yeux, et elle l'avait surpris à plusieurs reprises en train de risquer des regards vers son décolleté, qu'elle avait exposé davantage ces dernières semaines que dans toute sa vie d'adulte.

Il riait à ses plaisanteries, et semblait intrigué par toutes les anecdotes qu'elle avait apprises au cours des années. Dans l'obscurité silencieuse d'une cellule abandonnée d'Alcatraz, elle aurait pu jurer qu'il avait été sur le point de l'embrasser. Ils avaient été si proches l'un de l'autre...

Mais il ne l'avait pas fait. Et une fois de plus, après le retour en ferry, il lui avait dit au revoir en déposant un petit baiser sur sa joue.

Cette bonne vieille Bree. Elle n'était pas le genre de fille qu'on embrassait. Peut-être la voyait-il davantage comme une amie ? Ou pire, comme une sœur, comme cette peste l'avait suggéré, l'autre soir.

Des coups frappés à sa porte la ramenèrent à l'instant présent. Elle sentait son cœur battre la chamade sous sa chemise neuve, un vêtement stylé aux fines rayures vertes et grises. Elle ajouta une touche supplémentaire de brillant à lèvres, pour se porter bonheur. Peut-être Gavin remarquerait-il sa bouche et voudrait-il poser ses lèvres sur les siennes ? Si tel n'était pas le cas, elle devrait peut-être prendre les choses en main.

Comme si elle en avait le courage !

Elle ouvrit la porte et, comme d'habitude, une bouffée d'excitation l'envahit, et elle sourit d'un air béat.

— Bonsoir, Gavin.

— Bonsoir, Bree.

Le baiser qu'il lui donna était chaste, comme d'habitude, mais troublant. Gavin sentait bon le vent, l'air marin et l'aventure. Il avait revêtu une chemise bleu pâle et un jean délavé qui soulignait les muscles de ses cuisses.

— Ça vous dirait de marcher jusqu'à la Coit Tower, sur Telegraph Hill ? suggéra-t-il.

— Génial.

C'était l'endroit le plus populaire de la ville pour les demandes en mariage. Avec un peu de chance, là-bas, Gavin lui tiendrait peut-être la main, songea-t-elle, dépitée.

A moins que...

Elle déglutit. Non. Gavin Spencer n'allait pas lui demander sa main ce soir. On était au XXI<sup>e</sup> siècle, pas au XVIII<sup>e</sup>. Un homme ne demandait pas à une femme de l'épouser après quelques rendez-vous.

— Il y a un petit restaurant italien non loin de là, où nous pourrions ensuite aller dîner.

— Ça me semble parfait, dit-elle avec un enthousiasme un peu trop forcé.

— En êtes-vous sûre ? Nous ne sommes pas obligés d'y aller si vous n'en avez pas envie.

— Non, vraiment, j'adorerais y aller, dit-elle en s'emparant de son sac.

— Et je me disais qu'ensuite, si cela vous tente, vous pourriez venir chez moi pour un dernier verre.

— Oh ! Oui, j'en serai ravie.

Soudain, le souffle lui manqua, et ses joues s'empourprèrent. Il ne lui proposerait pas d'aller chez lui à moins qu'il n'ait l'intention de...

Qu'avait-il exactement en tête ? Sans doute davantage qu'un baiser, songea-t-elle, le ventre noué.

— Allons-y.

Ils marchèrent d'un pas vif dans les rues de la ville, jusqu'à Telegraph Hill, où la tour blanche s'élevait au-dessus des maisons alentour. La montée de la colline fut rude et l'essouffla.

— Je n'arrive pas à croire que vous n'avez même pas une goutte de sueur sur le front.

— Je fais du sport régulièrement et j'aime l'escalade. Voulez-vous que je vous porte ? proposa-t-il.

— Non, la situation n'est pas désespérée à ce point. Mais il y a des marches dans la tour, aussi je vous prendrai peut-être au mot tout à l'heure.

Au sommet de la colline, ils admirèrent la vue sur Bay Bridge, et il suggéra qu'ils étaient montés assez haut.

— Pas du tout, protesta-t-elle. Vous pensez que je ne peux pas y arriver, n'est-ce pas ?

Elle étira ses muscles.

— Je serais d'une pitoyable compagnie si nous ne faisons pas en sorte de voir toutes les fresques. Connaissez-vous la rumeur qui dit que la tour a été conçue pour avoir l'air d'un gicleur géant de tuyau d'incendie ? On dit que la dame qui a offert le terrain et l'argent pour la construction était une grande admiratrice des pompiers de la ville.

En entendant l'anecdote, Gavin ne put s'empêcher de rire.

— Il y a une certaine ressemblance, en effet. Je suis sûr que Freud aurait d'autres suggestions à faire sur son apparence.

— Un symbole phallique géant s'élevant au-dessus de San Francisco, vous voulez dire ? Vous n'êtes pas le premier à avoir fait cette observation. A présent, si nous entrons ? suggéra-t-elle en souriant.

A l'intérieur de la rotonde, il posa le bras sur sa taille. Ils observèrent les fresques peintes durant la dépression : des gens récoltant la moisson, une rue de San Francisco mettant en scène un pickpocket et un accident de voiture, une famille pauvre cherchant de l'or pendant qu'une riche famille les observait.

— Toutes ces scènes ont été peintes pendant la Grande dépression, pour fournir du travail aux artistes.

— Je sais. Elles sont étonnantes, n'est-ce pas ? Je pense que des pires catastrophes, il ressort toujours quelque chose de bon.

— C'est une façon de voir très positive. J'approuve pleinement.

Il la serra légèrement lorsqu'il se tourna pour lui répondre. Son visage fut tout près du sien. Elle retint son souffle, certaine qu'il allait l'embrasser...

Mais il retira doucement son bras et s'avança vers une des peintures pour en observer un détail.

Désarçonnée, elle se balançait sur les talons de ses bottes et inspira. Si Gavin ne tentait pas une approche bientôt, elle allait devenir folle.

\* \* \*

Après leur délicieux dîner et leur courte balade pour regagner Russian Hill, Bree s'installa dans la voiture de Gavin, tenaillée par un sentiment grandissant d'anticipation.

Et s'il n'essayait *rien* ? Elle en mourrait de frustration.

Il fixa de son regard brumeux ses lèvres puis son décolleté plongeant, avec un plaisir manifeste qui l'excita.

Elle avait peine à croire que leurs conversations soient devenues si intimes et décontractées. Les hommes n'étaient-ils pas censés être mystérieux et difficiles à cerner ? Avec Gavin, pourtant, elle discutait encore plus facilement qu'avec ses amies.

L'appartement de Gavin était situé dans un grand immeuble blanc de Stockton Street, et ils se garèrent dans le parking souterrain.

— C'est très pratique, observa-t-elle en appuyant sur le bouton de l'ascenseur qui menait à son appartement. J'ai à peine l'impression que nous sommes à San Francisco. En général, on doit tirer le frein à main de sa voiture et monter une colline pour rentrer chez soi.

— Avant que je vous rencontre, le charme de la ville m'avait échappé pour l'essentiel. J'ai quitté Los Angeles pour être plus près de mon travail, il y a cinq ans.

Il entra dans l'ascenseur après elle. Dans l'espace confiné, elle ressentit sa présence avec encore plus de force. Elle observa ses avant-bras musclés et hâlés. Elle se demanda quel effet cela ferait d'avoir ses bras autour de sa taille, à cet instant.

A cette idée, elle tressaillit et une vague de chaleur la traversa.

Elle risqua un regard timide vers lui quand la porte s'ouvrit.

— Nous y sommes. C'est la troisième porte à droite. Il n'a pas autant de cachet que votre studio, je le crains.

Ils traversèrent un couloir avec une enfilade de portes bleues identiques. Un frisson d'euphorie la parcourut lorsqu'il tourna sa clé dans sa serrure.

Il lui tint la porte pour la laisser entrer, et elle crut sentir son regard sur elle quand elle franchit le seuil. Enhardie par l'intérêt qu'il semblait lui porter, elle ondula des hanches.

Dans le salon, elle aperçut un grand canapé de cuir noir. Sur une table basse en verre trônaient quelques magazines et une télécommande.

— Voulez-vous boire quelque chose ? proposa-t-il en se dirigeant vers la petite cuisine. J'ai du vin blanc, de la vodka, et du rhum.

— Il vaut mieux que je choisisse le vin. Je ne suis pas habituée aux alcools forts.

Sans compter que le seul fait de se trouver près de Gavin l'enivrait déjà. Elle le suivit dans la longue cuisine immaculée, à l'électroménager rutilant.

— Votre appartement est bien rangé.

— Je le dois à ma femme de ménage. Je ne suis pas beaucoup chez moi. J'ai travaillé très dur sur le contrat Prentice, ces derniers temps. Leur nouvelle campagne sera lancée le mois prochain.

— Je m'imagine mal travailler d'aussi longues heures. Vous devez être épuisé.

Il leur versa du vin et lui tendit un verre.

— Non, pas vraiment. J'aime mon travail, et je le trouve stimulant.

— Vous avez de la chance d'avoir trouvé un métier qui vous plaise autant.

— Croyez-moi, j'en suis conscient. Nous avons tous les deux de la chance. Je bois à la carrière prometteuse d'une des plus jeunes photographes de la côte ouest.

— Je ne suis pas sûre d'être assez jeune pour mériter ce titre.

— Bien sûr que si, voyons.

Il prit un air faussement sérieux.

— A moins que vous n'ayez soixante-dix ans et que votre chirurgien esthétique soit vraiment doué ?

— Nous sommes en Californie, dit-elle en riant. Vous devriez sans doute vérifier sur mon permis de conduire.

— Non. Je vais tenter ma chance, et plutôt porter un toast à la plus belle photographe qui soit.

Il sirota son vin et la fixa de son regard séducteur.

— Vous exagérez.

— Pas du tout, dit-il en la détaillant lentement. Vous êtes sans doute la plus belle femme de San Francisco, et je suis bien placé pour le dire, puisque je vois beaucoup de mannequins dans le cadre de mon travail. Elles seraient toutes transparentes à côté de vous.

Elle se mordilla la lèvre. Quel flatteur il faisait ! Mieux valait ne pas oublier qu'il travaillait dans la publicité. Malgré tout, elle le trouvait très convaincant.

Elle sirota son vin. Le liquide froid et acide glissa sur sa langue. Peut-être la trouvait-il vraiment jolie ? Elle redressa les épaules comme Ella le lui avait appris et rejeta ses cheveux en arrière.

— Allons nous asseoir sur le canapé.

Il la conduisit dans le salon. Sa chemise bleue à rayures révélait ses larges épaules et mettait en valeur sa taille étroite et son beau postérieur. Elle l'imagina nu et s'en trouva tout émoustillée. Elle était prête à parier qu'il avait un corps ferme et musclé.

Elle détourna le regard et s'assit sur le canapé de cuir.

Une fois de plus, elle sentit son regard glisser sur son décolleté. Frémissante de désir, elle sentit durcir ses tétons.

D'habitude, elle détestait sa poitrine généreuse. Elle entravait ses mouvements, et la mettait mal à l'aise. Mais dans son nouveau soutien-gorge qui lui allait parfaitement, ses seins lui faisaient un effet bien différent.

Depuis qu'elle avait rencontré Gavin, elle se sentait bien dans sa peau, et désirable pour la première fois de sa vie.

Il posa son verre sur la table. A son tour, elle posa le sien, pressentant que quelque chose allait se passer. Mais quoi ?

Quand il approcha d'elle, elle sentit sa peau la picoter. Son parfum, masculin et séduisant, mit ses sens en alerte. Puis il esquissa un sourire en coin qui lui coupa le souffle.

Oh, bonté divine.

Elle sentit son cœur manquer un battement quand il approcha encore plus près.

« Il va m'embrasser. »

Elle avait le cœur qui battait à se rompre.

Pendant un instant qui lui sembla interminable, leurs visages furent si près qu'elle put sentir la chaleur de sa peau contre sa joue.

Enfin, il posa les lèvres sur les siennes.

## 4

Alors qu'une myriade de sensations déferlait sur elle, Gavin l'attira contre lui pour approfondir leur baiser. Elle pouvait sentir la force de son désir dans ses mains puissantes et fermes.

Leurs mentons s'effleurèrent, et leurs langues se mêlèrent, dans une danse audacieuse. Elle s'agita sur le canapé de cuir souple, débordant de désir.

Posant les mains sur sa chemise, elle savoura la sensation de ses muscles sous ses doigts.

Et lorsqu'il laissa échapper un gémissement de plaisir, elle eut l'impression de le sentir résonner au plus profond d'elle. Il l'attira contre lui jusqu'à ce que sa poitrine effleure son torse. Elle sentit son ventre pulser d'une façon jusqu'alors inconnue.

A présent, elle faisait courir ses mains sur son dos, et continuait son exploration tandis qu'il l'embrassait avec fougue.

Lorsque, enfin, ils interrompirent le baiser, elle était pantelante.

— Eh bien, murmura-t-il d'une voix grave.

Elle poussa un long soupir.

— Tu l'as dit.

Tout son corps était en effervescence. Elle avait déjà embrassé des hommes auparavant, mais n'avait jamais éprouvé pareilles sensations. Même au cours de ses deux expériences sexuelles, plutôt décevantes, jamais elle n'avait connu ce mélange incroyable d'émotions qui la vrillait.

Elle avala une gorgée de vin pour se remettre. La tension sexuelle était palpable dans la pièce silencieuse. Le silence n'était pas total, toutefois. Elle entendait les battements rapides de son cœur par-dessus le tic-tac de l'horloge.

Elle souffla sur une mèche qui lui barrait le visage.

— J'imagine que c'est ce qu'on appelle l'alchimie.

Il esquissa un sourire.

— Pour sûr.

Il la fixait intensément, de ses yeux gris orage, ce qui attisa son désir. Déjà, ses lèvres réclamaient d'être embrassées de nouveau.

Il se pencha en avant, et l'effleura de son souffle chaud, juste avant que sa bouche ne glisse sur la sienne. Leurs langues se trouvèrent de nouveau, leurs mains se firent plus audacieuses. Tandis qu'elle tirait sur sa chemise, il effleura son téton puis prit son sein dans sa paume. Elle eut un hoquet de surprise.

Lorsqu'elle caressa son dos sous sa chemise, elle sentit ses muscles tressaillir sous ses doigts. Se penchant contre lui, elle laissa ses ongles glisser sur sa peau. Elle n'avait jamais touché un corps aussi musclé ni aussi puissant.

Sans cesser de l'embrasser, il déboutonna d'une main adroite sa chemise et en écarta les pans pour dévoiler ses seins — ou du moins, son soutien-gorge. Quand il recula, elle abandonna ses lèvres avec réticence.

Elle ouvrit les yeux, et constata qu'il fixait son décolleté. La dentelle fine de son joli soutien-gorge était érotique. Dieu merci, elle ne portait pas un de ses vieux soutiens-gorge de coton blanc, et c'était grâce à Ella et toutes ses astuces en matière de beauté et de mode.

Elle remarqua qu'il respirait de manière irrégulière.

— C'est la plus jolie chose que j'ai vue depuis longtemps.

— Et je parie que tu as une très jolie vue à cet étage.

— La vue sur les toits n'est rien comparée aux monts et aux vallées que j'admire à cet instant.

Son regard de braise la consumait.

Il acheva de lui ôter sa chemise, et elle se retrouva à moitié nue.

Etre en soutien-gorge, c'était comme être nue, non ? En tout cas, elle se sentait nue sous son regard affamé.

Il posa la bouche sur son sein et lécha son téton à travers le tissu de satin, avant de dégrafer le sous-vêtement avec adresse. Elle crut qu'elle allait suffoquer quand il retira le soutien-gorge, la laissant totalement exposée.

— Tu es incroyablement sexy.

Elle n'était pas habituée à ce que ses seins fassent l'objet d'une telle admiration et elle ne pouvait que se réjouir de ce changement.

— Ce n'est pas juste qu'un seul de nous ait une jolie vue, protesta-t-elle.

A son tour, elle entreprit de le dévêtir et ouvrit sa chemise, dévoilant ses muscles souples et bronzés.

— Ah, c'est bien mieux.

Une fine toison soyeuse couvrait ses pectoraux jusqu'à sa taille. Elle retint son souffle quand elle aperçut la proéminence sous sa ceinture.

D'instinct, elle posa la main sur son sexe pour le toucher à travers la toile de son jean.

— Je pense que nous serions plus à l'aise dans la chambre.

La voix grave de Gavin la fit frissonner d'appréhension.

— D'accord.

Si sa voix avait peut-être un peu tremblé, il ne semblait pas l'avoir remarqué.

Après l'avoir détaillée d'un regard brûlant qui faillit la consumer, il la prit par la main et la mena à sa chambre.

Sur la table de chevet, il alluma une lampe qui projeta juste assez de lumière pour qu'elle distingue des draps bleu nuit tendus sur un lit de bois aux lignes épurées. Les stores étaient baissés devant la baie vitrée. Il ôta sa chemise et tendit les bras. Elle s'y glissa sans se faire prier.

Elle se sentait vibrante sous la caresse de ses doigts. Haletante, et un peu nerveuse, elle posa la main sur la boucle de sa ceinture. Elle n'avait pas beaucoup d'expérience en matière de sexe, cependant elle savait qu'elle ne devrait pas attendre qu'il prenne toutes les initiatives. Il était sans doute habitué à fréquenter des séductrices expertes en la matière, capables de faire perdre la tête à un homme en un claquement de doigts.

La boucle fine céda aisément. Elle effleura son sexe en érection, qui pulsa à son contact.

« Il me désire vraiment ». Elle avait encore du mal à le croire. Comment sa vie avait-elle pu changer aussi vite ?

Quelques jours plus tôt, elle menait une petite vie morne et néanmoins agréable. A présent, elle était à demi nue dans l'appartement d'un homme qu'elle connaissait peu, sur le point de faire l'amour avec lui.

L'amour ?

Non. Personne n'avait parlé d'amour. Pourtant, elle ne pouvait nier le fait qu'elle ressentait un lien spécial avec Gavin. Et il le sentait, lui aussi. N'était-ce pas cela, tomber amoureux ?

Quand il entreprit de lui retirer son jean, elle laissa échapper une petite exclamation de surprise. Il fit glisser le pantalon le long de ses cuisses, en effleurant sa peau avec ses lèvres au passage. A présent, il ne restait plus pour tout vêtement que son slip de dentelle.

— Tu es époustouflante, murmura-t-il.

Elle tenta de lui rendre la pareille et de lui retirer son jean à son tour. Elle ouvrit le bouton de ses doigts tremblants, et il l'aïda à faire glisser le vêtement sur son postérieur ferme et ses cuisses puissantes.

Oh, bonté divine. Jamais elle n'avait vu un corps aussi beau. Du moins, pas en vrai. Le cœur battant, elle tira sur son caleçon gris foncé et ne put retenir un soupir de surprise quand son sexe en érection apparut.

Il l'entraîna sur les draps froids et lui ôta lentement son slip.

A présent, elle était vraiment nue, palpitante d'excitation et d'appréhension tout à la fois.

Il grimpa sur le lit, et s'étendit avec précaution à côté d'elle. Son corps imposant lui donnait presque l'impression d'être une petite créature délicate, et non une femme à la silhouette plantureuse.

Le doux baiser qu'il posa sur ses lèvres l'apaisa un peu. Il caressa son ventre, en laissant des picotements de plaisir dans son sillage. Elle se tendit légèrement lorsqu'il dériva entre ses cuisses, mais ne résista pas quand il approcha de la partie la plus secrète de son corps.

Du bout de l'index, il explora les replis moites de son sexe, et elle poussa un petit cri de surprise quand il trouva son clitoris. Lorsqu'il se mit à stimuler des endroits secrets que personne auparavant n'avait pris la peine d'explorer, elle ondula des hanches de manière instinctive.

Les yeux clos, une expression de plaisir sur le visage, il était plus beau que jamais. Elle sentit son cœur tressailler. Se pouvait-il que ce soit lui, l'homme de sa vie ?

Elle avait plus ou moins abandonné l'espoir que le prince charmant vienne l'emporter sur son beau cheval blanc. Toutes les petites filles avaient ce rêve, mais lorsqu'on était une adulte de vingt-neuf ans, on devait savoir que la plupart des grenouilles ne se transformaient pas en princes après un baiser.

Oh ! Gavin venait de faire naître une onde de choc en elle. Il ouvrit les yeux à demi, et lui offrit un sourire malicieux et satisfait.

Chaude et moite sous ses doigts, elle se sentait plus excitée qu'elle ne l'avait jamais été. Il approcha d'elle et plaqua son corps contre le sien. Puis il s'appuya sur un coude, déroula un préservatif avec une grande facilité, et se plaça au-dessus d'elle.

Quand il entra en elle, elle ne put réprimer un frisson. Toutes ses terminaisons nerveuses semblèrent bourdonner. Les yeux clos, elle s'abandonna au flot de sensations qui déferlaient sur elle. Elle enfonça les doigts dans les muscles fermes de son dos tandis qu'il se glissait en elle, lentement, doucement, comme on entre dans une chambre secrète inexplorée depuis bien trop longtemps.

Une fois qu'il fut tout à fait enfoui en elle, il laissa échapper un gémissement de plaisir et de soulagement mêlés. Il commença à aller et venir entre ses cuisses, et elle ondula aussitôt des hanches, en parfaite harmonie avec lui, tout comme son corps s'était parfaitement accordé au sien sur la piste de danse, lors du gala de charité qui avait été le décor de leur première rencontre. Peut-être qu'ils étaient faits pour être ensemble...

Elle laissa cette délicieuse pensée l'envahir pendant qu'elle suivait Gavin dans un nouveau royaume de plaisir. Tandis qu'il caressait son corps de ses mains gourmandes, elle explora les reliefs de son dos musclé, et la courbe ferme de son postérieur.

Le désir pulsait dans sa poitrine — et dans toutes sortes d'endroits dont elle n'avait même pas soupçonné l'existence — pendant qu'il leur faisait essayer différentes positions. Ses pensées se mêlèrent et se dispersèrent quand des sensations primaires prirent possession de son esprit. Leurs deux corps lisses et couverts de sueurs semblaient ne faire plus qu'un.



Le souffle court, elle se cambra sous lui, pour mieux le sentir en elle, jusqu'à ce que soudain, tout explose.

Ou implose.

Son corps fut secoué de spasmes tandis que des déferlantes de plaisirs s'écrasaient sur elle, les unes après les autres.

Un gémissement rauque fendit le silence, et elle sentit les bras de Gavin l'étreindre comme un étau. Il pulsa une dernière fois dans son corps, provoquant un nouveau soubresaut de plaisir, puis s'affala sur elle.

— Eh bien, s'exclama-t-il d'une voix brute.

— Comme tu dis, murmura-t-elle, surprise de constater qu'elle pouvait encore parler.

Son cerveau avait semblé s'éteindre pendant quelques instants. Elle entrouvrit les paupières, et le regarda fixement. Ses yeux gris étaient assombris par la passion, et semblaient la dévorer.

Elle sentit son cœur déborder d'émotion. Gavin Spencer était trop beau pour être vrai. Il était doux, attentionné, prévenant — et incroyablement séduisant. Or, les hommes comme lui ne s'intéressaient pas à elle. Elle était cette bonne vieille Bree, celle que l'on pouvait appeler à la dernière minute, parce que l'on savait qu'elle serait libre.

A moins qu'elle n'ait changé.

Peut-être que grâce aux astuces d'Ella, et aux caresses expertes de Gavin, elle était vraiment devenue une nouvelle personne. Quelqu'un d'excitant et de désirable, dont la vie allait s'épanouir comme une fleur après la pluie.

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi, Bree.

Il appuya la tête sur l'oreiller, en la regardant à travers des yeux mi-clos.

— Moi ? Je n'ai rien de spécial.

Elle se maudit d'avoir cédé à la manie qu'elle avait de se dénigrer.

— Tout en toi est spécial, rétorqua-t-il.

Il lui caressa le menton avec son pouce.

— Tu es chaleureuse, gentille, altruiste. Tu es intelligente, et créative. Une vraie artiste.

Elle avait déjà entendu tout cela. C'était le genre de compliments que ses tantes guindées lui faisaient, en général après avoir critiqué sa façon de se tenir, et s'être lamentées de son manque de prétendants.

— Et tu es la plus belle femme de San Francisco.

— De San Francisco, seulement ? plaisanta-t-elle.

Sous son regard brumeux, elle se sentait la plus belle femme sur terre.

— De toute la baie, en tout cas. Et de l'Etat de Californie. Et de toute la côte ouest.

Elle fit une moue feinte.

— Et moi qui espérais le Midwest, aussi.

— Je n'ai pas passé beaucoup de temps là-bas, alors je ne suis pas une autorité en la matière, rétorqua-t-il, le regard malicieux.

— Dans ce cas, ça ne fait rien.

Elle rejeta ses cheveux en arrière. Il en profita pour saisir une mèche et l'enrouler autour de son doigt pour s'en faire un anneau.

— C'est plutôt suggestif, murmura-t-elle.

— Peut-être est-ce mon intention, dit-il en penchant légèrement la tête.

Elle se mordilla la lèvre pour réprimer un sourire espiègle.

— Nous devrions peut-être dormir ? Demain, tu travailles.

— En fait, je suis en vacances. Je devais les prendre sous peine de les perdre.

— Tu as de la chance.

— Mais si tu es occupée demain, je peux comprendre.

Il continua à jouer avec sa mèche.

— En fait, je n'ai pas une journée chargée.

A dire vrai, elle n'avait rien de prévu.

— Dans ce cas, j'ai une idée. Une grande idée. Une idée folle, incroyable, merveilleuse.

Il s'assit sur le lit.

— Attends-moi, je reviens tout de suite.

Enroulant une serviette bleu marine autour de la taille, il gagna son bureau.

\* \* \*

C'était une idée folle.

Vraiment folle, mais il ne pouvait la chasser de son esprit. Peut-être parce que tout en Bree lui semblait si parfait. Leurs ébats avaient été sensationnels. Elle était tout aussi passionnée et sensuelle qu'il l'avait imaginé, et son corps incroyable... Il fronça les sourcils quand le désir afflua de nouveau dans ses reins.

Pas de doute, il était fou. Tout le monde le penserait. Même Bree, probablement. Ils se connaissaient depuis à peine deux semaines et demie. Mais parfois, l'univers était de votre côté, et tout s'emboîtait, comme la fois où il avait décroché le contrat Stayco.

Non. Cette fois, ce n'était pas du tout comparable. Ce contrat était une réussite professionnelle. Avec Bree, ce serait l'engagement de toute une vie.

Une vie entière avec Bree, songea-t-il, le ventre noué. A cet instant, la perspective lui semblait très plaisante.

Dans le bureau, l'horloge digitale lui fournit juste assez de lumière pour qu'il puisse distinguer les poignées de la commode.

Certes, le million de dollars offert par Elliott Kincannon n'était pas étranger à sa décision. Mais ce n'était pas la seule raison, loin s'en faut. Il voyait plutôt cette somme comme un collier de perles sur le cou d'une très belle femme : cela rehaussait son charme, au lieu de l'éclipser.

Merveilleux.

C'était le qualificatif qu'il emploierait si tout se déroulait selon son plan. Bree et lui pourraient acheter une jolie maison quelque part — peut-être même à Russian Hill, il avait toujours aimé ce quartier.

Il pourrait enfin créer sa propre agence et vivre une existence excitante et néanmoins confortable, en prenant son destin en mains.

Au comble de l'excitation, il ouvrit le tiroir du haut et y glissa la main. Après les trombones et l'agrafeuse, il sentit sous ses doigts une boîte de cuir souple, et la saisit. Les motifs dorés gravés sur les bords brillaient sous la lumière verte de l'horloge. Il n'avait pas su quoi faire de ce bijou lorsqu'il l'avait reçu, mais à présent, il lui semblait être une nouvelle pièce dans le puzzle de sa vie.

Il ouvrit le couvercle de la boîte, et observa son contenu. C'était une jolie bague de style Arts déco, trois diamants sans défauts — une grande pierre flanquée de deux plus petites — sertis sur une élégante monture en or. La plupart des gens l'auraient vendue, mais il n'avait pu s'y résoudre. Elle avait appartenu à sa grand-mère, une des personnes les plus étonnantes qu'il ait jamais rencontrées. Elle avait encouragé sa créativité, en l'emmenant à des cours de théâtre et de musique, et en lui payant des stages artistiques d'été, contre l'avis de ses parents.

Elle lui avait légué la bague dans son testament. A cette époque, il s'était demandé pourquoi, mais à présent, il connaissait la réponse. Elle avait voulu qu'il l'offre à la femme qu'il aimait.

Avec un long soupir, il extirpa la bague de son lit de satin. Bree serait-elle offensée qu'il lui offre une bague ancienne ? C'était, après tout, une héritière, qui pouvait acheter tout ce dont elle rêvait.

Mais elle n'était ni prétentieuse ni flambeuse. Au fond de lui, il sentait que la valeur sentimentale de ce bijou était peut-être plus importante que son prix.

Il ignorait si elle lui irait, mais il serait facile de la faire ajuster à sa taille. Posant la boîte sur le bureau, il serra la bague dans sa main.

Lorsqu'il retourna dans la chambre, Bree était étendue sur le lit, sa chevelure répandue sur son corps délicieux recouvert d'un drap. Elle sourit en le voyant.

Il sentit une décharge d'adrénaline le terrasser — comment Bree allait-elle réagir ? Allait-elle rejeter d'emblée sa demande ? Si tel était le cas, tous ses plans tomberaient à l'eau, et il devrait annoncer à Elliott Kincannon qu'il n'avait pas pu remplir sa part du contrat.

Ses cils sombres battirent quand elle leva les yeux vers lui. Elle devait se demander pourquoi il restait là, hésitant, une main derrière son dos. La bague lui piquait la paume, comme pour l'inciter à lui poser la question brûlante.

Il s'assit à côté d'elle.

— Bree, je sais que nous ne nous connaissons pas depuis très longtemps, dit-il d'une voix râpeuse.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Mais parfois, la vie vous offre une occasion rare, une occasion que l'on n'attendait pas, et que l'on n'avait même pas espérée.

Il marqua un temps avant de se lancer.

— Bree, veux-tu m'épouser ?

Bree cligna des yeux. Manifestement, elle devait être en train de rêver. Pourtant, tout cela semblait si réel.

Gavin était assis à côté d'elle sur le lit, les muscles luisant sous la douce lumière de la lampe, sa serviette enroulée autour de la taille. Dans le creux de sa main brillait un objet étincelant. Une bague. Exactement comme dans les contes de fées, quand le beau prince s'agenouille et que...

— Je sais que c'est soudain.

Le son de sa voix interrompit le fil de ses pensées.

— Je suis sûr que tu es surprise. Je le suis aussi. J'ignorais qu'on pouvait éprouver des sentiments aussi forts pour une femme en si peu de temps.

Elle se redressa sur un coude.

— Je ne suis pas en train de rêver, dis-moi ?

— Non, dit-il en souriant, tu n'es pas en train de rêver. Tout cela est bien réel.

Il caressa sa cuisse à travers le drap. Elle sentit sa peau vibrer sous son contact.

— Et j'aimerais que tu deviennes ma femme.

Elle déglutit. Gavin Spencer voulait l'épouser ? Impossible. Pour commencer, ils se connaissaient depuis moins de trois semaines. De plus, il était si magnifique qu'il devait avoir les plus belles femmes à ses pieds. Pourquoi voudrait-il être coincé avec une seule femme pour le restant de ses jours ?

— C'est trop rapide, n'est-ce pas ? dit-il en penchant la tête.

— Non. Enfin, je veux dire, je ne sais pas.

Elle était totalement déroutée. Voulait-elle l'épouser ? Tout son corps — surtout les endroits récemment éveillés par leurs jeux nocturnes — hurlait *oui* !

Mais son esprit murmurait un refrain bien différent.

« Sois prudente. Il y a quelque chose de bizarre. C'est trop tôt. Tout est trop beau pour être vrai. »

Elle poussa un long soupir, qui ne l'aida pas à se calmer.

— Je ne sais pas quoi dire, répondit-elle d'une voix légèrement suraiguë.

— « Oui », ce serait une bonne réponse.

Ses yeux étincelaient, comme la bague dans sa main. C'était étrange d'ailleurs, qu'elle soit là, à plat, sur sa main. Dans les films, les hommes ne la tenaient-ils pas entre le pouce et l'index ?

Mais ce n'était pas un film. C'était sa vie. Une vie qui avait pris une si étrange tournure qu'elle savait à peine qui elle était, encore moins comment elle devait réagir.

— Mais nous venons à peine de nous rencontrer. Tu ne me connais pas.

Et si, une fois marié, il se rendait compte qu'elle était cette ennuyeuse vieille fille qu'il avait rencontrée, et non la femme de rêve qu'il s'imaginait ?

— A mon avis, tu m’imagines bien plus excitante et intéressante que je ne le suis en réalité.

— Tu devrais avoir davantage confiance en toi.

Il s’approcha sur le lit et posa la main sur sa taille.

— Nous avons passé des heures à discuter, et tu es sans nul doute la personne la plus gentille, la plus intelligente et la plus intéressante que j’aie jamais rencontrée.

— Vraiment ?

La question lui avait échappé malgré elle. Il pourrait croire qu’elle cherchait les compliments.

— Pas de doute là-dessus. Et ce n’est pas tout. Je suis ensorcelé par ta beauté aussi.

— Oh, tu me fais marcher, dit-elle en rougissant. Je suis loin d’être une femme fatale.

— C’est là que tu te trompes. Tous les hommes se retournent sur ton passage.

Elle se mordilla la lèvre. Le relooking d’Ella avait apparemment eu l’effet escompté. Elle n’avait jamais attiré autant d’attention dans sa vie qu’au cours de ces dernières semaines. Même la fois où elle avait porté sans le savoir deux chaussures dépareillées, le jour d’une remise de prix à l’école.

— Je ferai un bon époux.

— Je n’en doute pas.

Mais elle doutait encore. Pourquoi insistait-il autant ? Ne pourraient-ils pas se fréquenter quelque temps, pour se connaître davantage ?

— Je te chérirai, je te respecterai et je te donnerai du plaisir, assura-t-il, une étincelle malicieuse dans les yeux.

Un éclair de désir la traversa.

— Pourquoi ne pas l’essayer, tout simplement ?

Il avait dit cela comme s’il trouvait naturel d’essayer une bague de fiançailles, avant de se décider.

Elle haussa les épaules, pour tenter de cacher le flot d’émotion qui déferlait sur elle.

— Pourquoi pas ?

De nouveau cette note suraiguë dans sa voix !

Elle tendit la main. Elle portait rarement des bagues, et jamais à ce doigt. Tout le monde savait que cela portait malheur d’en porter une lorsqu’on était célibataire. Elle ne s’était jamais vraiment imaginé porter une bague de fiançailles, résignée qu’elle était à sa petite existence tranquille, avec ses chats.

A présent, un nouveau royaume de possibilités s’ouvrait à elle. Elle tendit son doigt nu, en serrant les draps de son autre main. Un frisson de peur et d’excitation la parcourut quand le métal froid entra en contact avec sa peau. Le bijou serait-il à sa taille ? Elle n’était pas menue, même si ses mains étaient la partie la plus fine de son corps. La bague coincerait-elle sur une phalange ?

Ce serait un signe.

Mais elle glissa facilement, jusqu’à la base de son annulaire.

— Elle te va à la perfection.

Il la regarda d’un air triomphant.

— En effet. Comment as-tu fait pour savoir ?

— C’est uniquement de la chance. Et je pense que c’est un signe du destin.

Il caressa sa main.

— C’est une bague unique. Elle a appartenu à ma grand-mère, qui a été mariée à l’amour de sa vie pendant cinquante-sept ans.

Elle avisa que les trois pierres étaient serties sur une élégante monture d’or. Elle avait sans doute été dessinée dans les années vingt.

— Elle est très jolie.

L’anneau semblait bourdonner contre sa peau. Devrait-elle trouver étrange de porter la bague de fiançailles d’une autre femme ? Cela semblait accentuer la sensation qu’elle venait accidentellement d’entrer dans la vie d’une autre.

— Ma grand-mère était très chère à mon cœur. Elle m'a légué cette bague dans son testament, afin que je puisse l'offrir un jour à ma future épouse. Je n'arrive pas à croire qu'elle t'aille si bien. Comme si elle était faite pour toi.

Elle déglutit. A présent que la bague était à son doigt, cela voulait-il dire qu'elle avait accepté sa demande en mariage ?

— Elle est magnifique. Es-tu sûr de vouloir t'en séparer ?

Il prit sa main.

— Je ne veux pas m'en séparer. Je veux la voir au doigt de la femme que j'aime.

Elle sentit comme une boule se former au creux de son estomac. Le mot *amour* planait dans l'air, tel un écran de fumée après un tour de magie.

Voilà pourquoi toute cette proposition lui avait semblé bizarre, forcée même. Parce que Gavin ne lui avait pas dit qu'il l'aimait.

Jusqu'à maintenant.

— Je t'aime, Bree.

Il caressa sa main avec son pouce.

— C'est un amour nouveau, je l'admets. Mais je n'ai jamais ressenti cela pour personne. Quelque chose en moi, dans mon cœur, me dit que tu es la femme de ma vie.

La conviction dans sa voix lui réchauffa le cœur. Et elle, l'aimait-elle ? Elle n'avait aucune idée de ce qu'était l'amour. Certes, elle éprouvait de l'attirance pour lui, c'était indéniable. C'était un homme doux, charmant, intelligent et drôle. Et très sexy.

Des qualités qu'elle aurait recherchées chez le mari idéal. Si toutefois elle avait été en quête d'un mari, comme son entourage l'y incitait. Mais elle était habituée à se montrer méfiante, et à douter des motivations de tous les hommes qui l'approchaient. Elle craignait toujours qu'ils soient davantage intéressés par la fortune familiale que par elle.

— Il y a un lien spécial entre nous, non ? insista-t-il, interrompant ses pensées.

— Oui, c'est vrai.

Ce lien spécial, elle le ressentait à cet instant, tandis qu'elle se redressait sur le lit, sa main dans la sienne. Jamais elle ne s'était sentie aussi à l'aise avec un homme, aussi en sécurité. Et pour sûr, elle ne s'était jamais sentie aussi désirable et séduisante.

— Je le sens aussi, dit-elle.

Elle observa les trois diamants qui étincelaient sur son doigt.

— Veux-tu m'épouser ?

Son regard plein d'espoir fit fondre ses dernières réticences.

— Oui, je le veux.

Elle ressentit une joie intense, néanmoins teintée d'appréhension. Mais elle avait la ferme conviction d'avoir pris la bonne décision. Aussi étranges et soudaines que ces fiançailles puissent paraître, elle avait le sentiment que Gavin et elle étaient nés pour être réunis.

Il la serra dans ses bras. La chaleur de son corps se mêla à la sienne, et pour la première fois de sa vie depuis la mort de sa mère, elle se sentit totalement protégée.

Et aimée.

\* \* \*

Tandis que, à bord de la voiture de Gavin, ils s'engageaient sur le Golden Gate Bridge, Bree jeta un regard en arrière. Quand elle passerait ce pont de nouveau, elle serait une femme mariée. Mme Gavin Spencer. Ils allaient s'unir de l'autre côté du pont, à Sausalito.

Gavin avait tenu à l'épouser aussi vite que possible. Sans invités, excepté les chats de Bree. Il avait insisté pour qu'ils viennent aussi, soulignant le fait qu'ils étaient des membres de la famille, et cette délicate attention l'avait touchée. Un des clients de Gavin possédait un hôtel avec terrasse qui accueillait régulièrement des mariages. Il lui avait promis de leur trouver un prêtre, un photographe et deux témoins.

Tout avait été organisé très vite. La seule difficulté avait été le contrat pré-nuptial. Gavin avait insisté pour en signer un, peut-être pour prouver qu'il n'en avait pas après sa fortune. Elle trouvait toute la situation embarrassante. Un contrat n'impliquait-il pas qu'un jour, ils pourraient divorcer ? Elle ne voulait pas envisager une telle éventualité. Gavin avait pourtant réussi à en faire rédiger un en moins d'une journée. Ils l'avaient signé, et maintenant, ils se dirigeaient vers Sausalito, à peine quarante-huit heures après sa demande en mariage.

Il se tourna vers elle.

— Nerveuse ?

— Un peu.

Tout était si rapide ! Et un mariage sans amis et sans famille, ce n'était pas courant.

Cela dit, malgré ses réserves, elle devait admettre que c'était logique. Elle ne voulait pas d'un grand mariage mondain, comme son père l'aurait sans doute souhaité, qui prendrait toute une année à organiser et causerait plus de tracas qu'une inauguration royale. Mieux valait procéder ainsi, de façon rapide et privée. Etrangement, son père n'avait pas protesté devant leurs projets précipités. Il avait semblé assez peu surpris par la nouvelle, et sincèrement heureux pour eux. Ce qui n'était pas si étonnant, en fait, puisqu'il lui avait sans doute présenté Gavin dans l'espoir qu'elle trouve un compagnon. Enfin, elle avait réussi à accomplir quelque chose que son père approuvait ! Ou du moins, elle allait le faire bientôt.

Très bientôt.

— Sausalito est un endroit agréable pour une escapade en amoureux. Même si c'est juste de l'autre côté du pont, on a l'impression d'être à des kilomètres de San Francisco.

Son sourire chaleureux la fit fondre. Gavin était encore plus époustouflant que d'habitude, avec sa chemise noire aux manches remontées, son jean délavé, et ses cheveux légèrement ébouriffés. Elle avait peine à croire qu'elle était assise à côté de lui, et encore plus de mal à croire qu'elle s'appêtait à l'épouser.

La bague de fiançailles brillait toujours à son doigt. Elle ne l'avait pas retirée depuis qu'il la lui avait fait essayer.

— Nous pouvons vivre dans mon appartement, jusqu'à ce que nous trouvions un endroit plus grand. Mais à mon avis, nous devrions acheter une maison, afin que tu aies de la place pour installer un grand studio. Qu'en penses-tu ?

— Je ne sais que penser.

Elle sourit.

— Je n'ai jamais vécu ailleurs que dans la maison de mes parents. Je suis ouverte à toute proposition. Et je pourrai toujours louer un studio séparé pour mon travail.

— Hors de question. Nous trouverons une maison assez grande. Et avec vue sur l'océan, c'est impératif, puisque tu es habituée à en avoir une.

Quelle était l'étendue de sa richesse ? Il parlait comme s'il avait à sa disposition des moyens illimités. Ou s'attendait-il à ce que ce soit elle qui paie leur future maison ? C'était étrange qu'ils soient sur le point de se marier, et qu'ils n'aient pas encore discuté des questions pratiques les plus élémentaires.

Excepté le contrat pré-nuptial. Mais si Gavin n'avait pas insisté, elle n'aurait même pas songé à en faire un. Pour sa part, elle considérait le contrat inutile, car si elle ne pouvait faire confiance à son mari, à qui pourrait-elle faire confiance ?

En tout cas, elle était fermement déterminée à ne pas laisser l'argent diriger sa vie.

\* \* \*

Ils traversèrent les collines du parc de Gateway, puis montèrent les rues raides et pittoresques de Sausalito. Enfin, Gavin s'arrêta dans l'allée circulaire d'un édifice de style méditerranéen entouré de fleurs.

— La cérémonie est prévue à 18 heures, alors nous avons tout le temps de nous préparer.

— Ce soir ?

Un élan de panique la saisit. Elle avait supposé qu'ils auraient au moins un jour pour... pour quoi ? Après tout, Gavin avait peut-être raison : s'ils se mariaient, autant le faire tout de suite.

Néanmoins, elle avait à peine eu l'occasion d'avoir un fiancé que déjà, elle se retrouvait mariée. Mariée le soir même. C'était drôle de penser que Gavin avait tout planifié — et elle l'avait laissé faire.

Il sortit de la voiture, puis vint lui ouvrir sa portière. Elle foula le gravier d'un pas mal assuré. Il posa une main dans le bas de son dos, et ce simple geste eut pour effet de la troubler et de l'inquiéter tout à la fois.

— Ce soir, ce sera notre nuit de noces.

Son regard brumeux était plein de promesses.

Elle cligna des yeux et poussa un soupir.

— En effet.

Il serra sa main.

— Je suis impatient d'être ton mari, Bree.

— Et moi, je suis impatiente d'être ton épouse, répondit-elle en serrant sa main à son tour.

La joie qu'elle ressentit à ce moment eut enfin raison de ses angoisses. Gavin était si sincère et si tendre, en plus de toutes ses autres qualités. Elle avait vraiment beaucoup de chance.

Elle se figea net à la pensée qui lui vint à l'esprit.

— Mais qu'est-ce que je vais porter ?

— Ce qui te plaira. Nous avons tout l'après-midi pour faire les boutiques.

Même si Bree doutait de sa capacité à choisir une robe flatteuse sans Ella, elle en trouva une assez facilement dans une boutique près des quais. La robe d'un blanc argenté, en satin chatoyant, tombait élégamment sur ses courbes. Les escarpins bleu ciel que lui suggéra la vendeuse s'avérèrent être parfaitement assortis, étonnamment. Dans une bijouterie, ils choisirent des anneaux gravés pour la cérémonie. De retour à l'hôtel, elle reçut la visite d'une coiffeuse volubile qui ramena ses boucles en un chignon, retenu par des épingles perlées. Elle enfila les boucles d'oreilles en perles et diamants que Gavin et elle avaient choisies ensemble. Il avait insisté pour tout payer. Apparemment, il avait pris grand plaisir à la voir se transformer en une mariée rougissante.

— Tu es belle à couper le souffle.

Dans le reflet du miroir, elle le vit debout derrière elle, à l'observer tandis qu'elle mettait une dernière touche de rouge à lèvres. Elle lui sourit dans le miroir.

— Tu n'es pas mal non plus.

Dans son smoking élégant et son nœud papillon noir, il ressemblait à un acteur.

— Nous faisons un joli couple, avança-t-il.

Il glissa les bras autour de sa taille.

— Et nous allons bien ensemble, renchérit-elle.

A côté de lui, elle ne semblait ni trop ronde ni trop grande. Du haut de son mètre quatre-vingt-dix, Gavin lui donnait l'impression d'être parfaitement proportionnée.

Elle s'agita sous la caresse chaude et tentante de son bras.



— En fait, je préférerais que nous n'ayons pas à quitter la chambre, avoua-t-elle.

— Ça en vaudra la peine.

Il déposa un doux baiser sur sa joue. Elle rougit sous son maquillage.

— Et nous aurons toute la nuit pour célébrer nos noces, murmura-t-il.

Sa voix rauque était pleine de promesses.

— Tu es prête ?

— Aussi prête que jamais.

Quand ils arrivèrent sur la terrasse de l'hôtel, Bree était à la fois excitée et effrayée. Un soleil magnifique inondait le belvédère où les attendait un prêtre. Gavin serra sa main et lui lança un regard réconfortant. Des pots en terre sculptés débordant de pétunias étaient disposés tout autour du belvédère, et des rubans ornaient la table sur laquelle étaient posés les documents officiels.

Le directeur de l'hôtel se dirigea vers eux, suivi d'une jolie blonde qui tendit à Gavin une fleur pour sa boutonnière.

— Bienvenue, et félicitations pour votre mariage.

Le discours semblait un peu convenu, songea Bree, puis elle se réprimanda d'avoir eu une pensée aussi mesquine. Ces gens se montraient simplement polis, et essayaient de les mettre à l'aise.

Elle jeta un coup d'œil à la vue impressionnante sur la baie, où les voiliers glissaient sur les eaux sombres. C'était un bel endroit pour se marier. Un endroit parfait, même. Mais le plus important était de s'unir à cet homme merveilleux, pour commencer un nouveau chapitre excitant de leur vie.

Pourtant, elle eut la gorge nouée quand ils se dirigèrent vers le belvédère.

Une histoire aussi rapide pouvait-elle vraiment devenir permanente ? Malgré la main puissante et apaisante de Gavin dans la sienne, elle était en proie à d'affreux doutes.

Gavin pensait peut-être qu'il épousait la tentatrice aux jolies boucles qu'Ella avait révélée, et non la vraie Bree. « Qu'arrivera-t-il le jour où il découvrira qu'il a épousé une femme ennuyeuse et non la créature de ses rêves ? »

— Je t'aime, Bree.

Ses paroles balayèrent ses inquiétudes comme une forte brise.

— Je t'aime aussi, Gavin, dit-elle avec conviction.

Comment avait-il fait pour savoir exactement à quel moment la rassurer ?

Cela prouvait qu'il était l'homme parfait pour elle.

Après qu'ils eurent échangé quelques amabilités avec les témoins et le prêtre, et avant même que Bree ait eu le temps de rassembler ses esprits, la cérémonie avait débuté.

— Bree Kincannon, voulez-vous prendre cet homme pour époux, l'aimer, le chérir et l'honorer, jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

— Je le veux.

Elle avait prononcé les mots d'une voix claire et sonore, décidée à ne pas laisser le moindre doute percer. Gavin prononça ses vœux d'une voix profonde et rassurante, avec un enthousiasme sincère qui la fit presque rire.

— Vous pouvez embrasser la mariée.

Il l'attira contre lui et l'embrassa avec douceur et fermeté, la faisant frémir de tout son être.

— Nous sommes mariés, murmura-t-il. Je n'ai jamais été aussi heureux de toute ma vie.

— Moi non plus.

Elle disait vrai. Ce mariage éclair avec l'homme le plus beau qu'elle ait jamais rencontré était sans nul doute le point culminant de son existence jusqu'ici si morose.

— Tout est arrivé si vite que j'ai encore du mal à y croire.

— Quand deux personnes sont faites pour s'unir, c'est comme si toutes les forces de l'univers convergeaient pour participer à cette union. Ces forces sont en mouvement depuis l'instant où je t'ai

rencontrée.

— Même si je portais cette horrible robe grise ?

Il rit.

— Une robe ordinaire ne peut pas cacher la lumière qui émane de toi, Bree. J'ai su tout de suite que tu étais unique. Et ensuite, quand nous avons dansé...

Il émit un petit sifflement qui la fit rire.

— Nous allons sortir danser ce soir, décida-t-il.

Puis il sembla se raviser.

— Ou plutôt, demain. C'est notre nuit de noces, et j'ai des projets précis, dit-il, l'air mystérieux.

Cette promesse de plaisirs sensuels la fit frémir. En réponse à son désir croissant, elle glissa la main sous sa veste pour caresser son torse musclé, avant de se souvenir qu'ils se trouvaient au beau milieu de la terrasse de l'hôtel, sous le regard de leurs témoins et du prêtre.

Elle recula d'un pas.

— Peut-être devrions-nous aller dans un endroit plus intime ?

\* \* \*

Dans leur suite luxueuse qui offrait un magnifique panorama sur la baie, Gavin avait organisé la soirée jusque dans les moindres détails. Même les chats étaient confortablement installés sur des coussins douillets, avec des plats spécialement préparés pour eux. Lorsqu'on frappa à la porte, il eut la confirmation que tout se passait selon son plan.

— Ce doit être le dîner.

Il embrassa les douces lèvres de Bree avant de se diriger vers la porte. Il avait secrètement commandé le repas le plus raffiné de l'hôtel, pour qu'ils le savourent dans l'intimité de leur suite.

Pour Bree, il ne voulait que le meilleur. Non pas parce qu'elle y était habituée de par son statut de riche héritière, mais parce qu'il voulait sincèrement la combler, et voir son joli visage s'illuminer avec ce sourire radieux qu'il lui connaissait.

— J'avais cru que nous sortirions dîner, s'étonna-t-elle.

— Le soir de notre mariage ? Je préfère l'intimité, dit-il avec un regard coquin.

Le serveur apporta un plateau roulant et félicita le jeune couple avant de prendre congé. Elle souleva la cloche du premier plat. Dans un tourbillon de vapeur, ils découvrirent un assortiment d'amuse-bouches raffinés, aux arômes tentants.

Il en porta un à la bouche de Bree, et elle fit de même. Avait-il jamais fait quelque chose d'aussi simple avec une femme, et pris tant de plaisir ?

Jamais.

Elle avait une conception simple de la vie, qu'il trouvait rafraîchissante. Même sans ce million de dollars sur le point d'être transféré sur son compte, il aurait été très heureux de l'avoir choisie pour femme.

L'entrée était une vichyssoise crémeuse, parsemée de ciboulette fraîche. Des morceaux de steak tendre, des mini-légumes et des pommes de terre nouvelles en sauce constituaient le plat principal. Il était certain qu'il ne pourrait pas avaler autre chose, mais changea d'avis en découvrant les desserts — de petits éclairs, des profiteroles, de délicates tartelettes aux fruits et des cakes décorés à la main. Il lécha la crème sur les lèvres de Bree et porta un toast à leur mariage avec une coupe de Moët & Chandon.

— Nous devrions nous retirer dans la chambre, suggéra-t-il en saisissant la bouteille de champagne et leurs deux coupes. Nous y serons plus à l'aise.

Il attendit pendant qu'elle se tenait là, radieuse, comme une star de cinéma dans ses plus beaux atours.

Il s'émerveillait encore de sa métamorphose. Elle était si différente de la femme calme et réservée qu'il avait rencontrée au gala de charité ! Elle s'était magnifiquement épanouie depuis. Où qu'ils aillent, sa beauté sculpturale attirait l'attention, et elle semblait tout à fait sûre d'elle sous les regards de tous ces mâles envieux.

Sur le lit, les draps blancs et frais étaient rabattus. Elle s'assit au bord avec précaution et prit la coupe de champagne qu'il lui tendait.

Il s'assit à côté d'elle et commença par retirer lentement une épingle de son chignon.

— Raiponce, Raiponce, descends-moi tes cheveux.

— Ne serait-ce pas dommage de défaire ce que la coiffeuse a mis tant de temps à réaliser ? dit-elle avec un petit rire.

— Mais je ne peux pas passer mes mains dans ta chevelure si elle est ramenée au sommet de ta tête.

Il retira une autre épingle ornée de petites perles et d'un minuscule diamant, et libéra une mèche.

Elle défit doucement son nœud papillon, et le fit glisser sous son col.

— Moi aussi, je peux jouer à ce jeu-là.

Il la regarda dans les yeux, et constata que ses pupilles étaient dilatées.

Le désir qui l'avait consumé toute la journée s'embrasa aussitôt. Mais il garda son calme, et retira doucement une autre épingle. Une épaisse boucle tomba sur son épaule.

Elle défit les deux premiers boutons de sa chemise, et fit glisser son index sur ses pectoraux.

Une décharge d'excitation le traversa. Il fit glisser la délicate bretelle de sa robe sur son épaule, avant de déposer un baiser sur son cou. Son parfum sucré l'enivra.

— Bree, tu me rends fou.

— Assez fou pour que tu m'épouses, apparemment.

— Je suis l'homme le plus chanceux du monde.

Il trouva la fermeture Éclair sur le côté de sa robe et la baissa doucement.

— La femme de mes rêves est ici, dans mes bras.

Ses mains partirent à la découverte de son corps, et il ne tenta pas de les retenir tant il était avide de la toucher après avoir brûlé de s'en repaître pendant toute la journée. Lorsqu'il prit ses seins pleins et lourds dans ses paumes, son désir gronda dans ses oreilles. Il glissa la main sur ses hanches drapées de satin. Le souffle court, il posa un doux baiser sur sa bouche.

Elle pressa ses seins contre son torse, et explora son corps sous sa veste.

— Tes vêtements me font obstacle, murmura-t-elle quand ils eurent repris leur souffle.

Elle fit tomber la veste sur le sol et tira sur les derniers boutons de sa chemise avant de la lui enlever complètement.

A demi aveuglé de désir, il l'aida à retirer sa robe chatoyante. Elle se retrouva étendue sur le lit, en sous-vêtements de dentelle blanche. Ses cheveux décoiffés tombaient en mèches folles sur son visage de manière érotique.

Il dégrafa son soutien-gorge, et libéra ses tétons dressés et rosis. Il fit lentement glisser son slip, en suivant avec sa bouche les douces courbes de ses hanches et de ses cuisses. Sa peau sucrée avait un goût de nectar sur sa langue.

Elle s'agita sous ses caresses puis, soudain, l'agrippa par la taille. Prêt à la pénétrer, il l'embrassa pendant qu'elle l'accueillait entre ses replis soyeux.

Elle se cambra lorsqu'il s'enfonça en elle, et émit un murmure de pur plaisir qui le ravit.

— Je t'aime, Bree, dit-il d'une voix râpeuse, en pensant chaque mot.

— Je t'aime aussi.

Leurs deux corps enlacés entamèrent une danse destinée à célébrer leur union.

Peu importait comment tout cela avait commencé. Leur mariage promettait d'être exceptionnel.

## 6

Un petit déjeuner au lit, suivi par des ébats follement érotiques, voilà qui était une façon merveilleuse de commencer la journée, songea Bree. Elle balaya les miettes de croissant éparpillées sur les draps, puis passa la main sur le torse de Gavin. Etonnamment, être mariée à Gavin lui semblait tout à fait naturel.

— Pourquoi ris-tu ? demanda-t-il.

Elle sentait sous ses doigts son torse vibrer à chaque mot qu'il prononçait.

— Pour rien.

— Entre mari et femme, n'est-on pas censé tout se dire ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais été mariée avant, dit-elle en souriant.

— Moi non plus. Je pense que cela signifie que nous devons inventer nos propres règles au fur et à mesure. Règle numéro un, nous devrions prendre une douche ensemble.

Elle sourit, ravie de la proposition.

— Oui, cette cabine de douche est assez grande pour deux.

Il l'entraîna hors du lit et la porta jusqu'à la salle de bains de marbre blanc. Il ouvrit la porte vitrée de la cabine et régla les robinets, tout en la maintenant serrée contre lui.

— Tu me fais l'effet d'être toute légère.

Il mordilla son cou et déposa une pluie de baisers jusqu'à sa bouche. De l'eau chaude jaillissait des robinets dorés et tombait sur eux en minuscules gouttelettes. Elle en lécha quelques-unes sur son torse. Sa peau était salée, et délicieuse. Elle se dégagea pour se mettre debout, et l'embrassa avec fougue.

Ils se savonnèrent mutuellement avec un savon parfumé au jasmin et se rincèrent jusqu'à ce qu'ils soient propres comme un sou neuf. Sous le regard gourmand dont il la dévorait, elle avait l'impression d'être une déesse.

Elle observa l'eau qui coulait sur son corps d'athlète et s'infiltrait dans la toison sombre de son torse sculpté. Elle tendit la main et en explora la douceur comme s'il se fût agi d'un objet précieux. Elle n'en revenait pas d'être aussi chanceuse. Il semblait ne jamais se rassasier d'elle. Et le sentiment était tout à fait réciproque. Jamais elle n'aurait pensé vouloir passer toute une matinée à s'embrasser et à faire l'amour — après une nuit entière consacrée aux mêmes activités. Elle découvrait le pouvoir de cette drogue puissante qu'était l'amour, et un pur plaisir qui la faisait vibrer de la tête aux pieds.

Ils se caressèrent et se léchèrent mutuellement jusqu'à être submergés par leur excitation. Avec un gémissement de soulagement, il entra en elle, et ils atteignirent tous deux l'orgasme presque aussitôt, tandis que l'eau ruisselait sur leurs corps emmêlés.

— Tu es parfaite, Bree. Parfaite, gémit-il, en frissonnant entre ses bras.

Elle dut faire un grand effort pour rester debout contre le mur carrelé, tant son corps était languide.

— Et toi tu es... stupéfiant.

Elle n'arrivait même pas à trouver les mots qui rendraient justice à l'homme qui avait transformé sa vie et l'avait rendue... heureuse. Plus heureuse qu'elle ne l'aurait jamais cru possible. Les rêves devenaient réalité, parfois, au moment où l'on s'y attendait le moins.

Ils passèrent la journée et le lendemain à visiter Sausalito. Ils firent une croisière dans la baie, prirent un délicieux déjeuner dans un restaurant français et terminèrent la soirée dans un club de jazz.

Partout où ils allaient, des gens inconnus leur souriaient, comme s'ils avaient le rayonnement particulier de jeunes mariés heureux. C'était sans doute le cas.

De temps à autre, elle ne pouvait s'empêcher de penser que tout cela était trop beau pour être vrai. Chaque fois que les doutes insidieux s'infiltraient dans son esprit, elle les balayait. Ce n'était que son ancien manque de confiance en elle qui remontait à la surface, les vestiges de son passé de vilain petit canard, dont la fortune était le seul attrait.

Mais lui n'avait pas besoin de son argent. Il ne semblait aucunement intéressé par sa fortune. Il avait réussi seul. Elle était certaine que même si elle avait été sans le sou, cela n'aurait fait aucune différence pour lui.

Elle se fendit d'un rire sonore. Il serra sa main.

— Cette fois, je ne te demanderai pas pourquoi tu ris.

— Pourquoi ?

— Parce que je sais.

Le sourire qu'il lui offrit illuminait son beau visage.

— Je ressens exactement la même chose que toi, dit-il.

\* \* \*

De retour à San Francisco, Bree se rendit à son appartement pour emballer quelques affaires et les emmener chez Gavin. L'appartement qu'il possédait était assez spacieux pour deux. Faith, son chat, avait déjà repéré un coin ensoleillé, près de la fenêtre du salon. Même Ali, plus réservée, avait rapidement fait d'un grand fauteuil doux sa nouvelle maison.

A présent, ils vivaient officiellement ensemble.

— Tu te rends compte que je n'ai jamais eu l'occasion de vivre dans le péché ? dit-elle en appuyant l'index sur son torse.

Ils étaient allongés sur le lit, nus, après leur première nuit dans leur foyer temporaire.

— Je suis navré de t'avoir privée de ce plaisir. Je ne doute pas que nous trouverons d'autres péchés auxquels nous adonner.

— Tu ne trouves pas ça bizarre, le flegme de mon père concernant toute notre histoire ? Il ne semblait pas du tout surpris quand je lui ai annoncé notre mariage. Il doit vraiment t'apprécier, tu sais. Il ne m'avait pas présenté quelqu'un depuis longtemps.

— Il sait reconnaître un bon gendre quand il en voit un, plaisanta-t-il.

— C'est particulièrement étonnant qu'il n'ait pas trouvé à redire sur le fait que nous allions nous marier à Sausalito en toute discrétion. D'habitude, il est très à cheval sur les traditions.

— Peut-être est-il simplement content de voir que tu es heureuse en ménage, dit-il en enroulant une mèche de cheveux autour de son doigt.

— Je suppose. Ce doit être un poids en moins pour lui, de savoir que je ne finirai pas vieille fille, amère et seule, dans le grenier de sa maison.

Elle sourit.

— Je préfère de loin être une femme mariée et heureuse.

— Eh bien, ton mari heureux en ménage doit aller travailler, dit-il en se dégageant.

Déjà, son corps protestait de ne plus être en contact avec le sien.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir supporter d’être loin de toi toute la journée.

Elle fit la moue et remonta les draps sur elle.

— Nous pourrions nous voir pour déjeuner.

Il sortit du lit et traversa la pièce, tout en muscles et en grâce.

— Ce pourrait être suffisant pour prévenir les symptômes du sevrage.

— Non, je serai forte, plaisanta-t-elle en rejetant la tête en arrière de façon théâtrale. Je sais que ton travail est important, et je ne veux pas être une simple distraction pour toi. Sur quel gros contrat travailles-tu aujourd’hui ?

Une étrange expression passa sur son visage pendant qu’il enfilait sa chemise.

— Je ne sais pas trop. Tout ce qui concerne Maddox Communications m’est sorti de l’esprit.

— Tu ferais mieux de rassembler tes souvenirs avant que Brock Maddox ne s’en rende compte. Je suis contente d’avoir rencontré tous les gens avec qui tu travailles. Ainsi, quand tu me parleras de tes collègues, je pourrai mettre des visages sur leurs noms.

— Oui.

Mais il semblait ailleurs. Il avait sans doute du mal à se recentrer sur le travail, après leur escapade sensuelle. Elle se promit de ne pas être le genre d’épouse qui exigeait l’attention constante de son mari. Elle comptait le soutenir, et s’occuper leur foyer, tout en se concentrant sur sa propre passion.

— Je pense que je vais passer la journée à photographier des couples, dit-elle avec un sourire. Ils ont toujours été mon sujet préféré. A présent que je suis la moitié d’un couple, je suis encore plus enthousiasmée à l’idée de capturer l’éclat particulier qui se dégage d’eux.

— Est-ce qu’ils disent oui en général, quand tu leur demandes ?

Elle réfléchit un instant.

— Les couples heureux, oui. Ce sont les couples malheureux qui ne veulent pas laisser de trace dans le temps.

— Dans ce cas, j’espère que tu rencontreras beaucoup de gens heureux.

— Aucun ne sera aussi heureux que moi, c’est sûr.

Une fois Gavin parti, elle s’enfonça douillettement sous les draps pour mieux préparer sa journée. Peut-être qu’après quelques heures à arpenter les rues avec son appareil, elle irait faire quelques impressions dans son laboratoire. Cachée dans l’obscurité, elle pourrait avoir un sourire béat toute la journée sans que personne ne la voie.

Elle regarda l’horloge — presque 9 heures ! Elle se fit la réflexion que les agences de publicité avaient sans doute des horaires souples. En comparaison, son père était au bureau à 7 heures au plus tard. Elle mit cela sur le compte du rythme particulier au secteur bancaire, lié à celui de la Bourse qui fonctionnait sur un rythme propre.

Une sonnerie mélodieuse la tira de ses réflexions. Comme elle était sûre que Gavin n’avait pas laissé la radio allumée, elle sortit du lit et enfila son peignoir, tentant de repérer d’où provenait la musique. C’est ainsi qu’elle remonta jusqu’au téléphone sans fil posé sur le bureau de Gavin, et dont le voyant vert clignotait.

Devrait-elle décrocher ? Elle hésitait car elle avait beau savoir qu’elle était désormais chez elle, il ne s’agissait pas de la ligne de l’appartement. Gavin avait sans doute une deuxième ligne professionnelle. Elle ne devrait sans doute pas répondre. Et puis, il lui faudrait expliquer qui elle était, car presque personne ne savait que Gavin et elle s’étaient mariés. Il valait sans doute mieux laisser le répondeur se déclencher.

Tandis qu’elle tergiversait, l’annonce d’accueil du répondeur se fit entendre, suivie d’un bip. Elle tourna les talons pour quitter la pièce, mais s’arrêta net en reconnaissant la voix de l’interlocuteur.

— Bonjour, Gavin, ou devrais-je vous « appeler », fiston ?

Le rire familial et bourru de son père la fit frissonner de manière désagréable. Son père appelait ? Après tout, pourquoi pas ? Elle rebroussa chemin pour aller décrocher.

— L'argent est en cours de transfert sur votre compte, à l'instant où je vous parle. Un million de petits billets verts. J'ai procédé au virement il y a cinq minutes.

Pétrifiée, elle fronça les sourcils. De quoi diable parlait-il ? Un froid glacial la saisit.

— Vous êtes rapide, je vous le concède, poursuivait son père. Je pensais que vous auriez six mois de cour devant vous. Bree est du genre difficile quand il s'agit des hommes, mais je vois que vous l'avez totalement conquise.

Sa gorge se serra et son cœur se mit à cogner.

— Alors, maintenant, vous pouvez ouvrir votre propre agence et assurer à ma fille le train de vie auquel elle est habituée. Je suis certain que vous serez très heureux tous les deux.

Son rire résonnait comme un ricanement malveillant. Elle constata que ses mains tremblaient si fort qu'elle ne pouvait se résoudre à prendre le téléphone pour demander des explications.

C'était inutile d'ailleurs. Elle avait très bien compris.

Son père avait payé Gavin pour l'épouser.

Quand il raccrocha, la tonalité siffla comme une balle de revolver. La lumière rouge qui clignotait sur le téléphone prouvait que tout cela n'était pas le fruit de son imagination.

Tout était faux. Chaque mot aimant de Gavin, chaque baiser, chaque caresse.

Elle secoua la tête pendant que son esprit rejetait cette idée.

L'argent ? Pourquoi Gavin voudrait-il de son argent ? Il avait un bon poste, non ? Elle avait même rencontré tous ses collègues. D'un autre côté, elle savait très bien que peu de gens refuseraient un million de dollars supplémentaire.

Un million de dollars ! Telle était donc la valeur à laquelle son père l'avait estimée. C'était un montant assez élevé, tout bien considéré.

Un sanglot déchirant la secoua. Pourquoi un million ? Pourquoi pas deux ? Ou juste deux cent mille dollars ? Ou même un billet de vingt ?

Elle s'effondra sur le plancher verni. Ses mollets et ses coudes heurtèrent violemment le sol, mais la douleur qu'elle ressentit n'était rien comparée à la souffrance qui la terrassait.

Comment avait-elle pu être aussi bête, pour penser que Gavin la voulait uniquement pour ce qu'elle était ?

— Idiote ! hurla-t-elle.

Le mot résonna entre les murs immaculés.

Au début, elle avait eu des soupçons. Des doutes. Elle était difficile, comme son père l'avait observé avec tant de sagacité.

Mais ses doutes et ses peurs s'étaient évanouis sous les baisers et les flatteries de Gavin. En moins de deux semaines, il l'avait conduite à l'autel. Tout cela en échange d'une substantielle récompense financière.

Elle se recroquevilla sur le sol.

Et maintenant ? Elle ne pouvait pas rentrer chez elle et affronter le père qui l'avait vendue comme une antiquité démodée dont il ne voulait plus dans sa collection.

Et elle ne pouvait certainement pas faire face à ses amis. Elle avait fièrement appelé chacun d'eux, depuis leur chambre à Sausalito, pour annoncer son nouveau statut de femme mariée. La plupart avait paru très surpris — et comment le leur reprocher ? Manifestement, aucun homme sain d'esprit n'épouserait cette bonne vieille Bree Kincannon à moins qu'il n'y ait une tentante prime en jeu.

Les collègues de Gavin étaient-ils au courant ?

Non. C'était peu probable. Ce devait être un marché privé entre son père et lui. Ce n'était pas le genre de choses dont on se vantait. Épouser une femme pour de l'argent était... sordide, à tout le moins,

selon les valeurs d'aujourd'hui.

Elle enroula les bras autour de ses jambes repliées. Selon toute vraisemblance, elle était la seule au courant, en dehors de Gavin et de son père, bien sûr.

Désormais, elle devrait vivre avec cet horrible secret.

Les larmes roulèrent sur ses joues et éclatèrent en taches sombres sur sa robe de soie verte. Celle qu'elle avait achetée pour faire ressortir le vert de ses... lentilles de contact.

Dire qu'elle avait laissé Ella la relooker et la convaincre qu'elle pourrait attirer un homme comme Gavin, alors que tout ce temps...

Soudain, une pensée terrifiante lui traversa l'esprit. Et si Ella était aussi dans le coup, cette fameuse amie « instantanée » qui aurait dû éveiller ses soupçons si elle s'était montrée plus futée. Gavin lui avait-il demandé de transformer sa future épouse mal fagotée en une femme élégante, qui ne lui ferait pas honte en public ?

Elle se mordilla le doigt. Cela semblait logique, songea-t-elle en mâchonnant son index. C'était Gavin qui l'avait présentée à Ella, cela faisait sans doute partie de son plan. Elle empoigna le téléphone, et ne fut pas surprise de voir le nom d'Ella à la mémoire. Elle appuya sur le bouton correspondant à son numéro et se leva, furieuse.

— Ella Linton.

— C'est Bree, dit-elle d'une voix râpeuse.

— Bree ? Comment vas-tu ?

— Comment je vais ?

Elle fit les cent pas, en tentant de ne pas se laisser submerger par sa colère.

— Voyons voir. Je viens de découvrir que mon nouveau mari m'a épousée pour de l'argent. Comment crois-tu que je devrais me sentir ?

— Quoi ? s'exclama Ella avec une surprise feinte.

— Ne fais pas comme si tu n'étais pas dans le coup ! hurla-t-elle, furieuse. Je sais pourquoi tu as consacré tant d'efforts à t'occuper de mes cheveux et à me trouver des vêtements plus seyants. C'est Gavin qui te l'a demandé.

— Je ne vois pas du tout de quoi tu parles. Est-ce que tu vas bien ? Tu sembles un peu...

— Folle ? suggéra Bree. Oui, je crois que tu as raison. Et, non, je ne vais pas bien. En fait, je ne me suis jamais sentie aussi mal de toute ma vie.

— Attends une minute, s'il te plaît.

Bree résista à l'envie de jeter le téléphone au sol. Mais bien sûr, elle ne se permettrait jamais de raccrocher au nez de quelqu'un — elle était trop bien élevée pour cela.

— Excuse-moi pour cette attente, dit Ella d'une voix essoufflée après quelques instants. Mon bureau est juste devant celui de Brock, et je ne pouvais pas te parler en privé. Je suis dans les toilettes maintenant. Et je ne vois toujours pas de quoi tu parles.

— Bien sûr que si, tu vois très bien. Je t'ai appelée moi-même de Sausalito pour t'annoncer la grande nouvelle.

Elle avait appuyé sur les deux derniers mots d'une voix pleine de fiel.

— Je sais, et je suis ravie pour vous deux.

— Pour quelle raison serais-tu si ravie ? Est-ce que tu touches une commission sur la prime ?

Comment ne pas imaginer les pires scénarios dans sa tête, alors que son univers venait de s'écrouler ?

— Quelle prime ? Calme-toi, Bree, j'ignore de quoi tu parles.

— Je parle de l'argent que mon père a payé à Gavin pour m'épouser.

Le silence qui s'ensuivit la laissa sonnée. A présent qu'elle avait énoncé la situation à voix haute à une autre personne, l'horrible réalité lui semblait littéralement intolérable. Elle regagna la chambre, où



les draps étaient encore chauds et froissés de leurs ébats.

— Je n’y crois pas, dit Ella, l’air sincèrement choqué.

— Tu n’étais pas au courant ?

— Je te le jure. Je côtoie peut-être Gavin dans le cadre du travail, mais je ne le connais pas personnellement.

— Ton numéro est enregistré dans son téléphone.

— Mais c’est naturel car je suis l’assistante de Brock, protesta Ella. Il m’appelle tout le temps pour organiser ses rendez-vous.

— Alors, tu ne savais rien de tout cela ?

— Absolument rien, Bree.

— Tu ne m’as jamais menti ?

Un moment de silence s’ensuivit. La voix d’Ella était étouffée quand elle parla de nouveau.

— Pas sur ce sujet. J’étais sûre que Gavin t’aimait sincèrement. Où as-tu pêché l’idée qu’il avait reçu de l’argent ?

— Oh, dans le message que mon cher père a laissé à Gavin sur son répondeur.

— Bree, je suis navrée.

— Pourquoi semblais-tu si hésitante quand je t’ai demandé si tu m’avais menti ?

La pause qu’Ella marqua réveilla ses soupçons.

— J’ai un secret moi aussi, chuchota-t-elle. J’aimerais que ce ne soit pas le cas, car maintenant, les mensonges sont mon lot quotidien.

Un nouveau silence flotta dans l’air.

— J’ai une liaison avec mon patron.

— Avec Brock Maddox ? s’exclama Bree, sans chercher à dissimuler sa surprise.

— Oui. Ce n’était pas prévu, mais les choses sont arrivées, et maintenant... c’est compliqué. J’aimerais t’en dire plus, mais il vaut mieux que je m’abstienne.

— Sans blague.

Elle secoua la tête, en essayant de démêler le chaos de ses pensées.

— Est-ce que tu l’aimes ?

La question sans détour d’Ella la désarçonna.

— Non.

— Pas même un peu ?

— Je l’aimais à la folie jusqu’à il y a environ quatre minutes. Est-ce que ça te paraît plus clair ?

— Tu ne peux pas décider d’arrêter ou de te remettre à aimer quelqu’un comme on appuie sur un interrupteur. Je suis bien placée pour le savoir.

Elle percevait le regret dans la voix d’Ella.

— Tu l’aimes sans doute encore quelque part, malgré ta colère et ta souffrance, supposa-t-elle.

— Je suis sûre que oui. Je suis assez stupide pour ça.

— Gavin est quelqu’un de bien. Il doit y avoir une explication. Peut-être que ce que tu as découvert ne devrait pas tout gâcher. Ce pourrait être un incident que vous pourriez surmonter.

— Le fait qu’il ait accepté de l’argent pour que mon père soit débarrassé de moi ? Ça fait beaucoup à surmonter !

— Pourquoi ne lui laisses-tu pas une chance ?

Le pouvait-elle ? Pourraient-ils de nouveau vivre heureux ensemble ?

De nouvelles larmes roulèrent sur ses joues.

— Ella, tu ne comprends pas. C’est exactement ce que j’ai redouté toute ma vie. J’ai toujours su que les hommes ne s’intéressaient à moi que pour l’argent que j’ai hérité de ma mère. Je suis tombée

amoureuse de Gavin parce que j'étais sûre qu'il était différent. Mais il ne vaut pas mieux que les autres. Il est pire, en fait.

— Peut-être qu'il t'aime vraiment, indépendamment de ta fortune. Chaque fois que je l'ai vu te regarder, j'aurais pu jurer voir de l'adoration sur son visage. Je ne l'ai jamais vu comme ça avant, pourtant, comme tu peux l'imaginer, des tas de jolies femmes papillonnent autour de lui. Je pense vraiment qu'il t'aime.

Cette possibilité fit jaillir une lueur d'espoir, malgré elle.

— J'imagine qu'il y a une minuscule chance pour que tu aies raison.

— Il touche un très bon salaire, ainsi que des bonus — je le sais, parce que c'est moi qui enregistre les fiches de paie. Il n'a certainement pas eu besoin de t'épouser pour l'argent. Tu devrais tenter de découvrir ce qui se passe, avant de jeter aux orties ton ticket pour le bonheur. Parfois, la vie est plus compliquée qu'on ne le voudrait.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir philosopher pour l'instant, mais je ne prendrai aucune décision précipitée. A tout le moins, je veux entendre sa version de l'histoire.

— Et peut-être que votre relation en ressortira grandie, quand vous aurez traversé cette épreuve.

— J'en doute fort, mais je vais essayer de garder l'esprit ouvert.

Elle passa une main dans ses cheveux emmêlés.

— Ne dis rien à personne.

— Promis. Fais-moi confiance, à cause de certaines circonstances malheureuses, je suis devenue très douée pour garder les secrets.

Bree reposa le téléphone sur sa base. Elle effaça soigneusement le message de son père, et essuya ses empreintes de la surface brillante, comme une criminelle, alors qu'elle était apparemment la seule innocente dans cette histoire.

Quand le téléphone sonna de nouveau, elle décrocha, terrifiée à l'idée de découvrir d'autres secrets choquants au sujet de son mari.

Son mari. Le mot qui l'avait emplie de tant de joie, quelques instants auparavant, l'emplissait à présent de tristesse et de douleur.

C'était l'hôtel de Sausalito. Leurs photos de mariage étaient prêtes, et leur avaient été envoyées par e-mail. Génial, des photos d'elle souriant comme une idiote, enamourée au bras d'un homme qui l'avait séduite uniquement pour engraisser son portefeuille.

La question était, comment allait-elle réagir quand Gavin rentrerait ce soir ?

Lorsque Bree entendit le bruit de la clé de Gavin dans la serrure, elle ferma les yeux un instant. Elle venait juste de se mettre du mascara, pour être sûre de ne pas pleurer au moment de la confrontation inévitable.

— Bonsoir, chérie.

Sa voix chaude résonna dans l'appartement.

— Bonsoir, répondit-elle d'un ton qu'elle voulait enjoué et enthousiaste, comme si elle ignorait qu'elle avait été épousée contre de l'argent frais. Comment était ta journée ?

— Plutôt bonne.

Il accrocha sa veste dans le placard puis vint vers elle en tendant les bras. Elle tenta de ne pas se raidir, et avança sur des jambes tremblantes.

— Comment était la tienne ? s'enquit-il.

— Excellente.

Drôle de terme pour décrire la pire journée de sa vie.

— J'ai fait des lasagnes pour le dîner, annonça-t-elle.

Elle se détourna avant qu'il ne puisse scruter son expression. Même si elle s'efforçait d'arborer un air serein.

— Génial. J'étais trop occupé pour déjeuner, alors c'est bien que nous n'ayons pas fait de projets pour ce soir.

— Un grand client chez Maddox ?

— En un sens.

Surprise par son ton amusé, elle se retourna.

— C'est-à-dire ?

— Je quitte l'agence.

Il affichait un sourire penaud que, quelques heures plus tôt, elle aurait trouvé adorable.

Elle se figea.

— Tu quittes Maddox Communications ?

Un million de dollars, cela ne suffisait pas pour prendre sa retraite. Pas à San Francisco, du moins. Peut-être projetait-il de lever le pied et de vivre à ses crochets ?

Elle se rendit dans la cuisine pour surveiller ses lasagnes. Le fait de cuisiner l'avait aidée à ne pas penser à Gavin cet après-midi. Elle pouvait encore se servir de ce prétexte pour reprendre ses esprits.

— Tu es choquée, n'est-ce pas ?

Il la suivit dans l'étroite cuisine couloir. Sa présence emplissait l'espace, et elle dut réprimer une bouffée de désir.

— Eh bien, oui. Je croyais que tu te plaisais là-bas.

Elle évita de le regarder, et s'employa à sortir le plat du four.

— C'était une bonne agence pour me faire un carnet d'adresses. Mais à présent, je suis prêt à voler de mes propres ailes.

Il s'approcha et glissa les bras autour de sa taille.

— Fais attention, l'avertit-elle. Le plat est chaud.

Elle tenta de se dégager, contrariée que son corps réagisse malgré elle.

— Dans ce cas, ne sois pas aussi irrésistible. Ce n'est pas loyal de porter une robe sexy et de ne pas me laisser te toucher.

Elle sentit l'excitation la gagner au contact de sa main sur sa hanche. Maudit soit-il, lui et cette stupide robe ! Une autre tenue qu'Ella l'avait convaincue d'acheter. L'étoffe de jersey bleu nuit collait à ses formes.

— Je ne veux pas me brûler.

« Je l'ai déjà été gravement aujourd'hui » voulait-elle crier.

— Très bien, je vais mettre la table.

— C'est déjà fait.

Elle avait tout prévu, jusque dans les moindres détails. Elle avait eu tout le temps pour cela, car elle avait perdu toute envie d'aller photographier des couples amoureux.

— Si tu t'asseyais ? C'est presque prêt.

Elle parvint à garder une voix calme, voire joyeuse. Qui eût cru qu'elle avait un tel talent de comédienne ?

Tandis qu'elle le servait en souriant, elle pouvait sentir son regard admiratif posé sur elle. Elle avait passé l'après-midi à se faire belle, afin qu'il ne voie pas qu'intérieurement, elle était en morceaux.

— Pour quelle raison tu démissionnes ?

Il sourit en prenant des airs de conspirateur.

— Pour fonder ma propre agence.

Elle déglutit, puis s'assit lourdement. Tout devenait clair à présent. Elle fit appel à une force intérieure dont elle espérait qu'elle était là, quelque part.

— Quel genre de société ?

— Ma propre agence de publicité. Une agence créative, à la pointe de la tendance, qui se spécialiserait dans les marques d'avant-garde.

Il la regardait avec des yeux confiants qui la mirent hors d'elle sans pour autant éteindre le désir qu'elle ressentait.

— N'est-ce pas risqué ? Ce doit être difficile de réunir la somme nécessaire à une telle entreprise.

Elle pencha la tête sur le côté, en s'efforçant de conserver une expression neutre. Mais elle avait fait mouche car le sourire de Gavin s'était effacé, ce qui lui procura une satisfaction amère.

— Oui, c'est sûr. Mais j'ai des années d'expérience derrière moi, et j'ai confiance en ma capacité à faire de cette aventure un succès.

Il lui prit la main, et elle le laissa faire.

— Avec toi à mes côtés, il est impossible que j'échoue.

Ses mots sonnaient creux. S'il les avait dits hier, elle en aurait certainement ressenti une immense fierté. Mais aujourd'hui, ils semblaient faux. Car ils n'étaient que mensonges.

Toutefois, en un sens, il avait dit la vérité. Il était difficile d'échouer avec le soutien d'un des investisseurs les plus réputés de San Francisco — un investisseur qui lui avait donné de l'argent pour le débarrasser de sa fille.

— Alors, tu emmènes avec toi des clients de chez Maddox ?

Il marqua un temps, la fourchette en suspens au-dessus de son assiette.

— J'aimerais beaucoup, mais ce ne serait pas loyal.

— Tu ne voudrais pas faire quoi que ce soit de contraire à l'éthique.

« Comme, par exemple, se marier pour de l'argent. »

— Mieux vaut faire les choses de façon honnête.

« Comme, par exemple, se marier pour l'argent. »

Si l'on remettait les choses en perspective, ce qu'il avait fait n'était pas si scandaleux. Elle était prête à parier que tous ses ancêtres s'étaient mariés pour des raisons financières. Cela expliquerait pourquoi il y avait tant d'argent sur son compte en banque. Mais... que faisait-elle ? Essayait-elle de lui trouver des excuses ?

— Où comptes-tu trouver des clients ?

— Il y en a certains qui ont quitté Maddox que j'ai l'intention d'aller voir. Lorsque je leur ai appris que j'allais fonder ma propre agence, ils ont semblé sérieusement intéressés.

— Oh ! Quand as-tu commencé à annoncer aux gens que tu fondais ton agence ?

Car cette information était de nature à lui rendre l'espoir. Peut-être qu'il réfléchissait à cette agence depuis longtemps, comme un projet qui n'avait rien à voir avec elle ou avec sa fortune. Peut-être avait-il lui aussi sa propre fortune.

Peut-être l'aimait-il vraiment.

N'était-ce pas pathétique, d'espérer encore ?

— Depuis quelques jours. C'est un projet de longue date, mais j'attendais que certaines choses se débloquent.

— Oh, je vois...

Elle enfonça sa fourchette dans une innocente feuille de laitue. C'était la fin de ses pathétiques espoirs.

— Comme c'est heureux qu'elles se soient finalement débloquentes.

Elle lui lança un regard glacial. Mais il ne le remarqua même pas.

— C'est le rêve de toute une vie qui se réalise. Je rêve de fonder ma propre agence depuis que je suis petit. A l'époque, je ne savais pas que ce serait dans la publicité, mais c'est ce qui me fait vibrer.

A son grand désarroi, elle aussi sentait qu'il la faisait encore vibrer. Son excitation et son enthousiasme étaient contagieux. Elle voulait presque que son agence soit un grand succès, pour pouvoir revoir ce sourire conquérant sur ses traits fins.

Mais elle ne put résister à l'envie de le titiller encore un peu.

— Vibrer, c'est bien, mais qu'en sera-t-il des finances ? Est-ce que la situation sera difficile pendant les premiers temps ?

Il sembla surpris par sa question. Après tout, pourquoi une riche héritière poserait-elle des questions d'ordre financier à l'homme qu'elle aimait ? Ne pouvait-elle pas se contenter d'amener des sacs de lingots d'or ?

Il se cala sur sa chaise, l'air satisfait.

— J'ai un capital de départ conséquent. Suffisant pour louer de beaux bureaux, et payer des gens doués pendant au moins six mois, même si je n'ai pas de clients.

— Eh bien ! Tu as tout prévu, à ce que je vois.

— Un des meilleurs directeurs artistiques du pays est prêt à me rejoindre. Je suis sûr que tu aimeras Tom. Il fait aussi de la photo artistique — du collage, essentiellement. Il va amener avec lui quelques personnes clé de l'agence dans laquelle il est maintenant.

— Je parie qu'ils ne seront pas contents.

Il haussa les épaules.

— Le monde de la publicité est ainsi fait. Les agences se créent, fusionnent, gagnent des clients, perdent des clients. Cela fait partie du métier. Ce sont nos plus gros clients qui font notre valeur.

— Et qui espères-tu décrocher comme gros client ?

Il pencha la tête et lui lança un regard espiègle.

— Tu vas rire si je te le dis.

— Cela ne me ferait pas de mal de rire un peu.

Il hésita un instant.

— Non. Laisse-moi te faire la surprise quand je les aurai vraiment convaincus.

— Génial. J'adore les surprises.

Il ne sembla pas remarquer la pointe de sarcasme dans sa voix. Comment pouvait-il dîner avec elle de façon si anodine, alors que leur mariage n'était qu'une vaste mascarade ? Comptait-il vraiment passer le reste de sa vie avec elle, ou était-elle un moyen temporaire d'assurer ses finances, le temps que son agence soit à flot ?

Lorsque ses affaires marcheraient, il la laisserait sans doute au bord de la route, et la remplacerait par une jolie blonde svelte, qui présenterait mieux qu'elle à son bras lors des cérémonies de récompenses.

A n'en pas douter, c'était exactement ce qu'il avait en tête.

Elle enfourna une bouchée de lasagnes pour contenir les jurons qui lui affluaient aux lèvres. Elle mourait d'envie de lui dire qu'elle était au courant, et qu'elle était écœurée qu'il l'ait manipulée ainsi. Pendant un instant, elle s'imagina se lever d'un bond et lui cracher au visage tout ce qu'elle avait sur le cœur. Ne serait-ce que pour mettre fin immédiatement à toute cette comédie, et observer sa réaction.

Mais le bon sens triompha. Si elle criait toute sa souffrance et son humiliation, cela ne ferait que lui donner du pouvoir sur elle. Il lui affirmerait sans doute qu'elle avait tort, qu'il l'aimait vraiment, et, comme une idiote qu'elle était, elle le croirait sans doute.

Non, elle avait un meilleur plan : elle le prendrait à son propre jeu. Elle lui ferait croire que tout se passait à merveille. Elle jouerait son rôle d'épouse épanouie pendant qu'il conquerrait le monde. Elle l'encouragerait et le soutiendrait, et ferait semblant de l'aimer et de l'admirer.

Puis, au moment où il s'y attendrait le moins, elle lui annoncerait qu'elle connaissait la vérité et elle le jetterait hors de sa vie.

— Tes lasagnes sont délicieuses, Bree.

— Merci, dit-elle en se forçant à afficher un grand sourire. Je les préfère avec une sauce béchamel plutôt qu'avec de la ricotta. Le goût est plus authentique, à mon avis.

— Je suis épaté qu'en plus de tous tes autres talents, tu sois aussi un vrai cordon-bleu.

— Oh, ce n'est pas grand-chose. J'aime cuisiner. Tu devrais me dire quels sont tes plats préférés, je te les préparerai.

Peut-être qu'ainsi, il tomberait réellement amoureux d'elle. Ne disait-on pas que les bons petits plats étaient un bon moyen de conquérir le cœur d'un homme. Mais le meilleur moyen restait l'argent, bien sûr.

La vengeance serait douce, si Gavin tombait effectivement amoureux d'elle avant qu'elle ne brise ses rêves.

— J'adore les fruits de mer, dit-il. Et les barbecues. Nous devrions en installer un sur le balcon. J'y ferai griller des crevettes grises.

— J'en ai l'eau à la bouche. Peut-être que quand nous achèterons notre maison, nous pourrions installer une terrasse pour y dîner.

— J'adore cette idée. Nous pourrions inviter nos amis souvent.

Il se pencha en avant, l'air manifestement ravi par cette vision de leur futur.

Cela semblait agréable, en effet. Des amis réunis pour un repas décontracté sur la terrasse. Quel dommage que tout cela ne soit pas vrai. Tous deux se contentaient de jouer la comédie.

— Ta sauce salade est sensationnelle, dit-il avant d'en lécher une goutte sur sa fourchette, un geste qui la troubla bien malgré elle.

Comment pouvait-elle encore être attirée par lui ? se reprochait-elle silencieusement.

— C'est l'huile d'olive. Je l'achète directement à un producteur de Sonoma, qui a une oliveraie extraordinaire.

— Il faudra que nous y allions ensemble.

— Absolument.

— Cependant, il n'y a pas que l'huile. C'est aussi le mélange d'épices. Tu es vraiment douée.

— Oh, j'ai des tas de talents cachés.

Elle rejeta ses boucles bien dessinées en arrière et afficha un sourire faussement modeste.

— Tu n'as pas idée, ajouta-t-elle.

Elle-même était surprise d'avoir réussi à garder son calme jusqu'ici. Peut-être que ce mariage calamiteux allait lui permettre de découvrir de nouvelles facettes de sa personnalité, après tout.

Comme ce côté vindicatif qu'elle n'avait jamais soupçonné. Elle n'avait qu'une envie, exercer sa vengeance sur l'homme qui avait transformé son pire cauchemar en réalité.

Cette nuit-là, quand Gavin se plaqua contre elle sous la couette, elle se réjouit de ce contact, malgré elle. Il lui était presque impossible de ne pas le désirer. Son envie pulsait en elle comme une douleur incurable. Un jour plus tôt, elle aurait pu appeler cela de l'amour, mais maintenant, elle savait que ce n'était que de l'attirance physique.

Elle enroula les bras autour de son torse ferme et se laissa envahir par la douce chaleur de sa peau contre la sienne. Elle avait été si seule aujourd'hui. Quel mal y avait-il à coucher avec lui ? Cela ne l'empêcherait pas de le détester.

Tandis qu'ils ondulaient à l'unisson, elle se laissa porter par le plaisir qui montait inexorablement en elle. Des tas de couples couchaient ensemble sans éprouver de sentiments l'un pour l'autre, non ?

Et puis, si elle l'avait repoussé, il aurait eu des soupçons. De toute façon, elle n'en aurait pas eu la force.

Quand il l'embrassa, elle se surprit à lui rendre son baiser avec passion, incapable de résister. Lorsque l'orgasme la balaya, elle l'étreignit plus fort.

« Cela ne signifie rien, protesta son esprit par-dessus les pulsations qui bourdonnaient dans ses oreilles. Tu l'oublieras. »

Elle essaierait, en tout cas.

\* \* \*

Gavin revêtit son plus beau costume pour une journée de rencontres décisives. Pour une raison inconnue, le fait d'être marié lui donnait un supplément de stabilité et le fait d'aller à la conquête du monde lui semblait facile. Il avait remarqué que Bree semblait un peu nerveuse ces derniers temps. Peut-être le lancement de son agence l'inquiétait-il ? Il espérait pouvoir bientôt la rassurer en gagnant des clients.

Bien entendu, il pourrait la rassurer sur-le-champ, en mentionnant le fait qu'il disposait d'un capital de départ substantiel, mais il n'était pas vraiment sûr de la façon dont elle réagirait si elle avait connaissance du marché qu'il avait passé avec son père.

La culpabilité le rongait comme de l'acide. Il aurait aimé accomplir tout cela sans cet argent, mais on ne pouvait pas fonder une société sans capital.

Il se ferait pardonner en étant un mari dévoué.

Il l'embrassa après avoir mangé le délicieux petit déjeuner constitué de bacon, d'œufs et de petits pains frais qu'elle lui avait préparé. Il ignorait pour quelle raison, mais elle était sur son trente et un, dans

une robe verte qui flattait sa silhouette.

— Tu es très belle, comme toujours. Je te verrai à la fête de ce soir.

Elle pencha la tête, ce qui fit tomber sa chevelure sur son épaule.

— Quelle fête ?

— Je croyais t'en avoir parlé. Maddox organise une grande fiesta ce soir, pour fêter le nouveau contrat avec Reynolds Automotive.

Une ombre passa sur son visage.

— Non, tu ne m'en avais rien dit.

— Eh bien, je n'étais pas vraiment certain de la façon dont Brock prendrait la nouvelle de mon départ. Peut-être ai-je cru être renvoyé, à l'heure qu'il est.

— Je suis surprise qu'il ne l'ait pas fait, s'étonna-t-elle.

— Il a dit qu'il me faisait confiance. Des choses étranges se passaient à l'agence ces derniers temps. Une taupe donnait des informations à la concurrence, et je l'ai aidé à résoudre les problèmes que cela a occasionnés. Je l'ai aussi aidé à décrocher le contrat Reynolds, alors il veut que j'avance encore sur le projet avant de partir.

— C'est bien d'avoir un patron qui a une si haute opinion de toi.

Il leva les yeux. Il avait presque cru déceler du sarcasme dans sa voix. Non, impossible. Son adorable sourire illuminait la pièce.

— Oui. Je suis sûr que certains pensent que je suis fou de partir, mais tout a une fin.

— Même un mariage ? dit-elle.

Ces mots lui avaient pour ainsi dire échappé. Elle le regarda directement dans les yeux, et il sentit sa pression monter légèrement. Peut-être que tous ces changements la rendaient anxieuse.

— Jusqu'à ce que la mort nous sépare, dit-il avec un petit sourire. C'est la seule limite naturelle que je vois.

Il l'embrassa sur la joue. S'était-elle raidie légèrement à son contact ?

Il regretta d'avoir à partir pour honorer le petit déjeuner d'affaires prévu avec le directeur marketing d'Argos Shoes, un contrat pour lequel il était prêt à tout. Même à prendre un deuxième petit déjeuner, car il n'avait pas voulu décevoir Bree en refusant le délicieux repas qu'elle lui avait préparé.

— La mort, oui, je suppose que tu as raison.

Il demeura perplexe en croisant le regard étrange qu'elle lui lança.

— J'espère que c'est encore très loin, mais on ne sait jamais, dit-elle.

— Je te trouve bien sinistre ce matin.

Elle haussa les épaules, ce qui eut pour effet de tendre sa robe sur ses seins généreux. Il étouffa la bouffée de désir qui le saisit.

— Et je ferais mieux d'y aller avant d'être distrait et de rater mon rendez-vous. A ce soir, mon amour.

Il l'embrassa puis se dirigea vers l'ascenseur. Si tout se passait bien aujourd'hui, sa nouvelle agence allait connaître un départ fulgurant, et il pourrait apaiser les craintes de Bree.

Bree s'affaissa contre la porte sitôt que Gavin l'eut refermée derrière lui. Elle n'avait pas réussi à cacher totalement ses émotions ce matin. Elle s'était maquillée, avait revêtu une jolie robe, et avait servi à Gavin un bon petit déjeuner en souriant comme un mannequin de plastique, mais apparemment, elle n'arrivait pas à masquer la souffrance et la peur qui affleuraient sous la surface lisse.

Le fait de faire l'amour — non, de coucher avec Gavin devait-elle plutôt dire — la veille au soir ne l'avait pas aidée. Leur intimité ne lui rappelait que trop cruellement tout ce qu'elle perdrait lorsqu'elle le rayerait de sa vie. Elle avait été heureuse, seule, parce qu'elle n'avait jamais rien connu d'autre. A présent, elle était bien trop consciente de tous les plaisirs de la vie maritale qui allaient lui manquer.

Ali se frotta contre ses jambes.



— Je sais, princesse, c'est l'heure de ta piqûre. Tu es toujours mon premier amour. Je n'aurais pas dû demander plus de la vie.

Sa chatte de quinze ans marqua une pause, comme si elle approuvait.

Elle envoya valser les stupides escarpins qu'elle avait enfilés pour jouer les parfaites épouses. Comment s'était-elle laissée entraîner là-dedans ? Et voilà qu'elle devait jouer la comédie à une fête, devant tous les amis et collègues de Gavin ? Cette seule idée lui donnait envie de hurler.

Peut-être devrait-elle crier, en effet. Cela ne pouvait pas faire de mal. Ainsi, elle serait soulagée, et elle pourrait sourire comme une idiote toute la soirée, au bras de son menteur de mari.

\* \* \*

Après le comportement de Bree ce matin, Gavin avait décidé de repasser la prendre, pour qu'ils puissent se rendre ensemble à la soirée. Il craignait qu'elle se sente submergée par sa nouvelle vie, et il se sentait coupable d'avoir annoncé son changement brutal de carrière si tôt après leur mariage. Il aurait dû lui laisser un peu plus de temps. Et étant donné que son départ irritait un certain nombre de ses collègues, il valait peut-être mieux qu'ils arrivent ensemble, pour qu'elle ne soit pas bombardée de questions.

— Tu es splendide, comme toujours, dit-il.

Il s'arrêta un instant sur le seuil pour l'admirer. Sa robe longue, aux fines bretelles noires et blanches, tombait parfaitement sur ses courbes.

— Merci. J'ai fait les boutiques aujourd'hui.

Il fronça les sourcils devant la dureté de son regard. Ou peut-être était-ce juste son imagination ? Toute cette agitation dans sa vie professionnelle devait le rendre irritable.

Elle semblait plus grande que d'habitude. Il remarqua qu'elle portait des escarpins à talons aiguilles noirs et blancs, qui ajoutaient dix bons centimètres à sa taille déjà impressionnante.

— Heureusement que je mesure plus d'un mètre quatre-vingt-dix, sinon je resterais dans ton ombre, dit-il en souriant.

Elle lui rendit un sourire tendu.

— Maintenant que je suis mariée, je n'ai plus à m'inquiéter que personne ne danse avec moi à cause de ma grande taille.

— Bien vu.

Elle était vraiment magnifique. Sa stature accentuait son allure de déesse antique, surtout quand ses magnifiques boucles tombaient en cascade sur ses épaules. Elle avait sans doute passé des heures à se préparer.

Maintenant qu'il y songeait, elle s'était mise en beauté même la veille au soir, alors qu'ils avaient simplement dîné chez eux.

— Tu n'as pas à paraître si époustouflante en permanence, tu sais. Tu peux porter des vêtements dans lesquels tu te sens à l'aise.

Elle pencha la tête, ce qui fit tomber ses boucles sur un de ses seins.

— Penses-tu que je devrais porter la robe que j'avais le jour de notre rencontre ?

— D'accord, dit-il en souriant, peut-être pas celle-là. Mais je ne veux pas que tu penses devoir te mettre en frais tout le temps.

— Ce n'est pas un problème. Je m'habille comme j'en ai envie, dit-elle, le menton fièrement levé.

— Tant que c'est pour ton propre plaisir, cela me va.

Qui ne voudrait pas que sa femme ait l'air aussi fantastique ? Il ne comprenait pas pourquoi personne ne l'avait épousée avant lui. Son père était fou de penser qu'elle n'aurait pas trouvé de mari sans son aide.

Kincannon avait bel et bien procédé au transfert d'argent, en tout cas, sur le nouveau compte que lui-même avait ouvert à cet usage. Un million de dollars à son nom. La vie n'était-elle pas merveilleuse ?

Il tendit son bras à Bree, qui l'accepta avec élégance.

— Allons conquérir le monde, dit-il.

Dans le restaurant Iron Grille, au premier étage de l'immeuble Maddox, la musique résonnait, et les serveurs en queue-de-pie serpentaient entre les invités avec des plateaux de hors-d'œuvre.

— Gavin !

Il grimaça à la vue de Marissa. La jeune femme blonde se hâtait dans sa direction d'une démarche maladroite sur ses talons aiguilles.

— Allez, dis-moi, ça restera entre nous. Quels clients vas-tu voler, chéri ?

— Marissa, je crois que tu as déjà rencontré ma femme, Bree.

Marissa réussit l'exploit de la regarder de haut, alors que Bree la dépassait d'une bonne tête.

— Félicitations pour votre prise, chérie.

Puis elle reporta son regard pervers sur Gavin.

— Ou est-ce toi que je devrais féliciter, mon chou ? J'ai entendu dire que Bree était très riche.

Bree en resta bouche bée. Et lui aussi.

— Marissa, tu as de la chance d'être une designer de logos talentueuse, sinon personne ne te supporterait.

— C'est bien vrai ! dit-elle en souriant. Mais, dis-moi, qui vas-tu voler ? Ou est-ce que c'est toi l'infâme taupe que tout le monde traque depuis un an ?

S'il ne s'éloignait pas tout de suite de cette femme, il risquait de perdre son calme.

— Bree, allons prendre un verre. Je commence à en avoir besoin.

Bree semblait paniquée — ce qui n'était guère étonnant. Marissa provoquait souvent cette réaction chez les gens.

— Oh, va donc chercher ton verre, dit-elle en agitant sa main couverte de multiples bagues. Logan ne pense pas que tu sois la taupe, de toute façon. Il est bien placé pour le savoir.

La mention du deuxième employé qu'il appréciait le moins chez Maddox l'arrêta net.

— Logan ? Qu'est-ce qu'il a à voir avec tout ça ?

— Quoi, tu n'étais pas au courant ? dit-elle avec une moue joyeuse. Il n'est pas comptable pour deux sous. C'est un détective privé.

— Ça explique ses piètres compétences, observa-t-il, songeur. Est-ce que Brock l'a engagé pour trouver la source des fuites ?

Il n'arrivait pas à croire qu'il ait dû apprendre cela de la bouche de Marissa. Pourquoi Brock ne lui en avait-il rien dit ?

— Tout à fait, mon chou. Et à en juger par ton charmant air surpris, je vois qu'il ne t'a pas confié l'information. Tu étais sans doute sur la liste des suspects.

Elle lança à Bree un regard dédaigneux.

— Soyez prudente avec lui, ma chère. Ne vous fiez pas aux apparences.

Elle se tourna vers lui et lui fit un clin d'œil.

— Quoique, les apparences ne sont pas mal du tout.

Sur ces paroles, elle disparut dans la foule.

Bree la fixa.

— Brock devrait se débarrasser d'elle, commenta-t-il. Une commère comme elle peut être un danger pour l'agence.

— Comme peut l'être une taupe. De quoi voulait-elle parler ?

Elle ne souriait pas, et n'avait pas l'air du tout amusé.

— Quelqu'un vole les secrets de l'agence et les transmet à la concurrence. Ça dure depuis quelques mois, et personne ne sait qui est le coupable.

— On dirait que Brock t'a soupçonné.

Il lisait clairement de l'inquiétude — ou de la suspicion ? — dans ses yeux émeraude. Un mauvais pressentiment le saisit insidieusement.

— Je suppose qu'il a soupçonné tout le monde. Mais je peux te l'assurer, je préférerais mourir que de trahir mon employeur.

Elle hocha la tête et plissa les yeux.

— Je me demande s'il considère ton départ comme une trahison.

— Non. Les gens arrivent et partent sans arrêt dans ce métier. C'est la norme.

En guise de réponse, elle afficha un sourire tendu. Pensait-elle réellement qu'il était capable de trahir l'agence ? Que se passait-il avec elle ?

— Nous avons besoin d'un verre de vin, toi et moi, décida-t-il. Ou peut-être de champagne.

— Je suis bien de ton avis.

Il passa le reste de la soirée à assurer aux gens qu'il n'avait aucune intention de voler des clients à Maddox pour sa nouvelle agence. Certains étaient même surpris qu'il soit là. Tout le monde parlait du fait que Logan Emerson soit un détective privé, mais personne ne savait s'il avait découvert l'identité de l'espion.

A un moment, Ella prit Bree par la main et l'entraîna à l'extérieur après avoir expliqué à Gavin qu'elles sortaient pour une discussion entre filles, et qu'elle ramènerait Bree chez eux. Ce fut plutôt un soulagement pour lui, puisque Bree semblait inhabituellement tendue. En plus des rumeurs sur son départ et des chuchotements sur la taupe, la fête lui parut fatigante, pour une fois. Au bout de seulement une demi-heure, il monta dans les bureaux de Maddox pour emporter le reste de ses affaires. Il était plus que prêt à quitter Maddox Communications et à prendre un nouveau départ.

Au sixième étage, il sourit au vigile qui l'observait d'un air méfiant.

— Est-ce fermé ? J'ai besoin que vous m'ouvriez. J'ai rendu ma clé.

— M. Maddox m'a dit que vous passeriez. Il est là.

— Brock est dans son bureau ?

Etrange. Gavin avait remarqué son absence à la fête.

— Il est ici depuis le début de la soirée. Il m'a dit de m'assurer que personne ne le dérange à part vous. Et il a fait livrer une bouteille de whisky, ajouta-t-il d'un air entendu.

Que se passait-il ? Il allait vite le savoir.

Il poussa la porte et se dirigea vers le bureau de son ancien patron. La lumière filtrait par la porte entrouverte.

— Brock ?

— Entre.

A l'intérieur, il découvrit Brock assis dans son grand fauteuil de cuir, l'air hagard. Une sorte de tension flottait dans l'air.

— J'ignorais que mon départ aurait un effet aussi désastreux sur toi, plaisanta-t-il.

— Crois-moi, tu es le cadet de mes soucis.

— Tu sais que ce n'est pas moi l'espion, n'est-ce pas ?

Brock se frotta le visage.

— Crois-moi, j'aurais préféré que ce soit toi.

Gavin s'avança et prit une chaise.

— Tu connais son identité ?

— Oh, oui. Le détective privé que j'ai engagé a trouvé des preuves irréfutables.

Une expression étrange passa sur le visage de Brock.

— Le suspense est insoutenable.

— C'est Ella.

Gavin n'en crut pas ses oreilles.

— Ton assistante ?

— Tu connais une autre Ella ?

— Mais elle était à la soirée, à l'instant. Bree est partie avec elle.

Un élan de panique le saisit. Que se passait-il exactement ?

— Je ne lui ai pas encore dit que j'étais au courant, l'informa Brock.

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons une liaison.

Brock avala une grande gorgée de whisky.

Gavin s'adossa à sa chaise.

— Bonté di...

— Qu'est-ce qui te surprend le plus ? Le fait que j'aie une liaison avec mon assistante, ou le fait qu'elle soit une espionne industrielle ?

Il fixa Gavin de son regard bleu perçant.

— Mais pourquoi ?

— Je te laisse le bénéfice du doute, et je vais supposer que tu me demandes pourquoi elle nous espionnait. Eh bien, tu ne vas jamais le croire. Ella est la petite-fille d'Athos Koteas.

Athos Koteas dirigeait l'agence Golden Gate Promotions, et était le plus grand rival de Maddox. Leur inimitié s'était renforcée ces derniers temps, depuis que la compétition pour décrocher les gros contrats s'était durcie.

— Tu penses vraiment qu'ils l'ont envoyée ici pour saboter ton agence ?

— J'en suis persuadé. Et j'ai été assez bête pour lui donner accès à tous nos fichiers, même les plus confidentiels, ainsi qu'à mon lit. Elle a passé des mois à saboter nos opérations et donné des informations à Golden Gate sur tous nos clients.

Gavin poussa un long soupir.

— Je suppose que tu vas la renvoyer.

— Pour l'instant, je n'ai pas la moindre idée de ce que je vais faire. On croit connaître quelqu'un, et puis...

Il passa la main sur son front.

Gavin marmonna un juron.

— Tu sais, j'ai présenté Ella à Bree. Elles ont même passé du temps ensemble pendant le week-end. A présent, je crains qu'elle n'ait entraîné Bree dans un plan douteux.

Peut-être était-ce pour cette raison que Bree semblait si tendue tout à l'heure.

— J'ignore quel genre de dommages elle a pu causer, et pendant tout ce temps je pensais..., commença Brock. J'ignore ce que je pensais. Les femmes ! Tu devrais être prudent, Gavin. On ne sait jamais vraiment ce qu'elles ont dans la tête.

Bree faisait les cent pas dans l'appartement quand Gavin arriva, peu avant minuit. Ella avait bien essayé de la consoler, et de la convaincre que Gavin méritait une seconde chance, mais pour l'instant, Bree souffrait trop pour prendre la moindre décision.

— Bonsoir, Bree.

Gavin ferma la porte derrière lui. Impérial dans son costume sombre, il était plus beau que jamais. Ce n'était pas juste.

— Bonsoir, Gavin.

Sa voix avait légèrement tremblé, aussi se força-t-elle à afficher un grand sourire.

— Comment s'est passée la fin de la soirée ?

— Très intéressante, dit-il, la mine sombre. De quoi avez-vous parlé au juste, Ella et toi ?

Elle se figea. Ella avait-elle dit à Gavin qu'elle était au courant du marché passé entre Gavin et son père ?

— Je te pose la question parce que Brock a découvert qu'Ella est la taupe de Maddox.

Il jeta sa veste sur une chaise puis avança vers elle.

— Quoi ? dit-elle, stupéfaite.

Soudain, la tête lui tournait. Le puzzle de sa nouvelle vie était en train de se disloquer, et elle n'avait plus toutes les pièces en main.

— Brock a engagé un détective privé. Il pistait les employés depuis des semaines, avec comme couverture un emploi de comptable. Un très mauvais comptable, soit dit en passant. Je ne cessais de me demander pourquoi Brock ne le renvoyait pas.

Il sortit un soda du réfrigérateur et l'ouvrit.

— Tu en veux un ?

— Non, parvint-elle à dire. Ella est une espionne ? s'exclama-t-elle d'une voix aiguë et stridente.

— J'ignore si elle a enfreint les lois, mais elle a certainement trahi la confiance de Brock.

— Mais ils sont...

Elle sentit son visage s'empourprer. Gavin ne connaissait peut-être pas la nature intime de la relation entre Ella et Brock.

— Amants. Il me l'a dit aussi. Peut-être que cela faisait partie de son plan. Elle l'a sans doute séduit pour qu'il ne pense pas à la soupçonner.

Elle recula en titubant jusqu'au canapé, et s'y laissa tomber lourdement. Porter des talons aiguilles en permanence, ce n'était guère indiqué quand le monde ne cessait de se dérober sous vos pieds. Elle cligna des yeux, et sentit les lentilles qu'elle n'ôtait jamais lui piquer les paupières. Il était difficile de

jouer les femmes parfaites quand tous ceux que vous aimiez et à qui vous faisiez confiance s'avéraient être des menteurs.

Il approcha d'elle.

— Est-ce qu'elle t'a soutiré des informations ?

— Ella ?

Elle réfléchit un instant.

— Non, je ne crois pas. Quel genre d'informations aurait-elle pu vouloir ?

— Des informations sur Maddox, j'imagine.

— Comment aurais-je pu lui apprendre quoi que ce soit ? Je ne sais rien là-dessus.

Il fit les cent pas.

— Peut-être qu'elle veut des renseignements sur ma nouvelle agence. Je serai un concurrent plus sérieux pour Golden Gate Promotions. Est-ce qu'elle t'a posé des questions sur mes projets ?

— Non, et même si elle l'avait fait, je ne suis pas au courant non plus, dit-elle avec une pointe d'amertume qui sembla lui échapper.

Il ne lui avait parlé de ses grands projets qu'une fois sa « prime » encaissée.

— C'est vrai.

Il passa la main dans ses cheveux, et elle maudit la bouffée d'excitation qui l'envahit.

— De quel genre de choses avez-vous parlé ?

— Des histoires de filles.

De fait, elles n'avaient cessé de parler de lui, mais pas question de le lui avouer.

— Rien qui ne concerne le travail.

— Je suppose que c'est déjà ça.

Il prit une gorgée de soda.

— Laissons toute cette histoire derrière nous, et passons à des choses plus importantes.

Elle se redressa, en se demandant ce que ces choses pouvaient être.

— D'abord, nous ne nous sommes pas embrassés depuis que je suis rentré.

Avant qu'elle ne puisse protester, il l'avait prise dans ses bras, et la faisait tourner. Puis lui donna un baiser fougueux qui la fit fondre malgré elle.

Quand il recula pour la regarder, elle constata qu'il souriait. Ses seins se tendirent douloureusement, et une onde de chaleur l'envahit, avant de s'installer entre ses cuisses. Le cœur battant, elle se débattit pour qu'il la repose à terre.

Comment pouvait-elle être encore attirée par lui ? Par un homme qui ne se souciait pas le moins du monde d'elle.

Il la posa doucement sur ses talons.

— La vraie bonne nouvelle, c'est que j'ai décroché mon premier client. J'ai reçu le coup de fil pendant que j'étais à la soirée. Crieff Jewelers veut que je monte une campagne pour eux, destinée aux magazines les plus prestigieux.

— C'est fantastique !

Elle ne put s'empêcher d'éprouver une joie sincère. Comment était-ce possible, après tout ce qu'elle avait appris ?

— Tu as travaillé dur pour ça.

— Et j'aimerais que tu sois la photographe de cette campagne.

Elle sentit son cœur faire un bond.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout. Tu es une photographe de tout premier ordre.

Elle cligna des yeux. Admirait-il vraiment son travail, ou cela faisait-il juste partie de cette comédie ? Bien sûr, il ne se risquerait pas à lui confier son premier vrai client s'il ne pensait pas que son

travail était à la hauteur.

A moins qu'il n'y ait pas de vrai client, et que ceci ne soit qu'une ruse pour l'amadouer.

Crieff Jewelers, tout de même. Ils étaient sans doute les joailliers les plus luxueux et les plus onéreux de toute la côte. Et leurs campagnes publicitaires étaient connues pour être particulièrement élégantes et accrocheuses. Des idées et des images commencèrent à danser dans son esprit.

Mais Gavin la voulait-il vraiment elle, ou voulait-il simplement des photos gratuites ? Elle allait vite le savoir.

— Je suis une professionnelle. Il faudra que tu me paies, dit-elle avec un sourire hautain.

Il sembla légèrement déconcerté, mais bien vite, il prit ses mains et les étreignit.

— Bien sûr que tu seras rémunérée. Dix mille pour la journée, et mille dollars supplémentaires pour chaque heure passée au-delà de 17 heures. C'est le tarif le plus élevé chez Maddox.

Il semblait vraiment tenir à ce qu'elle accepte.

— Dans ce cas, c'est d'accord.

Elle ne put s'empêcher de sourire. Il était difficile de ne pas se réjouir d'une telle offre. C'était une expérience nouvelle et inattendue à ajouter à son book, et, qui sait, peut-être une toute nouvelle direction pour sa jeune carrière.

Il posa un doux baiser sur sa bouche qui ne fit qu'ajouter au tourbillon de sensations contradictoires qui faisait rage en elle.

— Nous formons une grande équipe, chérie.

Elle sentit son cœur se serrer. Ils ne seraient une équipe que tant qu'elle pourrait continuer à jouer la comédie. Tôt ou tard, cette façade de félicité conjugale s'effondrerait, et elle ignorait comment elle allait se sauver de ce désastre. Gavin perdrait certainement toute envie de sourire quand elle causerait un scandale embarrassant en demandant le divorce — si toutefois, un divorce était nécessaire, après si peu de temps. Et il ne la paierait pas pour son travail, puisque son impitoyable père exigerait de récupérer son argent.

D'un bond elle se leva et courut dans la salle de bains comme si elle avait le diable aux trousses, car les larmes menaçaient de couler. Le pire, c'était qu'elle redoutait la perspective de blesser Gavin, et de briser ses rêves comme il avait détruit les siens. Elle essuya son mascara avec un mouchoir et prit une longue inspiration.

« Tu es censée te venger, tu te souviens ? »

\* \* \*

Bree rayonnait d'excitation tandis que Gavin recevait ses clients dans le studio photo qu'ils avaient loué pour la journée. Les deux cadres de chez Crieff, un homme et une femme jeunes et branchés, avaient envoyé à Bree des clichés de certaines de leurs pièces. Quelques jours plus tard, elle leur avait fait parvenir des propositions d'idées, qu'ils avaient adorées. Deux mannequins élégants étaient assis à l'autre bout du studio, prêts à porter les bijoux sur les vêtements noirs et moulants que Bree avait empruntés à sa nouvelle boutique favorite. Le magasin avait été ravi de prêter son concours, peut-être parce que Bree leur avait acheté des tonnes de vêtements pour coller avec sa nouvelle image glamour.

La nouvelle assistante de Gavin passa avec un plateau de thé à la menthe, de citronnade fraîche et de café pendant qu'ils discutaient des idées de Bree. Elle se sentait étrangement détendue et professionnelle. Avoir Gavin à ses côtés, confiant et rayonnant, ne gâchait rien à la chose. Pourquoi fallait-il qu'il soit si... heureux ?

Mais, une fois encore, pourquoi ne le serait-il pas ? Son grand rêve était en train de se réaliser. Il était difficile de ne pas partager son enthousiasme, mais elle devait garder en tête qu'elle n'était qu'un pion dans son jeu.

Elle demanda à la coiffeuse et à la maquilleuse de préparer les mannequins, et prit cliché après cliché. Les résultats étaient fantastiques — exactement ce qu'elle avait espéré — surtout certaines photos en noir et blanc qu'elle avait prises avec une pellicule argentique, pour un effet plus artistique.

— C'est un génie. Où l'avez-vous trouvée ? demanda le cadre de chez Crieff à Gavin tandis qu'ils regardaient les épreuves sur un ordinateur portable.

— J'ai beaucoup de chance. C'est ma femme.

Il sourit à Bree. Elle ressentit une bouffée de fierté pendant un instant, avant de se souvenir pourquoi elle était son épouse — pour qu'il puisse être là, à recevoir des éloges de ses clients.

Elle aurait préféré n'avoir jamais rien découvert. A cet instant, elle aurait été au comble du bonheur.

Au diable la vengeance ! Elle n'en pouvait plus de ces mensonges. Il était temps de dire la vérité à Gavin.

— Ils ont adoré les photos ! s'exclama Gavin pour la énième fois, tandis qu'ils marchaient le long de Market Street, au sortir de la séance photo.

Le soleil couchant illuminait les façades de pierres des immeubles.

— Oui. Ils semblaient assez contents, approuva-t-elle avec un sourire satisfait.

— Tu devrais vraiment envisager une carrière dans la photo publicitaire.

Il la serra contre lui. Ils marchaient bras dessus bras dessous, comme un couple parfaitement heureux.

— Je le ferai peut-être.

Mais pas avec lui, avait-elle décidé.

— Tu semblais vraiment apprécier ce défi. Tu as su exactement quoi dire aux mannequins pour qu'elles aient la bonne expression. Ce n'est pas donné à tout le monde, tu sais.

— C'était drôle. Je me verrais bien travailler pour des magazines de mode.

Et elle était sérieuse. Depuis qu'elle avait rencontré Gavin, elle avait de plus en plus confiance en elle et en ses capacités.

— Pour fêter cela, j'ai réservé dans mon nouveau restaurant préféré, Iago's.

Iago's était un établissement particulièrement chic, dont elle avait entendu parler par son père.

— Pourquoi pas ? Ça semble l'endroit parfait pour une grande agence publicitaire.

— Je me disais la même chose, dit-il avec un sourire chaleureux qui fit presque fondre — presque — sa résolution.

Elle se repassa le message téléphonique de son père dans sa tête. *Un million de petits billets verts.* Voilà ce sur quoi leur « histoire d'amour » reposait vraiment.

Il était temps de mettre son plan en action.

— Il faut que je rentre me changer.

— D'accord, nous avons trois quarts d'heure devant nous. J'avais prévu que tu voudrais te rafraîchir. Tu es toujours si élégante, dit-il en détaillant son tailleur-pantalon gris perle. Une vraie gravure de mode.

Elle, une gravure de mode ? Seulement depuis quelques semaines.

Un accès de panique la saisit quand elle se rendit compte qu'elle devait éloigner Gavin de l'appartement, pour pouvoir emballer ses affaires et mettre les chats dans leurs caisses.

— Gavin, tu veux bien me rendre un énorme service et passer prendre une boîte d'épreuves chez mon père pendant que je rentre me changer ?

Il lui faudrait trois bons quarts d'heure pour ce faire, et il n'aurait pas le temps de repasser chez eux.

— Donne-moi l'adresse du restaurant, je t'y retrouverai, dit-elle.

— D'accord.

Il sortit de sa poche une boîte d'allumettes noire, portant les coordonnées du restaurant, et la lui tendit.



Elle jeta un coup d'œil à l'adresse. Parfait, elle pourrait se garer dans le parking tout proche.

Elle inspira profondément pour se calmer.

— C'est une grande boîte en plastique bleu, à gauche de mon bureau. Je n'arrive pas à croire que je l'ai oubliée.

Elle n'avait pas vraiment besoin de cette boîte — une collection d'épreuves ratées. Tout ce dont elle avait besoin, c'était de temps pour préparer sa fuite. Peut-être que Gavin irait voir son père avant de repartir, et qu'ils se féliciteraient mutuellement pour la réussite de leur marché.

Mais bientôt, ils constateraient que leur minable petite combine avait lamentablement échoué.

Gavin l'escorta dans le restaurant le plus sélect de la ville. Des clients aisés, la plupart en tenue de soirée, étaient assis à des tables décorées de fleurs fraîches. Une lumière dorée filtrait par les fenêtres, qui offraient une jolie vue sur l'océan. La main posée au bas du dos de Bree, il la guida jusqu'à la meilleure table, située sur un petit balcon qui surplombait la baie.

— Tu dois avoir le bras long pour avoir eu cette table, chuchota-t-elle.

— Je ne veux que le meilleur pour ma merveilleuse épouse.

Elle sentit son estomac se nouer. Cette atmosphère de raffinement feutré n'était pas l'endroit idéal pour faire une scène. Peut-être qu'elle ferait mieux d'attendre qu'ils rentrent pour l'affronter.

Non, elle avait tout planifié. Sa voiture était chargée, et ses chats étaient tranquillement installés dans leurs caisses de transport. Elle avait laissé les vitres entrouvertes pour qu'ils aient assez d'air, et prévu des médicaments pour Ali et de la nourriture pour deux semaines.

Une bouffée d'angoisse l'envahit. Réussirait-elle vraiment à aller au bout de son projet ?

Elle prit une grande inspiration, ce qui eut pour effet de faire gonfler ses seins dans la robe verte si stylée qu'elle avait revêtue pour l'occasion. Elle tenait à ce qu'il garde une belle image d'elle, avant qu'elle ne fasse tomber le couperet sur ses plans bien préparés.

En parfait gentleman, comme à son habitude, il lui recula sa chaise. Elle s'installa et déplia sa serviette de lin sur ses genoux. Un serveur leur versa une coupe de champagne, et décrivit le plat du jour.

— Tu étais fantastique aujourd'hui, dit-il en la regardant avec admiration.

Si elle ne le connaissait pas si bien, elle aurait pu croire qu'il était sincère.

— Tu étais si à l'aise avec les clients. Certaines personnes sont très nerveuses en de telles circonstances.

— J'ai eu droit à un entraînement dès mon plus jeune âge.

En tant qu'héritière fortunée, elle avait appris à tenir une conversation avec toutes sortes de gens, des membres de la royauté aux employés, en même temps qu'elle avait appris l'alphabet.

— Cela sert, parfois.

— Et tu étais très calme, alors que nous savions tous que nous n'avions qu'une journée pour la séance photo.

— Je savais que nous y arriverions.

— J'aimerais qu'il y ait davantage de photographes comme toi dans le métier.

Il sourit et leva son verre. Pourquoi fallait-il qu'il soit si beau ?

Le sourire qu'elle lui offrit aurait dû être feint, pourtant il était bien réel. C'était plus fort qu'elle, tout simplement. Il était furieusement sympathique.

— Pourquoi, pour que tu puisses les engager à ma place ? plaisanta-t-elle.

— Pourquoi le ferais-je, alors que je peux travailler en famille ?

Il lui prit la main par-dessus la table.

— N'est-ce pas parfait ?

— Oui, c'est vraiment parfait, approuva-t-elle, en tentant de réprimer l'émotion qui l'étreignait.

Elle ne pouvait s'empêcher de penser que s'il avait le regard pétillant, c'était parce qu'il songeait à sa carrière, et non à elle. Tout était trop parfait pour être vrai.

Et, bien sûr, rien ne l'était.

Le serveur leur apporta des amuse-bouches élégamment présentés. Elle s'empara de sa fourchette, même si elle avait l'estomac trop noué pour avoir faim.

Elle ne pensait qu'à ce qu'elle comptait lui dire. Et le moment était venu. Maintenant. Elle devait le lui dire maintenant.

Mais comment le pourrait-elle, alors qu'il semblait si heureux ? D'habitude, c'était elle qui jouait les médiatrices et calmait les conflits. Elle préférait apaiser les tensions et faire en sorte que tout le monde se sente bien — même si c'était à ses dépens. Elle était cette bonne vieille Bree, sur qui l'on pouvait toujours compter en cas de problème.

Ou du moins, c'est ce qu'elle avait été.

Avant que les rêves qu'elle avait ignorés avoir deviennent réalité, pour ensuite se briser en quelques jours, de la façon la plus cruelle et la plus douloureuse qui soit. C'est sous le coup de cette même douleur qu'elle se décida à agir.

— Gavin, quand exactement as-tu su que tu étais tombé amoureux de moi.

Elle vit une minuscule ride se former sur son front tandis qu'il semblait réfléchir intensément à sa question.

— Eh bien, quelle question intéressante.

— Etait-ce la première fois que tu m'as vue, dans cette affreuse robe grise, sans maquillage, et mal coiffée ?

Elle parvint à faire un petit sourire.

— Quand j'étais si nerveuse que j'arrivais à peine à parler ?

Il pencha la tête.

— Non, je ne pense pas que ce soit à ce moment-là.

— Alors, pourquoi m'as-tu invitée à danser ?

— Pourquoi pas ?

— Eh bien... — elle déglutit — c'est juste que les hommes ne m'invitent à danser que s'ils sont intéressés par ma fortune.

Elle le fixa d'un air sérieux.

— J'y suis habituée. Et avec toi, tout semblait différent.

— Parce qu'avec moi, *c'était* différent. C'est toi qui m'intéresses, pas ta fortune.

Il but une gorgée de champagne. L'espace d'une seconde, elle crut lire de l'embarras sur son visage.

— Je suis attiré par toi, pour ce que tu es.

Une intense douleur la vrilla. Comment pouvait-il garder un air aussi neutre alors qu'il proférait des mensonges aussi éhontés ?

— Mais tu as semblé davantage attiré une fois que... j'ai changé mon image.

— Je ne dirais pas cela.

Il se fendit d'un sourire charmant et contrit.

— D'accord, peut-être que oui. Tu es vraiment à tomber quand tu sors le grand jeu, Bree.

— Je le sais maintenant. Cependant, je devrais en attribuer tout le mérite à Ella. C'est elle qui a transformé la vieille fille frisée que j'étais en reine de beauté. Un peu comme la marraine de Cendrillon. Et j'ai même épousé le beau prince à la fin.

Il fronça les sourcils.

— Ella t'a transformée ? Qu'est-ce qu'elle mijote ? Depuis que Brock m'a appris que c'était elle l'espionne, je me méfie. Tu devrais être prudente, toi aussi. Tu ne lui as donné aucune information financière te concernant, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non.

« Il ne faudrait pas qu'elle mette la main sur la fortune que tu convoites toi-même. »

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux, mais elle les refoula. Elle aurait tout le temps de pleurer plus tard.

— Mais je l'aimais bien, avoua-t-elle. Et je lui faisais confiance. Je suis quelqu'un qui fait confiance aux gens, ou du moins, je l'étais.

Sa voix se brisa sur ces mots.

— Ella a trahi ta confiance ?

Elle prit une inspiration tremblante.

— Non, pas Ella. Quelqu'un d'autre.

— Qui ?

Il se pencha en avant.

— Dis-moi simplement son nom, et j'irai lui régler son compte. Personne n'a le droit de te faire du mal.

Il la fixait avec intensité, comme pour la sonder.

— Toi.

Le mot sembla flotter dans l'air pendant un instant.

Il eut l'air dérouté.

— Je ne comprends pas.

— Ah, non ? Peut-être que tu comprendrais si je mentionnais un certain chiffre suivi de six zéros.

Il posa sa fourchette, sans la quitter des yeux, et passa la main dans ses cheveux.

— J'ai surpris un message téléphonique de mon père, sur ton répondeur, dans lequel il te remerciait de l'avoir débarrassé de moi — pour un prix conséquent, bien sûr, puisque, à l'évidence, personne ne voudrait se retrouver marié avec moi gratuitement.

Sa voix tremblait, mais elle se força à rester calme.

— Il m'a proposé de m'aider à monter ma propre affaire, dit Gavin. C'est un simple investissement de sa part.

Il eut la décence de ne pas avoir l'air effrayé.

— Ne me mens pas. J'ai entendu ce qu'il a dit, rétorqua-t-elle en élevant la voix. Il était surpris que tu aies réussi à me séduire si rapidement. D'habitude, je suis plus futée que ça.

Elle tenta de retirer sa bague de fiançailles et son alliance, mais elles restèrent coincées au niveau de sa phalange.

— Beaucoup d'hommes ont tourné autour de ma fortune en prétendant m'apprécier, alors en général, je les repère à des kilomètres. Toi, je dois le dire, tu étais différent. Beaucoup plus beau, pour commencer.

Elle lança un dernier regard à son visage harmonieux. Le genre de visage qu'elle aurait volontiers photographié et embrassé pour la vie entière — si ce n'était pas le visage d'un traître manipulateur.

— Parce que je *suis* différent. Je ne suis pas intéressé par ton argent.

— Mais tu l'as accepté, pourtant.

— C'était l'argent de ton père, se défendit-il d'une voix bourrue. Oui, je l'ai pris. Parce que je voulais fonder ma propre société. J'ai attendu longtemps, et j'ai subi des revers financiers qui ont rendu mon projet impossible, jusqu'à ce que ton père m'offre l'occasion de...

— De profiter d'une prime exceptionnelle si tu voulais bien épouser sa fille ?

Elle cligna des yeux pour empêcher les larmes de couler.

— A présent, je sais pourquoi tu étais si impatient de te marier. Pourquoi tu ne voulais pas de longues fiançailles, ni de faire-part dans les journaux, ni même un vrai mariage. Rien de tout cela ne t'importait, parce qu'il n'était pas du tout question de notre mariage — ou de nous. Il était uniquement question d'argent. Eh bien, sache je ne suis pas une marchandise à écouler, même pour un million de dollars.

Elle se leva et lui lança les bagues à la figure. Elles rebondirent sur la nappe avant de rouler au sol, tandis que sa chaise tombait.

Elle s'élança tant bien que mal vers la sortie, se cognant au passage contre une table et manquant emporter la nappe avec elle. Haletante, et en larmes, elle descendit les marches du perron.

Gavin ne l'avait pas suivie. Avait-elle espéré qu'il lui coure après, qu'il tente de la convaincre que tout cela n'était qu'un énorme malentendu ? Elle ne devrait pas être si naïve.

Dans la rue, il faisait presque nuit, et elle resta dans les ombres, loin des halos des réverbères, jusqu'à ce qu'elle parvienne à sa voiture, garée deux immeubles plus loin. Elle chercha nerveusement ses clés, et Ali et Faith l'accueillirent avec des miaulements et des ronronnements.

— Je suis là, mes chéries. Nous allons fuir ensemble.

Elle s'installa sur le siège de cuir froid, et démarra. Le cœur gros, elle se glissa dans la circulation encore dense et se dirigea vers l'autoroute.

Son mariage était fini.

Avec un peu de chance, elle ne reverrait plus jamais Gavin. Peut-être qu'un jour, elle parviendrait à l'oublier.

Non. Jamais elle ne l'oublierait. Comment oublier quelqu'un qui l'avait convaincue de l'épouser ?

Comment oublier la chaleur de ses bras quand il l'étreignait ? La caresse puissante de ses mains sur sa peau, ou la douceur de ses baisers ?

— Qu'il soit maudit !

Elle cogna son poing sur le volant. Pourquoi avait-il fallu qu'il lui fasse connaître des plaisirs qu'elle n'avait jamais osé espérer ? Il devrait payer pour ça.

D'ailleurs, il allait payer. Même s'il n'y avait pas de grand scandale.

Son père réclamerait qu'il lui rende son argent, c'était certain. Il n'allait pas payer un million de dollars pour un mariage qui avait duré moins d'un mois. Elliott Kincannon était un investisseur bien trop avisé pour cela.

L'agence de Gavin coulerait et, bientôt, il supplierait Brock de le reprendre dans son équipe.

A son grand désarroi, elle ressentit de la culpabilité. Tout au fond d'elle, elle voulait encore qu'il réussisse et qu'il soit heureux. Décidément, elle avait toujours été trop gentille.

Elle laissa échapper un cri de douleur.

Quelle idiote elle avait été de penser que quelqu'un pourrait l'aimer sincèrement.

## 9

Gavin suivit des yeux le trajet que firent les bagues en tombant. Légèrement hébété, il s'agenouilla pour les ramasser. Les paroles furieuses de Bree résonnaient dans sa tête.

Il repéra tout de suite la bague de sa grand-mère. Il la serra dans sa main et se rassit, soulagé.

Bree était partie. Il regarda autour de lui, mais c'était comme si elle s'était évaporée. Il se leva, tenant toujours le bijou dans sa main.

— Puis-je vous aider, monsieur ? lui demanda un serveur qui était arrivé en hâte.

— Où est-elle allée ?

— Votre compagne ?

— Oui !

Autour de lui, il ne voyait que des visages étrangers.

— Je crains de ne pas l'avoir vue partir.

Il se pencha et chuchota :

— Peut-être est-elle aux toilettes.

— Je ne crois pas. Mais je ferais mieux d'aller vérifier.

— Les entrées arrivent, monsieur.

— Non, je... je dois partir.

Les gens l'observaient. Il sortit de sa poche trois billets de cinquante dollars, en espérant que cela couvrirait les frais.

Et l'autre bague, bon sang ? Il s'agenouilla de nouveau et scruta le parquet. L'anneau gravé à leurs initiales avait atterri près d'un pied de table. Il le ramassa et le rangea dans sa poche avant de se relever.

— Y a-t-il un problème, monsieur ? s'enquit le chef de rang qui s'était approché, l'air soucieux.

— Non, aucun problème. Un empêchement de dernière minute.

Il s'éclaircit la gorge. Il sentait les regards curieux et entendait les murmures des clients autour de lui. Il glissa les billets dans la main du chef de rang et murmura :

— Gardez la monnaie.

Comme en pilotage automatique, il se dirigea vers la sortie. Dans la rue, il regarda des deux côtés. Aucun signe d'elle. Un frisson glacé le traversa. Pourquoi Bree était-elle si bouleversée ? Était-ce si grave qu'il ait accepté... un investissement de la part de son père ?

Il passa la main dans ses cheveux. Bien sûr que c'était grave. Elle croyait qu'il l'avait épousée *uniquement* pour cette raison.

La culpabilité l'envahit, ainsi que la honte. Il avait vu les choses comme une succession d'événements positifs, menant à une heureuse issue pour toutes les personnes concernées. Mais il avait perdu de vue la façon dont tout avait commencé.

Comment le père de Bree allait-il réagir ? Savait-il que Bree était au courant de leur transaction ? Peut-être qu'il pourrait raisonner sa fille et éviter qu'elle ne cause de scandale. Ce ne serait bon pour personne.

Et si elle mettait fin à leur mariage, Kincannon pourrait exiger de récupérer son million.

Il s'arrêta net, en plein milieu de la route. Une voiture fit un écart pour l'éviter, et il bondit vers le trottoir. Il avait déjà dépensé une bonne partie de l'argent pour louer ses nouveaux bureaux. Et octroyé une avance à l'entrepreneur qui rénouvait la salle de conférences. Il ne pourrait même pas rendre l'argent...

Il marcha au hasard dans les rues éclairées par les réverbères. L'appartement n'était pas loin, aussi n'avait-il pas pris sa voiture. Bree et lui aimaient leurs balades nocturnes, après un dîner ou un vernissage. Elle en savait beaucoup sur l'architecture et l'histoire de la ville, et lui montrait souvent des coins intéressants qu'il n'avait jamais remarqués auparavant. Il avait l'impression que la ville avait pris vie depuis qu'il avait rencontré Bree.

Un pincement de regret le saisit. Comme c'était affreux qu'elle ait découvert la vérité de cette façon ! Elle avait dû être anéantie en écoutant le message de son père. Si seulement il pouvait la retrouver, et lui expliquer que c'était à elle qu'il tenait, et non à sa fortune.

L'ascenseur sembla s'élever à la vitesse d'un escargot jusqu'à leur appartement. Et si elle était déjà partie ? Il lui faudrait aller la chercher chez son père, et il n'avait pas très envie de voir son beau-père, s'il y avait un parfum de scandale dans l'air. Néanmoins, inutile de paniquer. Il retrouverait Bree, lui dirait qu'il l'aimait, et tout irait bien. Il l'espérait, en tout cas.

Par délicatesse, il frappa à la porte, car c'était aussi l'appartement de Bree, à présent. Il ne voulait pas entrer brusquement si elle était en train de pleurer.

Pas de réponse. Il glissa sa clé dans la serrure et ouvrit doucement la porte.

— Bree ?

L'appartement était plongé dans l'obscurité. Il alluma la lumière et attendit que les ombres des chats apparaissent, comme à leur habitude.

— Faith ? Ali ?

Un froid glacial l'envahit. Les chats étaient partis aussi. Il était impossible que Bree ait eu le temps de revenir et de se préparer, donc elle avait dû prévoir son départ. Il alla jusqu'à son placard et l'ouvrit d'un grand geste. A sa grande surprise, il était encore plein de vêtements, la plupart portant encore leurs étiquettes.

Ce qui signifiait qu'elle n'était pas partie pour de bon.

A moins qu'elle n'ait décidé d'abandonner son nouveau look en même temps que son mari.

En proie à l'inquiétude, il retourna dans le parking. Il fallait qu'il se rende chez Kincannon pour reconquérir son épouse. Et il fallait qu'il y aille avant que le vieil homme apprenne leur rupture par quelqu'un d'autre.

\* \* \*

D'habitude, Bree conduisait lentement, mais cette fois, elle eut toutes les peines du monde à ne pas accélérer sur l'autoroute. Les phares des voitures dans la voie opposée dansaient comme des lucioles dans le noir, l'éblouissant et ajoutant à son esprit déjà confus. Elle ralentit quand une légère bruine brouilla le pare-brise. Au même moment, son téléphone sonna.

Gavin, sans doute. Elle laissa sonner, pour qu'il tombe sur son répondeur. Mais le téléphone sonna encore. Et encore. Au point qu'Ali commença à pousser des miaulements de protestation.

— Ce n'est rien, ma chérie, fit Bree. Nous allons nous arrêter, et je dirai à ce crétin de cesser de nous harceler.

Elle s'arrêta dans une station-service et prit l'appel, qui devait sans doute être le sixième.

— Arrête de m'appeler, je ne veux pas...

— Bree, c'est moi, Ella.

Elle se raidit aussitôt.

— Qu'est-ce que tu veux ? dit-elle d'une voix dure.

A présent qu'elle savait qu'Ella était une sorte d'espionne industrielle, elle voyait son amie sous un jour totalement différent.

— Vas-tu dire à Gavin où je vais ?

Elle avait parlé de son plan à Ella, après la soirée, avant d'apprendre qu'elle aussi était une menteuse de la pire espèce.

— Je pense toujours que tu devrais réfléchir, dit Ella. Quand comptes-tu partir ?

— Je suis déjà partie, l'informa-t-elle avec une triste satisfaction. A l'heure où je te parle, je suis sur la route.

— Tu vas toujours à Napa ?

— Je regrette vraiment de t'avoir révélé mes projets, puisque j'ai appris que tu étais une espionne.

— Quoi ?

— Ne fais pas l'innocente. Le détective de Brock a tout découvert.

Un silence s'ensuivit au bout de la ligne.

— Et je me demande encore si Gavin t'a demandé de me faire un relooking pour que je sois plus jolie à son bras, une fois qu'il m'aurait épousée pour ma fortune.

Elle était fière que sa voix n'ait pas tremblé.

— Il n'avait rien à voir avec cela, je te le jure, soutint Ella. Je suis d'accord, c'est un peu suspect d'accepter de l'argent de ton père, mais c'est un homme, tu sais.

— Eh bien, je n'ai pas besoin d'un homme, alors. Je me débrouillais très bien seule, jusqu'à maintenant. Et je vais me débarrasser de ces fichues lentilles de contact, aussi.

Elle retira aussitôt la lentille de gauche et la jeta sur le siège arrière. Sa vue était trouble à présent, ce qui était normal, mais rendait la conduite dangereuse.

Dans la boîte à gants, elle fut soulagée de trouver sa bonne vieille paire de lunettes de secours. Elle jeta la seconde lentille sur le sol de l'habitacle, puis enfila ses lunettes aux épaisses montures.

— Je pense que nombre des changements que j'ai faits récemment ne m'ont rien apporté de bon. Et où avais-tu la tête d'avoir une liaison avec Brock Maddox ? C'est ton patron, et en plus, tu l'espionnes.

— C'est compliqué, murmura-t-elle d'une voix à peine audible. J'aimerais pouvoir t'expliquer, mais...

— Ne prends pas cette peine. J'ai assez de problèmes de mon côté.

Elle glissa la main dans ses boucles emmêlées.

— Le pire, c'est que je me sens coupable.

Elle avait peine à croire qu'elle se confiait à Ella, malgré tout ce qu'elle savait à son sujet, mais apparemment, c'était plus fort qu'elle.

— Pourquoi ?

— Parce que je gâche le rêve de Gavin d'ouvrir sa propre agence. Mon père va récupérer son argent, et tout s'écroulera.

— A ta place, je ne m'inquiéterais pas trop pour lui. Il retombera sur ses pattes. Les hommes comme lui se débrouillent toujours.

— Tu sembles parler d'expérience.

— Crois-moi, c'est le cas. Que vas-tu faire ?

— Aucune idée.

Et même si elle avait su, elle n'aurait rien dit à Ella. Elle avait cru trouver une nouvelle amie, mais Ella s'était avérée être encore plus machiavélique que son mari.

Son mari. Un bien grand mot.

— La première chose que je vais faire, c'est obtenir l'annulation du mariage ou le déclarer nul et non avenu — enfin, ce qu'on fait après un mariage éclair. Je ne dois pas être la seule mariée en Californie qui ait ouvert les yeux au lendemain de ses noces.

— Je pense toujours que tu as tort d'abandonner Gavin.

— Ella, qu'un homme m'épouse pour l'argent, c'est exactement ce que je redoutais depuis toute petite. Je ne peux tout simplement pas le lui pardonner.

— J'imagine que nous avons tous nos problèmes.

— C'est bien vrai.

— Mais n'oublie pas de mettre du baume coiffant. Ça fait une grande différence, non ? dit-elle d'une voix qu'elle voulait légère.

— J'admets que oui. Mais est-ce que ça m'a rendue plus heureuse ?

Elle laissa échapper un rire sans joie.

— Je crois que j'étais mieux avec mes cheveux en bataille. Et sur ce, je te laisse, j'ai une évocation à réussir et deux chats affamés à nourrir.

Elle raccrocha avant qu'Ella ne puisse protester et éteignit son téléphone. Non pas que Gavin ait appelé. Il ne se souciait sans doute pas assez d'elle pour partir à sa recherche. Il était probablement en train d'essayer de trouver un moyen pour conserver l'argent — puisque c'était la seule chose qui l'intéressait, depuis le début. Il était peut-être chez son père, en train d'essayer de renverser la situation. Qui sait ? Peut-être y arriverait-il. Avec son père, elle était toujours passée en second, après sa carrière. Il ne s'en était d'ailleurs jamais caché.

Elle essuya la soudaine buée sur ses verres avant de reprendre la route. Au moins, à Napa, elle serait loin de tout et de tout le monde, et elle pourrait prendre des décisions à tête reposée. Peut-être qu'elle quitterait San Francisco. Tout le monde en ville rirait d'elle quand le scandale éclaterait. C'était déjà assez terrible d'être une héritière au physique ingrat. Mais une héritière piégée par un coureur de dot... c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Peut-être qu'elle allait simplement vivre dans les collines de la vallée, comme un ermite.

Les ermites avaient parfois des chats, non ?

\* \* \*

Gavin se gara devant la maison des Kincannon. Il distinguait de la lumière au rez-de-chaussée, mais au dernier étage, dans les quartiers de Bree, tout était sombre. Peut-être était-elle avec son père ?

Il approcha de la porte d'entrée de bois sculpté. Il fallait absolument qu'il explique à Bree qu'il tenait à elle, et non à son argent.

La porte s'ouvrit avec un grincement, et il fut plutôt surpris de voir Elliott Kincannon en personne, vêtu d'une veste de smoking tel un aristocrate du XIX<sup>e</sup> siècle.

— Ah, Gavin, dit-il en lui faisant signe d'entrer. Comment se passent les choses avec Bree ?

Donc, il n'était pas au courant.

— Pas très bien, je le crains. Elle a découvert notre... arrangement.

— Elle était remuée, j'imagine ?

Elliott le conduisit le long du couloir de marbre blanc et noir, bordé de colonnes de bois et de portraits à l'huile.

— Je suis certain qu'elle s'en remettra.

Gavin prit une profonde inspiration. L'attitude désinvolte du vieil homme le contrariait. Mais il était



également en colère contre lui-même. N'avait-il pas, lui aussi, supposé qu'il la retrouverait rapidement et qu'il la convaincrerait de revenir ? Or, il ignorait toujours où elle se trouvait, songea-t-il, de nouveau tenaillé par l'inquiétude.

— Est-ce qu'elle est ici ?

— Ici ? dit Elliott en pivotant sur ses talons, les sourcils froncés. Non, évidemment. Elle vit avec vous désormais. Je suppose qu'elle est confortablement installée dans votre appartement.

— Nous étions en train de dîner chez Iago's lorsqu'elle m'a avoué avoir découvert la vérité, et elle est partie. Elle avait l'air vraiment bouleversée.

Il fourra les mains dans ses poches. Il était en train de perdre du temps à discuter, alors qu'il devrait déjà être à sa recherche.

Le regard de Kincannon se durcit.

— Chez Iago's ? J'espère qu'elle n'a pas fait de scène.

— Elle m'a jeté ses bagues au visage.

Cela lui procurait un plaisir amer de lui avouer cela. La froide nonchalance de Kincannon lui tapait sur les nerfs.

— Ensuite, elle est partie en courant.

Le père de Bree sembla horrifié.

— Les gens l'ont sans doute vue faire.

— J'en suis certain.

— La nouvelle pourrait s'ébruiter. Et le nom de la famille pourrait être traîné dans la boue.

Eh bien ! Comment Bree avait-elle pu survivre les vingt-neuf premières années de sa vie avec cet homme ?

— J'espérais qu'elle serait à l'appartement, mais elle est partie, et les chats aussi. Je croyais qu'elle pourrait être chez vous.

— Eh bien, non. Et elle ne serait pas la bienvenue si elle se montrait ici. Une femme mariée doit être auprès de son époux. Vous devez la retrouver immédiatement, avant qu'un scandale n'éclate.

— Je m'y emploie. Avez-vous la moindre idée de l'endroit où elle pourrait être ?

Un sentiment oppressant l'envahit. L'idée que Bree soit dehors, quelque part, bouleversée et furieuse, lui était insupportable.

— Où va-t-elle d'habitude pour se ressourcer ?

— Bree ne va jamais nulle part.

Kincannon avala une gorgée d'alcool ambre.

— Elle reste avec ses chats, ou s'occupe de ses petites œuvres de charité. Voilà pourquoi j'ai dû lui trouver un mari moi-même. Elle avait presque trente ans. Les gens commençaient à jaser.

— Bree est une femme exceptionnelle.

Il était indigné que Kincannon parle de façon aussi dédaigneuse de la femme qu'il aimait.

Oui, il l'aimait. Il n'y avait pas d'autre mot pour décrire le déferlement puissant d'émotions qui le submergeait à cet instant.

— Trouvez-la, et réglez les choses avant que les journaux n'apprennent cet incident. Je vois d'ici les ragots, si les gens pensent que j'ai payé pour marier ma propre fille.

— Même si c'est précisément ce que vous avez fait.

Une froide colère l'envahit. Il avait bien envie de lui jeter son million de dollars à la figure, mais ce n'était pas le moment. Il devait trouver Bree avant qu'elle ne quitte le pays. Avec les moyens illimités dont elle disposait, elle pouvait prendre un billet d'avion pour n'importe quelle destination. Et comment la retrouverait-il, alors ?

— Je vous appelle quand je l'aurai retrouvée.

Il prit la direction de la porte.

— Vous feriez mieux de la retrouver dès ce soir. Si je vois le moindre écho de tout ceci dans les journaux demain, je...

— Vous quoi ?

Il lui lança un regard noir. C'est à cause de cet homme si Bree s'était longtemps sentie complexée et insignifiante.

— Bree est la personne qui importe dans cette situation. Elle est bouleversée, et à juste titre. C'est ma faute, et je compte réparer mes torts.

Si, du moins, il parvenait à la retrouver.

\* \* \*

Mais il n'y parvint pas. C'était comme si Bree s'était littéralement évanouie dans la nature. Il avait téléphoné à toutes les personnes de sa connaissance, et même à quelques personnes qu'il ne connaissait pas. Après quatre jours, il était au bord du désespoir.

Un ami d'université, Phil Darking, était éditeur dans le journal de la ville, et Gavin alla même le voir, au cas où il aurait entendu quelque ragot.

Phil eut le toupet de rire.

— Ta femme s'est fait la belle, et tu appelles les journaux pour savoir où elle est ? N'est-ce pas dans l'autre sens que cela marche d'habitude ? Et si je prenais cette histoire comme gros titre demain ? C'est une journée tranquille, tu sais, et un scoop de cette nature serait toujours bon à prendre.

— Tout ce que je veux, c'est la retrouver. Je suis vraiment inquiet, Phil.

— Tu penses qu'elle va sauter du Golden Gate Bridge ?

— Non, elle est bien trop intelligente pour ça.

Pourquoi les gens trouvaient-ils cela drôle ?

— Je l'aime, Phil. Elle ne le sait pas, et il faut que je le lui dise.

— Tu l'as épousée sans lui dire que tu l'aimais ?

— Si, je le lui ai dit, mais à présent, elle ne me croit pas. Elle pense que je l'ai épousée pour son argent.

— Ce qui serait tout à fait compréhensible. As-tu la moindre idée de l'étendue de sa fortune ?

— Je m'en fiche. Tout ce qui m'importe, c'est la récupérer. Je me fiche même de la maudite agence que j'ai mis cinq ans à mettre sur pied. J'enverrais tout aux orties, rien que pour revoir Bree, et je ne plaisante pas.

Et il était sincère, se rendit-il compte, sonné. Ces cinq ans de rêves et d'efforts n'étaient rien comparés à la perspective de passer sa vie sans elle. Elle était partie depuis quatre jours interminables. Quatre matins sans voir son sourire. Sans ses baisers. Quatre nuits sans l'êtreindre. Il ne pourrait plus supporter son absence bien longtemps.

— Tu es vraiment mordu.

— Ne m'en parle pas. J'ai engagé un détective privé, j'ai appelé tous ceux qui la connaissaient, et j'ai rendu visite à tous ses proches. Je l'ai cherchée dans tous ses endroits préférés. Personne n'a la moindre idée de l'endroit où elle se trouve. Elle s'est volatilisée.

Il poussa un long soupir et leva les yeux vers son ami.

— Je ferais n'importe quoi pour la retrouver, Phil.

— N'importe quoi ? dit Phil avec un ton amusé.

— Absolument.

*JE T'AIME. REVIENS-MOI.*

Les grosses lettres capitales noires s'étaient à la une du *San Francisco Examiner* et sur tous les présentoirs de la ville. Tandis qu'il marchait dans une rue animée, Gavin se sentait à la fois amusé, embarrassé et excité. Les producteurs d'une émission locale populaire l'avaient invité à venir raconter son histoire. A sa grande surprise, il s'était empressé d'accepter.

L'interview s'était déroulée le matin même.

— Oui, je crains d'avoir accepté de l'argent de mon beau-père. J'ai pris cela comme un investissement dans ma nouvelle société.

Il s'était éclairci la gorge et avait parlé dans le micro accroché à sa cravate. Les projecteurs chauds avaient fait perler la sueur sur son front et les trois caméras pointées droit sur lui ne l'avaient pas aidé à se sentir plus à l'aise.

— Pourtant, vous n'en avez rien dit à votre épouse.

La présentatrice blonde tirée à quatre épingles s'était penchée vers lui.

— Non, je ne le lui ai jamais dit. J'ai mal agi. Bree est ma femme, et nous ne devrions pas avoir de secrets l'un pour l'autre.

— Et elle a été blessée quand elle a découvert la vérité.

— Elle était anéantie, avait-il avoué d'une voix rauque d'émotion. Quand elle l'a su, elle a pensé que je ne l'avais épousée que pour l'argent, et que je ne tenais pas à elle.

— Est-ce vrai ?

Il s'était raidi, puis s'était avisé que c'était une question, et non une accusation.

— Rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité. J'aime Bree. J'ai été sous le charme dès notre première rencontre. C'est une femme adorable, talentueuse, douce, brillante et drôle, et je veux passer le restant de mes jours avec elle.

— C'est un homme amoureux qui parle, on dirait, avait commenté le coprésentateur. Est-il exact que vous avez rendu l'argent ?

— Oui, jusqu'au dernier cent, avait-il fièrement annoncé.

Il avait procédé au transfert de fonds plus tôt dans la journée. Il avait largement puisé dans ses économies personnelles pour couvrir le montant qu'il avait déjà dépensé pour sa nouvelle agence. Il avait également envoyé un message personnel à Elliott Kincannon, en s'excusant de son rôle dans cette affaire et de toute cette agitation. Cela dit, il pensait que Kincannon méritait tous ces désagréments.

— Je travaille dur, et je suis suffisamment ambitieux pour subvenir aux besoins de Bree sans aide extérieure. Je le sais à présent. Que je puisse garder mon agence ou que je doive de nouveau travailler pour quelqu'un d'autre, je continuerai de faire de mon mieux pour mes clients. Depuis que j'ai rencontré Bree, j'ai changé de perspective. Le travail est toujours important pour moi, mais j'ai découvert les joies de la vie à deux. Jamais je n'ai été aussi heureux que je ne l'ai été durant ces dernières semaines avec Bree. Elle me manque plus que les mots ne peuvent le dire.

— Eh bien, s'était exclamée la présentatrice en lui tapotant la jambe. N'est-il pas charmant ? Je vous épouserais moi-même si vous n'étiez pas déjà fou de cette chanceuse jeune femme.

Elle s'était tournée vers une des caméras.

— Bree, revenez-lui, d'accord ?

Mais elle n'était pas revenue.

\* \* \*

Depuis qu'elle était à Napa, Bree avait des courbatures au réveil. Sans doute parce qu'elle passait beaucoup de temps à marcher dans les collines, pour empêcher son esprit de se focaliser sur un certain homme manipulateur et fourbe.

Faith roula et s'étira sur les draps à côté d'elle.

— Bonjour, mon bébé.

Elle caressa la fourrure soyeuse de l'animal. Le soleil filtrait à travers les stores de la fenêtre, et illuminait les murs jaune pâle de la chambre coquette. Elle n'y était pas revenue depuis des années, mais elle était entretenue en son absence comme les autres pièces du domaine. Quand Bree était petite, sa mère adorait passer ses étés ici, et venait souvent assister aux vendanges. Autant que Bree s'en souvienne, son père n'était jamais venu avec elles, pas même une fois. C'était une des trente propriétés de la famille, et son père ne se souvenait peut-être même pas de son existence. Ce qui en faisait l'endroit parfait pour se terrer.

Pourtant, malgré le temps magnifique et le superbe cadre paisible, elle était encore dans un état lamentable.

Et tout était la faute de Gavin Spencer.

Dehors, elle entendit un bruit sourd.

Elle sortit du lit et alla ouvrir la porte d'entrée. Un paquet était sur le paillason.

Du courrier ? Elle n'avait informé personne de sa présence en ces lieux. Excepté Ella, mais elle la voyait mal lui envoyer des lettres.

Elle ramassa l'enveloppe plastifiée, et l'ouvrit. A l'intérieur, elle découvrit un journal à scandales. Sur la première page, un message était noté sur un papier autocollant :

« Et regarde la chaîne info locale. »

Intriguée, elle retira le papier autocollant et lut le titre en une.

*JE T'AIME. REVIENS-MOI.*

Une lueur d'espoir jaillit en elle.

# 10

« Ne t'emballe pas. » Bree se réprimanda alors que les lettres en noir en blanc dansaient devant ses yeux.

« Ce n'est pas comme si Gavin te parlait. » Il était ridicule qu'elle ait même fait le lien avec lui.

Et pourtant, elle sentait renaître l'espoir quand elle retourna dans la maison et se mit en quête de ses lunettes. Elle les aperçut sur la table de chevet, et les prit d'une main tremblante.

Elle les enfila et se mit à lire l'article.

*« Tout San Francisco ne parle que de la mystérieuse disparition de l'héritière et jeune mariée, Bree Kincannon ».*

Disparition ? On aurait dit que quelque chose lui était arrivé. Gavin avait-il des ennuis ?

*« Elle a été aperçue pour la dernière fois jeudi, quand elle est partie après avoir annoncé à son mari qu'elle savait qu'il avait été payé pour l'épouser. »*

Elle fut saisie de panique. Comment les journalistes étaient-ils au courant ?

*« Apparemment, le père de Bree était si désireux de marier sa fille à un homme convenable qu'il a payé le jeune cadre dynamique un million de dollars pour se débarrasser d'elle. »*

Bonté divine. C'était déjà assez terrible de vivre cette humiliation, mais que le monde entier soit au courant...

Les larmes lui piquaient les yeux. Qui serait assez cruel pour lui envoyer ça ?

Elle se rappela alors le message qui lui enjoignait de regarder la chaîne d'information. Son instinct d'auto-préservation lui intima de ne pas le faire. Voulait-elle vraiment voir sa vie raillée et disséquée à la télévision ?

Elle reprit sa lecture.

*« Depuis son départ précipité, le mari de Bree, Gavin, est effondré. »*

Elle approcha le journal plus près de ses yeux.

*« Voulant désespérément retrouver sa femme, c'est lui-même qui est allé voir la presse pour demander de l'aide. »*

Elle en resta sans voix. Mais se reprit bien vite. Bien sûr, Gavin ne voulait pas perdre son million, alors il devait la retrouver et la convaincre de changer d'avis avant que son père ne reprenne ses billes.

Elle poussa un long soupir et jeta le journal par terre. Même le gros titre, « Je t'aime, reviens-moi », prenait un sens totalement différent à la lumière de la grosse somme d'argent en jeu. Pour la plupart des gens, un million de dollars, cela valait la peine de subir un petit embarras médiatique. Et manifestement, Gavin était comme la plupart des gens.

Son père était sans doute en train de s'arracher les cheveux, lui qui détestait la publicité. Selon lui, le nom d'un homme devrait apparaître trois fois dans les journaux au cours de sa vie : pour l'annonce de sa naissance, celle de son mariage, et pour son avis de décès. Oh, et peut-être pour quelques fusions et acquisitions impressionnantes, de temps en temps. Mais certainement pas pour figurer dans un fait divers racoleur révélant qu'il avait payé quelqu'un pour épouser son vilain petit canard de fille.

La situation était tellement grotesque qu'elle aurait presque pu en rire. Ali se frotta contre sa jambe, et elle se pencha pour la caresser. Ce fut alors qu'elle vit le papier autocollant sur le sol.

— Je ne veux pas regarder la télé, Ali. Ce sera encore pire. N'insiste pas.

Cependant, elle jeta un regard furtif vers le petit téléviseur posé sur la commode.

— Je dois être masochiste, murmura-t-elle en l'allumant. Ou alors, je suis juste stupide. Je suis certaine qu'il y a des choses bien plus intéressantes que la fugue d'une héritière malheureuse.

La première chaîne locale montrait des gens en train d'avalier une boisson énergétique dans un spot publicitaire, la seconde proposait un match de boxe, et sur la troisième, on pouvait acheter deux bagues en zircon pour le prix d'une.

— Tu vois ? Personne ne se soucie de moi.

« Sauf Gavin. »

Les mots surgirent de quelque part dans sa conscience.

— Lui moins que les autres, dit-elle à haute voix.

Puis une pensée lui traversa l'esprit. Et si c'était lui qui avait apporté le journal ? Qui d'autre tiendrait à ce qu'elle ait son message ? Peut-être qu'il était là, dehors, tapi dans les rangées de vignes derrière la maison, prêt à la séduire de nouveau.

Jamais.

Elle croisa les bras sur la chemise à carreaux qu'elle avait trouvée dans le placard et qui devait sans doute appartenir à un employé de la maison.

Une énorme bague scintilla sur l'écran, et elle se demanda si la bague que Gavin lui avait offerte était bien un héritage de sa grand-mère, ou un faux qu'il avait acheté dans une émission de télé-achat. Quand on épousait une femme pour de l'argent, cela n'avait pas de sens d'investir dans un bijou de valeur.

C'était une jolie bague, cependant. Elle la revit en train de rouler sur le sol du restaurant, parmi les miettes de pain et les serviettes tombées. Elle avait encore du mal à croire qu'elle avait eu le courage de faire une scène. Elle avait été si bouleversée, si furieuse, qu'elle n'avait pas songé aux conséquences de ses actes. C'était sans doute autant sa faute que celle de Gavin si les journaux avaient eu vent de cette histoire.

La publicité sur les faux diamants fut suivie d'une autre pour un aspirateur. Puis, le logo du journal télévisé apparut.

« Eteins, maintenant ! »

Comme dans un mauvais rêve, elle se vit en train de marcher vers le téléviseur, mais ses pieds restèrent fermement plantés au sol.

— L'héritière Bree Kincannon demeure toujours introuvable, plus de cinq jours après sa douloureuse rupture avec son mari.

Une horrible photo d'elle jaillit sur l'écran. L'image datait d'au moins cinq ans, car elle reconnaissait l'affreuse robe de bal à motif écossais que sa tante l'avait convaincue de porter à quelques fêtes, cette année-là. Avec sa coiffure ridicule et son collier de grosses perles, elle ressemblait vraiment à une héritière en mal d'amour.

Et d'ailleurs, pourquoi l'appelait-on toujours « l'héritière » ? Pourquoi pas « la photographe Bree Kincannon », « l'habitante de San Francisco » ou une autre expression de ce genre ?

Ce flot de pensées s'interrompit instantanément au moment où Gavin apparut à l'image. Habillé, comme toujours, d'un costume sombre, il était d'une beauté époustouflante.

Elle laissa échapper un gémissement qu'elle se reprocha aussitôt. Au moins, personne n'était là pour l'entendre. C'était un des avantages de la vie d'ermite.

— Oui, dit Gavin en se penchant vers son micro, je suis inquiet. Elle est partie depuis presque une semaine. Personne n'a de nouvelles. Alors, bien sûr, je me fais du souci.

— Pensez-vous que son statut d'héritière la rend particulièrement vulnérable ?

Gavin sembla dérouté par la question.

Le journaliste se rapprocha de lui.

— Pensez-vous qu'elle ait pu être kidnappée ?

Il sembla surpris.

— Je ne pense pas, mais...

Il fronça les sourcils.

— Je suppose que nous ne pouvons exclure aucune piste tant qu'elle ne sera pas revenue. C'est pourquoi je voudrais tant avoir de ses nouvelles et savoir où elle est.

Il passa la main dans ses cheveux, comme il le faisait quand il réfléchissait.

— Bree, où que tu sois, s'il te plaît, appelle-moi. Je ne suis rien sans toi. Tu es tout pour moi.

La photo disparut pour laisser place à une histoire de pingouins au zoo.

Bree resta un long moment figée devant l'écran, sonnée. Elle aurait pu jurer, en voyant l'expression de Gavin, qu'il avait pensé chaque mot. Son cœur battait si fort qu'il semblait prêt à éclater.

— Ne le laisse pas te faire ça ! cria-t-elle à voix haute.

Déjà, il l'avait transformée en une folle qui parlait toute seule. Mais... s'il pensait vraiment qu'elle avait été kidnappée, ou pire ? Elle ne voulait pas qu'il s'inquiète, tout de même.

Peut-être devrait-elle lui téléphoner et laisser un message.

Un message sur son téléphone. C'était ainsi que toute cette désastreuse histoire avait commencé. Pourquoi fallait-il que les choses prennent une tournure si dramatique ?

Le bruit de la sonnette la fit sursauter. Elle ne pouvait pas aller ouvrir maintenant, alors que ses joues étaient striées de larmes. Même si c'était juste le facteur, il l'avait peut-être vue à la télévision. A présent, elle ne pourrait même plus aller acheter des œufs sans que les gens la dévisagent, songea-t-elle en éteignant le poste d'un geste rageur.

De nouveau, on sonna à la porte, de manière insistante.

— Allez-vous-en, chuchota-t-elle, car elle n'avait pas envie qu'on l'entende.

— Bree !

La voix grave résonna dans la maison, jusque dans la chambre où elle se trouvait.

Gavin.

Soudain, l'air lui manqua, et elle se sentit chanceler.

« Ne réponds pas. Il ne peut pas te voir d'ici. Il va s'en aller. »

Mais tout son corps la brûlait, tant elle avait envie d'aller ouvrir.

— Bree tu es là ? C'est moi, Gavin.

Elle ferma les yeux, et retint sa respiration.

— Tu me manques terriblement.

Ses paroles résonnèrent dans la maison silencieuse.

— Je n'arrive plus à dormir depuis que tu es partie.

Elle joignit nerveusement les mains tandis que ces paroles s'imprimaient dans son cerveau. Elle non plus n'avait guère dormi. C'était difficile de dormir seule, lorsqu'on avait pris l'habitude d'avoir un corps chaud et musclé près de soi.

« Souviens-toi, c'est l'argent qu'il veut, pas toi. »

Elle resta fermement en place.

— J'ai rendu l'argent.

Elle leva la tête. L'avait-il vraiment fait ?

— Je ne le voulais plus. Je n'arrive pas à croire que je l'ai accepté un jour. J'étais si obnubilé par l'idée de fonder ma propre agence que je n'ai pas pensé à la façon dont tu prendrais la chose.

— Parce que tu ne pensais pas que je serais au courant.

Les mots lui avaient échappé de la bouche sans qu'elle puisse les arrêter.

— Bree, tu es là !

Il tourna la poignée de porte.

— Laisse-moi entrer, s'il te plaît. J'ai tant d'excuses à te faire.

La sincérité de sa voix la toucha malgré elle.

— Et si je n'ai pas envie de les entendre ? dit-elle faiblement.

Il lui fallut faire appel à toute sa volonté pour ne pas courir droit dans les bras de ce traître.

— Je suis heureux que tu sois saine et sauve, dit-il, manifestement soulagé.

Le mur entre eux lui sembla être une barrière insupportable. Elle se déplaça sur le plancher en prenant soin de ne pas faire de bruit dans ses chaussettes épaisses. Une fois dans le couloir, elle distingua derrière la porte ornée de verre dépoli l'ombre imposante de Gavin.

Elle marqua un temps d'hésitation. Une fois qu'elle aurait posé les yeux sur lui, elle pourrait bien oublier la raison.

— C'est mon père qui a exigé que tu lui rendes l'argent ?

— Non. Il a exigé que je te ramène *toi*. Et il ne semble pas connaître la signification du mot échec, ironisa-t-il.

— J'imagine que c'est pour ça que tu es là, alors, conclut-elle d'un ton placide.

— Non, je suis venu parce que je veux que tu reviennes. J'ai *besoin* que tu reviennes. Bree, jamais je n'aurais imaginé que mon bonheur puisse dépendre d'une autre personne. Depuis que tu es partie, je suis malheureux.

L'émotion perçait dans sa voix bourrue.

— S'il te plaît, ouvre-moi. Je crois que je ne pourrai pas supporter une autre seconde sans voir ton visage.

Elle fut à deux doigts de céder. Mais elle se souvint des traces de pleurs sur ses joues, de ses cheveux décoiffés, de sa chemise à carreaux, de son pantalon de jogging et de ses chaussettes disgracieuses.

— Je ne suis pas sûre que tu vas aimer ce que tu vas voir.

— Crois-moi, tant que c'est toi, ça me plaira.

— Je ne suis pas en beauté.

— Tant mieux. Le glamour en permanence, c'est un peu fatigant, plaisanta-t-il.

Elle marcha très lentement jusqu'à la porte, hésitant encore sur ce qu'elle allait faire. Ses pieds semblaient se mouvoir de leur propre chef, et le reste de son corps suivait. Quand elle atteignit la porte, elle posa la main sur la poignée, et marqua une pause.



Gavin était là, à moins d'un mètre. Elle distinguait sa grande silhouette de l'autre côté des vitres teintées, et elle pouvait presque sentir la chaleur de sa peau, même à travers le bois et le verre.

— Si je t'ouvre, tu promets de ne pas me toucher ?

Elle redoutait le pouvoir qu'il avait sur elle. Il était trop beau et trop séduisant. Et il pouvait convaincre n'importe qui de faire n'importe quoi. C'était son métier, après tout.

— Je mettrai mes mains dans mes poches. Ça te va ?

Elle déglutit et hocha la tête.

— Oui.

Elle tourna légèrement la poignée, et posa l'autre main sur la clé.

Le bruit du loquet la fit sursauter, et elle ouvrit très, très lentement. Le soleil de midi s'infiltra dans l'embrasure.

Comme promis, il se tenait debout avec les mains dans les poches. Elle leva lentement les yeux vers son visage, en s'attardant sur sa mâchoire anguleuse, sa bouche sensuelle, son nez affirmé.

Enfin, elle regarda ses yeux brillant d'espoir. Ses cheveux étaient décoiffés, et une boucle tombait sur son front. Il semblait plus beau que jamais. Le besoin de se blottir dans ses bras la submergea presque...

Mais elle résista.

— Mon père et toi avez mijoté ce plan avant que tu ne me rencontres, n'est-ce pas ?

Il baissa le regard, l'air penaud.

— C'est vrai.

— Qui en a eu l'idée ?

Il inspira, et elle regarda son torse musclé se soulever sous son T-shirt.

— Je crains que ce soit lui. D'abord, j'ai pensé qu'il plaisantait. On me l'a présenté au gala, et nous avons discuté de mes ambitions, de façon anodine. Puis il a commencé à me poser de plus en plus de questions personnelles — d'où je venais, dans quelle université j'avais étudié, ce que je voulais accomplir.

— Il voulait sans doute s'assurer que tes origines ne terniraient pas le nom des Kincannon, dit-elle d'un ton placide.

— Sans doute, dit-il avec un petit sourire. Je pense qu'il appréciait le fait que je descende d'une longue lignée de généraux.

— Les Kincannon étaient des gens belliqueux. Il y en a pour dire qu'ils le sont toujours.

Elle réprima un sourire.

— Donc, il t'a demandé de but en blanc si tu étais prêt à m'épouser en échange d'une certaine somme ?

Il fixa le sol.

— Oui. Encore une fois, j'ai pensé qu'il plaisantait. Ensuite, il m'a présenté à toi, et nous nous sommes bien entendus. Plus tard ce soir-là, ton père m'a assuré qu'il était parfaitement sérieux, et que j'avais pris un excellent départ.

Elle sentit son cœur se serrer.

— Sais-tu à quel point c'est humiliant pour moi ?

— Je peux comprendre maintenant que c'était totalement déplacé, mais à ce moment-là... je ne sais pas, cela semblait juste... vieux jeu. Comme ton père.

— Biblique, même. Une sorte de dot, observa-t-elle en plissant les yeux.

— Oui, avoua-t-il avec une grimace. Quelque chose comme ça. Je devine que l'idée de tout cet argent pour lancer ma propre société m'a fait oublier les aspects plus douteux de la situation.

Il poussa un soupir.

— Je suis vraiment, vraiment navré.

Elle sentit son cœur se serrer.

— Il ne faut pas. Des tas d'hommes seraient tentés de se marier si on leur promettait un million de dollars en échange. J'imagine que je devrais m'estimer chanceuse que mon père ait au moins choisi un homme séduisant.

— Je prends cela comme un compliment, dit-il avec un petit sourire.

— Oh, je t'en prie, tu sais très bien que tu es irrésistible.

Elle fit la moue et l'observa.

— Voilà pourquoi, à mon avis, tu semblais si sûr de parvenir à me séduire. Les femmes te mangent dans la main.

Il regarda ses poches.

— Pas à cet instant.

— Garde-les dans tes poches. Elles sont dangereuses.

Elle croisa les bras.

— Mais je suis contente de connaître enfin la vérité. Je parie que tu as eu peur, quand tu m'as vue pour la première fois. Tu t'attendais sans doute à une blonde svelte en robe noire sexy.

— Je suis très content que tu sois différente. Je préfère les brunes pulpeuses, dit-il avec une lueur malicieuse dans le regard.

Elle sentit son cœur se mettre à palpiter, mais elle s'enjoignit à garder son calme.

— Pensais-tu vraiment, ce premier soir, que tu irais jusqu'au bout ?

— A dire vrai, je n'ai pas beaucoup réfléchi. J'ai juste apprécié notre danse, et je savais que j'avais envie de te revoir.

— Tu as été brillant. J'étais totalement sous le charme.

— Tu n'étais pas la seule à être charmée. J'ai su tout de suite que tu étais unique.

Elle déglutit.

— Je préfère que tu me dises la vérité.

— C'est la vérité, se défendit-il, l'air peiné. Même si j'ignore comment faire pour que tu me croies, après tout ce qui s'est passé. Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai rendu l'argent, parce que j'ai compris que cela ne signifiait rien sans toi.

— Mais ton agence ? Est-ce que tu vas devoir la fermer ?

— C'est fort possible, dit-il avec un haussement d'épaules, mais de toute façon, je ne pourrais pas continuer si je devais te perdre.

Elle haussa un sourcil.

— Une chose est sûre, mon père exigera de récupérer son investissement si tu ne me ramènes pas dans le droit chemin.

— C'est sans importance à présent. Je ne veux pas de ce million. Plus jamais je n'accepterai d'argent de lui ou de quiconque, à moins de l'avoir gagné honnêtement.

Elle fut émue par son expression sincère.

— J'ai honte de moi, depuis que je me suis rendu compte à quel point je t'ai blessée. J'étais un idiot, et je ne peux maintenant qu'espérer que tu auras le cœur assez grand pour me pardonner.

— Je ne sais même plus où est mon cœur, et encore moins s'il est assez grand pour te pardonner. J'ai passé une semaine éprouvante.

— Moi aussi. J'étais au trente-sixième dessous, sans toi.

Son air sérieux la fit presque rire.

— Oh, je t'en prie, je suis sûr que tu étais bien trop occupé à charmer les clients potentiels pour te morfondre à mon sujet.

— Au contraire, j'étais bien trop occupé à essayer de te retrouver pour songer au travail. Je commençais à me dire que tu étais partie à l'étranger. C'est bien plus difficile de retrouver une héritière

qu'une personne normale avec un travail à horaires fixes.

— Eh oui, dit-elle avec un soupir, je suis une pauvre petite fille riche qui pleure toutes les larmes de son corps dans sa luxueuse cachette de Napa. Ce n'est guère étonnant que la presse se moque de moi.

— Personne ne se moque de toi. En revanche, beaucoup de gens sont inquiets. J'ai reçu des appels du monde entier, dont certains très désagréables. Tu as de nombreux amis.

— Ah oui ?

— Indubitablement. Un type de Colombie était si furieux qu'il m'a menacé.

— Oh, dit-elle en souriant, c'est Pedro. Nous étions dans le même club de théâtre à l'université. Il est adorable.

— Et une fille de New York m'a passé un savon et m'a traité de goujat.

Elle rit.

— Ce doit être Lacey. Elle est très directe.

— Et ta tante Freda... Disons qu'elle ne mâche pas ses mots, elle non plus.

— Alors, tu dois être impatient de les rappeler pour leur annoncer que tu as retrouvé ma trace et que tout est rentré dans l'ordre.

— En fait, je me moque de ce qu'ils pensent de moi.

Il la fixa intensément.

— Une seule personne compte.

Elle vit ses mains remuer dans ses poches, comme si l'envie de la toucher le démangeait.

— Elle est ici, et c'est la personne la plus importante au monde pour moi.

Elle sentit Ali se frotter contre ses jambes.

— Attention, tu vas rendre Ali jalouse. Je doute qu'elle te laisse entrer.

Il regarda Ali.

— Allons, Ali, laisse-moi une chance.

L'animal leva la queue et retourna à l'intérieur.

— Eh bien, dit-elle. Cette réaction pourrait être interprétée de plusieurs façons.

— Je pense que ça veut dire « entre », en langage félin.

— Ou alors, « va au diable », dit-elle avec un sourire.

— Je ne peux pas lui en vouloir si c'est la deuxième solution, mais j'espère vraiment que tu seras plus indulgente.

Il regarda ses poches.

— Et que tu me laisseras sortir mes mains de mes poches.

— Bon, d'accord. Mais fais attention de ne pas les mettre n'importe où.

— Je m'assurerai qu'elles se comportent bien.

Enfin, il libéra ses mains et les plaça sagement sur ses flancs.

— Mais je te préviens, elles veulent désespérément te toucher.

Elle se mordilla la lèvre pour cacher un sourire.

— Je l'avoue, tu m'as manqué. Un peu.

— Juste un peu ?

Elle leva la main et mima une toute petite mesure entre son pouce et son index.

— Peut-être comme ça.

— Toi, tu m'as tellement manqué que j'ai encore mal, alors même que je suis là, avec toi.

— Je pourrais aller te chercher une aspirine.

— Un câlin, ce serait mieux.

Son sourire séducteur, légèrement arrogant, l'amusa et l'irrita à la fois. Gavin s'attendait à ce que son charme opère sur elle.

Et bien sûr, il opérait.

— Tu n’as qu’à entrer. Je ne veux pas que les voisins te voient rôder dans le coin.

Il regarda par-dessus son épaule. Il n’y avait pas une seule maison à l’horizon.

— Tu as raison. Les corbeaux pourraient jaser.

— Or nous ne voudrions pas qu’ils racontent quoi que ce soit à la presse, n’est-ce pas ?

Lorsqu’il entra, elle frémit de la tête aux pieds. Sa présence puissante et masculine semblait emplir toute la pièce.

— Donc, tu attends de moi que je te pardonne.

Il la regarda droit dans les yeux.

— Je ne te demanderai pas ça. Je préférerais plutôt aller de l’avant. Je t’aime, Bree. Je sais que tu ne me croiras peut-être pas, après tout ce qui s’est passé, mais te perdre n’a fait que me rendre plus douloureusement sûr de mes sentiments pour toi. J’ai besoin de toi comme j’ai besoin de respirer. Sans toi, les jours sont mornes et sans intérêt. Même le travail ne me semble plus excitant, si tu n’es plus à mes côtés pour en partager les joies.

Elle sentit son cœur se gonfler d’espoir.

— Cette séance photo était assez drôle.

« Même si j’avais l’impression de devenir folle, à essayer de cacher ma douleur. »

— Tout ce que nous faisons ensemble était plaisant. Rien que le fait de prendre un café, de faire une balade, ou de regarder le soleil se lever depuis notre lit. Je veux regarder le lever de soleil avec toi, Bree. Demain, et tous les autres jours. Si tu veux bien m’accorder une autre chance.

Sa voix était teintée d’une émotion qui reflétait la sienne.

— Je suis navrée d’avoir jeté la bague de ta grand-mère.

— Ce n’est rien, je l’ai récupérée.

Il la sortit de sa poche.

— J’aimerais vraiment qu’elle retrouve sa place.

Elle remarqua avec une certaine satisfaction qu’il portait toujours son alliance.

Il suivit son regard.

— Je ne l’ai jamais enlevée, dit-il. Je sais que notre mariage a connu un début chaotique, mais je crois encore en nous, Bree. Je crois sincèrement que nous sommes faits l’un pour l’autre.

— Es-tu en train de dire que mon père est un devin ? plaisanta-t-elle, ne pouvant s’empêcher de le taquiner.

— Peut-être bien. Ce n’est pas pour rien qu’on le surnomme le gourou dans les cercles financiers. Peut-être que sa prescience s’étend au-delà de la finance.

— Il doit être malade de tout ce tapage médiatique.

— Certainement, dit-il avec un haussement d’épaules. Mais je ne me suis pas soucié de lui. Je ne pensais qu’à une chose : te retrouver. Je suis navré si la presse t’a embarrassée, mais je voulais que tout le monde sache que je te cherchais.

— C’était assez rusé de ta part de m’envoyer ce journal pour m’amadouer.

— Je ne t’ai pas envoyé de journal, affirma-t-il, l’air surpris. J’ai juste conduit jusqu’ici, et je me suis présenté à ta porte.

— Comment savais-tu que j’étais là ?

De nouveau, il eut un air contrit.

— Par Ella.

— Ella ? s’exclama-t-elle. Je lui avais fait promettre de ne rien dire ! Evidemment, c’était avant que je ne découvre son secret. Je n’arrive pas à croire qu’elle te l’ait dit.

— Elle a eu pitié de moi. Et je lui en suis infiniment reconnaissant.

— C’est sans doute elle qui a envoyé le journal. J’ai fait l’erreur de lui dire dans quelle ville je serais. Elle semblait vraiment décidée à nous réunir. Pourquoi cela lui importe-t-il, je me le demande.

— Peut-être pense-t-elle que nous sommes faits l'un pour l'autre.

Il leva un regard prudent sur elle.

— Et elle ne serait pas la seule.

Elle observa son visage harmonieux, si rempli d'espoir.

— Faits l'un pour l'autre, je ne sais pas. Néanmoins, je dois reconnaître que nous allons bien ensemble. Quelques pièces du puzzle se sont avérées avoir des échardes, mais j'imagine que nous pourrions les retirer ensemble.

Le regard assombri de désir, il esquissa un sourire.

— J'ai quelques idées sur la façon de procéder.

— Des promesses, toujours des promesses.

Elle avait les seins lourds, tout à coup, et déjà, son ventre se contractait de désir. Le seul fait d'être à côté de lui était dangereux. Mais c'était le genre de danger auquel elle ne voulait plus résister.

Elle fit un pas vers lui. Gavin semblait prêt à la dévorer. Même sans être apprêtée, elle se sentait... sexy, et irrésistible.

— Est-ce que je peux te toucher ? demanda-t-il dans un souffle.

— Oui.

Gavin posa les lèvres sur les siennes, et Bree l'enlaça. Elle s'accrocha à lui comme si elle n'allait plus jamais le relâcher.

Les jours de douleur et de solitude s'évanouirent tandis qu'elle s'abandonnait à son étreinte. Gavin la couvrait de baisers avides comme un homme affamé, et explorait son corps avec des mains frénétiques.

Lorsque, enfin, ils interrompirent leur baiser, ils étaient tous deux pantelants.

— Je ne me suis jamais senti aussi mal que ces derniers jours sans toi, murmura-t-il. Je savais que j'étais fou de toi, mais j'ignorais à quel point, jusqu'à ce que je te perde.

— Tout est allé si vite depuis notre rencontre, dit-elle en appuyant la joue contre son épaule. J'ai vécu les meilleurs et les pires moments de ma vie en l'espace de quelques semaines.

— Nous devrions ralentir, pour savourer l'instant présent et le bonheur d'être ensemble.

Il prit sa main pour l'embrasser.

— Si possible, entre les draps.

— J'aime ta façon de penser, approuva-t-elle avec un petit rire.

Elle désigna d'un mouvement de tête la chambre dans laquelle, il y avait encore quelques minutes, elle s'était cachée de lui.

Ils gagnèrent la pièce en hâte. Déjà, Gavin tirait sur les boutons de sa chemise, et respirait de façon saccadée. Le regard assombri de désir, il lui retira le vêtement et révéla... un soutien-gorge de coton blanc des plus ordinaires.

— Tu es si belle, murmura-t-il d'une voix rauque. Et tes yeux sont bien plus jolis sans tes lentilles de contact vertes. Ils sont plus doux, et...

Il poussa un soupir.

— Je te préfère au naturel, et de loin, conclut-il.

Sous son regard admiratif, elle se sentait belle, en effet. Toute sa vie, elle s'était sentie complexée, jusqu'à ce qu'elle le rencontre. Grâce à lui, elle s'était épanouie, et était devenue une femme sûre d'elle et de son pouvoir de séduction.

Pendant quelques jours, sa belle assurance s'était flétrie. Mais elle avait gardé sa confiance en ses capacités. Elle savait désormais qu'elle était capable de subvenir à ses propres besoins, et de survivre sans l'aide de quiconque. A présent, tandis que les mains gourmandes de Gavin exploraient ses seins et son ventre, et jouaient avec ses cheveux, elle redevenait la femme désirable qu'il avait fait éclore.

Il semblait épuisé, presque hagard, et une barbe naissante ombrait sa mâchoire sculptée. Mais la passion éclairait son regard. Elle glissa les mains sous son T-shirt, et fut heureuse de sentir sa peau, enfin.

— Je ne pensais pas refaire ça un jour, avoua-t-elle.

Lorsqu'elle était partie, elle n'avait pas eu pleinement conscience de tout ce qu'elle avait perdu. La douleur brute de la solitude remonta à la surface, avant de disparaître.

— Et moi, je ne pouvais pas envisager la possibilité de ne jamais te revoir, dit-il.

Il glissa les mains sous la ceinture de son jogging et les posa sur ses hanches.

— Notre lit était si froid et vide sans toi. Je ne pensais qu'à une chose, te retrouver et te ramener chez nous.

— Et tu m'as retrouvée.

— Oui, mais ça ne me semble plus si urgent de rentrer chez nous.

Il appuya la joue contre la sienne, et elle sentit sa barbe lui piquer la peau.

— Parce que quand je suis avec toi, où que nous soyons, je me sens chez moi.

Elle poussa un soupir.

— Je comprends tout à fait ce que tu veux dire. Je n'avais jamais envisagé de quitter la maison dans laquelle j'ai grandi. Cela avait toujours été mon sanctuaire, l'endroit où je chérissais mes souvenirs heureux, et où, peut-être, je fuyais le monde. Mais quand je t'ai rencontré, tout a changé. Je voulais juste vivre avec toi, et tout partager.

Mue par un désir grandissant, elle défit le bouton de son pantalon, puis descendit sa fermeture Eclair.

Il décrocha son soutien-gorge et posa les lèvres sur ses seins ainsi libérés. Il en lécha tour à tour les mamelons, jusqu'à ce que tout son corps bourdonne d'excitation. Elle acheva de le déshabiller, et il fit de même.

Lorsqu'elle plaqua ses seins contre son torse, il poussa un gémissement rauque. Son sexe tendu appuya contre sa cuisse, attisant le feu déjà ardent en elle.

Alors que leur étreinte devenait plus enfiévrée, et qu'il l'attirait vers le lit, la sonnerie familière du téléphone de Gavin retentit.

— Oh, non, marmonna-t-il. Laissons sonner.

— C'est peut-être important, fit-elle valoir. Tu as une agence à diriger.

— Ce pourrait être la presse, supposa-t-il avec une grimace. En train de spéculer sur l'endroit où tu te trouves.

— Ah oui, l'héritière disparue, ironisa-t-elle. Nous pourrions leur dire que tu m'as retrouvée ? Quoique, je préfère laisser planer le mystère.

— Dans ce cas, ça règle la question.

Il l'attira encore plus près.

— Oublions le reste du monde, Bree. Rien d'autre ne compte hormis toi et moi.

La sonnerie s'arrêta quand ils se laissèrent tomber sur le lit. Elle ondula des hanches contre lui, et savoura la sensation de son corps ferme et musclé contre le sien.

Mais le téléphone se remit à sonner, arrachant un cri de frustration à Gavin.

— Comment puis-je répondre dans mon état ?

— Si tu ne réponds pas, tu pourrais bien ne jamais sortir de cet état, argua-t-elle. Je pourrais répondre à ta place.

Elle plissa les yeux.

— Mais je redoute de prendre tes appels, ces jours-ci.

Gavin haussa un sourcil.

— Je préférerais de beaucoup que tu répondes quand que je suis là, pour que nous puissions en discuter ensuite. Je ne veux pas que tu sois perturbée et que tu me fuies au moment où je m'y attendrai le moins.

— Eh bien, présenté comme ça...

Elle ramassa son pantalon et fouilla dans sa poche pour récupérer le téléphone. Le cœur légèrement battant, elle décrocha.

— Allô !

— Bonjour, ici Lazer Designs, fit une femme qui s'exprimait avec un grand sérieux. Nous aimerions avoir l'adresse à laquelle envoyer le contrat.

— Un instant s'il vous plaît.

Elle répéta la demande à Gavin.

Il ouvrit de grands yeux.

— Donne-leur celle de l'appartement.

Elle s'exécuta.

— Merveilleux, s'exclama son interlocutrice. Et pourriez-vous lui dire que nous aimerions avoir la formule tout compris — presse, radio et télévision ?

— Je lui transmets le message. Merci.

Elle se tourna vers Gavin.

— Lazer Designs veut la formule tout compris.

— Génial ! Je leur ai raconté toute mon histoire. Je leur ai dit que j'avais rendu l'argent et que je devais repartir sur des bases plus modestes. Je leur ai même avoué que je devais abandonner mes bureaux, c'est pourquoi ils appellent pour avoir mon adresse. J'imagine qu'ils ont décidé de me donner ma chance.

— Ils savent que tu es le meilleur, affirma-t-elle, le cœur gonflé de fierté.

— Avec ce contrat, je pourrai prendre un départ fulgurant. C'est une grosse société d'ameublement, qui compte des magasins dans quinze des plus grandes villes du pays. Cela va me donner du travail pendant au moins six mois.

Il se tourna vers elle et se fendit d'un sourire satisfait.

— Sans un sou de l'argent de ton père.

— Tu vois ? Tu n'en avais pas besoin. Tout ce dont tu avais besoin, c'était de croire en tes capacités.

— Et de toi à mes côtés.

— Au sens figuré et littéral. Je crois que nous étions au milieu de quelque chose avant d'être interrompus.

— Et je te fais mes excuses pour cette interruption.

Il déposa de doux baisers le long de sa clavicule.

— A partir de maintenant, le plaisir passe avant les affaires, du moins pour aujourd'hui. Je t'aime, Bree. Et j'ai très, très envie de toi.

— Je vois ça, oui, murmura-t-elle contre son cou. Et je suis assez folle de toi, moi aussi. Il faut que je le sois, pour accepter de te reprendre après tout ce qui s'est passé.

— Je ferai tout pour me faire pardonner, dit-il avant de lui mordiller le cou. Et je commence tout de suite.

Elle s'agita sous les assauts sensuels de ses mains et de sa bouche. Quand elle fut au comble de l'excitation, il la pénétra lentement, jusqu'à ce qu'il soit profondément enfoui entre ses replis secrets. Le gémissement de soulagement profond qu'il poussa la fit sourire.

— Contente de te retrouver, murmura-t-elle. Tu m'as manqué.

— Ne me quitte plus jamais, dit-il en blottissant le visage contre son cou. Je ne pourrais pas le supporter.

— Moi non plus. Peut-être que nous pourrions rester ainsi pour toujours.

Ils ondulèrent ensemble, et savourèrent le corps de l'autre, jusqu'à ce que le soleil se couche. Ils ne firent une pause que pour dîner, avant de reprendre leurs ébats.



Et ils ne reprirent la route de San Francisco que deux jours plus tard.

— Un des avantages d’être son propre patron, c’est que l’on peut décider de ses horaires, observat-elle en chargeant son sac dans sa voiture. On peut partir en vacances quand l’envie nous en prend.

— Tant que tu es avec moi.

Il l’embrassa puis referma le coffre.

— Cela m’ennuie que nous ayons deux voitures à ramener. Je serai juste derrière toi pendant tout le trajet.

— Ça me donne presque envie d’essayer de te semer, dit-elle en riant.

— Vas-y, essaie. Cette fois, je ne te laisserai pas m’échapper. Et puis, sur un plan purement pratique, j’ai besoin que tu prennes des photos pour mon nouveau client.

— Eh bien, c’est un engagement professionnel, alors je suppose que je devrai m’y tenir.

Il observa sa main.

— En parlant d’engagement, tu n’as jamais remis ton alliance.

— Est-ce que cela fait de moi une mauvaise épouse ?

— nullement. Mais puisque je t’ai pressée pour que tu la mettes la première fois, je vais simplement te rendre tes bagues et te laisser décider si tu veux les porter ou non.

Il sortit de sa poche la bague aux trois diamants et l’alliance en or, et les lui tendit.

Elles étincelaient sur sa paume.

— Je veux les porter.

Et elle était sincère. Les doutes qui l’avaient tenaillée la première fois avaient disparu.

— Je suis heureuse d’être ta femme, et je veux que le monde entier le sache.

Elle glissa les bagues sur son doigt.

— Il faut que je parle à mon père. Peut-être qu’il pensait m’aider, mais il a très mal agi.

— Nous pourrions ne jamais nous être rencontrés sans son intervention.

— Je sais, mais il me traite comme une enfant. Pourquoi ne s’est-il pas contenté de nous présenter, et de voir ce qui se passerait ?

Elle pencha la tête et plissa les yeux.

— Ou est-ce que tu aurais perdu ton intérêt pour moi, sans cet appât initial ?

— Non, affirma-t-il sans ciller. J’ai su que tu avais quelque chose de spécial dès que j’ai dansé avec toi.

— J’ai ressenti la même chose, dit-elle en souriant.

— Et tu as raison, ton père ne devrait pas s’ingérer dans ta vie. Tu es une grande fille. Nous irons le voir cet après-midi.

Elle déglutit.

— Eh bien, nous n’avons pas à l’affronter littéralement...

— Si, Bree. Tu dois le faire. Et je crois que moi aussi. Il faut qu’il sache que ce qu’il a fait était mal. Qu’il ne devrait pas se mêler de notre vie. Sinon, qui sait ce qu’il fera la prochaine fois ? Il essaiera peut-être de diriger notre mariage depuis son bureau.

Elle se mordilla la lèvre.

— Tu as raison. Il a tant d’idées arrêtées. Il essaiera de choisir notre service de porcelaine, et exigera que nos enfants portent les prénoms de mes ancêtres, comme le veut la tradition familiale. Je tire mon nom de Briony Kincannon McBride, née en 1651. Nous devons l’arrêter avant qu’il insiste pour appeler notre premier fils Elliott.

Il sourit.

— Ce serait grave. Mettons-nous en route.

De retour en ville, ils posèrent leurs bagages et se rafraîchirent avant de gagner la demeure des Kincannon. Gavin voulait y aller avant que Bree n'ait le temps de changer d'avis. Elle avait téléphoné pour s'assurer que son père était chez lui, et l'employée de maison lui avait confirmé qu'il était là, en train de travailler dans son bureau. Elle lui avait expressément demandé de ne pas annoncer leur venue de façon à ce qu'elle puisse mener la danse, pour une fois.

— Tout ce tapage médiatique l'a sûrement mis en colère, supposa-t-elle.

Elle joignit nerveusement les doigts tandis qu'ils grimpaient les marches de pierre du perron.

— Il s'en remettra, la rassura-t-il en lui caressant le dos. Sois forte.

Lena, l'employée de maison, l'accueillit en la serrant chaleureusement dans ses bras, et versa même une larme.

— Nous étions tous si inquiets ! Les journaux disaient que vous aviez disparu.

Elle décocha un regard sévère à Gavin.

— Soyez plus prudent avec Bree.

— Faites-moi confiance, je le serai, dit-il avec conviction.

Lena le gratifia d'un sourire, puis les escorta tous deux jusqu'en haut de l'escalier.

Gavin se tendit légèrement quand Bree frappa à la porte de bois du bureau de son père. Elle, cependant, leva le menton et entra hardiment lorsque son père répondit « entrez ».

— Tu es de retour.

L'air sévère, Elliott se leva et se dirigea vers elle.

— Je suis content que tu sois saine et sauve.

Il lança un regard noir à Gavin, qui se força à rester silencieux. Gavin avait bien quelques petites choses à dire à son beau-père, mais pour l'instant, c'était à Bree de parler.

Elle fixa son père droit dans les yeux.

— Pourquoi as-tu éprouvé le besoin de payer quelqu'un pour m'épouser ?

Kincannon s'éclaircit la voix.

— Je voulais te voir mariée et heureuse.

— Tu doutais que cela arrive sans une prime financière ?

— Tu as vingt-neuf ans. Je commençais à me faire du souci.

— Tu craignais que je ne sois une gêne pour toi, supposa-t-elle d'une voix calme. Que les gens jasant sur Bree Kincannon, qui prenait de l'âge et qui allait rester vieille fille.

— Bien sûr que non. Je...

Sans doute pour la première fois, Elliott Kincannon semblait pris au dépourvu et cherchait ses mots.

— J'ai eu des propositions, papa. Plusieurs, en fait — certaines venant d'hommes que je connaissais à peine. Quand on a de l'argent, il y a toutes sortes de gens qui vous épouseraient volontiers pour faire main basse sur votre fortune. Si j'avais voulu trouver un homme qui m'épouserait pour l'argent, j'aurai pu le faire seule, et en un rien de temps.

Elle inspira.

— Mais j'attendais quelqu'un qui m'épouserait indépendamment de ma fortune. Quelqu'un qui soit intéressé par *moi*.

Kincannon jeta un regard vers Gavin, puis reporta son attention sur Bree.

— J'imagine que le geste galant de M. Spencer, lorsqu'il m'a renvoyé mon million au visage, montre qu'il répond à ce critère.

— En effet. Nous ne saurons jamais ce qui se serait passé si tu ne lui avais pas proposé ce million, mais au moins, je sais qu'il veut de moi même sans cela.

Elle avança vers son père, qui était immobile comme une statue.

— Papa...

Elle prit sa main dans les siennes.

— Je crois vraiment que tu pensais bien faire. Que tu voulais que j'épouse un homme gentil, et que je sois heureuse. Je ne t'en veux pas d'avoir essayé de diriger les choses, parce que c'est ainsi que tu es habitué à procéder.

Elle déglutit.

— Mais, s'il te plaît, à l'avenir, laisse-moi faire mes propres choix, et vivre ma vie comme je l'entends.

Kincannon hocha la tête, le visage marqué par l'émotion.

— Je ferai de mon mieux. Ce ne sera pas facile, toutefois.

Il esquissa un sourire.

— Comme tu l'as souligné, je suis habitué à diriger mon monde.

— Eh bien, Gavin et moi allons prendre les rênes de notre existence à partir de maintenant. Nous tenons à ce que tu fasses partie de notre vie, mais nous voulons aussi nous débrouiller seuls.

— Compris.

L'affection et la fierté se lisaient sur son visage. Il était manifeste qu'il la respectait d'avoir osé lui tenir tête.

Gavin s'éclaircit la voix. Il était temps pour lui d'entrer en scène.

— Je suis profondément navré du rôle que j'ai tenu dans toute cette affaire. J'aurais dû refuser votre offre sur-le-champ. Mon instinct me l'avait dicté, mais, comme vous, j'ai vu une certaine logique dans cette proposition. Peut-être que nous, les hommes, avons trop tendance à tout transformer en transaction financière. Quoi qu'il en soit, je regrette d'avoir blessé Bree, d'autant plus que j'ai su presque tout de suite qu'elle était la femme de ma vie — avec ou sans argent.

Il vit des larmes briller dans les yeux de Bree. Emu, il réprima l'envie de la prendre dans ses bras.

— Et je devrai passer le restant de mes jours à le lui prouver.

— J'ai le sentiment que vous y parviendrez très bien.

Elliott Kincannon traversa la pièce pour venir lui serrer la main.

— Pensez ce que vous voulez, mais je sais cerner les gens, et je vous ai apprécié tout de suite. Je ne vais pas dire qu'il n'y a pas eu des moments où je n'ai pas revu ma position — il haussa un sourcil — mais je maintiens mon avis initial : vous ferez un excellent mari pour ma fille. Je vous souhaite à tous deux un long et heureux mariage. Plus long que les brèves années que j'ai partagées avec la mère de Bree, que j'ai tant aimée. Je n'ai jamais rencontré une femme qui lui arrive à la cheville.

A présent, les larmes roulaient sur les joues de Bree.

— Oh, papa, maman me manque aussi ! Tu ne parles jamais d'elle.

— C'est parce que cela me fait encore trop mal, je le crains, avoua-t-il en caressant son bras. Un amour comme celui-là n'arrive qu'une fois dans la vie. J'ai juste de la chance d'en avoir profité tant que cela a duré.

Il reporta son attention sur Gavin.

— Je compte sur vous pour me donner des petits-enfants, bien sûr.

— Nous l'avions deviné, dit Gavin en faisant un clin d'œil à Bree. Mais c'est nous qui choisirons les prénoms.

Kincannon s'esclaffa.

— Bree vous a parlé de notre tradition familiale ?

— J'en ai bien peur, et sachez que nous comptons fonder nos propres traditions.

Une idée lui vint à l'esprit.

— A commencer par aujourd'hui. J'aimerais vous emmener dîner tous les deux, pour fêter ce nouveau départ.

Il guetta la réaction de Bree. Elle eut un sourire enthousiaste.

— C'est une merveilleuse idée.

Gavin se tourna vers Elliott.

— C'est d'accord, dit-il. Mais êtes-vous sûr que vous pouvez vous le permettre ? Nous autres, Kincannon, avons des goûts de luxe.

— Pas moi, protesta Bree. Notre restaurant thaï préféré est très abordable. Je parie que tu l'aimerais aussi, papa, si tu voulais bien l'essayer.

— Peut-être qu'il est temps pour moi d'élargir mes horizons.

— Alors, allons-y, dit Gavin en enroulant le bras autour de Bree.

Elle sourit et le prit par la taille.

— Et cette fois, dit-elle, nous restons ensemble. Pas de secrets, pas de surprises.

— Je te le promets, dit Gavin.

Il ne put résister à l'envie de lui voler un baiser. Le parfum délicat de sa peau l'enivra quand il posa ses lèvres sur les siennes.

Elliott Kincannon se racla la gorge, et les tira de leur interlude romantique.

— Gardez les effusions pour plus tard, les enfants.

— D'accord, papa, nous essaierons. Comme nous avons été séparés pendant plus d'une semaine, nous avons du temps à rattraper.

— Je suis certain que vous y arriverez.

— Oui, nous y arriverons, assura Gavin en regardant Bree dans les yeux. Nous avons toute la vie pour être ensemble.

Kincannon passa devant eux.

— En effet, dit-il. Et, franchement, je crois que c'est un peu grâce à moi.

Mais ils étaient trop occupés à s'embrasser pour lui répondre.

## Epilogue

— Je te soupçonne presque d’essayer de m’écarter de notre maison.

Bree observa Gavin d’un air suspicieux. Après presque six mois de mariage, il parvenait encore à la surprendre. Ils avaient passé tout l’après-midi à parcourir les rues de San Francisco, depuis le parc de Presidio jusqu’à Fisherman’s Wharf, et Gavin ne cessait de proposer de nouvelles destinations.

— Moi ? Je veux juste t’acheter une nouvelle paire de boucles d’oreilles. Est-ce un crime ? plaisanta-t-il.

— Tu m’as déjà acheté une nouvelle robe, une paire de chaussures, des sous-vêtements osés et des bas de soie pour aller avec le porte-jarretelles de dentelle. N’importe qui penserait que tu veux me préparer à un événement particulier.

Il haussa les épaules.

— Parfois, j’aime faire les boutiques. Les affaires tournent très bien ces derniers temps, alors pourquoi ne pas en savourer les retombées ?

— J’apprécie ta générosité — et je suis extrêmement fière de ton succès — mais j’ai envie de rentrer chez nous.

Leur nouvelle maison était encore en cours de rénovation mais, déjà, elle était devenue leur sanctuaire, loin de l’agitation du quotidien. Perchée sur une colline, entourée d’un petit jardin et offrant une magnifique vue sur la baie, elle promettait d’être parfaite — après encore quelques mois de longs travaux.

— Bon, si tu insistes, concéda-t-il avec un sourire énigmatique.

Elle s’arrêta sur le trottoir.

— Tu m’autorises vraiment à rentrer chez nous ?

— Bien sûr, pourquoi pas ? Nous allons rentrer et prendre un bon verre de vin. Après tout, demain c’est dimanche.

— Dieu soit loué, s’exclama-t-elle en hissant un sac en papier glacé sur son épaule.

Gavin portait les trois autres.

— Je commençais à croire que tu me ferais marcher dans la ville tout le week-end.

— Une dernière chose, toutefois. Nous devons nous arrêter à mon bureau.

Elle poussa un soupir d’exaspération.

— Je savais bien qu’il y aurait quelque chose.

— Un document important que j’ai oublié.

L’étincelle dans ses yeux ne fit que réveiller ses soupçons.

— Mais ne t’inquiète pas, nous prendrons un taxi, la rassura-t-il.

Gavin demanda au chauffeur de les attendre devant le petit bâtiment qu'il avait trouvé pour abriter ses modestes bureaux, au troisième étage. Une fois à l'intérieur, Bree fut surprise de trouver une bouteille de champagne en train de refroidir dans un seau à glace.

— Qui l'a apportée ?

Elle passa le doigt sur le métal couvert de gouttes de condensation.

— C'est encore froid.

— Quelle importance ?

Il déboucha la bouteille et remplit deux flûtes.

— Buvons-le.

Elle regarda autour d'elle, l'air dubitatif. Tout semblait normal. Le bureau était chargé de piles de documents, comme d'habitude, et les grands canapés de cuir destinés à accueillir les clients n'avaient pas bougé. Elle prit la flûte que Gavin lui tendait et but une gorgée de son breuvage.

— C'est délicieux.

— Je suis d'accord. C'est exactement ce qu'il faut après une longue journée de shopping. Maintenant, va te changer.

— Je te trouve très autoritaire, tout à coup. Que se passe-t-il ?

Il se contenta de hausser les épaules.

— J'apporte tes sacs dans la salle de réunion, pour que tu puisses avoir de l'intimité.

Il empoigna les sacs colorés et alla les poser sur la longue table de chêne.

— De l'intimité ? Mais nous sommes mariés.

L'excitation — ou était-ce de la peur ? — monta en elle.

— Je sais. Fais-moi savoir si tu as besoin d'aide pour enfiler ta lingerie.

Avec un sourire malicieux, il referma la porte derrière lui, en la laissant seule avec leurs achats.

Quand elle ressortit, en lissant sa nouvelle robe couleur jade, il afficha un grand sourire.

— Cela aurait été mieux avec des boucles d'oreilles, mais le résultat est correct.

— Oh, toi ! fit-elle en plantant ses mains sur ses hanches. Qu'est-ce que tu mijotes ? Est-ce que le taxi est encore en bas ? Si oui, allons le rattraper avant qu'il ne s'en aille. Je ne suis pas sûre de pouvoir marcher plus de quelques mètres dans ces chaussures.

Elle tendit une de ses nouvelles Manolo Blahnik en daim.

— Alors, allons-y.

Il la prit par le bras et l'entraîna vers l'escalier.

Dans le taxi, malgré ses questions insistantes, elle n'arriva pas à lui soutirer la moindre information.

Enfin, ils s'arrêtèrent devant leur maison. Elle était plongée dans l'obscurité. Aucun signe anormal.

— Pourquoi suis-je sur mon trente et un ?

— Pourquoi pas ? rétorqua-t-il tout en payant le chauffeur. Rentrons nous détendre.

Il monta les marches du perron, et elle le suivit aussi vite que ses talons aiguilles le lui permettaient.

— Euh, j'ai oublié ma clé, dit-il. Tu as la tienne ?

— Evidemment.

Elle fouilla dans son sac, intriguée. Gavin n'oubliait ni ne perdait jamais rien. Voilà qui renforçait ses soupçons.

Elle glissa la clé dans la serrure. Quand elle ouvrit la porte, la lumière jaillit. Elle découvrit, stupéfaite, une foule de gens rassemblés dans le petit couloir.

— Surprise ! s'exclamèrent-ils en chœur.

Elle aurait pu tomber et dévaler les marches, si Gavin ne l'avait pas rattrapée.

— C'est notre réception de mariage, lui murmura-t-il à l'oreille. Avec quelques mois de retard, mais comme on dit, mieux vaut tard que jamais.

— Oh, Gavin !

Les larmes lui montèrent aux yeux lorsqu'elle reconnut les visages de ses amis de lycée et d'université, et même son ancienne nounou ! Tous les gens qu'elle aurait certainement invités à son mariage — si elle avait eu le temps de le faire.

Son père s'avança et vint l'embrasser sur la joue.

— Tu es radieuse, ma chérie.

— Merci. Tout est la faute de Gavin.

Elle essuya une larme puis leva les yeux.

— Les murs sont peints ! s'exclama-t-elle.

Gavin et elle avaient passé leurs week-ends à lisser, poncer, et peindre les pièces de leur maison. Il avait insisté pour faire le plus gros des travaux lui-même, et n'avait pas voulu qu'elle paie quoi que ce soit. Elle avait cru que les rénovations prendraient des années. A présent, tout semblait impeccable.

Gavin la serra contre lui.

— J'ai fait venir une équipe aujourd'hui. Quinze personnes. Ils ont promis de tout finir en un après-midi, et il semble qu'ils aient tenu parole.

Il conduisit Bree vers le salon, dont les murs avaient désormais l'exacte couleur vanille qu'ils avaient choisie ensemble. Un magnifique buffet était dressé.

— C'est superbe, s'extasia-t-elle.

Ils passèrent la soirée à festoyer, à discuter et à rire avec leurs amis. Sur la terrasse à peine terminée, ils dansèrent jusqu'au bout de la nuit.

Alors que le soleil pointait à l'horizon, il l'étreignit.

— Tu me pardonnes de t'avoir laissée dans l'ignorance tout l'après-midi ?

— Je te pardonne, mon amour. Je te pardonne tout.

Des larmes de joie roulèrent sur sa joue, et le baiser qu'ils échangèrent les transporta dans un monde qui n'appartenait qu'à eux.

*TITRE ORIGINAL* : BACHELOR'S BOUGHT BRIDE

*Traduction française* : ROSA BACHIR

© 2010, Harlequin Books S.A. © 2011, 2016, Harlequin.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

Ce roman a déjà été publié en décembre 2011

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)



LEANNE BANKS

# Brock



## Prologue

Impossible de trouver le sommeil. Brock baissa les yeux sur la femme allongée à son côté. Elle dormait, paupières closes sur ses yeux au bleu si magnétique, ses longs cheveux auburn déployés sur l'oreiller, ses lèvres encore gonflées par le plaisir qu'ils avaient partagé une heure plus tôt.

Le drap glissa sur sa taille, dévoilant des seins somptueux. Il sourit.

Ce corps, pure merveille, il le connaissait sur le bout des doigts : la douceur de la peau, la rondeur des hanches, ou encore le contact velouté du paradis, entre ses cuisses...

La première fois qu'elle était entrée dans son bureau, pour un entretien d'embauche, il s'était immédiatement senti attiré, au point de... lui préférer une autre candidate ! Ella Linton était en effet bien trop séduisante pour ne pas risquer de le perturber dans son travail... Mais voilà qu'un mois plus tard la nouvelle recrue présentait sa démission. Ella s'était alors naturellement imposée à son esprit.

C'est ainsi qu'avait démarré une collaboration des plus fructueuse, la jeune femme s'avérant, et de loin, l'assistante la plus efficace qu'il ait jamais eue à son service. Très vite, elle avait su se rendre indispensable : de sa pizza préférée à la musique qui l'apaisait en cas de stress, en passant par les visiteurs indésirables, Ella savait quoi faire en toute situation ! Peu à peu, aux longues soirées de travail entre deux sandwiches, avaient succédé des conversations moins professionnelles devant un verre de bon vin et un repas fin livré par le traiteur. Dans cette intimité naissante, certains effleurements aussi furtifs que fortuits avaient achevé de le troubler...

Bien malgré lui, il s'était mis à penser à elle, allant jusqu'à respirer son parfum dans son sommeil. Puis, à plusieurs reprises, il avait surpris des regards, et enfin lu l'éclat du désir dans ses yeux. Lui, Brock Maddox, aurait dû résister, mais il n'avait pas pu ! Il sourit au souvenir de leur toute première nuit, dont il gardait à la mémoire les moindres détails.

Il était 18 heures ce soir-là. Il venait lui dire qu'elle pouvait partir, et il avait failli la bousculer en poussant la porte. Elle se tenait juste derrière et, de surprise, avait poussé un petit cri, laissant échapper les dossiers qu'elle tenait dans les mains.

— Désolé, s'était-il exclamé, se penchant en même temps qu'elle afin de ramasser les papiers épars. Je ne voulais pas vous effrayer.

Elle le regardait sans rien dire et le désir l'avait soudain submergé. Enivré par son parfum, il l'avait attirée dans ses bras.

Quelque chose d'électrique était alors passé entre eux. Une sensation incendiaire. Au contact de ses seins contre son torse, de ses cuisses contre les siennes, il avait cru devenir fou.

— Pardon, avait-elle chuchoté, son regard rivé au sien.

Elle portait des escarpins assortis à une jupe noire fendue sur l'arrière, tenue qui, bien entendu, lui seyait à merveille. Dieu qu'elle était sexy ! Et il avait eu toutes les difficultés du monde, tout au long de la

journée, à détourner les yeux de ses jambes nues...

Avec une autre, il n'aurait pas tergiversé : sans aucune hésitation, il l'aurait embrassée sur-le-champ, glissant en même temps les mains dans son chemisier. Oui, sûrement, si cela n'avait pas été elle, il aurait relevé sa jupe, l'aurait caressée là, jusqu'à la faire gémir, puis l'aurait prise et...

— Je dois ar..., avait-il commencé.

— Le devoir, toujours le devoir, avait-elle protesté en fermant les yeux. N'en avez-vous donc pas assez de ce mot ? Moi si.

Sa réflexion l'avait pris de court, il avait ri, d'un rire forcé.

— Ella...

Quand elle avait rouvert les yeux, son regard était sans équivoque.

— Si j'étais raisonnable et sensé, je vous nommerais immédiatement à un autre poste, avait-il dit.

— Oh, non !

— Mais je...

Il s'était tu, faisant courir son index sur ses lèvres.

— Dites-moi que vous en avez envie autant que moi, avait-il conclu dans un souffle.

— Plus encore, avait-elle murmuré, avant de dénouer sa cravate et de déboutonner fébrilement sa chemise.

Alors, il l'avait prise dans ses bras, emportée à l'étage, au-dessus des bureaux, où se trouvait son appartement, conduite jusqu'à sa chambre et, pour finir, dans son lit, où ils avaient passé la nuit entière à s'aimer.

De nouveau, Brock la regarda, paisiblement endormie. Soudain, sa gorge se serra, tandis qu'il pensait au rapport préliminaire rendu un peu plus tôt par son détective privé. Tous deux avaient rendez-vous le lendemain. Le détective lui en dirait plus alors, même si son SMS était clair :

« Ella pourrait bien être la personne qui fournit des informations confidentielles sur Maddox Communications à Golden Gate Promotions. »

Golden Gate Promotions, son grand rival !

Ce message, il avait attendu la fin de la soirée pour le lire, après qu'ils se furent aimés avec passion. Et maintenant, il était au bord de la nausée, envahi par un sentiment de douloureuse trahison. Il ne pouvait y croire. Il avait besoin de preuves.

La femme qui avait réchauffé son cœur, partagé son lit tout au long de ces derniers mois, ne pouvait l'avoir poignardé dans le dos.

# 1

Déterminé, Brock traversa le hall de la somptueuse résidence avec vue imprenable sur la baie de San Francisco. Comment Ella pouvait-elle se permettre un tel luxe ? Il la payait bien, certes, mais pas à ce point. Oh bien sûr, il comprenait mieux à présent. Son assistante et maîtresse devait vendre à prix d'or ses renseignements. Était-ce la rançon de la gloire ? Visiblement, être le P.-D.G. de la principale agence de publicité de San Francisco n'allait pas sans inconvénients, se dit-il dans un ricanement amer.

Par ce samedi matin lumineux, il se sentait plein d'une colère muette. Une fois arrivé devant sa porte, il frappa deux coups secs. Et attendit, comptant machinalement les secondes. Un, deux, trois, quatre. Encore sous le choc de la probable (de l'évidente !) duplicité de la femme qui était devenue sa maîtresse, il serra les poings, et continua de compter. Cinq, six, sept, huit... Ella... cette... cette femme était donc une menteuse de la pire espèce !

La porte s'ouvrit sur celle qu'il croyait si bien connaître, celle qui depuis des semaines se donnait à lui en toute liberté. En le voyant, elle écarquilla les yeux, ses lèvres d'un rouge carmin tranchant avec la pâleur de sa peau. A en croire ses cheveux ébouriffés, elle n'était pas levée depuis longtemps.

— Brock ? dit-elle en resserrant la ceinture de son peignoir ivoire. Je croyais que notre relation devait rester secrète... Un problème, au bureau ?

— Si l'on veut, répondit-il, avant de lâcher : je sais qui nous espionne.

Elle le fixa, muette, une lueur de panique traversant son regard, puis elle blêmit, portant une main devant sa bouche.

— Désolée, dit-elle, livide à présent, avant de hoqueter. Je ne... peux pas...

Elle s'interrompit brutalement et s'éloigna d'un pas rapide, le plantant là, sur le palier. Et alors ? Il entra, referma la porte derrière lui, fit quelques pas dans le couloir. Il consultait sa montre lorsqu'il l'entendit très distinctement vomir. En dépit de sa fureur, une vague inquiétude le saisit. Ils s'étaient vus la veille et elle n'avait pas paru souffrante.

Quelques minutes plus tard, elle émergeait de la salle de bains, toujours aussi pâle. Lui lançant un bref regard, elle détourna la tête et se massa le front en laissant échapper un soupir. Brock la suivit des yeux alors qu'elle se dirigeait vers la cuisine, de dimensions modestes mais à l'équipement high-tech qui contrastait avec les tonalités chaudes du décor.

Il oublia un instant sa colère, charmé par la délicatesse de ses pieds nus sur le carrelage, de la féminité extrême de ses ongles vernis avec soin. Il la revit, son corps nu scellé au sien, chuchotant son prénom et lui le sien, juste avant qu'une vague de plaisir ne les emporte. Il s'empressa de chasser ce souvenir.

— Depuis quand es-tu malade ? demanda-t-il tandis qu'elle prenait un soda dans le réfrigérateur.

— Je ne suis pas malade, répondit-elle en versant le soda dans un verre rempli de glaçons. Quelques nausées matinales, rien de grave...

Elle se tut pour boire une longue gorgée.

Brock frémit, brusquement alerté. Des nausées matinales ? Soudain, tout s'éclaircit. Il se figea, retint son souffle. Non, impossible, se dit-il afin de se rassurer, luttant contre une terreur soudaine. Une horrible certitude grandissait en lui, mais il refusait de l'entendre. Brock avait pourtant appris depuis longtemps à écouter cette sensation venue du fond des tripes, cette impression si pénible de nœuds dans l'estomac... Cela lui avait épargné bien des ennuis, sur le plan professionnel, comme privé d'ailleurs.

— Tu es enceinte, dit-il.

Elle ferma les yeux sans répondre.

— Ella, poursuivit-il, le cœur au bord de l'implosion, ne me mens pas, veux-tu ? Pas cette fois, ne put-il s'empêcher de rajouter avec une note de cynisme. C'est le mien ?

Un silence interminable s'ensuivit.

— Ella ?

— Oui, murmura-t-elle, comme à l'agonie. Oui, je suis enceinte de toi.

Brock sentit son sang se glacer. Il jura en silence. La femme qui l'avait trahi portait son enfant. Il passa une main dans ses cheveux, accablé. Il était venu chez elle avec l'intention de lui dire sa façon de penser. Il voulait lui faire payer cher sa trahison et il n'avait pas changé d'avis. On ne volait pas Brock Maddox impunément. Personne.

Il serra les dents, bouillant intérieurement. Il s'était toujours appliqué à protéger l'entreprise familiale, à veiller sur le clan Maddox. Il ne pouvait faire moins pour son enfant, un enfant qui aurait le droit d'hériter de son nom, de son histoire, de tout. Oui, il n'y avait qu'une solution possible.

— Tu dois m'épouser.

Elle sursauta, le dévisageant avec de grands yeux stupéfaits.

— Certainement pas. Pourquoi voudrais-tu rendre notre relation publique aujourd'hui ?

— Parce que tu portes mon enfant. Maintenant, tout est différent.

Elle avala une nouvelle gorgée de soda, comme pour se calmer, puis elle secoua la tête.

— Cela n'a pas de sens. Tu as toujours été clair : entre nous il ne peut y avoir qu'une simple liaison, une aventure, strictement confidentielle.

Elle croisa brièvement son regard et il nota un voile de tristesse dans ses yeux, juste avant qu'elle ne tourne la tête.

— Je sais, mais il faut penser à l'enfant. Nous n'avons pas le choix. Nous allons nous marier et l'élever ensemble, articula-t-il entre ses dents, tant la tension était forte en lui.

Encore cinq minutes plus tôt, il s'apprêtait à l'accabler de reproches. Il lui avait fait confiance, et elle l'avait trahi. Il s'était juré de la faire payer. Il serra dans sa main l'enveloppe contenant les preuves de son forfait.

— Non, chuchota-t-elle, tête baissée. Je ne peux pas.

Elle s'interrompit, releva soudain le menton.

— Je ne veux pas t'épouser, reprit-elle plus fermement. Cette grossesse est un accident.

— Tu n'as pas l'intention d'avorter, j'espère ? s'enquit-il, sur ses gardes.

— Bien sûr que non, répondit-elle, d'un ton outragé. J'élèverai mon enfant toute seule, ajouta-t-elle, une main sur son ventre.

— Et bien sûr, tu exigeras une pension astronomique, répliqua-t-il sans chercher à dissimuler son dépit.

— Je prendrai soin de mon bébé sans ton aide. Je ne veux rien de toi. Tu as compris ? Rien !

— C'est ridicule, marmonna-t-il. Je peux, je dois t'apporter mon soutien...

— Sors d'ici.

Il la dévisagea, déstabilisé par sa froideur soudaine.

— Pardon ?

— Sors d'ici, répéta-t-elle. Tu n'es pas le bienvenu chez moi.

Stupéfait de la brutalité de sa réponse, il secoua la tête. Il hésita un instant, car elle paraissait si fragile.

— Je m'en vais, dit-il enfin. Mais je reviendrai.

Et, sans rien rajouter, il sortit, élaborant déjà un plan dans sa tête. Après tout, ne disait-on pas de lui qu'il était un redoutable stratège ? Et ce, en toutes circonstances ?

Luttant contre les larmes, Ella attendit que Brock Maddox soit sorti de la pièce pour s'autoriser à respirer. La pièce se mit à tourner devant ses yeux, et elle sentit ses jambes se dérober. Prise de panique, elle agrippa le comptoir et posa son verre, tremblant maintenant de tous ses membres.

S'asseoir, elle avait juste besoin de s'asseoir un moment... Elle parvint à atteindre l'un des tabourets, réussit à se glisser dessus, puis elle inspira profondément, priant le ciel pour que cessent les vertiges.

Comment Brock avait-il découvert la vérité ? Elle avait pourtant fait preuve de la plus grande prudence quand, nommée assistante du brillant Brock Maddox, elle s'était vue contrainte de l'espionner. Oh, certes, elle avait commis une erreur en couchant avec son patron, en entretenant même une liaison torride avec lui... mais son attitude était excusable, sinon légitime. Elle avait besoin d'argent pour les traitements expérimentaux dont bénéficiait sa mère, atteinte d'un cancer. Son grand-père lui avait offert l'occasion de ne plus se préoccuper des factures de l'hôpital, en échange de quoi elle lui offrait l'occasion d'atteindre un but beaucoup moins honorable...

Au début, elle avait cru pouvoir gérer la situation. Sans se poser de questions. En se dédoublant, en quelque sorte, elle était parvenue à faire un excellent travail pour Maddox Communications, tout en fournissant des informations à son grand-père, Athos Koteas.

Accablée, elle laissa échapper un soupir d'amertume.

D'une manière ou d'une autre, toute sa vie, elle s'était trouvée à la merci d'un homme d'influence. Et que cela lui plaise ou non ne changeait rien à l'affaire : elle n'avait pas le choix. Pouvait-elle laisser sa mère mourir au seul nom de l'honneur ou d'une fierté mal placée ?

Un « détail », cependant, lui avait échappé : Brock. Dès leur première rencontre, elle avait eu le sentiment de se trouver dans l'épicentre d'un séisme de puissance 10. Elle n'avait pas prévu ce coup au cœur, et encore moins de se retrouver dans son lit. Et jamais, au grand jamais elle n'aurait imaginé tomber amoureuse de lui.

Un bruit de pas feutrés, dans le couloir, l'arracha à ses pensées. Sa mère venait de pénétrer dans la cuisine. Amaigrie, les traits tirés, Suzanne semblait néanmoins avoir repris des forces sous l'effet du traitement... Encore bouleversée par la visite de Brock, Ella s'efforça de masquer son émotion derrière un large sourire.

— Bonjour, maman. Veux-tu que je te prépare quelques pancakes aux myrtilles ?

— Arrête, inutile de jouer la comédie, ma chérie, répondit sa mère en secouant la tête. J'ai entendu toute la conversation. Tu es amoureuse de Brock, c'est évident. Je ne peux pas accepter que tu renonces à ton bonheur à cause de moi.

Ella serra tendrement sa mère contre son cœur.

— Ne sois pas ridicule, maman. Toi et moi avons toujours pris soin l'une de l'autre. Par ailleurs, j'ai toujours su au fond de moi que cela ne durerait pas avec Brock... Je me suis laissé emporter par mon romantisme, voilà tout.

— Mais le bébé, insista sa mère en cherchant son regard. Que vas-tu faire, avec le bébé ?

— Je saurai prendre soin de mon enfant toute seule, répondit Ella en soutenant le regard de sa mère. Cela ne me fait pas peur. Tu m'as appris à ne jamais baisser les bras.

Sa mère soupira, ses yeux s'emplirent de tristesse.

— Ella, cet homme t'a offert de t'épouser. J'aurais donné n'importe quoi pour que ton père autrefois me demande en mariage...

— Brock ne m'a rien demandé. Il m'a donné un ordre, comme il le fait au bureau.

Brock. Tandis qu'elle songeait à lui, Ella sentit son cœur se serrer. Entre eux, tout était fini, et cela avant même qu'il ne frappe à sa porte. Il savait qu'elle l'avait trahi et elle le connaissait assez pour savoir qu'il n'était pas homme à pardonner ce genre de choses... Jamais plus il ne lui ferait confiance. Comment l'épouser dans ces conditions ? Et comment offrir à un enfant l'image d'un couple bâti sur la défiance et la rancœur ?

Elle inspira profondément, tapota la main de sa mère.

— Allez, viens, nous avons des choses autrement plus importantes à penser. Ta santé, le bébé et... ces délicieux pancakes aux myrtilles, conclut-elle avec un enthousiasme feint.

\* \* \*

Une fois sur l'autoroute, Brock appuya sur l'accélérateur, faisant rugir la Porsche qu'il conduisait. Il aurait de la chance s'il échappait au P.V., se dit-il. Après quelques kilomètres, cependant, son cœur retrouva un rythme à peu près normal, même si la colère persistait. Ella l'avait trahi. Il la détestait pour cela. Elle pouvait s'estimer heureuse qu'il ne porte pas plainte contre elle.

Il agrippa le volant, serra les dents. Dire qu'il lui avait fait confiance. Le berner avait été un jeu d'enfant. Il n'avait pas su résister au désir qu'elle lui inspirait. Il la voulait dans son lit, seul cela importait. Et avec quelle passion elle s'était donnée à lui ! Très vite, faire l'amour avec elle était devenu une drogue. Il avait connu entre ses bras des moments incroyables, des moments comme il n'aurait jamais osé en espérer. Peu à peu, Ella lui était devenue indispensable, il le savait et l'admettait.

A présent, il avait besoin de se réfugier quelque part, dans un endroit calme où il pourrait réfléchir à la suite, et notamment à ce fait majeur : il allait devenir père !

Sur un coup de tête, il freina pour emprunter la sortie menant à Muir Woods, vers l'immense et mystérieuse forêt de séquoias, des arbres monumentaux, et aussi vieux que le monde. Qu'allait-il chercher là ? Peu de gens connaissaient son penchant pour la spiritualité. Il est vrai que cet aspect de son tempérament semblait peu compatible avec la direction de Maddox Communications. Or la survie de la société était une priorité. Son devoir.

Brock gara la Porsche sur le bas-côté de la route et descendit de voiture. L'atmosphère majestueuse dispensée par les grands arbres l'aiderait peut-être à trouver cette sérénité à laquelle il aspirait. Il leva les yeux, tenta d'apercevoir le sommet des séquoias autour de lui. En vain. Son cerveau semblait réfractaire à la paix du lieu.

Chaque jour, depuis le décès de son père, Brock se levait avec la rage du guerrier partant au front. Excepté certains matins où il s'éveillait auprès d'Ella. En sa compagnie, il parvenait à se détacher de la pression quotidienne des affaires. Elle connaissait le travail qu'il accomplissait, et n'avait jamais contesté le fait que leur relation doive rester secrète. Avec grâce, elle lui avait offert chaleur et passion sans rien lui demander en retour, une grande première dans sa vie.

Hélas, il comprenait pourquoi, à présent, songea-t-il de nouveau avec aigreur.

Longtemps, Brock n'avait eu qu'une obsession : la prospérité de sa société. Mais son monde aujourd'hui venait de basculer. Bientôt, il allait être père et son enfant aurait besoin de lui. Pour cet enfant, il était prêt à tout, y compris, dans un premier temps, à protéger sa mère, cette femme qui l'avait trahi.

Certes, il connaissait l'homme qui était derrière tout ça. Athos Koteas. En évoquant ce nom, il ne put réprimer une grimace de dégoût. Ce type, il le savait, était prêt à toutes les bassesses pour faire chuter

Maddox Communications. Mais cette fois, il était allé trop loin. P.-D.G. de Golden Gate Promotions, et principal concurrent de Maddox Communications, Athos Koteas traînait une sale réputation : celle d'un individu prêt à employer les moyens les plus vils pour parvenir à ses fins.

Oui, Koteas était allé trop loin, et Brock avait beau contempler l'alignement majestueux des arbres autour de lui, la nature s'avérait impuissante à apaiser sa colère. Une seule chose désormais pouvait le calmer.

Remontant en toute hâte dans sa Porsche, il mit le contact et démarra en trombe. Athos Koteas vivait à Nob Hill, pas très loin en réalité de la propre demeure de Brock. Un quart d'heure plus tard, ce dernier se garait devant la grande bâtisse de style édouardien dont la façade disparaissait sous une cascade de bougainvillées. Un spectacle dont la beauté lui échappa totalement.

Après avoir grimpé quatre à quatre les marches du perron, il sonna à plusieurs reprises à la porte. Une minute plus tard, une femme en uniforme noir vint lui ouvrir.

— Bonjour, monsieur. En quoi puis-je vous être utile ?

— Je souhaiterais voir M. Koteas.

— Vous avez rendez-vous ?

— Non, mais je pense qu'il me recevra. Je suis Brock Maddox.

Avec un regard plein de perplexité, la femme l'invita à entrer et le conduisit jusqu'à un petit salon. Mais Brock n'était pas d'humeur à s'asseoir. Toujours en proie à la colère, il arpenta la pièce, foulant rageusement l'épais tapis. Au bout de quelques minutes, il entendit quelqu'un approcher. Tournant la tête, il reconnut Athos. Petit, trapu, l'homme arborait une épaisse chevelure grisonnante. Son regard était vif, acéré.

— Bonjour, Brock, déclara Athos, d'un air perplexe. Que me vaut le plaisir de cette visite surprise ?

Serrant les poings, Brock fixa son hôte.

— Le plaisir, dites-vous ? Cela m'étonnerait. Je connais votre acharnement à essayer de détruire Maddox Communications, et j'ai toujours su que vous n'étiez pas un homme d'honneur, mais jamais je n'aurais cru que vous utiliseriez votre propre petite-fille pour faire votre sale boulot.

Durant quelques secondes, Athos parut déstabilisé, puis il reprit toute sa contenance.

— Ma petite-fille ? Quelle petite-fille ?

— Epargnez-moi cette hypocrisie, voulez-vous ? Je sais que vous préférez qu'on ignore qu'Ella Linton est votre petite-fille, n'est-ce pas ? Une enfant illégitime, puisque votre fils a abandonné la mère.

— Il n'est pas rare que les enfants déçoivent leurs parents, rétorqua-t-il avec un haussement d'épaules. Mais Ella montre de grandes dispositions, c'est une jeune femme intelligente.

— Et roublarde, comme vous, ricana Brock, la gorge serrée. Vous avez un sacré talent pour pervertir tous ceux qui vous approchent.

— Que voulez-vous, en affaires, le succès ne va pas sans quelques dégâts collatéraux, répondit Athos d'un air hautain. Vous le savez bien : vous n'êtes pas si différent de moi.

Brock sentit sa pression artérielle monter en flèche. Il serra une nouvelle fois les poings, ne voulant pas se laisser aller à faire descendre Athos de son piédestal par un simple direct du gauche.

— Je pense que si, au contraire. Je n'obligerai jamais personne à se déshonorer pour moi.

— Je n'ai pas obligé...

— Et sa grossesse, elle faisait partie de votre plan ?

En une fraction de seconde, Athos perdit de sa superbe.

— Grossesse ? De quoi parlez-vous ?

— De votre petite-fille, mon cher. Elle est enceinte. De moi !

Athos secoua la tête, blêmit.

— Non... Elle n'était pas censée...



Il continuait de secouer la tête. De pâle, son visage était devenu grisâtre. Soudain, il chancela.

Incrédule, Brock se précipita, rattrapant le vieil homme juste avant que celui-ci ne perde connaissance. Totalement désespéré, le corps inanimé de son rival dans les bras, il appela à l'aide :

— Vite, faites venir une ambulance ! M. Koteas vient de se trouver mal !

\* \* \*

Pleine d'angoisse, Ella se précipita au service des soins intensifs. Une fois déjà, elle avait éprouvé une terreur comparable, quand on avait diagnostiqué le cancer de sa mère. Certes, Athos n'avait jamais manifesté de réelle affection pour elle, mais elle se sentait pourtant redevable à son égard. Sans le soutien financier du vieil homme, sa mère et elle auraient sombré dans le dénuement le plus total.

Elle se hâtait vers le bureau d'accueil quand Brock surgit soudain devant elle. Le cœur battant, elle se figea, retint son souffle, puis elle se souvint des paroles de la gouvernante de son grand-père. Brock se trouvait avec ce dernier quand il avait eu son attaque.

Comme il tendait la main vers elle, elle recula à bonne distance.

— C'est ta faute, commença-t-elle, l'estomac noué. Mon grand-père a fait une attaque à cause de toi.

— Je ne l'imaginais pas aussi fragile, répondit-il en prenant doucement son bras. Je ne vais pas te laisser affronter cette situation seule. Calme-toi.

— Me calmer ? rétorqua-t-elle en libérant son bras d'un coup sec. Comment le pourrais-je ? Sais-tu ce que tu as fait ? Jamais je ne te le pardonnerai. Jamais, répéta-t-elle avant de lui tourner le dos.

Au bord de la crise de nerfs, elle se présenta au bureau d'accueil.

— Athos Koteas... parvint-elle à articuler. Est-il...

Elle se tut, incapable de formuler sa phrase, avant de reprendre d'une voix altérée :

— Comment va-t-il ?

— Votre nom ? s'enquit l'infirmière avec sympathie.

— Ella Linton, répondit-elle, le souffle court.

— Suivez-moi. M. Koteas vous a demandée.

Tel un automate, Ella emboîta le pas à la jeune femme qui la conduisit jusqu'à la dernière chambre du couloir. S'avançant sur le seuil, elle vit son grand-père sous perfusions, entouré d'écrans de contrôle. Il semblait soudain terriblement vulnérable. Enfant, elle l'avait toujours vu comme un homme invincible, un dieu tout-puissant.

— Vous pouvez entrer, dit l'infirmière.

Ella pénétra dans la chambre et s'approcha du lit d'un pas hésitant. Revêtu de la liquette verte de l'hôpital, les yeux clos, son grand-père respirait doucement. Le teint livide, les cheveux en bataille, il ne ressemblait plus à l'homme qu'elle connaissait, lui d'habitude si soucieux de son apparence.

— Athos, chuchota-t-elle, parce que depuis toujours on lui avait interdit de l'appeler grand-père.

Ella s'était toujours dit qu'Athos refusait ce lien, sa mère et elle incarnant surtout à ses yeux la déception que lui avait causée son fils.

— Ella, murmura son grand-père en levant une main tremblante.

Aussitôt, elle prit cette main entre les siennes.

— Je suis tellement désolée, pour Brock, confessa-t-elle, impuissante à cacher plus longtemps son désespoir. Quand il m'a appelée pour m'annoncer que tu avais été transporté à l'hôpital, j'étais horrifiée à l'idée qu'il ait pu venir chez toi pour t'accuser...

Elle reprit son souffle et poursuivit :

— C'est sa faute si tu as fait une attaque...

— Non, non, protesta faiblement Athos, le regard las. Brock Maddox n'est pour rien dans mes problèmes cardiaques.

— Je suis sûre du contraire, insista-t-elle. S'il ne s'était pas présenté ainsi chez toi...

— Cela devait arriver, l'interrompit Athos, sa main brûlante entre les siennes. J'ai déjà eu ce genre de malaise. Et il y en aura d'autres.

Elle tressaillit, partagée entre la peur et l'incompréhension.

— Mais... de quoi parles-tu ? Tu as toujours été en parfaite santé, voyons...

Athos laissa échapper un soupir résigné.

— Ce n'est pas le cas. Mon médecin m'a prévenu. Il ne me reste que peu de temps. J'ai pu donner le change, tromper mon monde, mais la vérité est là... Mon cœur est fatigué.

— On peut sans doute faire quelque chose. Tu vas consulter un autre spécialiste et...

— Ella, dit-il d'une voix ferme. J'ai bénéficié des meilleurs traitements. Il n'y a rien à faire. Et si je t'ai demandé d'espionner Maddox, c'est uniquement pour ça. Je voulais renforcer la position de Golden Gate Promotions avant de...

— Tu ne vas pas mourir, protesta Ella. Tu as simplement besoin de retrouver des forces.

Athos lui sourit avec tristesse.

— Je suis parvenu à accepter l'inéluctable. Tu dois t'y résoudre à ton tour, dit-il dans un soupir avant de fermer les yeux. Je m'en veux de t'avoir entraînée dans cette histoire. Brock a raison : je n'aurais jamais dû te demander de faire le sale boulot à ma place.

— Excusez-moi, dit l'infirmière dans son dos. Nous devons transférer M. Koteas en cardiologie. Si vous voulez bien patienter dans la salle d'attente...

Après avoir déposé un rapide baiser sur la joue de son grand-père, Ella sortit et traversa le couloir. Arrivée dans la salle d'attente, elle eut la surprise d'y découvrir Brock. Une vague de sentiments contradictoires la submergea aussitôt. Il représentait tant de choses pour elle désormais. A la fois patron et amant, en quelques heures il était devenu son ennemi et... le futur père de son enfant.

Les paroles de son grand-père lui revinrent à l'esprit. Ses jours étaient comptés. Sa mère était gravement malade, le pronostic des médecins incertain. Allait-elle perdre les deux êtres qui comptaient le plus dans sa vie ? Une bouffée de panique la prit soudain à la gorge, lui coupant le souffle. Elle suffoquait. Sa tête se mit à tourner, le visage de Brock devint de plus en plus flou devant ses yeux.

— Ella, dit-il en se précipitant. Ella, répéta-t-il, en criant cette fois.

Elle sentit qu'il la prenait dans ses bras. Puis plus rien, sinon le trou noir, le néant.

## 2

Affolé, Brock la rattrapa de justesse, avant de l'allonger doucement à même le sol.

— Ella, Ella, l'implora-t-il, penché au-dessus d'elle.

Elle ouvrit puis referma les yeux, les rouvrit tout à fait pour rencontrer cette fois le regard inquiet de son amant.

— Brock, murmura-t-elle.

— Oui je suis là et je t'emmène à la maison, répliqua-t-il aussitôt avec fermeté.

— Non, protesta-t-elle faiblement, je ne peux pas... Je dois...

— Tu ne dois rien du tout et tu as eu ton lot d'émotions pour la journée. Tu as vraiment besoin de te reposer. Et pour cela, c'est chez moi que tu seras le mieux.

Elle soupira, son regard s'assombrit, soudain traversé par une vague de désespoir.

— Entendu, répondit-elle à contrecœur.

Ils sortirent de l'hôpital, Brock la tenant par la taille, de crainte qu'elle ne soit de nouveau prise d'un malaise. Il la fit ensuite asseoir avec mille précautions dans sa voiture, prit place au volant et démarra en direction de Nob Hill.

A leur arrivée, toujours aussi prévenant, il l'aida à gravir les marches du perron de la demeure familiale, maison où il avait grandi et longtemps vécu. Aujourd'hui, il passait la plupart de ses nuits dans l'appartement au-dessus de ses bureaux. Mais, en ces circonstances, la maison de son enfance lui semblait idéale pour Ella.

— Tu ne m'as jamais invitée ici, dit-elle, comme en écho à ses pensées. C'est magnifique.

— Je préférerais que notre relation ne s'ébruite pas.

— Et maintenant ? répliqua-t-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Maintenant, c'est différent, répondit-il en écartant avec tendresse une mèche sur son front.

— A cause du bébé...

Il se raidit de nouveau.

— Il s'agit de savoir se montrer responsable quand le sort d'un enfant est en jeu. Mais nous discuterons de tout cela plus tard. Pour l'instant, tu as besoin de repos.

Il poussa la porte d'entrée et une femme entre deux âges apparut aussitôt.

— Bonjour, monsieur. Bonjour, madame.

— Bonjour, Anna. Ella, voici Anna, notre gouvernante. Anna, je vous présente Ella Linton. Elle a eu une journée éprouvante. J'aimerais qu'elle puisse se reposer.

— La chambre bleue conviendra-t-elle ? suggéra la femme.

— Parfait, acquiesça-t-il. Mme Maddox est ici ?

— Non, monsieur répondit la gouvernante. Elle est en déplacement depuis une semaine, et a appelé hier soir alors qu'elle venait d'arriver à Paris.

Grâce au ciel, pensa-t-il, soulagé. Et si elle pouvait y rester, ce serait encore mieux. Sa mère était une femme détestable, vénale et sans cœur. Elle avait épousé son père par intérêt et, pour mieux le piéger, lui avait rapidement donné deux fils. Depuis la disparition de son mari, sa principale activité consistait à soutirer de l'argent à Brock et à son frère Flynn afin de mener la grande vie.

Il conduisit Ella jusqu'à la chambre bleue qui donnait sur la baie, à l'arrière de la maison.

— Tu seras bien, ici, dit-il tandis qu'Anna tirait le couvre-lit et fermait les volets.

— Je ne vais pas rester, cela m'est impossible, dit-elle en s'asseyant sur le lit. Tu sais que si j'ai accepté de venir, c'est uniquement parce que je suis à bout de forces.

— Je sais, je sais, répondit-il, conciliant mais avec bien d'autres projets en tête. Anna, s'il vous plaît, pouvez-vous apporter une carafe d'eau à miss Linton. A moins que tu ne préfères un jus de fruit ?

— Non, juste un peu d'eau, cela ira, répondit-elle en fermant les yeux malgré elle, à l'évidence épuisée.

— Retire tes chaussures et le reste, ordonna-t-il, après qu'Anna fut sortie. Tu te sentiras plus à ton aise.

Elle obtempéra sans mot dire, ôtant ses escarpins avant de s'allonger sur le lit.

— Rien qu'un petit moment..., dit-elle, peinant de plus en plus à garder les yeux ouverts.

— Glisse tes pieds au chaud, sous la couverture. Anna déposera la carafe sur la table de nuit. A présent, repose-toi Ella.

— Rien qu'un moment..., murmura-t-elle encore, avant de sombrer dans un profond sommeil.

Incapable de se détourner d'elle, il resta un long moment à la regarder. Sa présence dans cette maison faisait vibrer quelque chose d'enfoui en lui. Il croyait son cœur mort, ou du moins complètement fermé, depuis que sa fiancée l'avait quitté du jour au lendemain. A aucun moment il n'avait pensé que les choses iraient si loin avec Ella. Mais elle attendait son enfant, et cela changeait tout, y compris le ressentiment et la rage que lui inspirait sa trahison.

Il devait agir sans perdre de temps. Et il savait très bien maintenant ce qu'il avait à faire. S'attardant encore un peu sur la beauté du visage de sa maîtresse, sur ses lèvres frémissantes, il sut que rien ne le ferait changer d'avis.

S'arrachant à sa contemplation, il sortit sans bruit de la chambre et appela son attaché de presse.

Lorsque Ella s'éveilla, quelques heures plus tard, elle fut d'abord incapable de se souvenir de l'endroit où elle se trouvait. Ne reconnaissant rien dans la pénombre, elle se redressa sur ses coudes, essaya de se rappeler... jusqu'à ce qu'elle aperçoive Brock, assis à l'autre bout de la pièce, un livre électronique entre les mains.

Il leva les yeux.

— Comment te sens-tu ?

Alors soudain, tout lui revint en mémoire : la terrible scène chez elle, dans la cuisine, puis l'infarctus de son grand-père... Prise de panique, elle repoussa brutalement la couverture et bondit hors du lit.

— Maman ! Mon grand-père ! Vite ! Comment vont-ils ? Je dois y aller !

En un quart de seconde, Brock fut auprès d'elle.

— Je m'en suis occupé, dit-il, d'un ton rassurant, en passant doucement une main dans son dos. Ta mère est au courant de ta présence ici. Elle veut que tu prennes le temps de te reposer. Tu as été trop stressée, ces derniers temps. Athos se repose dans sa chambre d'hôpital. Il récupère peu à peu et devrait quitter dès demain les soins intensifs pour une chambre du service cardio.

Rassurée, elle ferma les yeux. Les mains de Brock étaient chaudes et apaisantes dans son dos et, en dépit de la tension qui régnait entre eux, sa présence lui procurait un étonnant réconfort.

— Tu en es sûr ? Tu es sûr qu'ils vont bien ?

— Sûr et certain ! répondit-il.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et reprit :

— Il est tard. Tu dois être affamée.

Elle retint un cri de surprise en découvrant l'heure.

— Oh, mon Dieu. 21 h 30 ! Comment ai-je pu dormir si longtemps ? Il faut que je rentre !

— Pas ce soir, dit-il avec fermeté.

— Pardon ?

— Je me suis entendu avec ta mère. Tu es mieux ici pour te reposer.

— Mais c'est ridicule. Je vais bien.

— Bien sûr... C'est probablement pour cela que tu t'es pratiquement évanouie dans la salle d'attente, répliqua-t-il en la défiant du regard.

Difficile d'argumenter sur ce point, pensa-t-elle en soupirant. Presque aussi difficile que de lutter contre son attirance pour Athos, et ce depuis leur première rencontre.

— Allez, viens manger quelque chose, dit-il en l'enlaçant par la taille. Tu ne gagneras rien à rester le ventre vide.

Ella se redressa. Son cœur s'accéléra sous la chaleur de sa main, et de nouveau elle fut prise de vertige. Par pitié, elle n'allait pas se trouver mal une fois encore.

— Entendu, je prendrai quelques toasts.

— Quelques toasts ? Mais c'est ridicule ! Qu'est-ce qui te ferait envie ? Du poulet, un steak, tu n'as qu'à demander, insista-t-il en l'entraînant vers la porte.

La seule pensée d'une tranche de viande lui déclencha une nausée.

— Non, juste des toasts, je t'en prie. Et je tiens à les préparer moi-même.

— Hors de question. Depuis que tu as passé la porte de cette maison, Anna n'attend qu'une chose : te cuisiner un bon repas ! Elle t'a trouvée si pâle.

— Je ne voudrais surtout pas déranger, dit-elle en remontant le couloir à son côté.

Trop bouleversée à son arrivée dans la maison de Brock, elle n'avait pas vu grand-chose du cadre qui l'entourait. L'esprit et le corps plus dispos à présent, elle prit le temps d'en admirer la décoration, composée pour l'essentiel de mobilier ancien et de somptueux tapis d'Orient. De lourdes tentures habillaient les fenêtres tandis que des lustres en bronze venaient se refléter dans des miroirs à fronton de bois sculpté et doré.

— C'est incroyable, on dirait un palais, chuchota-t-elle. Toutes ces antiquités...

— C'est... le trésor de ma mère, dit-il d'un ton agacé. Je te l'ai dit, je viens rarement ici. Je me sens mieux dans mon appartement.

— Je comprends. C'est vraiment magnifique, mais j'imagine qu'il doit être difficile de se détendre dans un tel endroit. Pour ma part, j'aurais toujours peur de faire un faux pas et de casser un de ces précieux vases !

— Cela aurait au moins le mérite de faire un peu d'espace dans tout ce bric-à-brac, répondit-il dans un haussement d'épaules avant de se tourner vers Anna, venue à leur rencontre. Miss Linton aimerait quelques toasts...

Anna acquiesça d'un signe de tête, mais ne put cacher sa désapprobation.

— Et pourquoi pas un bon morceau de volaille et une purée à l'ancienne pour accompagner ces toasts ? suggéra-t-elle.

— Non merci. Juste un peu de beurre, avec peut-être une cuillère de confiture...

— Si c'est ce que vous souhaitez, miss Linton, dit la gouvernante en s'inclinant, l'air renfrogné. Un peu de vin ?

— Je préférerais un jus d'orange, si c'est possible, avec des glaçons, répondit Ella.

— Je vous apporte tout cela dans la salle à manger dans quelques minutes, déclara Anna.

— Je ne vais tout de même pas grignoter de simples toasts en grande pompe dans la salle à manger, dit-elle à Brock, après le départ d'Anna.

— Installons-nous dans la véranda, si tu préfères, proposa-t-il en riant.

— Avec plaisir.

Elle le suivit dans la véranda. Depuis celle-ci, on avait une vue extraordinaire sur la voûte étoilée et les lumières de San Francisco. Les stores abaissés à mi-hauteur laissaient entrevoir une large cour intérieure pourvue d'une fontaine et d'un jardin arboré. Ella prit place sur l'un des sièges qui entouraient la table en verre agrémentée d'un bouquet de fleurs champêtres.

— C'est charmant, ici, soupira-t-elle en promenant son regard autour d'elle.

— Mon père adorait cet endroit, dit Brock en s'asseyant à côté d'elle. C'était sa pièce préférée. Il se levait à l'aube et venait lire ses journaux ici, chaque matin, avant de commencer sa journée de travail. Carol a émis le souhait de réaménager cette véranda, mais je m'y suis opposé. Elle a fait refaire de nombreuses pièces de la maison, mais pas celle-ci. Là, j'ai clairement mis mon veto ! Je refuse qu'on y touche.

— Tu appelles ta mère Carol ? s'étonna-t-elle.

— Et pourquoi pas ? C'est son prénom.

— Oui bien sûr, mais en principe on dit « ma mère » ou « maman » pour désigner la femme qui vous a donné le jour...

— Pour moi, elle a toujours été plus Carol que maman, marmonna-t-il, le regard noir. Pour dire la vérité, elle n'est pas du tout mère dans l'âme.

— Mais c'est terrible, ce que tu dis.

— Voici tes toasts, coupa-t-il en regardant vers la porte. Merci, Anna.

Ella remercia à son tour la gouvernante et commença à grignoter ses toasts beurrés. Anna en avait apporté tout un assortiment. En d'autres temps, elle aurait opté pour le pain complet, mais elle choisit les tranches de pain au levain, et tant pis pour le régime ! Depuis qu'elle était enceinte, tout ce qui était interdit lui faisait envie.

Sentant le regard de Brock sur elle, elle avala une gorgée de jus d'orange. Sa proximité la rendait nerveuse... Non, en fait, elle était troublée. En dépit de la scène pénible qu'ils avaient eue le matin même, elle était bien obligée de reconnaître qu'il continuait d'exercer sur elle un effet sensuel certain. Agacée par elle-même, elle fixa la silhouette du Golden Gate Bridge, au loin.

— Un peu de confiture ? proposa-t-il.

— Non, merci, c'est parfait comme cela.

Il esquaissa un sourire.

— Depuis quand es-tu au courant pour ta grossesse ?

Embarrassée, elle toussa et prit une autre gorgée de jus d'orange.

— Eh bien, disons que je n'avais plus mes règles depuis un certain temps.

— Tu ne réponds pas à ma question.

— Environ six semaines, concéda-t-elle en soupirant.

— Six semaines ?

— J'ai commencé par avoir des nausées. J'ai d'abord pensé à un virus intestinal, expliqua-t-elle. Puis j'ai attribué ces malaises au stress. Je n'ai pas voulu faire de test. En revanche, j'ai pris des vitamines. En fait, je refusais de m'avouer la vérité.

En réalité, elle avait rejeté en bloc l'idée d'être enceinte de Brock, et une fois sa grossesse avérée, elle s'était trouvée totalement désemparée.

— Tu es à combien de mois ?

— Trois mois et demi. J'ai vu le médecin, il y a deux semaines. Il m'a assuré que les nausées allaient bientôt s'estomper. J'attends encore...

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ?

— Je ne savais pas comment te l'annoncer. J'ai imaginé mille scénarios sans jamais pouvoir me résoudre à te parler.

Tandis qu'elle parlait, elle sentit soudain son estomac se soulever et elle posa ce qui restait de son toast sur son assiette.

— Je n'ai plus faim.

— Tu n'as pratiquement rien mangé.

— Cela me suffit.

— Tu devrais penser à ta santé. Et à celle du bébé.

— Je fais de mon mieux ; je prends même toute une batterie de vitamines prénatales. Heureusement, j'ai lu quelque part que les bébés nés de mères sous-alimentées ne font pas forcément des enfants en mauvaise santé. J'espère qu'il en sera de même pour le mien.

Elle repoussa son assiette et se leva.

— Bien, je dois rentrer, à présent.

— Non, reste ici pour cette nuit, dit Brock en se levant à son tour.

Elle secoua la tête, mais, dans un geste d'une infinie douceur, il prit son visage entre ses mains.

— Tu as besoin de repos. Oui, encore ! Au réveil, demain matin, tu te sentiras mieux, fais-moi confiance.

Plongeant ses yeux dans les siens, elle sentit son cœur chavirer, éprouvée qu'elle était par tant de sentiments contradictoires. D'une certaine façon, elle avait confiance en lui, mais en même temps, elle ne pouvait s'empêcher d'être sur ses gardes. Voilà des mois qu'elle l'observait ; elle avait appris à connaître le redoutable homme d'affaires, sans se laisser abuser par l'amant merveilleux. Il nourrissait pour sa société une passion sans partage, et elle n'avait jamais eu la naïveté de croire qu'il puisse éprouver ne serait-ce que la moitié de cette passion pour elle. Cependant, chaque fois qu'ils étaient ensemble, il semblait qu'un brasier incandescent les consumait. Elle avait essayé de cantonner cette sensation à une espèce de réaction chimique. Oui, voilà, cette fabuleuse harmonie n'était que physique. Mais à l'évidence, elle se mentait. Elle était amoureuse de Brock.

En dépit de ces quelques heures de sommeil, elle se sentait épuisée et incapable de résister à la fois à sa fatigue et à Brock. Car elle savait aussi combien l'homme pouvait être dangereux. Elle renonça donc à lutter.

— D'accord, mais je partirai tôt demain matin.

— Crois-moi, c'est plus sage. Viens, je te raccompagne jusqu'à ta chambre.

Il la prit par la taille et l'entraîna à l'intérieur. Sa poigne était douce mais ferme et elle ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de bien-être, de réconfort. Bien sûr, ce n'était que temporaire, leur relation elle-même l'était, elle n'en avait jamais douté. Mais au moins pouvait-elle s'accorder un peu de répit. La vérité, toutes les vérités avaient aujourd'hui éclaté au grand jour, cela devait arriver. Comme devait, tôt ou tard, arriver leur rupture. Si tant est qu'on puisse parler entre eux de rupture. Ils n'avaient jamais existé en tant que couple, pour personne. Pas même en tant qu'amants.

Brock ouvrit la porte de la chambre bleue.

— Anna va t'apporter une nouvelle carafe d'eau. Si tu as besoin de quelque chose, appelle. Dors bien, dit-il avant de déposer un baiser sur son front.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, le lendemain, il faisait jour. Un rayon de soleil s'était faufile entre les rideaux et illuminait son lit d'une douce lumière. Elle soupira, s'étira, goûtant la fermeté du matelas, la douceur des draps. Même les oreillers étaient irréprochables. Fermant les yeux, elle respira avec délice la délicate odeur d'eucalyptus et de lavande.

Elle se sentait reposée et détendue. Mais très vite les souvenirs revinrent. Elle pensa à sa mère. A son grand-père. Angoissée tout à coup, elle rouvrit les yeux, s'assit sur le lit.

Il fallait qu'elle ait des nouvelles de son grand-père. Cela pressait ! Et qu'elle parte sans tarder.

Sortant à la hâte de son lit, elle courut jusqu'à la salle de bain. Après sa douche, elle fut cependant obligée de ralentir, prise soudain de nausées.

Elle inspira, expira, réglant sa respiration, puis elle s'habilla et sortit de la chambre. Des voix qui résonnaient au loin la guidèrent jusqu'à la cuisine.

— Bonjour, dit-elle en souriant.

Anna et un homme qu'elle n'avait jamais rencontré se tournèrent vers elle.

— Miss Linton, comment vous sentez-vous ce matin ?, s'enquit gaiement la gouvernante. Puis-je vous préparer votre petit déjeuner ? Des pommes de terre, des œufs et du bacon vous feraient-ils plaisir ?

Ella retint son souffle, prise d'un nouvel accès de nausées.

— Une infusion et un toast, s'il vous plaît. Savez-vous où se trouve M. Maddox ?

— Dans la véranda, répondit Anna en souriant. Il a l'habitude de s'y installer pour lire son journal, quand il est là. Voulez-vous que je vous serve là-bas ?

— Oui, merci infiniment.

Elle trouva effectivement Brock dans la véranda, absorbé dans la lecture du supplément économique de son journal préféré. De manière tout à fait inattendue, elle fut prise d'un accès subit de timidité. Elle avait souvent séjourné dans l'appartement de Brock, mais n'avait jamais, jusque-là, goûté sa compagnie dans la propriété familiale. A le voir ici, dans le cadre somptueux de la maison de son enfance, elle ressentit comme un choc, mesurant les différences qui les séparaient, à commencer par leur écart social. Il était riche... et enfant légitime. Tout ce qu'elle n'était pas. Et puis alors ? Qu'est-ce que cela pouvait bien faire ?

Mais l'important, pour l'instant, était de rentrer chez elle.

— Bonjour, dit-elle.

Il interrompit aussitôt sa lecture, promenant sur elle son regard bleu océan.

— Bonjour. Bien dormi ?

— Oui. Je vais rentrer, à présent.

— Et ces nausées ?

— De pire en pire. Mais ça ira...

— Et si tu t'asseyais avec moi quelques minutes. Pourquoi faut-il toujours que tu sois ainsi sous pression ?

— On m'attend. Ma mère...

Il hocha doucement la tête, puis lui tendit son journal.

— Tiens. Ceci t'aidera peut-être à t'accorder une pause.

Elle prit le quotidien, ouvert à la page « Rubrique mondaine », qu'elle parcourut d'abord d'un œil distrait. Soudain, elle s'arrêta, comme hypnotisée : un des entrefilets annonçait... les fiançailles d'Ella Linton et de Brock Maddox, ainsi que leur mariage imminent.

— Mais que... Qu'est-ce que cela signifie ? parvint-elle à articuler, en se laissant choir sur le premier siège à sa portée.

— Cela semble évident, non ? Inutile de perdre du temps. J'ai appelé le journal hier soir pour une diffusion aujourd'hui même.



Elle prit le temps de respirer, s'efforçant d'ignorer cette sensation d'étourdissement qui ne la quittait quasiment plus.

— Mais pourquoi ?

— Tu sais parfaitement que c'est la meilleure solution, la plus sensée. Tu as vraiment envie d'élever un enfant naturel ? Cet enfant, notre enfant, ne mérite-t-il pas mieux ?

Elle ferma les yeux, comme si cette pauvre tentative allait ralentir les battements de son cœur, et faire disparaître cette sensation d'étouffement.

— C'est donc un... un mariage de raison que tu me proposes ?

— Et quelle meilleure raison pour cela que notre enfant, peux-tu me le dire ? s'exclama-t-il avant de se pencher vers elle, l'air soucieux. Comme tu es pâle. Tu veux un peu d'eau ?

— Non, non, enfin... je ne me sens pas très bien. Je crois que je...

Elle se leva brusquement et courut jusqu'à la salle de bains.

Une fois soulagée, elle se rafraîchit le visage et se brossa les dents. Puis elle alla s'installer dans l'un des confortables fauteuils de la chambre bleue afin d'essayer de mettre de l'ordre dans ses pensées. En vain. Son cerveau semblait en ébullition. Elle, Ella Linton, épouser Brock Maddox ?

Elle frémit à cette perspective, tout en songeant au même instant que la nouvelle de leur mariage était maintenant parue dans la presse. Elle se voyait mal démentir l'annonce de Brock. Ce serait l'offenser, le trahir une fois de plus. Rien qu'à cette idée, son cœur se serra. Mais alors, dans ce cas, quel autre choix avait-elle ?

Elle sursauta en entendant frapper.

— Ella, dit Brock. Tu vas bien ?

Pas vraiment, non, pensa-t-elle avant de se lever pour aller ouvrir. Sourcils froncés, il la dévisagea.

— Si ces nausées se répètent trop souvent, peut-être devrais-tu revoir ton médecin, suggéra-t-il.

— Reconnais que je n'ai pas été épargnée, au cours de ces dernières vingt-quatre heures, répondit-elle en soutenant bravement son regard. Mais pourquoi tant de précipitation ? Pourquoi avoir annoncé notre mariage, alors que je t'avais déjà dit non ?

— Parce que je pense à notre enfant. Et parce que je pense qu'un homme ne doit pas fuir ses responsabilités.

Comme son propre père l'avait fait avec elle... Et elle était bien forcée de reconnaître qu'elle ferait tout pour épargner à son enfant de porter ce fardeau de honte qui avait gâché sa vie. Elle refusait que son fils ou sa fille souffre comme elle avait souffert chaque fois qu'on l'interrogeait au sujet de son père, et qu'elle se voyait contrainte de répondre qu'elle n'en avait pas.

— C'est trop rapide.

— Pas assez, à mon goût, répliqua-t-il avec fermeté. Je veux que nous soyons mari et femme avant que ta grossesse ne soit rendue publique.

Elle se rembrunit, en butte à une nouvelle vague de nausées.

— Je comprends... C'est une question d'image, lâcha-t-elle, cinglante.

— Non. Il s'agit seulement d'agir au mieux pour toutes les parties concernées, expliqua-t-il, reprenant son ton froid d'hommes d'affaires. Je veux vous protéger, toi et le bébé.

Il s'interrompit, soupira, et poursuivit plus doucement :

— Bon d'accord, j'admets que tu as raison : tout cela est un peu rapide, mais incontournable. Il est vrai aussi que, si tu rêvais d'un mariage de princesse, c'est un peu raté.

— Je n'ai jamais rêvé d'un mariage à grands frais ! Les rares fois où j'ai pu me laisser aller à imaginer le jour de mes noces, je pensais plutôt à une cérémonie intime sur une petite plage... Ce qui est un peu fou aussi, car je sais bien que nous sommes loin de la mer...

— Mais non, pourquoi ce serait fou ? rétorqua-t-il, en la regardant au fond des yeux. Une cérémonie sur une plage est tout à fait envisageable. Je peux organiser cela. As-tu envie d'un modèle de robe

particulier, de fleurs ?

— Non, je n'ai aucune envie de cet ordre, répondit-elle en détournant le visage, blessée par la manière très pragmatique dont il envisageait ce qui aurait dû être le plus beau jour de leur vie.

— Je prévois d'organiser la cérémonie dans une semaine. Demande à quelqu'un de t'accompagner pour t'acheter une robe et tout ce qui va avec. Tiens, prends ma carte de crédit.

— Non, je...

— J'insiste, dit-il en prenant sa main.

Soudain muette face à autant de détermination, elle le regarda. Il dut sentir son malaise, car il ajouta plus doucement :

— Je sais que tout cela est un peu précipité. Les choses ne se déroulent peut-être pas comme nous l'avions prévu, mais tout se passera bien. Ne t'inquiète pas, dit-il encore.

Ne pas s'inquiéter ? Ah oui ? Mais lui ? Qu'avait-il en tête ? Quels étaient ses sentiments ? Ne venait-il pas d'apprendre sa trahison ? Il ne savait rien encore de la maladie de sa mère, et elle rechignait à lui en parler. D'ailleurs, cela suffirait-il à l'excuser à ses yeux ? Peut-être aussi pensait-il qu'elle avait couché avec lui dans le seul but de lui soutirer des informations ? Si seulement elle pouvait lui faire comprendre que tomber amoureuse de lui et se donner comme elle l'avait fait n'était jamais — non, jamais — entré dans son « plan ».

— Comment peux-tu affirmer que tout ira bien ? As-tu seulement pensé à tout ce qui oppose nos familles respectives ? répliqua-t-elle.

— Toi et moi, nous ferons en sorte que ça fonctionne, dit-il d'un ton buté. Pour l'enfant.

— Et le fait que j'aie divulgué des informations sur ta société à ton plus grand rival, qu'en fais-tu, Brock ? demanda-t-elle sans détour.

— Ça, c'est du passé, répondit-il entre ses dents. Désormais, il nous faut penser au présent et regarder vers l'avenir.

Elle hocha doucement la tête, mais devant l'éclat métallique qui traversait son regard noir, elle ne crut pas un instant en ces belles paroles, doutant qu'il puisse réellement lui pardonner un jour.

\* \* \*

En pénétrant ce matin-là dans l'ascenseur qui menait aux bureaux de Maddox Communications, Brock se sentit pénétré par le sens du devoir, comme chaque fois qu'il se rendait à l'agence. Ce bâtiment de six étages avait échappé de peu à la démolition en dépit de son architecture originale de style art déco. Seule la détermination de son père avait permis de le sauver.

Aujourd'hui, la décoration intérieure n'avait plus grand-chose à voir avec celle réalisée par James, en son temps. Passionné de technologie, comme son père, Brock avait fait installer deux écrans plasma de 70 pouces de chaque côté de l'immense bureau d'accueil, sur lesquels passaient en boucle les spots publicitaires et campagnes d'affichage conçus par Maddox Communications.

Après un bref signe de tête à l'hôtesse, il descendit le couloir, notant immédiatement l'absence d'Ella à son bureau. Tout s'était fait de façon tacite : point n'avait été besoin d'évoquer licenciement ou démission. D'elle-même, Ella avait bien compris que sa présence en ces locaux serait désormais déplacée.

Il ne put réprimer une sensation de manque, aussitôt suivie par un sentiment d'agacement contre lui-même. Décidément, cette femme suscitait toujours en lui un étrange cocktail d'émotions, et ce depuis leur rencontre.

La sagesse eût voulu qu'il résistât à la tentation. Pas de sexe au bureau, s'était-il toujours dit. La règle était pourtant simple. Par ailleurs, il s'était fait plaquer par sa fiancée peu de temps avant et s'était

bien promis de ne plus s'engager dans une relation sérieuse. Mais... mais Ella était intelligente, charmante, et ses grands yeux bleus avaient rapidement eu raison de ces fermes résolutions.

Ils avaient couché ensemble, passé des nuits inoubliables. Malgré cela, jamais Ella ne lui avait rien demandé. Ce qui n'avait fait qu'attiser son désir.

Un désir qui aurait fort bien pu signer la ruine de la société que son père avait mis tant de cœur à construire. Comment avait-elle pu le tromper à ce point ? Quel genre de femme était-elle donc pour lui avoir menti ainsi, tout en lui offrant caresses et baisers ?

Il pensa à Athos et se demanda s'il aurait agi de la même façon pour son propre père, si celui-ci le lui avait demandé. En réalité, Brock connaissait la réponse à cette question. Oui, il aurait fait ce que son père lui demandait, parce que ce dernier lui avait toujours manifesté un amour indéfectible et lui avait appris le sens de la loyauté filiale...

Refoulant ses émotions, il pénétra dans le bureau qui avait appartenu à James Maddox. Ici, Brock n'avait touché quasiment à rien, pas plus au mobilier qu'à la déco. Cela lui donnait le sentiment que son père était encore là.

Le fondateur de Maddox Communications devait se retourner dans sa tombe s'il savait que Brock avait pour assistante la petite fille d'Athos Koteas, et qu'en plus il entretenait une relation intime avec celle-ci...

Il passa un coup de fil à son DRH, pour lui demander d'embaucher une secrétaire intérimaire, un secrétaire plutôt. Quelqu'un de confiance, insista-t-il, un goût amer dans la bouche, puis il prit le temps de régler la pile de dossiers « en urgence » entassés sur son bureau. Le contrat avec le groupe Prentice avait à présent de fortes chances d'aboutir. Épouser Ella rassurerait ce client particulièrement conservateur, qui n'aurait jamais signé avec Maddox Communications pour une nouvelle campagne, s'il avait eu vent d'une liaison de Brock avec sa secrétaire.

Il passa une main dans ses cheveux et soupira. Quelle semaine ! D'abord la trahison d'Ella, et maintenant sa grossesse. Deux chocs, coup sur coup. Pourtant, même s'il doutait de pouvoir un jour lui accorder de nouveau sa confiance, sa venue dans la propriété familiale avait eu un effet inattendu sur lui. Comme si sa présence avait rendu à la maison sa chaleur.

Brock avait perdu sa fiancée parce qu'il avait négligé sa vie privée au profit de la société. Bien sûr, il n'était pas amoureux d'Ella, mais cela ne l'empêchait pas d'éprouver des sentiments pour elle. Et maintenant qu'elle portait son enfant, il était bien résolu à officialiser leur relation.

A ce moment son BlackBerry sonna. Il regarda le numéro sur l'écran. Son frère. Flynn avait dû lire l'annonce, dans le journal.

— Brock, j'écoute, marmonna-t-il.

— Je suppose que l'heure est aux félicitations, dit Flynn. En voilà une surprise...

Brock toussota, mal à l'aise. Depuis que Flynn s'était marié, se désistant pour le poste de vice-président de la société, Brock aspirait à des relations plus amicales avec son frère.

— Tu me connais. Lorsque je prends une décision, je ne traîne pas.

— En effet. Quand passes-tu devant monsieur le maire ? Demain ?

— N'exagérons pas. Nous nous marions la semaine prochaine. Nous avons projeté une cérémonie sur la plage. Je compte sur toi.

— Merci, répondit son frère après un bref silence. Je suis flatté d'être invité.

— Je te donnerai plus de détails ultérieurement. Comment va Renée ? s'enquit Brock.

— Elle est folle de joie à l'idée de porter mon enfant ! s'exclama Flynn.

Brock ne put réprimer un sentiment de jalousie devant la joie de son frère. Lui-même ne pouvait en dire autant : Ella ne semblait pas particulièrement heureuse d'être enceinte de lui.

— Elle attend avec impatience la fête que Jason et Lauren Reagert donnent ce week-end, pour la naissance de leur bébé.

Brock hochla la tête. Décidément, il y avait du bébé dans l'air, chez Maddox Communications, ces temps-ci. Jason était l'un des piliers de la société, un créatif de grand talent, qui avait épousé Lauren pour éviter avant tout un scandale. Mais il n'avait pas fallu longtemps pour que les deux tourtereaux tombent amoureux fous l'un de l'autre. Brock n'imaginait pas qu'il puisse un jour en être de même pour lui et Ella. Ce qui ne les empêcherait pas de réussir leur mariage, il l'espérait.

— Je suis content que tout aille bien pour eux, dit-il.

— Aucune chance pour que ta vie conjugale future te fasse quitter le bureau à l'heure de temps en temps ?

Brock laissa échapper un rire plein de cynisme.

— Moi, quitter le bureau à 17 heures pile ? Avec la concurrence et tous ces rapaces qui lorgnent sur Maddox ? Tu plaisantes !

Aujourd'hui encore, il ignorait quelles informations exactement Ella avait pu fournir à Koteas et, au vu de son état, il préférait pour l'instant ne pas lui faire subir d'interrogatoire.

— O.K., mais n'oublie pas de vivre ta vie. A la semaine prochaine, dit Flynn.

— A la semaine prochaine.

Brock raccrocha. Son regard se tourna vers la baie vitrée, absorbé un instant par le ballet incessant des tramways et de la foule. Une phrase lui revint alors en mémoire, quelques mots que lui avait dits son père, alors qu'il peinait à terminer un devoir d'école :

« Le monde ne s'arrêtera pas de tourner, uniquement parce que tu as des problèmes. »

Rien n'était plus vrai, se dit-il. Recouvrant sa pugnacité habituelle, il attrapa son téléphone et appela son bijoutier.

### 3

Ella partagea sa journée entre sa mère, à la maison, et son grand-père, à l'hôpital. Suzanne s'était montrée littéralement enchantée en apprenant le mariage prochain de sa fille. Ella aurait bien aimé éprouver le même enthousiasme... Malheureusement, elle ne parvenait pas à se réjouir de cette union. Un mariage de raison, un arrangement, en un mot, un contrat, voilà tout ce que Brock avait trouvé à lui proposer. Aller faire du shopping en vue de l'événement s'avérait dans ces conditions au-dessus de ses forces. Et, franchement, quelle femme pourrait choisir sa robe de mariée le cœur léger, dans un tel contexte ? Pas elle en tout cas.

En milieu de journée, Brock l'appela pour l'inviter à dîner, et sa mère insista pour qu'elle accepte.

Une voiture avec chauffeur se présenta à 18 heures à la résidence pour la conduire à Nob Hill. Ella ne fut pas surprise de ne pas trouver Brock chez lui. Elle avait travaillé à son service plusieurs mois et savait que la société constituait sa priorité. C'était un homme d'affaires brillantissime et un bourreau de travail, même si c'était aussi un homme irrésistible, hélas. Elle avait, plus qu'une autre, de bonnes raisons de ne pas céder à son charme, et avait pourtant succombé... Très rapidement, elle était tombée amoureuse de lui, et s'était satisfaite de ce qu'il voulait bien lui donner. Pour tout dire, elle s'en satisferait encore si la vérité n'avait éclaté.

Ella prit place dans le salon, trop pompeux à son goût, après qu'Anna lui eut servi un verre de jus d'orange. Fatiguée de sa journée, elle retira ses chaussures, s'installa confortablement dans le fauteuil et ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, quelques minutes plus tard, Brock se tenait devant elle, un sourire énigmatique sur les lèvres.

— J'aurais dû comprendre que tu étais enceinte, lui dit-il d'une voix douce, quand j'avais tant de mal à te réveiller, au petit matin, pour que tu rentres chez toi, après... l'une de nos nuits...

A cette évocation de leur intimité passée, elle se sentit rougir. Se reprenant, elle remit ses chaussures et se redressa sur son siège.

— A vrai dire, répondit-elle, j'ai cru un moment que cette fatigue pouvait être le symptôme d'une maladie grave...

— Mais le médecin a procédé à tous les examens ?

— Oui, je suis juste enceinte ! Et il m'a assuré qu'il n'y avait rien d'inhabituel à manquer d'énergie à cette étape d'une grossesse. Cela devrait aller beaucoup mieux au deuxième trimestre.

— Bien, dit-il, en lui tendant la main.

Toujours souriant, il reprit :

— Allons dîner. J'ai une surprise pour toi.

— Une surprise ? répéta-t-elle avec un frisson de plaisir aussitôt tempéré par la méfiance.

— Une bonne, ou une mauvaise surprise ?

— Je crois que la plupart des femmes estimerait qu'il s'agit d'une bonne surprise. Mais plus de questions. Tu sauras bien assez tôt de quoi il retourne, répliqua-t-il en l'entraînant vers la véranda.

Au cours du dîner, il n'évoqua que très peu son travail. Le cœur d'Ella se serra en pensant à l'enthousiasme avec lequel il lui parlait, récemment encore, des campagnes publicitaires dont il avait la charge, ou à l'humour dont il faisait preuve à propos de certains clients. Ils étaient si complices alors, et Brock était si confiant ! Bien sûr, elle ne pouvait lui reprocher d'être ainsi sur ses gardes avec elle après ce qu'elle lui avait fait. Il n'empêche, elle regrettait ces moments ; elle regrettait son amant spontané et rieur. Plus rien ne serait jamais pareil entre eux.

Après quelques banalités, il l'interrogea sur sa journée.

— Tu as rendu visite à ton grand-père ? Je t'avais demandé de te reposer.

— Je suis fatiguée de me reposer, répondit-elle en souriant. Franchement, quel plaisir peut-on trouver à rester au lit toute la journée ?

Quelque chose scintilla dans le regard de Brock.

— Franchement ? répéta-t-il. Eh bien, cela dépend des circonstances...

Ella ressentit aussitôt un frisson voluptueux parfaitement inopportun. Mais enfin... Son amant, aussi merveilleux qu'il fût, restait un homme pressé, et même au plus intense de leur liaison, ils n'avaient jamais passé plus d'une heure ou deux ensemble dans un lit.

— Je me demande bien de quelles circonstances tu parles, chuchota-t-elle, juste avant que la gouvernante ne fasse son apparition.

— M. Walthall est ici, monsieur. Il vous attend dans le salon.

— Ah, voilà enfin ma surprise, dit Brock en se levant. Tu es sûre que tu as suffisamment mangé ?

— Certaine, répondit-elle. Le médecin m'a conseillé de faire des repas légers, mais fréquents.

— Alors, nous ferons en sorte qu'il en soit ainsi. Je vais en informer Anna. Prête pour la surprise ?

— Ce n'est pas à ta gouvernante de veiller à ce que je me nourrisse correctement, Brock, dit-elle en se levant à son tour.

— Tu plaisantes ! Elle va adorer cela au contraire. Avec ma mère qui est toujours au régime, Anna est un peu frustrée. Elle sera ravie à la perspective de te nourrir !

— Je n'ai aucune intention de me laisser engraisser comme une oie, répliqua-t-elle en le fusillant du regard. Je veux juste prendre soin de ma santé et de celle du bébé...

— Mais c'est bien ce que je voulais dire.

Pas exactement, se dit-elle, sans toutefois insister car ils étaient arrivés dans le salon où un homme attendait, une série de mallettes à ses pieds.

— Phillip Walthall. Je suis enchanté de pouvoir vous aider. Et voici, je présume... ? demanda-t-il avec une courbette, en souriant à Ella.

— Voici ma fiancée, Ella Linton, répondit Brock. Ella, M. Walthall est joaillier. Il va te présenter quelques-unes de ses créations. Tu devrais y trouver une bague de fiançailles à ton goût.

— Une bague de fiançailles ? répéta-t-elle, incapable de cacher son désarroi, comme sonnée soudain par la vitesse à laquelle les événements se déroulaient. Mais ce... C'est inutile.

— C'est absolument nécessaire, au contraire.

— Donnez-moi au moins une chance de vous faire changer d'avis, demanda le joaillier avec un sourire aimable.

Brock la fit asseoir et, sans perdre de temps, le bijoutier étala devant elle une série de bagues somptueuses. Si elle n'avait jamais manqué de rien, l'argent ne coulait pas à flots, chez elle. Sa mère avait toujours travaillé, et Ella avait poursuivi ses études dans une université d'Etat. Jamais elle n'aurait imaginé porter un jour une bague comme celles que lui présentait M. Walthall.

— C'est trop..., murmura-t-elle, fascinée par le scintillement de toutes ces pierres sous ses yeux.

— Je prends ceci comme un compliment, dit le bijoutier avec un grand sourire. Mais n'avez-vous pas une préférence ?

— Je ne sais pas... Elles sont toutes si belles...

— Pour les guider dans leur choix, j'ai coutume de demander à mes clientes comment elles imaginaient leur bague de fiançailles. Car vous avez forcément rêvé un jour de la bague que vous offrirait votre futur époux, dit M. Walthall.

Ella ferma les yeux, inspira profondément. Avait-elle rêvé un jour d'une bague de fiançailles ? En fait, elle avait plus souvent rêvé d'avoir un père. Et elle avait aussi rêvé d'un grand amour. Partagé. A aucun moment pourtant, en ce qui concernait Brock, elle ne s'était bercée d'illusions. Il ne l'aimerait jamais comme elle en rêvait. Ce qui ne l'avait pas empêchée de tomber dans ses bras.

Mais puisqu'elle devait choisir une bague, autant que celle-ci ait une valeur affective. Au moins pour elle.

— Quelle est la pierre porte-bonheur du mois de décembre ?

— Il y en a plusieurs, expliqua M. Walthall. Topaze bleue, tanzanite ou rubis, ça dépend.

— Pourquoi cette question ? demanda Brock.

— La naissance du bébé est prévue en décembre, répondit-elle.

Elle remarqua à cet instant dans les yeux de son amant une certaine tristesse, et autre chose aussi, qu'elle ne put définir.

— L'anniversaire de mon père était en décembre, dit-il à voix basse, fuyant son regard.

Ella retint son souffle, n'éprouvant qu'un désir : le prendre dans ses bras, lui dire combien elle le comprenait, et partageait sa tristesse. Elle n'insista pas pourtant, s'étonnant seulement que le destin ait décidé de faire naître leur enfant le même mois que son grand-père.

— Serait-il possible de choisir une pièce qui inclue les trois pierres ?

— Tout est possible quand il s'agit d'amour, dit M. Walthall, un rien théâtral. J'aime par-dessus tout quand un couple choisit un bijou pour sa valeur sentimentale.

En quelques minutes, il sélectionna une série de pierres ainsi qu'un solitaire.

— Un diamant d'un demi-carat suffira, suggéra-t-elle.

— Un... demi-carat ? répéta M. Walthall, l'air surpris.

— Bien sûr que non, corrigea Brock d'un ton sans appel. Je pense qu'il faut au moins une pierre de six ou sept carats pour donner de l'éclat à l'ensemble.

— Mais c'est beaucoup trop, protesta-t-elle en le regardant, stupéfaite.

— Quelque chose semble t'échapper, dit-il. Cette bague est aussi la mienne, d'une certaine façon...

Ses paroles la laissèrent songeuse. Un instant, elle fut même tentée d'espérer, de croire... Mais elle se sermonna. Non, Brock était un homme pragmatique. Il voulait acheter un bijou de qualité, cette bague était un investissement, rien de plus.

— Tu pourrais nourrir tout un village du tiers-monde avec cet argent, se contenta-t-elle de remarquer.

— Si cela te fait plaisir, j'enverrai un chèque équivalent dès demain à une ONG, répliqua Brock non sans ironie.

— Disons trois carats, alors, insista-t-elle. Je n'aime pas les bijoux trop importants.

— Cinq, et c'est mon dernier mot. Je veux que ma fiancée ait une bague digne de ce nom.

Ella regarda le bijoutier, visiblement interloqué par ces négociations.

— Cinq, cela me semble parfait. Ce sera une bague de toute beauté, dit-il avec conviction.

— Quand sera-t-elle prête ? s'enquit Brock.

— Pour quand la voulez-vous ? demanda M. Walthall.

— Demain.

— Entendu monsieur, répondit le bijoutier avant de boucler ses malles. C'est un plaisir de faire des affaires avec vous. Si vous changiez d'avis et souhaitiez un diamant plus important, n'hésitez pas à m'appeler.

Après le départ du joaillier, un silence pesant s'installa entre Brock et Ella.

— Quand je pense que le bébé va naître en décembre, comme mon père, dit-il enfin.

— Cela te pose un problème ?

Il hésita, puis son regard s'adoucit.

— Non. En fait, c'est plutôt une sorte de réconfort.

Ella le dévisagea, décontenancée. Brock, avoir besoin de réconfort ? Elle ne pouvait le croire venant de lui, l'homme d'affaires impitoyable, l'amant si sûr de son pouvoir de séduction. Touchée par son aveu, elle approcha une main de son visage.

— Je veux que tu dormes ici, cette nuit, dit-il en s'écartant, recouvrant soudain toute sa maîtrise.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, blessée par son rejet. Je peux parfaitement rester auprès de ma mère jusqu'à...

Elle s'arrêta, ravala sa salive avant d'articuler, insistant sur chaque syllabe :

— ... jusqu'à notre mariage.

Brock se figea, les traits durcis.

— Tu n'es pas raisonnable, dit-il d'une voix blanche. Au moins, ici, je suis sûr que tu te reposes.

Ella soupira, pensa un moment protester, mais elle était fatiguée, c'était un fait. Et puis, il ne lui demandait pas de coucher dans son lit. A cette pensée, elle tressaillit, essayant d'imaginer leurs retrouvailles amoureuses. Partageraient-ils les mêmes sensations, la même complicité ? Renoueraient-ils avec cette passion qui transcendait chacune de leurs étreintes ?

Elle s'efforça de penser à autre chose, à ce bébé qu'elle attendait.

— J'ai besoin de repos, j'en suis consciente, dit-elle. Mais demain soir, j'irai dormir chez maman.

— Je convoquerai un déménageur pour empaqueter tes affaires et les apporter ici, dit-il avec un regard possessif. Et demain soir, je préférerais que tu sois là. La bague sera prête.

\* \* \*

Le samedi, Ella n'arrivait toujours pas à s'habituer à la bague de fiançailles qui étincelait à son doigt. Somptueuse, évidemment, mais tellement... étrange. Dans cet enchaînement fou d'événements, elle se réjouissait de pouvoir au moins se changer les idées en participant à la fête organisée par Jason et Lauren, pour la future naissance de leur bébé. La fête avait lieu à Mission Hill, dans la propriété d'une amie de Lauren. Brock avait insisté pour lui envoyer une voiture avec chauffeur. Il ne voulait pas qu'elle conduise, ce qu'Ella jugeait ridicule.

Le cadeau pour le petit garçon de Jason et de Lauren sous le bras, elle pénétra dans la villa. Des ballons multicolores et des guirlandes décoraient le salon, lieu des festivités.

Lauren, le ventre bien rond, se leva à son arrivée.

— Ella, je suis heureuse que vous ayez pu venir. Oh, quel joli paquet-cadeau ! s'exclama la jeune femme, radieuse. Dites-moi, qu'est-ce que c'est ?

— Ouvrez-le donc, répondit Ella, tout sourire.

— Donnez-moi d'abord un petit indice !

— Eh bien, que pourrais-je vous dire ? Disons que c'est bleu.

— Venez boire quelque chose, répondit Lauren en riant. Pas d'alcool, dans mon état, mais ne vous privez pas pour moi. Je veux porter un toast à vos fiançailles. A propos, le secret a été bien gardé...

— Oh, ce n'était pas prémédité, répondit Ella. En fait, c'est arrivé... comme ça. Hmm, ce punch paraît délicieux !



— Ce breuvage a été concocté spécialement à mon attention, grossesse oblige, expliqua Lauren en levant les yeux au ciel. Mais si cela vous tente...

Lauren remplit deux coupes d'un punch rouge vif et leva son verre.

— A votre bonheur, au plus merveilleux des mariages ! déclara-t-elle d'un ton joyeux.

En entendant ces mots qui lui semblaient si éloignés de la réalité, Ella fut soudain submergée par le chagrin. Elle s'efforça cependant de faire bonne figure.

— Merci, chuchota-t-elle péniblement avant d'avaler une minuscule gorgée de punch, terrifiée à l'idée d'être reprise par la nausée.

Il ne manquerait plus qu'elle se trouve mal au beau milieu de ces gens...

— Dites-moi tout, la pressa Lauren. D'après la presse, vous devriez vous marier très vite. Pourquoi une telle urgence ?

Ella manqua renverser son verre.

— Oh, vous connaissez Brock. Quand il prend une décision, il ne perd jamais de temps.

— Ça, c'est vrai, acquiesça Lauren en riant.

A cet instant, prise d'un haut-le-cœur, Ella porta malgré elle une main à ses lèvres.

— Excusez-moi, pouvez-vous m'indiquer les toilettes ? dit-elle à voix basse.

— Bien sûr. Tout au bout de ce couloir, répondit Lauren. Je vous attends.

Malgré sa nausée grandissante, Ella marcha d'un pas qui se voulait mesuré jusqu'aux toilettes, où elle put enfin se rafraîchir le visage, se rincer la bouche, et faire quelques profondes respirations afin de recouvrer son calme.

Quand elle ressortit, ce fut pour se retrouver nez à nez avec Lauren, visiblement inquiète à son sujet.

— Suivez-moi, lui dit celle-ci.

Prenant son bras, elle la mena jusqu'à une chambre.

— Est-ce que ça va ?

— Mais oui, je vous assure, répondit Ella d'un ton léger. Juste un peu fatiguée. Sans doute un virus...

Lauren, les bras croisés, la regarda au fond des yeux.

— Vous êtes enceinte, n'est-ce pas ?

Ella retint son souffle. Elle ne pouvait pas lui mentir, non, pas avec la sympathie que lui manifestait Lauren.

— Je vous en prie, ne le dites à personne. Brock a insisté pour que nous nous mariions...

— J'ai vécu la même situation, confia Lauren.

— Je doute que ce soit tout à fait la même chose, murmura Ella, en pensant à son grand-père et à sa trahison envers Brock.

— Peut-être plus que vous ne le croyez, répondit Lauren. Si je peux vous donner un conseil, croyez en l'avenir. Les choses évoluent parfois comme on ne s'y attendait pas. Je parle d'expérience. Et, par-dessus tout, prenez soin de vous. Pensez à ce petit être si précieux, là dans votre ventre...

Au bord des larmes soudain, Ella réprima un sanglot.

— Merci, dit-elle. J'apprécie votre aide.

— Avez-vous choisi un prénom ? demanda Lauren avec une grande douceur.

— Pas encore. A vrai dire, j'essaie juste de survivre au jour le jour, en ce moment.

— Vous connaîtrez bientôt des jours heureux, j'en suis certaine, dit Lauren.

Ella sourit, ou plus exactement, se força à sourire, car tout au fond d'elle-même, et malgré un semblant d'espoir, elle doutait de pouvoir connaître un jour le bonheur avec l'homme de sa vie.

Deux jours plus tard, Ella sortit de la cabine d'essayage, revêtue de la robe qu'elle porterait pour son mariage. Elle avait choisi celle-ci avec sa mère, lors d'une vente privée, dans l'une des boutiques de luxe du centre-ville, à proximité de Maddox Communications. Si près, même, qu'un moment elle pensa rendre visite à Brock, avant de renoncer bien vite à ce projet. Il était clair qu'il ne souhaitait plus sa présence dans les locaux de la société.

— Tu es ravissante, dit sa mère en la serrant contre son cœur. Ton mariage me rend si heureuse, ma chérie. Oh oui, je suis heureuse que l'histoire ne se reproduise pas et que ton enfant ait un père. Si tu savais quel soulagement cela représente pour moi, Ella, et comme je regrette de ne pas avoir pu te donner ce bonheur...

— Tu m'as donné tout ce qu'un enfant peut espérer, maman, protesta Ella, le cœur serré. Toi, ton amour et... surtout tu m'as appris à faire des bulles, ajouta-t-elle avec humour, se forçant à conclure sur une note joyeuse.

— Tu as toujours aimé faire des bulles, rétorqua sa mère en riant, avant de poser une main sur le ventre de sa fille. Je suis sûre que ton bébé adorera ça, lui aussi.

— Nous lui apprendrons, toi et moi, répondit Ella, en déposant un baiser sur la joue de sa mère.

— Oui, bien sûr, chuchota celle-ci, le regard perdu dans le vague. Mais chaque chose en son temps, et d'abord le mariage, reprit-elle, l'air enjoué. Tu es belle comme le jour, ma chérie. Et je te souhaite tout le bonheur du monde. Tu seras heureuse, je le sais.

Ella avait beau en douter, elle s'obligea à sourire. Malgré les nausées, malgré son amour non partagé pour cet homme qui allait devenir son époux. Le cœur serré, elle se regarda longuement dans le miroir. Était-ce bien elle, cette jeune femme revêtue d'une robe de mariée ? Elle, vraiment, cette femme qui s'apprêtait à dire oui à Brock Maddox ? Mais quel avenir y avait-il pour un mariage conclu avec si peu d'amour ?

Le jour venu, une voiture avec chauffeur les mena, elle et sa mère, jusqu'à la plage où devait se dérouler la cérémonie. Le soleil avait fini par dissiper les dernières brumes matinales, et au moins ne pleuvait-il pas. La voiture se gara devant la luxueuse bâtisse où serait ensuite servi le repas de noces.

Ella aperçut Brock au loin et, à sa vue, son cœur se serra. En dépit des sentiments qu'elle nourrissait pour lui, jamais elle n'aurait osé espérer l'épouser un jour. Tant de choses les opposaient. Et voilà qu'aujourd'hui... Non, tout cela ne pouvait être vrai, il y avait forcément une erreur.

— Ella, dit sa mère en lui caressant la joue. Ne t'inquiète pas. C'est un grand jour.

— Je sais, mais..., répondit-elle, la gorge nouée par un profond sentiment d'appréhension.

— Chut, pas de « mais », murmura sa mère en plongeant ses yeux dans les siens. Tu dois garder confiance, toujours.

Ella sourit à cette phrase, si souvent entendue dans son enfance. Elle inspira profondément. Oui, c'était le jour ou jamais. Elle devait avoir confiance, sourire à la vie. Elle descendit de voiture et marcha avec sa mère vers le bâtiment principal où une hôtesse vint les accueillir.

— Tout est prêt, nous n'attendions plus que vous, dit la jeune femme. Enfin, il manque encore la harpiste.

— Une harpiste ? s'étonna Ella en regardant la porte-fenêtre.

— Oh, désolée, s'exclama l'hôtesse. Peut-être s'agissait-il d'une surprise...

— Je te précède, comme convenu, intervint sa mère, visiblement aux anges.

Puis, prenant la main d'Ella entre les siennes, elle ajouta :

— Je suis si heureuse pour toi, et pour le bébé.

— Je t'aime, maman, murmura Ella, au comble de l'émotion.

Elle suivit sa mère des yeux tandis que celle-ci descendait à petits pas les marches menant à une terrasse en teck, aménagée à même le sable. Le Pacifique, d'un bleu intense, mais agité d'une forte houle,

portait aujourd'hui bien mal son nom. Fallait-il y voir un mauvais présage ? se demanda soudain Ella avec une sourde appréhension.

Rassemblant tout son courage, elle se dirigea de nouveau vers l'hôtesse qui lui glissa aussitôt un somptueux bouquet de fleurs entre les mains.

— M. Maddox a insisté. Elles sont merveilleuses, vous ne trouvez pas ?

Ella baissa les yeux sur le bouquet de fleurs blanches parsemé d'éclatantes roses rouge sang. Elle ne put s'empêcher, à cet instant, de penser à la guerre qui opposait depuis si longtemps sa famille et celle de Brock.

Leur mariage permettrait-il de mettre enfin un terme à cette rivalité ? Fermant les yeux, elle inspira profondément, puis expira et suivit l'hôtesse.

\* \* \*

Brock regarda la porte s'ouvrir, et Ella faire son entrée dans la salle de réception. La brise soufflant depuis le large s'engouffrait dans ses cheveux et plaquait au passage le bas de sa robe en dentelle contre ses chevilles, lui donnant un aspect éthéré. On eût dit un ange. Il secoua la tête. Non, il ne devait pas se laisser abuser par cette image. Il connaissait Ella sous un jour autrement moins angélique. Ce n'était pas un ange qu'il épousait, mais une femme. Une femme sensuelle, déesse du sexe dans son lit et assistante efficace au bureau. Une femme capable de dissimulation et de mensonge, à qui il avait fait confiance alors qu'elle le poignardait dans le dos.

Il ravala sa salive, refoulant cet arrière-goût d'amertume qui ne le quittait plus. Il devait garder à l'esprit des choses bien plus importantes. L'enfant. Son enfant. Cela seul comptait désormais.

Son père lui avait enseigné deux choses essentielles : le sens du devoir, envers leur société, et envers la famille.

Si sa mère s'était toujours montrée une épouse dévouée, il n'en demeurait pas moins qu'elle avait aussi été une femme distante, égoïste, presque absente. Ella ne serait pas ce genre de mère, il en était certain. Il savait combien elle pouvait se montrer passionnée, que ce soit dans ses bras ou dans le travail. Sa future épouse était entière, enthousiaste, responsable aussi. Elle se donnait sans compter et elle aimerait leur enfant de toute son âme. Loin de considérer ce dernier comme une obligation, elle l'accueillerait au contraire comme un don précieux... Restait leur relation à eux deux : eh bien, ils feraient en sorte de la gérer au mieux.

Ella croisa à ce moment son regard et, bien qu'il ne puisse lire dans ses yeux à cette distance, il comprit le tourment qui l'agitait. Elle s'avavançait tête haute, avec la grâce d'une princesse, son petit ventre rebondi affleurant sous la robe.

Il frémit, incapable de détourner les yeux de celle qui avait été sa maîtresse, de celle qui lui avait fait perdre la tête au point de l'aveugler : lui, Brock Maddox, rompu à la dureté du monde des affaires, n'avait rien vu, rien décelé chez elle qui puisse laisser penser à un quelconque double jeu.

Oui, elle l'avait trahi. Elle n'avait pas eu le moindre scrupule à abuser de sa confiance et... et pourtant, il la désirait encore : son corps lui manquait, ses soupirs, ses cris... Il aurait dû se mépriser pour sa faiblesse. Quoi qu'il en soit, une fois qu'Ella porterait son nom, elle serait entièrement à lui, et il ne doutait pas de la loyauté dont elle ferait preuve à son égard.

Elle fit encore quelques pas hésitants, presque timides, et s'arrêta devant lui, cherchant son regard. Comme il le pensait, ses yeux exprimaient une profonde émotion. Il prit sa main, heureux de son trouble, puis, sans détacher ses yeux des siens, déposa un baiser sur sa main.

— Nous sommes prêts, annonça-t-il en se tournant vers le prêtre.

La cérémonie commença, bientôt suivie de l'échange des consentements. Brock prononça vœux et promesses d'une voix résolue, avant de se tourner vers Ella qui, à son tour, s'engagea d'une voix

tremblante à le chérir et à lui être fidèle jusqu'à la fin de ses jours.

— Je vous déclare mari et femme, proclama le prêtre d'un ton solennel. Vous pouvez embrasser la mariée.

Ce fut à cet instant précis qu'un rayon de soleil perça derrière les nuages.

Sans se faire prier davantage, Brock attira alors sa femme entre ses bras.

Il la sentit trembler tandis qu'elle s'abandonnait contre lui, à la fois forte et fragile.

— Tout ira bien, chuchota-t-il à son oreille.

— Oui, tout ira bien, répondit-elle dans un murmure, résolue à cacher le doute qui l'étreignait.

\* \* \*

Ella ferma brièvement les yeux, priant pour que cessent ces satanés vertiges. Le repas, un riche assortiment de crustacés et de poissons grillés, accompagnés de légumes bio, lui restait sur l'estomac. Elle tenta de réchauffer ses mains glacées, et s'efforça de sourire à Flynn et à sa femme, Renée.

— Tu es magnifique, s'exclama chaleureusement cette dernière.

— Merci, répondit-elle, avec un sentiment de culpabilité, car elle avait aussi trahi la jeune femme en utilisant leur amitié dans le seul but de soutirer toujours plus d'informations confidentielles sur Maddox Communications.

Elle s'étonnait, du reste, que Renée daigne encore lui adresser la parole.

— Je suis heureux de voir enfin mon frère la bague au doigt, déclara Flynn en souriant. Il est marié depuis si longtemps à la société que je commençais à me demander si...

— Cesse donc de te poser des questions inutiles, l'interrompit Brock en levant son verre de vin. Et merci d'être venu, ajouta-t-il à l'intention de son frère avant de se tourner vers Ella.

— A ma femme, conclut-il. Puisse notre amour grandir, ainsi que notre bonheur.

— C'est mon espoir le plus cher, répondit-elle à voix basse.

Rencontrant le regard de son époux, elle demeura interdite devant la passion qui, à ce moment, illuminait ses yeux. Elle aimait l'éclat intense qui traversait de temps à autre son regard, éclairant soudain ses prunelles d'un bleu presque fluo. C'était du reste pour cela qu'elle était tombée amoureuse de lui : pour cette flamme qu'il mettait en toutes choses, son ardeur au travail, son amour de la vie et... la fièvre avec laquelle il la possédait, dans le secret de leurs nuits, au-dessus des bureaux de Maddox.

Sa mère, le frère de Brock ainsi que sa belle-sœur applaudirent à ces vœux.

— Où allez-vous passer votre lune de miel ? s'enquit Flynn, tout sourire.

En une fraction de seconde, le regard de Brock se glaça. Il détourna les yeux.

— Pour cela, nous allons devoir attendre, répondit-il. L'entreprise traverse actuellement une phase critique, et je ne peux pas me permettre de m'absenter.

Ella pâlit et se félicita d'être toujours assise... Elle ne savait que trop bien, hélas, qui était la cause de cette « phase critique ».

Une heure plus tard, juste après le départ des derniers invités, la limousine s'ébranla pour regagner la ville. Assise sur la banquette arrière, à côté de Brock, Ella regardait son mari à la dérobée. A peine osait-elle respirer, tant le silence était pesant entre eux.

— Tu étais très belle, très élégante, dit-il enfin, sans même lui jeter un regard.

Elle resta silencieuse, trop bouleversée pour articuler le moindre mot. Elle venait... Ils venaient de commettre une terrible erreur. Jamais elle n'aurait dû consentir à ce mariage. Que ne pouvait-elle revenir en arrière ! Mais peut-être était-il encore possible de tout annuler ?

— Merci, répondit-elle d'une voix altérée. Les fleurs aussi étaient sublimes et j'ai beaucoup apprécié l'intermède de la harpiste.

— C'est normal. Le jour de son mariage, toute femme a droit à un traitement de faveur.

— Vraiment ?

— C'était en tout cas l'avis de Renée, répondit-il, les yeux tournés vers la vitre.

— Voilà qui est très généreux de sa part.

— En effet.

Ella soupira. Cette conversation, alors qu'ils venaient à peine de s'engager l'un envers l'autre, lui déchirait le cœur. Où était la passion ? La joie ? Soudain, n'en pouvant plus, elle chuchota :

— Je comprends que tout le monde soit fâché contre moi. Il est normal que tu m'en veuilles et...

— Je ne t'en veux pas, l'interrompit-il. Tu as fait preuve de loyauté envers ton grand-père. Désormais, c'est envers moi que tu devras être loyale.

Les choses étaient bien plus compliquées que cela, songea-t-elle pour elle-même.

La limousine se garait à présent devant le perron de la demeure des Maddox, à Nob Hill. Brock lui prit la main pour l'aider à descendre, et à gravir les marches de l'imposante maison. Ella avait toujours apprécié chez lui cette délicatesse qui contrastait étrangement avec la férocité presque sauvage dont il pouvait faire preuve lorsqu'il se sentait agressé. Dès leur première rencontre, la complexité de son caractère avait fasciné Ella, notamment ce mélange chez lui de bonnes manières et de force brute. Brock savait se montrer le plus charmant des hommes, mais dès qu'il se sentait menacé, il reprenait aussitôt son armure de guerrier. Il se révélait alors un homme sans pitié, capable de tout pour protéger son bien.

La considérait-il désormais à lui ? se demanda-t-elle. Ou bien se montrait-il possessif envers elle uniquement à cause du bébé ?

La gouvernante vint les accueillir sur le seuil, un sourire attendri aux lèvres.

— Félicitations à tous les deux. Je suis si heureuse pour vous. Et comme vous êtes jolie, miss Lint... Oh, pardonnez-moi, je veux dire madame Maddox.

Ella tressaillit. Ce fut comme si elle recevait une douche froide. Mme Maddox... N'avait-elle pas rêvé de porter un jour le nom de l'homme qu'elle aimait ? Pourtant, ce rêve longtemps caressé prenait aujourd'hui une saveur amère. Voulant faire bonne figure, elle chassa ces tristes pensées, incompatibles avec la joie qu'imposait un jour comme celui-là, et prit les mains de la gouvernante entre les siennes.

— Merci Anna, dit-elle avec chaleur. Vous êtes si gentille !

— Vous voudrez bien demander à Roger d'emporter les affaires d'Ella dans ma suite ? coupa Brock.

— Je m'en occupe tout de suite, répondit Anna avant de disparaître.

— Tu... Ta suite ? répéta Ella, prise de panique.

— Ma suite compte deux chambres indépendantes, deux salles de bain, un bureau, un salon ainsi qu'une petite salle de gym. Ah, au fait, ma mère devrait nous rendre visite, enchaîna-t-il, d'un ton cette fois ouvertement irrité. Fort heureusement, elle ne restera pas longtemps. Moins elle en sait sur ma vie privée, mieux je me porte. Maman a le chic pour se mêler de ce qui ne la regarde pas. L'indiscrétion ne lui a jamais posé de cas de conscience. Au moins, si tu es installée dans ma suite, nous nous épargnerons quelques questions très désagréables. Bien, je dois passer au bureau, je rentrerai tard. Au cours des jours prochains, Roger t'aidera à déballer tes affaires, mais je t'interdis d'en faire trop. Tu as eu une dure journée, repose-toi.

Il se tut et plongea ses yeux dans les siens. Durant un instant, si bref qu'elle pensa avoir rêvé, elle crut voir une flamme qu'elle connaissait bien dans son regard. Mais sans doute n'était-ce qu'un mirage.

— A tout à l'heure, dit-il et, sans rien rajouter, il lui tourna le dos, la laissant seule pour leur nuit de noces.

\* \* \*

Quelques heures plus tard, les employés ayant pour la plupart déserté l'immeuble de la société, Brock reçut Logan Emerson dans son bureau. Le détective privé travaillait depuis peu pour lui, en réalité

depuis le jour où il était devenu évident que quelqu'un espionnait l'entreprise.

La gorge serrée, il repensa à ce moment précis où il avait appris qu'Ella était l'auteur des fuites. Elle, son havre de paix, son oasis... Tout en faisant l'amour avec lui, elle savait tout ce qu'il construisait.

— Je viens d'apprendre votre mariage, déclara d'emblée Logan en prenant place dans le fauteuil face au bureau. J'avoue que la nouvelle m'a un peu déconcerté.

— Elle est enceinte de moi, répondit Brock sans détour.

D'habitude plutôt réservé, Logan émit un petit sifflement de surprise.

— Je présume que cela signifie que vous n'engagerez pas de poursuites contre elle...

— Vous présumez bien.

— Je comprends. Dans ce cas, j'ai bien l'impression que mon travail pour vous se termine ici, dit Logan avec un hochement de tête.

— Pas nécessairement, répondit Brock. Maddox connaît encore aujourd'hui certaines difficultés. Il reste d'autres pistes à explorer. Et je voudrais que vous vous y mettiez le plus rapidement possible, cela va de soi. J'aimerais aussi que vous vous teniez à ma disposition, le temps de voir comment la situation évolue.

— Aucun problème. J'attends votre coup de fil.

— Parfait, dit Brock en se levant. C'est tout pour aujourd'hui.

Logan se leva à son tour, main tendue.

— Tous mes vœux de bonheur. Si je puis me permettre... Je ne pense pas que votre épouse ait agi contre votre intérêt de gaieté de cœur.

Brock se contenta d'un bref hochement de tête. Tout était allé si vite. La trahison, l'enfant, le mariage... C'était toute sa vie qui, en un rien de temps, se trouvait bouleversée.

— Merci.

Il passa les heures suivantes à travailler sur les projets prévus pour la semaine à venir. Pourtant, lui qui, généralement, parvenait sans mal à se concentrer, éprouva ce soir-là les pires difficultés à régler ses dossiers.

La trahison d'Ella continuait de l'obséder. Cette histoire le rongait. Il serra les poings, les relâcha. Après tout, et encore une fois, n'aurait-il pas agi de même si son père le lui avait demandé ? Oui, il aurait fait n'importe quoi pour la sauvegarde de Maddox Communications. L'entreprise était son héritage et c'était maintenant à lui de la faire durer.

Il était tard, très tard, quand il retrouva la propriété familiale et monta à l'étage pour rejoindre sa suite. Il nota que la porte de la seconde chambre était fermée. Celle de la sienne, en revanche, était restée ouverte. La lampe de chevet était allumée, le lit ouvert. Il s'avança dans la pièce, regarda autour de lui, capta les effluves d'un parfum fleuri.

Dans un vase en cristal, sur l'un des chevets, se trouvait une rose, une seule, d'un rouge écarlate. Une fleur prise dans le bouquet d'Ella. Il aperçut une carte, contre le vase, et l'attrapa. Deux simples mots y figuraient :

« Merci. Ella. »

Ce n'était pas la première fois qu'elle le remerciait, mais ce soir-là il en éprouva une profonde émotion. Cette rose incarnait toute la passion qui les liait, avant que la vérité n'éclate. Il prit la fleur, la respira, le cœur à la fois plein d'espoir et de regret. Retrouveraient-ils un jour cette flamme, cette tendresse ?

Ella régla son réveil pour le lendemain matin 7 heures. Elle serait ainsi levée en même temps que Brock et partagerait le petit déjeuner avec lui. Ce serait un début, une première tentative pour donner un semblant d'authenticité et de chaleur à ce mariage de... raison. Le mot lui étreignit aussitôt le cœur. La tâche qui l'attendait était rude, mais il lui fallait essayer. Elle ne pouvait pas vivre un lien factice, dépourvu de tendresse, c'était au-dessus de ses forces. Et puis... il y avait leur enfant, un enfant qui aurait besoin de parents unis. Si pour l'instant, elle se sentait désespérée face à son époux, au moins avait-elle la certitude que l'éviter ne résoudrait rien.

Au matin, elle se leva donc à la hâte, brossa rapidement ses cheveux, enfila son peignoir et se rendit dans la véranda. Elle était la première. Deux minutes plus tard, Brock faisait son apparition, manifestement très surpris de la trouver là.

— Bonjour, dit-elle gaiement, pas mécontente de son petit effet. Un café ?

— Oui, merci.

Elle remplit sa tasse, s'efforçant de ne pas trembler sous son regard.

— Tu ne prends rien ? s'enquit-il après une gorgée de café.

— Le café ne me réussit pas, ces temps-ci, et tant mieux, puisque de toute façon, il n'est pas recommandé pendant une grossesse.

— Ah oui ? Je ne savais pas.

— Pour tout te dire, je traverse depuis plusieurs semaines une phase de somnolence aiguë ! J'ai envie de dormir en permanence. Une vraie marmotte ! Mais en principe, je devrais retrouver toute mon énergie d'ici peu, conclut-elle, un peu gênée.

— Attention quand même, remarqua-t-il avec un demi-sourire. Ne crois pas que tu vas pouvoir courir un marathon pour autant ! Ton seul travail consiste à prendre soin de toi et de l'enfant.

— Je vais réfléchir à l'aménagement d'une chambre pour le bébé, suggéra-t-elle.

— L'enfant aura sa propre chambre, celle où tu dors actuellement, dit-il en la regardant au fond des yeux.

Et elle, que devenait-elle ? Où dormirait-elle, le moment venu ? se demanda-t-elle avec un frisson voluptueux. Brock essayait-il de lui dire qu'elle le rejoindrait un jour dans sa chambre ? Dans son lit ?

Le souvenir de leur sensualité partagée la submergea une fois de plus. Qu'en serait-il de leurs retrouvailles charnelles ? Retrouveraient-ils la passion qu'ils avaient connue ?

— Tu veux dire..., reprit-elle d'un ton hésitant. Tu veux dire que nous partagerons ta suite, toi et moi ? C'est ce dont tu as envie ?

— Ne précipitons pas les choses, rétorqua-t-il aussitôt d'un ton plus froid. Ces deux dernières semaines ont été mouvementées. Pour l'instant, tu as besoin de te reposer. Ne commence pas à en faire

trop, surtout. Roger se chargera de déballer tes affaires.

Ella acquiesça d'un signe de tête. Un lourd silence s'ensuivit. Le cœur gros, elle pensa avec nostalgie à leurs conversations joyeuses d'autrefois, dans une autre vie...

— Je dois y aller, annonça-t-il subitement, après avoir jeté un coup d'œil à sa montre.

— Si tôt ? répondit-elle malgré elle.

— J'ai un petit déjeuner de travail avec...

Il s'arrêta net, se souvenant apparemment de la règle désormais en vigueur dans leurs relations : interdiction formelle de lui livrer toute information professionnelle... Et comment aurait-elle pu lui en vouloir ? Elle l'avait bel et bien trompé, abusant de sa confiance sans le moindre scrupule. Elle recueillait aujourd'hui ce qu'elle avait elle-même semé, voilà tout. Et elle aurait beau faire, Brock demeurerait toujours sur ses gardes, désormais.

— Bonne journée, parvint-elle à articuler.

— Toi aussi.

Il lui tourna le dos et disparut, la laissant seule avec ses questions, ses angoisses. Peut-être lui rendrait-il sa confiance avec le temps..., se reprit-elle une fois de plus à espérer. Oui, elle devait y croire. Cet enfant en elle n'était-il pas porteur de réconciliation ?

\* \* \*

Plus tard, le même jour, Ella se rendit chez elle afin d'emballer ses dernières affaires avec l'aide de sa mère.

— Je suis infiniment heureuse pour toi, ma chérie, lui dit celle-ci, et je me réjouis que tu emménages avec ton mari ; mais comme tu vas me manquer ! ajouta-t-elle d'un ton chargé de tristesse.

— Je ne pars pas bien loin, maman, répondit Ella en serrant sa mère dans ses bras. Nous nous verrons souvent, je te le promets. Et puis, tu peux m'appeler quand tu veux, tu le sais.

— J'ai bien fait de m'inscrire à ce groupe de soutien, remarqua Suzanne. Echanger avec ces personnes qui vivent la même chose que moi m'aide beaucoup et me donne de la force. Je n'ai aucune envie d'être un fardeau pour toi.

— Ne parle pas comme ça, maman... Tu n'es pas un fardeau. Je veux surtout que tu me promettes de ne pas te fatiguer. Je ne trouve pas raisonnable que tu recommences déjà à travailler, même à mi-temps.

— C'est l'hôpital qui se moque de la charité, dit sa mère en riant de bon cœur. Il y a encore peu de temps, tu n'étais pas la dernière à faire des heures supplémentaires. Mais, grâce au ciel, Brock ne te laissera plus t'épuiser au bureau, surtout dans ton état.

— Tu as raison, répondit Ella d'un ton vague.

Elle pensait à ces « heures supplémentaires », en réalité le plus souvent des heures de volupté volées au monde, avec son patron et amant, juste au-dessus du bureau... Quant à reprendre un jour son poste chez Maddox Communications, elle ne se faisait pas d'illusions : Brock ne le permettrait jamais.

— Je ne voudrais pas me montrer indiscreète, ma chérie, reprit sa mère, mais pourquoi avoir tant attendu pour lui annoncer ta grossesse ?

— Parce qu'entretenir une liaison avec son patron n'est jamais simple, répliqua Ella en se forçant à sourire.

La soirée était déjà bien avancée quand Ella fut de retour dans sa nouvelle demeure. Elle proposa son aide à Roger pour transporter l'un des cartons à l'étage.

— Mais vous n'y pensez pas, madame ! s'exclama l'homme à tout faire de la propriété des Maddox, l'air scandalisé. Monsieur ne me le pardonnerait pas.

— Entendu, entendu, dit-elle en souriant. Laissez-moi, au moins, vous apporter quelque chose à boire.



— Avec plaisir, c'est gentil, madame.

Ella sortit une bouteille d'eau minérale du mini-réfrigérateur installé dans la suite de Brock, puis rejoignit Roger dans la petite chambre où il finissait de déposer ses affaires.

— Et surtout, ne vous avisez pas de déplacer ces cartons toute seule, ajouta-t-il.

— Peut-être pourrions-nous les pousser un petit peu contre le mur.

— Je m'en occupe, dit Roger. Mais il vous faudra faire attention cette nuit à ne pas trébucher dessus en vous rendant à la salle de bain. Vous feriez mieux de laisser une lampe allumée, par précaution.

— Très bonne idée idée, Roger ! Je comprends maintenant pourquoi Brock a tellement confiance en vous.

— Merci pour le compliment, madame Maddox, répondit non sans fierté l'intéressé.

Ella sourit et, dans un brusque élan, serra Roger dans ses bras, touchée par la gentillesse et la simplicité de cet homme un peu fruste qui semblait accorder tant d'importance à la confiance que lui manifestait son patron. Comme elle le comprenait...

— Alors, c'est promis, reprit Roger, aussi surpris que gêné par cette démonstration d'affection. Ne vous fatiguez pas inutilement à vouloir tout ranger ce soir. Rome ne s'est pas faite en un jour, comme on dit...

Après le départ de Roger, Ella vida quatre cartons, répartissant ses affaires entre la commode et le dressing. Elle s'accorda ensuite une pause, puis décida de prendre une douche.

Brock n'était pas encore rentré. Que faisait-il donc à une heure aussi tardive ? Avait-il décidé de passer la nuit dans l'appartement au-dessus du bureau ? De dormir dans ce lit qu'ils avaient si souvent partagé, après le travail ?

Elle tressaillit à ce souvenir, et augmenta la pression du jet, comme si cela allait l'aider à se débarrasser de ses angoisses et de ses regrets. Laisant échapper un soupir, elle caressa doucement son ventre, essayant de se projeter dans l'avenir, une fois l'enfant venu au monde... Non, chaque chose en son temps. Gérer le présent était déjà bien assez compliqué.

Ella sortit de la cabine de douche, passa une chemise de nuit, puis sécha rapidement ses cheveux avant d'enfiler un peignoir. A ce moment et à sa grande surprise, son estomac émit quelques gargouillis. Il était tard, pourtant elle avait comme une petite faim, sensation plutôt rare chez elle ces derniers temps... Il fallait donc en profiter ! Elle se souvint de bananes aperçues dans la coupe de fruits, en bas dans le salon, et prit la direction de l'escalier d'un pas alerte.

Elle descendit la première marche, puis la deuxième. Lorsque son pied se prit dans la ceinture de son peignoir, elle agrippa la rampe, mais trop tard. Déjà elle basculait, tête la première, le long de l'escalier. Son ventre, ses seins heurtèrent violemment chaque marche. Elle cria, tenta de s'accrocher à quelque chose pour arrêter sa chute. En vain.

Anna et Roger apparurent au bas de l'escalier, l'air catastrophé.

Devant leur expression horrifiée, Ella ferma les yeux et se mit à prier. Le bébé. Oh, le bébé.

— Madame... ? Madame, ça va ? demanda Roger en se précipitant auprès d'elle.

Elle respira avec prudence, bougea avec précaution les jambes, les bras. Rien de cassé, apparemment. Mais elle avait l'impression d'être passée sous un métro.

— Oui, je... Je crois, mais..., articula-t-elle avec peine, j'ai peur. Je m'inquiète pour le bébé.

— Je vous conduis immédiatement à l'hôpital, lui dit Roger d'un ton qu'il voulait rassurant.

\* \* \*

Brock poussa sans ménagement la porte du service des urgences et se dirigea vers le bureau d'accueil, la peur au ventre.

— Brock Maddox, dit-il, la voix étranglée, à l'infirmière de service. Ma femme est ici.

— En effet. Suivez-moi, je vous prie, répondit la jeune femme.

L'infirmière le mena à travers un long couloir aux murs blafards jusqu'à une salle de soins. Ella se trouvait là, allongée sur une table d'examen, Anna et Roger auprès d'elle. Un silence pesant régnait dans la pièce.

Lorsqu'il entra, tous trois tournèrent la tête vers lui d'un même élan.

— Monsieur Maddox, dirent Anna et Roger en un chœur parfait.

Devant la mine défaite de ses employés, Brock sentit sa gorge se serrer encore un peu plus.

— Merci de l'avoir emmenée aux urgences, dit-il, puis s'adressant à Ella :

— Comment te sens-tu ?

— J'attends pour l'échographie, répondit-elle dans un murmure. Quelle maladroite je fais...

Elle semblait lutter pour retenir ses larmes. Brock s'avança près d'elle et lui prit la main.

— Il faut d'abord que nous nous assurions que tu ne souffres d'aucun traumatisme, dit-il doucement.

A cet instant, Roger toussota avec discrétion.

— Si vous avez besoin de nous, monsieur, nous sommes dans la salle d'attente.

— Le bébé ! Mon Dieu, comme je m'en veux, continua Ella. Et si par mon imprudence, j'avais... ?

— Chut, l'interrompit Brock en posant un doigt sur ses lèvres. Ne dis pas des choses comme ça, ne les pense même pas.

Une jeune femme vêtue d'une blouse blanche se présenta à la porte.

— Bonsoir, je suis le Dr Shen, dit-elle en tendant la main à Ella, puis à Brock. Si j'ai bien compris, la maman aurait fait une chute ? Les bébés sont étonnamment résistants : votre petit bout de chou n'a sans doute rien. Vérifions cela tout de suite.

Le médecin étala du gel sur le ventre d'Ella et commença à faire glisser la sonde. Brock fronça les sourcils quand apparut sur l'écran une forme confuse... celle de son enfant.

— Excellent ! Voilà le cœur, dit-elle en désignant un point sur l'écran. Ecoutez, tout me semble parfaitement normal, conclut-elle après un moment d'observation.

Elle retira la sonde, la tendit à l'infirmière, puis se tourna vers Ella et Brock.

— Vous serez couverte d'hématomes demain, chère madame. En revanche, le bambin se porte comme un charme. A l'avenir, faites attention aux escaliers, d'accord ?

— C'est promis, répondit Ella dans un long soupir de soulagement.

— Vous pouvez rentrer chez vous, poursuivit le Dr Shen tout en remplissant une fiche. Si cela vous fait plaisir, je vais demander que l'on vous donne un cliché de l'écho.

— Oh oui, merci, répondit Ella.

— Merci, dit Brock à son tour.

Intriguée par le son presque mécanique de sa voix, Ella dévisagea son époux. Il semblait émerveillé, transporté même. Elle continua de l'observer, sourire aux lèvres, comprenant ce qu'il éprouvait. Les battements du cœur, les mouvements des jambes et des bras, tellement minuscules, oh oui, il y avait de quoi être bouleversé, fasciné, transporté...

— Désolée de t'avoir dérangé, lui dit-elle enfin, tout en se redressant pour descendre de la table d'examen.

Brock s'empressa, glissant un bras autour de ses épaules.

— Je t'interdis de dire une chose pareille.

— Tu as tant à de choses importantes à faire par ailleurs...

— Rien n'est plus important, dit-il d'une voix profonde. Rien.

— Le fait de voir le bébé, comme ça, dans ces conditions, c'était un peu stressant pour une première fois, mais... il est là et bien là. Notre enfant...

— Oui, notre enfant, reprit Brock en souriant.

Deux jours plus tard, Ella commençait à tourner en rond et à broyer des idées noires. Elle ne supportait plus l'exil imposé par Brock. Elle avait envie de sortir, de retrouver le monde extérieur, de se sentir vivante. Etre enceinte n'était pas une maladie, en principe !

Quand elle la vit dévaler le grand escalier et se diriger d'un pas résolu vers la porte d'entrée, la gouvernante s'exclama, effarée :

— Vous... vous sortez ?

— Oui, en effet, je sors, lança Ella en faisant face à Anna. Le médecin n'y voit apparemment aucune objection. L'échographie n'a rien décelé, je n'ai pas eu de pertes de sang. Un peu d'exercice me fera le plus grand bien.

— Je ne crois pas que cela plaise à M. Maddox, insista la gouvernante, l'air réprobateur.

— A en croire Brock, je devrais vivre dans du coton jusqu'à l'accouchement ! Franchement, vous qui êtes une femme, vous trouvez ça normal ?

— Non bien sûr, vous avez raison, mais c'est que vous nous avez fait une sacrée peur. Et si M. Maddox vous demande, que dois-je lui dire ?

— Eh bien, dites-lui que je suis allée faire un peu de shopping. Je dois me trouver un peignoir plus court, répondit Ella tout sourire.

— Heureuse initiative, rétorqua Anna en riant. J'appelle Roger. Il vous conduira en ville.

— Oh non, c'est inutile, protesta Ella.

— M. Maddox tient à ce que vous vous déplaciez en voiture. Je vous en prie, cela ne prendra que quelques minutes.

Exaspérée, Ella attendit devant la maison en trépignant, puis elle monta dans la voiture et demanda à Roger de prendre la direction du centre commercial.

— Le centre commercial ? répéta l'homme à tout faire, l'air aussi indigné que si elle avait prononcé un gros mot. Vous ne préférez pas le centre-ville ? C'est là que Mme Maddox mère se rend habituellement pour son shopping.

— Non, j'adore faire mes courses au centre commercial, répéta-t-elle, d'un ton ferme.

Quelques minutes plus tard, Roger la laissait devant l'entrée du grand magasin. Ella se dirigea vers le rayon lingerie, s'arrêtant longuement devant les peignoirs en soie. D'ici peu, elle ne rentrerait plus dans ce genre de vêtement, se dit-elle en caressant son ventre. Elle se rabattit sur des modèles plus amples, optant pour un confortable peignoir rouge vermillon.

Là-dedans, elle allait ressembler à une cerise géante, songea-t-elle en riant doucement d'elle-même.

A cet instant, son téléphone sonna. Reconnaisant le numéro de Brock, elle fit la grimace.

— Allô ? lança-t-elle sur un ton qu'elle voulait détendu.

— Mais que fais-tu au centre commercial ? demanda Brock d'emblée, sans même un bonjour.

— Bonjour Brock, tu vas bien ? riposta-t-elle joyeusement. Je suis en train de chercher un modèle de peignoir plus court. Si je comprends bien, tes espions ont déjà donné l'alerte...

— Roger m'a dit que tu avais catégoriquement refusé d'aller en ville, continua Brock d'un ton peu affable. J'ai les moyens de t'offrir un peignoir et tout ce dont tu as besoin, dans des boutiques dignes de ce nom, bon sang. Tu n'as pas besoin de te rendre dans un centre commercial.

— Mais j'aime précisément faire du shopping dans ces lieux-là. Pourquoi les hommes adorent-ils aller à la chasse, à ton avis ? Parce qu'ils ont à portée de fusil une foule de gibiers à poils et à plumes ! C'est le même genre de plaisir que trouve une femme dans un centre commercial...

Un silence s'ensuivit, puis il marmonna :

— Evidemment, je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle...

— Eh bien, je suis contente de t'avoir éclairé sur cette question essentielle du shopping ! Tu pourrais même exploiter cette idée dans une future campagne.

— Pourquoi pas, en effet...

— Mais chut, pas un mot. Je suis l'ennemie jurée de Maddox Communications, ajouta-t-elle avec un soupir.

— Tu n'es pas une ennemie.

— Ah non ? Pourtant, je ne me sens pas vraiment la bienvenue à ton bureau désormais. Je me trompe ?

— Non, admit-il. En tout cas, je ne tiens pas à ce que tu y reviennes pour l'instant. Bon, à tout à l'heure pour le dîner. On se retrouve à la maison ? enchaîna-t-il, manifestement pressé de changer de sujet.

— S'il le faut...

— Tu ne te plais pas, à Nob Hill, c'est cela ?

— Si, mais tout y est si... Ella chercha le mot juste :... guindé.

Il rit à l'autre bout du fil, d'un rire franc, spontané, pour la première fois depuis ce jour mémorable où il était venu lui annoncer qu'il l'avait démasquée.

— J'en conviens, dit-il. Peut-être pourrions-nous nous débarrasser de certaines choses.

— Ta mère ne risque-t-elle pas d'en être contrariée ?

— Elle ne le remarquera sans doute même pas...

— Cela m'étonnerait.

— Tu pourrais commencer par l'une des pièces du rez-de-chaussée. Réaménage-la à ton goût, et n'hésite pas à te débarrasser des meubles, si cela te chante.

— Vraiment ? répondit-elle, tout excitée à cette idée. Ce serait fabuleux.

— Forcément, puisque c'est mon idée.

— Quel arrogant tu fais ! s'exclama-t-elle.

— Cela ne t'a jamais rebutée, il me semble, par le passé, murmura-t-il.

Elle retint son souffle, troublée.

— Non, en effet.

— Qu'est-ce qui te ferait envie, pour le dîner ? reprit-il d'un ton plus distant.

Ella hésita. Ce dont elle rêvait par-dessus tout, c'était un dîner en tête à tête avec Brock, dans l'appartement au-dessus du bureau. Mais elle savait bien que c'était impossible. Il avait été très clair : il ne voulait plus d'elle dans les locaux de Maddox Communications. Ella ferma les yeux, assaillie par un douloureux sentiment de perte. Ils avaient partagé tant de moments intimes, là-bas.

— J'aimerais un repas tout ce qu'il y a de plus simple, répondit-elle enfin avec une lassitude soudaine, pensant avec nostalgie à ce petit restaurant où ils aimaient se rendre, avant...

— Une vraie purée de grand-mère alors, au Four Square Diner, répondit-il comme s'il avait lu dans ses pensées. Bien, ne passe pas trop de temps au centre commercial. Je te rappellerai pour l'heure.

Et il raccrocha.

Ella reprit son exploration, flânant entre les rayons. Soudain, elle tomba en arrêt devant une somptueuse robe fourreau impression léopard. La sensualité du vêtement raviva encore sa nostalgie. Parviendrait-elle un jour à susciter de nouveau le désir chez Brock ?

\* \* \*

Après une folle journée passée entre rendez-vous et réunions diverses, Brock arriva le premier au Four Square Diner. Un quart d'heure plus tard, il se levait pour accueillir Ella.

— Tu en as trop fait, aujourd'hui, dit-il en la dévisageant. Tu as l'air fatigué.

— Merci. Toi aussi, tu es superbe, ironisa-t-elle, avant de l’embrasser sur la joue.

— C’est que tu es censée te reposer, voilà tout, dit-il en riant.

Il avait toujours aimé l’humour de son ancienne assistante et maîtresse.

— Il y a une certaine différence entre se reposer et sombrer dans le coma, tu ne crois pas ? répliqua-t-elle tout en parcourant le menu d’un œil distrait. Comment s’est passé ton après-midi ?

— De façon plutôt studieuse. La campagne pour Prentice se présente bien.

— Tant mieux... Et ta nouvelle assistante ? Tu en es satisfait ?

— Il n’a rien de commun avec toi, répondit-il du tac au tac.

— Tu... Tu as embauché un homme ? s’étonna-t-elle.

— Absolument. Et il est tout à fait compétent.

— Au moins, tu ne risques pas de te laisser séduire. Et c’est plus sûr pour la société. Oui, excellente stratégie, ajouta-t-elle après un court silence, en le regardant dans les yeux.

Brock soutint son regard, mais ne laissa rien transparaître de ses pensées. Après avoir passé commande à une serveuse plus vraie que nature avec son petit tablier vichy rouge et sa queue-de-cheval, il reporta son attention sur Ella.

— Alors, ces emplettes ?

— J’ai déniché une foule de choses... intéressantes, répondit-elle distraitement.

N’était-elle pas un fardeau, pour lui ? Une épine dans le pied, comme elle l’avait été pour son grand-père jusqu’à ce que ce dernier trouve le moyen de l’utiliser.

— Quel genre de choses ? insista-t-il. J’espère au moins que tu as acheté un peignoir suffisamment court pour ne pas trébucher à chaque pas.

— Oui, j’ai trouvé mon bonheur, et quelques babioles en plus. Tu as des projets pour ce week-end ?

— Comme d’habitude, marmonna-t-il avec un haussement d’épaules. Le travail.

Il s’interrompit un instant pour saluer un homme à l’autre bout de la salle, qu’Ella reconnut aussitôt. C’était Logan Emerson, l’un des cadres supérieurs du service commercial de la société. Il sourit à Brock, puis la regarda avec une certaine insistance, avant de détourner les yeux. Ella s’était toujours sentie mal à l’aise avec Logan. Brock n’avait jamais rien dit à son sujet, et elle ne comprenait pas qu’il l’ait nommé à un poste aussi important, alors qu’il n’avait manifestement pas les compétences requises.

— Il s’en sort un peu mieux avec les chargés de clientèle ? s’enquit-elle.

— Oh, en fait, je l’ai changé de poste, récemment, répondit Brock. Je pense qu’il y sera plus efficace.

— Vraiment ? Et que fait-il maintenant ?

— Je l’ai chargé de la sécurité au sein de la société.

— Ah ? Une sacrée reconversion !

Brock hocha la tête mais s’abstint de tout commentaire. Ella s’apprêtait à parler d’autre chose quand une idée lui traversa la tête.

— Responsable de la sécurité, cela ne m’étonne pas, chuchota-t-elle. C’est vrai qu’il en a l’allure. Toujours tiré à quatre épingles, discret, secret même... Il ferait fortune comme détective privé.

Quelque chose passa dans les yeux de Brock, une étincelle, l’éclat furtif de la panique. Et brusquement, l’évidence apparut à Ella :

— C’est donc ça, il est détective privé. C’est lui qui t’a dit, à propos de moi ?

Brock reposa sa fourchette avec agacement.

— Quelle importance désormais ? maugréa-t-il.

Ella sentit son appétit disparaître, remplacé par une forte nausée.

— C’est à ce titre que tu l’as embauché ? demanda-t-elle, la voix mal assurée, en agrippant sa serviette. Tu me suspectais depuis longtemps ?

— Tu étais la dernière personne que je suspectais, répondit-il en la fixant d’un regard noir.

Ballottée entre honte et culpabilité, elle baissa les yeux.

— Je veux te dire une chose... Cela a presque été un soulagement, pour moi, que tu découvres la vérité. Etre enceinte de toi ne faisait que rendre la situation plus insupportable encore. Si ce n'avait été pour le traitement expérimental dont ma mère a besoin...

— Comment ? Quel traitement expérimental ?

— Logan ignore donc ce détail ? Ma mère est malade, gravement malade, et ce nouveau traitement anticancéreux est très onéreux. Nous n'avions pas les moyens de l'envisager, et l'assurance refusait de couvrir les soins.

— Qu'es-tu en train de me dire ? Athos acceptait de payer le traitement de ta mère, à la condition que tu lui fournisses des renseignements sur ma société ?

— Oui, c'est cela, admit-elle, la gorge serrée. Je ne suis pas fière de moi, crois-le bien, mais je n'avais pas le choix. Je ne pouvais imaginer perdre maman pour une sordide histoire d'argent. Ma mère est tout, pour moi.

Le cliquetis des couverts contre les assiettes et le ronronnement des conversations dans le restaurant lui parut soudain assourdissant, tant le silence entre Brock et elle se fit pesant.

— Pourquoi m'avoir caché la maladie de ta mère ? demanda-t-il enfin.

Ella soupira, fermant un bref instant les yeux.

— Je n'avais pas envie que mes problèmes viennent assombrir notre relation... Ces moments avec toi étaient si précieux, des espaces de bonheur préservés, d'où toute ombre était bannie...

Elle se tut, inspira profondément avant de reprendre :

— Tu avais ton travail, moi le mien. Mais lorsque nous montions à ton appartement, au-dessus du bureau, j'oubliais Maddox. Il n'y avait plus que toi et moi.

Il approcha sa main, prit la sienne.

— Je peux prendre en charge le traitement de ta mère.

Ella secoua la tête, tentant de ravalier ce mauvais goût d'amertume à la pensée de son grand-père.

— Non, chuchota-t-elle. Laisse-le payer. C'est le moins qu'il puisse faire, après avoir orchestré un tel désastre.

Le regard de Brock s'adoucit, il sourit.

— Je t'envie d'être si proche de ta mère, dit-il. Et j'admire ton dévouement...

Après une longue douche, Ella s'enveloppa d'une serviette et entreprit de se sécher les cheveux. Elle revêtirait son nouveau peignoir dès qu'elle aurait fini, se promit-elle. Elle sourit en pensant à la sensation de la soie sur sa peau. C'était bien là le seul plaisir sensuel qu'elle pouvait espérer, puisqu'elle était pour l'instant condamnée à faire chambre à part...

Fermant les yeux, tentant de refouler toute idée voluptueuse dans un recoin lointain de son cerveau, elle se concentra sur l'air chaud soufflant dans ses cheveux et sur ses épaules. Quand elle rouvrit les yeux au bout de quelques secondes, ce fut pour découvrir Brock, à quelques mètres d'elle, torse nu, un petit plateau à la main.

De surprise, elle laissa tomber le sèche-cheveux.

— Oh ! Zut ! s'exclama-t-elle en se baissant pour éteindre l'appareil.

Dans le mouvement, la serviette qu'elle avait nouée autour de son corps se défit. Horrifiée, elle la rattrapa tant bien que mal au niveau des hanches, avant de s'en couvrir les seins. Enfin, le souffle court et les joues en feu, elle se figea.

— J'ai frappé, dit-il avec un calme olympien en promenant son regard sur elle.

— Je n'ai rien entendu, répondit-elle, consciente de l'électricité dont s'était soudain chargée l'atmosphère.

— Anna a pensé qu'un jus d'orange et quelques biscuits te feraient plaisir.

Ella sourit, prit le plateau et le posa sur la coiffeuse, le tout sans relâcher d'un cran sa serviette.

— Comme c'est gentil de sa part. Elle est vraiment aux petits soins avec moi, plus que ma mère même !

— Il faut dire que tu es toi-même aux petits soins pour ta mère, et que tu ne te préoccupes pas beaucoup de toi, répliqua-t-il du tac au tac.

— Peut-être, répondit-elle, nerveuse d'être presque nue devant lui.

Malgré son trouble, Ella ne put s'empêcher d'embrasser d'un regard furtif le corps de son amant, ce corps dont elle connaissait et aimait le moindre détail. Il portait son pantalon de pyjama sur les hanches, juste en dessous du nombril, laissant voir des abdominaux irréprochables qui avaient toujours fait son admiration dans ces moments d'exploration voluptueuse. Ella ne put retenir un soupir au souvenir de la douceur de sa peau sous ses lèvres, de la puissance de ses épaules sous ses mains, lorsqu'il l'embrassait, et il y avait aussi ce soupir si particulier qui lui échappait quand elle s'appliquait à des caresses plus intimes, plus précises et...

— Ella ? A quoi penses-tu ?

Elle le dévisagea, sentit ses joues s'embraser.

— Oh, à rien. Rien qui mérite de...

A cet instant, il effleura tendrement son bras, la retenant d'aller au bout de son mensonge. Voilà deux semaines qu'ils n'avaient pas fait l'amour, et que Dieu lui pardonne, mais Brock son amant magnifique lui manquait terriblement. Malgré les nausées, malgré son existence totalement chamboulée, oui, elle ressentait un besoin ardent de son corps, de ses caresses...

— Je me demande..., commença-t-elle dans un murmure, je me demande comment tu peux avoir encore envie de moi.

Il l'attira entre ses bras et, au contact de son torse contre ses seins, elle soupira, comme si on l'avait subitement allégée d'un poids.

— Pourquoi est-ce que je ne te désirerais plus ? demanda-t-il en pressant sa main sur sa taille.

Ella retint son souffle, subjuguée par l'évidence de son désir : une érection manifeste. Troublée, elle chercha son regard.

— Après ce que j'ai fait... Comment... ?

Il glissa son autre main dans ses cheveux, puis approcha sa bouche de la sienne.

— Chut, dit-il à voix basse. Tu penses trop.

Et il l'embrassa, l'embrassa comme un homme embrasse la femme qu'il veut posséder. Avait-elle le droit, vu les circonstances, d'espérer entre eux davantage que du sexe ? Sans doute pas, se dit-elle tandis qu'il glissait sa langue autour de la sienne. Et puis, peut-être avait-il raison, après tout : elle ferait mieux d'arrêter de penser et de s'abandonner à ses sensations. Qu'avait-elle à perdre ?

Elle dénoua sa serviette qui alla s'échouer à ses pieds et se pressa contre lui, s'offrant enfin corps et âme à leurs retrouvailles charnelles.

La sentant nue contre lui, Brock laissa échapper un son rauque et prit ses seins entre ses mains. Ella retint un cri. La caresse se propageait telle une onde de plaisir, jusqu'entre ses cuisses.

— Un problème ? chuchota-t-il contre ses lèvres.

— J'ai l'impression d'être plus sensible, depuis que je...

Incapable d'en dire plus, elle ravala un gémissement tandis qu'il prenait ses tétons entre ses doigts.

— Tu veux que j'arrête ?

— Oh, non, par pitié, non, le supplia-t-elle, désespérée par la rapidité avec laquelle son corps répondait au sien.

— Ce n'est pas dangereux pour toi ? s'enquit-il alors avec une gravité aussi soudaine qu'inattendue. Pour le bébé ?

Dangereux comment ? Sur le plan médical ? Parce que sur un tout autre plan, peut-être n'était-ce pas indiqué pour elle, en effet.

— Non... Faites comme d'habitude, a dit le médecin, articula-t-elle, la gorge serrée par l'émotion.

— Bon sang, comme tu m'as manqué, dit alors Brock en prenant son visage entre ses mains, juste avant de l'embrasser de nouveau, avec une ferveur décuplée.

Ella ferma les yeux. En quelques secondes, ce fut comme si chaque cellule de son corps s'enflammait. Elle voulait plus, tellement plus. Il continuait de l'embrasser comme si sa vie en dépendait. Elle se cambra contre lui tandis qu'il glissait une jambe entre les siennes, pressant cette dernière contre l'intérieur de ses cuisses.

N'en pouvant plus, elle repoussa le pantalon de son amant. Son désir était maintenant si fort qu'elle en avait le vertige. Toute réserve oubliée, elle plaqua une main sur son ventre plat, la fit descendre doucement avant de la refermer sur son sexe dur.

— Pas si vite, dit-il, haletant.

— Cela ne va pas assez vite, pour moi, murmura-t-elle, le souffle court.

— Oh, Ella, soupira-t-il et il l'emporta dans ses bras jusqu'à sa chambre, puis l'allongea sur son lit avant d'achever de se déshabiller, sans la quitter des yeux.



— Si tu savais combien de fois j'ai rêvé de te faire l'amour, ici, marmonna-t-il en s'allongeant près d'elle, sa main venant se loger entre ses cuisses.

Posant une bouche avide sur la sienne, il se remit à la caresser de ses doigts experts, éveillant en elle un désir qui la faisait presque suffoquer.

— Brock, gémit-elle, entre prière et sommation.

Une seconde plus tard, il plongeait en elle, son regard, noir, étincelant, rivé au sien, la pénétrant avec une puissance irrésistible. Elle s'ouvrit à lui, agrippa ses épaules qu'elle griffa de ses ongles tant elle voulait l'amener plus loin en elle. Il allait et venait, si fort, si profondément qu'elle perdit bientôt conscience, criant d'extase, jusqu'à ce qu'il se fige et explose en elle, submergé à son tour par un orgasme violent.

Blottie entre les bras de son amant, Ella reprenait peu à peu son souffle, subjuguée par la passion de leur étreinte. Elle avait l'impression que son cœur allait exploser. Brock était là, toujours enfoui en elle, et c'était comme si sa force virile emplissait tout son être. Elle se sentait merveilleusement... entière. Oui, c'était cela, et elle aurait voulu que cet instant dure l'éternité. Lorsque Brock se retira, elle crut qu'elle allait éclater en sanglots.

Il roula à côté d'elle, et posa une main possessive sur son ventre. Les yeux clos, elle s'exhortait au calme, tentant de retrouver son souffle.

— A partir de maintenant, dit-il, la voix encore altérée par le plaisir, tu dormiras ici, avec moi.

\* \* \*

Ce fut un bruit insolite qui arracha Ella au sommeil le lendemain matin. Ouvrant les yeux, elle découvrit Brock au pied du lit. Déjà habillé, celui-ci était apparemment en train de vérifier la batterie de son BlackBerry. Un rayon de soleil timide filtrait à travers les volets.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle en s'asseyant, encore engourdie de sommeil.

— Là où je vais presque chaque samedi, répondit-il en la regardant. Au bureau. Je dois étudier certains dossiers. Inutile de te lever tout de suite. Je serai de retour vers la fin de l'après-midi. Passe une bonne journée.

Sur ces paroles, il lui tourna le dos et sortit de la chambre. Ella le suivit des yeux, désarçonnée par son attitude distante. Se pouvait-il qu'il s'agisse du même homme, celui qui cette nuit lui faisait l'amour avec tant de passion ? L'homme qui semblait vouloir l'aimer jusqu'à son dernier souffle ? Ce matin, il donnait l'impression de n'avoir qu'une envie : la fuir.

Cette nuit, au plus fort du plaisir, elle avait eu le sentiment que quelque chose passait entre eux, un courant nouveau, qui présageait autre chose. Aujourd'hui, elle ne savait plus. Brock s'était montré si froid. Jamais il n'avait agi ainsi, avec une telle réserve, même du temps de leurs amours, au bureau. Elle se recroquevilla, soudain glacée.

A la vérité, il ne lui faisait plus confiance. Cela n'avait rien d'une surprise. Même s'il prétendait pouvoir oublier sa trahison pour le bien du bébé, il était encore loin de lui avoir pardonné. Y parviendrait-il un jour ? Rien n'était moins sûr.

Ella se rallongea, somnola un moment pour tenter d'oublier son désarroi. Après quelques rêves confus, elle se leva, déterminée. Pas question de se laisser abattre. Elle était forte et l'heure était venue de faire en sorte que ce mariage ne soit pas un échec. Elle se battrait jusqu'au bout pour cela. Dans un premier temps, elle allait s'occuper de la maison, en commençant par réaménager le cabinet de travail.

En premier lieu, décida-t-elle, elle allait s'attaquer aux rideaux. Quand elle la surprit, un peu plus tard, juchée sur une chaise, en train de détacher les épaisses tentures, la gouvernante poussa un cri horrifié.

— Madame Maddox ! Mais que faites-vous ? s'écria-t-elle.

— Brock m'a demandé de redécorer une pièce de la maison. J'ai choisi le cabinet de travail.

La gouvernante écarquilla les yeux.

— Oh, mais... En a-t-il parlé, euh... Mme Maddox mère a-t-elle été informée de cette initiative ?

— Je ne crois pas, non. Mais Brock pense que réaménager une pièce ou deux ne posera pas de problème. Je n'ai pas l'intention de refaire la maison dans sa totalité, vous savez.

— Oui, bien sûr, acquiesça Anna, manifestement peu convaincue.

— Je vois bien que cela vous tracasse. Vous pensez que Mme Maddox sera fâchée ?

— Dans les faits, la demeure appartient à M. Maddox. Mais, depuis la mort de son mari, et lorsqu'elle n'est pas en voyage, madame vit ici. Enfin, M. Maddox reste le maître des lieux, et vous, son épouse... en tant que telle bien sûr, vous avez votre mot à dire...

— C'est une façon bien élégante de me faire comprendre que cela pourrait créer des tensions, répliqua Ella en souriant. Ne vous en faites pas. Je ne vous demande pas de prendre parti. Je respecte votre loyauté envers la mère de Brock. Je pensais essayer d'instaurer une harmonie de couleurs avec les autres pièces, reprit-elle en promenant son regard sur le cabinet de travail. Et j'aimerais que la pièce soit confortable pour que Brock puisse aussi s'y détendre.

— C'est une excellente idée.

— Après les rideaux, je compte enlever la plupart des meubles et tous ces bibelots.

— C'est comme vous voulez, répondit Anna. Mais par pitié, laissez Roger vous aider. Si M. Maddox venait à apprendre que vous montez sur les chaises, je serais forcée de rendre mon tablier.

Ella passa les heures suivantes à ranger les bibelots dans des cartons pendant que Roger, de son côté, s'occupait des meubles.

— Je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais madame a l'habitude d'employer certains décorateurs pour ce genre de travail, remarqua l'homme à tout faire.

— Merci pour la suggestion, mais je connais moi-même quelqu'un de très compétent en la matière, répondit Ella en pensant à Bree Kincannon Spencer.

L'amitié de Bree représentait un autre dégât collatéral, et non des moindres, dans cette sale guerre entre les deux sociétés, initiée par son grand-père. Bree ne lui pardonnerait peut-être jamais sa trahison, mais elle ressentait aujourd'hui le besoin de s'excuser auprès de la jeune femme qui lui avait offert sa confiance et son amitié. Cette démarche la rendait nerveuse, autant qu'elle lui paraissait nécessaire.

— J'aimerais que vous retiriez aussi ce bahut pour finir. Cela ne vous ennuie pas ?

— Aucun problème. Je suis là pour ça.

— Merci, répondit Ella. Merci à vous et à Anna.

Une fois dans sa chambre, elle composa le numéro de Bree, s'attendant à tomber comme d'habitude sur sa boîte vocale.

— Allô ? répondit Bree au bout de trois sonneries, visiblement un peu essoufflée.

Surprise d'entendre son amie, Ella ne sut d'abord que dire.

— Allô ? répéta Bree. Ella ?

— Oui, c'est moi. Ecoute, je sais que tu m'en veux, dit-elle enfin tout en faisant les cent pas. Si j'étais toi, je m'en voudrais aussi, mais pourrais-tu m'accorder quelques minutes pour me permettre de m'expliquer ? Rien n'excuse ce que j'ai fait, seulement ton amitié compte énormément, pour moi, et je tiens à ce que tu connaisses toute la vérité...

Pour toute réponse, elle n'obtint qu'un silence oppressant. Au bout d'un moment qui lui sembla une éternité, Ella reprit, la gorge nouée :

— Je comprendrais que tu refuses. Et je suppose que tu es sans doute occupée avec Gavin, aujourd'hui, puisque nous sommes samedi...

— J'ai envoyé Gavin jouer au golf. Il a besoin de se détendre depuis qu'il a créé sa société. Mais il craint toujours de me négliger, alors j'ai dû insister.

— Tu as beaucoup de chance, remarqua Ella à voix basse, en pensant à la façon dont Brock l'avait abandonnée, le matin même.

— Gavin ne rentrera pas avant 17 heures. Il y a un petit café en bas de notre rue. Tu veux que nous nous y retrouvions ? D'ici une heure, ça ira ?

— Oh oui. Merci, Bree, répondit Ella avec gratitude.

Une heure plus tard, quand elle poussa la porte du café, Bree était déjà là, installée à une table. Elle se leva aussitôt en l'apercevant. Elle avait changé, songea Ella. Elle semblait plus sûre d'elle. Apaisée. Elle se souvint avec émotion de Bree à l'époque où celle-ci avait sollicité son aide pour attirer l'attention de Gavin. Elle voulait alors changer de look, se mettre en valeur pour l'homme de ses rêves. Bree avait toujours manqué de confiance en elle, doutant trop souvent de ses qualités. Aujourd'hui, elle était radieuse. Une jeune mariée épanouie, et qui semblait faire confiance à la vie en dépit de la trahison de sa soi-disant meilleure amie.

— Merci d'être venue, Bree, dit-elle, la voix tremblante, mais déterminée. Je suis désolée, crois-le, commença-t-elle avant de raconter toute l'histoire : de la pression exercée par son grand-père, à la maladie de sa mère.

— Oh, mon Dieu, dit Bree un quart d'heure plus tard en prenant sa main. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Je t'aurais aidée. Tu sais que j'ai de l'argent.

— Je n'aurais jamais osé te demander cette aide, chuchota Ella. Et je me sentais piégée. Si tu savais comme je me détestais de faire ce que je faisais. Et puis Brock et moi avons commencé à sortir ensemble...

Elle se tut, trop émue pour continuer.

— Gavin m'a raconté. Brock était littéralement effondré après avoir appris la vérité.

Tout au fond d'elle, Ella savait combien Brock avait été blessé par sa trahison, néanmoins elle ne parvenait pas encore à savoir ce qui avait été le plus touché, chez lui. Son cœur ? Ou son incommensurable ego, sa satanée fierté ?

— Mais tout a fini par s'arranger, enchaîna Bree avec un sourire chaleureux. Vous êtes mariés désormais.

Ella ne dit rien, pourtant son amie ne fut pas dupe.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Brock t'a bien pardonné, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas si simple. Nous avançons à petits pas et... je suis enceinte, chuchota-t-elle.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Bree, mais c'est fabuleux ! Euh, j'imagine que tout n'est pas rose, mais... un bébé !

Ella ne put s'empêcher de sourire, réchauffée par l'enthousiasme de son amie. Comme elle lui avait manqué !

— Fabuleux, oui, si l'on fait abstraction des nausées.

— Tu sais, on dit que tout mariage qui commence dans le noir finit dans la lumière. Tiens bon. Les choses, après tout, ne peuvent aller qu'en s'améliorant. Regarde pour moi. Longtemps, j'ai cru que Gavin ne pourrait jamais m'aimer, et aujourd'hui je suis une épouse comblée.

— C'est normal : tu mérites tellement d'être heureuse !

— Toi aussi, dit Bree avec tendresse.

— Crois-tu que tu pourras me pardonner un jour ? demanda Ella après un instant d'hésitation.

— C'est déjà fait. Mais il faudrait que tu te pardonnes maintenant à toi-même.

Ella respira soudain plus librement. Le pardon de Bree lui apportait une formidable bouffée d'espoir. Peut-être qu'en fin de compte Brock finirait par lui accorder son pardon lui aussi. Peut-être que leur mariage serait aussi heureux que celui de son amie et de Gavin. Peut-être...

— Merci pour tout, Bree. Et maintenant, j'ai une faveur à te demander. Tu te souviens quand tu m'avais demandé ton aide pour un relooking ?

— Tu n’as pas besoin de ça, voyons !

— C’est gentil. En revanche, le cabinet de travail de Brock a besoin d’être réaménagé entièrement, et de préférence, selon mes goûts ! J’espérais que tu pourrais m’aider.

— J’en serai très flattée, répondit Bree, une main sur le cœur. Avec grand plaisir. Si nous allions dès maintenant sur les lieux ?

\* \* \*

Elles prirent toute une série de clichés du cabinet de travail, évoquant les différentes options possibles pour donner à la pièce plus de confort et de sobriété, puis allèrent faire le tour des différentes boutiques de mobilier contemporain. Dans l’une d’entre elles, elles dénichèrent le canapé idéal, un fauteuil de relaxation ainsi qu’une table basse. Ella, un peu intimidée par le luxe de la boutique et les sommes dépensées, laissa Bree se charger des détails de la livraison qu’elle obtint pour le soir même. Son amie devant rentrer, elles s’embrassèrent une dernière fois et Ella continua seule sa quête. Elle choisit un poste de télévision et donna là aussi son adresse pour une seconde livraison dans la soirée.

Il était près de 19 h 30 quand elle prit place sur le nouveau canapé, éreintée, mais dégustant néanmoins avec un certain appétit une cuisse de poulet rôti, accompagnée de haricots verts. Son seul regret était que Brock ne soit pas encore rentré...

Il arriva peu avant 20 heures, et la rejoignit aussitôt dans le cabinet. Manifestement surpris par le changement, il regarda tout autour de lui.

— Que se passe-t-il ? Où sont passés les meubles ?

— Tu m’as demandé de réaménager une pièce. C’est chose faite.

— Je vois. C’est vraiment pas mal. Et cette télévision ! Vivement le prochain match de base-ball !

— Veux-tu essayer ton nouveau fauteuil ? suggéra-t-elle, enchantée par sa réaction.

Tout sourire, il s’installa dans le fauteuil de relaxation, s’étira.

— C’est le bonheur absolu.

— J’en ai testé une bonne dizaine avant de me décider.

— Et j’aime beaucoup le canapé, aussi, dit-il. Je dois dire que la pièce est métamorphosée.

— Ce n’est pas encore fini, car il reste la déco à changer, mais oui, c’est un bon début.

— Tu as été très occupée à ce que je vois, remarqua-t-il en la regardant avec curiosité.

— En effet.

— Et je constate avec plaisir que tu prends également un repas décent, pour une fois...

— Oh, je rêve de chips et de spaghettis bolognaise, mais je tiens le coup.

— Tu feras une maman superbe, dit-il d’une voix légèrement émue.

— Tu le penses vraiment ?

— Sans aucun doute.

Troublée, elle faillit lui demander si elle lui avait manqué, s’il avait pensé à elle, mais s’abstint. C’était sans doute trop exiger...

— Tu as passé une bonne journée ? s’enquit-elle en souriant.

— Excellente. J’ai dîné avec un futur client. Le propriétaire d’une entreprise de cosmétiques de la côte Ouest.

— Oh, intéressant ! s’exclama-t-elle espérant qu’il lui en dirait davantage.

— Nous verrons. Notre collaboration n’en est qu’à ses débuts, rien n’est certain. Tu sais comment ça se passe, dit-il en s’approchant d’elle, ses yeux brillant d’une flamme qui la fit subitement rougir.

— Montons, tu veux ? Allons nous détendre dans le jacuzzi...

— J’aimerais beaucoup mais grossesse et jacuzzi ne vont pas bien ensemble, d’après ce que je sais. Je crois que les températures trop élevées sont déconseillées pour le bébé.

— Je comprends. Dommage...

— Mais un bain... ou une douche, pourquoi pas ?

— Viens, dit-il en lui tendant une main. Tu m'as manqué.

Ella sentit une joie brutale l'envahir. Ces simples mots résonnaient dans son cœur comme une symphonie, une formule magique qui d'un coup, d'un seul, effaçait tous ses doutes et toutes ses peurs.

\* \* \*

Le dimanche, Brock ne devant pas se rendre au bureau, ce fut Ella qui composa le programme de la journée. Promenade sur la plage et pique-nique, décida-t-elle. En fin de matinée, ils se retrouvèrent donc en tête à tête et main dans la main, en train de marcher pieds nus au bord de l'eau. Ella eut un instant l'impression de rêver tant la situation était inédite. Mais non, ils étaient bien là, tous les deux, profitant de ce jour de liberté, comme peut le faire un couple normal et... heureux ? Ah non ! Elle n'allait pas recommencer avec les questions ! Elle se sentait si bien qu'elle n'avait aucune envie de laisser son esprit la tourmenter ! Ils arrivaient à cet instant au bout de la plage. Ella proposa qu'ils s'y installent pour le déjeuner.

— Je devais avoir dix ans la dernière fois que j'ai pique-niqué, remarqua Brock, une fois allongé sur la couverture.

— Peut-être devrais-tu faire cela plus souvent, répondit-elle tout en déballant leurs victuailles.

— Peut-être, dit-il en la regardant, avant de boire à la bouteille une longue gorgée d'eau.

Après un instant de silence, il reprit soudain :

— Alors, comment vis-tu ton nouveau statut d'épouse Maddox ?

— Je fais de mon mieux. J'espère seulement que mon mari sera plus souvent à la maison, après la naissance de notre enfant...

— En fait, c'est drôle parce que je fais de mon mieux aussi ! répliqua-t-il d'un ton espiègle. On ne peut pas dire que mon père m'ait donné l'exemple non plus, lui qui passait sa vie au bureau...

— Mais toi ? De quoi as-tu envie ? De passer plus de temps au bureau, ou plus de temps avec notre enfant ?

— Je n'y avais pas réfléchi jusqu'ici. Mon objectif a toujours été tellement simple, évident même. Je me suis exclusivement consacré à protéger et à faire prospérer la société.

— Je n'ai aucune idée sur ce qu'on peut attendre d'un père, enchaîna-t-elle avec un haussement d'épaules, le mien étant parti dès qu'il a su que ma mère était enceinte.

— Cela a dû être difficile pour vous deux.

— Oui, c'est vrai. Heureusement, maman et moi avons toujours été très proches et j'ai eu une enfance finalement très heureuse.

— Et aujourd'hui, c'est toi qui prends soin d'elle.

— Exact. Je l'aime, cela me semble naturel. Et toi, avais-tu des liens aussi forts avec ton père ?

— Bonne question, à laquelle je n'ai pas vraiment de réponse. En fait, il voulait d'abord que je sois le meilleur. C'était sûrement sa façon de m'aimer, même si c'était une façon... exigeante. En ce sens tu as sans doute été plus heureuse que moi. Mais toi, qui t'a transmis ton ambition professionnelle ?

— Je me suis juré de ne jamais dépendre d'un homme, répondit-elle du tac au tac.

— Vraiment ? s'étonna-t-il.

— Aussi loin que je m'en souviens, mon grand-père a toujours subvenu à nos besoins, tout en ayant honte de nous. Je ne voulais plus avoir à endurer ce genre de situation. J'ai donc fait des études. Puis ma mère est tombée malade.

— A quel moment Koteas a-t-il sollicité ta... contribution ? demanda doucement Brock en prenant sa main.

— Lorsque ma mère a rechuté, et que ce traitement expérimental s'est avéré être sa dernière et unique chance de guérison. Nous n'avions pas les moyens, mon grand-père était prêt à payer, à condition toutefois, que... j'y mette aussi le prix.

— Me séduire faisait partie du plan ? s'enquit-il de but en blanc.

— Certainement pas ! Tu es fou ! Je ne pensais même pas que tu m'embaucherais, mais lorsque je suis entrée à ton service, je... je t'avoue que j'ai été subjuguée. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un comme toi.

— Je me souviens que tu t'es donnée à moi sans l'ombre d'un regret...

— Je...

Elle hésita encore, submergée par un maelström d'émotions, dont la culpabilité n'était pas des moindres, puis poursuivit :

— Je n'allais pas passer à côté de cette chance. Mon attirance pour toi était trop forte. Mais toi ? Qu'est-ce qui t'a décidé à venir vers moi ?

— Les mêmes raisons, à peu de choses près, répondit-il, visiblement ému. J'étais incapable de te résister.

## 6

— Oh, mon Dieu ! Nous avons été cambriolés ! résonna la voix stridente d'une femme dans toute la maison.

Tout juste sortie de la douche, Ella se précipita, passa à la va-vite son peignoir et, affolée, descendit à la hâte, pieds nus mais avec prudence, le grand escalier. A cet instant, un autre cri retentit, manifestement émis cette fois depuis le cabinet de travail.

Ella comprit de quoi il retournait quand, parvenue au bas des marches, elle tomba nez à nez avec Carol, la mère de Brock.

— Oh, mon Dieu, mon Dieu..., se lamentait madame Maddox avec distinction.

— Il n'y a pas eu de cambriolage, répondit Ella, le souffle court. C'est moi...

Carol se figea, avant de détailler son interlocutrice de la tête aux pieds, son visage botoxé ne trahissant aucune espèce d'émotion.

— A qui ai-je l'honneur ? prononça-t-elle enfin d'une voix sèche.

— Je suis Ella... Ella Linton...

— Linton. Ce nom me dit quelque chose...

— Je trav...

— Non, attendez, l'interrompit Carol. Oui, j'ai déjà entendu ce nom.

Elle se tut un instant, puis, se redressant de toute sa hauteur :

— Ah oui voilà, vous êtes l'assistante de Brock. Que faites-vous ici ? En peignoir ? Et pourquoi avoir saccagé mon cabinet de travail ? ajouta-t-elle tout en désignant la pièce d'un regard réprobateur.

Ella hésita, et soudain se jeta à l'eau :

— Je suis Ella Linton... Maddox.

Carol la dévisagea, les yeux écarquillés.

— Maddox ? Oh, ciel. Mon fils vous a épousée ?

Son regard dur se posa sur le ventre d'Ella.

— Ce n'est pas vrai ! Vous êtes enceinte ?

Ella s'éclaircit la gorge, confuse, comprenant que Brock n'avait pas pris la peine d'informer sa propre mère de leur mariage.

— Brock et moi nous sommes mariés la semaine dernière.

— Oh, dit Carol, semblant accuser le choc. Il ne m'en a rien dit.

Brock tenait à son indépendance vis-à-vis de sa mère, Ella pouvait le comprendre. Elle n'en éprouva pas moins une certaine sympathie pour Carol. Il ne devait pas être facile pour une mère d'apprendre le mariage de son fils aîné... de la bouche même de son épouse.

— Je suis désolée. Cette situation est embarrassante, reprit-elle. Brock m'a beaucoup parlé de vous.

— En bien, je présume, répondit Carol avec un sourire narquois.

Elle promena une nouvelle fois son regard sur la pièce.

— Je suppose que vous pouvez m'expliquer ceci...

— Eh bien, Brock m'a demandé de réaménager l'une des pièces du bas. J'ai jeté mon dévolu sur le cabinet de travail.

— Je vois. Oh, ce n'est pas que je m'en offusque. Je me doutais que cela arriverait un jour... Ainsi, vous êtes la nouvelle madame Maddox... Eh bien, vous ne savez pas ce qui vous attend, ma chérie... En fait, j'arrive tout juste d'Aspen. Mon avion s'est posé il y a une heure à peine. Je me suis accordé une petite halte à la station à mon retour d'Europe. Donnez-moi le temps de me rafraîchir un peu, puis nous irons déjeuner.

— Oh, je... euh, bredouilla Ella, mal à l'aise à cette perspective. Vous venez d'arriver. Vous devez avoir besoin de vous reposer.

— Certainement pas, répliqua Carol dans un sourire crispé. Je tiens à faire la connaissance de la femme de mon fils.

De nouveau, elle regarda le ventre d'Ella :

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Etes-vous enceinte ?

Ella voulut d'abord nier, sachant déjà ce que Carol penserait. Brock l'avait épousée à cause de cette grossesse. Mais après tout, n'était-ce pas la stricte vérité ?

— Oui, je suis enceinte.

Carol hochait doucement la tête sans la quitter des yeux, puis elle consulta sa montre, un bijou incrusté de diamants.

— Une heure, cela sera suffisant pour vous préparer ?

— Largement, répondit Ella. Mais si vous avez plus important à faire, je...

— Il n'y a rien de plus important, voyons, l'interrompit la mère de Brock.

Une heure plus tard, Ella rejoignait Carol dans la Bentley conduite par un chauffeur du nom de Dirk. Tout au long du trajet, Mme Maddox la harcela de questions, puis la voiture se gara devant le porche d'un restaurant, situé dans l'un des quartiers les plus huppés de la ville.

— Nous y voici, dit Carol.

Elle précéda sa belle-fille jusqu'à l'entrée des lieux où un maître d'hôtel les accueillit avec déférence. Et bien qu'il y eût foule à cette heure, ce dernier les conduisit aussitôt à une table.

— A présent, dit Carol, je veux tout savoir. Sur vous, et sur votre idylle avec mon fils.

Le serveur apporta une bouteille d'eau, faisant ainsi diversion, au grand soulagement d'Ella.

— Oh, eh bien, tout a été si vite, commença-t-elle, hésitante. Totalement inattendu. Le courant passait bien entre nous et...

— C'est le moins que l'on puisse dire, puisque vous êtes enceinte. Quel mois ?

Ella inspira doucement, s'efforçant d'ignorer l'agressivité manifeste de sa belle-mère.

— J'en suis au troisième... Mais parlez-moi plutôt de vous et de votre famille. Comment était Brock, bébé ? Je suis sûre que vous avez une foule d'histoires à raconter sur son enfance.

— Détrompez-vous. J'avais peu de temps à consacrer à mes fils. Etre l'épouse de James Maddox équivalait à un travail à temps complet. Mon mari exigeait que je sois auprès de lui, lors de ses dîners d'affaires. Je servais moi-même de publicité à sa société. Une société qui fut toujours sa préoccupation première, comme elle l'est d'ailleurs pour Brock aujourd'hui. Mais je suis certaine que vous savez déjà tout cela, puisque vous avez travaillé pour lui.

— Vous devez bien garder des souvenirs de Brock, enfant, insista Ella.

— Il était épuisant. Un garçon très remuant, très curieux, et terriblement ambitieux. Une qualité qu'appréciait énormément son père. James avait des idées bien arrêtées sur l'éducation de son fils. Il avait coutume de répéter qu'il élevait le lion dominant de la meute. Il fallait que Brock devienne le



meilleur dans tous les domaines ! C'est une nounou qui s'occupait de lui avant son entrée à l'école, j'étais bien trop prise alors... A ce propos, j'y pense : je pourrai vous fournir le nom de l'agence de nounous la plus chic de San Francisco.

— Oh, je n'en suis pas encore là, répondit Ella, d'un ton gêné.

L'idée de confier son bébé à une nounou ne lui était même pas venue à l'esprit...

— Ne tardez pas, insista Carol. Je sais que Brock exigera le meilleur pour son enfant. Comme son père le voulait pour lui. Puisque vous ne travaillez plus, j'imagine que vous allez vous inscrire dans l'un de nos clubs. Je peux vous aider, là aussi.

Ella haussa les épaules et sourit, un peu déstabilisée par cette avalanche de suggestions.

— J'avoue qu'entre le mariage, le déménagement et la grossesse, je suis un peu débordée pour l'instant.

— Ah, la grossesse ! La période la plus désastreuse de mon existence. J'ai passé la moitié de mon temps couchée, pour mes deux fils. Peut-être aurez-vous plus de chance. Si vous attendez un garçon, Brock ne fera sans doute pas de difficultés pour en rester là. En ce qui me concerne, avoir un second enfant était nécessaire à... l'équilibre de mon mariage... Ne perdez jamais de vue qu'une femme doit se battre pour retenir l'attention d'un homme riche, qu'elle soit mariée avec lui ou pas ! Il se trouve toujours quelqu'un pour essayer de vous ravir votre mari...

De retour à la propriété, Ella se réfugia dans sa chambre avec une seule envie : se glisser dans son lit, et y rester jusqu'à la fin des temps. Ce déjeuner avait été aussi éprouvant qu'interminable. En épousant Brock, elle avait commis la plus grosse erreur de sa vie. Elle aurait dû le quitter, partir pour le Mexique, le Canada, voire Paris. N'importe où pourvu que ce soit loin de Cruella, la mère diabolique de son mari !

Déprimée, elle décida finalement de ressortir pour rendre visite à sa mère. Toutes deux passèrent l'après-midi ensemble à bavarder, et à préparer des cookies pour l'une des amies de Suzanne. En fin de journée, Ella se sentait nettement mieux lorsque sa mère lui demanda avec tendresse :

— Ma chérie, il est déjà 19 heures, ne devrais-tu pas rentrer retrouver ton mari ?

— Brock est encore au bureau. Il ne m'en voudra pas de t'avoir rendu visite.

A cet instant, le téléphone d'Ella sonna. Elle fit une grimace, sachant qui l'appelait.

— Ella ? Tu ne réponds pas ? s'inquiéta sa mère.

A contrecœur, elle attrapa son sac et saisit son téléphone.

— Oui ?

— Où es-tu ? demanda Brock.

— Avec maman, répondit Ella d'un ton qu'elle voulait léger. En train de faire de la pâtisserie. Et toi ?

— A la maison... en train d'attendre ma femme, répliqua-t-il du tac au tac. Ma mère a dû te casser les pieds, non ?

— Oh, pas vraiment, dit-elle avec un petit rire nerveux. Mais elle est un peu pénible, c'est exact.

— Rentre, je te protégerai.

Il avait prononcé ces derniers mots de cette voix profonde qui la troublait tant.

— Me protéger de ta mère ?

— Je pourrais lui acheter un appartement. Elle emporterait toutes ses affaires, meubles et bibelots compris.

— C'est ta mère, tout de même. Et il y a sans doute certaines choses que tu ignores à propos de sa relation avec ton père.

— Tu la défends ?

— Je ne la défends pas. Je te suggère seulement de te montrer un peu plus compréhensif avec elle, d'essayer de voir ce qui se cache derrière son apparence un peu... rigide.

— Ce qui se cache derrière son apparence ? s'exclama Brock, goguenard. Excepté ses rides, je ne vois pas.

— Un peu d'indulgence. Elle a sacrifié toute son existence à jouer au mieux son rôle de Mme James Maddox.

— On dirait bien qu'elle t'a convertie...

— Elle n'a pas tort sur toute la ligne.

— Tu me fais marcher, c'est ça ? demanda Brock après un court silence.

— Pas du tout.

— Bien, j'envoie Roger te chercher.

— J'ai ma voiture.

— Je ne veux pas que tu conduises la nuit.

Ella n'insista pas, se contenta de soupirer avant de raccrocher, mais sentant le regard de sa mère sur elle, elle fit comme si elle avait encore Brock au bout du fil :

— Bien sûr, je rentre, mon chéri.

Puis elle se tourna vers Suzanne :

— Tu avais raison, mon mari s'impatiente...

Sa mère la dévisagea, d'un air perplexe :

— Tout va bien, entre vous deux ?

— Evidemment, dit-elle en détournant le regard. Bon, nous sommes jeunes mariés, nous avons quelques progrès à faire. En outre, je suis enceinte. Mais Brock est vraiment un homme étonnant...

Ella se leva, serra sa mère tendrement dans ses bras.

— Bien, je me dépêche. A très bientôt, maman !

Sur ces mots, elle quitta l'appartement en hâte. Certaines vérités gagnaient à être tues, même et surtout à sa propre mère.

\* \* \*

Trente minutes plus tard, Brock, qui tournait en rond depuis un bon moment dans la véranda, fut soulagé en entendant la porte d'entrée claquer. Elle était rentrée. S'il avait su que sa mère devait revenir aujourd'hui de son long séjour en Europe, il aurait trouvé un moyen de protéger sa femme. Sa chère maman était une manipulatrice redoutable, et voilà longtemps déjà qu'il aurait dû la jeter dehors... sauf qu'il n'avait jamais eu de raisons valables d'en arriver à de telles extrémités. Jusqu'à ce jour en tout cas.

Il se dirigea vers le salon, aperçut Ella au moment où elle s'engageait dans l'escalier.

— Ella ?

— Bonsoir.

— Tu vas bien ? Encore une fois, je suis désolé que tu aies dû supporter ma mère...

— Tu exagères. Ce n'est tout de même pas une dangereuse psychopathe, lui lança-t-elle moqueuse.

— Je vais faire en sorte qu'elle déménage au plus vite.

Ella fit aussitôt non de la tête, ce dont Brock ne put s'empêcher de s'agacer.

— Une objection ? reprit-il.

— Je trouve cette idée détestable. Il y a chez elle comme une profonde tristesse. Et cela me touche. Je pense qu'elle ne mérite pas un tel traitement, surtout de ta part.

Son regard exprimait en cet instant une sincère compassion. Elle avait bon cœur et c'était tout à son honneur, pourtant il trouvait sa sympathie envers Carol pour le moins excessive.

— Ce n'est pas comme si ma mère devait se retrouver à la rue. Crois-moi, c'est la meilleure chose à faire, pour elle... et pour notre mariage, riposta-t-il d'un ton ferme.

Deux jours plus tard, Carol déménageait pour un appartement situé à deux rues de la demeure familiale, n'emportant malheureusement que quelques-unes de ses affaires, meubles et autres bibelots restant pour l'essentiel chez Brock. Ella se sentit en conséquence tenue de procéder à un tri rigoureux.

— Je ne voudrais surtout pas jeter un objet de valeur, expliqua-t-elle à Anna. Quelque chose qui appartenait à James, par exemple...

— Ne vous en faites pas, la rassura la gouvernante, j'y veillerai.

— Je vous demanderai votre avis. Et si vous avez un doute sur un objet, nous le rangerons au grenier.

\* \* \*

Déplacer les meubles, tirer les tapis, décrocher les rideaux, la tâche était titanesque et chaque soir, Ella se couchait harassée de fatigue, pour se réveiller toute courbaturée le lendemain matin.

— Il est temps que cela s'arrête, protesta Brock au bout de quelques semaines. Toute cette activité effrénée est dangereuse pour toi, et pour le bébé aussi, au cas où tu l'aurais oublié...

— J'ai presque terminé. J'en ai encore pour deux jours, au maximum, répondit-elle en s'étirant entre les draps.

— Je dois absolument finaliser le dossier Prentice, et nous sommes sur le point de gagner un nouveau client, mais si je m'écoutais, je t'emmènerais loin d'ici, chuchota-t-il à son oreille tout en caressant ses cheveux.

— Vraiment ? Où m'emmènerais-tu ?

— Dans un endroit calme et voluptueux..., dit-il, sa main déjà s'égarant sur son ventre.

— Tu es incorrigible, protesta-t-elle en souriant. J'ai une mission, ici, que je compte bien mener à son terme. Je veux exorciser les démons de cette maison...

— Les démons ?

— Oui, un mauvais karma, de douloureux souvenirs. Bref, j'ignore de quoi il retourne exactement, mais je veux mettre toutes les chances de notre côté, que rien ne menace notre avenir, conclut-elle à voix basse.

L'éclat de ses grands yeux bleus tandis qu'elle prononçait ces mots éveilla aussitôt le désir de Brock.

— Quoi que ce soit, mauvais karma ou autre chose, je te protégerai. Malheur à quiconque tentera de menacer notre mariage...

— Avec nos histoires respectives, il faudrait toute une armée pour sauver notre mariage ! Mais je me sens d'attaque, dit-elle en riant doucement.

La détermination avec laquelle elle affirmait sa volonté de se battre pour donner à leur couple toutes ses chances le bouleversa. Il n'avait jamais rencontré une femme comme elle, aussi passionnée, et... aussi forte que lui.

— Tu ne cesses de me surprendre.

— Dois-je prendre cela pour un compliment ?

— Je te laisse deviner. Maintenant, debout. Prépare-toi. Nous sortons, lui répondit-il l'œil pétillant.

Une très bonne idée lui était en effet venue à l'esprit. Pour une fois, les dossiers en cours patienteraient un peu...

Après qu'ils eurent roulé deux bonnes heures sur l'autoroute, Brock bifurqua sur la nationale menant aux montagnes avoisinantes. Ce n'est qu'une fois engagé sur cette route qu'il se décida à révéler à Ella le but de leur destination.

— Je possède un chalet dans la région, dit-il en souriant. J’y vais chaque fois que c’est possible, c’est-à-dire trop peu.

— J’ignorais que tu avais une maison ici, répondit Ella, parfaitement détendue. Tu ne m’y as jamais emmenée, quand je travaillais pour toi.

— Lorsque tu travaillais pour moi, je profitais de chaque minute de mon temps libre pour être au plus près de toi, lança-t-il avec un regard brûlant.

— C’est bon de savoir que je n’étais pas seule à avoir perdu la tête...

— Nous étions fous, n’ayons pas peur des mots.

— Nous menions un rythme d’enfer au bureau le jour, et la nuit, nous ne nous reposions pas beaucoup... Et encore, toi, tu restais dans ton appartement. Moi, je devais rentrer à la maison en pleine nuit, conclut-elle avec un sourire mutin.

— Mon chauffeur te raccompagnait.

— Hmm...

Il fronça les sourcils, sentit sa gorge se serrer.

— Dirk ne te raccompagnait pas ?

— Je n’ai pas dit ça.

— Parce que tu crains que je le mette à la porte, maugréa Brock. Comment t’y prenais-tu pour te débarrasser de lui ?

— Je ne voulais pas arriver chez ma mère dans une limousine avec chauffeur. Mais n’en veux surtout pas à Dirk. Pour ne pas rentrer seule, je lui demandais de me suivre jusqu’à la maison. Comme je refusais de toute façon de monter dans la voiture, « m’escorter » était pour lui une petite consolation !

— Pauvre Dirk. Quelle entêtée tu fais.

— L’obstination est un trait de caractère que tu appréciais, quand j’étais ton assistante. Aujourd’hui, je suis ta femme et...

— Tu considères cela comme un travail ? s’exclama-t-il en riant.

Un lourd silence s’ensuivit. Il lui jeta un bref regard. Ella semblait perdue dans ses pensées.

— Qu’est-ce qui ne va pas, Ella ?

— Je m’inquiète... Je me demande comment nous arriverons à contourner chaque obstacle, je ne suis pas comme ta mère.

— Dieu t’en garde.

— Je veux dire que je n’ai pas l’étoffe d’une épouse modèle. Si tu m’as épousée en attendant de moi que j’acquiesce à chacune de tes idées, ça risque d’être difficile... Tu te rends compte que nous n’avons même pas encore parlé de notre rôle de futurs parents ? Je sais par ta mère que ton père t’a élevé comme un super Maddox. Et je ne veux pas de ce genre d’éducation pour notre enfant.

Blessé par sa remarque sur son père, Brock regarda droit devant lui, les mains fermement serrées sur le volant.

— Mon père souhaitait pour moi le meilleur en toute chose, la meilleure éducation...

— La meilleure nounou, je sais, l’interrompit-elle, manifestement angoissée. Et si je ne veux pas de nounou pour mon enfant ? Et si je ne veux pas l’envoyer dans une école privée ?

— Carol aurait mieux fait de se taire, répondit-il, soudain conscient de l’inquiétude d’Ella. Elle a le chic pour créer des problèmes, et en l’occurrence, elle a surtout voulu t’impressionner.

— Elle a évoqué certains points très importants, Brock. Je refuse de m’inscrire à tous ces clubs très select. Je refuse d’être une mère absente, courant les réunions mondaines au lieu d’aller chercher son enfant à l’école. Dis-moi la vérité. En m’épousant, n’attendais-tu pas de moi que je tiens le même rôle que celui de ta mère ?

Brock secoua la tête, agacé contre Carol qui n’avait réussi qu’à compliquer encore une situation déjà difficile.

— Honnêtement, non. J'ai pensé uniquement à l'enfant, et le mariage m'est apparu comme la meilleure solution.

— Eh bien, te voilà satisfait, dit-elle après un silence. Mais cela ne règle pas tout, loin de là.

— Une chose essentielle est déjà résolue : ma mère a déménagé... Tout ira bien, tu verras. Maintenant, ne pense plus à tout cela. Essaie de te détendre.

Brock tentait de rassurer Ella du mieux qu'il le pouvait. Il gardait au fond du cœur l'amertume de ses fiançailles avortées, et n'avait aucune intention de laisser son mariage suivre le même chemin.

\* \* \*

En dépit de toutes ses inquiétudes, Ella finit par s'assoupir. Elle se réveilla quand Brock arrêta la voiture devant le chalet, niché au cœur d'un paysage aussi somptueux qu'apaisant.

— C'est magnifique, dit-elle. Si serein.

— Cette maison était quasiment en ruine quand je l'ai achetée... Je l'ai entièrement refaite. Un gardien passe régulièrement pour nettoyer et remplir le réfrigérateur dès que je l'informe de ma venue. Sa femme a l'habitude de me cuisiner des petits plats délicieux !

— J'ai du mal à t'imaginer, venant te ressourcer en pleine nature, dans le calme et la contemplation. Tu passes beaucoup de temps ici ?

— Une semaine, en hiver. Il y a une station de ski, pas loin. Je m'arrange également pour m'échapper une semaine en été. Viens, je vais te faire visiter.

Prenant sa main, il l'entraîna jusqu'au porche où une balancelle oscillait doucement sous le vent. Deux rocking-chairs et une table basse de bois donnaient à l'ensemble une touche très cosy. L'intérieur était sobre, mais chaleureux, baigné d'une lumière naturelle : canapé et fauteuils en cuir, tapis épais ainsi qu'une télévision, semblable à celle qu'elle avait achetée pour le cabinet de travail.

— Te voilà initiée à l'ancre du lion, dit-il tout sourire en déposant un baiser sur sa main.

Troublée par ce geste plein de tendresse, elle s'aperçut dans le même temps combien il était resté distant avec elle ces dernières semaines. Hormis leurs étreintes nocturnes, si passionnées, si brûlantes, il semblait le jour un autre homme, froid, méthodique, pragmatique... Lui qu'elle avait connu toujours charmeur et plein d'attentions. Mais comment aurait-elle pu le lui reprocher ?

— Allons admirer la vue.

Ils sortirent sur la terrasse qui faisait face aux sommets.

— C'est absolument grandiose, chuchota-t-elle. Quel dommage que tu viennes aussi peu.

— Trop de travail, trop de soucis... Surtout ces derniers mois.

— Par ma faute, je sais, dit-elle à voix basse.

— C'est du passé, répondit-il sans la regarder. Je dois à présent m'assurer que la société sorte de toute cette histoire sans trop de séquelles et... préparer l'avenir.

Si Brock devait travailler doublement, si tout était aujourd'hui plus difficile pour lui, elle en était seule responsable.

— Je suis vraiment désolée, dit-elle, en posant une main sur son bras.

— Oh, je te l'ai dit, ce qui est fait est fait, répondit-il dans un haussement d'épaules. Nous devons maintenant aller de l'avant. Suis-moi, je vais te faire visiter le reste de la maison.

Elle glissa sa main dans la sienne, priant pour qu'un jour tout soit oublié et pardonné, priant pour qu'il lui ouvre son cœur, vraiment. Elle ne savait rien de sa vie amoureuse antérieure, ou si peu. Elle n'avait jamais osé, jusque-là, l'interroger sur l'échec de ses fiançailles. Mais elle ne voulait plus de secrets entre eux.

— Tu es déjà venu ici, avec ta fiancée ? demanda-t-elle du bout des lèvres.

Il se tourna vers elle, manifestement surpris, avant de secouer la tête.

— Non, jamais. Et mon manque de disponibilité a créé bien des problèmes entre nous. Claire ne comprenait pas que je m'investisse autant dans la société. Elle voulait pouvoir partir en voyage sur un coup de tête, passer la journée avec moi à bavarder... Cela m'était impossible, évidemment. A la longue, notre relation s'est détériorée. Vers la fin, je passais quasiment tout mon temps au bureau.

— Tu as souffert de cette rupture ?

— Disons que je déteste les échecs, répondit-il, fuyant son regard. J'étais tombé fou amoureux d'elle à l'université, mais elle était la coqueluche de tous les étudiants et ne m'accordait jamais un regard. Un jour, elle s'est retrouvée seule après une énième rupture, alors j'ai tenté ma chance.

Ella sentit son cœur se serrer à l'idée que Brock ait pu attendre cette femme si longtemps. Avec elle, il n'avait pas eu à ronger son frein, tant s'en faut : elle était tombée presque immédiatement dans ses bras.

— Si tu l'aimais autant, pourquoi l'avoir laissée partir ?

— Elle n'était pas heureuse. Par ailleurs, je ne sais pas si j'éprouvais vraiment de l'amour... Plutôt une furieuse envie de coucher avec elle, dit-il en riant.

Après un court silence, il reprit :

— Non, nous n'étions pas faits l'un pour l'autre.

Ella retint son souffle, puis n'y tenant plus :

— Et nous, crois-tu que nous sommes faits l'un pour l'autre ?

— Je crois que nous sommes destinés à un avenir radieux, toi et moi. Fais-moi confiance, tout ira bien.

Ils pénétrèrent dans la chambre, qui, pourvue d'une large baie vitrée, offrait une vue exceptionnelle sur les cimes.

— J'ai investi ici l'argent gagné avec mon tout premier client, expliqua-t-il avec fierté. Mon père était fou de rage que je ne lui ai pas demandé son avis.

— L'avis de ton père ? demanda-t-elle, perplexe. Mais ce chalet ne regardait que toi !

— En effet.

— C'était sûrement aussi ton premier acte de rébellion, l'affirmation de ta liberté.

— Tu as raté ta vocation de psy, on dirait.

— Tu as fait visiter le chalet à ton père, après l'avoir rénové ?

— Non. Papa était un homme assez génial, mais peu doué pour reconnaître ses erreurs.

— Tu n'as pas ce défaut. C'est d'ailleurs l'une des choses qui m'ont attirée, chez toi. S'il s'avérait que tu faisais fausse route sur un dossier, tu n'hésitais pas à le dire et à reprendre le travail de zéro...

— Le marché de la publicité est très exigeant. Des compagnies qui emploient des milliers de personnes mettent leur développement entre mes mains. Je ne peux pas me permettre d'avoir des états d'âme.

Oui, Brock avait un sens aigu de ses responsabilités, vis-à-vis de ses clients comme de son mariage, ou de leur futur enfant. Ella espérait seulement qu'il saurait aussi se montrer un père aimant et attentif, et non un père absent comme l'avait été le sien.

— Tu as faim ? demanda-t-il subitement. Le gardien a dû faire les courses. Après, tu pourrais te reposer un peu.

— Je prendrais bien un sandwich, mais j'aimerais aller me promener ensuite. Je passe mon temps à me reposer, à San Francisco.

— Ce n'est pas l'impression que tu donnes. D'après Anna, tu n'as pas arrêté, la semaine dernière.

— Je suis cernée par les espions... Pourquoi me fais-tu surveiller ainsi ? demanda-t-elle d'un ton un peu agacé.

— Je suis ton mari, Ella. Il est de ma responsabilité de m'assurer que tu es en sécurité.

Responsabilité, devoir, obligation. Elle commençait à en avoir assez. Si seulement elle pouvait représenter autre chose pour lui ! Mais il ne comprendrait pas sa frustration, d'autant moins maintenant

qu'elle portait leur enfant.

— Alors, un sandwich, une promenade, c'est d'accord ? demanda-t-elle en relevant fièrement le menton.

Et les yeux brillants, elle ajouta :

— Rien ne t'empêche néanmoins, si tu es fatigué, de faire une sieste...

Il lui jeta un regard noir, avant de chuchoter :

— En règle générale, excepté dans certaines circonstances, je déteste faire la sieste.

Ella rougit, puis capitula. Brock avait toujours le dernier mot.

\* \* \*

Quelques heures plus tard, après un rapide déjeuner et une longue promenade, ils firent réchauffer une poule au pot savoureuse, concoctée par l'épouse du gardien. Brock passa ensuite dans le salon et, à sa grande surprise, Ella, peu après, lui apporta un verre de scotch. Comme si cela allait de soi.

— Merci, dit-il en la dévisageant. On dirait que tu connais mieux mes petites manies que moi les tiennes.

Ella, une bouteille d'eau minérale à la main, prit place à son côté sur le canapé, avant de répliquer :

— Sans doute parce que tu n'as jamais été mon assistante !

— J'ai donc un certain retard à rattraper, dit-il.

Il ne put s'empêcher de songer avec amertume combien elle avait été efficace en effet, à épier chacun de ses faits et gestes. Tentant de chasser ces sombres pensées, il lui demanda :

— Quel est ton cocktail préféré ?

— Martini fraise. Avec une collerette de sucre sur le bord du verre. Délicieux..., dit-elle en faisant glisser le bout de sa langue sur ses lèvres.

— Entendu, enchaîna-t-il, troublé par sa sensualité. Ton plat préféré maintenant ?

— Depuis que je suis enceinte, ça dépend des jours. Dernièrement, je me suis prise de passion pour les pâtes. Une vraie catastrophe pour mes hanches.

— Tes hanches ? Elles sont parfaites, dit-il en souriant. Sandwich préféré ?

— Poulet, légumes, mais je ne rechigne pas devant un bon hamburger.

— Dessert ?

— Tout ce qui peut se préparer avec du chocolat.

— Et si tu devais partir en voyage, quelle destination choisirais-tu ?

— L'Europe.

— Le continent tout entier ?

— Une objection ? répliqua-t-elle.

Il rit, amusé par son audace.

— Mon père t'aurait adorée.

— Vraiment ? Je ne suis pourtant qu'une modeste assistante.

— Non, tu es bien plus que cela. Observatrice, tenace, entière...

— Quel flatteur tu fais, répondit-elle, ses yeux rivés aux siens.

— Profites-en, car en réalité, je n'ai plus obligation de te faire des compliments, maintenant que tu es ma femme !

— Je trouve ce point de vue affligeant, murmura-t-elle. Une erreur fatale à de nombreux couples qui oublient trop souvent de continuer à se séduire...

En termes de séduction, Brock fit preuve d'excellence, comme à son habitude. Il l'aima une bonne partie de la nuit, jusqu'à ce qu'elle le supplie d'arrêter, ployant sous l'intensité de ses caresses et de ses baisers. Epuisée par le plaisir, frissonnante, elle se pelotonna contre son torse nu et s'endormit aussitôt.

Au matin, à son réveil, elle trouva la place vide à côté d'elle. Encore tout engourdie de sommeil, elle s'assit sur le lit, et entendit l'écho de sa voix. Intriguée, elle se leva, tendit l'oreille tout en enfilant son peignoir. Elle entrouvrit la porte de la chambre.

— Mais c'est dimanche, bon sang ! pestait Brock depuis le rez-de-chaussée. Cela ne peut pas attendre ?

Un silence, puis Brock laissa éclater sa colère :

— D'accord, d'accord. Je rentrerai cet après-midi et je passerai au bureau dans la soirée. J'espère que ça en vaut la peine, maugréa-t-il.

La gorge serrée, Ella laissa échapper un soupir. Manifestement, c'était la fin de leur belle parenthèse amoureuse. Mais elle n'avait pas le droit de lui faire des reproches, ni même de s'abandonner à une quelconque amertume. Au moins avait-il fait l'effort de fuir pour une fois la ville et Maddox Communications, pour ne se consacrer qu'à elle.

— Hello ! appela-t-elle gaiement en descendant l'escalier. Tout est absolument merveilleux ici, mais si tu n'y vois pas d'inconvénients, j'aimerais bien retourner à la civilisation.

Elle retrouva Brock dans le salon, torse nu, pantalon sur les hanches. Irrésistible. Sexy. Et diaboliquement compétent, en affaires comme en amour.

— Pourquoi ? Tu ne te plais pas au chalet ? s'enquit-il.

Elle hésita, le cœur gros, mais prit sur elle pour lui donner la réponse qu'il attendait.

— Mais si, j'adore cet endroit. Seulement, j'ai un tas de choses à faire. Tu n'es pas fâché ?

Il la regarda, longuement, avec intensité, avant de répondre :

— Non, pas de problème. Préviens-moi lorsque tu seras prête. Je vais charger nos affaires dans la voiture.

\* \* \*

Aussitôt qu'ils furent rentrés à San Francisco, Brock fila au bureau, Ella reprenant de son côté ses travaux de réaménagement de la maison. Elle avait pu dénicher grâce à Bree un décorateur talentueux qui l'aida à marier certains éléments anciens avec les goûts plus modernes de Brock. Elle s'appliqua surtout à atténuer l'atmosphère un peu trop cérémonieuse du salon et de la salle à manger.



Brock, surchargé de travail, se couchait rarement avant 23 heures, en revanche il se levait tôt. Ella savait que la bataille contre Golden Gate Promotions n'avait pas cessé, loin de là... En dépit de son attaque, son grand-père n'avait pas relâché la pression contre Maddox. Elle mesurait chaque jour les conséquences de sa trahison sur la société de Brock, et doutait, dans un tel contexte, qu'ils puissent un jour se reconstruire en tant que couple.

Un soir, elle eut la surprise de le voir rentrer tôt. Tout en grignotant un sandwich, elle broyait du noir devant la télévision, en pensant à sa mère.

— Hé ! lança-t-il gaiement. J'aime beaucoup la nouvelle déco. Très réussi.

Dans son costume de publicitaire à succès, il était plus séduisant que jamais. Il désigna son sandwich :

— Tu as raison de prendre des forces.

— Je peux t'en préparer un, proposa-t-elle en se levant aussitôt.

L'apparition de Brock avait instantanément balayé sa tristesse.

— Non, ne te dérange pas. Je vais demander à Anna...

Comme douée de télépathie, celle-ci fit son apparition.

— Bonsoir, monsieur Maddox. Madame Maddox, ajouta-t-elle à l'attention d'Ella, jetant un regard désapprouvateur sur son sandwich. Puis-je vous préparer quelque chose ?

— La même chose que ma femme, répondit-il. Et une bière, s'il vous plaît.

— Un... sandwich ? demanda Anna, l'air catastrophé. Bien, monsieur.

Brock vint la rejoindre sur le canapé. Ella éprouvait une réelle affection pour la gouvernante, elle ne put pourtant s'empêcher de ressentir une certaine satisfaction à voir son mari faire le même choix qu'elle, au lieu de céder comme à son habitude aux règles imposées par l'étiquette.

— Comment s'est passée ta journée ? demanda-t-elle, notant les cernes sous ses yeux. Tu sembles fatigué.

— Je mène une véritable course contre ton grand-père. Pas facile de faire une pause.

— Je ne le comprends pas. Je pensais qu'après son attaque, il aurait pris un peu ses distances avec les affaires...

— Lui et mon père se ressemblent beaucoup. Mon père avait une obsession : laisser une entreprise florissante aux futures générations de Maddox.

— Est-ce aussi ton but ? Offrir à tes héritiers une multinationale ?

— Il s'agit plus pour moi aujourd'hui de prendre soin de mes employés et d'assurer la croissance de la société. Franchement, je n'ai pas encore eu le temps de penser à l'avenir de mon héritier. Oh, merci, Anna, dit-il à la gouvernante qui lui présenta un plateau avec sandwich et bière. Pourquoi cette question, Ella ?

— Simple curiosité. Tu sembles, comme ton père, avoir un sens profond du devoir familial et je me demandais si tu inculquerais les mêmes principes à notre enfant.

— Et cette idée te déplaît, c'est ça ? Tu penses que ce serait une erreur ?

— Je préférerais que notre enfant ait le choix.

— Si c'est un garçon, il aimera le base-ball, comme son père.

— Et s'il préfère l'opéra ? lança-t-elle vivement.

— Nous verrons, nous verrons, se contenta de répondre Brock, évasif, avant d'avaler une gorgée de bière. Enfin, un moment de détente, soupira-t-il en étirant ses jambes. Je n'ai pas arrêté depuis le chalet. Heureusement, le dîner de ce soir a été annulé.

— Je suis heureuse que tu sois rentré plus tôt, chuchota-t-elle, la gorge nouée cependant à l'idée de passer toujours après son travail. Tu m'as manqué.

— Tu te sens seule, ici, n'est-ce pas ? demanda-t-il, plongeant ses yeux dans les siens.

— Non, c'est juste que lorsque j'étais ton assistante, je te voyais bien plus que depuis que je suis ta femme.

— Je n'aurai pas toujours ce rythme, rétorqua-t-il avec un certain agacement. Bientôt, je passerai plus de temps avec toi.

— Vraiment ? Avec les gênes de ton père, j'ai bien peur que tu n'arrives pas à décrocher de cette addiction au travail.

— J'ai déjà entendu ce genre de remarque, marmonna-t-il, l'air renfrogné. Dès que la crise sera passée, je délèguerai un certain nombre de tâches. Mais à mon grand regret, nous n'en sommes pas encore là. Au fait, nous sommes invités, vendredi soir. Walter et Angela Prentice donnent une soirée et comptent sur notre présence.

Le nom de Prentice était familier à Ella. L'entreprise de Walter était l'un des clients majeurs de Maddox.

— Ils savent, pour le bébé ? demanda-t-elle.

Ella connaissait aussi les principes rigides de Walter, très à cheval sur les bonnes mœurs, et ayant le scandale en horreur.

— Je n'en ai rien dit, mais Walter est très traditionnaliste. Je suis sûr qu'il se réjouira de la nouvelle, puisque nous sommes mariés.

— La famille, tout pour la famille, ânonna Ella, répétant le slogan cher à Prentice.

— En effet, dit Brock qui mordit avec appétit dans son sandwich.

Ella sourit, presque malgré elle, repensant à ces journées marathon que tous deux accomplissaient quand elle travaillait pour lui.

— Détends-toi, chuchota-t-elle en massant doucement ses épaules. Tu ne peux pas travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. Apprends à te reposer un peu...

— Hmm, ça fait du bien, dit-il en fermant les yeux, et apparemment ravi de se faire dorloter ainsi.

— Chut, tais-toi. Laisse-toi aller...

— C'est-à-dire... Il rouvrit les yeux, lui lançant un regard sans équivoque. Si nous montions... ?

— Tu n'as pas fini ton sandwich.

— J'ai faim d'autre chose...

\* \* \*

Sachant qu'il quitterait son bureau très tard le lendemain, Brock avait demandé à Ella de le retrouver directement chez les Prentice. Elle mit beaucoup de soin à choisir sa toilette, soucieuse de faire bonne impression en tant qu'épouse Maddox. Après tout, c'était là leur première grande soirée dans le monde depuis leur mariage. C'est donc un peu angoissée qu'elle gravit à la tombée de la nuit les marches du perron de la luxueuse demeure de leurs hôtes.

Elle fut accueillie dans le hall par un majordome plus vrai que nature.

— Bonsoir, dit l'homme, au garde-à-vous. Votre nom, je vous prie ?

— Ella Linton, répondit-elle avant de se reprendre : Ella Linton Maddox.

— Bienvenue, répondit le majordome, après l'avoir examinée des pieds à la tête. Si vous voulez bien entrer...

Ella fut immédiatement éblouie par le luxe de la fête : buffet somptueux, orchestre de jazz, opulents bouquets de roses et des invités en tenue de soirée ultra-chic. Elle eut un moment d'hésitation, craignant que sa petite robe noire ne détonne parmi les tenues de ces dames, arborant toutes les dernières créations de la collection printemps-été des plus grands couturiers de la planète.

La gorge serrée, elle chercha Brock des yeux. Elle était partie délibérément en retard de la maison, ne voulant pas arriver chez les Prentice avant lui.

Un valet en costume se présenta avec un plateau de flûtes de champagne.

— Non merci. Puis-je avoir de l'eau ?

Il désigna une serveuse derrière le buffet décoré de chandeliers, à l'autre bout de la pièce.

— Merci, murmura-t-elle.

Ella traversa la foule des invités, s'excusant à chaque pas. Toujours pas de Brock en vue. D'ailleurs, elle ne connaissait personne. Quant à ses hôtes, au moins savait-elle à quoi ressemblait Walter Prentice, puisqu'il était venu à plusieurs reprises au bureau, mais elle ne l'avait encore aperçu nulle part.

Un groupe d'hommes sur la droite discutaient des dernières performances des Giants, et un peu plus loin, leurs épouses parlaient chirurgie esthétique. Elle saisit des bribes de la conversation qu'entretenaient ces dames.

— Il paraît que le docteur Frazier fait des merveilles ! s'exclamait l'une.

— J'ai entendu dire qu'il avait Carol Maddox pour cliente, remarqua une deuxième. Honnêtement, je trouve le résultat décevant...

Ella tendit l'oreille à l'évocation de sa belle-mère.

— Il est vrai que ce sourire figé lui... Oh, mais en parlant de Carol, vous êtes au courant, pour Brock ? Il n'est plus disponible, mes pauvres chéries...

— Quel dommage, se lamentèrent les autres en chœur. Qui est donc l'heureuse élue ?

— J'ai entendu dire qu'il s'agissait de son assistante. Figurez-vous qu'elle est enceinte, évidemment, il n'a pas eu d'autre choix que de l'épouser, déclara l'une d'elles.

Ella sentit ses joues s'embraser. Ce que disaient ces femmes était l'exacte vérité, mais quelle humiliation ! Elle pensa un instant s'interposer, et défendre sa relation avec Brock. Tous deux partageaient quelque chose de précieux, depuis le début. Non, il ne s'agissait pas d'une vulgaire histoire de sexe entre un patron et sa secrétaire. Pourtant elle ne bougea pas, ne protesta pas. Parce que c'était la vérité. Elle l'avait trahi et Brock l'avait épousée à cause du bébé.

Elle avala une grande gorgée d'eau, se promettant de quitter la réception dans la minute qui suivrait. Elle prétexterait un quelconque malaise...

— Madame Maddox, mais que faites-vous cachée là ? la salua bruyamment Walter Prentice avec un grand sourire. Venez avec moi, je veux vous présenter ma femme. Elle est impatiente de rencontrer celle qui a su mettre notre cher Brock à genoux.

Ella, se forçant à sourire, prit le bras de son hôte.

— Bonsoir, M. Prentice. Votre maison est splendide. Par ailleurs... je ne crois pas avoir mis Brock à genoux...

— Comment, qu'est-ce que j'entends ? Brock ne vous a pas fait sa demande dans les règles ? fit mine de s'offusquer Walter.

— Vous le connaissez. Pas de temps à perdre...

— C'est bien vrai, rit son hôte. Ah ! voilà mon épouse, Angela. Angela, je te présente Ella, la femme de Brock.

Une femme élégante et sophistiquée lui jeta un regard plein de curiosité.

— Adorable, dit-elle en guise d'appréciation. Walter et moi avons été enchantés d'apprendre le mariage de Brock. Mais quels petits cachottiers vous faites tous les deux... Vous devriez avoir honte. Un mariage doit toujours être une fête.

— Brock souhaitait une cérémonie en toute intimité, répondit Ella sans cesser de sourire.

— Ce garçon a toujours eu la tête sur les épaules, commenta Walter. Où est-il ?

— A vrai dire, je l'ignore. Il finit tard au bureau, ces derniers temps. Il ne devrait pas tarder.

— Et il ne devrait pas laisser sa femme seule, dit Mme Prentice avec un sourire entendu. Je vais vous présenter à quelques amis.

Une demi-heure plus tard, Ella avait rencontré tout ce que la ville comptait d'hommes et de femmes influents. Mme Prentice manifesta une certaine satisfaction à la présenter à ses amis, en la désignant comme l'épouse de Brock. Ella nota les regards curieux, répondit du mieux qu'elle put aux questions, toujours les mêmes, sur le pourquoi d'une cérémonie si confidentielle ou encore, de l'absence de lune de miel. Elle profita d'une occasion pour s'éclipser et appeler Brock.

— Brock Maddox, répondit-il d'une voix cassante après la cinquième sonnerie.

— Ella Linton Maddox, répliqua-t-elle tout aussi sèchement. Où es-tu ? Les Prentice te réclament.

— Le contrat avec cette entreprise de cosmétiques est un vrai casse-tête. J'ai pris du retard.

— Voilà bientôt deux heures que tu aurais dû me rejoindre. Que vais-je dire à M. et Mme Prentice ?

— Je pars. Tout de suite. Je serai là dans un quart d'heure, promit-il.

Il raccrocha sans rien ajouter. Un peu déçue par le ton très froid, presque professionnel, de cette conversation, Ella glissa son portable dans sa sacoche, perdue dans ses pensées. Soudain, regardant autour d'elle, elle fut prise de nausées, avec l'impression d'étouffer. Elle avait besoin d'air, vite. Elle se hâta discrètement vers le patio. De nombreux invités l'y avaient précédée, profitant de la douceur de la nuit.

Elle se réfugia dans un coin de la terrasse, derrière une colonne, et respira l'air frais tout en contemplant le ciel. De gros nuages occultaient les étoiles, et ce ciel subitement lui en rappela un autre, il y avait bien longtemps de cela.

Elle devait alors avoir huit ans. Son grand-père avait daigné l'inviter chez lui, où devait se tenir une fête pour Noël. Sa mère, pour l'occasion, lui avait acheté une robe en velours rouge avec de la dentelle. Elle était folle de joie, et impatiente car elle espérait rencontrer son père. Mais celui-ci ne se montra pas. Les autres enfants présents, quant à eux, l'ignorèrent ostensiblement, comme si elle n'était pas à sa place.

Cette fête fut un vrai désastre. La solitude, la honte, le sentiment d'exclusion qu'elle éprouva ce soir-là, elle ne les avait jamais oubliés. Et ce soir, elle retrouvait les mêmes douloureuses sensations.

Elle demeura là un moment, dans l'obscurité, se demandant si elle devait partir et, dans ce cas, si quelqu'un même le remarquerait. Puis elle reconnut une voix masculine derrière elle.

— Walter, heureux de vous voir. Une bien belle soirée.

Brock se tenait à quelques mètres d'elle.

— J'ai rencontré votre épouse, tout à l'heure. Ravissante. Vous ne devriez pas la laisser seule. Quelqu'un pourrait vous la voler, répondit Walter.

— Vous avez raison, répondit Brock avec un rire forcé. Ella est ravissante. Savez-vous où elle se trouve ?

— Elle ne doit pas être bien loin. Nous venons de la présenter à certains de nos amis, remarqua M. Prentice avant d'ajouter, après une imperceptible hésitation : Ella était votre assistante, si ma mémoire est bonne...

— En effet, reconnut Brock. Dès que j'ai compris que nous éprouvions de tendres sentiments l'un pour l'autre, j'ai voulu officialiser notre relation. Je voulais que les choses soient claires.

— Très bonne initiative, acquiesça Walter. Ne jamais mélanger les affaires et les histoires de cœur ! Encore toutes mes félicitations pour votre mariage.

— Merci, dit Brock. A présent, si vous voulez bien m'excuser, je vais me mettre en quête de ma femme.

Walter rit et donna une tape amicale à Brock.

— Je vous souhaite de la trouver avant l'un de nos Casanova. Ils sont nombreux ici, ce soir.

Toujours dissimulée par la colonne, Ella observa Brock sortir son BlackBerry de sa poche et expédier un SMS. Puis il prit un verre de vin quand un serveur passa à proximité avec un plateau. Enfin, il desserra le col de sa chemise, manifestement agacé.

Elle hésita à se montrer, comme si quelque chose la retenait. Son mariage avec Brock n'avait donc qu'un objet, rassurer la communauté bien pensante de cette ville où son mari comptait de richissimes clients. Une vulgaire comédie, dont elle avait de moins en moins envie d'être l'actrice.

Elle se glissa le long du mur jusqu'à la porte-fenêtre et promena son regard sur la foule. Après toutes ces années de clandestinité, à rester dans l'ombre parce que son grand-père souhaitait cacher au monde le fruit des frasques de son fils, l'histoire se répétait donc avec Brock ? Elle était un faux-semblant. Un mensonge. Car fondamentalement, Brock n'avait jamais eu envie de l'épouser. Et sans doute même, au fond de lui, ne lui pardonnait-il pas cette grossesse.

Soudain submergée par cette vieille douleur, qui aujourd'hui resurgissait avec une intensité accrue, elle se précipita hors de la maison et demanda au voiturier de lui appeler un taxi.

\* \* \*

Si sa mère ignorait l'exacte vérité de sa relation avec Brock, et était loin d'imaginer que sa fille ait pu passer un marché avec son grand-père, dont l'objet était sa propre santé, au moins savait-elle tout le reste. Et Ella éprouva soudain le besoin de la voir, de lui parler. Elle demanda au taxi de changer de direction...

— Quelle bonne surprise, s'exclama sa mère en lui ouvrant la porte.

Après avoir embrassé sa fille, elle s'empressa de baisser le son du poste de télé où passait sa série préférée, puis, dévisageant un instant Ella :

— Tu es très élégante. Mais... que se passe-t-il ma chérie ?

— Pourquoi cette question ? répondit aussitôt Ella en serrant sa mère contre son cœur. Ai-je pour habitude de m'habiller comme un sac, quand je te rends visite ?

— Bien sûr que non, la gronda sa mère. Mais il est rare que tu viennes en robe de soirée. Vas-tu me répondre ?

— Maman ! Ne pouvons-nous passer un moment ensemble, en toute simplicité ?

— Hmm, assieds-toi... Je t'apporte une tasse de thé vert.

— Oh, fit Ella avec une petite grimace, je déteste cette odeur.

— C'est excellent contre les angoisses, répliqua Suzanne en se dirigeant vers la cuisine. Et les antioxydants sont recommandés en période de grossesse, pour la maman et pour l'enfant.

Le portable d'Ella se mit à sonner. Elle fronça les sourcils, chercha dans son sac.

— N'est-ce pas ton portable que j'entends ? lança sa mère.

— Mais tu regardais ta série, je te dérange, dit vivement Ella après avoir réduit son téléphone au silence.

Sa mère réapparut, une tasse à la main.

— Qui t'appelait ?

— Je n'en sais rien. La sonnerie s'est arrêtée, mentit-elle.

— Encore une fois, qu'est-ce qui ne va pas, Ella ? Tu sais que tu peux tout me dire...

Suzanne vint alors s'asseoir à son côté sur le canapé, et Ella fut soudain submergée par un raz-de-marée d'émotions. Comme si elle était rattrapée par toutes les épreuves des derniers mois : la maladie de sa mère, le marché avec son grand-père, sa liaison secrète avec Brock, la grossesse, et aujourd'hui, son désespoir d'être mariée à un homme qui ne l'aimait pas.

— J'avais juste envie de bavarder avec toi, dit-elle en tentant malgré tout de faire bonne figure. J'ai été si occupée ces derniers jours...

— Je comprends, chuchota sa mère en glissant un bras autour de ses épaules et en la berçant doucement.

Devant tant de tendresse, un amour si absolu, si désintéressé, Ella ne put retenir ses larmes.

A cet instant, on frappa à la porte.

— C'est étrange. Le concierge ne m'a pas prévenue d'une visite...

— Ne lui dis pas que je suis ici, chuchota Ella, qui avait sa petite idée sur l'identité du visiteur.

— Mais à qui, Ella ? l'interrogea Suzanne, manifestement perplexe. Qui ?

— Brock, confia Ella à voix basse. Je ne veux pas le voir, pas maintenant. Je ne peux pas...

— Mais enfin, Ella, c'est ridicule. Tu ne peux pas te cacher de ton mari, voyons.

— Je t'en prie, maman.

— Une minute, lança sa mère en se hâtant vers la porte. Oh, bonsoir, Brock. Ella et moi parlions justement de vous.

— Je t'ai cherchée un long moment, chez les Prentice. En vain, dit aussitôt Brock en apercevant Ella.

Il la regarda un instant. Elle était sublime dans cette robe noire qui dissimulait son petit ventre rond, tout en mettant en valeur chacune de ses formes. Le bleu de ses yeux était éclatant, ses lèvres roses et pulpeuses. Ella était si désirable... Désirable mais sur ses gardes. Pour ne pas dire contrariée par sa soudaine incursion chez sa mère.

— Je t'ai attendu plus longtemps encore, puis j'ai eu envie de rendre visite à maman, répondit-elle, visiblement mal à l'aise.

— Prentice et sa femme sont enchantés d'avoir fait ta connaissance.

— Ils se sont montrés charmants, répondit-elle du ton courtois et distant qu'elle aurait aussi bien employé avec un étranger.

Brock hésita, troublé. De toute évidence, elle n'avait pas envie de le voir. Et c'était une grande première. Lorsqu'ils travaillaient ensemble, il semblait qu'elle ne pouvait se passer de lui. De son côté, il se rappelait son impatience, dès qu'elle n'était pas près de lui. Mais si aujourd'hui il avait la même faim d'elle, il ignorait en revanche s'il pourrait un jour lui redonner toute sa confiance. C'était plus fort que lui. Et sans doute n'était-elle pas dupe de sa méfiance. Le problème, à n'en pas douter, venait de là.

— Que regardiez-vous ? demanda-t-il avec un signe de tête en direction de la télévision.

Suzanne s'éclaircit la gorge.

— Une série, je n'en rate pas un épisode... Un peu de thé vert ?

Brock eut un moment de flottement. Du thé vert ? Plutôt de l'eau croupie. Il garda néanmoins cette réflexion pour lui et répondit en vrai gentleman en s'asseyant sur le canapé :

— Merci. J'ai entendu dire que l'acteur principal était nommé pour les Golden Globes...

— Non, l'actrice principale oui, mais pas le héros, le corrigea la mère d'Ella tout en se dirigeant vers la cuisine. Elle est exceptionnelle dans ce rôle et...

Le commentaire de Suzanne se perdit dans un cliquetis de casseroles. Brock se tourna vers Ella et chuchota :

— Pourquoi ne m'as-tu pas attendu ?

— Je me suis retrouvée là-bas, seule et incapable de donner une excuse valable pour ton retard ! Si ton but est de faire de moi une épouse modèle comme ta mère, soumise à son mari et tenue en permanence au silence, autant arrêter là !

— Comme ma mère ? répéta-t-il, stupéfait. Pourquoi le voudrais-je ? Crois-moi, j'ai résolu depuis longtemps mon complexe d'œdipe. Que s'est-il passé, chez les Prentice ? poursuivit-il avec douceur. Quelque chose t'a fâchée ?

— Oui, de t'attendre ainsi, répondit-elle dans un murmure. Pour le reste, j'ai passé le temps comme j'ai pu, en écoutant les conversations des gens. Très intéressantes, d'ailleurs. J'ai ainsi entendu dire que si tu m'avais épousée, c'était uniquement parce que j'étais enceinte. Et par pitié, ne t'avise surtout pas de protester, car nous savons toi et moi que c'est la vérité.

Il sentit son cœur se serrer devant son désespoir, sa fragilité.

— Toi et moi voulons ce qui est le mieux pour le bébé, dit-il.

— Oui, mais toi et moi...

Ella se tut, avant de reprendre en baissant la voix :

— Toi et moi entretenons une relation et... cela n'a rien à voir avec le bébé. Mais peut-être considères-tu que coucher avec moi va de soi, la cerise sur le gâteau en quelque sorte, ou que c'est compris dans le forfait... Eh bien sache que cette situation ne me convient pas.

Blessé par son cynisme, il ravala sa colère et fit remarquer avec calme :

— Tu sais bien que notre passion est intacte, Ella. Ou peut-être faut-il que je te rafraîchisse la mémoire ?

Elle le fusilla du regard, rougit.

— J'aspire à plus que de la passion. J'aspire à une vraie complicité, au partage... J'aspire à l'amour, conclut-elle dans un souffle.

Brock resta silencieux un instant, avant de répondre en termes choisis :

— Je comprends tes attentes. Mais en ce qui concerne l'amour, il faudra patienter. J'y travaille pourtant, je t'assure.

Elle le fixa, ses yeux à ce moment comme noyés par le chagrin.

— Je vais être franche, Brock. Je ne veux pas d'un mariage comme celui de tes parents.

Ce fut comme s'il venait de recevoir une douche froide.

— Mais que diable sais-tu du mariage de mes parents ? Tu n'as même jamais rencontré mon père ! dit-il, soudain submergé par la colère.

— Tu oublies que ta mère s'est confiée à moi... De plus, si comme il le semble, tu es bien le fils de ton père, alors je le connais mieux que tu l'imagines.

— Voici le thé, annonça sa mère à cet instant, promenant son regard de l'un à l'autre, manifestement inquiète. Attention, c'est brûlant.

— Merci, marmonna Brock.

— Avec plaisir, répondit Suzanne qui s'assit à son tour, sans les quitter des yeux.

— Et si nous regardions la suite de cet épisode ?

Brock acquiesça avec un sourire forcé et fixa l'écran devant lui, trop préoccupé par sa discussion avec Ella pour suivre les déboires de l'héroïne érotomane préférée de Suzanne.

Pourquoi une telle réaction ? Lui qui pensait qu'elle se réjouirait de participer à la réception donnée par les Prentice. Quand le générique défila enfin, il se leva.

— Il est temps de rentrer. Ella doit se reposer, et vous aussi, dit-il à sa belle-mère.

— Voilà une sage décision, approuva Suzanne et, prenant sa main, elle le regarda au fond des yeux : je suis si heureuse de savoir que vous veillez sur ma fille.

— Il n'y a rien de plus normal, répondit-il, rassurant. Merci pour votre hospitalité, Suzanne. Prête, Ella ?

Il tressaillit quand elle tourna la tête et lui décocha un regard plein d'animosité qui augurait du pire pour le trajet du retour.

— Oui, répondit-elle enfin, avant d'embrasser sa mère. Je t'appelle demain, promit-elle, puis elle se leva et tous deux quittèrent l'appartement de Suzanne.

Ils rejoignirent la voiture sans échanger un mot. Prévenant, Brock ouvrit la portière passager de sa Porsche, puis il s'installa au volant et mit le contact.



— Nous reprendrons cette conversation une autre fois. Je voudrais néanmoins te présenter mes excuses pour mon retard, ce soir. Ce contrat avec la principale compagnie de cosmétiques du pays me demande beaucoup de travail, vois-tu.

Il la regarda à la dérobée. Ella fixait la route, droit devant elle, bras croisés, mâchoires serrées. Il y eut un long silence avant qu'elle ne soupire.

— Excuses acceptées. A l'avenir, j'apprécierais que tu me tiennes informée de tes éventuels empêchements.

— Entendu, concéda-t-il. A présent, à propos de nous... eh bien, je te le redis, je pense que cela prendra du temps, Ella...

— J'en suis persuadée. Avec ta charge de travail, je vois mal en effet comment tu pourrais consacrer du temps à notre mariage.

Cette réflexion lui avait déjà été servie, à quelques mots près, par son ex-fiancée, juste avant qu'elle ne le plaque. Sa gorge se serra à l'idée que sa femme puisse en faire autant. Ella ayant été son assistante, il avait cru qu'elle comprendrait son dévouement à la société. Ils avaient été suffisamment proches pour qu'elle sache que Maddox Communications faisait partie de lui. Son rôle de P.-D.G. était une passion... qui n'était pas incompatible avec une autre forme de passion, elle était pourtant bien placée pour le savoir. Quant au reste... Non, tout cela était prématuré.

— Tu me reproches de trop travailler, c'est cela ?

— Je le regrette, ce n'est pas un reproche.

— Nous passons toutes les nuits ensemble, objecta-t-il.

— A dormir.

— Nous nous endormons rarement avant quelques heures intenses, reconnais-le.

— Justement, soupira-t-elle. Je veux autre chose que du sexe, entre nous.

— Tu en parles comme si cela t'était insupportable, répliqua-t-il. Si je ne te satisfais pas...

— Je n'ai pas dit ça, l'interrompit-elle. Mais peut-être devrions-nous mettre les relations physiques entre parenthèses, un certain temps du moins, afin de tenter d'ouvrir notre couple à d'autres expériences... pour construire notre mariage dans la durée.

Incrédule, il l'observa discrètement. Perdue dans ses réflexions, elle fit glisser à cet instant sa langue sur ses lèvres. L'effet fut immédiat. Le désir le submergea, une succession d'images voluptueuses défila dans sa tête, ses lèvres couvrant son torse de baisers, s'arrêtant sur son nombril, puis plus bas encore...

— Par exemple, reprit-elle subitement, nous n'avons jamais eu de rendez-vous amoureux. Nous ne sommes jamais sortis ensemble, comprends-tu ?

— C'est vrai, convint-il. Mais... est-ce que sortir ensemble signifie que nous ne dormirons plus ensemble ?

— Eh bien, que dirais-tu d'essayer ? suggéra-t-elle, un peu fébrile. Dormir, oui, je suis d'accord. Pour le reste, si nous attendions un peu, le temps de voir comment ce... cette nouvelle relation évolue entre nous ?

Brock hésita, et pour cause, son corps apparemment étant sourd à cette suggestion, mais il se résigna.

— Nous ferons ce que tu souhaites. C'est toi qui décides, dit-il en se garant devant le perron. Si nous dînons ensemble, demain soir ?

— Je préférerais aller me promener dimanche.

Brock réprima un soupir.

— D'accord ? insista-t-elle.

— Bien sûr, répondit-il, frustré mais résolu.

Moins d'une heure plus tard, Brock se glissait dans son lit tandis qu'Ella se blottissait contre lui.

— Merci, chuchota-t-elle, ses lèvres chatouillant son cou.

Il sentit ses seins contre lui, sa main sur son ventre. Serait-il capable de résister, ne serait-ce qu'une nuit ? Il inspira profondément. Il avait pris l'habitude de lui faire l'amour chaque soir. Après tout, elle était sa femme. Une femme sensuelle, sensible, experte...

Non, il devait faire preuve de bonne volonté. Il y mettrait tout son cœur, car elle le valait bien. Leur mariage et leur enfant aussi.

\* \* \*

Le dimanche après-midi, Ella, ayant insisté pour une promenade en montagne, se retrouva bientôt à gravir un sentier en pente raide. Devant elle, Brock ouvrait la marche d'un pas alerte. Au fil de la montée, mettre un pied devant l'autre lui demanda un effort surhumain, et elle se maudit pour sa petite forme.

— Tu tiens le coup ? s'enquit-il en tournant la tête vers elle.

— Evidemment, soupira-t-elle, pantelante.

Il s'arrêta brusquement et lui fit face, l'empêchant d'avancer.

— Non, ça ne va pas, dit-il en la dévisageant.

Mains sur les hanches, elle tenta de reprendre son souffle.

— C'est l'altitude, dit-elle.

— Ou l'effort plutôt...

— Il faut dire que ce sentier est difficile.

— Je pensais que tu pouvais y arriver.

— Mais je le peux, répliqua-t-elle en relevant la tête.

Il hocha doucement la tête et sourit.

— Faisons une pause. Tu devrais boire un peu.

— Je suis enceinte, pas en sucre.

— Et moi j'ai soif, répliqua-t-il. Pas toi ?

Sur ce, il s'assit et sortit de son sac à dos une bouteille d'eau.

Ella s'affala contre un rocher et prit sa bouteille qu'elle vida d'un seul trait.

— Attention à ne pas te déshydrater, la mit-il en garde.

— Je sais ce que j'ai à faire.

— Tu veux finir la mienne ? proposa-t-il en lui tendant sa bouteille.

— Non, ça va.

Il sortit une seconde bouteille de son sac et la lui offrit.

— Moi vivant, dit-il, théâtral, une main sur le cœur, ma femme et mon enfant ne manqueront jamais d'eau.

— Merci, répondit-elle en prenant la bouteille. Merci pour nous deux.

— Redescendons, maintenant...

— J'ai l'impression d'être une mauviette. Je ne pensais pas être si fatiguée, cet après-midi.

— Tu es enceinte, dit Brock. Tu manges, respires et fais tout pour deux.

Elle ne put retenir un sourire.

— Tu as raison, chuchota-t-elle en se levant. Allons-y.

— Bien. A présent, raconte-moi. Quand tu étais petite fille, quel cadeau te faisait rêver, pour Noël ?

— Un père, répondit-elle sans hésiter.

— Un père, répéta-t-il. Je serai toujours un père pour notre enfant, je te le promets.

— L'emmèneras-tu au stade pour les matchs de base-ball ? demanda-t-elle en faisant attention à ne pas trébucher.

— Bien sûr. Et quand tu étais petite fille, avec qui rêvais-tu de te marier ?

— Le prince charmant. Un prince qui m'enlèverait pour m'emmener dans son château où il donnerait un grand bal chaque jeudi. Nous aurions beaucoup d'enfants... dont je m'occuperais, car mon prince et moi ne voudrions pas de nounous.

Il rit de bon cœur et, sans ralentir le pas, ne cessa de la harceler de questions tout au long du trajet.

— Dis-moi encore : ton style de film préféré ?

— Le style fleur bleue, avoua-t-elle en rougissant.

— Tu n'as pas à rougir d'être romantique. Je sais aussi que la rose est ta fleur préférée. Et que tu aimes particulièrement les bouquets multicolores.

— Comment sais-tu cela ? s'étonna-t-elle.

— Je t'ai offert des fleurs à plusieurs reprises. Il m'a suffi de t'observer. Et je t'observerai plus encore, à l'avenir...

Il se mit face à elle, et prit son visage entre ses mains.

— Et toi ? demanda-t-elle en posant son front contre le sien. Ta fleur favorite ?

— Je n'y ai jamais réfléchi, répondit-il, surpris, avec un haussement d'épaules. Je ne sais pas. Les fleurs sauvages. Mais je préfère le gazon des terrains de sport aux fleurs des champs, conclut-il avec un large sourire. Tu m'accompagneras au stade, de temps en temps ?

— Avec plaisir.

— Excellent.

Il la serra contre lui, ses mains s'arrêtant sur ses fesses.

— Oh, Ella, j'ai tellement envie de toi...

Cette nuit-là, alors qu'il tenait Ella dans ses bras, Brock souffrit le martyre. Il la désirait, et la puissance, la permanence de ce désir l'effrayait. Il respira son parfum jusqu'à ce que la tête lui tourne, s'enivra du contact de sa peau nue sur la sienne, de la douceur de ses cheveux sur son torse... Puis il se résigna à une nouvelle nuit de frustration et ferma les yeux.

Quelques secondes s'écoulèrent, quand il sentit la main d'Ella aller et venir sur son ventre, ses doigts effleurant son nombril et descendant sur ses cuisses. Il saisit fermement sa main avant qu'elle ne le touche, il ne voulait pas qu'elle sache à quel point il la désirait.

— Pas de ça, marmonna-t-il.

Elle se pressa contre lui, plongea ses yeux dans les siens.

— Même si je te supplie ? demanda-t-elle d'une voix voluptueuse.

— Je croyais que tu voulais que nous prenions le temps de...

Elle le fit taire d'un baiser, sa langue cherchant aussitôt la sienne.

— J'ai envie de toi, Brock, chuchota-t-elle. Ne pas faire l'amour avec toi m'est une torture.

— Si c'est vraiment ce que tu veux, dit-il, lâchant sa main sans se faire plus prier.

Un bref instant plus tard, elle le caressait et l'embrassait comme si sa vie en dépendait. Lui-même ne fut pas en reste.

Ils firent l'amour cette nuit-là avec une passion redoublée, et au matin, lorsqu'il s'éveilla, il faillit céder à un nouvel élan et l'aimer une fois encore. Il n'était jamais rassasié d'elle, il l'avait dans la peau. Mais il se raisonna, elle avait besoin de repos.

\* \* \*

La semaine suivante, en dépit de leur discussion, Brock rentra chaque soir tard du bureau. Ella ne fit pas de commentaires et occupa son temps à rendre visite à sa mère et à son grand-père, tout en achevant la décoration de la maison. Le vendredi, Brock étant parti bien avant qu'elle ne se lève, elle décida de prendre son petit déjeuner dans la véranda.

Elle demanda à Anna des œufs brouillés, du bacon grillé et quelques pancakes. Puis, la gouvernante lui ayant apporté le journal, elle se mit à le feuilleter tout en mangeant. Elle finissait ses pancakes quand son regard fut attiré par une photo. On y voyait Brock, un verre à la main, en compagnie d'une ravissante blonde riant aux éclats.

Un morceau de pancake se coinça dans sa gorge. Elle toussa.

— Oh, mon Dieu, soupira-t-elle une fois remise. Elle lut la légende sous le cliché.

*« Le ténébreux Brock Maddox fait du charme à la reine du cosmétique, Lenora Hudgins. »*

Ella scruta la photo, analysant les moindres détails. Lenora était une femme sublime. Sexy. Une fureur soudaine s'empara d'elle. Quelle idiote elle faisait. A l'attendre sagement chaque soir, jusque tard dans la nuit, pendant que monsieur faisait la cour à Lenora Hudgins. Ou à sa compagnie, peu importait.

Près de douze heures s'étaient écoulées, et sa colère n'avait pas perdu en intensité. Au contraire. Elle attendit le retour de Brock devant la télévision, en regardant le DVD d'un film dont elle ne retint rien.

Il était 20 heures quand il arriva. Elle ne tourna même pas la tête quand il pénétra dans le cabinet de travail.

— Oh, mais c'est notre chère Julia Roberts, non ? lança-t-il d'un ton enjoué.

— On dirait, oui, maugréa-t-elle, sans détourner les yeux de l'écran.

Un silence pesant s'installa, auquel Brock mit bientôt un terme :

— Tu as passé une bonne journée ?

— Jusqu'au petit déjeuner, oui, répliqua-t-elle, incapable de cacher plus longtemps sa colère. Très intéressante cette photo dans le journal, avec Lenora...

Nouveau silence, plus pesant encore.

— Quelle photo ?

— Dans le journal de ce matin, lâcha-t-elle, fuyant toujours son regard. Tu ne l'as pas vue ?

— Non, répondit-il après une hésitation. J'espère que tu interprètes cette photo comme il se doit. Il ne s'agit que de business.

— Si j'étais une femme jalouse, je serais sans doute contrariée. Mais je me demande comment tu réagirais si les rôles étaient inversés, et que je boive un verre avec un homme en souriant comme cela...

Sur ces mots, elle lui jeta le journal à la figure et se remit à fixer l'écran de télévision, avant de reprendre :

— Peux-tu me répondre ?

— Ce n'est pas ce que tu crois, Ella. Je t'en prie. Tu as travaillé pour moi. Tu sais comment se passe ce genre de dîner.

— Je te repose ma question. Si c'était moi sur la photo, quelle serait ta réaction ? Ou bien, si je te répondais « ce n'est pas ce que tu crois » ?

— Je mettrais mon poing dans la figure du type, admit-il.

Elle daigna enfin croiser son regard.

— Je doute que Lenora soit très sexy avec un œil au beurre noir. Et je doute également que tu signerais avec elle si j'allais lui mettre mon poing dans la figure.

— La prochaine fois que je dînerai avec elle, tu m'accompagneras. D'accord ?

— Sortir avec ta femme enceinte ? Mais tu pourrais bien y perdre ton contrat, répliqua-t-elle d'un ton acerbe.

— Ella. Réponds à ma question.

— Je veux savoir si elle te trouble...

— Si elle me trouble ! s'exclama-t-il en levant les yeux au ciel. Non vraiment pas, trop de plastique à mon goût. Et de botox aussi. Sa peau est tellement tirée qu'on la dirait plaquée en permanence sur un siège de vaisseau spatial par une vitesse force-G...

— Tu exagères, ne put-elle s'empêcher de rire.

— Cette femme ne me plaît pas, dit-il en souriant avec calme.

— T'a-t-elle proposé de coucher avec elle ? demanda-t-elle de but en blanc.

Il soupira, et vint s'asseoir à côté d'elle, soutenant son regard.

— Non. C'est juste une relation d'affaires, très exigeante, et très importante pour Maddox Communications. Une cliente qui demande beaucoup d'attention.

— D'attention ? Tiens donc. Peux-tu m'expliquer ?

— Tu veux vraiment le savoir ?

— Bien sûr. Le bureau me manque tellement, si tu savais. J'adore t'entendre me parler de tes clients. et je suis curieuse de cette Lenora. Est-elle mariée ? A-t-elle des enfants ? Son âge ?

— Célibataire, sans enfants, trente-trois ans. Beaucoup de chirurgie et autant de travail, répondit-il, maintenant buté.

— Je te trouve bien sévère à son égard. Invite-la donc à dîner, un soir de la semaine prochaine. Nous lui ferons un ragoût.

— Elle ne mange que du blanc de poulet.

— Nous verrons bien.

— Tu as l'air très sûre de toi.

— J'oubliais que tu la connaissais mieux que moi...

Il émit un nouveau soupir, et préféra capituler.

\* \* \*

Ils partagèrent le même lit les trois nuits suivantes, mais ne firent pas l'amour, bien qu'en théorie, leur petite expérience fût arrivée à son terme. Au début, Ella n'en éprouva aucune frustration, puis cette abstinence, si inhabituelle entre eux, la mit mal à l'aise.

Le lundi soir, ils attendaient Lenora pour 18 heures A 18 h 30, elle n'était toujours pas arrivée.

— Voilà pourquoi travailler avec cette femme me rend fou, pesta Brock en arpentant le salon.

Quelques minutes plus tard, la sonnette retentit.

— Ah enfin, lança-t-il. La voilà !

Ella envoya Anna accueillir Lenora, puis après une profonde inspiration, se leva, prit la main de Brock et se dirigea vers le salon.

— Merci, chuchota-t-il en serrant sa main.

— Je suis confuse pour ce retard, déclara Lenora à peine arrivée. Quel lundi de folie ! dit d'un ton plaintif la blonde platine aux formes trop parfaites.

— Lenora, nous sommes ravis de vous accueillir. Je vous présente ma femme, Ella.

— Heureuse de vous rencontrer, Ella. Hmm, comme ça sent bon.

— Oh, le menu est tout simple. J'ai pensé qu'une femme d'affaires telle que vous saurait apprécier pour une fois une cuisine sans chichis...

Lenora l'observa avec attention, dubitative, avant de remarquer :

— Des petits plats bien nourrissants, comme c'est charmant. J'évite en principe ce genre de nourriture. Mais je vais faire une exception ce soir.

— Ne craignez rien, répondit Ella de son plus charmant sourire. Et de toute façon, comme ma mère me le dit souvent, vous pouvez vous permettre quelques excès.

— Vous me tentez, vraiment. J'en serai quitte pour une séance de gym plus tonique, demain.

— Si vous voulez bien me suivre...

Tous trois se dirigèrent vers la salle à manger et Anna commença le service. Lenora redemanda du ragoût deux fois et, la dernière bouchée avalée, ne tarit pas d'éloges, manifestement repue.

— C'était délicieux. Déconseillé, mais délicieux.

— Vous devriez vous laisser aller plus souvent, remarqua Ella. Vous travaillez trop, c'est évident.

— Je l'adore, dit Lenora à Brock. Où l'avez-vous donc dénichée ?

— Dans mon bureau, répondit-il. Je suis un sacré veinard.

— En effet, répondit Lenora avant de se tourner vers Ella.

— Dites-moi, Ella, comment vivez-vous le passage des années ? Même s'il est évident que vous n'êtes pas encore en âge de vous inquiéter à ce propos...

— Oh, détrompez-vous. Je m'efforce de prendre soin de moi, mais je n'en fais pas une obsession. L'essentiel étant que je sois en accord avec moi-même.

— Comme j'envie votre sagesse, s'extasia Lenora après quelques secondes.

Puis, joignant les mains, elle se tourna vers Brock.

— Ecoutez, monsieur Maddox, ma décision est prise. Je signe avec votre société pour les prochaines campagnes. Notre slogan sera « En accord avec moi-même ». Cela s'applique à toutes les femmes, quel que soit leur âge. Oui, l'idée est absolument fantastique !

— En effet, dit Brock en adressant un sourire énigmatique à Ella.

Trois heures plus tard, Lenora ayant pris congé après une troisième part de tarte aux myrtilles, Brock et Ella montèrent se coucher.

— Les journées sont longues, sans toi, au bureau, dit-il subitement, tout en se déshabillant.

— Serais-tu prêt à me faire de nouveau confiance ? demanda-t-elle, osant à peine y croire.

— Je te dois le contrat de Lenora. Peut-être pourrais-je t'embaucher comme rédactrice publicitaire... Eh bien, es-tu rassurée à propos du charme... botoxé de Lenora ?

— C'est une belle femme, chuchota-t-elle.

— C'est une tueuse, répondit Brock. Toi, tu as de l'esprit, tu es vive, déterminée, mais aussi généreuse. Qualité qu'elle ne possède pas et... qui m'a particulièrement séduit.

— Charmeur, le gronda-t-elle en glissant une main dans ses cheveux.

— Et puis tu es terriblement sexy, continua-t-il, ses mains courant sur son ventre. Toujours est-il que je ne te remercierai jamais assez. Sans toi, Maddox Communications n'aurait peut-être pas décroché ce contrat. Avant de te rencontrer, Lenora n'était guère convaincue.

Le compliment lui alla droit au cœur. Elle se prit à espérer.

— Oublions les affaires, à présent, veux-tu ? Jamais je ne me pardonnerai ce que j'ai fait à cause de mon grand-père...

La bouche de Brock s'empara à ce moment-là de la sienne pour un long et tendre baiser.

— C'est du passé, murmura-t-il, ses doigts remontant maintenant sur ses seins.

Ella ferma les yeux, sourit, tout au plaisir de ses caresses.

— J'ai tellement envie de te plaire, lui confia-t-elle au bord des larmes.

Jamais elle n'avait été aussi près de lui dire « je t'aime ». Mais elle s'abstint. Pas encore.

— Tu me plais, dit-il.

— Comment ? insista-t-elle.

— En étant toi, simplement, avec moi.

\* \* \*

Le dimanche suivant était jour de la fête des Pères. Un moment difficile pour Brock. Même lorsque son père était absent, il s'arrangeait toujours pour téléphoner à la maison, ce jour-là. Petit garçon, Brock

lui disait toute son affection et promettait de rester le meilleur de sa classe, à la grande fierté de James.

Depuis sa disparition, Brock passait cette journée de fête à se souvenir. Debout devant la baie vitrée, une tasse de café à la main, il contemplait les jardins de cette propriété que son père avait tant aimée, quand Ella arriva derrière lui et l'entoura de ses bras. Il sourit, apaisé par son contact et couvrit ses mains avec la sienne.

— A quoi penses-tu ? chuchota-t-elle.

— A mon père.

Un silence douloureux s'ensuivit, puis elle demanda :

— Tu gardes de bons souvenirs de ce jour avec ton père ?

— Pas vraiment. Mais au moins nous téléphonions-nous. J'aimerais tant l'avoir au bout du fil, entendre sa voix...

— Oui, je comprends, dit-elle en l'étreignant. Moi-même, je passais cette journée à imaginer mon père chahutant avec moi. Ou m'apprenant à jouer au golf. Ou me lisant une histoire. Ou m'expliquant avec sagesse les grands mystères de l'existence.

— Je plains ton père de ne pas t'avoir connue, dit Brock en lui faisant face.

— C'est l'un de mes plus grands regrets, murmura-t-elle.

— Tu ne l'as donc jamais rencontré ?

— Un beau jour, il est parti s'installer à Chicago et n'en est jamais revenu. Mon grand-père s'est occupé de ma mère et de moi, mais...

Ella sourit tristement, haussant les épaules.

— Je représentais un fardeau pour Athos, le déshonneur incarné.

— Pour moi, tu es un diamant, dit-il, ses yeux dans les siens.

— Charmeur, dit-elle en souriant.

— Je dis ce que je pense.

— J'ai un petit cadeau pour toi, dit-elle subitement.

— Un cadeau ?

— C'est la fête des Pères, non ?

— Je ne suis pas encore père.

— Plus pour longtemps. Regarde donc ton BlackBerry.

Il lui sourit, puis sa curiosité fut la plus forte.

— Qu'as-tu fait ?

— Ne me demande rien. Regarde ton téléphone.

Brock alla récupérer son BlackBerry puis, voyant un message en attente, il pianota le clavier. Aussitôt, l'image de son enfant, le cliché de l'échographie, apparut sous ses yeux.

— Regarde-le qui joue déjà les stars, dit-il en riant de bon cœur, touché par cette attention.

— Ou regarde-la, corrigea-t-elle. A présent, voici ta carte de vœux spéciale fête des Pères.

La gorge serrée par une émotion dont l'intensité le surprit lui-même, il déchira l'enveloppe et lut la carte. Même dans ses plus lointains souvenirs, jamais, lui semblait-il, sa mère n'avait rédigé quelques mots à l'attention de son père, en cette journée particulière. Mais même si elle l'avait fait, son père n'en aurait eu cure. Tout entier absorbé dans son projet de fonder l'agence de communication la plus importante de San Francisco, James Maddox n'avait pas le temps de s'attendrir.

Pour mieux asseoir sa réussite, son père avait choisi une femme sublime et modelé ses enfants à son image.

Brock ferma les yeux. La vérité, c'était qu'il avait vécu son enfance dans l'angoisse de décevoir James Maddox. Contrairement à son frère qui excellait en tout avec une désinvolture qui faisait son admiration, lui avait dû se battre pour satisfaire l'ambition de son père.

Il vénérât ce père, mais le craignait aussi, et jamais il ne s'était senti proche de lui. Entretiendrait-il les mêmes relations avec son propre enfant ?

— Brock, ça ne va pas ?

— Je réfléchissais.

— A quoi ? demanda-t-elle, sa main effleurant sa joue.

— Au rôle de père. Je me demandais quel genre de père je serai, chuchota-t-il. Différent en tout cas du père que tu n'as pas eu. Différent aussi du père que j'ai eu.

Ella le fixa, puis ses yeux s'emplirent de larmes.

— Tu pleures ?

— Oui, parce que je suis heureuse. Parce que je crois en toi, parce que tu es tellement plus que ce Brock Maddox que tous connaissent. J'ai foi en toi, en ton cœur. Et en nous.



## 9

Brock relisait avec soin l'argumentaire des prospectus destinés à la campagne Prentice quand son Interphone sonna.

— Oui ?

— Flynn Maddox est ici, monsieur, susurra la réceptionniste.

— Faites-le entrer.

Deux secondes plus tard, Flynn faisait son apparition, tout sourire.

— Alors, comment va le jeune marié ?

— Tu n'es pas passé devant monsieur le maire il y a si longtemps, remarqua Brock en se levant.

— Franchement, c'est le grand bonheur et je ne pouvais rêver mieux, répondit Flynn. Je ne veux plus entendre prononcer le mot divorce. Et toi ? Heureux ?

— Aussi heureux que l'on peut l'être.

Flynn enfouit les mains dans ses poches et le dévisagea avec suspicion.

— Vraiment ?

— En fait, je ne m'attendais pas à éprouver des sentiments pour Ella. Et j'avoue être un peu dépassé par les événements. J'essaie pourtant de garder la tête froide. C'est mission presque impossible, avec elle.

— Excellent ça, ironisa Flynn. Enfin une femme qui est venue à bout de mon roc de frère.

Brock marmonna un juron.

— Tu te méfies d'elle à cause de son grand-père, c'est cela ?

— Ne réagirais-tu pas de la même façon ? demanda Brock en arpentant son bureau tel un lion en cage, rongé par le doute. Si ta femme t'avait trahi, ne chercherais-tu pas à garder tes distances ?

— Je ne peux pas lutter contre Renée, répondit Flynn, un brin fataliste. Je n'ai d'ailleurs pas envie d'essayer. L'amour est une chose étrange. Si tu veux un conseil, ne laisse pas passer ta chance...

— Facile à dire, répondit Brock avec agacement.

— Vois-tu, après avoir perdu Renée une première fois, je m'étais juré de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour la garder, si je parvenais à la reconquérir. Ce bonheur m'a été donné, et j'en bénis le ciel mais la vie est ainsi faite, qu'elle ne vous offre pas toujours une seconde chance. Si tu as besoin de certitudes, regarde notre couple aujourd'hui. Mère a eu beau tout faire pour nous séparer, nous nous sommes retrouvés.

— Maman complote également contre Ella et moi, dit Brock. En promettant à ma femme un avenir sacrifié à l'ambition de son mari. J'ai dû la faire déménager. Je n'avais pas le choix. Je sais qu'elle est malheureuse, et tout ce que je lui souhaite, c'est de rencontrer un homme qui saura prendre soin d'elle. Un homme riche, évidemment...

Reclus dans son bureau pour le week-end, Brock s'était promis de finaliser le projet de campagne destiné à Prentice. Livrée à elle-même, Ella, n'en pouvant plus, décida de passer à l'action. Un panier de pique-nique à la main, elle se présenta tout sourire devant l'agent de sécurité posté dans le hall d'entrée de Maddox Communications.

— Bonjour, je suis Ella Maddox. Je viens voir mon mari, dit-elle en désignant son panier. C'est une surprise.

— Puis-je voir vos papiers d'identité ? s'enquit l'homme.

Surprise par sa demande, elle lui tendit son permis de conduire. L'homme prit le document puis consulta une liste.

— Veuillez patienter quelques minutes, je vous prie, dit-il et, saisissant son téléphone, il s'écarta de quelques pas.

Ella l'observa, un peu déstabilisée, puis l'agent revint vers elle.

— Si vous voulez bien attendre un peu, s'excusa-t-il avec un sourire crispé.

— Mon nom n'apparaît pas sur la liste des personnes autorisées ? demanda-t-elle, la gorge nouée par une sourde inquiétude.

— Une minute, dit-il avec plus de fermeté cette fois.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et Logan Emerson pénétra dans le hall.

— Madame Maddox, la salua-t-il avec une expression sévère. Comment allez-vous ?

— Bien, merci, répondit-elle en reconnaissant l'homme à l'origine du chaos qui avait bouleversé son existence.

— Et vous donc ? reprit-elle, ne pouvant s'empêcher d'éprouver un profond sentiment d'humiliation.

— Bien, bien, répondit-il en jetant un regard à son panier. Un petit casse-croûte ?

— Une surprise pour mon mari, oui.

— Cela ne vous ennuie pas si je regarde, dit alors Logan. Je n'ai pas vu de panier fait maison depuis ma plus tendre enfance.

Bien qu'elle ne fût pas dupe une seconde, elle ouvrit son panier.

— Rôti, fromage et pain complet, pour rester en bonne santé. Et pour finir, une tarte au chocolat avec crème fouettée.

— Hmm. Que ne donnerais-je pas pour une part de tarte au chocolat ? ajouta Logan.

— Vous voulez la mienne ?

— Vous cherchez à me soudoyer ?

Ella le fusilla du regard puis, relevant fièrement le menton :

— Vous n'êtes qu'un sale type, Logan.

Elle inspira profondément, avant d'ajouter à voix basse :

— Je suis venue voir mon mari pour déjeuner, c'est tout.

Il la dévisagea un long moment puis remarqua :

— Je suppose que je peux oublier la tarte au chocolat ?

— Vous supposez bien.

— Mon travail est de protéger la société et Brock.

— Le mien est de prendre soin de Brock et de mon mariage, lâcha-t-elle, avant de conclure : enfin, sachez Logan que je ne vous remercierai jamais assez de m'avoir démasquée.

Il vacilla imperceptiblement, écarquilla les yeux, puis se reprit en lançant à l'agent :

— Permission d'entrer.

— Pour ce soir uniquement ? l'interrogea ce dernier.

— Chaque fois qu'elle le souhaitera, répondit Logan. Si quelqu'un avait quelque chose à dire, envoyez-le-moi.

Il se dirigea vers l'ascenseur, puis se tourna vers elle :

— Madame Maddox, votre mari a eu une journée fatigante. Une pause lui fera le plus grand bien.

Partagée entre un sentiment de victoire et une certaine gratitude, Ella marcha d'un pas altier jusqu'à l'ascenseur. Au moment de pénétrer dans la cabine, elle hésita, puis sortit une part de tarte de son panier et la tendit à Logan.

— Je vous l'offre volontiers, et sans arrière-pensées. Régalez-vous et, si vous le permettez, trouvez-vous une femme qui saura vous préparer de bons petits plats.

Ella se faufila dans l'ascenseur et pressa le bouton pour rejoindre l'appartement de Brock. Serrant le panier contre elle, elle fit le décompte mental des étages. Enfin parvenue au dernier niveau, elle pénétra sur la pointe des pieds dans la suite plongée dans l'obscurité. Elle sourit en repensant à ces moments volés au monde dans le secret de cet appartement. Après l'amour, ils avaient pris l'habitude de commander un en-cas au traiteur chinois. Ils pique-niquaient dans sa chambre, riant de rien, parlant de tout, Brock nu dans ses bras...

Ce soir, peut-être retrouveraient-ils l'intensité de ces nuits, la magie de ces rencontres. C'était en tout cas ainsi qu'elle voulait leur mariage. Et elle ferait tout pour nourrir la passion, préserver leur couple. Elle avança dans le salon. Il y faisait un peu frais. Regardant autour d'elle, elle nota la poussière sur les meubles, et une vague odeur de renfermé.

— Oh, mon Dieu, chuchota-t-elle en allumant la lumière.

On aurait dit que personne n'avait pénétré ici depuis leur dernière nuit ensemble. Impossible ! Elle se dirigea vers la chambre. Le lit était fait, les chevets vides. Dans la salle de bain, même chose : on aurait cru l'endroit déserté depuis des mois. Même la brosse à dents était sèche.

Alors, malgré elle, elle laissa échapper un soupir de soulagement. Car elle avait douté de lui, imaginé qu'il lui avait trouvé une remplaçante. De toute évidence, ce n'était pas le cas.

Elle sortit la bouteille de vin rouge du panier et en remplit un verre. Après avoir respiré le bouquet de ce cru que Brock appréciait particulièrement, elle se servit un verre d'eau minérale. Elle disposa ensuite quelques bougies dans le salon et les alluma, puis, une fois le repas sur la table, prit l'escalier pour descendre au bureau de Brock. Elle frappa deux coups discrets.

Pas de réponse. Elle frappa de nouveau.

— Oui ? retentit la voix de Brock derrière la porte. Qui est là ?

— Ta femme, répondit-elle.

La porte s'ouvrit dans la demi-seconde qui suivit. Brock, chemise entrouverte, cheveux en désordre, la regarda, visiblement stupéfait.

— Que fais-tu ici ?

— Le repas est servi, répondit-elle en déposant un baiser sur sa joue.

— Le repas ? Où ça ?

— En haut. Si tu veux bien t'interrompre dans ton travail quelques minutes...

Brock plongea ses yeux dans les siens, et elle y lut cette flamme qui la troublait tant.

— Je ne suis pas retourné là-haut depuis notre dernière nuit ensemble, avoua-t-il.

— Je sais, chuchota-t-elle en prenant sa main. L'heure est peut-être venue de rattraper le temps perdu.

— Je n'y vois aucun inconvénient ! plaisanta-t-il en serrant sa main dans la sienne.

Ils rejoignirent l'appartement, éclairé à la seule lueur des bougies. Brock sourit, visiblement charmé par l'atmosphère, puis ils prirent place dans le salon, s'asseyant à même le tapis. Comme avant.

Il mangea avec appétit, dévora même, ne tarissant pas d'éloges sur le menu, dégustant le vin rouge avec plaisir. Ella ne le quittait pas des yeux, mangeant de son côté du bout des lèvres, bouleversée par le

bonheur retrouvé, intact, dans cet endroit où tout avait commencé.

— Et la chambre ? s'enquit-il sur un ton innocent au bout d'un moment, son regard se faisant de plus en plus perçant. Je n'ai même pas eu le cœur à l'aérer.

— D'après le peu que j'ai pu en voir, il me semble que le lit aurait bien besoin d'exercice, chuchota-t-elle, frémissant par anticipation à l'idée de faire l'amour avec Brock entre ces draps-là...

Un silence chargé d'érotisme s'ensuivit.

— Hmm. Et se pourrait-il que tu veuilles remettre en forme ce pauvre lit délaissé avec moi ?

Ella sourit, se pencha vers lui pour déposer un baiser sur ses lèvres.

— J'ai cru que tu ne me le demanderais jamais...

\* \* \*

Au petit matin, Brock dut faire un effort pour s'arracher au sommeil. Il ouvrit les yeux, sourit en sentant la main d'Ella sur son ventre.

— Il est trop tôt, gémit-elle.

— Pire que ça, répondit-il en attirant son corps chaud contre le sien. Je ne sais pas si je dois te remercier ou te reprocher d'être venue me voir au bureau.

— Tu n'avais pas l'air fâché, cette nuit, dit-elle en glissant ses doigts dans ses cheveux.

Il rit, promena sa main sur son dos, le creux de ses reins, ses fesses. Il tressaillit, le désir s'éveillant instantanément, impérieux, urgent.

Ella se pressa contre lui, lui murmura des mots d'amour. Ensorceleuse. Ses mains le cherchèrent et le trouvèrent, prêt, presque indécent.

— Oh, Ella, j'ai envie de toi...

Et il vint sur elle, plongeant tout de suite en elle, la trouvant chaude et douce, n'attendant que lui.

— Oh, Brock, je te veux..., soupira-t-elle, ses ongles s'enfonçant dans ses épaules.

— Tu m'as, répondit-il, le souffle court, allant et venant en elle. Sur tous les plans.

Ella se referma autour de lui, laissant échapper un cri. Le son de sa voix, ses soupirs lui faisaient perdre la tête. Il avait faim d'elle, des sensations qu'il éprouvait en elle, et qui chaque fois le transportaient. Il sentit le plaisir parcourir son corps, jusqu'à ce qu'un orgasme inouï le submerge.

— Ella, chuchota-t-il en s'affaissant de tout son poids sur elle.

— Oui, dit-elle, ses lèvres contre son oreille, ses bras noués autour de ses reins. Si je m'écoutais, j'emménagerais ici, pour être toujours à portée de tes mains, de ta bouche...

— Par pitié, non. J'aurais du mal à me concentrer sur mon travail.

— Avant, je t'attendais ici pourtant...

— Oh oui ! Et quelle torture c'était de te savoir au-dessus de ma tête. Il me semblait que les journées n'en finissaient pas. Et quand tu pianotais sur ton ordinateur mes courriers, au bureau, je n'avais qu'une envie, monter dans l'appartement et te faire l'amour. Aujourd'hui, tu es ma femme, tu attends mon enfant. Et le désir est toujours aussi fort.

— Vraiment ? s'étonna-t-elle, surprise par sa ferveur. Cela ne t'empêche pas de rentrer très tard à la maison.

— La société traverse une période critique. Mais cela ne durera pas, dit-il sans plus s'étendre.

Il travaillait en réalité à concurrencer Golden Gate Promotions sur son propre terrain. Mais il ne pouvait s'ouvrir à Ella de son intention de couler la société de son grand-père. Elle était trop impliquée, sur le plan affectif. Elle devait à Koteas d'avoir veillé sur sa mère, et se sentait très redevable envers lui. Sa gratitude même représentait un obstacle entre eux. Un obstacle dont il comptait bien se débarrasser dans un futur proche.

— D'ici là, je vais devoir venir à ton secours chaque fois que possible, murmura-t-elle.

— Venir à mon secours ?

— Eh bien, oui. Tu travailles trop, prends à peine le temps de te nourrir. Je t'apporterai donc tes repas... et profiterai de mes visites pour te séduire...

\* \* \*

Plus tard ce même jour, Ella s'isola dans la véranda avec les albums photos de la famille Maddox dans le but d'en sélectionner quelques-unes... Perdue dans ses pensées, c'est à peine si elle entendit sonner à la porte d'entrée.

— Madame Maddox est ici, vint lui annoncer Anna une minute plus tard.

— Oui, mais laquelle ? demanda-t-elle, espérant qu'il s'agissait de Renée.

— Oh, excusez-moi. Madame Carol Maddox, répondit la gouvernante.

— Ah, vous voilà, ma chère ! s'exclama Carol qui sourit à Anna en pénétrant dans la véranda. Inutile de faire des chichis. Nous sommes en famille. Que de changements, ici, dites-moi ! Et que pense Brock de tous ces aménagements ?

— Je crois qu'il apprécie mes initiatives. J'essaie d'harmoniser styles moderne et traditionnel. Mais Bree m'a beaucoup aidée.

— J'ignorais qu'elle était décoratrice...

— Elle a un goût très sûr.

Carol s'approcha, observa les photographies devant elle.

— Que faites-vous donc avec tout cela ?

— Je prépare une surprise pour Brock. Je sais combien les souvenirs de son père lui sont chers. J'avais envie de les réunir, et de les classer de façon cohérente.

— Oh, mais regardez ! En voici quelques-unes de moi ! s'exclama-t-elle avant d'ajouter, amère : si peu, en vérité. Mais ne vous excusez pas. Je ne suis que la mère, après tout, n'est-ce pas ?

— En fait, je sélectionne celles du père de Brock, se justifia Ella. J'aimerais concevoir une sorte de mémorial photographique...

— Bien sûr, bien sûr, murmura Carol. Ecoutez, je suis venue pour une raison précise : j'ai conscience de m'y prendre au dernier moment, mais voyez-vous, je suis moi aussi très occupée par mon nouveau chez-moi. Oh, ce n'est pas aussi grand, aussi luxueux qu'ici, mais je ne désespère pas d'en faire un lieu convenable. J'organise demain soir une pendaison de crémaillère, et j'insiste pour que Brock et vous soyez de la fête.

— Demain soir ?

— Ne me dites pas que vous êtes pris. Je sais que Brock ne sort que très rarement avec sa femme, mais...

Ella ravala un sentiment d'humiliation. Manifestement, Carol semblait penser que Brock répugnait à se montrer en public en sa compagnie, pire encore, qu'il préférerait rester des plus discret sur leur mariage.

— Je lui poserai la question. Je sais qu'il est débordé de travail.

— Comme d'habitude, répondit Carol en haussant les épaules. Faites donc de votre mieux pour me l'amener demain. J'aimerais tant lui montrer mon petit nid. Je serais extrêmement contrariée s'il ne venait pas. Je compte sur vous... Bonne chance avec votre mémorial de photos. Quelle idée touchante, vraiment... A plus tard !

Quand Brock fut enfin de retour, Ella lui fit part de l'invitation de sa mère.

— Tu me taquines, c'est ça ? demanda-t-il, perplexe. J'ai si peu de temps à moi, je ne vais certainement pas le gâcher en mondanités.

— Je comprends. Mais Carol est ta mère. Et nous ne resterons qu'un moment.

Il leva les yeux au ciel, visiblement contrarié.

— Une seule minute en compagnie de ma mère suffit à déclencher les pires catastrophes.

— Tu n'es pas gentil, protesta-t-elle, amusée malgré elle. Après tout, toi et ton frère lui devez la vie autant qu'à votre père.

— Pfff, soupira-t-il. Tu prends toujours sa défense.

— Je ne la défends pas, Brock. C'est ta mère, ton unique parent encore de ce monde.

Brock demeura silencieux un long moment, puis il la regarda avec tendresse.

— Tu penses à ta propre mère, et à ses problèmes de santé, c'est cela ?

— Je ne veux pas que tu éprouves un jour des regrets, voilà tout, répondit-elle. Oui, ta mère est parfois agaçante, mais elle reste ta mère. Et qui sait quelle était exactement sa relation avec ton père ?

De nouveau, il soupira avant de se résigner.

— D'accord, dit-il. Une demi-heure, pas plus.

Ella sourit, repensant aux allusions surnoises de Carol, l'après-midi.

— A quoi penses-tu, Ella ? demanda Brock. Je te trouve un peu lointaine.

Elle avala une gorgée d'eau, rechignant à se confier.

— Ella ? insista Brock. Que t'a dit ma mère ?

— Mais elle n'a fait que passer...

— Que t'a dit ma mère ? Je vois bien que quelque chose te tracasse.

Se sentant au pied du mur, Ella releva fièrement la tête.

— Oh, elle a juste dit comme ça, en passant, que toi et moi ne sortions jamais en public et...

— Et alors ?

— Eh bien, j'ai compris soudain quel fardeau je représentais, pour toi.

— Pardon ? s'exclama-t-il, les yeux ronds.

— Mais oui. Tu m'as épousée en urgence. Je suis enceinte. J'étais ton assistante. Imagine comme les gens doivent jaser...

— Je me fiche des ragots. Et si je n'ai pas envie de répondre aux invitations des uns et des autres, c'est parce que je tiens à préserver notre mariage.

Ella retint son souffle, touchée par ces paroles.

— Alors... tu n'as pas honte de moi ?

— Je cherche juste à te protéger de la rumeur bête et méchante propagée par des gens indignes de toi.

Ella dut prendre sur elle pour ne pas lui sauter au cou et couvrir son visage de baisers. Pour la première fois de son existence, un homme se déclarait prêt à la protéger. Cet aveu de Brock lui fit chaud au cœur et elle se demanda combien de temps encore elle serait capable de réduire ses sentiments au silence. Elle devrait patienter encore avant de lui dire qu'elle l'aimait. Et comment réagirait-il alors ? Recevrait-il cet amour comme un trésor, ou comme un fardeau ?

\* \* \*

A peine quelques heures la séparaient de la pendaison de crémaillère de sa belle-mère, et Ella ne parvenait pas à opter pour une tenue. La vérité, c'était qu'elle se sentait mal à l'aise dans le monde de Brock. Elle avait beau faire, se raisonner, elle ne s'y était jamais sentie acceptée. Il lui semblait qu'on l'y considérerait toujours comme une intruse. Et aucune toilette ne changerait cela. Pour la troisième fois, elle attacha ses cheveux, passa un peu de gloss sur ses lèvres.

— Sublime, comme toujours, la complimenta Brock, les yeux brillants, depuis le seuil de la salle de bain. Tu es prête ?

— Merci, répondit-elle, flattée, et amusée par son impatience. Oui, je suis prête.

Elle le rejoignit, sa robe de soie bleue cascade sur son corps, bruissant sur sa peau, sorte de murmures sensuels follement excitants.

— Tu es vraiment exceptionnelle dans cette robe, remarqua Brock. Elle met en valeur le bleu de tes yeux.

— Merci, dit-elle en rougissant. Tu n'es pas mal non plus, tu sais...

Il rit, sans chercher à cacher son scepticisme.

— Je ne plaisante pas. Par exemple, ta chemise blanche fait ressortir ton teint mat. C'est très sexy.

— Vraiment ?

— Oh oui, crois-moi, répondit-elle. Pour être tout à fait exacte, avec ta peau bronzée, tes cheveux noirs et tes grands yeux charbon, tu es diabolique...

— Tant mieux, dit-il en riant de bon cœur. Prête ?

A peine quinze minutes plus tard, Dirk gara la limousine devant la nouvelle résidence de Carol, un bâtiment magnifique, avec concierge et gardiens en uniforme.

— Maman a toujours eu des goûts de luxe, chuchota Brock en montrant sa carte d'identité à l'agent de sécurité. Elle tenait absolument à emménager ici. Je n'ai pas eu le choix.

— Tu regrettes ? demanda Ella, sachant que c'était essentiellement à cause d'elle si Brock avait demandé à sa mère de quitter la demeure familiale.

— Absolument pas. J'aurais pu payer le double, pourvu qu'elle déménage, ajouta-t-il, les yeux pétillants de malice, tout en pénétrant dans l'ascenseur. Avant, je préférais rester à l'appartement, pour différentes raisons dont une que tu connais. Mais tu as su donner une âme à la maison. Je m'y sens bien, avec toi.

— J'en suis heureuse, répondit-elle, émue.

L'ascenseur stoppa à l'étage de Carol.

— Allons-y, dit-il. Trente minutes chrono, ajouta-t-il après un coup d'œil à sa montre.

Un majordome en livrée vint les accueillir.

— Bienvenue chez madame Maddox. Nous nous réjouissons de votre présence. Je vous en prie, entrez.

— Brock, mon chéri ! lança Carol depuis l'autre bout du salon. Approche donc avec ton adorable épouse. J'aimerais lui présenter certaines personnes.

— Je crains le pire, chuchota Brock à l'oreille d'Ella, avant d'enlacer sa taille. Hello maman. Ton appartement est superbe, décoré avec beaucoup de goût. Tu as fait des merveilles !

— Oui, c'est vraiment magnifique, renchérit Ella.

— Merci à tous les deux, répondit Carol, aux anges. Je ne vous cache pas que j'ai travaillé nuit et jour pour arriver à un tel résultat. Mais je voudrais vous présenter mes nouveaux voisins, les Gladstones. Eve et Bill, voici mon fils, Brock, et ma nouvelle belle-fille, Ella. Elle va bientôt me donner un petit enfant, chuchota-t-elle. Je suis si impatiente, si heureuse. Les mots me manquent.

— Nous sommes très heureux nous aussi, renchérit Brock en serrant Ella contre lui. Ravi de faire votre connaissance, monsieur et madame Gladstone. Ma mère a de la chance d'avoir des voisins aussi sympathiques.

— Enchanté de vous rencontrer, dit Ella en tendant la main, un peu décontenancée par la révélation si prompte de sa grossesse par Carol.

— Tout le plaisir est pour nous, répondit Eve. Et ce petit est attendu pour quand ? L'année prochaine ?

Ella ouvrait la bouche pour répondre, mais Brock la devança.

— Encore une fois, ravi d'avoir fait votre connaissance. Puis il se tourna vers sa mère. Ella et moi allons faire honneur à ton splendide buffet, dit-il avant de s'éloigner.

Puis, il lui demanda discrètement :

— Prête à partir ?

— Tu es incorrigible, dit-elle en pouffant. Ce n'est pas si terrible. Bien que ta mère m'ait un peu surprise en annonçant ainsi ma grossesse.

— C'est l'un des multiples charmes de Carol : ne pas savoir se taire !

Il se servit un verre de vin, puis demanda un verre d'eau à l'un des serveurs.

— J'ai l'impression de connaître cet endroit, dit-il ensuite en observant autour de lui.

— Normal, répondit Ella. Ta mère a emporté ici tout ce dont je ne voulais pas chez nous.

— Elle m'a tout de même fait parvenir la facture de son décorateur. Vertigineuse !

— Tu n'as rien à craindre en ce domaine avec moi. Tu connais mon goût pour les centres commerciaux !

— Voici, madame, dit le serveur en lui présentant un verre d'eau pétillante sur un plateau en argent.

— Merci, répondit-elle. Ta mère a un personnel impeccable.

— Ma mère fait rarement les choses par elle-même, dit Brock, d'un ton railleur.

— Oh, Brock ! s'exclama à cet instant une voix féminine. Cela fait une éternité...

Ella regarda Brock tout en tournant la tête. Elle vit son regard s'assombrir, et une expression douloureuse s'imprimer brièvement sur son visage.

— Claire, dit-il d'une voix parfaitement neutre qu'Ella ne lui connaissait pas. Quelle surprise.

Ella observa la superbe jeune femme blonde qui venait à leur rencontre. Taille mannequin, une plastique irréprochable.

— Claire ? répéta-t-elle avec appréhension, cherchant dans sa mémoire, avant de se souvenir.

Claire. L'ex-fiancée de Brock.



## 10

La ravissante gravure de mode regarda Brock avec une insistance gênante.

— Tu es très séduisant, dit-elle enfin, avec un sourire entendu. Comme tu m’as manqué.

Ella contint sa colère. Manifestement, Claire se fichait que Brock soit accompagné. Et d’ailleurs celui-ci paraissait l’avoir oubliée.

— Je ne savais pas que ta mère et la mienne continuaient à se fréquenter, se décida-t-il enfin à répondre.

— Elle a insisté pour que je l’accompagne, ce soir. Elle m’a dit que tu serais présent.

Brock hocha brièvement la tête, puis il s’éclaircit la gorge.

— Claire, je te présente Ella, ma femme.

Claire écarquilla ses grands yeux en amande, entrouvrit ses lèvres pulpeuses, dont aucun mot dans un premier temps ne sortit.

— Je... J’ai cru qu’il s’agissait d’une simple rumeur, dit-elle enfin, toute gaieté ayant soudain disparu dans sa voix, dans ses yeux. Félicitations, reprit-elle en s’adressant enfin à Ella. Vous avez épousé un homme merveilleux.

— J’en suis consciente, répondit Ella, tendant une main crispée. Merci. Enchantée de vous connaître.

— Comme elle est charmante, dit Claire en s’adressant à Brock. Jamais je n’aurais imaginé que tu portes ton choix sur quelqu’un de si...

Elle se tut un instant, haussa ses ravissantes épaules dénudées.

— Oh, mais ça me revient à présent ! s’exclama-t-elle soudain. N’attendez-vous pas un heureux événement ?

Un lourd silence s’installa, et le brouhaha des conversations, des verres qui s’entrechoquaient, assaillit brusquement les oreilles d’Ella.

— Oui, en effet, répondit Brock, imperturbable. Ella et moi sommes très impatients d’accueillir notre premier enfant...

Claire regarda Brock dans les yeux, et Ella n’eut aucun mal à lire dans son regard à ce moment : « J’aurais pu être la mère de cet enfant... »

— Félicitations, c’est formidable, dit-elle avec froideur, son sourire mondain volatilisés. Oh, mais j’aperçois un vieil ami... Si vous voulez bien m’excuser.

— Bien sûr, répondit Brock avant d’avaler une longue gorgée de vin. Nous partons ? demanda-t-il tout de suite après à Ella.

— Quand tu veux, dit celle-ci, n’accordant en cet instant plus aucune espèce d’importance aux règles du savoir-vivre.

Ils s'apprêtaient à franchir la porte d'entrée quand Carol les rejoignit à la hâte.

— Vous partez déjà ? Vous venez juste d'arriver, s'offusqua-t-elle avec une moue réprobatrice.

— Si tu n'avais pas invité mon ex-fiancée, en négligeant de lui préciser que j'étais marié, peut-être serions-nous restés cinq minutes de plus, répliqua Brock, avec une colère retenue.

Ella ne dit rien, trop bouleversée. La fureur de Brock, les basses manœuvres de sa mère ou encore les souvenirs probablement suscités par cette rencontre inopinée avec la ravissante ex-fiancée de son époux... C'en était trop.

— Mais je pensais que vous seriez heureux de vous revoir, se défendit Carol, une main sur le cœur, feignant l'incompréhension. Tu es marié désormais, et le passé est le passé, n'est-ce pas ? dit-elle en jetant un regard furtif à Ella.

— A moins que cela ne ravive de doux sentiments ? reprit-elle soudain dans un battement de cils.

Ella en eut le souffle coupé.

— Pas chez moi, en tout cas, dit Brock le regard noir de colère. Mais bravo. Encore une fois, tes manigances ont fait leur effet. Je sais parfaitement que tu as invité Claire pour intimider Ella.

— Oh, mais non, voyons ! s'offusqua Carol. Quelle drôle d'idée ! D'ailleurs, je vois mal comment Claire pourrait intimider Ella...

— Tu as raison, répondit Brock. Ella est ma femme et la mère de mon enfant. Claire, c'est de l'histoire ancienne. Je te conseille de ne pas l'oublier. Bonne nuit.

Sur ces mots, Brock prit le bras d'Ella et ils quittèrent l'appartement.

\* \* \*

Un quart d'heure plus tard, Ella et Brock étaient de retour à la maison, accueillis par Anna.

— Puis-je vous servir quelque chose ?

— Non merci, répondit Brock.

— Un verre d'eau ? demanda la gouvernante à Ella.

— Non merci, dit Ella, qui ne parvenait pas à se défaire d'un profond sentiment de solitude. Je vais me reposer un peu.

Une fois dans la suite, Ella retira son collier, ses boucles d'oreilles, sans quitter son reflet des yeux, dans la glace. Quelle idiote elle faisait. Quelle naïve, plutôt. Elle qui se croyait jolie. A côté de l'ex-fiancée de Brock, elle était ridicule. Claire était d'une beauté saisissante. Face à elle, elle se sentait désespérément quelconque.

— Pas trop fatiguée ? s'enquit Brock avec douceur.

— Elle est sublime...

— Peut-être, mais elle n'est pas faite pour moi.

— Enfin, Brock ! Elle est parfaite, tellement séduisante. Et sans doute très intelligente. Tu ne pouvais rêver mieux...

— Elle est surtout extrêmement exigeante. Notre couple ne pouvait fonctionner.

Sidérée, Ella retint son souffle en le dévisageant.

— Et moi bien sûr, je ne suis pas exigeante, dit-elle avec ironie. Non, moi je suis pleine de gratitude. Alors forcément, notre couple devrait fonctionner.

— Je t'en prie, soupira Brock en venant vers elle. Tu joues le jeu de ma mère. C'est exactement ce qu'elle cherche. Te faire douter de toi.

— Non, non, protesta-t-elle, l'empêchant d'approcher davantage. J'ai simplement besoin de me remettre, dit-elle dans un rire douloureux. Tu m'as épousée parce que je suis enceinte, je ne me fais aucune illusion. Mais rassure-moi, Brock... Tu espères que je resterai ta petite femme reconnaissante jusqu'à la fin de mes jours, une épouse docile et effacée, c'est cela ?

— Bien sûr que non, répondit-il avec calme. Tu as chamboulé tout mon univers, et c'est une des raisons pour lesquelles je suis incapable de te résister. Je me remets sans cesse en question, avec toi. Et puis...

Il hésita, puis reprit avec un haussement d'épaules :

— J'ai le sentiment d'avoir trouvé mon égale, en toi, Ella. C'est comme si, pour la première fois de ma vie, je n'avais plus besoin de courir, ou de fuir, ou de me donner l'impression d'exister en travaillant comme un fou. Tu es là, et cela a tout changé... Mais tu n'es pas obligée de me croire.

Ella le dévisagea, et sut à cet instant qu'il lui disait la vérité. Qu'il l'aimait. Même s'il était incapable encore de prononcer les mots. Elle resta quelques secondes sans voix, sous le choc.

— Je te crois, chuchota-t-elle finalement en se jetant entre ses bras.

— Ecoute, dit-il en la serrant contre lui. Les deux prochaines semaines risquent d'être éprouvantes. Mais après cela, toi et moi nous ferons une pause et partirons quelques jours.

— Au chalet ?

— Où tu voudras, répondit-il, puis il posa sa bouche sur la sienne et l'embrassa avec une tendresse, une gravité presque, qui la bouleversa.

\* \* \*

Le matin suivant, Brock régla quelques dossiers l'esprit léger. Puis, l'heure du déjeuner approchant, il appela Ella. Elle était allée rendre visite à sa mère et devait passer ensuite chez son grand-père. L'idée le contrariait bien sûr, mais il s'efforça d'en faire abstraction.

— Alors, à ce soir, murmura-t-il au téléphone.

— Ne travaille pas trop, dit-elle d'une voix douce.

Une voix qui lui fit chaud au cœur, qui le remplit de joie, d'espoir, d'un bonheur vrai, tout simplement.

L'après-midi, il fit en sorte de mettre un point final aux affaires en cours. Il voulait que tout soit en ordre, afin de pouvoir s'échapper quelques jours avec Ella. Loin de Maddox Communications, loin de sa mère, loin du passé. Il venait de refermer son ordinateur quand Logan Emerson se présenta dans son bureau, avec une expression solennelle.

— Il y a eu une fuite, dit-il d'un ton grave.

— Une fuite ? A propos de quoi ? demanda Brock, sceptique.

— Le dossier Prentice, répondit Logan. Quelqu'un a subtilisé vos fichiers et les a fournis à Golden Gate.

— Je ne comprends pas...

— Vous travaillez régulièrement chez vous, n'est-ce pas ?

— Cela m'arrive. Il y a environ trois semaines, par exemple... Mais je n'ai fait que réfléchir à l'ébauche de projets de com...

Logan hocha doucement la tête.

— Il semblerait que cela ait suffi à Golden Gate Promotions.

En un éclair, Brock revit son ordinateur portable, sa clé USB ainsi que ses dossiers empilés sur le bureau, dans son cabinet de travail. Juste après le mariage. Atterré, il demeura immobile, le regard fixe.

\* \* \*

Le soir était tombé, et Ella décida de dresser elle-même la table, malgré les protestations de la gouvernante. Elle alluma les bougies, disposa un bouquet de roses. Jamais elle ne s'était sentie aussi

heureuse, aussi amoureuse.

Et si... ? Oui, l'espoir aujourd'hui était permis. Son mariage avec Brock était la meilleure chose qui pouvait lui arriver. Elle sourit en pensant à lui, à la soirée qui s'annonçait, à la nuit prometteuse... Elle rougit, se moqua d'elle-même.

A ce moment, elle entendit la porte d'entrée claquer, le bruit familier de ses pas dans le hall. Il était rentré. Elle attendit, plus troublée qu'une jeune fille en fleurs, le cœur battant, le corps en émoi.

— Bienvenue à la maison, dit-elle quand il apparut sur le seuil.

Mais elle se figea en le découvrant. Il était livide, ses yeux étincelaient de colère.

— Quand as-tu informé ton grand-père de la nouvelle campagne conçue par Maddox pour Prentice ? l'apostropha-t-il d'une voix tranchante.

Ella sentit son sang se glacer.

— De quoi parles-tu ?

— Il y a quelques semaines, j'ai rapporté à la maison plusieurs dossiers, ainsi qu'une clé USB. Quelle aubaine, pour toi, dit-il avec un ricanement amer.

— Mais... de quoi parles-tu, Brock ?

— N'essaie pas de me mentir. Tu m'as bien eu. Oh, je ne dirai rien sur le fait que tu aies pu me trahir une fois de plus, en me dérobant des informations confidentielles, et ce juste après notre mariage. Ce qui est fait est fait. Dis-moi seulement à quel moment tu as agi, c'est tout ce qui m'intéresse.

Subitement prise de nausées, Ella porta une main à ses lèvres.

— Je n'ai plus rien dévoilé à personne, depuis ce jour où tu es venu chez ma mère, articula-t-elle avec difficulté. J'ignore de quoi tu parles. Tu n'as jamais évoqué devant moi la nouvelle campagne Prentice. L'aurais-tu oublié ?

— Je m'en souviens. Et je me souviens aussi avoir commis une erreur, en laissant des dossiers professionnels à la maison. Evidemment, c'était trop tentant. Tu n'as pas pu résister.

— C'est faux, Brock, dit-elle presque en chuchotant. Je n'ai jamais remarqué de dossiers ni de clé USB. Et si je les avais vus, je me serais bien gardée d'y toucher. Je ne peux pas imaginer de te trahir une nouvelle fois. Mon seul souhait était que tout soit clair entre nous, que tu retrouves confiance en moi. Que tu croies en moi. Brock, je te demande de me croire.

— Pourquoi est-ce que je te croirais ? demanda-t-il. Tu as été ma maîtresse, tu as passé des mois à me tromper... Et figure-toi que je commence à m'interroger. Après tout, cette grossesse arrive à point nommé. Je ne vais tout de même pas porter plainte contre la mère de mon enfant, non ?

Ella ferma les yeux, l'air soudain lui manqua.

— Tu ne peux pas penser une telle horreur, Brock. Pas au sujet de notre enfant. Pas à mon sujet...

— Je sais une chose, répliqua-t-il en baissant les yeux sur son ventre. Quand il s'est agi de mettre ta loyauté à l'épreuve, tu as choisi ton grand-père.

— Faux, j'ai choisi ma mère ! s'exclama-t-elle, brusquement hors d'elle. Que pouvais-je faire d'autre ? Si ton père avait été malade, que tu te sois trouvé dans une situation comparable, qu'aurais-tu fait, toi ?

— Impossible, ricana-t-il. Jamais je ne me serais mis dans une telle situation. Jamais je n'aurais accepté de me retrouver ainsi à la merci de quelqu'un.

Ella réprima un cri de détresse. Puis elle fut comme submergée par des années de désespoir, de frustration et de colère.

— Oh, mais je suis ravie de savoir que tu ne t'es jamais trouvé en situation de fragilité. Tant mieux si tu es né dans un monde de privilèges, si tu as fréquenté les meilleures écoles et hérité d'une société prospère.

— Je me suis battu pour tenir ma place à Maddox Communications, répliqua Brock. Mon père ne m'a jamais facilité les choses.

— Tant mieux si tu as réussi, dit-elle. Mais je veux que tu entendes bien ces mots : je n'hésiterais pas à te trahir une fois de plus, si la vie de ma mère en dépendait. Je suis désolée. Et cela n'a pas été facile pour moi, car je t'aimais, de tout mon cœur. Et puis, il y a eu cette grossesse.

— C'est trop facile de te cacher aujourd'hui derrière des sentiments amoureux dont tu ne m'as jamais fait part jusqu'ici, répliqua-t-il sans le moindre signe de compassion. Je vais dormir à l'appartement, cette nuit. Toutes mes félicitations pour avoir su abuser de ma confiance une deuxième fois, Ella. Dors bien. Je t'admire de pouvoir vivre ainsi dans le mensonge sans que cela trouble ton sommeil.

Sur ces paroles, il lui tourna le dos et quitta la maison. La gorge serrée, incapable de respirer, Ella crut qu'elle allait perdre connaissance. Un instant, elle faillit l'appeler, lui dire ce qu'elle avait à dire pour sa défense, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Comment pouvait-il croire qu'elle l'avait trompé une fois de plus ?

Mais après tout, pourquoi lui ferait-il confiance ? Quelle preuve lui avait-elle donnée pour qu'il croie de nouveau en elle ? Au bord de la nausée, elle se précipita vers la salle de bain et se pencha sur le lavabo.

Quelques minutes plus tard, elle se rafraîchissait le visage, fixant son reflet dans le miroir. A la place de Brock, qu'aurait-elle cru ?

Elle avait beau savoir au fond de son cœur, au plus profond de son âme, qu'elle aimait Brock et ne tromperait plus jamais sa confiance, elle savait aussi pourquoi il ne pouvait la croire. A cette vérité, ses yeux s'emplirent de larmes, elle gémit. Et soudain, ce fut un raz-de-marée. Elle se mit à pleurer sans pouvoir s'arrêter, le corps secoué de sanglots.

Elle venait de perdre ce qu'elle avait de plus précieux. La promesse, le rêve de quelque chose de différent pour elle, pour Brock et pour leur enfant.

Trop bouleversée, trop désespérée, elle ne trouva pas la force de dîner, ce soir-là. Une question très vite vint la hanter. Quelle décision devait-elle prendre ? Partir ou rester ?

Elle prit une douche brûlante, apaisante, revêtit sa chemise de nuit en coton et se glissa dans le lit de Brock. Elle ferma les yeux, respirant les effluves discrets de son odeur imprégnée dans les draps. Un flot de souvenirs alors la submergea et, de nouveau, elle éclata en sanglots. Elle pleura ainsi jusqu'à une heure avancée de la nuit, avant de s'endormir, vaincue par le chagrin.

Au matin, le souvenir de la scène de leur dispute la frappa de plein fouet dès qu'elle ouvrit les yeux. Manquant de courage, elle se cacha sous le drap, se mordant la lèvre pour ne plus pleurer. Que n'aurait-elle donné pour revenir en arrière...

Malheureusement, elle n'avait pas de baguette magique. Elle repoussa le drap en soupirant, tourna la tête vers la fenêtre. Un autre matin de grisaille se préparait, une nouvelle journée de brouillard se profilait sur San Francisco. Elle se leva, poussa les volets et regarda la baie.

Brock nourrissait un tel mépris pour elle... Elle voyait mal comment il lui serait possible de lui faire de nouveau confiance, un jour. Dans ces conditions, quelle sorte de mariage pouvaient-ils espérer ? Pire, quelle sorte de parents feraient-ils ?

Elle refusait de reproduire avec Brock une relation semblable à celle de ses parents. Ce ne serait bon pour personne. Mais finalement, peu importait ce qui arriverait entre elle et lui, au moins l'enfant aurait-il un père. Et c'était plus qu'elle n'en avait jamais eu.

Perdue dans ses réflexions, elle envisagea toutes sortes de scénarios. Que devait-elle faire ? Il lui faudrait retrouver rapidement du travail pour subvenir à ses besoins et à ceux du bébé. Le bébé, Brock tenterait-il de lui en retirer la garde ? se demanda-t-elle soudain avec horreur. Elle se promit qu'elle s'y opposerait de toutes ses forces.

Son estomac émit quelques gargouillis. Elle devait absolument manger quelque chose, oh pas pour elle, non, quelle importance, mais pour le bébé. Elle reprit une douche, comme si cela devait la laver de

son chagrin, de son malheur.

Un peu plus tard, réfléchissant encore à la meilleure décision à prendre, elle descendit, le pas lourd, le majestueux escalier. La gouvernante l'accueillit avec un regard perplexe.

— Comment vous sentez-vous ? Vous n'avez pas touché à votre dîner...

— Monsieur Maddox a dû se rendre au bureau en urgence, mentit-elle.

— Oh, si ce n'est pas malheureux, soupira Anna en croisant les mains. Voulez-vous que je vous prépare votre petit déjeuner ?

— Merci. Quelques toasts avec un peu de confiture, ce sera parfait.

— Je viens de recevoir des œufs frais, et je m'apprêtais à préparer une petite omelette. Et que diriez-vous aussi d'un bol de flocons d'avoine, avec quelques fruits ? Et un peu de bacon pour les protéines. Il en faut à ce petit ange...

Bien que l'estomac noué, Ella se força à manger un peu de tout. Pressée par Anna, elle se résigna à avaler pour finir un grand verre d'orange pressée. Tout en terminant son petit déjeuner, elle dit adieu mentalement à ces privilèges, une gouvernante à ses petits soins, un chauffeur toujours disponible. Elle perdait autrement plus.

Elle décida d'aviser Anna de sa décision plus tard, une fois ses valises faites. Dans la chambre, sur ce lit témoin de ses plus belles nuits, elle jeta deux grandes valises et commença à y ranger ses affaires.

Elle entendit le carillon de la porte d'entrée, mais n'y prêta guère attention. Vu les circonstances, elle n'avait pas d'autre choix que celui de partir. Brock n'aurait plus jamais confiance en elle, et elle ne leur imposerait pas, ni à lui, ni à leur enfant, ni à elle, la médiocrité d'une vie de couple fondée sur le mensonge. Elle ne se sentait pas le courage de supporter toute son existence son amertume, son ressentiment. Enfin, elle n'osait imaginer ce que sa rancœur à son égard aurait comme effet sur leur enfant...

— Hello, ma chère ! la salua la mère de Brock, toute pimpante, sur le seuil de la chambre. Anna m'a dit que vous faisiez la sieste, mais j'ai entendu du bruit. Vous n'êtes pas fâchée que je sois montée, j'espère ? Je tenais à vous remercier d'être venus, vous et Brock, à ma petite fête, l'autre soir.

Puis s'avançant, elle découvrit les valises, l'air effaré :

— Oh, mon Dieu... Vous nous quittez ?

Ella inspira profondément.

— Brock et moi avons pris conscience que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Je préfère partir, le plus tôt sera le mieux.

— Oh, ma chérie, dit Carol avec des trémolos dans la voix. Je suis tellement désolée. Mais je vous comprends, si vous saviez. Aucune d'entre nous n'est faite pour mener la vie d'une épouse Maddox... Je dois vous avouer que si j'avais su ce qui m'attendait, je ne pense pas...

Elle avait dit ces derniers mots en chuchotant. Elle s'interrompit, haussa les épaules.

— Bref, vous voyez ce que je veux dire. Puis-je vous aider à ranger vos affaires ?

— Eh bien...

— Je suis triste que cela n'ait pas marché entre mon fils et vous, mais je vous le répète, je comprends, reprit Carol. Entre la nouvelle campagne de Prentice et son rival Golden Gate Promotions, Brock ne sait où donner de la tête. Et cela n'en finit jamais. Demain, ce sera un autre client, une nouvelle campagne dont il devra s'occuper.

Ella regarda Carol. Quelque chose dans ses paroles l'avait interpellée.

— La nouvelle campagne pour Prentice ? répéta-t-elle. L'ancienne ne convenait donc pas ?

— Avec un client comme Prentice, il faut toujours savoir se remettre en question. Mais il semblerait que les dernières idées de Brock aient fait mouche.

Elle attrapa un singe en peluche sur le lit.

— C'est à vous ?

— Un cadeau de maman, répondit Ella. Il ne m'a jamais quittée depuis mes cinq ans.

— Comme c'est mignon, dit Carol, avec une pointe de jalousie.

— Dites-moi, vous allez sans doute me trouver curieuse mais... comment se fait-il que vous soyez au courant de la nouvelle campagne de Prentice ? Je n'en savais rien moi-même.

L'espace d'une microseconde, Carol se figea, comme si une main glacée lui avait enserré la nuque. Puis elle retrouva toute sa superbe et répondit avec désinvolture :

— Je ne pense pas qu'il y ait quelqu'un pour l'ignorer, dans tout San Francisco.

— Non, personne ne le sait, Carol, répliqua alors Ella avec colère. Pour être au courant du dossier Prentice, il faut avoir consulté les dossiers de Brock. Il faut pour cela que quelqu'un ait eu accès à son ordinateur et à sa clé USB, ici, dans sa propre maison.

Carol la fixa, les yeux écarquillés.

— Mais que diable insinuez-vous ?

— Hello, maman, lança Brock à cet instant.

Ella sursauta au son de sa voix, se tourna vers lui, le dévisageant comme s'il s'agissait d'un revenant. Pourquoi était-il rentré si tôt ? Il la regardait, avec tendresse, et plus que ça : avec une expression de profond regret qui la bouleversa.

— Oh, hello, Brock, répondit Carol sur un ton faussement enjoué. Quelle surprise !

— C'est donc toi, répliqua-t-il en s'avançant vers sa mère.

Carol fit mine de ne pas comprendre, évitant soigneusement son regard.

— Moi ? Que veux-tu dire ?

— C'est toi qui es allée fouiller dans mes dossiers. Tu as même copié mes fichiers USB.

Carol cette fois vacilla, son visage se décomposa.

— Quels fichiers ?

— Le fichier Prentice. Et tu l'as expédié à Golden Gate Promotions, dit-il. Ton but était de me faire croire qu'Ella était à l'origine de cette nouvelle fuite.

— Cela n'aurait rien eu de surprenant. Ne t'a-t-elle pas menti déjà une fois, avant de t'épouser ? Elle aurait pu causer la perte de Maddox Communications, dit sa mère, ses yeux étincelant de colère.

— Pourquoi as-tu fait cela ? demanda Brock.

— Je savais que tu finirais par reprendre le marché à Golden Gate, mais ton mariage menaçait mon avenir. Regarde où cette union m'a conduite. J'ai dû déménager dans un minuscule appartement ! Et je connais aussi les termes du testament de ton père. Ma pension va forcément être réduite à cause de cet enfant.

Ella regarda Carol, n'en croyant pas ses oreilles. Quelle haine en elle, que de rancœur. Brock, visage crispé sous l'effet de la fureur, sut pourtant garder son calme.

— C'est terminé, je ne veux plus jamais avoir affaire à toi. Je ne veux plus te revoir. Tu n'obtiendras pas un dollar de plus de moi. Tu n'éveilles plus que ma pitié. Mais je ne te laisserai pas détruire mon mariage. Maintenant, sors d'ici.

Carol inspira profondément, fusilla son fils du regard, puis sortit de la chambre. L'écho de ses pas résonna dans l'escalier, enfin, on entendit la porte d'entrée claquer.

Brock soupira puis se tourna vers Ella.

— J'avais tort. Je suis tellement désolé. J'aurais dû te croire. A partir d'aujourd'hui, je ne croirai plus que toi, promit-il.

Submergée par le bonheur, Ella lui sourit, encore sous le choc de la scène qui venait de se dérouler devant elle. Elle regarda ses bagages sur le lit : il y avait quelques minutes encore, elle se préparait à partir, à construire une nouvelle vie pour elle et pour son enfant.

— Je ne crois pas que tu puisses un jour me faire confiance, vraiment, totalement confiance, chuchota-t-elle.

— Je t'ai toujours fait confiance, Ella, répondit-il. Même quand on est venu m'apprendre que tu m'avais trompé. Même avec des preuves irréfutables sous les yeux.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai refusé de croire mon détective privé. J'étais convaincu que tout cela n'était qu'un complot. Que l'on voulait me faire du mal, à travers toi.

Ella retint son souffle, au bord des larmes maintenant.

— Si tu savais comme je me déteste pour ce que je t'ai fait.

— Tu dois te pardonner à toi-même, dit Brock d'une voix douce. Moi je t'ai pardonné.

— Mais comment peux-tu ? demanda-t-elle, médusée.

— Parce que j'ai toujours su au fond de moi que tu n'avais pas fait cela sans raison majeure. J'ai toujours su que tu y avais été contrainte. L'amour que tu as pour ta mère a été ta seule motivation. Mais je veux maintenant que tu cesses de te torturer.

— Oh, Brock, soupira-t-elle, au comble de l'émotion. Je suis tombée amoureuse de toi le premier jour. Ce n'était pas prévu dans le plan de mon grand-père. Mais tu m'as subjuguée...

— J'ai trouvé en toi tout ce à quoi j'aspirais, chez une femme, dit-il en l'attirant entre ses bras. Avant toi, j'ignorais ce qu'était l'amour.

Ella sentit son cœur s'arrêter.

— L'amour ?

— Oui, l'amour, chuchota-t-il en prenant son visage entre ses mains. Je donnerais tout pour toi, Ella. Je pourrais même renoncer à Maddox Communications. Logan m'a conseillé de porter plainte, mais j'ai refusé. Pas simplement à cause de l'enfant. Ce qu'il y a entre nous est tellement précieux. Je ne veux pas le perdre, pour tous les contrats du monde.

— Oh, Brock, je t'aime, plus que tout au monde. Je veux passer ma vie auprès de toi.

— Alors laisse ces valises, dit-il en approchant sa bouche de la sienne. Et reste.



## Epilogue

Invité à se produire lors de la grande fête donnée par Maddox Communications, le dernier orchestre en vogue de San Francisco jouait un blues en fond sonore. On célébrait ce soir en grande pompe la fusion de Maddox et de Golden Gate Promotions. Avec pour président-directeur général Brock Maddox. Ella, debout dans un coin de la salle, serra tendrement son grand-père dans ses bras.

— Comment te sens-tu ?

— Pas si mal, répondit le vieil homme avec un faible sourire. Je suis content. Je sais que ton mari fera des merveilles à la tête du groupe.

Ella regarda Brock un peu plus loin, plongé en pleine discussion avec son frère. Elle sourit, se sentit rougir. Leur relation avait évolué comme elle n'aurait osé en rêver, encore quelques semaines plus tôt. Ils étaient les plus heureux des amants, mari et femme complices, et bientôt parents comblés.

— Je ferais mieux de m'asseoir, dit son grand-père, l'arrachant à ses pensées.

— Bien sûr, s'empressa-t-elle d'acquiescer. Veux-tu quelque chose à boire ?

— J'ai mon verre d'eau, c'est parfait, répondit-il avec un sourire. Va donc rejoindre tes invités.

Elle déposa un baiser sur son front. Elle n'oublierait jamais qu'Athos, malgré ses manigances, était celui qui l'avait menée à Brock, l'homme de sa vie. A peine avait-elle fait quelques pas qu'elle fut arrêtée par Evan et Celia Reese.

— Comment se porte l'épouse de notre super P.-D.G. ? demanda Evan. Tu arrives à le voir de temps en temps ?

— Oh, à peine, soupira-t-elle en souriant, car en réalité Brock mettait, depuis peu, un point d'honneur à passer plus de temps avec elle. Vous semblez en forme, tous les deux. Je suis heureuse que vous ayez pu venir.

— Nous n'aurions manqué cela pour rien au monde, répondit Celia, un regard amoureux sur son mari. En fait, nous ne faisons que passer à San Francisco. Nous partons d'ici quelques jours pour la Côte d'azur. Evan a juré de me faire vivre la plus belle des lunes de miel.

— Etre l'épouse d'un perfectionniste n'est pas de tout repos, répliqua Ella en riant.

— A qui le dis-tu, approuva Celia de bon cœur. A bientôt. Et beaucoup de bonheur avec le bébé.

— Merci, répondit-elle en se dirigeant vers Brock.

Elle vit qu'il était penché, comme son frère, sur son téléphone portable.

— Que font-ils ? demanda-t-elle à voix basse à Renée, un peu à l'écart.

— Ils commentent les résultats des matchs de base-ball de fin de semaine bien sûr ! répondit la femme de Flynn en riant. Un rituel chez les mâles Maddox.

— Comment te sens-tu ?

— Impatiente, répondit Renée en posant une main sur son ventre rond. L'enfant ne devrait plus tarder, peut-être la semaine prochaine. Tout va bien pour Brock et toi ?

— C'est le rêve, dit Ella. Nous connaissons enfin le sexe de notre enfant. Un garçon. Nous lui donnerons le prénom du grand-père de Brock.

— Ta mère semble en grande forme, remarqua Renée en regardant la foule des invités, devant le buffet.

— Oui, merci, chuchota Ella. Les médecins sont confiants.

— N'est-ce pas nos épouses, juste là ? lança Flynn à ce moment en cognant son verre contre celui de son frère. On peut dire que nous avons une sacrée chance.

Brock plongea ses yeux dans ceux d'Ella qui, inévitablement, sentit ses joues s'embraser.

— Je suis bien d'accord, répondit-il d'une voix suave à son frère.

Ils furent à ce moment abordés par un jeune couple, dont la femme elle aussi attendait manifestement un heureux événement. Tous deux venaient de créer leur société et promirent à Brock de venir le voir pour leur toute première campagne.

Brock, brillant comme à son habitude, discuta du marché de la communication à San Francisco, un bras autour de ses épaules. Pas une seconde, il ne relâcha son étreinte. Ce soir, lorsqu'ils se retrouveraient seuls, il viendrait à elle, amoureux, passionné...

— Mes amis ! lança-t-il après une minute en interpellant les convives. Je voudrais porter un toast, à l'occasion de la fusion des deux principales agences de publicité de cette ville. Je lève mon verre à Athos Koteas, dit-il en se tournant vers le vieil homme, assis dans un coin du salon. A votre esprit créatif, cher Athos. A mon père maintenant, auquel je dois tout. Enfin, à ma femme, Ella...

Surprise, elle le regarda.

— Oui, à toi, dit Brock, les yeux brillants. Avant toi, je ne vivais que pour le travail. Tu as donné un sens à ma vie. Je t'aime.

— Je t'aime aussi, souffla-t-elle, au bord des larmes.

Un tonnerre d'applaudissements s'ensuivit, puis Walter Prentice s'avança vers eux, donna une tape amicale à Brock. Ella s'éloigna pour dire un mot à sa mère.

— Je suis certain que votre nouvelle campagne pour ma compagnie va faire un tabac ! le complimenta Prentice. Merci et félicitations.

Flynn s'approcha de son frère.

— Tu as oublié de porter un toast, dit-il.

— A qui donc ? demanda Brock en regardant autour de lui.

— A notre mère, répondit son frère avec un demi-sourire. Tu n'as même pas remarqué qu'elle était absente ?

— Oh, mon Dieu, c'est vrai, soupira Brock.

— Renée m'a dit qu'elle s'était trouvé un fiancé richissime, raconta Flynn.

— Tant mieux... Je me réjouis pour elle. Si Carol pouvait connaître le bonheur... Je n'ose y croire.

— Il ne faut jamais désespérer.

Oui, son frère avait raison, pensa Brock en regardant Ella venir vers lui. Elle était son espoir, sa vie, son amour. Il ouvrit les bras, déposa un baiser sur ses lèvres.

— Tu passes une bonne soirée ? demanda-t-elle en cherchant ses yeux.

— Oui, mais ma nuit sera mille fois plus belle entre tes bras, mon amour...

*TITRE ORIGINAL* : CEO'S EXPECTANT SECRETARY

*Traduction française* : FRANCINE SIRVEN

© 2010, Harlequin Books S.A. © 2012, 2016, Harlequin.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

Ce roman a déjà été publié en janvier 2012

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)



## Toutes les couleurs de la romance

### Passions :

Un homme. Une femme.  
Ils n'étaient pas censés s'aimer.  
Et pourtant...

Black Rose :  
Amour + suspense =  
Black Rose.

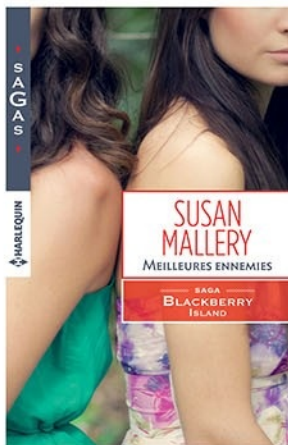


Les Historiques :  
Réveillez la lady  
qui est en vous !



**Découvrez toutes  
nos collections :  
autant d'univers  
différents pour  
des plaisirs  
de lecture variés !**

Sagas : des romans  
qui ne s'arrêtent pas  
à la dernière page



### Sexy : Osez

la romance érotique !



Nocturne :  
Succombez à  
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS  
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

**[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)**

Ebooks, promotions, avis des lectrices,  
lecture en ligne gratuite,  
infos sur les auteurs, jeux concours...  
et bien d'autres surprises vous attendent !

**ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX**



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone  
et tablettes avec nos applications gratuites



**H HARLEQUIN**